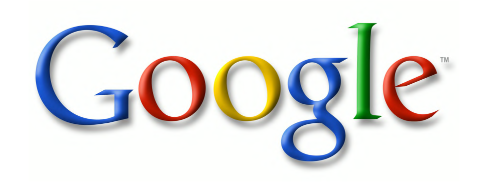


Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

DIXIÈME ANNÉE

Le
Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— *Archives des Écrits de ce temps* —

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

DIXIÈME ANNÉE



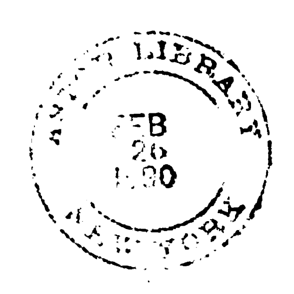
PARIS

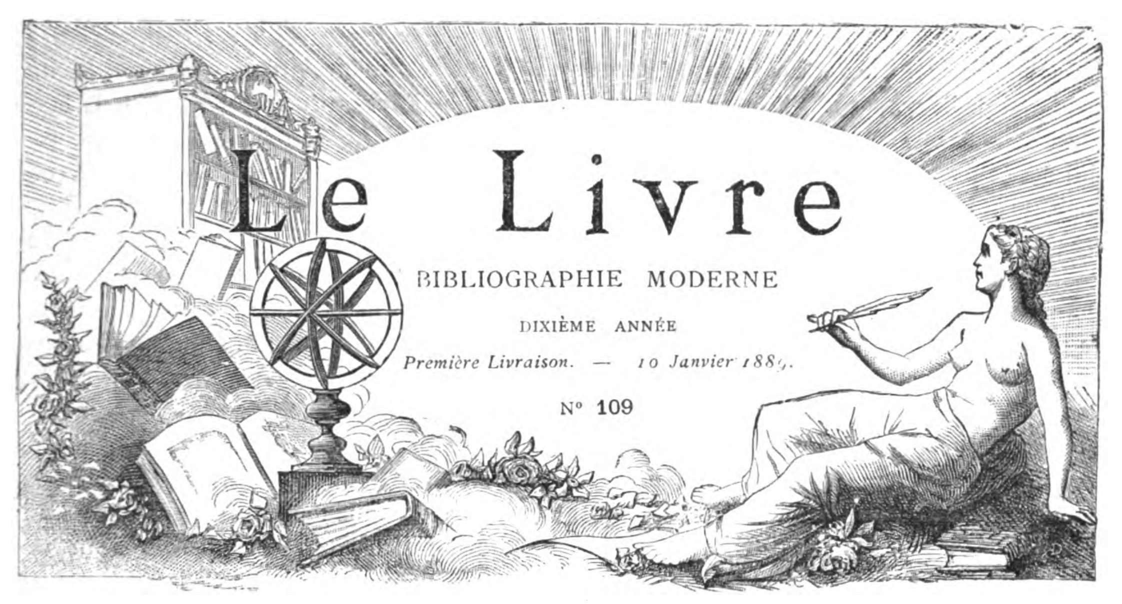
MAISON QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1889


LIBRARY
FEB
26
NEW YORK



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

PRO FORMÂ



Le Livre entre aujourd'hui dans sa dixième année; il s'apprête à éteindre son second lustre et à atteindre sa véritable majorité, car pour un périodique aussi spécial, dont les charmes ne peuvent guère être sensibles qu'aux absolus lettrés et aux passionnés bibliognostes, il faut convenir qu'un pareil cas de longévité ne s'était point rencontré jusqu'alors — bibliophiliquement parlant — tout au moins dans le cours de ce siècle.

Il nous est donc bien permis de venir saluer et complimenter ici nos lecteurs de la première heure, ceux-là mêmes qui sont restés fidèles à ce recueil d'histoire et de critique littéraire durant ce décennat, et qui, aujourd'hui, ont si intimement pris langue et amitié avec ce compagnon mensuel, qu'ils avouent loyalement ne pouvoir se soustraire à la douce et périodique tyrannie du *Livre* et de sa rédaction indépendante.

Ne nous semble-t-il point qu'avec ces amis inconnus nous ayons vieilli ensemble, mitonnant les mêmes ardeurs, couvant les mêmes tendresses, arborant les mêmes sentiments, emprisonnant les mêmes illusions. De loin comme de près nous avons perçu leurs approbations, écouté leurs griefs, partagé leurs déboires, et, dans cette *Bibliopolis* intellectuelle fortifiée contre la profane, nous avons eu tour à tour des cris de victoire et de détresse où nos voix, par-dessus les âmes endormies, se mariaient mystiquement.

Cette communion d'idées et de principes s'est faite lentement dans la longue succession des mois, par l'expression des lignes imprimées et surtout par l'inexprimable sens des *au-delà* qui s'évapore de l'entre-deux des

phrases d'écrivains familiers dont le lecteur se plaît à développer toute la pensée.

Nous pouvons, en face de ces amis dévoués qui n'ont pas craint de faire place dans leur logis aux dix-huit gros volumes de ce magistral périodique, parler librement des modifications que nous apportons aujourd'hui non point tant à sa rédaction qu'à l'ensemble de sa typographie et de son expression visuelle.

Sans changer en quoi que ce soit le nombre des pages du *Livre*, sans apporter de variations sensibles dans la partie des variétés et histoires littéraires, non plus que dans le département de la critique bibliographique, nous avons adopté un caractère typographique d'un *œil* plus fort, plus lisible, comme si nous avions senti qu'en vieillissant nous devions donner le change à nos yeux et ne point prendre encore le souci des lunettes.

La première partie, imprimée en petit texte, offrait, il nous semblait, un aspect serré, compact, assez peu engageant pour la vue effrayée à la juste sensation d'avoir à se faufiler dans ces noires cohortes lilliputiennes. De même, dans la seconde partie à deux colonnes, le petit texte chevauchait si finement, si lourdement même, que le regard n'y voyait point suffisamment d'air, de repos ni d'étapes. — La concentration, en un mot, était excessive dans la forme typographiée et peut-être trop diffuse dans le style de la pensée. — Nous avons en conséquence songé à accorder moins de place aux parasites chaque jour plus nombreux des fictions romanesques et des recueils poétiques, et, nous promettant de signaler, sans mention aucune, la plupart des œuvres qui ne revêtiraient point une véritable expression d'originalité, nous avons donné à l'ensemble de notre revue critique une harmonie plus souriante et une allure plus débonnaire et moins sévèrement condensée.

Au reste, on conviendra aujourd'hui que la critique aussi alerte, aussi diligente, aussi judicieuse qu'on la pourrait rêver, ne peut maintenir ses droits et son autorité devant la poussée chaque jour plus formidable et plus agressive des menues publications modernes.

Quelque complaisance qu'on y apporte, quelque bravoure qu'on y déploie, quelque indépendance même qu'on y montre, la lutte est impossible; on se sent vaincu par la horde envahissante de l'imprimé, perdu dans le chaos des livres amoncelés. — *Ils sont trop!* comme s'écriait de dépit le vieux grognard; — il faut rendre les armes, ou ne plus aborder que les forts, les audacieux et les vaillants, sans autrement s'inquiéter du reste.

Depuis neuf années nous luttons avec constance et conscience pour saluer au passage tous les talents et décourager les non doués; aujourd'hui, devant le défilé sans fin des publications, il nous est permis de penser que nos efforts pour nous tenir à jour sont superflus, et que nos lecteurs eux-mêmes nous sauront gré de nous voir plus dédaigneux et plus difficiles à l'avenir, ne signalant plus que les livres de premier ordre et nous contentant de cataloguer les ouvrages qui méritent seulement de fixer un instant leur attention.

Nous avons également supprimé les sommaires des périodiques trop arides et si sèchement nomenclaturés les uns contre les autres que la lecture n'en pouvait captiver que les écrivains cités ou les chercheurs de documents. Pour que personne ne pût se considérer comme lésé par cette suppression, nous nous sommes entendus avec le *Bulletin des Sommaires* qui paraît hebdomadairement, et nos abonnés trouveront avec régularité à l'avenir les quatre livraisons de ce journal encartées sous la couverture de notre revue.

Mais inutile d'insister davantage, n'est-il pas vrai, sur nos transformations? *Le Livre* exprimera mieux que nous ne le ferions sa nouvelle allure et son rajeunissement de dixième année; souhaitons qu'il plaise ainsi mieux encore que par le passé. — On sait que nous ne sommes point donneurs de gababine et qu'il n'est point dans nos usages de parler *pro domo nostrâ;* aussi ce petit avant-propos que nous venons d'écrire a-t-il été uniquement composé *pro formâ*.

Nos amis sauront nous bailler la vérité sur ce proverbe contestable, à savoir que le mieux est l'ennemi du bien. Nous pensons au contraire que le bien est toujours perfectible. — Le mieux lui-même est encore *méliorable*. — Nous le prouverons. O. U.





ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

L'agonie, par Jean Lombard. Un vol. in-18 jésus. Paris, Albert Savine; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Pour tous ceux qui aiment les lettres, il y a toujours un passionnant attrait dans les tentatives artistiques et littéraires des périodes les plus attachantes de l'antiquité. Presque tous les grands écrivains ont été attirés par ce genre d'étude, avec cette âpre passion qui pousse l'homme vers les ruines, vers la mort, vers le mystère des disparitions. Chateaubriand a fait *les Martyrs,* Gustave Flaubert, cette merveille, *Salammbô;* Théophile Gautier, un bijou, *le Roman de la momie,* pour ne citer que les principaux. Même après ces grands noms, même après ces œuvres, nous pouvons parler aujourd'hui du livre d'un jeune, d'un débutant dans le roman, *l'Agonie*, par Jean Lombard.

Plein de scories, de concessions trop nombreuses à l'école décadente, bien que le sujet ý fût peut-être favorable à certains points de vue, son livre est un des plus curieux, des plus saisissants et des plus forts que nous ayons lus depuis longtemps comme essai de reconstitution romaine. Il n'a pas craint de s'attaquer à cette figure énigmatique et terrible, Héliogabale ou Élagabale, de peindre son règne avec une franchise fougueuse, un art sincère, sans reculer devant aucune audace, sans châtrer cette histoire sans précédent, qui a laissé une tache de sang et de sanie dans la décadence romaine. Il l'a fait avec un rare bonheur, donnant réellement, par la magie emportée d'un style coloré et vivant, par le talent avec lequel il fait grouiller la populace et les soldats, par la science archéologique, une troublante image de Rome dans sa vie intime, dans son débordement de vices, dans la cohue de ses habitants de toute classe et de toute catégorie, depuis l'humble marchand de porc salé, depuis la fille de joie jusqu'au familier de l'empereur, jusqu'à la famille du César, jusqu'au prêtre du Soleil lui-même, l'adorateur de la Pierre noire, l'homme-femme Élagabale. Mêlés à l'impériale orgie qui roule à travers la vieille capitale comme un affolant torrent, les Chrétiens sont montrés essayant de détourner au profit du Christ la religion nouvelle que le Syrien vient d'apporter d'Émèse, et cela donne lieu, en ce livre remarquable, à des incidents d'un palpitant intérêt, d'une philosophie trop osée, au sujet des tentatives pour arriver à l'androgyne, à l'hermaphrodite, à l'union, à la confusion des deux sexes en un seul. C'est de l'histoire vivante, agissante, de l'histoire qui palpite, qui émeut, qui vous saisit dans ses replis comme si l'on se trouvait tout à coup transporté en plein milieu du règne d'Élagabale, entre ses courtisans, ses hommes de joie, ses prêtres, et c'est du roman, car tout y est peint, montré, mis en scène comme dans le roman moderne. Les descriptions de la ville, les paysages, les costumes, les remuements de peuple dans les fêtes et les émeutes, sont peints de main de maître; nous prédisons un réel succès de lettré à M. Jean Lombard pour ce brillant début qui fait si heureusement augurer de son avenir littéraire.

Sire, par Henri Lavedan. Un vol. in-18 jésus. Paris, Librairie moderne; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une bien fine et bien originale satire des inventeurs à outrance de faux Louis XVII que l'amusante étude intitulée *Sire* par Henri Lavedan. Rien d'extraordinaire comme cette idée d'un médecin soignant une vieille noble aux trois quarts folle de folie monarchique, de lui présenter, dans l'espoir de la guérir, un certain Denis Roulette, ancien cabotin, ancien postillon, actuellement rempailleur de chaises et raccommo-

deur de porcelaines, comme étant l'infortuné Louis XVII proscrit et mystérieusement caché pour échapper à la police de l'usurpateur Louis-Philippe. De là résulte une série de complications inattendues qui amènent la vieille folle à donner sa fortune au faux prince et à l'épouser morganatiquement devant un curé de village; puis le Denis Roulette se roule dans toutes les folies que peut procurer l'argent à un gaillard de son espèce et meurt dans le château de sa femme, où il est enterré sous le nom de Charles-Louis, duc de Normandie, ajoutant un nouveau Louis XVII à tous ceux qui dorment déjà sous cette épitaphe leur dernier sommeil.

Henri Lavedan, avec son talent si particulier, a profité de cette fabulation ironiquement irrévérencieuse pour faire une des plus curieuses reconstitutions que l'on puisse imaginer. Il y a dans ce livre charmant une telle quantité de détails artistiques, un si ravissant bibelotage qu'on en reste ébloui comme au milieu d'un musée renfermant les merveilles choisies du temps où vivait la pimpante noblesse de Trianon; c'est un frou-frou d'étoffes de soie, un cliquetis de tendres porcelaines, une caresse délicieuse de tout ce qu'il y avait de beau, de riche, d'élevé à la cour de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Tout cela s'allie d'une manière extrêmement comique avec la bourgeoisie fidèlement peinte et observée du roi-bourgeois Louis-Philippe. En dehors des recherches d'art vraiment considérables qu'un tel ouvrage a dû coûter à son auteur, il nous faut constater la réussite complète de cette amusante et piquante histoire, écrite avec une malicieuse bonhomie rembourrée d'aiguilles, une correction sereine du style et un humour bien français : c'est un effort heureux pour sortir du moule banal où coulent tant de romans.

Mondaine, par HECTOR MALOT. Un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman d'Hector Malot, *Mondaine*, a une saveur particulière, grâce surtout à la manière en dehors de l'ordinaire dont il a été construit, étudié et combiné. Une double action s'y passe, se déroulant en même temps sans jamais se contrarier et finissant par s'emboîter exactement pour former un tout absolument homogène. La fable, excessivement intéressante, met en contraste la vie si pure, si haute de l'artiste, quelle que soit son origine, et celle, absolument vide, creuse et inutile du mondain, de la *Mondaine*. Comment le comte Geoffroy de Canoël a divisé sa vie en partie double, consacrant l'une à ses devoirs d'homme du monde, l'autre à ses goûts d'artiste; comment il fait la connaissance d'une pauvre enfant abandonnée, admirablement douée pour les arts; comment la petite Lotieu deviendra sa compagne, après avoir été son apprentie et son élève; comment la comtesse de Canoël, née Leparquois, rendra la vie insupportable à son mari en devenant le type effrayant, poussé jusqu'au crime, de la *Mondaine :* c'est un secret que nous laisserons le soin au romancier de conter par le menu au lecteur. Il nous suffira de constater que *Mondaine* est l'un des livres les plus attachants et les plus variés de l'écrivain si connu, qui ne se lasse pas plus de produire que le public ne se lasse et ne se lassera de lire ses romans, et nous terminerons en enregistrant avec un vif plaisir ce nouveau succès ajouté à sa brillante collection.

Secret amour, par ADOLPHE CHENEVIÈRE. Un vol. in-18 jésus. Paris, A. Lemerre; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Secret amour*, que M. Adolphe Chenevière étudie dans son roman, est celui d'un homme de quarante ans pour une jeune fille; c'est une délicate analyse du cœur humain faite avec une rare distinction de style, quelque chose de fin et d'élevé qui donne un véritable charme à cette situation si souvent traitée. Nous croyons que les lecteurs et les lectrices s'intéresseront très vivement à ce *Secret amour* du « vieil ami » Jean Norac pour la fille de son ami, Edmée de Résy, et aux péripéties pénibles qui le traversent. Les paysages d'Évian, où se passe une partie de l'action, sont joliment peints et donnent un cadre attrayant à cette gracieuse et touchante histoire d'amour.

G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Modèles d'artistes, par Paul Dollfus. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Chasseurs d'esclaves, par Louis Jacolliot. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Paula, roman parisien, par Charles Chincholle. Paris, Joseph Ducher. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Petit Bleu, par Gyp. Paris, Calmann Lévy. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Homme au diamant, par P. Coquelle. Paris, P. Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une Mère d'actrice, par Alph. et Stephen Lemonnier. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.



La Tresse blonde, par Gilbert Augustin Thierry. Paris, Maison Quantin. — Prix : 3 fr. 50.

Chair Noire, par Vigné D'Octon. Paris, A. Lemerre. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Tourbier, mœurs picardes, par Léon Duvauchel. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Istar, par Joséphin Péladan. Deux vol. in-18. Paris, Edinger. — Prix : 4 francs.

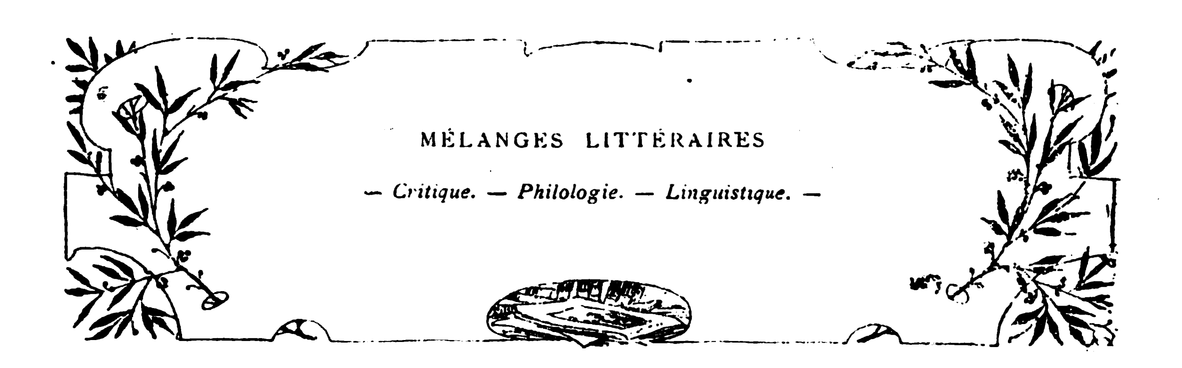
Les Cauchemars, par Gustave Toudouze. Paris, Marpon et Flammarion. In-16. — Prix : 0 fr. 60.

Vertige, par Claude Vignon. Paris, Marpon et Flammarion. In 16. — Prix : 0 fr. 60.

Contes du Chat Noir (*l'Hiver*) par Rodolphe Salis. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Fleurs troublantes, par Saint-Juirs. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Rose de Mai, par Armand Silvestre, dessins de Courboin. Un vol. in-8°. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Les Dieux en voyage, par ZACHARIE ASTRUC. Un vol. in-4°. Édition de bibliophile. Paris, 1888. Librairie Bachelin-Lecat.

Nos artistes et nos écrivains ont, en général, adopté si complètement les procédés industriels — déjà très fâcheux dans certaines industries — de la division du travail; si volontiers chacun d'eux se spécialise dans un seul genre de production, que le public et, à sa suite, la critique, ne leur permettent pas aisément d'en sortir pour s'aventurer en des voies différentes. En peinture, le paysagiste; dans les lettres, le romancier, sont condamnés par l'opinion, l'un au paysage, l'autre au roman à perpétuité. Étant de cette humeur, bien moins encore est-elle, cette opinion, disposée à souffrir qu'un même homme aujourd'hui pratique, non plus des genres, mais des arts divers et y excelle. C'est pourquoi, sans doute, M. Zacharie Astruc, le « Védrine » de l'*Immortel*, s'est, depuis vingt ans, attaché presque exclusivement à révéler sous la double forme de la peinture et de la sculpture sa rare puissance d'invention poétique — l'audace était déjà grande — et à maintenir, dans une ombre discrète, son égal talent d'écrivain. Il est sorti de cette ombre une fois seulement par la publication de l'œuvre si parfaitement originale qu'il a intitulée *le Romancero de l'Escurial* dont nous avons rendu compte en son temps.

C'est le même sentiment de méfiance envers le public qui a déterminé l'éditeur des *Dieux en voyage* à publier ce livre dans un format de bibliophile et à le tirer à petit nombre pour en réserver la lecture à une élite de philosophes, de lettrés, de poètes et d'artistes. Méfiance excessive, je dirai même injuste! Il ne nous est pas possible d'admettre qu'on sache ainsi à l'avance mesurer si étroitement la quantité des intelligences préparées pour discerner sous le voile d'une parure exquise le sens des graves problèmes tour à tour agités par l'auteur, non plus que la quantité des esprits ouverts, tout disposés à goûter les séductions de cette parure même.

L'homme, escaladant l'Olympe, en a chassé les Dieux de la Grèce antique qui errent sur notre terre, dispersés, isolés, ou par petits groupes, en quête les uns des autres, et traversent ainsi tous les milieux sociaux où ils tiennent gaiement leur place et jouent un rôle conforme à leur caractère traditionnel. Telle est la gracieuse fiction que M. Astruc a imaginée pour exprimer dans une forme qui n'ait rien de rébarbatif son jugement sur toutes les graves questions politiques et sociales qui troublent notre temps. Il a choisi pour porte-parole Momus qui dira le mot de sa philosophie sur les lettres, les arts, les sciences, l'industrie, la finance, la politique, le journalisme, l'éducation, l'armée, etc. Cette philosophie est résolument spiritualiste; elle exalte l'intelligence, la vérité, la beauté, la pureté des mœurs, la vertu, et combat le vice, le mensonge, l'hypocrisie, la souveraineté de l'argent, en deux mots la brutalité de la matière contre l'idéal.

Cette critique philosophique de civilisation contemporaine étudiée sous tous ses aspects a été

longuement réfléchie en ses solutions et longuement caressée en sa forme. Il est visible à de certaines pages que l'auteur nous livre ici la synthèse des méditations et des observations de toute sa vie; il est tel chapitre dont la rédaction date de plus d'un quart de siècle, le chapitre sur l'art, par exemple, où M. Astruc réunit un groupe d'artistes chargé de formuler son esthétique. Ce sont des peintres jeunes alors, — MM. Alphonse Legros, Whestler, Guillaume Régamey, Fantin-Latour, — qui sont lesprotagonistes de cette causerie athénienne; or ce petit cénacle (il s'était formé dans l'atelier d'un admirable professeur, M. Lecoq de Boisbaudran) existait vers 1859 et s'est dispersé depuis.

Il semble que M. Zacharie Astruc se sépare de son manuscrit à regret; au moins ne l'accusera-t-on pas de nous donner une production hâtive. Sachons-lui gré d'avoir triomphé de ses hésitations, car *les Dieux en voyage*, cette vive enquête sur la société moderne en notre fin de siècle est vraiment l'œuvre d'un penseur qui a de toutes choses une conception personnelle, en même temps que d'un poète dont les ingénieuses inventions éveillent parfois le souvenir des fantaisies shakespeariennes.

Le Comte de Falloux et ses mémoires, par EUGÈNE VEUILLOT. Un vol. in-12. Paris, 1888. V. Palmé, éditeur.

Un pamphlet de 350 pages, attaquant, que dis-je? injuriant la mémoire du comte de Falloux à l'occasion de la récente publication posthume des *Mémoires d'un royaliste* : nous ne croyons pas que M Eugène Veuillot puisse afficher sérieusement la prétention d'avoir voulu imprimer un autre caractère aux articles qu'il a publiés dans le journal *l'Univers* et réunis sous le titre placé en tête de ces lignes. Si tel fut exactement son dessein, comme l'on n'en saurait douter, il y a pleinement réussi pour le plus grand plaisir de la galerie républicaine, mais au scandale non moins grand des cœurs simples qui seraient volontiers catholiques et monarchistes, mais que troublent profondément ces haines acharnées entre royalistes et entre catholiques. C'est que les cœurs simples ne saisissent point ces nuances qui distinguent les catholiques ultramontains des catholiques libéraux, les royalistes parlementaires des royalistes qui entendent que le pouvoir royal soit « vraiment exercé » par le souverain, « sans méconnaître les exigences de son temps ». La périphrase est longue, mais le mot qui doit traduire cette subtilité n'est pas encore trouvé. Aussi le factum de M. E. Veuillot ne s'adresse-t-il point aux bonnes gens qui se contentent d'observer simplement les commandements de Dieu et ceux de l'Église, en même temps qu'ils fondent la prospérité du pays sur la stabilité de la monarchie héréditaire.

Et par le fait, on ne voit pas bien à qui s'adresse l'auteur de ce livre : non aux lecteurs de son parti dont l'opinion est déjà faite; d'autre part, il ne saurait convertir les partisans de M. de Falloux, le propre des hommes de parti étant de rester réfractaires à toute conversion. Le résultat le plus clair de cette belle œuvre sera donc de creuser et d'accuser encore davantage les divisions de l'opinion monarchique et de faire le jeu de ses adversaires en déconsidérant un homme politique qui a toujours professé sa double foi de catholique et de royaliste. Quant aux neutres, aux indifférents, qui ne connaîtraient pas les procédés de polémique familiers à M. Eugène Veuillot, — il les a hérités de son frère sous sa terrible verge, — après avoir lu *le Comte de Falloux et ses mémoires*, ils se demanderont en quelle estime peut être tenu un parti dont le chef aurait été l'odieux personnage que dépeint M. Eugène Veuillot, le Scapin, le fourbe, cette âme basse, ce calomniateur, ce menteur, cet envieux, ce diffamateur haineux, hargneux, méchant, orgueilleux, vénimeux, vipérin, vindicatif, salissant; ce sectaire insidieux aux sentiments étroits et bas, ce pauvre cerveau aigri, ce faux noble, cet intrigant convaincu de déloyauté habituelle et de faux; et ceux-là se détournant, non sans quelque tristesse, de ces hommes qu'ils étaient portés à respecter, regretteront que les « défenseurs du trône et de l'autel » ne fassent pas leur lessive portes closes.

Comédies de paravent, par HENRY GRÉVILLE. Un vol. in-18, Paris, 1888. Librairie Plon.

En France, où l'on a toujours eu le goût du théâtre, jamais la vogue de ce genre de distraction n'a été plus grande qu'aujourd'hui. Non seulement dans la saison nos salles de spectacle sont pleines chaque soir, mais partout il s'ouvre de nouvelles salles et il se forme des troupes nouvelles. Bien plus, le spectateur de la veille se fait acteur à son tour. L'amour des planches s'est emparée de la société et a gagné les gens du monde au point qu'il n'est pas jusqu'aux lauriers des gymnastes et des clowns qui ne hantent le sommeil de certains d'entre eux. Mais c'est à la campagne surtout que le goût de « de jouer la comédie » devient une ressource précieuse pour remplir le vide des longues heures inoccupées. Malheureusement, le répertoire des pièces louables

et faciles à monter est des plus restreints. Le recueil des *Comédies de paravent*, que publie Mme Henry Gréville, ajoute à ce répertoire six petits actes aimables, gais, spirituels et de bonne compagnie. Le volume contient bien sept pièces; mais l'une, *Cassandre pendu*, n'exige pas moins de huit personnages principaux et de la figuration; en outre, c'est un opéra bouffe; or il y manque un élément en général considéré comme essentiel dans un opéra, fût-il comique et même bouffe : je veux dire la musique. A l'exception des *Cloches cassées*, qui comptent sept personnages, les autres comédies : *A la campagne, Ma tante, l'Oiseau, Annette,* en ont quatre au plus, parfois deux seulement. L'auteur a même sacrifié au genre qui sévissait avec rigueur, il y a quelques années, en écrivant *Étourdie*, un monologue qui clôt le volume. Celui-ci d'ailleurs s'ouvre, selon l'usage récent, par l'histoire de chacune de ces charmantes pièces et les circonstances dans lesquelles elles furent écrites.

Les Théories dramatiques au XVIIe siècle. Étude sur la vie et les œuvres de l'abbé d'Aubignac, par Ch. Arnaud. Un vol. in-8°. Paris; 1888. Alphonse Picard.

Si l'inconstance de la gloire ou plutôt de cette renommée que les contemporains d'un homme célèbre, artiste ou écrivain, et cet homme tout le premier, décorent du nom de gloire, n'était depuis longtemps établie, si nous ne connaissions des exemples sans nombre de la promptitude avec laquelle la postérité, cassant les jugements en apparence les mieux établis, laisse tomber dans le plus profond oubli les célébrités de la veille, quand il ne lui arrive pas de les confirmer ironiquement en coiffant de ridicule leur éphémère auréole : il suffirait, pour témoigner de cette inconstance, d'évoquer le nom de l'abbé d'Aubignac. Eh bien, cet abbé d'Aubignac, dont Théophile Gautier aurait pu accrocher le portrait dans sa galerie de *Grotesques* et Ch. Monselet dans sa collection d'*Oubliés* et de *Dédaignés*, ce pédant, ce Zoïle, Corneille voyait en lui le véritable représentant avec « Messieurs de l'Académie française » de la poétique officielle, et Dacier un continuateur d'Aristote, Boileau le trouvait « fort habile », Racine annotait sa *Pratique du théâtre,* Perrault l'appelait « l'homme du monde qui a le goût le plus fin et le plus délicat pour toutes choses », Tallemant des Réaux écrivait : « Pour sa critique, patience! car il en sait plus que personne », enfin Donneau de Visé, se préparant à le combattre, se comparait à « un petit David attaquant Goliath ». Est-ce donc seulement parmi les lettrés — et ceux-là ne sont pas tous de petite marque — que l'abbé exerçait une telle autorité? Nullement. Son importance s'étendait bien au delà du cercle des lettrés. Critique à ce point considéré, il n'était pas moins écouté comme prédicateur, comme directeur de poètes et de femmes du monde, consulté par les uns sur l'art de conduire une pièce de théâtre et par les autres sur le moyen de conserver leur réputation et leurs plaisirs, délégué de Richelieu au département des affaires dramatiques, il faillit être le directeur de tous les théâtres de France, il obtint toute sorte de succès littéraires et mondains, il eut des amis, des admirateurs, même des imitateurs et jusqu'à des plagiaires.

On ne saurait dire que l'histoire d'un tel homme est dénuée d'intérêt. M Ch. Arnaud, professeur à la faculté libre des lettres de Toulouse, l'a prise pour centre d'une histoire plus générale, celle des *Théories dramatiques au XVIIe siècle.* Cette étude a un vague parfum de thèse de doctorat en Sorbonne, c'est-à-dire d'huile à brûler éclairant la lampe nocturne d'un cabinet de travail, plutôt que du gaz éclairant la scène du Théâtre-Français ou celle de l'Odéon. L'œuvre cependant soulève le plus graves problèmes de l'art dramatique et les questions de goût les plus curieuses. Nous signalons donc ce livre à l'attention des lecteurs épris de littérature et de critique théâtrale, et ils sont nombreux en France.

La France provinciale : *Vie sociale, Mœurs administratives*, par René Millet. Un vol. in-16. Paris; 1888. Hachette et Cie.

Se dégageant autant que possible de toute prévention patriotique, M. René Millet a entrepris de visiter et d'étudier la France comme l'eût fait un étranger, comme le fit jadis Arthur Young, ou comme il eût visité et étudié un pays étranger dans l'intention de lui tâter le pouls et d'interroger ses forces latentes. En cette consultation, observant le corps de la nation comme il observerait un corps humain, il considère trois points essentiels : la richesse du sang, c'est-à-dire la puissance vitale; la distribution régulière du sang dans les organes, c'est-à-dire l'équilibre interne; enfin ces organes eux-mêmes, c'est-à-dire leur résistance et leur élasticité. La vitalité lui paraît démontrée par le renouvellement rapide des classes supérieures; ce mouvement n'est pas de la fièvre, la distribution des forces se fait avec ordre et régularité; enfin, sur le fonctionnement des organes essentiels parmi lesquels il range en première ligne les libertés locales, sa réponse est également optimiste.

L'enquête se divise en deux parties : la société, les mœurs administratives. La première a fourni à M. René Millet la matière d'une dizaine de tableaux de genre où il nous montre tous les types du monde de la province : le clergé, les propriétaires, les bourgeois et les paysans, les coqs de village, la petite ville, les nouvelles couches, le chef-lieu, les boutiques et les salons, etc.; ces tableaux sont pleins de vie et enlevés avec une verve qui donne à ces pages l'attrait des meilleures pages de roman. La seconde partie est naturellement plus sévère.

Cette patiente analyse conduit l'auteur à la consolante conclusion que voici : « En dépit d'un désarroi passager, notre pays, qui cherche depuis cent ans l'assiette de son gouvernement, renferme les meilleurs éléments de résistance et d'organisation. » Et ces éléments, n'en déplaise à Paris, il les doit non à Paris, mais à la France provinciale consciente de son rôle et de sa personnalité.

Ce livre est bon, ce livre est sain, il vient à son heure. Puisse l'esprit de confiance qui s'en dégage se propager le plus possible parmi nous! Et il aura puissamment concouru à nous relever du mauvais état moral, de ce découragement où les erreurs, où l'instabilité du gouvernement parlementaire ont jeté tant de braves gens. Ce relèvement coïnciderait avec un mouvement semblable qui commence à se manifester dans la jeunesse française si profondément éloignée de l'esprit militaire depuis 1870. E. C.

Études et portraits, par PAUL BOURGET. Deux vol. in-18. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1888.

Sous quatre chefs, M. Paul Bourget a classé presque tous les articles publiés par lui dans le *Parlement*, dans le *Journal des Débats*, dans la *Nouvelle Revue*. D'abord : *Portraits d'écrivains :* Pascal, La Fontaine, Rivarol, Chateaubriand, Alfred de Vigny, Lamartine, Victor Hugo, Gustave Flaubert, George Sand, Jules Vallès, Barbey d'Aurévilly. Dans cet ensemble étendu, il est plus d'une page ingénieuse ou forte; écrites avant la célébrité venue, elles dénonçaient alors déjà que leur auteur pourrait devenir célèbre un jour. Relues aujourd'hui, elles ne font point tort à la réputation de critique conquise par M. Paul Bourget.

Puis ce sont des notes d'esthétique, où le goût et le caractère personnels de l'écrivain se révèlent et s'établissent en théorie, pour ne pas dire en doctrine; par suite, chaque lecteur, suivant sa nature propre et la direction de ses études et de ses observations antérieures, pourrait y trouver bonne matière à discussion. N'est-ce point le mérite que M. Bourget puisse souhaiter qu'on lui reconnaisse : de susciter des idées chez ses lecteurs dès qu'ils cessent de penser comme lui, et de leur représenter sous la meilleure forme celles qu'il a de communes avec eux?

La troisième partie, intitulée : *Études anglaises,* est composée de lettres écrites de la Grande-Bretagne avec une fraîcheur d'impulsion — M. Paul Bourget lui-même va jusqu'à dire *naïveté* — qui leur donne un grand charme. Et de fait, c'est moins ce qu'il a vu qui nous intéresse que la façon dont il l'a vu, senti et l'exprime. Cette partie-là devra être regardée de près par ceux qui voudront pénétrer aux sources d'inspiration de bon nombre des vers de l'auteur des *Aveux,* et beaucoup de détails épars dans ses romans.

Enfin la seconde moitié du deuxième volume est remplie de *fantaisies*, notes de voyages en province, en Italie, à Corfou, dans l'Engadine, pleines d'observations fines et de descriptions pittoresques.

Ce ne sont point livres à dévorer d'un coup, mais à déguster à petite dose, deci delà, comme d'une cave à liqueurs on puise d'un flacon à l'autre, modérément, pour éviter, je ne dis pas l'ivresse, mais l'étourdissement.

En colonne, par L. HUGUET. *Souvenirs d'extrême Orient.* Un vol. grand in-18 illustré. Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs; 1888. — Prix . 5 francs.

Ces souvenirs se divisent en deux parties : 1° *Chinois et Pavillons noirs;* 2° *les Rebelles du Nghé-An.* — Le récit est alerte et pittoresque; l'auteur s'interdit toute critique des faits, toute considération transcendante sur l'art de conduire les armées. Il raconte avec simplicité, mais non sans agrément, les événements *quorum pars fuit.*

Son récit est émaillé de croquis et de petites cartes fort utiles à consulter, et parsemé de jolies aquarelles de Marie Traverse, et de gravures de Michelet et Sonnet; c'est-à-dire que le livre est élégant et mérite l'estime des bibliophiles aussi bien que la sympathie des lecteurs sans prétentions *livresques.*

Les Médecins à Pougues, aux XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, par le D[r] PAUL RODET. Un vol. in-8°. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur.

Ce curieux volume est le premier d'une série consacrée à l'hydrologie historique. Le D[r] Paul

Rodet, médecin inspecteur des Écoles de la ville de Paris, membre de plusieurs sociétés médicales, et même officier d'académie, a recueilli des notes sur ses confrères défunts qui administrèrent à leurs malades les eaux de Pougues pour l'usage interne et externe sous toutes les formes.

Ce sont donc des notices biographiques d'une part, et de l'autre des fac-similés des œuvres de ces praticiens d'autrefois qui avaient nom Jean Pidoux, du Fouilloux, Raymond de Massac, Nicolas Abraham de la Framboisière. — L'imprimeur Lemerre a parfaitement réussi la réimpression en caractères du temps des extraits de ces ouvrages médico-hydrologiques.

Petit Glossaire *pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes,* par Jacques Plowert. Publié, en octobre 1888, par Vanier, bibliopole. Paris, in-18.

Assurément les auteurs décadents et symbolistes avaient besoin qu'un homme de courage entreprît le dictionnaire du langage arbitraire qu'ils emploient.

M. Plowert leur a donc rendu service; mais, en même temps, il leur joue un tour malicieux : car il appert clairement de ce glossaire que les décadents et symbolistes ne créent d'expressions à leur fantaisie que par ignorance des expressions existantes, et qu'ils ne recourent même au barbarisme injustifié que faute de pouvoir latiniser et gréciser en français.

Dire *bibliopole* au lieu de *libraire*, ce n'est pas la merveille de l'invention ni de l'originalité. La fameuse phrase burlesque : « Je déambule pour les conquêtes de la cité qu'on voûte Lutèce », etc., est le prototype de la grande réforme de ces messieurs.

Sans compter qu'ils ont l'aplomb de revendiquer comme leur bien nombre de jolies expressions archaïques qui, pour n'être point dans le courant de la langue vulgaire, ne sont cependant pas exclues du style de ceux qui savent le français et se résignent à ne mettre un mot qu'en sa place.

Les citations choisies par M. Plowert parmi les *maitres* de la double école, dont il établit la glose, sont un régal de mardi gras littéraire.

P. Z.

Lettres de W.-A. Mozart. *Traduction complète avec une introduction et des notes*, par Henri de Curzon. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie; 1888.

M. Henri de Curzon a rendu service à l'histoire — ou plutôt à la propagation de l'histoire — de l'art en traduisant ce qui reste de la correspondance du célèbre compositeur Wolfgang-Amadé Mozart. Ces lettres intimes nous montrent, en même temps qu'un coin de la vie artistique en Europe à la fin du siècle dernier, le caractère, les travaux, les ressorts mêmes de l'inspiration d'un grand musicien, mieux que ne sauraient le faire l'étude de ses œuvres ou les détails connus de sa biographie. Mozart en sort-il agrandi ou diminué? La question n'a pas grand intérêt, puisqu'un chef-d'œuvre restera toujours tel, indépendamment de l'homme qui l'a produit. Je crois, cependant, à l'encontre du traducteur qui prend les verrues pour des grains de beauté, que la lecture de ces pages est faite pour refroidir les enthousiasmes et restreindre l'admiration, portée à rejaillir de la musique sur le musicien. Je ne m'attarderai pas à reprocher à Mozart d'avoir parlé grossièrement des Français tout en recherchant passionnément leurs suffrages; il y a eu de tout temps bon nombre de ces Wagners avant la lettre, et nous devons y être habitués. Mais il se montre presque partout obstiné, hargneux, indocile à la reconnaissance, facile à l'emprunt, emporté, dépensier et besogneux à la fois, mécontent de tout et de tous, lui excepté. Je ne parle pas de ses relations purement filiales, avec sa sœur et sa femme, par exemple, où il apporte une délicatesse et une tendresse d'âme qui font du bien. Mais en ce qui concerne sa carrière artistique, ses lettres prouvent jusqu'à l'évidence que, si la vie lui fut dure et difficile, c'est qu'il était difficile à vivre.

B.-H. G.

Le « Selectæ » français. *Morceaux choisis de littérature française (prose et vers).* — Première partie : *Enseignement moral et civique*, par E.-C. Contant, directeur de l'école primaire supérieure J.-B. Say. Un vol. in-16. Paris, Charles Delagrave; 1888.

On a raison de faire apprendre et de faire lire aux enfants de nos écoles primaires quelques-unes des plus belles pages de notre littérature ; il se peut qu'on amène ainsi les écoliers à parler et à écrire leur langue plus ou moins correctement ; mais, ces morceaux de prose ou de poésie, pourquoi ne pas les faire servir à leur éducation comme à leur instruction? — Nous avons fondu en une seule les premières phrases de la *Préface*, et nous n'avons pas trahi la pensée de M. Contant. M. Contant, s'en vont croire les lecteurs, est quelque peu sceptique; il n'est pas très sûr que les élèves de nos écoles sauront mieux parler et mieux écrire pour avoir lu ou appris par cœur, comme on dit, quelques pages de Corneille et

quelques fables de La Fontaine, une page ou deux de Pascal, deux ou trois pages de Bossuet; peut-être, à part lui, attache-t-il peu d'importance à cette correction du langage; mais si on pouvait les initier tant soit peu aux beautés de la littérature, si on pouvait faire en sorte qu'ils pussent comprendre, sentir, toujours tant soit peu, ce qui relève de l'art; voilà, certes, qui serait, suivant lui, une belle tâche et digne qu'on s'y appliquât : libérer tous ces esclaves du ventre, affiner leur sensibilité, leur ménager une petite part des jouissances que nous aimons de goûter. M. Contant est un ancien normalien, un agrégé de l'Université; rien d'étonnant à ce qu'il songe plus à l'éducation esthétique des petits Français qu'à leur instruction.

Les lecteurs se méprendront : au vrai, l'ancien normalien, l'agrégé de l'Université ne se préoccupe nullement de cette éducation-là. C'est bien dans le dessein de les amener à commettre aussi peu de fautes de français que possible que l'on doit faire apprendre ou lire aux écoliers des pages de bonne prose bien claire, des morceaux de bonne poésie très simple; c'est bien en vue de leur instruction, ce mot entendu en un sens très étroit. Et c'est parce que M. Contant entend bien aussi étroitement le mot : instruction, que nous sommes sans force pour condamner sa prétention. Autre chose est l'art, autre chose la morale; sans doute, il admet cela, mais puisqu'il ne voit dans des « morceaux choisis » à l'intention des enfants que des exercices de lecture, de mémoire, que des sujets de dictées, que des modèles de style, il se dit qu'on pourrait bien faire servir ces exercices à l'éducation, à l'éducation morale et civique. Il n'y a pas là d'hérésie à proprement parler.

« Pourquoi ne ferait-on pas un *Selectæ* français? » Et M. Contant a fait un *Selectæ français*. Nous eussions préféré qu'il en fît deux, ou mieux qu'il publiât deux éditions du même récueil : celle-ci, qu'il nous donne, à l'usage du maître, et une autre à l'usage de l'élève; le même travail, les mêmes « morceaux », mais les morceaux mis simplement bout à bout; point de ces divisions conformément au programme officiel des cours d'enseignement civique et moral; 1° les notions préliminaires de la morale; 2° la famille; 3° l'école; 4° la patrie, la France; 5° les institutions politiques, la République; 6° la morale individuelle, l'homme; 7° la morale sociale, la vie humaine; la même distribution des pensées, scènes, portraits, anecdotes, le même ordre, mais sans titres de chapitres, sans remarques ni réflexions, sans rien pour découvrir, révéler l'intention de qui a choisi et ordonné les morceaux.

Avait-on besoin de nous signaler, à nous enfants qui faisions nos versions, l'abnégation des femmes spartiates envoyant leurs enfants au combat? Besoin de nous dire qu'il y avait là un trait admirable de dévouement à la patrie? Mais nous le devinions bien tout seuls, et spontanément nous éprouvions le plus vif enthousiasme. Une note, précédant notre texte et nous invitant à l'admiration, nous eût empêchés d'admirer. « Frappe, Pætus, cela ne fait pas de mal » est phrase qui se peut passer de commentaires.

Nous eussions préféré, venons-nous de dire, deux éditions; à parler plus franchement, nous eussions préféré que M. Contant s'abstînt de publier celle qui existe, le maître n'en a que faire. L'enseignement moral et civique doit faire l'objet d'un cours, et le cours doit être professé gravement. Les beautés du style de Descartes n'ont rien à faire avec les déductions mathématiques, ni les grâces du style de Buffon avec les inductions en histoire naturelle; qu'on enseigne la morale comme on enseigne la physique, la mécanique, la géologie, la zoologie, toute question de méthode mise à part, bien entendu.

M. Contant, à notre avis, s'est trompé; mais, se trompant, il ne pouvait pas mal composer le recueil qu'il pensait, lui, utile de donner; les morceaux sont bien choisis, pour la plus grande part, et ils se rapportent assez bien, ceux-ci et ceux-là, aux différents points du programme officiel : amour de la patrie, respect dû aux parents, caractère obligatoire du devoir. F. G.

La vie littéraire, par ANATOLE FRANCE. Un vol. in-18. Paris, Calmann Lévy; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Personne n'ignore que M. Anatole France, l'auteur de ces récits si délicats, si émus, si originaux qui s'appellent *le Crime de M. Sylvestre, le Livre de mon ami*, *les Désirs de Jean Sirvien, Jocaste;* le poète inspiré des *Poèmes dorés* et des *Noces corinthiennes;* que ce rival de Sterne, que ce descendant des Grecs, fait aujourd'hui, chaque semaine, dans le *Temps*, une variété littéraire : qu'en un mot, le poète, le romancier est passé critique. Mais, en devenant critique, il n'a pas cessé d'être l'écrivain d'imagination, de sentiment qu'on connaissait. Toutes les qualités qu'il avait se sont seulement appliquées à un objet différent. Il a modifié la critique, ce n'est pas elle qui l'a modifié. Sa critique est une critique en quelque sorte sensationnelle; dans tous les cas, très personnelle. On pourrait presque appeler ses articles les confessions d'un liseur, tant l'homme se sent dans le critique, tant

M. Anatole France y apporte avec sincérité les impressions de son esprit et les émotions de son cœur. Cette manière, essentiellement nouvelle, originale, donne une vie singulière à la critique, et c'est en toute verité que l'auteur a pu intituler le recueil de ses articles *la Vie littéraire*.

Il s'en explique d'ailleurs excellemment dans une lettre à M. Adrien Hébrard, l'éminent directeur du *Temps*, qui sert de préface au volume. « Telle que je l'entends, dit-il, la critique est, comme la philosophie et l'histoire, une espèce de roman à l'usage des esprits avisés et curieux, et tout roman, à le bien prendre, est une autobiographie. Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre. Il n'y a pas plus de critique objective qu'il n'y a d'art objectif, et tous ceux qui se flattent de mettre autre chose qu'eux-mêmes dans leurs œuvres sont dupes de la plus fallacieuse illusion. La vérité est qu'on ne sort jamais de soi-même. »

Cette théorie sur la critique soulèvera sans doute plus d'une objection; mais ces objections seront faites plutôt pour la forme que par haine de l'erreur. En effet, rien n'est plus vrai que cette théorie. Nous ajouterons qu'elle n'abaisse en aucune façon la critique, et qu'elle ne la rend pas non plus moins utile. « Raconter les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre », n'est-ce donc pas analyser l'âme humaine dans la sienne et dans celle de l'écrivain que l'on analyse, que l'on critique? Et n'est-ce pas là seulement que la critique peut être vraie, vivante, intéressante, utile? Est-ce qu'un écrivain véritable n'écrit pas avec son âme et pour d'autres âmes, et doit-il être jugé autrement qu'avec l'âme? Le critique, comme le philosophe, ne sort pas de soi, mais ce moi, c'est l'humanité tout entière dans le seul miroir où elle puisse se refléter.

Cette personnalité de la critique de M. Anatole France est un grand charme, non seulement par la vie très intense qu'elle lui communique, mais aussi par les véritables fragments d'autobiographie dont elle a semé ce volume. L'on ne saurait lire rien de plus ému, et qui, par conséquent, aille plus droit au cœur d'un lecteur, que les pages où M. Anatole France, à propos d'une séance académique, par exemple, nous parle de son enfance, de ses promenades rêveuses sur le quai Malaquais et le quai Voltaire; ou de sa visite à M. Cuvillier-Fleury, sous les ombrages du Ranelagh; ou de ses souvenirs si particuliers, si intimes sur M. Ronchaud, ce poète mêlé d'original.

Le critique, il ne faut pas se le dissimuler, fait rarement œuvre de littérateur. Cela n'est donné qu'à de rares esprits. M. Anatole France est un de ces esprits : on relira sa *Vie littéraire*, comme on relira ses romans et ses vers. S. A.

Œuvres polémiques de Mgr Freppel, évêque d'Angers (IXe série). *Discours prononcés à la Chambre des députés, du 1er juin 1886 au 22 mars 1888. — Observations faites à la Chambre des députés dans ses diverses séances.* Un vol. in-18 de 574 pages. Paris; Société générale de librairie catholique, Victor Palmé, directeur général; 1888.

L'Église militante aura été représentée au Parlement de France, dans le dernier tiers de ce siècle, par deux figures d'énergie et d'éloquence, dont notre patriotisme serait justement fier, en même temps que le respect et la gratitude des âmes religieuses leur sont bien acquis. L'illustre évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup (dont les citoyens de cette ville, pour nous précieusement historique entre toutes, puisque son nom accompagne le nom sans pareil de Jeanne d'Arc, célébraient naguère avec tendresse et fierté la durable mémoire), était déjà l'une des personnalités en vue du clergé de Blois, lorsque l'année 1849 le vit appeler au siège épiscopal qu'il devait occuper vingt-neuf ans. Très jeune prêtre encore, il passait pour avoir réconcilié avec l'Église, dans ses dernières heures, cet homme pourvu de tous les dons qui font un homme grand, moins la grandeur, et qui ne devait laisser, malgré de réels services et des talents rares, qu'une figure énigmatique et une douteuse renommée. Il s'agit de Talleyrand, octogénaire, le Talleyrand d'Autun, de la messe du Champ de Mars, le Talleyrand de Napoléon et du congrès de Vienne. La part considérable prise par Mgr Dupanloup à toutes les luttes sur la liberté de l'enseignement; l'ardeur de son zèle pendant toute la durée de ce long épiscopat; son dévouement pour ses concitoyens et son attitude devant l'ennemi durant les affreuses épreuves de la guerre; ses duels oratoires avec les Bert, les Challemel et tant d'autres, sont encore présents à notre souvenir. Et cependant voilà dix ans que ce foyer de vie s'est éteint, et vingt ans bientôt que ces choses se passaient. Mgr Freppel, l'évêque d'Angers, qui remplit, à la Chambre d'aujourd'hui, au même titre et avec la même haute dignité, le rôle de grand champion de l'Église et de la liberté de conscience, n'a pas une autorité moindre, et son action est pareille. Nous ne songeons pas, on le devine, à établir diverses catégories de prestige, à propos de ceux qui parlent pareillement au nom du ciel, et tra-

vaillent seulement au bien des âmes. L'activité parlementaire de Mgr Freppel — surtout lorsqu'on songe au labeur incessant qui l'accompagne, d'une sévère administration diocésaine — est bien faite pour confondre, si la chose était possible, l'infatuation de nos stériles limeurs de mots. Le volume que nous annonçons n'atteste pas seulement l'admirable vaillance de l'orateur, mais encore l'étendue de son regard, qui perçoit avec la même netteté les intérêts, les traditions et l'honneur de la France, dans les questions de concordat, de l'enseignement primaire, de l'école neutre, du service militaire, de la loi scolaire aux colonies, des affaires de Madagascar, du budget, du domaine colonial de la France, du surmenage scolaire, de la loi organique militaire, du Tonkin, du duel, des caisses de prévoyance, etc. L. D.

Voyages et Littérature, par XAVIER MARMIER, de l'Académie française. Un vol. in-18 de 372 pages. Librairie Hachette, bibliothèque variée. Paris, 1888.

Chaque année la liste des ouvrages instructifs autant qu'agréables, qui ont valu à M. Xavier Marmier un nom justement honoré dans l'histoire des lettres contemporaines, s'augmente d'un livre digne de ses aînés. La vie tout entière de M. Xavier Marmier pourrait se définir : un continuel voyage, à travers les pays et les livres de l'ancien monde et du nouveau. Nul n'est plus versé que lui dans la connaissance des faits de guerre et de politique, des légendes et des idiomes des nations voisines de la nôtre, et des peuples les plus reculés. Mais, il a surtout, avec prédilection et récidive, visité les bords du Rhin, les pays scandinaves et l'Amérique, d'où il nous a rapporté des recueils de souvenirs et d'observations également appréciés par des classes successives de lecteurs. Il a vu de près les plus célèbres hommes d'État et poètes de l'Allemagne, de la Suède-Norvège, du Danemark et de Boston, capitale du Massachussetts. Il fut l'intime ami de Longfellow et il causa familièrement avec Bernadotte... Bernadotte, l'ancien Jacobin, arrogant et brutal de l'ambassade à Vienne, le renégat de notre armée et de notre patrie, suppôt des rois alliés contre la France, appelant désormais « l'ennemi » les soldats de la France. M. Xavier Marmier ne semble pas d'ailleurs avoir emporté trop mauvaise impression du révolutionnaire assagi et couronné. Peut-être aussi, M. Marmier, âme indulgente et tête philosophique, a-t-il voulu tenir compte de l'effet naturel des plus fortes crises de l'histoire sociale, sur le cœur et la morale d'un obscur fils de cet âge de tempête. Dans sa retraite, qui n'est point une solitude, — les prix Montyon sont un terrible obstacle à l'isolement pour un académicien, — M. Marmier voit passer dans ses contemplations studieuses, bien des ombres illustres qui s'appelaient autrefois pour lui l'amitié. C'est Thiers, dont il devait prononcer l'éloge à l'Institut; surtout, c'est Sainte-Beuve qui lui a dédié diverses poésies, comme à l'un de ses plus chers, Sainte-Beuve, qui disait : « Marmier a toujours été un ami sûr », et ajoutait en souriant : « Mais il a trompé beaucoup de femmes. » Il ne nous déplairait pas d'aborder la question que soulève ce dernier trait, et de reconnaître, une fois de plus, l'homme agréable aux femmes, dans l'habit du gentleman modéré sérieux et discret et non sous les mines du bourreau de cœurs; mais il est temps d'arriver au volume, objet de cette notice. Il suit, à peu de distance, deux séries de *Contes populaires des différents pays* qui méritent et n'ont pas manqué d'obtenir un grand succès, dans les lectures de la famille, et auprès des lettrés. *Voyages et Littérature*, tel est le titre du récent recueil, où M. Marmier a réuni dans sept chapitres : un curieux mémoire sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves au xe siècle; Valachie et Moldavie, poésie d'un champ de bataille; un voyage en Perse et dans le pays des Kurdes; traditions de l'Allemagne; Éric XIV; le pays des Cosaques. Dans ce dernier travail, particulièrement nourri de détails de mœurs et d'épisodes, nous trouvons ces curieuses lignes, empruntées à la relation de M. Hommaire de Hell, à propos des *Cosaques* : « Nulle part en Russie, on ne voyage avec plus de sécurité que dans leur pays, et nulle part le voyageur n'est accueilli avec plus d'empressement et plus de bienveillance. Le titre de Français surtout y est une excellente recommandation. Le portrait de Napoléon se trouve presque dans toutes les maisons, et fort souvent il est placé au-dessus du grand saint Nicolas lui-même. Aussi tous les vieux soldats qui ont survécu aux grandes luttes de l'empire professent-ils pour l'empereur la plus profonde vénération, et ses sentiments sont partagés par la génération actuelle. » Dans le même chapitre, de très captivante lecture, M. Marmier reproduit d'après l'entretien de M. Wagner, avec un major cosaque, le portrait de l'aïeul de celui-ci, figure impérieuse et prodigieusement pittoresque de Cosaque d'autrefois, dont les aventures guerrières, les coups de sabre et les *coups* d'eau-de-vie, touchent à la fable, avec une authenticité parfaite d'ailleurs. Agé de quatre-vingt-dix ans, cet incroyable aïeul, en apprenant que Napoléon venait — nous sommes en 1812 — de franchir

les frontières de l'empire du tsar, — voulut encore combattre. « Ses recommandations étant faites, ses préparatifs achevés, il se mit en marche avec ses treize fils, une cinquantaine de ses petits-fils, et rejoignit l'armée de Koutouzoff, avant la bataille de Borodino... Mon grand-père avait alors quatre-vingt-dix ans, et il montra, pendant toute cette rude campagne, la vigueur d'un jeune homme. Quand nous poursuivions les Français dans leur retraite, il supportait, sans jamais se plaindre, le vent, le froid, les fatigues et les privations... le matin, il nous éveillait lui-même au bivouac, d'une voix qui résonnait au loin comme le beuglement d'un taureau... » « Dans cette longue expédition, il avait perdu six de ses enfants et quinze de ses petits-enfants. » Le dernier chapitre du volume nous dit : La bibliothèque Sainte-Geneviève en 1847. L. D.

Récits mexicains, par Salvador Quevedo y Zulieta. in-18. Paris, Nouvelle Librairie parisienne. Savine, éditeur.

Depuis qu'une certaine sorte de littérature exotique a pris place dans le goût du public, nous sommes inondés de récits, de contes, d'études, qui se targuent de couleur locale et qui, la plupart du temps, n'ont d'originaire que le nom. C'est malheureusement un genre d'une facture facile à falsifier, quelques mots plus ou moins techniques et plus ou moins bien ajustés, déguisent, à l'espagnole ou à la russe, un banal récit qui, à l'aide d'un peu de patois normand, pourrait aussi se dérouler au pays de Caux. Ceci n'est pas dire que M. Quevedo y Zulieta soit un pseudo-Mexicain, mais qu'il a eu tort de consacrer le tiers du volume à une nouvelle *Cecilia* qui aurait pu également se passer à Batignolles. M. Quevedo y Zulieta avait pourtant une mine riche à exploiter, dont il ne nous donne qu'une pépite dans *Juarez Errant,* où il nous montre une curieuse silhouette du président traqué par l'armée française, trahi par les siens et continuant de lutter avec la seule arme de son idée et de sa force morale ; mais ce n'est là qu'une vague ébauche ; vague ébauche encore *Periquilta,* esquisse des abus du pouvoir dans ces nations naissantes où l'intrigue seule peut terrasser l'ambition ; vague ébauche aussi *Escoutzin,* esquisse des haines héréditaires de l'Indien indigène contre le blanc qui lui représente toujours le conquérant cruel et dédaigneux.

Certes il y avait là des terrains en friche à faire valoir, et M. Quevedo y Zulieta les exploiterait mieux que les scènes parisiennes qu'il dessine avec une brutalité gauche. AR. AR.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Napoléon à l'Ile d'Elbe, par Marcelin Pellet. Paris, Charpentier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Théâtre à Paris (4e série), par Camille Le Senne. Paris, Le Soudier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Souvenirs d'un homme de lettres, par Alphonse Daudet. Collection Guillaume. — Prix : 3 fr. 50.

De A à Z, par Charles Monselet (portraits contemporains). Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Les Gaietés de l'année, par Gros-Claude. Paris, Librairie moderne. — Prix : 3 fr. 50.

Eugène Vivier, la vie et les aventures d'un corniste, par Charles Limouzin. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

J.-F. Millet, par Alexandre Piédagnel. Nouvelle édition. In-16. Paris, Fischbacher. — Prix 3 fr. 50.

La Révolution de Septembre (*Paris assiégé*), *Journal de fidus.* Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

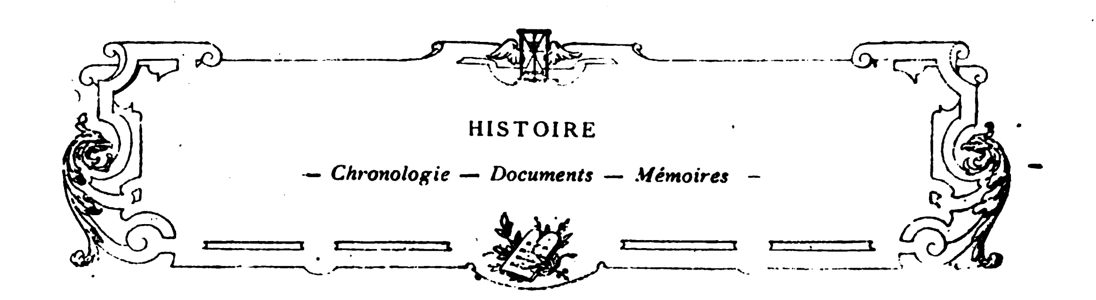
Sully, économies royales, par Joseph Chailley. Paris, Guillaumin. In-16. — Prix : 2 francs.

Autour d'une Révolution, 1788-1799 par le comte d'Hérisson. In-18. Paris, Ollendorff. Prix : 3 fr. 50.

Nouvelles études littéraires et artistiques, œuvres posthumes d'Auguste Barbier. Paris, Sauvaitre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Confessions d'une abbesse du XVIe siècle, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Ravenne, par A. Gagnière. Paris, Paul Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.





Histoire de Florence, *depuis la domination des Médicis jusqu'à la chute de la République,* par F.-T. Perrens, membre de l'Institut. — Tome Ier. Un vol. in-8°. Paris, 1888; maison Quantin, éditeur.

L'ouvrage, dont le premier volume a récemment paru, dont le second est à la veille de paraître, précédant de peu le troisième, complètement terminé, fait suite à l'œuvre considérable de M. Perrens sur l'histoire de Florence depuis ses origines jusqu'à l'avènement des Médicis. On sait que les six volumes qui le composent ont valu à leur auteur des distinctions académiques très honorables : le grand prix Jean Reynaud, puis un fauteuil à l'Institut. Le laborieux historien n'a pas reculé devant la besogne rendue plus complète par la découverte récente de nombreuses sources d'informations authentiques. Notre Bibliothèque nationale a récemment acquis du marquis Costa de Beauregard, en son vivant sénateur du royaume d'Italie, une trentaine de volumes manuscrits, contenant les uns la minute, les autres, la copie des dépêches qu'adressaient à leur maître, le duc de Milan, les ambassadeurs lombards accrédités officiellement auprès de la seigneurie florentine et, en fait, auprès du chef des Médicis. Dans les quatorze volumes d'originaux, les plus importants passages sont en chiffres; mais le chiffre a été retrouvé, et la traduction faite.

L'idée fondamentale de l'histoire des Médicis que présente M. Perrens, c'est qu'il convient, pour être juste, d'éteindre bon nombre des rayons de l'auréole dont les écrivains, complaisants d'abord, puis les historiens dénués de critique, ont entouré le nom de Médicis. Les documents nouveaux étudiés par M. Perrens l'ont confirmé dans son opinion, que les dominateurs de Florence ont été surfaits.

Les dépêches des ambassadeurs milanais ont à ce point de vue une signification très précieuse : la politique des premiers Médicis prenant son point d'appui à Milan, ces ambassadeurs deviennent, l'un après l'autre, leurs confidents, leurs familiers : ces dépêches nous présentent donc, à n'en pas douter, les vrais Médicis. Elles donnent raison, dit M. Perrens, aux rares sévérités de l'histoire; elles nous permettent de comprendre comment les Florentins se lassèrent si vite d'une famille par eux portée au pinacle, mais qui, sournoisement d'abord, effrontément bientôt, imposait sa domination, et comment enfin ils essayèrent, sous la conduite d'un moine, Savonarole, de la démocratie théocratique.

La période dont le nouvel ouvrage de M. Perrens retrace l'histoire embrasse un siècle : de 1431 à 1531. Le premier volume s'arrête à la mort de Lorenzo des Medici, en 1492.

La première partie de ce tome expose l'évolution habile et lente, sournoise plutôt de Cosimo des Medici, vulgairement appelé en France Cosme de Médicis, vers la royauté, ou plus exactement vers le pouvoir personnel : il entreprend d'établir sa domination dès le lendemain de son rappel d'exil, de sa rentrée triomphale. « Ce marchand parvenu règne sur Florence, mais uniquement par la force et l'opinion. Les citoyens, ne voyant point Cosimo affecter les dehors d'un prince, croient qu'il n'y a rien de changé dans Florence, qu'il n'y a qu'un Florentin de plus : erreur partagée jusqu'en ces derniers temps par des historiens de bonne foi, mais insuffisamment édifiés sur le rôle réel de Cosimo. » Il est très semblable à celui d'Auguste, à qui souvent il fut comparé, toutes proportions gardées. Du fond de son palais, où il se tient à l'écart, Cosimo ne gouverne pas moins que ne faisait jadis Auguste, que ne venait-il faire Maso des Albizzi.

Dès le début de l'histoire de la tyrannie cosimiesque, apparaît un personnage singulièrement intéressant, Francesco Sforza; M. Perrens en dessine un portrait fort complet; il fait mieux que le dessiner, il le fait vivre. Cosimo ne tarde pas à brouiller les affaires afin de les diriger plus autoritairement; la politique extérieure et la guerre servent à l'établissement du pouvoir du cauteleux Médicis : elles sont même le prétexte de proscriptions utiles à ses desseins; la politique intérieure affermit sa puissance; politique sans scrupule, il faut le dire; politique funeste à Florence, dont le premier effet se traduit par l'augmentation des impôts existants, et l'établissement d'impôts nouveaux. Il institue entre

autres la *scala*, ou impôt progressif, l'impôt de la *gaziosa;* les rigueurs de la perception s'ajoutent à la multiplicité des taxes; la mauvaise foi envers les créanciers de l'État rend précaire le crédit public; l'agiotage sur les titres des *Monti* amène des ruines fréquentes, dont le contre-coup moral et financier atteint l'État qui se fait usurier. L'opposition de Neri Capponi n'est pas suffisante à entraver l'action désorganisatrice de Cosimo. Neri Capponi était réputé vertueux, mais il avait mis sa confiance dans un homme de sac et de corde dont la vertu était le moindre souci, Baldaccio d'Anghiari, capitaine de fantassins, plus redouté qu'estimé. Si Neri voulait s'opposer aux volontés de Cosimo, on estimait qu'à l'aide de Baldaccio il pourrait, une fois gonfalonier, bouleverser la république : peu après, Cosimo, chef de la Seigneurie, trouve le prétexte de faire assassiner Baldaccio.

La succession de Visconti donne naissance à des guerres et à des négociations qui font l'objet d'un chapitre très intéressant; et ce n'est pas un mince mérite d'avoir exposé avec clarté ces opérations infiniment compliquées, ces imbroglios où se complaît l'esprit vertueux de Cosimo et des Italiens en général.

Les dernières années de Cosimo sont celles d'un maître absolu, caché sous des dehors modestes. C'est bien ce qui prouve qu'il était de la race des véritables politiques, dont l'ambition se satisfait par le pouvoir seul, et non par les jouissances accessoires qu'il peut procurer. Toutefois M. Perrens insiste sur cette idée que, contrairement à l'opinion commune que l'histoire de Florence n'offre d'intérêt qu'à partir des Médicis, avec eux l'intérêt diminue. Ces intrigues misérables de la politique extérieure et ces guerres sans éclat sur un vaste théâtre où disparaissent comme perdus les Florentins, restent bien audessous de ces luttes que, sur un théâtre plus étroit, mais plus rapproché, la démocratie soutenait pour l'existence, et l'oligarchie pour la domination ; et pour ce qui touche à Cosimo, le plus illustre, le fondateur du grand prestige des Médicis, M. Perrens ne voit rien en lui, si l'on excepte les lettres et les arts, qui lui mérite l'estime que les mensonges ou les réticences de ses courtisans lui ont assurée dans la postérité.

La sévère critique de M. Perrens s'attache non moins attentivement aux héritiers et successeurs de Cosimo, Piero, son fils, podagre comme lui, mais moins que lui intelligent, et Lorenzo, celui qui eut à lutter le plus contre le pape. Tous ont fondé le régime de leur gouvernement sur le mépris de la dignité humaine, sur le bon plaisir d'un seul, toujours maîtres, grâce à la *balie* rendue permanente, et devenue plus d'une fois « balie de sang », de faire condamner, sans responsabilité personnelle comme sans procédure légale, les gens que par défiance ou caprice ils tiennent pour suspects.

C'est donc vraiment le procès des Médicis qu'instruit à nouveau M. Perrens; il y apporte l'indignation d'un honnête homme contre des gens sans foi ni loi; et d'un esprit libéral contre des tyrans sans scrupule : le sens réel de ses intentions est dévoilé clairement par cette conclusion d'un de ses chapitres : « On ne pourra dire désormais que la France libre ne s'est pas associée à la libre Angleterre pour flétrir l'oppression, la suppression de toute liberté, de toute moralité. Seulement pour signaler ce mal elle remonte plus haut que la domination d'un seul, elle le trouve déjà dans la domination de l'oligarchie et si elle voit une excuse aux Médicis, c'est dans l'exemple des Albizzi. »

Nous n'avons pu, dans un étroit espace, qu'inquer l'objet essentiel de la tendance générale de l'œuvre : les détails mériteraient pourtant une analyse et une critique spéciale.

Ce que nous avons dit de l'ouvrage suffit, ce nous semble, à en marquer le puissant intérêt, et combien il fait honneur à la robuste intelligence et aux laborieuses recherches de l'historien.

P. Z.

Maximilien au Mexique, par le Dr S. Basch. *Souvenirs de son médecin particulier*, publiés par Pauline Drouard. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Par une coïncidence singulière, nous fait remarquer l'éditeur de la Nouvelle librairie parisienne, M. Albert Savine, le jour même où mourait Bazaine, Mlle Pauline Drouard publiait les curieux souvenirs du médecin particulier de Maximilien, le Dr S. Basch. Mlle Pauline Drouard, dans une préface où je regrette qu'elle sacrifie un peu trop, dans son style, au dieu de l'incohérence, met le lecteur en garde contre certaines appréciations du docteur, qui fut le serviteur fidèle, et qui est resté l'admirateur quand même, de l'éphémère et malheureux empereur. Mais cet esprit de partisan, cette persistance d'affection personnelle, communique au récit une émotion d'autant plus tragique qu'elle est contenue et donne à cet enchaînement de faits historiques la valeur d'un drame passionné. Ce livre est, par cela même, une sorte de réquisitoire contre l'homme néfaste qui, par son ambition, conduisit Maximilien à Queretaro comme plus tard l'armée française à Metz. Si, comme nous en prévient

Mlle Drouard, les jugements de l'écrivain sur les Mexicains autant que sur les Français ont une valeur documentaire et non une valeur axiomatique, on ne doit pas moins en croire le Dr Basch lorsqu'il « atteste de la façon la plus formelle que ses déclarations sont vraies, et qu'il ne rapporte pas les faits dont il n'a pas été le témoin oculaire, ou sur lesquels il n'a pu prendre des renseignements à une source certaine. » B.-H. G.

Histoire de l'établissement du protestantisme en France, par L. Aguesse. Quatre vol. in-8°. Fischbacher.

Cette nouvelle histoire du protestantisme française est une œuvre de très sérieuse érudition, à laquelle l'auteur a consacré presque toute sa vie. Publiée après sa mort, elle donne bien l'idée d'un homme qui n'a jamais écouté que sa conscience historique, n'ayant d'autre but que de chercher la vérité, et de la dire quand il estime l'avoir trouvée. Cette histoire, qui commence à l'avènement au trône de François Ier, en 1515, après un rapide tableau de la naissance et des progrès du protestantisme en Europe depuis Luther, s'étend jusqu'à l'édit de Nantes, en 1598. C'est, en effet, par ce célèbre acte royal que les protestants acquirent une existence légale en France et y purent pratiquer librement leur culte. M. Aguesse, ne s'étant proposé que de raconter les événements qui touchent à son établissement, devait donc s'arrêter à cette date. La carrière, du reste, est assez vaste, et il n'est guère d'époque plus remplie que celle qui embrasse ces quatre vingt-trois années de notre histoire. Le plan adopté par l'auteur est également très vaste, car il pénètre jusque dans les moindres détails, et l'on pourrait dire de son livre qu'il est l'histoire intime du protestantisme. Nous ne saurions l'en blâmer. Par là, il donne une singulière réalité à son récit, et en le lisant on vit véritablement au milieu de ces temps si troublés, et qui ont tant d'analogie avec ceux d'aujourd'hui. Un autre caractère de l'œuvre de M. Aguesse est de laisser le plus souvent possible la parole aux contemporains. L'historien s'efface avec modestie devant eux, et cette modestie produit des effets si heureux qu'on pourrait la prendre pour la combinaison d'un art consommé. C'est là d'ailleurs un trait commun que l'auteur a avec nos plus récents et nos meilleurs historiens.

L'histoire tend de plus en plus à devenir une sorte de mosaïque, où trouvent place dans leur vérité puissante les documents caractéristiques d'une époque. M. Aguesse s'était promis en commençant ce vaste travail « de ne pas écrire une seule phrase pour laquelle il ne pût citer son autorité ». Il a tenu parole. S'abstenant de toute discussion oiseuse, il substitue à ses réflexions l'émotion que produit le simple récit des évènements, et l'on n'en juge que mieux ces événements mêmes.

Du reste, rien de ce lourd appareil scientifique qui encombre le bas des pages de notes que le public ne lit guère. Quand M. Aguesse rencontre sur sa route le document décisif, le passage de l'écrivain contemporain qui fait tableau, il l'enchâsse habilement dans son récit, et c'est tout. Cette simplicité ne nous déplaît pas. De l'œuvre tout entière on peut dire que c'est un livre « de bonne foi ». E. A.

Les Expéditions françaises au Tonkin, par M. Pierre Lehautcourt. Un vol. illustré, grand in-8°. Paris, 1888. Au journal *le Spectateur militaire*.

Les opinions peuvent varier — et elles ne s'en font point faute — sur l'opportunité, au point de vue national, et sur la moralité, au point de vue philosophique, de la politique d'extension coloniale à main armée, sur l'opportunité de disperser nos forces parmi les continents lointains, en un temps où l'Europe est à toute heure menacée de conflagration générale et, dans tous les temps, sur la moralité des guerres de conquête motivées par le fallacieux prétexte d'initier des peuples barbares aux prétendus bienfaits de la civilisation occidentale, surtout de la part d'un peuple qui lui-même souffre cruellement et amèrement gémit de la perte d'une partie de son territoire enlevée par la force des armes. Mais il ne saurait y avoir deux opinions sur l'héroïsme des hommes, chefs glorieux, soldats obscurs, qui sont les instruments admirables et les victimes regrettées de notre récente politique coloniale en extrême Orient et particulièrement au Tonkin. C'est à nos expéditions en vue de cette dernière conquête que M. Pierre Lehautcourt consacre l'ouvrage dont il publie aujourd'hui le tome premier seulement. Nous ne sommes à aucun titre partisan de cette forme de publication scindée; nous doutons fort qu'elle soit favorable aux intérêts de l'éditeur; notre expérience du public nous l'a toujours montré rebelle à l'attrait, si réel que fût cet attrait, d'un volume isolé, si celui-ci doit être suivi à terme plus ou moins long d'un ou de plusieurs autres volumes. L'acheteur de livres est un personnage rare, récalcitrant, plein de méfiance, qui n'aime point les ouvrages dépareillés et trop heureux de pouvoir invoquer un semblant de raison pour ajourner une

acquisition. En ce tome premier, M. Lehautcourt remonte aux origines de la question du Tonkin et fait un attachant récit des événements, depuis l'aventureuse conquête d'Hanoï par une poignée d'hommes en 1872 jusqu'à l'incident de Bac-Lé en juin 1884. Ce récit est divisé en trois chapitres, dont les titres sont d'une sommaire et glorieuse éloquence : 1° F. Garnier; 2° le commandant Rivière; 3° Sontay et Bac-Ninh.

Des cartes, des plans, des vues, des types d'indigènes, des croquis de scènes militaires et de scènes maritimes, des portraits enfin ajoutent à l'intérêt du texte tantôt un complément d'information utile, tantôt une notation pittoresque plaisante au regard. E. C.

Dîme royale de VAUBAN. Un vol. petit in-16 de la *Petite Bibliothèque économique française et étrangère*. Paris, Guillaumin et Cie. — Prix : 1 fr. 50.

Ce volume est le premier publié d'une collection nouvelle, destinée à vulgariser, d'entre les ouvrages traitant de l'économie politique ou sociale, ceux-là qui semblent bien, à un titre ou à un autre, les plus considérables.

Trois autres volumes paraîtront prochainement, un *Bentham*, un *Adam Smith*, un *Cavour ;* et l'on nous annonce, comme étant en préparation, la publication des principaux écrits de Hume, de Michel Chevalier, de Fourier, de Ricard, de Bastiat, de Schulze-Delitsch, de Quesnay, de Wolowski, de Turgot.

Félicitons et le directeur et les éditeurs de la *Petite Bibliothèque*. Ils ont été bien inspirés, pensant qu'il serait utile de mettre à la portée du plus grand nombre possible de lecteurs tant de travaux qui ne sont pas faits pour intéresser l'esprit seulement, qui regardent à quelques-unes des conditions de notre activité ; ils ont été bien inspirés encore, estimant qu'il ne leur convenait pas d'être exclusifs. Une *bibliothèque* orthodoxe, si l'on veut, n'eût rien dit qui pût valoir à tous ceux qui se nourrissent des thèses de MM. Malon et Dumay, à ceux qui tiennent plus ou moins consciemment pour la liberté individuelle, pour la liberté du travail, pour la liberté des échanges ; le bel avantage qu'il y aurait à ne leur pas offrir les œuvres qui relèvent des différentes écoles socialistes et qui exposent des doctrines telles que celle de l'organisation du travail ou celle de la nationalisation de la terre !

Ajoutons que rien n'a été négligé par les fondateurs de la nouvelle collection pour assurer l'heureux succès de leur entreprise ; ils se sont acquis le concours des maîtres en économie politique : c'est M. Courcelle-Seneuil qui présentera partie de l'œuvre d'Adam Smith, c'est M. Léon Say qui présentera Hume, et M. Leroy-Beaulieu, et M. de Foville, et M. Levasseur donneront leurs soins à d'autres publications.

L'*Introduction* à la *Dîme royale* est due à la plume de M. Georges Michel. L'étude est courte, — elle compte trente-six pages à peine, — elle est très complète pourtant: renseignements biographiques, appréciation du caractère de l'éminent ingénieur, considérations générales sur le système fiscal de la France à la fin du XVIIe siècle, analyse succincte et sobre critique de l'œuvre de Vauban.

Ce premier volume trouvera vite des lecteurs.

Études sur les temps antéhistoriques, par le colonel E. CARETTE. Deuxième étude : *les Migrations*. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan ; 1888. — Prix : 7 francs.

Dans une première étude consacrée au langage, l'auteur avait distingué quatre groupes de langues : des langues *trilitères* (celles que l'on appelle sémitiques, l'arabe, l'hébreu,) leurs propriétés caractéristiques étant d'avoir leurs radicaux composés de trois lettres, généralement des consonnes, et de ne compter aucune des voyelles o, e, u, dans leur alphabet ; des langues *plurilitères*, de formation postérieure (telles que le grec et le latin), qui possèdent toutes les voyelles, possèdent le verbe, sont vraiment grammaticales ; et, précédant, dans le temps, ces deux groupes historiques, deux groupes antéhistoriques, des langues *unilitères*, des langues *bilitères*.

Le colonel Carette avait entrepris la tâche de revivifier ces deux derniers groupes, d'abord simplement présumés. « L'apparition de chaque race, avait-il dit, et répète-t-il aujourd'hui, dut être constatée dans l'idiome unilitère des premiers hommes par une articulation unilitère qu'elle se donna à elle-même ou qu'elle reçut d'une autre race douée de facultés supérieures ; cette articulation devint dès lors l'indice caractéristique de la race. Elle dut la suivre dans le cours de ses migrations et signaler son intervention dans les vicissitudes ou les évolutions des groupes humains. » Ainsi, d'après l'auteur, il est une race dont le signe caractéristique, dont l'articulation distinctive « se dégage avec une netteté particulière. » La race, il la nommait, il la nomme à nouveau, c'est la race aryenne ; le signe caractéristique, c'est « celui qui figure dans l'ethnique *Aria*, c'est la lettre R ».

Parmi les articulations unilitères, poursuivait

M. Carette, il est des gutturales, des dentales, des labiales ; d'où, la race des gutturales, la race des dentales, la race des labiales. Et non seulement les « entités » humaines sont caractérisées par des lettres (l' « entité sidérale » est caractérisée par une lettre pareillement, la lettre L), mais l' « état de l'entité », mais le « genre de l'entité » ont encore des lettres pour caractéristiques. Se rapportant à l'état de l'entité, il y a la réunion ou le groupement (lettre caractéristique, M) ; il y a l'isolement, la dispersion, l'acheminement (lettre caractérisque, I) ; il y a le gisement, le stationnement, l'habitation (lettre caractéristique, N) ; le commencement ou l'origine (lettre caractéristique, S) ; se rapportant au genre de l'entité... mais laissons parler l'auteur lui-même : « Jusqu'à l'avènement des idiomes trilitères, le genre féminin eut pour signes distinctifs soit la voyelle A, soit la dentale T placée en finale, et le genre neutre, soit la caractéristique du groupement (M), soit la caractérisque du gisement (N), le groupement et le gisement étant supposés réunir les deux sexes. »

C'est sur ces considérations — littérales, — que se fonde le colonel Carette pour établir son tableau des « migrations et transportations accomplies sous les dominations éthiopiennes dans l'Asie orientale, l'Océanie et l'Amérique et qui ont constitué le peuplement primitif de ces trois contrées. »

Tout cela est bien ingénieux, trop ingénieux peut-être.

F. G.

Histoire de la littérature hindoue : Les grands poèmes religieux et philosophiques, par Jean Lahor. Un vol. in-18. Paris, 1888. Librairie Charpentier.

L'*Histoire de la littérature hindoue* de M. Jean Lahor — un nom de prédestiné, s'il n'est un pseudonyme — nous ouvre les sources les plus reculées dans le temps de la poésie la plus merveilleuse par l'imagination la plus riche d'émotion et la plus somptueuse dans la forme, où le rêve humain se soit jamais formulé littérairement et fixé. Cette littérature, si glorieuse, de l'une des plus nobles parmi les races aryennes, — celle des Aryas Hindous, détachée de la grande famille d'où sont sortis aussi les Iraniens, les Slaves, les Germains et les Scandinaves, les Grecs, les Romains et les Celtes, — cette magnifique suite d'hymnes et de poèmes religieux et philosophiques n'est à peine connue en France que de nom, même parmi les lettrés. Ce n'est pas que nos savants aient déserté ce champ d'études ; notre bibliographie des travaux sur l'Inde est, au contraire, fort étendue ; mais ceux de ces travaux qui ont pour objet les littératures védique et bouddhique sont des œuvres d'érudition sévère. M. Jean Lahor, en ce volume, nous rend le service de présenter l'histoire de ces poèmes condensée dans son ensemble, suivie pourtant dans les phases successives de son développement et de sa décadence, et de page en page incessamment éclairée par de copieuses citations.

Désormais, sans avoir à disperser nos recherches ni à multiplier nos lectures, nous les possédons, sinon intégralement, au moins dans l'essentiel : ce *Rig-Veda*, qui éclaire d'une si vive lumière la prodigieuse mythologie aryenne et brahmanique ; et les six *Darsanas*, expression de la philosophie des Hindous ; et les *Lois de Manu ;* et les grands poèmes bouddhiques, le *Mahabharata*, le *Baghavad-Gita*, le *Harivansa,* le *Ramayana ;* et la poésie mystique de la *Gita-Govinda* et du *Pantchadhyahy ;* et la religion de Siva ; et les belles prières des *Puranas* et les formules magiques des *Tantras*. — Le livre de M. Lahor est autre chose et mieux encore qu'une *Histoire de la littérature hindoue.* Une pensée très élevée a guidé l'auteur et domine son œuvre où on la retrouve de la première jusqu'à la dernière page. M. Jean Lahor est un esprit philosophique, je suis même tenté de dire un esprit religieux. Il est préoccupé de la théorie panthéiste et des théories pessimistes, nihilistes même, qui de plus en plus troublent l'âme humaine. Non seulement il recherche et suit ces idées au pays de leur origine, mais de leur histoire il essaye de tirer des prévisions sur les formes futures des religions nouvelles, et sur ce terrain M. Jean Lahor rencontre souvent des mouvements d'une réelle éloquence. Le volume ne porte aucun indice de tomaison ; nous espérons cependant qu'il aura son complément, car l'auteur annonce en préparation *les Petits poèmes sanscrits, les Fables, les Contes* et *le Théâtre des Hindous.*

E. C.

L'Idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle, par Georges Lyon, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de philosophie au lycée Henri IV, docteur ès lettres. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan ; 1888. — Prix : 7 fr. 50.

M. Lyon rappelle, dans son *Introduction*, la remarque faite par Victor Cousin : en France, le siècle philosophique ne fut pas le dix-huitième, bien qu'il se soit complaisamment donné ce nom ; le siècle philosophique français a été le dix-

septième. Nous souscrivons pleinement à ce jugement. M. Lyon ajoute que l'âge de Condillac, de Diderot, de Rousseau, de Voltaire fut grand, et très grand, à d'autres égards, qu'il fut même philosophique en un sens, s'étant attribué la mission de transformer la société sur un modèle proposé par la réflexion, mais que, si, par philosophie, on entend l'étude méditative de ces problèmes « qui dépassent de l'infini les questions ardentes pour lesquelles s'agitent et bataillent les sociétés », force est bien de constater chez nous à cette époque une grande indigence philosophique. Sans doute, alors, chez nous, nous l'accordons, une grand indigence, mais Rousseau, ce nous semble, n'eût pas dû être nommé avec les empiristes de l'école de Locke; Rousseau est un penseur très original, et Kant ne le méconnaissait pas, mais M. Lyon, qui dédaigne Kant, doit aussi dédaigner Jean-Jacques. Quoi qu'il en soit, l'auteur le dit très justement : « Durant ce temps, sous l'action certaine, proclamée par les uns, inavouée ou contestée par les autres, du plus grand des métaphysiciens français, une pénétrante et subtile école intellectualiste dominait en Angleterre, et les prémisses, posées par Malebranche, y produisaient leurs conclusions les plus riches. »

Toutefois, et il nous prévient tout de suite, l'hypothèse de la vision en Dieu n'émigra point sans laisser quelque chose d'elle aux lieux qu'elle abandonnait. Excepté le recteur de Bemerton, qu'on a pu surnommer le Malebranche anglais, tous ceux qui, de l'autre côté de la Manche, reprirent la doctrine de notre grand oratorien, en modifièrent, sinon le principe, du moins le sens et la direction. « Il se fit comme une transaction entre les axiomes métaphysiques auxquels le platonicien de l'oratoire s'était attaché et cette prédilection pour l'empirisme, qui, de temps immémorial, a été la principale inspiration du génie philosophique anglais. »

M. Lyon, qui va nous raconter, comme il dit, la plus belle époque de la pensée spéculative anglaise, écrit des phrases telles que celles-ci : « Un système philosophique est, à sa manière, un être qui a sa naissance, ses tâtonnements, son apogée, son déclin, souvent aussi ses résurrections. C'est donc comme la monographie d'une doctrine en un temps et dans une région déterminés que nous allons donner. Comment germa, mûrit et se transforma l'idéalisme anglais durant la première moitié du XVIIIe siècle, voilà quel pourrait être le titre exact de ce livre. Si l'ordre historique nous force à puiser en France les matériaux de notre début, la faute en est à l'évolution des choses, à cette loi du *devenir* qui fit continuer le *Discours de la Méthode* par des disciples inattendus. » Pourquoi, à cette place, cette profession d'une doctrine qu'on n'oserait discuter pour cette raison même qu'il n'y est fait allusion qu'incidemment?

L'exposé est distribué sous neuf chapitres.

Au premier, une fine critique du *Discours de la Méthode*, du *Cogito, ergo sum,* et une analyse très heureuse des Première, Deuxième, Troisième et dernière *Méditations.* M. Lyon appelle l'attention sur cette question que Descartes s'était posée à lui-même : Qui sait si Dieu n'a point fait qu'il n'y ait aucune terre, aucun ciel, aucun corps étendu, aucune figure, aucune grandeur, aucun lieu, et que néanmoins j'aie les sentiments de toutes ces choses?... » l'attention encore sur la réfutation que le philosophe essayait pour lui-même des raisons qui l'avaient auparavant induit à tenir pour certaine l'existence d'un monde extérieur, sur cette réfutation des deux principaux arguments opposés de tout temps à l'idéalisme, l'un par « le sens commun », l'autre par les philosophes, c'est à savoir : l'enseignement que donnerait la nature même et l'expérience intime que les idées ne dépendent point de la volonté. Et l'historien de nous montrer Descartes rejetant purement et simplement le premier argument qui se confond avec l'argument du consentement universel, puis s'écriant, à propos du second : « Peut-être qu'il y a en moi quelque faculté ou puissance propre à produire ces idées sans l'aide d'aucunes choses... » Mais Descartes pose la perfection du souverain Être, sa perfection impliquant sa sincérité, et, puisque Dieu nous a donné une très grande inclination à croire que les idées sensibles portent des choses corporelles, il faut conclure, dit Descartes, qu'il y a, en effet, des choses corporelles qui existent. Voilà l'idéalisme rejeté. Rejeté, mais non pas d'une manière aussi définitive, ni aussi absolue qu'on l'a cru longtemps. Il est bon de regarder à la *Correspondance.*

Aux deuxième et troisième chapitres, l'auteur note l'accueil fait en Angleterre à la doctrine cartésienne. C'est sir Kenelm Digby, c'est White, c'est More qui tiennent Descartes pour un aussi grand penseur que Platon. Et le grand adversaire de la philosophie nouvelle, ce n'est pas Hobbes qui a fait au subjectivisme une part étroite, mais une part encore; le grand adversaire, c'est Locke, ne croyant pas « que personne puisse être sérieusement si sceptique que d'être incertain de l'existence des choses qu'il voit et qu'il sent actuellement ». Économiste assez distingué et pédagogue avisé, Locke est, au demeurant, un assez pauvre philosophe. Autrement intéressant que l'*Essai sur l'entendement humain* est un ouvrage

publié treize ans auparavant, l'*Organum vetus et novum :* l'auteur, Burthogge, longtemps méconnu, on le pourrait considérer comme l'un des précurseurs du criticisme.

Non moins curieux que le premier chapitre est le quatrième avec une des plus belles études qui aient encore été faites de la philosophie de Malebranche, de sa psychologie de la conscience, de sa métaphysique de la vision et de l'action en Dieu. En ce chapitre-là surtout l'auteur a fait preuve d'une grande pénétration d'esprit.

Nombreux sont les prosélytes de Malebranche en Angleterre, timides sont ses contradicteurs. Dans les derniers chapitres de son bel ouvrage, M. Lyon analyse les travaux des uns et des autres, ceux de John Norris, d'Arthur Collier, qu'on oubliait, et ceux encore de Berkeley souvent analysés, résumés, présentés chez nous depuis tantôt quinze ans. Avant d'en venir à Hume, qui, pour lui, achève de fausser l'idéalisme, M. Lyon nous parle des immatérialistes américains, de Samuel Johnson, de Jonathan Edwards.

Dans sa *conclusion*, il laisse comme percer le regret de voir le « rationalisme » cartésien parcourir une aussi brillante carrière; il est intellectualiste. Mais c'en est-il fait de l'immatérialisme? Il pose la question et y répond : « Même de nos jours, la philosophie de l'idée est demeurée vivace en Angleterre. Le devant de la scène y est occupé par des écoles brillantes qui marquent à nos yeux les arrière-plans profonds où se tiennent les héritiers de l'immatérialisme. Ces derniers n'ont d'ailleurs à témoigner nul parti pris contre les hypothèses semi-physiques, semi-psychologiques qui accaparent aujourd'hui la curiosité générale. Bien plus, ces hypothèses, à les supposer établies, se peuvent, à la rigueur, disposer dans les cadres de leur philosophie propre. Il y a place, au sein de l'idéalisme, pour une doctrine de l'évolution, comme pour une psycho-physiologie. » Le conflit de l'immatérialisme avec les jeunes écoles n'éclate, ajoute M. Lyon, que du moment où, peu satisfait de fournir une conception, ici cosmique, là biologique, acceptable après tout même aux Berkeleyens, évolutionnistes et psychophysiologistes prétendent seuls tenir la clef des problèmes qu'agitent le psychologue et le métaphysicien. « Ils ne s'avisent pas combien leur ambition est peu justifiée, puisqu'ils prennent pour point de départ le point d'arrivée de la philosophie mentale. Les hautes difficultés qu'ils se croient appelés à aplanir, ils ne songent pas que leurs hypothèses initiales les supposent levées. La tentative accomplie par les théoriciens de l'évolution, en vue d'expliquer et l'origine et les transformations de la connaissance, n'aboutit que parce que les *dates* dont ils se sont servis impliquent et cette connaissance et la conscience même préformées... Ils débutent par une flagrante pétition de principe... » Et pour les psycho-physiologistes, que font-ils, sinon caresser « la même illusion réaliste qui fit commettre à l'école écossaise et aux éclectiques, en France, de si évidents cercles vicieux? »

Nous n'avons pu nous défendre de reproduire ces critiques, si justes, d'un esprit aussi peu dogmatique. « L'idéalisme », a encore déclaré M. Lyon, « ne barre en aucune manière la route au savant », mais, il le veut, *sua cuique scientiæ tribuatur provincia.*

Le dix-neuvième siècle, texte et dessins par Robida. Un très beau vol. in-4° de 405 p. Paris, Georges Decaux, éditeur; 1888.

Cela trouble d'avoir à reconnaître que l'essence mystérieuse, intangible et, par définition, indéfinissable entre toutes : l'Esprit, — cette flamme au foyer invisible; cette lumière qui nous éblouit sans qu'on la voie, — ne se présente jamais à nous que sous la forme d'une personne très distincte, opérant elle-même, à ce point que l'interprète le plus fidèle, la transmission la plus immédiate, efface ou gâte l'Esprit. Nous nous sommes complu jadis et nous revenons souvent encore à de lentes promenades du souvenir et de l'hypothèse, autour de ces deux mots déconcertants : *l'Esprit et l'Humour.* Et toujours, nous avons trouvé que rien ne vaut pour se faire entendre à soi-même, — il n'est pas question de les définir, — de pareilles abstractions, le témoignage et l'exemple vivants. Il y aurait autant de façons que de personnes de goûter et de vouloir décrire l'esprit; mais il n'en est qu'une de le faire voir. Elle nous est fournie par le sage historique, à qui l'on demandait de prouver le mouvement, et qui, sans mot dire, se mit à marcher. En effet, l'esprit porte la marque propre de chaque individu, et le plus spontané, le plus personnel esprit est celui qu'acceptent le mieux les autres. L'esprit des gens du monde et celui des auteurs, écrivains ou artistes, — car on nous approuvera de ne point tenir compte de celui des avocats ou des députés, — ont un charme différent. Et, dans nos professions elles-mêmes, que de nuances, qui sont des mondes dans l'ordre de l'idéal! L'esprit de Labiche n'est point celui de Meilhac et Halévy; l'esprit acéré et délicat de Henri Rochefort, — grévistes et communards à part, — n'est pas celui d'Albert Millaud, fantaisiste attique; l'esprit de Grévin, aux légendes merveilleuses, et l'esprit de Caran d'Ache, au cari-

catural parisianisme exotique, ne sont pas l'esprit de Robida, de qui la fécondité toujours originale, et la maligne ironie toujours éclairée de bonne humeur, réclament une place légitime, en tête des plus rares esprits de notre âge.

Depuis longtemps nous désirions payer notre dette de gratitude, pour les heures aimables dont nous lui avons l'obligation, à l'auteur du *Voyage de M. Dumollet*, du *Vingtième siècle*, du *Portefeuille d'un très vieux garçon*... ce dernier, véritable bijou d'humour et de talent, revue moqueuse et mélancolique des victoires et conquêtes d'un ancien beau, âgé de cent un ans... Ce *portefeuille* est aussi une évocation de la France passée, — la France du Directoire, de l'Empire, de la Restauration, et de Louis-Philippe, — à l'appel d'un galant épicurien, doublé, comme il arrive souvent à ces heureux ennuyés, d'un sagace appréciateur de la vie, des hommes... et même des femmes... Robida, l'intarissable source de gaieté de « la Caricature, » l'illustrateur fort intelligent de Rabelais (de ce *Rabelais que nul ne comprit*, a dit Victor Hugo), est aussi l'auteur de plusieurs volumes de romans ou contes qui nous ont agréablement divertis, tels que : *Voyages extraordinaires de Saturnin Farandoul, le Vrai sexe faible, la Vie en rose* et *les Peines de cœur d'Adrien Fontenille.* Chacun de ces volumes est orné de dessins, dus à la même plume que le texte. *La part du hasard,* dont il a été parlé ici même, est la plus récente composition littéraire de M. Robida, que nous plaçons, pour son seul talent d'écrivain, en plus haut rang qu'il ne l'imagine lui-même.

Par la brutale concurrence amenée par l'irruption de tous les illettrés de l'univers dans la carrière jadis heureusement fermée des lettres, il s'est perdu : d'abord le sentiment et bientôt jusqu'à la notion des signes particuliers de l'écrivain de race, remplacé par l'*écriturier* de métier, un être qui fait grincer la plume et puer l'encre. Il n'en est pas un seul, de ces sots parvenus, qui ne prétende nous initier à ses luttes avec le démon du mot, de l'épithète rare... et cependant toute une année les voit tous se servir du même substantif malpropre, du même impropre adjectif, de la même désarticulation de phrase, lancée par un chef de file. Aussi, quelle sensation rafraîchissante, lorsqu'on retrouve ce détachement de l'artiste ou de l'écrivain de race, qui se contente d'offrir au monde son fruit, comme un arbre bien élevé... son fruit de vie et de philosophie, ainsi qu'on le voit faire au talent original, au charmant *esprit*, que nous désirons louer aujourd'hui.

A tous ces titres déjà hors de pair, Robida vient d'en ajouter un vraiment considérable, avec le *Dix-neuvième siècle,* paru d'hier à la librairie Georges Decaux. A l'approche du mois des étrennes, nous le signalons avec chaleur parmi les plus aimables présents que l'on puisse faire, aussi bien aux « belles mondaines » friandes des visions les plus coquettes de la mode d'autrefois, qu'aux liseurs de toutes classes : les simples, les raffinés et les réfléchis. Les simples s'amusent très sainement à ces histoires ingénieuses et bien conduites ; les raffinés auront bientôt reconnu les ressources d'art qui se cachent sous ce facile travail ; les réfléchis accorderont que l'auteur a bien rempli ce titre redoutable : *le Dix-neuvième siècle.* Il va finir ce siècle qui fut notre famille, notre maison, le berceau de notre père et de notre mère ! Certes, en observant le perpétuel *devenir* de l'humanité à travers les temps, on serait illogique et téméraire de prétendre accorder à l'une de ses phases au regard de l'autre aucune différence ou supériorité. J'entends par là qu'il se trouvera toujours quelque raisonneur pour rétablir l'équilibre... ou mieux pour démontrer la quasi parité de tous ces chaînons d'une chaîne perpétuelle. Cette réserve faite, il nous semble que, malgré son renom de prosaïsme et de vulgarité, le *Dix-neuvième siècle* est d'une extraordinaire poésie. On le voit naître au bruit des fanfares et des chants de gloire, dominé par la jeune figure de celui que nous vîmes appeler ces jours derniers dans un journal anglais : « La plus intéressante figure qui ait paru dans le monde, depuis nombre de siècles (*For many à century*). » Figure célébrée par les poètes de toutes les nations, Byron, Gœthe, Lamartine, Chateaubriand, et par Victor Hugo, qui le chantait encore, avec un lyrique délire (et le plus sincère qu'il ait connu), dans ses derniers vers :

« ... Un seul homme enflammait tous les yeux,
Sa gloire grandissant à toutes les aurores
Se composait du bruit des trompettes sonores
Et des tambours joyeux ! »

Après cette fulgurante image de Napoléon, c'est notre romantisme issu d'elle en partie... et puis, contraste unique dans les annales de l'activité humaine, parallèlement à ces excès de la fantaisie, l'entrée en scène triomphale de la vapeur, des chemins de fer, du gaz, de l'électricité, de l'industrie et de la spéculation. En repassant ce *Dix-neuvième siècle* dans l'éclatant livre-album de Robida, nous nous disions : « Ne semblerait-il pas, vraiment, qu'une âme différente de la nôtre ait habité les corps parés de ces étranges costumes, et que l'on devait recevoir une autre impression de la vie, au temps où c'était un long et pénible voyage d'aller jusqu'à Blois ou Valenciennes ? » Gardez-vous d'en rien croire. Qui de

nous n'est frappé des excursions lointaines que s'offraient nos pères, à l'époque des diligences et des malles-postes? On allait déjà beaucoup à Rome avant 1820... et l'on agiotait même à des dates antérieures à celle-là. On y fabriquait aussi du sucre, du papier, du drap et de la toile pas sensiblement moins bons que les nôtres. Veuillez noter aussi comme les figures de ces femmes et de ces hommes logés dans les hauts étages des étroites rues de jadis, sont plus gaies et plus vives que celles de nos « Five o'clock » et de nos « petits hôtels ». N'est-ce pas encore Napoléon qui a dit: « L'homme a tout perfectionné, excepté l'art d'être heureux »? Sans insister davantage sur les côtés saisissants de l'histoire du XIXe siècle, on y peut bien signaler aussi, comme choses merveilleuses, les choses d'Allemagne depuis trente ans, l'énorme grossissement de la Prusse et l'aventure sans pareille de l'Italie baisant les bottes de la puissance militaire qui, en 1859, enraya les victoires libératrices de notre armée. Et si l'on touche à l'intérieur royal des nations germaniques, la noyade du roi de Bavière et la destinée de l'empereur Frédéric ne sont pas non plus indifférentes au poète et au moraliste.

Le *Dix-neuvième siècle*, de Robida, à n'en juger ici que le texte, — la partie illustrée revenant de droit à une critique plus compétente, — joint à ses autres mérites celui d'une variété très intelligente, dans l'ordre des aspects où l'auteur entend nous donner une sorte de panorama visionnaire de ce siècle. Le premier chapitre: « Comment Frédéric Ponto, trente campagnes, vingt blessures, ne devint pas maréchal de France »; — aventures d'un brave des armées de la République et de l'Empire, — est digne des cahiers du capitaine Coignet, mais d'un Coignet moins enthousiaste, et qui en avait par-dessus la tête du grand homme. Ponto ne l'envoie pas dire, et, en se plaçant à son point de vue de fantassin abruti de contremarches, on ne saurait lui donner tort. C'est ensuite « la Confession d'une ancienne jeune actrice », très amusant morceau de psychologie de modiste, modèle (pas de vertu ... mais de peintres), finalement épouse légitime d'un Gross-Herzog. Les scènes d'ateliers romantiques, les séances de lectures *dito*, et le partage du cœur de Mlle Palmyre entre le peintre Petrus Ringard, le poète *Marcus Marcassus l'Agreste* et le romancier Guindoulas, — sans parler des vaines tentatives du député d'Angoulême, — sont d'un trait juste et réjouissant. Les cinq chapitres suivants nous disent les *Mémoires d'une maison* exposée aux barricades et aux coups de fusil de toutes nos révolutions en ce siècle; *les Vieux de la vieille*, déjà honorés d'une sublime poésie de Gautier, et d'une page splendide de Richepin, opposant l'indigence propre de ces vétérans aux goinfreries des *gueules d'avocats* du Parlement; *Cinquante ans de dandysme*, où les amours d'un vieux beau, de dix en dix années racontés par lui-même, sous l'influence du sommeil hypnotique; *le Zouave Jean Bernille*, héroïque histoire d'un de nos soldats, depuis la prise de Constantine jusqu'aux insurrections algériennes qui suivirent nos désastres de 1870; *la Dernière diligence*, évocation d'une auberge d'autrefois. J'avoue que j'abandonne sans regret au bon vieux temps ses taverniers ventripotents et ivrognes, et ses hôtelleries au confort trop primitif, dont plusieurs de nos grandes villes offrent encore des exemples nauséabonds. « Les tribulations d'un homme de goût qui n'en avait pas » et « les Victoires et conquêtes d'Alexandre Colohy » nous disent ensuite l'invasion du bric-à-brac et du bibelot, et les exploits d'un garde national depuis les comiques du temps de Gavarni jusqu'aux jeux de bouchon, aux bastions glacés, aux sorties et à la guerre sociale de 1870-71. Le *Café Jeannisson* est un résumé pittoresque des vicissitudes du quartier Latin; *Tête fêlée*, le cas d'un étudiant de 1848, pris par la politique d'alors, garibaldien pratiquant, aujourd'hui *vieille barbe* aux illusions perdues; *la Châtelaine de Plouhic*, l'humoristique tableau du lancement d'une plage. L. D.

Les époques de l'éloquence judiciaire en France, par MUNIER-JOLAIN, avocat à la Cour d'appel. Un vol. in-12. Perrin et Cie; 1888. — Prix: 3 fr. 50.

Quel a été le dessein de l'auteur? A-t-il voulu vraiment, et pour notre instruction, faire reparaître à la barre cinq orateurs, au talent hautement prisé par leurs contemporains, et de qui les plaidoiries caractérisent assez bien cinq époques distinctes de l'éloquence judiciaire en notre pays? Ou bien n'a-t-il rien tant désiré que nous faire admirer, par le moyen de cinq portraits qu'il nous donne, ses propres mérites d'écrivain? Il est fâcheux qu'on soit amené à se poser pareille question, plus fâcheux qu'on soit forcé de conclure à un manque de discrétion, tout au moins, de la part de M. Munier-Jolain.

A M. Munier-Jolain on pourrait faire les reproches mêmes qu'il adresse à Patru, à Romain Desèze; on le pourrait blâmer d'avoir pris un trop grand souci des mots, « d'avoir taillé sa pierre avec un trop visible effort et une multiplication fatigante de facettes »; — il l'a remarqué: l'effort ne doit se laisser deviner, « trop de lueurs heurtées nuisent à l'unique et limpide clarté que

dégage toute œuvre maîtresse, » de ses remarques il n'a point tiré profit; — et on le pourraît blâmer de s'être, mettons apparemment, appliqué à faire de notre vieille langue française une langue synthétique. Regardons moins pourtant à ce qui gêne notre esprit qu'à ce qui est capable de l'enchanter; avouons que la phrase de notre auteur, qu'elle soit elliptique et se présente comme une énigme, ou que, franche, elle ne cèle rien de ce qu'elle peut enfermer, est alerte, pleine de mouvement et de vie; que, court vêtue, parée d'un rien coquettement choisi, coquettement placé, elle va, se presse et rit; qu'elle donne aux chapitres du livre un air de conférences; le fâcheux, et nous y revenons, c'est qu'on fait attention aux façons de dire du conférencier plutôt qu'à ce qu'il dit.

Au reste, les qualités, bonnes ou mauvaises, de styliste ou de diseur de M. Munier-Jolain le servent en quelque manière. Les jugements qu'il porte sont superficiels, on ne s'en aperçoit pas tout de suite. Il nous parle de Claude Gaultier avec humeur; — Gaultier, qui appartient au barreau d'avant *les Plaideurs* (première époque), n'avait jamais tout vu comme l'Intimé; — il nous parle d'Olivier Patru fort agréablement, — deuxième époque : le roman d'Honoré d'Urfé a paru et Patru est un précieux qui commente Vaugelas; — autre époque, Loyseau de Mauléon et tout l'appareil de sensibilité; combien de larmes n'ont pas fait verser les malheurs de Valdahon! autre époque: Desèze, qui, retour de Ferney, arrive à Paris; qui abandonne le parti des philosophes pour passer dans celui de la cour, qui se charge de la défense que l'on sait, et, c'est Chateaubriand qui le dit, jouit ensuite avec bonheur et naïveté de sa gloire, semblant craindre de profaner les souvenirs religieux qu'il porte au fond de son cœur; enfin, l'époque contemporaine : Berville, qui manque d'élan, de chaleur, qui fait intervenir Philippe le Bel dans l'affaire des quatre sergents de La Rochelle! M. Munier-Jolain parle agréablement encore, et de Loiseau de Mauléon, et de Romain Desèze et de Berville. Il est indulgent au manque de caractère des deux derniers orateurs, et, généreux pourtant, nullement sceptique, il chante son hymne à la liberté. Les analyses, plus spirituelles que fines et pénétrantes, sont bien telles que peut se les permettre un conférencier.

Nous eussions mieux aimé de véritables études.

F. G.

Les Représentants du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794), par Henri Wallon, membre de l'Institut. Tome I : *la Vendée*. Un vol. in-8°. Hachette et Cie, éditeurs. Paris, 1888.

La République datant du 22 septembre 1792, on compta l'an I jusqu'au 31 décembre de cette année, et l'an II à partir du 1er janvier 1793, adaptant l'ère nouvelle au calendrier en usage : 1er janvier 1793, l'an II de la République française une et indivisible. Mais au mois de septembre suivant on voulut rompre avec le passé, en substituant au calendrier grégorien un calendrier où l'année commençât du jour anniversaire de la proclamation de la République. Le 22 septembre 1793 était, en réalité, le premier jour du premier mois de l'an II : c'est ainsi qu'on le compta, sans plus de souci des dates précédemment insérées dans les actes officiels.

Ainsi l'an II, commencé avec le calendrier grégorien le 1er janvier 1793, se continua avec le calendrier républicain jusqu'au 22 septembre 1794. L'an II, l'année de la Terreur, a plus de vingt mois.

Sur cette longue période, M. Wallon a fait l'enquête historique la plus minutieuse et la plus sévère. L'*Histoire du fédéralisme en 1793*, publiée naguère, était la suite de ses recherches sur le tribunal révolutionnaire et les préliminaires du nouvel ouvrage.

Dans l'histoire des missions, on peut marquer trois grandes époques : 1° celle de l'institution même à propos de la levée de 300,000 hommes; 2° la révolution du 31 mai suivie de la constitution du 24 juin; 3° l'établissement du gouvernement révolutionnaire par la loi du 14 frimaire an II (4 décembre 1793).

La Convention institua les missions pour agir sur les différents corps provinciaux; ils devaient y représenter le gouvernement, puisque les administrateurs, — procureurs-syndics, — du département, du district, de la commune, sortaient de l'élection. On recevait les lois, on les enregistrait, on y devait obéir; mais il n'y avait personne pour y veiller et y contraindre au nom du pouvoir central; en telle sorte que le gouvernement était sans action efficace sur les départements mal disposés. Pour combler cette lacune, il fallait qu'elle envoyât en province des hommes sur qui elle pût compter. Elle les prit dans son sein : mesure que M. Wallon qualifie avec raison de fâcheuse en ce qu'elle enlevait beaucoup de représentants du peuple à leur devoir essentiel, le vote de la constitution et des lois, mais qui parut

à la Convention commandée par le besoin de donner à ces commissaires une autorité suffisante.

Les pouvoirs des représentants en mission étaient absolument illimités : ils n'étaient responsables que devant leur conscience.

M. Wallon prouve que beaucoup n'en avaient pas. Après un examen critique des missions en général, M. Wallon se renferme dans l'histoire de la guerre de Vendée; et son plan doit le mener successivement dans les différentes provinces.

La méthode employée par l'éminent historien est d'une rigueur extrême : il est allé, en personne, fouiller les greffes de provinces, complétant ainsi les renseignements fournis par l'ouvrage de Berriat Saint-Prix. Pas une assertion, pas une appréciation qui ne s'appuie sur un document. Nous voyons l'immixtion perpétuelle des représentants missionnaires en toutes choses, surtout en celles où ils n'entendent rien. Ils pèsent sur les conseils des généraux et s'instituent critiques de leurs ordres, les rendant à leur gré suspects au gouvernement, provoquant les rappels, les révocations, les mises en accusation, uniquement guidés par la passion politique, et partout augmentant le désarroi, ainsi que le prouvent leurs correspondances : Thirion dans la Sarthe, Laplanche dans le Calvados, Garnier de Saintes dans l'Orne et dans la Manche, Le Carpentier dans la Manche, Jean Bon Saint-André et Prieur de la Marne, dans l'Ille-et-Vilaine, Carrier dans la Loire-Inférieure, Francastel en Maine-et-Loire, tous adressent au Comité de salut public les dépêches les plus alarmantes, et, ajoute M. Wallon, « l'insulte qu'on y jette à l'ennemi (les Vendéens), qui d'avance n'est le plus souvent qu'une preuve de la peur qu'on en a. »

Sans doute les sympathies politiques de M. Wallon ne sont pas ignorées, et l'on peut garder une certaine réserve avant d'adhérer à ses conclusions : cependant les pièces sont là, et il semble que l'historien, pressentant bien qu'en pareille cause son impartialité pourrait être sujette à caution, ait voulu la mieux garantir contre tout soupçon par l'entassement des documents authenthiques et justificatifs.

Un seul trait en donnera une idée : M. Wallon reporte sur les hommes de la Convention toutes ou presque toutes les horreurs commises dans la guerre de Vendée. Il cite le rapport de Lequinio : ce *missionnaire* examine les moyens d'en finir, et il écrit : « Si la population qui reste n'était que de trente à quarante mille âmes, le plus court sans doute serait de tout égorger, ainsi que je le croyais d'abord; mais cette population est immense; elle s'élève encore à quatre cent mille hommes... S'il n'y avait nul espoir de succès par un autre mode, sans doute encore qu'il faudrait tout égorger, y eût-il neuf cent mille hommes. Mais je suis loin de le croire. »

C'est fort heureux.

Il est banal de dire que ce volume est d'un puissant intérêt ; après l'avoir lu, l'on sent une grande impatience de voir paraître les suivants : alors seulement, du reste, il sera possible et utile de discuter.

Campagne dans le haut Sénégal et dans le haut Niger (1885-1886), par le colonel H. Frey, commandant le 2e régiment d'infanterie de marine. Un vol. in-8° accompagné de trois cartes. Paris, 1888. Plon et Cie, édit.

Nous voudrions penser que ce livre, triomphant de l'indifférence habituelle du public à l'égard des ouvrages sérieux, sera lu et médité par l'élite des esprits français.

Sans exagération aucune, l'admirable récit que fit Salluste de la guerre de Jugurtha peut seul soutenir la comparaison avec l'histoire des campagnes de notre corps d'occupation du Sénégal, écrite dans un style sobre, vigoureux, précis par le colonel Frey. Ce sont bien les mêmes péripéties d'une guerre de ruse et de combats sauvages, les mêmes rivalités des rois africains et de leurs tribus indisciplinées, les mêmes défiances, les mêmes luttes entre frères, la trahison, le ravage, le massacre, tous les éléments dramatiques que l'historien latin relève en cette guerre de Numidie, mais avec cet intérêt en plus que l'action est contemporaine, qu'au lieu de Rome c'est la France qui joue le rôle difficile, que les forces, les courages, les ressources, engagés et sacrifiés dans ces contrées lointaines et meurtrières de l'Afrique occidentale, ce sont les nôtres.

L'injustice inconsciente des hommes, qui tient sans doute à l'étroitesse de leurs moyens de connaître, a laissé dans l'ombre les événements annuels du Sénégal, tout occupés que nous étions d'une expédition plus considérable, celle du Tonkin. L'ignoble politique est cause de l'importance presque exclusive qu'a prise cette entreprise coloniale d'un si désastreux résultat jusqu'à présent; et si vous parlez du Sénégal, même à nos espèces d'hommes d'État, il est entendu que c'est une colonie faite, les manuels de géographie l'indiquent depuis longtemps comme une possession française definitive : d'où l'on conclut naturellement qu'il n'y a plus à s'en occuper, que c'est un territoire organisé, productif. De temps en temps les journeaux enregistrent bien la nouvelle d'une épidémie de dysenterie, de fièvre jaune, qui décime notre corps expéditionnaire.

Mais c'est si loin, et cela recommence si souvent, qu'il semble tout simple d'en prendre son parti : on s'y habitue comme à un risque convenu.

Eh bien, lisez le poignant ouvrage du colonel Frey, poignant par la simplicité et la sincérité du récit, et vous verrez combien nous sommes loin d'avoir colonisé le Sénégal, et d'avoir clos la période des sacrifices. Le vaillant officier ne se plaint pas du sort très dur que subissent là-bas nos hommes, il constate, il démontre les souffrances de toute sorte, afin de rappeler aux trop facilement oublieux le courage sublime que, du plus haut au plus humble, déploient sous un ciel inclément, sur un sol inhospitalier nos officiers et nos soldats, sans même la consolation de penser que leur abnégation patriotique engendre un résultat utile et décisif.

« Dans le haut Sénégal et sur le Niger, tous les villages sont fortifiés. La guerre y existe, en effet, à l'état permanent, de contrée à contrée, quelquefois de village à village. Le prétexte de ces luttes incessantes est souvent des plus futiles : par exemple une vengeance à exercer contre les habitants du pays voisin, qui, il y a quelque trente ans, ont volé un bœuf, une captive du village. Quant à la cause déterminante, c'est la nouvelle que le voisin vient de faire une bonne récolte, possède un beau troupeau, de nombreuses et belles captives.

Au milieu de ces incessantes hostilités, le corps expéditionnaire français doit se tenir perpétuellement en éveil ; car ces peuplades, aujourd'hui nos alliées, se retournent demain contre nous ; plus d'une fois il arrive qu'intervenant pour rétablir l'ordre et la paix dans l'intérêt de nos possessions qu'il faut garantir de la contagion belliqueuse, nous voyons s'unir contre nous les tribus en lutte. Rien de plus attachant, de plus dramatique que l'histoire de nos rapports avec les sultans soudaniens Samory et Ahmadore, contre lesquels le chef de notre expédition dut déployer toute l'ingénieuse perspicacité d'un diplomate et toute l'énergie d'un général. Finalement le succès a couronné les efforts pénibles du colonel Frey : il a réduit les sultans du Soudan ; l'un d'eux a demandé le protectorat de la France ; nous avons vu à Paris et au camp de Châlons son fils Karamoko, à qui les chroniqueurs firent bientôt une légende.

Les difficultés sont d'autant plus grandes pour opérer dans une région malsaine, que les moyens manquent le plus souvent : il faut dépenser des sommes énormes pour transporter au Sénégal le matériel nécessaire. Un exemple entre autres : on sait que la canonnière le *Niger*, d'une longueur de dix-huit mètres, a été construite à Paris, en partie démontable, de vingt-cinq à cinquante kilomètres, susceptible ainsi d'être transportée de Kayes à Bamakou au moyen de porteurs ou à dos d'ânes ou de mulets. Le prix de la cannonnière fut de 67.000 francs. Le prix de son transport de France à Bamakou s'est élevé à 170.000 francs environ.

Le rôle philanthropique, humanitaire de l'expédition française est d'abolir l'esclavage. Nous y parvenons partiellement. Mais la question serait de savoir si, pour sauver la liberté de barbares africains aussi capables les uns que les autres d'asservir et de servir, il faut sacrifier l'existence de plusieurs milliers de Français, et d'un grand nombre de millions, ressources d'hommes et d'argent qui pourraient bien nous faire défaut au jour où nous aurons à garantir notre propre indépendance.

Le colonel Frey, qui témoigne dans son livre de qualités d'administrateur autant que de talent militaire et d'héroïque énergie, termine par l'exposé d'un programme, qui fut également celui de ses prédécesseurs au gouvernement du Sénégal, les honorables colonels Pinet-Laprade et Valière ; la base principale est la constitution, dans le Soudan occidental, d'un vaste empire dans la main ferme d'un seul chef indigène ; le but était d'amener dans ces contrées cet état de force favorable au développement des relations commerciales. Pour réaliser ce programme, le colonel Frey pense que, contrairement au projet de Raffenel, qui a pour objectif la pénétration et l'occupation illimitée, indéfinie, il faut se contenter de tenir le fleuve Sénégal jusqu'à Médine, sa limite navigable, tenir de même la haute Falémé jusqu'au point où cette rivière cesse d'être navigable pendant la saison des hautes eaux. Occuper sur la côte l'entrée des fleuves, par un poste de douane, et par un fort le point où cesse la navigabilité de ces cours d'eau ; étendre l'influence française et réserver notre action pour l'avenir, par la conclusion des traités de protectorat ou de commerce avec les États indigènes voisins et avec ceux de l'intérieur. Au lieu de cette méthode, on a préféré l'emploi de la force, on a voulu faire la guerre : le colonel Frey le déplore avec raison, et avec une modération méritoire il en rejette la responsabilité sur la fièvre de colonisation qui s'est, il y a quelques années, emparée de l'opinion publique et l'a poussée dans ces entreprises.

En tout cas il réclame, et il n'est pas douteux une seconde qu'il ait absolument raison, la mise en pratique immédiate de deux mesures dont tout son ouvrage démontre la nécessité : le désarmement des peuplades qui se révoltent contre l'autorité française, et l'interdiction de la vente

d'armes et de munitions sur cette partie de la côte occidentale d'Afrique.

Espérons que l'ouvrage du colonel Frey portera la lumière dans l'esprit de nos gouvernants, s'ils ont au moins la sagesse de le lire ou de s'en faire rendre compte avec exactitude.

Malgré la contestation d'un article anonyme publié le 13 octobre dans la *Revue Bleue*, nous ne ménagerons point, quant à nous, les éloges à l'auteur de ce livre, aussi important au point de vue des intérêts de notre patrie que remarquable au point de vue des qualités littéraires. P. Z.

L'archéologie préhistorique, par le baron J. de Baye, avec 51 figures intercalées dans le texte. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine.* Paris, J.-B. Baillière et fils; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Initié par M. l'abbé Bourgeois aux études préhistoriques, l'auteur est un sage qui ne craindrait rien tant que d'apporter des solutions hâtives. Il ne faut que tourner les premières pages de son livre pour s'en apercevoir.

L'époque tertiaire, prématurément inscrite dans l'âge de pierre, n'existe plus au point de vue archéologique; l'archéologie de l'époque quaternaire s'impose, par contre, d'une manière irrécusable; mais, écrit M. de Baye, l'admission de l'existence de l'homme quaternaire n'implique pas nécessairement l'admission de toutes les théories émises en ce qui regarde l'époque quaternaire : l'homme paléolithique a manifesté sa présence, il y a des faits qui ont été parfaitement étudiés : pour les subdivisions, et pour les considérations touchant le caractère de l'industrie humaine, elles sont arbitraires. Et l'auteur de nous rappeler la fortune de certaines dénominations successivement substituées les unes aux autres : l'instrument de Saint-Acheul est longtemps considéré comme forme typique et l'on parle du type acheuléen ; puis, le gisement de Chelles découvert, le type quaternaire est désigné sous le nom de chelléen ; aujourd'hui, l'on démontre que ce type n'est ni pur, ni exclusif, M. de Baye a de la méfiance.

Mais ce n'est point de l'époque paléolithique qu'il entend nous parler, c'est l'époque néolithique qu'il tâche à nous faire connaître : déjà la civilisation, déjà les manifestations de sentiments un peu élevés, et il nous fait parcourir les stations de la Marne, il nous introduit dans les grottes de la Champagne ; il nous décrit les objets recueillis, il les rapproche d'autres objets recueillis en d'autres lieux.

Le sujet est intéressant : nous voudrions ne rien ignorer de nos ancêtres les plus éloignés, et le sujet est traité par un auteur très soucieux de ne se point abuser.

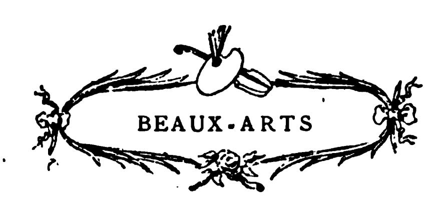
La Révolution française, *résumé historique,* par H. Carnot, sénateur, membre de l'Institut : nouvelle édition; un volume in-18 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine.* Paris, Félix Alcan. — Prix : 3 fr. 50.

Nombreuses déjà sont les éditions de ce résumé historique de la Révolution, et cette édition-ci, la plus récente, ne sera pas la dernière : on lira longtemps encore ce précis que l'auteur avait écrit en des temps d'oppression et pour qu'il servît comme de manuel d'éducation politique.

Peu de jours avant sa mort, H. Carnot travaillait à la rédaction d'une note dont il se proposait de donner communication à l'Académie des sciences morales et politiques ; le sujet de la note : les marques de joie, d'enthousiasme, manifestées à l'étranger, par les esprits les plus distingués, à la nouvelle des premiers événements de juin, de juillet, d'août 1789 ; une révolution pour notre pays ? Non, la Révolution, et l'on attendait, en Europe, la déclaration des droits. L'illustre vieillard pensait à rappeler cet enivrement universel des premiers jours, au moment même qu'il déplorait certaines divisions et de coupables oppositions. Il ne faut jamais s'abandonner, jamais désespérer; il faut savoir vouloir, oser agir, voilà ce qu'il eût voulu crier aux libéraux, aux parlementaires, aux modérés, aux républicains de gouvernement, aux arrière-petits-fils des premiers constituants; il pensait à évoquer le passé pour que le passé portât enseignement, et volontiers il eût répété les dernières lignes de son précis : « La France n'abdiquera pas sa mission civilisatrice. Elle est aussi nécessaire au monde qu'elle l'a jamais été. Son absence laisserait un vide que nul autre peuple ne serait apte à combler; *elle doit compte d'elle-même à l'humanité.* »

F. G.





Les Princesses artistes, par ANTONY VALABRÈGUE. Un vol. in-32. Paris, 1888. A. Dupret, édit. — Prix : 2 francs.

Encore un volume de la petite Collection bleue de l'éditeur Dupret. *Encore* n'est pas exclamation de reproche. Ces petits livres curieux méritent un coin dans la bibliothèque des hommes de goût.

M. Antony Valabrègue nous rappelle ou nous révèle les talents des princesses des familles ayant régné en France : il accorde autant de place — mais c'est un malin — aux tentatives un peu burlesques de Marie Leczinska, dont le professeur exécutait tout l'ouvrage, ne lui laissant qu'un peu de couleur à poser ici ou là sur un trait de crayon, qu'à la princesse Marie d'Orléans ou à la princesse Jeanne Bonaparte, de véritables artistes, qui ont créé l'une par l'ébauchoir, l'autre par le pinceau et par le burin, des œuvres remarquables.

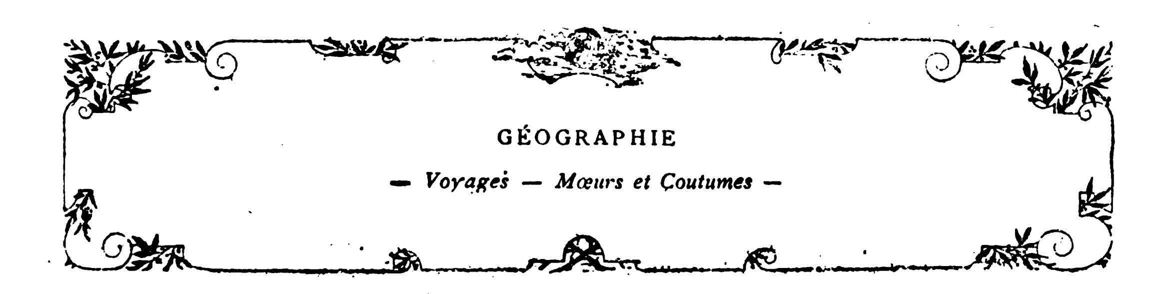
M. Valabrègue complète son intéressante monographie par une galerie de princesses étrangères que la Muse a marquées aussi d'un signe plus ou moins sacré. Il est plein de mansuétude et de vénération pour toutes : s'il n'est aimé des déesses, M. Antony Valabrègue sera du moins béni des princesses.

Les Maisons historiques de Paris, par ALFRED COPIN. Un vol. in-32. Paris, 1888. A. Dupret, édit. — Prix : 2 francs.

Volume de la coquette petite Collection bleue de l'éditeur Dupret. Notices intéressantes non pas sur toutes les maisons historiques de Paris, mais sur les plus remarquables soit à cause de leurs habitants d'autrefois, soit à cause de la conservation de leur architecture.

M. Alfred Copin a suivi une marche telle qu'il fait faire au lecteur une promenade méthodique d'un bout de la ville à l'autre. Son principal but a été d'attirer l'attention sur les travaux du comité des inscriptions parisiennes, institué par arrêt du 10 mars 1879 sous l'influence de M. Hérold, alors préfet de la Seine, et sous la présidence du regretté Henri Martin. La tâche que s'est donnée M. Copin, c'est de compléter les renseignements naturellement très sommaires des plaques commémoratives. Il s'en est acquitté avec une discrète abondance et une érudition sans apparat.

PZ.



États du Danube et des Balkans (Hongrie méridionale, Adriatique, Dalmatie, Monténégro, Bosnie et Herzégovine), par LÉON ROUSSET (Guides Joanne). Un vol. in-16 cartonné de LI-279 pages avec 17 cartes et 12 plans. Paris, Hachette et Cie. — Prix : 15 francs.

Nous ne saurions mieux faire, pour parler de ce volume, que de traduire le consciencieux article que, dans le *Freudenblatt* de Vienne, lui a donné récemment M. de Hess-Warlegg, voyageur intrépide et écrivain de talent dont l'avis a son poids pour des publications de ce genre.

« Ce volume n'est qu'une première partie des *États du Danube et des Balkans*, mais c'est précisément celle qui intéresse le plus l'Autriche puisqu'elle renferme la Hongrie méridionale, la Transylvanie, la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie, la Bosnie, l'Herzégovine et l'Istrie, et que, s'il n'eût pas compris également le Monténégro, le volume eût pu s'intituler tout simplement l'*Autriche méridionale*. L'ouvrage de près de 300 pages est pourvu de nombreuses cartes empruntées à l'Institut géographique militaire de l'État-major autrichien. D'ailleurs, ainsi que le constate la préface en termes reconnaissants, le gouverne-

ment austro-hongrois n'a eu que des prévenances pour M. Rousset qui a été fort secondé dans sa tâche, notamment par M. de Kallay, ministre des finances de l'empire austro-hongrois, chargé spécialement de l'administration supérieure des provinces de Bosnie et d'Herzégovine. M. Léon Rousset était tout désigné pour s'acquitter honorablement de la tâche qui lui était confiée : professeur d'histoire naturelle de 1868 à 1874 à l'École militaire de Fou-Tchéou, en Chine, il entreprit, vers la fin de cette dernière année, un voyage d'exploration dans l'intérieur du Céleste Empire qu'il poursuivit jusqu'à la grande muraille et aux frontières de la Mongolie. Le résultat de cette expédition fut consigné dans : *A travers la Chine* (Hachette, 1878), un ouvrage qui a eu plusieurs éditions depuis lors. De retour à Paris, il fut chargé, par le gouvernement français, de donner à l'École des sciences politiques une série de conférences sur l'extrême Orient. Après avoir été attaché, de 1879 à 1882, en qualité de secrétaire à l'ambassade chinoise de Madrid, M. Rousset fit, en 1884, un long voyage dans les États des Balkans, la Turquie et l'Asie Mineure, pour recueillir les renseignements nécessaires au remaniement du volume des *Guides Joanne* s'occupant de ces pays; en 1886 il publia, en conséquence, *De Paris à Constantinople,* suivi aujourd'hui de la première partie des *États du Danube et des Balkans*.

M. Rousset ne s'est pas contenté de relever des on-dit, de glaner dans nos propres publications, comme le *Gebirgsführer* de Frischauf et l'*Illüstrirter Führer durch Ungarn und seine Nebenländere :* il a sillonné en tous sens pendant huit mois les régions du Danube et des Balkans, en chemin de fer, en steamer, à pied, à cheval. Non seulement il a vu les curiosités d'un facile accès, mais encore il a gravi les plus hauts sommets, battu la Bosnie et l'Herzégovine, visité les îles et tous les points remarquables de la Dalmatie. En touriste d'expérience et en géographe de mérite, il sait voir et décrire intelligemment, impartialement ce qu'il voit.

Son ouvrage rendra de grands services, même à d'autres voyageurs que les Français, car aucun des guides similaires publiés jusqu'à présent sur ces contrées ne renferme un aussi grand nombre de cartes et de plans, ni un vocabulaire aussi complet de termes usuels en cinq langues : français, serbe, hongrois, roumain et italien. C'est à l'ouvrage de M. Rousset qu'il faudra en attribuer la cause en majeure partie si, à l'avenir, les touristes délaissent un peu la Suisse, l'Italie et l'Allemagne pour se diriger vers les cantons méridionaux de notre pays, terres vierges et inconnues encore du voyageur, pour ainsi dire. M. Rousset est un admirateur enthousiaste de ces régions; maints passages de son livre l'attestent et il ne tait point que l'état de progrès et de prospérité relatifs qu'il y a rencontré est dû à la sage et bienveillante administration de l'Autriche.

Mais la Transylvanie est, de toutes nos provinces méridionales, celle qui semble avoir le plus séduit M. Rousset; et Schässburg, celle des villes de cette province qui l'a le plus charmé. « Cette ville est certes l'une des plus curieuses qu'il soit possible de voir encore en Europe. C'est une cité du moyen âge qui s'est conservée jusqu'à notre époque sans subir la moindre altération et dans un parfait état d'entretien. L'impression que l'on ressent à la vue de ces vieilles murailles, dont la ligne est rompue par des tours à mâchicoulis aux toits aigus et de forts donjons à barbacanes qui surmontent les portes, est si étrange, que l'on en conserve bien longtemps le souvenir. Des deux villes distinctes dont se compose Schässburg, la partie neuve ou ville basse, qui s'étend sur les bords des deux rivières, n'a rien d'absolument remarquable, mais la vieille ville ou ville haute, plus connue sous le nom de *Burg*, construite sur la pente d'une petite colline, est entourée de la vieille enceinte dont nous venons de parler, et, grâce à l'inclinaison du terrain, elle se développe merveilleusement devant les yeux, dans toute son étendue. »

L'auteur n'est pas moins éloquent dans sa description des Alpes de Transylvanie, qui, si elles étaient moins ignorées, attireraient de nombreux touristes, et il déplore l'incessant déboisement de ces régions; déboisement que ne tarderont pas à faire regretter les inondations des fleuves et les changements climatériques. Il a parcouru toute la Transylvanie, jusque dans les coins les plus reculés, et c'est dans une langue imagée qu'il décrit Cronstadt, Klausenbourg, Hermanstadt et Maros-Vasarhély. Il s'est arrêté pendant quelque temps à Szegedin, qu'il considère comme l'une des plus belles villes de la Hongrie; il étudie la Croatie, la Slavonie et l'Istrie pour arriver enfin à Fiume : « La société, formée d'éléments disparates non fusionnés entre eux, y est divisée : Italiens, Croates, Allemands et Hongrois y forment autant de groupes distincts. C'est ainsi qu'on y trouve trois centres de réunion : le *Salon de lecture croate*, le *Casino italien* et le *Pick-nick club* allemand. Pour tous les besoins de la vie courante, dans la ville de Fiume comme sur tout le littoral de l'Adriatique, la langue italienne est presque la seule en usage; mais, dès qu'on s'écarte de la côte, ce sont les dialectes slaves, et particulièrement le croate, qui reprennent la prépon-

dérance... La perle des environs de Fiume est sans contredit *Abbazia*, et son admirable plage est digne d'être comparée aux plus beaux sites de la rivière de Gênes et des environs de Nice... Depuis quelques années, grâce à la puissante initiative de la compagnie de la Südbahn qui a tout créé : hôtel confortable, maison de cure, parc, route d'accès, Abbazia est devenue une station d'hiver et d'été tout à la fois des plus fréquentées. Abritée par la paroi du Monte Maggiore contre les vents du nord, Abbazia témoigne par sa luxuriante végétation tropicale de l'extrême douceur et de la stabilité de son climat. »

La Dalmatie, à laquelle M. Rousset donne tout un chapitre, a été différentes fois décrite en ces derniers temps, et je citerai entre autres la grande publication de Ch. Yriarte sur *les Bords de l'Adriatique* (Hachette, 1878). A mentionner le passage suivant dans le résumé historique : « En 1815, le traité de Paris rend la Dalmatie à l'Autriche qui n'a cessé de l'occuper sans conteste depuis cette époque. L'administration autrichienne s'est du reste occupée sans relâche de développer le bien-être des populations. Elle a complété le réseau de routes commencé par Marmont pour faciliter les relations du haut pays avec la côte ; elle a créé partout des ports bien abrités et spacieux, notamment à Spalato, et encouragé les goûts maritimes d'une population qui lui fournit tous les équipages de sa flotte de guerre. Bornant son rôle politique à maintenir impartialement l'ordre et la paix entre les partis indigènes, employant toute son activité à développer les sources de production et de bien-être, elle a rallié insensiblement tous les intérêts. Elle a fondé ainsi un état de développement pacifique qui utilise toutes les ressources de la Dalmatie et fait entrer ces sympathiques contrées dans une ère de prospérité qui n'en est encore qu'à ses débuts. »

M. Rousset n'est pas moins élogieux lorsqu'il s'étend sur les résultats obtenus par l'Autriche en Bosnie et en Herzégovine. « L'empereur François-Joseph a donné à ces nouvelles provinces une marque d'affectueuse sollicitude et de sympathique bienveillance en faisant appel pour les administrer à l'expérience d'un homme d'État qui joint aux qualités d'administrateur les plus remarquables une connaissance parfaite des conditions d'existence de la Bosnie et de l'Herzégovine. Sous l'habile direction de M. de Kallay, ce pays est en voie de régénérescence ; ses ressources se développent, les haines politiques et sociales s'apaisent et, pour bien augurer de son avenir, il suffit de comparer l'état d'anarchie antérieur à l'occupation aux progrès déjà réalisés. On peut dire que, grâce à l'Autriche, la Bosnie et l'Herzégovine, désormais séparées de l'Orient, sont rendues à la civilisation européenne. »

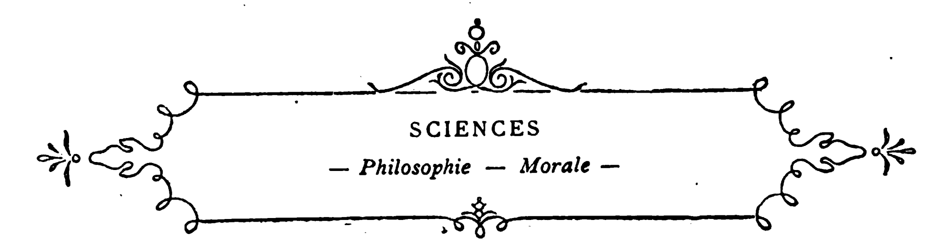
« Les extraits qui précèdent montrent amplement la sympathie profonde de M. Rousset pour nos provinces méridionales. Il recommande la Transylvanie et la Dalmatie aux simples touristes, mais la Bosnie et l'Herzégovine à ceux qui veulent étudier les mœurs. Espérons que les Français suivront le conseil. » L. DE H.

Madagascar, par H. LE CHARTIER et G. PELLERIN. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque instructive*. Paris, 1888. Jouvet et Cie.

L'établissement définitif (il faut l'espérer) de notre protectorat sur l'île de Madagascar — en dépit des intrigues de l'Angleterre — et les événements qui ont, en ces dernières années, précédé et suivi le traité intervenu entre la France et le gouvernement hova, ont nécessairement attiré l'attention publique sur cette île de l'océan Indien. Le livre de MM. H. Le Chartier et G. Pellerin, dont la collaboration nous a déjà renseigné sur *Tahiti et les colonies françaises de la Polynésie* ainsi que sur la *Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides*, a pour objet de donner satisfaction à notre légitime curiosité. Placée dans le voisinage de la Réunion et de Maurice (autrefois l'Ile de France), voisine des Comores, récemment placées aussi sous notre protectorat, des Seychelles, possession anglaise, du groupe des Mascareignes, à proximité de la côte orientale d'Afrique, du Zanzibar, convoité par l'Allemagne et qui semble lui échapper, des colonies du Cap et du Transwal, sur la route de la mer Rouge, du golfe Persique et de l'Indoustan, des îles de la Sonde, en outre, ligne de retraite de notre flotte en cas de désastre naval, port d'attache en temps de paix, station de ravitaillement pour nos transports et nos cuirassés, dépôt de charbon, magasin de munitions, poste de renfort, à moitié route de nos possessions dans l'extrême Orient, Madagascar — jadis honorée du titre de *France orientale* — qui a les dimensions d'un continent, est appelée à devenir la perle de notre écrin colonial. La baie de Diego-Suarez, au nord-est de l'île, une des rades les plus merveilleuses du monde par son cadre immense à l'abri des terribles coups de vent de l'océan Indien, offre à nos flottes cette escale indispensable en cas d'expédition lointaine, de défaite ou d'avaries, en même temps qu'un point de concentration pour nos escadres. Sans insister davantage, sans étendre ces considérations au développement de notre prospérité commer-

ciale, on comprend l'intérêt que doit présenter l'histoire de Madagascar depuis sa découverte jusqu'à nos jours, et la description de cette grande île africaine que nous possédons virtuellement depuis Richelieu et où nous avons eu tant de peine à rétablir des droits imprescriptibles que l'Angleterre tente encore de contester. Ce que ne saurait exprimer complètement le texte de MM. Le Chartier et Pellerin, la diversité des aspects pittoresques, ils en ont confié le soin aux graveurs chargés de reproduire une soixantaine de photographies prises sur place et accompagnées d'une carte.

E. C.



SCIENCES
— *Philosophie* — *Morale* —

Variations de la personnalité, par les docteurs H. Bourru et P. Burot, professeurs à l'École de médecine de Rochefort. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*, avec 15 photogravures. Paris, J.-B. Baillière et fils; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

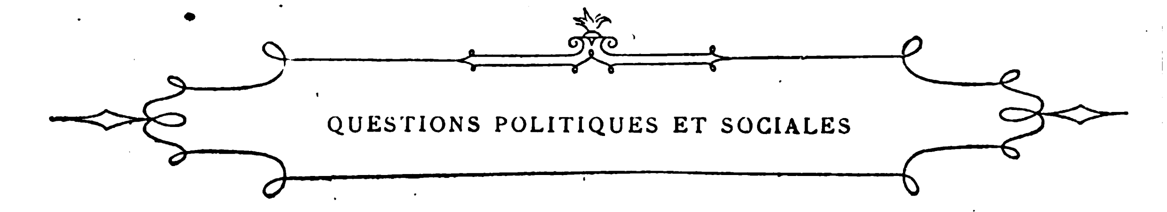
Individualité et personnalité ne sont pas termes qui se puissent donner, suivant nous, pour substituts l'un de l'autre. Nous postulons le libre arbitre; nous dirions volontiers : quelle volonté, telle personne; ce qui fait l'individualité nous apparaît comme étant, pour l'effort, un ensemble de conditions ordonnées, subordonnées, et, sur ces conditions, la « personne » n'est pas sans exercer quelque action. Nous ne nions pas des variations nécessaires de l'individualité, nous admettons des variations contingentes et voulues.

Les auteurs du livre sont des physiologistes qui ne relèvent en rien de l'école de Maine de Biran, ils disent: personnalité, et ne regardent qu'à l'organisme, qu'au système nerveux, qu'aux sensations localisées ici ou là; ne discutons pas leur terminologie, entendons-la.

Dans la première moitié du volume, ils relatent leurs observations personnelles; le sujet de leurs études, V... Louis, tout comme Félida de qui a longuement parlé M. Ribot, n'est pas constamment le même individu, mettons la même personne. Survienne une crise, il redevient ce qu'il était avant une crise précédente : même caractère, mêmes désirs. Nouvelle crise, et les désirs, le caractère qu'il avait manifestés à une autre époque; qu'on provoque la paralysie du côté droit ou la paralysie du côté gauche, la contracture, et on le fait revivre à volonté sa quinzième ou sa vingtième année.

Dans la seconde moitié, d'autres observations déjà connues, puis des considérations quant aux éléments constitutifs de la personnalité, la discussion des vues de quelques auteurs, enfin un essai d'explication. Y a-t-il une ou deux mémoires? Ils invoquent la *synergie* dont ils avaient déjà parlé dans un autre ouvrage.

Les observations sont intéressantes. F. G.



QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La Marine et les Progrès modernes, par A. Bocher, ancien officier de marine. Un vol. in-16. Paris, 1888. Paul Ollendorff.

En ce volume de petit format, qui ne compte pas plus de 118 pages, dont 32 d'annexes, un ancien officier de marine, M. A. Bocher, a su exposer d'une façon claire pour les profanes, autant que succincte, l'historique de la marine moderne et son rôle en temps de guerre. On a généralement oublié de quel moment date la marine de combat actuelle. Le fait est intéressant à rappeler. La guerre de Crimée venait d'éclater. L'empereur Napoléon III fit mettre aussitôt sur chantier trois bateaux sur un modèle de son invention. Dans la flotte on en riait, on en avait plus peur encore.

Ces bateaux n'avaient aucune qualité nautique, ils ne pouvaient naviguer qu'à la condition d'être remorqués. Véritables « boîtes à savon », ils étaient considérés comme monstrueux par les marins. Mais ils étaient armés de seize pièces de gros calibre et une armure de tôle les rendait impénétrables aux boulets de l'époque. L'amirauté anglaise, sollicitée de s'associer à l'expérience des « batteries flottantes », n'osa refuser, mais montra tant de mauvaise volonté, que les batteries françaises prirent seules part au bombardement de Kinburn où leur action fut décisive. Le résultat fut désastreux pour les Russes et superbe pour les alliés, qui n'eurent que dix-sept hommes tués ou blessés. Ce bateau difforme est le point de départ du vaisseau cuirassé d'aujourd'hui.

Quant au rôle de la marine en temps de guerre, M. Bocher cherche à démontrer qu'il serait très inférieur à celui qu'elle jouait autrefois, à raison même des progrès de l'armement et de sa formidable puissance de destruction. Et il communique sa conviction au lecteur. En outre, les marines militaires sont fort loin de répondre à l'opinion que l'on se fait de leur force, d'après le nombre des vaisseaux de guerre. Tout progrès dans l'armement et dans la vitesse, qui assure la supériorité d'un nouveau cuirassé sur ses prédécesseurs, enlève à ceux-ci toute valeur et les fait passer, à peu de chose près, à l'état de ferraille inutile. C'est surtout dans le relèvement de notre marine de commerce, dans le grand nombre de transports-croiseurs, dans la sécurité assurée de nos ports militaires que M. Bocher voit la force de résistance de notre marine de guerre. Mais nous nous arrêtons moins aux solutions proposées par l'auteur qu'à son talent d'exposition. Il suffit de lire son très modeste livre pour être parfaitement au courant de la question.

E. C.

Plaies d'Égypte : les Anglais dans la vallée du Nil, par EUGÈNE CHESNEL. Un vol. in-18. Paris. Marpon et Flammarion; 1888.

Aux chapitres VII et suivants de l'Exode, la Bible annonce les « plaies » qui ravageront la terre des Pharaons, c'est-à-dire, par un jeu d'esprit de M. Chesnel, prédit l'occupation de l'Égypte par les Anglais, savoir : *Changement des eaux en sang*. Cette phrase, écrit l'auteur, vise évidemment le massacre de la garnison d'Alexandrie, la boucherie de Tel-el-Kébir, les hécatombes de soldats égyptiens au Soudan sous l'habile direction de l'état-major anglais. » Ce commentaire de la première des dix plaies suffit à montrer l'intention de M. Chesnel; nous n'irons pas plus loin. La neuvième est assez drôle pourtant : *les Sauterelles*. « Écoutez la voix du peuple, dit-il, elle a depuis longtemps classé sous cette désignation les orthoptères écarlates qui sont venus s'engraisser dans la vallée du Nil », à cela près, pourtant, que les sauterelles, ou plutôt les criquets d'Égypte — les mêmes que ceux de notre Algérie — n'ont rien d'écarlate. *Plaies d'Égypte* est donc un réquisitoire violent contre l'Angleterre, trop violent même, car l'accent du livre donne à ce travail une allure de pamphlet qui met en méfiance le lecteur de sang-froid. Et puis, sommes-nous vraiment bienvenus à récriminer contre l'Angleterre, nous qui lui avons si bonnement abandonné le pays en prenant le contre-pied de notre politique séculaire, et qui avons joué en toute cette affaire le rôle vraiment peu glorieux de Raton à la fois et de Ponce-Pilate? D'autre part, l'anglophobie de M. Chesnel imprime à son livre un mouvement passionné qui en rend la lecture facile et rajeunit la description des lieux et des choses. Je citerai en particulier le joli morceau (p. 117 et seq.) qui commence par ces mots : « Anes d'Égypte, ânes chéris, ânes gracieux, soumis et agiles, laissez-moi vous payer quelques lignes de souvenir... »

E. C.

Précis d'économie politique, par PAUL LEROY-BEAULIEU, membre de l'Institut, professeur d'économie politique au Collège de France. Un vol. in-16. Paris, Ch. Delagrave; 1888.

Préparant un ouvrage assez étendu, M. Paul Leroy-Beaulieu n'était guère disposé à accueillir la demande, qui lui était faite, de donner un court exposé des principes de l'économie politique; il a longtemps hésité, mais ne liront son traité en préparation, il le sait, que ceux-là qui, disciples ou adversaires, suivent ou aimeraient de suivre son cours du Collège de France, et il lui a paru bon, il le dit précisément, à un moment où se produit un tel débordement d'erreurs, de préjugés, de niaiseries même, de contribuer, pour sa part, à éclairer le grand public.

« Puisqu'on a mis l'économie politique dans le programme des écoles, puisque plusieurs centaines de mille personnes en France, dans les assemblées, soit nationales, soit locales, dans les administrations diverses, prennent ou exécutent des décisions qui, suivant qu'elles sont bien ou mal inspirées, peuvent aider au progrès social ou l'entraver, ce n'est pas une tâche à mépriser que celle de mettre à la portée du plus grand nombre possible d'hommes les principes d'une science aussi essentielle et aussi généralement ignorée. »

Les divisions du *Précis* étaient tout indiquées; quatre parties : *La production des richesses, leur répartition, leur circulation, leur consommation.* Et l'auteur a complété son exposé en ajoutant trois chapitres sous ce titre général : *l'État et les finances publiques,* puis quelques pages de *conclusion.*

Ce qu'on peut reprocher à la foule dans les villes de notre Europe occidentale, ce n'est pas de mépriser la logique, elle n'est que trop logicienne; elle se plaît aux raisonnements, mais elle abstrait trop volontiers et elle généralise trop rapidement, mais elle se contente de dénombrements imparfaits et ne fait pas la part de l'accident. Comme la science lui est devenue une véritable religion, elle prise fort l'intelligence, mais l'intelligence qui acquiert des « connaissances »; tournure d'esprit, finesse d'esprit, indépendance de l'esprit, expressions qui ne sauraient rien lui dire, et qui, au reste, ne correspondent à rien de ce qu'elle pourrait reconnaître en elle-même si elle cherchait à s'analyser. Pour la volonté, qui fait surtout le caractère, la personne, elle ne devine ce que ce peut bien être. Elle connaît des passions, non pour soupçonner celles dont elle subit l'empire, mais pour en prêter de nombreuses, et les pires, à ceux qu'elle tient pour des adversaires, des ennemis, et elle se refuse néanmoins à tenir compte des passions humaines s'il s'agit de tracer un plan d'organisation politique et sociale. Or, des livres tels que ce précis seraient pour lui permettre de devenir autre qu'elle n'est.

En ce précis les lois logiquement induites, et, précédant l'énoncé de ces lois, des considérations toutes capables de faire réfléchir. L'on sait le sens étrangement étroit donné par certaines écoles au mot : « travailleurs », et M. Leroy-Beaulieu, abordant la question des agents de la production, de jeter incidemment cette phrase : « Le dédain du travail intellectuel semble avoir remplacé aujourd'hui, dans une classe de la population, le dédain que professait autrefois une autre classe pour le travail manuel. D'après cette nouvelle superstition, l'ouvrier qui ferait un violon serait producteur, et l'artiste qui jouerait de ce violon ne le serait pas; celui qui imprimerait un livre serait producteur, et l'auteur qui l'aurait écrite ne le serait pas. » Or, « deux sortes de travaux intellectuels surtout sont éminemment productifs; c'est d'abord le travail de découverte ou d'invention; c'est ensuite le travail d'administration ou de direction. » (Liv. I, ch. III, p. 28.) Il peut y avoir surabondance de rouages et des abus quant à cette seconde sorte de travaux intellectuels, mais les *exploiteurs* ne sont pas toujours ceux qu'on qualifie de ce nom. « Le commerce n'est productif que dans certaines conditions et dans une certaine mesure. On peut développer à l'excès le nombre des commerçants, de sorte que les rouages, devenus excessifs, peuvent gaspiller le temps et les efforts humains. Il n'est pas nécessaire de trouver tous les vingt mètres un boulanger, un boucher, un épicier, un débitant avec une spacieuse boutique, très ornementée. Il arrive que la concurrence excessive des petits commerçants, avec les frais généraux dont ils se grèvent, l'étroitesse de la clientèle de chacun, peut faire renchérir les objets, au lieu d'en diminuer le prix : ce qui se manifeste pour le pain et la viande à Paris. De même encore, ce nombre excessif de petits commerçants et d'intermédiaires peut développer les falsifications. C'est une considération qu'il ne faut pas oublier dans les querelles et les plaintes des boutiquiers contre les magasins ou les sociétés coopératives; ces deux dernières organisations interviennent légitimement pour empêcher le commerce de détail de devenir parasitaire. » (Même chapitre, p. 33.) On déclare la guerre au capital, et, dans le chapitre suivant, cette démonstration de cette vérité, pour nous banale, que le capital est comme l'enfant du travail et de l'épargne. « Dans les pays neufs », comme celui de Port-Breton, en Océanie, « pour que l'homme n'ait pas à déchoir de la civilisation dont jouit actuellement le genre humain, il faut que le capital, non seulement accompagne, mais même devance les émigrants; sinon, les nouveaux arrivants auraient à parcourir eux-mêmes toutes les phases écoulées des sociétés primitives, à subir les épreuves qu'ont dû supporter les premiers hommes dans leur absolu dénuement. » (Chap. VI, p. 54.)

Que de passages nous aimerions à transcrire! Dans ce seul premier livre, il y a ceux qui ont trait aux causes favorisant l'épargne, aux qualités de l'entrepreneur, du fabricant, aux avantages et désavantages de la division du travail, au rôle des machines, mais il faut nous borner. Il serait fort à souhaiter que le livre fût mis aux mains des élèves de nos écoles primaires supérieures. Et peut-être les pères, contremaîtres, simples ouvriers, ouvriraient-ils, quelque soir, ce précis de lecture plus saine assurément que ne l'est tel factum de MM. Malon et Dumay.

F. G.







Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Vente. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe.*) — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous entrons dans notre dixième année. C'est peut-être le moment, pour les menues feuilles de cette gazette, sinon de se transformer, du moins de se rajeunir. Les frondaisons des *ever-green* mêmes ne sont pas persistantes à ce point.

L'homme absurbe est celui qui ne change jamais,

a dit quelqu'un dont les motifs de changement ne furent pas toujours avouables. N'en serait-il pas de même des revues, périodiques et journaux? Le respect m'interdit de parler — cela s'entend — de ces publications inamovibles et immutables, qui, étant nées à l'âge de cinquante ans ou plus, ne connaissent pas la crainte de vieillir, non plus que le besoin de conserver une jeunesse qu'elles n'eurent jamais. Lorsque mourront ces douairières — meurt-on quand on vit ainsi? — elles auront le même regard terne, le même visage effacé, la même voix blanche, le même geste sec et ankylosé qu'au jour de leur apparition dans le monde; car elles avaient dès lors cette physionomie spéciale des gens dont le peuple dit qu'ils « ne marquent pas ».

Pour nous, à qui la coquetterie n'est pas défendue, nous nous défaisons cette année des langes et lisières qui, tout en ayant d'abord maintenu nos membres soutenu notre marche, ne peuvent plus que nuire à notre développement et nous entraver. Nous brisons les cadres rigides où s'entassait l'abondance des documents et des informations. En émondant l'ennuyeux — nous voulons dire l'inutile, — nous faisons circuler l'air et, nous l'espérons, la vie. Les sèches mentions, les résumés de séances officielles, les morceaux compacts empruntés aux confrères et servis, sans sauce nouvelle, froids et défraîchis aux lecteurs, feront place à une causerie où nous nous efforcerons de ne rien omettre, tout en présentant chaque chose sous le jour où nous la voyons nous-mêmes, en l'entourant de nos réflexions personnelles, — justes et originales autant qu'il sera en nous.

Il y aura bien, on s'en doute, de la matière irréductible : communications, rapports, statistiques, énumérations, annonces, listes nécrologiques. Tout cela se distribuera dans quelques chapitres complémentaires, appendices où viendront se classer les pièces documentaires et justificatives. En un mot, nous voulons que le *Livre*, en ne perdant rien de ce qui l'autorise à se dire « les Archives des écrits de ce temps », se débarrasse d'un appareil lourd ou superflu, et présente un plus vif intérêt.

***

Le mois qui vient de s'écouler est le mois des confiseurs, en librairie comme en politique. Les bûches de Noël, les bonbons, jouets et bibelots d'étrennes s'alignent en rangs serrés à toutes les devantures, et les humbles, comme dit François Coppée, emplissent des files de baraques en bois blanc, où d'autres humbles peuvent acheter pour quatre ou cinq sous de bonbons à l'usage de leurs petits. Les éditeurs ne sauraient faire autrement que les marchands de nouveautés, les confectionneurs de pralines, les débitants d'articles de Paris et les camelots. Tout aux étrennes, — et, par les étrennes, le plus possible : voilà la de-

vise et le souci. Les auteurs, dessinateurs, graveurs, illustrateurs, relieurs et doreurs emboîtent le pas, comme il convient à ceux qui ont un chef de file; et si l'éditeur gagne beaucoup d'argent, les autres se frottent les mains et, sincèrement, sont ravis.

Notre numéro de décembre consacre de nombreuses colonnes à la revue des livres d'étrennes produits par la librairie française. Nous n'avons point à y revenir. Mais la vie littéraire s'était-elle, en ces derniers temps, tout entière concentrée là, et n'en trouverait-on pas ailleurs d'autres manifestations?

Sans parler à nouveau des grands ouvrages, des livres où l'homme de lettres et l'artiste se sont associés dans la poursuite du vrai ou du beau, et qui, livres d'étrennes par occasion, donnent un reflet de gloire aux étalages du jour de l'an sans leur emprunter aucun lustre, il est facile de voir que le courant de la vie intellectuelle reste en somme, et en dépit de l'agitation mercantile dont est remuée sa surface, exactement ce qu'il était.

Le théâtre nous en offre quelques témoignages frappants. Au milieu des revues de fin d'année, des féeries et autres exhibitions de jambes, d'aisselles et de maillots, nous venons d'assister à deux aventures purement littéraires, tentées par deux représentants illustres de deux écoles différentes, dont l'une nous apparaît comme surannée, et dont l'autre prétend, à tort ou à raison, inspirer et dominer les lettres au temps présent. Au romantique et au naturaliste les spectateurs des premières ont fait le même sort. La pièce de l'un ne va qu'à force de trucs usés; les personnages y sont des mousquetaires en redingote et en chapeau de soie. Celle de l'autre n'a pas de trucs du tout; les tableaux s'y succèdent sans lien et sans motif; les situations y sont violentes sans qu'on sache pourquoi, et les personnages y parlent un langage curieux par la recherche de sa grossièreté, mais qui ne les éclaire point en dedans et les laisse inexpliqués et inconnus. Tels sont, du moins, les blâmes généraux que formule la critique à l'appui du verdict rigoureux et quelque peu brutal des spectateurs. Nous ne prenons point parti; nous enregistrons.

M. Vacquerie, à qui tout le monde prédisait le succès, et sur qui *le Parti national* du 25 novembre, entre autres, faisait un article excitant signé Paul Belon, aurait pu, sans doute, maintenir quelque temps à la scène son drame *Jalousie*. Au lendemain de la chute, chacun s'efforçait de l'atténuer, et de mettre du baume sur les meurtrissures de l'auteur. M. Jules Lemaître prenait la peine, dans son feuilleton des *Débats* (10 décembre), d'analyser les éléments du talent dramatique de M. Vacquerie : il les trouvait identiques à ceux du talent de Corneille — pas davantage, — et concluait : « Si c'est une mauvaise pièce que *Jalousie*, c'est donc la plus intéressante mauvaise pièce que j'aie entendue depuis longtemps. » Tous ces adoucissements n'y ont rien fait, M. Vacquerie n'a pas voulu se prêter à plus de discussion, et il a écrit à M. Victor Koning, le directeur du Gymnase, une lettre également remarquable par la hauteur des sentiments et l'amertume de l'humeur :

« Je vous demande de ne plus jouer ma pièce.

« Lorsqu'on a fait autrefois à *Tragaldabas* et aux *Funérailles de l'honneur* l'accueil qu'on a fait hier soir à *Jalousie*, j'étais jeune et je prenais ces choses avec insouciance et gaieté. Aujourd'hui, j'entends autrement ma dignité et il ne me convient pas de livrer aux ricanements une œuvre que j'ai méditée plus de temps qu'on n'en a mis à la juger.

« Vous m'obligerez donc en retirant immédiatement *Jalousie* de l'affiche. »

M. de Goncourt prend avec plus d'æquanimité, plus de dédain apparent, l'accueil fait à *Germinie Lacerteux*, le soir de la première. Sa gloire et celle de son frère, dit-il, sont faites d'insuccès. Tout en présentant ses œuvres au théâtre, c'est-à-dire à tous, M. de Goncourt n'a jamais cru au suffrage universel en matière littéraire, — la politique ne nous occupe pas ici. Il se refuse à admettre que tout le monde a plus d'esprit que Voltaire, et il est entouré de tant de disciples et d'admirateurs, qu'on n'aurait point à s'étonner qu'il pensât avoir, lui, de Goncourt, plus d'esprit que tout le monde. Il n'a pas de peine à en avoir plus, en tout cas, que le public hurlant et insultant de la première de *Germinie Lacerteux*. Ce public s'est montré d'une intolérance sauvage et qu'on ne croyait plus de notre temps. La presse a été unanime à le proclamer et à le regretter. Des critiques de talent comme Henry Bauer (*Écho de Paris*, 21 décembre), des poètes et des humouristes qui ne comptent pas parmi les fidèles de sa suite, comme M. Louis de Gramont (*Intransigeant*, 21 décembre), ne se font pas faute de signaler, dans l'obscurité et le décousu de la pièce, des morceaux de force, des traits de vérité et de beauté. M. Léon Bernard-Derosne lui-même (*Gil Blas*, 21 décembre) n'y contredit pas, bien qu'il ne se montre guère plus tendre que le public pour les personnages de ce drame, doutant s'ils ont « un cœur, un caractère, quelque chose dans le ventre, » et les trouvant « de fameux rhétoriciens ». Il ajoute : « Mais si, par aventure, ils prétendent se donner à vous

pour des rénovateurs, ne vous gênez pas, allez-y gaiement et sans scrupule, riez-leur au nez. » On ne s'est pas gêné, en effet.

Il est, d'ailleurs, noble et fortifiant, ce spectacle d'un esprit passionnément épris d'art, cherchant, marchant, tombant pour se relever plus haut, multipliant les défaites et finalement arrivant vainqueur. M. de Goncourt est un homme de combat. A peine a-t-il touché le sol avec *Germinie Lacerteux*, à l'Odéon, qu'il ceint ses reins pour un nouvel assaut au Théâtre-Libre. *La Patrie en danger*, qui n'est point taillée dans un roman, qui est une œuvre faite de toutes pièces pour le théâtre, aura-t-elle, chez M. Antoine, meilleur accueil que son aînée chez M. Porel? L'auteur, qui attribue partie de son insuccès à la composition de la salle et partie aussi aux coupures exigées par la censure ou demandées par le directeur, le croit fermement. La question sera peut-être résolue quand paraîtront ces lignes. Qu'elle le soit dans un sens ou dans l'autre, ce sont là de généreuses batailles, les seules qui puissent assurer le triomphe de l'art.

Une autre tentative qui a soulevé d'intéressantes polémiques, où d'ailleurs tout le monde est d'accord pour reconnaître le talent avec lequel l'auteur l'a conduite, a été la *Mort du duc d'Enghien*, trois tableaux en prose de M. Léon Hennique, représentés sur la scène du Théâtre-Libre dans les premiers jours du mois dernier. C'est l'histoire adaptée au théâtre, sans addition d'aucune sorte, sans autre ornement que la représentation exacte des lieux où le fait s'est passé. Cette restitution de l'histoire sur la scène, l'un l'appelle le théâtre réel (*Écho de Paris*, 14 décembre), l'autre l'appelle le théâtre analytique, par opposition au théâtre synthétique, auquel vont toutes ses préférences (*Écho de Paris*, 13 décembre). Nous avouons, quant à nous, que théories, formules, recettes, tout cela ne vaut que ce que vaut l'artiste ou le cuisinier. Ce qui est beau est de la bonne école, et toutes les dissertations n'y feront rien.

***

Transportons-nous à l'Institut, s'il vous plaît. Ce n'est, après tout, que changer de théâtre. Le mois dernier, les livres d'étrennes ont pris la place que nous réservions d'ordinaire aux immortels. Aussi, pour ne rien omettre, nous faut-il remonter aujourd'hui jusqu'à la séance publique des cinq Académies, le 25 octobre, sous la présidence de M. d'Hervey de Saint-Denis. Un discours de M. Ludovic Halévy sur la première séance publique de l'Académie française (12 janvier 1673), et l'attribution du prix Volney à M. Émile Ernault pour son *Dictionnaire étymologique du moyen breton* sont, croyons-nous, tout ce qu'il y a à retenir de cette solennité. Pendant l'année dans laquelle nous entrons, le bureau de l'Institut aura pour président M. Descloiseaux, délégué de l'Académie des sciences. Les autres membres sont MM. Camille Doucet, délégué de l'Académie française; — Barbier de Maynard, délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; — Chapu, délégué de l'Académie des beaux-arts; — Bouillier, délégué de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-présidents; et MM. J. Bertrand et Pasteur, secrétaires.

Nous ne mentionnons que pour mémoire la séance annuelle de l'Académie française, le 15 novembre, avec le rapport de M. Sully-Prudhomme sur les prix de vertu, et celui de M. Camille Doucet sur les concours de l'année. Nos lecteurs ont été tenus au courant de ces concours, et ce n'est pas en pareille matière que l'on peut dire *bis repetita placent*. Le 22 du même mois, l'Académie a élu M. Melchior de Vogüé au fauteuil de feu Désiré Nisard. Il est permis de se demander si l'ardent et classique historien de notre littérature nationale aurait voté volontiers pour le littérateur aimable qui a tant contribué à précipiter sur nous l'avalanche de productions slaves qu'on nous fait presque un devoir patriotique d'admirer quand même. Dans ses deux premières séances de décembre, l'Académie a reçu MM. Jules Claretie et d'Haussonville, élus le 26 janvier de la même année. Ce mois-ci, elle recevra (24 janvier) l'amiral Jurien de la Gravière. Il ne lui restera plus qu'à procéder aux réceptions de MM. Meilhac et de Vogüé pour être officiellement au complet. Puisse-t-elle le rester longtemps!

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a publié plusieurs sujets de concours pour 1890 et 1891. Les intéressés se les procureront facilement. Aussi n'en retenons-nous qu'un qui se rapporte directement aux choses dont nous nous occupons particulièrement ici. Le prix Brunet (3,000 fr.), pour 1891, sera décerné au meilleur travail sur la question suivante : « Dresser le catalogue des copistes de manuscrits grecs; indiquer les copies qui peuvent être attribuées à chacun d'eux; ajouter les indications chronologiques, biographiques et paléographiques relatives à ces copistes. »

La même Académie a tenu, le 23 novembre, sa séance publique annuelle. Un rapport de M. Gréard, remarquable par l'élévation de la pensée et l'élégante lucidité de l'exposition, sur les concours de 1887, un éloge d'Henri Martin par M. Jules Simon, en voilà plus qu'assez pour donner à une séance académique un attrait peu

commun. Mais ce qui, pour nous, donne à celle-ci une importance vraiment extraordinaire, c'est la magistrale et piquante étude que M. Léopold Delisle y a lue sur un grand amateur français du XVIIe siècle, Fabri de Peyresc (1580-1637), dont M. Tamizey de Larroque est chargé, par le comité des travaux historiques, de publier la correspondance. Voyageur, érudit, lettré, « Peyresc s'occupait avec une égale ardeur et une égale compétence d'histoire naturelle, de géographie, d'astronomie, de droit, de littérature et de beaux-arts... Il tenait table et maison ouvertes pour tous les savants que le hasard ou leurs affaires amenaient dans son voisinage. » Sa passion pour les livres rares était extrême. Au bout de vingt ans, il se rappelait une grammaire samaritaine « à laquelle il avoit faict l'amour » et qu'il faisait venir du Levant, avec un Pentateuque en trois langues et des manuscrits précieux. Il avait la délicatesse et les raffinements du vrai bibliophile, comme en témoignent maints passages de ses lettres. « J'ai un relieur si gentil garçon qui se rend grandement aimable, écrit-il un jour. Il a nom Corberon et dore aussi proprement comme il relie fort assidûment. » Et ailleurs : « Mon relieur vault son pesant d'or et feroit aussi bien que Le Gascon ou son doreur, s'il avoit de petits fers aussi gentils. » Et il lui en fait acheter à Paris, d'aussi beaux qu'il en peut trouver, pour orner les maroquins qu'il faisait venir par Marseille pour les reliures de sa bibliothèque. — Nous nous devions de nous arrêter un peu devant cette glorieuse figure d'ancêtre.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres avait un remplaçant à donner à M. Bergaigne, mort si malheureusement naguère. Elle a élu (7 décembre) l'abbé Duchesne par 21 voix, contre 16 données à M. Clermont-Ganneau, savant dans les inscriptions et les poteries des vieux Sémites.

De son côté, l'Académie des sciences morales et poliques ayant fait passer M. Ch. Waddington, membre correspondant de la section de philosophie, dans la section de morale en qualité de membre titulaire, lui a donné M. Ferraz comme remplaçant (8 décembre). La semaine suivante (15 décembre), elle élisait un titulaire dans la section de législation, droit public et jurisprudence, M. Colmet de Santerre, et deux correspondants étrangers, MM. Pabedanastjer, procureur général près le Saint-Synode à Pétersbourg, et sir James Stephen, à Londres. Elle a aussi annoncé qu'elle décernerait, pour la première fois cette année, le nouveau prix annuel de 20,000 francs, fondé par M. de Barrère, ancien consul général de France à Jérusalem et à Smyrne, au nom de Le Dissez de Pénaurum, à l'auteur de travaux rentrant dans le cadre des attributions de l'Académie. — C'est de quoi faire flamber en plus d'un cœur l'amour désintéressé des études morales.

A l'Académie des sciences, nous notons l'élection de M. Duclaux, professeur à la Sorbonne, en remplacement de M. Hervé-Mangon, et celle de M. Schutzenberger, professeur au Collège de France, en remplacement de M. Debray. Les femmes font parler d'elles partout, en ce temps-ci, et jusque dans le sein de la docte et vénérable compagnie. Un prix de mathématiques de la fondation Bordin sur cette question : « Perfectionner en un point important la théorie du mouvement d'un corps solide », a été donné à Mlle Sophie de Kowalesoski, professeur de calcul intégral et différentiel à l'Université de Stockholm. Par un sentiment de galanterie envers une étrangère que tout le monde appréciera, le prix a été porté pour cette fois à la somme de 5,000 fr.

Le concours pour le prix Rossini (*les Noces de Fingal*) a été clos le 31 octobre dernier à l'Académie des beaux-arts. Le concours pour l'année prochaine est ouvert dès maintenant, et ne sera fermé que le 31 décembre 1889. Le lauréat recevra une récompense de 3,000 fr., et, suivant les termes du légataire, devra parfaitement approprier les paroles à la mélodie, et « observer les lois de la morale ».

Enfin, et pour rappeler aux Français que le mal académique sévit ailleurs que chez eux, M. Eugène Müntz a été nommé membre correspondant de la classe historique par l'Académie royale des sciences de Munich.

* * *

Nous trouvons peu de chose à signaler dans les faits et gestes — *transactions*, disent nos voisins — des académies au petit pied qui croissent et multiplient, à Paris abondamment, en province effroyablement. Indiquons cependant le programme du *Congrès des sociétés savantes* pour cette année, qui a été publié tout au long dans un des derniers numéros du journal l'*Université* (Cerf, rue de Médicis). Les travaux sont répartis entre cinq sections : histoire et philologie; archéologie; sciences économiques et sociales; sciences; et géographie historique descriptive. Le même journal, qui est l'organe de la Société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire, annonce qu'un congrès international d'enseignement doit se tenir à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle. Quelle universelle occasion !

La *Société des gens de lettres* y trouve celle de coopérer à l'organisation d'un congrès international pour régler les questions de propriété littéraire et dramatique pendantes entre la France

et les pays étrangers, œuvre louable à laquelle se sont attelés déjà plusieurs congrès nationaux ou internationaux, sans avoir pu jusqu'ici arriver au but. Les efforts de l'association littéraire internationale, dont M. Louis Ulbach est président, l'en font cependant approcher un peu plus chaque année. Toujours est-il que la Société des gens de lettres, qui avait d'abord voté six mille francs pour la réception des littérateurs étrangers, a élevé la somme à dix mille. Bonne volonté évidente de faire grandement les choses!

C'est au moment ou se tiendront ces congrès divers que sera décerné par la *Société d'économie politique* un prix de 3,000 fr., offert par M. de Marcoartu, au meilleur ouvrage sur l'influence que les dépenses militaires exercent sur le prix de revient de la production. Une étude sur l'influence que les expositions exercent sur les prix payés par la consommation ne manquerait pas de piquant, et ne viendrait pas moins à propos.

Le Conseil municipal qui, personne ne l'ignore, est le padischah de la grammaire et des mathématiques dans les écoles de la ville de Paris, en est aussi le grand régulateur poético-musical. Il ouvre un concours entre tous les littérateurs français pour la composition d'un poème destiné au concours — que de concours! — musical de la ville de Paris. Le sujet, pris dans l'histoire, les légendes ou les grandes œuvres littéraires de la France, devra être de nature à comporter les développements les plus complets d'une œuvre musicale en plusieurs parties, avec soli, chœurs et orchestre, et exprimer les sentiments de l'ordre le plus élevé; sont exclues les œuvres écrites au point de vue spécial du théâtre ou de l'Église, ainsi que celles qui auraient déjà été exécutées ou publiées.

Les manuscrits doivent être déposés à l'hôtel de ville, bureau des beaux-arts, le 15 février, date extrême.

*
* *

Le Soir, qui est un journal sérieux, bien informé et rédigé par des gens qui savent écrire, nous informait, dès le mois de novembre dernier, qu'une exposition de portraits d'auteurs et d'acteurs était ouverte dans les galeries du Théâtre d'application, 18, rue Saint-Lazare, et il ajoutait que ces œuvres constituent une véritable histoire *rétrospective* du théâtre. Dire d'une histoire qu'elle est rétrospective est peut-être un éloge un peu banal. En tout cas, cette galerie iconographique a un véritable intérêt pour l'histoire de l'art théâtral.

Si cette exposition n'était pas si absolument rétrospective, on y pourrait voir le portrait d'un certain évêque hongrois, le Dr Karl Szass, qui vient d'avoir une tragédie, *la Mort d'Attila*, couronnée dans un concours institué par un de ses compatriotes, M. Koczan. Cet ouvrage sera représenté cet hiver au Théâtre national de Budapest. Voilà qui va faire frémir dans leur sépulcre les cendres de M. de Beaumont.

Un fait littéraire analogue se passe d'ailleurs à côté de nous. Cette fois, pourtant, il ne s'agit plus d'un prélat, non pas même d'un prêtre en exercice; mais d'un ancien prêtre du diocèse de Tours, nommé Bertrand, rédacteur en chef d'une petite feuille intitulée *Tours-Journal*, qui a donné au théâtre d'Amboise un drame en quatre actes intitulé *la Trahison*. La scène a été transportée dans l'Inde, pour éloigner les allusions politiques et religieuses qui y fourmillent, et l'abbé défroqué a joué lui-même le rôle du brahmane.

*
* *

Les *Décadents* et leurs subdivisions continuent à faire parler d'eux — jusqu'en Suisse, — à ne pas s'entendre et à n'être pas compris. M. Édouard Rod, dans la *Bibliothèque universelle et revue suisse*, leur consacre un long article, où il étudie surtout, et avec une sympathie qui l'entraîne parfois un peu loin, M. Paul Verlaine, qui, décadent ou non, est incontestablement doué du don poétique. Mais citer, comme le fait *le Temps* (2 janvier) après M. Édouard Rod, ce quatrain :

Car nous voulons la nuance encor,
Pas la couleur, rien que la nuance!
Oh! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor!...

et s'écrier : « Voilà des vers délicieux qui expriment d'une façon exquise ce qu'il veulent exprimer », c'est, il nous semble, faire mentir quelque peu Descartes lorsqu'il dit que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ». On lira avec plaisir, sur cette question, un article de Nestor, dans l'*Écho de Paris* du 29 novembre, intitulé *les Groupes littéraires*. Après avoir signalé la scission de la nouvelle école en trois groupes, les décadents, les symbolistes et les philosophiques-instrumentistes, M. Henri Fouquier trouve que « le public n'est pas si sot de confondre ces trois groupes », et qu'en les prenant ensemble « il y a là une douzaine de fumistes et un cent de déséquilibrés qui s'amusent, les uns, à mystifier les bourgeois ou qui — les autres — pontifient en charabia. »

Le second numéro des *Écrits pour l'art* n'est

pas de nature à faire changer le verdict. Il s'y manifeste d'ailleurs une ardeur de polémique assez réjouissante, et M. Brunetière qui s'est, par un article dans la *Revue des Deux Mondes*, « intéressé à la chaotique nullité *décadente et symboliste* », n'a qu'à se bien tenir, ou on le convaincra d'être en retard d'un an ou deux sur l'évolution du poète qui a nom René Ghil! Quoi qu'il en soit, il faut répéter, en citant deux des meilleurs vers de l'école philosophique-instrumentiste :

L'absurdité grandit comme une fleur fatale
Dans le terreau des cœurs toujours — et des cerveaux.

***

C'est en Belgique que se recrute l'état-major des philosophiques, symboliques, décadentistes et autres instrumentistes. En ce coin de terre hors frontières, la langue française, la littérature, l'art français, sont d'ailleurs cultivés avec passion. Il n'y a point à s'étonner que les excrescences et végétations parasitaires s'y développent abondamment. N'est-ce pas sous les frondaisons les plus touffues, dans le sol le plus épais d'humus et le plus gonflé des sucs qui font la sève, que croît en plus grand nombre « le champignon difforme ».

Poussé dans une nuit au pied d'un chêne énorme?

Or l'amour de la littérature est connexe — cause, conséquence, l'une et l'autre à la fois, la question n'est pas à discuter ici — à l'amour du livre. Il est donc tout naturel que la librairie belge ait conçu l'entreprise que *l'Export-Journal*, sous la signature Ernest Vandeveld, nous annonce en ces termes :

« L'imprimerie belge n'a pas voulu rester étrangère au mouvement qui, de toutes parts, se produit en vue de relever l'art de Gutenberg, un peu délaissé en ces dernières années, il faut bien le reconnaître.

« A cet effet le *Cercle de la librairie* avait convié ses membres à la publication d'un ouvrage qui, sous le titre de *le Livre belge*, devait constituer, dans l'esprit des organisateurs, un véritable album de spécimens d'impression.

« Le même travail a déjà été effectué en France et en Hollande avec un grand succès. Toutefois, si le projet belge a été établi sur les mêmes bases, une modification très importante a été faite pour le texte.

« Les publications française et hollandaise, en effet, formées principalement de pages d'annonces, ont un caractère dominant de publicité pour les diverses maisons qui y ont collaboré. *Le Livre belge*, au contraire, en dehors de la partie matérielle, se compose d'articles littéraires, de notices, de poèmes, etc., la plupart inédits, pour lesquels il a été fait appel aux littérateurs nationaux. Il renferme notamment diverses études techniques des plus intéressantes...

« Le volume, imprimé dans le format impérial (35 × 25) est dû à la collaboration de vingt et une firmes pour la partie matérielle...

« La plupart des travaux ont été exécutés en typographie ou en chromotypographie. Le volume renferme aussi plusieurs pages en chromolithographie et un grand nombre de gravures reproduites d'après les divers procédés des arts graphiques.

« La reliure est due à M. Gustave Schildknecht, fondeur et relieur à Bruxelles.

« Celui-ci avait organisé un concours entre les artistes belges, peintres, décorateurs, architectes, dessinateurs et graveurs, pour le dessin destiné à servir de modèle à la plaque du plat et du dos du volume. Une prime de 200 francs a été accordée au croquis allégorique dû à M. Joseph Dierick, artiste-statuaire à Bruxelles.

« Le dessin représente un lion héraldique soulevant une draperie qui laisse à découvert une imprimerie d'autrefois. Celle-ci renferme une presse à bras qu'un ouvrier, dans une pose de grande conception, met en mouvement. Au haut de la draperie se trouvent appendus divers attributs représentant la fonderie, la gravure et la fabrication du papier.

« Le tirage chromolithographique du plat est en sept couleurs et a été éxécuté par la maison Severeyrs, de Bruxelles.

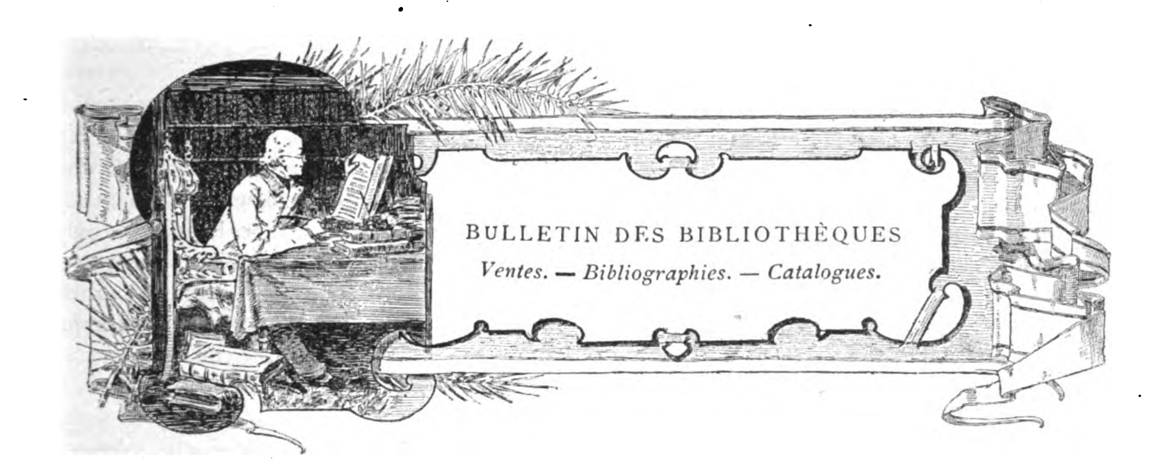
« Sur le dos du volume on voit une branche de laurier autour de laquelle est enroulée une banderole portant cette inscription : *1888. Livre belge.* »

A côté de ce *compendium* de la librairie belge, et sans vouloir établir autrement des comparaisons, nous signalerons l'*Agenda de la curiosité, des artistes et des amateurs,* publié par M. Aug. Dalligny, l'habile et érudit directeur du *Journal des Arts*.

Enfin le Conseil municipal, que l'on retrouve partout, a ordonné, toujours à l'occasion du centenaire de 1789, la publication d'une bibliographie de l'histoire de Paris pendant la période révolutionnaire. Ce travail est confié à M. Tourneux, que ses études sur Diderot et d'autres im-

portants travaux bibliographiques ont fait avantageusement connaître. La publication comprendra quatre volumes in-8°. C'est une somme de 40 à 50,000 francs que la ville consacre à son histoire. On peut, sans être accusé de thuriférer, dire qu'à son budget il y a de plus grosses sommes employées moins judicieusement.

B.-H. GAUSSERON.



FRANCE

La question des catalogues dans les grandes bibliothèques publiques est toujours et sera, malheureusement, selon toute apparence, longtemps encore à l'ordre du jour. Un petit journal hebdomadaire qui s'intitule *la Curiosité universelle* (1, rue Rameau; 8 fr. par an; départements : 10 fr.), et qui ne paraît manquer ni d'ardeur, ni d'indépendance, fait, dans son numéro du 26 novembre, une charge à fond de train contre l'habitude qui sévit encore de donner les meilleures places de bibliothécaire, en guise de fauteuil de digestion et de méditation, à des littérateurs ou à des artistes trop occupés à l'extérieur de leurs travaux et de leur renommée, ou trop vieux et trop fatigués pour avoir, dans les fonctions qu'on leur confie, d'autre utilité que celle de toucher un plus ou moins gros traitement *sine cura*. Le rédacteur prétend, et nous n'osons point lui donner tout à fait tort, que quelques jeunes gens actifs, dont l'honnête prétention serait, comme il convient, de gagner leurs appointements par leur travail, qu'on engagerait à titre de simples *catalographes*, feraient, sous la direction et la surveillance d'un bibliothécaire spécialiste, incomparablement plus de besogne que les littérateurs ou fils de littérateurs dont la plupart voient, dans ces emplois de bibliothèque, une récompense accordée à leur mérite ou au mérite paternel, bien plus que des devoirs nouveaux. Il serait ainsi, d'après lui, facile, en quelques mois, de mettre à jour le catalogue de tous nos grands dépôts de livres, à l'exception de la Nationale, et encore! Le public saurait alors exactement ce qu'il peut demander, et ne serait plus réduit, comme il l'est le plus souvent, à compter sur la bonne volonté d'un garçon mieux au courant que les autres, pour avoir la chance d'obtenir le volume qu'il désire consulter. Tels sont les vœux et réclamations de la *Curiosité universelle*, qu'on trouvera, nous en avons peur, bien fougueusement révolutionnaires; à moins qu'on ne proclame très haut leur justesse, ce qui est presque toujours l'indice certain que rien ne sera changé.

M. Jules Tellier, qui écrit dans *le Parti national* du 20 novembre un article intitulé *Bibliothécaires*, en est arrivé à ne plus guère fréquenter les bibliothèques parisiennes. « On ne s'y sent pas chez soi. Les chinoiseries administratives y sévissent. Il y faut, pour obtenir des livres, emplir et signer de petits papiers et attendre longtemps. » Combien il préfère les vieilles bibliothèques de province, celle du Havre qui domine le port; celle d'Évreux, qui « est un rez-de-chaussée dans un jardin! » Non point tant, semble-t-il, au point de vue des secours que les livres y peuvent fournir au travail, qu'au point de vue du pittoresque, du confort, de la solitude, qui en font les véritables *homes* de la nuageuse et absorbante rêverie. Quant aux bibliothécaires qui gardent ces délicieux séjours du demi-sommeil littéraire, ils ressemblent aux gnomes qu'on rencontre parfois dans les palais des contes de fées, tant ils sont invraisemblablement fantastiques. L'un, le père Laplume, bibliothécaire au Havre, était un ancien capitaine de navire marchand. « Il avait été prisonnier des sauvages. On se chuchotait qu'il avait eu parmi

eux les malheurs d'Abélard. Il marchait en rasant les murs, de façon très lente et maladroite. Et, quand on lui demandait un livre, il soufflait en guise de réponse, et poussait des grognements. » Un autre, Julien de La Boullaye, était bibliothécaire à Langres. « Il refusa obstinément de communiquer *Daphnis et Chloé* à un capitaine de cavalerie. Il avait classé *Daphnis et Chloé* dans la « réserve », avec d'autres livres immoraux; et, capitaine de cavalerie ou non, il fallait une autorisation écrite du maire pour être admis à le consulter. — Cet autre était bibliothécaire à Constantine. C'était un vieil officier, à moustaches grises. En compagnie de quelques anciens camarades uniquement soucieux, comme lui, des inscriptions romaines de la province, il occupait militairement la bibliothèque. Il en avait fait une manière de cercle fermé. Il eût été aventureux d'y venir sans lui être présenté personnellement. On me présenta; et, pour dire quelque chose, je le félicitai de ce qu'il n'était point troublé par trop de visiteurs, et de ce qu'on lui laissait le loisir de poursuivre ses travaux épigraphiques.

« — Monsieur, me répondit-il, croyez-vous que j'aurais accepté cette place, s'il m'eût fallu me déranger à tout instant pour des imbéciles qui seraient venus lire ici des romans ou des vers? »

Et M. Jules Tellier ajoute, avec soupir : « Où sont-ils maintenant, les bibliothécaires que j'ai connus? » Je ne sais, mais je ne les crois point morts. Ils sont encore vivants dans l'imagination de l'écrivain, et est-il bien sûr que, tels qu'il les voit et qu'il nous les montre, ils aient eu jamais une autre vie? C'est ainsi que M. Julien Travers, l'archéologue, le critique, le poète, l'homme savant, spirituel et aimable que tant d'esprits distingués appréciaient et aimaient, est bien véritablement mort; mais qui pourrait croire que le Julien Travers, bibliothécaire de Caen, qui refusait de confier à M. Jules Tellier les poésies de Musset, parce qu'il les « jugeait propres à exciter ses sens », soit le même que celui dont M. Edgar Zévort et M. Gasté prononçaient naguère l'oraison funèbre?

La nécessité de cataloguer les richesses de nos dépôts publics, artistiques ou littéraires, s'impose de plus en plus et aboutit à des réalisations partielles que nous sommes heureux de constater. Des catalogues sommaires vont, par ordre du directeur des beaux-arts, être immédiatement dressés pour les trois sections de la peinture, de la sculpture et de dessin du musée du Louvre. Un plan des salles auxquelles ces catalogues se rapportent sera placé en tête du volume, dans le genre du plan qui figure dans les livrets du Salon. Le texte sera des plus simples :

1° Sujet de l'œuvre;
2° Nom, prénoms de l'auteur ;
3° Nationalité ;
4° Dates de sa naissance et de sa mort ;
5° École à laquelle il a appartenu.

Pas de dissertations savantes, un simple guide, vendu le meilleur marché possible.

Un journaliste de *l'Estafette*, M. Bertol-Graivil, suggère l'idée de faire traduire ces catalogues en anglais, en italien, en espagnol, en russe et en allemand, convaincu que le débit en serait considérable et constant, de telle sorte qu'au lieu d'occasionner des frais à l'État, ils lui seraient une source permanente de bénéfices.

Nous remarquons dans la *Revue alsacienne* de novembre, sous la signature Auguste Laugel, quelques pages consacrées à une brochure intitulée *de l'Amour des livres*, que M. Léon G. Pélissier a dernièrement publiée à Aix, chez Achille Makaire, imprimeur-libraire (in-12, 24 p.). Cette brochure est la reproduction d'un discours prononcé à une distribution de prix; car M. Léon G. Pélissier — ou nous nous trompons fort — doit être notre ancien collègue du lycée Janson de Sailly, que sa santé a contraint d'échanger sa chaire de professeur pour une inspection académique quelque part dans le Midi. Il n'est pas sans intérêt de voir la bibliophilie officiellement présentée aux jeunes gens qui finissent leurs études universitaires par un fonctionnaire de l'Université, qui est un bibliophile très ardent. « Pour le vrai bibliophile, dit-il aux jeunes élèves, — dont bien peu s'en doutent encore, — le livre est à la fois un document du passé, l'instrument d'une joie intellectuelle, un objet d'art. » Et M. Auguste Laugel, après avoir très nettement fait comprendre, dans l'intelligent compte rendu qu'il donne de ce discours, l'intérêt historique et psychologique qui s'attache aux éditions originales, la joie intellectuelle qu'on éprouve à s'instruire ou à se récréer avec un volume qui a déjà instruit ou récréé quelque illustre esprit, la jouissance artistique qui résulte de la beauté du livre et de ses illustrations, de l'harmonie qu'il y a entre la reliure et le texte imprimé, entre le corps et l'habit, conclut éloquemment et véritablement : « Non, l'amour du livre n'est pas, comme beaucoup le croient et le disent, un amour matériel : ce n'est pas l'amour de l'or, fût-il aux petits fers et creusé par les mains les plus habiles, ni l'amour du beau papier, ni l'amour de ces reliures élé-

gantes où la fantaisie des grands relieurs s'est donné carrière, ni l'amour de ce qu'on appelle la *provenance*, c'est-à-dire les noms illustres d'anciens propriétaires, rois, reines, princes et princesses, bibliophiles fameux; il y a dans l'amour du livre un peu de tout cela, mais il y a autre chose encore, il y a un sentiment idéal, difficile à définir, où entre le respect de l'intelligence humaine dans les plus nobles expressions qu'elle ait trouvées, en même temps que la reconnaissance pour ceux qui ont, avant nous, éprouvé ce respect et qui en ont donné la preuve dans le soin qu'ils ont mis à orner, à conserver, à perpétuer les plus beaux ouvrages de l'homme. »

Voilà qui est bien dit, en vérité. On y pourrait ajouter, croyons-nous; mais tout y est juste, et pécher par omission n'est point pécher par intention.

Nous lisons dans *l'Intransigeant* du 23 décembre : « Un incendie qui, en quelques heures, a anéanti le fruit de longues années de recherches et de travaux, s'est déclaré, hier soir, chez un savant bibliophile et libraire, M. Schlesinger, dans ses magasins de la rue de Seine.

« Un jeune employé, Henri Laigle, voulant allumer une lampe à essence, frotta une allumette dont il jeta, sans y prendre garde, le tison sur le sol. Quelques gouttes de pétrole étaient probablement tombées sur cet endroit.

« En un instant, une longue flamme s'éleva qui, léchant un rayon, propagea l'incendie. Malgré ses efforts, Laigle, qui était seul à ce moment, fut impuissant à en arrêter les progrès et seulement alors il appela au secours. Des voisins et des passants accoururent. On brisa la vitre de l'avertisseur le plus proche et, quelques instants après, les pompiers du poste de la rue du Vieux-Colombier arrivaient, suivis bientôt d'une pompe à vapeur de l'état-major. Une fumée intense s'échappait dans la rue par une fenêtre donnant sur la grande cour intérieure de la maison. Il ne fallut pas moins de deux heures pour étouffer complètement les flammes et noyer les rayons fumants de la librairie.

« Les pertes ne sont pas encore évaluées, mais elles sont certainement considérables. M. Schlesinger avait réuni, depuis trente-cinq ans environ, deux cent mille volumes, nouveaux ou anciens, et spécialement nombre de volumes précieux traitant d'architecture et de science héraldique. »

Ce n'est point là de la bibliolytie. Il se pourrait cependant qu'en un tel désastre aient péri des volumes uniques ou quasiment tels, — démenti accidentel aux vérités les plus axiomatiques, qui change le *scripta manent* en *scripta comburuntur.*

Quand le feu ne dévore pas, il arrive que les voleurs enlèvent, — mal, d'ailleurs, moins irréparable, comme M. L. Delisle l'a triomphalement démontré.

C'est ce qui s'est produit récemment au musée Saint-Louis, à Carthage. Les soustractions sont considérables, et le ministre de l'instruction publique a envoyé, le 30 novembre dernier, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de la part du Père Delattre, la liste des objets volés, liste qui n'occupe pas moins de sept pages de papier grand format, laquelle a été renvoyée par l'Académie à la commission de l'Afrique du Nord. Nous ne savons pourquoi cette procédure — la seule à employer sans doute — nous rassure moins sur le sort des objets volés que sur celui des voleurs.

Les ventes d'autographes s'annoncent bien pour les amateurs. L'abondance et la qualité s'y trouvent, comme on dit de la marée, et les prix ne dépassent pas une honnête moyenne, — quand ils l'atteignent. C'est l'heure des subtils et des gourmets qui chassent et pourchassent pour eux-mêmes, non point pour la gloriole d'une admiration de galerie.

Voici deux lettres de Henri IV à Gabrielle d'Estrées, qui ont été vendues dernièrement à l'hôtel Drouot. Nous n'avons pas les chiffres exacts de la vente, mais nous croyons que l'acquéreur n'a pas eu à faire un très gros sacrifice pour s'assurer ces pièces savoureuses.

« Mon cœur, j'ay pryns deus serfs aujourduy l'un après l'autre. J'an suys fort las mes je me porte bien, Dieu mercy. Ceus quy dyssent que je seré samedy à Paris ne savent pas sy bien mes volontés que vous a quy je ne celle ryen. Yl fayt beau ycy. Demayn nous veyrrons voller et pescher le grand estanc de seans où l'on dyt qu'y a de fort grans brochets et carpes. J'an feré provysyon pour Fontene-Belleau. Bonsoyr, mon cœur. Si vous avyes autant d'anvye de me voyr que vous dytes, je say bien ce que vous feryés.

« Je vous bese cent mylle fois. H. »

Et la seconde, un simple billet :

« Mon cœur, quant je revyns hier de la chasse j'estoys sy las que je ne vous ceus escryre, an recompanse je vous donne le bonjour. Je vays dysner à Noysy pour voyr voller mes oyseaus pour heron. J'arryveré de la meylleure heure que je pourré.

« Je vous donne un mylyon de besers. H. »



Une lettre du général Boulanger a été retirée à 21 francs. M'est avis que ses très précieux autographes peuvent s'obtenir à moins.

Une lettre d'Henri Regnault est montée à 141 francs; une de Balzac à 295 francs, et à 62 francs cette strophe de Victor Hugo, que recueilleront ceux qui ne croient pas aux éditions définitives :

Qu'on pense ou qu'on aime,
Sans cesse agité,
Vers un but suprême
Tout vole, emporté.
L'esquif cherche un môle,
L'abeille un vieux saule,
La boussole un pôle,
Moi, la vérité.

VICTOR HUGO.

A la vente de la collection Leyste, quelques lignes attribuées à Schopenhauer ont été adjugées à 130 francs, tandis qu'une lettre du général Bonaparte, datée de l'armée d'Italie, a malaisément atteint 25 francs. Étonnez-vous donc qu'on soit pessimiste!

Nous empruntons au *Temps* les détails qui suivent sur les autres ventes d'autographes qui ont eu lieu en décembre à l'hôtel Drouot. Parmi les pièces les plus importantes — et les moins payées — on remarque des lettres d'anoblissement conférées par François Ier à un marchand de Caen, Pierre Fresnel, âgé de soixante-sept ans, pour lui et sa postérité, moyennant un don de *six cents livres tournois*. Ces lettres patentes, sur vélin, datées de Saint-Germain-en-Laye, juin 1523, forment un document trop long pour être donné en entier. Elles sont accompagnées d'un grand sceau en cire brune assez bien conservé, avec lacs de soie; elles commencent ainsi :

« François, par la grâce de Dieu, roi de France, savoir faisons à tous présents et avenir que, pour subvenir, satisfaire et fournir aux grands et pressants besoins des affaires que nous avons à conduire par le fait de nos guerres et pour sécurité et défense de notre royaume, peuples et sujets, que nos ennemis se sont efforcés, s'efforcent et s'efforceront de vouloir envahir, piller et ruiner, nous avons mis et fait mettre en délibération... Entre les autres expédients et moyens qui nous ont été trouvés, il nous a été conseillé... »

François Ier, en donnant un titre de noblesse au marchand de Caen, déclare que « par le même fait il donnera autant à tous ceux qui voudront nous bailler quelque somme et donner resonnablement, selon leurs facultés, pour fournir et subvenir à nos affaires... » Ce document, absolument authentique et si intéressant pour l'histoire de nos origines nobiliaires, a été vendu 31 francs.

On a vendu également, dans la vente des autographes qui formaient la collection de feu M. Lefebvre, 46 francs des lettres patentes signées, sur vélin, par Henri III, roi de France, et datées de Lyon, 7 septembre 1574: dans cette pièce historique, Henri III promet pardon à tous ceux qui ont pris les armes contre le défunt roi et qui se soumettront, notamment aux huguenots; 10 francs une curieuse lettre de Victor Hugo, où il s'excuse de ne pouvoir lire les vers qu'on lui a adressés, vu les circonstances politiques. Quand la France sera sauvée, il redeviendra poète. « En ce moment, je ne suis que matelot, et l'on me crie de toutes parts : A la manœuvre! »

Les prix obtenus dans la dernière vente ont été excessivement bas, on va en juger: 200 lettres de généraux ont été adjugées 20 francs, 75 lettres d'académiciens, 40 francs; 35 lettres d'artistes dramatiques, 7 fr. 50. Les hommes politiques ont été encore moins appréciés. Deux dossiers ont été vendus : le premier, qui comprenait 235 lettres, 18 francs; le second, de 150 lettres, parmi lesquelles un écrit de Talleyrand et une lettre de Carnot, 10 francs; 41 lettres de maréchaux de France ont été payées 19 francs, et 24 missives des maréchaux de l'empire, 11 francs. Enfin, 300 manuscrits et lettres autographes adressées à l'architecte Palloy, fameux par la démolition de la Bastille, formant un important dossier pour l'histoire de la Révolution, ont été adjugés 199 francs.

Les autographes de Charles Monselet ont produit au total 4,513 fr. 50. Les prix les plus élevés ont été atteints par une lettre de bonne année adressée à sa belle-mère, le 10 décembre 1803, par la duchesse d'Angoulême : 150 francs; une lettre de Cromwell aux commissaires de l'Amirauté, 128 francs; une lettre de François II à son oncle le duc de Savoie, contenant des protestations d'amitié pour lui et le roi catholique, 156 francs; une pièce de vers autographe par Alfred de Vigny, *les Amans de Montmorency*, écrite à Montmorency le 27 avril 1830, 255 francs; 25 lettres intimes de Victor Hugo à Charles Monselet, invitations à dîner, billets, vers, etc., 230 francs. Une curieuse lettre de la Du Barry à l'abbé Delille, a été payée 72 francs; en voici un passage : « Vous connoissés parfaitement, spirituel abbé, les tableaux de l'Albane, puisque vous employés ses couleurs dans vos charmans ouvrages, mais M. le duc prétend que votre riante imagination a appliqué le nom du Poussin sur le tableau que vous étiés tout fier d'avoir eu à si bon marché... comme on auroit inscrit le nom de Lile sur les jardins de Le Nôtre pour en doubler le prix.

J'aime infiniment cette douce charlatanerie qui entoure l'homme de prestige aimable. On vous envoye pour vos trois beautés chimériques un petit satiné; il ne tiendra qu'à vous de vous servir de la baguette magique de Virgile pour en faire un joli berger. Plus d'une jolie bergère pourra si méprendre et ce ne sera pas, dit-on, la seule que vous aurés trompée en votre vie. Quand viendrés-vous nous faire entendre vos délicieux *vers*.

« Paris, ce 23 janvier. »

Une quittance de rente, par Armande Béjart, où elle prend la qualité de veuve de J.-B. Poquelin, sieur de Molière : 60 francs.

Un manuscrit d'un article de Lamartine sur le banquet d'Autun, où il est dit : « La politique est une religion qui a ses professions de foi, ses hérésies et ses schismes, comme les autres cultes. Nous sommes de la foi de Mirabeau, de Sieyès, de Vergniaud, de Lanjuinais, de Lafayette; nous ne sommes pas du schisme de Camille Desmoulins » : 43 francs. Une lettre de Lamartine, datée du 20 février 1848, adressée à M. Guyard, et contenant des instructions pour la marche à suivre dans le journal *le Bien public*, de Mâcon, 41 francs. Nous en détachons le passage suivant:

« Nous sommes ici placés, par la démence du gouvernement, sur un baril de poudre. J'ai fait hier, à la réunion générale des oppositions, une improvisation très énergique qui a enlevé la réunion. Le parti national et le parti ambitieux, qui se confondaient, commencent déjà à se séparer. Je reste ferme et, fussé-je seul, au parti du droit national. Je redoute les événements, mais le devoir envers les idées avant tout ».

Une lettre très affectueuse de M. Claretie sur ses travaux et ses projets littéraires, pleine de déférence envers Monselet qu'il appelle son maître : 42 fr.; une lettre de Barbey d'Aurevilly : 26 fr.; une lettre de M. Champfleury : 29 fr.; une lettre du sculpteur Aimé Millet, expliquant le projet de monument à élever à Henri Mürger : 24 fr.; un billet de Sarah Bernhardt ainsi conçu : « Décidément vous ne m'aimez pas? Et on dit que les extrêmes se touchent! Enfin! » : 26 fr.

Signalons encore une lettre d'Auguste Comte, le créateur du positivisme; ces lettres sont rares :

A Monsieur Auguste Guyard, à Paris.

Paris, le samedi 27 Charlemagne 67
(14 juillet 1855).

« Monsieur,

« Ayant bientôt reconnu que, chez les modernes, la lecture nuit beaucoup à la méditation, j'ai, depuis de longues années, contracté l'habitude de ne lire que les grands poètes occidentaux. Je lis chaque matin un chapitre de l'*Imitation* et chaque soir un chant de Dante, en réservant pour mes instants de loisir mes autres lectures poétiques, de manière à relire annuellement tous les chefs-d'œuvre. Ce régime cérébral m'ayant toujours été très salutaire, je m'y suis tellement attaché que je n'y puis admettre que de rares et courtes exceptions, motivées d'après l'importance extraordinaire de quelques ouvrages, quoique je me trouve ainsi privé de communications intéressantes.

« D'après cette explication, je ne puis aucunement vous promettre la lecture de l'écrit que vous avez bien voulu me soumettre. Mais je chargerai de son examen l'un de mes meilleurs disciples qui m'en rendra soigneusement compte.

« Salut et fraternité,

« AUGUSTE COMTE.

« 10, rue Monsieur-le-Prince. »

Une lettre de Latude, écrite à la Bastille le 25 avril 1763 et adressée à Sartine; il lui narre ses longues souffrances depuis quinze ans et demande de faire un récit de ses maux :

« Monseigneur, je vous supplie, par vos entrailles paternelles et de miséricorde, d'avoir la bonté de m'accorder cette grâce. Ne me laissez donc pas périr faute de me secourir. Me voilà dans la quinzième année de souffrance; il faut que tout aye une fin; on ne doit point pousser la nature au désespoir. Monseigneur de Sartine, daignez être sensible à ma très humble prière, si vous ne voulez point que je vous écrive tous les jours. Je n'en puis plus. Il faut raisonner avec la raison. Si cette relation est inutile, vous la jetterez au feu. Si, au contraire, elle peut me servir de quelques secours, ne m'empêchez donc point de la faire faire. Bon Dieu, viens à mon secours; bon Dieu, daigne par ta grande miséricorde inspirer de la compassion pour moy à Monseigueur de Sartine et lui accorder ta sainte bénédiction. »

ÉTRANGER

Allemagne. — En Allemagne, nous avons deux ouvrages bibliographiques d'une certaine importance à signaler aux amateurs de livres et bibliothécaires :

L'éditeur Otto Harrassowitz, de Leipzig, annonce : *Schema des Realkataloges der Königlichen Universitätsbibliothek Halle a. S.*, in-8°. Prix : 9 marks (11 fr. 25).

Dans un ordre d'idées plus spéciales quant au



sujet, mais moins restreint quant au lieu, Breitkopf et Härtel, de la même ville, ont en cours de publication un *Bibliographischer und thematischer Musikkatalog des päpstlichen Kapellarchives in Vatikan zu Rom,* d'après les manuscrits originaux, par Fr. X. Haberl, directeur de l'École de musique sacrée à Regensburg.

Angleterre. — Mr. Richard Copley Christie, chancelier du diocèse de Manchester, bien connu des lecteurs du *Livre* et de tous ceux qu s'intéressent à l'histoire de l'imprimerie, a fait tirer à part l'étude lue par lui à la dernière réunion de la *Library Association*, à Glasgow (septembre 1888), et que nous avions déjà tout spécialement signalée parmi les autres travaux de l'association. Cette mince brochure, intitulée *Elzevier Bibliography* (London, Dryden Press : J. Davy and sons, 1888; petit in-4°, 11 p.), est une revue critique, savamment faite, de tous les travaux auxquels les Elzevier ont donné lieu en France, en Allemagne, en Hollande, en Belgique et en Angleterre. Tout ami des livres qui voudra s'instruire dans cette bibliographie spéciale ne saurait, pour le choix et la valeur des documents à consulter, rencontrer un meilleur guide.

La célèbre *Bodleian Library* a publié le mois dernier un rapport étendu (Oxford, December 1888; in-4°) où est exposée la situation de cette bibliothèque de 1882 à 1887. Dans ce rapport, qui n'occupe pas moins de 66 pages de texte compact, Mr. Edward B. Nicholsom, le bibliothécaire, après un bref historique de la bibliothèque avant 1882, entre dans les plus grands détails sur les acquisitions, donations, adjonctions de collections, sur les catalogues des diverses branches, sur les reliures, sur la disposition des salles, les facilités offertes aux lecteurs, sur la collection des médailles, sur le budget de la bibliothèque, recettes et dépenses, et finalement sur le personnel. Le savant et zélé bibliothécaire conclut par ces paroles modestes et dignes que nous offrons à la méditation de ses collègues de France, lesquels ne nous ont point habitué à en entendre de semblables : « Plus un bibliothécaire a de service dans sa profession, et plus il trouve qu'il a à apprendre, plus il trouve difficile de faire quoi que ce soit qui ne puisse être mieux, et plus il trouve aussi qu'il faut du temps pour faire les choses passablement bien. Son principal encouragement, en dehors du sentiment de son devoir vis-à-vis de sa bibliothèque, consiste en ce qu'il ne manque guère d'avoir à se féliciter de la patience de ceux envers qui il est responsable dans son office, aussi bien que de celle de ceux que c'est sa fonction de servir. »

Et ce ne sont pas là de pures paroles. Outre le catalogue alphabétique, le bibliothécaire de la Bodléienne prépare ce qu'il appelle un *Subject-Catalogue*, c'est-à-dire un catalogue où les ouvrages sont groupés et classés par sujets, et il invite dès maintenant, avec instance, les lecteurs à lui indiquer le sujet de leurs investigations : il leur fournira sur-le-champ un paquet de fiches qui contiendront les titres et indications bibliographiques des livres traitant plus ou moins directement de ce sujet et existant dans la bibliothèque. On imagine quelles facilités et quelle économie de temps un tel arrangement doit présenter pour les recherches. Et c'est presque comme une faveur personnelle que Mr. Edward B. Nicholson demande qu'on veuille bien user de cette extraordinaire commodité!

Le même bibliothécaire met en souscription une série de reproductions en *collotype* et en *photolithographie* des manuscrits remarquables et des imprimés d'une rareté exceptionnelle que la Bodléienne possède en si grand nombre.

Les premières reproductions seront publiées dans l'ordre suivant :

1° Ms. Junius 11, connu sous le nom de Ms. de Cœdmon, en *collotype :* 232 pages en 12 livraisons. Prix de souscription (payable d'avance), 10 shillings 6 pence (13 fr. 10) par livraison.

2° *Ars moriendi*, that is to saye the craft for to deye for the helthe of mannes sowle. Livre imprimé probablement par Caxton en 1491, seul exemplaire connu. En photolithographie : 16 pages; 2 sh. 6 p. (3 fr. 10).

3° Une description probablement unique de la procession ordonnée par le Pape en actions de grâces du massacre de la Saint-Barthélemy, imprimée à Rome l'année du massacre. Photolithographie; 4 pages. 1 sh. 6 p. (1 fr. 85.)

Chaque reproduction est accompagnée d'un texte explicatif. Il est inutile d'insister ici sur l'intérêt que présente une telle entreprise.

Parmi les publications récemment annoncées par les éditeurs anglais, nous en relevons une qui se rapporte particulièrement à ce qui nous intéresse dans ce bulletin des bibliothèques, bibliothécaires et bibliopoles : c'est une histoire du commerce des livres en Angleterre (*A History of English Bookselling*) par Mr. Wm. Roberts, chez Sampson Low et Cie.

Enfin nous empruntons, pour les bibliographes et bibliophiles, au journal *Notes and Queries* (17 novembre), une description d'un exemplaire de « *les Nouvelles Recreations et Joyeux devis* de Bonaventure Des Periers, varlet de

Chambre de la Royne de Navarre. A Paris, par Galiot du Pré, en la grande salle du Palais, et en la rue Sainct-Jacques à l'enseigne de la Galère d'or », en la possession d'un collabo qui signe Urban et s'exprime ainsi : « Le Supplément (1878) au *Manuel du Libraire* de Brunet dit, à propos de cette rare édition, non datée, qu'à la vente Libri un exemplaire fort laid se vendit trois guinées, et qu'un autre, plus beau et recouvert d'une jolie reliure du temps, a été porté à 9 guinées pour le Bristish Museum. Cette dernière assertion est inexacte. L'édition n'est pas, et n'a jamais été au British Museum. L'exemplaire que je possède ne correspond pas exactement à la description de Brunet. Il a bien, comme dans Brunet, 296 feuillets, mais avec les erreurs de pagination suivantes : le feuillet 130 répète le chiffre 128, et les feuillets suivants, de deux en deux, sont ainsi reculés de deux unités : 130 pour 132, 132 pour 134, jusqu'à 142 pour 144. Puis 143 et 144 se trouvent répétés; 185 est imprimé 285; 186, 176; 187, 287; 216, 116; 279, 179. La dernière feuille, de 8 feuillets, signée Pp, et non numérotée, contient un sonnet, la table, et, comme dans Brunet, un feuillet blanc, dont un côté porte une devise imprimée. » Ces indications peuvent être utiles pour la collation des autres exemplaires de cette édition; mais Urban est-il bien sûr que son exemplaire n'est pas un livre *complété*, c'est-à-dire fait de pièces et de morceaux empruntés à des éditions différentes, ou même raccommodé avec des fac-similés plus ou moins exacts? Les plus habiles s'y laissent prendre : il suffit d'être hors garde.

Belgique. — Sous ce titre : *les Manuscrits de Cheltenham*, le conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Belgique, M. Édouard Fétis, a publié, dans le supplément de *l'Indépendance belge* du 9 décembre, de très intéressants renseignements que nous reproduisons après le *Courrier de l'Art.*

La Bibliothèque royale de Belgique vient de faire en Angleterre une acquisition très importante, la plus considérable qui ait enrichi la section des manuscrits de ce dépôt littéraire depuis sa création. Il s'agit d'un groupe d'environ 400 manuscrits, du IXe au XVe siècle pour la plupart, qui ne formait que la très minime partie de la plus riche bibliothèque qu'ait possédée un particulier. Sir Thomas Phillips, un Anglais archimillionnaire, a consacré, pendant plus de quarante ans, ses immenses revenus à réunir des collections de manuscrits et de livres rares dont la richesse est un sujet d'étonnement et d'admiration pour tous ceux qui en voient l'ensemble dans la belle résidence de sa famille, à Cheltenham.

Les héritiers de sir Thomas Phillips ont obtenu de la cour de la chancellerie d'Angleterre l'autorisation de céder, non à des particuliers, mais à des gouvernements ou à de grandes institutions, des lots de manuscrits dont le prix serait, d'après la loi anglaise, employé en reconstitution de majorat. Des acquisitions importantes ont été faites à ces conditions par les gouvernements allemand, hollandais et belge; l'Italie et la France négocient pour entrer en possession des documents qui concernent leur histoire. Quant à ceux qui intéressent particulièrement l'Angleterre à un titre quelconque, ils sont réservés au *British Museum.*

Par les acquisitions qui viennent d'être faites à Cheltenham, au moyen d'un crédit spécial voté par les Chambres belges, la Bibliothèque royale s'est enrichie d'un choix des manuscrits les plus rares et les plus précieux de nos anciennes bibliothèques monastiques. En voici l'indication sommaire par provenance.

De l'abbaye de Villers : dix-neuf volumes du XIIe au XIVe siècle dont plusieurs portent des traces du pillage et de l'incendie pittoresquement décrits par Van Bemmel dans le dernier chapitre de *Dom Placide.* Ce sont, en général, de beaux spécimens de la calligraphie du moyen âge, parmi lesquels un *Chorale* renfermant un grand nombre de morceaux de plain-chant en neumes du XIVe siècle, et qui peut être considéré comme un document des plus importants pour la musique d'église à cette époque.

De l'abbaye de Cambron : trente-cinq volumes du XIIe et du XIIIe siècle, offrant cette particularité caractéristique d'avoir conservé leur reliure primitive, étant recouverts de peaux non tannées, avec les poils de l'animal. Les auteurs transcrits dans ces volumes sont généralement des Pères de l'Église. Il s'y trouve aussi des écrits de Vincent de Beauvais (*Speculum historiale*), *les Gestes de l'empereur Frédéric II*, par Pierre des Vignes; l'*Histoire de Jérusalem*, par Jacques de Vitry; l'*Histoire scolastique,* de Pierre Comestor; un Priscien et plusieurs autres écrivains religieux du moyen âge.

De l'abbaye de Saint-Ghislain : vingt-trois manuscrits du IXe au XVe siècle qui peuvent compter parmi les plus précieux produits de notre paléographie primitive, et dont plusieurs sont ornés de belles majuscules. Les plus anciens sont des documents intéressants pour l'histoire hagiographique belge. Deux ouvrages de ce même fonds méritent d'être signalés pour leur valeur philologique; ce sont : 1° une histoire

universelle jusqu'à l'année 1276, manuscrit français en deux volumes, du XIVe siècle; 2° le *Lyvre historial de la Bible,* également en langue française et de la même époque. A noter encore un superbe Josèphe, ayant une majuscule historiée de 30 centimètres de hauteur.

Trente volumes, les plus anciens étant du XIVe siècle, proviennent de la célèbre abbaye de Saint-Martin, à Tournay. On sait, dans le monde de l'érudition, que les transcriptions faites dans ce monastère bénédictin, particulièrement sous le premier abbé Odon, étaient renommées pour l'exactitude des textes et pour la beauté de l'exécution calligraphique. Les volumes dont vient de s'enrichir la Bibliothèque royale justifient pleinement cette réputation. Dans le nombre, il faut citer surtout le manuscrit de la *Chronique d'Heriman*, d'après lequel les Bénédictins ont donné leur édition du *Spicilegium.*

Cent dix volumes du XIIe au XIVe siècle forment le contingent de l'abbaye d'Aulne. Ce sont, en général, des œuvres des Pères de l'Église et des commentateurs des textes sacrés; mais il en est d'autres qui présentent un grand intérêt pour l'histoire et pour la science. Tels sont une *Chronique*, de Sigebert de Gembloux, contenant les additions qui ont été publiées dans les *Monumenta Germaniæ*, de Pertz; une *Géométrie d'Euclide*, avec le commentaire de Campanus (du XIIIe siècle); des traités d'Aristote, des opuscules de Cassiodore, de Denys l'Aréopagite, de Beda, et de nombreux écrits d'auteurs du moyen âge. Ces manuscrits sont en bon état, malheureusement sir Thomas Phillips les a fait habiller à la moderne, ce qui n'est pas pour charmer les yeux des curieux d'archéologie littéraire.

De l'abbaye de Stavelot : trois manuscrits seulement, mais d'une importance capitale, des XIe et XIIe siècles : un Josephus, *Antiquitates Judæorum,* superbe volume de grande dimension, orné de deux belles miniatures du XIIe siècle; la *Vie de saint Remacle,* patron de l'abbaye, beau spécimen calligraphique du XIe siècle, et un précieux recueil hagiographique de la même époque.

Parmi les autres monastères dont on a recueilli des débris moins importants, mais qui pourtant se trouvent représentés dans cet ensemble des sources de la paléographie nationale, nous citerons Rouge-Cloître, Saint-Trond, Bethléem, près de Louvain, la Chartreuse de Ruremonde, Sept-Fontaines, Rochefort, Bonne-Espérance, Saint-Martin de Louvain. Outre l'intérêt des textes, beaucoup de ces codices ont celui des annotations ou de certaines particularités historiques, ainsi que celui des ornementations.

Dans le nombre des manuscrits de provenance diverse, il en est qui seront appréciés pour leur importance historique ou littéraire, par exemple:

Une *Chronique du couvent de Rouge-Cloître,* par J. Fr. Vander Auwera, renfermant le récit, jour par jour, des événements qui ont précédé et suivi la suppression du monastère, dans les dernières années du XVIIIe siècle.

Le Passe-temps de Jean Lhermite, journal autographe d'un gentilhomme de la chambre de Philippe II, depuis 1587 jusqu'en 1599, accompagné de dessins à la plume. Ce manuscrit, in-folio de près de 400 pages d'une écriture serrée, est un tableau complet et des plus curieux de l'Espagne à la fin du XVIe siècle. Les dessins, dont l'auteur a lui-même illustré le texte de son journal, sont d'une exécution qui n'est pas maladroite. On y voit, entre autres, un *Jeu de torreaux tenu à Valladolid,* qui est peut-être la plus ancienne représentation figurée du spectacle si populaire en Espagne; de très beaux plans de l'Escurial et de la maison royale d'Aranjuez; l'horloge et la lampe du cabinet de travail de Philippe II; la chaise longue qui servait au monarque lorsqu'il avait la goutte; une vue de la place du palais de Madrid, où des acrobates exécutent sur la corde des exercices comme ceux que font leurs descendants à l'Éden.

Le *Voyage de François Vinchant,* l'auteur des *Annales du Hainaut*, *en France et en Italie dans les années 1609 et 1610*, recueil de 800 pages; très intéressant.

Des Rebellions du peuple des Flandres contre leur seigneur naturel, etc., en trois volumes in-folio, écrits par messire Rombauld Loeds, en 1560.

Recueil du temps passé et affaires domestiques, de Philippe de La Ruelle, avec son voyage à Parme, etc., un volume in-folio du XVIIIe siècle.

Une *Histoire des faits et gestes d'Alexandre Farnèse*, en italien, travail considérable, à consulter par ceux qui s'occuperont de l'histoire des Pays-Bas dans la seconde moitié du XVIe siècle.

Le *Spieghel historiael*, de Jean Van Maerlant. Le même volume contient le poème inédit de *Seven vroeden van binnen Romen* et *Den Boec van der Rosen*, traduction partielle en vers du *Roman de la Rose*, plus quelques fabliaux inédits et fort curieux. Ce volume, du commencement du XIVe siècle, est un des documents les plus précieux pour l'histoire de la littérature néerlandaise. L'Académie flamande est sur le point d'en entreprendre la publication.

Histoire généalogique de la maison de Bergues Saint-Vinoc et d'Ardres, travail original autographe de Marius Voet, le plus consciencieux et le plus érudit de nos anciens héraldistes.

Un recueil généalogique important, probablement de Butkens, et relatif principalement aux familles de Flandre et de Brabant.

L'*Album amicorum*, de Bonaventure Vulcanius, de Bruges, le célèbre professeur de Leyde, contenant des pensées, des signatures de la plupart des hommes marquants de son époque : Théodore de Bèze, Philippe de Marnix, Juste Lipse, Goltzius, etc.

Le *Chronodromon,* de Jean Brandon, religieux de l'abbaye des Dunes, en trois volumes grand in-folio; exemplaire superbe, avec miniatures, probablement exécuté à Gand, le seul complet qu'on connaisse.

Un très joli recueil du XVIe siècle, contenant le *Quadrilogue* et d'autres opuscules d'Alain Chartier, ainsi qu'un petit *Traicté de conseil*, par Guillaume Fillastre, évêque de Tournai ; ouvrage sans doute inédit.

Historia vastationis Leodiensis, exemplaire probablement original du poème d'Angelo de Viterbe sur le sac de Liège par Charles le Téméraire ; il contient un prologue étendu par Mathieu Herbenus, de Liège, prologue qui n'a pas été publié dans l'édition donnée par les Bénédictins.

Ce n'est pas seulement la Bibliothèque royale qui a fait d'importantes acquisitions à Cheltenham. La direction des Archives générales du royaume, représentée par M. Piot, a également tiré des riches collections de sir Thomas Phillips une série de documents très intéressants. Les plus importants sont les cartulaires, qui constituent, comme on sait, des sources précieuses de renseignements pour l'histoire. En voici l'indication sommaire : cartulaire du couvent de Sainte-Élisabeth, précédé d'une notice historique sur la fondation de cet établissement religieux, et contenant des indications intéressantes sur la topographie de Bruxelles et des environs aux XVIe et XVIIe siècles; des cartulaires du couvent de Sainte-Claire, à Bruxelles, des chapellenies de Sainte-Gudule, de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, des monastères de Saint-Hubert et de Stavelot; ceux du métier des drapiers et du métier des épiciers de Bruxelles, car les corporations avaient aussi leur cartulaire, où s'enregistraient les actes relatifs à la communauté. Viennent ensuite les obituaires de plusieurs couvents, qui fournissent des détails intéressants sur beaucoup de grandes familles de Bruxelles et du Brabant; des registres de recettes, biens, revenus et rentes de nombre de maisons religieuses du pays, importants comme sources de renseignements pour la topographie et la linguistique; des registres provenant du grand conseil de Malines, du conseil de Brabant et du conseil de Flandre, et contenant les résolutions de ces cours de justice; un registre du conseil d'État à Bruxelles; enfin, un inventaire des privilèges et autres actes concernant la villes de Maline.

—❧—

États-Unis. — Aux États-Unis, apparition d'un nouveau journal bibliographique mensuel, *the Book-Lover*, sous la direction de Mr. Ingersoll-Lockwood. Le premier numéro date du mois de novembre dernier. Ce périodique s'adresse surtout aux amateurs de livres curieux, d'éditions de luxe, d'estampes, d'autographes et de documents historiques (New-York, William Evarts Benjamin, 6, Astor Place : 5 fr. par an).

La riche bibliothèque du philologue Pott, de Halle, récemment décédé, a été achetée par l'Université de Philadelphie.

The Bookmart de novembre nous donne, d'après *the Library Journal*, une liste assez curieuse et fort édifiante des libéralités et legs faits récemment par des particuliers aux bibliothèques américaines. Cornell University est en procès à propos d'un legs qui lui permettrait de faire construire une nouvelle bibliothèque : Mr. H.-W. Sage avance anssitôt à l'Université 225,000 dollars, qui lui seront remboursés si l'Université entre en possession de son legs, et qu'il abandonne entièrement dans le cas contraire. Mr. C.-H. Hackley donne 125,000 dollars aux écoles de Muskegon, Massachusetts, pour l'établissement d'une bibliothèque publique. Mr. G. Gabriel, raccommodeur de parapluies à New-Haven, lègue 30,000 dollars à la bibliothèque de Yale College et à deux autres institutions. Il faut s'arrêter; mais nous n'épuisons pas la liste.

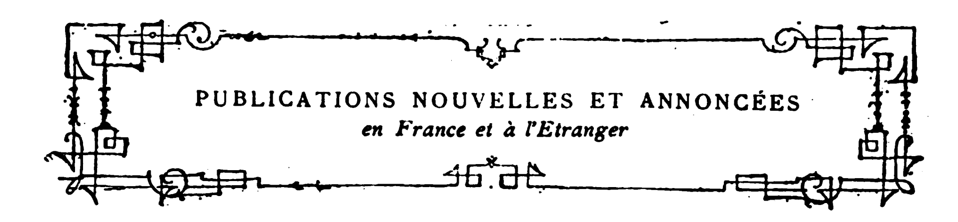
—❧—

Sibérie. — Terminons par une réchauffante nouvelle des pays froids. La bibliothèque qui a éte inaugurée par de grandes fêtes, le 1er août, à Tomsk, en Sibérie, compte déjà plus de 40,000 volumes. On ne dit pas le nombre des lecteurs.

BIBLION.







FRANCE

Une annonce-réclame de l'éditeur Fayart a paru dans tous les journaux, disant : « *La Guerre de demain*, par le capitaine Danrit, vient de paraître en livraisons illustrées à 10 centimes.

« Dans sa lettre-préface adressée à l'auteur, M. Jules Claretie, de l'Académie française, fait en termes éloquents l'éloge de cette œuvre d'utilité nationale. »

On sait que le ministre de la guerre, M. de Freycinet, a aussitôt, pour récompenser le capitaine Danrit de « cette œuvre d'utilité nationale », octroyé un mois d'arrêts au gendre du général Boulanger, le capitaine Driant.

Les almanachs de 1889. — Du 1er septembre au 1er novembre de cette année, on a effectué le dépôt légal de cent soixante-cinq almanachs ou annuaires pour 1889. Les plus vieilles publications de ce genre que nous relevons sur la liste, sont : l'*Almanach liégeois*, le *Double Almanach liégeois*, le *Messager boiteux*, le *Véritable Mathieu Laensberg*, le *Véritable Messager boiteux*, le *Véritable Messager boiteux de Bâle en Suisse*, le *Véritable Messager boiteux de Berne en Suisse*, le *Vrai Juif-Errant* et le *Vieil Almanach liégeois*.

Du 1er au 10 novembre, il n'y a plus eu, au ministère de l'intérieur, que dix dépôts d'almanachs.

La peinture d'abord, l'hostellerie ensuite, le journalisme enfin, cela ne suffisait point au noble seigneur Salis de Montmartre et autres haults lieux. Voici, en ces jours d'étrennes, les *Contes du Chat Noir*, illustrés par MM. Willette, Henri Rivière, Henri Pille, Henri Somm, Loys, Fernand Fau, Steinlein, Uzès, Heidbrinck, tous les féaux enfin de Chatnoirville. Ces contes sont charmants en bien des points et grivois presque toujours. Il en est un qui porte cette dédicace : « Pour Messire Francisque Sarcey, archiprêtre de la critique dramatique, gardien des bonnes coutumes du peuple de Paris, prince en l'art de la périphrase, oncle perpétuel du *Chat Noir*, bon raillard et gonfalonier de toutes galanteries, je ai spécialement escript cettuy conte afin de lui témoigner ma vénération profonde. »

La Grande Encyclopédie. — Les événements qui se sont succédé dans la péninsule balkanique depuis quelques années, et l'importance de ces événements au point de vue de l'équilibre européen, attireront l'attention des lecteurs sur l'article *Bosnie-Herzégovine* publié par M. Leger, professeur au Collège de France, dans la 160e livraison de la *Grande Encyclopédie*. — Nous avons dit parfois que la composition d'une livraison de la *Grande Encyclopédie* était équivalente, comme intérêt, à celle d'un numéro de Revue et encore, aucune Revue n'embrasse-t-elle un aussi grand nombre de sujets. C'est ainsi que le 161e fascicule contient : une notice sur la ville de *Boston*, avec plan ; l'explication du jeu de *Boston* ; un bel article d'ensemble sur la *Botanique* ; un historique de la *Botte* ; la description de la *Botteleuse* ; les biographies du célèbre peintre *Botticelli*, de notre grand sculpteur *Bouchardon*, de l'agitateur arabe *Bou Améma*, etc., etc. — Dans le suivant, trois articles très importants se détachent au milieu de beaucoup d'autres : 1° une étude historique et technique sur les *Bouches à feu* ; 2° un travail d'ensemble sur la *Boucherie*, comprenant des détails industriels, commerciaux, techniques et administratifs ; 3° enfin une monographie du département des *Bouches-du-Rhône*.

Le « Larousse ». — Le 26e *fascicule* du 2e *Supplément* au *Grand dictionnaire Larousse* vient de paraître.

L'agitation politique dont souffre en ce moment le pays donne un intérêt tout particulier aux articles que contient ce fascicule sur la *Démocratie*, sur les *Dépenses* de la France, sur sa *Dette publique* et sur l'inanité des projets de *Désarmement*. On n'y lira pas sans tristesse le récit d'un récent procès motivé par le trafic des *Décorations*, mais il sera facile de trouver une diversion à ces turpitudes dans l'un ou l'autre des 500 articles scientifiques, littéraires ou artistiques qui sont offerts aux lecteurs, et parmi lesquels nous citerons une étude anthropologique sur les *Déformations* du crâne, une description des fouilles de *Délos* et de *Delphes* et un substantiel exposé de la *Démographie* et de l'usage des *Diagrammes*.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX.

Le *Triboulet* a reparu transformé sous la direction de MM. Louis de Meurville et de Bonnefond.

Le *Nouveau Journal* l'avait précédé dans ce travail de rééclosion et de transformation. Il abandonne la politique et se consacre à la publication des principaux chefs-d'œuvre des grands écrivains français et étrangers. Son premier numéro, paru à la fin de novembre (15 c.) contenait une œuvre inédite de Descartes sur le *Souverain Bien.* Si le grand public n'est pas alléché, que lui faut-il donc?

Le journal *le Peuple,* qui a paru dans la première semaine de décembre (Imprimerie Schlœber), coûte 4 centimes le numéro : il s'achète en réalité 5 centimes, mais un *bon* remboursable d'un centime est imprimé sur une marge; ce bon est payé, à présentation, au bureau du journal ou chez divers fournisseurs dont la liste est publiée en 4e page.

Vient de paraître le *Populaire,* journal quotidien de petit format donnant une illustration et quatre pages de feuilleton que l'on peut détacher et plier en format de volume. Prix 5 centimes.

Vient de paraître également *Paris-Province,* organe quotidien à 5 centimes des commis-voyageurs français.

La *Revue Méridionale* a paru le 1er janvier à Toulouse. La première livraison contient des articles signés de noms bien connus dans le monde de l'érudition et de la science, tels que ceux de MM. Léopold Delisle, Paul Meyer, Tamisey de Larroque, etc., tous membres ou correspondants de l'Institut. Elle est dirigée par M. Thomas, professeur à la Faculté.

En préparation: *Fort comme la mort!* par Guy de Maupassant;

Les mémoires du maréchal de Mac-Mahon, qui paraîtront simultanément à Paris, à Londres et à Leipzig. Afin d'assurer à son livre un caractère de fidélité indiscutable, le maréchal se proposerait, dit-on, de soumettre à l'archiduc Albert d'Autriche toutes les épreuves de son travail concernant la guerre d'Italie, tandis qu'il demanderait au comte de Molke de corriger, s'il y avait lieu, ses récits sur certains faits de la guerre de 1870.

ÉTRANGER

Allemagne. — *L'Histoire de l'Art Allemand.* (*Deutsche Kunstgeschichte*), par M. H. Knackfuss, professeur à l'Académie des Arts de Cassel, histoire qui a été déjà signalée dans nos colonnes, est aujourd'hui un ouvrage achevé (Bielefeld et Leipzig: Velhagen et Klasing; 2 vol. avec 900 figures dans le texte ; reliés, 25 marks; 31 fr. 25), et très propre à être donné en étrennes à nos jeunes étudiants de la langue allemande.

— L'éditeur Georg D. W. Callwey, de Munich, met en vente au prix de 10 marks (12 fr. 50), un portefeuille contenant 20 planches de motifs rococo (*Rokokomotive*) tirés de l'architecture et de l'ornementation du château de Hirschberg, par Carl Leibig.

— Le Dr E. Philippi vient de faire paraître à Augsbourg, chez Adelbert Votsch, un petit volume où il étudie la poésie lyrique de Schiller au point de vue idéaliste: *Schillers lyrische Gedankendichtung in ihrem ideellen Zusammenhange beleuchtet von Dr E. Philippi* (in-12; 122 pp.)

— Depuis le mois d'octobre parait à Munich une publication d'art qui peut avoir une grande influence vulgarisatrice. C'est le *Classischer Bilderschatz,* recueil de photogravures des chefs-d'œuvre de l'art de toutes les époques et de tous les pays. La publication est bi-mensuelle, et chaque livraison contient six planches, soit 144 planches par an, pour une souscription de 15 francs.

Angleterre. — Le deuxième volume de l'*Histoire de la littérature anglaise* de M. B. Ten Brink vient de paraître; il traite de Wiclif, de Chaucer, de l'école de Chaucer, y compris Lydgate, du drame anglais au moyen age, et de la prose du XVe siècle.

Société des anciens textes anglais. — Les dernières publications de la *Société des anciens textes anglais* pour l'année 1888 sont, comme nous l'avions annoncé, *The Latin Rule of Saint-Benet,* avec les gloses anglo-saxonnes interlinéaires, et une dissertation sur ces gloses, par le docteur H. Logeman, d'Utrecht; *Two Fifteenth Century Cookery-Books,* datant, l'un de 1430 et l'autre de 1450 environ, avec des extraits de trois autres manuscrits d'Oxford, par Mr. Thomas Austin; et une réimpression du *Curial,* de Caxton, com-

paré avec le texte original d'Alain Chartier par M. Paul Meyer. Mr. F.-J. Furnivall a donné lui-même ses soins à ce dernier volume.

La Société a déjà sous presse un grand nombre de publications pour l'année qui commence. Nous citerons aujourd'hui deux versions en prose anglaise du *Pélerinage de l'homme*, poème encore inédit dans sa forme primitive, croyons-nous, de Guillaume de Deguileville (1330-31). L'éditeur de cette intéressante exhumation est Mr. Sidney J. Hertage.

Travaux de la Société des textes écossais. — La Société des textes écossais (*Scottish Text Society*) a publié pendant l'année courante : *The Legends of the Saints*, 1re partie, sous la direction du révérend W. Metcalfe; *the Works of Ninian Winzet*, vol. Ier, et la seconde partie de la traduction que le Père Dalrymphe a faite de *De Origine, Moribus, et Rebus Gestis Scotorum*, par l'évêque Lesley.

— La *Villon Society* de Londres distribue à ses membres, en supplément à son édition de *The Book of the Thousand Nights and One Night*, la traduction des histoires d'Aladdin et de Zeyn el Asnam, que Mr. John Payne vient de terminer sur le texte arabe découvert récemment.

— L'*Encyclopœdia Britannica* (A. et C. Black, Édimbourg), dont le rédacteur de ces notes s'honore d'avoir été un des collaborateurs, a publié son 24e et dernier volume. Sans parler de son succès en Angleterre, nous savons (voir *the Literary World*, 24 nov.) que les Scribner de New York, qui en ont la vente aux États-Unis, ont déjà fourni 60,000 collections aux souscripteurs américains, et qu'ils comptent en fournir encore au minimum 20,000 d'ici à cinq ans. Ce nombre représente, y compris le prix des reliures, une somme de 50,000,000 francs environ.

— Nous avons reçu *Remarkable Sayings of remarkable Queens*, par Eleanor F. Cobby que nous annoncions le mois dernier. C'est un gentil petit volume élégamment édité, comme tout ce qui sort de chez Elliot Stock. Il contient un chapitre sur Marie Tudor, un sur la « bonne reine Anne », un sur Christine de Suède, un sur la « reine Jeanne », un sur le « Placet » de Marie-Thérèse et un sur Hedwige « l'astre de la Pologne ». Il est d'une lecture agréable et facile, et l'on aime à y retrouver des mots et des légendes historiques qui dormaient au fond de la mémoire.

États-Unis. — Les éditeurs Houghton, Mifflin et Cie ont mis en vente le 28 novembre : *The Life of Delia Bacon*, par Theodore Bacon, avec portrait (1 vol. in-8°, 10 fr.). Miss Delia Bacon, une des Américaines les plus excentriques qui aient encore paru, mais aussi une des plus intelligentes, a été la première à mettre en avant la théorie baconienne qui retire à Shakespeare la paternité de ses œuvres. — *The Birds' Christmas Carol*, par Kate Douglas Wiggin (1 vol. in-12, ill., 2 fr. 50); *Colonial Times on Buzzard's Bay*, par William Root Bliss (1 vol. in-8°, ill., 10 fr.), livre important pour l'histoire de la colonisation américaine; *The Chezzles*, récit enfantin écrit et illustré par Lucy Gibbons Morse (1 vol. in-8°, 7 fr. 50); le treizième volume de la collection *American Commonwealths* consacré à l'état d'Ohio, par Rufus King (1 vol. in-16, 6 fr. 25); *People and Countries visited in a winding journey round the World*, par O. W. Wight, où l'auteur étudie la civilisation aryenne à ses différents degrés et dans tous les lieux où elle a formé des établissements (1 vol. in-8°, 10 fr.).

— Une des meilleures publications récentes de la maison Charles Scribner et fils, de New-York, est, sans contredit, *A History of French Painting*, par C.-H. Stranahan (1 vol. in-8°, ill., 25 fr.)

— La même maison d'édition a mis en vente le mois dernier le premier volume d'une *Cyclopedia of Music and Musicians*, par John Denison Champlain, junior, et William F. Apthorp. L'ouvrage sera complet en 3 vol. in-4° et aura plus de mille illustrations. Le second volume paraîtra vers le milieu de cette année, et le troisième à la fin. Cinquante exemplaires sur cinq cent cinquante en tout sont réservés aux souscripteurs en Angleterre. M. Bernard Quaritch, Piccadilly, reçoit les souscriptions fixées à cinq guinées par volume.

— Les traductions de livres français se multiplient en Amérique. Le *Literary World* du 24 novembre ne contient pas moins de sept comptes rendus d'ouvrages de cette nature : *Francis the Waif* (*François le Champi*), de George Sand, traduit par Gustave Masson, illustré par Eugène Burnand (Routledge et fils), dont le critique parle avec un enthousiasme sincère et qu'il oppose victorieusement à *la Terre* du martyrisé M. Zola; *Song Birds and Seasons*, d'André Theuriet, avec les illustrations de Giacomelli (Estes et Lauriat); *The Wandering Jew (le Juif Errant)*, illustré par A. Ferdinandus (G. Routledge et fils,

3 vol.); *History of Manon Lescaut and of the chevalier des Grieux*, par l'abbé Prévost, avec préface de Guy de Maupassant et illustrations de Maurice Leloir (Philadelphie, Gebbie et C°); *Memoirs of Count Grammont*, par Antoine Hamilton, avec les anciens portraits de Scriven et la plupart des exquises gravures de l'édition récente publiée par Conquet (Gebbie et Cie); un choix des *Poems of Béranger* (J.-B. Lippincott et Cie), *l'Homme qui rit (By Order of the King)* traduit par Isabel F. Hapgood, et *History of a Crime*, traduit par Huntington Smith (Th. Y. Crowell et Cie).

On peut y ajouter *Quatre-vingt-treize*, du même auteur, avec de nombreuses illustrations (Routledge, 2 vol,).

La Revue des poètes. — Ce mois-ci paraît à New York le premier numéro d'un périodique trimestriel entièrement consacré à la poésie et à la critique des poètes, sous le titre *Magazine of Poetry.*

Hollande.— L'éditeur A. W. Sifthoff, de Leyde, nous a envoyé le spécimen d'une fort belle publication in-folio, avec deux grandes planches d'une remarquable exécution, et qui offre, en outre, à ses souscripteurs, toute une série de primes alléchantes. Elle est intitulée : *Kunstkronick. Lectuur voor Ieder* (Chronique des arts. Lecture pour tous).

Pologne.— Nous avons reçu deux grands journaux illustrés publiés à Varsovie : l'un est intitulé *Klosy,* et l'autre *Tygodnik.* Ils sont, par le papier, l'exécution typographique et les illustrations, très capables de soutenir le parallèle avec les autres publications de même ordre qui paraissent en Italie, en France et en Angleterre. Le succès de ces périodiques et celui, toujours croissant, de *Swiat* donnent la plus haute opinion du goût que conserve le public polonais pour la littérature et les arts.

OUVRAGES ANNONCÉS

Angleterre. — Chez Kegan Paul, Trench et C°. *Visions of the Night, in Ballad and Song,* poésies par Mr. W. H. Seal, dont lord Tennyson a accepté la dédicace.

Chez Macmillan et C°. Un nouvel ouvrage sur le Darwinisme, par le Dr Alfred R. Wallace, avec de nouveaux arguments à l'appui de la théorie de la sélection.

Chez Murray et C°. Sir Monier Williams espère que son ouvrage sur le boudhisme pourra paraître très prochainement. Il suit le boudhisme dans tous ses développements à travers les différents pays depuis son origine jusqu'à nos jours. Le livre sera illustré de nombreuses gravures.

États-Unis. — Chez Ticknor et Ce. *Wanderers,* collection de quatre-vingts des meilleures poésies de W. Winter, dans le même format que le *Shakespeare's England* du même auteur.

Chez Charles L. Webster et Ce, *Memoir of General Sheridan.*



FRANCE

L'art du livre. — M. Magnuski, professeur des écoles supérieures de la ville de Paris, est chargé par M. Lockroy d'étudier en Allemagne, Prusse, Autriche-Hongrie, Belgique, Pays-Bas, Italie et Angleterre, les différentes écoles d'apprentissage des cours professionnels se rapportant aux industries du livre.

Les œuvres d'Émile Zola en Angleterre. — Des libraires avaient envoyé à Dublin tout leur stock, pour éluder le jugement qui en a interdit la vente en Angleterre. Les autorités irlandaises, prévenues de l'envoi, attendaient le navire aux docks et ont immédiatement saisi la cargaison.

— La Société des aqua fortistes français vient de constituer son bureau pour l'exercice 88-89 :

Le président est M. Henri Lefort; vice-président, M. Courtry; secrétaire, M. Focillon; trésorier, M. Mongin ; archiviste, M. Penet.

Le Livre à l'exposition rétrospective du travail. — Le Cercle de la Librairie a reçu la note suivante de M. Faye, membre de l'Institut, président de la deuxième section de l'exposition, — Arts libéraux.

« MM. les imprimeurs et relieurs qui posséderaient d'anciennes presses, d'anciens fers ou des outils ayant servi à la confection des livres ou à la fabrication des reliures, et qui voudraient bien disposer de ces objets en faveur de l'Exposition rétrospective du travail, pourraient en informer M. Faye, membre de l'Académie des sciences, président de la commission d'organisation, qui recevrait avec reconnaissance leurs communications, avenue des Champs-Élysées, 95. »

L'Imprimerie à l'Exposition de Copenhague. — M. Breton, compositeur, délégué de la Chambre syndicale typographique parisienne pour visiter l'Exposition de Copenhague, a rapporté du Danemark une collection variée d'imprimés de ce pays. Ces spécimens, qui sont exposés dans les vitrines du musée de la rue de Savoie, permettent de se rendre compte des progrès de l'imprimerie danoise et de comparer la manière de faire en Seeland avec ce qui se fait à Paris.

Il vient en outre de publier un rapport rempli de détails curieux sur sa mission. Nous en extrayons ce qui intéresse particulièrement la librairie française :

La section française du Livre est représentée par trois exposants : MM. Quantin, Delagrave et Plon. La maison Quantin expose quelques-unes de ses magnifiques éditions, comme par exemple : *la Joaillerie de la Renaissance, les Environs de Paris, l'Art au* XVIIIe *siècle, le Dictionnaire de l'ameublement, Hans Holbein, Raphaël, Précis de l'histoire de l'Art, Monuments de l'Art antique, la Renaissance en France, l'Art au Japon*, les œuvres de Victor Hugo, de Flaubert, et la belle collection des imageries enfantines. La qualité des œuvres exposées en compense la quantité, et la maison Quantin a dignement soutenu la réputation de l'imprimerie française.

La librairie Delagrave a une très intéressante exposition de cartes, sphères, collection du musée industriel scolaire, tableaux où sont décrites les différentes professions avec des modèles en nature qui caractérisent ces industries, livres de prix et d'instruction, livres scientifiques, etc. Cette librairie a tenu à honneur d'exposer à Copenhague des Collections qui puissent donner une idée complète des ressources mises en France à la disposition des professeurs pour l'instruction de nos enfants. La librairie Delagrave a pleinement réussi.

De son côté, l'imprimerie Plon n'a pas voulu rester en arrière, et sa vitrine est des mieux garnies. On y voit de très belles gravures, parfaitement tirées, de belles éditions et surtout de magnifiques reliures. Parmi les ouvrages qui attirent le plus l'attention, on remarque principalement *la Terre Sainte, Saint François d'Assise, Benvenuto Cellini, la Russie et les Russes,* dont le texte et l'illustration sont parfaits ; très gentilles aussi les japonaiseries de *Okama,* par Régamey, et *les Chansons de France* pour petits enfants. Ces deux derniers ouvrages démontrent péremptoirement le succès avec lequel on se sert de la chromotypographie en France. Les belles éditions illustrées en ce genre des imprimeries Quantin et Plon en sont la preuve.

ÉTRANGER

Allemagne. — Il vient de se fonder à Berlin une société pour la littérature allemande : *Gesellschaft für deutsche Literatur.* Elle a tenu sa première assemblée le dimanche 18 novembre et a reçu aussitôt près de quatre-vingt-dix adhésions. M. Erich Schmidt a été nommé président; M. Pilger, vice-président; M. Fred. Spielhagen, assesseur; M. Otto Hoffmann, secrétaire; M. Meyer-Cohn, trésorier. Les réunions de la société auront lieu en hiver, le troisième mercredi de chaque mois, en été plus rarement; on y fera ordinairement une conférence qui sera suivie d'une discussion et de communications diverses.

Pérou. — Le *Boletin bibliográfico* de Lima (1er oct. 1888) contient un article sur la bibliothèque nationale du Pérou, d'où nous extrayons les renseignemets statistiques suivants. Le fonds européen se compose de 15.882 volumes ainsi répartis :

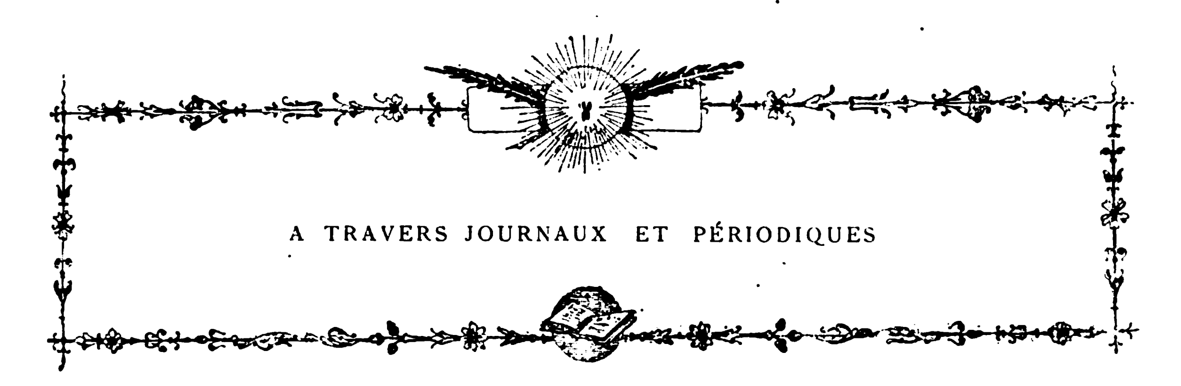
Religion et affaires ecclésiastiques	1.774
Philologie et classiques	881
Philosophie	602
Littérature	1.968
Histoire	2.341
A reporter	7.566

Report	7.566
Médecine	1.030
Histoire naturelle	922
Économie politique et administration	1.240
Jurisprudence	1.598
Encyclopédies	530
Arts, sciences et industries	515
Géographie et voyages	425
Mathématiques, art militaire et art naval	871
Variétés	1.135
	15.832

Le fonds américain comprend 5.697 volumes dont voici le décompte, par nationalité :

Pérou	1.972
Brésil	160
Chili	458
République de l'Amérique centrale	107
Mexique, Cuba et Antilles	326
République de la Plata	524
République de Colombie	628
États-Unis	1.410
	5.697

Dans ce nombre, 165 manuscrits curieux se rapportent au Pérou.



A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Les grands journaux illustrés du monde entier, et même ceux qui ne sont pas illustrés, comme *le Figaro*, ont naturellement fait feu des quatre pieds à l'occasion de la fête de Noël, Christmas, Weihnachtstag et autres noms, et ont pour la plupart publié de grandes et fortes livraisons in-folio, dont le texte, plus ou moins enfantin ou mondain, est constellé d'illustrations et entrecoupé de grandes planches en couleurs, teintées ou en noir, d'après tous les procédés modernes où le soleil aide ou remplace le burin. Nous ne pouvons que citer, dans ce brillant fouillis, *l'Illustrazione* italienne, *the Graphic*, de Londres, *the Christmas Book-Shelf* du *Publisher's Weekly*, de New York, *the Literary World*, de Boston, le *Schorers Familienblatt* (*Salon-Ausgabe*), de Berlin et de Leipzig, le *Gartenlaube*, l'*Illustrirte Zeitung*, la *Neue Illustrirte Zeitung*, et chez nous l'*Illustration*, dont les chromotypies sont véritablement intéressantes par le sujet et remarquables par l'exécution.



FRANCE

Dans la presse quotidienne nous signalerons, en nous excusant d'être obligés d'omettre une multitude d'articles bien faits, instructifs, spirituels et dignes d'être conservés :

XIXe Siècle : un article sympathique sur Henri et Pène de son dernier roman, *Demi-Crimes*, par M. Henry Fouquier (24 novembre), et une chronique assez amusante et fouillée de M. Paul Ginisty sur la revue théosophique *le Lotus* (12 décembre).

L'Écho de Paris. Un cri alarmiste de M. Henry Bauer sur l'Opéra et son administration (7 décembre), et toute une série de pièces, discussions et articles à propos de *Germinie Lacerteux : Pétition de l'auteur demandant à la Chambre des députés la suppression de la commission de censure ;* chronique de Colombine — qui est bien toujours celle de M. Henry Fouquier, mais qui n'est plus du tout celle du *Gil Blas*, — sur la première de *Germinie Lacerteux* (24 décembre) ; *la Vérité au théâtre,* par Henry Bauer (25 décembre) ; *le Mot sale*, du même (26 décembre).

La polémique à propos de cette pièce a envahi la presse entière, et ne serait-ce qu'à ce point de vue, son effet aura été salutaire par la passion qu'elle excite et l'activité de vie intellectuelle qu'elle fait se manifester parmi nous.

L'Estafette. Une jolie et sympathique étude du poète du foyer qui est en même temps un savant universitaire, M. Eugène Manuel, par notre ami Édouard Petit (15 décembre); une fantaisie de Francisque Sarcey sur Vivier, son cor et ses fumisteries, à propos du volume récemment publié sur le même sujet par M. Charles Limousin (16 décembre).

L'Événement. Rentrée d'Arlequine qui frappe à droite et à gauche, à tort et à travers, sur les autres bas-bleus, ses collègues, et, avec une joie toute particulière, sur Ary Ercilaw que nous lui abandonnons, et sur Mme Georges de Peyrebrune, ce que nous lui pardonnons moins, car Mme de Peyrebrune a écrit quelques-unes des meilleures pages de roman de ce temps-ci (13 décembre).

Le Figaro. Un bel article de Théodore de Banville sur les noctambules, sous ce titre : *le Ciel*, et un bon morceau de M. Henry Becque sur *la Censure*, où nous dirons, si vous ne craignez l'horreur d'un calembour, que le bec emporte le morceau (17 novembre) ; les pages sur *le Journalisme* que Zola a mises en tête de la *Morasse ;* des souvenirs intimes de Théodore de Banville sur Edmond Gondinet, si regretté de tous ceux qui l'ont connu, et une réplique, très ferme et pleine d'un bon sens qui ne manque pas de sel, aux critiques de M. Becque sur le nom de Molière donné à un lycée de filles ; cette lettre est signée de M. Auguste Bourgoin, professeur au lycée Michelet (24 novembre).

La Gazette de France (13 décembre) insère un long et curieux factum en réponse à une critique de M. Armand de Pontmartin sur un livre intitulé : *Fauteuils.* Il va de soi que l'auteur du volume et l'auteur du factum sont la seule et même personne, laquelle a exigé, par assignation, l'insertion intégrale de sa réponse indignée.

Dans *le National,* deux feuilletons (26 et 27 novembre) intitulés : *le Tartuffe* et *la Dévotion aisée* du P. Le Moine, écrits par M. Auguste Baluffe et qui valent la peine d'être recommandés au *Moliériste* et aux Moliéristes.

Dans la *Paix* (30 novembre), une chronique intitulée : *les cigales chez les fourmis*, sur les hommes de lettres ou les artistes employés d'administration ; question soulevée naguère par l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux,* et qui a été reprise dans plusieurs journaux, sans avoir été, d'ailleurs, épuisée.

Dans le *Parti national*, une causerie littéraire, pleine d'idées et de faits sur les *Notes et Souvenirs* de Ludovic Halévy, par M. Francisque Sarcey.

Dans le *Public,* nouveau journal à cinq centimes, et même à quatre centimes pour les gens économes, une étude sommaire et un peu blagueuse — ce qui ne veut pas dire qu'elle soit fausse, — sur M. Paul Bourget (5 décembre), et une autre dans le même ton sur Gyp et ses écrits (14 décembre). L'une et l'autre sont signées Paul d'Armon. Le *Public* publie en feuilleton un roman inédit de Jean Richepin.

Dans le *Temps,* une étude entraînante du second volume de l'*Histoire d'Israël* par Ernest Renan, due au brillant critique de *la Vie littéraire,* M. Anatole France.

Enfin, le *Courrier de l'Art* publie des chapitres plus qu'intéressants, piquants et inattendus, sur « Venise dans l'art et dans la littérature française » C'est le discours prononcé par M. P.-G. Molmenti à la première séance du Congrès littéraire international, qui s'est tenu, en 1888, dans cette ville.

ÉTRANGER

A l'étranger nous nous bornerons, cette fois, à signaler — car le temps et l'espace nous pressent, — le numéro du 13 décembre de *Zeitschrift für Bildende Kunz,* la *Revue d'art* si magistralement dirigée par le professeur Dr Carl von Lützow (E. A. Seemann, Leipzig). Ce numéro contient, parmi ses eaux-fortes et reproductions, un spécimen de reliure Grolier, tiré de la collection Hamilton, d'une grande pureté de dessin ;

Une nouvelle publication de la maison Cassel et Cie (Londres), *The World of Adventure (le Monde des aventures)*, qui sera particulièrement agréable aux jeunes lecteurs. Chaque livraison, abondamment et joliment illustrée, in-4°, de 64 pages, coûte seulement sept pence, soit 0 fr. 70 ;

Et une très intéressante monographie de la grande maison d'impression et d'édition américaine Houghton, Mifflin et Cie, publiée dans *The Cambridge Tribune* du 17 novembre, sous le titre : *A Famous Book-Making Establishment. The Riverside Press, owned and operated by Houghton, Mifflin and Co.* Nous reviendrons assurément sur un sujet qui a tant d'intérêt pour nos lecteurs et pour nous.





FRANCE

On annonce la mort (20 décembre) de M. Édouard Aubert, qui a été pendant plus de cinquante ans président de la Société nationale des Antiquaires de France. Il était âgé de soixante-quatorze ans.

— M. François Bazin, professeur de géographie aux écoles Turgot et Colbert, ancien capitaine de francs-tireurs et défenseur de Châteaudun, vient de mourir (décembre).

— On annonce la mort de Charles Blondelet, l'artiste des Variétés, décédé le 2 décembre à Courbevoie, à l'âge de soixante-quatre ans.

Auteur de nombreuses pièces et chansonnettes à succès, Blondelet, après avoir débuté dans les tout petits théâtres, faisait partie de la troupe des Variétés depuis trente-trois ans. L'avant-veille de sa mort, il jouait dans la *Japonaise*.

— On annonce la mort, à Paris, d'un orientaliste distingué, M. Maurice-Alphonse Castaing, l'un des fondateurs de la Sociét d'ethnographie, président honoraire de la Société américaine de France, secrétaire du congrès international des sciences ethnographiques et membre de beaucoup de sociétés savantes et littéraires (décembre).

— M. Léo Delcer, rédacteur en chef du *Progrès*, de la Charente-Inférieure, vient de succomber à l'âge de trente-cinq ans (décembre).

M. Léo Delcer avait été sous-préfet d'Arcis-sur-Aube au 16 mai.

— Nous apprenons la mort de M. Antoine-Joseph Delapaix de Freminville, directeur des constructions navales en retraite, professeur à l'École Centrale des arts et manufactures et membre de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale (décembre).

— M. Lucien Gaulard, ingénieur électricien, bien connu dans le monde scientifique, est mort le 26 novembre à l'asile Sainte-Anne.

Cet ingénieur, qui avait trouvé la solution du problème du transport de l'énergie et de la distribution automatique pour l'éclairage électrique des villes et avait obtenu le grand prix international à Turin en 1884, à Londres en 1885, et le diplôme d'honneur à Paris en 1886, est mort dans le dénument le plus complet, après avoir vu les contrefacteurs étrangers s'enrichir avec son invention.

— On annonce la mort de M A. Hadamard, professeur au lycée Louis-le-Grand (fin de novembre).

— M. Maillard, directeur du journal conservateur *la Montreuilloise*, est décédé le 11 décembre à Montreuil-sur-Mer.

— Nous apprenons la mort, en Suisse, du comte Paul Riant, membre de l'Institut, frère de M. Ferdinand Riant, conseiller municipal du huitième arrondissement (décembre).

Le comte Paul-Édouard-Didier Riant avait succédé, en 1880, à M. de Saulcy, comme membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il était âgé de cinquante-deux ans.

Alsace. — On annonce de Colmar (novembre) la mort du poète-pâtissier Jean Mangold. En même temps que Mangold fabriquait des pâtés de foie gras très renommés, il composait, en dialecte colmarien, des saynètes, des satires, des comédies. Les plus connues de ces pièces sont : *la Triple noce dans la vallée des balais*, musique de Weckerlin, et *Hans et Gretel*, musique de Heyberger.

M. Mangold était âgé de soixante-douze ans.



Angleterre. — On annonee la mort, à Londres, de miss Bradlaugh, fille du député libre penseur de Northampton (décembre).

Miss Bradlaugh était une des principales collaboratrices de son père dans le journal de celui-ci, le

National Reformer, et jouissait d'une certaine renommée dans le monde démocratique anglais.

— Mr. William Richard Fisher, avocat, auteur d'un livre estimé sur les hypothèques : *The Law of Mortgage and other Securities upon Property* (1856), et d'une monographie complète intitulée *The Forest of Essex;* its History, Law, and Ancient Customs, and the Wild Deer which lived in it (1887), est mort à Guildfod, le 17 novembre, âgé de 64 ans.

— M. J. H. Glascott est mort à Dublin, le 26 novembre. Savant généalogiste, il fut l'aide principal d'Ulster dans ses publications spéciales : *Landed Gentry* et *Peerage and Baronetage*.

— On annonce la mort de Mr. Laurence Oliphant, Fils d'un ancien premier juge de l'île de Ceylan, il était né en 1825. Après avoir voyagé fort jeune aux Indes, où il eut la fortune exceptionnelle d'accompagner le ministre Jung Bahadour au Népaul, comme il le raconta dans son *Voyage à Katurandhu*, il fut admis au barreau.

Il parcourut avant la guerre de Crimée, la Russie méridionale et l'Asie Mineure, et publia le résultat de cette tournée dans son livre les *Côtes russes de la mer Noire*. Le comte d'Elgin le fit son secrétaire privé et l'emmena au Canada, dont il était vice-roi. Il en revint avec un volume, le *Minnesota et le Far-West*. Ayant obtenu la faveur d'être admis dans l'état-major d'Omar-Pacha, il publia un récit de la campagne de ce remarquable officier de fortune.

Lorsque lord Elgin fut envoyé en Chine en mission extraordinaire, en 1857, Mr. Oliphant était de sa suite, et, dès 1860, il mettait au jour son ouvrage peut-être capital : *Récit de la mission de lord Elgin à la Chine*. Nommé chargé d'affaires de S. M. Britannique au Japon, il donna sa démission en 1861, à la suite d'une attaque meurtrière dont il fut l'objet de la part d'une bande d'assassins soudoyés. Après avoir figuré quelques années au Parlement, il rentra dans la vie privée et se consacra à la littérature.

Ses romans *Piccadilly*, *Altiora Peto*, eurent un vif succès auprès des connaisseurs. Il rédigea un volume intéressant intitulé le *Pays de Galaad*, et résuma ses expériences dans un petit livre à la saveur un peu âcre, *Traits et Travestissements*.

Dans ces dernières années, après avoir passé par une secte communiste et théophilanthropique américaine, il s'était associé à la nouvelle école spirite de Mme Blovatzky et du colonel Sinnett, et avait publié un traité de philosophie hermétique et de transcendentalisme à moitié bouddhique qui avait fait un certain bruit. Il est mort près de Londres, loin de la maison qu'il s'était bâtie au pied du mont Liban.

— On annonce le décès de miss Kathleen O'Meara, écrivain d'origine irlandaise, dont le dernier ouvrage, publié en français et en anglais, *le Salon de Madame Mohl*, avait été remarqué (novembre).

Belgique. — On annonce d'Anvers la mort du poète flamand Jean von Beers, père du peintre (novembre).

États-Unis. — Nous apprenons la mort de Joseph F. Ainsworth, un des plus grands éditeurs de livres scolaires des États-Unis (3 novembre). Il était né en 1824.

— Nathaniel Currier, éditeur d'estampes bien connu, est mort à New York, le 20 novembre. Il était né en 1813.

— Mrs. Marie Pitman, de Boston, qui, sous le pseudonyme « Margery Dean », s'est acquis un grand renom d'écrivain en Angleterre et en Amérique, vient de mourir à Paris d'une maladie nerveuse (décembre).

— O. W. Wight, traducteur de Pascal, éditeur de Montaigne, des œuvres de Mme de Staël, etc., et auteur d'un volume intitulé *A Winding Journey Round the World*, que la maison Hounghton, Mifflin et Cie a récemment mis en vente, est mort à Milwaukee (novembre).

Hongrie. — On annonce la mort, à l'âge de soixante-dix ans, d'un géographe célèbre, M. Jean Hunfalvy (décembre).

Il avait pris part à la Révolution de 1848 et avait subi, à la suite de la répression, une assez longue détention.

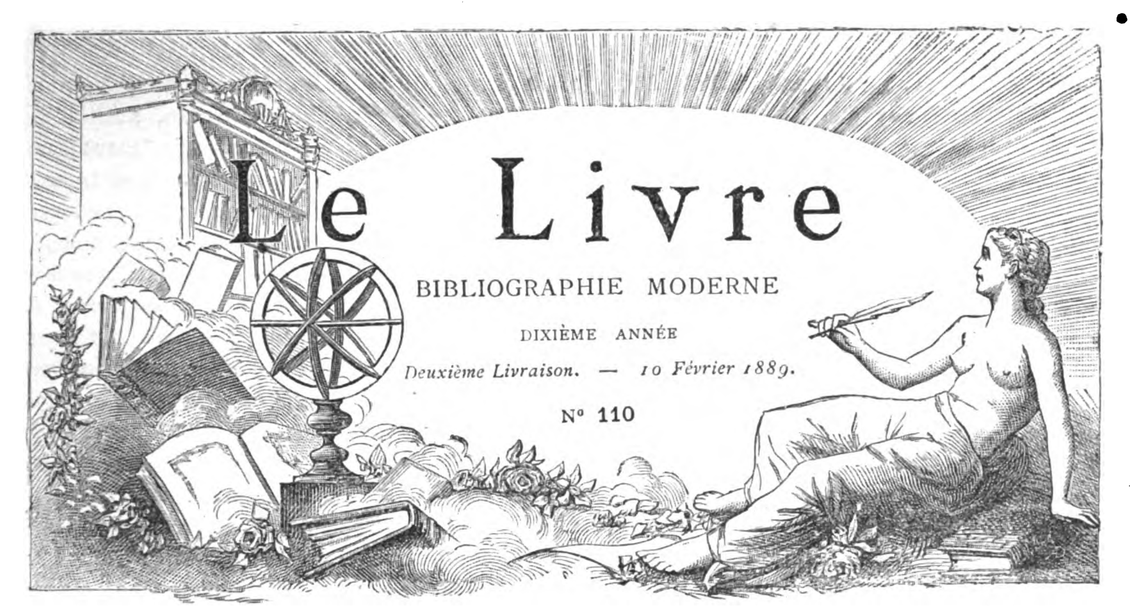
Professeur au collège de Kasmark, il avait été suspendu, puis exclu de l'enseignement dans toute la Hongrie pour avoir défendu, avec trop de passion, l'indépendance des écoles protestantes.

Réadmis en 1866 dans les cadres de l'enseignement officiel, il professait, depuis 1870, la géographie à l'université de Buda-Pesth.

La Faculté de médecine de Buda-Pesth vient de perdre un de ses maîtres les plus distingués, le professeur d'anatomie Joseph Lenhossek, né en 1818 (décembre).

M. Lenhossek avait fait faire de grands progrès à l'étude du système nerveux central et à l'histologie du cerveau. Il avait fondé le musée anatomique de Buda-Pesth, et avait lui-même réuni, dans son domicile, une collection rare de préparations histologiques relatives, en grande partie, au cerveau. L'Institut de France lui avait accordé un de ses prix les plus considérables.

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Contes du Chat Noir. — (*L'Hiver*), par RODOLPHE SALIS, préface de Philippe Gille; nombreuses illustrations. Paris. Librairie illustrée. Un vol. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Accourez, Ombres des Maistres Conteurs d'antan, amys du gay sçavoir, abstracteurs de quintessences, distillateurs de sotties, gens bailleurs de pointes et de gentils proupos,... Montmartre a poussé le vieux cri de *Montjoye!* — Un conteur est né à la butte!

Les moulins tournent en fête et décoëffent les honnestes Damoiselles; l'on mène grand bruit dans les tripots et tavernes, et de l'illustre *Cabaret du Chat Noir* partent des hymnes qui rappellent les vieux Noëls bourguignons : — Un conteur est né à la butte!

Un conteur, non point pauvre romancier de cité, mais joyeux disant, attifeur de phrases gentilles, ourleur de gras dictons, ravaudeur de traditions pantagruéliques et donneur de gabatine souefve et friande à l'imagination. Les fées Lorettes ont entouré son berceau et lui ont prodigué leurs dons, le rire large et sonore, l'image ingénieuse et fleurie, l'esprit subtil prompt à s'aiguiser sur la pierre angulaire du *Que sais-je!* et du *Peut-être!* La verve montmartroise, l'ironie infinie et provocante, et les artifices Ruggiériques des discours pompeux pétaradant sur un moderne *zutisme*. — Elles l'ont fait Roi de la fantaisie à Chatnoirville en Vexin, sa patrie, Roi de l'éternelle fête des fous, et il règne, de par elles, sur un peuple de sujets musards, chercheurs de rimes d'or et de phrases bien drapées, au milieu des Cythères contemporaines où Pierrot refait la Rapinéide, où Clitandre hypnotise la Muse, où Gambrinus verse sans fin l'hydromel; — un conteur est né à la butte : Rodolphe Salis, aimable compaignon des gallants drilles, poëtes éventés, estourneaux, chercheurs de lune et hustineurs de Rabat-Joye, amy de tous ceux qui ont pour devise *Bene vivere et lætari*. — Le premier livre de ses conteries vient de paraistre. Ce sont *Contes d'hiver*, et point ne sçache de plus frisque, musquine et lunatique lecture. On cuydroit que Messires de Verville, Straparole, d'Ouville et autres miraclifiques escrivains du vieux temps lui ont prêté sapience, caquetaige, beau langaige et mutine espièglerie, tant ces récits nous affriandent et nous tiennent dispos et éveillés comme pottée de souris ou nombril chatouillé,

même parfois nous font-ils nous esclaffer à gueule bée comme la fente d'un royal pourpoint. Et quelle plantureuse moisson de vives et enjouées illustrations! Tous les tenanciers du gentilhomme conteur-cabaretier se sont mis en frais de plume et de crayon pour enluminer le texte, page à page, corps à corps, avec la jouvence et l'esprit du maistre adorneur d'anecdotes pimenteuses et hardies.

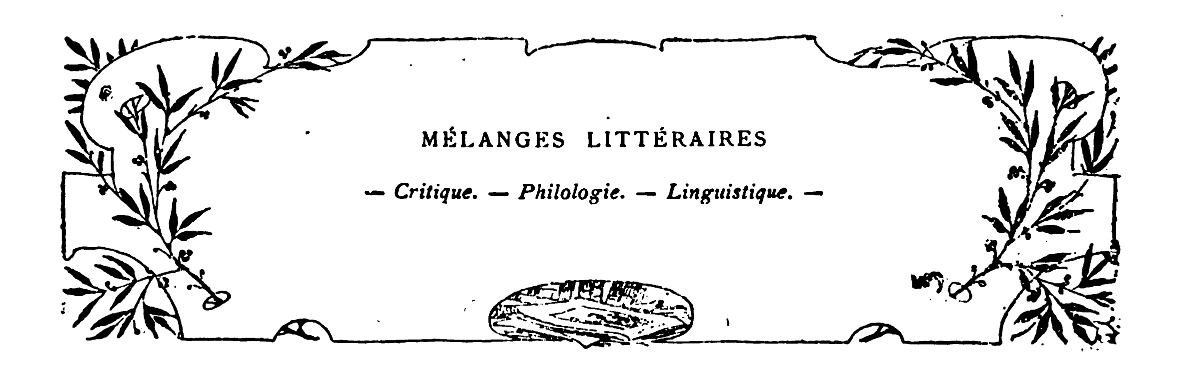
Un conteur est né à la butte! — Nous le saluons par le cri de *Montjoye-Montmartre !* et nous invitons nos doctes lecteurs et mignardes lectrices à se pourvoir de cettuy bouquin, proche cousin des *Contes drôlatiques*, en expectant le prochain recueil des *Contes du printemps*, qui florira avec la feuille nouvelle en la Librairie illustrée de la lunatique rue du Croissant, jouxte la rue Montmartre, aux entours de l'antique Cour des Miracles. U.

Sodome, par Henri d'Argis, préface de Paul Verlaine. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888; Alph. Piaget, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré la note outrecuidante que l'éditeur a glissée dans le volume, il nous faut dire qu'il n'y a rien de « sublime » dans cette analyse peu ragoûtante du cas de Jacques Soran, s'acheminant à la sodomie par un commerce de débauche avec une goule de trottoir, qui, comprenant que ce détraqué ne veut pas de ce qui est de la femme, lui « propose, avec une explicité complaisante, des baisers savants et experts d'une bouche se montrant horriblement édentée et baveuse, avec des lèvres lippues et tombantes, et... » Il est impossible de transcrire ici la fin de la phrase, non plus que d'indiquer même d'un trait léger par quelles déviations du sens génésique ce Soran délaisse sa jeune femme pour séduire un jeune homme rencontré au Hammam.

Toutefois, disons que M. d'Argis a su représenter avec une terrible force la torture d'inassouvissement de ce malheureux chercheur de sensations hors nature.

M. d'Argis nous promet un second volume intitulé : *Gomorrhe*. Est-ce qu'il compte vouer son talent exclusivement aux analyses des dérèglements génésiques ? Nous devons charitablement le prévenir que, sur cette matière, les ouvrages solides des Moreau de Tours, des Martineau, des Mantegazza, sont autrement intéressants et plus fournis d'enseignements. P. Z.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Un brelan d'excommuniés, par Léon Bloy. Paris, Albert Savine. Un vol. in-18. — Prix : 2 francs.

Léon Bloy, le *Caïn Marchenoir* du curieux et puissant roman *le Désespéré*, ce livre chargé à dynamite qui n'a blessé personne, — la presse ayant fait assez piteusement le vide autour de l'explosif, — Léon Bloy, qui est devenu aujourd'hui le véritable derviche hurleur du *Gil Blas*, vient de publier récemment un livre-calvaire où il montre, hautains et superbes, trois contempteurs du bas public : Barbey d'Aurévilly, Ernest Hello et Verlaine, dont il recouvre les personnages des trois costumes symboliques et épithétiques suivants : *l'enfant terrible, — le fou, — le lépreux*.

Ces trois physionomies, ou plutôt ces trois eaux-fortes sont mordues largement et profondément, non point avec cet acide vitriolesque dont le portraitiste féroce sait d'ordinaire si bien enduire ses victimes — (qu'on pourrait le nommer *la veuve Gras de la littérature*), — mais avec un perchlorure d'enthousiasme violent et sincère pour les œuvres de ces trois illustres bannis de gloire.

Je me sentirais mal habile à analyser par le menu cette forte brochure, qui s'ouvre ainsi qu'un remarquable tryptique où les trois excommuniés apparaissent comme auréolisés et canonisés par le fulgurant talent de Léon Bloy, talent que Jules Barbey d'Aurévilly comparait naguère si pittoresquement, à de la ronde bosse peinte.

La manière de Bloy n'est point minutieuse,

patiente, analytique; elle est puissante et montre ses arêtes vives, ses couleurs crues; il écrit comme sculptent les Caraïbes, avec le scalpel et l'emporte-pièce; il ne faut lui demander ni du ténu, ni du fignolage, mais les choses qu'il frappe et martelle sont largement signées de sa main sauvage et pesante.

Ce livre est à lire et à conserver; Bloy y enregistre et y timbre pour la postérité trois des plus nobles figures d'artistes de ce temps. La préface, qui montre le souverain mépris dans lequel le catholicisme moderne détient l'art, forme un avant-propos digne de l'œuvre, et nous pouvons comprendre comment les trois catholiques, à divers titres et origines, qui font l'objet de ce brelan ont dû s'élever eux-mêmes, isolés dans les cryptes sonores de l'art, sans espérer jamais entendre les *magnificat* consolateurs des frères endormis dans le giron de l'Église. U.

Boileau, Charles Perrault, par ÉMILE DESCHANEL. Paris, Calmann Lévy; 1888. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce nouveau volume, qui forme la quatrième série du *Romantisme des classiques*, l'éminent professeur du Collège de France, étudie tour à tour Boileau, « le législateur du Parnasse », le défenseur des anciens dans la célèbre querelle des anciens et des modernes, de notre temps si violemment attaqué par les romantiques, et Charles Perrault, l'aimable auteur de *Peau d'âne*,

Si *Peau d'âne* m'étoit conté
J'y prendrais un plaisir extrême.

qui tenait, lui, pour les modernes, et pour lequel Victor Hugo et ses amis avaient certainement un faible. Rien que ce piquant contraste entre les deux écrivains donnerait déjà l'envie de le lire, ce volume, si l'on ne savait tout ce que les écrits de M. Émile Deschanel renferment d'esprit, de bon sens, et aussi d'aimable fantaisie. Ce n'est pas seulement sur leur titre qu'on les lit : on y apprend beaucoup, et l'on s'y plaît tout autant.

Que M. Émile Deschanel nous montre quels services Boileau a rendus aux lettres françaises par sa ferme raison, par sa haine et sa verve contre les méchants écrivains, comment il engagea définitivement le génie français dans la voie qui était vraiment la sienne, et dont l'auraient fait sortir les poètes maniérés ou alambiqués, boursoufflés ou grotesques qui, lorsqu'il parut, tenaient le haut du pavé en France, ce n'est pas là assurément que nous placerons l'originalité de son livre. Cette justice, d'autres que lui, et avant lui, même Sainte-Beuve (seconde manière), même Victor Hugo — pas souvent il est vrai — l'ont rendue à Nicolas. Mais c'est la façon dont ce jugement est rendu, motivé, qui en fait ici le prix; c'est aussi le rapprochement très neuf et aussi très exact entre ces deux esprits novateurs que nous voyons également apparaître avec Boileau en 1660, et avec les romantiques en 1825. Ce n'est pas que M. Émile Deschanel admire tout dans Boileau. Il fait ses réserves à son égard, comme aussi à l'égard des romantiques. Si les romantiques ont souvent péché par trop d'imagination, Boileau n'en eut pas assez. Ses invectives aussi dépassèrent quelquefois la mesure et dégénérèrent en injures adressées aux personnes.

Plus douce, plus souriante nous apparaît la figure de Charles Perrault : poète fort médiocre assurément dans son poème du *Siècle de Louis XIV*, mais admirable conteur en prose. M. Émile Deschanel a des pages adorables sur les contes de fées, et l'on voit que le critique ne les apprécie pas moins aujourd'hui que l'enfant les aimait autrefois.

Si maintenant l'on veut se faire une idée du talent particulier de M. Émile Deschanel, il nous semble qu'il faut se le représenter comme un homme d'un goût très sûr, très fin, qui a lu prodigieusement, et qui aux rapprochements ingénieux, profonds que lui suggère cette vaste lecture, ajoute encore les aperçus que lui fournissent les autres arts : la peinture, la statuaire, la musique. M. Émile Deschanel nous apparaît volontiers comme un dilettante, achevé, qui transporte dans la littérature une foule d'idées, d'images, de préceptes empruntés aux autres arts. Sa critique est presque de l'art comparé. Mozart lui aidera à comprendre Racine, Michel-Ange, à comprendre Corneille, « à peu près, dira-t-il, comme Michel-Ange, pour étaler sa science anatomique en développant des musculatures excessives, donne à ses statues des postures parfois impossibles (exemple, celles du *Jour* et de la *Nuit*, au tombeau des Médicis à Florence) ainsi Corneille se plaît à inventer des situations inouïes, où puissent se déployer avec emphase les triomphes de la volonté, parfois uniquement pour elle-même, et saillir les muscles énormes de ses vers grands et tourmentés. » — Ailleurs parlant de l'emphase littéraire, qui vient la plupart du temps, non de ce que l'écrivain est trop ému, mais de ce qu'il ne l'est pas assez, il dira excellemment : « L'écrivain alors essaye, en suppléant à la sensibilité par l'imagination, de tromper le public et lui-même; il se bat les flancs. Il emploie des figures qui dépassent les choses... Une ou deux notes de sentiment juste,

comme cinq ou six notes de Haydn ou de Mozart nous toucheraient plus que tout ce fracas. » — Pour condamner l'abus des descriptions dans lequel tombent tant d'écrivains contemporains, il citera ce mot du peintre Gros : « Quand il y a trop de détails, il n'y en a pas asssez, » entendant par là « que le relief s'efface dans les détails multipliés ». E. A.

Histoire de la littérature française (*depuis 1815 jusqu'à nos jours*). *Première partie*, par Charles Gidel, proviseur du lycée Louis-le-Grand. Paris, 1888; Alphonse Lemerre, éditeur. Un vol. in-16 elzévir. — Prix : 6 francs.

L'ouvrage de M. Ch. Gidel, dont ce volume forme la première partie, se distingue de la classe commune des histoires de la littérature par la substantielle et sagace critique; le proviseur du lycée Louis-le-Grand, qui fut un excellent professeur de rhétorique, ne fait pas grand cas des opinions vulgaires; c'est un jugement raisonné, tiré de son goût éclairé, qu'il présente au lecteur, en le fondant sur des citations bien choisies. Il n'hésite ni à signaler les défaillances et les erreurs des talents en vogue, ni à relever le mérite de ceux que la mode dédaigne. Par exemple, il admire Victor Hugo dans une juste mesure, et c'est à Victor Hugo lui-même qu'il emprunte l'éloge de Casimir Delavigne.

L'étude sur Scribe et son théâtre est très fine et fort sensée. Aujourd'hui il est presque obligatoire parmi les jeunes générations de mépriser la « formule » dramatique de l'auteur du *Verre d'eau*, de *Valérie*, et, des cent et quelques pièces de tout ordre et de tout genre qui forment le théâtre de Scribe. M. Gidel leur montre qu'il y a plus qu'on ne croit d'observation, et même d'audace, dans ces pièces, et qu'elles peuvent fort bien servir d'élément d'information pour reconstituer l'état d'esprit de la société dont elles charmaient les soirées.

M. Gidel ne dépense pas moins d'effort à réhabiliter Ponsard, non pas en prêchant, guindé sur des doctrines toujours attaquables au nom de doctrines contraires, mais en reprenant dans l'œuvre du poète pour le mettre en lumière le mérite réel et durable de la noble inspiration, et les qualités propres de son style « discret, précis, élevé et vigoureux, toujours approprié au caractère des personnes, toujours en harmonie avec le drame qui agit; il ne rêve jamais dans un délire lyrique ».

C'est à Ponsard que s'arrête la première partie de l'histoire littéraire de ce siècle : il marque la réaction contre le mouvement romantique au théâtre.

Le chapitre consacré au *Romantisme* est le plus topique du livre. C'est là que l'on peut le mieux apprécier le libératlisme littéraire de M. Gidel, qui attaché par éducation, par tradition, par fonction, aux idées classiques, sait cependant tenir compte du mouvement continuel des esprits et faire large part aux innovateurs, pourvu qu'ils aient le goût pur et la langue claire. P. Z.

Un roi qui s'amusait et la cour de Westphalie. Dentu, éditeur. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est signé *Un indiscret*, et il ne contient pas de grandes indiscrétions ! Il a un grand défaut, c'est de se tenir entre l'anecdote et l'histoire, de sorte qu'il n'est pas assez amusant pour le premier genre ni assez sérieux pour l'autre. Tout le monde sait que Jérôme Bonaparte fut un souverain léger et éphémère ; s'il n'a pas fait de bien à la France, il ne lui a pas fait de mal, et il s'est battu en soldat à Waterloo. Il fut un instant héritier présomptif du trône, et aujourd'hui il est l'ascendant, père ou grand-père, des derniers représentants candidats de la dynastie napoléonienne. Aussi aurait-on désiré de lui une histoire plus complète.

The Secret drama of Shakespeare's Sonnets, by Gerald Massey. London, Kegan Paul, Trench et C°, 1888. Un vol. petit in-4°; I-vjjj, 482 pages.

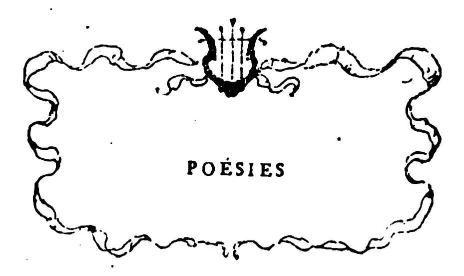
Les sonnets de Shakespeare, ces gemmes d'une eau merveilleuse, taillées et serties par le plus merveilleux des artistes, ont été et sont encore, dans leur ensemble, une énigme pour beaucoup des admirateurs du poète. On a proposé bien des solutions : les uns y voient une sorte d'autobiographie, de confession poétique, où le poète, ne parlant que de lui, nous révèlerait un Shakespeare inattendu, plein de contradictions et de trouble, et d'une moralité qui n'aurait pas fait rougir les mignons de Henri III. D'autres n'y veulent voir qu'une expression dramatique et impersonnelle de sentiments fictifs, ou appartenant à un de ses amis les plus chers, Southampton ou William Herbert. C'est la vieille école, presque sans adeptes aujourd'hui, tellement la critique a reconnu et signalé les impossibilités auxquelles elle se heurte. Un écrivain brillant, à qui ne manquent ni l'ardeur de l'enthousiasme pour les chefs-d'œuvre littéraires ni la connaissance intime de ces chefs-d'œuvre, aliment

nécessaire du feu dont il est enflammé, le professeur Dowden croit que Shakespeare doit s'ajoûter à la longue liste des poètes allégoriques, et qu'en ses sonnets il continue la tradition de Guillaume de Lorris et de Chaucer chantant des abstractions telles que le Temps, la Beauté, la Bonté, la Poésie. Pour ingénieuses que soient ces explications, ce sont des hypothèses qui n'ont guère d'autre autorité que celle qui s'attache au nom de leurs auteurs, et qu'on adopte ou qu'on rejette suivant la tournure de son esprit ou l'impulsion de son tempérament.

Il y a déjà une vingtaine d'années que M. Gerald Massey a trouvé et offert le fil conducteur dans ce dédale. Soit dédaigneuse inattention, soit confiance inébranlable en leur propre infaillibilité, soit tout autre motif aussi humain, mais moins avouable, beaucoup des *leaders* reconnus de la critique shakespearienne ont jugé bon d'*ignorer* les travaux de M. Massey. L'édition qu'il en vient de donner, sous un titre nouveau, tombant au milieu de l'excitation produite par la prétendue découverte d'Ignatius Donelly, ne passera pas inaperçue, il faut l'espérer. Je viens de parcourir ce gros livre, d'impression compacte, où le texte des sonnets est précédé et suivi d'une étude minutieuse, poussée aussi avant que possible dans tous les sens, et j'avoue être sorti de cette lecture convaincu. M. G. Massey expose nettement les opinions de ses adversaires et leurs preuves, quand ils en apportent; il les combat avec une véhémence de croyant, mais aussi avec des arguments positifs et propres à communiquer sa croyance. Il serait trop long de résumer ici cette polémique, et trop aride de donner, en une énumération toute nue, la liste des preuves qu'il a su tirer, avec une industrie et une puissance de dialectique bien remarquables, des sonnets mêmes, des autres œuvres de Shakespeare, de ce qu'on sait sur sa vie, des témoignages contemporains et de l'histoire générale de son temps. Il nous suffira de dire brièvement le résultat auquel il est arrivé. Pour lui, les sonnets de Shakespeare se divisent en sonnets *personnels* et en sonnets *dramatiques*. Les premiers ont des effusions lyriques où l'on reconnaît l'âme sereine, profonde, du grand tragique, où toutes les âmes humaines se reflétaient sans la troubler. Les autres ont été composés pour quelques personnes de son entourage le plus intime, tantôt pour le comte de Southampton, tantôt pour Élisabeth Vernon, tantôt pour William Herbert, et le poète met dans la bouche de ces personnages les vers qu'il anime de leurs passions.

Je ne me porte pas garant de l'exactitude absolue de tous les détails du système de M. Gérald Massey : tel point reste douteux; tel autre peut paraître à un esprit autrement préparé que lui obscur ou téméraire : il est de trop bonne foi pour ne pas être le premier à en convenir. Mais il se dégage de son livre une clarté indéniable, et il ne se vante pas en nous disant par son titre qu'il nous dévoile le secret des sonnets de Shakespeare.

B.-H. G.



Le Poème du XIXe siècle, ou le Doute, par Marc Bonnefoy. Un vol. in-18 jésus. Paris, Sauvaître, éditeur; 1888. — Prix : 3 francs.

L'ampleur du titre porte la marque d'une bonne foi audacieuse et d'une audace qui ne doute de rien. Les intentions sont généreuses; la désolation que laisse le doute dans les âmes et la dépression consécutive des ressorts les plus délicats de la race, voilà ce qu'a voulu montrer en vers souvent bien frappés M. Marc Bonnefoy. Il est franchement spiritualiste et se refuse à l'hypothèse d'un monde de hasard. La conclusion de son poème est une glorification de l'idée de Dieu :

L'homme obscurcit en vain l'éclat de son génie;
Pour méconnaître Dieu, l'athée en vain le nie;
S'il pratique le bien, il s'inspire de lui,
Et se rapproche ainsi de ce Dieu qu'il a fui.

Ce ne sont que des fragments, nous annonce M. Bonnefoy; son dessein serait-il donc de les refondre dans un ouvrage plus considérable? La nécessité n'en est pas évidente.

Le premier fragment retrace une course à travers la création éternelle sous la conduite de Newton, qui engage un long colloque avec le siècle; puis nous retrouvons, dans un musée de divinités antiques, les dieux et déesses déchus pleurant leur culte abandonné; ensuite c'est Napoléon debout sur sa colonne, qui débite de médiocres petits vers pleins d'un orgueil très napoléonien. Les meilleurs passages, à notre goût, on les lira dans la partie intitulée : *la Vie est bonne*, et tout particulièrement le fragment d'*Un coin de fête;* il s'en répand un air de calme bonheur, une illusion des douceurs de la vie qui

seraient capables de séduire pour un instant un adepte convaincu d'Arthur Schopenhauer. C'est bien un peu romance, ce que se disent Marcel et Bertha, mais quoi? Est-il si malheureux homme qui n'ait à certaine heure chanté au moins une fois la romance de l'amour, et, le bandeau sur les yeux, juré sincèrement à une femme :

. . . . . . Avant de te connaître,
A toutes ces splendeurs, j'étais indifférent;
Mon cœur restait fermé, je vivais ignorant
Des intimes rapports des choses à mon être.

. . . .

Mais depuis l'heure sainte où je t'ai rencontrée,
Tout est poétisé, tout est beau, grâce à toi.

Le dithyrambe alterné de Marcel et de Bertha, l'auteur le fait répéter par Pauline et Laurent dans le *Chant de la jeunesse;* mais il a eu tort de se fier à l'adage commun : *bis repetita placent.*

Le Poème du XIX[e] *siècle* n'est pas, à vrai dire, une œuvre sublime; mais, malgré les inégalités de l'inspiration et du style, c'est une œuvre honorable imprégnée d'une poésie qui console et encourage au bien. P. Z.

Marie-Madeleine, par JEAN BERTHEROY, poème; préface par François Coppée, eau-forte de Ary Renan. Paris, Paul Ollendorff; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Avec une hardiesse et une témérité de vrai poète, envolé dans les espaces, c'est une vision purement poétique et sentimentale de la fameuse *Marie-Madeleine* que nous donne Jean Bertheroy. En ce poème, d'une séduisante allure, il nous peint une délicate et fine vision de l'amoureuse du Christ et non la courtisane affolée de passion, que nos idées modernes, que nos sens épris du positif voient de préférence dans la Marie de Magdala. Nous nous figurons une Orientale plus charnelle dans l'amour, plus soumise aux souffles voluptueux des pays chauds. Dans toutes les parties de son poème, l'auteur est resté dans les hautes régions de l'idéal, se refusant à salir son héroïne d'appétits réels, lui donnant sans doute ainsi un charme plus mystique, mais lui enlevant de la vie, de la passion terrestre, pour l'enfermer dans le cadre plus étroit, plus hiératique de la légende. N'est-ce pas là le défaut de cette belle œuvre pleine de vers sonores et gracieux? L'idée est certainement plus élevée, elle redonne comme une fleur de virginité à cette chair lassée de courtisane éprise de Jésus; mais, à notre sens, elle l'éloigne davantage de ce qu'elle a dû être, en la plaçant sur ce piédestal, en pleine lumière du ciel, loin des ardentes et enveloppantes effluves de la terre. Nos esprits seront peut-être plus séduits, captivés aussi par la magie du rythme; notre nature humaine sera moins touchée, moins pénétrée. L'œuvre, en sa donnée, en sa poésie biblique, est joliment tracée dans son auréole d'idéalisme et de surnaturalisme, près de Dieu, loin des hommes. G. T.

A pleines voiles, par CHARLES GRANDMOUGIN. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1888. — Prix : 3 francs.

Le vers de M. Grandmougin est ample et sonore, l'inspiration est généreuse; il n'est point de ces orfèvres du mètre et de la rime pour qui la matière ne compte pas, pourvu que l'art soit raffiné. Il a souci d'évoquer de nobles sentiments, et ne se dépense pas à poursuivre l'expression rare, imprévue, ni la rime inattendue. Peut-être même ne les poursuit-il pas assez.

A pleines voiles signifie apparemment que M. Charles Grandmougin s'est abandonné au souffle de la Muse, et la Muse soufflant l'a guidé tour à tour vers les plus illustres du siècle dans la poésie, dans l'art et dans la science; alors M. Grandmougin a chanté en poète grandiloque Pasteur et Victor Hugo, Berlioz et Virgile; elle l'a conduit aussi en face des spectacles de la nature, et, devant les flots bleus, il a célébré l'*Hymne à la mer*, comme devant les coteaux dorés et les vignes vermeilles, les *Vendanges en Franche-Comté;* la Muse enfin l'a enlevé jusqu'au Parthénon, et il a glorifié *Pallas-Athéné*, à l'instigation de l'Académie française.

Nous regrettons de manquer d'espace : les citations nous sont interdites, car on ne saurait sans préjudice les faire courtes; notons pourtant ce vers viril pour lequel M. Grandmougin mérite un turban d'honneur :

Poètes, rassemblez quelques femmes aimées!
Allez vers un rivage, etc... P. Z.

Les Sonnets de Shakespeare, traduits en vers français par ALFRED COPIN. Un vol. in-16. Paris, A. Dupret; 1888. — Prix : 3 francs.

M. Alfred Copin ayant eu, par la traduction qu'en donna, en 1857, François-Victor Hugo, la révélation des sonnets de Shakespeare, en fut émerveillé et, dans l'élan de son enthousiasme, se mit à les traduire en vers français, et c'est ce travail, que l'on peut bien appeler un *work of love,* qu'il donne maintenant au public. En même temps que la traduction, il a fait la classification des *Sonnets* de Shakespeare, classification qu'avait déjà tentée François-Victor Hugo. Il les divise en cinq parties sous les titres suivants :

Amour, *Amitié*, *Séparation, Misanthropie*, *Postérité*, *Immortalité.* Arbitraire, sans doute, cette distribution nouvelle a du moins l'avantage de réunir dans un même groupe les sonnets se rapportant au même sujet principal, et l'on ne saurait que féliciter l'auteur d'avoir fait de son mieux pour suggérer, par la succession même de ces groupes, comme une sorte d'autobiographie morale du grand poète anglais. Il est regrettable que M. Alfred Copin n'ait pas eu connaissance du livre de Mr. Gerald Massey sur Shakespeare et les sonnets, dont une nouvelle édition refondue vient de paraître chez les éditeurs Kegan Paul, Trench et Cie, à Londres, sous le titre : *The Secret Drama of Shakspeare's Sonnets.* M. Copin aurait trouvé là toute la mise en scène et le développement de ce drame secret caché dans les sonnets de Shakespeare, qu'il a bien entrevu, mais que Mr. Massey dévoile avec une remarquable sûreté de critique et d'érudition, comme on l'a vu, d'ailleurs, dans le compte rendu que nous en avons donné.

Si nous passons aux détails de l'exécution, nous avons d'abord à écouter les explications que M. Alfred Copin veut bien nous offrir. Il s'excuse de ne pas suivre les règles strictes du sonnet français, en ce qu'il prend la licence de ne pas faire rouler les deux quatrains sur les mêmes rimes. Outre que plusieurs poètes français se sont permis la même liberté par la seule raison qu'il leur plaisait de le faire, c'est la forme même du sonnet anglais à laquelle M. Alfred Copin se conforme, et nul ne saurait légitimement lui en faire un reproche. Pour le reste, il nous dit : « Je traduisis un sonnet en vers français, en respectant scrupuleusement chaque strophe ; je suivis le mot à mot sur le texte même de Shakespeare, et je m'assurai ainsi à chaque vers que je n'avais pas dérogé... J'en traduisis un second, puis un troisième, puis dix, puis vingt... », puis tous (137). Plus loin, il reprend : « J'ai traduit strophe par strophe et pour ainsi dire vers par vers, en quoi j'ai donc suivi de point en point la forme du sonnet anglais.» Il est intéressant de voir de près la réalisation de ce programme. Je prends, *exempli gratia*, le sonnet LXXXI, dont M. A. Copin fait le premier de sa sixième partie, *Immortalité.* Je le traduis en suivant le texte d'aussi près qu'il m'est possible, et je transcris au-dessous le sonnet de M. Copin :

Ou je vivrai pour faire votre épitaphe,
ou vous survivrez quand, dans la terre, je serai pourri;
désormais la mort ne pourra s'emparer de votre mé-
[moire,
bien que toute partie de moi-même soit oubliée.
votre nom désormais aura la vie immortelle,
bien que moi, une fois parti, je doive mourir pour
[le monde entier :
la terre ne peut m'accorder qu'une tombe vulgaire,
lorsque vous serez [comme] enseveli dans les yeux
[des hommes.
Votre monument sera ma noble poésie,
que des yeux, non créés encore, liront et reliront;
et des langues à naître rediront votre existence,
lorsque tous ceux qui respirent dans ce monde au-
[jourd'hui seront morts;
toujours vous vivrez (ma plume a cette vertu),
là où l'haleine a son foyer[1], dans la bouche des
[hommes.

Voici le sonnet de M. Copin :

Ou je vivrai pour faire, ami, ton épitaphe,
Ou tu me survivras quand je serai pourri.
Mais je ne veux que rien n'efface le paraphe
Qui doit rendre à jamais ton souvenir chéri.

Et quand j'aurai quitté, mon ami, cette terre,
Par ces vers tu seras dans l'immortalité.
La mort me donnera quelque fosse vulgaire,
Mais toi tu vivras, mort, et pour l'éternité.

Mon vers, ce monument, chantera ta mémoire,
Les langues à venir rediront ton histoire,
Et chacun gardera de toi le souvenir.

Et quand nous serons morts, nous tous tant que nous
[sommes,
Toi tu vivras toujours sur la bouche des hommes,
(Grâce à mon gentil vers) jusqu'au dernier soupir.

On voit ce que Shakespeare gagne et perd à la translation.

Il n'en reste pas moins que M. Alfred Copin s'est livré à un noble labeur et qu'on lui doit de la reconnaissance pour les efforts par lesquels il contribue à faire mieux comprendre en France la plus grande source de poésie vraiment humaine qu'il y ait peut-être pour nous, Occidentaux, en dehors des littératures réputées classiques.

B.-H. G.

A travers prés et souvenirs, par O. Justin. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1888. — Prix : 3 francs.

La diversité bizarre du titre résume exactement la double inspiration dont M. O. Justin a recueilli dans ce volume les résultats copieux. Peines et joies du cœur et paysages de la patrie sont alternativement retracés dans une langue agréable, un peu trop chargée parfois d'épithètes; mais quand les personnes aimées et les pays parcourus possèdent beaucoup de qualités, comment, sans être ingrat, en omettre quelqu'une.

1. Littéralement : là où la respiration respire le plus (*where breath most breathes*).



Dans une ode assez longue, M. O. Justin chante l'Ariége, son pays natal : le sentiment est honnête et louable, le style est par malheur tourmenté d'une quantité de termes mal aisés à enchâsser dans les vers; la *fournaise cosmique* est encore peu de choses auprès des *tourbillons ignivomes*.

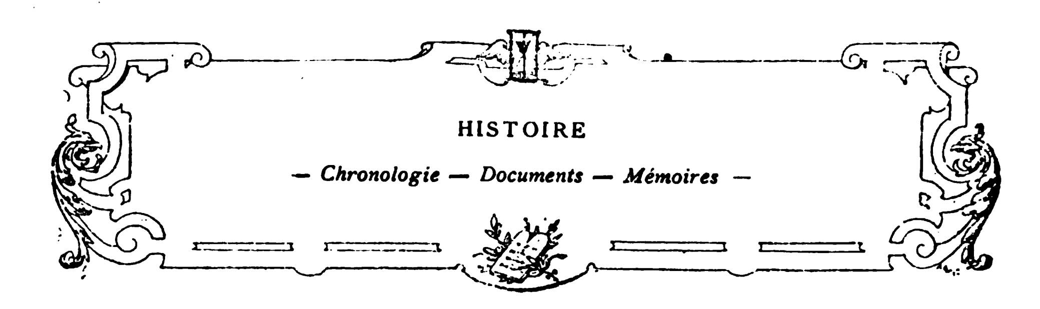
Était-il bien nécessaire de remonter à la création du monde pour célébrer les montagnes de l'Ariége, que M. O. Justin qualifie tantôt d'*Argonne*, tantôt de *Thermopyles?* L'auteur est plus épris des effets d'âpreté que des effets d'harmonie des syllabes; il ne craint pas d'écrire par exemple :

Forge le fer, Ariége, et forge l'homme!

Cependant il n'est pas inhabile aux chansons tendres; à preuve la pièce intitulée *Sweet Kisses* et qui débute ainsi :

Les baisers sont doux quand pleuvent les roses,
Quand avril sourit, quand, au coin des bois,
Le berger Printemps, aux lèvres mi-closes
Des muguets, avec le parfum des choses,
Redit le secret des cœurs aux abois.

Il est aussi de beaux mouvements dans les stances à Victor Hugo et dans celles à l'amiral Courbet. Mais décidément les bataillons scolaires n'ont rien de poétique. Quelque effort que fassent les poètes qui veulent les glorifier, ce sujet ne leur inspire que de médiocres banalités. M. O. Justin n'a pas échappé à cette fatalité noire. Il n'est pas permis de quitter le recueil *A travers prés et souvenirs* sans lire, avec l'attention qu'elle mérite, la jolie pièce intitulée *Rayons perdus,* et que nous regrettons de ne pouvoir citer. P. Z.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les gloires maritimes de la France. L'Amiral Roussin, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Ouvrage accompagné de quatre cents cartes, et du fac-similé d'une lettre du vice-amiral Ganteaume. Un vol. in-8° de 314 pages. — Paris, librairie Plon; 1888.

Il a été dernièrement rendu compte ici même de l'excellente biographie de l'amiral Baudin, dont l'auteur est aussi celui du volume que nous annonçons. Appartenant au même ordre d'études conçu dans le même esprit de justice et de patriotisme, offrant le même mérite d'exécution, — c'est-à-dire l'agrément de réflexions variées, mêlé au sérieux de la conscience historique, — le nouvel ouvrage de M. l'amiral Jurien de la Gravière, se distingue du précédent par la carrière différente des deux héros, et le plan général du récit. « Entre l'enseigne de vaisseau Baudin, et l'enseigne de vaisseau Roussin, observe le digne historien de ces deux hommes illustres, il existe une différence capitale. Le premier entra dans la marine, avec une éducation achevée, soutenu par les nombreuses et puissantes sympathies que lui léguait son père ; le second fut littéralement le fils de ses œuvres. Né à Dijon, le 21 avril 1781, fils d'un procureur au parlement de Bourgogne, le jeune Albin-René Rousssin, fut emporté par la tourmente révolutionnaire vers des parages où il semble qu'aucun tourbillon n'aurait jamais dû le jeter. On ne s'étonnerait pas qu'il eût été tambour comme Victor ou Viala; il fut mousse et, on l'envoya en cette qualité à Dunkerque. Il obtint à ce prix, nous assurent des biographes, la liberté de son père, arrêté dans un temps où l'on arrêtait tout le monde. Il quitta la maison paternelle, à l'âge de douze ans, sans appui, sans argent, sachant tout juste lire et écrire. S'il devint amiral, ministre, ambassadeur, il ne le dut qu'à lui-même, à la force de sa volonté. » M. Jurien de la Gravière, a hérité des maîtres de l'éloge le talent de faire tenir en peu de lignes, une physionomie que l'on devine, et, si j'ose dire, le panorama d'une carrière. C'est d'après la communication des mémoires laissés par l'amiral Baudin que M. Jurien de la Gravière a retracé l'histoire de ce glorieux serviteur de France; pour écrire celle de l'amiral Roussin, il s'est inspiré des journaux de bord du grand marin, et surtout des longs entretiens, dont il a gardé des souvenirs tellement vivaces, « qu'il lui suffira de les évoquer, pour retra-

cer aussi surement que s'il y avait assisté lui-même les épisodes les plus mémorables de ces croisières de l'Inde, où le pavillon français retrouva un instant son vieil éclat. » Nous voudrions pouvoir analyser chapitre par chapitre ce volume, dont l'intérêt est considérable, et qui nous rend un homme à qui Napoléon lui-même disait, le 19 mars 1811, en présence d'une assistance nombreuse : « Je souhaite que vous ayez beaucoup d'imitateurs »

Combien de braves, ajoute l'auteur, n'auraient pas cru payer trop cher de tout leur sang un pareil éloge!

Puisque tout développement nous est interdit, nous signalerons du moins, parmi les points principaux de l'ouvrage, une minutieuse restitution de l'État et des hauts faits de notre marine, pendant la Révolution et l'Empire; un jugement très impartial et parfois sévère, — malgré les sentiments bien connus de l'auteur, — sur l'attitude de Napoléon envers notre flotte; un relevé saisissant des faits de guerre maritimes du jeune Roussin, depuis son entrée dans la carrière jusqu'à la Restauration; son rôle après les Cent jours, et après la révolution de 1830. « La révolution de Juillet, nous dit l'amiral Jurien de La Gravière. — ce sont mes souvenirs personnels qu'ici j'interroge, — fut avant tout une révolution bonapartiste, la revendication des vétérans de César, attendant naïvement qu'au bruit de leur triomphe, le duc de Reichstad accourût de Vienne. Le grand jour de la vie de l'amtral Roussin, ce fut l'expédition du Tage en 1831. Son historien la raconte en soixante-dix pages, animées de la plus belle passion professionnelle et patriotique. Les anxiétés du commandement et l'entrée de vive force du 11 juillet, soulèvent notre cœur, à cette lecture, d'un émoi, que nos braves ne nous laisseront jamais désapprendre. « Ce n'est ni le coup d'œil, ni la science, ni l'esprit, ni l'adresse, ni la force physique qui distinguent les hommes c'est le caractère, » dit justement l'historien de Roussin, lequel fut un caractère. Cet excellent volume renferme aussi des notices sur d'autres hommes, l'honneur de notre marine : Motard, de Chateauville, de Liscourt, etc.

Le Prince Lucien Bonaparte et sa famille, ouvrage accompagné de douze portraits. Un vol. in-8° de 244 pages. Librairie Plon. — Paris; 1889.

Lucien Bonaparte était le troisième fils du modeste et pauvre illustrissime noble Corse, qui mourut à Montpellier en 1785, sans entrevoir, même dans un rêve, l'éclat fulgurant que les vingt années suivantes allaient donner à son nom et sans pressentir davantage qu'en lui, Charles Bonaparte, s'éteignait le père d'un empereur, de plusieurs rois et reines, et aussi l'aïeul d'une grande lignée dynastique, désormais égale à toutes les maisons souveraines; même, alliée par le mariage à la plupart d'entre elles. Aucun des huit enfants de Charles Bonaparte et de Lœtitia Ramolino ne devait passer inaperçu devant les contemporains, ni se voir dédaigner par l'histoire, malgré le foudroyant voisinage d'un Napoléon. Mais (sans parler des trois filles, Élisa, Pauline, et Caroline), c'est Lucien qui nous paraît la plus haute figure du reste de la famille, bien que nous ne méconnaissions pas, il s'en faut, les traits supérieurs d'un Joseph, ou l'âme intéressante d'un Louis. Dans ces dernières années, Lucien est rentré dans nos discussions, grâce à plusieurs ouvrages, dont le plus gros et le plus indigeste n'est, en trois volumes, qu'un pamphlet indirect et souvent ridicule contre Napoléon. Rien ne saurait nous étonner dans cet ordre, de la part de l'auteur, enrôlé dans un parti, dont la vanité sans prestige enrage follement contre l'immortelle légende. L'auteur, militaire nullement connu par de hauts faits, n'est pas loin de traîter Napoléon d'incapable et de lâche... et très hardiment il tient pour ignare l'homme qui, petit Corse de douze ans, mettait mal le français dans ses lettres enfantines. Si l'auteur a été récompensé de ce bel ouvrage, ce n'est point par l'adhésion des gens de bonne foi et de sens commun... je n'ajoute pas des gens d'esprit, dont certains écrivains ont toutes raisons de ne pas se soucier. Le très bon travail que nous commençons est d'une autre origine, et vise un autre but, qui est la pure vérité. Il n'est point signé; mais il trahit à chaque ligne, un homme qui marche dans la vie le front haut, et n'attend pas d'un ministre, son brevet d'historien. Certes, notre écrivain anonyme passionnément favorable à Lucien, et souvent avec raison, ne se prive pas d'accabler Napoléon sous le plus dur blâme ; mais avec quel sentiment de la grandeur sans pareille, et des faits inouïs d'un homme unique dans les annales du monde! Cette biographie à grands traits (et cependant minutieuse à certains endroits) de Lucien Bonaparte, fixe pour jamais, les trois actes mémorables et caractéristiques du frère tour à tour favori et disgracié de l'Empereur. Ces trois actes où se révèlent la décision de caractère et la noblesse de cœur de Lucien Bonaparte, sont, — tout le monde l'a deviné, car ils sont désormais chose historique — : la part de Lucien au coup d'État du 18 brumaire, l'indomptable résistance de Lucien aux exigences de son impérial et terrible aîné, qui voulait lui faire répudier

la femme de son choix (résistance que ne put entamer l'offre d'un trône, refus que n'ébranlèrent pas l'exil et la persécution); enfin, après tantôt dix années de brouille, le retour magnanime et spontané de Lucien à l'éternellement sublime vaincu de la coalition. Ce n'était pas seulement un courageux et avisé politique et le plus admirable des amants et des maris que Lucien Bonaparte; sa nature aimable et généreuse, lui conciliait l'affection et la sympathie de tous, depuis les plus grands, tels que le pape Pie VII (dont l'intrépide protection étendue sur le prince exilé, n'allait pas sans dangers pour le protecteur,) jusqu'aux plus modestes personnes de son entourage. Parmi les épisodes charmants de ses premières années de grandeur, il convient de citer ici l'abandon qu'il fit à Béranger, obscur débutant sans appui, de son traitement à l'Institut, qui fut d'abord l'unique ressource du futur chansonnier national. Dans les pièces justificatives, nous signalerons l'acte de naissance de Lucien Bonaparte, sa radiation de la liste des sénateurs, une très belle lettre de sa femme à l'Empereur, le champ de Mai de 1815, une lettre du prince Lucien à Pauline Borghèse, sa sœur, l'almanach impérial de 1815, etc., etc. De substantielles notices biographiques complètent ce texte intéressant, enrichi de beaux portraits du héros de ce livre, de la princesse Alexandrine Bonaparte, du prince Charles Marie, de Lœtitia Ramolino, Madame-Mère, des Princes Charles, Louis-Lucien Pierre, Antoine, Joseph, Napoléon-Charles, Roland et du Cardinal Lucien Bonaparte. L. D.

L'Origine du français, par l'abbé J. ESPAGNOLLE, du clergé de Paris, membre titulaire de la Société des Études historiques. Paris et Leipzig, Ch. Delagrave et H. Le Soudier, 1886-1888. Deux vol. in-8°.

Les bonnes gens croient que notre langue est un idiome néo-latin. Il y a eu des savants très forts sur le bas-breton, qui ont démontré que tous nos mots venaient du celte. Naguère encore, un homme qui n'a pas trouvé dans la science assez de consolations par supporter jusqu'au bout les déboires d'une vie déjà longue, M. Lévy-Bing, l'auteur de *la Linguistique dévoilée,* dérivait tout de l'hébreu. Aujourd'hui, M. l'abbé J. Espagnolle, bousculant Brachet, remaniant Littré et rabrouant Scheler, voit distinctement, sous chaque vocable francais, une étymologie grecque. On croyait, par exemple, que *cuisse* avait des chances de dériver de *coxa,* le latin pour hanche; mais le docte abbé nous fait bien voir que ce mot vient de κύησις, lequel signifie génération. Et voici la démonstration. « Le mot κύησις dérive de κυέω, τοῦτέστι γεννᾶν καὶ ἐν γαστρί ἔχειν. Les abbés dans le grec bravent l'honnêteté. Le fait est que κυεῖν veut dire *être enceinte,* et que cette expression, très française et parfaitement honnête, nous dispense de traduire l'explication quelque peu naturaliste que M. l'abbé J. Espagnolle en donne, en grec, à l'usage de ceux qui ne le savent pas.

Hâtons-nous de dire que tout n'est pas de cette force-là dans les deux volumes dont nous entretenons nos lecteurs. Ils témoignent de recherches curieuses et approfondies, et sont très certainement l'œuvre d'un savant convaincu, capable, en bien des cas, de faire partager sa conviction aux esprits non prévenus Les résultats auxquels il est arrivé, et dont il n'expose ici qu'une faible partie, tout en promettant de continuer à les développer plus tard dans deux autres ouvrages (*Langues des premières colonies gauloises* et *Origine des Aquitains*) sont souvent contestables, et ont été déjà vigoureusement contestés; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a trouvé, en plus d'une occasion, ce qui avait échappé à nos plus habiles étymologistes, et qu'il n'y a rien, après tout, qui répugne aux données historiques et au sens philologique dans la doctrine qui enseigne que le français et le grec ont de nombreuses et étroites affinités.

M. l'abbé J. Espagnolle se fait fort de montrer que nous possédons encore, tant dans nos grands patois que dans notre langue ancienne et moderne, *plus de trente mille mots grecs parfaitement authentiques, parfaitement reconnaissables.* Pour le moment, il nous donne une liste raisonnée qui, avec les dérivés, ne monte pas à moins de « *quatre mille huit cents mots grecs-français,* » et il s'arrête à la lettre N. En faisant la part de l'enthousiasme, de l'exagération et de la faillibilité humaine, je ne peux m'empêcher de reconnaître que M. J. Espagnolle établit plausiblement ses filiations ou ses identités de mots cinq ou six fois sur dix. B.-H. G.

Le Judaïsme et l'Histoire du peuple juif, par CHARLES BELLANGÉ. Un fort vol. in-18. Paris, 1888. Librairie A. Laisney.

Nous devons tout d'abord mettre le lecteur en garde contre une méprise où il pourrait tomber facilement au premier et trop rapide aperçu de ce titre. M. Charles Bellangé ne s'est pas proposé d'écrire une histoire du peuple juif. L'objet, de son livre est plus rare et plus spécial; il a voulu retracer l'histoire de cette histoire à travers les siècles, rappeler la conception du Ju-

daïsme telle que les divers âges l'ont adoptée. Il part de ce point de vue : — Les historiens qui ont traité du Judaïsme et des destinées du peuple juif ont tous été jusqu'à présent plus ou moins dominés par la version juive et par la version chrétienne. Pour eux, le peuple d'Israël est un groupe exceptionnel dans l'humanité, hors de la mesure commune, élu par Jéovah (ou Iavéh). Ce dieu non plus ne ressemble à aucun dieu connu. Il reste le farouche solitaire du Sinaï, se manifestant à une petite élite de la race sémitique, élite seule conformée intellectuellement pour le concevoir.

Il n'est pas cependant que quelques efforts n'aient été tentés çà et là par certains historiens pour s'affranchir de la tradition convenue, mais ces tentatives n'ont jamais porté que sur des points de détail; jamais elles n'ont attaqué l'ensemble ni, par suite, renouvelé le sujet. La persistance de la tradition tient surtout à ce que les études juives sont pratiquées par des spécialistes obéissant à des motifs d'ordre théologique, et vénérant les textes sacrés, ou par de libres esprits n'abordant ces questions qu'incidemment, dans une intention frondeuse ou tout au moins se guidant généralement sur l'érudition juive ou protestante. M. Ch. Bellangé voit ensuite une cause d'erreur plus grave encore dans l'absence d'une méthode comparative et sociologique. On considère le Judaïsme comme un phénomène historique isolé, sans cause, spontané. On néglige les analogies, les emprunts étrangers.

Recourant à de nouveaux moyens d'analyse, élargissant le point de vue, l'auteur veut qu'on éclaire l'exemple juif par l'histoire enveloppante, par les lois uniformes du développement humain. Son travail a pour but de démontrer la nécessité d'une méthode comparative et sociologique : ayant passé en revue les questions principales, il soumet à cette méthode les opinions qui ont cours aujourd'hui. Israël, ses croyances, ses écritures, son clergé, son dieu se révèlent dans ce livre sous un aspect purement humain.

M. Ch. Bellangé a donné à son œuvre la forme d'un manuel. Elle lui était en quelque sorte imposée par le grand nombre des questions traitées et par la rapidité ainsi que par la concision de l'analyse. La Bible, le Mythe d'Israël, les Antécédents du Judaïsme, le Sacerdoce et les Partis religieux, la Pensée juive, tels sont les titres généraux des cinq grandes divisions. Celles-ci se subdivisent en un grand nombre de chapitres, conduisant à une conclusion qu'il était facile de prévoir dès le début : c'est qu'à aucun point de vue, il n'est besoin, pour expliquer la perpétuation d'Israël, de recourir à des raisons tirées d'une vertu particulière ou d'une élection divine. « En d'autres termes, le Judaïsme n'est pas un fait de race, il n'est pas sorti des entrailles d'un peuple, il s'offre à l'histoire comme une œuvre de cléricalisme soutenue par le cléricalisme. » Le livre de M. Ch. Bellangé introduit le Judaïsme dans le courant de l'esprit moderne. L'histoire du peuple juif ne pouvait échapper plus longtemps à l'assaut du parti-pris général de laïciser toute l'histoire. E. C.

Ancient Rome, *in the light of recent Discoveries,* by RODOLFO LANCIANI, professor of Archœology in the University of Rome. With one Hundred Illustrations. London, Macmillan and C°, 1888. Un vol. gr. in-8°; I-XXIX, 329 pages.

Nous avons annoncé le livre de M. Rodolfo Lanciani : *Rome ancienne à la lumière des récentes découvertes*, au moment de son apparition en Italie. Il a été presque immédiatement traduit en anglais, et les éditeurs de Londres, MM. Macmillan et C°, nous ont récemment envoyé ce beau volume, imprimé par les grands imprimeurs américains de la *Cambridge Press*, MM. Houghton, Mifflin et C°, avec le soin et la perfection qui leur sont ordinaires, sous la direction de Mr. Edward Robinson, du Musée des beaux-arts, à Boston, Massachusetts.

M. Rodolfo Lanciani, professeur d'archéologie à l'Université de Rome, directeur des excavations pour le gouvernement italien et pour la municipalité romaine, principal rédacteur du *Bolletino della Commissione archeologica communale di Roma*, était mieux en situation que personne de faire un exposé à la fois exact, savant, brillant et accessible à tous les lecteurs, des travaux et des découvertes auxquelles il a pris une si large part. Il distribue son sujet en onze chapitres sous les titres suivants : Renaissance des études archéologiques; fondation et vie préhistorique de Rome; conditions sanitaires de Rome ancienne; lieux publics de divertissement; le palais des Césars; la maison des vestales; les bibliothèques publiques à Rome dans l'antiquité et au moyen âge; la police et les mesures contre l'incendie dans l'ancienne Rome; le Tibre et le port Claudien; la campagne romaine; la disparition des œuvres d'art et leur découverte dans ces dernières années. On voit que le dernier chapitre est l'explication finale et comme le mot du livre tout entier. Cent illustrations, dont trente-quatre à pleine page, toutes judicieusement choisies et d'une exécution vraiment artistique,

forment au texte un commentaire graphique perpétuel. Telle d'entre elles, celle qui représente un athlète en bronze, découvert en 1885, par exemple, donne l'impression très nette d'un chef-d'œuvre. Un index suffisamment analytique et complet montre d'un coup d'œil la masse d'informations précieuses contenues dans ce texte qu'on lit d'une haleine avec une curiosité toujours satisfaite et toujours éveillée.

Dans une intéressante préface, M. Rodolfo Lanciani nous apprend que, du 1er janvier 1872 au 31 décembre 1885, on a, pour l'assainissement, l'embellissement et l'agrandissement de Rome, remué deux cent soixante millions de pieds cubes de terre, et que, dans ceux de ces travaux dont la municipalité a eu la charge, c'est-à-dire le tiers environ, on a exhumé et emmagasiné au Capitole 705 amphores avec des inscriptions importantes; 2,360 lampes en terre cuite; 1,824 inscriptions gravées dans le marbre ou la pierre; 77 colonnes de marbre précieux; 313 fragments de colonne; 157 chapiteaux de marbre; 118 socles; 590 œuvres d'art en terre cuite; 405 œuvres d'art en bronze; 711 gemmes, pierres gravées et camées; 18 sarcophages de marbre; 152 bas-reliefs; 192 statues de marbre en bon état de conservation; 21 figures d'animaux en marbre; 266 bustes ou têtes; 54 tableaux en mosaïque polychrome; 47 objets en or; 39 en argent; 36,679 pièces de monnaie en or, argent ou bronze, sans compter un nombre presque incroyable d'objets moins importants en terre cuite, os, verre, émail, plomb, ivoire, fer, cuivre et stuc. Depuis 1876 jusqu'à la fin de 1887, l'auteur a trouvé et publié plus de mille inscriptions latines inconnues; c'est-à-dire qu'en dix ans le sol de Rome a fourni à la science épigraphique une contribution égale au quart de ce que les cinq siècles précédents ont donné.

C'est avec des éléments semblables que M. Rodolfo Lanciani a composé son livre. Mais il ne s'est pas contenté de les présenter pêle-mêle dans leur abondance et leur richesse. Il a su en faire un choix judicieux, les disposer avec art, les faire valoir les uns par les autres, en historien érudit, en esthète délicat, et en écrivain consommé.

B.-H. G.

La Rhétorique et son histoire par A.-Ed. Chaignet, recteur de l'académie de Poitiers, correspondant de l'Institut. Un vol. in-8°. Paris, F. Vieweg; 1888.

L'auteur le rappelle, la rhétorique n'est pas plus l'éloquence que la poétique n'est la poésie; toujours il faut distinguer entre les règles d'un art et cet art même, autrement dit entre les *moyens* et la *fin*. Il est advenu, ajoute-t-il, que des critiques, et non des plus médiocres, — il les nomme, — c'est Sainte-Beuve, c'est M. Taine, — nommons, nous, avec eux, M. Bourget, — ont méconnu ce qu'il y a de profondément humain dans les fins de l'art; ils n'ont plus voulu rechercher dans le discours, dans le drame, l'épopée, que la manifestation nécessaire de certains sentiments très individuels chez l'auteur, avec cette réserve expresse que l'individualité de quelque auteur que ce soit est toujours un produit de son milieu. Les littératures n'ont rien à voir avec l'esthétique, à moins, si l'on tient à conserver le mot, qu'on regarde la chose comme éminemment variable; il y a seulement une histoire des littératures, simple chapitre de l'histoire en général. Comment s'étonner après tant d'études *psychologiques* consacrées aux orateurs, dramaturges, poètes, romanciers, les phénomènes psychiques étant d'ailleurs considérés comme dépendant étroitement des phénomènes physiologiques, comment s'étonner, dit M. Chaignet, qu'on en soit venu à dédaigner des *moyens* de l'art, à mépriser la rhétorique? Et, de fait, l'enseignement de la rhétorique a disparu des programmes universitaires.

Une réaction commence de se produire. MM. Brunetière, Faguet, Lemaître, se défendent d'essayer à pénétrer des états de conscience et d'inconscience, — car beaucoup parlent de l'inconscient qu'ils prétendent démêler; — ils estiment que la composition d'une œuvre littéraire est autre chose qu'une fonction, et que serait-elle cela, comme on le dit, c'est l'œuvre et non le caractère de l'auteur, l'œuvre toute seule qu'il convient d'analyser. M. Chaignet applaudit à cette réaction; il veut la servir; il tente de remettre en honneur l'étude des moyens oratoires quelque temps méprisée.

Au travail qu'il nous donne, nous ne ferons qu'un reproche, et le reproche ne sera pas pour lui déplaire : l'érudition tient beaucoup trop de place.

Il était bon, dans la partie historique, de rappeler tous les ouvrages grecs et latins consacrés à la rhétorique, bon encore d'insister sur ceux des Grecs, les maîtres en toutes choses, d'analyser, de discuter les théories oratoires de Platon et d'Aristote; nous admettons que ces mêmes théories pouvaient être invoquées opposées l'une à l'autre en ces chapitres-là également où l'auteur distingue entre la rhétorique et l'éloquence, où il traite des rapports de l'éloquence avec la dialectique et la topique, mais il devait s'abstenir de citer autant de textes, alors qu'il

parlait de l'invention, de la structure et de l'économie du discours.

Ce travail, si remarquable, plaira infiniment aux membres de l'Université; pour « l'honnête homme », ira-t-il jusqu'à ces maîtresses pages où M. Chaignet s'est montré psychologue autant qu'érudit, où il a étudié les passions, les mœurs, et présenté des théories du bonheur, de l'utile, des gouvernements? Et là encore, s'il y arrive, ne sera-t-il pas rebuté par des citations sans nombre? Or, c'est « l'honnête homme » surtout qu'il faut avoir avec soi.

Signalons à son attention la quatrième partie : *Théorie du style*. Elle est, celle-là, de lecture facile.

F. G.

Le Spiritisme à la cour du roi de Pologne. Étienne Batory en 1585, par ALEXANDRE KRAUSHAR. Cracovie, Gebethner et Cᵉ, éditeurs; 1888.

Dans une époque où le spiritisme, devenu l'objet d'études aussi sérieuses que passionnées, séduit et occupe les esprits et les intelligences, un livre d'histoire, traitant d'une manière à la fois instructive et intéressante le sujet si palpitant des sciences occultes, est fait pour attirer la curiosité et l'attention générales.

M. Alexandre Kraushar, avocat à la cour d'appel de Varsovie, n'est pas un nouveau venu dans la littérature de l'histoire. Voué à l'étude sérieuse du XVIᵉ siècle, il a déjà publié quelques monographies fort appréciées par la critique polonaise, et son dernier ouvrage (*Czary na dworze Batorego*), fruit de recherches habiles et minutieuses, apporte des documents inédits et précieux relatifs aux dernières années du règne d'Étienne Batory (mort à Grodno en 1586).

C'est d'une touche savante et consciencieuse que l'auteur trace l'image du grand roi et caractérise à traits saillants son esprit cultivé, son courage et la noblesse de ses sentiments, Le récit nous représente dans la suite le monarque malade et découragé, tombant peu à peu dans le mysticisme et recevant à sa cour la visite de deux célèbres astrologues, mages et spirites, venus en 1585 d'Angleterre en Pologne pour exercer, sous les auspices de leur protecteur, Albert de Lasco, voyvode de Siradz (nonce de Pologne près Henri de Valois en 1572), leur art troublant et mystérieux.

Ces deux maîtres de la cabale étaient : Dʳ *John Dee*, mathématicien et astronome, distingué par la grande Élisabeth d'Angleterre et jouissant d'une haute réputation scientifique (professeur de la logique à Paris, sous François Iᵉʳ), et son associé *Édouard Kelley*, alchimiste (Figuier : l'*Alchimie et les Alchimistes*, p. 231 sq.), qui firent ensemble de longs voyages en Europe, s'occupant partout à évoquer les « esprits » et à prédire les événements futurs.

Mis en présence du roi Batory, retiré à Niepolomice, près de Cracovie, John Dee donna une séance spiritualiste dont il fit un récit détaillé dans un journal que Meric Casaubon, le célèbre philologue, publia à Londres en 1659.

C'est de ce document, écrit dans un mélange de latin et de vieux anglais, et qui est devenu pour le moment une rareté bibliographique (voir Brunet, *Manuel de librarie*, t. II, p. 462. S. Ceran de Bure, n. 330. Ebert, *Lexicon*. Ersch Gruber, t. II, p. 320. Beckenhout, *Biogr. histor.*, t. I, p. 428. John Halliwell, *Privat diary of Dʳ John Dee. Mémoire pour servir à l'histoire des hommes illustres*, p. 345-349. Ce livre est fort rare, même en Angleterre), dont le titre est : *A true and faithful Relation of what passed for many yeers between Dʳ John Dee a mathematician of great fame in Q. Eliz. and king James their Reignes and some spirits*, etc.). M. Alexandre Kraushar a puisé le principal matériel de son œuvre; il a su profiter des notes du savant spirite pour en faire une étude historique d'une valeur incontestable.

La grande figure sympathique du roi Étienne Batory reçoit, sous la plume de l'écrivain, un puissant relief, et les deux astrologues, avec leur courte et passagère influence, illuminent cette page de l'histoire du XVIᵉ siècle d'un coloris bizarre et cabalistique. Le style du livre, concis et strictement historique, n'est pas dépourvu d'élégance.

N. R.

Journal des prisons de mon père, de ma mère et des miennes, par Mᵐᵉ la duchesse de DURAS, née Noailles. *Se vend au profit des pauvres*. Un vol. in-8°, 322 pages. Librairie Plon. Paris, 1888.

La liste serait innombrable des écrits de tout genre qui se rattachent à l'histoire et aux origines de la Révolution française, et la simple énumération de ces ouvrages, même leur biographie la plus sommaire, composerait à elle seule presque une bibliothèque. La liste menace de s'allonger encore chaque année, non seulement parce que la Révolution, loin d'avoir épuisé toutes ses conséquences, à ce que l'on nous prétend, ne fait à peine que commencer; mais aussi parce que, à nous en tenir aux faits accomplis, et les supposant définitifs, les disputes des hommes auront longtemps encore pour thème les causes

de ce formidable événement, ses acteurs principaux, ses phases diverses, enfin son action sur l'avenir et la moralité de notre nation, et, pourrait-on dire, de l'Europe. Tandis que les uns croient, avec une naïveté par trop systématique, qu'une impulsion si forte, avec ce caractère d'*irrésistible* aurait pu être enrayée par telle mesure légale ou telle attitude du roi, les autres reconnaissent en elle le *boulet chargé de toute éternité*, dont parle l'orateur funèbre de Turenne. Pour ceux-ci, la Révolution est un fait de nature connue et commune, un peu plus extraordinaire que d'autres du même genre, par son développement, sa durée et surtout par sa légende; pour ceux-là, c'est l'avènement sur la terre d'une religion la plus sacrée de toutes, et qui compte au moins les fanatiques les intolérants. Elle a légué aux Français la République, nom prestigieux qu'ils accentuent comme personne d'autre au monde ne le fait, nom qui les console de l'absence des réalités agréables que leur valaient d'autres régimes; nom qui les ferait se résigner aux pires despotismes et renoncer à tous les autres mots de la langue, fût-ce celui de France lui-même. En effet, on a vu quelquefois opposer le cri de *vive* l'une au cri de *vive* l'autre. Dans une pareille cohue d'idées et de parti pris, dans l'impossibilité de qualifier « cet enfer dans une idylle », de nier que le berceau de cette religion de justice et d'amour eût pour nom *la Terreur*, et que de ces années d'épouvante ont découlé des faits dont profitent volontiers même leurs plus énergiques accusateurs, le philosophe recherche volontiers quel put être l'état d'âme des victimes d'un temps où tout Français vivant coudoyait l'échafaud. Quelqu'un a dit que, six années avant la Terreur, celui qui n'avait pas connu ces années-là « ignorait la douceur de vivre. » Qu'ont éprouvé les malheureux soudainement plongés de ce rêve édénique dans les prisons des Carmes, du Luxembourg et de la Conciergerie ? Nombre de documents attestent que ces infortunés favoris de la fortune, les uns soutenus par la foi et leur courage naturel, les autres acceptant la fatalité, virent sans trembler venir la mort, « ébranlant de leur nom les longs corridors sombres ». En tête de ceux que leur noblesse d'âme et leurs fermes croyances gardèrent purs de toute faiblesse dans cette extrême adversité, il est juste de nommer l'auteur de ce journal, Mme la duchesse de Duras, née Noailles, fille du maréchal de ce nom, guillotiné, à près de quatre-vingts ans, avec sa femme. C'est lui qui disait : « A dix-sept ans, je suis monté à l'assaut pour mon roi; à soixante et dix-neuf ans, je vais monter à l'échafaud pour mon Dieu. » Leur fille, arrêtée avec eux le 23 août 1793, au château de Mouchy-le-Châtel, passa dans les prisons de Beauvais et de Paris environ seize mois, et ne fut remise en liberté que le 19 octobre 1794. Son émouvant *Journal* ne sent pas du tout le métier et porte un grand air de candeur. Les curieux de l'ancien Paris visitent avec intérêt un couvent de la rue de Picpus dont le terrain abrite plus de treize cents victimes de l'échafaud de la place du Trône, et parmi elles la mère et les plus proches parentes de la duchesse de Duras, exécutées le 22 juillet 1794.

L. D.

La jeunesse du roi Charles-Albert : Prologue d'un règne, par le marquis Costa de Beauregard. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Plon.

Il y a près d'un demi-siècle que le roi Charles-Albert a trouvé dans la mort le repos qui fut refusé à sa vie agitée, et les historiens, jusqu'à présent, n'ont pas réussi à dégager cette figure énigmatique du voile de mystère où il semble que s'enveloppât comme à plaisir le prince qui, au lendemain de Novare, disait : *La mia vita fu un romanzo, io non sono stato conosciuto.* « Ma vie fut un roman, je n'aurai pas été connu. » Il parle de lui-même au passé; son règne de dix-huit ans se terminait par cette glorieuse défaite de Novare, et bientôt il allait mourir à Oporto. Auparavant il détruit tout ce qu'il peut retrouver des exemplaires d'un livre curieux écrit par lui, *Réflexions historiques*, dont trois ou quatre exemplaires à peine lui ont survécu. Il voulait de même détruire sa correspondance : il n'y est point complètement parvenu. Or, c'est à l'aide d'une suite de lettres reproduites ici et d'une quantité considérable de documents contemporains attentivement consultés que M. le marquis Costa de Beauregard a tenté de déchiffrer l'énigme de se sphinx, de « cette conscience royale faite de rêve, de réalité, d'élan, de calcul, de remords, de présomption », de ce malade, de ce mystique, dont « le regard sans cesse contredisait la parole, dont la parole démentait le sourire, dont le sourire déguisait la pensée. »

Finalement l'auteur considère ce malheureux prince comme le précurseur de la grande évolution accomplie par l'Italie depuis le commencement du siècle, prévue par Joseph de Maistre dès 1812, mais qui n'a pu se réaliser que par « la conjonction inouïe d'un pape libéral et d'un roi révolutionnaire ». M. Costa de Beauregard a lui-même coopéré activement, croyons-nous, à faire l'unité italienne; il y a pourtant quelque amertume dans cette phrase qui lui échappa quelque

part : « D'autres maintenant veilleront sur cette couronne que nos pères ont forgée, dit-il. Autour d'elle vont se former des dévouements d'alluvion. Vaudront-ils les dévouements primitifs tombés en déshérence ? L'avenir est à Dieu, mais le passé fidèle est à nous. » L'auteur a-t-il découvert et révélé le secret du roi ? Quoi qu'il en soit, son livre assurément éclaire d'un jour tout nouveau un des règnes les plus mystérieux de l'histoire moderne.

E. C.

Inventaire analytique des Archives du ministère des affaires étrangères. Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse, 1792-1797, publiés sous les auspices de la commission des Archives diplomatiques, par M. Jean Kaulek. Tome III, septembre 1793, mars 1794. Un vol. in-18° de 562 pages. Paris, 1888 ; Félix Alcan, éditeur.

A l'occasion précisément du premier volume de cette publication, nous avons rendu justice à l'utilité d'un pareil inventaire, relativement à l'étude de notre histoire nationale, et en particulier (pour ce qui regarde le travail que nous annonçons) à la connaissance de certains *dessous*, — selon le terme à la mode, — de la Révolution française. Cette Révolution sans égale, les nouveaux historiens paraissent la traiter avec plus de solidité et la considérer à travers moins de nuages que leurs devanciers. Les *Girondins* de Lamartine, — sans parler d'autres livres aussi notoires, — sont couramment taxés d'imposture, et l'ouvrage de Thiers, l'ouvrage national vanté par Sainte-Beuve, fait sourire les raffinés du document. Nous avons sommairement déjà montré quel fut le personnage de Barthélemy, et aussi l'importance et la curiosité de son rôle. Ce n'était pas un homme comme tous les autres, celui qui resta jusqu'au bout à son poste, durant les cinq années de bouleversement et d'agitation incomparables qui vont de 1792 à 1797. Le nouveau volume de ces précieux *papiers* s'offre à nous sous la double garantie de M. Albert Sorel (lequel estime très haut la position prise par Barthélemy dans ces temps extraordinaires), et de M. Gaston de Rialle. La presque totalité de ce volume est remplie par les lettres écrites pendant ces sept mois, à M. Deforgues, ministre des affaires étrangères à cette époque. La sécheresse d'une correspondance officielle et toute de faits, n'est point ici un obstacle à de certaines indications en vingt mots, ou bien en trois lignes, qui valent une page d'histoire et un portrait; tel le bref document relatif au prince de Guéméné, « si connu par son inconduite et ses tromperies, vivant à Arau, au canton de Berne, des aumônes du tiers et du quart ». Ce substantiel et instructif recueil traite de bien des sujets sans doute, et qu'il serait puéril de prétendre seulement rappeler, sans déconcerter le lecteur ; mais il en est dans le nombre dont l'intérêt nous touche encore; par exemple : les pièces relatives aux affaires d'Allemagne et de Prusse, aux moyens de rompre la coalition, à la prise de Toulon, aux intrigues des émigrés et des ministres étrangers en Suisse, aux affaires militaires. Citons encore deux lettres du baron Grimm, une conversation de Dumouriez chez le comte Pukler, grand-chambellan du duc de Wurtemberg, de curieux détails sur le personnel diplomatique du temps, le mouvement royaliste en Vendée, la mission de M. de Tintiniac à Londres, etc., etc.

Villars d'après sa correspondance et des documents inédits, par le marquis de Vogüé, de l'Institut. Avec portraits, gravures et cartes. Deux forts volumes in-8°, formant ensemble 860 pages. Paris, 1888 ; librairie Plon.

Si l'on s'avise de décerner aux grands faits de guerre comme une sorte de *personne historique* (et Victor Hugo semble nous y autoriser par l'exemple de vers superbes :

« Alors le groupe altier des batailles, *Chalons*,
Tolbiac, la farouche, *Arezzo*, la cruelle..., etc., etc.

la bataille de *Denain* nous apparaîtra comme une des grandes figures libératrices du foyer français. Assurément notre histoire offre des succès sans nombre et des revers sublimes autant que les plus belles victoires ; mais Denain partage avec Bouvines le privilège de nous avoir apporté la consolation, le salut et l'enthousiasme au sein de mortels dangers, ou bien dans la crise suprême de désastres presque sans espoir. Aussi, le nom du vainqueur de Denain nous revient-il glorifié d'un éclat particulier, malgré les satires et les blâmes, les accusations même, prodigués à son orgueil et à son ambition. C'est le sort des hommes illustres d'être beaucoup insultés. Quelle que soit la part de justice que l'on attribue à ces reproches, le grand soldat a de quoi se présenter la tête haute devant l'avenir. Parmi les plus récentes études publiées sur ce nom cher à la France, nous avons surtout remarqué le charmant volume de M. Giraud : *la Maréchale de Villars et son temps*, où l'on trouve des pages tout à fait piquantes, sur l'intérieur de la jeune et brillante épouse du sexagénaire héros, et sur la jalousie, facile à comprendre, de l'amoureux vieillard. Sans nous arrêter ici davantage à l'anecdote du comte de Toulouse, ni à certaine

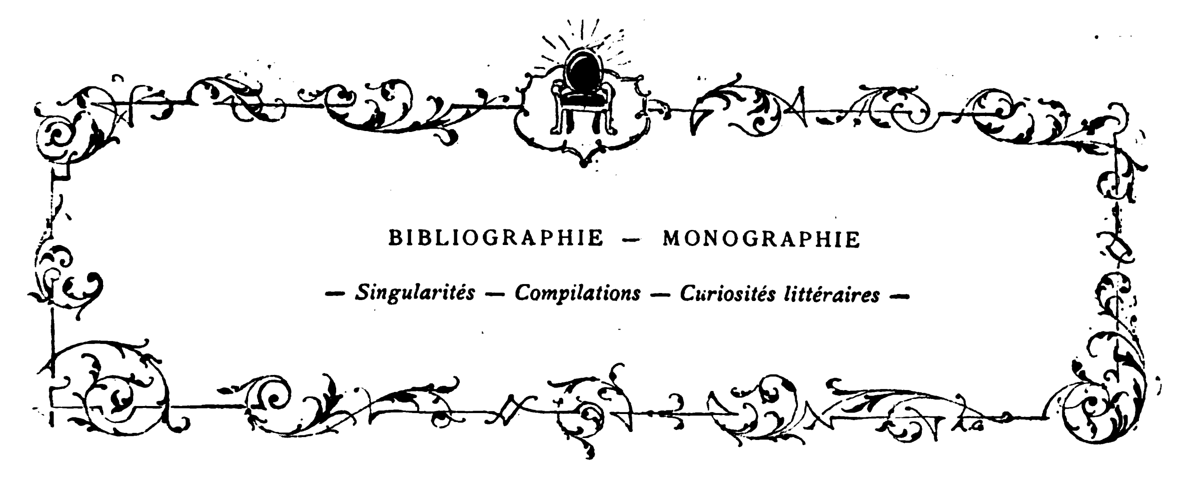
interpellation gauloise de bal masqué, saluons avec Voltaire, son admirateur, la belle et hautaine dame du château de Vaux. Signalons encore les chapitres consacrés à Villars dans les deux volumes de M. de Courcy, dont nous avons parlé dans ces colonnes. Aucun des deux précédents ouvrages ne saurait prétendre à égaler l'importance du grand travail que M. le marquis de Vogüé vient de publier sur ce glorieux Villars. Faute de place pour l'analyser ainsi qu'il convient, nous nous bornerons à l'annoncer comme un des plus précieux enrichissement que notre bibliothèque historique ait reçus dans ces dernières années. M. de Vogüé a été amené, en préparant, d'après le texte authentique, la publication des *Mémoires de Villars* pour la Société de l'histoire de France, à contrôler cette autobiographie (comme toutes ses pareilles, œuvre écrite après coup et « sous l'influence des dénouements connu »), par la correspondance, « bien autrement sincère ». Le dépôt de la guerre, les archives du ministère des affaires étrangères, la Bibliothèque nationale, les archives secrètes de la cour de Bavière à Munich, les archives impériales royales de la Cour, de l'État et de la Maison d'Autriche, les papiers de Villars et du duc d'Ormond, les mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne, telles sont les sources auxquelles a puisé l'auteur. Il nous montre successivement : Villars et l'électeur de Bavière; Villars et la succession d'Espagne; Villars et Mme de Maintenon; Villars et le prince Eugène. L'appendice qui clôt le second volume forme à lui seul un recueil de lettres et de pièces inédites de grand intérêt.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. — Rome, avec une introduction et des notes, par M. Gabriel Hanotaux. Tome Ier, 1648-1687. Un fort vol. in-8°, 371 pages. Paris, 1888; Félix Alcan, éditeur.

Ce volume est le *sixième* d'une série publiée sous les auspices de la commission des archives diplomatiques du ministère des affaires étrangères. Les cinq autres concernaient l'*Autriche*, la *Suède*, le *Portugal* et la *Pologne*. Deux volumes consacrés à ce dernier royaume attestent, dans les préoccupations politiques d'alors, une place qui n'est plus la même aujourd'hui. Deux noms célèbres de notre présente école historique, MM. A. Geffroy et Albert Sorel, nous recommandent particulièrement l'introduction et les notes des volumes qui intéressent l'*Autriche* et la *Suède*. Nul ne sera surpris de voir que l'éditeur se propose d'octroyer trois volumes au recueil des instructions données à nos ambassadeurs à *Rome*. Dans une substantielle introduction, M. Hanotaux, ancien collègue de MM. Girard de Rialle et Kaulek, c'est-à-dire un homme *de la partie* (et dont l'ouvrage s'offre à nous avec le double visa de MM. Camille Rousset et Hauréau), nous donne la raison, — d'ailleurs *obvious*, comme disent les Anglais, — de ce plus large développement matériel. Les fréquents changements de souverains sur le trône pontifical, provoquant l'envoi d'un ambassadeur spécial ou de nouvelles instructions à l'ambassadeur antérieurement accrédité; les instructions en cas de conclave; l'importance des affaires, où se mêlaient les relations politiques et l'administration ecclésiastique; enfin, la suite non interrompue de ces relations durant le siècle et demi qu'embrasse ce recueil, telle est la complète explication de ce travail. L'*introduction* est presque un livre à part, avec ce titre : *Théorie du gallicanisme*, revue en cinq chapitres des rapports de la monarchie française avec le saint-père, depuis Charlemagne jusqu'à la menace d'un schisme sous Louis XIV. Le corps du recueil proprement dit nous rend les missions à Rome des personnages suivants : le cardinal d'Este, Hugues de Lionne, le président Colbert, le sieur d'Aubeville, le duc de Créqui, M. de Bourlemont, le duc de Chaulnes, César d'Estrées, évêque de Laon, le duc d'Estrées, le marquis de Lavardin. Ils ne figurent pas tous sous la même désignation dans le cours de ces quarante-trois années, 1654-1687. Le premier s'appelle protecteur des affaires de France auprès du Saint-Siège; les autres, ambassadeurs, auditeurs de rote et envoyé extraordinaire.

L. D.





L'Éducation en Angleterre : Collèges et Universités, par PIERRE DE COUBERTIN. Un vol. in-16. Paris, 1888. Hachette.

Puisse le livre de M. Pierre de Coubertin être lu et médité par tous ceux que préoccupe la grave question de l'éducation : hommes d'État, fonctionnaires et dignitaires de l'Université, et surtout journalistes et pères de famille ! Seule, en effet, l'opinion publique peut exercer sur ceux qui ont les moyens et le devoir d'agir une pression suffisante pour leur faire opérer progressivement, avec la résolution et en même temps la prudence nécessaires, les réformes devenues indispensables dans le système vermoulu de l'éducation en France. Ce qu'il a de vicieux, ce système, M. de Coubertin l'expose sans parti pris, sans phrases, sans exagération, mais également sans ambages, avec une ferme franchise et une vérité que reconnaîtra tout homme dont l'enfance y fut soumise. Les réformes qu'il appelle les plus urgentes, celles que sollicite impérieusement l'avenir de notre race, le lecteur les déduira lui-même du livre de M. de Coubertin, qui d'ailleurs n'hésite pas à les formuler très nettement, quoique avec une sage mesure et dans un esprit de modération dont nous le félicitons d'autant plus vivement que personnellement il nous serait bien difficile de les observer et de traiter de telles matières sans passion, pour ne pas dire sans irritation parfois. Le moyen employé pour mettre en lumière les abus, les lacunes et les desiderata de l'enseignement considéré dans sa direction générale, dans son action morale, intellectuelle et physique, dans ses résultats en ce qui touche à l'éducation proprement dite, et par conséquent à la formation complète de l'homme et non plus seulement à la culture de son esprit; — l'ingénieux stratagème auquel l'auteur a recours pour nous éclairer consiste à procéder par comparaison. Il met sous nos yeux, et dans son ensemble, et en le démontant pièce à pièce, le mécanisme de l'éducation en Angleterre. Nous n'essayerons pas d'esquisser les très vivantes peintures que, d'un pinceau pittoresque et parfaitement exact, il trace des collèges et des universités. Tout en rendant hommage à la très grande supériorité du système britannique, M. de Coubertin a le sens beaucoup trop intelligent de la situation pour le proposer comme le type sur lequel le nôtre doit être calqué ; nous avons certes bien des choses à y prendre ; mais c'est de l'esprit qui l'anime que nos réformes doivent s'inspirer. J'ai exprimé le vœu que tous les pères de famille lussent *l'Éducation en Angleterre ;* je ne souhaite point par contre que le livre de M. de Coubertin tombe entre les mains d'un seul de nos collégiens, car il est propre à engendrer le désespoir, ou l'envie, ou la révolte, dans l'âme de nos malheureux « potaches ». E. C.

La Vie partout. — Renaissance physique, par PHILIPPE DARYL. Paris, J. Hetzel et Cie. Un vol. in-18, XI-257 p. — Prix : 3 francs.

Est-il nécessaire de revenir sur ces brillantes causeries, publiées naguère dans *le Temps,* réunies maintenant en volume, et qui ont eu tant de retentissement et de force que ce que tout le monde désirait depuis trois quarts de siècle est en train de se faire, au point que l'éducation physique de nos enfants menace d'empiéter sur l'éducation de leur esprit. La cause pour laquelle M. Paschal Grousset combat aujourd'hui est une cause gagnée. Que cette victoire le console d'anciennes défaites ! Son livre est écrit vaillamment ; on y sent l'homme qui sait ce dont il parle et qui ne parle que de ce qu'il croit juste et bon ; on y respire le patriotisme, je ne sais quelle ardeur juvénile et communicative que je constate bien plus que je ne l'analyse, et grâce à la contagion de laquelle nos jeunes gens se jettent aux jeux et aux exercices physiques qu'hier encore ils dédaignaient si péripatétiquement. Cette révolution portera ses fruits, de bons fruits, je n'en doute pas. Qu'il me soit permis d'insister, ce-

pendant, sur un côté parfaitement mis en relief par M. Philippe Daryl, mais que l'engouement et la manie d'imitation nous feraient facilement négliger : n'oublions pas qu'il ne s'agit point de prendre, par mode et *pour le chic*, des habitudes anglaises, l'air britannique et le *slang* des *athletic sports ;* mais que nous n'avons qu'à reprendre nos vieilles traditions françaises, à greffer sur nos travaux scolaires les exercices des *académies* d'autrefois, à faire, en poursuivant notre renaissance physique, une véritable œuvre de restauration nationale. B.-H. G.

Guide pratique du compositeur et de l'imprimeur typographes, suivi de notions précises sur les divers clichages et sur la galvanoplastie, par Théotiste Lefèvre. Nouvelle édition augmentée et refondue en un seul volume. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1883. Un vol. gr. in-8°; I-XIV, 765 p.

Notions de typographie à l'usage des écoles professionnelles, précédées d'un avant-propos sur l'origine de l'imprimerie, par E. Desormes, directeur technique de l'Ecole Gutenberg. Paris, école professionnelle Gutenberg, 1888. Un vol. gr. in-8°, 513 p.

L'excellent livre de M. Théotiste Lefèvre est depuis longtemps connu de tous les hommes du métier. Nous trouvons aujourd'hui l'occasion de le signaler aux lecteurs qui, sans mettre la main à la casse, s'intéressent à tout ce qui concerne l'art typographique, créateur de tant de merveilles, source de tant et de si pures jouissances, — et nous la saisissons volontiers. La première partie de l'ouvrage remonte à 1855. En voici le plan, tel que le donnait l'auteur, et tel qu'il lui avait été inspiré par l'expérience, car M. Théotiste Lefèvre a formé beaucoup d'élèves. Le premier chapitre donne, après la connaissance de la casse, la démonstration de ce qui concerne la composition, la distribution, la mise en pages et l'imposition, dans leur plus grande simplicité. Les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution de ces travaux font l'objet du chapitre II. Le chapitre III est consacré à l'étude des signes d'algèbre, de géométrie, de botanique, d'astronomie, etc., des chiffres et des abréviations les plus usitées. Le chapitre IV a pour objet la composition des frontispices ou grands titres, des couvertures, des caractères d'écriture, des tableaux, de l'interlinéaire et du plain-chant. Le chapitre V contient des instructions détaillées sur la composition du latin, de l'italien, de l'anglais, du grec, du copte, de l'allemand, du russe, de l'arabe et de l'hébreu. Le chapitre VI traite des fonctions respectives de l'apprenti, du paquetier, du metteur en pages et de l'homme de conscience. Le chapitre VII renferme des observations pour la correction des épreuves. Dans le chapitre VIII, il est question de la casse française et du vice de sa classification actuelle. Le chapitre IX offre le plan de toutes les impositions connues. Enfin, un vocabulaire typographique forme le chapitre X.

La deuxième partie, publiée en 1872, donnait des détails développés sur l'impression proprement dite, sur les fonctions administratives du prote, sur la fabrication et la conservation des rouleaux, sur la clicherie et la galvanoplastie, et un appendice contenant des instructions pour la composition du polonais, de l'espagnol et du portugais.

Aujourd'hui, les deux volumes n'en font plus qu'un, et les matières, tout en étant refondues et remaniées, se présentent à peu de chose près dans l'ordre qui leur était primitivement assigné. Le vocabulaire typographique a, naturellement, été rejeté à la fin. Un grand nombre de vignettes et sept grandes planches éclairent ce qui pourrait rester obscur dans les descriptions. — On n'a pu faire qu'un reproche un peu sérieux à ce remarquable travail : on l'a trouvé trop complet, trop achevé, trop parfait pour être à la portée des typographes ordinaires. C'est un blâme que l'auteur peut, à bon droit, prendre pour un compliment. D'ailleurs, si son livre n'est pas élémentaire, les éléments y sont : et je ne vois pas trop le grand danger qu'on court à suivre un guide qui, tout en apprenant les rudiments d'un art, nous en enseigne aussi le fin du fin.

Les véritables élèves, je veux dire les apprentis et les jeunes gens des cours professionnels, trouveront des leçons admirablement mises au point pour eux dans les *Notions de typographie* de M. E. Desormes, directeur technique de l'école Gutenberg. Ils y trouveront, en outre, ce que M. Lefèvre, par un sentiment de déférence extrême envers son maître, M. Ambroise Firmin-Didot, auteur d'un *Essai sur la typographie*, a systématiquement écarté de son beau livre, un exposé sommaire, mais suffisant, de l'histoire de l'imprimerie depuis son origine. Un chapitre sur les divers modes de gravure, y compris les procédés récents, et un autre chapitre sur la fabrication du papier, donnent au travail de M. Desormes le caractère immédiatement pratique qu'il devait avoir, et auquel contribuent encore des renseignements rapides, mais précis, sur le brochage, sur la reliure et sur le coût approximatif des instruments, des matières premières et

des manipulations en usage dans la typographie. Des exemples nombreux et bien choisis appuient presque toujours les règles et les conseils et sont, pour le jeune compositeur, une constante et féconde source d'observations personnelles. En appréciant un livre d'enseignement typographique il est permis, c'est même un devoir, d'être méticuleux et d'exiger la plus grande correction. J'ai lu dans un modèle de menu, p. 204 : « Vins. Cos d'Estournel, 1870. » Ou je me trompe fort, ou c'est « clos » qu'il faudrait. J'ai rencontré des locutions comme : « Il s'ensuit de là, » et des phrases dans ce goût (p. 187) : « Quant aux annonces de librairie, elles sont habituellement trop étendues pour que nous puissions en donner un exemple quelconque, que l'on trouvera dans les journaux qui paraissent au jour de l'an, et qui en contiennent de nombreux modèles. » Ce sont là des détails fâcheux qu'il serait facile de faire disparaître dans la prochaine édition. Le livre n'en rendra pas moins de grands services, et il fait véritablement honneur à l'école professionnelle Gutenberg, où il a été rédigé, imprimé et édité.

B.-H. G.



Procédés de reproductions graphiques appliquées à l'imprimerie, par A.-L. Monet ; administration du *Bulletin de l'imprimerie*, 7, rue Suger.

Nous connaissons de longue date l'auteur de cet ouvrage, et son *Guide pratique du conducteur de machines typographiques* a déjà rendu de grands services à l'imprimerie.

Dans les industries graphiques comme dans les autres, bien des esprits soutiendront que le livre didactique n'est rien et que l'apprentissage est tout. Ils ont raison en ce sens que l'un ne va pas sans l'autre. Quand on n'a pas mis la main à la pâte on ne connaîtra jamais un métier ; cela est clair. Mais le grand avantage des livres est en ce qu'ils peuvent diminuer de beaucoup le temps de l'apprentissage. Pour l'ouvrier proprement dit, ils lui rendront le grand service de donner une formule à ce qu'il a appris par la pratique, d'élever le champ de ses connaissances et de lui ouvrir des horizons que les murs de l'atelier ne suffiraient pas à lui montrer. Pour le patron ou toute personne intéressée à connaître une industrie, le livre lui permet en quelque sorte de voir double ; en quelques mois, il se pénétrera de choses qui lui auraient demandé des années si, à côté de la pratique, il n'avait pas eu la démonstration théorique.

M. Monet traite d'abord des divers procédés de clichage. Il n'apprend rien de bien nouveau, parce qu'il n'y a rien de bien nouveau dans l'espèce, sauf les clichés cylindriques des machines à journaux. J'y retrouve toutefois un chapitre consacré au celluloïd, matière absolument intéressante dont les essais n'ont pas encore donné de résultats pratiques mais, qui, j'en suis plus convaincu encore que M. Monet, est appelée à un avenir sérieux. La galvanoplastie y est traitée scientifiquement, et le chapitre le plus curieux est celui consacré au moulage à la cire et au doublage qui en est la conséquence. Les Américains et les Anglais y excellent, et nous connaissons mal ce maniement en France ; M. Monet indique la chose du mieux qu'il peut, je veux dire du mieux possible ; mais voilà de ces cas ou le *tour de main* est tout. Or, pour s'assimiler un tour de main, il faut le voir faire, il faut s'y essayer *propria manu*.

Les amateurs seront surtout intéressés par la description des divers *procédés* actuels de reproductions graphiques. Il semblent innombrables, et, de la *tissierographie* à la *diaphanographie,* l'esprit se perd et s'effraie dans une forêt de dénominations en *ie*. L'aspect en est plus terrible que la réalité, et elles se résument à peu de chose : trois grandes catégories de procédés qui se jugent bien mieux par leurs résultats que par les moyens plus ou moins détournés employés pour les obtenir. Il est impossible, sans entrer dans la doctrine même, de les résumer dans une analyse. Il nous faut donc renvoyer à l'ouvrage de M. Monet, dont tout le monde tirera agrément et profit.

Histoire des beaux-arts et des arts appliqués à l'industrie, par François Bournand. Bernard et Cie. — Prix : 10 francs.

L'auteur dit dans sa préface : « Nous ne sommes plus au temps où l'histoire des beaux-arts était le partage de quelques-uns, de la classe riche

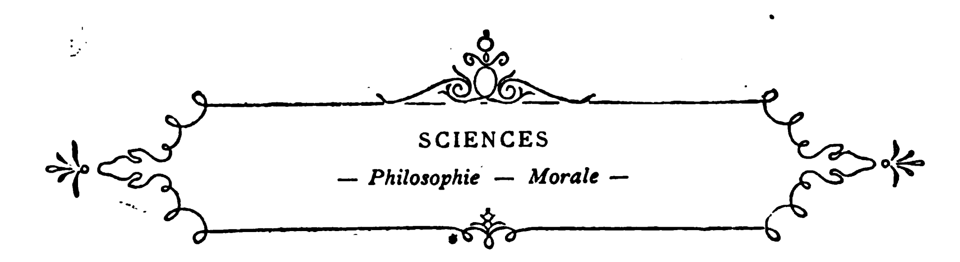
et oisive; dans notre société démocratique actuelle, l'ouvrier, le travailleur, le bourgeois ont besoin de savoir beaucoup de choses et par dessus tout l'histoire, dont l'histoire de l'art n'est qu'une branche. » C'est même une des branches les plus importantes, car, comme le faisait justement remarquer M. Henry Havard dans sa *Lettre sur l'enseignement des beaux-arts*, elle est essentiellement moralisatrice.

C'est donc pour ce « grand nombre » que M. Bournand a écrit ce livre. Il y passe en revue les arts de tous les temps et de tous les pays; il va même jusqu'à la période absolument contemporaine, et là, pour faire de suite la critique à exprimer, il est un peu insuffisant et par conséquent un peu inutile. Mais le reste est fort bon. Cette revue ne pouvait être que rapide, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit superficielle. Chaque peuple a mis son empreinte sur son art; M. Bournand explique pourquoi et comment. Pour être panoramique, le tableau permet cependant de saisir les détails, et l'esprit sort de cette lecture débrouillé, capable de classer ses impressions et d'entrer, en connaissance générale de cause, dans l'étude de chaque genre. Ce n'est pas un traité, c'est un cours; on croit plutôt entendre parler un orateur que lire un écrivain et, dans l'ordre des généralisations, les leçons entendues sont celles que conserve le mieux la mémoire.

La critique moderne entre dans les détails et soutient volontiers des thèses. Quelques-unes se trouvent fausses; d'autres sont trop spéciales et deviennent affaire de savant. Ici l'auteur s'est tenu à l'abri des systèmes. Son plan ne lui permettait pas de s'y étendre, encore est-ce un mérite d'avoir compris qu'il se serait perdu dans cette voie. Ce livre atteindra son but : les vulgarisations. Aussi souhaitons-nous qu'il s'en fasse une édition à bon marché, susceptible d'être répandue dans les bibliothèques populaires. Les illustrations que contient ce volume in-8° seraient alors supprimées. Elles ne sont pas utiles. Il n'en va pas du dessin comme de la parole: le premier veut être précis, parfait même pour porter fruit. La ligne, sans doute, peut dire bien des choses, mais, pour qu'elles soient dites au point, il faut le talent d'un Violet-le-Duc. A.

Inventaire général des richesses d'art de la France : *Paris*, *monuments religieux*. Tome II. Un vol. grand in-8°. Paris, 1888. Librairie Plon.

Nous tenons attentivement nos lecteurs au courant des progrès de cette très utile publication poursuivie avec une activité méritoire par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Le volume que nous annonçons aujourd'hui continue la série des *Monuments religieux de Paris*. Le tome premier contenait les monographies des plus riches et des plus connus parmi ces édifices. En ce tome second, il en est pourtant quelques-uns encore qui méritent d'être cités, comme Saint-Roch, Saint-Vincent-de-Paul, Notre-Dame-des-Victoires, Notre-Dame-de-Lorette, les temples de la rue des Tournelles et de la rue de la Victoire. Viennent ensuite un grand nombre d'églises des paroisses excentriques de Paris, portant au chiffre de vingt-six les monuments religieux décrits dans ce volume, qui est le neuvième de la collection. Nous retrouvons au bas des monographies les noms de MM. Michaux, A. Darcel, Guiffrey, L. de Lajolais, familiers aux souscripteurs de cet ouvrage, et celui de M. H. Jouin, le patient auteur des tables analytiques et raisonnées. E. C.



SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Essai sur la liberté morale, par E. Joyau, chargé de cours à la faculté des lettres d'Aix, ancien élève de l'École normale. Un vol. in-16. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Cet *Essai* est le développement d'un mémoire auquel l'Académie des sciences morales et politiques a décerné, en 1885, une mention honorable. Le prix du budget, il a été remporté, on s'en souvient, par M. G. Fonsegrive, qui, l'an dernier, a publié son travail sous le titre d'*Essai sur le libre arbitre*.

Différents sont les titres donnés aux deux mémoires, différentes aussi les écoles dont relèvent les deux auteurs, mais, — nous nous défendons d'être tout à fait partial, — si nous préférons

l'un des deux *Essais* à l'autre, ce n'est pas uniquement à cause de la thèse qui s'y trouve présentée et soutenue : dans le dernier *Essai* paru, l'histoire proprement dite des deux philosophies de la nécessité et de la liberté tient beaucoup moins de place qu'elle n'en occupe dans celui de M. Fonsegrive ; par contre, ces mêmes philosophies sont, de la part de M. Joyau, l'objet d'une critique autrement pénétrante.

L'étude est divisée en deux parties : d'abord, la réfutation des doctrines que l'auteur ne saurait accepter ; ensuite, l'exposé de celle-là qui lui semble, comme à nous, la seule acceptable.

Le fatalisme est doctrine métaphysique, le déterminisme également, bien qu'on le qualifie de scientifique. Le fatalisme nie la liberté *a priori*, le déterminisme *a posteriori*, du moins apparemment. M. Joyau n'insiste guère, et avec raison, sur la nécessité, ou destin, loi suprême, mystérieuse et impersonnelle, sur la conception d'une volonté souveraine et arbitraire de la divinité, sur l'idée d'une action de la sagesse et de la bonté de Dieu, sur le fatalisme stoïcien et les conclusions de Spinoza, mais il critique d'une façon très serrée ces deux principes de l'absolue nécessité de toutes les lois de la nature, de la conservation de l'énergie, et regarde aux tentatives de MM. Cournot, Saint-Venant, Boussinesq et Delbœuf, pour concilier ces principes avec la liberté. D'après les déterministes, le principe de la causalité étant universel, notre décision est l'effet nécessaire des motifs qui la dictent, et notre croyance à la liberté n'est rien qu'une illusion ; nous sommes des produits, et notre action, à un moment donné, dépend de la nature complexe des produits que nous sommes à ce même moment ; au reste, la statistique est une sorte de vérification contre laquelle il serait malaisé de s'inscrire en faux. M. Joyau discute la valeur des raisonnements, la signification des données de cette statistique souvent invoquée, puis montre combien faibles sont les arguments que l'on oppose d'ordinaire au déterminisme. La doctrine de la liberté d'indifférence se fonderait sur les données de la psychologie : la volonté posséderait le pouvoir de suppléer à l'absence des motifs et de tenir tête à tous les motifs ; l'auteur recherche d'où peut bien venir une si grande puissance et quels en sont les caractères. « C'est, dit-il par ironie, la faculté de se décider sans savoir comment ni pourquoi ; car si notre esprit peut préférer ce qui n'a aucun titre à la préférence, ce n'est pas seulement la volonté qui est indifférente, c'est aussi la pensée. » Déjà M. Renouvier avait écrit : « D'après les partisans de la liberté d'indifférence, l'homme agit différemment dans les cas où son jugement est identique, et, identiquement, dans ceux où son jugement varie : donc il n'est pas un être raisonnable. »

M. Joyau cite Kant souvent, souvent aussi M. Renouvier ; il est criticiste. La question de notre liberté n'est pas, pour lui, un problème de métaphysique, elle n'est pas non plus un problème de psychologie pure, et, avec l'illustre auteur de la *Critique de la raison pratique*, il tient la réalité de la liberté, — *la liberté morale*, c'est le titre de son livre, — comme établie par une loi apodictique de la raison pratique. Les objections, il les réfute, s'attaquant surtout à M. Fouillée, puis il dit : « Ce qui prouve la liberté de notre volonté, c'est le fait que la conscience nous impose l'obligation de faire le bien. Mais qu'est-ce que le bien ? On croit généralement que la notion du bien est antérieure à celle de la loi morale et lui sert de fondement ; c'est tout le contraire : *le bien, c'est ce que la loi morale nous commande de faire*. Il ne faut pas donner du bien une définition matérielle et objective ; il ne peut être déterminé que d'une manière formelle : le bien partout et toujours est ce qui est conforme à la raison. »

Le chapitre III de la seconde partie est intitulé : *De la spontanéité morale* ; l'auteur y montre excellemment qu'outre la détermination externe (s'il est permis de s'exprimer ainsi), il est un déterminisme interne constitué par la nature même de notre activité ; et en même temps il répond à ceux des philosophes contemporains qui font de la volonté un simple pouvoir d'arrêt, d'inhibition ; il l'établit, la volonté est plus que cela, elle est elle-même une puissance active.

Mais allons à la conclusion : « L'homme n'est libre que s'il le veut et quand il le veut. Étant données les conditions dans lesquelles nous sommes placés et les influences auxquelles nous sommes soumis, en face de cette spontanéité autonome qui constitue le fond de notre être, un nombre considérable de tendances naissent et se développent en nous, qui impriment à notre conduite une direction contraire. Nous trouvons donc en nous deux éléments opposés, l'un personnel, l'autre impersonnel ; une lutte s'engage entre eux ;... mais nous pouvons, si nous le voulons, intervenir et assurer le triomphe de notre activité personnelle. Cette lutte, la plupart des hommes ne l'entreprennent pas ou ne la soutiennent pas avec une énergie suffisante : ils s'abandonnent à la domination de leurs sentiments et de leurs habitudes. Nous n'hésitons pas à le déclarer, il s'en faut de beaucoup que les hommes soient libres. C'est pour cette raison

qu'il ne faut pas admettre parmi les preuves de la liberté le témoignage direct et immédiat de la conscience; cet argument n'a pas une portée universelle. Il est beaucoup d'hommes à qui leur conscience n'a jamais rendu un semblable témoignage, parce qu'en effet ils n'ont jamais agi librement. Quand ils réfléchissent à leurs décisions, ils parviennent aisément à en rendre compte sans y découvrir la moindre intervention d'une volonté libre. Par rapport à eux, le déterminisme est rigoureusement vrai...

« La liberté n'est pas une faculté comme les autres, que nous possédions naturellement, que nous apportions en venant au monde et dont les circonstances au milieu desquelles s'accomplit notre vie favorisent l'épanouissement : tout au contraire, les influences extérieures tendent à l'étouffer, à en empêcher l'exercice... L'homme ne naît pas libre, il peut le devenir... La première des lois pratiques, dit M. Renouvier, avant ce qu'on appelle le bon usage de la liberté, c'est l'usage même; ce seul précepte : Exerce ta liberté, s'il est suivi, pose un premier fondement de la moralité des actes. Le premier devoir de l'agent libre est dans cela même, d'être libre... »

L'intellectualisme ne domine pas tous les esprits, et ils sont quelques-uns déjà, les membres de notre Université, qui reconnaissent un impératif catégorique, qui distinguent entre la raison pratique et la raison pure. Voici M. Joyau qui oppose aux prétentions de la science le devoir de la personne autonome et fin en soi; nous aimons son livre, nous le recommandons à l'attention du lecteur.

La Complainte de l'être (*Notes d'un pessimiste*), par EDMOND THIAUDIÈRE. Préface par Auguste Dietrich. Un vol. in-32. Paris, Louis Westhauser; 1889. — Prix : 2 fr. 50.

Après LA PROIE DU NÉANT, cette COMPLAINTE DE L'ÊTRE; hier, *les Notes d'un pessimiste;* aujourd'hui, *les Notes* encore *d'un pessimiste.* Cela fait beaucoup de notes.

Elles offrent un intérêt plus que médiocre. Le pessimisme de M. Thiaudière n'a aucune valeur philosophique, il n'a aucune valeur morale.

Son pessimisme, il est fait de déceptions, rien de plus.

Les déceptions qu'il accuse peuvent bien lui faire mériter, à lui comme à tant d'autres qui les éprouvent pareillement, notre pitié, notre compassion, mais non pas, certes, cette admiration que M. Dietrich, en sa *préface,* nous dit ressentir. Mettons que M. Thiaudière n'a pas lu, avant l'impression, cette préface-réclame, et mettons qu'il regrette qu'elle précède ses *notes,* puisque aussi bien il nous plaît de le tenir pour sincère quand il réprouve les petits et grands moyens dont usent nombre d'auteurs de peu d'intelligence et de peu de talent pour en imposer au public, qui ne demande, au reste, qu'à se laisser éblouir.

M. Thiaudière est, au vrai, un catholique désabusé, de qui la mentalité, façonnée par la discipline que l'on sait, ne peut supporter le doute, et de qui la volonté, soumise du moins théoriquement à une obligation extérieure, ignore pourquoi et comment l'exercer, cette obligation apparaissant contestable ; de là de véritables souffrances. Il admettait naguère la coexistence d'une âme et d'un corps ; il admet présentement, — même alors qu'il dit concevoir des doutes, car il lui faut des dogmes, — que l'âme est un effet dont le corps est la cause ; ce matérialisme, fait d'une moitié de spiritualisme, — telle est bien la genèse de la doctrine par lui acceptée, — ne lui a pas défendu, au contraire, la recherche de certaines satisfactions, et ni les hommes ni les choses ne lui ont donné ce qu'il attendait; d'où de nouvelles souffrances, celles-là plus aiguës, il y paraît. Il parle bien de la sympathie qu'il faut éprouver quand même : la bonté nous fait une noblesse, elle nous procure des consolations; mais la théorie positiviste ou bouddhiste qu'il rappelle reste pour lui pure théorie. La véritable consolation serait de posséder « la foi », il le déclare, et cette foi, à la possession de laquelle il aspire, n'est rien qu'une adhésion de l'esprit à telle ou telle notion; elle est un oreiller commode pour dormir. Intellectualiste il était, intellectualiste il demeure. Ce qu'est le mal, le péché, il ne le sait ni le devine, Il n'a pas besoin de cette foi qui est pour la volonté telle suite de représentations qu'elle se peut choisir pour qu'elles fortifient son désir de l'affranchissement. Il veut d'une religion, mais non d'une religion fondée sur quelque morale autonome, non même de cette religion qu'il a pu connaître et qui impose une morale hétéronome. En même temps que des dogmes acceptés aveuglément, il souhaite l'oubli de soi, un sommeil très calme avec des rêves très doux, des jouissances encore, mais des jouissances exquises et qui ne trompent pas. L'artiste, le dilettante, qui est en lui, se souvient du chant des orgues, des parfums enivrants, de la lumière passant à travers les vieux vitraux et mettant des auréoles d'or aux fronts des personnages des très vieilles légendes. Il est mystique plus qu'à moitié, et son mysticisme n'a rien encore de philosophique.

Il nous faut transcrire quelques-unes des *notes* consignées par notre auteur? Faire un choix est difficile. Plusieurs de ces phrases travaillées, et qui sentent l'huile, sont de simples jeux de mots; en voici deux :

« Cette vie nôtre, si stupidement emmalheurée, devient parfois bonne pour la brute qu'on panse, mais elle reste toujours mauvaise pour l'esprit qui pense. » p, 113.

« Si c'est vraiment un Dieu qui a fait la terre, il a fait là une bien grosse boulette! » P. 107.

D'autres phrases expriment des jugements assez banals.

Les réflexions qui méritent peut-être qu'on s'y arrête se rapportent toutes, — elles sont au nombre de plus de cent, — à la vanité de quelque ambition que ce soit. Telles sont les suivantes :

« Lorsqu'on a eu la longue présomption de jouer un rôle supérieur et que tout à coup l'on est réduit à l'évidence qu'on était bon tout au plus à faire un avoué de province, quelle chute d'amour-propre! » P. 122.

« Ce qui donne quelque mépris au philosophe pour la renommée, c'est que, si le talent ou la vertu en est l'un des ingrédients habituels, il y est si peu nécessaire qu'on s'en passe très bien, tandis que vertu, talent et même génie combinés, mais sans autre adjonction, ne suffiraient point à la créer. Il y faut surtout de la présomption, de l'intrigue, de la rouerie, de l'impudence, de la servilité, de la tyrannie, de l'injustice, de la traîtrise, parfois de l'immoralité, tout au moins des circonstances très propices. » P. 132.

« Dédaigner les grandeurs qui ne sont point à notre portée est une disposition d'esprit bien meilleure que de les envier. » P. 276.

M. Thiaudière devrait lire Pascal, il devrait lire saint Paul; il apprendrait de quelle portée peut être le scepticisme, de quelle valeur le pessimisme.

Cours de philosophie à l'usage du baccalauréat, *complètement adapté au programme de* 1885, par l'abbé Berthaud, directeur du collège de la Grand'Maison, à Poitiers. Un vol. in-8°. — Paris, Firmin-Didot et Cie. — Prix : 7 fr. 50.

L'ordre, la clarté, voilà les deux grands mérites de ce *Cours*. Ils sont aussi les seuls, ou à peu près.

L'auteur s'était promis, il le dit dans sa *préface*, d'écarter toutes les discussions étrangères au programme, de peur de surcharger « inutilement » l'intelligence des jeunes candidats, et, pour ne pas « compromettre » leur examen, il s'était promis encore d'éviter de leur donner des solutions risquées ou qui ne fussent pas généralement approuvées; il n'a que trop bien tenu la promesse qu'il s'était faite. Il n'a pas élargi les problèmes, au contraire, et les doctrines opposées à celle-là qui est « le plus généralement admise dans l'enseignement », c'est à peine s'il les a mentionnées; encore ne l'a-t-il fait qu'accidentellement et en les présentant par l'un quelconque de leurs côtés. D'histoire de la philosophie, il s'en trouve si peu en son livre qu'autant eût valu qu'il ne s'en trouvât pas du tout.

Qu'un professeur se conforme strictement au plan d'un tel *Cours*, et les élèves qu'il fera entreront dans la vie assez ignorants en somme des systèmes philosophiques.

Faut-il dire que nous n'entendons pas les scrupules de notre auteur? ajouter qu'on peut surcharger une intelligence en la meublant de trop de ces connaissances qui exigent des nomenclatures compliquées, mais qu'on ne la surcharge pas en lui ouvrant des perspectives nouvelles ou plus étendues? et ajouter aussi que l'examen de fin d'études secondaires est quelque chose d'autre que ces examens qu'on fait subir à de jeunes catéchumènes? Les programmes ont du bon; il ne faut pas les suivre à la lettre. Il est forcément, à toute époque, une doctrine régnante qui inspire le législateur, l'homme d'État; cette doctrine, il ne convient pas de la considérer comme une façon d'orthodoxie.

Dans l'ouvrage, des idées plus larges, si l'on veut, que celles qu'on est accoutumé de voir exprimées par des membres du clergé catholique mais la marque en même temps d'habitudes d'esprit contractées dans les séminaires. F. G.

Études sur la raison, par Félix Cellarier. Un vol. in-16. Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix : 3 francs.

Si, n'étant pas satisfait de la façon dont tel ou tel problème philosophique a été posé, abordé, et si, répétant les diverses solutions proposées, celles que l'ont connaît, — seuls, les mieux informés ont peur de ne pas les connaître toutes, — on se donne la peine de disserter, de rédiger un travail, si court soit-il, c'est assurément parce qu'on croit bien avoir à dire touchant la question dont on s'est occupé quelque chose de nouveau et quelque chose d'intéressant; à quoi bon, partant, les précautions oratoires et l'affectation d'une humilité qu'on ne saurait éprouver? L'auteur ose livrer ses « aperçus aux méditations des âmes d'élite, toujours préoccupées... »; il les soumet, il les livre; mais cela va de soi; du moment qu'il

publie son travail, c'est pour qu'on le lise et qu'on le juge ; il n'était pas besoin de cette circonlocution, ni tant d'autres. Il exprime des doutes : se serait-il trompé? Et n'est-il pas indigne de traiter des sujets aussi relevés? « Après une laborieuse navigation accomplie à travers mille écueils et mille difficultés, nous atteignons enfin le port, » — c'est le début du chapitre VI, le dernier de la première partie, — « la modeste cargaison recueillie dans notre course un peu aventureuse nous payera-t-elle les fatigues du voyage? Ou bien pourra-t-on nous appliquer ce que le rabbin Akiba disait à un explorateur acharné du mètre oublié et perdu de l'antique poésie des Hébreux : « Tu as plongé dans des gouffres immenses et tu n'as rapporté qu'un tesson dans ta main » ? C'est ce que nous ignorons. » Tout cela sort du bon naturel. De ces protestations de modestie, il s'en trouve à toute page. Il s'en trouve vraiment trop ; elles ne tromperont aucun lecteur. Elles ne dissimulent pas, elles accusent, au contraire, de très grandes prétentions. Il pense avoir réfuté Descartes, avoir réfuté Kant, et, vraiment, on pourrait croire qu'il se juge *in petto* plus grand que Descartes, et plus grand que Kant.

Exposons son système, appelé, pour peu que les âmes d'élite le veuillent bien méditer, à remplacer tous ceux qui ont été jusqu'ici échafaudés.

Ce système « a une base plus large et plus inébranlable que le *minimum quid inconcussum* de Descartes, son fameux : *Cogito, ergo sum.* Cette base, c'est l'affirmation absolue de l'être absolu par le moi ».

Jusqu'à ce jour, les idées rationnelles (celles dont l'origine est inexplicable pour les facultés empiriques) ont été considérées en tant qu'idées; mais une idée est une manière de voir de l'esprit qui n'entraîne pas nécessairement l'existence métaphysique de son objet, et les idées rationnelles, dont on dressait la liste, étaient toutes, par suite, de pures idées logiques. M. Cellarier distingue, lui, entre les idées métaphysiques et les idées logiques.

Il n'a pas voulu partir de l'idée pure; cela ne l'eût mené à rien; la réalité subjective de l'idée est incontestable; ce qu'il a voulu atteindre, c'est sa réalité objective.

« Nous avons remarqué, dit-il, que dans l'ordre contingent, le jugement précède toujours l'idée : si nous avons l'idée de *moi*, d'*existence*, c'est parce que ces idées nous ont été données par le jugement *j'existe*, dont nous les avons tirées, par l'abstraction. Nous nous sommes demandé s'il n'en serait pas ainsi dans l'ordre absolu, et nous sommes demeuré convaincu qu'il n'en saurait être autrement. Nous avons l'idée de l'être absolu; est-ce là une idée purement logique, c'est-à-dire dépouillée de toute affirmation? Mais l'affirmation est contenue dans l'idée même de l'être... et du moment que l'on est en possession de la réalité de l'être absolu, tout découle avec la plus grande facilité. »

L'idée d'être est la première qui se présente à nous ; elle fait son apparition dans l'affirmation absolue de l'être en général, qui accompagne nécessairement le sentiment de notre propre existence. L'idée de substance marche avec elle, et l'idée de cause vient enfin compléter la notion affirmative et vivante de l'être.

La plus générale des idées qui représentent des attributs, l'idée d'infini, se tire par abstraction de la notion de l'être absolu conçu sous son triple aspect d'être, de substance et de force. Les trois idées d'unité, d'identité, d'immutabilité sont virtuellement contenues dans celle d'infini, dont elles ne sont que l'analyse. Les idées de bien, de vrai, de beau se rapportent au relatif comme à l'absolu ; pour celles de temps et d'espace, elles ne représentent ni des êtres ni des attributs, mais de simples rapports.

Après avoir ainsi fait sortir les unes des autres les idées rationnelles, dans la première partie de son travail, M. Cellarier, dans la seconde, expose une théorie des principes rationnels. Allons au point principal, à la distinction « entre l'essence et l'existence chez l'être absolu et chez les êtres contingents ».

Mais contentons-nous de transcrire :

« Avant nous, on ne distinguait l'essence de l'existence, dans l'être contingent, que vaguement... Nous, au contraire, en nous attachant fortement à cette distinction, nous nous sommes convaincu... que le caractère de l'essence pouvait différer complètement du caractère de l'existence ; et, marchant dans cette voie, nous sommes arrivé à cette conclusion que l'essence de l'être fini pouvait être infinie, devrait être infinie ; que, par conséquent, l'infini étant nécessairement un, il n'y avait qu'une seule et même essence, quoiqu'il y ait plusieurs existences diverses, et, par suite, une seule et unique raison absolue, immuable, infinie, puisque la raison est un attribut de l'essence, et non de l'existence qui ne fait que la manifester...

« Chez l'être fini une tendance vers un développement infini ; cette tendance est un fait constant et qu'aucun psychologue sérieux n'oserait nier. Or, comment les philosophes expliquent-ils ce fait incompréhensible, et inconciliable avec l'idée d'une essence contingente ou de même nature que l'existence? Ils ne l'expliquent pas... Dans notre système, il n'offre plus rien d'obscur

et s'explique de lui-même. L'existence contingente c'est-à-dire la manifestation limitée d'une essence nécessaire, tend à un développement infini, c'est-à-dire vers la manifestation pleine et entière de cette essence nécessaire et absolue. Si vous placez chez un être une tendance à un développement infini, il faut, par une conséquence rigoureuse, que vous admettiez chez ce même être de quoi fournir à ce développement infini, de quoi le rendre possible. Cette existence, dans un être contingent, d'une tendance vers un développement infini est donc la preuve de l'infinité de son essence. »

Et M. Cellarier de célébrer son système, d'une si haute valeur morale ! De quel encouragement, s'écrie-t-il, n'est-il pas pour la vertu ! *Qui se ipse norit, primum aliquid sentiet se habere divinum...* Il nous redonne la phrase que l'on connaît de reste.

Au lieu du *Cogito, ergo sum*, dont se réclame le rationalisme et dont l'idéalisme pourrait se réclamer à plus juste raison, un *sum, ergo aliquid divinum habeo*, qui implique une façon de panthéisme.

Cette philosophie nouvelle sera-t-elle longtemps et beaucoup discutée ? Nous en doutons fort.

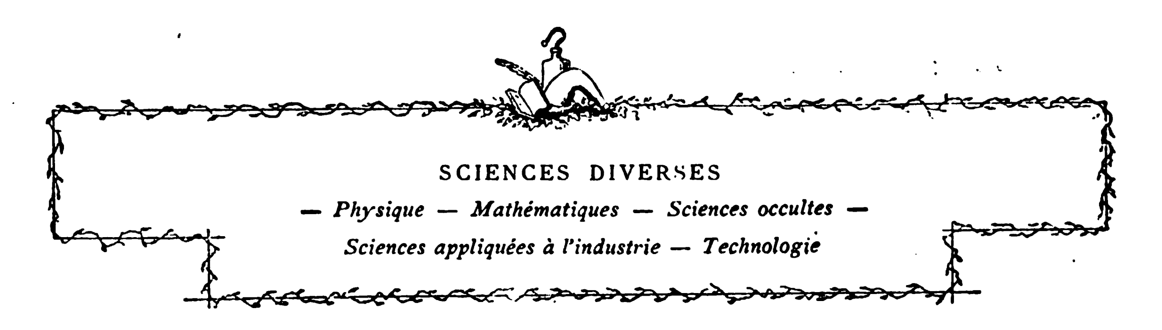
L'Éducation morale dès le berceau, *essai de psychologie appliquée*, par BERNARD PEREZ. Deuxième édition, entièrement refondue. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan ; 1888. — Prix : 5 francs.

L'ouvrage a été remanié, mais, n'en déplaise à l'auteur, le livre, que nous sommes loin de condamner, est resté le même. M. Perez, dans sa préface, écrit que « la première partie, qui a trait aux moyens de discipline, ne doit presque rien à la première édition » ; *presque rien*, c'est beaucoup dire ; l'autorité des physiologistes y est plus souvent invoquée, les analyses psycho-physiologiques laissent paraître un plus grand éclectisme que devant ; point d'autres changements.

L'auteur les tient pour considérables. C'est que son dessein, qu'il confesse d'ailleurs, a été, quand il reprit son œuvre, de contenter mieux encore tout le monde et son père. Il nous faudrait nous corriger nous-même et reconnaître que le livre, « tel qu'il est offert aujourd'hui au public, est, à beaucoup d'égards, un livre nouveau », que nous serions, alors, obligé d'ajouter : et le livre, qui appelait autrefois des réserves, en appelle aujourd'hui, sinon de différentes, du moins de nouvelles et de plus précises ». Est-ce que la peur, écrit encore M. Perez, est-ce que la colère, la jalousie, la véracité, la bienveillance, est-ce que toutes les tendances bonnes et mauvaises de l'espèce humaine ne sont pas les mêmes, et ne sont pas à diriger par les mêmes procédés, chez les fils des idéalistes et les fils des empiriques, chez les fils des croyants et ceux des sceptiques de tout nom et de toute nuance ? Sachons donc, enfin, au lieu des sectaires que nous voulons paraître, nous montrer tout simplement les hommes, les frères, les concitoyens que nous sommes. La morale et l'éducation, de même que la science et le patriotisme, se trouvent sur un terrain neutre, celui où nous avons le plus d'intérêt et le plus de facilité à nous trouver tous d'accord. » Il fait sienne cette déclaration de M. Compayré : *En dehors et au-dessus de toute doctrine confessionnelle, il y a une morale humaine qui ne relève que de la science pure, qui ne se fonde que sur la raison naturelle. C'est celle dont Voltaire disait qu'elle n'a rien de commun avec les dogmes, c'est celle que Talleyrand recommandait comme une science véritable dont les principes seront démontrés à la raison de tous les hommes, à la raison de tous les âges, comme un rendez-vous commun, où, malgré la différence des sectes, les hommes doivent tous se réfugier et se réunir.* Qu'est-ce que cette *science pure* de laquelle relève la morale humaine ? Et qu'est-ce que cette *raison naturelle* sur laquelle se fonde la science pure ? La raison naturelle, quelque chose, sans doute, comme la raison impersonnelle, la science pure, tout cela n'a rien de commun avec les dogmes ? M. Perez veut que nous nous montrions simplement des hommes ; *simplement ?* et des *hommes ?* Quoi ! ce serait si simple, pour tous, de concevoir les *vraies* fins, les *vraies* modes et les *vraies* conditions de l'activité, et si simple, pour tous, d'agir, en effet, comme il convient pour être *vraiment* hommes. Dogmes et postulat ne sont pas même chose ; évidence et croyance non plus. Diverses mentalités pour les hommes que nous sommes, et nous disputerons toujours, — c'est à croire ; nous ajouterions volontiers : c'est à espérer, — nous agiterons toujours la question de nécessité et celle du libre arbitre, celle du bonheur ou de l'intérêt et du devoir. M. Perez, après M. Compayré, s'illusionne s'il pense qu'on puisse concilier les doctrines de Kant avec les doctrines d'Herbert Spencer.

Le traité de l'*Éducation morale dès le berceau*, nous ne l'avons jamais recommandé, jamais nous n'avons souhaité qu'il devînt comme un manuel ; mais nous sommes prêt à répéter ce que nous disions naguère quand parut la première édition de l'ouvrage : l'ouvrage mérite qu'on le consulte.

Éclectique en psychologie, éclectique en éthique, M. Perez ne peut contenter pleinement aucun éducateur, mais il est un observateur très patient, très sagace, il démêle avec beaucoup de finesse les mobiles, les passions de l'enfant ; il discute ou il commente, avec bonheur, nombre de remarques consignées par Fénelon, par Rousseau, par Mme Guizot ; à leurs remarques il en ajoute ou oppose qui lui sont personnelles ; ses critiques, ses commentaires, ses propres observations sont intéressantes, et tous les éducateurs trouveront profit à peser les unes, à vérifier les autres. F. G.



SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes — Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Les régions invisibles du globe et des espaces célestes, par A. Daubrée, membre de l'Institut. Un vol. in-8° avec 78 figures dans le texte, de la *Bibliothèque scientifique internationale*. Paris, Félix Alcan; 1888. Prix : 6 fr.

Quatre études dans ce volume; on les connaît toutes quatre : elles ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes ;* la dernière qui a été publiée l'a été il y a un an.

Les titres de ces études sont, rappelons-le, pour la première: *les Eaux souterraines, leur travail à l'époque actuelle;* pour la deuxième : *les Eaux souterraines, leur rôle minéralisateur;* pour la troisième : *les Tremblements de terre;* et pour la dernière, enfin : *les Météorites et la constitution du globe terrestre.*

Monde invisible que notre globe terrestre, mises à part les toutes premières couches superficielles, et, au-dessus de nos têtes, d'autres mondes invisibles. M. Daubrée explore ceux-ci après celui-là, observant, analysant, raisonnant par analogie et induction.

On aimera de relire ses relations de voyage, si l'on veut, à travers les mondes qu'on ne voit pas qu'on peut connaître toutefois quant à leur constitution, à leur formation à travers les âges historiques et préhistoriques, quant aux mouvements qui agitent notre planète ou qui emportent les astres. Le voyageur, dans la première de ses relations, parle du régime des eaux souterraines, des puits artésiens, des puits naturels, des gouffres et abîmes, du rapport de la composition chimique des eaux souterraines avec la constitution géologique du sol, de l'origine de la température des sources; dans la deuxième, il dit les idées qu'on se faisait autrefois de l'origine des minéraux, il traite de l'action des eaux souterraines sur les terrains sédimentaires, des modifications opérées dans les roches éruptives, du rôle des eaux souterraines dans la formation des gîtes métallifères, de l'intervention de ces eaux dans les phénomènes métamorphiques. Dans le troisième, il rappelle les derniers tremblements qui se sont produits, il démêle les caractères essentiels du phénomène, il recherche les causes de production et conclut à l'intervention probable de la vapeur d'eau surchauffée. Quatrième relation : des observations quant aux phénomènes qui précèdent et accompagnent les chutes de météorites, l'étude de la constitution chimique et minéralogique des météorites, les hypothèses que peuvent suggérer la forme extérieure des météorites, l'état poussiéreux de corps de provenance céleste, les expériences tentées en vue de vérifier ces mêmes hypothèses, des considérations générales sur la formation des astres et du globe terrestre.

Les figures intercalées dans le texte l'illustrent heureusement, et l'ouvrage, qui a une valeur scientifique, peut être lu de ceux-là mêmes qui n'ont jamais fait qu'entrouvrir, à l'occasion, quelque traité de géologie ou de cosmologie.

Hypnotisme, *états intermédiaires entre le sommeil et la veille*, par Coste de Lagrave, docteur en médecine. Un vol. in-16. — Prix : 2 fr.

Officier d'un certain ordre, chevalier de plusieurs autres, M. Coste de Lagrave est peut-être bien un médecin de grand mérite ; il a cédé à la mode du jour, il s'est occupé, lui aussi, d'hypnotisme, nous ne l'en blâmons pas autrement; mais ses propres observations et les observations dont il a pu entendre parler, il les a recueillies, et de là ce livre, dont l'essor est assez peu pardonnable.

Rapportons quelques-unes de ces observations.

Celle-ci, d'abord. Le Dr X. prend sa femme comme sujet, il l'hypnotise, puis lui ordonne de voler quelque chose sans lui désigner un objet plutôt qu'un autre. Elle a l'envie de voler, mais ne sait que prendre. Quelques jours après, il éprouve lui-même une envie irrésistible de voler. — Explication proposée : « Deux personnes dorment à côté l'une de l'autre; sont-elles indépendantes? Non, elles se communiquent leurs pensées, leur manière d'être, d'une façon inconsciente, mais certaine, car cette envie de voler n'avait pu passer de l'un à l'autre que pendant le sommeil. Cette envie de voler avait été suggérée à la femme en état d'hypnotisme, cette idée était restée en elle, car aucune suggestion pouvant la détruire n'avait été donnée. Dans le sommeil, l'échange d'impressions avait été suffisant pour donner au mari la même idée. *Ce fait éclaire bien des inconnues.* »

Et si le fait de suggérer, ou même de vouloir suggérer à quelqu'un, endormi ou non, quelque « idée », était pour qui conçoit l'idée à suggérer une véritable suggestion!

Mais une autre observation. M. Y., étant en voyage, hypnotise sa femme et lui donne l'ordre de l'éveiller le matin à une certaine heure qu'il lui désigne. Tous deux s'endorment l'un près de l'autre de leur sommeil naturel. M. Y. se réveille, au matin, quelques minutes avant l'heure dite, et sa femme est toujours endormie. Se serait-il réveillé de lui-même? — Explication : le sujet endormi a exécuté l'ordre donné par son hypnotiseur, mais il l'a exécuté tout en dormant; il a suggéré l'idée de se réveiller, il la lui a transmise par le contact ou par sa présence; et « M. Y., qui n'avait jamais été hypnotisé, a reçu cette idée pendant son sommeil naturel.

L'auteur — il ne semble pas s'en douter — est tout près de tenir tous les phénomènes, tant psychiques que physiologiques, pour des faits, soit de suggestion, soit d'auto-suggestion. Déclarons-le-lui, au risque de provoquer son étonnement, la doctrine serait instituée, que nous ne la rejetterions probablement pas.

Mais M. de Lagrave est un psychologue assez peu habile; il sait mal, ou ne sait pas distinguer entre les suggestions et les auto-suggestions.

Et si M. de Lagrave n'était que mauvais observateur, mauvais analyste! Sa crédulité touche à la naïveté; il n'y a pas jusqu'à sa façon d'écrire qui n'ait quelque chose d'enfantin.

Son livre est tout au moins inutile.

F. G.

Venins et poisons, *leur production et leurs fonctions pendant la vie; dangers et utilité pour l'homme,* par A. Coutance, ancien professeur aux écoles de médecine navale. Un vol. in-8°. Paris, J. Rothschild, 1888.

La méprise est fâcheuse. M. Coutance a supposé que son travail, utile, serait comme un breuvage amer pour beaucoup de lecteurs, et, pour leur permettre d'absorber le breuvage, il a pensé, se rappelant le conseil de certain vieil écrivain, devoir répandre du miel sur les bords de la coupe; alors, à toutes les pages du volume, des phrases comme celles-ci : — Ventre affamé n'a pas d'oreilles; messieurs les serpents n'ont point de délicatesse. — Le pavot n'est pas le bon père de famille des évolutionistes qui songe à sa postérité; c'est un chimiste dilettante, aimant le poison pour le poison, et suivant sa fantaisie; n'a-t-il pas eu, en effet, l'idée (cette idée ne pouvait germer que dans une tête de pavot) d'apposer les unes aux autres les propriétés des substances toxiques qu'il fabrique? — Les convulsivants l'emportent sur les narcotisants; c'est comme en politique, les violents l'emportent sur les endormeurs. — N'accusez pas la plante-poison, c'est la nécessité qui l'a faite empoisonneuse; un tribunal impartial l'acquitterait. — Cherchez le microbe... — Ces artifices de style, ces fleurs de rhétorique, ces rapprochements, ces allusions, tout cela énerve l'attention, tout cela fait qu'on goûte mal les savantes monographies de l'auteur.

Nous avons un autre regret; et il ne s'agit plus de la forme donnée par l'auteur à sa pensée, mais de sa pensée même, d'une de ses pensées-maîtresses; il personnifie trop volontiers la nature. Pour lui, — il le répète à satiété, — la nature intelligente prévoit et pourvoit, elle suppose et dispose; si elle n'arme pas l'Anthophore contre la Mélecte, c'est qu'elle « veut que celle-ci, incapable de modifier, ait place pourtant au banquet de la vie. » Expliquons-nous, ce que nous regrettons, ce n'est pas que M. Coutance conçoive la Nature-Providence, — libre à lui de nourrir telle conception qu'il lui plaît, — c'est que, cette conception, métaphysique, il l'ait formulée, non pas une fois, et sans y prendre garde, mais cent, mais deux cents fois, dans un travail qui n'est rien qu'un ouvrage de vulgarisation. Science et philosophie ne sont pas même chose, il le sait, lui; et, si, dans une étude précédemment publiée, il a pu, à bon droit, s'en prenant aux théories exclusivement philosophiques de Darvin, leur opposer d'autres théories, également philosophiques, il devait, dans ce travail-ci, se

contenter d'exposer tout uniment les résultats des plus récentes analyses, des plus récentes observations.

Ces regrets exprimés, disons que le livre est tel qu'on le pouvait attendre d'un homme aussi compétent. Le poison est : toute substance, quelle que soit son origine, quel que soit son état, qui, n'ayant pas de place dans l'économie, y trouble la vié ou amène la mort. Telle substance minérale est un poison pour quelques végétaux, elle ne l'est pas pour tous et elle ne l'est pour aucun être animé; telle autre a une action toxique sur quelques êtres animés et, entrant dans l'économie de l'homme, elle a pour eux au contraire une action bienfaisante, elle le débarrasse des êtres parasitaires. Pareillement les végétaux, ceux qui sont toxiques, sont toxiques absolument ou toxiques relativement. Mais l'auteur a très bien ordonné son sujet. Il parle d'abord, d'une manière générale, du poison dans le monde minéral, du poison dans le monde vivant, puis il dit quels insectes, quels poissons, quels serpents sont armés, et comment et contre qui; son tableau de la *lutte contre l'existence,* — l'expression est de lui, — il le poursuit en énumérant les plantes toxiques, il l'achève en nous montrant l'homme multipliant les poisons pour sa défense, et les multipliant encore pour se nuire à lui-même. Signalons tout particulièrement les quatre derniers chapitres qui sont intitulés : *Empoisonnement du sol, de l'air et des eaux; — Le poison est partout; — Poisons autorisés; — Comment le poison tue.*

Causeries scientifiques de Henri de Parville; vingt-septième année. Un vol. in-16; Paris, J. Rothschid; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Les dernières découvertes des sciences et les applications, par l'industrie, de la plupart de ces découvertes, voilà, certes, des sujets de causeries qui commanderaient d'eux-mêmes l'attention; mais le causeur est habile à exposer clairement les résultats auxquels ont abouti les analyses du chimiste, les recherches du physiologiste, les calculs de l'astronome, du physicien, de l'ingénieur; mais il sait dire merveilleusement quelles modifications commencent d'être apportées à l'outillage pour la fabrication de tel ou tel produit, — d'où réduction des frais généraux, — quelles matières jusqu'alors sans valeur, parce que sans emploi, sont offertes à l'industrie, à l'agriculture, — d'où le produit de qualité meilleure et livré à un prix moins élevé, d'où augmentation du rendement; — comment ne pas suivre avec le plus vif intérêt, cette sorte d'inventaire que M. de Parville est accoutumé de dresser en fin d'année?

Nous parlons d'inventaire; celui-ci est le vingt-septième.

Les plus récentes acquisitions de la raison et de l'industrie humaines sont mentionnées sous huit titres différents : ***Astronomie, Physique, Mécanique, Chimie, Hygiène, médecine et physiologie, Art des constructions, Histoire naturelle, Variétés.*** M. de Parville parle, entre beaucoup d'autres objets de calcul et d'expérience, d'étude et d'application, des marées de la Méditerranée, du nombre des étoiles, de leur intensité lumineuse, de l'influence de la pression barométrique sur le niveau des mers, des sismomètres et magnétographes, des tourbillons de Descartes et des tourbillons Weyher, de l'éclairage au pétrole et de l'éclairage électrique, du transport de la force, de l'artillerie pneumatique, du tonnerre en boule; il parle encore des différents moteurs et générateurs, puis des gisements phosphatés, des alcools, de la saccharine, de diverses épidémies, des inoculations, du chemin de fer du Caucase, de la pêche de la sardine, des collisions en mer.

Combien d'autres sujets, par lui traités, et que nous aimerions de rappeler! Le livre sera lu; n'insistons pas.

Traité élémentaire de zoologie à l'usage des élèves de la classe de sixième, de l'enseignement secondaire spécial (première année) et des pensionnats de jeunes filles, rédigé conformément aux derniers programmes officiels par Paul Maisonneuve, docteur ès sciences naturelles, professeur à la Faculté libre des sciences d'Angers. Un vol. in-12, cartonné; Paris, Victor Palmé; 1888.

Enarrat Dei gloriam, la gloire d'un Dieu créateur; c'est la nature entière qui chante cet hymne, la terre avec les animaux qu'elle porte, avec les hommes qui commandent aux animaux.

Les évolutionnistes manquent à la logique, quand, au début de leurs études biologiques, sociologiques, ils supposent établi ce qui est à démontrer. Les spiritualistes catholiques ne tombent pas dans cette faute en affirmant tout d'abord la création; la création est parmi les *data* de la révélation, elle est un point de leur doctrine philosophique et ils ne prétendent à aucune démonstration; mais on peut leur reprocher de fausser la zoologie ou telle autre science naturelle en permettant à *leur* philosophie de les envelopper et pénétrer; leurs reproches de composer *une* zoologie, alors ils devraient se borner à l'étude des

phénomènes d'un certain ordre sans préjugés ni préconceptions, questions de logique mises à part, ils font comme font les évolutionnistes.

Comme eux — il s'agit de doctrines, — ils regardent à l'intelligence et non à la volonté. M. Maisonneuve écrit :

« L'homme offre des qualités qui le placent manifestement au-dessus de tous les autres animaux, et qui font de lui, pour ainsi dire, le couronnement de l'édifice sublime de la création. Seul, en effet, il est doué d'une âme raisonnable; son intelligence lui permet de commander aux autres êtres et de les employer pour son propre avantage... » Qu'on ne croie pas que l'auteur ait pu se faire scrupule de parler, à cette place, de quelque caractère moral qui différencierait bien autrement l'homme de l'animal! Pour les catholiques, — nous ne disons pas pour des chrétiens pouvant se réclamer de saint Paul et pouvant accepter le Kantisme, — pour les catholiques, point de personne morale, point de volonté réglant l'exercice de l'intelligence, point de raison pratique, la volonté est mise, par eux, sous la domination de l'intelligence et la croyance, pour eux, n'est rien que le consentement de l'intelligence, — chez nos évolutionnistes français, chez nos libres-penseurs et chez les catholiques vraiment catholiques même mentalité.

Du *Traité de zoologie*, traité élémentaire, peu de mots à dire. Il est bien fait, et aux jeunes enfants de onze et douze ans, il sera, après et avant chaque leçon du professeur, un manuel très précieux à consulter.

La vie des êtres animés, par ÉMILE BLANCHARD, de l'Académie des sciences. Un vol. in-18; Paris, S. Masson; 1888. — Prix : 3 fr.

Comme sous-titre : *Les conditions de la vie chez les êtres animés*, *l'origine des êtres*, et, dans le volume des études déjà publiées.

Il n'est plus besoin de les vanter, remarquables, les articles avaient été remarqués.

Rappelons seulement les sujets traités.

Dans le premier travail, M. Blanchard, de qui le nom fait justement autorité, regardait aux rapports entre l'organisation, les aptitudes, l'instinct et les conditions d'existence, à l'appropriation des organes à ces mêmes conditions, aux divers degrés de perfection organique et en même temps aux différences entre les aptitudes de l'ordre psychologique; et ses inductions qu'il fondait sur de nombreuses observations, toutes relatées dans une langue claire, élégante, il les résumait en montrant l'unité du plan de la création : toujours les aptitudes et les fonctions perdant en importance quand les instruments se simplifient, disparaissent quand les organes n'existent plus, et, de même, les facultés de l'ordre, de l'ordre intellectuel, lorsque l'organisme se dégrade; l'homme soumis à la loi commune; l'animal ne faisant pas de progrès comme espèce, et comme espèce, l'homme étant aujourd'hui ce qu'il était au temps de Moïse ou de Périclès.

Dans le second travail, plus étendu, M. Blanchard, qui rend hommage aux éminentes qualités de Darwin, un métaphysicien peut-être trop hardi, mais un observateur toujours patient, souvent sagace, répète, après M. de Quatrefages, la fameuse doctrine transformiste. Il le montre, il l'établit, la variabilité des espèces, la lutte pour l'existence, la sélection naturelle, autant d'hypothèses ingénieuses que démentent les faits. Le retour presque immédiat à l'état primitif des créatures qui échappent à l'action de l'homme rend manifeste à tous les yeux la persistance des types; l'impossibilité de dénaturer une espèce se prouve par la multitude et la durée des expériences. A la lutte pour l'existence, on impute la mort des individus chétifs, la survivance des individus les plus robustes ou les mieux doués; par suite, on imagine un continuel accroissement de perfection pour les êtres. Or, dans les combats pour la vie, les hasards servent les faibles aussi bien que les forts, la ruse supplée à la vigueur souvent avec succès, la faculté procréatrice pour toutes les espèces est dans un rapport merveilleux avec les chances de destruction. On attribue à la sélection naturelle à la fois des métamorphoses, à la fois lentes et infinies; oubliant combien l'hérédité se montre capricieuse, on veut croire que chaque avantage obtenu par la créature se transmet à la postérité et se prononce de plus en plus dans les générations successives; on considère les heureuses appropriations de certains êtres à des conditions de la vie très particulières, et l'on déclare qu'elles ont été acquises par l'influence des milieux, mais les exemples de sélection inconsciente ne se découvrent nulle part, et tout, en somme, concourt à maintenir les types. « J'ai souvent déclaré que si un investigateur parvenait à faire la démonstration scientifique d'une certaine transformation chez quelques représentants d'un groupe du règne animal, je me tenais à sa disposition pour présenter le résultat à l'Académie des sciences, pour proclamer, pour affirmer le triomphe de l'auteur. Aujourd'hui plus que jamais, je renouvelle mon appel, je déclare ma bonne volonté, assurant que je ne souffrirais en aucune façon de me trouver vaincu. Ayant pour

me consoler la perspective d'un progrès scientifique dont l'importance serait immense, c'est de toutes les forces de mon âme, qu'en tête de ce livre je jette cette parole à tous les amis des sciences naturelles : Montrez-nous une fois l'exemple de la transformation d'une espèce ». Ce sont les dernières lignes de la *préface;* elles font voir dans quel esprit l'illustre savant a poursuivi sa réfutation du darwinisme.

Mœurs et monuments des peuples préhistoriques, par le marquis de Nadailhac. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de la nature*, avec 113 figures dans le texte; Paris, 5, Masson; 1888.

M. de Nadaillac n'est pas dépourvu de cette imagination qui permet de former des hypothèses, il n'a pas, non plus, négligé, à une heure ou à l'autre de son existence, de se demander quelle est l'origine de l'homme : il a sa philosophie à lui, cela est sûr; entre la doctrine de l'évolution et celle de la création il a fait son choix, on n'en peut douter; mais il aurait cru trahir la préhistoire, qui est l'objet de ses plus chères études, en bâtissant quelque roman politico-religieux d'après les monuments retrouvés, en s'appliquant, au moyen de ces mêmes monuments, à établir que l'homme des temps préhistoriques est, ou bien un ange déchu, ou bien un singe qui a progressé. Erudit, il n'a voulu que faire connaître les découvertes effectuées depuis que les affirmations de Boucher de Perthes ont trouvé crédit, et, comme il possède un véritable talent d'exposition, ces découvertes, il les fait bien connaître.

Nous avons nommé Boucher de Perthes, dans un premier chapitre : *L'âge de pierre à travers le temps et à travers l'espace*, l'auteur fait l'histoire de la préhistoire, il dit quelles trouvailles avaient été faites un peu partout aux siècles qui ont précédé le nôtre, quelle origine surnaturelle on attribuait aux silex travaillés; il dit aussi les discussions entre géologues, il n'y a pas encore cinquante ans.

Les découvertes se rapportent à l'alimentation des premiers hommes, à leurs hésitations, à leur industrie, et M. de Nadaillac de nous décrire les armes ou instruments qu'ils confectionnaient en vue de la chasse et de la pêche, de nous décrire leurs objets de parure, de nous faire pénétrer dans leurs cavernes, de nous montrer leurs débris de cuisine, de nous introduire dans leurs camps, dans leurs forts vitrifiés, d'ouvrir jusqu'à leurs tombes. Sept chapitres vraiment captivants.

F. G.





Sommaire. — CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES : *Vente. — Bibliographies. — Catalogues.* — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe.*) — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES. — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'INTÉRÊT que la France prend aux manifestations intellectuelles des autres pays a été souvent mis en doute, et même nié. Cette accusation, dénuée de toute vérité, nous avons fait tout ce que nous pouvions pour lui donner quelque vraisemblance. Ce sont des lettrés et des écrivains français qui ont propagé cette théorie de l'exclusivisme de notre génie national. Il semble, à leur dire, que l'esprit français soit entouré d'une muraille plus infranchissable que la muraille de la Chine, et il en est encore aujourd'hui qui, outre l'isolement politique des lendemains de défaites, proclament, non sans une certaine vanité jalouse ou une commisération supérieure, notre isolement intellectuel et moral. On oublie toute notre histoire littéraire, où la sympathie et la faculté d'assimilation ne sont pas moins marquées que l'originalité et le primesaut de l'esprit. Il serait long et hors de place de produire ici la chaîne des preuves qui doivent, d'ailleurs, se presser dans la mémoire de tous les gens cultivés. Il suffit de rappeler que, si les lettres françaises furent, aux jours les plus reculés, les nourricières et les initiatrices de l'Europe moderne, elles se sont laissé à leur tour, avec reconnaissance et parfois avec trop d'enthousiasme et d'abandon, pénétrer et renouveler par les littératures de l'étranger. L'engouement que nous montrons aujourd'hui pour tout ce qui vient de l'esprit slave, nous l'avons montré maintes fois, tantôt pour l'esprit italien, tantôt pour l'enflure espagnole, pour la philosophie anglaise, pour le nébuleux sentimental et sanglant d'outre-Rhin.

Cette aptitude, ce goût à écouter ce qui se dit au delà de la frontière et à en faire notre profit est aussi vif et plus raisonné que jamais. L'histoire et la critique ne sont pas devenues des sciences positives, quoi qu'en disent les trouveurs d'absolu, mais elles s'en sont rapprochées; le point de départ, les méthodes, les procédés d'exposition ont une certitude et une vigueur qu'on commençait à peine à soupçonner au lendemain de la Restauration. De là une connaissance plus intime, une pénétration plus profonde, une assimilation plus complète et plus saine, si l'on peut parler ainsi, des grandes œuvres contemporaines produites en dehors de notre pays. Nous ne voulons, à l'appui de ce que nous avançons, fournir que l'exemple le plus récent, le beau livre que M. Robert du Pontavice de Heussey vient de consacrer à Charles Dickens[1]. Les lecteurs du *Livre* se rappellent les pages charmantes, pleines de vie, bourrées de documents curieux, où chaque ligne témoignait d'un commerce familier avec le grand romancier anglais, que M. Robert du Pontavice de Heussey a données à notre revue. Ces pages ont peut-être été le noyau, elles sont aujourd'hui les feuillets détachés d'une œuvre de longue haleine, dans laquelle la physionomie de Dickens est reproduite sous tous ses aspects, en un cadre de fantaisie où se jouent les arabesques de l'esprit français et de l'humour anglais, amusant et gracieux alliage, que Dickens n'eût pas désa-

1. L'*Inimitable Boz*, Étude historique et anecdotique sur la vie et l'œuvre de Charles Dickens, par Robert du Pontavice de Heussey. Paris, maison Quantin, 1889; 1 vol. in-8°, avec frontispice à l'eau-forte par F. Courboin.

voué. M. de Heussey nous montre Dickens tel qu'il fut réellement, mettant avec passion toutes ses forces, tout son talent, toute son énergie, au service des malheureux et des déshérités. Ses deux armes irrésistibles furent le rire et les larmes. D'une plume héroïque, sans peur et sans reproche, tour à tour joyeuse, triste, ironique, indignée, attendrie, jamais pesante, jamais pédante, jamais didactique, ne prêchant jamais, il a pu fermer des plaies ignobles, renverser les prisons pour dettes — en Angleterre, du moins — jeter un peu d'air, de lumière et de charité dans ces noires sentines de la mendicité qu'on appelle des *work-houses,* créer des hôpitaux pour les enfants trouvés et des écoles pour les orphelins, détruire la plupart des odieuses maisons d'exploitation de l'enfance qui, sous le nom de *schools* ou d'*academies*, pullulaient de son temps, effectuer enfin plus de réformes que dix parlements. Voilà ce que M. R. du Pontavice de Heussey a montré comme dans un miroir fidèle, reflétant dans son ensemble et dans ses détails les plus minutieux la puissante personnalité du grand écrivain anglais.

***

L'inimitable Boz, tel est le nom dont l'enthousiasme de ses contemporains salua Dickens lorsque, sous le pseudonyme de Boz, il fit paraître les papiers de *Pickwick*, son premier roman, et tel est le titre que M. du Pontavice de Heussey a trouvé le plus propre à résumer en un mot la pensée de son livre. Inimitable, nous le croyons, mais pourtant que de fois imité! Le roman russe, dans ses développements, ses peintures de la vie domestique et triviale, ses conversations banales et répétées à tout propos, procède en bonne partie de Dickens; il lui a emprunté des qualités et en a fait des défauts, ou il lui a pris ses faiblesses, — les plus forts en ont, — et en a fait des infirmités. Et parmi les maîtres du roman français contemporain, n'en est-il aucun qui ne doive quelque chose à Dickens? Naguère encore (*Gil Blas*, 31 décembre), un batailleur outrancier, M. Léon Bloy, montrait le *Jack* d'Alphonse Daudet dans *David Copperfield;* et en effet, sans crier au plagiat ni au vol de gloire, — chacun des deux a la sienne bien gagnée et peut la garder en paix, — on ne saurait fermer les yeux à l'évidence de la filiation.

***

Le roman anglais s'est renouvelé depuis Dickens, mais la source est loin d'être épuisée. Après George Eliot, voici qu'une femme, Mrs. Margaret L. Woods, se met au premier rang avec son livre *Tragédie de village*, dont la traduction française vient de paraître chez Plon et Nourrit. M. E.-M. de Vogüé lui a consacré, dans les *Débats* du 29 décembre, un article admiratif, tout en faisant de grandes restrictions sur la manière dont l'écrivain conçoit et peint la vie. « Son âme, dit-il, est tranquillement installée dans le désespoir universel. Sa conception de la vie suppose logiquement un athéisme absolu, pur de tout alliage, tel qu'on le rencontre seulement en Angleterre, dans les spéculations de quelques philosophes. L'impression qui m'est restée de sa *Tragédie* est si douloureuse que j'hésite, malgré tout, à la louer; le littérateur admire, l'homme proteste. »

Rien qu'à ces lignes, on voit bien que cette âme de femme n'est point pétrie du limon vulgaire.

***

Nous venons de nommer le *Journal des Débats*. Cette feuille illustre, pour l'anniversaire du centenaire de sa fondation, publie un volume rappelant à grands traits le souvenir de ses principaux collaborateurs. Parmi eux et au premier rang, on doit citer Cuvillier-Fleury, ancien précepteur du duc d'Aumale. Le prince a voulu rédiger lui-même la notice sur son maître et ami. Ce morceau, reproduit dans plusieurs journaux du mois de décembre dernier, est d'une belle venue littéraire; il retrace avec une émotion contenue la physionomie du journaliste-académicien; animé d'un bout à l'autre d'un souffle patriotique, il exprime avec une éloquence à la fois mâle et tendre, l'amour de la France, les regrets du passé, et, pour l'avenir, des craintes qui trouvent un aliment dans les amertumes de l'exil.

***

Nous sommes en pleine Académie, avec feu Cuvillier-Fleury et le très vivant duc d'Aumale. Disons donc tout de suite que l'amiral Jurien de la Gravière a été reçu, le 24 janvier, par M. de Mazade, et que M. Claretie le sera le 21 de ce mois. Ce sont là assurément des informations intéressantes, quoi qu'on en dise. Rares sont les marmoréens qui, du haut de l'Olympe de leur idéal, englobent l'Académie dans le superstitieux dédain dont ils regardent les choses humaines. Tel critique fougueux la prend à pleins poings, la secoue et la *tombe* comme un simple Bamboula. Et la galerie de crier : Bravo l'amateur! Puis il nous dit, en forme de conclusion : « Après tout, il y a longtemps que l'Académie est morte! » — Eh quoi! pourquoi tant de déploiement de muscles et des coups si rudement assénés? On

rit des enfonceurs de portes ouvertes. Faut-il prendre au sérieux ceux qui tuent les morts?

Mais, en dépit des gens féroces qui la massacrent chaque jour, l'Académie vit encore. Il serait cruel à nous de ressasser ici les raisons, considérations et sentiments qui maintiennent sa raison d'être. Il est un point pourtant, que l'on néglige d'ordinaire et que nous voudrions mettre en relief, parce qu'il nous semble capital.

L'Académie n'excite des colères que lorsqu'elle consigne à sa porte, à temps ou à vie, des écrivains que les jeunes écoles regardent comme leurs chefs et dont, souvent, la postérité consacre la gloire. Or, une fois les colères excitées, les plus gros reproches qu'on lui adresse, c'est qu'elle ne sert à rien, qu'elle ne donne à ses élus d'autre consécration que le ridicule et d'autre force que l'émasculation de l'esprit, que sa plus haute fonction est celle d'un croque-mort qui fait les gens immortels en les mettant en terre. Mais alors, quelle mouche vous pique de frapper à la porte de l'Académie, d'en huiler, par toutes sortes de manœuvres, les clefs et les serrures, d'en solliciter les huissiers et les ouvreuses, ou de tâcher, à coups de chefs-d'œuvre, d'en forcer victorieusement l'entrée? Et quand on vous repousse, d'où vient ce dépit, cette rage rancunière, amère et noire, dont M. A. Daudet eût pu, du moins, paraître exempt s'il n'avait écrit *l'Immortel?* Nul ne fait mieux comprendre la fonction de l'Académie dans le monde littéraire que celui qui, ayant prétendu s'y faire accepter et y ayant échoué, réédite, en une phrase ou en un volume, le mot faussement dédaigneux du renard de La Fontaine devant les raisins trop haut pendus.

En somme, on dit à l'Académie : « Tu n'es qu'un cénacle de médiocres et d'impuissants. Comment se fait-il donc que tu ne reçoives pas tel talent robuste et original que je connais? » — Cette logique est, sans doute, subtile; mais je l'aurais crue faite pour apprêter à rire aux gens d'esprit.

***

L'Académie des sciences morales et politiques a, comme on sait, entrepris un gros et important travail, la publication des ordonnances royales depuis François Ier. A la séance du 12 janvier, M. G. Picot, secrétaire de la commission chargée de publier ces ordonnances, a lu un rapport sur l'état présent des travaux. Le deuxième volume a paru au mois de novembre dernier; il contient les ordonnances depuis le 1er janvier 1531 jusqu'au 31 décembre 1534. Avec les actes renfermés dans ce volume, on a un ensemble de 7,451 documents. Le troisième volume est composé, mais il demande encore certains remaniements; il comprendra les ordonnances rendues du 1er janvier 1535 au 31 décembre 1539. Le tome quatrième embrassera la fin du règne (1540-1547); il paraîtra en 1890.

Parmi les archivistes de province qui ont prêté le plus large concours à la commission, M. Picot cite, d'une manière toute spéciale, M. Garnier, archiviste du département de la Côte-d'Or, lequel a rédigé les fiches de 432 actes omis. Cette collection sera complétée par un supplément renfermant les actes omis et ceux qui sont relatifs au gouvernement du Milanais et du Piémont.

***

A l'Académie de médecine, le secrétaire perpétuel a eu l'initiative d'une heureuse innovation. L'Académie commence, cette année, la publication d'un annuaire qui n'a pas moins de 340 pages. Il est divisé en deux parties; la première renferme les ordonnances royales constitutives de la compagnie, les arrêtés ministériels qui s'y rapportent, les règlements, les legs et donations, les prix décernés et à décerner, la liste des lauréats, etc. Dans la seconde partie, on trouve le tableau des nominations, des promotions, des extinctions, la liste des associés libres, des présidents, des commissions permanentes, l'état actuel du personnel de l'Académie, avec l'adresse de chaque membre résidant.

Si, ce que nous ignorons, l'exemple d'une telle publication était déjà donné par les académies qui composent l'Institut, l'Académie de médecine a bien fait de le suivre; sinon, elle a bien fait de le donner.

***

A l'Académie des beaux-arts, c'est le livret de Mme Judith Gautier sur les *Noces de Fingal* qui a été couronné au concours Rossini. On en a donné un exemplaire à chacun des musiciens qui désirent concourir pour le prix de composition musicale.

***

L'Académie, la Sorbonne et la pépinière sorbonnique de la rue d'Ulm ont des affinités telles que le jeune homme qui sort des bancs de l'École normale supérieure peut toujours avoir l'espoir et nourrir l'ambition de se reposer dans un des quarante fauteuils, après avoir occupé quelque chaire à la Faculté. Ce n'est donc point rompre notre propos que de rappeler la réunion publique annuelle de l'Association des anciens élèves de l'École qui s'est tenue le 13 janvier, sous le présidence de M. Gaston Boissier, de l'Académie

française. Dans le discours qu'il a prononcé à cette occasion, M. Boissier énumère les récompenses et distinctions académiques remportées, dans le cours de l'année dernière, par les anciens normaliens. La liste est instructive, et nous la reproduisons.

« Deux des nôtres, dit M. Gaston Boissier, sont entrés à l'Institut, M. Duclaux à l'Académie des sciences, et M. Waddington à celle des sciences morales et politiques. Dans les concours académiques,... l'Académie française a honoré M. Lanson, auteur d'une *Étude sur Nivelle de La Chaussée et la Comédie larmoyante*, de la première des récompenses qu'elle accorde aux ouvrages utiles aux mœurs. Le prix Marcelin Guérin a été décerné à M. Jacquet, pour son livre intitulé : *la Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV*. A l'Académie des inscriptions, dans le concours sur les antiquités de la France, le *Recueil des inscriptions de Narbonne*, M. Lebègue a obtenu une mention. Le prix Delalande-Guérineau est donné à MM. Edmond Pottier et Salomon Reinach, pour leur ouvrage sur la nécropole de Myrina. L'Académie des sciences accorde le grand prix des sciences mathématiques à M. E. Picart, le prix Montagne (botanique) à M. Gaston Bonnier, le prix Jérôme Ponti (mathématiques) à M. Kœnigs, le prix Gegner à M. Valson, le prix Francœur à M. Barbier. A l'Académie des sciences morales, M. Vessiot obtient le prix Halphen ; M. Chuquet, le prix Joseph Audiffret ; M. Anthoine, le prix Thorel, pour son livre intitulé : *A travers nos écoles*, *souvenirs posthumes*. Enfin, le prix Jean Reynaud est décerné à M. Fustel de Coulanges. »

Lignes éloquentes qui prouvent, à la grande indignation des malcontents, que les littérateurs et les savants qui sortent de l'École normale peuvent être couronnés tout comme s'ils n'en sortaient pas !

⁂

Le concours est, d'ailleurs, à la mode de plus en plus. C'est ainsi qu'en exécution du legs de Mme la comtesse Rossi, la Faculté de droit met au concours pour 1890 : 1° Études sur les titres au porteur dans la législation française et les principales législations étrangères ; 2° Du meilleur régime de publicité en matière de constitution et de transmission de droits réels immobiliers, pour « la législation civile », et 3° Des droits des Chambres hautes ou Sénats en matière de lois de finances, étude de législation comparée, pour « le droit constitutionnel ».

Deux des prix sont de 4,000 francs ; le troisième est de 2,000.

⁂

Académies, concours, mandarinats, chinoiseries, il y a là une sorte de gradation descendante dont nous ne saurions, malgré tout notre respect, méconnaître le logique entraînement. Aussi la place est-elle tout indiquée ici pour faire mention du retour en France de M. le marquis de Croizier, président de la Société académique indo-chinoise, qui a profité de son long séjour dans l'Orient pour former de nombreuses et précieuses collections. A peine arrivé, M. de Croizier s'est empressé de répartir, avec un esprit de libéralité d'autant plus recommandable qu'il est plus rare, ces divers documents.

A la Bibliothèque nationale, il a donné une série d'ouvrages slavons et russes imprimés dans les principaux monastères orthodoxes ; au Conservatoire, il a remis les instruments de musique qui forment les orchestres géorgiens et turcomans ; enfin au Musée d'ethnographie, il a offert des armes de chefs boukhares, des selles en bois laqué avec incrustations de nacre et de pierres précieuses.

Berlin a eu presque en même temps une bonne fortune analogue. Le Dr Pauder, professeur d'économie politique et maître de conférences des langues allemandes et russes au Collège impérial de Pékin, est revenu en Europe, après un séjour de sept ans en Chine. Il en a rapporté deux cents objets relatifs au culte bouddhique et mille manuscrits ou livres en thibétain. Il a déposé cette collection au Musée ethnographique de Berlin.

⁂

Dans un ordre non moins curieux, mais plus restreint et presque intime, les journaux ont annoncé que M. et Mme Maurice Sand avaient récemment donné à M. Édouard Philippe le manuscrit, en six volumes, de *Mlle de la Quintinie*, roman dont le vrai titre, ainsi qu'on peut le voir à la première page du manuscrit, était : *le Roman d'un prêtre*.

Cet autographe à l'encre bleue est tout à fait intéressant, car il montre la façon dont George Sand travaillait. L'écriture, très nette et très forte, est alignée, droite et en grand ordre, sur de très petites pages. L'une de ces pages est encombrée de telles ratures que sur dix-sept lignes un seul mot a été épargné. Les ratures ont été faites à l'aide d'un pinceau, comme pour une épure.

⁂

Ce manuscrit pourra plus tard figurer avec honneur à quelque exposition historique rétro-

spective, si jamais la civilisation et la littérature du temps de Louis-Philippe et du second empire paraissent dignes d'un tel honneur à nos descendants. En attendant la Société de l'histoire de la Révolution française, dont nous avons parlé plus d'une fois, prépare une exposition, dite du centenaire, qui s'étendra, dans le temps, depuis l'ouverture des États généraux jusqu'au 18 brumaire.

Il y a, nous dit *le Public* (10 janvier), dans ces dix années, une riche moisson de souvenirs à recueillir. Pour ce faire, et afin de ne pas présenter des objets familiers et toujours accessibles à tous, on s'adressera moins aux collections de l'État qu'aux collections particulières. On empruntera cependant à la manufacture de Sèvres la reproduction des bustes des hommes célèbres de la Révolution, qui, joints aux portraits, peintures, gravures, pastels, dessins que l'on pourra réunir en outre, constitueront une incomparable galerie iconographique des personnages de cette époque tourmentée. — Une collection nombreuse d'estampes et de plans fera connaître au visiteur le Paris d'il y a un siècle sous tous ses aspects et jusqu'en ses plus reculés coins. — Une partie attrayante de l'exposition sera celle qui comprendra les vêtements civils et militaires. Les costumes de cette période sont en effet de ceux que nous aimons le plus à reproduire, dans cette élégance fringante et musquée qui fait un si singulier contraste avec la violence des actes et le caractère souvent lugubre des événements. Après les vêtements, les meubles, les ustensiles d'intérieur. Puis les monnaies, médailles, attributs, emblèmes, métaux et papiers. Les autographes auront aussi leur place, qui ne sera pas la moins importante. Parmi les organisateurs figure M. Charavay, l'archiviste bien connu, dont la collection, sans cesse augmentée, est peut-être la plus riche qui existe. Il y aura là des pièces précieuses émanant des plus grands, des plus terribles, parmi les hommes de la Révolution. En un mot, tout prendra place dans cette exposition rétrospective ; les sciences et les arts y seront largement représentés, ainsi que tout ce qui touche à la vie publique et privée, à l'existence intellectuelle et matérielle du peuple français, au moment où l'état social subit la plus grande et la plus rapide transformation qu'on ait jamais vue.

L'exposition du centenaire de 1789 sera ouverte vers le milieu du mois d'avril, un peu avant la grande exposition internationale.

***

Les tribunaux sont de notre ressort, quand il s'y agite des causes littéraires. La Colombine à barbe qui a déménagé du *Gil Blas* à *l'Écho de Paris* a trouvé mauvais qu'une Colombine quelconque s'installât dans ses anciens meubles, et en a appelé aux juges. Elle a même dit devant l'aréopage des paroles graves et charmantes, pareilles à celles qui coulent comme du miel de la bouche de Nestor. Le ministère public a été bourgeoisement d'avis qu'un nom vaut l'autre et qu'on peut être plusieurs à s'appeler Jocrisse, César ou Colombine. C'est le talent qui fait la différence. Il conclut donc qu'on renvoie les deux Colombines dos à dos. Celle de *l'Écho de Paris* y aura toujours gagné de faire savoir au public qu'elle n'est plus celle du *Gil Blas,* qui l'a emporté devant les juges. C'est peut-être tout ce que M. Henry Fouquier voulait.

***

Il y a quelque temps, paraît-il, le correspondant parisien du journal de Londres *the Bookseller* est allé voir l'Homme de Médan. M. Émile Zola lui a fait l'effet d'un *jolly and genial fellow.* Mes œuvres, lui a-t-il dit, sont rarement destinées à être lues par les gens dont je cherche à corriger les vices et les erreurs en les divulguant. Elles s'adressent aux personnes qui ont de l'éducation. Ce sont des essais de critique destinés à ceux qui ont en main le pouvoir de remédier aux maux sociaux existant. Même à Paris, les ouvriers qui ont lu *l'Assommoir* et *Nana* sont certainement la minorité, et ceux des classes laborieuses qui comprennent véritablement le but que j'ai poursuivi en écrivant ces ouvrages sont assurément de très rares exceptions. Croyez-vous franchement qu'il y ait beaucoup de paysans qui aient lu *la Terre?* S'il y en a quelques-uns — bien peu — ils n'y ont cherché que le plaisir morbide de voir reproduire le tableau de leur vie brutale et de lire leurs expressions grossières en lettres d'imprimerie. Ils ne soupçonneraient jamais que mon livre a un but moralisateur. — Mais, objecte alors timidement l'*interviewer,* ce sont précisément les gens d'éducation et de jugement qui dénoncent votre livre comme immoral. Est-ce à dire qu'eux aussi sont impuissants à voir votre but? — Au contraire, ils le voient clairement; mais ils refusent de le reconnaître, par jalousie et hypocrisie. D'ailleurs, pour en revenir au public anglais qui, dites-vous, a peu de goût pour ce que j'écris, comment expliquez-vous, je vous prie, qu'une partie considérable de la première édition de mes livres soit vendue en Angleterre, même avant sa publication ? Le fait est que ceux qui lisent le français, et ils sont nombreux dans les hautes classes de la société anglaise, aiment mieux me lire dans l'original plutôt que de parcourir une traduction médiocre et souvent inexacte. — A cela que pouvais-

je dire? demande l'*interviewer*. Aussi ne dit-il rien.

Le nom du président Floquet ayant été prononcé dans la conversation, le correspondant anglais demanda à M. Zola s'il était exact que cet homme politique, lorsqu'il n'était que simple député, eût violemment pris à partie *l'Assommoir* et son auteur. « C'est parfaitement exact, répondit le romancier. Mais il est de fait que je lui ai rendu le compliment avec usure dans *Germinal*. Plus tard, nous nous sommes rencontrés à la table de mon ami Charpentier, l'éditeur, qui est aussi l'intime du président. Charpentier ayant fait allusion à l'attaque contre *l'Assommoir*, Floquet répliqua : Sans doute, j'ai été vif; mais l'auteur de *Germinal* ne l'a pas été moins. — Puis, me tendant la main, il me dit gaiement : Maintenant nous sommes quittes, monsieur Zola! — Et, ma foi, depuis, nous sommes les meilleurs amis du monde. »

Nous resterons sur cet exemple édifiant de liberté et de fraternité.

B.-H. Gausseron.



FRANCE

La nomination définitive de M. Henri de Bornier comme directeur de la bibliothèque de l'Arsenal, où il n'avait d'abord été nommé qu'à titre provisoire, et l'installation de la buvette, annoncée depuis longtemps, à la Bibliothèque nationale, voilà tout ce que le mois écoulé nous fournit de nouvelles touchant nos bibliothèques publiques.

—⁂—

A côté, dans les *by-ways*, comme disent nos voisins, nous trouvons de quoi nous arrêter un instant. On sait que l'Association philotechnique, qui date de 1848 et qui n'a pas cessé de travailler à la diffusion des connaissances utiles dans toutes les classes de la société, a récemment créé une « section du Livre », rue de Fleurus, 21, spécialement destinée à donner une instruction professionnelle et gratuite aux ouvriers relieurs, brocheurs, imprimeurs, papetiers et autres, appartenant aux industries similaires. Ces cours sont sous la direction de M. Ramé et, pour la partie technique, de M. Engel père. De tels noms sont la meilleure des garanties. Le lundi, à huit heures et demie du soir, M. Ramé expose la théorie et l'histoire de la reliure, la géographie dans ses rapports avec l'industrie du livre, les calculs différentiels sur les poids et formats des différents papiers. Le mercredi, M. Engel père, assisté de M. Stein comme préparateur, fait un cours pratique sur les différentes opérations qu'exige la reliure. Le vendredi, M. Verrimst, qui succède à M. Meyer, mort à la fin de l'année dernière, enseigne le dessin : ornement; composition au trait d'après la méthode Ottin; styles des diverses époques du livre. Outre ces trois cours fondamentaux et réguliers, des conférences sont faites par des professeurs compétents sur diverses spécialités de la profession : endossure, couvrure, dorure, etc. Nos ouvriers se sont acquis, dans le monde entier, une réputation d'habileté de main, de goût et de fini dans l'exécution qu'on cherche partout à atteindre, en y réussissant quelquefois. La lutte devient chaque jour plus vive et plus pénible. Il importe pourtant à notre honneur autant qu'à nos intérêts de conserver la position acquise; des institutions comme celle de l'Association philotechnique (section du Livre) en fournissent les meilleurs moyens. L'Association publie un bulletin mensuel. Son siège central est rue Serpente, 24, où le secrétaire général est toujours prêt à répondre aux demandes de renseignements qu'on peut lui adresser.

—⁂—

Les collectionneurs sont légion. Avec un curieux instinct de la division du travail, ils se partagent en cent branches diverses. Depuis les per-

ruques jusqu'aux chaussures, depuis les œuvres de l'art le plus élevé jusqu'aux fourneaux de pipe en terre vulgaire, depuis les médailles antiques jusqu'aux timbres-poste, depuis les livres sur vélin jusqu'aux cahiers de chansons à deux sous, il est peu de choses qui ne se prêtent au goût, au caprice, à la manie si l'on veut, des collectionneurs, et il n'est aucune de ces collections, quelle qu'en soit d'ailleurs la bizarrerie ou l'incohérence, qui ne présente un certain intérêt, et, au point de vue de l'histoire des mœurs et de l'industrie, une certaine utilité.

Le journal *le Soleil* a consacré récemment (6 janvier) à la collection d'affiches de M. Dessolliers, *alias* Paul de Sainte-Marthe, un article signé J. Cardane, dont nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de reproduire les passages principaux. La collection de M. Dessolliers se compose, en l'état présent, de vingt-sept gros volumes in-folio très faciles à feuilleter. Les pièces, quelque gigantesques qu'elles soient, sont pliées et montées sur onglet. Elles sont au nombre de dix mille, dont beaucoup remontent à cinquante ans ou plus. Celles-ci sont absolument introuvables. M. Dessolliers les a classées méthodiquement en quatre séries : 1° Affiches artistiques, relatives aux livres, publications, expositions, etc.; 2° Affiches de théâtres, bals, concerts, fêtes, etc. ; 3° Affiches industrielles et commerciales; 4° Affiches politiques.

Les affiches illustrées sont celles que M. Dessolliers recherche avec le plus de passion. Les plus anciennes qu'il possède ne remontent pas au delà de 1830. Parmi celles-ci on remarque les affiches dessinées par Raffet pour la *Némésis* et le *Napoléon en Égypte*, de Barthélemy et Méry, pour le *Compagnon du tour de France*, de George Sand, pour l'*Algérie ancienne et moderne*, etc.

On trouve également, dans ces cartons, des affiches dessinées par Tony Johannot, par Meissonier, par Gavarni, par Célestin Nanteuil (*Robert Macaire* et *Don César de Bazan*), par Manet, par Félix Bracquemont, etc ; enfin tous les exemplaires des affiches d'art des maîtres modernes, Chéret, Grévin, etc.

Ce que cette collection a coûté à M. Dessolliers, sans parler de l'argent, il est bien difficile de le dire. Pour suivre à la piste l'affiche et la saisir, il lui a fallu souvent déployer des ruses de sauvage et des habiletés de pick-pocket. La conquête de l'extraordinaire gravure de l'*Homme-Chien* a été tentée par notre collectionneur, en plein jour, sur le Pont-Neuf, derrière le dos du colleur lui-même, qui s'en est aperçu et qui a ameuté la foule. Un cri de plus et le collectionneur était jeté dans le fleuve; il réussit cependant à prendre la fuite, emportant la précieuse pièce convoitée.

A côté des affiches purement artistiques, la collection de notre confrère possède les plus beaux spécimens de la réclame commerciale; c'est un bizarre défilé de produits divers vantés par d'habiles crayons, où l'on retrouve toutes les inventions utiles ou étranges de notre temps.

Enfin, la collection d'affiches illustrées de M. Dessolliers donne d'innombrables renseignements rétrospectifs sur les mœurs, les costumes, les engouements, les succès d'un jour, les spectacles, les plaisirs, les originalités, les caprices quotidiens, les folies ou les idées sérieuses de Paris et de l'Europe, pendant un demi-siècle.

A ce titre elle méritait d'être signalée. « A ce titre encore, dit M. J. Cardane, elle mériterait de figurer à la Bibliothèque nationale, où certainement elle ne manquerait pas d'être fréquemment consultée. »

C'est un vœu auquel nous nous associons bien volontiers.

Le journal londonien *the Bookseller* du 9 janvier contient un *advertisement* informant les amateurs et vendeurs de livres anglais que M. Émile Rondeau a récemment acheté la librairie Auguste Fontaine, et qu'en conséquence il les prie de lui envoyer leurs catalogues, ainsi que les beaux livres français du XVIIIe et du XIXe siècle qu'ils peuvent avoir. — Nous ne doutons pas que le nouveau bibliopole ne maintienne à la grande maison du passage des Panoramas l'importance et la réputation que feu Auguste Fontaine, en se laissant discrètement guider par quelques vrais bibliophiles dont il eut le flair de s'assurer les services, avait su lui donner.

ÉTRANGER

Allemagne. — La correspondance de Gœthe et de Schiller vient d'être remise aux Archives de Gœthe (*Gœthe-Archiv*), fondées à Weimar par la grande-duchesse de Saxe. Cette correspondance avait été achetée par l'éditeur de Gœthe, le fameux baron Friedrich von Cotta, dont nous avons annoncé la mort récente. Celui-ci, après en avoir refusé 60,000 marks, l'avait cédée aux Archives pour le prix qu'elle lui avait coûtée, 12,000 marks, à condition qu'il en resterait détenteur sa vie durant.

Les Allemands sont de grands bibliographes, quoiqu'on puisse regretter que, dans leurs minu-

tieuses recherches, ils s'élèvent rarement au-dessus de l'exactitude du nomenclateur. Ainsi, M. Philippe Strauch a fait tirer à part, après l'avoir insérée dans le premier fascicule de la *Zeitschrift für deutsches Alterthum* de cette année, une bibliographie des publications scientifiques parues en 1887 dans le domaine de la littérature allemande moderne : *Verzeichnisz der auf Gebiete der neueren deutschen Litteratur in jahre 1887 erschienenen wissenschaftlichen Publicationen.* L'utilité de pareils travaux est simplement inappréciable.

D'un autre côté, le Dr Reinhold Röhricht, dont on connaît le livre sur les pèlerinages allemands en Terre-Sainte, publié par lui et le docteur H. Meissner en 1880, a sous presse une bibliographie complète de la littérature relative à la Palestine, jusqu'en 1888.

Enfin on a dernièrement annoncé l'apparition d'une feuille bi-mensuelle, consacrée aux intérêts du commerce des livres et des industries qui s'y rattachent, intitulée *Das Buchgewerbe* (*l'Industrie du livre*) et dirigée par Paul Hennig, de Berlin. Ce n'est pas là une publication bibliographique à proprement parler; mais elle ne peut manquer, si elle répond complètement à son titre, de renfermer un grand nombre de renseignements utiles à la bibliograhie.

A une vente d'autographes, qui a eu lieu dernièrement à Berlin, un manuscrit musical de Mozart, daté de 1782, a été vendu 555 marks, et une lettre de Lessing 500 marks. On sait que le mark vaut environ 1 fr. 25. La salle des enchères a dû être un beau champ de bataille, ce jour-là. Pendez-vous, monsieur Charavay! Mais peut-être y étiez- vous.

Angleterre. — Comme nous l'avions annoncé, le *British Museum* a organisé une exposition de manuscrits, de sceaux et de livres datant de l'époque des Stuarts. Ces sortes d'exhibitions rétrospectives présentent d'autant plus d'intérêt que le cadre en est bien délimité, et c'est le cas pour celle-ci.

A propos du *British Museum*, nous avons rencontré l'autre jour une lettre de Thomas Gray, le poète de l'*Elégie écrite dans un cimetière de campagne*, qui donne quelques détails intimes et malicieux sur la grande bibliothèque anglaise au milieu du siècle dernier. La lettre, adressée à Palgrave, est datée du 24 juillet 1759. Gray est venu à Londres, malgré les chaleurs accablantes de l'été, parce qu'il espère que « le Museum, avec les manuscrits et les raretés qui y sont entassés par charretées », compensera amplement pour lui toutes les incommodités qu'il aura à souffrir d'ailleurs. « Aujourd'hui, continue-t-il, j'ai passé entre les mâchoires d'un grand Léviathan, dans l'antre du docteur Templeman, surintendant de la salle de lecture, lequel s'est félicité de voir si bonne et si nombreuse compagnie. Nous étions, premièrement : un homme qui écrit pour lord Royston; deuxièmement, un homme qui écrit pour le docteur Burton, d'York ; troisièmement, un homme qui écrit pour l'empereur d'Allemagne ou pour le docteur Pocock, car il parle le plus mauvais anglais que j'aie jamais entendu; quatrièmement, le docteur Stukely qui écrit pour lui-même, ce qui est bien le pire personnage pour qui il puisse écrire ; et en dernier lieu, moi, qui me contente de lire pour savoir s'il y a quelque chose qui vaille la peine d'être écrit, et encore ne le fais-je pas sans quelque difficulté. Je trouve qu'on a imprimé mille exemplaires du *Harleian Catalogue* et qu'on n'en a vendu que quatre-vingts ; qu'on a neuf cents livres sterling de revenu, et qu'on en dépense treize cents, et qu'on bâtit des appartements pour les sous-conservateurs ; aussi je m'attends cet hiver à voir la collection affichée et mise aux enchères. »

L'intéressante revue bibliographique que l'éditeur Elliot Stock publie à Londres sous le titre de *The Bookworm* a donné, dans le courant de l'année dernière, une série d'articles sur le *British Museum*, dus à M. A.-C. Bickley. On y peut puiser des informations peu accessibles et peu répandues, et y trouver un intérêt réel, même après les pages que le *Courrier de l'Art* a récemment consacrées au même sujet. Nous ne donnerons aujourd'hui que ce qui se rapporte aux origines historiques de l'institution.

Ces origines ne sont pas difficiles à démêler. Le noyau autour duquel la présente bibliothèque s'est agrégée est : 1° la collection royale; 2° la cottonienne; 3° la harléienne; et 4° la sloannienne. A ces collections se sont ajoutées bien entendu, de temps en temps, soit par don, soit par achat, un grand nombre de petites bibliothèques ou de collections de livres ; de même il a été donné ou acheté des myriades d'ouvrages divers, et le reste s'est accumulé en vertu du *Copyright Act* (dépôt légal).

Bien que citée la dernière, comme étant la moins importante, la collection Sloane est la première dans l'ordre des temps. Elle fut léguée à la nation, à condition qu'on verserait vingt mille livres sterling à la famille du donateur. Elle se composait de cinquante mille ouvrages environ et de plus de quatre mille manuscrits, outre une immense collection de spécimens d'histoire naturelle et de curiosités. C'est cette magnifique donation qui

amena, comme nous aurons l'occasion de le redire, la fondation du *British Museum*, lequel fut ouvert en 1759, sept ans après la mort de sir Hans Sloane. Les manuscrits étaient en grande partie des traités d'histoire ou de médecine ; mais, parmi les livres, beaucoup étaient extrêmement rares et précieux, et la plupart portaient sur des sujets curieux et bizarres.

Antérieurement au règne d'Henri VII, les rois, depuis la conquête, semblent s'être souciés des livres moins que d'une pinte de vin sec ; mais ce monarque « froid, rusé et calculateur » avait quelque chose du bibliophile dans son âme égoïste, et le *British Museum* possède une belle série de classiques, imprimés sur vélin, à Paris, par Antoine Vérard, qui lui ont jadis appartenu. Son successeur, *bluff King Hal*, continua la bibliothèque commencée par son père. La seconde série de *The Retrospective Review*, t. Ier, p. 334, a imprimé *The Second parte of the Inventory of our Late Sovran Lord, etc., Henry VIII*. Sa bibliothèque paraît avoir été composée de trois cents à quatre cents volumes, sans compter un grand nombre de traités théologiques, qui étaient conservés avec les archives d'Etat à la trésorerie. Parmi les dépenses de la bourse privée de ce monarque, se trouvent des mentions d'achats de livres, et des notes se rapportant à d'autres ouvrages venant de collections monastiques ou d'ailleurs ; les sommes dépensées sont minimes, — environ cent vingt-cinq livres en trois ans ; — comme le prix comprend en même temps la reliure et qu'Henri aimait les reliures somptueuses, une bien petite quantité de l'argent royal tombait dans la poche de l'imprimeur. Parmi ceux de ces livres qui sont au Muséum, se trouve un exemplaire de la première édition de son *Assertio septem Sacramentorum*, publiée en 1521, livre qui lui valut le titre de « défenseur de la foi ». L'exemplaire unique des *Méditations sur les sept pseaulmes pénitentiaulx*, de Caxton, lui a aussi appartenu.

Édouard VI, s'il eût vécu, eût été un protecteur des lettres. Il fit partie, avec Cranmer et la duchesse de Somerset, du triumvirat formé dans le but d'acheter les livres et manuscrits de Martin Bucer, et il prit Roger Ascham pour son bibliothécaire.

La reine Mary paraît s'être tenue soigneusement à l'écart des livres, et sa sœur ne fit guère mieux. Cependant Élisabeth en acheta quelques-uns, et comme beaucoup d'autres lui furent offerts, le Muséum contient un bon nombre de ses livres. Comme son père, elle aimait les belles reliures.

Jacques Ier, qui, malgré les assertions de ses détracteurs, n'était pas un médiocre érudit, acheta la collection de John, lord Lumley (mort en 1609), lequel avait acquis la bibliothèque du comte d'Arundel, cabinet enrichi des trésors obtenus à l'époque de la fermeture des monastères et de la dispersion de la bibliothèque de l'évêque Cranmer.

Charles Ier rassembla des livres; mais la plupart furent dispersés par les fanatiques puritains. Le volume des pièces de Shakespeare (seconde édition), qui l'amusait lorsqu'il était enfermé dans le château de Carisbrook, est à la Bibliothèque royale. On se rappelle que John Milton lui fait un reproche de n'avoir pas su, dans sa prison, mieux employer son temps. Ce livre précieux porte la devise : *Dum spiro spero*, écrite de la main du roi. Les monarques qui vinrent ensuite ne se souciaient guère de livres, mais la bibliothèque ne continua pas moins à s'accroître lentement, car il était passé en coutume que les auteurs offrissent un exemplaire de leurs œuvres au roi; de là la présence d'un grand nombre de livres rares, en exemplaires de choix et dans des reliures luxueuses. En 1759, George II donna la Bibliothèque royale à la nation, avec les collections de sir John Morris, de sir Thomas Roë et d'Isaac Casaubon; il y ajouta son cabinet de manuscrits, où se trouvaient des pièces de la plus grande valeur.

La Bibliothèque royale s'enrichit encore des livres recueillis par George III pendant soixante années de règne. En 1762, le roi-fermier, comme on l'appelait familièrement, avait acheté pour 10,000 livres sterling la bibliothèque de Joseph Smith, ancien consul à Venise, bibliothèque riche en livres italiens et en premières éditions des classiques. En 1773, il se rendit acquéreur d'une grande partie de la collection de James West, qui avait été président de la Société royale et qui possédait un grand nombre de caxtons et d'impressions gothiques. C'est en cette occasion, — il faut le rappeler à sa gloire, — que le roi ordonna à ses agents de ne pas pousser les enchères sur les livres que des particuliers voudraient acheter dans un but d'étude. En 1775, il acheta, à la vente du docteur Antony Asken, un assez grand nombre d'ouvrages, notamment *Il Tescide* et *Il Forze de Hercolo*, de Boccace (Ferrare, 1475), ainsi que l'édition princeps du même auteur imprimée à Florence. A partir de 1768, le roi eut sur le continent un acheteur spécial, stylé par le Dr Johnson, et auquel il donnait annuellement 2,000 livres sterling pour ses acquisitions. A sa mort, George III avait une collection de plus de 65,000 ouvrages en 120,000 volumes, dont le catalogue remplissait cinq gros volumes in-folio. Ce fut trois ans après que Georges IV donna ce

fonds splendide à la nation, en stipulant qu'il serait conservé à part du reste de la bibliothèque, et la galerie qu'on bâtit pour l'y installer fut le noyau des constructions du *British Museum* actuel.

La bibliothèque cottonienne a été en partie brûlée en 1731; mais, en proportion du nombre de volumes dont elle se compose, elle est peut-être plus riche que toute autre en livres précieux. Les manuscrits surtout sont remarquables. On y trouve des chartes de Canut et d'Édouard le Confesseur, ainsi que la grande charte elle-même. Sir Robert Cotton avait recueilli ces trésors peu après la dispersion des congrégations, lorsque ces documents, exhumés des chartriers des monastères, pullulaient partout.

La bibliothèque harléienne, formée par Robert Harley, comte d'Oxford, et accrue par son fils, est aussi fort riche en manuscrits; mais ceux-ci ont trait surtout aux sciences héraldique, topographique et historique. Parmi les principaux, nous citerons un bel exemplaire du *De gestis regum anglorum*, de Guillaume de Malmsbury; un *De gestis pontificum*, du XII[e] siècle; et un volume très curieux par sa reliure et ses tranches guillochées et par les belles enluminures de ses feuillets. C'est un recueil de quatre contrats passés entre Henri VII et l'abbaye de Westminster pour la célébration de messes dans une chapelle que le roi avait l'intention de construire en l'honneur de la Vierge. Les manuscrits de la harléienne comprennent les collections de Fox, l'auteur du *Livre des martyrs;* de Charles, héraut de Lancastre, et de l'archéologue sir Simond d'Ewes. Ils sont au nombre de 8,000 environ. La bibliothèque comprenait en outre plus de 50,000 volumes imprimés, environ 40,000 estampes et une collection de brochures et de dissertations estimée à 400,000. Les manuscrits seuls, achetés 10,000 livres sterling sur un crédit spécialement voté par le parlement, n'ont pas été dispersés.

Parmi les legs de livres que le Muséum a constamment reçus depuis ses origines, on peut à peine citer les plus considérables : celui de Thomas Grenville, en 1846 (16,000 ouvrages en 20,240 volumes, dont la plupart en grand papier et dans de splendides reliures); celui du juif d'Amsterdam, Salomon da Costa, en 1759 (200 ouvrages précieux sur la théologie et la jurisprudence hébraïque); celui du révérend Clayton Mordaunt Cracherode, dont la bibliothèque était riche en légendes classiques et bibliques (4,500 ouvrages rares, curieux et d'une conservation parfaite); celui de sir Joseph Banks, en 1827 (sciences, voyages, philosophie); celui de sir Richard Colt Hoare (topographie italienne).

Dès le legs de sir Hans Sloane, il était nécessaire de trouver pour cet énorme dépôt de livres un local approprié. La nécessité ne fut que plus urgente, lorsque, à ce premier fonds, vinrent s'ajouter les manuscrits harléiens et cottoniens, et la Bibliothèque royale. Avec l'aide du ministère, qui organisa une loterie, on trouva 100,000 livres sterling et on acheta Montagu-House (1754), dans Great-Russell street. Elle avait été construite, en 1678, sur les plans de Puget et convenait parfaitement à une résidence seigneuriale, mais point du tout à une bibliothèque. Ce qu'il y avait de mieux, c'étaient son entrée, son escalier et les jardins qui l'entouraient. Ce fut là qu'on installa le Muséum. C'est là qu'il est encore, énormément agrandi et toujours à l'étroit. Il fut ouvert au public le 15 janvier 1759 et se composait de trois départements, les livres, les manuscrits et l'histoire naturelle.

Quand on se reporte à la date de la lettre de Gray, citée plus haut, on comprend mieux ses ironiques et douloureux pressentiments.

Si nos lecteurs s'y intéressent, nous continuerons cette monographie succincte du *Bristish Museum.*

États-Unis. — Nous nous faisons un devoir et un plaisir de ne pas tromper l'attente de M. W[m] L. Fletcher, bibliothécaire d'Amherst College, qui écrit au *Library journal* de New-York :

« J'ai récemment trouvé, dans une vente, un exemplaire du premier volume des *Œuvres mêlées de Gibbon*, éditées par lord Sheffield, Londres, 1796, in-4°. Sur la feuille de garde est écrit d'une écriture ronde et hardie :

Pour Monsieur Vade
de la part de Lord Sheffield.

« Au bas de la page de titre « M. Vade » a tracé son vrai nom d'une écriture nette et trahissant un Français, « D. Levade ». Dans *la France littéraire*, de Quérard, t. V, p. 267, il y a une notice sur « Levade, Jean-Dan.-P.-Et., ministre... à Lausanne », traducteur français des *Évidences* de Paley, et je crois qu'il n'est pas douteux que ce ne soit le « D. Levade » de mon *Gibbon*. En revenant à la feuille de garde, je trouve, écrite de l'écriture nette, mais ratatinée de Levade, plus bas que l'inscription rapportée plus haut, la note, assez sardonique, qui suit :

« Les deux volumes de cet ouvrage me sont parvenues (*sic*) un an après l'envoy avec 29 livres de Suisse de frais. Le second volume se trouve dans la bibliothèque de mon respectable ami

G. Chad, qui, par erreur, l'a emballé avec ses livres. »

« Il se peut que ces lignes tombent sous les yeux de quelqu'un en France ou en Suisse (peut-être *le Livre* les reproduira-t-il), qui sera capable de découvrir ce que sont devenus les livres de « G. Chad » et de donner au possesseur actuel du second volume de Gibbon l'occasion de réparer « l'erreur » de ce « respectable ami » de feu M. Levade. En un peu moins d'un siècle, et dans ce tranquille coin du monde, le livre ne doit pas avoir voyagé bien loin. S'il se retrouve, j'entrerai volontiers en négociations pour en effectuer l'achat. »

L'éditeur J.-W. Bouton, de New-York, annonce un ouvrage sur les *Reliures remarquables du British Museum*, par M. H.-B. Wheatley, avec 60 planches en photogravure. Le livre doit être publié en même temps en français par MM. Gruel et Engelmann, éditeurs par occasion et pour la gloire de leur art. Le tirage sera limité à 200 pour chaque édition. Ce sujet a déjà été traité dans *The Bookworm* de l'année dernière. Mais les deux articles que le journal de M. Elliot Stock y a consacrés peuvent facilement être *expanded* en un volume.

Ce sujet de la reliure est à l'ordre du jour parmi les amis des livres. En Angleterre, M. James Weale prépare un livre sur la reliure et les relieurs, qui ne peut manquer d'avoir un grand intérêt, à en juger d'après les recherches auxquelles il se livre et d'après les trouvailles qu'il fait. Il vient de découvrir au *Public Record Office* — les Archives nationales de l'Angleterre — que le volume connu sous le nom de « petit livre noir de l'Echiquier » (*The smaller Black Book of the Exchequer*) avait été relié deux fois par Caxton, ce volume étant orné de fers de deux modèles différents, que M. James Weale a reconnus d'une manière certaine pour avoir appartenu au plus ancien imprimeur anglais.

Enfin, le catalogue récemment publié de l'*Arts and Crafts Exibition Society* contient une note sur la reliure considérée comme art et comme métier, par M. Cobden Sanderson, un des premiers relieurs de ce temps. Une conférence, qu'il a faite sur son art est aussi résumée dans le *Bookbinder* du 28 novembre.

Italie. — Nous signalons, en passant, et pour y revenir, un beau chapitre de l'ouvrage de M. Rodolfo Lanciani (la *Rome antique à la lumière des découvertes récentes*) sur les bibliothèques publiques de Rome dans l'antiquité et au moyen âge. Nous nous proposons d'en donner la substance dans un de nos prochains bulletins.

Rien n'est passé pour le bibliophile comme pour le philosophe : tout est dans un présent dont la limite recule sans cesse, et dans un éternel avenir.

Pour aujourd'hui, le temps presse et la place se resserre. Nous nous contenterons de noter l'apparition, remontant déjà à la fin de l'année dernière, de la troisième partie de l'ouvrage entrepris par M. Pietro Riccardi : *Saggi di una bibliografia Euclidea.* La quatrième et dernière partie sera consacrée à la bibliographie des manuscrits se rapportant au sujet. On sait que ce travail paraît d'abord dans les *Memorie della Reale Academia delle scienze dell' Instituto di Bologna.*



FRANCE

Nous insérons aujourd'hui dans *le Livre* une réclame relative à l'intéressant *Petit théâtre des Marionnettes,* dirigé par M. Signoret. Mentionnons à ce propos la très remarquable traduction que M. Maurice Bouchor vient de publier de la comédie de Shakespeare : *la Tempête*, et qui a paru chez M. Parvillez, imprimeur-éditeur, 32, rue de Turbigo, à Paris.

Cette traduction de premier ordre, qui a surpris par son ingéniosité littéraire les érudits anglais les plus susceptibles à l'égard de Shakespeare, a été spécialement écrite pour le *Petit théâtre* et mérite d'être accueillie dans la bibliothèque des vrais lettrés; c'est une œuvre exquise dans laquelle Maurice Bouchor a montré toute la souplesse de son talent et toute la fraîcheur de son âme poétique. (1 vol. in-8° carré de 97 pages; prix : 2 fr.)

Un nouveau poète, M. Gabriel Martin, a récemment fait paraître chez l'éditeur C. Dalou (17, quai Voltaire; 1 vol. in-18°, 3 fr. 50) un volume de vers intitulé *les Cantiques impies*. Le volume porte cette dédicace : « Au maître Jean Richepin, foyer de la pétillante flamme brûleuse des dieux et de religions, je dédie ces premières étincelles du nihilisme. » Ce sont des vers sur des sujets scabreux ou obscènes avec, le plus souvent possible, des papes, des souverains ou des grands de la terre pour acteurs. Les vers ne valent pas mieux que tant d'autres, lesquels, le plus ordinairement, ne valent rien. Quant au maître Richepin, il est bien innocent de tout cela et n'a pas à s'inquiéter si la flaque d'eau prend un reflet à son soleil. Ce n'est pas lui, en tout cas, qui chercherait à tirer du nihilisme des étincelles. Il connaît trop bien la grande maxime qui fait des dieux créateurs de pures chimères : *ex nihilo nihil.*

L'éditeur le plus poursuivi de France et de Navarre, sinon du monde entier, — j'ai nommé M. Albert Savine, — a mis dernièrement en vente, sous le titre de *la Révolution de septembre,* un nouvel extrait du journal de Fidus. L'auteur, parfaitement renseigné sur tout ce qui concerne le parti bonapartiste, est un observateur et un analyste très remarquable. Son livre, tout fragmentaire qu'il est, sera désormais consulté par tous les chercheurs qui prennent la seconde période impériale de notre histoire comme champ de leurs études et de leurs perquisitions.

Les éditeurs Picard et Kaan (11, rue Soufflot) mettent en vente une *Histoire de la Révolution de 1870-71 et des origines de la troisième République*, par M. Paul Boudois (1 vol. gr. in-8°, illustré de nombreux portraits, gravures et cartes, prix : 10 fr.). La grande préoccupation de l'auteur dans ce livre, dont le sujet même est brûlant, a été le calme, la modération, la froideur du jugement, le silence sur tout ce qui est contestable, et surtout ce qui est par trop irritant, la recherche de tout ce qui peut nous unir dans un commun sentiment d'amour pour la patrie. On comprend l'historien avec des passions, des ravissements et des haines; mais on ne saurait trop louer celui qui, en parlant des choses encore agitées de notre temps, peut se soustraire à tout ce trouble et garder la sérénité d'un esprit impartial.

A un moment où les méthodes d'enseignement se renouvellent, où le but même de l'éducation se déplace, on aimera à lire une alerte petite brochure, pleine de vues originales et hardies, qui, de prime abord, ne semblent pas toutes pratiques, mais sur lesquelles on ne doit se prononcer qu'avec réserve, l'auteur étant exceptionnellement situé pour parler en connaissance de cause. C'est un *Projet d'organisation des écoles pratiques d'enseignement secondaire*, par M. J.-E. Rigolage, agrégé de l'Université, ingénieur des arts et manufactures, principal du collège et directeur de l'École industrielle de Saumur (Paris, Ch. Delagrave).

Le docteur Paul Girod entreprend de publier, chez les éditeurs J.-B. Baillière et fils, un ouvrage très important sur les *Stations de l'âge du renne dans les vallées de la Vézère et de la Corrèze*, d'après les riches collections de M. Elie Massénat. La première livraison est en vente, et l'intérêt du texte égale la netteté des planches, toutes exécutées lithographiquement avec la plus grande exactitude, par le docteur Girod lui-même. L'ouvrage aura dix fascicules composés chacun de 10 planches et de 20 pages de texte (prix : 5 fr.).

Les bénédictins de Solesmes préparent, nous l'avons dit, toute une série de publications de mélodies liturgiques, fac-similés phototypiques des principaux manuscrits de chant grégorien, ambrosien, mozarabe et gallican. Le premier de ces fac-similés reproduira un graduel de l'ancienne abbaye de Saint-Gall, in-4°, du xe siècle, noté en neumes sans lignes, avec signes *romaniens*.

Une souscription de 20 francs donne droit à recevoir quatre livraisons par an. Chaque livraison se composera d'au moins 16 pages in-4° carré de reproductions phototypiques, outre le texte, l'introduction générale et les préfaces.

La Grande Encyclopédie. — On lira avec intérêt, dans la 164e livraison, une biographie très détaillée et très impartiale du général *Boulanger*, deux articles de technologie importants : *Bougie* et *Boulangerie*, et un beau travail financier sur la question des *Bouilleurs de cru*. — La 165e contient une étude toujours d'actualité sur la famille des *Bourbons*, son origine, ses nombreuses branches et la biographie de ses principaux membres. Nous signalons aussi aux lecteurs curieux un historique et une description intéressante du *Palais Bourbon*. — Enfin le critique F. Brunetière a publié, dans la 166e livraison de la *Grande Encyclopédie*, un intéressant article sur *Bourdaloue*, qui fait suite à la série si

remarquée qu'il avait donnée récemment au même recueil et où figuraient Boileau et Bossuet.

L'éducation physique, qui avait déjà son école normale, a maintenant son Bulletin mensuel (Paris, 51, rue Vivienne, 7 fr. par an). M. Paschal Grousset est décidément parvenu à faire une révolution.

Sous le titre la *Revue franco-scandinave*, vient de paraître un nouveau journal hebdomadaire, ayant pour but de mettre en communication d'idées plus directes la France et les pays scandinaves : Suède, Norvège et Danemark.

ÉTRANGER

Allemagne. — Notre collaborateur M. Louis de Hessem veut bien nous communiquer les notes suivantes :

« Si le temps et l'espace nous ont fait défaut dans notre précédent numéro pour entretenir nos lecteurs des choses nouvelles en Allemagne, il n'y en a que davantage abondance de matières cette fois. Aussi ne mentionnerons-nous que les ouvrages les plus importants et ne donnerons-nous encore que quelques lignes à chacun d'eux.

« Plusieurs volumes de mémoires tout d'abord. Le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha fait paraître chez Hertz à Berlin (Pellmann et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris), le tome deuxième — un troisième et dernier viendra s'y joindre plus tard — de ses souvenirs *Aus meinem Leben und meiner Zeit*. Ils sont d'un intérêt politique avant tout, bien que le duc soit un de ces souverains intelligents prenant une part active à tous les mouvements de leur époque.

« L'éditeur Hermann Paetel, de Berlin, publie une traduction des *Souvenirs* de F. de Lesseps, puis encore un autre volume du même genre dû à F. Bodenstedt, l'un des meilleurs et des plus populaires poètes de l'Allemagne moderne. Bodenstedt est parti de bonne heure pour la Russie, il a longtemps habité le Caucase, et ses mémoires — dont ce volume n'est que la première partie — font défiler aux yeux du lecteur des paysages et des personnages russes. Ses souvenirs n'en sont que plus attachants pour un public français, — d'autant plus que Bodenstedt a pour ce qu'il décrit la plus franche sympathie, et que la façon simple, nette et sans prétentions dont il décrit ne peut que lui attirer des sympathies également.

« Il en est de même pour les mémoires d'un autre poète non moins distingué, le comte Schack, publiés en trois volumes par la *Deutsche Verlags-Anstalt*, de Stuttgart. S'il est parmi nos lecteurs des personnes qui ignorent l'œuvre poétique de cet écrivain, il en est moins sans doute qui n'ont pas ouï vanter la galerie de tableaux du comte, qui est une des curiosités de Munich. Ses mémoires en sont une autre, car le comte Schack, grand seigneur, grand voyageur, a un peu vu tous les pays : l'Italie, l'Espagne, la Palestine, l'Égypte, etc., et un peu connu tout le monde : Schopenhauer à Francfort, Humboldt à Berlin, Louis-Philippe, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Eugène Delacroix, Berlioz, Meyerbeer à Paris, Napoléon III à Biarritz, Carlisle, Lewes, Eliot, Mazzini à Londres, etc. Le comte Schack sait voir et faire voir ; malheureusement il n'a pas la mémoire des dates, — les indications précises manquent souvent dans son ouvrage, — et son éditeur n'a pas jugé à propos d'ajouter une liste alphabétique des noms cités, ce qui est on ne peut plus regrettable, ces *Mémoires* étant destinés forcément à être consultés souvent par beaucoup.

« Aux mémoires proprement dits, on peut rattacher encore l'ouvrage de Karpeles : *Heine's Autobiographie* (chez R. Oppenheim, à Berlin). Aux mémoires que Henri Heine n'a pas laissés, Karpeles, un des plus fervents admirateurs de l'auteur des *Reisebilder*, substitue une autobiographie laborieusement, pieusement et habilement formée au moyen d'extraits pris dans les œuvres, dans la correspondance, dans des conversations du poète ; il arrive ainsi à nous montrer Heine autant qu'on pouvait le faire et à nous initier complètement aux secrets de cette existence si mouvementée, si féconde et si douloureuse. Le livre est émouvant : c'était d'ailleurs facile à prévoir avec un écrivain comme Henri Heine et un fin lettré comme Gust. Karpeles ; et nous le recommandons instamment à nos lecteurs.

« Cette autobiographie est une sorte de pendant à une thèse de M. Holzmann sur Louis *Bœrne*, publiée en un volume in-8° de quatre cents pages par le même éditeur ; mais les mérites de cet ouvrage ne sont point à la hauteur de ceux du précédent et ne répondent pas à tous les soins consciencieux avec lesquels l'auteur s'est efforcé de s'en acquitter.

« La maison Breitkopf et Haertel, de Leipzig, a édité avec un luxe de bon goût la remarquable biographie de *J.-G. Kastner*, compositeur et critique musical, membre de l'Institut de France, écrite par Hermann Ludwig (pseudonyme de Ludwig von Jan). Kastner était Strasbourgeois d'origine, et c'est à « un enfant de l'Alsace » que M. de Jan élève ce monument. Tout dit dans l'ou-

vrage la conscience, l'affection, l'admiration dont l'auteur est animé, et au cours de ces trois beaux volumes in-8°, imprimés en elzévir sur papier vergé, ornés d'un superbe portrait à l'eau-forte et de vingt héliogravures représentant des vues de Strasbourg ou reproduisant en fac-similé des lettres de Berlioz, de Meyerbeer, de Paer, etc., à Kastner, rien n'a été négligé pour mettre en relief la figure de ce savant, figure douce et énergique à la fois. Nous ne pouvons que féliciter sans réserves l'auteur et les éditeurs de ce livre magnifique.

« Chez Breitkopf et Haertel également *la Correspondance de Richard Wagner* avec les amis laissés à Dresde (un volume grand in-8°, papier vélin), forment la suite pour ainsi dire des deux premiers volumes contenant la correspondance entre Wagner et Liszt. Si cette dernière était intéressante par les révélations intimes sur le caractère des deux illustres musiciens, cette nouvelle publication ne l'est pas moins à cause des renseignements qu'elle donne sur la genèse et le développement de l'œuvre du maître de Bayreuth. Au point de vue matériel, c'est parfait, ce qui est toujours le cas d'ailleurs dans cette maison.

« Puisque nous parlons musique, signalons encore le volume du critique viennois Ed. Hanslick sur *Concerte, Componisten und Virtuosen* (1870-1885), chez Hermann Paetel, à Berlin, formant le cinquième volume de la série *Die moderne Oper* (*l'Opéra moderne*). Ce volume en est déjà à sa seconde édition; les précédents en ont eu de nombreuses, de trois à huit, suivant qu'ils sont de date plus ou moins récente. Pour un travail de ce genre, c'est l'indice certain d'une valeur incontestable.

« En ce qui concerne les œuvres d'imagination, nous citerons — la place nous manque pour faire mieux — *Spitzen* (Dentelles), de Paul Lindau, le troisième de la série *Berlin*, dans laquelle l'auteur a l'intention de donner un tableau d'ensemble de la société berlinoise. Nous ne pouvons dire s'il atteint son but, mais le roman est d'un style clair et rapide, l'action ne languit que rarement et la lecture est attachante. L'influence des auteurs français est facile à reconnaître (W. Spemann, éditeur, à Stuttgart). *Runensteine* (*Pierres runiques*) de Wilhelm Jensen (Elischer Nachfolger, éditeur, à Leipzig) est une œuvre d'une allure étrange et grandiose, d'un caractère âpre, ainsi d'ailleurs que la plupart des ouvrages de cet auteur que nous considérons comme l'un des premiers romanciers de son pays; un autre roman de W. Jensen, intulé *Das Asylrecht* (*le Droit d'asile*), publié dernièrement aussi par la *Deutsch Verlags-Anstalt,* prouve d'ailleurs la maîtrise de cet écrivain assez puissant, assez profond pour donner à peu près régulièrement deux romans par an, — sans compter les nouvelles, — et ne pas craindre de se répéter ou de devenir banal. D'habitude il y a peu de personnages en scène, mais il les dépeint avec une délicatesse extraordinaire et un relief saisissant; quant à ses paysages, ils sont de ceux qu'on n'oublie pas. A la même librairie, Richard Voss publie *Dahiel, der Konvertit*, en trois volumes : on y retrouve le lyrisme, le pathétique, l'intensité de passion et l'exubérance de tragique qui caractérisent les œuvres de ce romancier.

« Puis encore, et au hasard pour ainsi dire, dans le nombre des volumes accumulés : quatre nouvelles charmantes (*Vier Novellen*) de G. zu Putlitz; un petit volume très fin, très délicat, de Marie Ebner-Eschenbach (les deux chez Gebrüder Paetel, à Berlin); *Zwei Seelen* (Deux âmes), de Rud. Lindau, chez Ed. Hallberger, à Stuttgart, etc.

« En géographie tout est à l'Afrique — et surtout à l'Afrique méridionale, — un reflet des préoccupations politiques et coloniales de l'Allemagne. Sur ce terrain, qui commence à se faire de moins en moins inconnu, de nombreux explorateurs ont passé et voici que paraissent en même temps, pour ainsi dire, quatre ouvrages assez importants traitant ces régions :

« *Unter deutscher Flagge quer durch Afrika* (*Sous pavillon allemand à travers l'Afrique*, 1880-1883), de H. Wissmann, illustré de nombreuses gravures d'après les croquis de l'auteur et publié par Walther et Apolant, de Berlin;

« *Explorations du docteur Junker* pendant un séjour de dix années dans l'Afrique méridionale, chez Ed. Hölzel, éditeur à Vienne;

« *Du Cap au pays des Machouboulombés*, par Emil Holub (1883-1887), chez A. Holder, à Vienne;

« Et enfin le journal de la baronne de Bülow dans un voyage à l'Est-Africain allemand.

« Pour terminer, nous signalerons deux ouvrages encyclopédiques d'un genre tout différents : *In Luft und Sonne*, album d'autographes et de dessins d'artistes, édité par H. Schorer, de Berlin, au profit d'une œuvre de bienfaisance et publié avec le plus grand luxe (100 pages in-4°, relié, prix : 8 marcs, 10 francs). Toutes les célébrités politiques, scientifiques, littéraires ou artistiques de l'Allemagne y sont représentées — ou du moins un grand nombre, — les empereurs Guillaume II et Frédéric III, le roi de Saxe, etc., l'écrivain G. Keller, le peintre A. Menzel et tant d'autres dont le total s'élève à plus de cent cinquante.

« Enfin le *Quart-Lexikon* du professeur Kürsch-

ner (W. Spemann, éditeur, à Stuttgart), nouvelle œuvre, œuvre de valeur d'un lexicographe infatigable et méritant. M. Kürschner a déjà publié des dictionnaires de tous les formats et de tous les genres : dictionnaire de poche, dictionnaire des gens de lettres, annuaire Wagner, etc., etc. Mais ce *Quart-Lexikon* comptera certainement comme un de ses plus réussis à tous les points de vue : près de trois mille colonnes illustrées de 1,460 gravures, une quantité inconcevable d'articles courts, mais d'une science sûre et condensée, des tableaux pratiques sur les gardes; chronologie universelle, classification des trois règnes, etc., tels sont quelques-uns des avantages précieux de ce beau volume bien compris, bien imprimé, bien lisible, bien maniable, destiné à rendre de nombreux services. Le prix très modique est de 10 marcs ; car M. Kürschner, pour le rendre plus utile, l'a destiné aux hommes faits et a écarté les questions simplettes n'offrant d'intérêt ou de difficulté que pour les enfants. »

Engelhorn's allgemeine Roman-Bibliothek. — D'un autre côté, nous avons reçu, par l'intermédiaire de M. Klinsieck, le libraire si avantageusement connu de la rue de Lille, une série de livres bien imprimés dans leurs pages un peu compactes, fortement reliés en toile groseille et éclatante à l'œil avec titres et ornements en noir, qui forment une excellente bibliothèque de romans de tous les pays. L'éditeur J. Engelhorn, de Stuttgart, n'en est pas à chercher le succès. Il lui est acquis, car la collection vient de terminer sa cinquième année et a encore une longue carrière à parcourir. Nous ne ferons qu'indiquer les titres des ouvrages nouvellement parus, en les divisant en ouvrages originaux et en traductions. Parmi les premiers, nous trouvons *Alessa. Keine Illusionen*, nouvelle par Claire von Glümer ; et *Robert Leichtfusz*, par Hans Hopfen, 2 volumes reliés en un. L'Angleterre fournit : *Lady Dorotheas Gäste* (*A House Party*, de Ouida), traduction par Auguste Scheibe, et *Stella* (*The One Thing needful*, par miss Braddon), traduction de Nathalie Rümelin, 2 volumes. L'Italie : *Marchesa d'Arcello*, par Memini, traduit par Dora Paul. La France enfin : *Was der heilige, Joseph vermag (la Neuvaine de Colette)*, traduit par Emmy Becher ; *Der Prozesz Froideville*, par André Theuriet, et *Der Unsterbliche (l'Immortel)*, d'Alphonse Daudet, traduit par le même écrivain que *la Neuvaine de Colette*. Chaque volume coûte, tout relié, 75 pfennig, soit 7 fr. 50 ; ce qui n'est pas d'un excessif bon marché.

La maison A. Schwartz. — Nous devons aussi dire un mot des publications de la maison A. Schwartz (Oldenbourg et Leipzig), dont les plus récentes sont une traduction de la *Philiberte*, d'Émile Augier, par A. Fitger (2 fr. 50) ; deux beaux volumes intitulés *Dramaturgie der Classiker*, le premier consacré à Lessing, Gœthe, Schiller et Kleist ; l'autre tout entier à Shakespeare (6 fr. 25) ; et une relation de voyage dans l'Afrique occidentale, intitulée *Von Banana zum Kiamwo*, par le Dr Willy Wolf (5 fr.). Ce dernier ouvrage est pourvu d'une carte où les itinéraires du voyageur sont simplement et nettement tracés. Tous ces volumes sont de bonne fabrication, et, comme la femme du vicaire de Wakefield, s'apprécient à l'usage.

Angleterre. — Miss Mathilde Blind vient de mettre la dernière main à un volume de poésies intitulé *The Ascent of Man*, qui contiendra, outre les poèmes philosophiques inspirés par l'idée qu'exprime le titre, une série de pièces lyriques sous le nom collectif de *Poems of the Open Air*.

Mr. Robert Brown prépare pour la « Hakluyt Society » une édition des voyages d'Al Hassan ibn Mohammed Abwazzan al Fasi, géographe maure plus connu sous le nom de Léon l'Africain (*Leo Africanus*). Le volume sera précédé d'une longue et savante préface où sont traitées toutes les questions qui se rattachent à la biographie et aux explorations du voyageur africain.

Un poète bibliophile. — Mr. Richard le Gallienne, auteur de *My Lady's Sonnets*, où l'on avait remarqué plusieurs sonnets à la louange des livres, va publier un recueil de vers sur ce sujet spécial, intitulé *Volumes in-folio*. Le tirage en sera limité à 250 exemplaires in-16, plus 50 exemplaires en grand papier.

Éditions de Richard de Bury. — L'édition que le Grolier-Club annonce depuis déjà longtemps du *Philobiblon* de Richard de Bury paraîtra vers le commencement d'avril. On sait que le professeur West, de Princeton, a collationné pour cette édition un grand nombre de manuscrits disséminés dans les diverses bibliothèques publiques de l'Europe. L'ouvrage aura deux volumes et ne sera tiré qu'en nombre suffisant pour être fourni à ceux des membres du Grolier-Club qui y ont souscrit. En attendant, nous avons l'œuvre telle que vient de la publier la maison Kegan Paul, Trench et Cie, éditée et traduite par

Ernest C. Thomas, fort propre à satisfaire les amateurs les plus difficiles, si ce n'est peut-être que sa couverture en grosse toile groseille est désagréable à l'œil. C'est là une publication importante pour tous ceux que le livre intéresse ou passionne, et nous y reviendrons.

The Books-Lover Library. — Cette jolie collection, que Mr. Elliot Stock entoure de tous ses soins, vient de s'enrichir d'un ouvrage intéressant intitulé *Foreign Visitors in England.* (Les étrangers qui ont visité l'Angleterre, et ce qu'ils ont pensé de nous. Notes sur leurs livres et leurs opinions pendant les trois derniers siècles), par Mr. Edward Smith. Le livre n'est pas *exhaustive*, mais il contient beaucoup de choses peu connues et piquantes, et chatouille agréablement, çà et là, le bourgeon du bibliophile.

Publications nouvelles ou en préparation chez Macmillan et Cᵉ. — Une série de biographies sous le titre général : *Englishmen of action.* Le premier volume paraît ce mois-ci et est consacré au *Général Gordon*, par le colonel sir William Butler. Viendront ensuite : *Sir John Hawkwood*, par F. Marion Crawford; *Henry V*, par le révérend A.-J. Church ; *Warwick, le faiseur de rois*, par C.-W. Oman; *Drake*, par J.-A. Froude; *Raleigh*, par W. Stebbing; *Strafford*, par H.-D. Traill; *Montrose*, par Mowbray Morris; *Monk*, par Julian Corbett; *Dampier*, par W. Clark Russell; *le Capitaine Cook*, par Walter Besant; *Clive*, par le colonel sir Charles Wilson; *Warren Hastings*, par sir Alfred Lyall; *Sir John Moore*, par le colonel Maurice; *Wellington*, par George Hooper; *Livingstone*, par Thomas Hughes; *Lord Lawrence*, par sir Richard Temple. La liste pourra se prolonger presque indéfiniment, les hommes d'action étant peut-être plus nombreux dans la race anglo-saxonne que partout ailleurs. Le prix de chaque volume est fixé à une demi-couronne (3 fr. 10). — La même maison publie un roman sur le divorce : *Faithful or Unfaithful*, par une Américaine, miss Margaret Lee. Mr. Gladstone, dit l'*Athenæum* du 5 janvier, a lu cette œuvre et en a été tellement frappé qu'il se propose de lui consacrer une étude dans quelque revue.

Enfin Mr. P.-G. Hamerton a réuni en un volume ses essais sur la vie anglaise et la vie française (*French and English*), qui ont été si justement remarqués lors de leur apparition dans une revue américaine; ce livre paraît chez les Macmillan.

Traductions anglaises d'ouvrages français. — Les éditeurs Routledge et fils annoncent des traductions anglaises de *Sur l'Eau*, par M. Guy de Maupassant, et des *Souvenirs d'un homme de lettres*, par M. A. Daudet.

Brésil. — Nous avons reçu le premier numéro de la *Galeria illustrada*, publié à Curityba, Parana (Brésil), par la Lithographie du commerce. Ce premier numéro date du 20 novembre. Les illustrations, dont deux sont empruntées à nos artistes, sont quelque peu brouillées et grossières. Il en est de même de l'impression. Néanmoins l'effort est remarquable et digne d'encouragement, d'autant plus que le texte est de bonne qualité et tout à fait à la hauteur des journaux européens du même ordre que la *Galeria illustrada.*

États-Unis. — *Max O'Rell again!* — Un nouvel ouvrage de Max O'Rell, *Jonathan et son continent ou la Société américaine*, a dû paraître simultanément à Paris et à New-York, au moment où nous mettons sous presse. La traduction anglaise est due à Mᵐᵉ Paul Blouët; naturellement elle ne peut qu'être fidèle.

Le Dante en vers anglais. — Nous tenons à appeler l'attention de nos lecteurs sur les deux beaux volumes récemment parus chez MM. Houghton, Mifflin et Cᵉ (prix : 25 fr.) et contenant *The Divine Comedy of Dante*, traduite en vers anglais, avec des notes, par John Augustine Wilstach, auteur remarqué d'une traduction en vers des œuvres complètes de Virgile. Deux belles héliogravures ornent ces deux volumes. La typographie en est irréprochable, et l'on y sent revivre la grande et pasionnée âme du Dante dans le nouveau moule où Mr. Wilstach a su la couler sans la refroidir trop notablement.

La Correspondance de Georges Washington. — Mr. W.-C. Ford, de Washington (États-Unis), fait savoir qu'il prépare un recueil des lettres et autres écrits de Georges Washington, le héros de l'indépendance américaine, et prie tous ceux qui posséderaient ou connaîtraient des documents pouvant intéresser une publication de ce genre, de lui en communiquer la copie ou de lui signaler l'existence des manuscrits. Les éditeurs seront MM. Putnam, fils de G.-P. Putnam.

Italie. — Le professeur C. Castellani vient de

mettre au jour deux petits volumes que nous ne pouvons ne pas signaler : *la Stampa in Venezia della sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore, et Da chi e quando e dove l'arte typografia fosse inventata.* Cette grande querelle entre Coster de Haarlem et Gutenberg nous paraît devoir être résolue en même temps que l'invention de la poudre. Roger Bacon, je le veux bien... Mais... et les Chinois?

— M. Corrado Ricci vient de publier à Bologne (tipografia Fava e Garagnani) une brochure qui, sous le titre de *Fra Monache e letterati.* Contributo alla storia dei plagi, est une attaque contre M. H. Gagnière, l'auteur du livre si remarqué : *Confessions d'une abbesse du* XIVe *siècle.* M. Corrado Ricci accuse M. Gagnière d'avoir plagié une de ses publications, intitulée *Vita della madre Felice Rasponi scritta da una monaca nel MDLXX.* La brochure vaut la peine d'être lue, mais nous n'avons pas le loisir de prendre parti.

On annonce à Bologne une nouvelle revue, intitulée *Lettere ed Arti.*

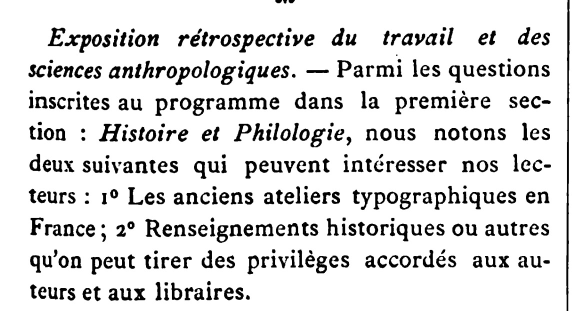


NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Restaurations ethnographiques. — La direction du musée ethnographique du Trocadéro a formé le projet de faire revivre les costumes nationaux de la vieille France, à peine disparus dans quelques contrées. La scène d'intérieur breton, reconstitué dans ses moindres détails au musée du Trocadéro, est le type que l'on suivrait.



Exposition rétrospective du travail et des sciences anthropologiques. — Parmi les questions inscrites au programme dans la première section : *Histoire et Philologie*, nous notons les deux suivantes qui peuvent intéresser nos lecteurs : 1° Les anciens ateliers typographiques en France; 2° Renseignements historiques ou autres qu'on peut tirer des privilèges accordés aux auteurs et aux libraires.

La librairie scolaire et l'Exposition. — M. Paul Delalain, président du conseil d'administration du Cercle de la librairie, a été chargé par le ministre de l'instruction publique, en vue de l'Exposition de 1889, de rédiger un mémoire sur la librairie scolaire. Ce mémoire fera partie d'une série de monographies préparées par la direction de l'enseignement primaire.

Un nouveau musée historique. — On installe en ce moment, au château de Blois, sous la direction de M. Antonin Proust, un musée historique et rétrospectif des arts décoratifs.

Ce musée contiendra toutes les collections que renfermait autrefois le musée de Blois et qui sont maintenant dans les musées de Paris; on y joindra les diverses curiosités qui rentrent dans le cadre de ces collections et qui sont éparses dans un grand nombre d'établissements.

Les statues. — L'inauguration de la statue de Jean-Jacques Rousseau au Panthéon a eu lieu le dimanche 3 février.

Cette statue, commandée au concours, est l'œuvre de M. Berthet.

Un comité s'est formé pour l'élévation d'un monument à Alfred de Musset. C'est la « Jeunesse de France » qui en a pris l'initiative; elle a à sa tête le poète bien connu, Paul Verlaine.

Congrès de géographie. — Le congrès de géographie de 1889 se tiendra du 5 au 10 août. La Société de géographie de Paris a déjà reçu les adhésions d'un grand nombre de sociétés de Londres, d'Édimbourg, de Bucharest, de New-York, de Lisbonne, de Melbourne, de Berlin,

d'Anvers, de Milan, de Manchester, de Leipzig, etc., et de la plupart des sociétés de France.

Trois revues savantes. — L'éditeur Félix Alcan publie trois recueils importants sur lesquels nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs. D'abord *la Revue philosophique de la France et de l'étranger*, qui paraît tous les mois par livraisons de 6 à 7 feuilles gr. in-8°. Chaque numéro contient: 1° plusieurs articles de fonds; 2° des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers; 3° un compte rendu aussi complet que possible des publications périodiques de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie; 4° des notes, documents, observations, pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles. Sans négliger aucune des parties de la philosophie, son directeur, M. Th. Ribot, professeur au Collège de France, s'attache surtout à publier des travaux ayant un caractère scientifique : la *psychologie* avec ses auxiliaires indispensables, l'*anatomie et la physiologie du système nerveux*, la *pathologie mentale*, l'*anthropologie*, la *logique déductive et inductive*, tels sont les principaux sujets dont elle entretient un public qui lui est fidèle depuis quatorze ans. (Prix : 30 fr. par an ; départements et étranger : 33 fr.)

Vient ensuite la *Revue historique*, dirigée par M. G. Monod, maître de conférences à l'École normale supérieure, directeur adjoint à l'École des hautes études. Celle-ci aussi est dans sa quatorzième année. Elle paraît tous les deux mois, par livraisons grand in-8° de 15 à 16 feuilles, de manière à former à la fin de l'année trois beaux volumes de 500 pages chacun.

Chaque livraison contient: I. Plusieurs articles de fonds, comprenant chacun, s'il est possible, un travail complet. — II. Des mélanges et variétés, composés de documents inédits d'une étendue restreinte, et de courtes notices sur des points d'histoire curieux ou mal connus. — III. Un bulletin historique de la France et de l'étranger, fournissant des renseignements aussi complets que possible sur tout ce qui touche aux études historiques. — IV. Une analyse des publications périodiques de la France et de l'étranger, au point de vue des études historiques. — V. Des comptes rendus critiques des livres d'histoire nouveaux. (Prix : 30 fr. par an; départements et étranger : 33 fr.).

Enfin, les *Annales de l'École libre des sciences politiques* (recueil trimestriel), qui se publie depuis quatre ans avec la collaboration des professeurs et anciens élèves de l'École, sous la direction d'un comité composé de MM. Boutmy, de l'Institut, directeur de l'École; Léon Say, de l'Académie française; A. de Foville, professeur au Conservatoire des arts et métiers, chef du bureau de statistique au ministère des finances; R. Stourm, ancien inspecteur des finances et administrateur des contributions indirectes ; Aug. Arnauné ; A. Ribot, député ; Gabriel Alix ; L. Renault, professeur à la Faculté de droit de Paris; André Lebon, chef du cabinet du président du Sénat; Albert Sorel; Pigeonneau, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris; A. Vandal, auditeur de 1re classe au Conseil d'État, professeur à l'École des sciences politiques.

Les sujets traités embrassent tout le champ couvert par le programme d'enseignement de l'École : économie politique, finance, statistique, histoire constitutionnelle, droit international public et privé, droit administratif, législations civile et commerciale comparées, histoire législative et parlementaire, histoire diplomatique, géographie économique, ethnographie, etc.

Les *Annales* contiennent en outre des notices bibliographiques et des correspondances de l'étranger. (Prix : 18 fr. par an; départements et étranger : 19 fr.)

Les peintres-graveurs. — On vient d'inaugurer dans les galeries de M. Durand-Ruel une exposition d'un genre nouveau en France. Un groupe d'artistes s'est réuni dans le but intéressant et louable d'émanciper l'art de la gravure.

Jusqu'ici l'estampe, sans être tout à fait un art de servitude, n'avait cependant jamais ou presque jamais le loisir d'être un art original. La section qui lui est réservée aux Salons annuels n'avait guère d'autre motif que de faire connaître les belles épreuves d'eaux-fortes, de pointes sèches, de lithographies ou de gravures sur bois qui n'étaient que des reproductions des tableaux célèbres. Le graveur était enfermé dans les limites de la reproduction exacte des œuvres d'autrui. C'est à peine si on lui savait gré de mettre en lumière sa personnalité par la puissance ou les agréments de son procédé. On voyait bien çà et là quelques gravures originales, comme les pointes sèches que M. Desboutins ou les eaux-fortes que M. Lhermitte exécutaient d'après leurs propres dessins. Mais il était admis que le graveur doit vivre de reproductions, et il n'y avait pas de place réservée dans nos expositions pour les œuvres du genre de celles qui sont soumises à notre appréciation par les soins de M. Durand-

Ruel, l'impresario des entreprises nouvelles ou audacieuses.

Celle-ci n'est point du nombre des audacieuses. Elle se recommande de nombreux précédents. Depuis Rembrandt, Claude le Lorrain et les délicieux petits maîtres du dernier siècle, les Moreau, les Saint-Aubin, jusqu'à Paul Huet, Célestin Nanteuil ou Daumier, on sait que la liste est nombreuse des artistes qui n'ont pas hésité à colorer leur fantaisie à l'aide de l'encre d'imprimerie. Toutefois on peut affirmer que l'exposition des peintres-graveurs de la rue Laffite est une entreprise nouvelle, en ce sens qu'il n'existe pas chez nous un public véritable pour ces sortes de productions. Il y a quelques connaisseurs qui appartiennent le plus souvent au monde des artistes. Il n'existe pas d'amateurs pour accorder à ces libres créations, dans un genre qu'on n'a pas accoutumé de voir vivre par lui-même, les égards qui sont le patrimoine de tant d'œuvres peintes, souvent bien inférieures à une belle estampe, fût-elle tirée à une vingtaine d'exemplaires. Sans doute il y avait un motif de fermer une galerie d'œuvres choisies à la gravure proprement dite, la gravure de reproduction. A quoi bon, lorsqu'on est un riche amateur, attacher quelque prix à une œuvre dont le premier venu pouvait se procurer une épreuve moyennant quelques francs ? Comptez en outre que les procédés modernes de reproduction rapide, en noir ou en couleur, n'étaient pas faits pour ne point tenir en échec l'art de la gravure chez nous. A l'étranger, les choses se passent autrement. Depuis de longues années déjà, l'Angleterre a ses expositions de gravure originale. Elle a des artistes pour les rendre florissantes, car elle a des amateurs pour les encourager. C'est un fait connu des éditeurs qu'il y a dans l'univers une soixantaine d'amateurs pour les estampes de grand prix, s'entend les estampes gravées par des artistes vivants, et que ces amateurs résident tous ou presque tous en pays de mœurs anglaises. Comme un bon nombre de ces gravures sortent des presses de Paris et sont l'œuvre d'artistes parisiens, il n'y avait pas de raisons pour que la France demeurât en arrière et fût seule à ne point avoir le bénéfice de son génie. Des artistes ont pensé qu'il suffisait de lui faire connaître ses propres produits, en même temps que quelques jolies œuvres d'artistes étrangers, pour qu'elle accordât tous les encouragements qu'ils méritent à des peintres qui éprouvent le besoin de répandre leur fantaisie par tous les moyens que l'art met à leur disposition.

L'exposition de la rue Laffite a adopté le titre général d'*Exposition des peintres-graveurs* pour bien faire sentir au public que, si certains artistes diffèrent les uns des autres par leur éducation technique, leurs points de vue généraux sont identiques. Chacun veut affirmer son originalité, son caractère, sa vision personnelle une fois de plus et montrer que tous les instruments lui sont familiers pour y réussir. C'est pourquoi à côté d'épreuves gravées, on voit çà et là des toiles peintes. Que le public ne s'en laisse point déconcerter ! Il est chez les peintres-graveurs. Avec un tout petit peu d'attention, il reconnaîtra bien vite que la méthode affirmée par tel ou tel artiste dans ses toiles est identique à celle dont il se recommande dans ses estampes. Au demeurant, chacun ici veut souligner d'un trait de plus sa personnalité et rester identique à soi-même dans une intention invariable, quelle que soit la variété du procédé.

C'est ainsi que nous retrouvons ici M. Albert Besnard dans son rêve incessant, fait à la fois d'étrange poésie et de science profonde. On verra là des *ex-libris* et des eaux-fortes, pour l'*Affaire Clémenceau*, qui montreront tout le charme que la littérature peut emprunter à des illustrateurs du genre de M. Besnard. La série des envois de M. John Lewis Brown est tout à fait remarquable. On en doit dire autant de tout ce qu'a signé M. Bracquemond. Les paysages parisiens de M. Félix Buhot sont d'un grand artiste. Nous retrouvons aussi avec plaisir les belles pointes sèches de M. Marcellin Desboutins, les si vivantes vues anglaises de M. James Tissot et les admirables lithographies que M. Fantin-Latour a imaginées pour l'interprétation figurée de l'œuvre de Wagner.

Voici encore les croquis de M. Chéret pour ces étonnantes affiches qui donnent une si fantastique vie d'art aux murs de Paris ; deux belles lithographies de M. Degas ; une série de pointes sèches de M. Norbert Gœneutte ; des eaux-fortes signées Guérard, Jeanniot, Legros, Lucien Pissarro, Rodin. A voir aussi une série de *Scènes d'enfant* de M. Serret, d'une poésie enfantine tout à fait gracieuse, et les délicates pointes sèches parisiennes et japonaises de M. Henry Somm. M. Camille Pissaro, qui a un sentiment profond de la vie rustique, est représenté par des gravures dont le procédé primitif est d'un effet original. Miss Mary Cassatt envoie trois cadres qui gagneront la tendresse des mères.

L'exposition des peintres-graveurs s'est associé quelques noms étrangers. M. F.-S. Haden vient d'Angleterre, et les Etats-Unis sont très brillamment représentés par MM. Bacher-Cleveland, Sthephen Parrish, Charles Platt et miss Peirce. MM. Blommers, Mathys-Maris, Mauve, Van der Maarel, Jan Veth, Witsen, Zilcken et de Zwart

exposent, pour la Hollande, des dessins et des planches qui leur font grand honneur.

Le catalogue est précédé d'une préface de M. Ph. Burty, qui présente au public le groupe nouveau venu des peintres-graveurs avec la science et la bonne grâce qu'on lui connaît.

A la vente de livres qui eut lieu après la mort de Sainte-Beuve, en 1870, il fut vendu la copie manuscrite d'un poème inédit de M. Barbey d'Aurevilly, intitulé *Amaïdée*. Cette copie avait été prise sur l'original et offerte à Sainte-Beuve par M. Trébutien, le bibliothécaire bien connu de Caen, qui professait pour les œuvres de M. Barbey d'Aurevilly une admiration presque exclusive.

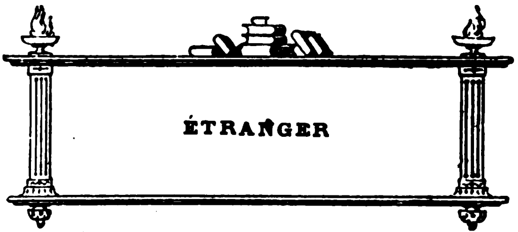
M. Trébutien faisait place, pourtant, dans le même culte, aux poésies de l'auteur du *Livre des Hirondelles*, l'abbé d'Aurevilly, « l'ange de la charité », comme l'appelait un soir son illustre frère.

Le savant bibliothécaire de Caen poussait encore l'admiration jusqu'à Maurice et Eugénie de Guérin, et c'est à son goût particulier que les lettres doivent de s'être enrichies de ces œuvres délicates auxquelles Sainte-Beuve a consacré des articles qui les ont mises en relief.

M. Jules Barbey d'Aurevilly, en communiquant à son ami Trébutien son poème d'*Amaïdée*, avait négligé d'en garder une copie. Celle de la main de M. Trébutien, qui fut vendue à la vente après décès des livres de Sainte-Beuve, fut achetée par le libraire René Pincebourde pour un bibliophile financier, M. Paradis.

M. Barbey d'Aurevilly et tous les amis des lettres, qui sont ses amis, seraient reconnaissants aujourd'hui à la personne obligeante qui permettrait à l'auteur du poème d'*Amaïdée*, d'en prendre une copie.

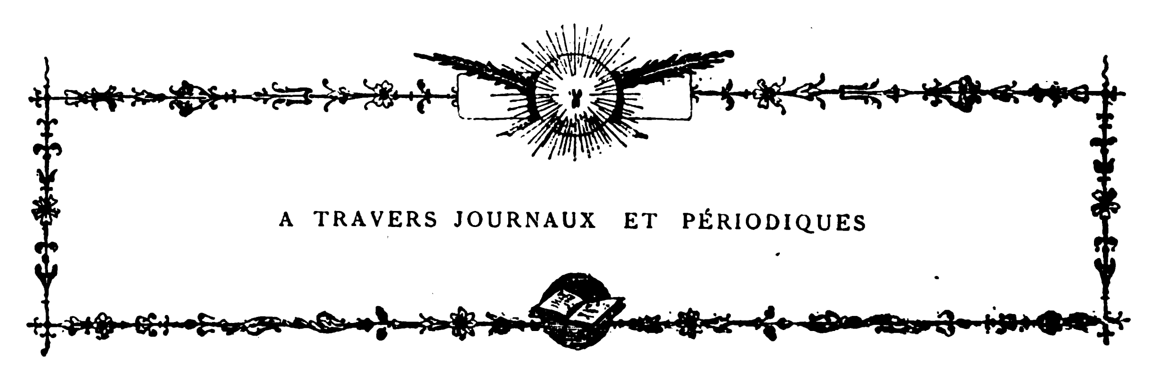
Ce joyau dort quelque part. Son possesseur actuel aurait bien mérité du monde de l'art et de la poésie en se révélant et en permettant de remettre l'œuvre de M. Barbey d'Aurevilly en valeur aux yeux du monde lettré. L'écrin lui resterait.



ÉTRANGER

États-Unis. — *Université fondée par un particulier.* — Le sénateur Stanford vient de consacrer 2 millions de livres sterling, soit 50 millions de francs, à l'établissement d'une université dans son pays, la Californie. Les terrains dépendant de l'Université, dans la vallée de San-José, n'ont pas moins de 7,000 acres de superficie (1 acre vaut environ 40 ares 1/2). On y donnera l'instruction complète, depuis celle qui est adaptée à la première enfance jusqu'aux plus hautes notions de la science moderne. Il y aura — et c'est là le trait le plus curieux de l'institution de Mr. Stanford, — à côté de l'Université, une communauté représentant les conditions les plus agréables et les plus saines de la vie sociale et domestique.

Suisse. — Marcelin Desboutins a installé à Genève, au musée des Arts décoratifs, une exposition de son œuvre gravé, et nous ne sommes nullement étonnés d'apprendre que c'est un grand succès. Nous avons eu souvent à parler de ses magnifiques pointes sèches, et, en particulier, de la série des Fragonard qu'il a, tout récemment, si magistralement interprétés.



A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

Nous tenons à signaler tout d'abord et à nouveau une fort belle et utile publication, *l'Ami des monuments*, revue illustrée, fondée et dirigée par M. Charles Normand (51, rue des Martyrs; prix du numéro : 5 fr. 90), dont le numéro 6 contient, parmi beaucoup d'articles et de figures remarquables, un portrait inédit de Pierre Fèvre, Parisien, directeur de la Manufacture de tapisserie de Flo-

rence, avec une courte notice, par M. Eugène Muntz; le *Musée lapidaire de Saintes*, par M. Em. Esperandieu, qui démontre sans peine la nécessité d'un catalogue pour ces belles collections malheureusement dispersées dans plusieurs locaux; une étude sur les arts et les monuments au temps de Napoléon Ier, par M. Charles Normand, avec un merveilleux portrait du premier consul, par David; toute une campagne bien menée contre le vandalisme en province, etc., etc.

L'Art et l'Industrie (A. Daly fils et Ce) publie, dans son numéro de janvier, la reproduction d'une reliure de grand luxe, pour Bible d'autel, exécutée par Ernest Ernold Junior, relieur à Hanovre. La couverture est en maroquin noir et en veau gris naturel. Le portrait de Jésus-Christ et celui des Évangélistes sont dessinés en contours sur veau. Le fond est doré. Toutes les lignes d'or sont de la dorure à la main.

Les petites rosaces du bord extérieur, de même que l'ornement courant en ogives, sont découpés dans du veau, modelés et ciselés. La croix, les fermoirs et les rosaces des coins de la ferrure sont en acier repoussé mat, garnis de pierres précieuses et doublés de soie rouge. La tranche dorée du livre est d'un jaune orange sombre, ciselée et d'une épaisseur de deux millimètres et demi; la couverture en papier est d'un vert oxydé.

— Le *Bulletin de la Société de géographie* (3e trimestre 1888) contient le commencement d'un très beau et très intéressant travail de M. Jules Marcou, sous le titre de *Nouvelles Recherches sur l'origine du nom d'Amérique*. Il appuie de preuves inédites sa théorie, déjà connue, qui fait du mot *Amérique* un nom national que Vespucci aurait pris comme surnom honorifique (*Scipio Africanus*, *ex. gr.*), bien loin d'avoir nommé de son prénom le pays découvert. Les bibliophiles et archéologues que les *Americana* intéressent spécialement trouveront dans ces pages des informations et des vues inattendues.

— *Le Moliériste*, dans son numéro de janvier, insère cet *Avis important*, qui n'est autre qu'une lettre de faire part anticipée : « Ne voulant pas plus abuser de la patience de nos abonnés qu'encombrer leurs bibliothèques, nous avons pensé qu'il ne fallait pas pousser au delà du dixième volume un recueil spécial, exclusif — ce recueil fût-il consacré à Molière.

« Nous arrêterons donc au numéro 120, qui paraîtra le 1er mars 1889, la première série de nos études et documents. »

Craindre d'abuser de la patience des lecteurs, c'est, de la part du *Moliériste*, de la modestie consciente; craindre d'encombrer les bibliothèques, c'est de la vanité. Quoi qu'il en soit, il nous est permis de regretter la disparition de cette petite chapelle moliéresque, si bien remplie d'adorateurs, de parfums et de prières. Mais, si la première série est close, rien n'empêche d'en commencer une seconde. La collection, bien faite et habilement présentée, des passages des différents écrivains français et étrangers où il est question de Molière depuis sa mort jusqu'en 1859, ne laisserait pas que d'être piquante et utile aux lettrés.

— La *Revue des traditions populaires* (janvier), au milieu des choses curieuses qu'elle offre en abondance à ses lecteurs, signale un volume dont la fin — à défaut du titre — porte cette mention : « Cy finent les grands suffrages des Heures au grand possible. Nouvellement imprimées à Rouen par George Loyselet. On les vend à Rouen, chez Henry le Mareschal, libraire tenant sa boutique devant le Pelican. » C'est une impression gothique qui remonte au commencement du XVIe siècle. Chacun des mois est accompagné d'une gravure sur bois, suivie elle-même d'un quatrain où la vie humaine est comparée aux mois, chacun de ceux-ci comptant pour six années de la vie.

Le Journal des Arts (47, rue Le Peletier), dans ses numéros du 11 et du 15 janvier, publie, sous la signature Pierre Dubois, des *Causeries d'un curieux* où l'ouvrage de M. Béraldi sur les graveurs du XIXe siècle est étudié et apprécié avec une sympathie bien naturelle et bien méritée. Ce sont d'excellentes pages, tout à fait à leur place dans un journal destiné à faire connaître ce qui touche aux arts, et à en propager le goût.

La presse quotidienne nous offre un champ que nous ne prétendons pas moissonner : nous n'aurions pas de place pour mettre en grange la moisson. Nous nous contentons donc de cueillir, un peu au hasard, les épis qui nous paraissent les plus mûrs et les mieux remplis.

Les Débats (8 janvier) consacrent un article ému à un des écrivains les plus aimés de la jeunesse et dont la mort précoce a attristé bien des jeunes cœurs. C'est M. Henri Chantavoine qui s'est chargé de ce pieux devoir envers son collègue universitaire, M. Jules Girardin; et il s'en est acquitté avec le talent qu'on lui connaît.

Nous signalerons, dans l'*Echo de Paris* du

1er janvier, un de ces contes charmants que M. Théodore de Banville laisse tomber si profusément de sa plume. Celui-ci, intitulé *Chrysalide*, est l'histoire d'une jeune actrice au cerveau dur, au cœur froid et au talent ingrat, à qui la parole enflammée d'un maître révèle et donne tout, amour, enthousiasme et génie. Le même journal (14 janvier) publie une réponse de M. Bauer à M. Jules Lemaître qui l'avait appelé un *échauffé* et qu'il appelle un *refroidi*; le tout à propos de M. Antoine et du Théâtre-Libre.

Dans l'*Estafette* (13 janvier), deux colonnes amusantes de M. Francisque Sarcey sur M. Henry Fouquier et le procès des deux Colombines.

Le chroniqueur de l'*Événement*, M. Aurélien Scholl, a écrit (2 janvier) à propos de *Germinie Lacerteux* un article plein de souvenirs curieux et d'anecdotes piquantes et où — c'est un compliment que nous prétendons lui faire — son esprit endiablé ne pétille qu'autant qu'il le faut.

Le Figaro (16 décembre). — Grand article de M. Henry Fouquier, intitulé *Avocates et Doctoresses*, où il soutient les vues qu'on lui connaît depuis longtemps sur les droits de la femme et sa véritable émancipation. A rapprocher de cet article celui de la *République française* sur le même sujet (18 décembre), signé Marie-Anne de Bovet.

Pour les philologues et les curieux de lexicographie, à lire; dans le *Moniteur universel* du 8 janvier, un compte rendu de la critique, assez amère, avec preuves à l'appui, que le Dr Millet a faite du dictionnaire de M. Godefroy, et qui a été naguère publiée chez Lechevallier, 39, quai des Grands-Augustins.

Dans le *National* (17 décembre), une analyse des vues de M. Gilbert-Augustin Thierry sur le roman, son passé, son présent et son avenir, à propos de son livre récent *Tresse blonde* (Librairie moderne). L'article est signé G. Bertrand-Marsac.

Enfin, dans la *Paix* (11 janvier), une chronique anonyme où Jean Mangold, le poète-pâtissier de Colmar, mort récemment, sert de point de départ au journaliste pour passer en revue les principaux poètes ouvriers de notre temps. Il paraît que les cuisiniers sont les plus nombreux dans cet escadron pégasien. Désaugiers n'a-t-il pas dit ou chanté :

Mon cuisinier quand je dîne
Me semble un être divin !

« Or, une fois qu'on se pénètre de cette idée qu'on est un être divin, il n'y a plus de raison pour ne pas tutoyer Apollon lui-même. »

ÉTRANGER

Allemagne. — En parcourant les revues allemandes nous signalerons comme étant d'un intérêt particulier pour nos lecteurs les articles suivants :

Dans le *Magazin für die Litteratur*, une étude sur le *Dernier roman de Zola*, par E. Brausewetter, et une autre sur *la Femme de la mer*, le récent drame du Norvégien Ibsen, par W. Kirchbach.

Dans *Vom Fels zum Meer*, la revue populaire et littéraire illustrée, si habilement dirigée par M. Kürschner, une étude enthousiaste sur *le Premier théâtre du monde* (la Comédie française), par notre collaborateur Louis de Hessem.

Dans la *Deutsche Dichtung*, dont le succès s'accentue de plus en plus, une série de lettres inédites de Gœthe.

Nous trouvons aussi dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* du Dr O. Hartwig (Leipzig, janvier) quelques lignes dont les bibliophiles nous sauront gré de reproduire le début : « Un ouvrage qui doit intéresser les bibliothécaires aussi bien que tout ami des livres, c'est *les Zigzags d'un curieux*, causeries sur l'art du livre et la littérature d'art, par Octave Uzanne, le spirituel directeur d'un périodique mensuel maintes fois cité par nous, *le Livre* » Suit une analyse très exacte des sujets traités dans le volume.

Angleterre. — *The Academy* (5 janvier) rend compte des Lettres de David Hume à William Strahan, publiées par M. G. Birbeck Hill, à la Clarendon Press, comme nous l'avons annoncé. Cette correspondance a un intérêt quelquefois piquant pour l'histoire des lettres françaises au siècle dernier, et le *reviewer*, Mr. F. Grant, met très bien ce côté spécial en lumière.

— *The Bookworm* de janvier contient un article spirituel et instructif sur le grand libraire ancien de Londres, Mr. Bernard Quaritch, et sur les trésors que renferment son magasin de Piccadilly. Nous citerons encore quelques pages intéressantes à propos du caricaturiste Rowlandson, ornées de la reproduction de deux de ses plus typiques caricatures.



— *The Fortnightly Review* de janvier contient de belles pages lyriques, en prose, de M. A.-C. Swinburne sur *Toute la Lyre* de Victor Hugo, et un parallèle plein d'intérêt entre la poésie de l'âge d'Elisabeth et celle de l'époque de Victoria, par J.-A. Symonds.

— Un journal de lecture courante et de vulgarisation, qui paraît mensuellement à Londres sous le titre de *Literary Opinion and Readers' Miscellany*, publie, dans son numéro de janvier, un premier article sur M. de Goncourt (*M. de Goncourt at home*). Il y est dit que la collection d'estampes et de gouaches du XVIIIe siècle que lui et son frère ont formée leur a coûté 30,000 francs environ et en vaut maintenant 600,000.

— L'*Universal Review* publie en français *le Trésor du lac*, de M. André Theuriet, et *Un soir*, de M. Guy de Maupassant. Ce polyglottisme, flatteur pour nous, est encore loin, malheureusement, de nos habitudes et de nos aptitudes.

— Nous signalons dans *The Saturday Review* du 15 décembre un compte rendu du livre de notre compatriote, M. Albert Barrère, intitulé : *Argot and Slang : A new French and English Dictionary*. Tout en indiquant quelques omissions, le critique rend pleine justice aux mérites de ce dictionnaire international de la langue verte, dont tous les littérateurs apprécieront d'autant plus l'utilité qu'ils en sentent à chaque instant le besoin.

États-Unis. — *The Literary World*, de Boston, met en première page de son numéro du 8 décembre un article sur *le Miroir du monde*, dont voici le sens : « M. Uzanne, le directeur accompli du journal parisien qui fait autorité en matières littéraires, — *le Livre*, — trouve de temps en temps le loisir de rédiger le texte de quelque délicieux volume sur les caprices, les faibles et les goûts plus sérieux de l'être humain tel qu'il est en France, et chaque fois il réussit à ravir ses lecteurs par une érudition merveilleusement abondante, avec des éclairs fréquents d'une philosophie ingénieuse et un intarissable courant de grâce et d'esprit. L'an dernier, c'était *la Femme française* qui attirait son attention dévouée, mais quelque peu indiscrète. Cette année il élargit son horizon et nous offre, avec l'aide de M. Avril, *le Miroir du monde*, — non pas, disons-le, le reflet des mœurs et des coutumes depuis le cercle arctique jusqu'à la Patagonie, mais une série d'images délicates, prises à la surface de ce monde plus restreint et plus fascinateur qui est la société parisienne. Ce livre présente, en fait, une très complète vue à vol d'oiseau du citadin français moderne, tel qu'il se montre au théâtre ou dans un salon, dans les arts ou la littérature, chez lui, dans son cabinet au milieu de ses livres, en amour, en voyage, se livrant aux sports à la mode, à table, à l'heure de la rêverie, pendant la villégiature. Sur tous ces thèmes, M. Uzanne a de délicieux chapitres, et l'artiste, M. Avril, déploie son plus fin talent. Chaque page a une illustration de quelque espèce, en-tête décoratif, vignette adroitement insérée dans le texte, ou dessin plus fouillé auquel le texte se subordonne habilement. Ces illustrations sont en couleurs, et elles sont tirées, comme seuls les artistes français savent le faire, sur papier Whatman, et reliées les tranches intactes. Le texte de l'édition anglaise (London, J.-C. Nimmo) a été, il est vrai, exécuté à la Ballantyne Press, et il est typographiquement en rapport avec le reste. Un ouvrage de cette nature est assuré d'exciter une jalouse compétition parmi les bibliophiles. Il a un mérite littéraire et artistique d'un ordre exceptionnel, et, comme fabrication matérielle, comme œuvre d'encre et de papier, il représente le plus haut degré de l'habileté contemporaine. »

— Nous remarquons dans *The Nation* du 3 janvier (New-York) une intéressante étude sur Mrs. Browinng (Elisabeth Barrett), datée de Florence, et un compte rendu du journal de Beyle, que MM. Casimir Stryienski et François de Nior ont récemment publié, compte rendu fait par quelqu'un qui connaît et apprécie Balzac, sans idolâtrie.

Italie. — La *Nuova Antologia* de janvier donne une étude, due à M. R. Zumbini, sur la poésie funéraire en Italie et à l'étranger (*la Poesia sepolcrale straniera e italiana*). L'auteur y étudie, en Angleterre : Edward Yung, le poète des *Nuits;* James Hervey, avec ses *Meditations and Contemplations;* Robert Blair, l'auteur de *the Grave;* Th. Gray et son élégie, et Thomas Parnell ; — en Allemagne : von Hoffmannswalden, von Creuz, F.-W. Zacharias ; — en Italie : Alessandro Verri (*le Notti Romane*), et I. Pindemonte (*I Cimiteri*). La France est représentée dans sa revue par le seul abbé Delille avec *les Jardins et l'Imagination !*



FRANCE

— On annonce la mort, à Angers, de M. Bazin, professeur à l'Université catholique, conseiller municipal, ancien directeur du journal l'*Anjou*.

Il était âgé de quarante-deux ans.

— Georges Bell, qui avait été attaché il y a quelques années à la *France*, puis à la *Liberté*, vient de mourir dans sa soixante-quatrième année.

Georges Bell était le pseudonyme de Joachim Houneau. Il débuta dans la politique active en 1848, fut condamné à la déportation, puis gràcié en 1853.

Dès ce moment, il se consacra à la littérature et publia plusieurs études appréciées. Un drame écrit par lui, le *Drapeau tricolore*, fut joué au Château-d'Eau.

— Mlle Mathilde Bourdon, auteur fort connu des jeunes filles, vient de mourir. Elle collaborait au *Journal des Demoiselles*.

— Nous apprenons la mort de M. J.-B. Delombre, décédé à l'âge de soixante-sept ans. M. Delombre, père de M. Paul Delombre, rédacteur du *Temps*, a collaboré à un grand nombre de journaux financiers, notamment au *Conseiller*, qu'il dirigea pendant longtemps. Il était, dans ces dernières années, le rédacteur en chef du *Journal des Chemins de fer*. De 1878 à 1887, il a rédigé les bulletins financiers du *Temps*.

— Le peintre paysagiste Edmond Hédouin est mort, à la fin de décembre, des suites d'une maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps. Il était âgé de soixante-dix ans. Outre son œuvre de peintre, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, Edmond Hédouin laisse un gros bagage d'illustrations. C'était un graveur et un aquafortiste du plus grand talent.

M. Beraldi, dans son ouvrage sur les graveurs du XIXe siècle, ne compte pas moins de 195 planches d'Hédouin : entre autres, sa belle suite d'eaux-fortes sur le *Théâtre de Molière*, sur les *Confessions de J.-J. Rousseau*, *Paul et Virginie*, le *Voyage sentimental*, les œuvres de Jules Janin, *Manon Lescaut*, les *Évangiles*, etc., etc.; des planches tout à fait remarquables d'après Goya, Boucher, Daubigny, Vanloo, E Delacroix, Lancret, Bonvin, Meissonier, Ch. Muller (*l'Appel des condamnés de la Terreur*), Millet (*la Mort et le Bûcheron*), etc., et Christophe dont il a reproduit magistralement la belle statue de la *Douleur*.

Hédouin a fait aussi nombre de portraits, entre autres ceux d'Auber, du vicomte Delaborde d'après Delaroche, de Tourguéneff, etc., etc., et des quantités de dessins.

L'an dernier, la section de gravures à l'Exposition lui avait décerné la médaille d'honneur pour la série d'eaux-fortes composées et gravées par lui pour les œuvres de Molière.

— Nous apprenons la mort de M. Charles Hénaux, libraire bien connu des bibliophiles, qui possédait une précieuse collection d'ouvrages du XVe siècle (janvier).

— On annonce la mort (décembre) au Tonkin de M. Nicole, qui a succombé pendant le voyage qu'il avait entrepris pour rejoindre la mission Pavie.

M. Nicole a été longtemps le correspondant maritime, à Paris, des *Tablettes des Deux-Charentes*.

— Nous apprenons la mort de M. Édouard-Gabriel Rey, membre de la Société des gens de lettres et du comité de l'Association des membres de l'enseignement fondée par le baron Taylor (janvier).

— Nous apprenons (janvier) la mort du marquis de Saint-Gilles qui, depuis longtemps, rédigeait la chronique du sport au *XIXe Siècle* et au *Gaulois*. M. de Saint-Gilles avait soixante-deux ans.

Il avait été secrétaire des chemins de fer de Maine-et-Loire; puis, à la suite de revers de fortune, il était entré dans la presse, où il avait rédigé la partie sportive, successivement à *l'Événement*, au *Voltaire*, au *Jockey*, au *William's Turf*, à *la Vérité*, au *XIXe Siècle* et au *Gaulois*.

— M. Georges Sauton, journaliste républicain et romancier assez connu du public qui lit les romans feuilletons, est mort en même temps que l'année

1888. Il n'avait que quarante-six ans. On a de lui un drame, *Bara*, joué au Château-d'Eau en 1882.

— Nous apprenons la mort du comte de Toulouse-Lautrec, qui appartenait à une des plus illustres familles du Midi (décembre 1888).

C'était un érudit infatigable, syndic de la maintenance d'Aquitaine comme félibre, et grand ami de Mistral.



Allemagne. — Raymund Haertel, décédé à l'âge de soixante-dix-huit ans, avait dirigé de 1827 à 1880, soit pendant cinquante-trois ans, la librairie et l'imprimerie Breitkopf et Haertel, de Leipzig.

— Benjamin Herder, âgé de soixante-dix ans, était, à Fribourg en Brisgau, le plus important éditeur catholique de l'Allemagne.

— Nous apprenons la mort du professeur de théologie Lechler, biographe de Wycliffe et historien du déisme en Angleterre.

Angleterre. — Un érudit, un savant presque universel, le Dr Churchill Babington, vient de mourir en Angleterre. On lui doit de remarquables éditions grecques et italiennes, de nombreux travaux sur l'ornithologie et la botanique, un livre intitulé *The Influence of Christianity in promoting the abolition of slavery in Europe*, des catalogues de médailles et de manuscrits, etc. (janvier).

— Mr. Norval Clyne, d'Aberdeen, auteur de plusieurs travaux d'archéologie littéraire (*Ballads from Scottish History*, *The Lost Eagle*, *The Lady Wardlaw Heresy*, *The Scottish Jacobites and their Poetry*), est mort au commencement de janvier. Il était secrétaire et représentant de la *Society of Advocates*.

Mr. J.-F. Davies, professeur à l'université de Galway et éditeur de l'*Orestie* d'Eschyle, est mort au commencement de janvier.

— Un des doyens du journalisme anglais, Mr. H. Dunphie, attaché depuis plus de quarante ans à la rédaction du *Morning Post*, est mort depuis peu.

— On annonce la mort de miss Louisa M. Gray, qui consacrait un talent distingué à écrire de paisibles études de mœurs domestiques et des récits pour les enfants (janvier).

— Un shakespearien de haute réputation et de zèle infatigable, l'éditeur d'un superbe Shakespeare illustré en 16 vol. in-fol. (1853-1865), l'auteur d'un livre de premier ordre, *Outlines of the Life of Shakespeare*, et d'une quantité d'autres ouvrages érudits, Mr. J.-O. Halliwell-Philipps est mort presque soudainement le mois dernier. Les bibliographes et collectionneurs qui lisent ces pages ont à déplorer la perte d'un confrère; mais ils n'auront pas, vraisemblablement, à se réjouir de la dispersion probable des trésors qu'il avait amassés, car il a stipulé, dans son testament, que sa collection passerait à la ville de Birmingham contre une somme de sept mille livres sterling. Tout fait croire que la ville de Birmingham n'hésitera pas à payer de ce prix un ensemble de pièces impossible à reconstituer et qui vaut assurément infiniment plus que la somme qu'il demande pour ses héritiers.

— De Dublin on annonce la mort d'un celtisant irlandais, Mr. William M. Hennessy (13 janvier). Ses deux principaux ouvrages sont *Chronicum Scotorum* (1866) et *Annals of Loch Ce* (1871).

— Un théologien de premier ordre, Mr. Frederick A. Paley, l'auteur des *Evidences of Christianity*, est mort à la fin de l'année dernière. Ses études sur les tragiques et les lyriques grecs sont connus des érudits du monde entier.

— On annonce (décembre 1888) la mort de sir Frederick Pollock, traducteur anglais de la *Divina Commedia* de Dante, et auteur d'un livre intéressant, aimable, de souvenirs personnels, intitulé *Reminiscences*.

— Un artiste de mérite, peintre, dessinateur, graveur sur bois, en même temps qu'écrivain distingué et administrateur hors de pair, Mr. Redgrave, est mort le 14 décembre. Il avait organisé la partie artistique anglaise pour l'Exposition de 1855 à Paris, et avait été à cette occasion décoré de la Légion d'honneur. Il prit une grande part à l'arrangement du South-Kensington Museum, et fut pendant longtemps inspecteur des tableaux de la couronne (*Surveyor of the Royal Pictures*). On lui doit un lumineux *Report on the general State of Design as applied to Manufactures* (1852), et, en collaboration avec son frère Samuel, *A century of Painters of the English School*, sans compter plusieurs catalogues remarquablement faits. Il était né en 1804.

— Un éditeur très connu de Londres, Mr. G. Routledge, l'initiateur de la presse à bon marché en Anglerre, est mort dans la première quinzaine de décembre 1888. Il était né en 1812.



— Le Rév. Cuthbert Southey, fils du poète Robert Southey, dont il avait écrit la biographie, est mort récemment.

Italie. — Une dépêche de Rome annonce que M. Mancini, jurisconsulte, homme politique et un des plus grands orateurs italiens, est mort à Naples, à la villa Copodimonte (20 décembre).

M. Mancini était l'un des chefs les plus importants du parti libéral italien. Il fut ministre de l'instruction publique en 1862, de la justice en 1876, et des affaires étrangères sous le cabinet Depretis.

Il est l'auteur d'un projet de *Code pénal unique*, dont la première partie fut présentée à notre Académie des sciences morales en 1877.

— On annonce la mort (fin décembre 1888) du maestro Francesco Florino, directeur des Archives et de la Bibliothèque du Conservatoire de musique de Naples, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Outre ses compositions musicales, on doit à M. F. Florino un traité de chant, une *Histoire des Conservatoires de Naples*, *la Vie et la correspondance de Bellini*, et une foule d'opuscules sur son art.

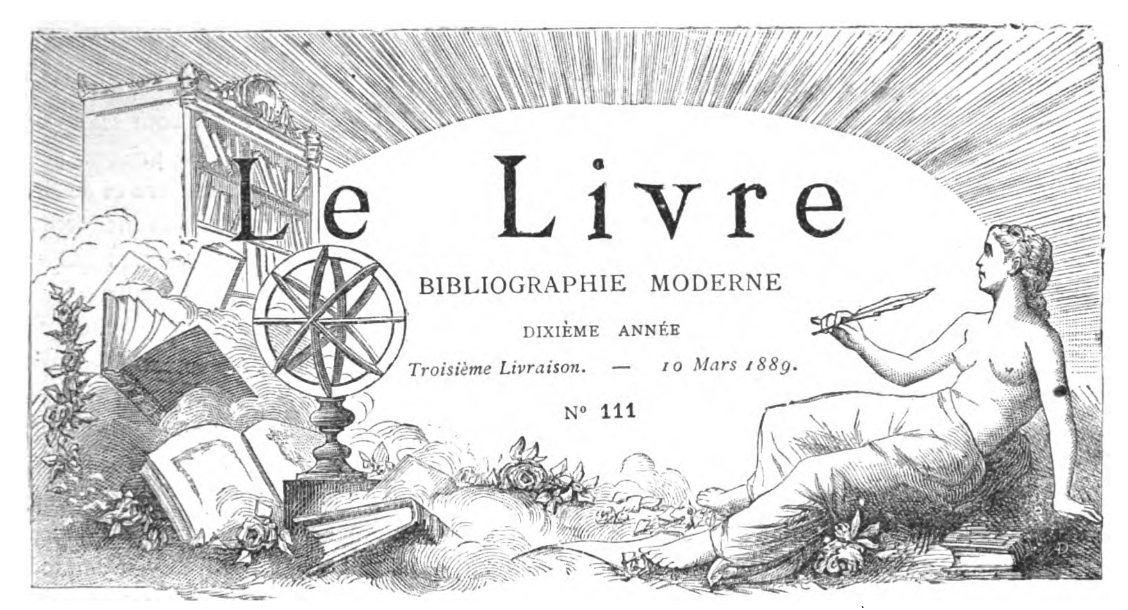
Russie. — Le baron Alexandre de Jomini est mort à Saint-Pétersbourg (décembre).

Fils du célèbre général et tacticien Henri, baron de Jomini, le baron Alexandre entra dans la diplomatie russe en 1835 et parvint lentement aux postes supérieurs de la hiérarchie.

On disait du baron Jomini qu'il était la plume du prince Gortschakof, et on lui attribue la paternité des grands articles ministériels qui passaient assez fréquemment dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*.



L'Administrateur-Gerant : **A. Sauphar.**



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

CHARLES DICKENS

L'INIMITABLE BOZ

L'Inimitable Boz, *pseudonyme familier de Dickens. — Sa Biographie par M. Robert du Pontavice de Heussey. — La vie vagabonde de Dickens. — La correspondance de l'Humouriste. — Les portraits caricaturaux de Dickens. — Charles Dickens en France. — Une lettre de Lord Lytton, Ambassadeur d'Angleterre au biographe de Dickens. — Un ménage de Romancier. — Jugement sur l'œuvre du maître humoriste anglais. — Du génie littéraire anglais opposé au génie littéraire français. — De l'influence de Dickens sur notre littérature et sur la littérature étrangère. — De la mauvaise interprétation des romans de Dickens dans les traductions françaises.*



'inimitable Boz! — Ce nom qui sonne si bizarrement à l'oreille française et qui n'évoque dans notre imagination qu'une sorte d'exhibition de personnalité acrobatique, ce nom *l'Inimitable Boz* éveille dans l'esprit de tout Anglais lettré presque un monde de souvenirs et de personnages vivants, dramatiques, romanesques, étranges, falots, mis en silhouette par des traits — indéfinissables pour nous — de cette verve de style caricaturale qu'on nomme l'humour britannique. — *L'Inimitable Boz*, c'est Dickens lui-même, le Dickens compagnon familier du lecteur, le *Dickens-fellow*, qui, sous ce pseudonyme populaire de Boz, semble entrer plus avant en communion littéraire intime avec ses admirateurs du Royaume-Uni, car c'est de cette glorieuse épithète que ses contemporains saluèrent Dickens lorsqu'il eut signé du nom de *Boz* son premier

et inoubliable roman *Pickwick* qui parut sur la fin de 1837.

M. Robert du Pontavice de Heussey vient de publier une biographie remarquable de Charles Dickens sous ce titre pseudonymique[1], et je connais peu de livres publiés en ces derniers temps qui m'aient plus vivement frappé, car celui-ci m'a positivement mis en veine de faire un nouveau pèlerinage vers l'œuvre du célèbre romancier anglais. M. de Heussey a eu le rare mérite de faire s'autobiographier Dickens et de se dérober le plus souvent possible pour mettre largement en scène le charmant épistolier, le fin conférencier, l'incomparable narrateur que fut le grand ami de Wilkie-Collins et de John Forster. — A l'aide de documents abondants publiés à Londres ou parfois même inédits, et surtout à force de patience, de coordination minutieuse, de reconstitutions ingénieuses, M. Robert du Pontavice de Heussey est parvenu, pour ainsi dire, à galvaniser ce grand défunt, à faire revivre ce généreux écrivain, à nous le présenter sous tous ses côtés sympathiques, à nous le faire aimer, en connaissance d'homme, non tant pour son génie supérieur que pour sa bonté exquise, pour sa gaieté communicative, pour son esprit chevaleresque et vraiment évangélique dans le noble sens humanitaire du mot.

C'est que, M. de Heussey nous le prouve et nous le dit, après avoir eu l'âpre privilège de plonger aux profondeurs sinistres de la misère de Londres, d'être spectateur et souvent acteur dans des drames douloureux, ignominieux et obscurs des quartiers les plus populeux, Dickens s'était juré de consacrer tout son talent, toute sa passion, toute son énergie au service des malheureux et des victimes d'une société jouisseuse, aveugle et égoïste. Aussi, son biographe le démontre, les romans de Dickens ont-ils plus fait pour la destruction d'abus monstrueux, pour l'amélioration des races souffrantes, pour l'instruction du pauvre et la protection de l'enfant que toutes les déclamations des philanthropes et tous les discours des membres du Parlement.

« Ce sont les romans de Dickens, écrit avec éclat M. Robert de Heussey, ce sont ses appels à la pitié qui ont renversé les prisons pour dettes, jeté un peu d'air, de lumière et de charité, dans ces noirs refuges de la mendicité : *les Workhouses*. Ce sont ses œuvres qui ont créé des hôpitaux pour les enfants trouvés et des écoles pour les orphelins; ses romans ont triomphalement revendiqué le droit du pauvre à la vie, à la terre et au ciel, affirmant et démontrant aux riches que ces déguenillés sont leurs frères et que sous leurs haillons ils possèdent, comme eux, comme nous tous, une parcelle du Dieu vivant. Le grand et vaillant artiste — poursuit son biographe — a fait tout cela avec sa plume seulement, plume héroïque, sans peur et sans reproche, tour à tour joyeuse, triste, ironique, indignée, attendrie, jamais pesante, jamais pédante, jamais didactique, ne prêchant jamais, — ses deux armes irrésistibles sont le rire et les larmes. C'est en faisant rire et pleurer son pays tout entier, qu'il a obtenu de lui les réformes qu'il demandait au nom de l'humanité et de la justice. »

M. Robert du Pontavice de Heussey a divisé sa belle et passionnante étude biographique en sept livres qui résument chacun une des phases les plus caractéristiques de la vie mouvementée de Dickens. — Le premier chapitre qui va de 1812 à 1837 n'est que l'esquisse d'enfance du romancier, dont le roman de *David Copperfield* donne le tableau détaillé et nullement assombri. Ce n'est en réalité que vers 1837, à vingt-cinq ans, que Dickens prend des ailes et se déchrysalide dans ce fameux *Pickwick* qui obtint mieux qu'un succès, c'est-à-dire un véritable triomphe populaire, et le nouveau papillon, hier encore si recroquevillé dans son cocon de misère, s'ébattait dans une aurore de gloire, au milieu des vivats qui célébraient partout le joli pseudonyme de Boz, de *l'Inimitable Boz*. — J'ai sous les yeux un portrait de Dickens à cette époque; il y apparaît beau comme un Dieu, l'œil fier et doux, le nez ferme et hardi, la bouche charmante, délicate, voluptueuse, et, sur tout cela, une crinière bouclée, luxuriante, négligée, une chevelure d'Apollon encadrant un visage plus affiné que celui de Byron et plus symétriquement élégant que celui de Brum-

1. *L'Inimitable Boz. Etude historique et anecdotique sur la vie et l'œuvre de Charles Dickens* par Robert du Pontavice de Heussey. — Paris, Maison Quantin. Un vol. in-8° de 400 pages.

mel. C'est un des plus jolis portraits que je connaisse, un des rares où le génie se marie à la jeunesse, où l'espérance fleurit dans la beauté virile. Ah! que nous sommes loin du Dickens de 1868, de ce solide quinquagénaire, dont l'allure de quartier-maître ou de *top-man* surprenait tout d'abord ses plus idéalistes admirateurs!

A dater de 1837 nous suivons, en compagnie de M. de Heussey, à travers les sept livres de son étude historique et anecdotique, Charles Dickens, de succès en succès. Son biographe reste aussi son bibliographe, et il daigne nous tenir compte des éditions du maître romancier sans négliger de nous informer des conditions de ses traités pour tous ouvrages, nous prouvant ainsi que les éditeurs anglais lui faisaient encaisser autant de livres sterling qu'à un trésorier général du royaume.

Nous suivons en détail, depuis l'origine de l'idée et de la fabulation, l'histoire des *Aventures de Nicholas Nickleby*, puis *d'Oliver Twist*, dont Dickens parle longuement à son ami Forster dans le cours de leur incubation et de leur gestation. Nous assistons à l'éclosion du *Magasin d'antiquités*, de *l'Horloge de Maître Humphrey*, de *Dombey*, de *Bleak house,* de *David Copperfield* et de tous les romans que le maître écrivain produisait sans relâche, successivement, avec une si prodigieuse fécondité et un talent chaque jour plus souple et plus varié.

Mais ce qui nous charme surtout dans les sept livres de cette attrayante biographie, si claire, si aimable et si familière, ce sont des lettres étourdissantes de verve, d'esprit, d'observation, de lumineuse gaieté que le très *inimitable Boz* jetait aux quatre coins du monde dans ses voyages en Écosse (1841), en Amérique (1842) et principalement durant ses divers séjours en France, à Boulogne et à Paris, de 1857 à 1863. C'est ici que Dickens nous apparaît, à nous autres Français, tout autre que nous le soupçonnions dans sa vie privée; nous découvrons en lui des trésors inépuisables d'enjouement, de goguenardise malicieuse, d'enthousiasme radieux, de bonhomie folâtre, d'esprit allègre et boute-en-train, de drôleries familières et désopilantes; nous le voyons dans sa correspondance se livrer à des épanchements tour à tour attendris et hilarants; sa verve est en éternelle fanfare de jubilation dans ce Paris Impérial dont l'atmosphère semblait si bien convenir à sa nature expansive, et il ne cesse de nous étonner par la justesse de ses aperçus sur nos ridicules et nos qualités qu'il raille ou loue avec une légèreté, avec une finesse, avec une grâce subtile, dont nos meilleurs et plus parisiens épistoliers ne nous ont point fourni de plus heureux spécimens. — Il nous rappelle parfois Balzac, le Balzac débutant de la rue de Lesdiguières, alors que le jeune Honoré écrivait à sa sœur Laurette ces lettres entraînantes et si remplies d'espérances et de jeunesse qu'elles mettaient en lumière et en alacrité la pauvre mansarde d'Horace de Saint-Albin.

Je voudrais pouvoir donner des extraits de la plupart de ces lettres que M. Robert du Pontavice de Heussey a enchâssées dans son étude biographique; elles sont toutes empreintes d'une psychologie si profonde, d'une satire si souriante, d'une observation si délicate et si pénétrante, qu'on ne se peut empêcher d'adorer cet Anglais si complexe, dont l'humour est très largement dosée de notre sel gaulois. Étant à Boulogne en 1853, et ayant loué pour la saison une maison dite *villa des Moulineaux*, le bon Dickens esquisse dans une lettre à Forster la silhouette de M. Beaucourt, son propriétaire. Rien n'est plus irrésistiblement comique que ce portrait de bourgeois provincial, qui ne vit que dans l'amour de sa maison qu'il nomme *la propriété.* — Après une description qui servirait de légende à un Daumier sur le brave et généreux M. Beaucourt, l'auteur de *Barnabey Rudge* ajoute cette petite note :

Si les objets extraordinaires renfermés dans la villa défient toute analyse, les phénomènes des jardins n'ont pu être imaginés que par un Français possédé d'une idée fixe. Outre une vue de la villa accrochée dans la salle à manger, il y a dans l'antichambre un plan détaillé de la propriété... cela a l'air aussi grand que l'Irlande, et chaque petit coin porte un nom retentissant; il y en a cinquante et un, parmi lesquels j'ai surtout remarqué le cottage de Tom Pouce, le pont d'Austerlitz, le pont d'Iéna, l'Hermitage, le Bosquet de la vieille garde, le labyrinthe, etc., etc. Il y a aussi un guide indicateur pour chacune des chambres de la villa, comme si c'était un établis-

sement tellement vaste qu'on risquerait de s'y perdre sans ce fil d'Ariane; ou, qui sait? peut-être de mourir de faim en allant d'un appartement à l'autre.

Beaucourt a été capitaine dans la garde nationale : « Monsieur Dick-ins, m'a-t-il raconté, Cavaignac était notre général : « Brave général « Beaucourt, me dit le général Cavaignac, je vais « vous faire décorer! — Non, mon général, ai-je « répondu, non; il me suffit d'avoir fait mon de« voir... Je retourne dans mon pays poser la pre« mière pierre d'une *Propriété* qui m'appartient. « Cette propriété, mon général, sera ma croix « d'honneur! »

Pendant longtemps, termine Dickens, Beaucourt a changé quotidiennement l'orthographe du nom de la propriété; il l'a enfin fixée, en faisant peindre, sur le côté extérieur de la porte principale, ces mots : « Entrée particulière de la villa des Moulineaux »; sur une autre porte, un peu plus bas, on lit : « Entrée de Tom Pouce »; sur une autre : « Entrée des écuries de la villa des Moulineaux », enfin sur la dernière de toutes : « Entrée du château Napoléonien ».

L'humour de Dickens s'épanche sur toutes questions avec abondance; il s'intéresse à tout ce qu'il voit, à ce qui l'entoure, aux êtres et aux choses, et il ne peut s'empêcher d'apporter une pointe d'ironie aimable sur sa famille, sur ses proches, sur ses amis et ses serviteurs. En Amérique, il possède un secrétaire serviable et très probe, mais dont le côté caricatural ne peut échapper à l'œil impitoyable du maître :

M. G. est d'un tour d'esprit sentimental, excessivement sentimental, écrit-il; à mesure que le terme de notre retour approche, il s'en va répétant qu'il espère que nous nous souviendrons de lui, quand nous serons là-bas dans notre patrie. Il porte un manteau comme celui d'Hamlet, il porte également un tuyau de poêle très haut, très vaste, très flasque, très poussiéreux, que dans ses longs voyages il change pour une coiffure semblable à celle d'Arlequin. Il chante, et son désir que je lui demande de chanter, les prétextes qu'il invente pour se faire prier, sont irrésistiblement absurdes. Un jour dans un hôtel où nous étions (il y avait un piano dans notre salon), M. G. demande :

« Mme Dickens joue-t-elle ?

— Oui, M. G.

— Ah ! vraiment, moi je chante...

— Vous, M. G. ?

— Oui ; de sorte que si vous avez besoin d'un petit calmant !... »

... Sans en entendre davantage, je me hâtai de gagner la porte comme vous pouvez le penser...

« Il peint..., le principal article de son bagage est une immense boîte de peintures, et si vous voyiez la série des portraits qu'il a faits de votre inimitable serviteur, vous seriez dans la nécessité de vous évanouir sur-le-champ. Le dernier en date surtout est inénarrable. Quand il l'a commencé, Kate me soutenait que ça représentait la chute du Niagara ! Pas du tout, c'étaient mes cheveux !... En fait de talents de société, il imite au naturel les vaches, les cochons et autres animaux beuglant et grognant. Il se livre à ces petites distractions généralement en diligence, et un monsieur voulant lui faire un éloge, lui a dit un jour qu'il était le veau le plus parfait qu'il eût jamais rencontré !

Toute la correspondance de Dickens est pleine de menus croquis et de portraits de personnages aussi falots, aussi drolatiques, aussi dignes du crayon de Cruikshank ou de Caldecott. Ses saillies sont parfois impayables et font partir le rire comme une imprévue drôlerie de clown ; il dépiste toujours son lecteur et lui chatouille la rate au moment même où l'on croit qu'il va lui comprimer la glande lacrymale.

Durant ses séjours à Paris, c'est parfois un vrai gamin des rues, heureux du bruit, des froufrous de femmes, de la badauderie et des querelles ; on le voit dans le clair soleil des Champs-Élysées suivre les musiques militaires en marche, la canne sur l'épaule, le jarret gaillard, l'œil sur le drapeau déployé, comme un vieux bourgeois chauvin. Dans les théâtres il s'amuse franchement de la scène et de la salle, il aime le peuple de Paris dont il saisit jusqu'à l'argot et aux plaisanteries de loustic ; le petit boutiquier même l'intéresse, il le juge comme Cabrion jugeait Pipelet, avec une invincible envie de le mystifier, car on sent dans Dickens un mystificateur inné, dont l'œil tour à tour est comme ces miroirs convexes ou concaves qui donnent à tous ceux qui s'y mirent une apparence de réalité grotesque par une déformation anormale en large ou en long, susceptible de rendre bouffonne la plus idéale plastique de la terre.

***

La biographie écrite par M. du Pontavice de Heussey place bien en lumière la grandeur de Dickens et donne la caractéristique intime du maître romancier anglais. — Lord Lytton,

l'Ambassadeur d'Angleterre à Paris, le profond et délicieux poète philosophe, le délicat et subtil prosateur qui a su, avec l'esprit du diplomate, garder le cœur et le talent d'Owen Meredih, lord Lytton qui connut beaucoup Dickens, a écrit, après lecture de *l'Inimitable Boz*, une lettre pleine de sentiment et de jugement à M. Robert du Pontavice de Heussey, qui a le droit d'être fier de la haute accolade littéraire qu'il y reçoit. Je me permets, avec l'assentiment de Son Excellence, de traduire les principaux passages de cette lettre documentaire qui restera comme un précieux parchemin pour le très consciencieux artiste biographe de Boz.

Je viens de lire votre Dickens, écrit lord Lytton, et je n'hésite pas à déclarer qu'à mon jugement c'est, sans contredit, la meilleure *Vie* de lui, qui ait jamais été écrite. J'ai la conviction qu'en Angleterre aussi bien qu'en France votre livre sera considéré comme la biographie par excellence de notre grand humoriste. La *Vie* par Forster est tout au plus l'histoire de ses relations personnelles et amicales avec Dickens; d'autre part, la Correspondance publiée par miss Hogarth et par Mary Dickens n'est pas à proprement parler une œuvre biographique; c'est donc dans votre ouvrage seulement qu'on trouvera un portrait en pied, minutieux et complet, de l'homme et de l'écrivain.

Pour moi qui l'ai personnellement connu, je puis vous assurer que le portrait qui émane de votre plume est non seulement ressemblant, mais d'une ressemblance *frappante*. — Quelle joie votre livre va être pour miss Hogarth!

Je sais bien que, comme biographe, vous avez eu l'avantage de puiser dans les abondants matériaux qui vous ont été légués par vos prédécesseurs ; mais, comme portraitiste consciencieux, vous avez dû rencontrer vos plus grandes difficultés dans cette abondance même ; vous les avez vaincues, ces difficultés, car votre œuvre me paraît, sous tous les rapports, aussi satisfaisante comme œuvre d'art que comme narration des faits. Les proportions sont si bien gardées, les matériaux originaux si judicieusement choisis et si habilement combinés, la narration marche d'une allure si vive, dans une progression sans cesse croissante d'intérêt, qu'aucune partie du livre ne paraît trop longue, ni aucune trop courte.

Je pense que ceux qui n'ont point connu Dickens le connaîtront intimement et complètement après avoir lu votre biographie. Son étincelante *génialité*, ses brillantes qualités sociales, l'extraordinaire acuité de son observation, son activité prodigieuse, fébrile, incessante de corps et d'esprit, tout cela est présenté de la façon la plus heureuse dans votre exact portrait; c'est également avec un grand tact et une rare délicatesse que vous avez abordé le sujet de ses tracas domestiques.

Dickens « s'était fait lui-même » (*self-made-man*). Quand des hommes de cette race se marient au début de la vie, il arrive presque toujours que le mari devient plus grand que la femme. Ses goûts et ses besoins changent à mesure que sa renommée lui ouvre les portes d'une société supérieure et raffinée ; — les goûts de la femme demeurent stationnaires. Il commence alors graduellement à la comparer aux femmes d'un monde dans lequel elle n'est pas née et à la juger d'après un idéal qu'elle ne peut pas comprendre. La femme perçoit cette métamorphose du mari, bien qu'elle déploie toute sa subtilité pour cacher l'expression de son ressentiment ; elle le ressent d'instinct et, si c'est une femme vulgaire et peu intelligente (comme Mme Dickens), elle garde son ressentiment sans s'efforcer d'en écarter la cause première. Ce fait psychologique arrive aussi plus souvent en Angleterre qu'en France, où les femmes des classes sociales inférieures sont vingt mille fois plus habiles et plus promptes à s'assimiler les manières et les élégances des classes supérieures. Il faut ajouter qu'en Angleterre ces sortes de mariage ne produisent pas d'incidents sérieux dans les ménages d'hommes politiques ou des commerçants sortis des rangs. Mais les écrivains et les hommes de tempérament littéraire (tempérament nerveux, irritable à l'excès) dépendent surtout, pour la paix de l'esprit et du cœur, des conditions de leur vie domestique. L'admiration que le monde leur décerne ne saurait leur suffire ; ils aspirent à une sympathie à la fois intelligente et sans réserve de la part de ceux qui les touchent de plus près, et, s'ils n'obtiennent pas cette sympathie, ils sont profondément malheureux. La femme d'un homme de lettres qui ne comprend pas absolument le génie de son mari, qui ne fait pas de son esprit ses uniques délices, arrivera nécessairement à le heurter à tous instants ; en fin de compte, cette incessante irritation deviendra intolérable.

D'un autre côté aucun homme n'est aussi bien fait pour lasser la patience et le respect d'une femme vulgaire qu'un homme de génie qui, dans ses relations domestiques, ressemble presque toujours à un enfant gâté et taquin. Mais, en ce qui concerne Dickens, j'estime que ses ennuis s'aggravaient d'un fait matériel : non seulement il n'avait pas découvert dans sa femme une compagne intellectuelle, mais elle ne compensait pas ce défaut en étant au moins une bonne femme de ménage. Tous ces soins intérieurs qui concernent l'époux, notes des fournisseurs, soins donnés aux enfants, règlement pour les domestiques, etc., tout cela eût été terriblement négligé, sans la main ferme et habile de miss Ho-

garth. — Pour moi, tout ce que j'ai pu voir de la famille de Dickens m'a laissé dans l'esprit l'impression qu'à l'exception de sa belle-sœur tous les membres de cette famille voyaient surtout dans le grand écrivain, une machine à argent dont la principale fonction était de leur procurer le luxe et le bien-être.

Je ne puis dire avec quelle intensité votre livre a rappelé à mon souvenir les temps où j'étais attaché à Paris, alors que Dickens habitait les Champs-Élysées : nos lectures, nos bons petits soupers chez lui et dans l'atelier d'Ary Scheffer. J'ai vu Viardot-Garcia sangloter en lisant *les Cloches*. Quelques-unes de mes premières poésies parurent anonymement dans *All the year round*, et je dois avoir chez moi, en Angleterre, différentes lettres de Dickens à ce sujet.

Je trouve que vos commentaires critiques sur son œuvre sont tous très justes. La construction artistique de ses romans me semble en général défectueuse. Il ne pouvait concevoir des caractères intellectuels d'un ordre supérieur; il ne pouvait non plus peindre des ladies et des gentlemen. Ainsi, dans la création de caractères tels que *Lovelace* et *Clarisse*, Richardson s'élève immensément au-dessus de lui; mais, dans la conception et dans la description de caractères tels que Blyfard et Mac Seymuc, il aurait battu Fielding à plates coutures, et, pour me résumer, je pense qu'il est, *facile princeps*, le plus grand créateur de caractères humoristiques que la littérature anglaise ait jamais produit. Des Pecknif, Gamp, *Tupman*, Snowgrass, Mr. Nickleby, Micawber, et une foule d'autres personnages sont immortels et vivront aussi longtemps qu'on parlera la langue anglaise.

Cette remarquable épître de Lord Lytton si judicieuse, si vivante, si flatteuse pour le biographe, si empreinte d'amicale dévotion pour le génie de Dickens, est la plus belle lettre de crédit dont l'auteur de *l'Inimitable Boz* puisse se recommander auprès du public et des lettrés. — Je ne m'occuperai donc plus ici que de l'œuvre du romancier anglais vis-à-vis du public français, ce dont n'a point parlé M. Robert du Pontavice de Heussey.

***

Depuis trente ans, tout le monde en France connaît et aime l'œuvre de Dickens. Nous n'oserions pas affirmer que tout le monde la comprend dans ce qu'elle a d'original et d'inimitable. C'est que Dickens était essentiellement un Anglais. C'est une façon tout anglaise de voir et de sentir qu'il a mise dans ses romans, et il y a bien des choses, dans cette façon, qui doivent toujours échapper à des lecteurs français.

Il y a d'abord l'*humour*, cette ironie tout anglaise, qui jamais ne va jusqu'au rire, qui se contente d'insinuer dans une phrase, sans avoir l'air d'y toucher, quelques traits de sarcasme. Dickens a été, dans les temps modernes, le plus parfait représentant de l'humour anglais. Chez son rival Thackeray, l'ironie est continue, elle s'obstine jusqu'à ce qu'on la remarque et souvent même tourne à la charge, s'exagérant pour produire plus d'effet. Chez Dickens, presque toujours, elle est discrète, intermittente. Une de ses formes principales consiste à présenter gravement les actions ou les attitudes d'un personnage que l'on sait à l'avance être un grotesque. De même, dans Pecksniff, les phrases où ce fieffé hypocrite nous est présenté comme gardant les poses les plus vertueuses, et terminant tous les épisodes de sa vie par une réflexion stoïcienne.

Cet humour de Dickens se rattache à une qualité plus générale, également tout anglaise, et qui est bien le trait dominant du grand romancier : à un étrange pouvoir d'imagination, qui tient sans cesse les êtres et les choses fictifs présents à l'esprit, dans une réalité très précise et très vivante. Cette merveilleuse hallucination artistique est, au fond, l'élément le plus génial de l'œuvre de Dickens. C'est elle qui lui permet de nous décrire ses personnages avec cette intensité de vie, de nous remettre sous les yeux chacun de leurs traits, et cela sans trace d'effort ou de système comme chez M. Zola, sans que tous ces personnages s'exagèrent démesurément dès qu'il les touche comme ceux de Balzac. Non ; une vision toujours très imagée, très distincte, ouverte aux ridicules comme aux agréments, aux détails du sentiment comme à ceux du visage et du costume : voilà ce qui fait la supériorité de Dickens. On comprend qu'avec cette faculté il ait pu plaisanter sur le compte des héros qui passaient devant lui, et qu'il se représentait aussi nettement que s'il les avait vus en chair et en os. Mais si Dickens a réalisé l'idéal de cette qualité d'imagination, il ne l'a pas moins empruntée à la nature anglaise. C'est un trait de cette nature de se représenter toute chose sous une forme imagée

et sensible ; la philosophie anglaise n'est qu'une longue affirmation de cette propriété, que les Hobbes, les Locke, les Stuart Mill, ont crue universelle, et qui était avant tout anglaise. Jamais les Anglais n'ont pu se faire à la façon de penser que le *Cartésianisme*, par exemple, avait laissée à nos pères du xviiie siècle, et qui pouvait s'exprimer tout entière en termes généraux, n'ayant d'autre sens qu'un sens rationnel. — L'âme anglaise est une âme sensuelle; elle ne peut penser à une chose sans la sentir, et elle a le précieux avantage de sentir les choses avec une plénitude, une force et une santé intellectuelle, qui se reconnaît au premier coup d'œil dans les romans de Dickens.

Quand on a cette façon de voir, il est naturel que l'on s'intéresse au côté matériel de l'existence. Les Anglais n'y ont jamais manqué. Ils ont un idéal de bonheur solide et bien équilibré, où les joies des sens figurent au même titre que les joies de l'esprit. Aussi, ont-ils trouvé bon et charmant que Dickens s'attendrît lui-même et les attendrît sur le premier dîner au restaurant que se paye tel personnage, ou la première acquisition de vaisselle et d'argenterie que peut s'offrir tel autre. — On mange, on boit, on s'habille et on dort, dans les romans de Dickens. Et c'est encore une chose que nos mœurs littéraires françaises ont eu peine à admettre. — Chez nous les personnages en entrant dans la littérature doivent perdre toute réalité sensible. Une âme que nous voyons manger et boire, et copieusement, dans un livre, cesse, malgré tout, d'être pour nous une très belle âme. Il y a bien, ici encore, M. Zola et son naturalisme; mais comme on sent que chez lui l'insistance sur les détails matériels est une sorte de bravade, et comme l'exagération qu'il en fait est loin de l'adorable et naturelle simplicité avec laquelle Dickens sait faire tour à tour manger, pleurer et se recueillir les héros de ses livres. Ce mélange égal, incessant, de la vie intérieure et de la vie extérieure, est un trait caractéristique de l'âme anglaise : chez nous, un roman ne cesse d'être exclusivement naturaliste que pour devenir exclusivement psychologique.

Enfin, le tempérament anglais a amené Dickens à une autre habitude littéraire, que M. Taine trouvait fâcheuse et que M. de Heussey déclare excellente ; en quoi ils ont probablement raison l'un et l'autre : je veux dire l'habitude de faire de chacune de ses œuvres une thèse morale ou sociale. La vérité, est, je crois, que l'habitude des romans à thèse est désastreuse, lorsque les romans sont mauvais, et excellente lorsqu'il sont bons : ou plutôt encore qu'elle est désastreuse en France, où l'art et la morale ne peuvent être mélangés que par contrainte, et excellente en Angleterre où ce mélange se fait naturellement, comme celui de la vie intérieure et de la vie extérieure; et où c'est le contraire qui ne peut se faire que par une contrainte pénible. Voyez n'importe quel roman à thèse français : ou la thèse a tué le roman, ou le roman la thèse. A-t-on l'impression de rien de pareil en lisant un roman de Dickens? Est-ce que les conclusions sociales puisent à la vie de l'action, ou celle-ci à la touchante élévation des conclusions morales ? Toujours cet équilibre d'esprit, cette santé intellectuelle, qui sont communs à Dickens et à son pays, et qui nous les rendent si difficile à comprendre.

J'ajouterai qu'une dernière chose nous sépare de Dickens, la langue. Je sais bien que la nouvelle génération littéraire anglaise affecte volontiers de dédaigner Dickens et lui reproche de *n'avoir pas de style*, comme nous le reprocherions — si seulement nous les connaissions — à Frédéric Soulié et à Eugène Süe. En réalité, ce qui manque à Dickens, c'est un style travaillé pour lui-même, une savante harmonie de la phrase, comme celle qui fait, des écrits de Quincey, les chefs-d'œuvre de la langue anglaise. Mais si l'on admet qu'un style est bon lorsqu'il est chaud, vivant, toujours imagé et toujours avec des images précises, nul style ne vaut celui de Dickens. Et encore il faut dire que dans certaines pages lyriques de *Martin Chuzzlewitt*, dans ses principaux *Contes de Noël*, la langue de Dickens est rythmée, nuancée, musicale, comme celle des plus beaux poèmes en prose. Hélas! nous n'en saurions dire autant des consciencieuses traductions perpétrées à bon marché pour la maison Hachette par des demoiselles de jadis et de naguère!

***



En somme, les lecteurs français n'ont pu goûter pleinement qu'une partie des qualités de Dickens. C'est ce qui explique que ses œuvres les plus dramatiques, mais les moins vivantes, *Dombey*, *Nickleby*, *Bleak-House*, soient devenues chez nous plus populaires que ses véritables chefs-d'œuvre : *Pickwick*, *Chuzzlewitt*, les *Grandes Espérances*.

On peut dire cependant que pas un écrivain étranger n'a eu sur la littérature française une influence aussi forte que Charles Dickens. Il faut bien avouer que, pour ma part, cette influence a été assez fâcheuse : nous lui devons toute une série de romans sentimentaux, avec de jeunes infirmes, des boiteuses angéliques, d'adorables bossues, des enfants persécutés et qui deviennent millionnaires. Mais, en dehors de ces faciles imitations, on peut affirmer que le roman contemporain, le roman de Flaubert, de MM. Daudet et Zola, est sorti de Dickens bien plus que de Balzac. C'est à Dickens qu'il a pris cet amour des sujets vulgaires, à cela près que, chez Dickens, la vulgarité n'était qu'apparente, tandis qu'elle est souvent trop réelle chez les maîtres du roman français. C'est à lui que nous devons ce goût de description matérielle et réaliste, la peinture des attitudes, des gestes, des mobiliers.

Et l'imitation ne s'est pas bornée à ses procédés généraux. M. Daudet, surtout, a été plus loin. Il s'est vigoureusement défendu de ressembler à Dickens, et ce reproche l'a même porté, dans ses dernières œuvres, à retrancher de sa propre nature des qualités de tendresse, d'humour, où il excellait. Mais en dépit de ces dénégations, il faut bien reconnaître que *le Petit Chose*, *Fromont jeune*, surtout *Jack*, sont des adaptations de l'art de Dickens : non seulement par tel détail qui est comme une contre-partie d'un détail de Dickens — [l'enfant qui fait son chemin dans la vie parmi des maîtres d'étude, puis des marchands de faïence, la petite boiteuse qui confectionne des oiseaux de dentelle; le jeune Jack abandonné par sa mère, vivant au milieu de bohèmes grotesques et de pâles prolétaires, etc.,] — mais encore par le ton général, l'ensemble du sujet et de la manière.

Dans ces derniers temps, Dickens semblait un peu oublié : on le lisait moins, on n'imitait plus que ses imitateurs. Mais il ne pouvait disparaître entièrement : nous l'avons vu revenir, de Russie, cette fois, où il était allé préparer les Tolstoï et les Dostoiewsky. Ce qui nous a ravi alors dans ces écrivains, c'est le mélange du réalisme et de l'émotion, de la vie intérieure et des détails extérieurs, de l'attendrissement et de la simplicité. Tout cela, c'est le legs de Dickens au roman moderne. Il n'y a pas jusqu'à son agencement d'intrigue qu'on ne retrouve dans *Crime et Châtiment*, et jusqu'à son type de jeune fille frivole et sérieuse qui n'apparaisse dans *Anna Karénine*. Une seule chose est absente, perdue à jamais : la bonne santé d'esprit et de corps, la joyeuse sérénité de Dickens, traversant toutes les passions avec un sourire ingénu.

***

Je puis bien dire qu'une des raisons qui s'opposent le plus à la parfaite compréhension du génie de Dickens en France est la très médiocre interprétation de ses romans, interprétation faite sans souci d'art ni de style dans de vagues usines de traductions, où d'honorables jeunes filles plus ou moins diplômées et des messieurs sans aucun mandat littéraire travaillent à aligner des pages et des phrases, en version plus ou moins exacte, avec autant de sentiments, de lumière intellectuelle et de subtilité, que des détenus de prisons cellulaires confectionnant dans l'indifférence les traditionnels chaussons de lisières.

La première, la seule traduction autorisée de l'œuvre de Charles Dickens, fut entreprise par la maison Hachette vers 1840. A cette époque, l'école documentaire ne se manifestait point encore, même sous la forme du *Réalisme*. Balzac était alors plus discuté que lu, et les gros succès s'adressaient à de puissants remueurs de sensations, à des ingénieux tisseurs d'aventures dramatiques. tels que Dumas père, Eugène Süe et Frédéric Soulié, trois géants de ce temps que la foule eut raison de ne point méconnaître.

Le bruit de la prodigieuse renommée de Dickens avait traversé le détroit, et les directeurs de la maison Hachette, en entreprenant la publication des œuvres du romancier anglais ne virent là qu'une tentative à faire dans

le domaine du grotesque, du bizarre et du fantastique, car Dickens n'apparaissait guère à ce moment que comme une sorte d'Hoffmann, mélangé d'Hogarth et de Poë, susceptible de séduire la clientèle romantique qui, vingt ans auparavant, s'arrachait les œuvres palpitantes d'Anne Radcliffe.

On distribua donc les romans à traduire à des messieurs et dames peut-être experts dans la langue anglaise, mais ignorant à coup sûr les finesses de cette langue, ses subtilités et son ressort comique, ignorant de plus les dessous de la vie britannique et l'essence même du caractère anglais. Ces traducteurs se mirent à l'œuvre, comme on se met à une tâche imposée, sans apporter cet *avatar* littéraire nécessaire à toute bonne traduction; ils imaginèrent, ces manœuvres inconscients, que l'attrait de Dickens résidait principalement dans ses bizarreries de forme et d'expression, et, avec une persistance digne d'un autre objectif, ils s'acharnèrent à la traduction littérale du texte, sans s'inquiéter de la flamme géniale qui s'épand à travers toute l'œuvre du maître romancier.

Ainsi, peu à peu, les livres succédant aux livres, s'est formée la collection des œuvres traduites de Charles Dickens, collection sans cohésion, d'une lecture lourde et indigeste, ayant, il faut bien de dire cependant, de rares veines de flamme et des parties saillantes assez habilement présentées.

Néanmoins, l'interprétation de ce génie étranger devenait faussée et le sentiment public put être que Dickens, tout en étant un artiste plein de chaleur et de tendresse, se montrait trop souvent inégal, exagéré, fantaisiste, sans notions suffisantes de la vie réelle. Taine put le considérer comme un monomane et Scherer ne découvrir en lui qu'un halluciné ; alors même que cet halluciné n'était qu'un des plus grands *voyants* et *clairvoyants* de ce siècle.

La clientèle de Dickens, malgré ces défauts de traduction se forma vivement. Dans le milieu féminin, sous le mauvais goût et la lourdeur de la version, les femmes françaises pressentirent la justice et la noblesse innées de cet Apôtre de l'humanité; elles eurent l'âme attendrie, passionnée, conquise par les héros de Dickens, et ce furent dès le début les plus sincères admiratrices et les plus vaillants avocats du romancier anglais.



Aujourd'hui, Dickens est aimé, exalté par tous ceux qui, chez nous, l'ont lu et le possèdent, non tant derrière le voile de la traduction Hachette, que dans la saveur de sa langue originelle ; le moment serait donc venu de publier une traduction complète de l'humouriste, conforme aux connaissances et à l'esthétique littéraire actuelle.

Les raisons qui militent en faveur de cette grande entreprise sont multiples. En premier lieu, tous les romans de Dickens sont d'un intérêt continu. Au point de vue de l'intrigue, la fabulation ne cesse d'être attrayante, gaie, touchante, mystérieuse et dramatique. En second lieu, la peinture des caractères est sans égale et la description de la vie anglaise, du paysage anglais, des coins et du pittoresque de Londres et des provinces est traitée avec une ampleur et un génie prodigieux. Enfin, tous les ouvrages de Dickens ont un but moral et social, tous tendent au relèvement de l'humanité et à l'amélioration du sort des misérables. A ce titre, ils sont sans parallèles chez nous, et peuvent constituer, sous une forme littéraire digne des idées qu'elle est appelée à renfermer, une collection où femmes, jeunes filles, adolescents, pourraient se ravitailler intellectuellement sans être tenus de s'abandonner aux Ohnet et à tous les petits Feuillets des familles qui atrophient l'esprit des masses. J'aime à espérer qu'un homme de haute valeur, un artiste de lettres, Français d'origine et presque Anglais d'acclimatation, consacrera un jour une partie de son existence au transvasement du génie de Dickens dans la claire coulée de notre langue transparente et colorée. Lire Dickens aujourd'hui en français, c'est regarder un chef-d'œuvre du divin Sanzio copié par un méchant Prix de Rome, dont l'œil aurait été plus aveuglé par le faire et le poncif du rendu que par l'inspiration et l'*au-delà* de son modèle.

Octave Uzanne.

Paris, 6 mars 1889.





ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Jours d'épreuve, par PAUL MARGUERITTE. Paris, E. Kolb, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Paul Margueritte, *Jours d'épreuve*, est l'œuvre d'un sensitif, d'un délicat et d'un observateur raffiné. Il y domine un remarquable sentiment de la souffrance, une analyse émue, attendrissante, de toutes les petites misères qui peuvent larder, de leurs fines aiguilles de glace ou de feu, l'âme, le cœur, le corps humain, et en tirer la gamme touchante des plaintes, des cris de douleur provoqués par les tortures morales, les blessures physiques. Telle est, par moments, l'intensité de cette étude qu'on croirait lire une autobiographie, qu'on y retrouve certainement la plainte exacerbée d'une âme repliée sur elle-même, s'observant minutieusement, notant les sensations au fur et à mesure qu'elles défilent sous la peau, le long des nerfs.

C'est l'histoire d'un modeste employé, porteur d'un grand nom et échoué, dès la sortie du collège, dans un ministère, où il gagne humblement, monotonement, à peine de quoi vivre avec sa mère. Malgré cette position sans avenir, il est dévoré du désir de se marier, de créer une famille, d'avoir un intérieur ; il épouse une fille sans fortune, et sa vie, déjà si difficile, si âpre, se complique de cette charge volontairement cherchée, un ménage, une femme, des enfants. Le roman, très simple, mais d'une émotion pénétrante, nous fait assister à la lutte acharnée du jeune homme, du jeune mari, du jeune père, sur lequel les mécomptes s'abattent implacablement et qui résiste, courageux, ne se laissant vaincre, ni par la misère, ni par les malheurs. Il parvient enfin à sortir de tous ces ennuis et part pour l'Algérie, plein d'espoir, disant adieu à la France, persuadé que les *Jours d'épreuve* sont terminés et que, là-bas, il va enfin vivre plus libre et plus heureux.

En même temps l'intérêt de cette étude physiologique et psychologique porte sur ce que les deux époux ont peu à peu acquis l'expérience de la vie, sur ce qu'ils sont arrivés à se créer la raison qui leur manquait, à effacer presque complètement leurs défauts. La rude existence, laminoir des âmes et des corps, les a mûris, assagis pour l'avenir, et, de l'œuvre, se dégage la pure et belle flamme du Devoir acccompli, de la Vie soufferte, dirigée maintenant dans la voie de vérité et de paix reposante, au sein de la famille constituée.

L'Amoureux de la préfète, par ANDRÉ THEURIET. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Elle touche par un point à la tragédie sanglante cette curieuse étude de mœurs provinciales qu'André Theuriet intitule *l'Amoureux de la préfète*, nous initiant en quelques scènes sobres et vigoureuses aux dessous troublés, aux ébauches de passion et de drame que peut cacher le grand calme plat qui emmure la vie des habitants d'une petite ville de province. Nul n'était plus apte qu'André Theuriet à nous peindre ces existences ignorées, à nous montrer l'amour grandissant dans le cœur simple et naïf de Séverin Malapert, jusqu'à le jeter aux furies de la jalousie, aux transports fous d'un dévouement absolu, au crime, pour une coquette, qui, une fois sauvée par lui, disparaîtra pour toujours, ne lui laissant que le souvenir de sa beauté et le regret de son crime involontaire, en présence d'une telle ingratitude.

On sent que l'auteur a ciselé avec soin cette fi-

gure d'être jeune, confiant, plein d'ardeur et de cœur; le contraste n'en est que plus saisissant avec la fin banale et attristée de sa vie à jamais perdue, usée par le découragement. Tous les comparses de ce roman sont placés dans un relief leur donnant le mouvement qui leur est propre, que ce soit l'esquisse légère du préfet, la délicate et tentante silhouette de la préfète, le personnage vaniteux de Marius Peyrehorade, les croquis des subalternes employés de la préfecture, figures d'un comique simple et vrai.

Ceux de la glèbe, par Camille Lemonnier. Paris, Savine, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Il y a une singulière poésie dans la *Genèse*, la nouvelle qui ouvre le nouveau volume de Camille Lemonnier; on y sent comme un reflet de la Bible, une Bible moderne, au langage plus rapproché de nous; la figure de la vieille Ka, enfantant sans cesse pour peupler la terre, a une allure grandiose qui impressionne et saisit. Tout le livre est composé d'études puissantes sur les gens de la terre, ceux qui en vivent, ceux qui se la disputent jusqu'au crime, ceux qui la fouillent de l'outil et des ongles pour en tirer le pain de chaque jour; mélange de tragique et de comique, peignant, sans adoucissement, les êtres rudes, aussi rudes qu'ils sont, le volume va toujours, sans pitié, sans pruderie hypocrite, déroulant sa grasse et vivante peinture de l'humanité des champs. On y retrouvera les qualités de force et de sincérité qui ont fait de Camille Lemonnier le chef de l'École naturaliste belge.

Le Docteur Rameau, par Georges Ohnet. Paris, Paul Ollendorff, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont bien les *Batailles de la vie*, sous leurs différentes formes, batailles du cœur et batailles de la chair, luttes du cerveau, luttes de l'âme, luttes du corps, que Georges Ohnet a traitées dans son roman, plein de scènes très dramatiques et très touchantes, *le Docteur Rameau*. Il a pris pour héros un médecin de la plus haute science, un grand savant, qui ne croit qu'à la matière, et il l'a mis dans la vie aux prises avec les croyances, les amitiés dévouées, aussi avec les tromperies et les perfidies, pour analyser les débats continuels, les révoltes et les souffrances de cet homme à la puissante intelligence. *Le Docteur Rameau*, ce travailleur, ce dévoué, ce chercheur, n'ayant d'autre défaut que son athéisme, épousera une jeune femme, fanatique, avide de le convertir, et lui brisant sa vie par ce heurt continuel contre ses incroyances; il sera trompé par elle avec un ami, celui qu'il aime et chérit entre tous, sans que jamais le soupçon vienne hanter son cerveau, ni ravager son cœur. Ce n'est que plus tard, lorsque l'enfant née de cette faute, la fille adultérine qu'il croit sa fille, sera grande, en âge d'être mariée, qu'il apprendra brusquement, en retrouvant les lettres de la morte, que sa femme a été coupable et que l'enfant n'est pas de lui. C'est cependant cette fille adultérine qui apaisera toutes les plaies de son âme ravagée et lui rendra la foi. Georges Ohnet a su mettre en œuvre toutes ses qualités dramatiques dans ce roman de passion et de souffrance, agençant les scènes avec sa science particulière, heurtant adroitement les personnages les uns aux autres dans des situations terribles, comme la rencontre du Dr Rameau et de son ami le peintre Munzel, après la bataille de Champigny, et le tragique moment de la mort du malheureux; lorsque la femme de Rameau est prête à avouer sa faute sur le corps inanimé de celui qui avait été son amant. *Le Docteur Rameau* aura un gros succès d'émotion.

La Surintendante, par Abel Hermant. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Satire sanglante de la haute administration et du monde officiel, mais en même temps étude de mœurs implacable et d'une rigoureuse réalité, le nouveau roman d'Abel Hermant *la Surintendante*, avec ses détails impressionnants de vérité, ses documents exacts, la belle hardiesse de ses flagellations contre les tripotages, les intrigues et la large débauche des puissants du jour, va soulever la curiosité générale et affirmer le succès d'un livre que sa valeur littéraire place déjà au rang des meilleures œuvres de notre jeune littérature.

Dans la mêlée lourde des ambitions et des appétits déchaînés, parmi les figures de premier plan, se détachant même sur Constant Berthier, le ministre, sur Marius Peltrot, ce Richelieu au petit pied d'une société décadente, deux personnages surgissent du livre pour venir happer le lecteur, l'intéresser, le secouer aux fibres sensibles; ce sont : l'héroïne, la fameuse *Surintendante*, Antoinette Berthier, l'ex-modiste, la coureuse de bals du quartier Latin, partie de si bas pour atteindre si haut, puis Émile Boucart, le type extraordinairement vivant du jeune homme moderne, le modèle de l'employé, sceptique, ayant une *position*, arrivant à tout grâce à cette

idée, à cette conscience de sa puissance pour ainsi dire inamovible, inrenversable. Celui-là, du reste, c'est bien le héros favori de l'écrivain, ce héros pratique, dont l'embryon se dessine déjà si énergiquement au milieu de la vie privée, dans *Nàthalie Madoré*, mais à un degré inférieur de l'échelle sociale, et que nous retrouvons ici, un peu plus haut, frôlant les gens du pouvoir, mêlé à la haute société démocratique.

Il serait trop long d'analyser par le menu cette œuvre complexe, avec son fourmillement d'individus, qui soulignent admirablement le faisandé de cette société, le pourri, le faux, le cabotinage perpétuel de ce monde spécial. Il faudrait pouvoir prendre les types un à un, pour en faire ressortir la valeur, la nécessité, et les enlever du volume pour les regarder de tout près, en cherchant les ressemblances, comme on détache les photographies d'un album, pour les examiner à loisir et retrouver plus facilement des traits connus, des physionomies fameuses. Nous laissons ce plaisir, dans toute sa mordante saveur, à ceux qui liront *la Surintendante*: ils y trouveront à haute dose profit, instruction et amusement. Nous pouvons seulement affirmer que c'est un livre plein de choses, un livre débordant d'idées parfaitement exprimées, de philosophie, de railleries amères, de comique à froid, d'impitoyables observations prises sur nature, un livre rempli de foule, de bruit, de mouvement, rendant bien l'incessant grouillement des êtres et des choses dans la mêlée bestiale de l'existence. En outre, l'écrivain est un analyste de première force, excellant à rendre le compliqué de la vie. Les myriades de sensations, de pensées qui traversent le cerveau, la chair, et semblent les fourmillants microbes de l'âme, du corps humain, des microbes palpables, analysables, sont savamment étudiées, disséquées, expliquées par l'auteur, avec un art réel de psychologue et de physiologiste.

Parmi les plus remarquables passages de cette œuvre de talent, nous indiquerons la fête de la loterie, d'une réalité hurlante, très belle et très horrible, une vraie fête de Décadence, sentant le fauve, la bête féroce de l'humanité lâchée en appétit de pillage, une entrée de la rue en délire dans les salons officiels ; nous rappellerons également le tableau mouvementé de la Première aux Français, d'un maître écrivain, et nous terminerons par la terrible scène du flagrant délit, où se trouvent des pages superbes. L'œuvre est de tous points remarquable et complète le succès d'Abel Hermant, assuré définitivement par cette suite de romans qui va du *Cavalier Miserey* à *la Surintendante*.

Mademoiselle Jaufre, par MARCEL PRÉVOST. Paris, A. Lemerre, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur applaudi du *Scorpion*, de *Chonchette*, et enfin de *Mademoiselle Jaufre*, possède certainement à un très remarquable degré le sens, l'intuition de la femme ; on devine que son goût spécial le porte à étudier de préférence la femme, que tout l'y ramène, l'y rattache et que sa curiosité ne se lasse pas de fouiller cette perpétuelle énigme de chair palpitante et troublante, le mystère de ce cœur, de ce cerveau. Un captivant souffle de sensualité se dégage de son dernier et très séduisant volume ; il n'y a pas seulement l'intérêt d'une histoire d'amour, il y a l'émotion du problème féminin le plus ardu, le plus controversé, presque la thèse de la séduction. L'auteur ne fait que l'effleurer, ayant un autre but, d'autres visées ; mais cela suffit à jeter dans l'esprit du lecteur mille réflexions et à le passionner, dès le début, pour le roman. Il nous montre que, chez une jeune fille, les sens peuvent avoir été surpris, captivés, sans que l'âme ait été atteinte, sans que le cœur ait été dévirginisé comme le corps ; cela donne un attrait tout particulier à cette étude très chaude, très colorée, pleine d'observations heureuses et de paysages ravissants avec leur belle allure d'aquarelles largement lavées. Aussi suit-on avec une croissante curiosité les sentiments et les sensations qui s'agitent dans le cœur de Camille Jaufre revoyant celui qu'elle aimait, enfant, Louis Lhotte, et dont elle accepte la main, bien qu'elle soit enceinte, de deux mois, d'un autre. Ils auront trois mois d'amour, de bonheur, avant d'arriver à la terrible révélation qui va les séparer pendant de longs mois avant d'arriver au pardon final. C'est là une étude excessivement fouillée, pleine d'aperçus philosophiques traités d'une plume délicate, en une langue souple, imagée, charmante, et où l'idéalisme laisse suffisamment place aux matérialités nécessaires de la chair, à la Nature. G. T.

Le Baron Pangorju, par ÉMILE PAGAT. Un vol. in-18. Paris, Édinger, éditeur.

Pourquoi donc, parmi les multiples prix que l'Académie distribue chaque année, n'en existe-t-il pas un destiné à l'*esprit*... à un esprit marqué au coin de l'honnêteté, ce qui n'exclut ni la satire, ni l'humour, ni enfin ce réalisme tant estimé de la jeune école?... N'est-ce pas surtout en France, cette patrie de la verve, que l'esprit doit être encouragé, patronné, afin de réagir

contre les théories fausses et atrophiantes des pessimistes ou des naturalistes, ces nigauds qui se crèvent les yeux pour mieux y voir? Si donc l'Académie, dans une heure de bon sens, avait institué ce prix de l'*esprit*, il revenait de droit à M. Pagat et par ricochet au *Baron Pangorju*. Ces pages renferment une série de charges, sortes de caricature à la plume, à grands traits, dans le genre large de Daumier, où, sous l'allure simple, se cache l'allure psychologique, finement fouillée, de ce baron Pangorju, et aussi de Mme la baronne, qui tente, avec cinq mille francs, d'avoir des *five o'clock*, d'assister aux courses de Trouville et surtout de se meubler *en artiste*, — cette névrose des cervelles parisiennes que, d'ici cent ans, nos petits-fils se conteront comme on se conte aujourd'hui les *bergeries* de Trianon; naturellement, pour y suffire, le baron Pangorju rogne les beefsteacks de sa table et les dessous de la baronne, on se nourrit de haricots, mais on possède un plafond à caissons, il possède son buste en terre cuite, mais la nourrice est largement enrubannée!... *Le Baron Pangorju* est peut-être la meilleure étude qu'on ait faite dans ces dernières années sur les *Snobs* de Paris, qui, plus *Snobs* encore que ceux de Londres, se piquent, en outre, de tous leurs ridicules de chauvins, du *genre anglais* que quelques romanciers à court de souffle ont moussé pour le bonheur des sots et des sottes; voilà donc du vrai réalisme sur le grotesque des plates ambitions et stupides prétentions, réalisme plus réel que beaucoup de livres des *maîtres à école*, et qui, souvent, devraient aller à l'école chez ceux qui n'en tiennent pas. AR. AR.

Le sens de la vie, par ÉDOUARD ROD. Un vol. in-18°. Paris, Perrin et Cie, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre — auto-psychologique, dans sa forme littéraire, tout au moins — explique assez bien comment ceux qui se mettent le plus consciencieusement en devoir de faire la course à la mort ne sont pas ceux qui réussissent le mieux à la saisir. Un garçon sceptique, raisonneur, inquiet, analysant et interrogant, se marie. Il est tout étonné, et presque irrité, de trouver tant de paix et de joie dans la société de sa femme, être fin, pondéré, charmant, calme et calmant, mille fois moins féminin, dans le sens que le névrosisme moderne attache à ce mot, que lui. Elle devient mère, et il lui en veut, et il hait d'avance l'être qui va prendre vie, et il s'accuse d'avoir fait ce qu'il fallait pour doter de l'existence

Un malheureux de plus qui maudira le jour.

Cependant ce malheureux, ou plutôt cette malheureuse, c'est une petite fille, une fois les premières répulsions ressenties, s'empare de lui doucement, insensiblement, et, en dépit de ses raisonnements, de ses cabrements, de ses ironies et de ses révoltes, il en vient à aimer les cris, les caprices, les défauts de l'enfant. Le pauvre homme avoue même que, surtout, les défauts de sa fille le charment, qu'il y trouve un piquant, un ragoût malsain. Puis femme et enfant disparaissent de ses confidences, ou peu s'en faut. C'est une vieille demoiselle qui lui donne l'exemple du bonheur dans l'abnégation ; ce sont des velléités de prendre activement part à la vie politique, des essais de socialisme, des entrées hésitantes dans les salles de réunions publiques, d'où il sort écœuré, comme il faisait jadis des brasseries et des tavernes; des soliloques infinis sur le bien, le mal, la cause, la destinée, le pourquoi, le comment, se terminant tous par des aveux d'ignorance et des désespoirs d'inassouvissement; une conversation avec un homme de haute intelligence, d'imagination malade comme la sienne, mais de décision franche, lequel a pris parti et s'est résolu à trouver la tranquillité dans la religion, car un acte de foi est un acte de volonté; enfin — entrecoupé de lueurs où il lui apparaît que la paix domestique, la satisfaction répandue autour de soi parmi les êtres chers, la joie de faire des joyeux, est peut-être la seule solution du problème du bonheur — un retour vers l'idée de Dieu, un élan mystique, orgueilleux et humble à la fois, qu'il sent lui-même insuffisant et passager, mais où il s'arrête en soupirant : « Notre Père, qui êtes aux cieux ! » C'est sur cette parole que le livre se ferme, ayant tout agité, affirmant et niant tour à tour, et avec une sincérité égale, tous les sentiments et toutes les doctrines, et nous laissant sous l'impression douloureuse que ce cri de petit enfant n'est même pas, pour celui qui le pousse, un appel dans lequel il ait foi.

Ce livre marque cependant une étape décisive dans l'évolution de la pensée chez M. Édouard Rod. Cet écrivain analyste, dont nous ne nous attarderons pas à louer la perspicacité pénétrante et le très grand talent, ce penseur attaqué dès l'abord, comme un fruit avant la maturité, par le pessimisme, cet esprit incertain, malade, curieux, cherchant l'au-delà, amoureux des problèmes insolubles dont il reconnaît l'inutilité sans en pouvoir chasser la hantise, a en vue le seul port où il puisse plier sa voile, jeter l'ancre et goûter le repos, et ce port c'est la foi. Ceux que ne satisfait pas la sagesse moyenne, les affamés que ne rassasient pas les choses de la terre, les assoiffés du savoir qui veulent connaître, avec l'à-quoi-bon des phénomènes, les deux extrémités du devenir,

ceux-là n'ont pour ressource que d'accepter une révélation, à moins qu'ils n'en reçoivent une nouvelle. Pour nous, nous n'avons, dans un cas comme dans l'autre, qu'à leur répéter, sans ironie, sinon sans regret : *Credant, quia absurdum!* B.-H. G.

Petit Bleu, par Gyp. Un vol. in-18 jésus. Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Touchante histoire que celle d'Antoinette de Champreu, et courte comme sa vie. Descendante d'un illustre personnage, elle a hérité des défauts et qualités de sa race. Indisciplinée, violente sous une apparence froide et insouciante, active par tempérament, mais paresseuse par réflexion, merveilleusement douée pour apprendre, elle est aux prises avec une tante égoïste et riche, mais elle adore son oncle, un homme excellent et distingué, qui meurt d'une maladie de cœur. Antoinette, de peur de rester en présence de sa tante, s'enfuit, affolée de chagrin : il fait un temps affreux, elle tombe épuisée sur le chemin boueux, près du couvent où récemment elle est entrée comme élève; fluxion de poitrine et mort rapide, tel est le dénouement affligeant de cette esquisse délicate et mélancolique, d'une note très personnelle, de l'auteur spirituel qui a créé ces deux types si amusants *Petit Bob* et *Mademoiselle Loulou* : le *Petit Bleu*, c'est le ciel où s'envole volontiers la rêverie de la fillette, et finalement son âme originale et charmante.

Le volume est complété par plusieurs croquis à la façon de la *Vie parisienne*, dont Gyp est un des rédacteurs les plus goûtés en raison de son esprit alerte et fin qui se renouvelle sans cesse sous des formes également piquantes et imprévues.

Contes rapides, par François Coppée. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alph. Lemerre, éditeur 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Pour *rapides* qu'ils soient, ces contes, l'impression qu'ils laissent n'est pas fugitive; impression de tristesse, sans amertume, sans irritation ; c'est bien plutôt la commisération qu'ils stimulent dans le cœur. Comment n'être pas attendri par cette évocation psychologique de l'*Orgue de Barbarie*, et par l'accès d'honnêteté désespérée de *Fille de Tristesse?* Celui-là qui n'a point la peur de mourir avant d'avoir accompli son œuvre et assuré le sort des siens, sentira-t-il la profonde émotion dont nous a troublé le récit intitulé *Œuvres posthumes?* Et combien vif et pathétique ce drame rapide des *Pommes cuites!* Sont-ils croqués et campés ces trois types parisiens, Sylvandine, la comédienne triomphante, César Maugé, le vieil auteur dramatique à succès, et ce pauvre petit Amédée, fils de fruitière amoureux d'une étoile à qui la fantaisie du *maître* procure la possession de Sylvandine! Il meurt plus tard d'être délaissé, et la comédienne voit passer le corbillard des pauvres avec une vieille en larmes qui suit, et ne se doute pas que c'est son dernier, « Ugène », qu'on emporte au cimetière.

C'est touché de main de maître; pas un trait qui dévie, pas une note qui détonne.

L'humeur douce de François Coppée ne lui interdit pas l'indignation; il a le cœur aussi vigoureux que tendre; et, s'il trouve des formes exquises pour exprimer les sentiments tendres, il sait aussi d'un verbe mordant comme l'eau-forte, d'une phrase cinglante comme le fouet, châtier la fausseté et la pitrerie : voyez plutôt comme il a posé la sinistre figure de Michel Polanceau « aujourd'hui député, chef de groupe et désigné pour présider le prochain cabinet radical..... Sorti de la Commune en temps opportun, les mains pures de sang, un peu comme celles de Ponce-Pilate. » Et voyez aussi l'exécution du poète Marius Cabannes dans *Lettres d'amour;* ce Cabannes, qui se fait une gloire littéraire par la publication posthume des lettres d'une malheureuse institutrice séduite par lui et abandonnée, naturellement.

C'est merveille de voir comme dans le même ton le conteur a su varier les effets et renouveler, sans l'affaiblir, l'émotion du lecteur.

On a repris *le Passant* dernièrement à la Comédie-Française, et ce fut l'occasion, pour quelques-uns, d'affecter de dire que c'est la meilleure manière de François Coppée, pour quelques autres, de déclarer qu'il a fait des progrès depuis : double façon, également injuste, de piquer des coups d'épingle dans une renommée qui se soutient et se complète continuellement depuis vingt ans! Le caractère propre de ce délicat écrivain, de ce poète sincère et pénétrant, c'est d'avoir en chacune de ses manifestations modifié sa manière tout en gardant son charme naturel, et d'avoir, chaque fois, été original sans recherche, émouvant avec simplicité : ce qui est près de la perfection dans l'art.

Istar, par Joséphin Péladan. Deux vol. in-18 jésus. Paris, G. Édinger, éditeur, 1888. — Prix : 4 francs.

Un romancier génial et glorieux, né à Lyon, y retourne pour étudier et peindre la province ; il allume en lui-même et en une belle juive de

trente-sept ans, la commère est un peu mûre! — ISTAR — une passion platonique. La *province*, personnifiée par un groupe de grotesques, assassine la juive, oh! par un procédé peu usité : par hallucination. Le mari emporte sa femme morte, et trouve son testament : elle y déclare qu'elle s'est convertie au catholicisme sous l'influence de son *frère* Nergal, le romancier, et qu'il faut la laisser morte une nuit entière avec lui. Le mari dit : « Parfaitement ! » il dit même mieux : « Ressuscite et je te donnerai à Nergal. » Et le génial Nergal accourt, s'enferme avec la morte, la met à nu, se déshabille de même, et, pour tenter de la ressusciter, s'*engironne* jusqu'à l'aube en une *incubation magique*... Mais sans péché! Et Istar ne ressuscite pas.

Tout cela parce que Nergal — *alias* Joséphin Péladan — est un génie, un maître, un *Daïmon*, né d'un des fils issus du commerce des anges avec les filles des hommes.

Après cela je persiste à trouver à M. Joséphin Péladan du talent : mais je suis bien forcé de reconnaître que cet ouvrage est infiniment au-dessous des précédents, et qu'il révèle une curieuse forme d'aliénation mentale. Car je ne ferai pas à M. Péladan l'injure de le croire un fumiste.

Dandysme attardé, insuffisamment excusable parce qu'il est en imitation : beaucoup de haine, de rancœur, de rancune, de mépris, toutes passions inférieures, beaucoup plus individualisées pour employer les façons de dire de M. Péladan, et idiosyncratisées que l'auteur ne le voudrait laisser croire; expansion inouïe d'orgueil amer et de jactance méridionale; et le pire de tout, de l'ennui à grande dilution.

M. Joséphin Péladan, qui se fait dire par un de ses personnages qu'il est grand comme Balzac, ou un peu plus, pouvait être original, individuel; il tend de plus en plus à s'atténuer en un simple reflet de Barbey d'Aurevilly.

Enragé chercheur d'étrangeté, collectionneur de termes cabalistiques, canoniques, mystiques; étalagiste vaniteux d'une espèce d'érudition théologique (on a plus vite fait d'y croire que d'y aller voir), M. Joséphin Péladan commet une faute de jugement sur lui-même; il étonne, et croit qu'on l'admire; il a su attirer l'attention des lettres, c'est méritoire; il a de la vigueur, une vigueur rageuse de Méridional vexé de n'être pas encore proclamé génie par les autres comme par lui-même. Mais il a beau entasser en cinq cents pages une diatribe (ce dont je n'ai cure!) contre les Lyonnais et les Lyonnaises, même avec quelques traits qui peuvent être vrais et semblent recueillis par un observateur en faction, — plus une histoire saugrenue de magie, voire d'hypnotisme et d'hystérie, plus des digressions incohérentes sur la papauté, le catholicisme des clercs et celui des laïcs, plus des élucubrations mystico-aphrodisiaques, malgré tout cela, malgré cette exaltation de catholique intolérant croisé de païen érotomane, et même malgré la réelle audace de *Vice suprême*, de l'*Initiation sentimentale*, de *Curieuse*, de *A cœur perdu* — qui sont, ceux-là, des romans intéressants, — M. Péladan, auteur d'*Istar*, n'est que curieux et insupportablement poseur.

Cela dit par cette raison que le héros du roman d'*Istar*, c'est, sous une forme à peine déguisée, l'auteur lui-même se complaisant à sa propre apothéose.

PZ.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le Cœur des femmes : *Marie-Louise*, par Jules Lermina. Bibliothèque Chacornac, éditeur. In-18 cartonné. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur Vénus (préface de Maurice Barrès), par Rachilde. Félix Brossier, éditeur. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Chant de noces, par Henry Gréville. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix 3 fr. 50.

La Filleule des fées, par Ouida. Deux vol. in-18. Paris, Plon et Cie. — Prix : 7 francs.

Nouvelles, par Paul Châlon. Un vol. in-18. — Paris, A. Lemerre. — Prix : 3 fr. 50.

Amour coupable, roman, par J. Marni. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Train de 8 h. 47, par Courteline. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Sœur des étudiants, par Gonna. Paris, Dentu. In-18. — Prix 3 fr. 50.

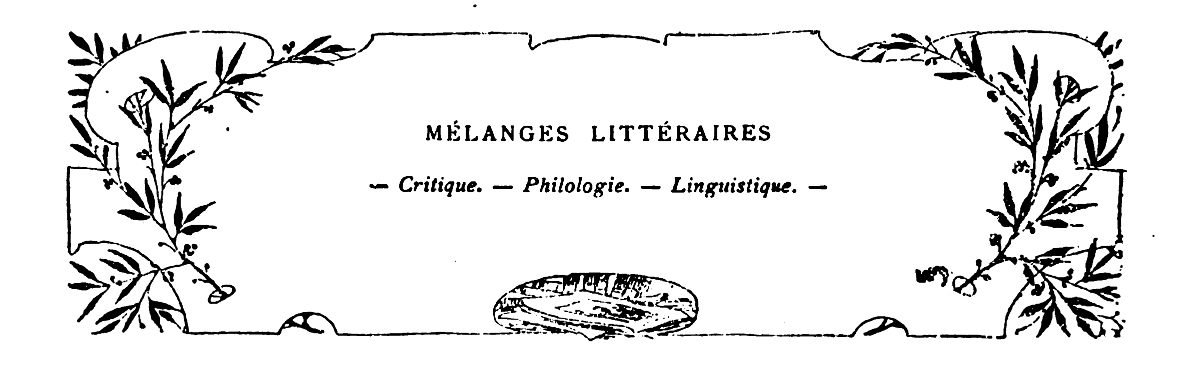
Le Député de Ronquerolle, par Hippolyte Buffenoir. Paris, Lemerre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Trésor des Gomelès, par A. Matthey. I. *Le Comte Amaury*. II. *Fatma*. Deux vol. in-18. Paris, Charpentier. — Prix : 7 francs.

Esquisses humaines : Pierre Mauget, par Prosper Castanier. Nîmes, librairie Ollé. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Décapitée, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.





Figarismes de Caliban, par ÉMILE BERGERAT. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Qui oserait dire que les articles de Caliban ne sont pas les plus spirituels, les plus gais, les plus parisiens, même encore les plus français que publie le *Figaro?* Ce ne serait pas se risquer beaucoup que d'avancer qu'ils sont même tout l'esprit du *Figaro :* ni M. de Grandlieu, ni M. Fouquier, ne seraient bien venus à réclamer.

L'abondance de la verve, la sûreté du bon sens déguisé sous l'ironie gauloise, la malice ingénieuse, comique et sans fiel, et à l'occasion même une note discrètement attendrie ou sobrement indignée, comme lorsqu'il parle de « l'impeccable Théophile Gautier », qui ne gagna point plus de cent mille francs en quarante ans de labeur artistique; telles sont les qualités précieuses qui soutiennent les *Figarismes de Caliban* et les rendent dignes, malgré la frivolité apparente des sujets, d'être recueillis et relus.

Quoi de plus désopilant dans la satire que les *Fragments des Mémoires du maréchal?* de plus franchement gouailleur que *Caliban au Conseil municipal?* et peut-on trouver une page plus charmante, d'un sentiment plus délicat en sa forme amusante, que *la Guimbarde?*

Caliban a cru bien faire de pousser l'ironie jusque dans la confection du recueil, et de classer ses chroniques poussées à l'aventure sous des rubriques qui leur donnent un air de théories ou de synthèses. De la sorte, les *Figarismes* se divisent en sept parties, les sept branches du chandelier symbolique : *l'Art de Machiavel, — Têtes vues dans la boule de jardin, — Théâtreries, — Pédagogie, — Beaux-Arts réunis, — Philosophie calibanesque, — Études parisiennes.*

Peut-être, en effet, la quarantaine d'articles mise en tas, sans séparation aucune, eût-elle paru confuse et partant lourde. Si légère, en effet, que soit une plume, un kilo de plumes est un kilo.

Le mal est peut-être plutôt que le volume arrive trop tôt après les articles du journal. Le public ne s'est pas assez renouvelé. Combien y aura-t-il, parmi les lecteurs du *Figaro*, de gens d'esprit capables d'avoir envie de relire les fantaisies de Caliban?

Le Livre du centenaire de 1789, par le Dr L.-C. Pax. Une brochure in-12. Paris, A. Ghio, éditeur; 1888.

Cette brochure porte en sur-titre : *Manuel du citoyen français,* et en sous-titre : *Essai sur l'éducation civique et pratique.*

Son objet est donc explicitement indiqué, et sa tendance ne l'est pas moins par le pseudonyme symbolique de l'auteur, *Pax*. Les notions qu'elle contient sont toujours utiles, et le Dr Pax a su les exposer avec clarté.

Son petit ouvrage eût gagné beaucoup à n'être pas chargé d'un titre aussi compliqué; on se sent pris de méfiance quand on lit sur la couverture : « Ouvrage dédié à tous les citoyens français en général, — et en particulier aux membres de l'enseignement et à leurs élèves, — aux étudiants, aux publicistes, aux penseurs, et à tous ceux que préoccupent les questions sociales. »

Au delà de la couverture, ce qu'on trouve est plus simple. — Le vœu de celui qui signe Dr Pax n'est rien moins que la perfection surhumaine : il souhaite la liberté vraie de tous et de chacun, et le respect complet et mutuel des croyances, des cultes, la modération dans la controverse et l'honnêteté absolue dans la politique, — une chimère, quoi! C'est d'une belle âme, d'une âme qui brûle de la flamme de la foi en la dignité humaine. Nous serions heureux de penser que le bon grain du Dr Pax n'est pas semé dans le sable du désert.

La Bataille de Damvillers, par un cavalier du 35e dragons. Un vol. in-18 jésus. Paris, Ch. Delagrave, éditeur; 1888.

N'était-ce pas assez de la *Bataille de Dorking*, de *Plus d'Angleterre*, des *Études de Sarmaticus,* de *la Prochaine guerre,* du livre tout récent de M. Rope, *Rome et Berlin?* Voici encore

un récit anticipé de la prochaine guerre par un soi-disant cavalier du 35e dragons.

Ce cavalier sait, assure-t-il, la façon dont nous procéderions, et il part, pour l'indiquer, d'hypothèses qu'il croit très vraisemblables, très rationnelles. Les épisodes, il ne les imagine pas; ce sont des souvenirs de la dernière guerre, transposés dans l'avenir.

Nous n'entreprendrons point de discuter la vraisemblance et le bien-fondé des hypothèses. Cela importe peu dans un ouvrage de ce genre, que les événements se chargeront toujours de démentir.

« Bien sûr, ce livre n'est qu'un roman, » dit lui-même le cavalier du 35e dragons. Ce n'est pas ce qui me fâche : mais c'est un roman long, long, filandreux, filandreux, tout en détails menus, menus, en points de vue étroits, étroits; somme toute, une élucubration inutile et ennuyeuse, ennuyeuse! Cependant, il faut reconnaître que l'auteur connaît assez bien tout ce que, du métier militaire, peut apprendre un bon conditionnel d'un an qui a consciencieusement mâché sa théorie et pratiqué avec intelligence les grandes manœuvres.

Victor Hugo, par E. Dupuy, — **les Chroniqueurs** (Villehardonin-Joinville), par A. Debidour. Deux vol. in-8°, des classiques populaires, édités par MM. Lecène et Oudin. Paris, 1888.

Nous avons déjà signalé plusieurs ouvrages fort bien faits de cette collection dirigée par M. Émile Faguet; le *Victor Hugo* de M. E. Dupuy, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, est une des meilleures études qu'on puisse lire sur le grand poète. Le caractère de l'homme et les aspects divers de son génie y sont analysés, expliqués avec une grande sûreté de vue, et présentés de la façon la plus intéressante. Loin d'être une banale monographie rééditant les choses connues, le livre de M. Dupuy entr'ouvre des aperçus ingénieux et nouveaux : c'est l'œuvre d'un homme de goût qui n'exprime que des idées méditées par lui-même, et n'enseigne que ce qui est son opinion fortement motivée. Le distingué professeur avait déjà publié, sur les grands maîtres de la littérature russe, un livre très apprécié qui eut le mérite de devancer et peut-être de préparer le courant de vogue qui a porté dans le public français les Tolstoï, Tourguéneff, Dostoievsky, etc.

L'ouvrage plus austère de M. Debidour, doyen de la Faculté des lettres de Nancy, facilite la connaissance des deux maîtres chroniqueurs Villehardouin et Joinville. Un second volume nous donnera Froissart et Commines. L'utilité de ces deux livres est trop évidente; la méthode qui a réglé leur composition les rend en même temps attrayants.

Impressions de théâtre, par M. Jules Lemaître. Troisième série. Un vol. in-18 jésus. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Les qualités de fine et légère critique, soutenues par une érudition solide, qui ont valu à M. Jules Lemaître une rapide notoriété, brillent, dans les articles qui constituent ce volume, d'un aussi vif éclat que dans les volumes précédents. Un scepticisme malicieux assaisonne les pages les plus bienveillantes, tempère l'éloge et lui donne du piquant. Rien d'étonnant que M. Jules Lemaître se soit fait des ennemis, puisqu'il s'est acquis des admirateurs. Toutefois, les ennemis qu'il s'est faits ne sont pas si nombreux qu'il croit, ceux du moins qui ne lui reprochent que ce qu'il écrit.

Dans le présent volume sont recueillis les feuilletons publiés de mars à septembre 1888, et le défilé des auteurs jugés comprend Sophocle, Villon, Alexandre Dumas (le père et le fils), Albin Valabrègue, G. Ohnet, Corneille, Molière, Beaumarchais, Casimir Delavigne, Legouvé, Pailleron, Halévy, H. Becque, Scarron, Poinsinet, Richepin, et même les dramaturges du théâtre japonais. Tous les doigts des mains et des pieds dramatiques, comme on voit.

Esquisses et impressions, par Paul Desjardins. Un vol. in-18. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Une grande finesse d'esprit et de style, une érudition de premier choix, de l'entrain et du trait, une dose bien mesurée d'ironie et une fière indépendance de jugement, au moins dans le premier mouvement de sa conscience littéraire, M. Paul Desjardins a tout ce qu'il faut pour écrire, même l'accès des périodiques estimés des lettrés. Avec tout cela, s'il ne devient pas promptement un écrivain coté et renté, c'est qu'il y mettra du mauvais vouloir. Il rappelle encore avec trop de complaisance qu'avant d'avoir acquis l'honneur d'être un écrivain, il eut la gloire d'apprendre à le devenir sous une aile de *notre École normale;* mais cela lui passera quand il sera tout à fait sûr que les journaux et revues s'ouvrent à sa prose à cause d'elle-même et non plus à cause de la serre chaude où cette fleur

distinguée fut mise en culture. M. Paul Desjardins s'est créé de plus une spécialité fort utile, celle des relations académiques : une bonne part de son volume est formée de comptes rendus, — fort polis, je vous assure, — de réceptions à l'Académie française.

Buffon, par H. Lebasteur, ancien élève de la Faculté des lettres de Paris, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au lycée de Lons-le-Saunier. Un vol. in-8° de la collection des classiques populaires, édités par H. Lecène et H. Oudin. Paris, 1888. — Prix, broché : 1 fr. 50.

« Buffon veut être étudié avec déférence... Il y a une harmonie parfaite chez lui entre le savant, l'artiste et l'homme, » dit avec justesse M. Lebasteur dans son *Introduction;* il témoigne cette déférence en dégageant de l'œuvre « austère » du naturaliste écrivain ce qui peut le mieux le rendre attrayant, sympathique, respectable et respecté. Et cette harmonie qui fait le caractère propre de Buffon dans son œuvre et dans sa vie, M. Lebasteur a grand raison de la louer et de la présenter aux lecteurs jeunes d'âge et d'esprit auxquels il destine son livre, comme une qualité de premier ordre, plus admirable, sinon aussi intéressante, que les écarts et les secousses de certains génies désordonnés.

M. Lebasteur rappelle à propos le mot de Joubert : « Quand on a lu M. de Buffon, on se croit savant. On se croit vertueux quand on a lu Rousseau. On n'est cependant pour cela ni l'un ni l'autre. » Et le jeune professeur ajoute : « Non, on n'est pas savant pour avoir lu Buffon, mais on est plus frappé des beautés purement esthétiques de la science, on est plus difficile pour soi en morale comme en art. »

La partie doctrinale de l'œuvre de *Buffon*, ses considérations philosophiques, ses théories scientifiques, ne sont certes pas d'une lecture facile pour les esprits non préparés; et pour ceux que des études spéciales ont mûris et armés, elles seraient l'occasion de nombreuses discussions. Il faut savoir d'autant plus de gré à M. Lebasteur d'avoir su en présenter les lignes principales avec clarté, avec ordre, sans enfreindre la limite de sa compétence, et, par conséquent, sans rien avancer qui jetât le trouble dans l'esprit du lecteur.

Ce que les lettrés, ou du moins ceux qui ont reçu une certaine somme d'éducation littéraire, connaissent de Buffon, ce n'est que les peintures, les descriptions : celles du cheval, du lion, du chien, qui figurent dans tous les recueils de morceaux choisis. L'honorable professeur de Lons-le-Saunier a fait large part à cette portion de l'œuvre, sans outrepasser la mesure. Il a réservé un chapitre aux *Époques de la nature*, et un au *Discours sur le style*. Et il conclut par une appréciation judicieuse de l'esprit de Buffon, ennemi de l'imagination, plus attaché aux grandes lois qu'intéressé par les petits faits et les détails, qu'il ne sait pas voir, tout simplement parce qu'il fait de l'histoire naturelle en chambre et décrit le monde sans l'avoir parcouru... Et Buffon avait bien tort de faire si peu de cas de l'imagination · elle lui a rendu les plus grands services à lui-même qui devançait le plus souvent l'observation et se dispensait de l'expérience.

Théo-Critt à Saumur, par Théodore Cahu. Un vol. in-8° illustré. Paris, Dentu, éditeur; 1889. — Prix : 10 francs.

Historique succinct de l'École d'application de cavalerie, et surtout monographie plus ou moins humoristique des us et coutumes des cavaliers de différents grades qui la peuplent. Pas très édifiante, cette peinture; mais pas ennuyeuse, malgré une certaine lourdeur de style : qu'on s'amuse à Saumur, rien de mieux, la belle jeunesse est chaude; mais le pire, c'est, à en croire M. Th. Cahu, qu'on n'y travaille point, et la conclusion formelle à tirer de tout ce qu'il rapporte, c'est la complète inutilité de l'École au point de vue du progrès militaire, et sa nocuité réelle au point de vue des entraînements ruineux.

Le volume est orné d'une quantité de dessins tout à fait remarquables, reproduits par le procédé de MM. Guillaume; ils sont dus à l'imagination comique et à la main habile et sûre de MM. Job, Louis Vallet, K. d'Éroussel, Sinibaldi, Girardet, Bombled, Régamey, Laurent-Zell, Besnier; presque chaque page est illustrée d'un croquis, d'une étiquette ou d'une composition aussi spirituelle qu'artistement exécutée.

L'ouvrage offre cet intérêt à ceux qui, professeurs, commandants, écuyers ou élèves, ont passé par l'École de Saumur, qu'il en constitue à la fin l'annuaire rétrospectif et actuel.

Classiques populaires : Molière, par H. Durand, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique; **Mme de Sévigné**, par Vallery-Radot. Deux vol. in-8°. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs; 1889.

Nous avons, à plusieurs reprises, signalé les heureux résultats de la méthode adoptée pour leur collection populaire des classiques par les éditeurs Lecène et Oudin. Le *Molière*, publié

par M. Durand, est une excellente étude. Dans une forme vive et succincte, l'auteur fait connaître tout ce qu'il est utile et intéressant de savoir sur la vie et les œuvres de Molière, l'origine des types par lui créés; il montre successivement la famille dans Molière, la cour, la ville, la province, les professions, tous les sujets enfin que le grand comique a traités, les ridicules qu'il a raillés, la philosophie et la morale qu'il a mises au fond de ses comédies.

L'étude de M. Vallery-Radot sur Mme de Sévigné est des plus attachantes : il a su être nouveau sur un sujet qui semblait épuisé. Nous avons, du reste, apprécié déjà ce travail, lors de sa première publication en un autre format.

Ajoutons que ces deux ouvrages contiennent de nombreuses reproductions de la Bibliothèque nationale. P. Z.

Ouvrages de M. P. Jacquinet Ve Eug. Belin et fils, éditeurs.

M. P. Jacquinet, ancien directeur des études littéraires à l'Ecole normale, vient de publier et de rééditer trois bons, trois excellents ouvrages de critique littéraire sur lesquels nous sommes heureux d'appeler l'attention des érudits et des délicats.

C'est d'abord *Madame de Maintenon.* Après M. Gréard et M. Geffroy il pouvait paraître que tout était dit, et, précisément, M. Jacquinet fait remarquer que, si le premier l'a étudiée au point de vue de l'éducation et le second dans sa vie privée et surtout politique, il restait à donner d'elle une physionomie d'ensemble. Le modèle est complexe, complet pour mieux dire. Il ne s'agit pas ici d'un parallèle, et les fanatiques de Mme de Sévigné ne le souffriraient pas. Ces deux femmes ont eu cependant la même destinée sur un point, celle de ne pas souffrir de modération dans les sentiments qu'elles inspirent : on les déteste ou on les adore. Mme de Sévigné cependant est volontiers plus adorée. C'est que Mme de Maintenon est moins femme. La compagne du grand roi, dans l'âge où il la prit, devait avoir dit adieu aux grâces, pour tous autres au moins que son maître. En les plaçant de la sorte dans son affection, la postérité n'a pas été juste. Mme de Maintenon est sévère ; elle se garde de s'attendrir ; parfois même — et voici la grande critique — on se demande si elle est bien franche. Mais elle est meilleure que Mme de Sévigné. Malgré ses fleurs et ses pleurs, la marquise est une passive. La reine a été femme d'action. Ces impressions ne sont point de commande : d'autres peuvent se dégager du choix fait par M. Jacquinet. Dans notre temps hâtif, le lecteur demande qu'on lui épargne sa peine et qu'on trace au moins des allées dans un bois touffu : ce que nous affirmons, c'est que le choix de M. Jacquinet mérite toute confiance ; c'est œuvre d'homme honnête et d'homme d'un goût sûr, et chacun, sans y être contraint, se fera d'après lui son opinion.

Le second ouvrage est une anthologie des *Femmes de France* (poètes et prosateurs). Pendant trop longtemps on n'a connu que les femmes de génie et les *bas-bleus* ; il semblait que l'intermédiaire n'existât pas. Le génie étant chose d'exception et n'ayant pas plus à faire avec le sexe qu'avec l'instruction, le déni du talent pour les femmes était la conséquence de cette ignorance. Beaucoup en ont eu cependant, et du meilleur. Cette ignorance est réelle. Sans doute, en entendant citer Mme Staal-Delaunay, tout le monde ne se demande pas si Mme de Staël était née Delaunay ; mais, pour connaître de nom Mlle de Gournay, Mme de Motteville, Mme de Lambert, Mme du Châtelet et bien d'autres, la majorité du public, même relativement instruit, ignore radicalement leurs œuvres. Quoi! Faut-il donc les lire? Sans doute, si votre vie vous permet de vous livrer aux lettres. Hélas! Non, si vous êtes emporté dans le courant moderne. D'autres sont plus indispensables, mais c'est ici le triomphe de ce que nous avons appelé improprement une anthologie, car histoire critique conviendrait mieux. Il ne s'agit plus en effet de citations capitales, mais écourtées. Dans ce livre, les morceaux choisis sont abondants, suffisants pour silhouetter la physionomie de l'écrivain. Il n'en ressort pas un tableau complet, mais un crayon très convenablement poussé. M. Jacquinet est libéral, aimant le beau là où il se trouve. Il ne craint point de donner à George Sand la place qui lui est due et, à côté de la religieuse et mystique Eugénie de Guérin, on trouve Mme Ackermann avec ses strophes de grande mais de cruelle philosophie. Trop modeste, l'auteur fait appel à un jeune écrivain pour écrire un *livre* sur l'histoire littéraire des femmes. Nous estimons que ce livre est ici fait en grande partie : l'introduction en est un parfait morceau de style et, par la suite, les citations parlent d'elles-mêmes. C'est le meilleur langage : celui des faits.

Le troisième ouvrage, dans un ordre plus grave, est consacré aux *Prédicateurs du XVIIe siècle avant Bossuet.* Il séduira moins la foule et, cependant, il aura demandé à son auteur de bien longues et profondes études. Si les protestants ont toujours été soucieux de la mémoire et de la gloire de leurs orateurs sacrés, il n'en a pas

été de même des catholiques. M. Jacquinet a dû remonter aux textes mêmes, le plus souvent d'un abord difficile. L'absence de critique antérieure s'explique par l'opinion que Bossuet, à lui seul et tout d'un coup, a transformé et transfiguré à un tel point l'éloquence chrétienne que tout ce qui était avant lui méritait à peine d'être compté. Injuste éclat, d'un soleil éblouissant, car, sans parler de saint François de Sales, bien des orateurs, sous Henri IV et Louis XIII, avaient honoré la chaire française. Il faut avouer cependant que tous mêlaient plus ou moins le profane au sacré. Le Père Coton, le confesseur de Henri IV, si en vogue que le roi le menait par la main jusqu'à sa chaire et que, pour l'entendre sans être vu, le huguenot Lesdiguières pratiquait un chemin dérobé de son logis à l'église, le Père Coton expliquait que 1,160 lieues seulement séparaient l'enfer de la surface de la terre. Court chemin pour les damnés! Mais les Pères de l'Oratoire, les Jésuites, messieurs de Port-Royal pratiquaient la véritable éloquence.

La critique de M. Jacquinet, d'une justice sereine et calme, revêt un style sévère et facile qui rend agréables ces sujets un peu ardus. Ces trois volumes, nous le répétons, sont des plus substantiels et des meilleurs dont puisse et doive s'enrichir toute bibliothèque.

Lettere inedite de Giacomo Leopardi e di altri a' suoi parenti e a lui per cura di Emilio Costa, Clemente Benedettucci e Camillo-Antona Traversi. Città di Castello, S. Lapi, 1888. Un vol. in-18.

Je signalais dernièrement ici une édition des *Canti e Versioni* du grand poète attristé Giacomo di Leopardi, publiée, avec les soins dont on entoure un classique, par M. Camillo Antona-Traversi. Poursuivant son œuvre, M. Traversi vient de donner les lettres inédites de son poète, avec l'aide de deux autres admirateurs de Leopardi. Cette correspondance est presque toute entretenue avec des éditeurs ou des libraires : Brighenti, Stella, Giordani, Le Monnier, Gussalli. Elle n'en est que plus intéressante pour des lecteurs qui, comme ceux du *Livre*, ne séparent guère le son d'avec l'instrument, et qui, en lisant un beau livre, quelque admiration, quelque enthousiasme qu'ils ressentent, ne sont point satisfaits s'ils n'ont pas tous les renseignements que l'on peut avoir sur l'exécution matérielle de l'œuvre.

Une préface, des notices avant chacune des subdivisions que je viens d'indiquer dans cette correspondance, quelques notes brèves et topiques, font de ce livre, d'ailleurs modeste, une très précieuse contribution à l'histoire littéraire de l'Italie contemporaine. B.-H. G.

La Chanson lemouzina, par Joseph Roux. Texte, traduction et notes. Un vol. gr. in-8°. Paris, Alphonse Picard, 1889. — Prix : 5 francs.

Il s'en est peu fallu, nous apprend-on, que Dante Alighieri n'adoptât, pour sa *Divine Comédie*, au lieu de l'italien, un patois, le doux parler de la patrie limousine, la langue d'or comme disait saint Louis. Le beau prétexte à invoquer pour nos Provencaux et Limousins! Meure, peut-être, le français de Pascal et de Molière, de Rousseau et de Voltaire, de Châteaubriand et de Lamartine, et revive l'ancien parler qu'a méprisé Dante! Mais vaine, la tâche à laquelle s'emploient tant d'intelligences : les vieux langages de la vieille France ne revivront pas; mais ingrate autant que vaine cette même tâche: pour un poème de Mireille, un pur chef-d'œuvre, combien de compositions qui ne sauraient rien exciter sinon la curiosité de quelques esprits!

M. Joseph Roux, qui nous avait donné des pensées si fines, la plupart, et toutes d'un tour si original, s'est appliqué à conter en vers limousins : Gondebaut et Gaïfre, le duc d'Aquitaine, et Charlemagne empereur, Golfder de Lastours, seigneur de Pompadour, et Bertrans de Born, et Bernart de Ventadourn, font figure, en ces récits versifiés, avec d'autres héros qui vécurent en des temps moins anciens, et il y paraît un peu dans la traduction; ces récits, tout pleins des batailles et des pillages, des miracles et des pieuses assistances dont on n'a pas perdu encore le souvenir à Tulle, à Brive, à Ussel, sont animés d'un souffle assez large, assez puissant; mais qui se plaira à les lire dans le texte original? L'épopée limousine est une suite de poèmes qui ont leur beauté; l'épopée est plus et mieux qu'un travail excellent, sans doute, de versification; voilà bien alors du talent dépensé pour les quelques habitants d'une dizaine de petites villes qui, sachant encore comprendre le limousin, n'ont de goût littéraire que pour avoir vécu et continuer de vivre dans le commerce plus ou moins intime des belles-lettres françaises!

Nous souhaitons que M. Joseph Roux revienne à la langue qui est la nôtre à tous, gens du Nord et gens du Midi; qu'en bel et bon français il exprime encore de ces pensées, il traduise encore de ces observations qui nous avaient tous enchantés.

F. G.

La Bible, *traduction nouvelle d'après les textes hébreux et grecs*, par E. Ledrain, t. IV. Un vol. in-8°. Paris, 1888. A. Lemerre. — Prix : 7 fr. 50.

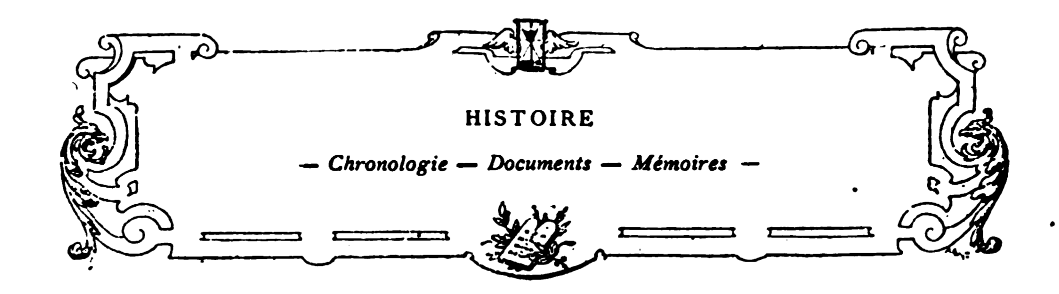
M. A. Ledrain, qui a entrepris une nouvelle traduction de la Bible, en conservant aux noms d'hommes et de pays leur physionomie sémitique, et en conservant le plus possible la couleur locale, a aussi renversé l'ordre dans lequel on avait présenté jusqu'ici la suite des livres hébreux. Dans les deux premiers volumes, il nous a donné ce qu'il appelle les « livres historiques », c'est-à-dire : *les Juges, Samuel, les Rois, Esdras, Néhémie, les Chroniques* et *les Macchabées.*

Les deux suivants (IIIe et IVe) contiennent la « partie législative », qui comprend l'*Hexateuque*, subdivisé lui-même en *Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome* et *Josué.* C'est à ces quatre dernières subdivisions qu'est consacré le volume récemment paru. M. Ledrain « n'a voulu ni attaquer ni servir les religions ». Son œuvre est exclusivement littéraire, scientifique : littéraire par le soin, la précision qu'il a apportés à rendre en français le texte hébreu ; scientifique par sa revision savante de ce même texte, par les études qu'il a placées en tête de chacune des grandes divisions de son œuvre, par la critique qu'il se propose de faire des dates et de l'authenticité des livres hébreux. C'est la première traduction de ce genre que possédera la France, quand M. Ledrain aura achevé cette vaste entreprise. Fera-t-elle cependant oublier les anciennes traductions, celle en particulier de Lemaistre de Sacy ? C'est peu probable. Pour un livre qui s'adresse à tous, aux plus humbles d'esprit comme aux plus élevés, elle est sans doute trop scientifique, pas suffisamment accessible. Mais, dans les limites de ce qu'on peut appeler le monde des curieux, des érudits, elle fera, elle a fait déjà fortune, et c'est ce que pouvait souhaiter M. Ledrain.

The best plays of the old dramatists : James Shirley. London, Vizetelly. Un vol. in-12.

Ce nouveau volume de l'intéressante collection des anciens écrivains dramatiques de l'Angleterre, contemporains ou successeurs de Shakspeare, est consacré à un choix des pièces de James Shirley. L'éditeur, M. Edmond Gosse, professeur au Trinity College de l'Université de Cambridge nous en donne six : deux tragédies ou drames, *the Traitor* et *the Cardinal;* trois comédies, *the witty Fair one, Hyde Park, the Lady of pleasure;* et une de ces féeries qu'on appelait des « masques », *the Triumph of Peace.* Quant à l'auteur, James Shirley, né à Londres le 13 septembre 1596, mort en 1666, victime du grand incendie qui, au mois d'octobre, consuma une grande partie de la capitale de l'Angleterre, il fut le dernier représentant de la grande école shakspearienne. Plus remarquable par le style que par l'action, il a cependant encore bien des qualités. Par sa sobriété, sa pondération littéraire, il se distingue heureusement de ceux qui exagéraient alors les procédés de terreur de l'auteur de *Macbeth.* C'est sans doute plus encore un lettré qu'un véritable écrivain dramatique; mais, par la peinture spirituelle qu'il a faite des mœurs de son temps, par la poésie qui anime certaines parties de ses drames et de ses masques, il occupe un rang très honorable parmi les auteurs de la première moitié du XVIIe siècle et mérite encore d'être lu et étudié.

E. A.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries, par Mme Carette née Bouvet. Un vol. in-18. Paris, 1889. P. Ollendorff.

Mlle Bouvet, en devenant Mme Carette, n'a pas perdu la mémoire des jours heureux qu'elle a passés dans sa jeunesse à la Cour des Tuileries et dans l'intimité des souverains, aux plus brillantes années de l'Empire. Attachée en qualité de lectrice à la personne de l'impératrice qui lui témoignait une affection particulière, elle a vu défiler sous ses yeux tout le personnel familier du châ-

teau à cette époque. Elle nous fait assister à la vie intime et aux grandes réceptions des Tuileries et trace une suite nombreuse de portraits — surtout de portraits de femmes — pris sur le vif des personnages qui s'y pressaient. Ce livre de *Souvenirs* mérite d'être lu. S'il ne nous apporte aucune révélation très imprévue sur l'histoire du second Empire, il est intéressant au point de vue anecdotique.

L'Irlande et l'Angleterre depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours (1800-1888), par Francis de Pressensé. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Plon.

« L'ère des croisades généreusement imprudentes pour la liberté des autres peuples est close définitivement pour la France. » — Définitivement : peut-être le mot est-il trop absolu; mais il faut bien reconnaître, non sans tristesse, l'actuelle justesse de cette déclaration que nous relevons dans la préface du dernier ouvrage de M. F. de Pressensé. Mais, s'il est vrai qu'une action effective conforme à nos sympathies nous soit interdite, nous ne sommes pas encore réduits à l'humiliation de garder une telle réserve que de faire taire notre conscience, que de nous désintéresser même par la presse, même par le livre, des causes les plus nobles, des luttes les plus légitimes et qui nous touchent le plus. Or, s'il est un sujet de nature à émouvoir profondément notre fraternelle pitié, n'est-ce pas le spectacle admirable que présente l'Irlande luttant pour son indépendance, la pauvre petite Irlande toujours vaincue, toujours battue, se relevant sans cesse et tenant en échec le colosse britannique, l'amenant peu à peu à une solution répondant à l'esprit de l'histoire comme à l'éternelle équité ? C'est pourquoi, ainsi que l'écrit à l'auteur de *l'Irlande et l'Angleterre*, le plus illustre champion de la cause irlandaise, M. Gladstone, cet ouvrage « attirera une grande attention, non seulement sur le continent, mais encore en Angleterre ». En France, cela va sans dire, car il est l'éloquente expression de nos sentiments en ce douloureux débat.

M. de Pressensé a divisé son ouvrage en cinq livres : le premier montre comment, et à l'aide de quels procédés, l'union fut faite; le second contient le récit de l'émancipation des catholiques; la grande figure d'O' Connell, magistralement tracée, remplit le troisième. Dans le quatrième, nous assistons aux hontes et aux misères de la période d'affaissement, à l'explosion du fénianisme, puis, dans le cinquième, aux péripéties du mouvement irlandais en ces dernières années. M. F. de Pressensé — le fait est curieux — avait entrepris cette étude avec un préjugé favorable à la suprématie anglaise et défavorable contre l'autonomie irlandaise. Or cette étude même l'amène à conclure en faveur du *Home rule*, c'est-à-dire de l'indépendance. Et il estime que « ce grand procès, déjà gagné au tribunal de l'histoire, est aussi à la veille d'être gagnée au tribunal de la démocratie britannique. »

Napoléon : l'Homme, le Politique, l'Orateur, *d'après sa Correspondance et ses Œuvres*, par Antoine Guillois. Deux vol. in-8°. Paris, 1889; librairie Perrin.

Assurément la figure de Napoléon, colossale comme ce sphinx de Memnon que l'antique Égypte dressa dans le désert, et comme lui mystérieuse, sollicitera sans relâche la curiosité des générations dans l'avenir, ainsi qu'elle l'a toujours fait depuis qu'elle a disparu de la surface du monde. A mesure que le recul des ans permettra de la contempler de plus loin, partant, d'un regard plus désintéressé, les historiens se croiront plus assurés de déchiffrer l'énigme. Néanmoins, après les publications nombreuses, récentes et importantes dont cette figure a été l'objet, on pouvait penser que notre temps avait acquitté sa dette à l'égard de cette curiosité historique, et conclure des travaux de MM. Jung, Lanfrey et Taine que, somme toute, l'opinion de notre fin de siècle se prononçait, en ce grand procès, pour la condamnation. A part une voix, à bon droit suspecte de partialité, celle du prince Jérôme-Napoléon, nulle protestation publique ne s'était fait entendre contre ce jugement. Il y avait bien, sans doute, quelques esprits pour s'étonner de voir le héros, le demi-dieu, tout à coup ramené aux plus misérables proportions de l'espèce humaine; il ne manquait pas de lecteurs pour sourire de voir refuser à Napoléon jusqu'au courage et même jusqu'aux talents militaires. Mais ceux-là gardaient le silence. Eh bien, l'un d'eux enfin, M. Antoine Guillois, a pris la parole. Il s'est dit et nous dit que ces façons de représenter Napoléon sous un jour nouveau, ou prétendu tel, ne sont que des rééditions de pamphlets anglais ou royalistes du commencement du siècle ou des premières années de la Restauration. Il s'est dit aussi qu'après et malgré tant de témoins plus ou moins partiaux entendus, il en était un encore, le plus important, le plus intéressé que l'on avait à peine interrogé et qu'il est pourtant juste d'entendre. Ce dernier témoin, c'est Napoléon lui-même. Les documents abondent : 28 volumes de correspondance, dictées et

conversations de Sainte-Hélène, pièces nombreuses tirées depuis 1870, des dépôts publics et des archives de famille. C'est de ce vaste ensemble, que M. A. Guillois a fait sortir la figure de l'Empereur telle que celui-ci l'a présentée lui-même à la postérité dans l'improvisation d'une correspondance quotidienne et dans les évocations du drame dont il avait été l'acteur principal. M. Guillois, à côté du général, nous montre l'homme, le philosophe, le politique, l'orateur, l'écrivain; il réunit les documents littéraires et les théories philosophiques ou politiques épars dans une œuvre immense et dédie son livre à tous ceux qu'anime seul l'amour de la vérité historique.

Histoire du réalisme et du naturalisme dans la poésie et dans l'art depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par PAUL LENOIR. Un vol. grand in-8° de 768 pages. Paris, 1889. Maison Quantin. — Prix : 10 francs.

La querelle du réalisme et de l'idéalisme a dû commencer aux origines de l'art, elle durera autant que lui. Elle est une des questions les plus controversées du temps présent. M. Paul Lenoir, intervenant dans le débat, publie un dossier volumineux qu'il présente comme un plaidoyer en faveur du naturalisme et du réalisme. C'est une double histoire parallèlement suivie de la poésie et des arts plastiques depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, à travers l'ancien Orient, la Grèce, la Rome d'Auguste, le moyen âge français et, depuis la renaissance en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en France, pour finir par les temps modernes jusques et y compris l'art contemporain. Pour la poésie d'innombrables citations, pour les arts du dessin des analyses rapides mais exactes des œuvres types, constituent les pièces du dossier, justificatives, dans la pensée de l'auteur, de la cause qu'il défend.

Ne fût-ce que par l'abondance et le choix heureux des exemples, l'ouvrage considérable de M. Paul Lenoir a une réelle valeur historique. Quant à la question d'esthétique, nous ne la discuterons pas. Plus que jamais, après avoir lu ce volume, nous sommes convaincu que la querelle du naturalisme et de l'idéalisme se réduit à une querelle de mots. Les œuvres que l'auteur réclame au compte du réalisme, ses adversaires les rangeraient volontiers pour la plupart à l'avoir de l'idéalisme. Querelle de mots, ai-je dit. A telles enseignes que, si j'opine du bonnet en général aux définitions de M. Paul Lenoir, j'applaudis sans réserve aux conclusions paradoxales en apparence plutôt que de fait, d'un très remarquable article de M. Oscar Wilde, paru dans le numéro de janvier de *The Nineteenth Century* et intitulé : *The Decay of Lying*. C'est un dialogue humouristique où l'auteur développe cette thèse, que la réalité se modèle sur l'art bien plutôt que l'art sur la réalité; et il pleure sur la décadence actuelle de l'imagination, de l'invention, de l'idéal, et, en un mot, du bel art du *mensonge*.

Cet antagonisme entre les deux écrivains existe seulement dans la forme extérieure, ils sont d'accord sur le fond des idées, et le dissentiment apparent tient uniquement à ce que chacun d'eux tire les mots à soi et leur donne des sens différents. Je le disais bien : une querelle de mots. E. C.

Le général Marceau, sa vie, sa correspondance, d'après des documents inédits, par Hippolyte MAZE, sénateur. Un vol. in-8°. Paris, 1888. H. E. Martin, éditeur.

M. H. Maze fut un professeur d'histoire distingué, il est membre de la Commission supérieure des archives diplomatiques. On pouvait s'attendre de sa part à un ouvrage intéressant et nouveau; d'autant plus qu'il connaît particulièrement les généraux de la Révolution : plusieurs d'entre eux lui ont été déjà matière à volumes.

Le livre qu'il publie comprend deux parties : une biographie, et la correspondance. La biographie ne nous apprend pas grand'chose d'ignoré sur le caractère de Marceau, non plus que sur ses actes : elle a cependant cet avantage que, s'appuyant sur la correspondance même du jeune général, elle les rend plus sensibles, plus directs, si je puis dire. La correspondance est volumineuse, elle nous montre Marceau toujours simple, franc, rigoureux observateur du devoir, clairvoyant et circonspect, malgré sa jeunesse et sa généreuse ardeur. Ses grands talents de capitaine y sont prouvés par les rapports qu'il adresse à ses chefs ou à ses collègues. Mais sur les événements généraux, elle ne révèle rien qui complète ou modifie ce qu'on en savait.

Des tables dressées avec une méthode méticuleuse permettent de retrouver rapidement le moindre détail.

Devant l'ennemi, par E. d'AVESNE. Un vol. in-8°. Paris, 1888. Victor Palmé, éditeur.

« Qui en temps de paix ou en temps de guerre, dans les villes ou les campagnes, est plus sujet à fonder gratuitement des écoles, à secou-

rir gratuitement les malades, à assister les pauvres, à élever les orphelins? Est-ce la France athée ou la France chrétienne? »

Dans ce passage d'un article de M. de Champigny, jadis publié dans *le Correspondant*, se trouve toute la thèse de M. d'Avesne, qui démontre l'affirmation contenue dans la forme interrogative de M. de Champigny, en rapportant mille traits d'héroïsme, de dévouement, d'abnégation du clergé régulier et du clergé séculier français pendant la guerre de 1870-71.

L'auteur a parfaitement le droit de prendre le ton de l'apologie puisqu'il répond à des détracteurs.

Pour nous, sans admettre que le patriotisme, et le dévouement, et toutes les vertus soient l'apanage de tel parti, de telle secte, de telle communion religieuse plutôt que de tels autres, nous admirons avec joie ces nobles exemples rapportés par M. d'Avesne, et nous rendons hommage aux braves en soutane comme aux braves en tunique. C'est l'honneur de la France que tous ces Français augmentent du trésor de leur charité et de leur sang répandus avec la même générosité. Le livre de M. d'Avesne est donc bien venu même parmi ceux qui, politiquement, regardent d'un autre côté que lui. Pz.

L'amiral Courbet d'après ses lettres, par Félix Julien. Un vol. in-16; Paris, Victor Palmé; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Quand on apprit l'échec de Lang-Son, nous éprouvons quelque honte à le rappeler, il se trouva des Français pour pousser des cris de triomphe, on s'apprêtait à recevoir dignement, et en héros, le brave officier qui venait de compromettre définitivement, on l'a cru pendant vingt-quatre heures, l'œuvre entreprise. Malheureusement celui qui avait quelque temps présidé aux destinées de la France n'avait que trop bien préparé un accord avec la Chine; on eut beau discuter des rapports officiels, la haute valeur de l'officier ne se pouvait assez bien prouver, et puis, à quoi bon continuer à la célébrer? il était atteint, le but que l'on avait commencé de poursuivre alors qu'on prenait conseil de l'ambassadeur de Chine pour attaquer la politique de son propre pays : le ministère de M. Ferry avait été renversé. Et, d'entre ces Français, combien réclamaient et réclament encore la démolition de la chapelle expiatoire, Louis XVI ayant été condamné pour s'être entendu avec les ennemis de la France et avoir tablé, avec eux, sur la défaite de nos armées!

En publiant, au lendemain de la mort de Courbet, quelques-unes des lettres du courageux marin, les intransigeants de droite ont obéi au même mobile qui a poussé les intransigeants de gauche à tenter une apologie du vaincu de Lang-Son. Ils ont montré plus d'habileté, d'accord, — et l'habileté, en pareil cas, n'est pas à mérite, — ils ont prouvé, en même temps, plus de duplicité. Pour n'avoir pas voté souvent avec et comme Mgr Freppel, ils savaient les difficultés auxquelles M. Ferry se trouvait en butte, et ils pouvaient deviner qu'on peut être un tacticien éminent et n'entendre rien à la diplomatie.

Ils ont commis une mauvaise action.

M. Julien fait aujourd'hui comme ils ont fait; son livre est ouvrage de polémique.

Courbet ne méritait pas qu'on fît servir sa mémoire à la satisfaction de certaines passions; mais, ajoutons-nous, il est un caractère si franc, une figure si belle, qu'à lire la biographie de notre auteur, on néglige bien vite de se préoccuper des sentiments sous l'empire desquels l'éloge a été composé et écrit. Les services à la mer sont nombreux, l'auteur les rappelle tous; Fou-tchéou est une grande victoire, elle est, en somme, assez bien relatée; et l'on n'a d'attention que pour ces services, pour ces grandes actions d'éclat. Quelques lettres écrites par l'illustre marin à différentes époques de sa vie ont été rapportées : l'homme privé, qu'elles nous font connaître, ne commande pas moins la sympathie que le marin, le chef d'escadre, l'admiration et la reconnaissance.

Le livre est encore, pour tout Français, de lecture attachante. Un conseil : qu'on veuille bien, le livre fermé, en ouvrir un autre : *les Propos d'exil;* Pierre Loti a écrit quelques pages qui valent la plus belle oraison funèbre.

F. G.







PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Une série de *continuations*, mais peu de nouveautés dans le domaine des publications de luxe; il y a une réserve évidente, une attente; peut-être les éditeurs concentrent-ils tous leurs efforts pour l'époque de l'Exposition; je ne sais, mais il demeure indéniable qu'on a rarement vu, dans la librairie en général et l'édition de bibliophile en particulier, un début d'année aussi morne, aussi triste, aussi froidement aride que celui de 1889. — Il ne s'agit point du reste de s'inquiéter de cette situation qui était à prévoir après la surabondance de production de ces dernières années; il faut s'applaudir de pouvoir constater cette trêve nécessaire, sans laquelle il n'y avait plus rien à opposer à notre lassitude et à notre dégoût des fausses éditions d'art.

Chez Conquet, Henri Beraldi a publié le *Huitième fascicule* de ses **Graveurs du XIXe siècle**; cette livraison va de Guérin à Lacoste et est ornée de cinq frontispices à l'eau-forte pure, au burin, à l'aquatinte et en lithographie, par Fraipont, Delauney, Adeline d'après Brevière, Henri Guérard et Grandmaison. Ces cinq figures sont curieuses, mais cependant moins originales que celles intercalées dans les précédents fascicules.

L'iconographe, lui, ne faiblit point; toujours sur le qui-vive d'un récit à faire, d'une anecdote à conter, d'un dada à enfourcher, d'un paradoxe à lustrer, il saisit toutes les occasions de faire partir sa verve dans ces prodigieuses annotations qui courent à travers son œuvre et la traversent en tous sens, comme des rizières en pays tonkinois. — A ce point de vue, on trouvera plaisir et profit à lire les chapitres consacrés à l'œuvre curieux et spécial de Seymour Haden, au catalogue des gravures d'Hédoin, à Henriquel-Dupont, à Jazet, à Jacques et à Johannot. Lorsque les quatre ou six dernières livraisons de cette publication considérable seront enfin mises au jour, on pourra juger de son importance et de l'ingéniosité absolue de l'auteur dans les détails de son exécution. *Les Graveurs du* XIXe *siècle* feront du nom de Béraldi, ce que la *France littéraire* a fait du nom de Quérard, avec cette différence que l'iconographe, avec ses boutades malicieuses et plaisantes, apparaîtra comme un Quérard doublé d'un Lambert-Thiboust. — Muses sévères de la catalographie antique, voilez-vous! — L'esprit moderne vous lutine et vous met en grasse gaieté comme Madelon et Martine, les bonnes commères moliéresques!

La librairie Launette, Boudet successeur, poursuit son édition des **Confessions de J.-J. Rousseau**, avec illustrations de Maurice Leloir, dont j'ai eu le plaisir de constater la perfection et le mérite. *Le Livre huitième* vient de paraître; les quatre derniers suivront, je pense, à brève échéance, et seront terminés pour la fin de l'année. Celui-ci a été entièrement interprété comme gravure par M. Louis Ruet, un aquafortiste peu connu jusqu'ici et qui cependant mérite de se faire un nom, car son talent est indéniablement souple, franc, ouvert et large.

Cette livraison n'est en rien inférieure aux autres. Je pense que M. Maurice Leloir aura trouvé, dans la publication des *Confessions*, la réalisation d'un rêve longtemps caressé, car, à mon sentiment, il y atteint à la maîtrise, tout simplement et sans recherche d'effet. Cette œuvre restera celle où il aura déployé avec suite la plus grande intensité de vie rétrospective.

C'est encore à la librairie Launette, que l'académicien Melchior de Vogué publie un *Conte de Noël*, illustré, avec autant d'esprit que d'habileté de faire et d'ingéniosité d'exécution, par le comte de l'Aigle. On pourrait croire à de l'illustration d'amateur, et l'on se trouve en présence d'un talent véritable, mûri par l'étude, sautillant de

fantaisie ; on fait connaissance avec un illustrateur d'origine, avec un chercheur qui étudie l'entente harmonique du livre, qui s'évertue à trouver dans l'art des heureux mariages du texte et des dessins, qui ne néglige ni l'effet, ni la couleur, ni l'originalité voulue. **Le Portrait du Louvre**, car tel est le titre de ce *Christmas Tale*, forme un volume in-4° d'une trentaine de pages, illustré folio à folio et entièrement tiré, texte et dessins, en taille-douce d'héliogravure. L'édition est de 525 exemplaires, dont 25 japons, et l'ouvrage se présente délicatement attifé sous un emboîtage de satin mauve avec des rubans coquets qui se nouent sur les tranches du volume comme sur une *matinée* de femme mondaine.

Les planches sont maquillées à la poupée en plusieurs tons et l'ensemble est charmant. Je regrette que le texte n'ait pu être gravé fermement au burin pour contraster avec la mollesse invincible des héliogravures. C'est égal, M. le comte de l'Aigle est un très ingénieux, très séduisant illustrateur, et je sais plus d'un auteur qui regrettera de ne pouvoir monter jusqu'à son *aire* pour obtenir sa collaboration précieuse à tous égards.

La belle Bibliothèque du Roman contemporain, publiée par la maison Quantin, livre tour à tour aux lettrés les chefs-d'œuvre incontestés de notre littérature, depuis la période romantique jusqu'à nos jours. Après Balzac, Flaubert, Ch. de Bernard, Octave Feuillet, de Goncourt, Lamartine, Alexandre Dumas fils, Daudet, les éditeurs de cette collection de chefs-d'œuvre nous présentent **la Mare au Diable** de George Sand, qui est, sans contredit, parmi les œuvres du maître peintre littéraire des passions rustiques, le livre le plus honnête, le plus simple, le plus gracieux et aussi le plus touchant, celui dont l'intérêt ne puise son développement que dans la sincérité d'un amour pur et loyal.

« *La Mare au Diable* — a écrit Saint-Marc Girardin — est une exquise idylle, dans laquelle George Sand nous a montré qu'on peut amuser le public français sans fracas et sans immoralité. — Quels sont, dans *la Mare au Diable,* les héros du roman ? — Un laboureur, une jeune fille et un enfant. — Quelle est l'aventure ? — Un voyage à deux ou trois lieues au plus, voilà tout. C'est cependant avec ces simples personnages et ces simples événements que l'auteur sait nous intéresser. »

Ce frais roman de George Sand est en effet le livre qui convient le mieux à la famille, où il peut être lu par tous, car, dans le charme et la candeur de son récit, l'auteur n'a apporté qu'élévation de cœur et délicatesse infinie. Les éditeurs ont été bien inspirés de mettre ce bel ouvrage en circulation sous une forme artistique.

M. Émile Rudaux, qui a consacré toute une année à l'illustration de cet ouvrage, a su interpréter avec bonheur, dans la simplicité même de son allure, le beau roman de Mme Sand. Ses dix-sept compositions, tant hors texte que dans le texte, toutes gravées par lui-même, sont de véritables tableaux champêtres conçus et exécutés avec une rare entente des mœurs paysannes. Il a donné à cette idylle toute l'expression de sa vie d'amour lentement éclos et il a su choisir les scènes les plus pittoresques et les mieux mouvementées pour leur imprimer un véritable cachet de grand art rehaussé d'une merveilleuse exécution de gravures à l'eau-forte.

Cette publication est assurément l'une des mieux réussies et des plus richement ornées de cette belle série de romans de ce temps ; on peut s'étonner de voir la maison Quantin offrir aux amateurs et bibliophiles un ouvrage aussi largement doté d'eaux-fortes pour un prix relativement si modique, étant donné le tirage limité de ce livre. Aussi doit-on espérer que le public saura apprécier cet effort et que *la Mare au Diable*, avec ses dix-sept compositions hors ligne si superbement gravées, deviendra bientôt un de ces ouvrages rares qu'on recherche non seulement parce qu'ils sont épuisés, mais surtout parce qu'ils sont dignes de figurer dans la bibliothèque des plus délicats lettrés.

Le tirage a été limité à mille exemplaires à 25 francs, plus cinquante exemplaires sur grand japon réimposé au prix de cent francs.

Je ne quitterai pas la maison Quantin sans signaler l'**Almanach de l'escrime** par Vigeant, avec illustrations de Frédéric Régamey, et eaux-fortes de Ch. Courtry ; un vol. in-4° carré de 200 et quelques pages, imprimé sur beau papier vélin et tiré à 525 exemplaires (500 exemplaires vélin à 30 francs, 5 Chine à 100 francs, 20 Japon à 80 francs). François Coppée, le président Ducreux, Claude La Marche, Alberic Magnard ont assisté Vigeant dans la rédaction de cet *Almanach d'escrime* pour 1889, et l'ouvrage se trouve divisé en une dizaine de chapitres, tous consacrés à des contes historiques écrits à la gloire du noble jeu d'épée. — Vigeant a eu la grande part dans ces récits héroïques ; on sait que le célèbre maître manie la plume avec grâce et souplesse, et ceux qui ont lu ses précédents ouvrages se souviennent de ses coquetteries de style et de sa précision colorée de narrateur. Ici son talent n'a fait que se

développer, et les chapitres qu'il a signés sont aussi émotionnants qu'une passe d'armes.

C'est Frédéric Régamey qui a illustré ce livre, dans le texte et hors texte, chapitre à chapitre. L'eau-forte en couleur, qui illustre la ballade de Coppée, a même été gravée par lui avec une surprenante habileté, si l'on sait juger des difficultés des combinaisons de tons et de repérage. Ses têtes de page variées mois par mois, avec le portrait historique d'un friand de la lame accoté à un cartouche de calendrier, sont présentées avec beaucoup de caractère et un grand esprit d'arrangement. Les compositions hors texte de Régamey, gravées par Courtry, sont dignes également de tous éloges. Il me reste à souhaiter que l'*Almanach d'escrime* obtienne un assez vif succès pour que, l'année prochaine, le maître Vigeant nous apporte un tome second d'aussi belle allure.

Les éditeurs Émile Testard et Cie, éditeurs de l'**Édition nationale de Victor Hugo,** viennent de publier les deux premiers fascicules du tome XV des *Poésies de Victor Hugo.* Ce tome XV est le dernier volume des *Poésies;* il comprendra *les Quatre Vents de l'esprit* du complet.

Les fascicules I et II, de 225 pages, contiennent le *Livre lyrique* et la majeure partie du *Livre dramatique.* Ils sont illustrés de trente compositions dans le texte, par M. Louis-Édouard Fournier, et de deux grandes eaux-fortes hors texte. Illustration consciencieuse, complète et riche. Le jeune peintre, ancien prix de Rome, déjà célèbre, débute en maître dans l'illustration du livre. Il nous est impossible, malheureusement, de décrire, faute de place, toutes ces compositions qui sont autant de petits tableaux d'une conception ingénieuse et d'une parfaite exécution. Citons-en cependant quelques-unes parmi celles qui nous charment : *Littérature,* — *Elle passa,* — *Muse,* — *Idolâtreries et Philosophies,* — *l'Hôpital,* — *Paris,* — *Nous n'avons plus Strasbourg;* — et, enfin, *Margarita,* une véritable actualité, puisque la Comédie-Française doit reprendre cette pièce le 26 février prochain, jour anniversaire de la naissance de Victor Hugo.

L'héliogravure malheureusement laisse beaucoup à désirer; les compositions de M. Fournier, dont j'ai vu les originaux, disparaissent à la reproduction en tant que valeur et légèreté d'exécution. Ici l'interprétation est fautive, il faut bien le dire, et la mécanique a trahi l'expression de l'art.

Chez Plon, Nourrit et Cie, **les Types de Paris,** par Raffaëlli, ont commencé à paraître par livraisons, sous la rubrique : *Édition du Figaro.* Cela débute par une préface d'Albert Wolff, une étude d'Alphonse Daudet sur *les Tournées de province,* et un chapitre consacré aux *Marchandes des rues,* sous la signature d'Henry Gréville. J'aurai beaucoup à dire sur Raffaëlli auquel je contesterai toujours l'art de l'illustrateur, tout en aimant beaucoup certains de ses tableaux indiscutables et qui donnent des sensations profondes de réalité crûment exprimée. Mais ici, vis-à-vis surtout de ces petits dessins dans le texte, je préfère me réserver; je ne parviens pas à admirer ce qui n'est pas dessiné, n'ayant point une indulgence suffisamment orthopédique pour remettre ces figures en équilibre au milieu du texte.

Les amateurs ont accueilli avec empressement la publication du théâtre de Molière en pièces séparées, que vient d'entreprendre la Librairie des Bibliophiles dans le format in-16 elzévirien, en y ajoutant les beaux dessins de Louis Leloir gravés à l'eau-forte par Champollion. L'impression en est faite en caractères entièrement neufs, sur papier de Hollande, avec de nouveaux fleurons dans le style du temps. Chaque pièce est accompagnée d'une notice et de notes dues à M. Auguste Vitu.

La troisième pièce, **les Précieuses ridicules,** vient de paraître. — Prix : 4 fr. 50.

La *Petite Bibliothèque littéraire* des auteurs contemporains d'Alphonse Lemerre a enrichi sa collection des *Œuvres d'Edmond de Goncourt. La Faustin* avait précédemment paru, faisant suite à *Sœur Philomène* et à *Germinie Lacerteux.* Aujourd'hui l'éditeur met en circulation **Chérie** qui, sous le format in-16, trouvera encore beaucoup de lecteurs.

L'*illustration des œuvres complètes de Victor Hugo,* entreprise par François Flameng pour l'édition *ne varietur Hetzel-Quantin,* vient enfin d'être terminée par la publication de la **dixième série** de dix gravures éditées par la librairie L. Hébert, ancienne maison Houssiaux. (Chaque série : 15 francs.)

J'ai dit en toute sincérité, lors de l'apparition de ces planches, ce que je pensais du talent de M. Flameng en tant qu'illustrateur de Hugo; la dernière série ne me fera pas me déjuger. Je pense encore que, de toutes les illustrations générales de l'œuvre de Hugo, celle de François Flameng est la seule qui mérite attention et qui présente dans son ensemble une véritable com-

préhension du génie de Hugo. On ne tera peut-être jamais mieux.

Le Cercle de la librairie et de l'imprimerie de Bruxelles, vient de nous faire parvenir un exemplaire du **Livre Belge** publié à l'occasion du grand concours international de Bruxelles en 1888.

Le Livre belge est un grand volume in-4°, d'ordre très composite, où viennent concourir les typographies diverses, les impressions multicolores, les procédés de reproductions en relief et en creux, les tirages les plus curieusement cherchés, les combinaisons lithographiques, les spécimens de fonderies, les types de caractères et aussi, pour aider la mise en œuvre, les écrivains, les poètes, les dessinateurs et les graveurs du pays flamand-wallon.

Je dois constater que la typographie belge m'apparaît comme très en progrès; il se rencontre dans ce livre-album-réclame des chapitres si bien mis en pages et imprimés avec illustrations en deux tons si habilement tirées que bien des imprimeurs parisiens en tireraient vanité. — Le *Livre Belge* est intéressant à conserver comme document d'époque. — Le cercle de la librairie de Bruxelles en a mis, nous est-il dit, dans le commerce plusieurs exemplaires au prix de 15 fr. Avis aux curieux.

Il ne nous déplaît pas de signaler un cas de décentralisation pour un ouvrage de véritable luxe. C'est ainsi qu'il vient de paraître à Lyon, chez Dizain et Richard, un ouvrage très bien fait à tous points de vue sous ce titre **A travers Lyon** par Monsieur Josse, édition illustrée de 100 dessins par Joannès Drevet, dont 15 grandes compositions hors texte; tirage à 350 exemplaires au prix de 30 fr., plus un tirage de luxe à 45 exemplaires sur japon à 50 et 100 francs.

Il y a dix-huit mois, M. Auguste Bleton, auteur d'une *Petite histoire populaire de Lyon*, présentait au public, sous le pseudonyme aujourd'hui connu de Monsieur Josse, un ouvrage ayant pour titre : *A travers Lyon*, qui obtint un grand succès auprès des curieux d'histoire locale. Cet ouvrage arrivait après beaucoup d'autres publiés sur la ville; mais il offrait l'attrait d'une véritable nouveauté par la forme agréable que l'auteur avait su donner au récit, et par des aperçus ingénieux sur certains points qu'aucun écrivain n'avait encore effleurés.

Le succès de cette première édition, enlevée en quelque semaines, a aussitôt inspiré aux éditeurs l'idée d'en publier une seconde, mais alors en fixant d'une façon plus large et plus complète, par la gravure, ce qui reste du Lyon qui s'en va, et ce qui en a disparu depuis bientôt quarante ans.

MM. Richard et Dizain ont été on ne peut mieux servis dans leur projet, par l'offre spontanée faite par M. Drevet d'illustrer cet ouvrage. Artiste consciencieux et de mérite, il s'est efforcé de faire, pour les quartiers du centre de la ville, ce qui n'avait encore été fait que pour la rive droite de la Saône; c'est dire que plus de la moitié des dessins de cette édition sont complètement inédits.

Dans sa forme actuelle ce livre grand in-8°, *Lugdunensis*, bondé d'illustrations curieuses et très bien venues, demeure digne de la ville qui a su constituer une *Société de bibliophiles* composée jusqu'ici de quinze à vingt membres. Tout bibliophile *Lugdunensis* mettra ce livre dans sa bibliothèque avec autant d'ardeur que les Normands Rouennais collectionnent les publications d'Augé et les eaux-fortes d'Adeline.

Pour nous, peu habitués à découvrir loin de Paris des ouvrages conçus avec goût et exécutés avec art, il nous est agréable d'avoir à envoyer tous nos compliments à MM. Dizain et Richard, les metteurs en œuvre de ce joli livre. O. U.





Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Vente.* — *Bibliographies.* — *Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger.* — *Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Il y a des hommes si grands que l'humanité passe ses successions d'existences à les mesurer. — Balzac serait-il du nombre ? Notre opinion personnelle n'importe ; et il est trop près de nous, — le contemporain de beaucoup d'hommes encore vivants, — pour que nous puissions, en ce qui le concerne, arguer du jugement de la postérité. Toujours est-il que l'Académie française fait de son œuvre le sujet du concours pour le prix d'éloquence, qu'on le traduit et le commente à l'étranger, et qu'à Paris, et même à Tours — son pays ! — on est en train de lui dresser des statues.

A voir le nombre d'effigies et simulacres consacrés à des célébrités douteuses — politiciens ou soldats, — on ne se douterait pas des difficultés qui s'élèvent dès qu'on cherche à faire les honneurs du marbre ou du bronze à quelque homme supérieur par la science, l'art ou la pensée. Il est question de deux statues pour Balzac, l'une à Paris, confiée au sculpteur Chapus, et pour les frais de laquelle il manque une dizaine de mille francs ; l'autre à Tours, faite par M. Fournier, mais refusée par le comité qui en a donné la commande, pour la raison qu'on lui fournit un Balzac trop rêveur et trop triste. Quant à la statue parisienne, c'est, comme disait Buffon, une autre paire de manches. Si l'on n'a pas tout à fait de quoi la payer, il semble qu'on ne sache pas du tout où la placer. Tour à tour on a proposé la place de l'Opéra, la place du Palais-Royal, la cour d'Orléans, cet espace stagnant, toujours vide, gris et mort, laissé par le remous parisien entre le derrière du Théâtre-Français et les maisons du coin de la rue Richelieu et de la morne rue Montpensier. On vient pourtant de faire, nous assure-t-on, un choix définitif : la galerie d'Orléans, en face la maison Dentu. Les raisons qui militent en faveur de ce choix, lequel, on nous le fait savoir, peut paraître singulier, sont, paraît-il, à la fois littéraires et artistiques. Au Palais-Royal, Balzac se trouvera sur l'emplacement des célèbres galeries de bois qu'il s'est souvent plu à décrire ; il sera au milieu de son Paris, et cela est bien fait pour contribuer à le rendre heureux dans la *post-existence de son être intérieur,* puisqu'il a pris la liberté de « forger ce mot nouveau pour rendre un effet innomé. » D'autre part, dans la galerie d'Orléans, la statue de M. Chapus sera à l'abri des intempéries. Placé sur un socle peu élevé et représenté assis, Balzac sera mieux vu du public, tout à fait à la portée de l'œil et de la main, ce qui nous le rendra, sans doute, plus familier. D'ailleurs, — et il n'y a rien à objecter là contre, — les plus belles statues de Florence sont ainsi installées dans des galeries ou sous des *loggias* (nous respectons scrupuleusement l'orthographe italienne du journal auquel nous empruntons ces topiques arguments).

Le marbre de M. Chapus, le bronze de M. Fournier, Balzac triste ou Balzac assis, tout cela, en somme, est assez indifférent à la gloire du littérateur toujours debout, qui porta, dans son cerveau tout un monde et l'en fit sortir, qui fut à la fois le Diderot et le Rabelais de ce siècle, et qui, en outre de leur verve, de leur imagination, de leur vie débordante, de leur esprit hilare, paradoxal et miraculeusement sensé, eut au plus haut degré l'intuition mystique et sait en-

core, mieux que pas un, nous ouvrir des perspectives illimitées sur l'inconnu.

C'est ce côté de l'esprit de Balzac qui, en ce moment, préoccupe surtout la critique à l'étranger. Miss Katharina Prescott Wormeley a entrepris de traduire en anglais *la Comédie humaine*. Elle en a déjà donné plusieurs volumes qui témoignent de la sympathie la plus intelligente, et d'un talent simple et énergique à la fois. Après avoir rendu avec bonheur quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus populaires de Balzac, *le Père Goriot, César Birotteau, Eugénie Grandet, le Cousin Pons, Modeste Mignon*, elle s'est attaquée aux livres inquiétants, où, sans rien perdre de sa puissance d'observer et de rendre le réel, Balzac prolonge, si je puis dire, ce réel jusque dans les rêves des illuminés. Hier elle traduisait *la Peau de chagrin*; aujourd'hui, avançant d'un pas encore dans l'œuvre ésotérique du maître, elle donne au public anglo-saxon *Louis Lambert*[1].

Dans ce travail ardu, il est vrai, elle ne s'aventure point sans aide. Mr. George Frederic Parsons prend à tâche, en une longue introduction, d'initier le lecteur au sens caché, ou plutôt enveloppé, dans l'étude psychologique de ce cérébral exalté qui finit par communiquer à un profane le respect de sa prétendue folie et le sentiment de l'au-delà. Comme le dit un journaliste américain, qui a tourné, et retourné, et sucé jusqu'à sa dernière parcelle de substance l'os médullaire, ceux-là seuls peuvent prendre Louis Lambert pour un fou, qui veulent s'éviter la peine de chercher au delà de la surface, quel que soit le prix de la recherche. Dans *la Comédie humaine*, Balzac a étudié successivement tous les types de l'humanité : ceux qui sont au-dessous de la moyenne, ceux qui ne la dépassent pas, et ceux qui s'élèvent au-dessus. Louis Lambert est le représentant le plus complet de ces derniers. En lui le corps est subordonné à l'esprit. Ses facultés et ses aspirations le rendent impropre à l'existence matérielle. Il voit les basses et sordides influences qui gouvernent la majorité des hommes, et il les dédaigne. Il se révolte contre l'injustice chronique que l'intérêt personnel et la rapacité engendrent et perpétuent. Il ne trouve, dans cette foire aux vanités qu'a baptisée Thackeray, pas une place, pas un sentier détourné, pas un coin pour le génie qui se respecte. Il s'aperçoit que toutes les portes sont fermées et ne s'ouvrent qu'avec une clef d'or. Il ne saurait y avoir de sympathie, ni même de relations, entre cette grande âme pure et le monde corrompu, avide, endurci. Et pourtant il est un point où Louis Lambert touche à ce monde. La puissance d'un amour noble et désintéressé paraît devoir l'envelopper et le réconcilier avec le reste des choses. Mais son esprit inquiet l'emporte une fois de plus loin de la terre, dans les abîmes supérieurs d'une vie plus haute, et il est désormais perdu pour l'existence telle que l'entend le commun des hommes.

Aux yeux de l'observateur superficiel, il est fou ; mais l'être intuitif, — et Pauline l'est devenue à force d'amour, — voit au delà. Et c'est pourquoi elle a pris soin de recueillir les paroles qui s'échappent à longs intervalles de la bouche de l'extatique. Car ce serait se tromper étrangement que de croire que ces sentences, incohérentes au premier aspect, ont été mises là par l'auteur comme un trait de folie de plus. Elles contiennent, au contraire, les linéaments de quelques-unes des conceptions les plus grandioses et les plus hardies auxquelles soit jamais arrivé l'esprit humain, et elles donnent comme la substance condensée des plus anciens systèmes cosmiques et théosophiques. La relation est étroite entre certaines de ces doctrines et les théories les plus nouvelles de la science contemporaine. Ce n'est pas que Balzac doive être considéré comme un découvreur de vérités ignorées. Tel n'était point le rôle de Balzac, avant tout romancier. C'est de la littérature, si riche et si peu fouillée, du mysticisme et des sciences occultes, qu'il tirait ses idées. Apollonius de Tyanes, Plotin, Porphyre, le bienheureux de Liguori, sainte Thérèse, Swedenborg sont des noms qui reviennent très fréquemment sous sa plume. Il avait fréquenté leurs écrits, et il en était hanté. Mais il s'en fallait qu'il n'en fût que l'écho servile ou inconscient. Il avait en lui le tempérament, l'intelligence, les facultés spéciales qui font le Voyant. Le développement énorme de la puissance créatrice, si remarquable dans son imagination, le rendait plus propre qu'un autre à pénétrer ces arcanes. L'intuition, si étrangère à tant d'esprits qu'ils en nient souvent l'existence et jusqu'à la possibilité, il la possédait à un degré supérieur. Il ne séparait point l'esprit de la matière; mais il était surtout frappé du côté spirituel des phénomènes vitaux. On trouverait des traces de ces préoccupations dans tous ses ouvrages ; mais c'est dans *Louis Lambert* et, finalement, dans *Séraphita* qu'elles atteignent leur expression suprême, et, suivant la loi qui préside aux productions du romancier, leur incarnation.

1. *Honoré de Balzac*, Translated by Katharine Prescott Wormeley. *Louis Lambert*, with an Introduction by George Frederic Parsons. Boston, Roberts brothers, 1889. Un vol. petit in-8°.

Beaucoup de critiques, et des plus autorisés, ont tellement peu compris le sens vrai de ces deux ouvrages qu'ils se sont étonnés que l'auteur leur ait donné place dans *la Comédie humaine* qui, pourtant, sans eux, serait un édifice privé de couronnement. M. Taine l'a vu assez nettement et l'a dit. Mr. G. F. Parsons profite de la solide traduction de Miss Wormeley pour l'exposer, le prouver et le commenter. On pourra trouver le commentaire un peu long, un peu touffu, trop chargé de comparaisons et de références érudites; mais les lecteurs sérieux qui iront jusqu'au bout ne regretteront pas de s'être ainsi préparés à l'intelligence de l'œuvre de Balzac. Nous signalons cette forte étude aux journaux des théosophes, mages et voyants modernes, *le Lotus* et *l'Initiation*.

Nous l'avons dit et et nous le répétons : la traduction est très remarquable. Mais pourquoi Miss Wormeley prête-t-elle quelquefois un peu de son esprit à Balzac? Il s'est endetté vis-à-vis de bien des gens, le pauvre grand homme; mais il pouvait vivre éternellement désormais, sans ce nouvel et inconscient emprunt. Nous ne ferons pas ce reproche sans l'appuyer d'un exemple. Il est pris à la seconde page du livre. Balzac a écrit : « Lambert dut la protection de cette femme célèbre au hasard, ou sans doute à la Providence qui sait toujours aplanir les voies au génie délaissé. » Miss Wormeley introduit ici ce que nos professeurs de rhétorique appellent « du trait » et, nous le disons à regret, fausse la pensée de Balzac en l'enjolivant : « Louis Lambert owed the protection of this celebrated woman to chance, a means by which Providence often smoothes the way for neglected genius. » Mais nous n'avons pas pour besogne d'épousseter les belles choses, et c'est là un livre qui est beau.

***

« S'il est vrai, dit M. Augustin Cabat dans l'*Éloge de Balzac* auquel l'Académie française a, l'an dernier, décerné le prix d'éloquence, qu'on doive reconnaître à chaque écrivain une faculté maîtresse, Balzac a possédé surtout la volonté. C'est la volonté qui domine dans son œuvre comme dans sa vie, c'est la persévérance dans l'idée, la continuité de l'effort, c'est l'*unité* dans la conception, qui caractérisent l'homme et l'écrivain...

D'autres génies procèdent de l'inspiration ou de la fantaisie. Affaiblissez la volonté chez Balzac et Balzac n'existe pas. Sans cette fixité de la pensée, sans cette tension énergique de ses facultés vers un seul but, l'auteur de *la Comédie humaine* ne dotait pas les lettres françaises de son œuvre prodigieuse. »

Cette observation, dont la justesse ressort avec évidence de l'ensemble de la vie et de l'œuvre de Balzac, prend une force nouvelle quand on se rappelle que Louis Lambert avait composé, dès le collège, un *Traité de la volonté*.

***

De Balzac à Molière la transition se fait sans effort. L'un a mis la comédie humaine dans ses romans, l'autre a mis l'humanité dans sa comédie. Le premier trouve déjà des commentateurs et faiseurs de glose; le second en a depuis deux siècles, dans tous les pays où l'homme a conscience de ses passions et les étudie. Il partage avec Shakespeare la gloire, si rare, d'être à la fois un poète national et universel. Nul des modernes n'a ce privilège au même degré. Shakespeare et Molière ont inspiré, inspirent tous les jours un nombre prodigieux d'écrits. D'aucuns trouvent qu'ils en inspirent trop, et en ajoutent de nouveaux en cherchant à prouver leur dire. C'est ainsi qu'à propos du dîner qui s'est donné chez Corazza à l'occasion de la disparition du *Moliériste*, lequel, comme nous l'avons annoncé, suspend sa publication, M. Simon Boubée consacre un article, dans la *Gazette de France* (17 janvier), à reprocher aux critiques qui se sont exclusivement voués à Molière d'avoir tant fouillé la vie du grand écrivain qu'ils ont fini par la rendre plus problématique qu'elle ne l'était du temps de Grimarest. Il va plus loin, et les accuse d'avoir « voulu pénétrer si avant dans les profondeurs de sa pensée qu'on a fini par n'y plus voir goutte. »

C'est affaire aux moliéristes de se défendre. Ils ont bec et ongles pour cela. Il suffit pour s'en convaincre de lire dans le numéro de février (l'avant-dernier, croyons-nous) de leur journal un article où un moliériste dissident, M. A. Baluffe, est disséqué, rabroué et houspillé de la belle manière. Nous imaginons que M. Baluffe n'est point, de son côté, beaucoup plus tendre pour ceux qui diffèrent de lui dans la façon d'adorer le même Dieu. Sans prendre parti dans une querelle où les ressentiments personnels semblent avoir une trop grosse part, nous avons grand plaisir à appeler l'attention sur quelques pages intitulées *Jean Hesnault ou le véritable Alceste de Molière*, que M. A. Baluffe a publiées dans la *Nouvelle Revue* (janvier). Jean Hesnault faisait, avec Molière, Chapelle, Cyrano de Bergerac, partie du groupe fameux des *libertins* auxquels Gassendi avait donné des leçons de philosophie. On ne le connaît

guère que par son très fameux et très beau sonnet contre Colbert :

Ministre avare et lâche, esclave malheureux...

Qui a lu ses œuvres, publiées en 1670? Beaucoup de nos lecteurs, sans doute, parce que ce sont gens qui lisent tout. Pourtant, même parmi ceux-là, s'en trouvera-t-il quelques-uns pour qui le sonnet suivant, exhumé par M. Baluffe, sera comme une révélation.

J'aimay de tout mon cœur l'indigne Célimène.
Autant que je le dû je luy garday ma foy,
Et, si l'amour tout seul avoit régné sur moy,
Nul autre objet n'eût fait mon plaisir ny ma peine.

Tu régnas à ton tour, ô fortune inhumaine!
Et tu me fis gémir sous ton inique loy.
Olympe m'aida seule à lutter contre toy,
Et conquit mon amour en combattant ta haine.

Quand au fort des malheurs dont tu vins m'accabler
Célimène cherchoit de quoy se consoler,
Olympe nourrissoit une douleur mortelle.

Ta rage salutaire ainsi m'ouvrit les yeux.
Mon cœur à mes despens apprit à choisir mieux,
Et, pour devenir juste, il devint infidèle.

Sur ce sonnet et sur d'autres indices épars, mais qui lui paraissent très probants et qu'il présente comme tel au public, M. Baluffe échafaude son système de l'identification d'Alceste avec Jean Hesnault. Nous n'y contredirons point; mais, d'un autre côté, nous ne saurions nous déclarer convaincu — si ce n'est de l'ingéniosité, de l'érudition, de la libre allure, de l'ardeur et de l'esprit de ce critique moliéresque que *le Moliériste* excommunie.

***

Pour une œuvre destinée au théâtre, l'excommunication majeure, c'est l'interdiction prononcée par la censure, ou directement par le ministre. Nous ne reviendrons pas sur ce qu'on a dit — car on a dit tout ce qu'on peut dire, — à propos de l'institution à laquelle s'est appliqué le nom gracieux et inquiétant d'Anastasie. Un ministre de l'instruction publique, homme d'esprit, qui toute sa vie l'a détestée et combattue, a eu, ces temps-ci, la coquetterie de s'en servir sans l'aimer. De là l'interdiction de *l'Officier bleu*, pièce dont le sujet est russe, et le héros fort sympathique, assure-t-on, mais que la raison d'État, paraît-il, a commandé de supprimer pour ne pas faire pièce au tzar. Ary Ecilaw, le mystérieux auteur dont nous ne chercherons pas, après le grand reporter Fernand Xau, à soulever le voile, porter un masque étant dès longtemps le privilège reconnu des femmes, — a été sans doute moins frappé de ce coup subit que le directeur du Gymnase, M. Victor Koning, qui avait déjà monté la pièce à grands frais. Du moins n'a-t-elle rien dit ni fait dire, tandis que M. Victor Koning a poussé des cris de paon — sans comparaison, — et écrit, de sa meilleure encre, une belle lettre au ministre.

Sans nous prononcer sur l'opportunité de la mesure ni sur le mérite d'un drame que nous n'avons ni vu ni lu, mais dont les précédentes productions littéraires signées Ary Ecilaw ne sauraient nous donner une bien merveilleuse idée, nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'il ne soit pas possible, en ce temps de démocratie, de retrouver quelque chose de l'Ancienne Comédie grecque, et de porter sur la scène, non pas la caricature ni même la photographie des faits contemporains, mais, sans se départir des précautions de bon goût qui empêchent la critique de dégénérer en outrages personnels, la satire mordante et cinglante à l'occasion, spirituelle et fantaisiste toujours, des égoïsmes qui se gonflent en doctrines, des hypocrisies qui se déguisent en systèmes, des opinions qui sont des tremplins.

***

C'est à un ordre d'idées plus purement littéraires et très heureusement teintées d'archaïsme qu'ont cédé les fondateurs du *Théâtre-Libre-Ancien* qui s'installe rue Rochechouart, dans le local des Fantaisies-Parisiennes et dont les représentations auront lieu d'abord, sauf à les multiplier plus tard, le premier mercredi de chaque mois.

« Au seizième siècle sur des tréteaux, dit le prospectus des fondateurs, au dix-septième sur des scènes infimes, au dix-huitième dans les boudoirs des femmes d'esprit, on a représenté des comédies légères dans lesquelles s'épanouissaient le bon rire gaulois, les raffinements exquis de l'amour, comédies folles ou charmantes, d'une forme toujours remarquable, d'une politesse aimable, d'un art parfait. »

Ce sont ces mille petits chefs-d'œuvre tombés dans l'oubli ou relégués dans les bons coins des bibliothèques des curieux, que le *Théâtre-Libre-Ancien* se propose de ressusciter. Il fera revivre de la vie scénique les deux farces de Molière, le *Médecin volant* et la *Jalousie du Barbouillé*, le vrai *Maître Pathelin*, le *Cuvier*, le *Pédant joué* de Cyrano, *Don Japhet d'Arménie* de Scarron, la *Veuve* de Pierre Corneille, la *Courtisane amoureuse* de Carmontelle, les *Rivales* de Quinault, les *Grisettes* de Champmeslé, l'*Homme à bonnes fortunes* de Baron, le *Chevalier à la mode* de Dancourt, *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux, l'*Amour Castillan* de Lachaussée, la *Devineresse* de Th. Corneille, le *Deuil* d'Hauteroche, la *Pupille* de Fagan, *Co-*

catrix de Collé, les ***Huit Mariannes*** de Piron, ***Madame Angot*** de Maillot, etc., etc.

Il est entendu que le *Théâtre-Libre-Ancien* n'accepte pas de spectateurs payants, que c'est ce que les Anglais appelleraient un *private Theatre*. Toutefois les membres fondateurs acceptent, à titre de subventions, les sommes qu'on veut bien leur faire parvenir, et remercient d'avance les particuliers qui offriront à une tentative toute artistique des subsides que l'État lui refuserait probablement.

La première représentation, composée de *la Jalousie du Barbouillé*, de *la Courtisane amoureuse* et d'*Isabelle grosse par vertu*, de Gueullette — le programme l'attribue à tort à Fayan — a eu lieu, et a eu assez de succès pour faire croire que le nouveau-né est viable.

Un essai de cette nature a tous les droits aux encouragements et à la publicité du *Livre*.

***

Une représentation d'un genre plus pompeux et solennel s'est donnée récemment sur un autre théâtre. M. Jules Claretie a été reçu officiellement à l'Académie française par M. Ernest Renan (21 février). La cérémonie empruntait à la personnalité et au talent des deux principaux acteurs un intérêt plus vif que celui de la plupart des réceptions académiques. Les deux discours sont à lire; mais tout le monde les a lus; tout le monde a goûté le plaisir et fait les réflexions qu'ils donnent et suggèrent. Contentons-nous de faire nos réserves sur ce que M. Renan dit du roman contemporain, qui, d'après lui, est condamné à l'oubli parce qu'il ne donne pas une règle morale pour la conduite de la vie et que, dès lors, il est sans but et sans portée utile. L'arrêt est, sans doute, piquant dans un discours qui s'adresse à un homme qui doit une grande partie de sa renommée et une bonne moitié du fauteuil académique où M. Renan l'invitait officiellement à s'asseoir, à son talent et à ses œuvres de romancier. Mais nous ne sommes pas bien sûr que toute œuvre d'art, même dans le domaine littéraire, qui n'offre pas une règle morale pour la vie, soit destinée à périr. Quelle est donc la règle morale qu'offrent les contes de Bocace, ceux de La Fontaine, les *Tales of Canterbury* de Chaucer, la *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, et bien d'autres livres dont la vigoureuse longévité ne paraît pas près de s'éteindre? Et d'ailleurs nous ne sommes pas plus sûr, déclarons-le, qu'il ne se dégage pas une philosophie, une loi esthétique et éthique, une règle morale pour la vie, comme dit M. Renan, du roman contemporain. Nous croyons plutôt le contraire; mais l'espace et le temps nous manquent également pour une recherche qui aurait tant d'intérêt.

***

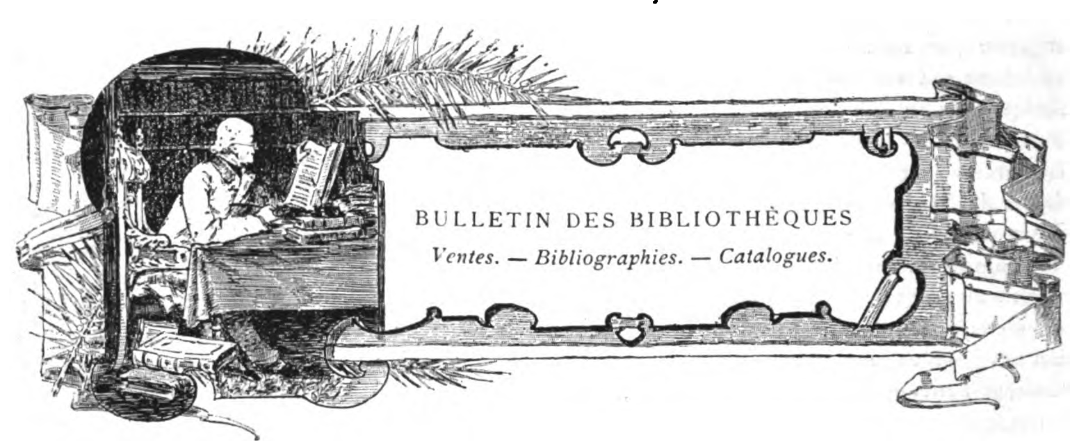
Une autre réception aura lieu le 4 avril. M. Henri Meilhac en sera le héros. Il prend le fauteuil de son ami et collaborateur, M. Labiche, si nous ne nous trompons. Le vaudeville à l'Académie, tel est le sujet qui s'impose à lui, et que nul n'est plus en situation de bien traiter.

***

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 18 janvier, a entendu une lecture faite par M. Révillout, conservateur adjoint au musée du Louvre, sur un nouveau discours de l'orateur grec Hypéride, qu'il vient de découvrir. Depuis l'incendie, par les Turcs, de la bibliothèque de Mathias Corvin, où l'œuvre du célèbre rival de Démosthènes se trouvait en entier, on ne possédait plus rien de lui. Il y a peu d'années, on a retrouvé quelques pages qui sont actuellement en Angleterre. M. Révillout vient de faire acheter pour le Musée du Louvre un papyrus qui contient, en seize colonnes, un des meilleurs plaidoyers qu'Hypéride ait prononcés. Longin, dans son traité du *Sublime*, n'en cite que deux : celui-ci et la défense de Phryné. Cette découverte a inspiré à M. Edmond Petit, de l'*Estafette* (26 janvier), un alerte et charmant article, où il rappelle que cet Hypéride « devant l'aréopage ne se gêna pas pour arracher à Phryné son *péplum*, — et un acquittement aux juges, émerveillés par les formes sculpturales de l'audacieuse pécheresse. » Et il ajoute : « Jusqu'ici, l'on ne connaissait d'Hypéride que ce beau mouvement d'éloquence, d'autant plus beau qu'il était un hommage rendu à la beauté. Aujourd'hui, on peut apprécier sa prose, et l'on comprend qu'on ait joint son nom à celui de Démosthène. Avec quelle verve, avec quelle connaissance du cœur humain, il met au jour les artifices de l'hétaïre Antigone, qui a aidé le parfumeur Athénogène à vendre sa boutique, rendez-vous du monde galant, à un naïf effrontément dupé. Il la montre se pavanant sur l'*Agora* pour rencontrer sa victime, l'endoctrinant, l'emmiellant, le captivant, et, en échange de ses faveurs, lui faisant signer un acte d'achat avec promesse de payer le passif commercial. Et il peint le désespoir de son client, qui verse deux mille huit cents francs pour acquérir la boutique, et qui se trouve en face d'une note montant à vingt mille francs, pour régler la totalité des dettes contractées par Athénogène, depuis sa plus tendre enfance! Pauvre client! Il a été volé sur le prix d'achat, sur la marchandise

de la parfumerie et sur celle de l'effrontée Antigone, par surcroît. »

M. Révillout, qui a donné à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la traduction de son papyrus, a surtout étudié cet important document au point de vue du droit comparé. On peut croire qu'au point de vue des mœurs et de la vie sociale en Grèce à l'époque macédonienne, l'étude n'en serait ni moins profitable, ni surtout moins piquante. B.-H. GAUSSERON.



FRANCE

Dans le dernier recueil que M. X. Marmier a publié sous le titre de *Voyages et Littérature*, il a eu soin de comprendre un article intitulé *la Bibliothèque Sainte-Geneviève en 1847*, plein d'anecdotes et intéressant, en outre, comme document et comme élément de comparaison. C'est ainsi qu'il rappelle que le poète danois Holberg raconte que, pendant son séjour à Paris, en 1725, il visita la bibliothèque des avocats au parlement, et y trouva les fonctions de bibliothécaire remplies par une vieille femme qui filait sa quenouille et une jeune fille qui ouvrait les armoires.

Les annales de la bibliothèque de l'abbaye de Sainte-Geneviève remontent loin dans l'histoire. Elle fut d'abord pauvre en livres et riche en manuscrits. Mais, au XVIIe siècle, le cardinal de la Rochefoucauld, abbé commendataire et réformateur de Sainte-Geneviève, y fit apporter 500 à 600 volumes de sa collection particulière. D'année en année, la bibliothèque s'accrut, grâce au zèle intelligent des Fronteau, des Lallemand, des du Molinet. En 1665, elle comptait déjà sept à huit mille volumes. En 1675, il fallut la transporter dans un local plus vaste (la galerie au-dessus de la chapelle). En 1709, le cardinal Le Tellier lui légua 16,000 volumes de choix. Elle fut aussi singulièrement augmentée par le studieux et pieux Louis d'Orléans, fils du Régent.

A l'époque où M. Marmier écrivait cet article, la bibliothèque Sainte-Geneviève comptait déjà 150,000 volumes et 2,000 manuscrits. Parmi ses plus éminents administrateurs, il cite, avant la Révolution, Pingré, Mercier Saint-Léger; et depuis, Daunou, Lechevalier, Dussault, Campenon. Ajoutons-y, de nos jours, MM. Ferdinand Denis, H. Trianon, V. Develay, et M. X. Marmier lui-même.

Le musée historique de la Ville, installé à l'hôtel Carnavalet, s'est enrichi récemment des acquisitions nouvelles destinées à figurer dans les galeries en construction qui seront inaugurées pendant l'Exposition.

Il a acquis notamment une bonne partie de la collection de M. Bonnardot, l'historien des plans et enceintes de Paris, des peintures sur bois, des dessins-aquarelles représentant des monuments disparus ou des faits importants sur les édilités parisiennes; des estampes, des plans très rares.

La vente de la bibliothèque de l'abbé Bossuet a permis d'acquérir de nombreux statuts de corporations d'arts et métiers, des pièces sur les entrées solennelles et les fêtes publiques et des dossiers sur les églises et communautés, entre autres : le livre des ordonnances de la juridiction de la prévôté des marchands, gothique de 1528, avec figures sur bois enluminées.

A ce propos, notre ami et collègue, M. C. Gabillot, nous permet avec une bonne grâce dont nous avons d'autant plus de plaisir à le remercier ici que nous la connaissons depuis longtemps, de puiser, dans la savante et curieuse étude qu'il donne au *Courrier de l'art* sur les *Collections historiques de la ville de Paris à l'hôtel Carnavalet*, ce qui se rapporte plus particulièrement à notre objet spécial, les livres.

« Vers 1742, un sieur Baisé, conseiller de Ville, avait réuni dans sa maison de la rue Saint-Antoine une importante collection de documents

relatifs à l'histoire et aux monuments de Paris. Antoine Moriau, son ami, procureur du roi et de la Ville, acquit cette collection, l'installa dans son appartement de l'ancien hôtel d'Angoulême, rue Pavée, au Marais, l'enrichit considérablement, et, par son testament de mai 1759, en fit don à la Ville, pour en former une bibliothèque publique; à la condition, porte le testament, « que le tout passe dans la bibliothèque sans pouvoir en sortir par vente ou autrement ». Ce fut là l'origine de la première bibliothèque historique de la Ville, qui fut ouverte au public en 1760, dans l'appartement même qu'occupait Antoine Moriau à l'hôtel d'Angoulême[1].

« La municipalité tint à honneur de contribuer à l'accroissement de la bibliothèque naissante. Dans ce but, elle acheta successivement la bibliothèque du premier bibliothécaire, Bonamy, celle de l'avocat Tauxier, le fonds de cartes et de travaux topographiques laissé par l'abbé de Lagrive, géographe en titre de la Ville, et dont les cuivres sont aujourd'hui à la chalcographie du Louvre. A ces achats, s'ajoutérent des donations faites aux mêmes conditions que celle de Moriau, telles que celle de l'abbé de Livry, évêque de Callinique, celle du prévôt des marchands, Le Peletier de Morfontaine, etc., et enfin des acquisitions annuelles, faites régulièrement, au moyen de fonds légués par des donateurs ou attribués par le bureau de la Ville.

« En 1772, les administrateurs, jugeant trop élevé le loyer de l'hôtel d'Angoulême, la translation de la bibliothèque dans un autre local fut résolue. Les Génovéfains de la culture Sainte-Catherine étaient, depuis l'expulsion des jésuites, en possession du couvent de cet ordre, situé rue Saint-Antoine (aujourd'hui lycée Charlemagne). On loua aux Génovéfains le local de l'ancienne bibliothèque de la maison des jésuites; le personnel et l'organisation primitive furent conservés, et la bibliothèque fonctionna paisiblement dans ce nouveau local jusqu'en 1789.

« Les événements de cette époque la firent passer sous la dépendance de la mairie de Paris. Le nouvel ordre de choses ne pouvait lui être nuisible, et elle traversa, sans en souffrir, les temps orageux de la Révolution, sous la direction du bibliothécaire Ameilhon.

« Ameilhon, ancien abbé défroqué, « ne paraît pas avoir été beaucoup plus fidèle au sacerdoce professionnel qu'au sacerdoce religieux[1] ». Estimable par sa science, sinon par son caractère, il fit partie de l'Institut à sa création, et fut chargé d'organiser la bibliothèque des nouvelles académies républicaines. On avait songé, à cet effet, à la bibliothèque de l'Arsenal, confisquée sur le comte d'Artois, frère du roi, après l'émigration de ce prince; mais Ameilhon trouva une combinaison plus profitable à ses intérêts : ce fut de proposer la réorganisation de la bibliothèque de l'Arsenal, de s'en faire nommer bibliothécaire avec des avantages supérieurs à ceux que lui valait son ancien titre, et de faire attribuer à l'Institut la bibliothèque de la Ville. Les choses furent ainsi faites, et, par arrêté du Directoire du 27 ventôse an V, la bibliothèque de la commune fut mise à la disposition de l'Institut des Lettres, Sciences et Arts, et le ministère de l'intérieur chargé de pourvoir au transport et à l'installation. L'arrêté a un curieux post-scriptum : « *Le présent arrêté ne sera point imprimé*, » qu'il importe de remarquer[2].

« Tel fut le sort de la première bibliothèque de la Ville de Paris.

« Cette bibliothèque, ainsi confisquée, fut remplacée par la bibliothèque de l'École centrale du département de Paris, qu'on établit à l'aide de prélèvements opérés dans divers dépôts littéraires, et qu'on installa à la place de la première dans l'ancien couvent des jésuites. Les écoles centrales de départements ayant été supprimés par arrêté du 5 pluviôse, an XI, la bibliothèque de l'école du département de Paris reprit son titre de bibliothèque de la Ville, mais sans recouvrer les richesses qu'elle avait perdues. Elle ne comptait alors que quelques milliers de volumes. Lors de l'organisation de la préfecture de la Seine, on songea à la reconstituer plus sérieusement et à la doter, et on l'installa dans un local loué à l'hôtel des Vivres, toujours rue

1. On peut trouver des détails relatifs à cette première bibliothèque dans un rapport de M. le conseiller municipal Chassaing, rapporteur pour 1888 des exercices concernant les Bibliothèques et Musées de la Ville, et surtout dans un ouvrage de M. L.-M. Tisserand, chef de bureau des Beaux-Arts et Travaux historiques à la Préfecture de la Seine, intitulé : *la Première Bibliothèque de la Ville de Paris* (*1760-1797*), avec les preuves extraites des Archives nationales et des papiers de la Ville.

1. Rapport de M. le conseiller municipal Chassaing.

2. Ces faits ont été signalés au Conseil municipal, en 1885, dans un rapport de M. le conseiller Lamouroux. Il y a actuellement un débat ouvert entre le préfet de la Seine, représentant la Ville, et le ministre de l'Instruction publique, représentant l'État, au sujet de la revendication de cette bibliothèque. En cas de procès, la Ville ferait vraisemblablement valoir les deux points suivants : 1° l'arrêté du Directoire est illégal, n'ayant pas été promulgué; 2° il ne saurait y avoir prescription, une propriété communale étant inaliénable.

Saint-Antoine Elle y resta jusqu'en 1817, année où le comte de Chabrol la fit transporter à l'Hôtel de Ville, dans les salles dites de Saint-Jean, édifiées sur les dépendances de l'ancienne église de Saint-Jean en Grève. Transférée temporairement quai d'Austerlitz, pendant les travaux d'agrandissement de l'Hôtel de Ville, terminés en 1845, elle prit, en 1846, possession du nouveau local qu'on lui avait ménagé sous les combles de l'Hôtel de Ville; elle comptait alors 50,000 volumes. Elle resta là jusqu'en 1871, sans faire beaucoup parler d'elle, et pour cause, la mauvaise organisation des services en ayant éloigné peu à peu les lecteurs. En 1871, elle était riche de plus de cent mille volumes; on sait qu'elle fut anéantie dans l'incendie de l'Hôtel de Ville. »

Parmi les pertes irréparables dues à la même cause, « il faut citer le magnifique missel de Juvénal des Ursins, manuscrit à miniatures du xv[e] siècle, cédé par M. Firmin-Didot au prix coûtant de 36,000 francs; les papiers de Beffara contenant des notes sur toute l'histoire du théâtre en France; plusieurs registres des rapports secrets du lieutenant de police sur les intrigues galantes de Paris, et différant par la date de ceux qui sont aujourd'hui à l'Arsenal; des plans originaux de Nicolas Ledoux, architecte des Petites-Écuries, etc. Il fallait reconstituer, pour la troisième fois, cette malheureuse bibliothèque. M. Jules Cousin, nommé conservateur de la seconde, après le 4 septembre 1870, offrit en don, pour commencer, sa bibliothèque personnelle, composée de 6,000 volumes et 8,000 estampes relatifs à l'histoire de Paris; il demanda et obtint, pour l'avenir, la division de la nouvelle bibliothèque en deux sections : la section administrative, qui resterait à l'Hôtel de Ville, et la section historique, destinée plus particulièrement au public, qui serait installée à l'hôtel Carnavalet. Moins de trois ans après, le 1[er] janvier 1874, cette nouvelle bibliothèque, riche de 23,000 volumes et de 15,000 estampes relatives à l'histoire de Paris et à la Révolution, ouvrait ses portes au public. Elle compte aujourd'hui 80,000 volumes, 60,000 estampes, 23,000 médailles et une belle collection d'anciens plans. Elle est ouverte tous les jours non fériés. Depuis 1880, elle est réunie au Musée historique. »

La bibliothèque du Conservatoire vient de s'enrichir du manuscrit d'une des plus belles sonates de Beethoven. Nous empruntons à M. Charles Darcours quelques renseignements sur cette importante acquisition.

« Le manuscrit dont M. René Baillot, le fils du grand Baillot, vient de faire en quelque sorte don au Conservatoire, est celui de la sonate en *fa* mineur, œuvre 57, qui, par la grandeur des idées, par la beauté de la forme et la richesse des développements, résume le génie de Beethoven arrivé à son apogée. La pièce est donc doublement précieuse, car non seulement on y retrouve les caractères par lesquels la main du maître a fixé sa pensée, mais cette pensée était magnifiquement inspirée et elle a produit un chef-d'œuvre.

« Le manuscrit se compose d'un petit cahier de quarante-deux pages, de format oblong, dit à l'italienne; les pages sont réglées à douze portées; la reliure est des plus simples et fatiguée.

« L'écriture de Beethoven est un peu maigre; elle est très rapide. Nombre de fois, lorsque la portée n'est pas assez longue pour que la mesure commencée puisse y tenir, le maître la prolonge par des petites lignes qui s'en vont en haut ou en bas, selon que sa main est poussée, mais qui ne se rapprochent que rarement de l'horizontale. Les barres de mesure sont tracées de droite à gauche, et toute l'écriture musicale elle-même incline à droite, ce qui, croyons-nous, ne se voit que fort rarement dans la copie de musique. En résumé, malgré sa clarté dans certaines parties, le manuscrit est difficile à lire, à cause du grand nombre de « points » que nécessite la mesure à 12/8, ainsi que par suite des abréviations et de la confusion qu'amènent quelques ratures hâtivement indiquées.

« Une des pages du manuscrit a subi une petite mutilation que l'on peut, à la rigueur, attribuer à un accident, mais qui semble plutôt avoir été intentionnelle. Les huit premières mesures de l'*andante*, formant la première ligne du haut de la page, ont disparu. Elles ont été remplacées par une ligne de copie, fixée sur la page avec de la colle, copie dans laquelle, il faut le reconnaître, on n'a point cherché à imiter l'écriture de Beethoven.

« Le manuscrit de Beethoven, en bon état sous tous les autres rapports, porte, à toutes les pages, des maculations qui ont pénétré le papier de part en part, heureusement sans détériorer l'écriture en aucun endroit. A ce sujet, nous laisserons parler M. Baillot lui-même, qui, il y a quelques années, a donné, dans *le Ménestrel*, des détails relatifs au précieux autographe :

« Beethoven composa cette sonate vers la fin « de septembre 1807, pendant un séjour de quel- « ques mois qu'il fit dans les terres du prince de « Lichnowsky. En revenant à Vienne, il fut as- « sailli en route par une pluie d'orage qui trans- « perça la malle qui contenait ses effets ainsi que « son manuscrit.

« Le lendemain de son arrivée, il vint visiter

« ses amis, M. Bigot et sa femme, la célèbre pia-
« niste dont le souvenir est resté cher à ceux qui « ont vécu au commencement de ce siècle.

« Alors, dans tout l'éclat de son talent, Mme Bi- « got, environnée des artistes les plus illustres « de cette époque, exécutait dans des soirées « intimes, avec Baillot, Delamarre, Auber, etc., « les sublimes concertos de Mozart, qui, jusque- « là, étaient complètement inconnus en France.

« Beethoven, disons-nous, arrive chez Mme Bi- « got et lui montre en riant la sonate encore toute « mouillée, qu'elle examine, dont le début la « frappe, et qu'elle se met à jouer sans hésiter. « Beethoven fut surpris de voir que Mme Bigot « n'était pas un instant arrêtée par les fréquentes « ratures et les changements qu'il y avait faits. « C'est alors qu'elle le pria de lui faire don de ce « manuscrit; Beethoven y consentit et le lui rap- « porta fidèlement après l'avoir fait graver.

« Après la mort de cette célèbre artiste, le « manuscrit resta de longues années entre les « mains de M. Bigot. L'amitié dont il nous ho- « norait, que nous ne pouvons nous rappeler « sans émotion, et la conviction qu'il avait de « notre admiration passionnée et de notre pro- « fond respect pour ce précieux manuscrit, le « décidèrent, dans les dernières années de sa « longue carrière, à s'en dessaisir en notre faveur, « vers l'an 1852. »

« M. René Baillot se dessaisit à son tour de l'autographe du plus illustre des musiciens en faveur de notre école de musique : on est fier, au Louvre, d'exposer des Raphaël et des Titien; on sera heureux, à la bibliothèque du Conservatoire, de pouvoir montrer aux fidèles de l'art le manuscrit d'un des chefs-d'œuvre de Beethoven. »

Sous le titre : *les Bibliothèques populaires à Paris*, on lit dans le *Gutenberg-Journal* (6 février) :

« On compte à Paris, réparties dans tous les quartiers, environ quatre-vingts bibliothèques populaires, dont un certain nombre ont été fondées et sont entretenues par la Ville. Ces dernières sont installées dans les mairies et dans les principales écoles.

« L'élite des jeunes gens sortis de l'école primaire forme le fond de leur clientèle. Ils s'y instruisent soit en lisant sur place, soit en emportant les ouvrages dans leur famille.

« Il y a, sans compter la bibliothèque Formey, cinquante-huit bibliothèques populaires municipales. Sept arrondissements en ont deux; elles sont au nombre de trois dans huit autres, et de quatre dans les sixième, onzième, dix-septième, dix-huitième et vingtième arrondissements.

« Par an, la Ville dépense 112,000 francs pour achat, reliure de livres, matériel et fournitures des bibliothèques municipales populaires, et 97,000 francs pour le personnel chargé d'en assurer le fonctionnement.

« Le nombre des livres lus sur place dans les bibliothèques ou prêtés a été, en 1887, de 1,994,000 et, en 1888, il a dépassé 2,000,000 d'ouvrages.

« En ce qui concerne la nature des livres lus en 1887 (on n'a pas encore le détail de 1888), voici les résultats constatés :

Sciences, arts, enseignement	117.556
Histoire, géographie et voyages	260.478
Littérature, poésie, théâtre	173.235
Romans	580.394
Ouvrages écrits en langues étrangères	6.403
Musique	55.322

« La proportion est à peu près la même dans les bibliothèques populaires libres.

« Dans la plupart des bibliothèques, il y a un fonds d'ouvrages techniques et artistiques, de gravures d'art industriel, propres à développer le goût dans les métiers artistiques et l'habileté professionnelle de nos artisans parisiens.

« De plus, une bibliothèque spéciale pour les jeunes apprentis est installée dans le Marais, rue Béranger, et, dans le dix-septième arrondissement, rue Ampère, il existe, depuis huit mois, une bibliothèque destinée plus particulièrement au prêt des livres et gravures relatifs à l'art industriel.

« Depuis 1878, date à laquelle on a commencé à faire la statistique des lectures dans les bibliothèques populaires privées et municipales, à fin 1888, le nombre des livres lus ou prêtés dépasse sept millions et demi. Les romans entrent dans ce chiffre pour 48 pour 100.

« C'est le deuxième arrondissement qui lit le plus.

« A côté de ces bibliothèques de quartier, il faut réserver une place à part à la grande bibliothèque spéciale d'art industriel, dite *Formey*, qui coûte à la Ville 12,000 francs. Située au centre de la fabrication du meuble, 8, rue Titon, elle est ouverte tous les jours, de 1 à 3 heures et de 7 à 10 heures du soir. Les dimanches, elle reçoit les lecteurs de 9 heures à midi et de 2 à 5 heures.

« La clientèle de cet établissement emporte presque toujours les gravures ou livres qui s'y trouvent. Ce public spécial, qui cherche souvent une utilisation immédiate des riches éléments qu'on met à sa disposition, attache naturellement

beaucoup plus d'importance aux ouvrages qu'il peut emporter qu'à ceux dont il ne peut prendre sur place qu'une communication rapide.

« Les emprunteurs infidèles sont excessivement rares, et l'inconvénient qui résulte du transport des ouvrages est largement compensé par les grands services que rend à toutes les industries du meuble le prêt à domicile des modèles, gravures et livres d'art industriel.

« Les bibliothèques populaires libres fonctionnent à l'aide de dons, de subventions municipales et de cotisations des sociétaires. Ces cotisations sont, en général, de cinquante centimes par mois pour les hommes, et de vingt-cinq centimes pour les femmes. On y fait de nombreuses conférences publiques et gratuites, quelques-unes font des concours entre leurs jeunes lecteurs et distribuent des prix aux plus studieux.

« Il y a dix-huit de ces bibliothèques libres à Paris. »

Nous lisons dans *le Bulletin de l'imprimerie :* « Quel est le livre qui a été payé le plus cher ? Voilà une question à poser aux chercheurs bibliomanes. Nous en connaissons un qui a été payé 250,000 francs par le propriétaire actuel, qui n'est autre que le gouvernement allemand. C'est un missel, don du pape Léon X à Henri VIII d'Angleterre, avec parchemin conférant à ce dernier le titre de « défenseur de la foi ». Charles II en fit présent aux ancêtres du fameux duc de Hamilton, dont les descendants mirent, il y a quelques années, la bibliothèque en vente entre les mains de Sotheby, Wilkinson et Hodge, de Londres. Le livre dont on a offert le plus est une bible en hébreu que possédait le Vatican. En 1512, les juifs de Venise offrirent au pape Jules II d'acheter cette Bible, si volumineuse qu'il fallait deux hommes pour la transporter, et de la payer son pesant d'or ; or elle pesait 325 livres, ce qui la mettait à 500,000 francs. Jules II avait alors grand besoin d'argent pour soutenir la « Sainte Ligue » contre le roi de France Louis XII. Il refusa cependant. »

Les ventes d'autographes ont repris de l'importance ce mois-ci. Le 6 février une vacation vraiment intéressante a eu lieu à l'hôtel Drouot, sous la direction de l'expert bien connu, M. Étienne Charavay. Il a dû gémir en adjugeant pour 55 francs une longue lettre d'Henry Murger, dans laquelle l'auteur de *la Vie de Bohême* expose à un de ses amis sa triste situation et sa vie misérable, avec des détails curieux sur ses travaux, ses projets, ses espérances et ses amours. En voici les principaux passages :

« Paris, le 22 septembre 42.

« Mon cher Noël,

« Pardon et mille fois pardon si je n'ai pas répondu à ta lettre omnibus du mois d'août et d'abord tranquillise-toi à son égard, nous l'avons parfaitement reçue. Mais j'ai eu depuis mille et mille tracas incessants qui ne m'ont pas laissé un instant à moi, ou, si j'avais une heure d'inaction, j'étais tellement abattu que je n'avais pas la force d'écrire, et cela était et est encore à un tel point, que je n'ai pas même terminé un article promis à Bouché et qui me doit être payé ainsi que mon *Stabat ;* à propos de Bouché, il est enchanté de ton *Cerf-Volant* et le veut imprimer...

« Quant à moi, à peu de chose près, je suis toujours à peu près dans la même position, et peu s'en est fallu qu'elle ne devienne encore cent fois pire. Il y a quinze jours, voyant que mon patron ne me payait pas mes appointements, je les lui réclamai ; juge de ma surprise, il me répondit qu'il me les avait payés. Après une telle réponse, qui était une accusation directe de déloyauté, j'opposai nécessairement une négation formelle, et je lui fis savoir que je ne voulais plus rester chez lui après ce qui arrivait. Après deux jours de pourparlers, il se ressouvint après qu'il ne m'avait point payé et me pria de tout oublier.

« Pendant ces événements, on m'avait indiqué une place où soi-disant le Pactole allait s'ouvrir devant moi ; j'y courus. L'on m'offrit tout simplement le logement et 800 francs d'appointements avec espoir d'augmentation, et il fallait tenir la correspondance du patron, qui est juge au tribunal de commerce et marchand de toile en gros, de plus faire de la comptabilité, rentrer les rouenneries en magasin et déballer les madras. Ces gracieuses occupations commençaient à sept heures du matin, et je fus averti que souvent elles ne finissaient pas. Je remerciai poliment le patron de la barque et je le laissai de côté, lui et son Pactole. Ai-je bien fait? Pourtant, j'ignorais encore si je resterais chez M. de Tolstoï ; d'autre part, en apprenant ce refus, mon père est entré dans une épouvantable colère, et depuis ce jour j'ai brisé toutes relations avec lui. Mon père, du reste, — et que c'est chose triste à dire ! — s'est peu délicatement conduit à mon égard : il m'a vu sans pain, il avait de l'argent à moi et ne m'en a pas offert ; il m'a vu en bottes déchirées et m'a fait comprendre qu'il était peu flatté de mes visites, et il a dit pourtant à plu-

sieurs personnes qui me l'ont répété que si j'étais malheureux c'est que je le voulais bien, et qu'il m'avait proposé de me nourrir et de me blanchir pour 10 francs par mois, mais que j'avais refusé, et Dieu sait si jamais il m'a fait une semblable proposition, que du reste je n'aurais pas acceptée. Car je le connais trop pour savoir qu'elle ne m'était pas faite de bon cœur. Ainsi donc, me voilà littéralement orphelin, et face à face avec le sort...

« Voilà trois mois et plus que je ne puis rien faire, que je suis incapable d'écrire vingt lignes raisonnables pour un misérable journal d'enfant, trois mois que, comme un phtisique qui s'en va chercher le soleil, je cherche les émotions quelles qu'elles soient et qu'elles me laissent froid et le cerveau vide sans que rien n'y remue plus qu'une tombe. J'ai tenté aussi de réveiller cette Josaphat de l'intelligence par les moyens matériels ; il est des nuits où j'ai pris jusqu'à six onces de café pour aboutir à me convaincre plus que jamais de mon impuissance et ainsi depuis trois mois, si bien qu'à l'heure présente, je suis tout brisé par l'application de ces moxas qui n'ont rien produit si ce n'est des plaies. Car il est bon que tu saches que j'ai la même maladie qu'a eue le Christ; les symptômes sont les mêmes et se développent plus semblables de jour en jour. Eh bien, malgré tout, je suis trop avancé pour reculer et je me résigne encore à travailler tout l'hiver prochain. Je ne sais si je me trompe, mais je crois avoir ressaisi la veine et me voilà derechef passant les nuits, buvant du café comme Voltaire et fumant comme Jean Bart. J'ai besoin de m'étourdir et le travail seul m'étourdit...

« Quant à moi, mon bon vieux, je continue à faire de l'amour raisonné avec ma blonde Christine et cela par la poste. Je lui écris jusqu'à neuf colonnes de... courriers de Paris et lui parle de tout, excepté d'elle et de moi. C'est une femme dans le genre de la Lafarge à Guilbert, moins spirituelle sans doute, mais au moins ayant quelque tenue et de la considération à laquelle je n'ai pas encore fait pour un liard de tort. Elle est à la campagne depuis longtemps et revient à la fin du mois, je crois. Quand elle est partie j'étais encore le vicomte de la Tour-d'Auvergne, pimpant comme un marquis de la régence à la poudre près. Mais, aujourd'hui, tout est bien changé, et je ne sais si mon adorée me reconnaîtra ou voudra me reconnaître; je vais hasarder et voir s'il n'y a pas moyen de toucher *son cœur*, mais là, sérieusement. Je ne cacherai pas une ride de mon existence, je l'introduirai dans le sanctus de ma misère et si ça ne lui donne pas trop d'évanouissements et qu'elle se comporte convenablement, je me déciderai peut-être à en faire autre chose qu'une correspondante...

« Ton ami,

« HENRY MURGER. »

Dans la même adjudication, nous avons remarqué plusieurs pièces intéressantes : une lettre curieuse adressée par la marquise de Montespan à Mlle de Guignonville. La maîtresse de Louis XIV a appris avec chagrin qu'il ne vient plus de vaches au marché et que son argent reste improductif. Voici cette lettre, qui a été vendue 200 francs.

« Jay apris avec beaucoup de chagrin quil ne vient plus de vasche au marche et que par consequant larjan que javest lessay pour la menagerie demeure ynutille mandes moy douvient cette inconveniant et conbien valle les moutons presantemant voissy le jour de la foire mest je nan prandray quan cas quil soist a bon marche anvoiés moy ausy le conte de mest vaus et celuis de mest moutons il faust ausy manvoier la fille de Desville qu'est ches les pères adresses la à M. le Gris illora lordre pour la resevoir je vous donne le bonjour faitte mest recommandations à M. de Guignonville et Mlle de la Couture. »

Nous avons souvent entendu répéter que M. Émile Zola vendait à des prix considérables le droit de traduction de ses ouvrages. On trouve dans cette vente une lettre qui nous fixe sur ce point ; la voici ; elle a été vendue 12 francs.

« Médan, 14 novembre 1882.

« Monsieur,

« Je me décide à accepter vos propositions, bien qu'elles soient inférieures à ce que j'espérais.

« Il est donc convenu que je vous cède, pour la somme de dix-sept cent cinquante francs, le droit de traduction d'*Au Bonheur des dames* en langue anglaise. Mille francs me seront remis lors de la livraison du premier tiers du manuscrit, et sept cent cinquante francs le 15 janvier. De mon côté, je vous livrerai immédiatement le premier tiers du manuscrit, puis je vous transmettrai le second tiers le 20 décembre, et enfin le troisième tiers le 31 janvier.

« Il est inutile, je pense, de signer cela devant un consul. Répondez-moi seulement que vous acceptez mes conditions, envoyez-moi les mille francs en un chèque et je vous adresserai tout de suite le premiers tiers du manuscrit. Il est entendu que vous ne le communiquerez à personne et que la publication commencera le

16 décembre pour finir le 16 mars. D'autre part, l'œuvre en volume ne paraîtra en Angleterre que huit jours après qu'elle aura paru ici chez Charpentier.

« Bien à vous, « ÉMILE ZOLA. »

On a vendu 307 francs l'original de la fameuse pièce de vers de Diderot, *les Eleuthéromanes*, dithyrambe ou abdication d'un roi de la fève, l'an 1772, formant six pages de texte in-4°, avec ratures et corrections.

Le dernier couplet se termine par un appel à l'amitié de Grimm et de Sedaine, auxquels il est dit :

Bornons notre rivalité
A qui saura le mieux caresser sa bergère,
élébrer ses faveurs et boire à sa santé !

Parmi les documents, nous signalerons l'état de la dépense de la table de Catherine de Médicis pour le 9 avril 1587. La reine mère dépensait ce jour-là 1,386 livres 3 sous.

On a payé 20 francs la lettre de remerciement du consistoire central des israélites à Napoléon Ier en 1809. Les membres de ce consistoire, Abraham Cologna, David Sintsheim, J. Lasard et B. Cerfbeer, remercient l'empereur d'avoir placé l'antique religion mosaïque au rang des autres cultes. « Quoique moins éclatantes que les triomphes militaires, les victoires remportées sur les préjugés contraires à l'esprit social ne sont peut-être ni moins glorieuses, ni moins durables. Ce qu'aucun monarque chrétien n'a osé entreprendre en faveur des restes dispersés d'Israël, Votre Majesté l'a compris et exécuté. Elle a mis fin à dix-huit siècles d'anathème civil et religieux dont l'effet nécessaire autant que déplorable perpétuait notre avilissement. »

A 260 francs, on s'est rendu acquéreur d'un précieux document historique qui ne mesurait pas moins d'un mètre de longueur. C'est le *vidimus* des traités conclus entre Charles VI, roi de France, et les empereurs d'Allemagne et rois des Romains.

Un manuscrit, où, sous le titre de *Fusées*, Baudelaire consignait au jour le jour ses pensées, et que M. Eugène Crépet a reproduit dans son édition des œuvres posthumes du poète, p. 71-91 (Maison Quantin, 1887, 1 vol. in-8°) a été vendu 70 francs. Une lettre du marquis de Clermont-Tonnerre, ministre de Charles X, condamnant la révolution d'Espagne et contenant de curieux détails sur le Congrès de Vérone : 50 francs.

Terminons en donnant quelques extraits d'une lettre vendue 20 francs et écrite par le poète Félix Arvers :

« Paris, 19 juillet 1850.

« Vive le président ! dirai-je à mon tour, car en vérité cet enfant va très bien. Savez-vous qu'il vient de nous donner une petite loi qui ôte la moitié de leur influence aux journaux, ces grands feseurs de révolutions ? C'est ce que M. Victor Hugo appelle encore une violation de la Constitution. Or, on a remarqué que chaque fois que cette pauvre Constitution est violée, c'est le signal du retour de la confiance et de la reprise des affaires. Les comptes hebdomadaires de la Banque, et le tableau du produit des revenus indirects publié par *le Moniteur* témoignent de cet état de prospérité, qui n'attend, pour être complète, que la suppression totale de la République...

« Ah ! oui, la révolution de Février ; j'en ai entendu parler sur la côte de Coromandel. Eh bien, monsieur, la révolution de Février a fait le bonheur de la France... pour l'avenir, car, pour ce qui est du présent, je ne vous cacherai pas qu'elle a ruiné pas mal de monde, mais ruiné, là, à plates coutures ; quand la République fait les choses, elle ne les fait pas à moitié ; si bien que ceux qui dînaient chez Véry dînent aujourd'hui à quarante sous, ceux qui dînaient à quarante sous dînent à dix-huit et ceux qui dînaient à dix-huit ne dînent plus du tout. »

Bibliothèque d'Abbeville. — Le conservateur de cette bibliothèque M. Alcius Ledieu, qui a déjà tant fait pour le dépôt dont le soin lui est confié, prépare une importante étude qui aura pour titre : *les Reliures artistiques et armoriées de la bibliothèque d'Abbeville.* Cet établissement, dont la fondation remonte à 1685, possède de véritables richesses à peu près ignorées jusqu'ici. Nous souhaitons à la nouvelle œuvre du zélé bibliothécaire d'Abbeville tout le succès auquel elle peut prétendre. De nombreuses planches en phototypie illustreront cet ouvrage, qui ne sera tiré qu'à petit nombre et ne sera jamais réimprimé.

Alsace. — L'abbé Gény, bibliothécaire de la ville de Schelestadt, prépare une *Histoire de la bibliothèque,* qui paraîtra le jour de l'inauguration du nouveau bâtiment où cette bibliothèque doit être installée.

Le Dr Knod travaille à une biographie de Beatus Rhenanus et à une étude sur la bibliothèque de cet humaniste.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le professeur Delius a légué à la bibliothèque de la ville de Brême sa collection de livres, riche surtout en ouvrages sur Shakespeare.

— Nous avons reçu le *Schema des Realkatalogos* de la Bibliothèque de l'université de Halle, dressé par le savant directeur du *Centralblatt für Bibliothekswesen*, et publié par l'éditeur Otto Harrassowitz (Leipzig, 1888, in-8°). Ce volume, que nous annoncions dans notre livraison de décembre, est un monument remarquable d'érudition bibliographique et d'industrie de catalogueur.

— Il s'est fondé à Berlin, sous la direction de M. Julius Steinschneider, un bureau bibliographique (*Bibliographisches Bureau*), qui a pour objet de répandre les notions bibliographiques et les renseignements utiles en ce qui concerne les livres, les sujets dont ils traitent et les lieux où l'on peut se les procurer.

Angleterre. — La bibliothèque de Cambridge vient de recevoir deux donations considérables : les livres de logique du Dr Venn, comprenant un millier de volumes, collection unique en son genre; — et les livres et manuscrits orientaux composant la bibliothèque du Dr George Percy Badge.

Belgique. — Le 2 novembre, la Bibliothèque royale de Bruxelles a ouvert au public sa nouvelle salle de lecture des périodiques. L'ancienne était devenue trop petite. C'est en 1882 que l'administrateur, M. Alvin, eut l'heureuse pensée de faire des périodiques une section spéciale ayant salle, conservateur, employés et règlements distincts. Cette innovation a été conservée à peu près en entier. Le local actuel, éclairé au gaz pour les séances du soir, a 30 mètres de long, 9 de large et 5m,30 de haut. Les travailleurs y trouvent à leur disposition 1,400 périodiques ; seulement il est à regretter qu'ils n'aient sous la main que l'année courante, et qu'ils doivent se rendre dans un autre local pour consulter le reste. Si les collections complètes avaient pu être installées dans la salle même, il en serait résulté un grand avantage. Une chose non moins regrettable, c'est qu'il n'existe dans cette bibliothèque, pas plus qu'ailleurs, de catalogue idéologique des revues pour guider les chercheurs dans ce vaste labyrinthe, et les dispenser de faire leurs explorations un peu trop au hasard. Le complément de cette installation serait le relevé alphabétique et par idées de tous les articles parus dans chaque publication. Quoi qu'il en soit, la Bibliothèque royale de Bruxelles, soucieuse des intérêts de la science, donne un exemple qui mériterait d'être suivi par toutes les bibliothèques.

Grèce. — M. le professeur S. Lambros a publié (Athènes, Palingénésie, 1888) deux brochures bibliographiques : Πλουτάρχεια ἀπανθίσματα ἐν Ἁγιορειτικῷ κώδικι (1 fr.) et Περὶ τῶν παλιμψήστων κωδίκων τῶν Ἁγιορειτικῶν βιβλιοθηκῶν (1 fr.) et un Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων (Athènes, Papageorgiou, 1888; 7 fr.)

Italie. — L'éditeur Loreto Pasqualucci, de Rome, a tout récemment publié un *Catalogo degli scritti di bibliologia, bibliografia e biblioteconomia*, rédigé par les bibliothécaires G. Ottino et G. Fumogalli, et tiré à 400 exemplaires. C'est une véritable *Bibliotheca bibliographica italica*, qui a été récompensée d'un prix de 3,000 fr. au concours proposé par le décret royal du 10 février 1885. Elle contient 6,000 indications distribuées en trois grandes sections : l'histoire de l'imprimerie et du livre; les sources bibliographiques de toutes les sciences; l'histoire, l'arrangement et les catalogues des bibliothèques anciennes et modernes, publiques et particulières. Cet immense travail, indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'industrie du livre et de la librairie, est pourtant renfermé dans un volume in-8° de 500 pages à deux colonnes.

— La *Nuova Antologia* nous apprend que la Bibliothèque nationale centrale de Florence a fait l'acquisition d'une riche collection de lettres autographes émanant d'hommes fameux à des titres divers, comme Mazzucchelli, Tiraboschi, Borghesi, Carmignani, Lamarmora, Mamiani, Niccolini, etc.

Pologne. — La bibliothèque Ossolinski à Léopol, en Gallicie, compte actuellement 84,990 œuvres imprimées, 1,775 atlas géographiques, 2,380 manuscrits, 2,776 autographes.

— Le catalogue des livres laissés par J.-J. Kraszewski ne remplit pas moins de 649 pages d'impression. Le gouvernement russe est en pourparlers pour en faire l'achat.

— Les archives de Kalisz, contenant 4,000 volumes manuscrits, ont été transportées à Varsovie, pour y être incorporées aux archives du royaume.

Suisse. — La direction des archives de la Confédération Suisse à Berne vient de faire paraître le troisième volume de l'*Inventaire des documents relatifs à l'histoire de Suisse, conservés dans les archives et bibliothèques de Paris*, publié par M. Édouard Rott, secrétaire de la légation de Suisse en France. Ce troisième volume embrasse trente-six années, de 1648 à 1684, (XIII et 824 p.). Les deux premiers tomes (XII et 471, p., 1882 ; XVI et 465 p., 1885), sont consacrés à la période comprise entre la bataille de Saint-Jacques sur la Birse et la paix de Münster (1444-1610; 1610-1648). Le quatrième tome (1684-1700) sera, paraît-il, livré sous peu à l'imprimeur. L'ouvrage entier, auquel a été assigné comme date finale la mort de Louis XIV, comprendra cinq volumes, plus un volume de *Tables* et de *Biographies des Ambassadeurs et autres agents diplomatiques de la couronne de France aux Ligues, depuis l'origine des relations entre les deux pays jusqu'à l'année 1715*. Les pièces relatives à chaque ambassade ont été groupées sous quatre rubriques : I. Mémoires. Toutes dépêches reçues par l'ambassadeur; II. Dépêches de l'ambassadeur en cour ou à ses collègues à l'étranger; — III. Dépêches aux cantons. Propositions faites aux diètes; IV. Toutes autres pièces intéressant l'ambassade. Catégories spéciales : Correspondances échangée entre la cour de France et les Ligues. — Instructions et pouvoirs aux ambassadeurs de France. — Généralités. — Corps diplomatique. — Militaire. — Pensions; finances; quittances; levées. — Privilèges commerciaux; lettres patentes; péages; messageries; commerce en général. — Droit d'établissement et de succession; procès civils ou commerciaux; sel; Grisons; Genève, Neufchâtel, évêché de Bâle, etc. Le deuxième volume comprend en outre une annexe assez étendue relative à l'*affaire de la Valteline.*

CATALOGUES. — Nous avons à citer, parmi les plus récents catalogues de vente, à Paris, ceux qu'a publiés la maison Labitte, plus particulièrement pour sa vente des 8 et 9 février (Bibliothèque de MM. A.-B. et L.-F. J.) : incunables, elzéviers, dessins originaux, mystères, romans de chevalerie, facéties, sans compter de belles publications modernes, — et pour celle qui, commencée le 11 février, ne se terminera que le 23 mars, au cours de laquelle sera dispersée la collection de feu M. Eugène Lebigre, notaire à Lille. Le catalogue ne comprend pas moins de 5,332 numéros, où se distribuent des ouvrages précieux, rares, en belles reliures ou en condition exceptionnelle, dans toutes les divisions classiquement consacrées de la bibliographie, constituant ainsi un véritable document pour les bibliographes et les bibliophiles.

En province, la librairie Vᵉ Moquet, de Bordeaux, nous a envoyé le catalogue de la bibliothèque de M. Solar de Castelmon-sur-Lot, dont la vente a eu lieu à partir du 21 février. A part quelques grands ouvrages comme les *Annales ecclésiastiques*, la deuxième édition de Brunet, les *Documents inédits sur l'histoire de France*, en 87 volumes in-4°, l'*Histoire littéraire des Bénédictins*, la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine, la *Grammaire of Ornament* d'Owen Jones, etc., nous n'y voyons guère que des ouvrages *superannuated* et encombrants, ou du menu fretin. Les joyaux de la collection sont, avec un *Arioste* illustré (1741) dans une reliure de Derôme, des manuscrits originaux de Balzac et de Ponsard, des dessins de Tiepolo, et quelques belles reliures italiennes. Tout cela, sans être capable de faire oublier la première vente Solar, n'en constituait pas moins une belle et solide bibliothèque provinciale de travailleur et d'homme de goût.

En Allemagne, Heinrich Klemm, qui a cédé ses incunables allemands au gouvernement saxon pour le musée du Livre, de Leipzig, vend, le 18 mars, par l'intermédiaire de la maison Von Zahn et Jaensch, de Dresde, ses incunables hollandais, sa collection de *Saxonica*, coutumes, mœurs, anecdotes, etc., et sa bibliothèque bibliographique.

Les Sotheby, Wilkinson et Hodge, de Londres, ont fait trois grandes ventes dans le mois de février. La première, alimentée principalement par la collection du Rév. R.-H. Barnes, d'Exeter, avait un intérêt local, étant surtout composée de livres sur le Devon et la Cornouaille; mais elle comprenait aussi les *Oiseaux d'Amérique* d'Audubon, les *Mille et une Nuits* du capitaine Burton, les *Oiseaux et Quadrupèdes* illustrés par Bewick, des livres rares relatifs à l'Amérique et des premières éditions de Dickens, de Thackeray, de Leigh Hunt, de Browning, de Tennyson et de Ruskin. — Dans la seconde, composée de livres de provenances diverses, nous remarquons un Bewick en grand papier, très complet (1797-1821), un *Boccace* italien (1757, 5 vol.), un autre avec les illustrations de Stothard à l'état d'épreuves (1825, 3 vol.), des *Heures* du XVIᵉ siècle, un *Horace* de

Pine en premier tirage, les *Chansons de La Borde* (1773), un *La Fontaine* des Fermiers Généraux, la première édition des *Gulliver's Travels*, de Swift, une édition en grand papier de *la Pucelle* (1762) et *les Contemporaines* de Rétif en 42 vol. — La dernière, tout entière consacrée à la bibliothèque du Earl of Hopetoun, comprenant des livres d'un haut prix, tels que *la Bible* de Gutenberg et Fust (circa 1450), un Aulu-Gelle dans une reliure de Clovis Eve, le *Boccace* de Giunta, et un autre en français avec les figures de Gravelot, des manuscrits anciens avec miniatures et lettres ornées, de beaux Alde, des éditions princeps rares et choisies des auteurs classiques, *les Hommes illustres* de Perrault, un *Psaultier* donné par Henri III à Mme de Montausier, *le Rommant de la rose,* imprimé par Lotrian, etc., etc. C'était une magnifique collection, mais dont la composition, un peu ancienne, la mettait un peu en dehors des goûts et des convoitises de la plupart des amateurs contemporains.

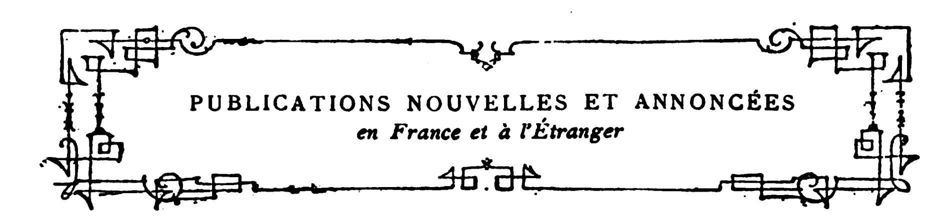
Citons, pour mémoire, la vente qui a eu lieu les 26 et 27 février à Louvain, et dont le libraire Charles Peeters nous a adressé le catalogue.



— Nous donnerons une mention spéciale, entre tous les catalogues de libraires, à celui de M. Th. Belin pour février. Les amateurs d'estampes, d'anciennes éditions de nos poètes et de nos classiques français, des livres illustrés du XVIIIe siècle, des publications de luxe du XIXe et des ouvrages auxquels on donne plus spécialement l'épithète de curieux, y trouveront tous de jolies choses à glaner.

M. Bernard Quaritch, de Londres, distribue son catalogue n° 94, bourré, comme à l'ordinaire, de livres précieux ou intéressants, mais plus particulièrement consacré, cette fois, aux ouvrages d'histoire naturelle.

Enfin, nous recevons de Riga un catalogue rédigé en français, de livres anciens, concernant les sciences historiques, en vente aux prix marqués chez le libraire N. Kymmel.



PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

Vient de paraître chez l'éditeur Félix Alcan la cinquième édition d'un très important ouvrage : le *Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale*, par les Drs E. Bouchut et Armand Desprès, professeurs agrégés de la Faculté de médecine de Paris, médecin et chirurgien des hôpitaux. — Il renferme le résumé de toutes les connaissances nécessaires pour l'exercice de la médecine, les soins à donner aux malades, les précautions dont il faut les entourer. Essentiellement pratique, il est non seulement indispensable aux médecins et aux chirurgiens, mais aussi à toutes les personnes qui peuvent avoir à s'occuper des malades, aux pharmaciens, aux sages-femmes, aux chefs d'institution, aux pères de famille et à tous ceux qui, vivant éloignés des villes, n'ont pas immédiatement, en cas d'indisposition ou d'accident, le médecin à leur portée.

De la maladie à ses remèdes et des remèdes à la maladie, tel est le but de cet immense travail, dans lequel on trouve le résumé de toute la médecine et de toute la chirurgie, l'hygiène, les indications thérapeutiques et un formulaire spécial pour chaque maladie, la médecine opératoire, les accouchements, l'oculistique, l'odontotechnie, l'électrisation, les eaux minérales.

Quatre éditions, épuisées en peu d'années, prouvent le succès considérable obtenu par ce *Dictionnaire*, et l'édition actuelle peut être considérée comme le tableau exact et complet de la science médicale au commencement de l'année 1889. (Un magnifique volume in-4°, de 1630 pages, imprimées sur deux colonnes, avec 950 gravures dans le texte; broché, 25 francs; relié, 29 francs.)

Les inscriptions parisiennes. — Dans sa séance du 27 décembre 1888, le Conseil municipal de Paris a décidé la publication d'un recueil général des inscriptions parisiennes fait par les soins du service historique de la ville de Paris. Ce recueil, qui forme un volume in-8° colombier, contiendra : « 1° le texte de toutes les inscriptions commémoratives apposées à Paris par la municipalité depuis 1879; 2° la représentation figurée de ceux

des immeubles portant des inscriptions dont l'aspect général n'a pas été modifié depuis l'époque du fait rappelé dans l'inscription; 3° les pièces justificatives se rapportant aux inscriptions, telles que : actes de naissance, de décès, et autres documents de même nature. »

Les Bibliophiles de Rouen. — Les sociétés de bibliophiles, dont le siège est à Rouen, ont délivré à leurs membres, la Société des bibliophiles normands : 1° *Documents relatifs au séjour du roi Henri IV à Rouen, en 1603*, publiés par M. Ch. de Beaurepaire; 2° *Vers latins et français sur la mort de Charles II de Bourbon, cardinal-archevêque de Rouen* (1594), publiés par M. A. Bligny; — et la Société rouennaise de bibliophiles : *Statuts de la Charité de Saint-Cosne, Saint-Damien et Saint-Lambert, en l'église de Saint-Denis de Rouen (1358),* édités par M. Ch. de Beaurepaire.

Le trentième fascicule du second supplément au « Larousse ». — Parmi les trois cent quatre-vingt-deux articles de ce fascicule, nous citerons, dans l'ordre des sciences, les monographies consacrées à l'*Embryologie*, à l'*Émigration*, à l'*Énergie,* aux *Engrais*, à l'*Entomologie.* Un spécialiste a étudié les ouvrages de Perez et de Preyer sur la psychologie de l'*Enfant*, etc. La campagne du cardinal Lavigerie donne un intérêt d'actualité à l'article *Esclavage.* Dans l'ordre politique, nous relevons l'analyse des *Encycliques* de Léon XIII et le résumé de l'histoire de l'*Espagne* depuis l'avènement d'Alphonse XII.

La grande Encyclopédie. — Nous continuons à tenir nos lecteurs au courant des progrès de cette remarquable publication. La cent soixante-septième livraison contient un article très complet et bien illustré sur l'ancienne province de Bourgogne, une des plus intéressantes de France par son histoire, par la puissance et la valeur de ses ducs et par le grand nombre de beaux monuments qu'elle renferme. Dans le cent soixante-huitième, on trouve une étude historique, commerciale et financière sur la *Bourse* en général et sur les *Bourses* de toutes les grandes villes du monde, ainsi qu'un travail scientifique de haute valeur sur la *Boussole. La grande Encyclopédie* accorde aux arts industriels une place relativement considérable, mais qui est bien justifiée par l'importance capitale de ces questions. C'est ainsi qu'on lira avec profit les articles *Bouton* et *Boyauderie* dans la cent soixante-neuvième livraison. Enfin dans la cent soixante-dixième, M. Hector France, qui connaît si bien l'Angleterre et la vie anglaise, a publié une bibliographie très originale du fameux radical Charles Bradlaugh.

Nouveaux journaux et périodiques. — Il est encore temps de signaler une aimable publication littéraire bi-mensuelle, *les Annales*, sous la direction de M. Auguste Gand (9, boulevard de Denain; un an : 7 francs; dépôt chez A. Savine, 18 rue Drouot), qui donne des morceaux de prose et de vers souvent fort remarquables et toujours possibles à lire : — ce n'est pas un mince éloge en ce temps de *décadisme* et de poésies gris-perle à reflets vert d'eau.

La *Revue des Religions,* tel est le titre d'une nouvelle publication périodique que fonde M. l'abbé Peisson, vicaire à Saint-Thomas d'Aquin.

Ce recueil a pour but d'étudier l'histoire des religions, dans un esprit conforme à l'enseignement de l'Église.

— Un nouveau journal technique, *Paris-Typographe,* vient de paraître (janvier). C'est une feuille destinée à traiter les questions ouvrières au point de vue fédératif, et qui se proclame indépendante. Le directeur est M. J.-A. Salles, 16 rue d'Alembert.

Picardie et Artois. — Le cabinet historique de l'Artois et de la Picardie, fondé et dirigé par l'infatigable et laborieux bibliothécaire d'Abbeville, M. Alcius Ledieu, va entrer dans sa quatrième année. Cette revue mensuelle d'histoire et d'archéologie locales a publié jusqu'ici d'excellents travaux, souvent accompagnés de planches fort bien exécutées.

Ce recueil, qui est le seul organe de ce genre dans la région du Nord, ne coûte que 10 francs par an. On s'abonne à Abbeville à l'ordre du directeur gérant, rue aux Pareurs, 73.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le philosophe Eduard von Hartmann va publier la philosophie de l'histoire européenne pendant ces vingt dernières années sous ce titre : *Zwei Jahrzehnte Deutscher Politik und die Gegenwärtige Weltlage.*

— L'éditeur George Westermann, à Brunswick,

vient de publier un nouveau volume du romancier Adalbert Meinhardt, contenant trois nouvelles, caractéristiques du talent à la fois humouristique et dramatique que possède l'auteur. La première, qui donne son nom au volume, est intitulée *Weshalb? (Pourquoi?)*. Les deux autres ont pour titre : *Dans le jardin des Nonnes (Im Nonnengarten)* et *Un Voyage d'études Eine (Studienreise)*.

— Un nouvel organe typographique vient de paraître : *Zeitschrift für Deutschlands Buchdrücher (la Gazette des Imprimeurs d'Allemagne)*, Leipzig; éditée par la Société des Imprimeurs d'Allemagne.

Une rectification. — Une assimilation étourdie du *pfennig* allemand avec le *penny* anglais nous a fait dire, dans notre dernière livraison, que les volumes de la collection intitulée : *Engelhorn's Allgemeine Roman-Bibliothek* se vendaient 7 fr. 50. Comme nous en donnions en même temps le prix en monnaie allemande, 75 pfennig, nos lecteurs auront facilement vu l'erreur. C'est 95 centimes qu'il faut lire; et, loin d'être chers, ces volumes se vendent à un extrême bon marché.

Angleterre. — Les libraires Kerr et Richardson, de Glasgow, annoncent *A Complete concordance to the Poems and Songs of Robert Burns*, rédigée par Mr. J.-B. Reid.

— Le Dr William Leech met la dernière main à une histoire de la littérature française qui sera, paraît-il, riche en vues originales et personnelles.

— La maison Macmillan publie deux nouveaux volumes des lettres de Carlyle. Elle annonce aussi un roman de Mr. Oliphant : *Neighbours on the Green.* — Parmi les livres qu'elle a publiés en janvier dernier, nous remarquons, outre la biographie par le colonel sir William F. Butler et l'histoire de la littérature anglaise au XVIIIe siècle par Mr. Edmond Gosse, que nous avons déjà annoncés, un roman de Bret Harte, *Cressy* (2 vol.), des scènes de la vie privée à Londres, *Renben Sachs*, par Amy Lévy, un roman de miss Charlotte, M. Yonge : *Beechcroft at Rockstone* (2 vol.), et la continuation des œuvres complètes du poète américain John Gremleaf Whittier (vol. III).

— L'éditeur Murray annonce la correspondance de John Lothrop Motley, l'historien de la République hollandaise et des Pays-Bas, recueillie en 2 volumes par Mr. George William Curtis ; *English Fans and Fan Leaves,* étude sur les éventails anglais, par Lady Charlotte Schreiber (in-fol. avec 160 planches, dans une belle reliure; tiré à 150 ex.; prix: 7 guinées) ; *The Viking Age*, tableau des temps préhistoriques chez les ancêtres des Anglais modernes par Paul B. du Chaillu (2 vol. in-8° avec 1200 illustrations) ; *Authentic Portraits of Mary Queen of Scots,* par George Scharf (gr. in-8°, avec 12 planches, hors texte) ; *Amny Cannibals,* quatre années de voyages en Australie, par Carl Lumholtz, de l'Académie des sciences de Christiania (in-8°, ill.) ; *The Land of Manfred,* Excursions en Apulie et dans l'Italie méridionale, par Janer Ross (in-8° ill.); et *Occasional Thoughts of on Astimoner*, par Charles Pritchard (1 vol. in-8°).

— Le capitaine Pasfield Olivier prépare, pour la *Hakbuy Society*, une série de publications sur Madagascar. Il donnera successivement les mémoires de François Cauche (1638-44), une traduction de la *Relation de ce qui s'est passé en l'Isle Madagascar depuis l'année 1642 jusques en 1660*, par de Flacourt, le journal de Robert Drury, le voyage de de Rennefort, etc.

— Mr. Bernard Quaritch annonce, au prix de 16 sh., soit 20 fr., un volume traduit du chinois par Mr. Herbert A. Giles, sur Chuang-Tzû, mystique, moraliste, réformateur.

— Le nouvel éditeur du *Bookworm*, Mr. W. Roberts, fait paraître, chez MM. Sampson, Low et Cie, une histoire des origines du commerce des livres en Angleterre (*The Earlier History of English Bookselling*). Depuis de longues années, M. Roberts étudie ce sujet; son ouvrage donnera un supplément utile à l'œuvre de Curwen et contiendra beaucoup de renseignements inédits. Il y aura douze chapitres relatifs à « la librairie avant l'invention de l'imprimerie », l'aurore de la librairie anglaise », « la librairie de l'époque de Shakespeare », « la librairie au XVIIe siècle », « la librairie sur le pont de Londres, dans Little Britain, Paternoster row, à St-Paul's Church yard et à Westminster Hall ». Il y aura également des esquisses biographiques de Jacob Tonson, Bernard Lintot, Edmund Curll, John Dunton et Thomas Guy.

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que M. Roberts voudra bien nous communiquer



des notes inédites sur les questions de bibliographie anglaise qui peuvent intéresser *le Livre.*

—◆—

Belgique. — On annonce pour paraître incessamment *la Jeune Fille*, revue littéraire et morale qui s'imprimera en Belgique. Comme *The Women's Wold*, etc., de MM. Cassel et Cie, et comme d'autres publications connues en France, cette revue sera entièrement et exclusivement rédigée par des femmes; mais elle aura ce caractère particulier que toutes ses rédactrices seront des princesses du sang, sous la direction de la reine des Belges. Celle-ci s'est réservé les articles d'économie domestique et de critique théâtrale, qu'elle signera du nom bourgeois de Mme Reyer. La princesse Clémentine fera la critique d'art sous le nom de Marthe d'Orcy. L'archiduchesse Valérie et la reine Élisabeth de Roumanie, Carmen Sylva, font aussi partie de cette *highly distinguished* rédaction.

—◆—

États-Unis. — Les éditeurs américains Ginn et Cie annoncent, *An introduction to the Poetry of Robert Browning*, par le prof. W. John Alexander, de Dalhousie College, Halifax.

—◆—

— La maison Lippincott, de Philadelphie, publie, depuis janvier sous le titre de *Poet-Lore,* une revue mensuelle consacrée à Shakespeare, à Brownin et à l'étude comparée des poètes. Le rédacteur en chef est miss Charlotte Porter, connue pour son érudition shakespearienne, assistée de miss ou Mrs. Helen A. Clarke. Pour être spécial et peu accessible aux lecteurs étrangers, le premier numéro que nous recevons, n'en est pas moins plein de suc et de moelle poétiques. L'aspect matériel de la revue est très engageant, et l'intérieur est plein de révélations.

—◆—

La Correspondance de Galilée. — Nous avons reçu de la maison G. Barbèra, à Florence, la lettre-circulaire suivante, avec le document qui y est annoncé :

« Monsieur,

« Vous êtes instamment prié de vouloir bien parcourir la table du commerce épistolaire de Galilée Galilei que nous avons l'honneur de vous adresser, afin de pouvoir vérifier si, dans les collections de l'établissement dont vous avez la direction, il ne se trouverait pas des correspondances de quelques-unes des personnes comprises dans notre table.

« Nous vous serions également fort reconnaissants si vous vouliez bien nous signaler d'autres correspondances de la première moitié du XVIIe siècle, où il y aurait quelque chance de rencontrer des renseignements touchant Galilée, sa vie et ses travaux.

« Toutes les indications qu'il vous plaira de nous adresser, seront reçues, avec beaucoup de reconnaissance, par M. le professeur Antoine Favaro de l'Université de Padoue, qui est spécialement chargé de l'édition nationale des Œuvres de Galilée. M. Favaro aura soin de publier tous les matériaux qui lui seront fournis, et ne manquera pas de signaler les noms des personnes qui les lui auront procurés. »

—◆—

Les lettres de Schopenhauer. — Préparant la publication de la *correspondance de Schopenhauer*, le soussigné fait appel à l'obligeance des personnes qui posséderaient des lettres de Schopenhauer, ou à lui adressées.

Il les prie de bien vouloir en envoyer copie, soit à lui directement, soit à M. Alfred Bovet, à Valentigney (Doubs).

Le moindre renseignement sera accueilli avec reconnaissance.

Dr L. SCHEMANN,
à Goettingue, 4, Wender-Chaussée.

—◆—

— Une nouvelle revue mensuelle d'histoire, de littérature et d'art, vient de commencer sa publication à Modène ; c'est la *Rassegna Emiliana* dirigée par MM. Giovanni Marradi et Adolfo Venturi, et dont le cadre, très large, paraît devoir être dignement rempli. Les articles relatifs à l'histoire et à l'art de la province tiennent une grande place dans les numéros déjà parus.

—◆—

Russie. — L'Académie des sciences de Pétersbourg fait imprimer une chrestomathie persane du khan Mirza-Riza avec une transcription latine en regard, allant de gauche à droite, selon le mode d'écriture des Orientaux. Le même auteur avait déjà imprimé, en Russie, un alphabet latin-musulman.





FRANCE

— M. Francisque Sarcey prévient les personnes qui assistaient à ses conférences du jeudi, à la salle des Capucines, que ces conférences sont supprimées. Il nous explique les causes de cette décision, que le public regrettera, dans sa chronique de *la Liberté* du 2 février.

— M. Maurice Lœvy, membre de l'Institut et du bureau des longitudes, sous-directeur de l'Observatoire de Paris, vient de recevoir, pour ses travaux, la grande médaille d'or de la Société royale astronomique d'Angleterre.

Cette distinction n'avait jusqu'ici été accordée qu'à deux savants français, Le Verrier et M. Delaunay.

— La science française vient de remporter un grand succès à Stockholm.

Le roi Oscar de Suède avait fondé, en 1884, un prix qui devait être décerné, le jour du soixantième anniversaire de sa naissance, à l'auteur du meilleur ouvrage de mathématiques.

Le prix a été décerné à l'unanimité à M. Poincarré, professeur à la Faculté des sciences de Paris.

Une médaille a été donnée à M. Paul Appert, également professeur à Paris.

Ces deux lauréats viennent d'être décorés par le gouvernement français.

— La *Société des études historiques* met au concours un prix de 1,000 francs et des médailles, pour être décernés, dans sa séance publique de 1890, aux auteurs des meilleurs mémoires sur la question suivante :

« Étudier, à une époque précise de l'ancien régime et dans une ou plusieurs régions de la France, l'acquisition des terres nobles par les roturiers. »

L'époque et les régions sont laissées au choix des concurrents.

La *Société des études historiques* demande aux concurrents d'indiquer dans quelles circonstances, avec quelles ressources et à quelles conditions ces acquisitions ont été faites dans la région choisie par eux ; quelle en a été l'importance, sur quels biens elles ont porté ; quelles ont été leurs conséquences au point de vue politique, au point de vue économique, au point de vue social.

La base essentielle du travail devra être cherchée dans les documents originaux. Les états des francs fiefs, conservés en grand nombre dans nos archives publiques, fourniront une source précieuse d'informations.

Les mémoires, renfermant sous pli cacheté le nom de l'auteur avec une devise, devront être déposés au secrétariat, chez M. Gabriel Desclosières, 6, rue Garancière, le 31 décembre 1889, dernier délai.

— La *Société scientifique et littéraire des instituteurs de France*, dont la présidence était donnée naguère à M. Jacques, met au concours, pour 1889, les questions suivantes :

1° Question scientifique : Histoire complète du paratonnerre ;

2° Question littéraire : Tableau de la littérature française sous la Restauration ;

3° Question pédagogique : De l'enseignement de l'agriculture à l'école primaire de la ville et de la campagne ;

4° Prix Jeanne-Mélanie Verhœghe (concours entre toutes les institutrices françaises) : Influence de la révocation de l'édit de Nantes sur l'industrie nationale.

Des médailles d'or, d'argent et de bronze seront distribuées aux lauréats.

— *Statues et monuments commémoratifs.* — Les professeurs du Collège de France se sont réunis récemment pour désigner six personnages dont les bustes seront placés dans une des cours du Collège. Pierre Danès, Oronce Phiné, Ramus, Vatable, Turnèbe et Gassendi ont été choisis.

Ce choix a été approuvé par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, qui a chargé les sculpteurs E. Michel-Malherbe, Allouard et Pépin, de faire les modèles de ces bustes.

Vers la fin de janvier, on a inauguré la plaque commémorative placée, 6, rue des Écuries-d'Artois, sur la maison où Alfred de Vigny a demeuré trente ans et où il est mort. L'inscription est ainsi conçue :

Le poète
ALFRED DE VIGNY
né à Loches
est mort dans cette maison
le 17 septembre 1863.

M. Louis Ratisbonne a prononcé un discours que résume cette phrase :

« Alfred de Vigny, dans ce temps si prodigue de statues, attend encore la sienne. Heureusement il est de ceux qui peuvent attendre, ayant pour eux la durée. »

Il s'est formé à Limoges un comité d'initiative pour ériger, par voie de souscription publique, un monument au célèbre physicien-chimiste Gay-Lussac, né à Saint-Léonard (Haute-Vienne), le 6 décembre 1778, élu membre de l'Académie des sciences le 8 décembre 1806 et mort le 9 mai 1850. La municipalité de la ville s'est mise à la disposition du comité; l'État a promis de donner le bronze. Le comité s'occupe maintenant de dresser la liste des notabilités qui doivent patronner la souscription; il fait appel au concours de l'Académie des sciences et demande qu'elle désigne, pour figurer sur cette liste, un certain nombre de ses membres. Il sera répondu à cette proposition que l'Académie est disposée à favoriser par tous les moyens en son pouvoir l'entreprise du comité; mais l'usage veut que ce soit le comité qui s'entende directement avec les académiciens dont il lui conviendra de solliciter la coopération.

— *Un désastre.* — Un incendie vient de détruire la grande imprimerie de MM. Eugène Ardant et Cᵉ, située sur les bords de la Vienne, à quatre kilomètres de Limoges. Cette importante usine se composait de quatre corps de bâtiments : le premier comprenait la grande salle des presses où quinze machines Marinoni étaient installées; le second était l'atelier de composition; le troisième était affecté à la fabrication du carton, et le quatrième aux logements de divers employés. Tout est détruit.

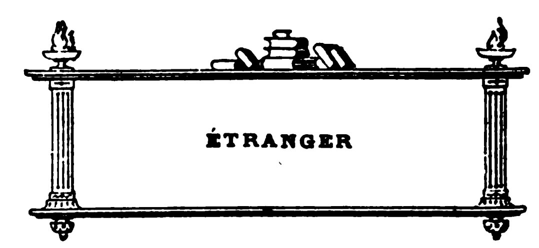
— *Tribunaux. Relations d'éditeur à auteur.* — Mᵐᵉ la comtesse d'Osmond, après avoir publié son premier ouvrage, *l'Amour partout*, chez l'éditeur Ollendorff et avoir vainement réclamé des droits d'auteur qui n'avaient pas été formellement stipulés, s'était adressée au tribunal civil de la Seine (1ʳᵉ chambre), qui, par son arrêt du 19 février 1886, l'avait déboutée de sa demande et condamnée aux dépens. La cause est revenue en appel devant la Cour de Paris (1ʳᵉ chambre, 11 janvier). Des considérants de son jugement, il résulte que :

« Alors qu'aucune stipulation relative au prix d'une œuvre littéraire n'est intervenue entre l'auteur et l'éditeur, il n'y a pas vente et achat dans les termes de l'article 1583 du Code civil, et la propriété de l'ouvrage reste à l'auteur, sauf règlement de comptes.

« Le principe que nul n'est présumé faire gratuitement l'abandon d'un droit est, à défaut de stipulation expresse et contraire, applicable même en matière de publication littéraire et lorsqu'il s'agit du premier ouvrage d'un auteur.

« Dans ce cas, il appartient aux tribunaux de fixer, d'après les documents de la cause et les usages établis en la matière, les droits dus à l'auteur. »

En conséquence, la Cour a infirmé le premier jugement, alloué 30 centimes par exemplaire vendu à l'auteur, et condamné l'éditeur à tous les dépens.



Allemagne. — On annonce l'arrivée à Paris du professeur Mommsen. Le célèbre historien allemand, qui est maintenant âgé de soixante et onze ans, vient chercher à la Bibliothèque nationale des documents en vue de la continuation du *Corpus inscriptionum latinarum*, que publie en ce moment l'Académie de Berlin.

Une exposition en Saxe. — Une singulière exposition a eu lieu à Meiningen. Elle comportait exclusivement les journaux qui contenaient des articles sur la mort de l'empereur Guillaume Iᵉʳ.

Cette collection ne représentait pas moins de cinquante-quatre langues parmi lesquelles, bien entendu, toutes les langues européennes avec

leurs divers dialectes; on y trouvait, en outre, le bengali, l'indien, le guzzerien, le chinois, le japonais, l'hawaïen et une quantité d'autres idiomes encore moins connus.

Angleterre. — M. Sayce, professeur de l'Université d'Oxford, vient de faire, dans la haute Égypte, une importante découverte archéologique, consistant en deux cents tablettes recouvertes d'hiéroglyphes. Il espère que cette trouvaille jettera de la lumière sur les nombreuses expéditions que les Assyriens entreprirent dans la vallée du Nil pendant les années de prospérité du royaume de Mésopotamie.

— Pour la première fois, un journal anglais — et encore est-il américain d'origine — paraîtra désormais tous les jours, sans excepter le dimanche! C'est le *New York Herald*, — édition spéciale pour l'Angleterre.

Cette infraction aux usages traditionnels de nos voisins cause une grande émotion parmi eux. L'offense au repos dominical consacré par les mœurs et les règlements suscite des réclamations très vives, qui unissent dans un même mouvement catholiques et protestants. Ainsi à la tête des réclamants se placent le cardinal Manning et l'archevêque anglican de Canturbery, appuyés par les laïques les plus notables, comme le duc d'Argyll et le comte de Carnarvon.

Pologne. — Une intéressante lutte de générosité entre un écrivain et son admirateur anonyme.

Le grand romancier polonais, M. Sienkewicz, vient de recevoir un pli contenant la somme de 15,000 roubles — 50,000 francs — avec quelques lignes le priant d'accepter ce don comme l'expression de l'admiration qu'un de ses lecteurs professe pour son talent. La lettre était signée du nom d'un des personnages de son roman *Par le feu et le glaive*.

Quoique sans fortune, l'écrivain refuse d'accepter pour lui ce présent : il donne à la somme la destination suivante : les 50,000 francs placés dans une maison de crédit formeront un capital perpétuel, dont les intérêts serviront à instituer une espèce de bourse qui permettra, chaque année, à un littérateur ou à un artiste malade et sans fortune d'aller passer dans les pays chauds la saison rigoureuse. Cette donation portera le nom de la femme de Sienkewicz, morte poitrinaire il y a quelque temps.

Suisse. — *Les progrès du volapük.* — Un Suisse émigré en Amérique, à Saint-Louis, M. Albett, vient de léguer un million et demi pour l'établissement d'une académie de volapük à Fribourg, en Suisse. Une somme de 800,000 fr. sera, en outre, affectée à des prix, à des traductions, à des publications d'ouvrages.



A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— Dans sa livraison de décembre, le *Bulletin du bibliophile* donne, entre autres articles d'intérêt, la suite des lettres inédites de François Tuillier à Peiresc, avec des notes par M. P. Tamizey de Larroque. Cette publication intéresse à la fois les historiens et les bibliophiles. Signalons aussi quelques pages signées E. B. sur le Père Pierre de Saint-Louis et son poëme de la *Magdelaine*.

— La *Gazette archéologique*, fondée par Fr. Lenormant et J. de Witte, et publiée par MM. E. Babelon et E. Molinier chez A. Lévy, sous les auspices de M. A. Kaempfen, donne, dans ses numéros 11-12 (1888), la reproduction d'un fort beau spécimen de reliure en argent niellé. C'est un ouvrage italien du xv[e] siècle. M. Georges Duplessis accompagne ces planches d'un texte savant, fait pour être à la fois goûté de l'archéologue et de l'artiste. Cette riche œuvre d'art est tirée de la collection du baron Nathaniel de

Rothschild, de Vienne. Elle représente les principales scènes de la vie du Christ.

— M. Alex. Buchner, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Caen, a pris l'historien Macaulay pour sujet de sa leçon inaugurale, laquelle est reproduite par l'*Instruction publique* du 26 janvier. Il s'y fait l'écho de critiques peu mesurées, dont on est revenu dans les pays de langue anglaise, et il relègue dédaigneusement Macaulay et ses écrits parmi les « momies » classiques. C'est encore un brevet d'immortalité.

Le même périodique insérait, dans son numéro du 19 janvier, un article de M. Baluffe, dont nous aurions parlé dans notre Chronique bibliographique si nous n'avions craint de rester trop longtemps sur le même sujet, et surtout s'il ne se trouvait reproduit dans le volume *Autour de Molière*, aujourd'hui paru. Il s'agit des origines de la *Comtesse d'Escarbagnas* et du nom de Tartuffe, que M. Baluffe retrouve, avec beaucoup de subtile ingéniosité, dans Guez de Balzac et chez un certain de Tuffes-Taraux, d'Angoulême.

— En un temps où la connaissance des langues est à l'ordre du jour parce qu'elle est un besoin de plus en plus pressant, la *Revue des langues vivantes*, publiée au Havre, sous la direction de M. A. Wolfromm (35, rue Fontenelle; un an, 12 francs), est appelée à rendre d'importants services. Elle ne s'adresse pas seulement aux professeurs, à qui elle est pourtant plus spécialement destinée; mais elle prend à tâche de donner un aliment intellectuel approprié à toutes les classes de lecteurs. C'est ainsi qu'elle a publié, dans ses derniers numéros, l'imitation en vers français, par M. B.-H. Gausseron, d'un long et brillant passage du *Lallah Rookh* de Thomas Moore, *le Forgeron de village* et *la Suspension de la crémaillère* (*the Hanging of the Crane*), d'après Longfellow, par M. J. Duchesne; des réflexions sur la place qu'occupe le roman anglais dans l'enseignement secondaire par M. Casimir Stryienski, auquel on doit les récentes publications d'œuvres posthumes de Balzac, et une étude sur le drame allemand, par M. Victor Basch.

— A lire dans la *Revue générale* (1er et 15 janvier) une étude alerte et fine de M. Ch. de Larivière sur *l'Amour romantique et l'Amour décadent*, et des notes fort intéressantes et curieuses pour servir à l'histoire de la pantomime, par M. Paul Hugounet.

— La *Revue universelle* (librairie de l'Art; un an, 12 francs), cette belle publication mensuelle illustrée, dont le bon marché est sans égal, donne, avec des articles sur *Virgile*, par M. Félix Naquet, sur *David et les sujets de l'Ancien Testament dans l'art florentin de la Renaissance*, par M. E. Müntz, sur *les Deux Dumas*, par M. Georges Delannoy, un fragment de l'ouvrage qui vient de paraître à la Librairie académique sur Mignet par notre ami, M. Édouard Petit, dont les articles à l'*Estafette* sont si remarqués. Ce fragment raconte l'enfance et la jeunesse de Mignet. On se rappelle que le *Livre* a publié, en primeur, un chapitre de la même œuvre sur les relations de Mignet avec la princesse de Belgiojoso.

— *Samedi-Revue* publie, depuis le 26 janvier, une remarquable nouvelle de Conrad-Ferdinand Mayer, intitulée : *la Veillée du Dante*, traduite avec un rare talent par notre collaborateur M. Louis de Hessem.

— Le *Journal des Débats* a publié, dans ses numéros du 22 et du 25 janvier, un remarquable travail de M. Harry Alis sur *les Jeux et l'hygiène dans les lycées*. Ce n'est point que ce qui y est dit soit bien neuf, mais la façon dont cela est dit est personnelle et frappante. C'est à force de coups qu'on enfonce les clous.

Le même journal donne, à partir du 12 février, une série de beaux articles intitulés *Romans et Romanciers*, dont, n'était le respect, nous recommanderions la lecture à M. Renan, en quête d'une règle morale pour la conduite de la vie dans la littérature contemporaine.

Une chronique de M. Francisque Sarcey dans le *XIXe siècle* (3 février), à propos de la discipline scolaire et des tempéraments qu'il est sage d'y apporter, est intéressante à lire et vaut la peine d'être méditée par ceux qui ont charge d'enfants. Ce mot résume tout l'article : « Il faut des règlements très rigoureux et beaucoup de jeu dans l'application qu'on en fait. » Quelles qualités cela ne suppose-t-il pas dans ceux qui les appliquent !

L'*Écho de Paris* nous donne une chronique de M. H. Bauer à propos des *Résignés*, pièce de M. Henry Céard représentée au Théâtre-Libre. L'auteur y déclare que nous sommes tous des « résignés au mal de vivre, essayant de tempérer la vie, qui est basse, laide, méchante et ennuyeuse, par des accès d'art, de passion et de combat ». Nous ne savons trop comment des *accès* peuvent, en aucun cas, *tempérer;* mais nous serions aise

d'apprendre ce que sont ces accès, sinon les plus hautes manifestations de la vie même. — Nous citerons encore, dans l'*Écho de Paris*, un bel article signé Nestor à propos de l'inauguration de la statue de Rousseau (7 février), où l'éminent journaliste s'élève avec raison contre l'opinion vulgaire qui oppose l'émotion de Jean-Jacques à la sécheresse de Voltaire, et des lignes indignées de M. Edmond Deschaumes à l'adresse du romancier à succès, Georges Ohnet, qui s'est permis une sortie contre les journalistes dans son dernier « chef-d'œuvre », *le Docteur Rameau* (10 février).

Dans l'*Estafette*, nous trouvons une chronique de M. Adolphe Tavernier sur *le Métier des armes et la Culture intellectuelle* (25 janvier), et un article de M. Édouard Petit (13 février) qu'il intitule *la Vocation* et qui lui a été inspiré par la lettre de Mürger reproduite aujourd'hui dans notre Bulletin des bibliothèques.

M. Félicien Champsaur consacre, dans l'*Événement* du 10 février, une grande colonne à un roman qui fait du bruit et dont nous parlerons plus au long, *Marie Fougère*. Nous ne quitterons pas ce journal sans signaler l'amusante chronique d'Aurélien Scholl dans le numéro du 13 février.

Au *Figaro,* une étude très remarquable, comme tout ce qu'écrit M. Henry Fouquier, mais pas tout à fait définitive, nous semble-t-il, sur *le Sens de la vie*, de M. Rod (4 février); deux jolies colonnes de M. Jules Lemaître édifiées avec les *Ombres chinoises* de M. Caran d'Ache et *les Marionnettes* de MM. Signoret et Bouchor (6 février); des lettres inédites de Flaubert, et la physiologie du *Bibliothécaire*, par M. G. Bourdon (9 février).

Dans la *Gazette de France* (27 janvier), un feuilleton de M. Armand de Pontmartin sur *le Rêve* de Zola, dont voici la conclusion : « Au point de vue littéraire, *le Rêve* est un pastiche. Retranchez-en ce qui revient au Balzac de *Modeste Mignon*, d'*Ursule Mirouet* et du *Livre mystique*, au Victor Hugo de *Notre-Dame de Paris* et des *Travailleurs de la mer*, vous n'aurez plus entre les mains de quoi border la chasuble d'un curé de campagne. » Nous ne voudrions pas dire que ce jugement soit tout à fait exact.

M. Gramont (L. de Gramont) donne à l'*Intransigeant* des *Notes sur la vie*, parmi lesquelles nous remarquons particulièrement son article sur l'Inspiration (10 février). Il ne nie pas la spontanéité du génie, mais il croit à la nécessité du travail.

La *Liberté* du 22 janvier donne une étude étendue et, somme toute, sympathique du *Docteur Rameau* de Georges Ohnet. L'auteur a signé X... A-t-il peur de se compromettre? Non, sans doute, puisque nous le retrouvons, le 29 du même mois, signant une chronique intéressante et pleine de faits peu connus sur Goethe, *Faust* et Wagner. Le 26, un autre collaborateur à initiales, P.-P. nous parle avec agrément et compétence de quelques livres nouveaux : *Sire*, par M. Henri Lavedan; *Mère et Maîtresse*, de M. Louis Ulbach; *l'Agent* XIII-*126* de M. Paul Rouaix. Le même critique (16 juillet) signale l'article de M. Adolphe Julien sur l'éditeur Renduel, que le *Livre* a publié le mois dernier, et il y puise les éléments de presque toute sa chronique, ce dont nous le remercions de tout cœur.

Le *Moniteur universel* fait toujours une large place aux questions religieuses. Dans son numéro du 26 janvier, M. Emmanuel Cosquin étudie *la Réforme et la Révolution sociale en Allemagne au* XVIe *siècle*, à propos du second volume de *l'Allemagne et la Réforme* de l'historien Janssen, dont la traduction vient de paraître à la librairie Plon.

Encore M. Auguste Balluffe. Sous le titre *Anomalies normaliennes,* il relève, dans le *National* du 28 janvier, les opinions de M. Jules Lemaître sur Molière et lui dit vertement son fait.

L'*Observateur français* (22 février) publie une chronique intitulée *Racine et M. Brunetière*, où M. Chassaigne de Néronde nous parle agréablement de ce *jeune* normalien et des conférences qu'il débite aux jeunes collégiens, ses frères cadets, sur nos classiques comparés aux grands écrivains dramatiques étrangers.

Paris (13 février) est amusant dans l'article gouailleur, mais juste, que M. Georges Montorgueil intitule *le Faux nez de Lucie Herpin.*

Les amis de notre littérature du moyen âge et de tout ce qui s'y rattache dans notre littérature moderne liront avec plaisir, dans le *Parisien* du 18 janvier, une chronique de M. Henry Lapauze, sur *l'Amante du Christ,* que M. Rodolphe Darzens donnait naguère au Théâtre-Libre.

A signaler dans le *Parti National* : la chronique musicale de M. Albert Dayrolles sur *le Wagner de la légende et celui de la réalité* (29 janvier) et la chronique scientifique du D^r^ Ad. Piéchaud sur la paralysie générale et la santé des gens de lettres, — attristant chapitre à ajouter au livre de Tissot (9 février).

Le *Public* du 18 janvier donne un article de M. Camille Flammarion sur les *Apparitions* et autres phénomènes psychiques dont l'étude est si à la mode de nos jours. Citons aussi deux joyeuses colonnes de M. Alexandre Hepp sur les illustres — quoique peu connus — délégués de l'association littéraire au congrès que la Société des gens de lettres organise pour l'exposition. Cet article est intitulé *Quelques-uns* (24 janvier).

Le feuilleton de la *République française* du 17 janvier est consacré à une solide étude du livre de M. Liard intitulé *l'Enseignement supérieur et la Révolution*, par le professeur de philosophie législateur M. A. Burdeau.

Enfin nous appellerons l'attention sur la préface d'un nouveau livre de M. Berthelot intitulé *Introduction à l'étude de la chimie des anciens et du moyen âge*, que le *Temps* publie dans son numéro du 23 janvier.

ÉTRANGER

Angleterre. — Nous lisons dans *The Academy* (19 janvier) : « Les deux articles originaux du *Livre* de décembre rentrent admirablement dans le cadre de la publication. Le savant bibliographe M. Drujon y annonce un catalogue raisonné des livres qui ont été les victimes de ce qu'il appelle la *bibliolytie* (mot que nous n'aimons pas beaucoup), c'est-à-dire qui ont été détruits par leurs auteurs dénaturés, pour des raisons ignorées ou connues. Ce catalogue sera utile ; mais nous aimons encore mieux en somme, bien que nous ne tombions pas toujours d'accord avec les lois particulières qu'il formule, l'article de M. Delauney sur *le Livre harmonieux*. Il n'y est point question de musique. C'est un court traité sur les proportions et la structure matérielle du volume imprimé. Il faut avouer que l'on avait besoin de quelque travail de ce genre. Nous avons nous-mêmes, si nous ne nous trompons, appelé plus d'une fois l'attention sur les crimes contre l'harmonie que commettent certains éditeurs bien intentionnés, qui, en faisant des éditions en « grand papier », se contentent d'agrandir la marge inférieure et la marge extérieure du livre, sans rien changer aux dimensions de la marge supérieure et de la marge du fond ; défigurant ainsi l'ensemble des proportions de la partie imprimée. Et encore ceci n'est-il qu'un exemple. M. Delauney a fait une bonne action en appelant l'attention sur tous les côtés de la question.

— *The Bookworm*, dont Mr. W. Roberts est depuis peu le rédacteur en chef, fait de plus en plus honneur à son éditeur, Mr. Elliot Stock. Un article joliment illustré sur Thomas Bewick, le célèbre graveur sur bois ; des pages d'un véritable intérêt bibliographique sur les vieux catalogues, sur les bibles de Coverdale et de Cranmer, sur Richard de Bury, et sur les premiers vers de Tennyson, sans parler de quelques lignes à propos de la *Gazette de France* et de Théophraste Renaudot, composent, avec des entrefilets piquants et bien placés, une livraison capable de réjouir bibliophiles et bibliographes.

— *The Century Magazine* publie, dans son *Midwinter Number* (février), un article humoristique et artistique, plein de curieux souvenirs personnels, sur le peintre Gérôme, signé Fanny Field Hering, avec des illustrations d'après l'artiste français et d'après Wyatt Eaton, Kenyon Cox, Harry Fenn, E. Daecke et W. Taber. Mr. W. J. Stillman, qui fait une étude spéciale des vieux maîtres italiens, s'adresse cette fois à Simone Memmi, dont il donne d'intéressants spécimens. Enfin, M. Charles Mc Kay donne des pages attrayantes et érudites sur les fées et les druides d'Irlande. — Nous n'indiquons ici que les articles qui nous frappent le plus, parmi tant d'autres remarquables à des titres divers.

— Nous trouvons à signaler dans la *Fortnightly Review* de février un article remarquable, mais très sujet à discussion, malgré son ton dogmatique, de M. Dowden, sur les espoirs et les craintes que peut faire concevoir la littérature contemporaine (*Hopes and Fears for Literature*); et le second *instalment* de la belle étude de M. A. C. Swinburne sur le livre posthume de Victor Hugo : *Toute la Lyre*. On lira aussi avec intérêt *The Characteristics of English Women*, par E. Lynn Linton.

— *The Library*, le nouveau *Magazine* de Mr. Elliot Stock, que nous avons annoncé et qui est l'organe de « The Library Association of the United Kingdom », en est à son second numéro février). Nous y remarquons spécialement l'étude commencée dans le numéro de janvier, par M. A.-H. Bullen, sur certaines imprimeries particulières (*The Appledore Private Press, U. S. A.*), un mémoire sur un bibliographe méconnu (*A Bibliographical Martyr. Dr Robert Watt*, by Thomas Mason), et un compte rendu sympathique du livre de M. Jules Le Petit sur les éditions originales des écrivains français, par Mr. Alfred W. Pollard.

— Nous remarquons dans le *Murray's Maga-*

zine pour février, la dernière partie d'un travail intitulé *Reminiscences of Waterloo and the Duke of Wellington.*

— Notre vieil ami *Notes and Queries* (26 janvier) salue ainsi la dixième année de notre publication. « Un nouveau volume du *Livre* commence par un *Conte pour les Bibliophiles,* de M. Octave Uzanne, très habile et très curieux morceau de pastiche littéraire, admirablement illustré par M. Albert Robida. Poursuivant la série de ses articles sur les écrivains anglais, qui sont devenus un de ses traits particuliers, *le Livre*, nous donne un bon travail sur George Eliot. On peut remarquer certaines améliorations dans la « Bibliographie moderne ». — Il ajoute, dans son numéro du 16 février: « Le numéro du *Livre*, pour le 10 février, débute par un projet de l'infatigable et brillant bibliophile M. Octave Uzanne, qui propose de fonder une nouvelle société cosmopolite d'amateurs de Livres. Nous ne pouvons exposer en son entier l'alléchant programme qu'il met en avant; mais comme le 1er mars est la dernière date pour être admis, nous conseillons de consulter sans retard le *Livre*. Une intéressante étude sur Eugène Renduel, le fameux éditeur des romantiques, vient ensuite, et est elle-même suivie de nouveaux extraits de l'intéressante correspondance du prince de Ligne avec Casanova.

— Mr. W. Roberts, dont l'activité et la puissance de production sont peu ordinaires, donne à la revue intitulée *Westward Ho!* (Elliot Stock, Londres, février), un portrait du poète Austin Dobson ; et à un journal hebdomadaire, *Wit and Wisdom* (Londres, 3, Bride street; 9 février), dont il est le second directeur, une étude sur Mr. Andrew Lang, lequel est, sans doute, un écrivain fertile, mais un peu trop enclin, peut-être, à démarquer le linge d'autrui pour s'en faire honneur à sa table.

États-Unis. — Le *Frank-Leslie's Illustrated Newspaper* (New-York, 19 janvier) publie un supplément de 8 pages entièrement consacré à l'État d'Indiana et aux sources de gaz naturel qu'on y a trouvées et qu'on y exploite.

— Un homme du métier, qui signe *An ex-editor*, publie, dans *Lippincott's Magazine* (février), des réminiscences de sa vie de journaliste, dont on peut profiter partout, et que la différence des mœurs et des allures rend particulièrement piquantes pour un littérateur français. Dans le même numéro on trouve quelques bonnes pages sur Nathaniel Hawthorne, par Mr. R. H. Stoddard.

— On lit dans *The Nation*, à propos de l'édition des œuvres de Franklin, dont Mr. Bigelow vient de donner le 10e vol. (New-York, Putnam), que Franklin regardait l'habitude d'apprendre aux enfants le latin et le grec en négligeant la langue maternelle, comme le *chapeau bras* de la littérature moderne. Que l'expression appartienne à *The Nation* ou à Franklin, elle vaut la peine qu'on l'explique. Nous la recommandons à l'éditeur de *The Library Journal* pour son coin de *Humors and Blunders;* elle y fera bonne figure et s'y trouvera, comme le *Livre* s'y trouvait dernièrement, en nombreuse et honnête compagnie.

Le même périodique (31 janvier) ne trouve pas à son goût les améliorations et changements apportés dans l'arrangement matériel de la seconde partie du *Livre*. Il veut bien cependant signaler comme intéressant l'article de M. Edouard Petit sur *la Vie mondaine de Mignet*, dans le numéro de novembre 1888. L'article de M. Delauney, sur *le Livre harmonieux* (décembre), lui paraît quelque peu fantastique; mais il admire sans réserves l'exquise reproduction, contenue dans le même numéro, de la reliure en maroquin du Levant, avec appliques d'argent et d'or, exécutée par M. Ruban, pour l'exemplaire de *la Française du siècle*, que l'auteur, M. O. Uzanne, conserve dans sa bibliothèque.

— La grande et luxueuse publication dirigée par M. J.-D.-E. Schmeltz, conservateur du Musée ethnographique de Leyde, *Internationales Archiv für Ethnographie*, complète, avec sa sixième livraison, son premier volume. Nous y signalerons, parmi des études spéciales et techniques de la plus haute valeur, un article du Dr Richard Andrew sur les anciennes mosaïques mexicaines. Les illustrations sont d'un fini et d'une exactiude remarquables, et il semble difficile de surpasser les grandes planches en couleur, soit en éclat, soit en fidélité. — Nous reproduisons textuellement l'avis adressé aux abonnés dans cette livraison.

« La rédaction et l'éditeur saisissent tous les moyens pour faire des *Archives internationales d'ethnographie* un lien étroit entre tous ceux qui, soit dans un but scientifique, soit pour des motifs purement commerciaux, s'intéressent aux collections ethnographiques.

« A cet effet, ils se sont proposé d'ajouter à chaque livraison un supplément spécial dont les pages sont mises gratis à la disposition des abonnés pour y faire insérer des informations sur des collections dont on désire se défaire soit par échange, soit par vente. Ces insertions doivent être envoyées franco à l'éditeur avec le formu-

laire imprimé qui se trouvera dorénavant sur la couverture de chaque livraison. Le supplément reçoit de même les demandes pour quelque collection spéciale, comme pour des objets d'intérêt ethnographique.

« Il se pourrait ainsi que les directions de divers musées ou des collectionneurs se réunissent pour obtenir en commun une collection importante qui, pour diverses raisons, en son entier, n'aurait pu être obtenue par un seul d'entre eux ».

Porto-Rico; Antilles. — La *Revista Puertorriquenna* (Porto-Rico), publie depuis quelque temps de remarquables traductions en vers des poésies de Jean Richepin, dues au directeur de cette revue, M. Manuel Fernandez Juncos.



FRANCE

— Le R. P. Besse, un des membres les plus savants de la Compagnie de Jésus, vient de mourir à l'âge de soixante-dix-sept ans, dont cinquante et un consacrés à la vie religieuse.

— On annonce la mort (février) de M. Antoine Casenave, ancien juge à la cour d'appel et à la cour de cassation. Il avait fait de nombreuses recherches dans les anciens titres des archives judiciaires, et laisse malheureusement inachevés les derniers volumes de son étude sur les tribunaux de Paris, de 1789 à 1800.

— Un auteur dramatique, dont la vogue à une certaine époque fut très grande, Adolphe Choler, le collaborateur de Labiche, Siraudin, Lambert-Thiboust, l'ancien directeur du Palais-Royal avec Plunkett, est mort à l'âge de soixante-six ans en janvier dernier.

Choler a produit quelquefois seul, le plus souvent avec l'un des auteurs dramatiques que nous venons de citer, un très grand nombre de comédies, vaudevilles, opérettes, etc. Parmi les œuvres qui ont eu le plus de succès, citons : *les Marquises de la Fourchette*, avec Labiche; *le Fils de la Belle au Bois dormant*, pièce en trois actes, avec Siraudin et Lambert-Thiboust; *les Méli-Mélo de la rue Meslay*, un acte avec Marc Michel; *les Amoureux de la bourgeoise*, un acte, avec Siraudin; *la Vieillesse de Brididi*, avec Henri Rochefort; *un Pied dans le crime*, trois actes avec Labiche; *les Chemins de fer*, en cinq actes, avec Labiche et Delacour, etc.

— On annonce la mort (février) du citoyen Clémence, ancien membre du comité central de la Commune de Paris, et typographe distingué. Il avait, sous l'empire, travaillé à l'Imprimerie nationale.

— Le baron Alfred-Auguste Ernouf, littérateur de mérite, chevalier de la Légion d'honneur et fils du général de division baron Ernouf, grand officier de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de soixante et onze ans (février).

Le baron Ernouf épousa, en 1842, la fille du baron Bignon, ancien ministre de Napoléon Ier. De 1849 à 1851, il soutint vivement, dans le *Bulletin de Paris*, la politique présidentielle de Louis-Napoléon Bonaparte.

Depuis, il s'est fait connaître par de nombreux écrits des genres les plus divers, parmi lesquels nous citerons : *Histoire de trois ouvriers français* (Richard Lenoir, Bréguet, Michel Brézin), *le Général Kléber*, *les Français en Prusse* (1807-1808), etc.

— M. Raoul Fauvel, le poète-journaliste, auteur de : *la Neige tombe! Filles d'Alsace et de Lorraine*, et de tant d'autres œuvres populaires, est mort à la fin de janvier.

Nous apprenons tardivement la mort de l'orientaliste Gustave Garrey (3 décembre 1888).

— M. Ernest Gellions d'Anglar, un des plus jeunes rédacteurs du *Gil Blas*, est mort à la fin de janvier.

— Nous apprenons la mort (février) de M. Ferdi-

nand-Nicolas Goldschmidt, qui occupa, pendant un grand nombre d'années, l'emploi de reporter dans la plupart des journaux de Paris. M. Goldschmidt était le doyen de sa corporation.

— M. Claude Guigne, archiviste en chef du département du Rhône, vient de mourir à Trévoux, à l'âge de cinquante-six ans (février).

— M. Émile Guiard, neveu d'Émile Augier, est mort le 1er février à Cannes. Il n'avait que trente-six ans. L'Odéon a représenté de lui deux comédies, *Mon Fils* et *Feu de paille*, et le Théâtre-Français a toujours laissé à son répertoire sa première pièce, *Volte-face*. Son poème, *Livingston*, avait été couronné par l'Académie française. Enfin, il était l'auteur d'un petit monologue, *la Mouche*, qui a été bien souvent récité dans les salons.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-quinze ans, de M. Alexandre-Nathan Lévy, le frère aîné de Michel Lévy, le fondateur de la maison de librairie bien connue (février).

— Le 5 février est mort un vieil auteur dramatique peu connu de la génération actuelle, Gabriel de Lurieu, qui, de 1823 à 1858, a composé un grand nombre de vaudevilles, de drames ou de livrets d'opéra-comique, dont plusieurs ont eu du succès en leur temps. Il avait quatre-vingt-six ans.

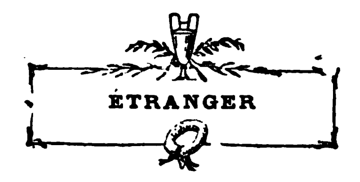
— M. Henri Lutteroth vient de mourir à quatre-vingt-six ans (février). Il avait publié une *Histoire des débuts du protestantisme français jusqu'au premier synode de 1559*, qui fut une véritable révélation sur cette époque importante et si mal connue.

Il dirigea de 1831 à 1850 un journal hebdomadaire, *le Semeur*, qui représentait avec éclat les idées qui lui étaient chères.

— M. Rosseuw Saint-Hilaire, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien professeur à la Faculté des lettres et ancien rédacteur aux *Débats*, est mort à la fin de janvier, à Paris, âgé de quatre-vingt-six ans.

— On annonce la mort (janvier) de M. Eugène Tisserand, ancien professeur à l'école vétérinaire de Lyon. M. Tisserand a été président de l'Académie de Lyon et secrétaire général de la Société d'agriculture. On lui doit des travaux très importants sur la science vétérinaire et la zootechnie. Il était âgé de soixante-treize ans.

Alsace. — On mande de Rixheim la mort, à l'âge de soixante-dix-sept ans, du poète alsacien Georges Gagelin (février).



Allemagne. — Un des érudits allemands les plus versés dans la connaissance de la littérature anglaise et des œuvres de Shakespeare en particulier, le Dr Friedrich Karl Elze, est mort à Halle, le 21 janvier. Il était né en 1821. La *Hallische Zeitung* publiait naguère une bibliographie complète de ses nombreux écrits.

— Une dépêche de Munich annonce la mort de M. Holzendorff, célèbre professeur de droit à l'université de cette ville.

Né à Bietmannsdorff (Brandebourg), en 1829, M. de Holzendorff s'était fait connaître surtout par ses études sur la réforme du code pénal et en particulier sur la réforme du régime pénitentiaire. Il avait fondé les congrès des juristes allemands qui se réunissent chaque année. Parmi ses publications, inspirées par un esprit très libéral, il faut citer : l'*Encyclopédie des sciences juridiques*, l'*Annuaire de la législation, de la juridiction et de l'administration de l'empire allemand*, etc.

M. de Holzendorff avait contribué à la fondation d'un certain nombre d'œuvres philanthropiques, entre autres des fourneaux populaires.

En 1874, il avait assisté le comte d'Arnim, ancien ambassadeur d'Allemagne à Paris, dans le fameux procès intenté au comte par le prince de Bismarck.

Angleterre. — James S. Brazier, professeur de chimie à l'université d'Aberdeen, est mort dans la seconde quinzaine de janvier. On a de lui de remarquables études sur le verre et sur le chanvre.

— Un érudit, très versé dans la généalogie des familles des *Borders*, Mr. T. H. Cockburn-Houd, est mort à Édimbourg, le 15 janvier.

— Le 21 janvier est mort, dans sa soixante-quatorzième année, à Bolton, un auteur de chansons populaires, Mr. J. B. Geoghegan.

— Un journaliste écossais, Mr. David Hodge, est mort en janvier dernier. Outre ses fonctions au *Dundee Advertiser*, il s'occupait beaucoup de la pêche à la ligne et de la littérature, et on lui doit *Angling Days in Scotch Lochs*, ouvrage classique sur la matière.

— Un critique musical célèbre au delà du détroit, le Dr Francis Hueffer, d'origine germanique, est mort le 19 janvier. On a de lui : *The Troubadours, a His-*



tory of Provençal Life and Literature in the Middle ages. Il a donné plusieurs articles importants à l'*Encyclopedia Britannica*.

— Un jurisconsulte doublé d'un archéologue, Mr. Th. Soutar, collaborateur ordinaire de *Notes and Queries*, est mort à Crieff, le 13 janvier.

Autriche. — *Le Livre* doit enregistrer la mort du prince héritier d'Autriche, l'archiduc Rodolphe (fin de janvier), car l'archiduc ne se contentait pas d'être prince, il était littérateur et journaliste de talent. Son principal ouvrage, *la Monarchie austro-hongroise, décrite et dépeinte*, reste inachevé. Il était né le 21 août 1858.

États-Unis. — Sabina Dolaro, actrice et écrivain de quelque réputation aux États-Unis, est morte à New-York le 23 janvier. Elle était Anglaise de naissance et de race juive. Elle a publié un assez curieux volume de vers intitulé *Mes Amours*.

— Nous apprenons de New-York la mort de M. George Duncan (20 janvier), qui, après avoir fait partie de la maison de librairie Glass et Duncan, de Glasgow, était allé s'établir aux États-Unis. Il est l'auteur d'une aimable relation de touriste : *Royal Route, or, a ten Days' Tour in Scotland.*

— Mr. Alexander T. Mc Gill, professeur de théologie à Princeton Theological Seminary, état de New Jersey, est mort le 13 janvier, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il a écrit beaucoup d'ouvrages de théologie et de polémique religieuse.

Hollande. — Nous apprenons la mort d'un naturaliste et anthropologiste de grande distinction, M. C. B^n H. von Rosenberg, décédé à La Haye le 15 novembre 1889. Il laisse, outre une foule d'écrits d'une haute portée scientifique, un grand ouvrage : *Der Malayische Archipel, Land und Leute* (1878).

— Le bibliothécaire et bibliographe P. A. Tiele est mort à Utrecht le 22 janvier.

Italie. — Le comte des Dorides, ancien rédacteur du *Moniteur de Rome* et correspondant de plusieurs journaux, vient de mourir à Frascati (février), où il s'était retiré après le procès que lui avait intenté le gouvernement italien et qui fit si grand bruit il y a quelques années.

— Le commandeur Andrea Gastaldi, professeur à l'Académie royale Albertine, mort à Turin le 9 janvier, était l'un des peintres les plus remarquables de la nouvelle école italienne. Né le 16 avril 1826, il avait passé huit années à Paris et s'était fait remarquer à nos expositions universelles de 1867 et de 1878 par ses tableaux de la *Défense de Tortone* et de *Boniface VIII*. Il avait épousé une Française, Mlle Léonie Lescuyer, peintre très remarquable elle-même, et était frère de Mgr Lorenzo Gastaldi, archevêque de Turin.

Norvège. — M. Broch, un savant norvégien qui fut d'abord professeur à l'Université de Christiania, puis ministre de la marine et des postes en Norvège, vient de mourir près de Paris, à Sèvres, à la suite d'une longue maladie. Il était âgé de soixante et onze ans (février).

Il avait occupé jadis les fonctions de commissaire norvégien pour les expositions de 1867 et de 1878, et était, en dernier lieu, directeur du bureau international des poids et mesures situé au pavillon de Breteuil, dans le parc de Saint-Cloud (8 février).

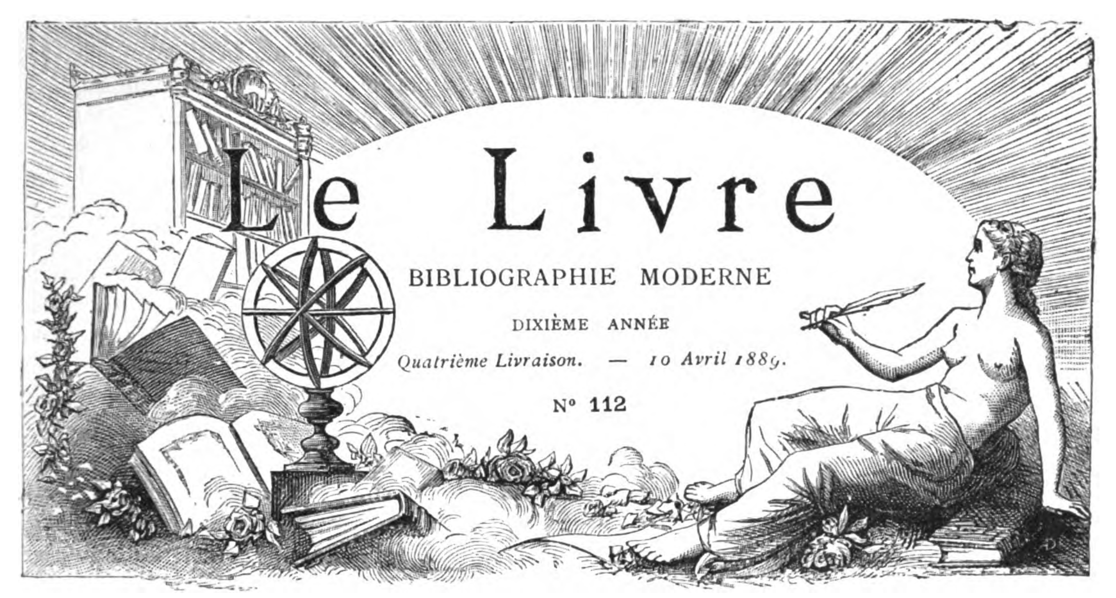
— Le professeur Worm-Müller, dont les travaux chirurgicaux ont une grande réputation en Scandinavie, est mort à Christiania, le 11 janvier.

Russie. — M. Ossip Zedkine est mort à Paris à la fin de janvier. Né en 1853, dans une des riches familles d'Odessa, il appartenait à cette phalange de jeunes gens qui se dévouèrent à la propagande des idées socialistes dans la classe ouvrière. Il était étudiant ès sciences naturelles; il apprit le métier de menuisier pour pouvoir pénétrer dans les ateliers et se mettre en contact avec les prolétaires. Expulsé de Russie en 1874, il se rendit en Allemagne; chassé en 1881, après plusieurs mois d'emprisonnement, il vint à Paris.

Il pouvait lire une dizaine de langues européennes et écrivait le français et l'allemand. Il collabora assidûment au *Socialiste* de Paris, et au *Sozial Demokrat*, l'organe officiel du parti socialiste allemand.

Suisse. — On annonce la mort d'un écrivain très populaire, M. le Dr Franz-Joseph Schild, qui vient de succomber à l'âge de soixante-sept ans et demi (février). Le défunt, qui a publié bon nombre de volumes de prose et de poésie, était surnommé le grand-papa du Jura, et était originaire de Granges.

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Un couple, par JACQUES MADELEINE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En petits chapitres secs, M. Jacques Madeleine, un débutant, nous donne une sèche et brutale analyse de l'état de désorganisation morale et physique auquel peuvent atteindre deux êtres qui, se connaissant depuis la plus tendre enfance, ont débuté par des privautés d'allure suspecte, par un libertinage de gamins, pour arriver à former *Un couple* uni par la fureur malsaine du vice et que rien ne saurait plus désunir que la mort. Cette étude ne manque certes pas de talent, et l'exigeante domination de la chair y est peinte avec un certain bonheur. Mais ce qui y domine, accentué autant par la coupe voulue des chapitres que par un persistant parti pris de l'auteur, c'est la sécheresse générale, un manque d'émotion empêchant de s'intéresser aux héros, comme on le désirerait. La vie n'est pas ainsi, toujours au même diapason aigu. Leur cynisme absolu, continu, sans aucune détente, finit par gagner le lecteur, qui ne parvient pas à se passionner pour eux et qui contemple leurs ébats, leurs vices sans se sentir touché, devenu cynique lui-même. C'est certainement là le gros défaut de cette œuvre, écrite par quelqu'un qui sait et qui a de l'observation.

Les gens de mer, par LÉOPOLD PALLU DE LA BARRIÈRE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui fait la réelle valeur du livre de l'amiral Pallu de La Barrière, ce n'est pas seulement la diversité des histoires contées, le saisissant intérêt des anecdotes, le curieux pittoresque des aventures, c'est surtout la profondeur de la pensée et la haute qualité de l'observation. Ce n'est pas, en effet, purement l'œuvre d'un amuseur ou d'un voyageur, c'est l'œuvre d'un philosophe de large envergure, d'un penseur, d'un analyste très subtil. Nul ne nous semble avoir mieux parlé des *Gens de la mer* avant lui, nul ne les a plus heureusement étudiés sous toutes les formes, dans tous les instants de leur existence peu connue. Ce récit, sans grandes prétentions, sans recherches

de gros effets, atteint par sa simplicité même les sommets les plus élevés du drame et saisit le cœur avec une puissance irrésistible, parce qu'on sent que tout y est vrai, que tout y est vu, que tout y est senti et vécu. M. Pallu de La Barrière est assurément le premier de nos écrivains maritimes qui ait su nous donner la sensation vraie de la vie sur mer, la connaissance exacte de ces hommes spéciaux qui sont les marins, les hommes de la mer. Son étude est d'autant plus saisissante qu'elle porte sur les plus humbles de ces héros inconnus qui bravent à chaque instant la mort; ce qu'il nous raconte, ce sont les péripéties du voyage d'un pauvre bateau marchand faisant le commerce du guano, et il faut être un maître pour tirer de la relation d'un si obscur métier l'impression forte et pénétrante qu'il a su en dégager. Nombre de ses observations sont des documents de premier ordre sur ces braves gens, ces courageux, ces martyrs de la vie simple, dont l'existence est tout entière comprise entre les deux mots devoir, dévouement; nous plaçons volontiers *Les gens de mer* au nombre des meilleurs écrits de notre temps et leur auteur parmi les littérateurs de grande race.

Lamiel, par STENDHAL, roman inédit publié par *Casimir Stryienski*. Paris, librairie moderne, 1889. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'heure semble propice à tout ce qui se rattache à Stendhal, à ses œuvres; il y a dans les tendances actuelles un retour très accentué vers la psychologie, vers le roman d'analyse, tout en profitant des enseignements, des procédés que le naturalisme a indiqués aux écrivains modernes. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Stendhal lui-même, dans les notes accompagnant le roman inédit dont nous allons parler, semble indiquer qu'il est disposé, dans une certaine mesure, à sacrifier aux règles de la mode de son temps, tout comme nous voyons certains de nos jeunes écrivains faire ce qu'on pourrait appeler de la psychologie naturaliste, ou mieux, documentaire.

Un délicat, un ami des lettres, auquel on doit déjà, en collaboration avec M. François de Nyon, la publication du *Journal de Stendhal*, M. Casimir Stryienski, a eu la bonne fortune de découvrir à la bibliothèque de Grenoble et la patience de déchiffrer, en dépit de son illisible écriture, un roman inédit de Stendhal. Ce manuscrit datant de 1839 1840, c est-à-dire de la même époque que *La chartreuse de Parme*, est, bien que non terminé complètement, un des documents les plus précieux et les plus instructifs que l'on puisse joindre aux plus fameuses œuvres du célèbre écrivain. De plus, les notes jointes, un dessin, une biographie des personnages, un avant-propos, donnent des renseignements absolument ignorés sur la manière dont Stendhal composait ses romans, et ne sont pas les pages les moins intéressantes de ce très curieux ouvrage.

Lamiel est l'histoire d'une jeune paysanne normande, proche parente par le caractère, l'âme, le cœur, des héros les plus amoureusement étudiés par le grand romancier. Cette jeune fille, recueillie par un maître d'école dans un hospice d'enfants trouvés, élevée au rang de lectrice par une duchesse, puis dépravée moralement par un ambitieux médecin bossu et menant une vie accidentée de Manon Lescaut, est une création absolument extraordinaire, un caractère tout à fait en dehors de ceux que l'on a pu s'amuser à peindre, à expliquer, avec sa passion de l'action, de l'énergie insufflée par de premières lectures et poussée plus tard jusqu'à l'amour pour les grands criminels, presque au crime, avec aussi son mépris des fadeurs, des politesses, de la banalité courante de la vie et du monde. En ce sens, Stendhal a fait là une œuvre aussi saisissante que *le Rouge et le Noir;* sa *Lamiel*, étrange, terrible, est le pendant de l'inoubliable *Julien Sorel*. Il faut lire attentivement cette œuvre, la suivre dans tous ses détails pour en savourer la dangereuse saveur, pour admirer l'art d'analyse, la science psychologique du maître, vers lequel se tournent en ce moment beaucoup de jeunes ambitions littéraires.

Norine, par FERDINAND FABRE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le grand charme qui se dégage de *Norine*, la nouvelle œuvre de Ferdinand Fabre, est autant dû à sa forme littéraire, si séduisante, si particulière, qu'à la sincérité du récit, à sa délicieuse simplicité, à sa bonhomie élégante et communicative, à l'émanation de vraie nature, dont le souffle pur, le parfum simple, passent entre les pages frissonnantes. L'amour passionné du pays natal communique au remarquable écrivain une éloquence qui va directement au cœur et sait toucher les fibres les plus intimes, les plus douces de l'être humain. Ce n'est rien, presque rien, cette jolie histoire de *Norine*, et pourtant nul ne saurait la lire sans se sentir profondément ému, tant elle est baignée du sentiment véritable de la réalité, tant elle se trouve d'accord avec vos plus délicates sensations d'âme et d'esprit. Il était difficile de s'attaquer à un sujet plus humble pour

en tirer des accents plus pénétrants, de descendre plus bas dans l'échelle sociale pour s'élever plus haut dans la peinture des émotions du cœur: mais, c'est que, en narrant les mœurs de ces pauvres paysans cévenols, en les montrant dans la rude simplicité de leur existence au pays, dans l'âpre labeur de leur vie active à Paris, le romancier a su mettre tous ses regrets, toutes ses joies, quelque chose de lui-même, qui est l'arome exquis du livre et lui donne l'irrésistible vibration de la vie. Ce volume s'adresse aux délicats, aux lettrés, par son style, par son art de la phrase et de la langue; il s'adresse aux gens de cœur, il s'adresse à tous par sa tendresse émue, par sa profonde humanité, et il comptera parmi les plus heureuses productions du maître écrivain.

Un premier amant, par ARMAND SILVESTRE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un véritable livre de poète, de franc et passionné amoureux de la belle nature que le roman publié par Armand Silvestre sous ce titre : *Un premier amant.* Les superbes paysages s'y succèdent, tout parfumés de senteurs printanières, les floraisons de belles fleurs y éclosent en gerbes touffues, et c'est partout comme une senteur latente d'amour se dégageant des dessous de bois pour envahir le cœur, charmer la chair. Plaçant son action en plein jardin de la France, ainsi qu'en une oasis cythéréenne, il nous montre les amoureux faisant éperdument l'amour au beau pays de Touraine. L'adultère de Marthe de Prades et d'André Maurienne y fait pendant à l'idylle de Claude Lundi avec Claire de Lys. Après nous avoir conduit à travers toutes les péripéties de cette passion en partie double, l'écrivain nous amène à l'épilogue si dramatique, la mort des deux amants de Marthe, mis face à face pour un duel sans merci par le mari outragé. Puis on voit enfin Claude épouser Claire, et mettre, comme une lueur d'aurore, le symbole de l'éternelle renaissance dans cette fin tragique. Le volume déroule son action à travers les chants d'amour, les cantiques à la louange de la beauté, long et triomphant épithalame de bonheur, de plaisir, un seul instant assombri, pour finir en joyeux hyménée. G. T.

The Twilight of the Gods, *and other Tales,* by RICHARD GARNETT. London, T. Fisher Unwin; 1888. Un vol. in-8°.

Ce beau volume est un recueil de nouvelles et de courts récits publiés pendant le cours de ces dernières années dans différentes revues anglaises par Mr. Richard Garnett, auteur de *Vie de Carlyle* et d'autres ouvrages en vers et en prose justement estimés. Un soin artistique de la forme de moins en moins rare chez les écrivains d'outre-Manche, une recherche archéologique, et parfois, comme dans *The Potion of Lao-Tsze* et *Abdallah the Adite,* un goût pour l'exotisme oriental qui, tout en prêtant à la richesse et à l'éclat des couleurs, n'excluent en rien l'abondance et l'ingéniosité de l'imagination, telles sont les qualités qui me paraissent distinguer les *Tales* de Mr. Richard Garnett. Elles valent assurément la peine d'être réunies en volume, étant bien au-dessus du niveau de la littérature courante qui alimente les innombrables magazines de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Ce sont de petites compositions artistement conçues et finement exécutées. A ce titre, elles méritent de prendre rang parmi les productions où la critique doit rechercher les caractères et les tendances littéraires d'une époque et d'un pays. B.-H. G.

Œuvres d'André Theuriet: Madame Heurteloup. Paris, ALPHONSE LEMERRE, 1889. Un vol. in-12. — Prix: 6 francs.

Jusqu'ici, les *Œuvres* de M. André Theuriet, dans la *Petite Bibliothèque littéraire* de Lemerre, ne comprenaient que trois volumes, celui des *Poésies,* un volume de *Nouvelles* et *Sauvageonne. Madame Heurteloup,* qui forme aujourd'hui le quatrième, parut d'abord en 1882. Il avait été précédé de *Véronique,* le premier roman, croyons-nous, de M. Theuriet, puis de *Mademoiselle Guignon* en 1874, du *Mariage de Gérard,* de *Raymonde,* de *Sauvageonne* en 1881. Il eut un très grand succès. C'est dans le pays messin que se déroulent les événements qui forment le fond de ce drame très simple et très émouvant de la vie de province. La vieille Mme Heurteloup, cette fille de conventionnel, qui poursuit de sa haine les messieurs de Saint-André, moins parce qu'ils appartiennent à une race aristocratique — fort déchue en effet — que parce qu'elle a aimé autrefois Jean de Saint-André, est une figure vigoureusement tracée, qui fait encore mieux ressortir le contraste charmant de sa nièce Loïse, et de Charmette de Saint-André, dont le frère Vital est aussi généreux, aussi élégant dans sa simplicité de gentilhomme ruiné, que son oncle Jean est grossier dans ses amours vulgaires avec les filles de ferme et Angélique, la servante-maîtresse. Tout finit bien, par le mariage de Vital et de Loïse, et même par retour de la vieille Mme Heurteloup à des sentiments plus humains et plus féminins. A bientôt la suite

des romans de M. Theuriet dans ce format maniable et élégant. Souhaitons cependant que chaque roman porte la date de sa première publication. C'est chose importante en matière d'histoire littéraire.

L'Ame des choses, par AUGUSTE BLONDEL, préface par A. Theuriet. Paris, 1889; Alphonse Lemerre, éditeur. Un vol. in-16. — Prix: 3 fr. 50.

Nous n'avons jamais bien compris l'utilité de ces préfaces dont on use tant aujourd'hui et où des écrivains connus présentent au public des écrivains qui le sont moins et souvent pas du tout. Ces préfaces, qui sont presque toujours une œuvre de camaraderie ou de complaisance, n'en imposent pas au public et l'indisposent souvent. « Pour qui donc me prend ce monsieur, dit plus d'un lecteur; croit-il donc que je ne saurais pas me plaire à son livre, s'il est bon, et, s'il est mauvais, espère-t-il que je vais ôter mon chapeau à cause de la préface, où l'on a essayé de me prendre pour dupe?» Nous pouvons d'autant mieux, dans le cas présent, nous exprimer avec franchise sur cet abus des *Préfaces*, qui ressemblent à des billets à ordre avec endossement tirés sur le public, que M. Auguste Blondel pouvait parfaitement s'en passer. Le succès lui serait venu sans cela, car son recueil de nouvelles est charmant. Mais ne lui soyons pas trop sévère pour s'être laissé allé, lui aussi, à une mode devenue générale parmi les jeunes écrivains: sa faiblesse nous vaut de belles et viriles pages de M. André Theuriet sur le roman en général et la nouvelle en particulier. L'auteur de l'*Amoureux de la préfète* et de *Bigarreau* est un maître dans l'un et l'autre genre, et il en parle en maître. Quant à M. Auguste Blondel, auquel on devait déjà une excellente étude sur Töpffer, il rappelle quelquefois, par sa grâce et sa finesse, le célèbre auteur genevois. Mais avant tout il est original, soit qu'il se livre au courant de sa fantaisie, comme dans l'*Ame des choses*, qui sert de titre à tout le recueil, *Saint-Ferréol*, la *Double vie*, soit qu'il serre de près la réalité, comme dans les touchants récits: *Louise, Sous l'acacia*, etc., etc. E. A.

Pastels *(dix portraits de femmes)*, par PAUL BOURGET, Alph. Lemerre, édit. Un vol. in-18. Paris, 1889. — Prix: 3 fr. 50.

Ces dix morceaux semblent détachés du journal de l'auteur. Dans chacun il est en jeu, et c'est lui qui parle, racontant et des impressions personnelles et des confidences reçues.

Ces pages, toutes consacrées à noter des nuances de caractères féminins, vues parfois à travers un caractère d'homme, et d'homme amoureux, ne suffiraient pas à fonder la réputation d'un écrivain, mais elles ne sont pas pour nuire à celle de M. Paul Bourget. Les femmes aiment toujours beaucoup qu'on leur voue un culte, mais quand la satire entre dans le rituel du culte et la flagellation dans ses cérémonies.

Plusieurs de ces portraits sont en réalité des nouvelles plus ou moins développées, et les plus intéressantes — plutôt pour les détails d'analyse et les descriptions des milieux, naturellement, que pour l'invention des incidents dont M. Paul Bourget ne se met pas fort en peine — sont l'autobiographie de *Gladys Harvey*, encadrée de faits quelconques particuliers à l'écrivain; *Madame Bressuire, Inconnue*, poignant récit dans lequel est évoqué le souvenir d'un homme de lettres qui s'acquit un renom fugitif dans la presse contemporaine et que la folie saisit pour le mener à la mort.

En dénommant ces études *Pastels*, M. Paul Bourget a bien choisi son titre: il répond très exactement à la nuance atténuée, au demi-ton, aux contours légers de ces portraits, qui ont le charme attendrissant ce quelque chose de mélancoliquement ancien qui caractérise le dessin au pastel. PZ.

La Tresse blonde, par GILBERT-AUGUSTIN THIERRY. Paris, 1889, Librairie moderne, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Un vol. — Prix: 3 fr. 50.

La Tresse blonde, tel est le titre du nouveau roman de M. Gilbert-Augustin Thierry que vient de faire paraître la Maison Quantin. Publié d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, où il a obtenu un vif succès, ce livre se recommande à toute la curiosité du grand public. L'auteur de *l'Ame en peine* et du *Palimpseste* y déploie en effet cette originalité un peu étrange qui, jointe à de rares qualités de style, en fait un écrivain si personnel. Le redoutable problème de la suggestion, cette mystérieuse énigme qui de nos jours bouleverse tant de consciences, est le sujet que M. Thierry a voulu traiter dans *la Tresse blonde*, et il l'a fait avec une véritable puissance dramatique. Il y soulève en même temps une des questions les plus troublantes de toute philosophie comme de toute religion: la liberté de l'âme humaine; les conclusions de l'auteur, dans son fatalisme pessimiste, sont presque une négation absolue. Aussi, dès son apparition, ce roman a-t-il suscité bien des controverses; il en fera naître encore. Quoi qu'il en soit, le public pensant et

lettré voudra connaître cette œuvre curieuse, ce livre d'une lecture si passionnante.

Les Belfield, par Miss Braddon, traduction de l'anglais par Germaine Mellor. Paris, 1889, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Deux vol. in-16, illustrés de nombreux dessins. — L'ouvrage complet, broché : 4 francs.

Par ce temps d'études pimentées et de volumes de haut goût, il peut être agréable de se rafraîchir l'imagination à la lecture d'ouvrages où dominent la pureté des sentiments et l'honnêteté des mœurs. C'est dans ce but que nous avons plaisir à signaler en première ligne à nos lecteurs: *les Belfield*, deux volumes de miss Braddon, traduits de l'anglais par Germaine Mellor.

L'action, des plus attachantes, se passe en Angleterre. Lady Belfield, restée veuve avec deux enfants, Adrian et Valentin, se consacre au bonheur de ses fils qui forment le contraste le plus frappant: autant Adrian est intelligent, aimant, autant Valentin est borné, égoïste, violent. Celui-ci ne tarde pas à devenir la proie d'une coquette, Hélène Deverill, qu'il épouse, puis qu'il délaisse. Hélène jure de se venger, mais son mari survient à l'improviste et la tue net. Tout se découvre; l'assassin est condamné; il meurt en demandant pardon à sa mère.

L'auteur a dépeint dans le cours de ce roman, avec beaucoup de vérité, les mœurs des gentlemen anglais qui partagent leur vie entre les chevaux, la chasse, les courses et les plaisirs mondains. Il faut noter particulièrement une jolie et intéressante figure, miss Madge, qui consacre sa vie à l'œuvre des femmes repenties.

La traduction de Germaine Mellor rend non seulement avec fidélité la pensée de l'auteur, mais a encore l'avantage de faire passer dans le français le caractère propre d'un style clair et précis. Joliment illustré de nombreux dessins curieusement empreints de couleur locale et édité avec le soin et le goût qui caractérisent toutes les publications de la Maison Quantin, le roman *les Belfield* continue dignement la *collection des romans anglais contemporains*, si heureusement inaugurée par *Sur la Piste*, de Lady M. Majendie, et *Sabina Zembra*, de William Black.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Trop pur, par Jean d'Oc. Paris, Alphonse Lemerre. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 5o.

Mordu, mœurs littéraires, par Rachilde. Paris, F. Brossier. In-18. — Prix : 3 fr. 5o.

La Gosse, par Olivier Martini. Paris, V. Havard. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 5o.

Le Joug, par Eugène Delard. Paris, C. Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 5o.

A la côte, par Frantz Jourdain. Paris, Librairie moderne. In-18. — Prix : 3 fr. 5o.

Mesdemoiselles de Barberio, par le marquis de Castellane. Paris, Librairie moderne. — Prix : 3 fr. 5o.

Latapie, commis-voyageur, par Paul Lheureux. Paris, Nouvelle Librairie. In-18. — Prix : 3 fr. 5o.

Un Couple, par Jacques Madeleine, Paris, G. Charpentier. In 18. — Prix : 3 fr. 5o.

Contes à la brune, par Armand Silvestre, illustrations de Kauffmann. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 5o.

Par amour, par Daniel Sivat. Un vol. in-18. Paris, E. Dentu. — Prix : 3 fr. 5o.

Monsieur Clown! par Ed. de Perrodil. Paris, Camille Dalou. In-18. — Prix : 3 fr. 5o.

Le Calvaire d'une femme, par Laurent Doillet. Paris, V. Havard. In-18. — Prix : 3 fr. 5o.

La Fiancée, par Ponson Derval. Paris, V. Havard. In-18 — Prix : 3 fr. 5o.

Le Château des Anges, par Louis Énault. Paris, Hachette et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 5o.

L'Univers dans Paris, par Buguet et Benjamin, illustrations de Choubrac. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 5o.

Silas Marner, le tisserand de Raveloo, par Georges Eliot. Paris, Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

La Pêcheuse d'âmes, par Sacher-Masoch. Paris, Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

Hélène Clifford, traduit de l'anglais par M. Dronsart. Paris, Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

Le Mystère de Parter-Square, par B.-L. Fargion. Paris, Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

A travers Cays, esquisses de province par Mme de Witt. Paris, Hachette. In-12. — Prix : 2 francs.

L'Enfant de la Boule, par A. de Alarçon. Paris, Hachette. In-18. — Prix : 1 fr. 25.



Heartsease and Rue, by James Russell Lowell. Boston, and New-York; Houghton, Mifflin and Co, 1888. Un vol. in-16 cart. — Prix : 1 dollar 25 cents.

Joie du cœur et regret, tel est le titre que le poète américain James Russell Lowell donne aux poésies dont la maison bien connue, Houghton,

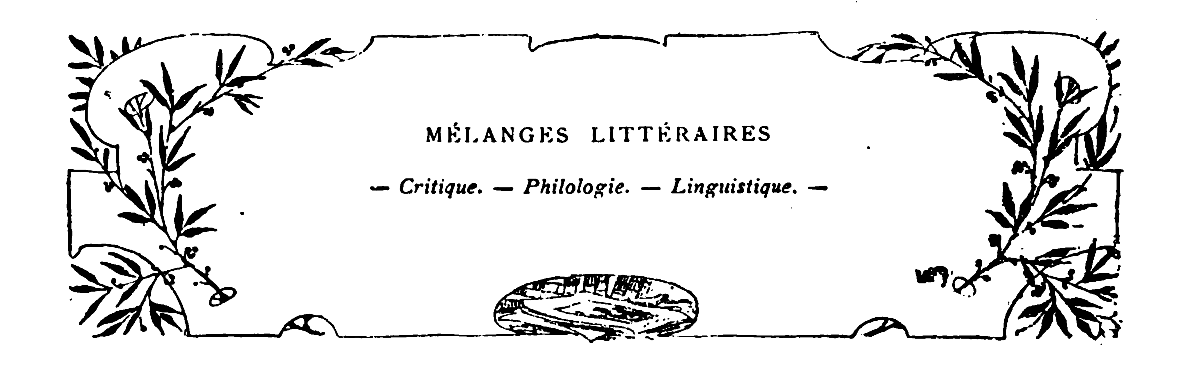
Mifflin et Cie, ayant à cœur de justifier sa devise : « Tout bien ou rien », a fait un joli volume, orné d'un portrait sincère et vivant et renfermé dans un de ces élégants cartonnages à la décoration originale et sobre qu'elle sait si bien exécuter. Mr. Lowell est un poète, je ne dirai pas de l'école de Wendell Holmes, son ami, car je ne crois pas qu'il relève d'aucune école, mais de tendances analogues et d'inspiration de même ordre. Les circonstances intimes de la vie, les *meetings*, banquets, *birth days*, excitent sa verve familière et son humour à demi-souriant. Ce n'est pas qu'il ait le souffle court et que son vol ne sache s'élever. Témoin la pièce qui ouvre le volume, où il pleure noblement la perte d'Agassiz, ce grand et bon savant que l'Amérique ravit à l'Europe et fit sien. Je citerai encore l'épître à George William Curtis, avec une épigraphe empruntée à notre Chrestien de Troyes, l'histoire de Fitz Adam et le poème d'Endymion qu'il appelle un commentaire mystique sur l'amour sacré et l'amour profane du Titien. Il y a, en effet, une veine mystique, qui se traduit, en même temps que par la recherche et la subtilité de la pensée, par le contournement un peu grêle des formes et le raffinement excessif, inattendu, parfois pénible et obscur de l'expression. Il a été touché, qu'il en ait conscience ou non, par le préraphaélisme, cette école anglo-saxonne d'art et de poésie qui a de si curieuses affinités avec nos décadents et déliquescents. Voyez plutôt la traduction littérale (qu'on pardonne ses imperfections à ce moulage pris d'une main rapide!) de ces vers dont il accompagnait l'envoi à un ami — ou à une amie — d'un exemplaire d'*Aucassin et Nicolette*, et qu'il a recueillis, avec raison, pour les faire figurer dans son recueil.

Feuilles dignes d'avoir bercé de leur poésie l'enfance [de la pauvre Juliette,]
De la joie d'un cœur depuis longtemps éteint dans la [poudre]
Elles vibrent toujours, nid non encore refroidi
Du départ de son emplumé fardeau. La main gourde [du temps]
Vainement tourne son sablier : ici est la jeunesse sans [fin;]
Ici, les lèvres gardent leurs roses et les boucles leur [or;]
Ici l'amour, dans l'audace de l'innocence première,
Dit ce dont notre conscience plus grossière fait un [crime].

Parce qu'elle raconte le rêve que tous ont connu
Une fois dans leur vie, et jusqu'à la fin de la vie le [petit nombre;]
Parce que ses graines, dispersées d'un souffle sur le [désert de la mémoire.]
Germent dans la joie du cœur telle que l'Éden la [connut;]

Parce qu'elle a une beauté toute à elle,
Chère amie, j'ai cueilli cette herbe de grâce pour vous.

B.-H. G.



Delle rime di M. Niccolo Franco contro Pietro Aretino, et de la Priapea del medesimo, terza editione, colla giunta di molti sonetti nuovi. Con gratia et privilegio Pasquillico. M.D.XLVIII.

Réimpression *fac-similé,* sans date ni nom d'imprimeur, mais faite à Londres en 1888 (*privately printed — not for sale*) et due à un célèbre bibliophile anglais, mort récemment, de deux recueils de sonnets très rares de Niccolo Franco, le disciple et l'ennemi de P. Arétin. De ces deux recueils, le second, la *Priapea,* avait seul été déjà réimprimé, à la suite du *Vendemmiatore* de Tansillo (*Peking, nel XVIII secolo* [Paris, 1790], in-12), sur une édition antérieure, celle de Gio.-Ant. Guidone, 1541, et la troisième, datée de 1548, qu'a reproduite le bibliophile anglais, offre des additions et des variantes précieuses. Le premier recueil, les *Rime contro Pietro Aretino,* qui eut également trois éditions au XVIe siècle (1541, 1546 et 1548), est bien mentionné par Apostolo Zeno dans ses Remarques à la *Biblioteca italiana* de Fontanini et par Brunet;

mais sa rareté était telle qu'on pouvait presque douter de son existence et qu'il ne figure pas dans le Catalogue de Libri.

Les *Rime* et la *Priapea* forment un ensemble de quatre cent cinquante sonnets environ, presque tous dirigés contre l'Arétin. Franco avait été pendant quelques années le secrétaire de l'auteur des *Ragionamenti*, qui l'employait à la composition de ses livres de piété. Ils se brouillèrent pour un motif assez futile. L'Arétin, en 1537, avait fait imprimer le premier volume de ses *Lettres;* Franco, rêvant là-dessus de devenir l'émule de son maître, fit deux ans après imprimer les siennes, sous le titre beaucoup plus ronflant de *Pistole* (Épîtres). L'Arétin, fâché de cette outrecuidance, le congédia et se moqua de lui. « Un certain Niccolo Franco, de Bénévent, écrit-il à un de ses amis, qui m'était arrivé nu et déchaux, comme il ira toujours après les signalés services que je lui avais rendus, voulut rivaliser avec moi et, pour avoir intitulé son livre *Pistole*, au lieu de *Lettere*, il porte haut la tête, comme un triomphateur! » Il paraît avoir aussi mis en circulation trois ou quatre sonnets contre son ancien secrétaire, qui ne cessait de le vilipender et qu'il força de quitter Venise. Réfugié à Casale de Montferrat, Franco, pour un sonnet, lui en décocha plusieurs centaines : au siècle précédent, Philelphe, dans ses *Hecatosticha*, cent satires de chacune cent vers, en grande partie dirigées contre Pogge, avait donné le modèle de cette haine méthodique, volontairement astreinte à des formes fixes et régulières. Tant de sonnets sur un seul thème! On trouvera que c'est beaucoup. Eh bien, sur ce thème unique, invariable, qui consiste à donner à l'Arétin les attributs de Priape, le poète a brodé des variations à l'infini, attestant son inépuisable fertilité d'imagination. Il amuse à force de se répéter toujours, en d'autres termes, et de renchérir spirituellement sur ce qu'il a déjà dit. Les pièces, qui ne sont que de simples priapées, sont très agréables, d'une perfection de forme achevée, comme les autres, et comparables aux meilleures que nous aient laissées les anciens ; si Noël les avait connues, il aurait assurément, rien que pour elles, ajouté une partie italienne aux deux parties latines de son *Erotopægnion* Il y a aussi, tant dans les *Rimes* que dans la *Priapea*, de très nombreux sonnets contre le pape Paul III, ses neveux, ses cardinaux et tout son entourage : ici l'invective, étant donnés les personnages auxquels le poète s'attaque, est d'une virulence inouïe. Deux de ces sonnets renferment une allusion évidente à l'attentat monstrueux commis par Pier-Luigi Farnèse, un neveu ou fils naturel de Paul III, sur l'évêque de Fano, et que confirment d'ailleurs les historiens de Florence, Benedetto Varchi et Bernardo Segni. Ces violentes satires expliquent la fin misérable du pauvre Niccolo, qui, croyant sans doute ses anciens méfaits oubliés, commit l'imprudence de se rendre à Rome; moins tolérant que ses prédécesseurs, Pie V le livra à l'Inquisition et le fit pendre.

En réimprimant ce curieux livre, dont une partie au moins est introuvable, l'éditeur anglais a fait grand plaisir aux amateurs de la littérature italienne. A. B.

Œuvres d'Alphonse Daudet : Théâtre. Un vol. in-18. Paris, 1889. Librairie A. Lemerre.

M. Lemerre termine la publication des *Œuvres complètes* d'Alphonse Daudet en nous donnant une nouvelle édition de son théâtre. Chacun connaît ces comédies fines et délicates : l'*Œillet blanc*, le *Frère aîné*, les *Absents*, pour lesquels Ferdinand Poise, l'auteur applaudi de *Joli Gilles* et de l'*Amour médecin*, écrivit une musique si distinguée et si charmante. Une gaieté franche, une observation sûre et malicieuse qui annonce déjà le romancier de *Sapho* et de l'*Immortel*, une pointe de sentimentalité jamais vulgaire, firent jadis le succès durable de ces délicieux petits actes. Mais c'est dans le *Sacrifice* et l'*Arlésienne* qu'Alphonse Daudet se révéla vraiment grand auteur dramatique. Aux qualités de délicatesse et de finesse s'ajoutent des qualités supérieures : ce n'est plus seulement un merveilleux artiste, c'est un poète qui dans une tragique histoire d'amour sait fondre harmonieusement les cris désespérés de la passion souffrante avec les chansons joyeuses du Midi ensoleillé et riant. La musique sublime de Bizet n'a pas fait oublier la prose exquise qu'elle accompagne et qu'on est toujours heureux de relire, surtout dans une édition soignée et charmante comme celle de M. Alphonse Lemerre. E. C.

John Wilkes-Patriot. *An Unfinished Biography.* Harrow, William F. Taylor, 1888. Un vol. petit in-8°.

John Wilkes a laissé, dans l'histoire parlementaire anglaise, le renom du plus ardent champion de la liberté. Son journal, *The North Briton,* fut longtemps l'organe du patriotisme et de l'indépendance. Les luttes qu'il soutint contre le Parlement obstiné à ne pas le laisser siéger est vraiment épique, et s'il n'en sortit pas vainqueur,

il y acquit, du moins, une formidable popularité. Un bibliophile délicat, doublé d'un érudit et d'un chercheur, Mr. W. F. Taylor, qui se déguise modestement sous le pseudonyme de F. des Habits, a trouvé au British Museum deux petits manuscrits de la main de John Wilkes et portant le titre : *The Life of John Wilkes*. Ils sont l'un et l'autre incomplets, mais présentent dans leur état fragmentaire un intérêt historique et de curiosité sur lequel insister serait superflu. Ce sont ces deux fragments que Mr. Taylor nous donne avec une courte préface et une traduction qui ajoutent grandement à la valeur de la publication. La célèbre et rare caricature où Hogarth a représenté John Wilkes portant au bout d'une pique un bonnet de forçat sur lequel est écrit le mot *Liberty* a été artistement reproduite et forme, avec un portrait de Mr. Wilkes, l'illustration de ce volume. Par un raffinement que les favorisés mettront à haut prix, mais que déplorera la foule de ceux qui auraient fait un succès de librairie à cette « Biographie incomplète » de Wilkes, Mr. W. F. Taylor, qui s'est fait son propre éditeur, a limité son tirage à cent soixante-six exemplaires dont cent vingt-cinq sur papier à la forme, vingt-cinq sur grand papier, dix sur papier épais du japon épais, et six sur papier pelure du japon, ceux-ci imprimés d'un côté seulement. L'impression alternativement noire, verte, rouge et bleue, fait le plus grand honneur aux presses de Mr. W. J. Overhead, imprimeur à Harrow. L'éditeur et l'imprimeur ont réussi à faire là un petit bijou aussi précieux par la matière et la forme que par ce qu'il contient.

Nos lecteurs nous sauront gré de transcrire ici une pièce de vers adressée à Wilkes retiré à Paris pendant son bannissement, et que nous avons tout lieu de croire inédite. Il serait curieux d'en retrouver l'auteur que le manuscrit du *British Museum* ne donne pas.

Dans votre fière République
Où chaque citoyen vit à l'abri des lois,
Vous avez éprouvé le pouvoir tyrannique
Et des favoris et des rois.
Peu touché de votre héroïsme,
A servir la patrie, à défendre ses droits,
Un ministre hautain fait taire votre voix
Et vous punit de l'ostracisme.
De l'univers tel est le sort :
L'injustice partout opprime l'innocence.
Le faible mortel sans défense
Est la victime du plus fort.
Sur ce globe couvert de crimes et de vices,
On trouve cet usage établi dès longtemps;
Consultez les fastes des temps:
La première des injustices
Date de nos premiers parents.

B.-H. G.

Mœurs populaires de la Flandre française, par Desrousseaux, auteur des « Chansons et Pasquilles lilloises ». Lille, L. Quarré, 1889; deux vol. petit in-8°.

Cette contribution au folk-lore de notre pays a une importance exceptionnelle. M. Desrousseaux, qui a passé sa vie à recueillir, dans la Flandre française, les vieilles chansons, les vieilles coutumes, tombées en désuétude ou toujours persistantes, les légendes, les proverbes, les mille aspects originaux sous lesquels se manifeste la vie sociale et familiale d'une population, était un *folk-lorist* bien avant l'importation, peut-être même avant l'invention du mot anglais *folk-lore*. C'est dire l'abondance des documents et des informations que doivent, sous leur titre compréhensif, renfermer ces deux volumes. Ils ne mentent pas à leur titre, bien qu'ils ne l'épuisent pas, ce que, du reste, il sait mieux que personne, puisqu'il nous promet un troisième volume, si nous accueillons bien ces deux-ci. Si c'est la seule condition, je ne doute pas que nous n'ayons le troisième. Mais je ne voudrais pas que cette augmentation de volumes correspondît à une augmentation dans l'étendue de la région étudiée. Ne serait-il pas possible, tout en restant dans les limites territoriales que M. Desrousseaux s'est tout d'abord fixées, de combler quelques lacunes et d'ouvrir quelques nouveaux filons ? Un coup d'œil jeté sur le plan de l'ouvrage mettra le lecteur à même de répondre. M. Desrousseaux passe successivement en revue les fêtes, les amusements, les jeux de l'enfance et de la jeunesse (deux chapitres à recommander aux apôtres de la renaissance physique), les rondes, chansons, et berceuses, à quoi il adjoint quelques pages sur les formules, amusettes diverses, et êtres imaginaires; puis il s'occupe des friandises, sucreries et pâtisseries particulières à la contrée, et termine par un chapitre intitulé. choses diverses, où il fait entrer ce qui n'a pas trouvé logiquement place dans les chapitres précédents. Ce chapitre pourrait être augmenté du double ou du triple, croyons-nous. Les superstitions, les coutumes mortuaires, auxquelles il ne fait que toucher en parlant des billets de mort, les dictons, fourniraient encore matière à bien des informations inédites ou peu connues. Le *folk-lore* de la naissance, du baptême, du mariage, des métiers, sont des champs inexplorés, ou à peu près, et qui doivent être riches en moisson. Puisque M. Desrousseaux nous a parlé des friandises, que ne nous parle-t-il de la cuisine, des repas, des habitudes des ménagères, toutes choses si caractéristiques et dont les ra-

cines viennent de si loin! Qu'il m'excuse de cette insistance, mais le régal qu'il nous sert me paraît si bon, qu'il m'a rendu gourmand.

En terminant, je signale à M. Desrousseaux ces variantes à une ou deux des formules qu'il rapporte; ces variantes prouvent que le Nord n'a pas le privilège de ces formules enfantines et qu'elles sont répandues un peu partout. Les miennes viennent de l'Ouest.

En touchant légèrement de l'index les différentes parties de la face de l'enfant, on dit :

Beau front,
Beaux yeux,
Nez de cancan,
Bouche d'argent,
Menton fleuri;
Qui ri qui qui.

En prononçant ces dernières syllabes on chatouille le dessous du menton, et de là des rires aussi homériques que puérils.

Au lieu de l'histoire du veau tué, salé et mangé, on dit, en commençant par promener circulairement l'index au-dessus de la paume de la main de l'enfant et ensuite en lui prenant ses doigts un à un :

Petite fontaine,
Grande fontaine,
Où les oiseaux vont boire.
Celui-ci l'a pris,
Celui-ci l'a tué,
Celui-ci l'a plumé,
Celui-ci l'a fait rôtir,
Et ce petit bigre-là a juré sa grande petite friquette
Que les autres n'en auraient pas la miette, la miette.

Ce que disant, on chatouille le creux de la main du petit, qui s'esclaffe et se tord, à la grande joie de ses géniteurs.

Aux phrases-devinettes je puis ajouter : *Stanislas* (cet âne, il se lasse); *diversitas* (dix verres, six tasses); *ménavénès* (mes navets naissent); *abiscouti grainsmouti; abiscout grainsmout* (Le meunier : L'habit se coud-il? — Le tailleur : Le grain se moud-il? — Le tailleur : L'habit se coud. — Le meunier : le grain se moud) : *Latoté trouia* (latte ôtée, trou il y a); *Chaviro champataro robrulapatacha patachakitaro* (chat vit rôt, chat mit patte à rôt, rôt brûla patte à chat, patte à chat quitta rôt).

B.-H. G.

Figures de femmes, par Paul Deschanel, député. Paris, Calmann Lévy; 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Deschanel, qui a eu de beaux succès de tribune au palais Bourbon, est aussi un écrivain très distingué, dont les premiers articles au *Journal des Débats*, qui remontent déjà à onze ans, furent très remarqués de ceux qui aiment les choses délicatement pensées et écrites dans cette bonne langue française à la fois élégante et simple. Sous ce titre *Figures de femmes*, le jeune écrivain nous donne un choix d'études sur Mme du Deffand, l'amie et presque la rivale épistolaire de Voltaire; Mme d'Épinay, à l'égard de laquelle J.-J. Rousseau montra tant d'ingratitude et de bassesse, mais qui en fut dédommagée par la constance de Grimm; Mme Necker, dont le mérite n'égale pas la réputation; Mme de Beaumont, dont l'aimable douceur et le tendre dévouement font un si grand contraste avec le terrible égoïsme de Chateaubriand; Mme Récamier enfin, cette femme énigmatique, dans laquelle, à notre avis, on a trop oublié l'une des héroïnes des fêtes du Directoire, et dont la vertu paraît avoir tenu à des causes plus physiologiques que morales. Voilà des caractères, des esprits bien divers, et qui ont très heureusement exercé le talent très souple, très ingénieux, de M. Paul Deschanel. Le portraitiste de ces aimables femmes a d'ailleurs du goût pour cette société polie dont les plus parfaits modèles ont peut-être existé au XVIIIe siècle, cette époque dont un survivant a dit que celui qui n'en avait pas fréquenté les salons n'avait pas connu le bonheur de vivre. Ce n'est pas à dire que M. Paul Deschanel refuse à notre temps les goûts et les plaisirs délicats de la conversation et des réunions choisies. S'il pensait ainsi, il serait injuste envers lui-même. Tout le monde sait qu'il prête plus que personne un charme particulier à nos salons les plus appréciés. Il faut être de son temps. M. Paul Deschanel est du sien, mais en y mêlant ce qu'il est bon encore d'emprunter au passé : la langue, par exemple, et l'absence de toute exagération dans la pensée et dans le sentiment. Avec de telles qualités, il aurait pu être tenté d'écrire une histoire de la société polie en France, faisant suite au chapitre qu'en a crayonné Rœderer. Il a pensé, avec quelque raison, « qu'il était peut-être mieux de laisser cette histoire en croquis détachés, en pages volantes, tout ce qui sent le livre, en pareille matière, étant haïssable ». Mais, au moins, doit-on compter que M. Paul Deschanel nous donnera encore beaucoup de ces « croquis détachés ». Nous attendons de lui quelques portraits de notre société contemporaine, dont il a dit très équitablement : « La fleur de l'esprit et des mœurs ne sera pas flétrie, et il y aura un art de la conversation, et une bonne compagnie, et un vrai salon, partout où une femme bien douée, intelligente et instruite, sensible par-dessus tout au mérite des esprits et à la distinction des manières, se plaira à mettre en valeur et en harmo-

nie autour d'elle quelques personnes d'élite, et, sans faire de la conversation une entreprise, les tiendra naturellement sous la douce magie de son amitié et de son charme. Oui, il y aura de vrais salons tant qu'il y aura de vraies Françaises, et quelques honnêtes gens amis de la politesse et des plaisirs délicats. » Quand on parle si bien des femmes, qui, par leur grâce et leur esprit, tiennent nos contemporains « sous la douce magie de leur amitié et de leur charme », et quand on est soi-même au nombre des « honnêtes gens amis de la politesse et des plaisirs délicats », il faut écrire pour nos successeurs quelque chose à l'honneur de ces enchanteresses, ne fût-ce que par reconnaissance. En attendant, nous nous contenterons de relire les aimables et vivantes pages que M. Paul Deschanel a consacrées aux femmes du XVIII[e] siècle et du commencement du nôtre, pages sympathiques, mais sans flatterie; laissant voir, au milieu de qualités incontestables, ce qu'il y a cependant de factice et de ruineux déjà dans certains côtés de la réputation de M[me] Récamier ou de M[me] Necker. E. A.

La Promenade de Saint-Cloud, par Gabriel Guéret, publiée avec une notice et des notes par Georges Monval. Paris, Librairie des Bibliophiles, Jouaust, éditeur; 1888. Un vol. in-32. — Prix : 6 fr. 50.

Ce petit volume, curieux et joli, fait partie de la nouvelle collection moliéresque. M. Monval s'est décidé à l'y faire entrer sous la double influence de l'estime accordée à cet opuscule par Paul Lacroix, et du jugement de M. Louis Moland, qui déclare que « Gabriel Guéret a le mérite d'être un critique tout à fait indépendant. Il n'est point dans le grand courant du siècle. Il demeure fidèle à la première phalange du règne, à Balzac, à Sarrasin, à Voiture, et surtout à Corneille. » Guérin était avocat au parlement de Paris, et consacrait aux lettres le plus possible de son temps et de ses soins. Il acquit une certaine réputation comme juriste consultant.

La Promenade de Saint-Cloud date incontestablement, dit M. Monval, de l'été de 1669. L'année précédente, Guéret avait donné son *Parnasse réformé*, où, sous la forme d'un songe, il faisait dialoguer des morts et distillait une critique fine et enjouée des divisions et des jalousies des auteurs.

Saint-Cloud, résidence d'été de Monsieur et d'Henriette d'Angleterre, — que M. Monval gratifie de l'épithète d'adorable, — était un lieu de promenade mondaine et de parties galantes; la foire contemporaine n'en donne qu'une idée bien déformée. Guéret baptisa donc de *Promenade de Saint-Cloud* un dialogue entre trois amis, Cléante, Oronte et l'auteur lui-même sous le nom de Philinte, sur les livres et les auteurs.

M. Monval n'a point tort de dire qu'il donne de curieux détails, qu'on chercherait vainement dans de plus gros livres. Mais il est vrai que ces détails sont bien minces, et que dans un gros livre, en effet, on aurait quelque peine à les remarquer. L'intérêt spécial de ce « feuilleton parlé », selon l'heureuse expression de l'érudit archiviste de la Comédie Française, c'est de nous montrer au naturel la tournure d'esprit et la forme de la critique du vieux parti littéraire pour qui Boileau, — leur bête noire, — Racine, et Molière même un peu, étaient des novateurs imprudents, des espèces de révolutionnaires, ou de *romantiques*. M. Monval nous décèle lui-même le juste cas qu'il convient de faire des antipathies de Guéret : il les déclare « des querelles de boutiques, rivalités de cercle à cercle ».

Pour nous guider à travers les allusions et les sous-entendus de ce dialogue critique, M. Monval a multiplié les notes; inutile d'insister sur le mérite de la forme concise et claire, et du fond d'érudition consciencieuse de ces notes : le nom du distingué moliériste en est un garant suffisant. P. Z.

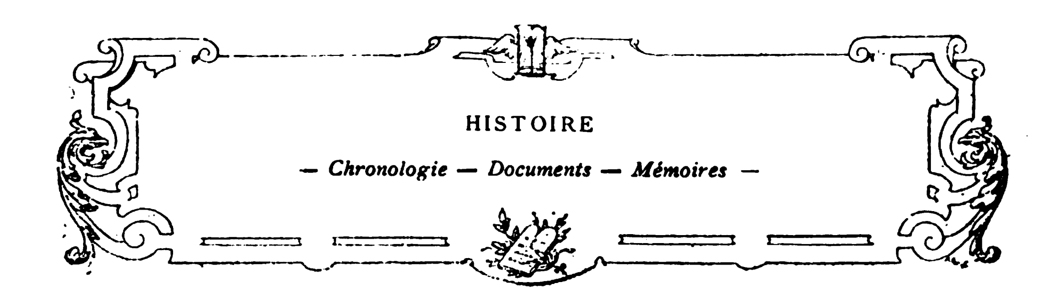
Les Comédies de Molière en Allemagne : le théâtre et la critique, par Auguste Ehrhard. Un fort vol. in-8°. Paris, Lecène et Oudin; 1889. — **Autour de Molière,** par Auguste Baluffe. Un vol. in-18. Paris, librairie Plon; 1889.

Le fameux critique Lessing, qui avait été, dans sa jeunesse, l'un des secrétaires inférieurs ou expéditionnaires mis par le grand Frédéric au service de Voltaire, avait conservé de sa situation subordonnée un sentiment de haine, non seulement contre l'ami du roi de Prusse, mais aussi contre toute la littérature française. Parlant de Racine et de Corneille dans sa *Dramaturgie*, il se fait fort « de prouver, pièce par pièce, que leurs œuvres sont ce qu'il y a au monde de plus pauvre, de plus insipide, de moins tragique ». Et il a l'aplomb d'ajouter : « Qu'on me cite une pièce du grand Corneille que je ne me charge de faire mieux que lui! » Mais le fanfaron s'en tint au défi, n'essaya pas, et fit bien. Or, la vérité, c'est que, jusqu'à Gœthe et Schiller, l'Allemagne littéraire ne vit que de traductions et d'adaptations des œuvres françaises. Le seul homme de génie que le critique gallophobe daigne nous concéder est Molière. Si l'on veut se rendre

compte de l'influence que notre grand comique a exercée sur le théâtre allemand, de l'immense crédit dont il jouissait, de son vivant même, en Allemagne, il faut consulter le savant travail que M. Ehrhard vient de publier à ce sujet. Beau sujet de thèse pour le doctorat ès lettres à soutenir en Sorbonne, et que M. Ehrhard a choisi, en effet, à cette intention. Aussi l'œuvre revue depuis, et complétée, est-elle devenue ce livre : *les Comédies de Molière en Allemagne*, à ce point chargé d'érudition qu'il en a gardé quelque lourdeur germanique. Le chapitre de M. Ehrhard sur la parenté de génie qui unit Molière et Gœthe est peut-être le plus contestable du livre; il en est aussi le meilleur. Il y a là une idée originale présentée d'une façon séduisante. La thèse du jeune professeur est, somme toute, l'œuvre solide d'un érudit qui eût pu y mettre plus de sobriété, mais qui aura servi la gloire de notre Molière mieux que bien des molièristes. En fermant le volume, on se rappelle et l'on répète l'épigraphe de la première page : « Je ne croyais pas que Molière fût aussi connu et aussi chéri en Allemagne. »

Nous ne séparerons pas le livre de M. Auguste Baluffe de celui de M. Ehrhard. Il n'y a guère, entre eux, d'autre lien que le nom de l'écrivain de génie dont l'un et l'autre ils s'occupent. Cela suffit. Cependant, l'on pourrait ajouter que si M. Ehrhard nous montre le chemin parcouru par les idées de Molière en Allemagne, M. Baluffe nous mène en compagnie de Molière sur les grands chemins de France, à Toulouse, à Pézenas, à Bordeaux, à Avignon, dans l'ouest, et en Languedoc. Pour nous venir en moindre apparat, le volume intitulé *Autour de Molière* n'en est pas moins sérieux et précieux pour tous ceux que passionnent les recherches concernant la biographie restée si longtemps mystérieuse du grand poète comique.

E. C.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

L'Université de Paris et les Jésuites (XVIe et XVIIe siècle), par A. Douarche, docteur en droit, docteur ès lettres, président de la cour d'Agen. Un vol. in-8°. — Paris, 1888. Hachette et Cie, éditeur.

L'ouvrage de M. Douarche est une histoire très complète de la grande lutte toujours actuelle de l'enseignement laïque et de l'enseignement clérical. C'est surtout la Compagnie de Jésus en qui se personnifie celui-ci, parce que plus qu'aucune autre congrégation, elle a développé ses moyens, accru rapidement sa puissance et son influence, et, il faut le dire aussi, embauché le plus d'hommes de valeur.

Ce qu'il faut bien voir, et avec précision et impartialité dans cette rivalité plusieurs fois séculaire, c'est que l'Université défendait ses droits et privilèges. La querelle de l'Université et des jésuites a été féconde en péripéties diverses, en alternatives de succès et de revers, de victoires éclatantes suivies de catastrophes regardées comme irréparables, bientôt effacées elles-mêmes par des triomphes inattendus.

M. Douarche prend soin d'asseoir son étude sur un examen de l'organisation de l'Université, puis il expose l'origine de la Société de Jésus. Les deux adversaires étant ainsi définis, posés chacun en son camp, leur corps à corps est tout de suite compris, et il passionne. (Notons en passant, comme un des plus piquants en ses détails caractéristiques, le chapitre qui raconte la fondation du collège de Clermont, et les rapports d'Ignace de Loyola et du cardinal de Lorraine.)

Bientôt s'engage le premier procès, intenté à l'Université par les jésuites. Étienne Pasquier est l'avocat de l'Université; Versoris, celui de la Société de Jésus; M. Douarche nous remet sous les yeux les plus importants morceaux de leurs plaidoyers. La cause est appointée, c'est-à-dire indéfiniment ajournée. Pasquier a bien posé dès le premier acte la question vraie ; ce n'est pas une lutte de privilèges étroits, une rivalité de boutique : c'est l'antagonisme de l'enseignement laïque et de l'enseignement religieux.

Entre le premier et le second procès, les agitations politiques débordent. La Ligue résiste à Henri de Navarre. Les jésuites sont pour les li-

gueurs; le P. Bellarmin avait combattu les droits du roi de Navarre à la couronne de France, et ce au nom du Saint-Siège. Sixte-Quint le chargea d'accompagner le cardinal Gaëtan à Paris, pour l'aider de ses lumières dans les cas difficiles, et à la suite de Bellarmin, sous l'œil satisfait du légat, on vit Claude Mathieu, Henri Sammier, Edmond Hay, Commolet, supérieur de la maison professe de Paris, et tous les jésuites de France s'enrôler sous la bannière de la Ligue. Au contraire, l'Université s'applique à lever, autant qu'il était en son pouvoir, les scrupules des esprits pieux et timides, qui hésitaient à reconnaître Henri IV comme roi légitime tant qu'il n'aurait pas reçu l'absolution du souverain pontife.

Henri une fois intronisé, l'Université ne pouvait souhaiter des circonstances plus favorables pour reprendre le procès : elle le reprit et demanda au Parlement l'expulsion des jésuites. Antonin Arnault était l'avocat de l'Université, Claude Ducret celui des jésuites, qu'il défendit mal. Néanmoins les jésuites obtinrent que le procès soit appointé et joint à celui de 1565.

La situation d'Henri IV — M. Douarche l'explique fort nettement — était embarrassée. Voulant assurer protection aux protestants, s'il poursuivait en même temps les jésuites, il risquait de surexciter le mécontentement des catholiques. La tolérance dut être égale. C'est à quoi les jésuites durent de n'être pas expulsés tout de suite. La position de Richelieu, plus tard, sera gênée par une considération analogue, à cause de son alliance avec les États protestants d'Allemagne.

Survient l'attentat de Chatel, le Parlement implique les jésuites dans les poursuites et ordonne leur expulsion. Mais, alors comme maintenant, les pères sont ingénieux jusqu'à l'astuce, reprennent d'une manière détournée leur enseignement, malgré la répression de leurs manœuvres à mesure qu'elles sont découvertes.

Toutefois la concurrence avait amené, comme toujours, ce bon résultat qu'on s'occupe de la réforme des études. Les études au, surplus, sont en perpétuelle réforme. M. Douarche établit une judicieuse comparaison des méthodes des deux écoles, et il conclut qu'alors comme depuis, les jésuites ne l'emportent que par une meilleure discipline, par l'esprit d'émulation qu'ils inspirent aux élèves, et par les soins qu'ils donnent aux exercices physiques, on pourrait dire aussi par l'aménagement et l'installation de leurs immeubles. Mais cette supériorité leur vient de leur plus grande fortune, qui déjà dès 1565 scandalisait Pasquier.

Il faut lire dans l'ouvrage de M. Douarche par quelle habileté à profiter de toutes les circonstances les jésuites parvinrent à faire rendre l'édit de Rouen en 1603 qui les autorisait à rentrer et à s'installer en France.

Les jésuites avaient si bien assis leur influence, que le confesseur du roi Louis XIII fut choisi dans leur ordre, et ce devint une tradition. Ils crurent devenir maîtres du Parlement comme de la cour avec l'élévation de Nicolas de Verdun au lieu et place d'Achille de Harlay. L'Université crut pourtant le temps propice de renouveler ses réclamations et demanda que tout enseignement fût interdit aux jésuites. L'avocat général Servin somme les jésuites de se soumettre aux doctrines de la Sorbonne concernant la vie des rois et les libertés de l'Église gallicane. Ils s'inclinèrent — en apparence — devant l'arrêt du Parlement qui leur interdit de s'interposer dans l'instruction de la jeunesse de quelque façon que ce soit. Mais la lutte reprend devant les états généraux de 1614 à 1615. Et malgré le triomphe superficiel de l'Université, la Société de Jésus, invulnérable, garde sa force, sa puissance occulte, qui n'éclate au grand jour que lorsqu'elle est sûre de la place, si bien que dès 1618 le collège de Clermont rouvre ses portes, et ce n'est plus seulement la liberté d'enseigner à laquelle ils prétendent, mais au privilège de conférer des grades.

On les voit en pleine faveur sous Louis XIV, qui par lettres patentes du mois de novembre 1682 se déclara le fondateur du collège de la rue Saint-Jacques et lui donna le titre de collège royal avec l'autorisation de porter ses armes. Il confirma les droits et les bénéfices antérieurement acquis, il régularisa toutes les cessions précédemment faites, leva tous les obstacles qui entravaient l'acquisition du collège du Mans, et fit à ce sujet une libéralité de plus de 53,000 livres. Il accorda enfin aux jésuites, à cette occasion, le droit de *committimus* et quelques autres privilèges.

Le grand intérêt de cette lutte de l'Université contre la Société de Jésus, c'est que la première ne défendait pas seulement l'esprit de corps, des privilèges personnels : au conflit des intérêts et des compagnies rivales se mêlait d'une manière intime le conflit des opinions et des idées, et la question si grave de la direction des consciences.

M. Douarche l'a parfaitement mis en relief, et c'est ce qui donne à son livre, en dépit de son aspect rétrospectif, un si vif intérêt, et le fait tout d'actualité.

Son ouvrage est au surplus parfaitement composé, et sa langue est claire, sobre et précise. La lecture en est fort attachante.

Apulée, *roman de magie*, par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 jésus. Paris. 1889. Maison Quantin, édit. — Prix : 3 fr. 50.

« Le rhéteur, le romancier, le magicien, voilà tout ce qui doit subsister d'Apulée pour les modernes. Ainsi se résume l'opinion de M. Paul Monceaux sur ce bizarre et intéressant personnage; c'est bien quelque chose que de survivre sous cette triple espèce.

« Apulée se présente à nous avec des talents et une physionomie d'une singulière complexité. Comment peut-on être à la fois satirique mordant et dévot enthousiaste, romancier réaliste et sorcier? Comment un bon scholare, bouffi de toute la sève des écoles, s'est-il créé un style si personnel, si original? »

L'érudit auteur de cette étude très piquante, très suggestive, ne se charge point de trouver l'explication probante de pareil phénomène. Il a déjà montré beaucoup de sagacité en l'analysant. Il complète le portrait d'Apulée en le suivant dans le développement de sa carrière et de ses talents. C'est Carthage qui revit avec Apulée, une Carthage décadente, éprise de conférences, — et Apulée est conférencier, — de mystères et de sciences occultes, — et Apulée est magicien tout au moins dans l'opinion du vulgaire, quoiqu'il s'en défende et soit obligé de se disculper en justice, — de peinture audacieuse et spirituelle, de naturalisme et de l'érotisme même assaisonné et enjolivé par la nature satirique et pétillante, et Apulée écrivit l'*Ane d'Or*. M. Paul Monceaux en retrace avec concision et vivacité les principaux épisodes tirés des contes milésiens.

Sans nul doute il s'est établi dans la pensée de M. Paul Monceaux un parallèle inavoué entre la Carthage des temps lointains et le Paris contemporain. Les analogies l'ont frappé : il les fait pressentir avec un art discret qui ajoute encore à l'attrait de la ressemblance. Apulée, le grand sophiste de l'Afrique romaine, fait penser à l'étonnant auteur de l'*Abbesse de Jouarre*.

Ce livre est tout à fait digne de la curiosité des gens d'esprit désœuvrés ou non, et de la considération des lettrés sérieux qui sauront apprécier tout le trésor de recherches, d'érudition et de philosophie qui en est le fond.

Les représentants du Peuple en mission et la question révolutionnaire dans les départements en l'an II, par HENRI WALLON, membre de l'Institut. Tome II. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Hachette et Cie, édit.

L'ouest et le sud-ouest de la France, telle est la région exploitée dans ce volume par l'enquête sévère et consciencieuse de M. Henri Vallon. La Révolution vue sous l'aspect que nous montre l'historien est sinistre : le déguisement de la justice, l'abus des formes apparentes du jugement pour l'accomplissement d'une œuvre de violence, n'est-ce point ce que l'homme peut trouver de plus odieux dans la tyrannie? Les représentants du peuple dans leurs missions se firent presque exclusivement, d'après les pièces recueillies par M. H. Wallon, des pourvoyeurs de la guillotine et de la fusillade.

Ce qui ressort des excès mêmes des envoyés, c'est la répulsion générale et énergique que la province éprouva pour les doctrines et pour les actes de la Convention. Une chose qui montre, en Bretagne par exemple, à quel point le mouvement avait été général, ce sont les mesures mêmes qu'avaient prise Defernon, Rochegude et Prieur de la Marne de faire arrêter tous les sacristains et sonneurs de cloches des deux départements du Finistère et du Morbihan, « comme suspects d'avoir volontairement procuré ou facilité l'entrée des églises ou chapelles et d'avoir ainsi participé à l'abus criminel qui a été fait du son des cloches ».

Devançant d'un mois la loi des suspects, ils avaient aussi pris un arrêté ordonnant l'arrestation de tout noble et de tout prêtre, ajoutant : « sont réputés suspects les pères, mères, frères, sœurs et enfants des émigrés, des officiers de l'armée du traître Dumouriez, les religieuses non volontairement sorties de leur couvent, et les domestiques des prêtres déportés (27 avril an II) ».

Les procès s'instruisent avec un parti pris atroce, et la sentence est toujours capitale, sauf de très rares exceptions. Ce ne sont pas seulement les représentants des anciennes classes privilégiées qui sentent la dureté draconienne des tribunaux révolutionnaires. Les gens du peuple, les plus humbles, sont semblablement traqués dans leur conscience et châtiés de manquer de zèle pour le sans-culottisme.

M. Wallon établit, département par département, l'inventaire, si l'on peut dire, des condamnations et des exécutions. Il puise dans les rapports et discours des représentants eux-mêmes l'aveu de leurs actes dont ils se font gloire. Il y a eu un état mental spécial dont l'étude devrait tenter un aliéniste. Ils vivent dans une exaltation continuelle qui les jette certainement hors de la mesure commune à l'humanité. C'est presque de l'hallucination, en tout cas c'est de l'obsession. Ils deviennent des monstres par conviction. Le drame se renouvelle à chaque page, d'autant plus poignant et terrible, que M. Wallon, avec la gravité implacable d'un Minos, s'interdit toute virulence

et se borne à poser et à prouver le fait, documents en main. L'effet n'est que plus profond et plus écrasant : on ferme le livre avec une malédiction contre les tueurs.

De Quimper à Montpellier et à Nîmes, de Rouen à Bordeaux et dans la région des Pyrénées les excès furent à peu près les mêmes.

Cette publication ne ramènera certes pas à M. Wallon les tendresses des Jacobins. Plus que jamais, ils appelleront réactionnaire « le père de la République ». Pour nous, en cet instant dégagé de toute idée de parti, nous tenons ce livre pour utile au point de vue des mœurs, et très intéressant au point de vue de l'intelligence et des passions. Il a toute la valeur d'un procès-verbal rédigé par un écrivain de talent passionnément épris de vérité et de justice.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. *Pologne*, avec une introduction et des notes par Louis Farges. Deux vol. grand in-8°, Félix Alcan, édit., Paris. 1888.

Nul de ceux qu'intéresse l'histoire n'ignore l'importante publication entreprise sous les auspices de la commission des archives diplomatiques au ministère des affaires étrangères. Ces recueils et documents classés et présentés avec une notice explicative par des hommes très compétents offrent un grand intérêt et une leçon très instructive : c'est en quelque sorte de l'anatomie politique.

Les deux volumes qui embrassent le rôle de la France dans les affaires de Pologne sont dus aux soins de M. Louis Farges. Le premier a son point de départ en 1648, avec la mission du comte d'Arpajon portant au roi de Pologne l'ordre du Saint-Esprit, cet envoi d'une décoration est le motif officiel; il a de plus une instruction secrète, c'est de remettre la bonne intelligence entre la reine, — née princesse Marie-Anne de Gonzague, — et M. de Brigny, ambassadeur résidant en Pologne. Ce premier volume s'arrête à 1729, à la veille de la mort du roi Auguste et de la candidature de Stanislas Leczinski.

Le second volume va de 1729 à 1794, période d'une gravité exceptionnelle pour la Pologne; c'est celle de son démembrement, le commencement de son agonie; période en laquelle aussi l'intérêt de la France est plus diversement lié aux destinées du royaume polonais à cause du mariage de Louis XV avec la fille du roi Stanislas.

Les dépêches à nos ambassadeurs, ministres, envoyés sont rédigées avec un esprit de précision, de prudence, qui fait honneur à notre diplomatie. Toutes les mesures auxquelles on s'arrête sont-elles bien celles qu'il eût fallu pour le plus grand succès de la politique adoptée, qui est l'alliance quand même avec la Pologne, ou plutôt cette politique du gouvernement du roi de France est-elle toujours la plus habile, la plus utile? C'est une question fort balancée et pour se fixer et y répondre de façon catégorique, il faudrait de longues controverses. Ce qui ressort seulement des papiers publiés, c'est que dans les conseils du ministère des affaires étrangères, la situation des cours et des peuples était l'objet d'une étude approfondie et nos envoyés suivaient un *vade-mecum* d'une précision parfaite.

Le recueil des instructions concernant la Pologne est précédé d'une excellente introduction de M. Louis Farges. En quatre-vingts pages — des grandes pages, c'est presque un volume ordinaire, — il a composé un récit de l'histoire de Pologne très vif, très complet, très attachant. Pour bien comprendre la valeur des instructions données par le gouvernement du roi à ses agents, pour s'expliquer l'attitude qui leur est recommandée, les moyens employés, il faut connaître le caractère et les institutions de cette étrange monarchie élective, et les qualités et les défauts de cette noblesse polonaise qui semble n'avoir jamais obéi qu'à cette double préoccupation : se consacrer tout entière au service de l'État, mais en donnant à ce même État le moins possible de prise sur elle. L'indépendance absolue dans le dévouement absolu, telle semble avoir été la formule de son idéal politique.

L'aspect du sol, le climat, les productions naturelles, les tendances de la race, les origines et les variations des institutions, M. Louis Farges en fait un tableau très fouillé et en tire des déductions qui attestent une netteté de vue, une fermeté de jugement, une subtilité de compréhension, qui sont la marque de l'esprit politique et des aptitudes à la diplomatie, non moins que les qualités de l'historien.

Sa conclusion montre la fin de la Pologne résultant fatalement de son mode d'existence : Jean Casimir et Lionne l'ont prévue et prédite. L'opposition naturelle de la Pologne et de la Russie ne pouvait avoir d'autre dénouement, malgré l'héroïsme des derniers défenseurs de la patrie polonaise; la Russie ne pouvait entrer dans la politique européenne qu'en annexant la Pologne.

L'Allemagne et la Réforme : *l'Allemagne à la fin du moyen âge*, par JEAN JANSSEN ; traduit de l'allemand sur la quatorzième édition, par E. Paris, avec une préface de M. G. A. Heinrich, doyen honoraire de la faculté des Lettres de Lyon. Tome I et II, in-8°. Plon, Nourrit et Cie, édit. Paris.

L'ouvrage de Jean Janssen prit en Allemagne, à son apparition, l'importance d'un événement.

C'est la revendication la plus puissante du catholicisme contre le protestantisme.

Dès le début de son entreprise, vers 1834, Janssen résolut de faire surtout l'histoire de la civilisation en Allemagne, et, se conformant à l'avis de Böhmer, eut grand soin de tenir tout ce qui se rapporte à la civilisation dans un certain isolement de l'histoire proprement dite, c'est-à-dire du récit des événements politiques.

Ses recherches furent longues, étendues, minutieuses : les principales sources qu'il consulta, furent les *Registres des empereurs*, à Francfort, les archives de Trèves, de Mayence, de Lucerne, de Zurich, de Wertheim, celles de la nonciature au Vatican, etc.

Concentrer tout l'intérêt historique sur le peuple allemand étudié dans ses états variés, dans ses destinées diverses, telle est la méthode qui parut à Janssen nécessaire surtout pour l'histoire du moyen âge à son déclin. Il a donc cherché à fondre, dans un aperçu général, les études partielles déjà connues du public sur l'éducation populaire, l'instruction religieuse, les sciences et les arts, les conditions de l'économie rurale, les métiers, les classes ouvrières, le commerce, l'économie politique à la fin du xve siècle. Le résultat obtenu ne correspond certainement pas aux idées généralement adoptées sur cette époque si décriée ; l'étonnement chez les uns, la colère même chez certains, se manifeste tout de suite. L'auteur avoue sincèrement que pendant les longues années consacrées à cette étude il a bien souvent éprouvé de la surprise.

Le grand fait historique de la révolution du xvie siècle ne s'est pas accompli seulement sur le terrain ecclésiastique et religieux : il s'est produit d'une manière peut-être encore plus directe dans le domaine économique, judiciaire et social. Une des plus originales et importantes observations de Janssen, c'est qu'il faut avant tout tenir compte de l'influence fatale (si sensible dès la fin du ive siècle) exercée en Allemagne par l'adoption du droit romain, droit transplanté d'une terre étrangère et païenne sur le sol chrétien. Le Code Justinien était absolument opposé dans ses principes à la jurisprudence, à l'économie politique, à tout l'ensemble, en un mot, de l'organisation de la société chrétienne germanique au moyen âge. Il rompait les liens intimes, l'heureuse harmonie qui avaient uni jusqu'alors les forces religieuses, sociales et politiques de l'Allemagne. Le droit romain contenait, en effet, en germe ce dogme de l'omnipotence des princes, plaie dévorante, dit Janssen, qui mit longtemps obstacle au développement de la civilisation, et commença d'exercer sa funeste influence bien avant qu'éclatât la révolution du xvie siècle.

Le fond même de l'ouvrage monumental de Janssen, c'est la vie du peuple allemand telle qu'elle était au siècle qui a précédé la Réforme, et telle qu'elle est devenue au milieu des luttes intestines et des bouleversements qui l'ont suivie. L'apologie de la civilisation catholique, telle qu'elle ressort de ses premiers volumes, a pour conséquence fatale de faire envisager dans la Réforme non seulement une immense perturbation de toutes les relations religieuses et sociales, mais encore un abaissement du niveau intellectuel aussi bien que des mœurs, une diminution du bien-être général, un appauvrissement de tous, aussi bien de ceux qui répandaient les bienfaits que de ceux qui étaient appelés à les recevoir. Or la Réforme est considérée par une grande partie des Allemands et, en dehors de l'Allemagne, par un grand nombre de politiques, d'historiens et de philosophes comme le point de départ d'une rénovation.

Aussi le retentissement de ce livre fut-il immense, aucun ouvrage n'a excité autant que le grand travail de Janssen de violentes tempêtes dans le monde ordinairement plus calme des journaux religieux et des revues savantes.

Le livre de Janssen, dit M. Heinrich, est pour la Réforme ce que le livre de M. Taine est pour la Revolution française. L'attitude des deux écrivains est presque la même, quoique les deux hommes soient séparés par toute la distance qu'on peut mettre entre un libre penseur et un croyant.

Toutefois, l'honorable doyen ajoute prudemment que le mérite de l'un et de l'autre sera d'avoir marqué une phase nouvelle, imposé un changement de méthode plutôt que d'avoir clos le débat; car le grand procès de la Réforme, pas plus que celui de la Révolution française, ne peut encore être de nos jours l'objet d'un arrêt sans appel.

Dans l'immense enquête à laquelle s'est courageusement livré Janssen, bien des détails méritent de retenir l'attention. Le propre de cette vaste et savante composition est d'imposer par

son ensemble et de séduire par ses éléments. Que de renseignements précieux, curieux, il exhume et met en lumière, sur l'instruction populaire et l'organisation des universités, sur l'art et la vie populaire, sur la vie et les travaux des agriculteurs! C'est une reconstitution précise de l'existence de ces temps, qui paraissent coup sur coup si lointains et si voisins, selon le parcours des idées.

Le premier volume prend l'état intellectuel de l'Allemagne au déclin du moyen âge, en 1472, nous mène presque vers l'an 1518, caractérisé par la propagation de la Bible entre les mains de tous; le second s'ouvre par le tableau des premières crises revolutionnaires qui précèdent la diète de Worms en 1521, il poursuit jusqu'après l'insurrection en Thuringe en 1525, et marque les premiers effets de la révolution sociale en Allemagne.

L'ouvrage est complété par des tables parfaitement dressées des sources consultées, des noms géographiques, des personnages cités, de façon que dans ce monument, composé de six volumes de plus de cinq cents pages chacun, la recherche d'un détail même secondaire est facile.

Ajoutons que le traducteur est d'une conscience scrupuleuse; et qu'au mérite de la fidélité au texte, il — ou plutôt elle, car si j'ai bien compris une lettre de bénédiction du pape reproduite en tête, E. Paris est une dame — joint celui d'un style agréable et vigoureux à la fois.

P. Z.

Les Quinze premières années du règne de la reine Victoria. Souvenirs d'un témoin oculaire, extraits du journal de CHARLES C. F. GRÉVILLE, secrétaire du Conseil privé, traduits et annotés par Mlle Marie-Anne de Bovet. Paris, Firmin-Didot et Cie; 1889. Un vol. in-18.

La maison Didot vient d'ajouter à sa Collection de mémoires, — rappelons en passant la « Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France », qu'elle a publiés en vingt-huit volumes in-18, sous la direction de M. Barrière, — la traduction d'un livre qui a fait sensation de l'autre côté du détroit, les extraits du journal de Charles C. F. Gréville se rapportant aux quinze premières années du règne de la reine Victoria, c'est-à-dire allant de juillet 1837 à la mort de Wellington, en septembre 1852. La période est excessivement intéressante pour notre histoire nationale, comme on le voit : les dix dernières années du règne de Louis-Philippe, la révolution de février, la seconde république et l'élévation de Louis-Napoléon, voilà de quoi attirer le lecteur français qui sait combien la politique anglaise était alors mêlée, ouvertement ou occultement, à tout ce qui se passait en France. Le journal de Charles Gréville a, lors de son apparition en Angleterre, été analysé et commenté par la presse du monde entier, et il est inutile d'y revenir ici. Il ne reste qu'à constater que Mlle Marie-Anne de Bovet a rempli sa tâche de traducteur avec un talent remarquable, et que le livre mérite d'être accueilli comme un service rendu à tous ceux qui étudient l'Europe dans son histoire d'hier pour y démêler les lois de sa marche en avant et prévoir, autant que possible, ses destinées de demain.

B.-H. G.

Un complot sous la Terreur : Marie-Antoinette, Toulan, Jarjayes, par PAUL GAULOT, avec six portraits et fac-similé. Paris, Ollendorff; 1889. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Gaulot, qui a commencé par le roman et par le théâtre de société, poursuit par l'histoire. Après *le Mariage de Jules Lavernat, l'Illustre Casaubon* et *le Chemin,* que disait si bien Mlle S. Reichemberg, il publie aujourd'hui *Un Complot sous la Terreur,* où il a compulsé à fond l'imprimé et l'inédit. Il est vrai que le sujet pourrait prêter au roman et au drame. Il s'agit de l'emprisonnement de Marie-Antoinette au Temple et des tentatives d'évasion qui eurent pour auteurs Toulan et le chevalier de Jarjayes, entre ces deux dates sanglantes : la mort du roi, le 21 janvier 1793, et celle de la reine, le 16 octobre. Elles échouèrent, l'on peut dire malheureusement pour la République, à laquelle leur succès aurait évité une cruauté inutile. Marie-Antoinette, réfugiée à Vienne avec son fils et sa fille, n'eût pas été plus redoutable pour la Convention que Louis XVIII à Vérone ou à Blakenbourg. Tout au contraire, la loyauté légitime, représentée par un enfant sous la tutelle d'un régent ou d'une régente, peut-être attaquée elle-même par les ambitions d'un comte de Provence, d'un d'Orléans ou d'un Condé, eût été encore plus faible contre la Révolution qu'elle ne le fut dans les insurrections de la Vendée et du Midi. Quoi qu'il en soit, c'est là un épisode des plus curieux de l'histoire de la Révolution, et que M. Paul Gaulot a beaucoup éclairci, grâce à des billets inédits de Marie-Antoinette, dont il a eu communication, et à de nombreuses pièces provenant des Archives nationales, en particulier une série de lettres piquantes, familières, originales, figurant au dossier de Toulan.

Né à Grenoble, le 24 mars 1745, François-Augustin-Renier Pelisson de Jarjayes, neveu du

lieutenant général de Bourcet, dont il fut l'aide de camp de 1769 à 1779, était colonel au début de la Révolution. Son mariage avec Émilie Quetpic de Laborde, une des douze premières femmes de chambre de la reine, l'avait introduit dans l'intimité de la famille royale. Se refusant à émigrer, il resta un des derniers serviteurs de la monarchie. En 1791, le roi l'avait nommé maréchal de camp, et peu après chargé d'une mission auprès du comte d'Artois, à Turin. Ce fut lui qui devint l'intermédiaire entre la reine et Barnave, rattaché à la cause royale. Il est aux côtés du roi au 10 août, et l'accompagne dans la loge du Logographe. Avant de se séparer de lui, Louis XVI lui donna l'ordre de ne pas quitter Paris. Il fut fidèle à la promesse qu'il fit alors, et n'épargna rien pour essayer de sauver plus tard la reine et ses enfants. François-Adrien Toulan avait eu de tout autres commencements. Né à Toulouse, en 1761, marié en 1787, il était venu, cette année même, s'établir libraire à Paris, aux environs du couvent des Feuillants, près les Tuileries. Ce fut lui qui, le 30 juin 1789, fit, au café de Foy, la motion d'aller délivrer les onze gardes françaises détenues à l'Abbaye, et qui se mit à la tête de la foule qui alla les délivrer. Nommé peu après président du district du Louvre; tour à tour employé au Bureau des biens des émigrés, fondateur d'une société pour la liquidation de ces biens, il figure au 10 août parmi les assaillants du palais des Tuileries; c'est ainsi qu'il fut élu, le 29 août, membre de la première commune de Paris, et devint, comme tel, commissaire pour surveiller les prisonniers du Temple. Personne n'avait alors une réputation mieux établie de civisme révolutionnaire. La vue des prisonniers en fit un de leurs plus habiles et dévoués défenseurs. Il paya ce dévouement de sa tête. Après avoir réussi d'abord à déjouer les recherches, s'être réfugié à Bordeaux, il fut arrêté le 25 mars 1794, ramené à Paris, jugé par le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 30 juin, vingt-sept jours avant le Neuf Thermidor, qui l'eût sauvé. Quant à M. de Jarjayes, réfugié à Turin, il rentra en France sous le Consulat, fut nommé lieutenant général par Louis XVIII, en 1815, et mourut le 11 septembre 1822. Sa femme, qui avait été emprisonnée, sous la Terreur, au couvent des Anglaises, lui survécut jusqu'au 23 juin 1837.

Histoire du règne de Louis-Philippe, *faisant suite à l'Histoire de la Restauration*, par Ernest Hamel, t. Ier. Paris, Jouvet et Cie, 1889. Un vol. in-8°, orné de gravures sur acier. — Prix : 8 fr.

Chose assez étrange pour un règne qui date de quarante et un ans — près d'un demi-siècle — les histoires du règne de Louis-Philippe ne sont pas nombreuses. Celle de Louis Blanc, continuée pour les huit dernières années par Élias Régnault, écrite au cours même des événements, est plus éloquente qu'impartiale; celle de M. de Novion est restée inachevée. M. Thureau-Dangin, qui est entré il y a quelques années dans la lice, est loin encore d'avoir terminé son œuvre. M. Paul Perret, dont le récit est excellent, plein de science et de qualités littéraires, était le dernier venu. M. Ernest Hamel augmente aujourd'hui cette liste. Par ses idées, sa conduite, M. Hamel se rattache au parti qui a compté Louis Blanc parmi les siens. Mais son *Histoire du règne de Louis-Philippe* se distingue de celle de son devancier par une impartialité plus haute. Cette qualité n'est pas tout à fait celle que l'on semblait devoir attendre de l'historien, ou plutôt du panégyriste de Robespierre et de Saint-Just: aussi se remarque-t-elle d'autant plus dans sa nouvelle œuvre. Est-elle cependant absolue? On pourra le contester. Mais le débat durera longtemps, peut-être toujours. En montant sur le trône, le duc d'Orléans dut se résigner à être un sujet éternel de dispute pour la morale et pour l'histoire. En acceptant une couronne arrachée à son parent, qui avait été aussi son bienfaiteur, ce prince a pu dire, et les historiens pourront dire après lui, qu'il s'est sacrifié à la patrie, qu'il a préféré le salut public à lui-même. Malheureusement, c'est là un de ces sacrifices qui ne portent pas assez en eux-mêmes le caractère du désintéressement pour supprimer tous les doutes. Les royalistes et les républicains ont eu ces doutes, et nous ne devons pas nous étonner que le livre de M. Ernest Hamel en porte la trace. Un des malheurs de Louis-Philippe fut aussi de n'être pas servi par des âmes assez hautes. Plus d'un de ses ministres auraient pu éviter de grandes fautes politiques en adoptant une conduite plus généreuse, plus magnanime. L'affaire de la duchesse de Berry fut menée avec une dureté singulière, que ne justifie pas la raison politique. Les hésitations du gouvernement dans l'œuvre de la conquête et de la colonisation de l'Algérie furent longtemps funestes à cette œuvre, qui sera la grande œuvre politique de la France au XIXe siècle. Il est vrai que la faute en fut plus encore aux Chambres qu'au Roi. L'on sait avec quelle parcimonie la majorité accordait les crédits nécessaires à nos soldats et à nos colons. Il ne dépendit pas d'elle que la France ne renonçât à cette colonie ou du moins ne conservât sur le sol algérien que deux ou trois ports, où bientôt nos compatriotes eussent été bloqués par les indigènes et réduits à végéter éternellement.

L'histoire de M. Ernest Hamel formera deux

volumes. Le premier paru comprend sept années, et se termine au mariage du duc d'Orléans et à la prise de Constantine. Cette période fut l'époque difficile du gouvernement de Juillet; celle des émeutes sans cesse renaissantes, des attentats personnels contre le roi. Mais c'est celle aussi où le roi fut le plus populaire parmi cette bourgeoisie qui l'avait couronné et qui jusque-là se reconnaissait en lui. A partir de 1840 le gouvernement semble devenir plus facile pour Louis-Philippe. La rue n'est plus troublée par l'émeute: la majorité dans la Chambre est devenue plus nombreuse, plus compacte, et cependant c'est alors que se développent les causes qui devront aliéner à la monarchie de juillet cet esprit de la bourgeoisie qui lui avait été jusque-là si favorable. Issu d'une révolution, Louis-Philippe était, par son principe, condamné à agir toujours dans le sens révolutionnaire; le jour où il s'arrêta résolument dans cette voie, fut le premier jour de sa décadence. Dans le premier volume de l'histoire de M. Ernest Hamel, la lutte est encore ardente, sanguinaire entre les républicains déçus de 1830 et le gouvernement: mais par cela même la bourgeoisie, qui se sent menacée par l'émeute, reste fidèle à celui-ci. Mais elle lui fera défection quand la question, ostensiblement du moins, ne se posera plus entre la royauté et la république, mais entre la royauté et la réforme. La bourgeoisie voulut alors la réforme, elle eut la république. Ce premier volume est plein d'enseignements, et l'œuvre de M. Ernest Hamel, bien que celle d'un républicain convaincu, permet d'apprécier ces sept années de règne à un point de vue plus général; c'est là un de ses principaux mérites. E. A.

Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu. Ouvrage accompagné d'un portrait en héliogravure, nouvelle édition, Paris, 1889, librairie Plon. Un vol. in-8°. — Se vend au profit des pauvres. Prix: 7 fr. 50.

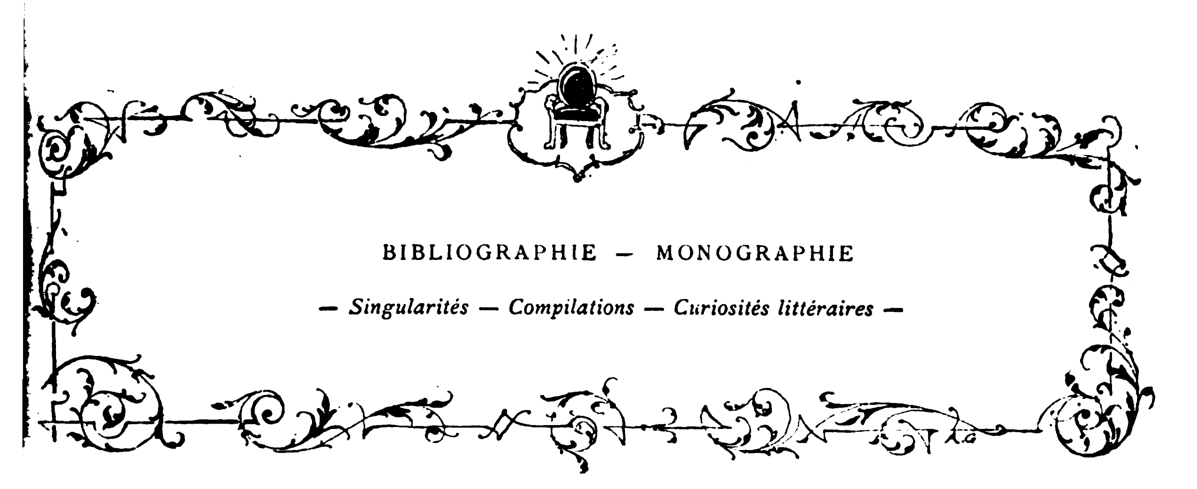
Les enfants de madame de Montagu avaient déjà fait imprimer pour le cercle restreint de sa famille et de ses amis les *Mémoires* de cette femme remarquable à tant de titres. Le succès fut tel que dans une pensée de charité ils ont décidé de publier la présente édition. Ces souvenirs ne sont pas seulement édifiants par le spectacle des plus hautes vertus pratiquées par une nature pieuse et forte. Il s'y ajoute l'intérêt puissant des événements auxquels elle a été mêlée. Jeune encore en 1789, elle dut émigrer. Et ce qui nous arrête et nous attache, en ces pages, c'est qu'elles nous montrent un des aspects les moins connus de la Révolution: l'émigration et le sort des émigrés errant sur le sol étranger. A cette première source d'intérêt la famille de la marquise de Montagu a joint une correspondance avec ses sœurs et ses amies, qui complète le journal et supplée à plusieurs de ses parties aujourd'hui perdues.

Cette édition des *Mémoires* est donc « nouvelle » en effet. Et elle retrouvera auprès du grand public le succès, mais élargi, que la première obtint auprès du petit nombre de lecteurs et de lectrices qui en eurent la primeur. E. C.

Défense de Dantzig, en 1813. Journal de siège, journal personnel et notes du général de division de Campredon, commandant le génie du 10e corps. Lettres diverses. Annotés et publiés par CHARLES AURIOL. Un vol. in-18, 312 pages et 2 cartes. Paris, librairie Plon, 1888.

Plus encore que les gens occupés à toujours lire, les personnes qui ne lisent jamais se plaignent volontiers du débordement sans arrêt de la continuelle avalanche de l'imprimé. Ce semblant de paradoxe est l'expression de la vérité même; en effet, tandis que les fidèles de la lecture font instinctivement leur choix, les profanes ne savent où se prendre dans ces masses confuses et troublantes de livres. Et voilà que, de nos jours, à l'inondation quotidienne des auteurs contemporains s'ajoute la non moins quotidienne réapparition, sous toute forme, des ouvrages d'autrefois. Le chiffre en est incalculable aussi, de ceux-là; car on peut dire de la littérature ce qu'un moraliste a dit de l'humanité, qu'elle comprend plus de morts que de vivants. Parmi ces *revenants* du livre, nous avouons notre faible pour les souvenirs des grandes guerres impériales, écrits par les acteurs eux-mêmes de *l'Épopée*, et, dans cet ordre, nous nous voyons servis à souhait, par cette publication *des documents militaires du lieutenant général de Campredon*. Les états de service de cet officier sont simplement admirables. *La Défense de Dantzig en 1813* est une des plus nobles pages de cette fin du triomphe napoléonien, où le génie d'un homme unique dans l'histoire et l'enthousiaste énergie de ses braves eurent des éclats plus beaux encore, s'il est possible, que les rayons eux-mêmes du soleil d'Austerlitz. Le héros dont l'illustre nom se lie à l'histoire de cette défense et la contient presque, n'est pas moins que ce général comte Rapp, une des grandes figures de la grande armée. Un trait émouvant est évoqué par le nom de ce fier et bon soldat. Lorsque parvint à Paris la nouvelle de la mort de Napoléon, dans l'hiver de 1821, Rapp la reçut, cette nouvelle,

sous les yeux, en la présence même de Louis XVIII, et malgré ses efforts pour se contenir, il fondit en larmes. La réponse du roi, dans cette occasion, lui fit plus d'honneur que l'exécution du maréchal Ney. Nous avons lu jadis un recueil de *Mémoires* attribués à Rapp. Napoléon nous y est rendu, pour la millième fois, dans les souvenirs d'un de ceux qui l'ont approché de plus près et que l'empereur a le plus aimés. Ces mémoires ne sont pas de la littérature; mais c'est de l'assez bonne ***matière première*** pour l'histoire. Après le désastre de 1812, le 10e corps de la grande armée opéra sa retraite de la Dwina sur Dantzig, ancienne et pittoresque ville de la province de Prusse, point stratégique et centre commercial déjà renommé il y a douze siècles, et disputé souvent entre les Danois, les Suédois et l'ordre Teutonique. Menacé par la marche des Russes, Dantzig fut confié par Napoléon au général Rapp, dont l'empereur connaissait les talents, l'influence sur les troupes et le dévouement au drapeau. L'ouvrage du général de Campredon, l'un des héros de cette défense (« J'ai fort à me louer du général de Campredon », écrit Rapp à l'empereur), comprend cinq parties : avant le blocus; le blocus; l'armistice; le siège; la capitulation. Il ne fallut pas moins d'une année à l'ennemi vainqueur et ravitaillé pour venir à bout de la forteresse conquise et perdue par nous en moins de sept années. Cette défense est un des beaux épisodes de l'histoire militaire du siècle; mais à notre honneur seulement... car il débute par la défection, on peut dire par la trahison du général d'Yorck, chef du corps d'armée prussien, et s'achève par le manquement des Russes aux clauses les plus nettes de la capitulation. L. D.



BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Iconographie bretonne, ou liste de portraits dessinés, gravés ou lithographiés de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, par le marquis DE GRANGES DE SURGÈRES, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France. Tome deuxième et dernier. Rennes, J. Plihon et L. Hervé, et Paris, Alphonse Picard; 1889. Grand in-8° de VIII-376 pages, tiré à 400 exemplaires numérotés, dont 50 sur papier de Hollande. — Prix : 20 francs et 40 francs.

Lors de la publication du premier volume, nous avons, l'an passé, parlé déjà de ce très intéressant ouvrage. Le voici terminé et son second tome confirme pleinement les impressions favorables que nous avaient suggérées le premier. M. le marquis de Surgères, dont la compétence en matière d'histoire de l'art et d'iconographie est attestée par diverses publications de grande valeur (telles que, par exemple, *les Portraits de La Rochefoucauld*, 1882, — *les Portraits de Charette*, 1886, — *les Françaises du* XVIIIe *siècle,* 1887, etc.), n'a rien négligé pour faire d'un simple catalogue de portraits, d'ailleurs fort luxueusement édité, une œuvre attrayante autant qu'instructive et utile. Souvent nous avons exprimé ici cette idée que la biographie proprement dite est inséparable de toute bibliographie sérieuse; cette opinion, dont de récents travaux ont démontré la justesse, est partagée par M. de Surgères qui en a étendu l'application à l'étude iconographique. Il faut constater, en effet, que s'il n'a point donné à son livre le sous-titre de *Biographie bretonne*, on ne peut méconnaître que cet excellent travail constitue le plus complet et le plus récent supplément à toutes les biographies générales de cette province.

L'*Iconographie bretonne*, fruit de plusieurs années de recherches patientes et assidues, est un bon livre, un livre consciencieux, un livre de bonne foi dans toute l'acception de ce terme; car tous les portraits qu'a décrits l'auteur, il les a *vus*, toutes les notices qu'il a rédigées, il les a

composées, non pas, comme on le fait trop souvent aujourd'hui, en s'inspirant des ouvrages déjà publiés, mais en remontant directement et scrupuleusement aux sources originales. Grâce au nombre et à l'importance de ces notices biographiques, *inédites* pour la plupart, ce livre ne s'adresse pas seulement aux amateurs de gravures, il intéresse aussi au plus haut point les curieux et les travailleurs de tout ordre.

Mieux qu'une longue description, les quelques chiffres qui suivent permettront de comprendre la valeur et d'apprécier l'utilité du bel ouvrage de M. de Surgères. On y trouve près de 1,200 noms de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, dont les portraits sont décrits et qui sont en même temps l'objet d'une notice biographique, sobre, concise, mais pleine de faits et d'indications toujours soigneusement contrôlés. On y trouve aussi la description d'environ 5,500 portraits; on y rencontre encore plus de 5,000 dates citées, 2,000 sources indiquées, près de 3,500 noms de lieux, un nombre presque égal de personnages divers, et près de 1,000 mesures de portraits « relevées exactement au millimètre ». Enfin la table des noms d'artistes, qui termine l'ouvrage, contient elle-même près de 2,000 noms, dont quelques-uns, très célèbres, sont répétés plus de cinquante fois dans le courant du livre.

Après des chiffres si « éloquents », suivant l'expression en vogue, il semble superflu d'insister sur l'attrait et les mérites de l'*Iconographie bretonne;* il est cependant un point qu'il convient de faire ressortir : ce ne sont point seulement de grands personnages — princes ou grands seigneurs, prélats éminents ou guerriers célèbres, magistrats distingués ou brillants écrivains de tout ordre, belles dames ou saintes filles — que M. de Surgères s'est attaché à réunir dans le cadre de son étude; il n'en a voulu exclure personne, il a voulu être complet autant qu'on peut le souhaiter en pareille matière, et les personnalités les plus humbles et les plus ignorées y ont été comprises et ont pris place au milieu des illustrations les plus connues.

Qui s'attendrait, par exemple, à rencontrer immédiatement après un glorieux soldat, tel que le maréchal de France Castelnau-Mauvissière, le nom d'un simple boucher, *Jean Causeur*, qui n'eut d'autre titre à la célébrité qu'une longévité peu ordinaire, et qui, né vers les derniers jours du règne de Louis XIII, vécut assez pour voir l'aurore de celui de Louis XVI? Certes, cent trente années de vie obscure ne sont pas un grand titre de gloire; c'est toutefois un genre de célébrité assez enviable et qui n'est pas à la portée de tout le monde.

Si le temps et l'espace le permettaient, il serait facile de glaner dans l'*Iconographie bretonne* maintes particularités curieuses ou piquantes; mais ce n'est point ici le lieu de se livrer à cette agréable enquête, et il vaut mieux laisser au lecteur le plaisir de faire lui-même de fort attrayantes découvertes, ne fût-ce, par exemple, qu'à l'article *Boulanger* (Georges-Ernest-Jean-Marie), le général fameux qui fait si grand bruit actuellement. Les amis du « brav' général » y apprendront avec joie que, depuis 1884 jusqu'à ce jour, on ne compte pas moins de trente-neuf portraits du héros, et dans ce chiffre ne sont comprises ni les photographies, ni les caricatures!

En résumé, l'œuvre de M. le marquis Granges de Surgères est excellente à tous égards, et on ne peut que regretter qu'elle soit tirée à trop peu d'exemplaires, eu égard au nombre de curieux, de gens de goût, de collectionneurs et d'érudits qu'elle intéresse également, quoique à des titres divers.

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler, bibliographe breton. Cinquième et sixième fascicule (Bec-Bid). Rennes, J. Plihon et L. Hervé; 1888. — Deux vol. in-8° de 192 pages chacun. — Prix : 5 francs le fascicule.

Nous n'avons point à nous étendre longuement sur cette admirable publication, dont nous parlons pour la troisième fois et qui se poursuit avec une régularité du plus heureux augure. Bornons-nous, en confirmant tout le bien que nous en avons dit et qu'elle mérite à tous points de vue, à faire connaître son état actuel.

Les cinq premiers fascicules, formant les deux premiers tomes de l'ouvrage, renferment les lettres *A* à *Ber* et comprennent 1,858 articles; le sixième fascicule, qui vient de paraître, n'en contient pas loin de 400, soit en tout environ 2,200 articles. Si l'on considère que nous voici parvenus au huitième de l'œuvre, on voit que ce précieux répertoire ne renfermera guère moins de 18,000 articles relatifs à autant de personnages originaires de Bretagne ou se rattachant à l'histoire de cette glorieuse province. Ce sera, assurément, le plus beau des travaux bio-bibliographiques entrepris en notre temps.

On est vraiment émerveillé, en parcourant les pages de cet inestimable inventaire, de la somme de labeur qu'il représente, et l'on peut se demander si un seul travailleur, fût-ce l'infatigable M. René Kerviler, même avec le concours de

laborieux érudits, tels que les Surgères, les Plihon, les Somnervogel et vingt autres, pourra mener à bonne fin une œuvre de cette importance. Nous sommes heureux de pouvoir fixer les lecteurs à ce sujet. Il est bon de leur dire que, dès maintenant, tous les éléments de l'entreprise sont réunis et que l'auteur a pris ses mesures pour arriver, en temps voulu, au résultat définitif. Ce qui n'est point inutile de répéter encore, c'est que l'on ne saurait trop se hâter de souscrire à tout l'ouvrage.

Chaque fascicule est actuellement coté au prix de cinq francs, prix bien modique eu égard aux frais considérables qu'entraîne une publication de cette nature; mais ce prix ne tardera pas à être porté à huit francs; ce qui, sur l'ensemble de la publication, représente une majoration suffisante pour stimuler le zèle des retardataires.

Que nos lecteurs nous excusent de traiter, par exception, la question pécuniaire dans une Revue où l'on ne s'occupe du livre que pour en apprécier l'intérêt ou le charme; mais cette question est ici de quelque importance, bien qu'après tout un bon ouvrage ne soit jamais trop cher; et, à ce titre, la *Bio-bibliographie bretonne* est du nombre des œuvres qu'on n'a point à craindre d'avoir trop payées.

Catalogue général de la librairie française depuis 1840, rédigé par OTTO LORENZ, ancien libraire. Tome onzième et dernier (table des matières des tomes IX et X; 1876-1885). Paris, chez l'auteur, 5, rue des Beaux-Arts; 1888. Grand in-8° de II-630 pages à deux colonnes. — Prix : 30 francs.

Nunc exegi monumentum, aurait pu dire sans présomption M. Otto Lorenz en signant le bon à tirer de la dernière feuille de ce volume. C'est bien, en effet, un monument véritable qu'il a construit pièce à pièce, et son œuvre, qui a rendu et qui ne cessera de rendre d'inappréciables services, restera comme un des plus notables exemples de ce que peut l'amour ardent de la bibliographie, secondé par une volonté tenace et par un infatigable labeur.

Nous avons, à deux reprises, fait connaître dans cette Revue (années 1887 et 1888) le plan excellent et l'exécution remarquable de ce précieux ouvrage; nous en avons fait ressortir les nombreux mérites et l'utilité considérable; nous ne nous répéterons donc point aujourd'hui, si ce n'est pour redoubler de justes éloges et pour rappeler brièvement ce qu'est, dans son ensemble, l'œuvre magnifique de M. Otto Lorenz.

Le *Catalogue général de la librairie française*, dans ses onze volumes (huit pour la biobibliographie, trois pour les tables), embrasse toute la production littéraire et scientifique, sous toutes les formes, de notre pays, depuis 1840 jusqu'en 1885 inclusivement. Autrement dit, c'est le répertoire complet de notre histoire littéraire et scientifique pendant près d'un demi-siècle, pendant la période la plus féconde et dans laquelle l'esprit français s'est manifesté avec le plus d'abondance et de variété. C'est aussi la continuation (mais combien supérieure!) des travaux des Quérard, des Louandre et des Bourquelot qui avaient, en dix-huit volumes (*la France littéraire* et *la Littérature contemporaine*), entrepris d'inventorier les productions du génie français depuis le commencement du XVIIIe siècle jusque vers le milieu du nôtre.

Grâce à M. Otto Lorenz, la tâche entreprise par ces consciencieux bibliographes n'est point, comme on pouvait le craindre, demeurée ininterrompue. C'est au mois de juillet 1861 qu'il conçut l'idée de recueillir leur laborieux héritage, et, pendant plus de vingt-sept années, il a consacré à cette belle œuvre le meilleur de son temps en lui subordonnant toute son existence. On ne peut songer, sans une sorte d'effroi, à la somme de travail que représente un tel travail, et l'on ne saurait évaluer, même approximativement, le chiffre des bulletins et fiches qu'il a dû rédiger de sa main par centaines de milliers.

On comprend que, parvenu au terme de la tâche qu'il s'est donnée et qu'il a su mener à si bonne fin, M. Otto Lorenz éprouve le besoin, sinon le désir du repos. C'est ce qu'il fait entendre dans le court avant propos de son dernier tome, sous ce mélancolique intitulé : *P. P. C.* « Je termine cet ouvrage, dit-il, et en même temps ma carrière de bibliographe. » Hélas! c'est grand dommage pour nous, car on peut craindre qu'il n'ait pas, comme les Quérard et les Louandre, l'heureuse chance de trouver un continuateur. Et s'il s'en présente un, sera-t-il aussi courageux et capable, aussi tenace, aussi dévoué à l'œuvre, et surtout aussi modeste et désintéressé que le fut et l'est toujours l'excellent auteur de cette incomparable production?

En attendant qu'il s'en trouve un, s'il en vient, ne peut-on espérer que M. Otto Lorenz, dont la belle activité ne s'est jamais ralentie, voudra bien comprendre un demi-siècle complet dans son colossal ouvrage, et nous donner deux volumes encore embrassant le quinquennat (curieux à tant de points de vue!) qui s'étend entre 1886 et 1890? C'est le vœu que se permet d'exprimer un de ses plus humbles disciples et de ses plus reconnaissants admirateurs.

Les Tableaux historiques de la Révolution et leurs transformations. Étude iconographique et bibliographique, par Maurice Tourneux. In-8° de 43 pages. Paris, Charavay frères; 1888.

Les Portraits de Danton. Essai d'iconographie, par le Dr Robinet, avec une reproduction authentique gravée par Julien Tinayre. In-8° de 13 pages. Paris, Ernest Leroux; 1889. — Prix : 2 francs.

Voici deux minces plaquettes qui ne peuvent manquer d'être bien accueillies par les collectionneurs et les curieux; mais il faut se hâter de les acquérir, car elles ne tarderont guère à devenir introuvables.

Dans la première, le savant M. Maurice Tourneux, qui nous prépare une merveilleuse *Bibliographie de la Révolution française à Paris,* raconte l'histoire du plus important ouvrage illustré de la période révolutionnaire. *Les Tableaux historiques de la Révolution française* tiennent, en effet, la première place parmi les publications de cette époque, tant par le nombre et la dimension des planches que par le nom et la valeur de ceux qui y ont collaboré, ou par le talent des écrivains qui les ont commentées. Ce célèbre ouvrage, qui compta quatre éditions successives, eut, suivant les circonstances, à subir maintes mutilations et force remaniements, et ces transformations ont été un piquant sujet d'étude pour l'érudit et spirituel bibliographe qui a débrouillé tout ce chaos.

Le titre de la seconde brochure en indique, du reste, l'objet; c'est une étude, qui n'est pas sans intérêt, sur l'iconographie de Danton; son principal attrait est de faire connaître un très beau portrait, jusqu'à présent ignoré, du fameux conventionnel, portrait datant de 1787 et finement reproduit par M. Tinayre, d'après « un camaïeu d'Hipolite » (*sic*). PHIL. MIN.

Bibliographie générale des Gaules, par Ch.-E. Ruelle. Libraire de la Société bibliographique.

Un journal disait dernièrement que, dans un petit nombre d'années, toute la somme des connaissances du passé serait nécessairement condensée dans un certain nombre de courts précis, secs et arides, ne contenant que des faits et des dates. Encore, pour arriver à quelque chose de pratique, faudra-t-il faire un choix sévère entre ces faits et ces dates.

L'esprit est, en effet, confondu devant l'amas des productions contemporaines venant s'ajouter aux productions du passé, et augmentant chaque jour d'une vingtaine de volumes au moins la montagne des imprimés (sans parler des manuscrits inédits) qu'a produits, depuis quatre cents ans, l'invention de Gutenberg. On se prendrait à la maudire si des savants, courageux et désintéressés, ne nous apportaient pas quelques fils pour nous guider dans ce dédale. Encore les bibliographies elles-mêmes sont-elles légion, et M. Vallée, en publiant sa *Bibliographie des bibliographies,* est arrivé à un gros volume in-4° avec supplément.

Mais revenons à M. Ruelle et reprenons les mots de courage et de désintéressement que nous prononcions tout à l'heure. Du courage, certes il en faut. Ce ne sont point quelques mois, quelques années, c'est une vie entière qu'absorbent de pareils travaux. Tâche ingrate, car la gloire n'est pas au bout, et le profit encore moins. Mais le véritable savant trouve sa récompense dans la reconnaissance et l'estime de ceux qui savent apprécier le service rendu. Ces connaisseurs ne forment point une multitude, mais on peut dire ici que la qualité vaut la quantité. C'est un salon de bonne compagnie. M. Ruelle y trouvera des suffrages flatteurs et l'assurance qu'il a bien mérité de la science... et de la patrie, car ici c'est d'elle qu'il s'agit.

Notre pays est le plus riche du monde en souvenirs historiques. Sans hyperbole, on peut dire qu'il en contient à lui seul autant que le reste de l'Univers. Rome elle-même et son empire revivent mieux dans nos ruines de Gaule que dans celles de leur péninsule. Il fallait donc se borner dans un champ aussi vaste et, prenant les choses aux origines, gardant ainsi pour soi la besogne la plus ardue, M. Ruelle a limité son travail à la fin du vᵉ siècle. L'époque gallo-romaine est donc comprise dans son entier.

Bien entendu, tous les ouvrages publiés jusqu'en 1870 inclusivement sont contenus dans cette bibliographie, mais seulement ceux traitant de sujets antérieurs au viᵉ siècle. C'est l'alpha de notre histoire, la racine de la science.

Il nous est difficile d'indiquer complètement, sans entrer dans de trop longs détails, quel est l'ordre suivi. Les ouvrages sont d'abord classés par régions et inscrits par ordre alphabétique du nom d'auteur : cette seconde partie est un peu plus complète que la première; le nom de l'éditeur y est mentionné. Enfin, une table des matières, indiquant par exemple toutes les pages où il est question des amphithéâtres, complète un système qui rendra toutes les recherches faciles.

Nous répétant encore, nous disions que ces ouvrages n'entrent pas d'ordinaire dans la faveur

du grand public. Ici, cependant, il s'agit de la France, de la patrie chère à tous. Ceux qui l'aiment ne se comptent pas, et ceux qui en étudient l'histoire sont innombrables : pour leurs bibliothèques, la possession de ce livre est une nécessité et un devoir.



Manuel d'Archéologie orientale (Chaldée, Assyrie, Perse, Syrie, Judée, Phénicie, Carthage), par ERNEST BABELON, bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, Paris, maison Quantin. — Prix, broché : 3 fr. 50 ; cartonné, 4 fr. 50.

Le domaine qu'embrasse le volume s'étend à toutes les civilisations de l'Orient antique, moins l'Égypte. Il expose l'histoire de l'art chez les Chaldéens, les Assyriens, les Perses avant Alexandre, les Héthéens de la Syrie et de la Cappadoce, les Juifs, les Phéniciens, les Carthaginois. Dans l'ancien monde oriental, il ne se manifeste réellement que deux courants artistiques : celui qui prend naissance en Égypte et celui qui vient de l'Assyrie. Le premier, M. Maspéro l'a étudié et particulièrement mis en lumière dans un des derniers volumes publiés dans la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts* ; le second fait l'objet du présent volume et vient se placer à côté de l'œuvre de M. Maspéro. Laissant de côté l'Égypte, M. Babelon étudie exclusivement le courant asiatique ; il le prend à son berceau, à Babylone, le suit à Ninive et nous fait assister à ses progrès et à ses transformations pendant toute la durée de la monarchie chaldéo-assyrienne. Bientôt le courant déborde et franchit de tous les côtés les limites du bassin du Tigre et de l'Euphrate : d'une part en Perse, il envahit les palais de Suse et de Persépolis où M. Babelon nous fait pénétrer à la suite de M. et Mme Dieulafoy dont il expose les brillantes découvertes ; d'autre part, il se répand sur les populations araméennes de la Syrie, à Jérusalem et jusqu'au cœur de l'Asie Mineure. La description du temple de Jérusalem, détruit par Nabuchodonosor, reconstruit par Hérode, forme un intéressant chapitre où nous touchons du doigt, pour ainsi dire, le mélange et la pénétration réciproque de l'art égyptien et de l'art assyrien. Les monuments d'architecture ou de sculpture que nous ont laissés les Phéniciens et les Carthaginois nous révèlent de même un art hybride. C'est ce que l'on observe avec M. Babelon, non pas seulement dans les monuments de la côte de Syrie où dominaient Tyr et Sidon, mais à Cypre, à Carthage, à Gadès en Espagne, et partout où les hardis navigateurs phéniciens avaient établi leurs comptoirs.

C'est donc avec un intérêt toujours grandissant qu'on suivra l'auteur de ce livre nous montrant l'art asiatique sous toutes ses formes : architecture, sculpture, peinture, céramique, bijouterie, glyptique, non seulement en Chaldée et en Assyrie, son pays d'origine où il s'épanouit à son aise, mais dans ses multiples ramifications chez les nations voisines où il se heurte à son rival et subit des interprétations étrangères jusqu'au jour où la Grèce recueille le flambeau des arts de la main défaillante de l'Orient.

Deux cent trente-cinq dessins, la plupart exécutés par un artiste d'un mérite éprouvé, M. Wallet, éclairent le texte de M. Babelon et contribuent à faire du présent volume un des plus achevés de la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts.*

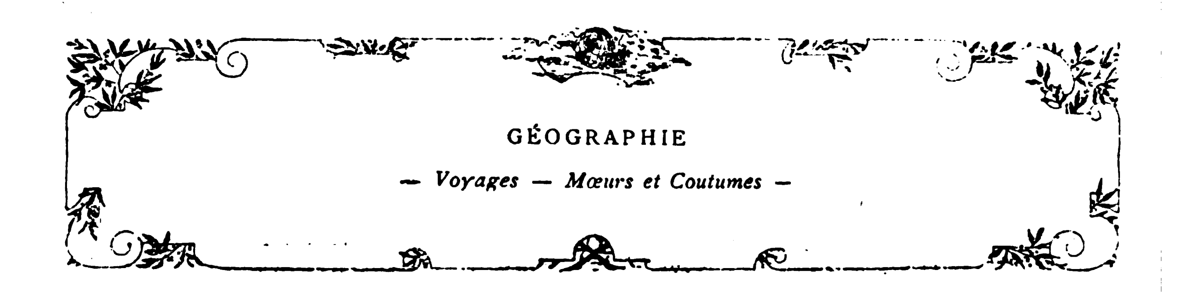
La Sculpture antique, par M. PIERRE PARIS, ancien membre de l'École française d'Athènes, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux (Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts). Un volume illustré de nombreuses gravures, Paris, maison Quantin. — Prix, broché : 3 fr. 50, cartonné : 4 fr. 50.

La *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts* continue ses succès, sous l'active direction de M. Jules Comte. Le nouveau volume qui vient de paraître, la *Sculpture antique*, par M. P. Paris, embrasse la sculpture de l'Égypte et de l'Orient asiatique, de la Grèce et de l'Italie. C'est une étude des monuments les plus instructifs, les plus curieux ou les plus beaux qui nous sont parvenus ; les œuvres que leur valeur scientifique ou artistique désignent avant toutes les autres à l'attention des archéologues ou à l'admiration des gens de goût sont classées, décrites et appréciées avec une sobre précision. Comme ce n'est point là un livre d'érudition, mais de vulgarisation, peu de place est faite aux

discussions et aux hypothèses; l'auteur a voulu surtout, dans toute la liberté de sa critique, donner des œuvres une idée claire et une impression personnelle.

Ajoutons que l'illustration du volume a été particulièrement soignée; les éditeurs n'ont rien épargné pour la rendre irréprochable. Ce que les livres de critique artistique offrent si rarement, il n'est presque pas d'œuvres signalées dans le texte, il n'est pas une œuvre décrite, dont l'image ne soit présentée au lecteur, et c'est double profit pour son esprit et pour ses yeux.

La *Sculpture antique* est le trente-deuxième volume de la collection, digne, à tous égards, de ceux qui l'ont précédé.



Géographie économique de la France, par Marcel Dubois, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Un vol. in-18. Paris, Masson, éditeur, 1888.

Excellent ouvrage d'enseignement, précis, méthodique, complet sans superfluité, concis sans obscurité. — Il traite non seulement de la France continentale, mais aussi de la France coloniale, il en expose les ressources de productions et les besoins de consommation, tant dans l'ordre agricole que dans l'ordre industriel et commercial.

P. Z.

Aux États-Unis. Notes de voyage, par F. Frédéric Moreau, avec un croquis de l'auteur. Un vol. in-18. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1888.

Le croquis de l'auteur sert de frontispice. Si c'est, comme il semble, un résumé plastique des impressions laissées par le voyage, ces impressions sont singulièrement banales, vagues et de contours indécis. Le livre n'en est pas moins d'un véritable intérêt de lecture. Il ne faudrait pas, il est vrai, lui demander autre chose que ce qu'il promet. C'est le récit vif et rapide d'excursions, tantôt semblables à tout ce qu'on connaît, tantôt relevées d'imprévu et de curieux, à New York, à Boston, à Montréal, à Québec, à Chicago, à Santa-Fé, à San-Francisco, à Washington, chez les Mormons, et ailleurs. Le côté pratique des voyages, détails de chemins de fer, d'hôtel, d'omnibus, etc., est traité avec une franchise et une rondeur que j'apprécie tout particulièrement. A ce point de vue, le livre rendra bien des services aux voyageurs qui le consulteront. B.-H. G.

Les deux missions Flatters, par Henri Brosselard, ouvrage illustré de 50 gravures. Paris. Jouvet et Cie, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 2 fr. 25.

L'on se rappelle le tragique dénouement de cette mission Flatters dont, en 1881, tous les membres furent victimes de la perfidie et de la barbarie des Touareggs, et qui enrichit si douloureusement le martyrologe des explorateurs africains. Noms glorieux désormais que ceux du colonel Flatters et de ses compagnons, le capitaine Masson, le lieutenant de Dianous, les maréchaux de logis Dennery et Pobeguin, de MM. Beringer, Roche, Dr Guiard, Santin! mais qui réveilleront dans la mémoire de bien douloureux souvenirs. C'est à ces savants, à ces braves, que le capitaine Henri Brosselard vient d'élever un monument durable en faisant le récit fidèle de leur généreuse entreprise. M. Brosselard avait fait partie de la première mission (7 février-3 juin 1881) qui comprenait également MM. Roche, Guiard et Beringer. Ce sont ainsi, en grande partie, des souvenirs personnels sur les personnes et sur les choses que nous donne l'auteur de ce livre, qui est poignant dans sa simplicité. Le but des deux expéditions était « de rechercher et d'étudier un tracé de chemin de fer qui devait partir de notre territoire algérien, et en particulier de Ouargla, son extrême station au sud, pour aller aboutir dans le Soudan, entre le Niger et le lac Tchad », en un mot, c'était d'ouvrir une voie commerciale entre l'Algérie et Tombouctou. Lieutenant-colonel du 72e de ligne, M. Flatters, par son énergie, sa connaissance de la langue et des mœurs arabes, était plus que personne apte

à remplir cette belle et périlleuse mission. La première expédition fut couronnée d'un plein succès : la reconnaissance du gassi de Molchanza et du cours de l'Oued-Igharghar, dont le sol uni, à fond rocheux, permettrait l'établissemsnt d'une voie ferrée, sans aucuns travaux d'art préalable. Mais il s'agissait ensuite de pénétrer plus avant vers le sud, de reconnaître le pays. Ce fut là l'objet de la seconde mission (4 décembre 1881-28 avril 1882). Le colonel Flatters et les siens parviennent jusqu'au puits de Biv-el-Gharama, où ils campèrent le 16 février. C'est là que, trahis par leurs guides indigènes, qui les avaient emmenés assez loin du reste de leurs compagnons, Flatters, Masson, Beringer, Roche et Guiard, entourés subitement par trois ou quatre cents Touaregs, furent massacrés, les trois derniers par les guides eux-mêmes, le colonel Flatters et le capitaine Masson par l'ennemi auquel ils tuèrent six hommes avant de tomber. Le maréchal des logis Dennery, attiré par le bruit de la fusillade, périt également. Le lieutenant Dianous, qui commande maintenant au survivant, ordonne la retraite, harcelé toujours par les Touaregs ; mais il est frappé mortellement et M. Santin disparaît dans un combat livré à dix kilomètres d'Amguid. Le maréchal des logis Pobeguin dirige seul alors la retraite et est massacré par ses propres troupes, réduites à des tirailleurs indigènes. Telle fut la fin de cette expédition : des Français qui la composaient pas un seul ne revint à Ouargla, où aujourd'hui un petit monument commémoratif est élevé à leur mémoire. Indépendamment du récit détaillé de ces deux missions, le livre du capitaine Brosselard contient des pages intéressantes sur les résultats obtenus par les explorateurs, et sur l'avenir du projet qu'ils étaient chargés de préparer. E. A.

Lettres sur l'Inde. *A la frontière afghane*, par JAMES DARMESTETER. Un vol. in-16. Paris, Alphonse Lemerre, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Il faut s'habituer au style de M. James Darmesteter; les premières pages de son livre étonnent et causent de la fatigue; mais l'habitude vient vite et vite on commence de goûter, au contraire, ces phrases au tour rapide et sans verbe parfois, ces façons d'exprimer, de traduire, avec une grande négligence apparemment, pensées et réflexions, sensations et sentiments : les sentiments en semblent d'autant plus sincères, et les pensées, souvent profondes, jamais banales, en acquièrent d'autant plus de relief.

Car M. J. Darmesteter, qui est un philologue de grand savoir, est doué en même temps des qualités qui font les poètes et les coloristes les plus distingués, et il est en même temps encore un observateur exercé et un penseur.

Chargé d'une mission par le ministère de l'instruction publique, M. Darmesteter est resté dans l'Inde de la fin de février 1886 aux premiers jours de février 1887. Sur ces douze mois, ou tout près, il en a passé trois à Bombay, sept dans les districts afghans ou semi-afghans de Péchawer et de Hazara, et les dernières semaines, il les a employés à parcourir les pays de Péchawer à Bombay et Calcutta. Sur les quatorze lettres qui composent son volume, deux, la première et la dernière, ont trait à l'Inde et aux Indiens, lea douze autres aux Afghans.

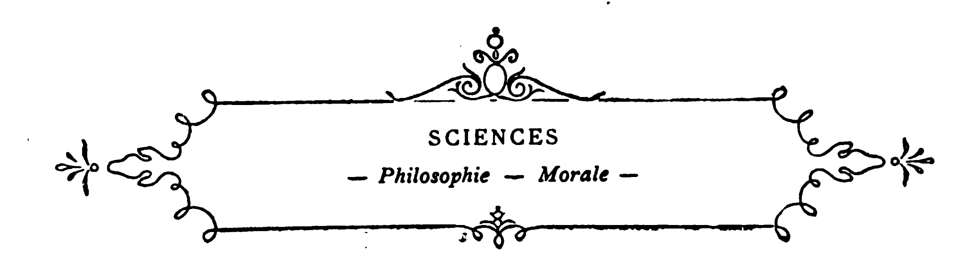
Dans toutes, des descriptions, mais elles sont peu nombreuses, et rapidement brossées ou même simplement esquissées d'un trait; c'est pour rendre l'impression ou figurer un cadre. L'homme, voilà qui intéresse l'auteur, l'homme avec les diverses manifestations de son activité, avec la littérature, la poésie, qui conservent le souvenir des grands événements, victoires et défaites, qui évoquent, rappellent des passions, des vengeances.

Trente pages de *préface*, puis la première lettre : deux études de ton différent et qui se complètent ; M. Darmesteter juge et fait connaître l'état politique, moral et religieux des populations soumises à l'Angleterre. Et les fins jugements qu'il porte ! Il est sceptique ? Mais sans doute il n'admet pas qu'il puisse être une forme de gouvernement capable de convenir à quelque peuple que ce soit ; il est pessimiste ? Assurément, n'admettant pas davantage que l'homme soit parfait sortant des mains de la nature, nous tenons, nous, à mérite et son scepticisme et son pessimisme. Il dit bien ce qu'ont fait et n'ont pas fait les Anglais pour les Indiens ; il dit bien ce que pourraient et ne pourraient pas faire les Russes. Il parle des Asiatiques ; combien de réflexions il émet à leur endroit que pourraient s'appliquer nombre d'Européens ! La vie nationale ne fait pas défaut, mais l'esprit de gouvernement ?

Dans les douze lettres suivantes, des études d'autant plus curieuses, celles-là, qu'elles ont pour objet, voulu ou non, la vie intellectuelle et morale de populations à peu près inconnues. Le lettré s'est fait réciter des poèmes, il les a recueillis, il nous en traduit quelques-uns ; le psychologue a pénétré des consciences, pesé la valeur qu'ont pour les montagnards de l'Afghanistan les mots : honneur, respect, justice ; il fait pour ainsi dire penser et sentir devant nous ceux des Afghans de qui il a réussi à gagner la confiance. Une peinture de Péchawer et des pages

d'histoire : l'empire Chilzai, l'empire Dourani; les dynasties Sarouzaie et Baroulzaie ; les Ghilzais et leurs droits, les Afghans du Yaghistan, leurs traditions, leurs légendes; et après, les Afghans de l'Émir, les Afghans de la Reine, après l'histoire d'hier et l'histoire contemporaine, la philosophie, la religion, l'économie politique de ces tribus; la confession du Mounchi et la dernière lettre avec ce titre : *la fin d'une race*.

Pour connaître vraiment l'Inde il faut recourir aux beaux travaux des Anglais; les Anglais, pour connaître et faire connaître l'Afghanistan, mettront à profit les lettres si remarquables de M. James Darmesteter. F. G.



Philosophie et Philosophes, par E. Caro de l'Académie française. Un vol. in-16. Paris, 1888, Hachette, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'a manqué à M. Caro philosophe qu'une philosophie; mais rien ne manquait à M. Caro écrivain, ni l'esprit, ni l'érudition, ni la richesse de la langue et l'extrême possession de l'expression propre et claire, ni l'harmonie de la phrase. Il ne fut pas un producteur d'idées, mais il n'est point d'idées émises dans la lutte des intelligences qu'il n'ait pénétrées, décomposées, traduites ou réformées. C'est le sens critique qui dominait en lui, et l'amour du bien dire. Les études réunies dans ce volume posthume en font foi à leur tour : Théodore Jouffroy, Cousin, Jules Simon, Ravaisson, le P. Gratry, Charles Jourdain, Émile Saisset, M. Wallon, Mme Swetchine, Frédéric Ozanam, tels sont les *sujets* sur lesquels M. Caro exerce la sagacité de son jugement et les habileté de sa plume. PZ.

La philosophie de Platon par Alfred Fouillée, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques et par l'Académie française. Tome premier : *Théorie des idées et de l'amour*. Deuxième édition revue et augmentée. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Pour cette deuxième édition, une préface nouvelle.

M. Fouillée dit avoir remanié quelques parties de son ouvrage en mettant à profit les travaux publiés depuis vingt ans, en divers pays, sur la philosophie platonicienne, mais ces remaniements, ajoute-t-il, ne regardent pas à l'interprétation qu'il a cru devoir donner jadis de la doctrine de Platon : ses propres travaux, à lui, son étude sur la philosophie de Socrate, la thèse qu'il a consacrée à l'élucidation du *Second Hippias*, ont confirmé les jugements par lui portés dès 1866. Aussi bien s'est-il pu permettre d'introduire dans la seconde édition de son mémoire un résumé succinct de ces mêmes travaux.

De la *Préface*, rapportons un passage qui a son intérêt pour qui a lu les derniers articles donnés par M. Fouillée à la *Revue des Deux Mondes*. « Le platonisme est, par son esprit, essentiellement progressif, capable de s'ouvrir à toutes les spéculations nouvelles... Tant que l'humanité refusera de s'en tenir à la constatation pure et simple des phénomènes, tant qu'elle concevra une réalité sous ces phénomènes, tant qu'elle concevra en même temps un *idéal* auquel les phénomènes doivent être soumis et, dans la mesure de notre puissance, soumis par nous-mêmes, enfin tant qu'elle s'efforcera de ramener à quelque unité primordiale la réalité qu'elle conçoit comme fond des phénomènes et l'idéal qu'elle conçoit comme but des phénomènes, on peut dire que l'humanité platonisera... » En dépit de certaines analyses et critiques qui pouvaient donner le change et laisser croire que la notion des idées-forces avec la notion du devenir ne suffisaient plus, au jugement de M. Fouillée, pour l'explication totale, le philosophe reste le platonicien, le conciliateur subtil, que l'on a connu.

Nous faut-il présenter le livre même? Le livre, on n'ignore pas comme il fut accueilli autrefois; il est tenu justement pour considérable; mieux nous vaut, pour en parler, ou mieux, pour passer en revue, rapidement, les études qu'il a suscitées, attendre que l'ouvrage ait été publié en son entier. F. G.

Du Pont de Nemours et l'école physiocratique, par G. Schelle. Un vol. in-8°. Paris, Guillaumin et Cie, 1888. — Prix : 7 fr. 50.

Sur l'homme, sur la doctrine, tout n'a pas été dit par Gérando et Boissy d'Anglas, par MM. Eugène Daire et Léonce de Lavergne; ils ont témoigné, les uns, de leur profonde admiration pour les mérites, et, disons-le pour parler comme on faisait à la fin du siècle dernier, pour les vertus de celui qui n'a jamais voulu, jamais poursuivi que le bien, jamais haï et combattu que l'injustice, que l'oppression ; les autres, avec une compétence que nul ne saurait contester, ont exposé les enseignements de l'école dont du Pont de Nemours peut bien passer pour avoir été l'un des fondateurs ; mais « après eux, et sans nulle présomption, on pouvait essayer de retracer l'existence d'un homme de qui la personnalité est aussi intéressante que les idées. » Ainsi en a pensé M. Schelle, qui nous donne, aujourd'hui, du disciple de Quesnay, de l'ami de Turgot, une biographie aussi complète qu'on le pouvait souhaiter.

« Quand, écrivait Du Pont en 1771, on a cru devoir adopter une doctrine et des principes, il les faut suivre en tout et toute sa vie. » La doctrine et les principes qu'il avait une fois adoptés, il les a suivis, en effet, jusqu'à son dernier jour, et en tout; de là l'unité de son existence, la grandeur de son caractère, aussi l'importance des services qu'il a rendus sans jamais, pourtant, avoir occupé les premières places, sans avoir composé un seul ouvrage qui fût digne d'être lu par nos arrière-neveux. Dans sa jeunesse, il se choisit pour tâche de vulgariser les théories de Quesnay, et non seulement il contribue puissamment à la destruction des préjugés auxquels s'attaquaient les physiocrates, mais il rectifie quelques-unes des erreurs de son école, mais il apporte dans certaines questions théoriques, notamment dans l'étude des rapports de la population avec les subsistances, plus de sûretés de vues que les plus illustres de ceux qui s'en sont occupés après lui. Il est le conseiller de Vergennes, de plusieurs autres ministres, et il a la bonne fortune d'assurer le triomphe de plusieurs des réformes que Turgot avait inutilement tenté d'accomplir. En 1786, il rédige le traité de commerce avec l'Angleterre ; l'année suivante, il est l'inspirateur des mesures libérales proposées par Calonnes à l'assemblée des notables. Nommé député aux États généraux pour le bailliage de Nemours, orateur écouté de l'assemblée devenue constituante, il prend part à la discussion de toutes les questions d'impôts, fait souvent prévaloir ses opinions, et attache son nom à la suppression des douanes intérieures, à la transformation de notre régime fiscal. Redevenu publiciste, il poursuit sa tâche, il travaille à affranchir l'individu, — « ôtez-lui ses liens », — il ne veut pas de la tutelle de l'État, il rappelle, il commente le mot de d'Argenson : « pas trop gouverner ». Proscrit au coup d'État de fructidor, il doit son salut à l'intervention de Mme de Staël et de Joseph Chénier, qui le font passer pour nonagénaire; de peur d'aller à Synamary, si on dément leur déclaration, il s'exile aux États-Unis. Il revient en France en 1814, il est secrétaire du gouvernement provisoire, mais aux Cent-Jours, et par haine de l'empire, il retourne en Amérique; il y meurt à la suite d'un acte de dévouement, en 1817; il avait soixante-dix-sept ans. « La part active prise par Du Pont de Nemours aux principales transformations que notre pays a subies au XVIIIe siècle, l'ardeur avec laquelle il a défendu ses opinions, comme publiciste, comme administrateur ou comme homme politique, permettent, en étudiant sa vie, de suivre, pendant un demi-siècle, le développement et les applications de la doctrine à laquelle il a lui-même donné le nom de *physiocratie.* » Aussi l'étude de M. Schelle n'est-elle pas seulement biographique, elle est en même temps historique, en même temps critique.

M. Schelle nous fait connaître à la fois un homme, une époque, une école.

Parlant de la doctrine, il nous dit qu'elle a exercé sur les idées modernes une action plus considérable qu'on ne le suppose généralement. Sans doute, elle a exercé une grande action jusque dans ses quinze dernières années, mais voilà que le socialisme d'État compte des adhérents de plus en plus nombreux, voilà qu'on devient protectionniste, que, pour les ouvriers mineurs, on institue l'assurance obligatoire et nous ne parlons pas de l'organisation de travail que prépare, on sait avec quel zèle, le conseil municipal de Paris. Quelques-uns, et parmi eux M. Schelle, s'efforcent de réagir contre les tendances qui s'accusent; nous applaudissons à leurs efforts. L'étude sur la vie et les travaux de Du Pont de Nemours, on le peut tenir pour un plaidoyer en faveur des idées libérales, en faveur de l'individualisme; nous le recommandons deux fois et comme biographie des plus complètes, et comme plaidoyer très éloquent.

A la fin du volume la liste à peu près complète des écrits du publiciste, puis un index alphabétique pour faciliter les recherches.

G. G.



Les Questions d'économie sociale dans une grande ville populaire, par Eugène Rostand Un vol. in-8°. Paris, Guillaumin et Cie; 1889. — Prix : 10 francs.

La grande ville, c'est Marseille, et M. Rostand, qui a renoncé définitivement, ce semble, à la littérature, pour se consacrer à l'étude des moyens d'améliorer la condition économique et morale des classes peu ou point fortunées, regarde aux institutions déjà fondées, en vue de cette amélioration, dans la ville qu'il connaît et qu'il aime tout particulièrement, à d'autres institutions encore, qui, fondées en d'autres villes françaises ou étrangères, ont donné des résultats assez heureux pour qu'il soit bon d'appeler, sur ces fondations l'attention de ceux des habitants de la grande cité méditerranéenne qui sont le plus dévoués à la cause de l'affranchissement des masses populaires.

Il est des souffrances, il est des misères; on les peut soulager, il les faut soulager. La municipalité, le département, sans parler de l'État, ont, prétendent certains, le devoir d'intervenir; ils ont intérêt à le faire, se bornent à dire d'autres polémistes; mais comment? mais dans quelle mesure? M. Rostand ne veut point connaître des théories individualistes ou socialistes. Il s'adresse aux différents pouvoirs organisés; il s'adresse aux philanthropes aussi, à eux surtout.

Il s'adresse à eux, et, pour eux, préconisant toujours les solutions immédiatement applicables, il aborde les questions du logement du pauvre et de l'ouvrier, de l'alimentation, du travail, de l'immigration et de la concurrence, du chômage, du crédit, de l'épargne, de la coopération, de l'enfance à demi abandonnée, de la mendicité, du vagabondage, du régime pénitentiaire, de l'accroissement de la consommation de l'alcool.

Rien d'utopique; une meilleure répartition de la richesse se peut assurer assez aisément; il faudrait, à vrai dire, le concours des plus intéressés. Si seulement ils se défendaient d'écouter les prédicateurs de la révolution sociale, si, au lieu d'attendre le bien-être et le bonheur — c'est tout un pour eux — d'un gouvernement réglant toutes choses, la production et la consommation, ils voulaient bien prendre parfois conseil de ces *égoïstes* qui font dépense de leur temps et de leur fortune pour atténuer tant de maux qui les affligent! Le plus grand ennemi, le seul ennemi de l'ouvrier, c'est l'ouvrier.

Étude et action, ces mots figurent comme sous-titre sur la couverture. L'*étude* est assez bonne; l'*action* digne d'éloges. F. G.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique, par Maurice Block pour 1888. Guillaumin. — Prix : 9 francs.

Arrivé à sa quarante-cinquième année et contenant près de 1,200 pages, ce recueil contient une foule de renseignements et, pour leur utilité et leur importance, ne peut être comparé qu'à l'annuaire du Bureau des longitudes. On est d'abord effrayé de ces chiffres qui s'accumulent en texte serré et qui semblent défier toute mémoire. Aussi est-ce un livre à consulter, encore que l'on puisse retenir facilement bon nombre de ses résultats. Car les chiffres ont ici leur philosophie et ils en disent plus long, dans leur sécheresse apparente, que la rhétorique fleurie de bien des discours.

La fortune de la France y est établie par l'examen de sa situation financière, de ses octrois, de son commerce; sa moralité par les affaires de la justice criminelle, civile et commerciale. Une très large place, jamais trop grande pour un tel sujet, est consacrée aux questions d'assurances, de mutualité et d'épargne. La circulation, chemins de fer, canaux, routes, le recrutement de l'armée, l'assistance publique, les pêcheries, les postes, tout est matière à statistique explicative et comparative. Enfin tous les autres pays du monde y figurent à leur tour et, sans être aussi développés, ils sont cependant l'objet d'une étude très sérieuse. Ainsi, 40 pages sont consacrées à la Grande Bretagne, et ce sont, comme toutes celles du volume, des pages nourries de faits.

Les réflexions suggérées par cet annuaire se développent à l'infini. C'est le propre de l'économie commerciale. Science aride et rebutante pour les esprits superficiels, elle attire et retient les penseurs. Que d'enseignements, que de cours pourrait inspirer ce petit livre depuis les chaires des facultés jusqu'aux simples écoles de province! Il semble que ce soit le plus grand éloge qu'on puisse en faire. PZ.

Discours parlementaires d'Ernest Picard. Tome II : l'*Union libérale*, 1864-69. Un vol. in-8°. Paris, Plon, Nourrit et Cie, édit., 1889.

Aucun de ceux qui s'intéressent à la politique contemporaine n'a oublié le rôle actif et brillant d'Ernest Picard dans l'opposition pendant les dernières années du second Empire.

Son éloquence ingénieuse et forte, sa parole nette, son style sobre et lumineux lui assuraient une considération légitime à la Chambre et dans le pays ; il brillait parmi les Cinq, dont étaient des orateurs de la valeur de Jules Favre et de Jules Simon.

Le second tome de ses discours parlementaires n'en comprend pas moins de trente, où sont traitées avec un talent incontestable, une grande largeur de vue et un bon sens pratique très estimable, des questions de droit constitutionnel, de finances, de politique générale et d'affaires commerciales dont l'intérêt subsiste, car elles renaissent sous des formes diverses.

Nous signalerons particulièrement comme retrouvant une valeur d'actualité dans les circonstances critiques qui étreignent la fortune publique et privée, et inquiètent les esprits réfléchis, le discours du 6 avril 1865 sur l'organisation municipale de Paris ; — celui sur la suppression des octrois, du 26 juin 1866 ; — celui sur les travaux de la ville de Paris, du 10 avril 1867 ; — le discours sur les Sociétés coopératives, du 16 juin 1867, et celui du lendemain sur les Sociétés ; — celui sur l'organisation de l'armée, du 21 décembre de la même année.

Indépendamment du plaisir de dilettante qu'on éprouve à lire des œuvres oratoires animées d'un vrai souffle d'éloquence et soutenues par une forte logique, on recueillera dans ces discours nombre d'idées profitables. Pr.

Les irresponsables devant la justice, par A. Riant, docteur en médecine, ancien secrétaire de la Société de médecine légale. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage est excellent de tous points.

La première partie relève de la science médicale surtout : *l'irresponsabilité invoquée à titre d'exemption de la responsabilité ;* la seconde, de la philosophie : *l'irresponsabilité érigée en thèse générale.*

La première, elle, est à l'adresse des magistrats, des médecins experts, de nous tous qui pouvons être désignés pour faire partie d'un jury ; l'autre à l'adresse du législateur, or tous, aujourd'hui, nous participons (par bonheur, très indirectement) à l'exercice du pouvoir législatif.

Avant d'étudier chacune des causes d'irresponsabilité invoquées, soit dans les ouvrages scientifiques, les traités de médecine légale ou d'anthropologie criminelle positiviste, soit dans les rapports des médecins experts ou dans les plaidoyers au criminel, M. Riant fait remarquer, et le fait avec force, que la science ne doit connaître que des faits ; on l'a dit, en médecine, il n'y a pas de maladie, il n'y a que des malades, il n'y a pas de pleurésies, il n'y a que des pleurétiques, de même en médecine légale, il n'y a pas d'épilepsie, il n'y a que des épileptiques. On prétend *extérioriser* le crime, et on prétend imposer une irresponsabilité *impersonnelle !* L'auteur rappelle ce jugement de Carper : « On ne peut trop blâmer la tendance regrettable de toujours classifier en médecine légale, tandis qu'au contraire tous les efforts doivent tendre à l'individualisation et à l'éclaircissement de chaque cas particulier. » Il manque à la science, et il méconnaît l'esprit de la loi, le médecin expert qui tient, et pense faire tenir, pour irresponsable, un criminel présentant tels signes caractéristiques d'une *catégorie* de malades.

Point de catégories qui ne soient artificielles, partant arbitraires. M. Riant regarde pourtant et forcément à celles que l'on a pensé pouvoir établir ; il passe en revue « ces questions neuves, ces faits étranges, ces expériences douteuses, ces hardiesses d'utopistes », qui ont eu l'heur de fixer l'attention. C'est l'aliénation mentale qui menace d'entraîner dans ses cadres sans fin, dans ses innombrables variétés, tant de cerveaux déséquilibrés, tant d'intelligences surprises par cette époque de transition où s'écroule l'échafaudage des idées sur lesquelles le monde a vécu ; c'est à propos de l'épilepsie franche ou bâtarde, bruyante, ou mystérieuse, que se dresse la question de responsabilité, soit en pleine lumière, soit par d'insidieuses insinuations, entourées d'ombre, de doute et de contradiction ; c'est l'hystérie, c'est l'hystéro-épilepsie, véritables affections protéiques, dans lesquelles l'examen mental des malades est rendu si difficile par la ruse, le mensonge, la mobilité ; c'est l'alcoolisme, c'est l'hérédité, c'est l'atavisme ; et dégénérescences, malformations, lésions des centres nerveux, encore des infirmités, des maladies au physique et peut-être au moral : tel prévenu n'est-il pas un instinctif ? tel autre ne porte-t-il pas l'empreinte fatale d'une éducation vicieuse ou d'un milieu social qui l'a faussé moralement ? Que de candidats à l'irresponsabilité partielle ou absolue ! Et comme

s'ils pouvaient n'être pas assez nombreux, on a eu recours à la phrénologie, à la cranioscopie, on a affirmé le type criminel; la plupart des prévenus sont peut-être, déclare-t-on, de simples automates, et l'on cite, commente, des faits étranges d'hypnotisme et de suggestion.

La critique est vive; elle est d'un habile aussi, et elle porte.

Nous passons sur l'analyse des écrits dans lesquels se trouvent exposées les doctrines de la nécessité et de l'irresponsabilité absolues, sur les considérations également qui suivent ces analyses. Retenons seulement cette déclaration : on voudrait condamner au nom de la science des théories philosophiques; mais la science ou les sciences ne sauraient connaître de ces théories; c'est aux seuls philosophes qu'il appartient de les discuter, de les soutenir ou de les combattre.

L'ouvrage est excellent; nous l'avons dit, nous le répétons; nous le jugeons tel, parce que l'auteur venge le spiritualisme, l'idéalisme, des attaques des positivistes de toute école? Un peu sans doute, mais surtout parce que Riant rend à la science ce qui est à la science et à la philosophie ce qui est à la philosophie.

Le Crime, *étude sociale*, par Henry Joly. Un vol. in-16. Paris, Léopold Cerf, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le premier d'une série. Deux autres suivront.

En cet ouvrage-ci, l'étude de la nature et des caractères du crime. La recherche des influences sociales qui favorisent la production des actes criminels et qui tendent à les faire se répéter, tel sera l'objet d'un deuxième ouvrage; et, dans le troisième, l'auteur examinera les réformes qu'il y aurait lieu d'introduire dans notre système pénitentiaire comme aussi dans notre code pénal.

« Il est étrange — lisons-nous à l'une des premières pages du livre — de voir ceux qui se targuent d'être seuls des criminalistes *scientifiques* aboutir si vite et s'en tenir à une théorie *paresseuse* supprimant pour le moins toute recherche sociale. Le transformisme fût-il vrai dans toutes ses autres parties, l'explication qu'il donne de la criminalité n'en est pas une. Car cette explication, elle aussi, nous arrête à une espèce d'innéité personnelle qui serait la mort de l'analyse. « Cet homme est criminel parce qu'une tendance bestiale s'est réveillée en lui avec la vivacité des époques préhistoriques! » Si cela est, tout est dit, le mot d'atavisme répond à tout.

« C'est à peu près — car les extrêmes se touchent — comme si des théologiens trop simplificateurs voulaient tout expliquer en chacun de nous par la chute et par le péché originel. Que nous soyons des animaux devenus des hommes par la sélection naturelle, ou que nous soyons des anges devenus des hommes par la chute, peu nous importe ici. Nous sommes ce que nous sommes. C'est évidemment de notre complexe nature que viennent toutes nos contradictions; c'est d'elle qu'émanent tous les dangers que certains d'entre nous surmontent, tandis que d'autres y succombent. Il s'agit de nous prendre tels que nous sommes. Il s'agit de nous demander comment notre nature à peu près semblable chez nous tous, et qui s'élève chez les uns à la vertu et à l'héroïsme, descend chez les autres à des crimes de toute sorte. C'est de cette différence plus ou moins grande entre le criminel et l'homme ordinaire qu'il faut se rendre compte sous peine de n'avoir rien expliqué. »

Une psychologie comparée, c'est là ce que M. Joly s'est appliqué à nous donner et ce qu'il nous a donné en effet. La donnant, il a surabondamment prouvé du même coup combien vaines et fantaisistes les prétendues explications de MM. Lombroso, Garofalo, Enrico Ferri. A noter qu'il s'est défendu d'aborder le problème du libre arbitre et du déterminisme, se contentant de discuter la thèse de M. Ribot quant à la volonté réduite à un simple pouvoir d'arrêt (p. 207 et 211); à noter qu'il s'est défendu encore de marquer son choix entre les différents systèmes de morale. Sa psychologie n'en a pas plus de valeur; sa réfutation en a plus de force.

Les chapitres, au nombre de treize, portent pour titres : le crime et l'atavisme; — les approches ou les frontières du crime dans les sociétés modernes; — les différentes espèces de crimes et les divers types de criminels; — l'accident et l'habitude, l'habitude et la profession; — l'association criminelle; — l'intelligence et l'imagination des criminels; — les altérations de la sensibilité et de la volonté chez les criminels; — la conscience, les croyances et les remords chez les criminels; — la criminalité féminine; — organisation physique et physionomie des criminels; — le crime et le suicide; — le crime et la folie; — criminels et dégénérés.

La thèse soutenue se peut aisément résumer : les criminels ne sont ni des fous, ni des malades; ils sont, en tout, semblables aux autres hommes; ils savent moins bien échapper à de certaines influences, d'où l'altération de leurs consciences. « Le criminel est l'artisan volontaire de sa propre déchéance : il en est coupable et responsable, dans le sens que, métaphysique mise à part, tout le monde s'entend à donner à ce mot. »

L'affirmation est par trop absolue! Mais l'auteur ajoute : « Le crime est le point culminant où convergent tous les penchants égoïstes ou grossiers de notre nature. Étudier cette forme du mal, c'est étudier les misères communes de l'humanité, c'est contempler les germes d'immoralité et d'injustice qui tendent à se développer en chacun de nous, qui s'y développent toujours plus ou moins, qui toujours contribuent à augmenter pour quelques-uns les périls de la contagion : seulement, c'est les voir comme sous un verre grossissant ou dans l'une de ces projections qui font saillir à tous les yeux les mystères cachés de la nature... Le milieu du crime, c'est la société, autrement dit, c'est l'ensemble des affections, des sympathies, des encouragements et des concours, mais aussi des rivalités, des concurrences, des jalousies, des inimitiés et des haines qui constituent la vie commune de l'humanité. Toute réflexion, toute inspiration morale et tout effort émanent certainement de la conscience personnelle. Mais la société est comme ces milieux dans lesquels chaque son émis se redouble, se répercute et finalement se multiplie en mille échos. C'est dans la société que la pensée individuelle s'agrandit, se transforme et s'organise, et cela pour le mal comme pour le bien; mais partout elle amplifie, elle développe, elle propage et elle fait durer.

La mission des pouvoirs publics est donc de faire tout ce qui, en respectant la liberté individuelle, peut amener la propagation de ce qui est bien et empêcher la propagation de ce qui est mal. »

Responsabilité individuelle, mais aussi solidarité sociale, partout une action à exercer de la part de l'État. On n'attendra pas sans quelque impatience les deux ouvrages qui doivent traiter et de cette solidarité et de cette action. F. G.

Les principes de 1789 et la science sociale, par Th. Ferneuil. Un vol. in-16, Paris, Hachette et Cie, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Il fallait s'y attendre, empiriste et utilitaire, l'auteur ne pouvait pas ne pas condamner l'œuvre des constituants de 1789; mais, c'était encore facile à prévoir, d'un esprit très sagace, très avisé, M. Th. Ferneuil ne pouvait pas, non plus, se contenter de rejeter comme « antiscientifiques » les principes de la *Déclaration des Droits*. De la critique du préambule de la constitution de 1791 et de cette constitution elle-même, faisons donc deux parts, et distinguons entre les pages où il juge des doctrines philosophiques et celles où il regarde à l'application de ces mêmes doctrines, étant donnée la France d'il y a cent ans avec les vieilles traditions et les besoins nouveaux que l'on sait. Certaines pages n'enchanteront que les seuls positivistes, mais les autres, elles méritent de fixer l'attention aussi bien des rationalistes de toute école que de ceux qui se recommandent de MM. Spencer et Espinas.

L'auteur, qui nomme les précurseurs de la Révolution française, qui rapporte et commente des passages de leurs écrits, s'en prend surtout à Jean-Jacques et à son *Contrat social:* Jean-Jacques a faussé les intelligences, le *Contrat* a fait tout le mal; le mot *Contrat* n'a pas de signification en sociologie et l'homme n'existe pas ; il y a des hommes, il y avait des Français, que le logicien, habitué à jouer avec les mots, n'a jamais ni étudiés, ni devinés. M. Ferneuil entend un peu trop étroitement l'expression de *Contrat*, et il est injuste envers Rousseau, un penseur de qui Kant pouvait se plaire à lire les ouvrages, mais que de remarques justes et profondes! Nous ouvrons le livre à la page 35 : « L'école de Rousseau considérait l'exécutif, non comme un rouage indispensable au mécanisme gouvernemental, non comme un associé et un collaborateur naturel des autres pouvoirs, mais comme une pièce secondaire et accessoire de la Constitution, comme un simple commis que le pouvoir législatif a le devoir de surveiller et de casser aux gages dès qu'il ose manifester une volonté propre. Cette défiance et ces arrière-pensées à l'égard de l'exécutif se trahissent, non seulement dans les rapports de l'assemblée législative avec le roi, mais dans la situation que la constitution de 1791 avait faite aux ministres de la royauté... L'article 2 de la section IV du chapitre II suffisait à paralyser le fonctionnement du régime que la constitution voulait établir..... Une masse, une cohue plus ou moins confuse de 700 représentants est radicalement impropre à l'office du gouvernement; elle en peut contrôler les actes, mais ne saurait l'exercer qu'indirectement en se groupant et se disciplinant sous la direction de ses chefs les plus autorisés, qu'elle désigne au choix du roi pour représenter au pouvoir ses idées et sa volonté... L'interdiction des fonctions ministérielles aux membres du Parlement supprime tout intermédiaire, tout trait d'union entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif... » Allons plus loin, à la page 43 : « Les législatures à court terme présentent de multiples désavantages. D'abord, elles soumettent trop fréquemment le pays à l'agitation des crises électorales, et risquent de compromettre les intérêts matériels, la prospérité économique de la nation. De plus, le système des élections biennales met com-

plètement le représentant sous la dépendance de l'électeur et ne lui laisse plus la liberté requise pour accomplir son mandat en conscience... » Encore des pages pleines de sens à propos du chapitre v et de l'organisation du pouvoir judiciaire, touchant le titre VII et la procédure à suivre en cas de revision; nous ne pouvons que les signaler.

Après la critique des principes de 1789, l'exposé des doctrines professées par l'auteur en matière d'organisation politique et sociale. Des principes encore, induits ceux-là ; ils se trouvent formulés dans les quatre premiers chapitres de la seconde partie : *De la science et de l'art en sociologie, nature et fin de la Société, nature et fin de l'État, de la notion du droit et de ses conséquences pratiques.* Les quatre derniers chapitres ont pour objet certains points de la *science* également ; il s'agit de la propriété du travail, du rôle de la société et de l'État en matière d'enseignement, des rapports de l'Église et de l'État.

Dans les chapitres intermédiaires, des considérations sur celles des questions d'organisation qui relèvent de l'*art* : du régime représentatif, du rôle des individus et des groupes sous ce régime, des élections, du rôle des assemblées, du rôle de l'exécutif. Nous n'adhérons pas à la doctrine développée dans les premiers chapitres. L'auteur, qui répète ce jugement de M. Herbert Spencer : *Il y a dans l'organisme social comme dans l'organisme individuel une vie de l'ensemble qui ne ressemble point à celle des unités, encore qu'elle en soit le produit*, n'admet pas, avec le philosophe anglais, que *la société existe pour le profit de ses membres;* s'il repousse les théories de l'école communiste ou collectiviste, il rejette tout aussi bien les conclusions de l'ouvrage : *l'Individu contre l'État.* Pour lui, l'idée de l'autonomie de la personne humaine est une pure hypothèse métaphysique, et M. Ferneuil, faisant du moi le centre de l'idéale liberté, méconnaît, tout comme Kant, les données de l'expérience. « C'est du désir de poursuivre ses fins particulières, de réaliser les conditions de son bien-être individuel, par conséquent de l'égoïsme, que procède la notion originelle du droit; mais la constitution même de la société transforme aussitôt cet égoïsme en altruisme. En effet, ces activités naturelles que l'homme sent le besoin d'exercer, il est instinctivement poussé à en faire jouir les autres membres du groupe social.

La sympathie réciproque constitue le second élément de la notion du droit. » Le droit n'est pas antérieur à l'action sociale, comme disent « les spiritualistes » ; il n'est pas consécutif à cette cation, comme disent « les naturalistes » ; il est concomitant à l'état même de la société. N'insistons pas. La doctrine touchant la propriété et le travail nous plaît infiniment. M. Ferneuil n'érige pas en dogmes les notions courantes, mais il ne voit pas non plus qu'ils soient bien certains les avantages que se promettent les socialistes, la révolution qu'ils rêvent ayant abouti. Tout ce qui a trait au régime parlementaire est excellent.

On ferait une étude intéressante à rapprocher, de plusieurs des remarques et réflexions de notre auteur touchant ce régime et touchant les élections, les réflexions et propositions qu'émettait récemment M. Paul Laffitte.

Le Suffrage universel et le régime parlementaire, par PAUL LAFFITTE. Un vol. in-16; Paris, Hachette et Cie, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons parlé ici même d'un premier ouvrage de M. Paul Laffitte, et cet ouvrage, *le Paradoxe de l'égalité*, nous ne l'avons pas vanté sans formuler quelques réserves. Ce nouveau travail nous plaît mieux. Il est divisé en trois parties, et, dans la première : *La politique des majorités*, dans la dernière : *La démocratie représentative*, des jugements, qui ne sont pas, sans doute, la plupart, très originaux, mais qui tous devraient appeler les méditations de quiconque, se qualifiant de libéral, a souci de conserver intact l'héritage des constituants de 89. Signalons comme plus particulièrement dignes d'attention les chapitres de la première partie qui portent pour titres : *Substitution des groupes aux partis politiques; La confusion des pouvoirs ; Avènement de la classe des politiciens*, et ceux de la troisième intitulés : *Les conflits parlementaires ; Le besoin de stabilité ; La vraie décentralisation.*

Nombre d'hommes politiques, montre fort bien M. Laffitte, accusent trois tendances : faire des lois pour le plus grand nombre au lieu de les faire pour tous, se préoccuper plus du présent que de l'avenir, remplacer la politique des idées par la politique des intérêts; ils parlent et ils agissent au nom de la majorité; et, dans la deuxième partie de son livre : *Le droit de suffrage*, M. Laffitte, en vue de parer à ce danger d'une restauration du pouvoir absolu, réclame la représentation des minorités; il revendique, pour elles, le « droit » de participer au gouvernement de la chose publique; il cite, en exemple de la reconnaissance d'un tel droit, les législations générales en vigueur dans divers pays. Sans doute, avec l'auteur, nous avons le regret de constater qu'au jugement de beaucoup, chez nous la formule : *Si veut le roi, si veut la loi* a encore toute sa valeur; au lieu : *du roi*, ils disent : *la majorité*, la différence est

de peu d'importance; la Convention, le premier et le deuxième empire bénéficièrent de notre longue éducation monarchique et l'on est bien près de rejeter le régime de la république parlementaire. Mais M. Laffitte peut-il bien affirmer que la représentation des minorités serait un remède, lui qui, regardant aux résultats des élections de 1881 et de 1885, établit qu'ils ne sont pas fondés à parler au nom de la majorité, ces autoritaires, ces hommes légers de comités anonymes qui représentent, au vrai, les 45 o/o, les 43 o/o du nombre des électeurs, et qui n'ont encore obtenu ce nombre de voix que grâce au concours de libéraux qui, au deuxième tour, ne pouvaient ou ne voulaient voter pour un candidat monarchiste? Les minorités, mais elles ne sont que trop largement représentées. Il faudrait modifier nos lois électorales, nous l'accordons, mais les modifications que nous voudrions voir apporter ne sont pas celles que souhairerait M. Laffitte.

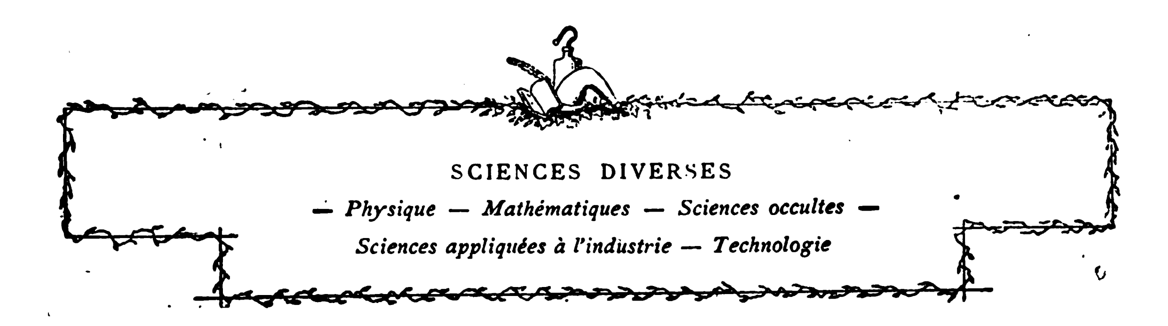
Ce n'est pas notre tâche d'émettre des contre-propositions, et ce ne l'est même pas de discuter, critiquer la thèse de notre auteur; nous n'avons qu'à présenter son volume, et il est des plus intéressants. F. G.

L'Armée russe et ses chefs en 1888, par *l'auteur du maréchal de Moltke.* Un vol. in-18, 296 pages. Paris, Librairie moderne, maison Quantin, 1888.

Par lui même, à ce seul et rare titre d'ouvrage bien fait, soigneusement écrit par une plume en possession de son sujet, le livre que nous annonçons mérite l'attention et ne manquerait pas d'éveiller l'intérêt. En le lisant, nous avons vu flotter devant nos yeux, ces visions de la guerre russo-turque, puissamment évoquées par les tableaux de Vereschagine. On devine — sans qu'il soit besoin même de les suggérer — les entraînantes raisons d'actualité qui promettent des lecteurs nombreux à tout écrivain traitant, parmi nous, de la Russie. Présentement ce nom a un charme en France, il y est à la mode... Ce qui est tout dire. Sous un gouvernement dont le *leader* tira sa fortune politique d'un outrage à la Majesté... czarienne, on interdit au théâtre la représentation d'une pièce suspectée de façons un peu libres envers les altesses russes. Les romanciers du même pays viennent d'être, ces années dernières, l'objet d'un engouement général en France. Il n'est pas jusqu'aux *emprunts*, ornés de cette étiquette prestigieuse, dont le succès n'atteste la contagion, s'étendant jusqu'à l'impassible capital, de cette présente ivresse de nos esprits. Le fond de pareille émotion n'est rien de plus que cet hommage — accommodé selon les circonstances — que l'on a vu rendre dans tous les temps à la Force, et à l'énigme de l'Inconnu. Il s'y mêle chez nous, dans l'état de notre politique et dans notre situation au regard du reste de l'Europe, une vertu d'illusion que je suis loin de vouloir diminuer. L'illusion produit autant de réalités qu'elle en dénature. Elle est une des faces de l'Imagination, la seule vérité noble de ce monde et la fontaine des sentiments exaltés. La nation russe est-elle pour comprendre et partager ce que nous lui offrons, ce que nous aimons à croire qu'elle accepte et nous rend? Il nous semble que cette grave demande trouvera je ne sais quelle réponse dans ce travail sur *l'Armée russe et ses chefs en 1888*, dont l'auteur étudie successivement : le soldat et le moudjik, le tempérament offensif du soldat russe, l'ancienne et la nouvelle armée, l'école russe et les traditions de Souvaroff, les théâtres d'opérations d'une campagne austro-russe, les moyens de concentration de l'armée russe, les forces militaires de la Russie, les principaux chefs de l'armée russe, et, à leur tête, le général Gourko, dont le portrait décore le frontispice de ce volume. L. D.

Souviens-toi du Deux-Décembre, par Jules Simon. Un vol. in-18. Paris, Victor Havard, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est mieux qu'un volume de circonstances, et il survivra à l'agitation électorale au milieu de laquelle il s'est produit. M. Jules Simon est un charmeur dont la baguette magique embellit tout ce qu'elle touche. Nous n'avons pas à faire de politique ici, et nos lecteurs nous sauraient mauvais gré d'aller sur les brisées des journaux quotidiens. Nous ne parlerons donc que des qualités merveilleuses de clarté, d'agrément, de finesse, que l'auteur a développées dans ce livre, qui se divise en trois parties : « *M. Boulanger et ses apôtres. — Le programme. — Paix ou guerre.* » Nous y trouvons aussi quelques chapitres qui appartiennent plus à l'histoire qu'à la polémique, et qu'il convient par là de signaler : tel celui sur les événements de 1848, et d'autres où M. Jules Simon traite avec une grande hauteur de vue ces grandes questions de paix ou de guerre, qui n'agitent pas seulement la France, mais l'Europe tout entière, depuis que l'existence au milieu d'elle d'une nation perpétuellement armée en guerre fait dépendre du caprice ou de la passion d'un seul homme le sort de tant de millions d'existences. E. A.



Le livre des métiers manuels, répertoire des procédés industriels, tours de main et ficelles d'atelier, par J.-P. HOUZÉ. Un vol. in-12. Paris, Hetzel et Cie, éditeurs. — Prix : 4 francs.

Cet ouvrage prend place dans l'excellente Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles : il renferme les notions essentielles des arts manuels : c'est un guide sérieux, pratique, rédigé de telle sorte que l'ouvrier des petites villes et des campagnes, que l'amateur qui emploie ses loisirs à travailler de ses mains sans fréquenter les ateliers, puissent être initiés aux découvertes de l'industrie et aux procédés des ateliers et des manufactures des grandes villes. Comme les procédés de l'industrie ne sont que l'application des principes de la science, M. Houzé a sagement fait précéder les renseignements techniques de notions scientifiques succinctes et claires, qui permettent au lecteur d'apercevoir au moins la raison d'être des procédés préconisés. Cinq planches hors texte comprenant un certain nombre de figures d'outils ou de constructions géométriques ou mécaniques aident à l'intelligence du texte.

L'éducation bourgeoise laisse trop à l'écart les connaissances usuelles; nous l'avons maintes fois regretté, en constatant l'impuissance des jeunes gens, intelligents et bien instruits du reste, en face de la moindre difficulté de travail manuel. Combien est-il de jeunes gens qui puissent seulement démonter et replacer une serrure? Combien qui sachent distinguer dans une charpente d'un chevron l'arêtier?

Et pourtant de quelle utilité ne serait-il pas de les initier en passant, à l'occasion, sans les condamner à en faire une étude spéciale, aux notions élémentaires du cubage des bois, par exemple, des termes techniques employés dans la construction; et puisque la mode est aux bains de mer, de profiter du séjour sur la plage pour leur apprendre les premiers principes du droit maritime, de la construction navale, etc.!

Dans ce but nous recommandons, dans cette Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles, *le Guide pratique du constructeur*, de Pernot, refondu par Camille Tronquon et Ch. Baye; *le Guide théorique et pratique du cubage des bois*, par Louis Frochot, *le Livre de poche du charpentier*, par Merly; *les Notions pratiques de droit maritime*, par Alf. Doneaud; *le Guide pratique d'architecture navale*, par Gustave Bousquet; et aussi, l'ouvrage intéressant et instructif de Viollet-le-Duc, *Comment on construit une maison*, si rempli de sages conseils et d'utiles aperçus, encore que la maison que construit le jeune Paul sous la direction de son grand cousin soit déjà assez peu ordinaire, puisqu'il ne s'agit de rien moins que d'une résidence de campagne évaluée deux cent mille francs. Mais les principes fondamentaux sont aussi bons et efficaces s'il est question d'une moindre construction.

La Biologie végétale, par PAUL VUILLEMIN, chef des travaux d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Nancy, avec quatre-vingt-deux figures intercalées dans le texte. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*. Paris, J.-B. Baillière et fils; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'est-ce que la vie? Qu'est-ce que la plante? Comment les définir? Ce sont les premières questions que se devait poser l'auteur et qu'il s'est posées en effet. Il a regardé aux définitions déjà proposées : on ne distingue pas assez, montre-t-il, entre la vie et la mort quand on dit, et on le dit fréquemment, que vivre, c'est mourir incessamment; et l'on distingue trop entre la plante et l'animal, car vaines absolument sont les distinctions que l'on fonde ou sur la motilité, ou sur la nature des tissus, ou encore sur le mode de nutrition. Mais les définitions sont-elles si nécessaires à qui pense se contenter d'analyser et de décrire? Il est difficile de définir la vie, mais ne suffit-il pas de reconnaître « qu'elle est liée à une alternance d'analyse et de synthèse chimiques, morphologiques et physiologiques »? La question d'origine n'importe pas ici. Il est plus difficile de définir la plante, mais ne suffit-il pas d'admettre, et on l'admet, que la pierre de l'édifice vivant, c'est la cellule. La cellule vit, la cellule est une unité morphologique et biolo-

gique à la fois. « Connaître la vie de la plante, c'est connaître la structure et les propriétés de la cellule, base commune de la vie des végétaux et des animaux; c'est connaître les caractères spéciaux que présente la cellule chez la plante. Point de propriétés fondamentales : la plante vit comme l'animal; mais quelques phénomènes secondaires impriment à l'élément végétal une allure qui l'oppose, dans la grande majorité des cas, à l'élément animal et justifie le nom de cellule végétale. »

Ces phénomènes secondaires, M. Vuillemin les indique, au passage, dans son *Introduction;* ils sont : le groupement des cellules, la forme du corps, l'agencement et le fonctionnement des organes; et, découvrant le plan de son travail, il nous dit déjà que la plante, qui joue son rôle dans l'économie de la nature, ne saurait être seulement considérée en elle-même : la plante a ses rivaux auxquels elle dispute la place et la nourriture nécessaires à son accroissement; elle a des armes défensives qui lui permettent de se soustraire même aux animaux et même à l'homme; plusieurs espèces ont des armes offensives et plusieurs dévorent leurs ennemis; une étude de la vie des plantes, pour être complète, doit forcément comprendre une étude de *la vie cellulaire,* une étude de *la vie individuelle*, une étude de *la vie sociale.*

M. Vuillemin, dans la première partie de son ouvrage, parle des cellules typiques, des cellules modifiées, celles-ci par réduction, celles-là par différenciation; de la cellule végétale et des caractères généraux qu'elle présente, des dérivés du protoplasma dans la cellule végétale. Dans la deuxième, il traite de l'agencement des cellules en corps végétal, des corps épithélial et vasculaire, des fonctions, des organes fixateurs, des organes de soutien à éléments mous et à éléments durs, des organes de protection, du travestissement, du mimétisme, du polymorphisme, des aliments et, d'une manière plus générale, de l'absorption; puis de l'excrétion, de la respiration, des transformations internes, des fonctions de la vie spécifique; enfin : rénovation ou naissance morphologique, multiplication ou naissance physiologique, fusion, conservation, dispersion. La troisième partie ne contient que deux chapitres seulement, l'un ayant pour titre : *Relations entre individus d'une même espèce*, et le second : *Relations entre espèces distinctes.*

L'auteur use et abuse du qualificatif : merveilleux; c'est le seul reproche que nous pourrions lui faire. Le sujet est par lui fort bien ordonné, et toujours très simple, toujours très clair est son exposé des connaissances qui se peuvent considérer comme aujourd'hui acquises en biologie végétale. F. G.

Les Sciences expérimentales en 1889, par O. Badoureau, ingénieur au corps des mines. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Un vol. de 250 pages avec 20 figures. — Prix broché : 5 francs.

Le livre de M. Badoureau, véritable synthèse des sciences expérimentales, est une partie de l'œuvre d'Auguste Comte, rajeunie et mise au courant des progrès les plus modernes de la Science. Ce volume comprend les cinq parties suivantes : *Introduction, État des corps, Phénomènes naturels, Conclusions, Industrie.* Dans la seconde partie, l'auteur a introduit d'assez nombreuses idées personnelles qu'il soumet à l'appréciation des savants. Dans la troisième il a exposé sommairement *la mécanique, la physique, la chimie, la biologie* et *la géologie*, en insistant sur les phénomènes dont s'occupe la physique : *son, chaleur, électricité, magnétisme, énergie rayonnante,* et en définissant avec le plus grand soin les diverses unités employées.

M. Badoureau croit avec Démocrite que la matière est formée d'atomes se mouvant dans l'espace, et il admet, faute de mieux, l'hypothèse de sir W. Thomson sur la constitution des atomes. Il regarde le mot électricité comme synonyme du mot *éther.* Il est, comme M. Hirn, partisan de l'existence objective des forces et de l'existence des âmes humaines, animales ou végétales, et croit, avec l'école de Darwin, à la théorie transformiste. Enfin il laisse de côté les questions religieuses que la science ne peut résoudre et ne doit jamais aborder.

La Houille et ses dérivés, par O. Chemin, ingénieur en chef des ponts et chaussées, professeur à l'école des ponts et chaussées, et F. Verdier, ingénieur civil. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Un vol. de 320 pages, illustré de 106 belles gravures sur bois. — Prix, broché : 5 francs.

Cet ouvrage est le vrai livre de vulgarisation tel qu'on doit le comprendre. Il n'est pas trop technique; les auteurs n'ont employé que des expressions à la portée de tous, et ont pu condenser en 320 pages un sujet très complexe. Prenant la houille au sortir de la mine, et sans entrer dans les détails de son extraction, ils ont successivement fait connaître la nature, la composition et la propriété de ce combustible, qui est le *pain de l'industrie;* puis ils ont indiqué les combustibles dérivés.

Dans un des chapitres se trouve traitée la question du chauffage domestique et du chauffage industriel. La *fabrication du gaz* fait l'objet d'une remarquable étude basée sur les renseignements les plus nouveaux; les auteurs, pour terminer, ont passé en revue les produits dérivés de l'industrie du gaz, qui sont aujourd'hui d'une si grande importance. Mais si, dans un nombre de pages relativement restreint, les auteurs n'ont pu donner aux différents chapitres tous les développements dont ils étaient susceptibles, ils ont complété leur œuvre par un appendice contenant des notes et une bibliographie très complète qui renvoie le lecteur aux mémoires originaux et aux traités spéciaux. La richesse des illustrations de cet intéressant volume va de pair avec leur parfaite exactitude.

Cet ouvrage fait partie, ainsi que *les Chemins de fer*, de la *Bibliothèque des Sciences et de l'Industre*, qui vient de paraître chez Quantin.

Les Chemins de fer, par Pol Lefèvre, sous-chef du mouvement à la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest, et G. Cerbelaud, inspecteur du mouvement aux chemins de fer de ceinture et de Paris. Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Paris. — 1 vol. de 320 pages, illustré de 167 figures, 5 planches hors texte et d'une carte des Chemins de fer de l'Europe. — Prix broché : 5 francs.

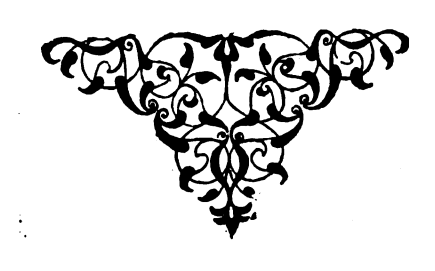
Les ouvrages concernant les chemins de fer sont nombreux, mais les uns — traités spéciaux — sont destinés aux ingénieurs et aux agents supérieurs des compagnies ; les autres, — ouvrages de simple vulgarisation — sont à l'usage exclusif de la jeunesse. Entre ces deux termes extrêmes, il y avait place pour un livre qui présentât les choses de manière à être compris de tous les lecteurs; *les Chemins de fer* contiennent en effet des renseignements assez détaillés pour intéresser les personnes qui désirent faire une étude d'ensemble de l'organisation des voies ferrées

Le livre de MM. Lefèvre et Cerbelaud traite sous une forme claire et concise tout ce qui a rapport à cette grande industrie des transports par rails qui depuis environ un demi-siècle a si profondément modifié la vie sociale des nations. De magnifiques illustrations éclairent le texte et mettent les choses mêmes sous les yeux du lecteur.

Les auteurs ont pensé que, sans sortir de notre pays, on pouvait trouver sur nos lignes françaises tous les types désirables pour la description des nombreux rouages qui constituent un chemin de fer ; leur œuvre forme par suite une monographie très complète des chemins de fer français, au début de l'année 1889.

De nombreux exemples comparatifs font voir sur quels points et de quelle manière les railways étrangers diffèrent des nôtres.

Cet ouvrage fait partie, ainsi que *la Houille et ses dérivés*, de la *Bibliothèque des Sciences et de l'Industrie*, qui vient de paraître chez Quantin.





LIVRES DE BIBLIOPHILES

DERNIERS OUVRAGES PARUS

Chez Launette le tome IX des **Confessions de J.-J. Rousseau,** illustré par Leloir, avec des eaux-fortes de Teyssonnières. On ne cesse d'admirer cet ouvrage modèle, bien conçu, bien conduit, parfait sous tous points. Nous avons eu à dire à chaque livraison ce que nous pensions de cette remarquable publication, qui est vraiment une merveille en son genre. Il faut espérer que tous les amis des livres d'art distingué seront de notre sentiment, car ce serait à désespérer du bon goût des amateurs, si cet ouvrage si superbement illustré ne trouvait pas un large succès dans le monde des Bibliophiles français et étrangers.

Chez Émile Testard a paru enfin un livre depuis longtemps annoncé et attendu : **la Chronique du règne de Charles IX,** par Prosper Mérimée, avec des illustrations nombreuses d'Édouard Toudouze, ancien prix de Rome, peintre historique des XVIe et XVIIe siècles, et illustrateur de *Mademoiselle de Maupin*, publiée chez Conquet.

Ce volume est de format grand in-8° jésus, imprimé à mille exemplaires, non numérotés (ce qui est un tort). L'impression est faite par Chamerot, sur vélin, et les cent dix compositions de M. Toudouze ont été gravées sur bois par six graveurs divers : MM. Charpentié, Dutheil, Froment, Méaulle, Rousseau et Thomas. Prix de l'exemplaire vélin : 40 francs. Le tirage de grand luxe comprend vingt-cinq exemplaires sur chine (n°s 76 à 100), au prix de 100 francs, et soixante-quinze exemplaires sur japon (1 à 75), au prix de 125 francs.

Cette publication d'art est la première d'une série d'ouvrages que M. Testard compte nous donner successivement, et qui comprendra *les Chouans* de Balzac, illustrés par Julien Le Blant, et *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, avec illustrations d'Adrien Moreau. Il paraît que ces deux belles œuvres paraîtront dans le courant de 1889.

Nous ne pouvons nous occuper en ce moment que de *la Chronique de Charles IX*, dont nous possédons sous les yeux un exemplaire sur vélin.

L'impression du livre est fort belle et fait honneur à Georges Chamerot. Rien à dire sur l'imposition du texte, sur les marges, sur l'ensemble du volume, qui est de fort bon goût. Les compositions d'Édouard Toudouze sont également très heureuses, d'une grande science de détails, d'une rare habileté de mise en scène, d'une véritable ingéniosité dans la recherche et dans la disposition de ses personnages. Les bois seuls sont un peu inquiétants, dans une tonalité grise; évidemment trop lâchés et surcoupés à la roulette, ils n'ont pas la franche vigueur ni la hardiesse de taille des anciennes gravures sur bois et ils se rapprochent trop par la minutie et le fignolage des procédés de reproduction à grande réduction héliographique. Évidemment Toudouze, qui est un artiste précis, très documenté, très fouilleur de physionomies et très chercheur de petits détails, n'est pas facile à interpréter avec ampleur, et les burinistes du bois sont obligés de miniaturer leur buis à la loupe pour mettre en valeur ses jolis dessins ; aussi il nous est permis de penser que peut-être le bois ne convenait point à Toudouze, et nous eussions peut-être préféré un livre d'un prix plus élevé et entièrement aquafortisé, avec mélange de fins procédés sur cuivre, à cette « mise ligneuse » qui, pour être fort bien soignée, est certainement trop apprêtée et trop raffinée dans la délicatesse des tailles menues, menues, menues.

Quoi qu'il en soit c'est là un beau livre à tous égards et qui fera plus pour la renommée éditoriale artistique de M. Émile Testard que l'*édition nationale de Victor Hugo,* où l'on sent cepen-

dant que tant de soins et d'efforts ont été dépensés. *La Chronique de Charles IX* d'Édouard Toudouze est certes plus conforme à la vérité historique que celle dont Ed. Morin se fit naguère l'illustrateur pour la Société des *Amis des livres*, mais Morin avait la plume amusante, et l'eau-forte a conservé ses jolis jeux de croquiste vibrant. M. Testard a monté *la Chronique* dans le livre, comme Claretie a monté *Henri III* au Théâtre-Français : c'est la même sûreté de goût, la même précision de détails, le même charme, ce n'est pas peu dire ; et je souhaite que le succès soit aussi grand, car cette édition, malgré nos légères critiques, mérite d'être accueillie avec empressement par tous les bibliophiles *Mériméistes*, c'est-à-dire par les vrais lettrés.

La Maison Quantin a publié le mois dernier plusieurs volumes fringants d'allure, sous des couvertures printanières qui font plaisir à voir ; il faut d'abord citer les **Contes choisis de Champfleury**, qui comprennent *les Trouvailles de M. Bretoncel, la Sonnette de M. Berloquin, Monsieur Tringle*. Cette édition de grand luxe est illustrée d'un portrait de Champfleury, de trois eaux-fortes et de nombreux dessins dans le texte par Evert Van Muyden. Un volume in-8° carré, tirage à mille exemplaires numérotés sur vélin du Marais. Prix : 15 francs. Quarante-cinq exemplaires sur grand japon. Prix : 30 francs. Cinq exemplaires sur japon avec aquarelles originales sur le faux-titre. Prix : 100 francs.

Champfleury, le père du *Réalisme*, le chef d'école des premières évolutions de notre littérature vers la vérité descriptive et l'observation, Champfleury, qui eut un si grand succès avec *les Bourgeois de Molinchard* et qui écrivit plus de vingt romans classés et appréciés du public, a surtout excellé dans le conte humoristique prestement enlevé, écrit d'une plume satirique avec une verve mordante et une ironie un peu bonhomme, qui ont donné à son œuvre un caractère si particulier. Qui ne connaît, par le souvenir reconnaissant du rire provoqué, l'infortuné *Monsieur Tringle ?* Qui ne se souvient de l'antiquaire *Bretoncelle?* Qui enfin n'a gardé mémoire des exploits de *Monsieur Berloquin*, mis en enfer par le carillon mystérieux et nocturne de sa sonnette.

Ces trois types de province sont restés à nos yeux bien vivants, bien accusés dans leur silhouette bouffonne ; ils se maintiennent par la pondération même de leur nature caricaturale et font figure à part dans le bagage littéraire très considérable du peintre de *Mademoiselle Mariette*.

Les directeurs de la Maison Quantin ont voulu donner au public *ces trois contes choisis* en une édition délicatement illustrée et tirée à petit nombre. Ils ont trouvé en M. E. Van Muyden un dessinateur original, un petit-cousin de Töpffer par l'ingéniosité de ses croquis et aussi par son rare talent d'aquafortiste. M. Van Muyden a semé près de cent dessins dans ce délicieux petit livre qui est combiné et exécuté avec le goût le plus sûr, dans une conception toute nouvelle de l'illustration. Les trois contes sont précédés de trois têtes de chapitre et lettres ornées à l'eau-forte. A ce tirage en taille-douce se trouvent joints des dessins au lavis, à la plume, au fusain, heureusement répandus dans le texte et tirés typographiquement avec un grand éclat d'impression.

Cette publication, qui s'épuisera vivement, fait partie de cette petite série d'ouvrages contemporains entreprise par la Maison Quantin et qui a débuté l'an dernier par *le Rosier de Mme Husson*, de Guy de Maupassant, illustré page à page par Habert-Dys et qui a obtenu un très grand succès auprès des bibliophiles friands de nouveautés artistiques.

La seconde publication de la Maison Quantin nous ramène enfin à cette ancienne *Petite Collection antique* qui eut tant de succès.

Le volume qui clôt la série, c'est **Catulle**, *Odes à Lesbie* et *Épithalame de Thétis et Pélée*, avec notices par A.-J. Pons. Un volume in-32 colombier, illustré par Poirson de trois en-têtes et onze gravures formant pages, imprimés en aquarelles typographiques, avec encadrement bistre. Prix : 10 francs.

La Petite Collection antique, fondée il y a quelques années par la librairie Quantin, est demeurée sans rivale par le choix raffiné des ouvrages et le goût exquis qui a présidé aux illustrations : Apulée, Ovide, Anacréon, Théocrite, Properce, Lucien, Horace, Virgile, pour n'en citer que quelques-uns, sont entrés de plein droit dans cette collection. Les genres étrusque, grisaille, pompéien, etc., les tons vert bronze, bleu clair, bleu faïence, carmin, etc., ont été employés à tour de rôle dans les premiers volumes ; pour le quatorzième, — *Catulle*, — que nous avons sous les yeux, l'artiste, M. Poirson, a imaginé un encadrement bistre qui est d'une véritable élégance, avec des aquarelles typographiques faisant l'effet de miniatures. Les caractères sont d'une netteté remarquable, l'impression est une caresse pour l'œil ; l'ensemble forme un bijou typographique, composé de séductions aux-

quelles nous ne savons quel bibliophile serait capable de résister.

Ce volume clôt définitivement *la Petite Collection antique*, mais il la clôt dignement. Tous les amateurs voudront relire dans cette coquette édition le poète qui a mérité d'être appelé l'André Chénier des Romains, le chantre passionné d'Ariane, l'aimable auteur du *Moineau de Lesbie.* Les fidèles traductions de Guinguené et de MM. Collet et Joguet, les savantes notices biographique et artistique de A.-J. Pons donnent à cet ouvrage, irréprochable au point de vue de la forme, un cachet de haute science qui en double la valeur et l'intérêt.

Les quatorze volumes de *la Petite Collection antique* forment un monument unique et bien homogène.

La Librairie des Bibliophiles a entrepris, dans sa *Nouvelle Bibliothèque classique* à 3 francs le volume (cartonné, 4 francs), la publication des **Œuvres choisies de Voltaire**. On n'achète plus aujourd'hui de Voltaire complet, et un choix judicieux de ses œuvres, très élégamment imprimé dans un format commode et portatif, et accessible à tous par la modicité de son prix, est un véritable service rendu aux lecteurs.

Cette nouvelle édition est due aux soins de M. Georges Bengesco. La pureté du texte, réimprimé sur la dernière édition publiée du vivant de Voltaire ; la science et l'agrément répandus dans les *Préfaces* placées en tête de chaque volume ; l'abondance des variantes, l'intérêt des notes, tout concourt à faire de cette publication une véritable œuvre d'érudition digne du savant diplomate à qui l'on doit *la Bibliographie voltairienne.*

Le tome V, qui paraît aujourd'hui, est le quatrième et dernier volume des *Romans et Contes.*

Outre le tirage ordinaire, il est fait un tirage d'amateurs à petit nombre sur papier de Hollande, papier de Chine et papier Whatman.

Nous avons parlé il y a quelque temps, dans cette revue, d'un **Livre de prières** tissé en soie entièrement. Cette publication surprenante, faite par M. Antoine Roux, libraire à Lyon, est aujourd'hui terminée, et nous sommes heureux de pouvoir citer un article de M. Charles Comte relatif à cette œuvre unique en son genre :

« Il y a quelques années, dit M. Comte, Egger, le savant helléniste de l'Institut, contait à l'un de ses anciens élèves de l'École normale, M. Heinrich, alors doyen de la Faculté des lettres à Lyon, qu'il écrivait un ouvrage intitulé : *le Livre*, c'est-à-dire une étude sur les divers systèmes par lesquels l'homme a fixé et transmis sa pensée. Le doyen lui répondit que sûrement il pourrait lui citer un livre fait par un procédé qu'il ne connaissait pas ; et, pour appuyer son dire, lui annonça qu'il venait de se produire à Lyon un vrai livre non imprimé, mais avec des caractères tissés dans la soie.

« Egger s'informa, et, dans un rapport communiqué à l'Institut, dit qu'un disciple de Jacquard (ce fut son expression), M. J.-A. Henry, fabricant à Lyon, venait d'inventer le livre tissé en soie, c'est-à-dire le livre aux caractères inaltérables, dont la matière pourrait défier le temps par sa solidité.

« Ce livre était le poème des laboureurs de Lamartine. C'était une recherche de tissage dont les rares exemplaires n'ont jamais été dans le commerce. L'un d'eux est à la Bibliothèque nationale ; un autre, plus riche, édition unique, fut commandé tout spécialement et sous condition qu'il n'en serait plus tissé d'autres, pour être offert au comte de Paris.

« L'ouvrage actuel, dont le premier exemplaire a été offert à Sa Sainteté Léon XIII, le *Livre de prières*, est le résultat des précédentes recherches et peut être considéré comme le vrai prototype du livre tissé.

« Nous savons que celui qui l'a fait n'a pas eu la prétention de faire mieux que ses prédécesseurs, auteurs de tableaux tissés, tels que le *Testament de Louis XVI*, par Maisiat, le *Jacquard de Bonnefond*, par Didier Petit, une *Vierge de Raphaël*, par Furnion, l'*Appel à la civilisation*, par Verzier, le magnifique portrait de *Washington*, par Mathevon et Bouvard, et celui de *Humboldt*, par Lamy et Giraud. Il a voulu faire autre chose et nous ne voulons nous-même établir aucune comparaison. Dans le livre tissé, en effet, neuve est l'idée, nouvelle est la manière.

« Le plus précieux des concours fut acquis à M. J.-A. Henry, celui d'un artiste aussi distingué que modeste, le R. Père Hervier, de la Société de Marie ; c'est lui qui, à titre gracieux, s'est plu à faire le choix des prières et à dessiner ensuite d'une main savante, délicate, ingénieuse, les pages toutes différentes dans les styles gothiques du XIVe au XVIe siècle.

« M. Roux, libraire-éditeur bien connu, vint joindre sa compétence spéciale, sa collaboration effective dans les frais, et se charger d'être l'intermédiaire auprès du public. Ce fut avec une joyeuse ardeur que M. J.-A. Henry entreprit le tissage des charmants dessins du R. P. Hervier.

« Les feuillets du livre sont tissés avec les plus

belles soies cévenoles de la marque privilégiée de l'Argentière de MM. Palluat et Testenoire. *L'armure* qui sert de fond est un satin si serré qu'il prend l'aspect d'une armure particulière. Contrairement à ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, le livre présente la *chaîne* horizontalement, tandis que la *trame* produit les caractères dans le sens vertical.

« Les mouvements de mécanisme sont d'un dixième de millimètre. Une des grandes difficultés vaincues est celle de la finesse du tissu, qui compte 400 passées de trame; mais tout se réalise avec l'ouvrier de Lyon auquel on peut tout demander, avec lequel on peut tout oser.

« Le R. Père Hervier, M. Henry et M. Roux ont désiré que le premier exemplaire de cet ouvrage, unique en son genre, fût déposé aux pieds de Sa Sainteté Léon XIII pendant ses fêtes jubilaires. Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Lyon a bien voulu leur témoigner l'intérêt qu'il prenait à cette œuvre, en se chargeant de la présenter; et ils ont eu la joie d'apprendre que le Saint-Père a parcouru le *Livre de prières* page à page et a déclaré se le réserver après l'Exposition pour sa bibliothèque particulière.

« C'est la plus belle récompense que les auteurs aient pu souhaiter pour cet ouvrage d'un petit volume, il est vrai, mais fruit de beaucoup d'études, de dépenses et de labeur.

« On avait écrit sur ce livre avec plus ou moins d'exactitude et de précision. Nous nous sommes permis de le faire connaître, dans l'unique but de rétablir la vérité et d'attribuer à chacun ce qui lui est dû. »

Le prix de l'ouvrage a été fixé à 200 francs complet en carton. L'éditeur se charge des reliures depuis 100 francs jusqu'à 1,000 francs. Il réserve des gardes tissées spécialement au prix de 80 francs les quatre gardes.

Passons du sacré au profane.

Notre ami le libraire-éditeur Isidore Liseux ne fait plus gémir les presses que pour nos voisins d'outre-Manche; il réserve aux puritains de la Grande-Bretagne la traduction de ses plus rares éditions de naguère. Nous signalons à nos lecteurs insulaires deux livres qui ne sont pas précisément réservés au *Drawing-Room*, le premier est l'**Opus sadicum**, qui cache sous cette latinité transparente *la Justine* du marquis de Sade. (Tirage à petit nombre, 2 guinées. Un vol. grand in-8° de 400 pp.)

L'autre est intitulé **Proverbs in Jests or the tales of Cornazano**, petit volume elzévirien in-16 de 240 pages, prix 10 schellings, qui est la traduction fidèle des fameux proverbes de Cornazano, publiées il y a quelques années par le zèle érudit de M. Lizeux.

Fermons les yeux.
Ne gênons pas monsieur Lizeux !...

U.





Sommaire. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES

En France et à l'Étranger.

FRANCE

Un nouveau livre de M. Émile Zola. — M. Eugène Clisson, de *l'Événement*, a *interviewé* M. Émile Zola, qui lui a fait, sur le livre nouveau pour lequel il rassemble des documents, les confidences suivantes :

« Le sujet ? c'est tout simplement l'histoire d'un crime accompli en chemin de fer, avec instruction, descente de justice, procureur de la République, personnel judiciaire, etc. Le drame se dénouera, s'il se dénoue, à la cour d'assises de Rouen.

« En un mot, je veux faire un roman dramatique, tragique, quelque chose de « cauchemardant » comme *Thérèse Raquin*, une étude de ce que le crime peut amener comme réactif dans certains tempéraments. On verra l'accomplissement et la suite du crime dans le cadre d'une grande ligue en mouvement.

« Voilà l'idée : vous comprenez combien je dois travailler pour me procurer les documents nécessaires à faire sur cette donnée un ouvrage complet.

« J'ai choisi pour théâtre de mon drame la ligne de l'Ouest, qui est courte, qui est une bonne artère, avec deux terminus, Paris d'un côté, le Havre de l'autre. Considérant le chemin de fer comme un être, j'ai trouvé que la ligne de l'Ouest figurait une bonne colonne vertébrale, avec la mer au bout.

« Je me suis adressé à la Compagnie de l'Ouest, à laquelle je me plais à rendre témoignage de la courtoisie et de l'affabilité avec laquelle ses chefs de service se sont mis à ma disposition. M. Marin, le directeur ; M. Clérault, ingénieur en chef du matériel et de la traction, ont accueilli ma demande avec une bonne grâce parfaite. M. Clérault m'a même offert de m'accompagner, ainsi que M. Pol Lefèvre, sous-chef du mouvement, qui vient de publier un fort intéressant ouvrage sur les chemins de fer en collaboration avec M. Cerbelaud.

« A Paris, j'ai visité la gare dans tous ses détails avec M. Lefèvre, qui m'a expliqué minutieusement le mouvement. Puis je suis parti ces jours derniers pour le Havre. Je me suis arrêté à Rouen, et dans quelque temps, quand la saison le permettra, je me propose d'aller à Mantes sur une locomotive, de jour et de nuit, avec le chauffeur et le mécanicien, pour me rendre compte par moi-même — un de mes héros est mécanicien — de la nature des sensations que l'on éprouve.

« C'est dans ces différents voyages que je recueillerai mes documents. J'en ai déjà quelques-uns et de fort intéressants.

« Mon roman se passant à Paris, à Rouen, au Havre, et peut-être à une station intermédiaire *en 1869*, il me fallait connaître la gare du Havre. Or cette gare a été reconstruite il y a cinq ans. C'était gênant. Heureusement le chef de gare, M. Cugnot, auquel je m'adressai, me mit en

rapport avec un vieil employé qui m'a fourni des renseignements qui me serviront.

« J'ai fait de même à Rouen ; j'y ai visité avec soin le palais de justice et la cour d'assises qui tiendra une place dans le livre ; j'ai cherché aux environs une station pouvant servir au déroulement du drame.

« Quant à la gare de Paris, bien qu'elle soit entièrement transformée, le souvenir que j'en ai gardé, joint aux plans que l'on a bien voulu m'en communiquer, me permettront de la reconstituer de toutes pièces.

« Tout en faisant pour ce nouveau livre ce que j'ai fait pour les autres, je suis néanmoins effrayé de la grandeur de l'œuvre ; je serai obligé de « ramasser » mon sujet au lieu de l'étendre. Quand on décrit *le Bonheur des dames*, on n'a affaire qu'à une maison de nouveautés ; dans *Germinal*, il ne s'agit que d'une mine ; mais dans un roman qui traite des chemins de fer avec ses télégraphes, ses systèmes, en un mot la *vie* d'une ligne, on est forcé de « peindre au fresque » pour être bien compris. Ayant une connaissance approfondie du sujet, je veux « en savoir plus long que je n'en dirai », sans cela je serais débordé, et je tiens à ce que mon volume, pas gros, mais bien digéré, donne la sensation de la vie vécue, sans être noyé dans les détails.

« L'étude des chemins de fer sera donc le principal attrait du livre ; c'est celle qui m'a donné et me donnera encore le plus de travail. Quant au monde judiciaire, je le prendrai sur le vif — et facilement — dans des conversations avec des avocats, des juges. Il ne tient pas, d'ailleurs, une place considérable dans le roman.

« Aujourd'hui, je commence à être outillé ; dans un mois, tous mes documents obtenus, je commencerai à écrire, soit ici, soit à Médan. »

Comme ceci paraissait dans *l'Événement* du 8 mars, M. Zola est sans doute, à l'heure présente, occupé à mettre en œuvre les documents recueillis comme il vient de le dire.

Un livre qui ne se vend pas. — On n'a pas oublié le nom d'Amédée Rolland, qui, de 1856 à 1868, a fait représenter plusieurs pièces sur différents théâtres. Voulant élever à sa mémoire un monument durable, son frère, M. Jules Rolland, vient de faire imprimer chez Jouaust une magnifique édition de *Nos Ancêtres*, tragédie nationale, d'Amédée Rolland, qui fut jouée à la Porte-Saint-Martin en 1868, l'année même de sa mort. Le livre, orné de très belles gravures, n'est tiré qu'à cinq cents exemplaires, numérotés et portant chacun le nom de la personne à qui il est destiné, car, ni pour or ni pour argent, on ne pourra se le procurer. Voilà donc un ouvrage qui fera le désespoir de bien des bibliophiles.

Une biographie de Mignet. — La librairie académique Perrin et Cie a tout récemment mis en vente le livre de M. Édouard Petit : *François Mignet.* Nos lecteurs en ont eu la primeur dans le chapitre qui relate avec tant de grâce et de charme la liaison de l'académicien avec la princesse de Belgiojoso. Nous ne nous attarderons donc pas à faire l'éloge de cette biographie, artistement composée et présentée, et bourrée de documents inédits. Mais nous nous réservons d'y revenir et de l'analyser dans le détail.

Le centenaire du « Journal des Débats ». — Au mois d'août prochain, *le Journal des Débats* aura cent ans révolus. La collection du *Journal des Débats* reflète d'une manière singulièrement vivante et curieuse l'histoire politique et littéraire de la France et de l'Europe depuis la Révolution française ; elle offre à un point de vue plus spécial l'image fidèle des transformations subies par le journalisme au cours de ce siècle. Aussi la direction du *Journal des Débats* a-t-elle conçu le projet de publier, à l'occasion du centenaire, un livre qui fasse revivre le passé de cette vieille maison.

Le texte du livre du centenaire, qui sera complètement inédit, sera dû à la collaboration de MM. le duc d'Aumale, V. Cherbuliez, Alexandre Dumas, O. Gréard, E. Legouvé, John Lemoinne, E. Renan, Léon Say, Jules Simon, H. Taine, E.-M. de Vogüé, pour ne citer que les membres de l'Académie française.

M. Eugène Plon s'est efforcé de mettre l'illustration du volume à la hauteur de la partie littéraire. Ainsi le livre contiendra toute une série de planches gravées d'après Ingres, Paul Delaroche, MM. Guillaume, Chaplain, etc. ; des eaux-fortes signées Le Rat, Sadoux, etc.

Les œuvres de Jasmin. — M. Boyer, d'Agen, va publier les œuvres complètes du poète gascon, Jasmin (4 vol. in-8°), aux frais de sa ville natale. Cette publication coïncidera avec de grandes fêtes en l'honneur du poète agenais, qui auront lieu le lundi de Pâques, 22 avril, et où tout le Midi languedocienne sera convié. M. Jules Andrieu, auteur d'une remarquable biographie de l'Agenais dont un de nos collaborateurs a rendu

compte dans *le Livre* de septembre, publie à ce propos, dans *l'Écho de Gascogne*, quelques réflexions à la fois savantes et judicieuses sur les différences essentielles et originelles qui existent entre le provençal et le languedocien, et sur les réformes à adopter dans l'orthographe de ce dernier idiome.

La Vie parisienne de 1888, par Émile Blavet, vient de paraître chez l'éditeur Ollendorff. Nous ne saurions faire un meilleur éloge de ce livre qu'en citant les lignes suivantes, empruntées à la maîtresse préface qu'Émile Zola a écrite pour ce volume : « Je viens de feuilleter votre livre, et voilà que le Paris de l'an dernier a revécu devant moi. Cela se tient, cela marche, évoque de la vie. C'est ce qui a passé et ce qui passera encore, dans l'éternel recommencement de notre agitation. Oui, Paris est là, avec un peu de son sang et de sa cervelle. J'imagine que, dans mille ans, on retrouve ce volume : ce sera la momie débarrassée de ses bandelettes, ayant encore le rire léger de ses lèvres. » Signalons enfin, sur la couverture, une composition fort originale due au spirituel crayon d'Émile Bayard.

Il vient de se tirer, à un très petit nombre d'exemplaires, un livre excessivement fantaisiste intitulé : *l'École d'amour*.

C'est l'histoire de l'éternelle lutte du cœur et des sens, sous forme de nouvelles piquantes, de paradoxes et de pensées.

L'auteur, M. Gabriel Prévost, s'est surtout inspiré d'observations prises sur le vif, qui donnent un grand intérêt d'actualité à une étude où l'ironie n'exclut pas le sentiment. Le titre d'un des chapitre: *l'Éloge des laides*, donnera une idée de cette œuvre étrange, où l'originalité et les vues personnelles trouvent moyen de rajeunir un thème toujours jeune malgré son ancienneté. Ajoutons que la gauloiserie du sujet étant atténuée par les finesses du style, le livre peut parfaitement figurer sur la table d'un salon. 1 vol. in-18 à la Librairie moderne, 7, rue Saint-Benoît.

Le septième volume de la Grande Encyclopédie. — La *Grande Encyclopédie* met en vente son 7e volume, qui nous conduit à peu près jusqu'à la fin de la lettre B. La régularité parfaite de la publication, le succès croissant qu'elle obtient auprès du public, permettront prochainement aux éditeurs de doubler le nombre de livraisons par semaine, de manière à l'achever en cinq années. La *Grande Encyclopédie* comprendra alors plus de 100,000 articles, sans compter les renvois. Par la richesse de son vocabulaire, elle dépasse tous les dictionnaires. Les biographies sont aussi nombreuses que dans les plus développés de nos dictionnaires biographiques. Les illustrations et les cartes augmentent beaucoup l'utilité et la valeur de ces volumes. Jamais d'ailleurs une œuvre analogue, depuis celle de Diderot et d'Alembert, n'avait, en France du moins, mis à sa tête des savants aussi illustres, ni réuni une pareille légion de collaborateurs, dont les signatures, placées au bas de tous les articles notables, donnent au lecteur une garantie complète. La bibliographie, très soignée, permet aux spécialistes de se reporter immédiatement aux monographies plus détaillées.

Il nous est impossible d'énumérer ici même les articles les plus curieux renfermés dans ce nouveau volume. Nous conseillons toutefois au lecteur qui désirerait juger par lui-même de l'*Encyclopédie*, de se rapporter pour la littérature aux études publiées par M. Brunetière sur Boileau, Bossuet et Bourdaloue; pour l'étude toujours si intéressante des religions de l'Inde aux articles Bouddhisme de M. Feer, Brahmanisme de M. Sylvain Lévi, qui fournissent des renseignements qu'on ne trouverait nulle part; pour l'histoire et la politique, les deux familles des Bonaparte et des Bourbons ont été l'objet d'études aussi approfondies et détaillées qu'impartiales; la biographie du général Boulanger est peut-être la meilleure qui ait été publiée. Signalons encore, au hasard du souvenir, l'examen approfondi de la question des *Boissons*, de celle des *Bouilleurs de cru;* des articles très étendus et très variés sur la *Bourgogne* et la *Bretagne;* un véritable ouvrage de M. Levasseur sur le *Brésil*. La partie industrielle est toujours aussi soignée : dans les articles *Bois, Boisage, Boiserie, Bonneterie*, acide *Borique, Boucherie, Bougie, Boulangerie, Bouton, Boyauderie*, tout le monde trouvera quelque chose à prendre, de même dans une notice très soignée sur la *Bourse*. La partie scientifique reste irréprochable, l'article *Boussole* en peut servir de modèle.

La Légende des Siècles, complète en quatre volumes, paraît chez Hetzel-Quantin, dans la nouvelle édition in-18 à 2 francs des Œuvres de Victor Hugo. Cette importante publication met ainsi la grande épopée à la portée de tous et va consacrer le succès de l'*Édition définitive* dans le format Charpentier. Chaque volume de la *Légende des Siècles* est vendu séparément.

Le deuxième supplément « Larousse ». — Le 32e fascicule du 2e Supplément au *Grand Dictionnaire* Pierre Larousse vient de paraître.

La plus grande partie de ce fascicule est consacrée à la *France.* C'est une véritable monographie de notre pays à l'heure actuelle. On n'y trouve pas seulement des renseignements précis et tout récents sur la population, le commerce, la navigation, etc., mais encore un récit détaillé de notre histoire depuis le ministère Dufaure jusqu'au cabinet présidé par M. Floquet (1877-1889). Il faut y joindre le tableau du mouvement littéraire et artistique contemporain et le compte rendu des principaux ouvrages parus sur la France depuis dix ans.

A citer aussi parmi les articles de ce fascicule les biographies de MM. Ferry et Floquet, le récit de la mission Flatters et une belle étude sur la Folie.

— Guy de Maupassant vient de publier chez Ollendorff un nouveau volume sous ce titre : *la Main gauche.* Ce titre dit assez que dans ce livre l'auteur de *Pierre et Jean* raconte des liaisons qui n'ont rien de légitime. — On verra défiler dans ces histoires, qui forment chacune un petit roman, tout le cortège des amoureuses de tous les mondes et même d'aucun monde. Guy de Maupassant, avec son observation d'une psychologie si pénétrante, a fixé des types féminins d'une perversité et d'une complexité déroutantes. Le livre est d'une grande variété et, à côté de la note mélancolique, contient des aventures alertes et gaies, toutes empreintes du charme personnel aux héroïnes de l'auteur. *La Main gauche* va faire travailler bien des jolies têtes, dont les plus intimes pensées sont dévoilées là sans pitié.

Pastels (*dix portraits de femmes*) par Paul Bourget, voilà le titre du nouveau livre que publie la maison Lemerre. C'est une des œuvres les plus curieuses du maître analyste. Jamais la femme du monde, et de tous les mondes, n'avait été rendue comme dans ces pages fines, railleuses et substantielles où s'est complu le cruel écrivain.

Nouveaux périodiques. — M. Alfred Chérié, directeur de l'agence *l'Argus*, bien connu des artistes et littérateurs désireux de collectionner les opinions de la presse à leur endroit, vient de fonder une *Revue illustrée de la presse française et étrangère*, avec ce sous-titre : « Archives de *l'Argus de la presse* », où l'on trouvera presque au complet le titre et l'analyse des articles de la presse quotidienne et des revues, sans compter des éphémérides, un tableau du mouvement de la presse, une correspondance et une quantité d'informations diverses. La revue paraît le 16 de chaque mois et ne coûte que 6 francs par an. Le nom du secrétaire général, M. Janmart de Brouillant, est une garantie nouvelle de la valeur et de la portée de cette publication.

— Le dessinateur Forain, dont les caricatures et les légendes résument la philosophie parisienne d'aujourd'hui, fonde un petit journal satirique, dont il fait exclusivement les dessins, et dont le texte est fourni par les nombreux amis qu'il a dans les lettres.

Le premier numéro contient une préface de Scholl et une belle étude de Richepin sur le dessin humoristique.

Titre du journal : *le Fifre.*

— On annonce l'apparition (12 février) de l'*Organe de la papeterie*, journal d'intérêts commerciaux, littéraire et d'annonces, paraissant tous les mardis ; imprimerie Maugeret, 20, rue du Faubourg-Poissonnière ; un an, 10 francs.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le professeur Koelbing de Breslau a tout récemment publié une édition composée d'une chanson de geste anglaise du xve siècle, *Ipomedon.* Son édition contient trois versions différentes, d'après trois manuscrits, dont chacun est unique. Dans une longue introduction il étudie les particularités de chaque version de cette légende, et la compare à l'original français de Hue de Rotelande. Une quantité de notes savantes et plusieurs tables analytiques ajoutent encore à la valeur et à l'utilité de l'ouvrage. Le même érudit a sous presse, pour la Société des anciens textes anglais, une édition d'*Arthour and Merlin* d'après les manuscrits.

— Dans les *Neudrucke* de M. Wollmœller paraîtra prochainement une édition de *Silvanire,* de Mairet, par M. R. Otto.

— M. F. Pfaff, de Fribourg en Brisgau, prépare une édition complète et diplomatique du manu-



scrit C qui était naguère à Paris, qui est aujourd'hui à Heidelberg et qui contient les poésies des Minnesinger.

— Nous sommes redevables à M. Louis de Hessem des notes qui suivent :

« Parmi les ouvrages qui ne tarderont pas à voir le jour, nous signalons d'ores et déjà comme devant être d'une réelle importance :

« A Munich, une étude de L. Müller-Walde sur *Léonard de Vinci*, ornée de deux cents reproductions du maître et de nombreuses gravures dans le texte (à paraître en cinq livraisons, chez G. Hirth).

« A Vienne, une suite de cent quarante-cinq planches reproduisant des œuvres de la galerie Lichtenstein (Van Dyck, Rubens, Ruysdael, Rembrandt, le Poussin, etc.) et se composant de trente-une planches de 0,24 × 0,30 et de cent quatorze planches de 0,40 × 0,50 (à paraître également en cinq livraisons).

« Enfin, à Leipzig (chez F. A. Brockhaus), la troisième et dernière partie des voyages du célèbre docteur Nachtigall, volume dont les amis du grand voyageur ont pu réunir les éléments dans les documents laissés par celui-ci. »

« Le nom de Nachtigall est une transition naturelle pour en arriver à signaler un curieux et intéressant volume de M. Hermann Post sur la jurisprudence des peuples et des tribus de l'Afrique *(Afrikanische Jurisprudenz)* édité par la librairie Schwarz, d'Oldenbourg (J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris). Ce livre est évidemment d'un chercheur laborieux. — Que de *sources* à fouiller pour en arriver à mettre debout un travail de ce genre, pour qui veut le faire sérieusement ! — mais cependant il est difficile de rencontrer chose plus originale, plus amusante, plus réjouissante. Ceci tient naturellement à la matière, car ce ne sont pas des faits et des dires sur lesquels on puisse être blasé parmi nous que les us et coutumes de ces peuplades, leurs croyances, leurs pratiques, leurs jurisprudences si diverses en ce qui touche les différents actes de la vie humaine ou sociale. Le seul regret que je manifesterai — un regret que l'auteur ne comprendra peut-être pas — c'est l'aspect rébarbatif et inquiétant du titre, qui sans doute aura déjà dû écarter plus d'un lecteur.

« Je ferai la même remarque à propos d'un volume d'un genre tout différent, mais tout aussi savant et tout aussi attrayant, de M. Gustave Andressen sur l'étymologie populaire allemande *Ueber Deutsche Volksetymologie*, un vol. in-8, chez Henninger frères, à Heilbronn, et J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris). Cependant, malgré son titre peu alléchant, ce livre vient d'atteindre sa cinquième édition. Ce résultat démontre surabondamment les rares qualités d'érudition, de perspicacité, de sagacité et d'ingéniosité que l'auteur a su lui donner. Grâce à sa sûreté d'érudit, à sa finesse de flair, M. Andressen obtient des résultats surprenants, des découvertes extraordinaires. Des volumes de ce genre sont de véritables vulgarisateurs qui rendent agréables les sujets les plus ardus.

« Peut-être nos lecteurs trouveront-ils le moment opportun pour voir signaler à leur attention le dernier volume de M. Geffcken, dont la deuxième édition vient de paraître sous le titre *Politische Federzeichnungen* (Croquis politiques) chez Hermann Paetel, à Berlin (J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris). Ancien ministre accrédité à Berlin et à Londres, des villes libres d'Allemagne, M. Geffcken n'est point le premier venu : il a été mêlé à bien des affaires délicates et a su garder dans un coin de sa mémoire le souvenir précis de nombre de faits dont il a été le témoin. Si l'on ajoute à ceci la valeur d'écrivain et d'économiste qu'en Allemagne on s'accorde à lui reconnaître, ce sera peine inutile d'insister sur les mérites de ce volume qui rassemble des études fortes et nourries sur l'empire britannique, le prince consort, lord Palmerston, lord Beaconsfield, Gladstone, le baron Nothomb et le comte de Circourt.

Les œuvres du prince Rodolphe d'Autriche. — Au moment même ou l'héritier de la couronne d'Autriche allait trouver une mort inattendue à Mayerling, les journaux annonçaient que le prince était sur le point de livrer à l'impression un ouvrage important sur les chasses de l'Autriche-Hongrie. Le volume, illustré par les principaux artistes nationaux, ne devait être tiré qu'à deux cents exemplaires, de même que les ouvrages précédents du prince Rodolphe qui n'ont eu qu'un tirage très restreint (nous citerons *Quinze jours sur le Danube* et *Un voyage en Orient*). Que va-t-il advenir de cette publication qui n'aurait pas eu sans doute pour seul mérite d'être due à un futur empereur, car le prince Rodolphe avait, de l'avis de beaucoup, de remarquables connaissances en histoire naturelle ?

Sa fin soudaine n'a pas été non plus sans jeter quelque trouble dans le comité de rédaction de

la Monarchie austro-hongroise, description détaillée et illustrée de l'Autriche-Hongrie, publication de très longue haleine dont quelques volumes seulement ont paru (à Vienne, chez l'éditeur A. Holder) et dont le prince Rodolphe était à la fois l'inspirateur, le protecteur énergique et le collaborateur assidu. Le comité, après avoir placé l'œuvre sous les auspices de la princesse Stéphanie, veuve du prince Rodolphe, a résolu de remettre à plus tard la partie de l'édition hongroise qui devait, avec le comité de Pesth, contenir la description de Gödöllö, réservée par le prince Rodolphe, dont il n'avait pas remis le manuscrit. Le comité a résolu également en principe d'écrire une biographie très complète du prince, sans toutefois arrêter aucune époque pour ce travail. Il va de soi que *la Monarchie austro-hongroise* n'en marchera pas avec moins de régularité vers son achèvement.

« *Nouveaux périodiques.* — La croisade prêchée contre l'esclavage par Mgr Lavigerie, et soutenue avec tant d'énergie par le gouvernement allemand, a son contre-coup dans le monde des lettres et fait sortir de terre des publications comme *Die katholische Welt*, revue bi-mensuelle rédigée par plusieurs membres du clergé archiépiscopal de Cologne et éditée par A. Riffarth, et *Gott will es!* (Dieu le veut!), bi-mensuel égament.

« Dans le domaine littéraire, une nouvelle revue intitulée *Litterarische Correspondenz und kritische Rundschau*, dirigée par H. Thoin, éditée par Armin Boumann, à Leipzig, se propose de renseigner ses lecteurs autant sur les hommes que sur les œuvres.

« Enfin, parmi les publications de vulgarisation scientique, une revue mensuelle, *Himmel und Erde*, éditée avec un luxe de bon goût par Hermann Paetel, de Berlin, a pour rédacteur en chef depuis sa fondation, qui date à peine, M. Wilhelm Meyer, astronome distingué et président de la Société berlinoise *Urania*, dont la présente revue est l'organe officiel. L'*Urania* a pour objectif de « populariser les sciences naturelles et de répandre dans la mesure de ses forces les jouissances que procure la connaissance de la nature »; ce programme s'applique naturellement à *Himmel und Erde* (Ciel et Terre) qui est un des moyens mis en œuvre par la Société pour arriver à son but. La rédaction est de premier choix, à en juger par la liste des collaborateurs, dont la plupart ont des noms bien connus du monde savant. Il ne reste qu'à souhaiter à ces honorables de ne point perdre de vue le côté de *vulgarisation* que doit avoir la publication, et qu'a su ménager avec beaucoup de tact leur rédacteur en chef, M. Wilhelm Meyer dans son récent volume sur les origines de la terre et des choses terrestres (*Die Entstehung der Erde und des Irdischen*, un vol. in-8 de quatre cents pages, chez Hermann Paetel, à Berlin. et J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris). »

Ajoutons à cette nomenclature raisonnée l'annonce d'une nouvelle revue typographique : *Technische Jahrbuch für den Buch-und Kunstdruck* (*Revue de la librairie et de l'imprimerie*), publiée et imprimée à Salzbourg, Autriche, sous la direction de M. Anton Halanska.

Angleterre. — La Société des anciens textes anglais (*Early English Text Society*) vient de mettre en distribution, parmi ses membres, la première partie du *Canterbury Psalter*, édité par Mr. F. Horsley, d'après le manuscrit unique conservé à Trinity College, Cambridge (*circa* 1150), et la quatrième partie du *Bruce* de Barton, édité par Mr. Skeat.

— La maison Macmillan et Cie, de Londres, a publié, pendant le mois de février : *Natural Inheritance*, par Francis Galton, *Neighbours on the Green*, nouveau roman en trois volumes de Mrs. Oliphant, un choix d'études lues à la « Wordsworth Society » par Mr. William Knight et réunies sous le titre de *Wordsworthiana*, *the Critical Period in American History (1783-1789)*, par John Fiske, et le premier volume de la série que nous avons annoncée : *English Men of Action*. Ce volume est consacré, comme on le sait, au général Gordon, et dû au colonel sir William Butler. Il a été suivi de *Henry the Fifth*, par le révérend A. J. Church; en mai paraîtra *Lord Laurence*, par sir Richard Temple, et en juin *Wellington*, par Mr. George Hooper.

— Mr. D. G. Ritchie, de Jesus College, Oxford, prépare un volume de lettres écrites par Mrs. Carlyle et dont la plupart sont inédites.

— Mr. G. F. Warner, du British Museum, prépare, pour le Roxburghe Club, une édition des voyages de Mandeville. Il a récemment distribué *the Miroure of Mans Saluacione*, édité par Mr. Alfred H. Huth, et qui est une traduction anglaise du xve siècle du *Speculum Humanæ Salvationis*. Le manuscrit de cette traduction est unique.

— La *Spenser Society* annonce une nouvelle série dont le premier volume sera le *Polyolbion*

de Druyton, avec le titre gravé, le portrait du prince Henry, et trente et une cartes de comtés.

— On annonce un nouveau volume de vers par Mr. Algernon Swinburne, sous le titre de *Poems and Ballads, Third Series.*

— Depuis le 20 mars, les éditeurs Cassel et Cie publient un nouveau journal hebdomadaire illustré, intitulé *Work*, et s'adressant aux ouvriers de tout ordre, aussi bien qu'aux amateurs et aux artistes.

— La Société anglaise pour l'étude des légendes et des mœurs des bohémiens (*the Gipsy-Lore Society*) commence la publication d'un journal où seront consignés les résultats des recherches de ses membres sur le sujet qui les intéresse en commun.

États-Unis. — Parmi les publications mises en vente par la maison Houghton, Mifflin et Cie, de Boston et de New-York, pendant le mois de mars, nous remarquons : les œuvres du philosophe et économiste Rowland C. Hazard, en quatre volumes, *A Quaker Girl of Nantucket*, roman plein de fraîcheur et de grâce, par Mary Catherine Lee, et les poésies d'Emma Lazarus.

— Le 1er mars a paru à New-York (39, West Fourteenth Street) le premier numéro d'une publication nouvelle intitulée *La Revue française*. Elle a pour but de donner au public des États-Unis des œuvres choisies parmi les meilleures des écrivains français, avec des éclaircissements quand il en est besoin et des études sur la langue et la littérature françaises par des critiques et des professeurs compétents. *La Revue française*, sans être exclusive, s'attachera de préférence aux œuvres contemporaines.



FRANCE

Alfred de Musset inédit. — Un professeur de Marseille a envoyé aux *Annales* un sonnet de Musset qu'il déclare absolument inédit. Il en tenait la copie de M. Pons, l'avant-dernier secrétaire de Sainte-Beuve. Le voici :

A George Sand.

Telle de l'*Angelus* la cloche matinale
Fait dans les carrefours hurler les chiens errants,
Tel ton luth chaste et pur, trempé dans l'eau lustrale,
O George, a fait pousser de hideux aboiements.

Mais quand les vents sifflaient sur ta muse au front pâle,
Tu n'as pas remué ses longs cheveux flottants :
Tu savais que Phébé, l'étoile virginale
Qui soulève les mers, fait baver les serpents.

Tu n'as pas répondu, même par un sourire,
A ceux qui s'épuisaient en tourments inconnus
Pour mettre un peu de fange autour de tes pieds nus.

Comme Desdémona, t'inclinant sur ta lyre,
Quand l'orage a passé, tu n'as pas écouté,
Et tes grands yeux rêveurs ne s'en sont pas douté!

D'un autre côté, le correspondant du journal anglais *the Bookseller* appelle notre attention sur une lettre signée « Thomas Delta » et insérée dans l'*Athenæum* du 9 mars, où l'auteur analyse succinctement un fragment dramatique de cent trente-quatre vers intitulé *Derniers moments de François Ier*, et enfoui dans *le Keepsake français* de 1831. Les extraits qu'il en donne sont trop courts pour être d'un grand intérêt, et nous paraissent de plus défigurés par quelques fautes de transcription. Si *le Keepsake français* de 1831 nous tombe jamais sous la main, nous vérifierons pour nos lecteurs la trouvaille de Thomas Delta.

— Un comité s'est décidément formé pour élever une statue au poète de *Rolla* et des *Nuits*. La souscription, ouverte par « la Jeunesse de France », se fait chez Lemerre, et paraît en bonne voie de succès. Une maquette de statue est déjà faite. Elle est l'œuvre d'un artiste aussi épris des



lettres que de son art, et auquel nous souhaitons sincèrement de ne pas avoir à supporter la même déception que pour le monument de Balzac. Nous avons nommé M. Marquet de Vasselot.

Une nouvelle Société littéraire. — Une Société ouverte aux hommes de lettres et aux artistes de la Bretagne, du Poitou, de l'Anjou et du Maine, vient de se fonder à Paris, sous le titre de Société artistique et littéraire de l'Ouest.

Son but est essentiellement philanthropique; elle se propose d'affecter les fonds qu'elle recueillera à encourager ses compatriotes qui, débutant dans la carrière des lettres et des arts, ne trouvent pas dans le travail des moyens d'existence suffisants. Elle servira également à établir des relations confraternelles entre les artistes et les littérateurs originaires des quatre provinces susdésignées.

Les membres fondateurs ont définitivement constitué leur bureau ainsi qu'il suit :

Président : M. Olivier Merson, critique d'art;

Vice-présidents : MM. Eugène Bonnemère, homme de lettres, et Lansyer, artiste peintre;

Secrétaire : M. René Huette, publiciste;

Trésorier : M. F.-E. Adam, homme de lettres et, ajoutons le, poète d'un vrai talent.

Un concours poétique en province. — L'Académie des Muses santones vient de publier le programme de son concours poétique de 1889. Comme les années précédentes, l'Académie fera imprimer à ses frais le meilleur volume de vers qui lui sera présenté; l'auteur recevra gratuitement 350 exemplaires de son œuvre, et le prix offert par le Président de la République lui sera décerné. Ce prix consiste en une magnifique pièce de la Manufacture nationale de Sèvres. Il y aura plusieurs autres prix.

Le programme complet du concours est adressé à toute personne qui en fait la demande à M. Victor Billaud, secrétaire de l'Académie, à Royan (Charente-Inférieure).

ÉTRANGER

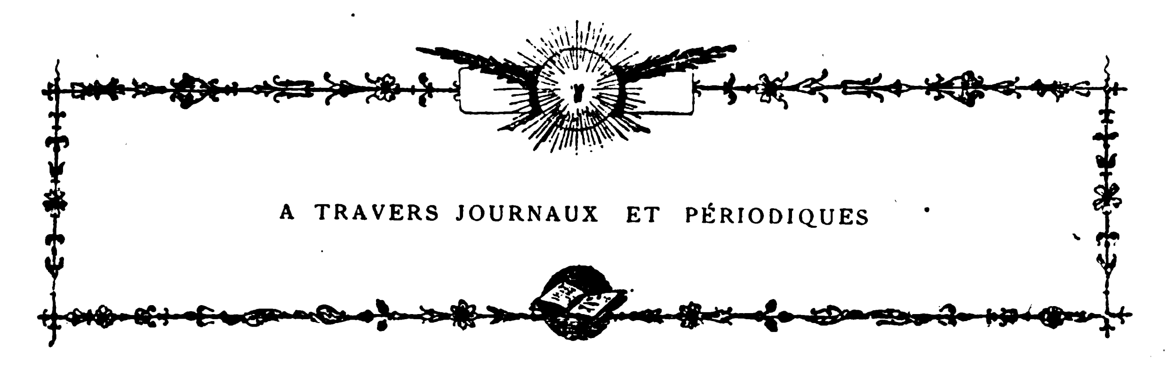
Allemagne. — *La « Deutsche Rundschau » et le procès Geffcken.* — Nos lecteurs ont sans doute conservé quelque souvenir de cette affaire soulevée par le gouvernement allemand à propos de la publication du journal de l'empereur Frédéric III, affaire qui menaçait de prendre des proportions exagérées et qui vient de finir piteusement en queue de poisson. Après une ordonnance de non-lieu rendue au profit de M. Geffcken, qui avait livré le manuscrit à la Revue dirigée par M. Rodenberg, voici que la saisie opérée sur les numéros de la *Deutsche Rundschau* contenant le journal incriminé est levée : tout est bien qui finit bien.

Espagne. — *Une fête littéraire à Barcelone.* — Nous lisons dans *l'Observateur français* du 17 mars :

« Une grande solennité littéraire a eu lieu à Barcelone le 16 février. Il y avait cinquante ans qu'avait paru un recueil de belles poésies écrites dans une langue que l'on croyait morte, en catalan. Ces poésies, sous le titre *Lo Gayter del Llobregat*, furent d'abord publiées dans le *Diario* de Barcelone, sans porter le nom de leur auteur devenu célèbre depuis, Joaquin Rubio y Ors. Le succès de ces vers fut énorme.

« L'idiome habituel, l'idiome vulgaire dans lequel depuis si longtemps n'avait chanté aucun poète, servait tout à coup à exprimer dans un beau langage les pensées les plus élevées, les émotions les plus douces. Ce fut un événement plus grand encore que celui que produisit chez nous l'apparition de Mireille, où l'on voyait aussi un dialecte dédaigné redevenir une langue harmonieuse. Les années ont passé, mais l'œuvre de Rubio y Ors a conservé son prestige. C'est ce qu'a prouvé la glorieuse manifestation qui réunissait, dans la vaste salle du Congrès, une foule enthousiaste, heureuse de célébrer le cinquantième anniversaire de la renaissance littéraire de la Catalogne. De nombreuses poésies, dont plusieurs étaient adressées à Rubio y Ors, d'éloquents discours se succédèrent aux applaudissements du public qui assistait à cette fête, et à la grande émotion de celui en l'honneur de qui elle avait lieu.

« Le livre qui, voilà un demi-siècle, produisit une si vive, si durable sensation, méritait bien de reparaître en une édition nouvelle : aussi vient-on de publier le premier volume d'une splendide réimpression du *Gayter del Llobregat*. Un seul tome eût été bien insuffisant, parce que les nombreux amis, les admirateurs que Rubio y Ors compte dans toute l'Europe, ont voulu s'associer aussi à la solennité commémorative de Barcelone en traduisant ses beaux vers dans leur langue. Le poète catalan a donc tour à tour été interprété par des poètes espagnols, français, provençaux, grecs, allemands, italiens, qui, de cette nouvelle édition, font réellement une édition polyglotte. »



A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— Sous ce titre : *Cotelle, Bedau, Bonnet, miniaturistes du* XVIIe *siècle*, M. Jules Guiffrey donne à *l'Art* du 1er mars une belle et solide étude sur un manuscrit de la Bibliothèque nationale intitulé : *Cartes des marches et mouvements et plans de tous les ports occupés par l'armée du Roy commandée par Sa Majesté en personne pendant les campagnes des années 1675, 1676, 1677 et 1678, contre les armées confédérées d'Espagne, de Hollande et de Lunebourg ;* cet ouvrage forme 4 volumes inscrits sous les nº 7891, 7892, 7893 et 7894 du fonds français (Réserve).

— Nous recevons le premier numéro d'une revue de petit format, *la Chronique moderne* (bimensuelle, 14 fr., 8, boulevard des Italiens), dirigée par MM. Gabriel Martin et Robert Bernier. Des vers inédits de Richepin, des critiques consciencieuses, quelques pages endiablées de Goudeau, une nouvelle de Léon Cladel, et beaucoup d'autres bonnes choses encore mettent du premier coup cette publication au rang de celles qu'il n'est pas permis d'ignorer.

— Le *Courrier de l'Art* annonce comme devant incessamment paraître à la Librairie de l'Art, 29, cité d'Antin, les deux premiers volumes d'une série intitulée *Bibliothèque littéraire de la Famille,* sous la direction de M. F. Lhomme, agrégé de l'Université et professeur au lycée Janson de Sailly.

— Dans la *Grande Revue* (25 février) que dirige avec tant de goût littéraire et artistique M. Arsène Houssaye, M. Armand Silvestre continue de rédiger ses curieux souvenirs sur *un café d'artistes,* et M. Octave de Parisis consacre quelques pages d'une fine psychologie à la *Dépravation littéraire.* Citons encore, au milieu de beaucoup d'articles remarquables à des titres divers *le Théâtre en Russie : ses origines jusqu'à nos jours*, par M. Pierre de Corvin (Nevsky).

— On lira avec plaisir et profit, dans *l'Instruction publique* du 9 mars, une conférence de M. F. Brunetière sur *Racine* et *Andromaque.* On y apprendra que si les romantiques ont dénigré Racine à l'envi, c'est qu'il était trop réaliste, trop naturaliste pour eux, et que si ses contemporains l'ont tant discuté et finalement l'ont dégoûté du théâtre, c'est que, dans ses recherches de la société et de la nature, il s'éloignait trop des conventions scéniques de son temps.

— M. Victor Waille exhume, dans la *Revue bleue* du 2 mars, un poème inédit de Benjamin Constant, qui dormait ignoré dans les archives de la « Société d'agriculture, sciences et arts », de Poligny. Ce manuscrit contient plus de quatre mille vers de différentes mesures, formant un poème qui, sous le titre de : *le Siège de Soissons, roman du* VIe *siècle*, *en vers libres*, est un violent et curieux pamphlet contre Napoléon.

— La *Revue de géographie*, que dirige avec autorité M. Ludovic Drapeyron, publie, dans son numéro de mars, le commencement d'une étude très intéressante sur le marchand-voyageur Tavernier (1670-1689). M. Ch. Joret, l'auteur de ce travail, a trouvé un manuscrit provenant de la bibliothèque de Lamoignon, qui renferme des fragments des six voyages de Tavernier, avec des variantes nombreuses et importantes. Il a aussi eu à sa disposition des documents inédits qui lui permettent de redresser plusieurs erreurs courantes, et de déterminer le lieu de la mort et de la sépulture de ce célèbre voyageur.

— La *Revue des langues vivantes*, à laquelle le professeur A. Wolfromm a su assurer le succès (Havre, 9, rue Casimir-Perier, un an : 12 fr.), publie, dans son numéro de mars, une remarquable étude sur Samuel Taylor Coleridge, par un des jeunes littérateurs français qui connaissent le mieux la littérature anglaise, M. Gabriel Sarrazin.

La *Revue des sciences et des lettres* commence, dans son numéro du 15 février, une série d'études sur les *Agences des renseignements littéraires au* XIXe *siècle*, dus à M. A. Cabanès. Le premier article est, comme il convient, consacré à l'*Argus de la presse*, de M. Chérié.

— La *Revue du Cercle militaire* (3 mars) poursuit un travail qui n'intéresse pas seulement les stratégistes, mais qui a une portée historique dont l'importance n'échappera à personne. L'auteur l'intitule : *les Inspirateurs de Napoléon*, et étudie particulièrement Maillebois et Bourcet en Italie, de 1733 à 1735.

— On lira avec plaisir dans la *Revue générale* les *Petits Mémoires du* XIXe *siècle*, de M. Philibert Audebrand ; les deux numéros du mois de mars sont consacrés à Roger de Beauvoir. Nous citerons aussi, dans le numéro du 16, l'étude de M. Arsène Arüss sur les chansons populaires de l'Espagne.

— La *Revue illustrée*, cette belle et luxueuse publication de la Librairie d'art Ludovic Baschet, publie, dans son numéro du 15 février, une jolie étude sur le grand illustrateur et enlumineur des rues de Paris, Jules Chéret, par Frantz Jourdan. M. Chéret a lui-même dessiné les figures qui ornent ce spirituel et intéressant article.

— *Samedi-Revue* (9 mars) continue la publication de la belle nouvelle de Conrad-Ferdinand Meyer, traduite par notre confrère et collaborateur M. Louis de Hessem. Cette livraison contient en outre des pages curieuses intitulées *le Carnaval au moyen âge*, par M. G. de Dubor, et une remarquable étude de M. Victor du Bled sur l'*Esprit des orateurs de la Révolution*. C'est la suite des intéressants travaux publiés par M. du Bled dans la *Revue des Deux Mondes*.

— Dans les journaux quotidiens, depuis le 15 février, nous avons noté :

— *Débats* (16 février). Un joli article de M. Paul Desjardins sur les albums enfantins de M. Boutet de Monvel (Plon et Nourrit) ;

(17) Un compte rendu savant et intéressant à la fois, par M. Gaston Deschamps, d'un ouvrage grec, *To taxidi mou*, où M. Psichari réclame pour le romaïque vulgaire la place littéraire que le grec pseudo-classique a, selon lui, usurpée.

(22) Une critique élevée du roman psychologique récemment publié par M. Édouard Rod, *le Sens de la vie*. Ce morceau est dû à M. André Hallays.

— *Écho de Paris* (27 février) Une diatribe contre Alfred de Musset, par M. Edmond Lepelletier, — qui est coutumier du fait, — à propos de la statue qu'on se prépare à lui élever.

— (1er mars). Un dithyrambe de M. Henry Bauer en l'honneur d'Alfred de Musset et à propos de la même statue.

Ce journal continue de publier périodiquement des nouvelles d'un haut ragoût littéraire, signées de M. Théodore de Banville et de M. Guy de Maupassant.

— *Estafette* (24 février). Une chronique où M. Francisque Sarcey fait une salade amusante et un peu vinaigrée de M. Renan, de M. Claretie, de Tolstoï, des hommes de la Révolution et de Jeanne d'Arc.

— *Événement* (18 mars). Un article de M. Pierre de Lano, intitulé *Reporter et Romancier*, où il parle du livre nouveau que prépare M. E. Zola, de l'utilité et du mérite des reporters, et des révélations qu'il pourrait faire sur les « auteurs parasites ».

— *Figaro* (28 février). Sous le titre *la Bonne Ligue*, Caliban adresse des éloges humoristiques, mais sincères et sensés, à ceux qui ont pris en main la réforme scolaire et qui veulent donner aux exercices physiques une grande part dans l'éducation.

— (13 mars). Intéressant article du même écrivain sur le contre-amiral Pallu de la Barrière et son livre *les Gens de mer*.

— *Gazette de France* (19 février). Le septième article de M. Clovis V. sur les questions universitaires, où il trace à grands traits et sans trop de parti pris une physiologie des professeurs de lycée.

— *Gil Blas* (6 mars). Une critique assez fine intitulée par M. Paul Ginisty *les Pastels de M. Paul Bourget*.

(8 mars). *Monaco, capitale de l'Europe*, où M. Paul Arène expose, avec une raillerie douce et non dénuée de sympathie, le rêve d'un certain capitaine Alberto Rovere qui voudrait faire du provençal la langue universelle, et de Monaco le siège de l'école normale où se formeraient les futurs professeurs de cet idiome commun.

Depuis le 18 mars, le *Gil Blas* publie chaque lundi une nouvelle comme sait en imaginer et en écrire notre ami et collaborateur Jean Richepin.

— *Journal de la santé* (17 mars). Un article du Dr E. Monin, sur *la Crampe des écrivains.*

— *La Loi* (22 février). Une étude de M. Julien Bregeault intitulée : *la Loi sur la presse devant le Sénat.*

— *Le Temps* (26 février). Un article remarquable de M. Henry Michel sur le livre de M. Manouvrier : *l'Éducation de la bourgeoisie dans la République.* L'ouvrage n'est déjà plus une nouveauté, mais les questions qu'il traite et les réformes qu'il suggère ne cesseront pas de longtemps d'avoir l'intérêt de l'actualité.

— Enfin le roman et la préface de M. Quesnay de Beaurepaire, *alias* Jules de Glouvet, *alias* Lucie Herpin, ont donné lieu à quantité d'articles divers de ton et d'opinion, parmi lesquels nous citons, un peu au hasard, ceux de M. Félicien Champsaur dans *l'Événement* du 10 février; de M. Georges Montorgueil (*le Faux nez de Lucie Herpin*) dans le *Paris* du 13; de M. Henry Bauer, fulminant contre M. de Beaurepaire et contre l'Académie, dans *l'Écho de Paris* du 18, et de M. Louis de Gramont (*Idéalisme et Réalisme*), dans *l'Intransigeant* du 5 mars; pour être écrit dans un journal où la littérature cède le pas aux polémiques politiques les plus violentes, ce dernier article ne nous semble pas le moins raisonnable, il s'en faut.

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous signalons aux bibliographes, dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* de mars (Leipzig, Otto Harrassowitz, éditeur), une liste des incunables imprimés à Cologne et conservés dans la bibliothèque grand-ducale de Darmstadt, par le docteur R. Busch.

— Dans la revue de M. Paul Lindau *Nord und Süd* (mars), M. H. Zschalig, de Dresde, consacre quelques pages aux femmes poètes de notre vieille littérature française, telles Marie de France, Christine de Pisan, Louise Labé, Catherine Desroches. Quelques lais ou élégies, dont le choix est heureux et la traduction fort bien réussie, ajoutent de l'agrément à son travail.

— A propos de la récente publication, à Berlin et à Londres, de l'ouvrage intitulé *Reproductions of original drawings by Rembrandt Harmensz van Ryn, edited by F. Lippmann, with the assistance of W. Bode, Sidney Calvin, F. Seymour Haden and J. F. Heseltine,* la revue artistique du professeur docteur Carl von Lützow, *Zeitschrift für bildende Kunst* (21 février) publie quelques pages de M. A. Bredius sur les dessins de Rembrandt (*Die Handzeichnungen Rembrandt*), avec quelques reproductions bien choisies et bien venues.

Angleterre. — Nous lisons dans *the Academy* (23 février) : Le *Livre* pour février s'ouvre sur une proposition de M. Uzanne pour la fondation d'une Société de « Bibliophiles contemporains, » dont le but est de publier et de comparer des travaux et des recherches bibliographiques. Il y a toujours quelque difficulté à mettre en opération des sociétés internationales; mais il n'existe pas de raison, à première vue, pour que celle-ci ne soit pas un succès. Deux autres articles viennent ensuite dans la première partie. L'un est une étude, avec un bon portrait, d'Eugène Renduel, l'éditeur des romantiques de la première heure, avec les notices de quelques livres imprimés

Suivant le rituel
De Renduel,

comme le chante un aimable barde. L'autre discute et cite une partie de la correspondance de Casanova avec le prince de Ligne. Nous avouons que l'attention accordée à Mme Seingalt par quelques personnes nous paraît un peu excessive; mais il en peut sembler autrement à d'autres.

— A noter dans *the Art Magazine* (Cassell) de février, outre la continuation des articles descriptifs de miss L. C. Higgin sur la pittoresque île d'Arran, avec dessins appropriés, la troisième partie de la revue des portraits de Dante Gabriel Rossetti, par son frère William M. Rossetti, avec un dessin de lui le représentant à l'âge de vingt-deux ans, et un fac-similé d'un très beau crayon pris après sa mort par Frederick J. Shield. Le même journal publie depuis janvier, une étude sur le journalisme illustré en Angleterre, plein de renseignements curieux et de reproductions d'illustrations intéressantes par des dessinateurs du temps passé comme Leech et Rowlandson.

The Bookworm de mars insère quelques pages recommandables, bien que ne donnant rien de nouveau sur les Elzevirs et leurs bibliographes, si-



gnées *Bookhunter*. Nous signalons en outre une notice sur un éditeur célèbre à Londres au siècle dernier, John Newbery, et nous reproduisons ce quatrain macaronique que le *Bookworm* offre comme légende *d'ex-libris :*

Qui ce libre (*sic*) volera,
Pro suis criminibus,
Au gibet il dansera,
Pedibus pendentibus.

— Dans le numéro de mars de *the Fortnightly Review*, Mme Blaze de Bury, — dont l'imprimeur estropie le nom à la fin de l'article en Blaye de Bury, — donne une longue, diffuse et très extraordinaire étude sur ce qu'il lui plaît d'appeler *the Decadence of French Thought*, « La Décadence de la pensée française. » Si Mme Blaze de Bury connaissait la pensée française, qu'elle prend pour sujet de ses attaques et de ses reproches, elle n'aurait pas eu celle d'envoyer pareille élucubration à une *Revue* de Londres, car rien n'est moins français que cette pensée là.

— Mr. Garnet Smith consacre, dans *the Gentleman's Magazine* de mars, quelques pages intéressantes et émues, mais quelque peu sentimentales et d'un ton légèrement suranné, à Gérard de Nerval. A lire aussi dans ce numéro une étude sur le Saint-Graal *(the Holy Grail)*, par le révérend Henry Stuart Fayan, à propos du livre que nous avons annoncé de M. Alfred Nutt: *Studies on the Legend of the Holy Grail, with especial reference to the Hypothesis of its Celtic origin.*

— Un travail du professeur John Ferguson sur les frères Foulis et les origines de l'imprimerie à Glasgow, un article de Mr. Richard Copley Christie où, sous le titre de *A Dynasty of Librarians*, il passe en revue les Bignon qui, depuis Jérôme jusqu'à Jean-Frédéric (1642-1783) eurent la garde de la *librairie* ou bibliothèque du roi de France, devenue notre bibliothèque nationale; la mise en lumière par Mr. E. Gordon Duff d'un imprimeur anglais du xve siècle, inconnu jusqu'à ce jour et qui ne serait autre que J. Huvin, imprimeur à Rouen dès 1490; la suite des études signées Theophrastus junior sur les bibliothécaires, celle-ci ayant pour sujet spécial *the Theoretical Librarian*, — sans compter d'autres articles moins importants ou d'un intérêt moins général, — constituent le numéro de mars du nouvel organe de « the Library Association of the United Kingdom », *the Library*. Il est inutile d'insister sur la valeur de cette publication (London, Elliot Stock; un numéro: eight pence, 80 centimes).

— *The Saturday Review* (2 mars) compare curieusement les ventes d'art à l'hôtel Drouot avec celles qu'exécutent les auctioneers anglais, tels que les Christie, les Sotheby, les Puttick, etc. Il y a là des traits pris sur le vif et des informations dont tous ont besoin. La conclusion est que l'hôtel Drouot est un lieu merveilleux en son genre, mais que les Anglais peuvent d'autant mieux se contenter de ce qu'ils ont qu'ils le payent moins cher.

Mr. William Roberts, dans *Wit and Wisdom* (9 mars), consacre une demi-colonne à la nouvelle société des *Bibliophiles contemporains* que fonde notre rédacteur en chef, M. Uzanne. Mr. William Roberts aime trop les livres pour n'être pas partisan du projet. Il pense seulement que les frais exigés des membres seront trop élevés, et il regrette que la Société ne soit pas ouverte à toutes les bonnes volontés et à toutes les bourses. Voilà qui « part d'un bon naturel », comme dit La Fontaine, « mais, ajouterons-nous avec le fabuliste, quittez ce souci », ce n'est pas une société populaire que M. Uzanne désire créer.

A ce propos, nous lisons dans l'*Écho de Paris:*

« Notre confrère Octave Uzanne, qui préside depuis longtemps aux destinées de la revue *le Livre*, vient de publier un projet de formation de Société d'amateurs de belles-lettres et de beaux livres qui fera parler d'elle dans le monde des curieux et des délicats.

« Cette Société prendra le nom de « Bibliophiles contemporains ».

« Les statuts et règlements projetés sont fort ingénieusement conçus et présentés, et toute l'aristocratie des lettres et des arts a déjà répondu à l'appel de M. Octave Uzanne.

« La réussite de la nouvelle Société est d'ores et déjà assurée, et comme le nombre des sociétaires ne pourra pas dépasser deux cents, il est probable que les places vacantes seront aussi enviées et aussi ambitionnées qu'un fauteuil à l'Institut ».

États-Unis. — Le grand journal de New York consacré à l'art du livre, *the American Bookmaker*, a publié, dans son numéro de février, tout un supplément rendant compte des cérémonies, fêtes et réjouissances auxquelles a donné lieu le

cent quatre-vingt-troisième anniversaire de la naissance de Franklin (17 janvier). Les typos d'Amérique, les *Typothetæ*, comme ils s'intitulent savamment, s'y sont montrés d'enthousiastes et dignes descendants de leur grand ancêtre.

— Le *Harper's Magazine* de mars fait l'honneur de son numéro à l'Institut de France. Mr. Théodore Child a écrit sur ce sujet une étude assez complète et propre à dissiper chez nos voisins de l'autre côté de l'Atlantique un certain nombre de préjugés et de *misconceptions*. L'article est illustré de nombreux dessins, à la fois réalistes et humoristiques, dus à M. Alexis Lemaistre et gravés par MM. Deis, Hellawell, Lewis, Heard, Varley, Lindsay, Wolf et Tinkey.

— *The Nation*, dans son numéro du 21 février, nous apprend que Montesquieu en France, de même qu'Adam Smith en Angleterre, n'appartient pas à la classe des écrivains, mais plutôt à celle des philosophes ou des hommes d'État. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans de telles bévues, c'est qu'elles sont gratuites. Qui s'est jamais avisé de demander à *the Nation*, de New York, son opinion sur Montesquieu ?

— Le nouveau périodique publié à Philadelphie sous le titre de *Poet-Lore* consacre, dans ses deux premiers numéros, une étude bibliographique à la polémique récente entre les tenants de Bacon et ceux de Shakespeare (*Recent Bacon-Shakespeare Literature*, par W. H. Wyman). On ne saurait dire si cette liste raisonnée est complète; mais elle est, au moins, copieuse, et doit être consultée par tous ceux qui veulent étudier de près cette étrange querelle littéraire.





FRANCE

— M. Jules Allard, père d'un jeune écrivain distingué, M. Léon Allard, et de Mme Alphonse Daudet, vient de mourir à l'âge de soixante-seize ans (mars).

M. Allard, qui avait occupé une grande situation industrielle, avait publié, en collaboration avec Mme Allard, plusieurs études littéraires, notamment un volume de poésies intitulé : *les Marges de la vie.*

— M. Anquez, inspecteur général de l'Université, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans (fin février).

M. Anquez avait, pendant de longues années, été professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.

— Nous apprenons la mort (février) de M. Ludovic Carrau, professeur adjoint de philosophie et directeur d'études à la Faculté des lettres de Paris. Quoique jeune encore, M. Carrau s'était fait connaître par des travaux distingués sur la *Morale utilitaire* et sur la *Philosophie anglaise.* Plusieurs fois lauréat de l'Institut, il avait posé, l'an dernier, sa candidature à l'Académie des sciences morales et politiques, où sa place était marquée.

Parmi ses principaux travaux nous citerons :

Exposition critique de la doctrine des passions dans Descartes, Malebranche et Spinoza, 1870;

La Morale utilitaire, exposition et critique des doctrines qui fondent la morale sur l'idée du bonheur, 1875 (ouvrage couronné par l'Académie française et l'Académie des sciences morales et politiques);

Étude sur la théorie de l'évolution au point de vue psychologique, religieux et moral, 1879;

La Conscience psychologique et morale dans l'individu et dans l'histoire, 1888;

Les Preuves de l'immortalité de l'âme dans le Phédon, 1888 ;

La Philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours, 1888;

De l'Éducation, précis de morale pratique, 1889;

Il avait traduit les deux ouvrages de Flint sur la philosophie de l'histoire en France et en Allemagne.

Il avait donné des études remarquées à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue philosophique*, à la *Revue bleue*, et des éditions classiques de plusieurs œuvres d'Aristote, de Platon, de Sénèque et de Descartes.

— On annonce la mort d'un dessinateur de talent, Horace Castelli, qui avait collaboré à plusieurs journaux illustrés (mars).

— On annonce la mort, à l'âge de quarante-deux ans, de M. Aimé Dollfus, de Mulhouse, qui, après avoir longtemps été secrétaire d'Émile de Girardin, a publié plusieurs romans à succès, notamment le *Vieux Roi* (mars).

— Nous apprenons la mort de M. Jean-Baptiste Gaume, doyen des éditeurs français et un des derniers médaillés de Sainte-Hélène, qui a succombé à Paris, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans (10 mars.)

M. Gaume avait fait les campagnes d'Allemagne et de Russie sous le premier empire et avait assisté à la bataille de Leipzig. Il était le frère de Mgr Gaume, protonotaire apostolique, mort il y a dix ans.

— M. Lerambert, inspecteur général honoraire de l'Université, maître de conférences d'anglais à l'École normale, professeur à l'École des ponts et chaussées et à l'École du génie maritime, examinateur d'admission à l'École navale, est mort à l'âge de soixante-dix ans.

— M. le Dr Antoine-Léon Legouest, ancien président du conseil de santé des armées, membre et ancien président de l'Académie de médecine, commandeur de la Légion d'honneur, vient de mourir à Paris (mars).

M. Legouest, né à Metz en 1820, laisse un grand nombre d'ouvrages spéciaux très estimés, notamment le *Service de santé des armées américaines* pendant la guerre des États-Unis.

— Nous apprenons la mort, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, de M. Emile Loubens, doyen des chefs d'institution du département de la Seine, chevalier de la Légion d'honneur, et officier de l'instruction publique (mars).

M. Loubens, qui avait dirigé pendant plus de quarante ans une des principales institutions de Paris, était l'auteur de plusieurs ouvrages concernant l'enseignement.

— On annonce la mort de M. Charles Martins, membre de l'Institut, ancien professeur au Collège de France. M. Martins, qui fut autrefois directeur du jardin botanique de Montpellier, fit avec M. Bravet la fameuse ascension du mont Blanc (mars).

— M. Gustave Naquet, ancien rédacteur en chef du *Peuple*, de Marseille, et, en dernier lieu, du *Petit Dauphinois*, de Grenoble, vient de mourir à Marseille.

M. Naquet avait été en 1848, attaché au secrétariat du gouvernement provisoire et exilé en 1849. De retour en France, après l'amnistie, il combattit le régime impérial dans différents journaux. Le 7 janvier 1871 il fut nommé préfet de la Corse; mais il ne resta qu'un mois à ce poste. Rentré dans le journalisme, il fonda successivement le *Peuple* à Marseille, la *Tribune* à Bordeaux, et collabora, à partir de 1877, au *Ralliement* et à divers journaux de province.

— M. P.-V. Nice, conseiller général du canton de Craonne, administrateur-gérant du *Courrier de l'Aisne*, est mort à Pommiers (15 février).

C'était un agriculteur distingué.

— M. Jules Ozenne, qui fut longtemps secrétaire général du ministère du commerce, puis ministre pendant quelques semaines, après la chute du cabinet du Seize-Mai, est mort à Torcy (Seine-et-Marne), à l'âge de soixante-dix-neuf ans (2 mars).

Il avait été promu au grade de grand officier de la Légion d'honneur en 1873, pour ses travaux sur les traités de commerce et les négociations à l'étranger dont il avait été chargé par M. Thiers.

— M. Gabriel Salvador, colonel d'artillerie en retraite, commandeur de la Légion d'honneur, est décédé à Paris, le 21 février, à l'âge de soixante-dix sept ans.

Gabriel Salvador fut à la fois un officier de mérite et un lettré distingué. Auteur de travaux techniques estimés sur l'art militaire, il rentra dans la vie privée au moment où le grade de général de brigade allait récompenser ses brillants services et se retira dans sa terre de la Commanderie, près de Ballan (Indre-et-Loire), où il se consacra désormais aux lettres et à l'agriculture. Il publia un ouvrage étendu et remarquable sur la vie et les œuvres de son oncle, Joseph Salvador, auteur de *Paris, Rome et Jérusalem*.

— M. Edmond Scherer, sénateur, est mort à l'âge de soixante-quatorze ans (15 mars).

Il laisse une œuvre considérable; ses travaux théologiques et littéraires lui survivront.

Elève de la faculté protestante de Strasbourg, puis professeur de théologie à Genève, il débuta par une orthodoxie calviniste dont la rigidité jeta quelque trouble parmi ses coreligionnaires.

Cette époque de sa vie se résuma dans un gros volume de *Mélanges*. La théologie l'absorbait encore quand il rédigea avec M. Colani la *Revue de Strasbourg*.

Puis, quittant les universités et les chapelles, il entra dans la vie parisienne, et l'intraitable calviniste, en face de ce heurt d'idées et de passions, se prononça définitivement pour le libre examen, et contribua à entraîner l'Eglise protestante dans les voies nouvelles où quelques-uns de ses pasteurs se sont hardiment engagés.

C'est alors que M. Scherer participa avec M. Nefftzer à la fondation du *Temps*.

Politique intérieure et extérieure, critique littéraire, il aborda tous les sujets avec une abondance et une érudition dont la grâce fluide de son style tempérait parfois l'austérité.

En 1871, les électeurs de Seine-et-Oise l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, où il fit partie du centre gauche. Les *Lettres de Versailles*, qu'il adressa au *Temps*, sont des plus remarquables. Elles valaient les plus éloquents discours, que la faiblesse de son organe lui interdisait d'apporter à la tribune.

Elu sénateur inamovible, M. Scherer demeura fidèle à ses doctrines libérales et modérées. Mais il consacra la meilleure part de son talent aux lettres et à la philosophie.

— On annonce la mort (mars) du capitaine de frégate Louis du Temple, qui servit à l'armée de la Loire comme général de brigade. Il a publié plusieurs ouvrages techniques estimés. C'était le frère du fougueux député royaliste de l'Assemblée de 1871, et on l'a souvent confondu avec lui, bien qu'il professât des opinions politiques diamétralement opposées.

— On annonce la mort (mars) de M. Vast, le romancier dont la collaboration avec M. Ricouard, mort lui aussi, eut, il y a quelques années, une vogue populaire. Il était né en 1850. Les principaux romans dus à sa collaboration avec M. Ricouard, sont : la *Vieille Garde*, le *Tripot*, la *Jeune Garde*, le *Général* etc. Au théâtre, il avait donné, toujours avec M. Ricouard : la *Croix de l'alcade*, le *Parisien*, les *Cerises*, la *Rue Bouleau*, etc. M. Vast était, depuis près d'un an, à la Ville-Évrard.

— Nous apprenons du Caire la mort d'un Français qui remplissait en Égypte une fonction importante, S. Exc. Victor Vidal-Pacha, chevalier de la Légion d'honneur. Il était directeur de l'École de droit du Caire.

Il est décédé à l'âge de cinquante-six ans (février).





Allemagne. — Nous avons appris la mort du Dr von Holtzendorff, professeur de droit, en réputation à Berlin (février).

— De Cassel, (mars) on annonce la mort de M. F. Muller, directeur de l'Académie de peinture de cette ville, peintre d'histoire et critique d'art fort apprécié.

Le professeur Muller était âgé de quatre-vingt-sept ans.

Angleterre. — *L'Athenœum* annonce la mort, en date du 24 février, de Mr. Philip Henry Delamotte, professeur de dessin au King's College de Londres et très connu comme artiste et écrivain d'art. M. Delamotte était âgé de soixante-huit ans.

— Un généalogiste écossais de grand savoir, Mr. Thomas H. Cockburn Hood, est mort le 16 janvier à Édimbourg, à l'âge de soixante-neuf ans.

— Nous apprenons la mort (fin février) d'un érudit irlandais, le Dr Thomas Maguire, professeur de philosophie et de morale à Trinity College, Dublin, et connu par son attachement aux doctrines platoniciennes.

— Miss Mary Whately, dont le père fut archevêque de Dublin, vient de mourir (mars) en Égypte à l'âge de 64 ans. On a d'elle *Ragged Life in Egypt*, et plusieurs autres ouvrages.

Belgique. — Une dépêche de Mons (9 mars) annonce la mort à l'âge de soixante-douze ans, de M. Antoine Clesse, le célèbre chansonnier populaire belge.

En 1848, dans une lettre adressée à Antoine Clesse, Béranger le saluait : « Vous voilà, selon moi, parvenu au premier rang des chansonniers de notre époque. »

— On annonce la mort du jeune poète et critique Max Walter. Il n'avait pas vingt-neuf ans (6 mars).

Bohême. — Le docteur Isidore Sojka, un des professeurs les plus distingués de la Faculté de médecine de Prague, s'est brûlé la cervelle dans un accès de mélancolie (février). Il n'avait que trente-huit ans. M. Sojka avait fondé un musée bactériologique à Prague. L'année dernière il avait dû, par suite d'une grande surexcitation nerveuse, suspendre ses cours.

Colombie — Nous apprenons la mort de M. Eliséo Garcia, attaché à la légation de Colombie, membre de la Société de Géographie de Paris, qui a succombé le 18 février, dans sa vingt-huitième année.

États-Unis. — On annonce la mort (février) de Miss Susan Cobbett, la fille du célèbre William Cobbett. On a d'elle une traduction d'un ouvrage allemand et un traité sur les verbes français. Elle avait quatre-vingt-un ans.

— On annonce de Chicago la mort (23 février) du Révérend Albert Zabriskie Gray, qui laisse, outre des écrits théologiques, un ouvrage descriptif sur la Palestine et *Mexico as It is*. Il avait quarante-neuf ans.

— Mr. Justin Jones, éditeur, libraire et, sous le nom de Harry Hazel, écrivain non sans mérite, est mort le 23 février à Cromwell, Connecticut. Il était âgé de soixante-quatorze ans.

— Un brillant journaliste américain, Mr. Philip H. Welch, vient de mourir à Brooklyn (25 février). Il était né en 1849.

Italie — On annonce la mort de Cesare Guasti, directeur des archives de la Toscane, éditeur des lettres du Tasse, et auteur de différentes monographies entre autres, de *Le Commissioni di Rinaldo degli Albizzi* (février).

Russie. — Un savant russe, M. Michel Smirnoff, à peine âgé de quarante et un ans, est mort à Odessa (fin février).

Il s'occupait de travaux d'histoire naturelle, de géologie, de botanique, d'archéologie et d'anthropologie. Il fit des fouilles en Suanétie et publia, dans la *Revue anthropologique*, des articles sur les peuplades du Caucase et sur les tombes préhistoriques de cette contrée.

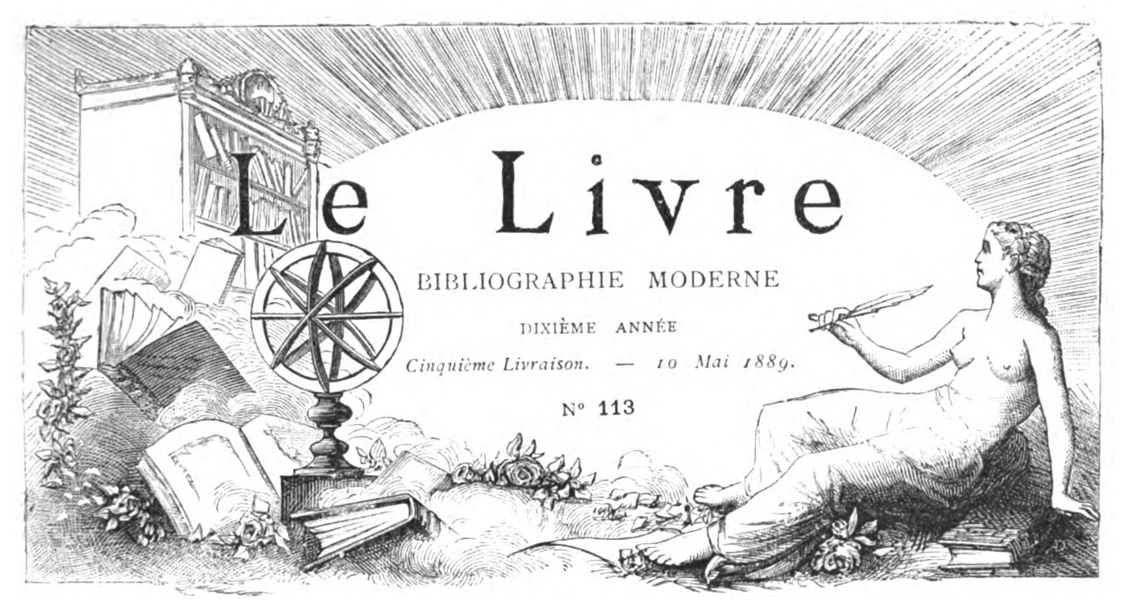
Le Musée préhistorique de Paris possède plusieurs crânes curieux offerts par M. Smirnoff au docteur Broca.

— Nous apprenons la mort, à Paris (6 mars), du colonel Sokoloff.

Littérateur de talent, Sokoloff fut condamné, en 1873, à un an de prison pour la publication d'un livre socialiste : *les Réfractaires*. Interné dans le gouvernement d'Astrakan, il parvint à s'échapper et se rendit en Suisse, puis en Angleterre, et enfin ici, où il habitait depuis plusieurs années.

Le colonel Sokoloff était l'auteur de divers ouvrages scientifiques de valeur.

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Documents bibliographiques, etc.

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

La Main gauche, par GUY DE MAUPASSANT. Paris, Paul Ollendorff, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Jamais Guy de Maupassant ne se sera affirmé plus maître de sa forme, de son observation, de son talent, que dans le beau recueil appelé *la Main gauche*. Le volume, en effet, débute par une nouvelle arabe de près de cent pages, *Allouma*, qui restera le type le plus exact de la fille du Désert, telle que l'a vue l'auteur, telle qu'il l'a saisie dans sa chair, dans son animalité, dans ses fauves et brutales amours. La manière dont Allouma arrive chez le colon et devient sa maîtresse, l'histoire de ses fuites et de ses retours avec ses vêtements en lambeaux, le drame simple de son suprême départ avec un berger de sa race, sont condensés avec un art inimitable dans ce récit net, précis, savoureux, qui laisse à l'esprit, presque aux narines, l'arome subtil et pénétrant de la fille arabe, la passionnée femelle des sables.

Si Allouma séduit par son exotisme, en même temps que par sa pénétration du caractère féminin, les autres nouvelles empoignent par un charme différent, une note toujours saisissante, curieusement frappée, marquant d'un timbre magistral l'analyse d'une âme, d'un esprit, d'un cœur, d'un corps d'homme ou de femme. Dix nouvelles complètent le volume, toutes dix remarquables à des points de vue divers, toutes dix venant éveiller en nous, au plus profond de l'être, un écho prolongé. Parmi elles nous citerons *Hautot père et fils*, d'une grandiose simplicité, une puissante émanation de vie non compliquée; *Boitelle, l'Ordonnance, le Lapin;* puis des analyses féminines, *Un soir, les Épingles, Duhoux, le Rendez-vous*. Mais, parmi ces dix, la plus remuante, celle qui secoue le plus farouchement le lecteur, c'est *le Port*; il est impossible de la lire sans une émotion terrible, avec l'effroi de l'inceste au fond du cœur.

Madame de la Seyne, par MAURICE JOUANNIN. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Maurice Jouannin est, en littérature, un élégant et un délicat; il y a plaisir à voir se dé-

velopper, sous sa plume distinguée, cette intéressante étude de femme qu'il intitule simplement *Madame de la Seyne*, et dont la psychologie est fouillée avec le double raffinement d'un lettré, d'un penseur. Le caractère de l'héroïne, très spécial, attache immédiatement; il faut absolument prendre parti pour elle ou contre elle, et même si ses idées particulières sur l'amour, sur le mariage, ne cadrent pas avec nos idées d'hommes, nous sommes cependant singulièrement attirés par sa beauté, par sa forme sensuelle, par ce bel éclat de fleur luxuriante, destinée fatalement à être cueillie par un amant. Nous étudions avec curiosité ses luttes, ses résistances contre sa propre chair; mais il entre dans notre curiosité quelque chose de l'espoir féroce de ce fameux Anglais suivant un dompteur avec acharnement, partout où il allait, pour le voir dévoré par son lion. La chute désirée de Valentine de la Seyne nous satisfait dans notre bestialité de mâles.

C'est du reste la splendide Valentine qui domine le livre, l'emplit de sa séduction, de son irrésistible chair, effaçant autour d'elle tous les autres comparses, artistement peints par l'écrivain. Son curé de campagne est une belle figure qui contraste heureusement avec le colonel Astier, un amusant type de grognard, le papa Thuille, le soudard Téranneau, d'autres encore, joliment dessinés en silhouettes d'un relief très net. Ce serait dans la peinture des personnages, ou plutôt des caractères de l'amoureux, Antoine Miral, et de Camille Astier que nous trouverions quelques critiques à formuler; peut-être, à notre sens, y a-t-il un peu d'exagération, de trop noirci dans leurs défauts, la faiblesse de l'homme, l'aigreur continue de la femme; mais ce sont là matières discutables, des endroits sans doute volontairement soulignés par le romancier pour mieux accentuer ses effets, donner plus de ressort au drame, et nous ne saurions le lui reprocher. Certainement *Madame de la Seyne* est la meilleure œuvre de Maurice Jouannin; écrite en un joli style, avec une sincère préoccupation de littérature et de psychologie, elle a droit au succès et elle l'obtiendra.

Un Caractère, par Léon Hennique. Paris, Tresse et Stock, 1889, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Livre étrange, quelque peu troublant, le nouveau roman de Léon Hennique : *un Caractère* apporte dans la littérature contemporaine une notation particulière, et mêle au récit détaillé d'une existence humaine les phénomènes curieux du spiritisme. C'est une œuvre d'art, d'un art raffiné, subtil, ciselée jusqu'à l'outrance, autant en raison de sa forme, de l'âpre travail de son style, que par le fouillé des caractères, que par l'exactitude des reconstitutions historiques. Il y a là, dans le mélange hardi de l'évocation du passé avec l'évocation de ce qui sera peut-être l'avenir, la révélation du monde invisible, une recherche d'art peu ordinaire, bien faite pour intéresser les lettrés, émouvoir les penseurs, attirer enfin l'attention sur une œuvre consciencieuse, profondément burinée et marchant sans écarts, sans faiblesses, dans le même sens, de la première à la dernière ligne.

Plus d'un grand écrivain a été séduit ou impressionné par l'invisible, par le surnaturel; Balzac trahit cette inquiétude dans *Louis Lambert*, plus vivement encore dans l'étude intitulée *Séraphita;* Théophile Gautier la révèle dans *Spirite*, *Avatar, le Chevalier double.* A cette époque, Swedenborg attirait les esprits cultivés; de nos jours le spiritisme a la même influence, et c'est sous l'envoûtement progressif de cette idée que Léon Hennique a écrit *un Caractère*, livre de pur lettré, de curieux chercheur de choses neuves. Nous n'entrerons pas dans l'analyse de ce roman plein de talent, d'un attrait tout à fait bizarre; nous pouvons pourtant, en dehors des idées spirites, signaler l'émouvant passage où le marquis Agénor de Cluzes voit sa petite-fille Laure et croit retrouver en elle Thérèse, la femme qu'il a perdue, et dont l'*esprit* le hante; toute la partie du livre consacrée à la vie de la fillette chez son grand-père est adorable et d'une vibrante humanité. A côté de la partie romanesque, des intéressantes recherches d'histoire, d'archéologie, l'écrivain a fait œuvre de philosophe; son livre séduira par son amalgame de mystère et de réalité.

A la Côte, par Franz Jourdain. Paris, Librairie moderne, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà certes un livre qui n'est pas banal et qui se lance dans la mêlée littéraire avec une certaine allure crâne et dégagée faisant plaisir à voir, à constater. Il s'en dégage un courant d'électricité irrésistible, à secouer les plus rétifs et les plus blasés, à communiquer aux plus inertes ce frisson de vie dont il déborde et qui bouillonne dans ces pages chaudes, vibrantes. Parfois paradoxal, mais paradoxal dans le bon sens du mot, dans sa signification conquérante de marche en avant, de progrès, de guerre aux abus, aux préjugés, aux chaînes lourdes de la société, il est, avant tout, plein de mouvement et de vraie humanité. Dans *A la Côte*, comme dans ses précédents

ouvrages, l'auteur, Frantz Jourdain, nous prouve à quel degré il possède ce don, l'émotion; peu savent peindre mieux que lui les intimités de la famille, les joies ou les douleurs du père, de la mère; il adore les enfants et sait en parler, non pas seulement en artiste, en coloriste fin et adroit, mais surtout en papa. Il nous touche, parce qu'il est ému lui-même, parce que son cœnr bat en même temps que le nôtre, que les frissons dont il nous emplit, il les subit lui-même, en sensitif, en nerveux, en convaincu passionné. Les histoires qu'il nous raconte ne sont pas des créations imaginaires, des arrangements; ce sont des choses vues, senties, souffertes, et il est impossible de se tromper, à l'accent de vérité, au cri de détresse ou de plaisir qui jaillit, ardent, bouleversant, de chacune de ces études de vie si âpre, si profonde. C'est un attendri sincère qui prend un douloureux plaisir à ramasser les misérables, les humbles, comme on ramasse des fleurs demi-fanées, écrasées par un pied brutal ou indifférent; il panse leurs plaies, met à nu les blessures de leur âme et les baigne doucement d'une larme, les enveloppe d'un mot de tendresse, d'une page pénétrante et calmante.

La plus importante des nouvelles, presque un petit roman, *A la Côte*, ouvre le volume et le baptise; c'est une aventure tragique, terrible, dont on ne garde cependant, grâce au talent de l'écrivain, qu'une sensation de mélancolie douce; nous lui laisserons tout son charme, toute sa fleur, en ne la détaillant pas. Mais tant de choses sont à citer dans ce livre exquis, qu'il devient difficile de faire un choix, de signaler au lecteur *les Trois robes blanches*, d'une note si parfaite, plutôt que la brillante satire *les Bottes*, le curieux récit du siège *le Pâté d'éléphant*, ou ces pages bruissantes de précieux souvenirs sur *Goncourt*, *Regnault*, *Alphonse Daudet*, *Marcel Deprez*, sans compter l'étude absolument de premier ordre, *Ouvriers du bâtiment*, qui termine le recueil. C'est là un beau livre, un bon livre, émouvant, batailleur, surtout vivant, que personne ne saurait laisser passer sans le feuilleter longuement et sans en goûter le charme intense.

La Fiancée, par PONSON-GERVAL. Paris, Victor Havard, 1889. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur du roman *une Divorcée*, œuvre qui ne manquait pas de certaines qualités de couleur et d'émotion, vient de publier sous ce titre : *la Fiancée*, un livre qui ne nous paraît tenir aucune des promesses faites par le précédent volume. L'observation, le style et jusqu'à la fabulation, tout est d'une banalité, d'une faiblesse que l'on ne peut s'empêcher de constater et de regretter; nous croyons que ce nouveau roman est une erreur de l'auteur et qu'il s'empressera de la réparer par quelque livre mieux écrit, mieux étudié et mieux pensé, sinon nous n'aurions même pas parlé de *la Fiancée*.

Justice, par HECTOR MALOT. Paris, G. Charpentier et C[ie], 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Justice n'est pas purement un roman, c'est en même temps une étude philosophique et sociale, très heureusement conduite, fouillée avec une science incontestable dans ses moindres détails. Sa grande originalité, ce qui lui donne une physionomie spéciale parmi les études du même ordre qui peuvent avoir été faites, c'est d'être arrivé, avec une implacable logique des faits et des choses, à faire condamner et punir le criminel pour un crime dont il est innocent, c'est d'avoir trouvé ce raffinement épouvantable dans le châtiment, une juste punition dans une injustice.

Tous ceux qui se sont indignés, dans *Conscience*, de l'impunité du coupable et ont plaint l'innocent, condamné à sa place, trouveront dans *Justice* une réelle satisfaction, en voyant le criminel, soumis à la même torture, avec d'épouvantables complications, se débattre vainement au milieu de l'enlacement terrible des preuves. Il y a comme une véritable *justice* à le sentir dans la même position que sa victime, ne pouvant rien établir de solide pour sa défense, tout lui faisant successivement défaut, même les arguments sur lesquels il était tout à fait en droit de compter. C'est avec un intérêt palpitant que l'on suit les détails de ce drame, qui marche droit au but, d'une foudroyante rapidité, sans jamais dévier de son chemin, accumulant peu à peu les mille choses infinies qui, réunies, finiront par écraser le docteur Saniel et le jeter impitoyablement à la mort. Autrefois, après avoir assassiné l'homme d'affaires Caffié pour lui voler 35,000 francs, et M[me] Dammanville pour faire disparaître l'unique témoin de son crime, le docteur Saniel avait laissé condamner à sa place l'innocent Florentin Cormier et avait pu croire étouffer à jamais le remords, rire de la *conscience*; aujourd'hui, dénoncé par Florentin, écrasé par les apparences, il est condamné à mort, comme ayant empoisonné, pour hériter d'eux, ses deux beaux-fils, qui, réellement, sont morts de mort naturelle : c'est la *justice* qui accomplit son œuvre de réparation. Il y a là un drame des plus saisissants, assurant le succès de ce nouveau et curieux roman d'Hector Malot.

La Gosse, par Olivier Marthini. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Œuvre d'un débutant dans les lettres, *la Gosse* est une étude des bas-fonds sociaux d'un poignant et étrange intérêt. On ne peut se défendre d'une sorte de pitié attendrie en lisant ces pages, où s'étale la vie d'un malheureux être, plus réellement voué à une implacable fatalité qu'au vice proprement dit. Même dans les instants où il est le plus coupable, même quand il tombe en pleine fange, même quand il arrive au crime, l'horreur qu'on éprouve pour lui est plus émue que celle qui vous frappe d'habitude en présence d'un criminel de profession. L'écrivain a fait là œuvre de philosophe, car son roman fait penser; il dépeint la plaie de telle sorte qu'on songe constamment aux moyens de la guérir; il remue violemment en nous les idées de justice et les problèmes sociaux. C'est un livre à lire et à étudier.

Le Calvaire d'une femme, par Laurent Doillet. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une action, un mouvement assez intéressants dans le livre de M. Laurent Doillet, et si le soin du style répondait à l'imagination émouvante du sujet, ce serait assurément une œuvre qui séduirait que *le Calvaire d'une femme.* Malheureusement ce n'est pas écrit. La situation est dramatique, on ne peut manquer d'être touché par la situation de cette malheureuse femme qui, violée par un misérable, est obligée de cacher sa faute et de ne pas avouer sa maternité, même à son fils, cet enfant qu'elle adore en secret, qu'elle entoure de soins, et pour lequel elle se résout à ne sembler être qu'une parente. Nous ne raconterons pas les péripéties de ce drame, qui se sauve seulement par ces péripéties, trouvant le moyen d'être attachant sans avoir aucune forme littéraire, aucun souffle d'art, aucune qualité de langue.

Quelques fous, par Harry Alis. Paris, Alphonse Lemerre, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les six curieuses études qu'Harry Alis intitule *Quelques fous* tiennent à la fois de la satire par le froid, le pénétrant mordant de leur raillerie, de la philosophie par la profondeur des pensées, et du roman par le vif ragoût littéraire qui les enveloppe. D'une sincère et réaliste humanité dans la peinture des caractères, des petits événements de la vie courante, elles atteignent cependant à l'émotion communicative dans certaines parties, où le cri de douleur du malheureux, la souffrance intense de l'humble et du déshérité, se dégagent vibrants, brisant l'espèce de vernis sceptique et pessimiste dont l'auteur s'est plu à les glacer en son ironie d'analyste. Il y a aussi dans *Terre et Mer*, entre autres, quelques unes des plus belles marines, des plus exactes observations de la mer bretonne, que nous connaissions; çà et là des coins d'appartement, des croquis de bureaux, trahissent le talent descriptif de l'écrivain.

Chacune des longues nouvelles de ce très intéressant volume se présente avec une physionomie différente, quelque chose de séduisant et de mystérieux qui fixe l'attention, irrite la pensée et fait du lecteur sa proie assurée. Nous croyons devoir signaler d'une manière toute particulière, non seulement aux vrais amis des lettres, mais à tous ceux qui lisent pour s'amuser ou s'instruire, ce livre plein de sagesse, de joyeuse humeur, de hautes qualités d'art, et que l'écrivain appelle humoristiquement *Quelques fous*, par antithèse sans doute, car son volume déborde de vérité et de bon sens.

Enfants et Mères, par Mme Alphonse Daudet. Paris, A. Lemerre, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Rien d'exquis, de distingué et de profondément ému comme les délicates études que Mme Alphonse Daudet vient de réunir en volume sous ce titre *Enfants et Mères*; c'est l'œuvre d'art dans le sens le plus absolu du mot, dans sa fine préciosité de miniature savamment peinte sur quelque luisante feuille d'ivoire, dans son charme d'aquarelle aux nuances tendres et fondues, dans sa poudre tendre de pastel aux contours douteux, aux éclats discrets faisant réfugier toute la vie au fond d'une prunelle ou sur le carmin des lèvres. C'est ainsi que Mme Alphonse Daudet a su fixer, en quelques endroits, par une observation puisée dans son cœur, par une phrase, par un mot, l'âme voltigeante de l'enfant, l'amour sans bornes de la mère. Jour par jour, heure par heure, elle a suivi le petit, depuis sa naissance, à l'heure où on lui souhaite la *bienvenue*, où l'on surveille ses *premiers pas*, où se fait peu à peu l'éclosion de son petit être intelligent, pour l'accompagner ensuite dans ses progrès, ceux de l'instruction complétant ceux de l'instinct, ceux de la nature, ceux de l'éducation; et, toujours, on devine au-dessus du nouveau-né

trébuchant, balbutiant, riant ou pleurant, l'ombre maternelle attentive, continuant de couver de son immense passion, de sa sollicitude infatigable, celui qui, plus tard, ne saura jamais assez la remercier, jamais la récompenser suffisamment de tant de soucis, d'enveloppements d'amour, d'années passées à lui insuffler la vie et la santé. Des souvenirs d'enfance, de jolis détails de vie de fillette complètent ce délicieux volume, où l'âme d'une femme s'est ouverte avec une sincérité profonde, avec des mots d'une ravissante tendresse, avec un art, qui n'est que le cri persuasif de la vérité servi par un beau talent et un style raffiné. Livre des mères, livre des jeunes filles, ce sera aussi le livre des hommes, le livre de tous ceux qui voudront de nouveau savourer ce grand amour des mères pour leurs enfants et retrouver le tendre écho de leur enfance. G. T.

Mesdemoiselles de Barberic, par le marquis de CASTELLANE. Un vol. grand in-18 jésus. Paris, Librairie moderne, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau roman de M. le marquis de Castellane est une étude critique très fouillée de la vie des jeunes Parisiennes. Le couvent, le monde, le premier amour, les premiers déboires. Tout le problème de la vie moderne est abordé dans ce volume avec une grande sûreté de touche et une parfaite connaissance des milieux étudiés. Mais ce qui est surtout affirmé et mis en lumière, c'est l'injustice des jugements du monde, et du grand monde en particulier.

Myrrha-Maria, par OSCAR MÉTÉNIER. Paris, Tresse et Stock. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'œuvre de M. Oscar Méténier appartient au genre du roman historique. Nous sommes au temps de Pierre le Grand et de Charles XII, et une des difficultés qu'a dû tout d'abord rencontrer l'auteur a été de lutter d'intérêt avec l'histoire que Voltaire a écrite du héros suédois et qui a tout l'attrait d'un roman. Il s'en est fort bien tiré. Sa Myrrha-Maria, fille de ce célèbre Patkul, si atrocement mis à mort par le roi de Suède, poursuit la vengeance de son père, et cette vengeance explique à la fois le désastre de la campagne entreprise par Charles XII contre le czar, et sa mort violente devant la forteresse de Frederickshall. Toute cette trame dramatique est fort ingénieusement ourdie. Mais ce qui distingue particulièrement le livre de M. Méténier ce sont des descriptions très exactes, très réussies, des mœurs et des pays au milieu desquels il a placé les épisodes divers de son roman, Saxe, Bohême, Russie, Ukraine, Suède. Avec de tels changements de scènes, la monotonie n'était certes pas à craindre, mais peut-être un peu de confusion. Cet écueil a été adroitement évité. En somme, une lecture fort agréable et souvent émouvante.

E. A.

Dans le mariage, par JACK LINNE. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1889. Alphonse Lemerre, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

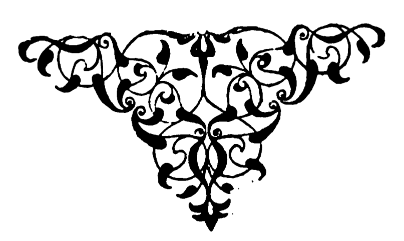
Mme de Varès a été mariée sans que l'amour fût de la partie; son mari ne satisfait pas ses tendances sentimentales; naturellement un amant se rencontre qui possède tous les mérites qu'elle n'a pas encore reconnus dans le mari. Un beau jour le mari soupçonne l'aventure. Scène, larmes, brouille, séparation. Et un autre beau jour, Mme de Varès s'aperçoit que son mari cachait au fond de son noble cœur toutes les qualités qu'elle lui reprochait de ne pas avoir. De sorte qu'elle refuse de divorcer pour épouser son amant. Lequel des deux aime-t-elle le mieux, maintenant qu'elle n'a ni l'un ni l'autre ? L'auteur eut pu faire cette curieuse étude; il a préféré s'en tenir à l'histoire, d'ailleurs intéressante, de l'adultère bourgeoise. En somme, c'est une œuvre dont le mérite est réel. PZ.

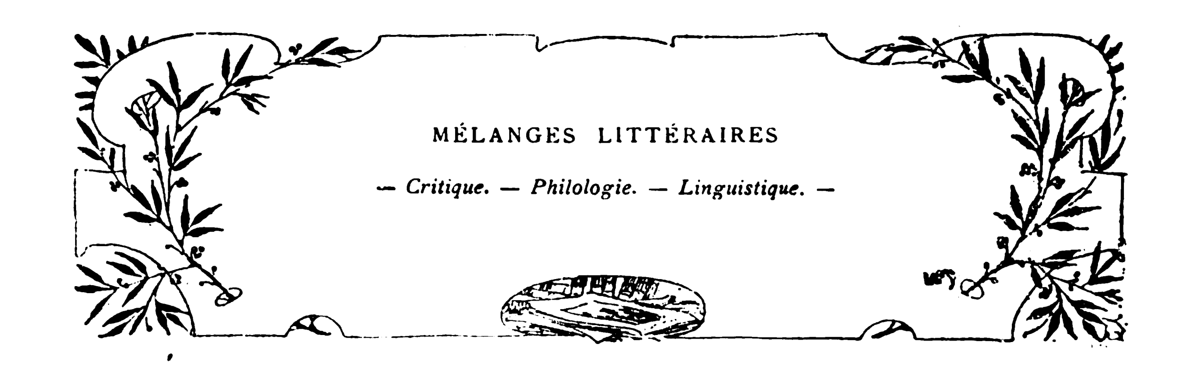
DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

La Belle, par René Maizeroy. Paris, Paul Ollendorff, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'Ignorance acquise, par Eugène Morel. Paris, Tresse et Stock, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.





Études sur la France contemporaine, par Georges Renard. Paris, 1888. Un vol. in-18. Alb. Savine, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les publications récentes consacrées à l'examen de l'état intellectuel, moral et social de la France, il convient de faire une place à part à cet ouvrage. Le titre est modeste : il représente trois études écrites sobrement et fortement par M. Georges Renard, ancien élève de l'École normale supérieure, aujourd'hui professeur à l'Université de Lausanne.

Il examine au point de sa valeur littéraire et de son importance sociale le *naturalisme;* puis il étudie les causes, la forme et la portée de l'*influence allemande;* enfin, avec une méthode claire et une complète érudition, il expose les doctrines socialistes, dont la plupart s'avisent de parler — pour les soutenir ou les combattre — sans les bien connaître, en s'arrêtant aux mots et aux formules.

Le livre de M. Georges Renard mérite l'attention de ceux qu'intéressent les grands débats littéraires et philosophiques.

Corneille et la Poétique d'Aristote, par Jules Lemaitre. Une brochure in-18 jésus. Paris, 1888. H. Lecène et Oudin, éditeurs.

C'est la critique de l'esthétique dramatique de Corneille que M. Jules Lemaître nous présente. Une note préliminaire nous avertit que ce travail est la traduction, un peu developpée par endroits, de sa thèse latine soutenue en Sorbonne pour le doctorat. Des *Préfaces* et *Examens* de Corneille et de ses discours touchant les parties du poème dramatique, les moyens de traiter la tragédie selon le vraisemblable et le nécessaire, et enfin les trois unités, rapprochés de la doctrine vraie d'Aristote, M. Jules Lemaître conclut que : 1° ce n'est pas par une inexplicable décadence de son génie que Corneille, ayant fait le *Cid*, a fait *Pertharite*, *Sophonisbe*, *Attila, Suréna;* mais c'est plutôt par le développement constant et par l'application de l'idée austère et naïve qu'il s'est toujours faite de la grandeur ; 2° si Corneille a été gêné, inquiété par Aristote, il n'est peut-être pas vrai de dire que les règles aient sérieusement entravé son génie, ni que son théâtre serait très différent s'il ne les avait pas connues ou s'il les avait méprisées. — Corneille est trop lui-même, trop clairement et partout pour qu'on ait à se demander ce qu'il eût fait en dehors de telle ou telle influence.

Pour aboutir à cette conclusion, M. Jules Lemaître analyse avec autant d'esprit que d'érudition, avec autant de modernisme dans la tournure d'esprit que de classique netteté dans le style, les œuvres du grand tragique et ses « doctes et ingénues dissertations ». D'un travail d'école qui semblerait au premier abord un peu rétrospectif et vain, M. Jules Lemaître a su composer une étude pleine d'intérêt, et même d'actualité.

Il la dédie particulièrement aux jeunes gens qui étudient en vue de la licence et de l'agrégation ; mais tous ceux qui se permettent de parler du théâtre la liront avec profit ; elle leur apprendra pas mal de choses, et leur en suggérera un grand nombre d'autres. Je ne parle, bien entendu, que de ceux qui, avant de s'improviser critiques dramatiques, ont fait des études qui les préparent à exercer honorablement et utilement ce sacerdoce littéraire.

Scènes de la vie médicale, par le Dr Jules Cyr, médecin-inspecteur adjoint à Vichy. Un vol. in-16. J.-B. Baillière et fils, éditeur, 1888, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Chose étrange ! nous avons vu, çà et là, dans des vaudevilles, des nouvelles, ces scènes médicales mieux traitées que par un médecin, avec plus de fantaisie amusante et un air de vérité plus frappant.

Il y a un joli trait dans ce volume : dans *Mon premier accouchement*, M. Jules Cyr dit : « Comme je n'ai pas écrit pour les gens du monde, mais seulement pour les médecins, je ne crois pas utile d'entrer dans des détails plus techniques. »

Nous, qui ne sommes pas médecin, nous ne

regrettons pas l'absence de ces détails techniques; mais nous regrettons qu'ils ne soient pas remplacés par plus de vivacité, d'humour et d'inédit.

Recueil. *Politique, Religion, Duel*, par le prince Georges Bibesco. Un vol. in-8°. Paris, 1888. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

La première partie de ce volume traite de la situation politique de la Roumanie, et emprunte un intérêt très vif aux difficultés sans cesse renaissantes de la question d'Orient et de la question des principautés danubiennes. M. le prince Georges Bibesco y consacre de nombreuses pages à la mémoire honorée de son père, qui fut prince régnant de la Roumanie; il la venge des calomnies de ses ennemis politiques et montre avec quel soin et quelle ardeur le prince élu à vie s'attachait à développer les forces intellectuelles, morales et les ressources matérielles de son pays.

Dans la seconde partie, le prince Georges expose avec une clarté magistrale la situation respective de l'Église orthodoxe et de l'Église catholique en Orient. Une biographie du comte Rapetti, suivie du discours prononcé sur sa tombe, complète cette partie.

La troisième est d'un intérêt général. Il s'agit du duel et de l'honneur. C'est à propos du duel retentissant de Dunkerque (Dekeirel-Chapuis), que le prince Bibesco fut amené à écrire à M. Féry d'Esclands les lettres reproduites dans ce volume.

En matière d'honneur comme en matière d'escrime, le noble Valaque est un arbitre hors de conteste. Son opinion est que le duel est un *mal nécessaire;* qu'il faut ne l'admettre que pour des cas extrêmement graves, et lui conserver son caractère dangereux, afin d'éviter, par cela même, l'abus coupable du ridicule. D'où il conclut sagement qu'un homme bien élevé doit être de bonne heure très fort au maniement des armes, non pour tuer, mais pour ne pas tuer. Et il cite quelques souvenirs authentiques qui confirment cette façon de voir.

Tout le livre est rempli des plus nobles inspirations, des sentiments les plus élevés, et justifie la préface adressée par le prince à son fils Georges-Valentin, et qui se termine par cette fière apostrophe :

« Il faut, si l'on te demande quels sont les dieux au nom desquels tu combats, que tu puisses répondre :

« Mon devoir, mon droit, mon honneur. »

Les grandes écoles et le collège d'Abbeville, 1384-1888, par E. Prarond, correspondant du Ministère pour les travaux historiques. Paris, 1888. Alphonse Picard, éditeur.

Le goût des monographies se répand de plus en plus, la curiosité insatiable des chercheurs fouille le passé même des modestes bourgades, et l'histoire générale bénéficie parfois de l'exhumation des particularités locales. Une semblable inspiration a poussé M. Ernest Prarond, dont on connaît plusieurs recueils de vers très estimables, à constituer l'historique du collège d'Abbeville : il a raison de qualifier sa compilation laborieuse de *Contribution à l'histoire de l'Enseignement.* Le collège d'Abbeville, sans jouir d'une illustre renommée, fut cependant toujours compté parmi les bons établissements d'instruction de la région picarde. Tous ceux qui, de la plus lointaine génération survivante à la plus récente, ont passé par cette maison, sauront gré sans doute à M. Ernest Prarond de s'être imposé la tache de retracer la vie du vieux collège provincial.

Variétés littéraires, par E. Caro, de l'Académie française. Un vol. in-16. Paris, 1889. Hachette et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Est-ce faire tort à la mémoire de M. Caro que de constater la transformation définitive, à notre jugement, de sa renommée : le philosophe s'efface, le littérateur survit et grandit.

Il apparaît de plus en plus comme un des maîtres de ce genre si fort en faveur dans le monde qui gravite autour des académies et des revues influentes, le genre des variétés littéraires et morales. L'abondance de l'érudition, la rapidité du coup d'œil plus encore que sa sûreté, l'élégance sobre et soutenue d'un style qui ne s'interdit pas d'être brillant à condition de rester toujours clair, l'adresse de la composition, l'art discret d'assaisonner d'ironie les compliments et d'atténuer les opinions extrêmes pour ne froisser personne; être enfin capable de parler avec agrément et sans erreur d'histoire, de poésie, de théâtre, de morale, de philosophie, de politique même, sans être spécialement historien, ni poète, ni dramaturge, ni philosophe, ni moraliste, ni homme d'État, n'est-ce point là un ensemble de qualités rarement réunies en un même homme? Elles sont nécessaires à qui veut se mêler d'écrire des *variétés* capables d'attirer et de fixer l'attention. Au fond c'est un critique qu'un pareil homme. M. E. Caro possédait ces qualités, il écrivit ces articles de revue, il captiva

l'attention. Sans doute sa chaire de la Sorbonne lui fit un piédestal et son élégante parole lui créa l'auditoire le plus propre à répandre une renommée. Mais ses articles de la *Revue des Deux Mondes* consolidaient cette réputation universitaire.

Le présent volume recueille ceux qu'il écrivit sur l'abbé Galiani et sa correspondance, — Rivarol et la société française, — Albert de Broglie, — Mignet, — Guizot, — l'évêque d'Orléans, — Lacordaire, — Lamartine, etc.

Ils offrent et offriront longtemps une lecture agréable et substantielle, et soutiendront convenablement la renommée de M. E. Caro, du moins auprès de ceux qui auront des heures à dépenser dans leur bibliothèque.

Étude de littérature et d'histoire, par Joseph Reinach. Un vol. in-18. Paris, 1889. Hachette et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les jeunes de la presse politique, M. Joseph Reinach est un lettré de bonne marque. Ce fait est assez rare pour qu'on le signale. Il n'est pas seulement nourri de lettres; il aime la littérature, il lui consacre de longues heures, je ne dirai pas de loisir; on n'a pas de loisir lorsqu'on est pris entre ces deux maîtresses rivales, la politique et les lettres. Le volume qu'il présente aujourd'hui au public est composé d'articles étendus, qui ont paru, pour la plupart au moins, dans la *Revue Bleue*. A part une étude sur Marivaux, qui apparaît là comme une récréation au milieu de travaux plus sévères, c'est à l'histoire que M. Joseph Reinach s'est attaché de préférence, et tout naturellement; l'histoire n'est-elle pas l'arsenal de la politique?

Dans un grand article qui, pour de moins abondants, fût devenu, avec quelques artifices de typographie, un volume à lui seul, M. Reinach examine l'influence mutuelle de la France et de l'Allemagne, depuis plus de deux siècles et demi : échange des idées, des mœurs, des systèmes scientifiques et des modes. Et l'auteur montre d'une façon saisissante combien, malgré tout, la civilisation française reste supérieure à celle de son ennemie.

La série d'articles sur les historiens contemporains comprend Lanfrey, Fustel de Coulanges (à propos de l'histoire des *Institutions de la France*), le duc de Broglie, Thureau-Dangin. — C'est la France toujours et ses évolutions politiques que M. Joseph Reinach étudie à travers ces écrivains, et leurs ouvrages lui sont une occasion de ressaisir, dans leurs jugements sur le passé, leurs opinions sur le temps présent; c'est surtout en ce qui concerne M. de Broglie et M. Thureau Dangin que cette observation est piquante : elle ramène à la politique militante.

Le volume enfin, dont j'ai plutôt à faire, en raison des questions qu'il traite, l'inventaire que la critique, contient une intéressante étude sur *William Hamilton*, « *à l'unique discours*, » *et la Logique parlementaire*, et se termine par des notes sur Gambetta orateur et le récit de sa dernière maladie. M. Joseph Reinach a la reconnaissance fidèle et cultive l'amitié posthume. Ce n'est pas souvent mérite d'homme d'État, c'est toujours qualité d'honnête homme.

The Counting-out Rhymes of Children their Antiquity, Origin and wide Distribution : A Study in Folk-Lore, by Henry Carrington Bolton. Un vol. in-4°. London, 1888. Elliot Stock. **The Book-Lover's Library : The Enemies of Books,** by William Blades. *Revised and Enlarged* by the Author. Un vol. in-12. London, 1888. Elliot Stock.

« Pièces rimées, sur lesquelles les enfants se comptent dans leurs jeux » : c'est par cette longue périphrase que nous essayons de traduire la première partie du titre sous lequel M. Henry Carrington Bolton a publié une étude singulièrement originale de littérature populaire et enfantine; et, pour longue qu'elle soit, devons-nous avouer que cette traduction ne rend pas complètement le sens de *The Counting-out Rhymes of Children ;* elle n'exprime pas l'action de *sortir* ou le fait d'être *mis hors* que le titre indique par le monosyllabe *out*. Qui ne se rappelle, en effet, que, dans les jeux d'enfants, comme *cache-cache, les quatre coins, Colin-Maillard*, etc., où l'un des joueurs doit remplir un rôle désagréable, on désigne celui qui le remplira, ou, selon l'expression consacrée, celui qui *l'est*, en procédant par éliminations successives, au moyen d'un tirage au sort qui fait *sortir* du groupe des joueurs, un à un et tour à tour, chacun de ceux qui *ne le seront pas*, et généralement de la façon suivante : l'enfant qui a pris l'initiative de la partie dispose ses camarades sur un rang ou un cercle autour de lui, puis récite la pièce rimée avec une volubilité extrême, en piquant du bout du doigt, sans s'oublier lui-même, chaque joueur alternativement sur la poitrine, selon un rythme de convention réglé par une division eurythmique du nombre des syllabes en chaque vers. Le joueur touché au moment précis où le chef de partie prononce le dernier mot de la pièce rimée sort du cercle ou du rang. De celui qui reste

quand tous les autres sont retirés, on dit : « Il l'est. » C'est lui qui a le mauvais rôle. C'est lui qui cherche les autres à *cache-cache*, lui qui est *le pot* aux *quatre coins*, lui qui a les yeux bandés à *Colin-Maillard*. Je cite tout de suite, à titre d'exemple, une des plus connues parmi ces pièces rimées, en la scandant suivant le rythme adopté :

Une — poule — sur un — mur,
Qui pi — cote — du pain — dur.
Pico — ti — Pico — ta
Lèv' ta — queue, et — puis t'en — va.

On retrouve ce mode de se compter dans les jeux d'enfants chez tous les peuples. Bien plus, quelques-unes de ces pièces sont, sinon identiques, tellement semblables par le sens, par l'allure et le caractère, quelquefois même par la suite d'assonances, que l'on serait curieux d'en connaître l'origine commune et de savoir quels rapports elles ont entre elles.

Cette question a fixé l'attention de M. H. Carrington Bolton. Il a étudié en de très nombreux pays les formes diverses de ces pièces qui ne sont point de la poésie, que je ne puis appeler des couplets, des strophes ni des stances, et que désormais, à l'imitation de l'anglais : *jingles* ou *doggerels*, je nommerai des *rimailles*. — Ajoutant à son enquête personnnelle — sur le vif, si je puis dire ainsi — le résultat de ses recherches en quantité d'ouvrages de toute langue, et les communications de correspondants sans nombre, parmi lesquels beaucoup d'enfants qui ont répondu à son appel, l'auteur a pu réunir et classer près de neuf cents exemples. De ses notes et de ses commentaires il conclut à la plus lointaine antiquité de ces rimailles ainsi que de l'usage qu'elles perpétuent et dont il attribue l'origine aux pratiques — qui sont aussi vieilles que le monde — de la sorcellerie, des sortilèges, des modes de divination par le sort et de leurs formules mystérieuses. Très souvent ces formules des rituels de magie se composaient d'un assemblage de syllabes dépourvues de sens, mais d'une configuration et de consonance bizarres. Elles ont engendré de nombreuses analogies dans les rimailles enfantines, mais surtout à l'étranger. En France, je n'en connais qu'une, et elle ne figure pas dans le livre de M. Carrington Bolton ; c'est pourquoi je la cite. La voici :

Am — bam — stram — dam
Pic et — pic et — com et — dam
Bour et — bour et — rata — tam
Mi — stram — dam.

La partie consacrée à la France en ce volume est relativement pauvre. D'une part, l'auteur — à l'exception du *Folk-lore du pays basque* de M. J. Vinson — n'a consulté en français que des ouvrages sur les sciences occultes ; il s'est fié à un ou deux livres de source allemande en outre et à deux ou trois correspondants, dont l'un, Suisse, lui a communiqué des pièces n'ayant avec la langue française que des rapports de parenté des plus éloignés. Telle est celle-ci qui n'est pas la seule et qui a un faux air de parler nègre plutôt encore que d'un patois de la Suisse française :

Un, deux, trois, quatre,
Mama laissez wuli watter ;
Un, deux, changez-vous,
Mama lessi vulivu.

Suivent diverses variantes. Mais quel est le mauvais plaisant qui s'est permis d'adresser à M. Bolton, comme étant une pièce alsacienne, le refrain d'une chanson idiote échappée des tréteaux d'un café-concert pour se répandre dans Paris et dans toute la France l'an dernier ?

Quand on n'a pas de parapluie,
Ça va bien quand il fait beau ;
Mais quand il tombe de la pluie,
On est trempé jusqu'aux os.

Cette ineptie doit disparaître impitoyablement des éditions ultérieures de *the Couting-out Rhymes*.

Il nous serait facile d'ajouter une assez copieuse suite de rimailles françaises à celles qu'a publiées M. Bolton ; mais la place me faisant défaut ici, je me réserve de les lui communiquer directement. Malgré ses lacunes inévitables, ce livre, étant l'œuvre d'un érudit de bon aloi, suggère les rapprochements les plus intéressants et ouvre à la pensée de nouveaux horizons sur la permanence ou tout au moins la longue durée et la similitude des coutumes dans l'humanité, malgré la disparité et l'anéantissement des civilisations à la surface du globe.

Le même éditeur, M. Elliot Stock, vient de publier une nouvelle édition revue et augmentée par l'auteur d'un livre charmant dont nous avons à plusieurs reprises entretenu nos lecteurs : « The Enemies of Books » par M. William Blades. M. Henry B. Wheatley l'a admis à figurer dans la *Bibliothèque de l'ami du livre*, « The Book-Lover's Library » qu'il dirige. Malgré les additions dont il a été l'objet, ce petit volume n'est pas encore complet, car il ne cite pas l'un des pires ennemis du livre, s'il faut en croire un spirituel article du numéro d'avril de *The Bookworm*, c'est-à-dire « presque toutes les femmes ». L'auteur ne nomme pas non plus nos chats domestiques, qui n'ont pas de plus grand plaisir que de faire leurs ongles sur une pleine reliure. E. C.



Sonnets insolents, par L.-P. de Bruin-Gaubast. Petit in-8° à la Librairie illustrée, 1888. — Prix : 3 francs.

Ce qu'il y a de plus insolent c'est la préface où l'auteur se pose en maître novateur. Il doit être très jeune pour étaler une telle outrecuidance, qui n'est sans doute au fond qu'une forte naïveté : la jeunesse est la plus belle et la plus courte des excuses.

Quant aux sonnets, ils sont vingt-quatre, deux douzaines, sans treizième, — et quelconques.

Petite Bibliothèque littéraire d'Alph. Lemerre. Vol. in-12 elzévirs. Térence, Regnard, G. Lafenestre, Mistral. Paris, 1889.

Cette collection si estimée des lettrés et des bibliophiles s'est enrichie récemment de plusieurs volumes : d'abord c'est le tome II de l'édition de Regnard, dont le soin était confié à un érudit distingué, M. Al. Piedagnel ; puis le tome III de Térence, recensé, traduit et annoté par M. Hinstin, qui a su conserver la physionomie et les nuances de son modèle, en homme aussi parfaitement maître de toutes les délicatesses du latin que du français.

Ces deux ouvrages sont terminés : le frontispice qui devait accompagner le tome III de Térence, nous ne l'avons pas vu encore ; sans doute il ne tardera pas à être livré aux acheteurs des volumes.

Parmi les œuvres contemporaines, deux autres volumes sont venus aussi s'ajouter à la Bibliothèque Lemerre. Les *Poésies de Georges Lafenestre* comprennent les vers qu'il écrivit de 1864 à 1874 : *Les Espérances, — Pasquetta, — Idylles* et *Chansons*.

La place de M. G. Lafenestre dans la poésie contemporaine est une des plus honorables du second rang ; son talent est surtout analytique et descriptif, partant un peu froid; mais il suggère des pensées s'il ne remue profondément les sentiments, et dans toute son œuvre circule un grand amour de l'art qui la recommande aux amants du Beau dans toutes ses expressions.

Le volume de Frédéric Mistral publié aujourd'hui dans la Petite Bibliothèque littéraire, c'est les *Iles d'or* (Texte et traduction). Précédemment a paru *Calendal*, ce poème mi-idyllique, mi-héroïque, si chaudement coloré que l'on n'en aperçoit plus les défauts de composition.

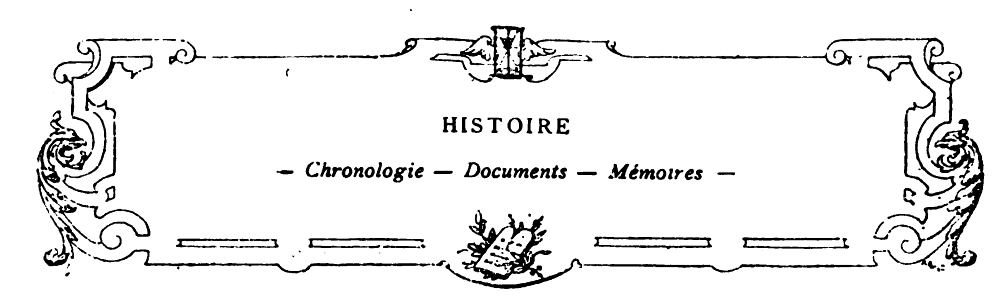
Les poèmes des *Iles d'or* sont de plus courte mais non de moins brillante inspiration. Il s'y trouve des contes, des légendes, des idylles et des chansons.

Toute la grâce de Provence, tout le soleil et l'azur du midi se reflètent dans ces petits poèmes. Il en est dans le nombre qui franchiront le siècle dans la mémoire des hommes, tels : le *Tambour d'Arcole*, la *Fin du moissonneur* et le joli conte de la *Ratissure du pétrin*.

Avec ces poèmes, le même volume renferme les *Chansons*, les *Romances*, les *Rêves*, les *Sirventes*, les *Plaintes*, la *Pluie*, les *Sonnets*, les *Chants nuptiaux*, le *Laiteron*, les *Saluts*, le *Pouilleux*.

Nous croyons cette indication simplement bibliographique plus utile aux admirateurs de F. Mistral qu'une appréciation littéraire, qui serait forcément écourtée ; ce qui importe, c'est de noter le caractère et la compréhension de l'édition nouvelle.

PZ.



La France du Centenaire, par Édouard Goumy. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie, éditeurs, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Reproduire l'avant-propos de M. Édouard Goumy suffirait pour en marquer l'objet, l'étendue et le but; l'auteur n'y promet rien qu'il ne donne, et il promet d'exposer dans la première partie l'enchaînement de toutes les phases de notre récente histoire, depuis 89 jusqu'à l'avènement de notre troisième République; et dans la deuxième d'étudier la France actuelle telle que

l'ont faite les dix dernières années de gouvernement de cette troisième République. Ce qui amène nécessairement M. Édouard Goumy à des considérations sur le dénouement possible de la situation présente.

Mais l'on aurait grand tort de s'en tenir à la sommaire inspection de ce plan. L'auteur, esprit d'une finesse pénétrante et d'une érudition profonde, possède une excellente manière d'écrire. Tout est dit et pas un mot n'est de trop; je parle au point de vue de l'art du style, et nul ne saurait être d'un avis différent; peut être n'en serait-il pas de même au sujet des idées. M. Édouard Goumy, comme beaucoup d'esprits distingués, épris d'un idéal de gouvernement tel que seuls en conçoivent les lettrés supérieurs, attendait de grandes et bonnes choses d'une nouvelle République : il supposait tout au moins que les politiciens à qui la forme républicaine ouvrait l'accès du pouvoir n'en étaient plus à demander à la façon de Robespierre en 1792 : « Une République? qu'est-ce que c'est qu'une République? » Mais il a été déçu. Et le coupable, qu'il charge, avec une ironie terrible, de tous les péchés de la politique, c'est le suffrage universel. En quoi M. Goumy se trouve d'accord avec tous les gens de bon sens et tous les Français dénués d'ambitions illégitimes. Du procès qu'il fait, en un style savoureux et piquant, à la troisième république, il résulte qu'elle n'a su mettre à sa place et traiter à son rang aucune des questions essentielles à la vie d'un gouvernement : ni l'armée, ni la magistrature, ni l'instruction publique, ni la religion, ni la liberté même, n'ont été considérées sous leur vrai jour. M. Goumy dévoile, sans recourir à la mise en scène d'aucune personnalité, les vices profonds de notre état politique. Et sa conclusion est que, pendant ces dix années, la République n'a fait autre chose que de consommer un lent suicide. M. Goumy ne peut prédire sûrement ce qui lui succédera. Il admet que ce puisse être une république, mais toute différente de celle-ci, et le salut national il le voit dans une Ligue du Bien public, qui a bien l'air de ressembler au parti centre gauche de renaissance récente : les Girondins de la future Convention. Le malheur est que les modérés, par leur tempérament même, sont destinés à être victimes des violents, et qu'ils ne savent échapper à ceux-ci qu'en se mettant dans les mains d'un homme qui a pour eux plus d'audace et moins de scrupules.

Le livre de M. Édouard Goumy n'est pas de ceux qu'on feuillette, mais de ceux qu'on médite. Ce n'est ni un livre d'histoire, ni un pamphlet politique; c'est un livre de morale politique écrit avec les informations de l'historien et la verve caustique du pamphlétaire. Il a tout le charme des choses bien faites.

Nos Zouaves, par Paul Laurencin, avec cent illustrations. Un vol. petit in-8°. Paris, 1888. Rothschild, éditeur.

Ouvrage aussi intéressant par le texte que charmant par les dessins, œuvre d'un patriotisme pratique : on apprend tout simplement à aimer son pays et l'armée en passant en revue l'histoire de ces braves, officiers et soldats.

M. Laurencin a retracé sans longueurs l'historique complet des zouaves : organisation, faits d'armes, monographie des régiments, vie intime, etc. Un glossaire reprend les noms les plus dignes de mémoire, cités dans le récit, et consacre une succincte notice aux gens de cœur qui les ont rendus glorieux. Pour les illustrations l'éditeur a mis à contribution des talents divers, tous hautement estimés : Beaucé, les deux Bellangé, Berne-Bellecour, Bocourt, Charrier, Detaille, Protais, Horace Vernet, Yvon, etc.

Ce livre, élégamment édité, mérite d'être introduit dans les bibliothèques d'éducation et de récréation. P. Z.

Le divorce de Napoléon, par Henri Welschinger. Un vol. in-18, de 331 pages. Librairie Plon, Paris, 1889.

Le résultat certain de la campagne entreprise, il y a tantôt vingt ans (à la suite de l'année terrible, et sous l'inspiration d'une politique niaise), contre le génie et la gloire de Napoléon Ier, aura été une recrudescence d'études et de publications fort intéressantes sur cet homme unique. Nous disons unique, parce que Napoléon est le seul humain, parmi les plus grands, qu'on ait vu réunir dans sa personne la légende la plus magique, et l'histoire la plus nette, la plus connue, la plus éclatante de clarté. En outre, Napoléon, ayant, par un privilège également rare, réuni dans le culte de son nom les plus fameux poètes de son siècle (les Byron, les Gœthe, les Victor Hugo) et aussi le peuple, se trouve à jamais invulnérable au fiel des avocats, dont il ne devait guère se soucier, à voir comme il les regardait. Ils devaient finir cependant par nous commander, pour notre ruine et notre honte, ces funestes bavards. Dans bavards il y a bave, aurait dit en son vieil âge le poète des *Châtiments*. Nous ne résistons pas au plaisir de citer à ce sujet le mot délicieux d'un avocat de Bruxelles, qui, plus ombrageux que ses confrères de France, relevait dernièrement un propos du

grand homme contre la basoche, en y ajoutant ce commentaire : « Cela prouve que Napoléon était un grossier personnage. » Interrogeons les libraires et le monde des liseurs. Qu'est-ce qui a séduit la clientèle et passionné les entretiens depuis quelques années, dans l'ordre des livres? C'est le « Napoléon » de Didot; c'est le « Napoléon » de Taine. Qu'est-ce qui a fait hausser les épaules? C'est le « Napoléon » de certain militaire qu'il vaut mieux ne pas nommer. Ce *quidam* n'a pas gagné son énorme ridicule pour n'avoir pas aimé Napoléon, ce qui serait bien permis et légitime, mais pour être resté plus ou moins volontairement aveugle à des talents miraculeux, et pour avoir parlé d'imbécillité et de couardise à propos de l'incomparable personnage des séances du Conseil d'État, du pont d'Arcole et de la campagne de France. Lui! toujours Lui! Pourquoi? Parce qu'il fut un penseur admirable, notre plus grand écrivain et le seul enfin qui ait semé de l'idéal et de l'enthousiasme dans le champ morne et positif de nos modernes générations. Nous redirons que son charme est dans ce mélange d'un prestige fabuleux et de connaissance familière de ses moindres actes dans tous nos foyers. Quoi de plus franc que le départ de l'opinion sur son compte? L'Italie, l'Égypte le Consulat, Austerlitz, nous font pâmer d'admiration... tandis que le divorce nous arrête. Les bonnes gens ont dit : « C'est à partir du divorce que tout a mal tourné pour lui. » Et les bonnes gens ont bien dit. Les mauvais traitements envers Pie VII et les conflits religieux *lui* ont fait grand tort aussi. Ce sont brutalités et persécutions qu'un homme d'État doit laisser aux hommes de parti. C'est justement du divorce que nous vous voulons dire deux mots aujourd'hui, à l'occasion d'un livre dont on a pu remarquer l'à-propos curieux quand il parut à l'heure même des bruits de divorce d'un personnage qui a rencontré dans l'imitation des allures napoléoniennes un grand crédit auprès des masses. Cette affaire du divorce de Napoléon se présente à nous sous plusieurs aspects : l'aspect politique, par le fait du choix, qui s'offrait, dit-on, au maître de l'Europe, entre une princesse russe et une autrichienne; l'aspect religieux, à cause de la situation créée à l'empereur par la consécration du mariage avec Joséphine, antérieurement au sacre ; l'aspect psychologique, en raison des vanités dynastiques éveillées et surexcitées par cette nouvelle alliance chez le héros couronné de la Révolution ; enfin, l'aspect sentimental et voluptueux, par le fait de la rupture avec Joséphine et des désirs de l'impatient quadragénaire envers la beauté fraîche et docile d'une Allemande de dix-neuf ans. Rappelons aussi que Joséphine fut, pendant la campagne de Napoléon en Italie, l'objet de terribles médisances, alors que le jeune général, rongé de mille soucis, lui écrivait des pages de flamme. Quand la passion est éteinte, ces lettres brûlantes semblent avoir déposé leurs cendres sur nos livres. Au surplus, Napoléon reçut de Marie-Louise, dont il vantait indiscrètement les grâces au lendemain de sa nuit de noces, de Marie-Louise à lui livrée par les astucieuses combinaisons de Metternich et par l'épouvante inouïe des Viennois, la preuve que les jeunes Autrichiennes sont encore plus *légères* que les créoles mûres. Le grand, le très grand vaincu de la coalition n'était pas plutôt à bord du *Bellérophon*, que le borgne général de Neipperg entrait au lit de Marie-Louise, dont il eut plusieurs enfants, avec le consentement du brave François II et de l'honnête Metternich. Dans de précédents ouvrages, M. Welschinger, qui vient de nous rendre avec force détails ce *divorce de Napoléon*, a témoigné d'un parfait sang-froid devant l'hôte formidable des Invalides, et il ne se fait pas faute de le blâmer parfois sans réserve; mais du moins a-t-il le sentiment de ce génie, de ce prestige, de ce rôle et de cette figure dans l'histoire. Il termine son livre bourré de documents sur cette réflexion : « Napoléon a répudié Joséphine pour avoir un fils héritier de son œuvre et de son nom, et c'est le petit-fils de cette même Joséphine qui est devenu le continuateur direct de l'Empire, sous le nom de Napoléon III. » Je ne ferai qu'un reproche à l'auteur, c'est d'avoir, à propos de divorce, risqué une sorte de parallèle entre Napoléon Ier et le triste roitelet Milan. Il y a des gens et des choses dont on ne parle pas le même jour.

Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France, par M. le marquis DE COURCY, ancien diplomate. Un vol. in-18 de 324 pages. Librairie Plon et Cie, 1889. Paris.

Nous avons rendu compte ici même, à son heure, d'un remarquable ouvrage du même auteur : *la Coalition de 1701 contre la France*. Ce beau travail, salué par la critique d'une louange unanime et couronné par l'Académie française d'un de ses prix les plus disputés, nous annonçait un nouvel historien digne d'entrer dans le groupe de nos meilleurs d'à présent, et dont les futures publications s'imposaient à notre sollicitude. Le récent livre de M. de Courcy justifie ces préventions favorables et ne manquera pas d'ajouter encore à l'excellente position conquise

par son premier effort. Avec celui-ci, l'auteur s'attaque à l'un des points les plus délicats et les plus graves de nos annales La délicatesse du sujet repose sur un fond de latente politique, lequel menaçait de donner au volume un air de manifeste ou de déclaration que pouvait souligner la lettre placée en tête de ces pages, d'ailleurs tout à fait dignes d'être retenues dans le débordement d'imprimés qui s'écoule sous nos regards confondus. La gravité du sujet, c'est l'évocation d'une des crises les plus effroyables qu'ait traversées notre France. Le premier de ces écueils, M. de Courcy le surmonte avec infiniment d'art et de tact; et, si la netteté de ses conclusions ne laisse aucun doute sur ses sympathies et ses espérances, il a du moins mis de son côté le témoignage absolu de signatures indiscutables. Quant au récit de notre péril de mort dans les fatales années de la fin de Louis XIV, il mérite mieux que des éloges, il mérite d'être relu et médité, même après les mémorables dépositions des contemporains. L'analyse de cette substantielle étude part de l'acceptation du testament de Charles II et des imprudentes provocations de Louis XIV; elle comprend nos désastres de la guerre de succession, les offres désespérées de la France, les infortunes domestiques de Louis XIV, l'attitude pacifique mais résolue de l'Angleterre devenue notre suprême chance de salut dans cet abîme de ruines; elle s'achève enfin, cette analyse, par la renonciation de Philippe V, et la ratification en France par les pouvoirs du royaume de ces renonciations définitives, sur lesquelles se plaisent à équivoquer de très honorables personnes que le malheur des temps a réduites à ce vain emploi de leur activité, à cette exclusive gymnastique de leurs âmes un peu contrariantes. Encore bien que le livre de M. de Courcy nous tienne principalement sous l'étreinte d'une angoisse où nous ne voyons plus que la face livide et agonisante de la Patrie, cependant notre esprit s'arrête aussi sur la double image de Louis XIV et de son petit-fils, dans les scènes que nous suggère une correspondance sans pareille dans l'histoire. On ne disait pas encore dans ce temps-là : « C'est *shakespearien*, » mais les faits et les choses étaient du plus *réel* Shakespeare, tout de même.

Un Chancelier d'ancien régime, le règne diplomatique de M. de Metternich, par Ch. de Mazade, de l'Académie française. Un vol. in-18 de 420 pages. Paris, Librairie Plon et Cie, 1889.

Dans les nombreuses fables que suscita dernièrement le mystère d'un drame princier, le public, qui, dans son plaisir à tout entendre et à tout croire, a perdu le droit de s'étonner de rien, sembla pourtant recevoir avec surprise la version d'un duel entre l'héritier d'un trône impérial et certain grand seigneur de sa cour, pour des motifs d'ordre privé. Les doutes de l'opinion reposaient à la fois sur je ne sais quelle exception tirée du rang, et sur une tradition plus établie peut-être que véridique, touchant les privilèges souverains et la longanimité conjugale ou fraternelle des aristocraties. Cependant en l'année 1815, la même capitale qui vient d'être si fort remuée par la mort violente d'un archiduc, a vu quelque chose de plus étonnant que ce duel, d'ailleurs tout à fait imaginaire. Elle a vu le czar de toutes les Russies, d'abord l'ami révérencieux et plus tard le vainqueur de Napoléon, tout près d'appeler en combat singulier Metternich. Celui-ci, pour prince et chancelier qu'il fût, ne devait pas compter aux yeux du potentat moscovite, de l'empereur-pape des steppes, pour un égal ni même pour un semblable... le sultan dirait : un chien. Cependant, le fait est démontré dans le remarquable et intéressant ouvrage que nous annonçons, et dont la lecture nous a paru des meilleures que l'on puisse recommander. M. de Mazade peut être en public un diseur à la voix sans grand effet, et, j'en conviens, inexpert aux artifices oratoires, aux *trucs* d'avocat. Mais il se retrouve, la plume à la main... et, nous-même, nous le trouvons alors ce qu'il est véritablement : un maître accompli dans l'art d'écrire l'histoire contemporaine. Il nous a déjà donné dans cet ordre des livres qui resteront, tels que : *le Comte de Cavour*, *le Comte de Serre*, *la Guerre de France (1870-71)*, *Monsieur Thiers*, etc., etc.

L'auteur joint à la vaste information, au parler net et substantiel, un incorruptible bon sens, et cette intelligence que, justement, M. Thiers appelle la qualité maîtresse de l'historien. La réunion de ces mérites ne saurait mieux nous apparaître que dans ce récent et parfait travail sur le prince de Metternich. L'illustre propriétaire du clos de Johannisberg est une figure doublement fameuse par son association avec celle de Napoléon, et par la lutte du chancelier d'Autriche contre tous les tenants, chez les diverses nations, de l'esprit révolutionnaire. Ce nom déjà traditionnel de Metternich a depuis été rajeuni par les vibrantes fantaisies d'une régente de la mode; mais le fondateur lui-même de ce nom, l'un des noms *représentatifs*, en somme, de notre siècle, peu confiant dans la durée du prestige et de l'œuvre des diplomates, s'est assuré de son mieux contre les négligences ou l'oubli total de l'avenir, par huit forts volumes in-8° de Mémoires. Ils

viennent d'être très habilement, et surtout très utilement (pour l'original), contrôlés, condensés et commentés dans l'unique volume de M. de Mazade. Dans l'une des pages les plus curieuses de ce legs énorme de pages, Metternich a la naïve hardiesse d'avouer que dans telle conférence qu'il eut avec Napoléon l'empereur lui parut *petit*. La vérité, c'est qu'à cette heure Napoléon était le vaincu certain de l'Europe coalisée. C'est bien là sans doute une *vue* de diplomate ; mais quelque chose excuse la frivolité du mot, c'est la frivolité morale de son auteur ; quelque chose aussi la répare, c'est la conscience absolue — et très louable — qui éclate dans tous les aveux de Metternich, que lui-même n'a dû sa grandeur qu'à son voisinage avec ce *petit ;* que Napoléon est le soleil de sa vie politique, et que lorsque ce soleil fut descendu derrière l'horizon Metternich ne devait plus trouver d'antagoniste à sa taille dans ce vaste monde. Il ne devait même plus trouver d'adversaire digne de ses coups, sauf la Révolution, .. « cette Révolution qu'un seul homme s'entendit à dompter, et cet homme était Bonaparte. » Il dit ailleurs : « J'ai passé avec Napoléon, ou près de lui, les plus belles années de mon existence. » A chaque page de ses Mémoires éclate un mot d'enthousiasme et de regret incurable... « S'il était encore sur le trône, et s'il n'y avait que lui au monde, je serais très heureux » ... « le seul géant que le siècle ait produit n'est plus de ce monde. » C'est le même lyrisme de sentiment, sinon de langage, que dans les lord Byron, les Victor Hugo, les Béranger... et tous les nobles esprits venus au monde depuis cent ans. Les nigauds de nos jours qui ont prétendu tuer la légende, ont soulevé la réaction protestatrice de tout ce qui pense. Chez Metternich, cet hommage à la vérité sort des lèvres d'un homme qui se dévoua tout entier à la chute du grand empereur, et même le mariage qu'il favorisa de Napoléon avec l'archiduchesse d'Autriche n'aurait pas été la moins préméditée de ses embûches. L'homme du siècle y tomba doublement, si l'on peut dire comme chef d'État et comme époux. Dans son vieil âge, une brutale émeute abreuva de terreurs et d'affronts l'infatué *marieur* de Marie-Louise ; mais, malgré cette épreuve finale, on peut annexer au nom de Metternich l'ingénieuse définition de M. de Mazade, qui l'appelle « l'homme à bonnes fortunes de la politique ».

La France en 1789, par le comte de Chaudordy. Un vol. in-18 de 284 pages. Paris, Librairie Plon et Cie, 1889.

Ainsi que l'on devait l'attendre, l'anniversaire historique de première grandeur que nous ramène avec le prestige de la « *centième* », pour parler on ne peut plus moderne, la présente année de 1889, a mis aux champs bien des plumes différentes. Cependant, avec un plaisir égal à notre surprise, nous constatons que les tristes bipèdes à phrases et les rhéteurs ont cédé le pas aujourd'hui aux hommes raisonnables, et que, dans ces publications variées et nombreuses, l'apologie n'est nulle part exempte — tout au moins de la part de ceux dont on lit les imprimés — de réserves aussi franches que des aveux de déceptions. A cette franchise, nous aurons gagné, nous, des pages de penseurs et de philosophes, des travaux de conscience et d'intelligence, et non d'instinct, de parade ou de *commande*. Nous y aurons gagné de bons livres tels que *la France du centenaire,* par Édouard Goumy, un des professeurs les plus distingués de la Faculté des lettres, et que nous avons eu l'honneur de connaître à la tête d'un recueil littéraire analogue à celui-ci, — *la Revue de l'instruction publique*, — dirigé avec beaucoup d'honneur, de talent et de succès, ce qui complète l'anologie, à travers un intervalle de vingt années, entre ces deux recueils voués à la gloire du *Livre*. Nous y aurons encore gagné le volume de M. le comte de Chaudordy, qui s'abandonne, comme plusieurs autres, armés d'une autorité respectable et très dignes de nos sympathies, à l'expression de vifs regrets sur la déviation du grand mouvement. Le respect que je viens d'affirmer très sincèrement, me permettra, je l'espère, d'avouer que je ne suis pas non plus insensible au comique qui se dégage pour moi du témoignage trop candide de ces regrets. Un politicien, surtout de ceux que l'on trouve si rigoureux contre les *princes*, doit être un satisfait et un optimiste quand même. Lorsqu'on a vu tel et tel, et tant d'autres que l'on ne nomme pas, courir sus à la démolition d'un ou de plusieurs trônes, on a pu comprendre, en approuvant plus ou moins. Mais lorsque plus tard on a vu les mêmes hommes s'étonner de la diminution de la croyance aux « chefs d'État », on a pu sourire non moins justement. Admettons qu'une séculaire dynastie prétende faire un pacte avec la docilité révérencieuse du peuple qu'elle croit avoir enlacé à ses propres racines,... la même prétention devient ridicule chez les démocrates envers le même peuple qu'ils se targuent d'avoir affranchi de ces honteux liens. En outre, nos politiciens oublient trop encore un point que nous nous permettions l'autre jour de signaler dans un groupe de sénateurs trop excités et de députés trop *indécis*, à propos du nouveau courant d'opinions qui les met tous en si grand désarroi : à

savoir que s'il y a une beauté d'art immortelle et presque immuable, l'objectif politique, éphémère par définition, meurt avec chaque décade et varie avec chaque nouvelle levée d'hommes. Pour le plus grand nombre, la politique est un concept de la satisfaction en ce monde, et ce concept, les générations successives le logent différemment. De là le plaisant disgracieux des récriminations *vieillardes*, auxquelles on retire la parole. Nous voici peut-être un peu loin, mais pas trop, du nouveau livre de M. de Chaudordy. Nous avons déjà parlé de cet honorable écrivain, qui a tenu de hauts emplois diplomatiques dans de graves heures de notre histoire. Son ouvrage très substantiel examine tour à tour la France à l'intérieur et la France à l'extérieur, l'état politique de la nation française, son état social, son état économique et financier, la situation actuelle de la France à l'étranger, etc. Le cadre est vaste; il a été dignement rempli par l'auteur de *la France à la suite de la guerre de 1870-71*. L. D.

Recherches sur l'administration municipale de Rennes au temps de Henri IV, par Henri Carré, ex-maître de conférences à la Faculté des lettres de Rennes, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Poitiers. Un vol. in-8° d'une centaine de pages. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix, broché : 3 francs.

Voici un très curieux mémoire, que l'auteur, grâce à ses fonctions universitaires dans la ville de Rennes, devait certainement mener à bonne fin. L'objet de ce travail est de faire connaître ce qu'était un corps municipal, au début du XVII[e] siècle, dans une des principales villes de France, dans la capitale de la Bretagne. M. Henri Carré, déjà connu par un savant ouvrage sur le *Parlement de Bretagne après la Ligue*, montre d'une façon très précise, et d'après des documents tout à fait inédits, quels étaient, au temps de Henri IV, les officiers municipaux de la grande ville bretonne, comment fonctionnait leur administration, et sur quelles matières elle s'exerçait. Les chapitres relatifs aux dépenses de la ville, aux travaux publics, aux entrées solennelles des grands personnages, à l'organisation militaire et à l'assistance publique sont particulièrement intéressants. Ce volume contient enfin un très curieux plan de Rennes au début du XVII[e] siècle et la reproduction d'une belle médaille de 1612. Sur une des faces de la médaille, on voit Louis XIII et Marie de Médicis, en costume royal; sur l'autre sont gravées les armes de Rennes.

Cet opuscule, malgré son peu d'étendue, est digne, par sa valeur intrinsèque, de figurer à côté des autres éditions de la Maison Quantin.

Assyria from the Rise of the Empire to the Fall of Nineveh, by Zénaide A. Ragozin. *L'Assyrie depuis l'origine de l'Empire jusqu'à la chute de Ninive.* Un vol. de la collection *The Story of the Nations.* London, 1888. T. Fisher Unwin.

La librairie T. Fisher Unwin, de Londres, a eu l'heureuse idée de publier une vaste *Histoire des nations* sous la forme d'une collection de volumes du même format in-octavo, illustrés et cartonnés, de 450 pages environ. Il a déjà paru quinze de ces volumes, indépendants les uns des autres. Chacun d'eux étant consacré à l'histoire d'un seul peuple, et aucune règle ne présidant à l'ordre successif de la publication, anciens et modernes s'y coudoient fraternellement, sans autre principe que le hasard de leur naissance, au fur et à mesure de l'achèvement de chaque manuscrit par son auteur. C'est ainsi que l'Allemagne succède à Rome et aux Hébreux, les Maures d'Espagne à Carthage et à l'Empire d'Alexandre, la Hongrie à l'Ancienne Égypte, l'Irlande aux Sarrasins, les Goths à la Chaldée, les Turcs et la Hollande enfin à l'Assyrie. Considérant ce dernier ouvrage comme type de la publication, — car nous ne saurions ici entrer dans le détail analytique de chacun, — nous devons féliciter la jeunesse anglaise qui dispose de tels livres d'étude et l'éditeur qui les met à sa disposition. Ce n'est pas que nos historiens n'aient écrit des ouvrages d'une valeur historique et littéraire au moins égale; mais quelque progrès que nos grands éditeurs aient, depuis un certain nombre d'années, réalisé dans la fabrication du livre classique, nous sommes fort éloignés encore d'avoir atteint au même degré pour la beauté de l'impression et du tirage des gravures, qui dépend uniquement de la qualité supérieure du papier. Le principe de l'illustration, en effet, en cette sorte de volumes, est le même des deux côtés du détroit. C'est le report direct de photographies exécutées d'après les monuments antiques conservés dans les musées de l'Europe. C'est ainsi que dans l'*Assyrie*, par exemple, nous comptons plus de quatre-vingts gravures de cette nature, parmi lesquelles nous reconnaissons bon nombre de monuments assyriens appartenant au musée du Louvre. Tout volume, en outre, est relié et frappé sur le plat d'un fer commun à toute la série, servant de passe-partout à un fer central en or et couleur,

spécial pour chaque ouvrage. Il est juste d'ajouter que l'éditeur, en Angleterre, peut compter sur un public nombreux en dehors des universités et collèges ; en France, non.

Histoire de l'Autriche-Hongrie, depuis les origines jusqu'à l'année 1889, par M. Louis Léger. Un vol. de 682 pages in-16, contenant six cartes, et de la collection de l'*Histoire universelle*, publiée sous la direction de M. V. Duruy. Paris, 1889. Librairie Hachette.

La collection de l'*Histoire universelle* publiée par une Société de professeurs et de savants, sous la direction de M. V. Duruy, a rapidement acquis une réputation également universelle, que confirme et justifie chaque volume nouveau dont elle s'enrichit. Celui que M. Louis Léger vient de consacrer à l'Autriche-Hongrie n'est pas l'un des moins précieux de la collection. L'éminent historien qui professe au Collège de France, à l'École supérieure de guerre et à l'École des sciences politiques, était, d'avance, par ses nombreux et savants travaux sur le monde slave, désigné au choix de M. Duruy pour écrire l'*Histoire d'Autriche-Hongrie*. L'état actuel de l'Europe politique, les événements dont la péninsule des Balkans est le théâtre, les compétitions dont elle est l'objet, et d'où jaillira peut-être, au premier jour, l'étincelle qui mettra l'Ancien Monde en feu, le signal sauvage que trente millions d'hommes attendent, en le redoutant, pour s'entr'égorger, auquel ils obéiront avec horreur mais avec une égale fureur, cette situation donne au travail de M. Louis Léger un intérêt d'à-propos tout particulier. On a dit : « L'Histoire ne recommence pas, » c'est une grande erreur ; le mouvement politique intérieur dont nous sommes témoins en France présentement prouve bien le contraire. C'est par conséquent à l'histoire que nous devons demander l'enseignement du jour, sur l'histoire que nous devons fonder notre calcul de probabilités en vue de l'avenir. L'*Histoire d'Autriche-Hongrie*, si riche de détails et si concise en même temps, paraissant à cette heure, nous est donc deux fois précieuse. En outre le luxe des résumés, des index, des tableaux et des tables font de ce livre un instrument de travail des plus faciles à manier. Quant à l'utilité des cartes dans un ouvrrage de cette nature, elle est tellement évidente qu'il serait superflu d'y insister; il suffit de dire que, dans leurs petites dimensions, elles sont d'une clarté parfaite. Il y en a six :

1° Carte ethnographique et politique de l'Autriche-Hongrie;

2° Carte de la Bohême et de la Moravie, au XIIe siècle;

3° Carte de l'État autrichien, au commencement du XVIIe siècle ;

4° Carte de l'Autriche-Hongrie, de 1740 à 1801 ;

5° Carte de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Péninsule balkanique, en 1888 ;

6° Carte de l'Europe centrale, indiquant les lieux historiques et les champs de bataille, de 1792 à 1813, avec une petite enclave de la campagne de Russie en 1812.

E. C.

Histoire résumée de l'Allemagne et de l'Empire germanique, par Jules Zeller, de l'Institut. Perrin et Cie.

Depuis longtemps déjà M. Zeller a entrepris la publication d'une grande histoire d'Allemagne aujourd'hui arrivée au cinquième volume. En attendant son achèvement, l'éminent écrivain a eu l'idée de résumer les cinq volumes in-8° en un volume in-18. Ce nouveau volume, résumé incomplet pour un savant comme M. Zeller, est déjà un ouvrage très suffisamment nourri de faits pour le public. Il est d'autant plus assuré de recevoir un bon accueil que nous manquons d'histoire d'Allemagne. L'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, ont inspiré, même dans ces derniers temps, des auteurs brillants ou sérieux : l'Allemagne les a sans doute effrayés. Cette crainte, car on ne peut s'en prendre à l'ignorance, s'est même étendue jusqu'à la littérature. Alors que nous possédons des histoires littéraires très suffisantes de tous les peuples modernes, nous sommes encore à attendre une bonne histoire de la littérature allemande.

L'histoire de la Germanie se perd, c'est le cas ou jamais d'employer cette expression, dans la nuit des temps. Avant qu'elles ne fussent connues par leur contact avec la Gaule ou avec Rome, des populations sauvages et nombreuses peuplaient cette immense forêt hercynienne. M. Zeller apporte la lumière dans cette obscurité, et comme il est homme à ne rien dire qui ne puisse être prouvé, on est effrayé de la somme et de l'aridité des études que réclame un pareil travail. Nous ne pouvons analyser cet ouvrage trop nourri de faits, trop plein pour être réduit. Nous ne parlerons que de deux passages.

Et d'abord se posait la question de Charlemagne que revendiquent aujourd'hui les Allemands et qui est compté comme un des leurs dans toutes leurs histoires classiques. M. Zeller, en quelques pages dont chaque phrase est une preuve, établit avec une certitude de logique qui

n'a d'égale que la modération de l'expression, qu'il faut laisser à chacun ce qui lui appartient, mais que cette gloire est bien nôtre. S'il fut de race teutonique, Charlemagne avait essentiellement la tradition gallo-franque. Son père, Pépin séjourna et vécut surtout dans l'ancienne Neustrie; il mourut à Tours et fut enterré à Saint-Denis. Sa mère, Berthe, était une Gauloise de Laon. Il fit d'Aix-la-Chapelle sa capitale, sur les frontières de l'Allemagne, car il possédait l'Allemagne. Sans doute les deux pays étaient réunis sous sa puissance, mais l'Allemagne était le pays conquis.

Le volume se termine à la mort de Conradin (1254), et pendant vingt ans l'Allemagne est sans empereur. Elle en profite pour voir se développer des petits États indépendants, pour le mieux de l'intérêt général. Opprimée par la forme impériale, l'initiative de chaque contrée se révèle : les mœurs et les arts s'en ressentent heureusement, et M. Zeller termine par cette pensée, d'une haute philosophie d'historien : « ... La forme unitaire de l'Empire a été autrefois bien dangereuse pour l'Europe et *elle en est encore à prouver* le bien qu'elle a procuré à la commune patrie et l'heureuse contribution qu'elle a apportée à la civilisation européenne. »

Il est impossible de parler avec plus de tact et de modération. Aussi, au récent anniversaire de l'Université de Heidelberg, M. Zeller représentait l'Institut et le monde savant français. Nul représentant ne pouvait être mieux autorisé et l'accueil que lui fit la jeunesse allemande dut le toucher profondément. C'était un rare hommage à sa science et à son caractère, honneur mérité et dont nous devons tous prendre une part de fierté.

Que M. Zeller termine son œuvre; nul autre que lui ne saurait l'achever. Ce serait un véritable malheur si les nombreux travaux qui retiennent ailleurs son activité l'empêchaient d'y mettre la dernière main.

Voyage archéologique de Philippe Le Bas en Grèce et en Asie Mineure. Maison Didot.

Nous hésitons à parler de ce volume au moment des étrennes et nous déplorons l'habitude que prennent de plus en plus les éditeurs français d'encombrer, à l'occasion du jour de l'an, les vitrines des libraires et les tables des critiques. Le moins qui puisse arriver, pour des ouvrages comme celui-ci, serait de passer inaperçus : je sais bien que l'on y reviendrait, mais leur fleur de nouveauté n'en serait pas moins perdue.

M. Salomon Reinach, qui préfère les joies de la science aux vains plaisirs que sa fortune pourrait lui donner — (Drumont ! cet Israélite est un sage) — inaugure ici une *Bibliothèque des monuments figurés* dont il expose le plan dans une claire préface que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier. En un mot, de très importants travaux de recherches et de gravure ont déjà été exécutés. Beaucoup sont inédits ou restés comme tels, enfermés qu'ils sont dans quelques cartons officiels. Ceux que l'on pourrait à grand'peine réunir représenteraient une dépense que M. Reinach chiffre à 20,000 francs, et il est de beaucoup au-dessous de la vérité. De plus, ils ont le plus souvent un format excessif.

Il s'agit donc de les reproduire en les mettant à la portée de tous. On conservera l'ordre de leurs éditions primitives; l'auteur donne à cela d'excellentes raisons et, la publication terminée, des tables d'ensemble permettront toute recherche et toute classification.

L'idée est simple. Mais où elle se complique, c'est qu'il faut accompagner ces planches de notices nouvelles. Prenons la première après la carte, par exemple. C'est une vue d'Athènes. « Elle n'a plus qu'un intérêt rétrospectif : une partie du stade a été déblayée par l'architecte Ziller en 1869-1870. » Voici le commencement du commentaire de M. Reinach, et il en est ainsi pour toutes les planches, qui sont légion. Ne perçoit-on pas immédiatement quel service prodigieux, quelle connaissance extraordinaire des innombrables travaux de l'archéologie contemporaine se cachent sous ces apparences de simplicité. En archéologie, dit l'auteur, rien n'est plus funeste que des phrases. Il les remplace par des faits. C'est autre chose ! M. Salomon Reinach vient d'ailleurs de recevoir une éclatante consécration de sa science. A la fin de son *Histoire des Grecs*, M. Victor Duruy le remercie d'avoir bien voulu revoir une dernière fois ses épreuves!

Cet ouvrage recevra du monde savant le plus flatteur accueil. Il convient que le gouvernement l'encourage aussi. La matière est riche, et elle ne sera livrée complète au public que si le public se montre reconnaissant. Nous ne doutons pas qu'il en sera ainsi, car il voudra posséder, non seulement les monuments grecs et romains indiqués, mais aussi ceux de l'Égypte, de l'Orient, du Mexique, pour lesquels il existe aussi d'anciens travaux dignes d'être rajeunis.

Nous n'avons pu reconnaître exactement le procédé employé pour la reproduction des planches ; nous pensons qu'il s'agit de reports sur zinc. Dans tous les cas, cette reproduction est parfaite et la finesse des tailles des planches-

mères est respectée, affinée même par la réduction. Les éditeurs auront hésité devant un format in-4°, au lieu de cet in-8°. Il semble toutefois qu'ils auraient dû s'y résoudre, puisqu'ils ont été obligés, inconvénient plus grave, de plier en deux la majeure partie des planches de ce volume.

Memoir of Peter de Wint, by Walter Amstrong.

MM. Macmillan and C°, dont les publications se signalent toujours par un grand cachet de fabrication soignée, nous font parvenir ce bel album qui vient de paraître. Peter de Wint, que les Anglais comparent à Constable et à David Cox, est un des chefs de l'école moderne du paysage. Son talent, pour prendre chez nous des termes de rapprochement, ne procède point de celui de Millet, mais plutôt d'une manière qui serait comme une réunion des effets de Corot, de Rousseau et de Troyon. Dans les grands horizons, qu'il aimait à reproduire, il rappelle Chintreuil, Chintreuil dont le nom n'est pas assez souvent cité et qui n'en demeure pas moins, dans le domaine du plein air, un des plus grands de tous.

Peter de Wint était d'origine hollandaise, et il a visiblement gardé la tradition de ses ancêtres artistiques; certains de ses paysages sont des Hobbema modernisés.

Le savant historien et critique, M. Amstrong, suit la vie du peintre jusqu'à sa mort en 1849 et ce récit, plein d'intérêt et d'émotion, est rempli d'anecdotes touchantes. La méthode du peintre, ses procédés de coloration sont étudiés avec soin. Ces cinquante pages sont un modèle de biographie critique.

Vingt-quatre planches, gravées avec le plus grand soin par le procédé Goupil, donnent une reproduction presque parfaite des principales œuvres du maître. De Wint ne fut point un génie, mais ce fut un des premiers parmi les artistes de second rang. Pour ceux-là on a souvent remarqué que l'exposition réunie de leurs œuvres les diminuait. L'ouvrage de MM. Amstrong et Macmillan aboutit heureusement à l'effet contraire.

Le Centenaire de 1789, par Georges Guéroult. Alcan. — Prix : 3 fr. 50.

Dans son discours de réception de Claretie, M. Renan, tout en louant le principe de la Révolution, s'efforçait de diminuer ses acteurs, soutenant l'assez étrange théorie de la grandeur de l'œuvre et de la petitesse des ouvriers. Dans sa *France du centenaire*, M. Édouard Goumy trouve, à l'inverse de Candide, que tout est au plus mal dans le plus mauvais des mondes.

Aujourd'hui il faut du courage pour être optimiste, le pessimisme étant de mode, et de l'élévation d'esprit pour dédaigner les personnalités. M. Guéroult a ce double mérite. Son ouvrage n'est ni une apologie, ni un réquisitoire : c'est un exposé. Ancien élève de l'École polytechnique, philosophe, artiste, musicien, lettré délicat, M. Guéroult aborde toutes les questions et se trouve dans son domaine sur chacune d'elles. Peut-être trouvera-t-on, par son élévation même, que son esprit plane dans des sphères trop supérieures au niveau moyen des lecteurs : ceux qui le comprendront seront une aristocratie, la meilleure de toutes.

On ne peut ramener une synthèse à une analyse et cet ouvrage est une théorie synthétique dans toute l'acception du terme. Nous en conseillons la lecture. Elle est saine, vivifiante, subjective au plus haut point. Quant au siècle dont s'agit, il n'est pas seulement le meilleur « parce qu'il est le nôtre » il est tel que, méprisant toute critique, on peut dire de lui avec l'auteur qu'il est « à tous égards hors de toute proportion et de toute comparaison avec les précédents ».

Quinquagenaria sacerdotii Emin. ac RR. D. Joannis Simor cardinalis, tituli Sti Bartholomæi in insula, Hungariæ primatis, etc. (Cinquantième anniversaire du sacerdoce de S. Em. le card. Simor), par Joseph Danko, chanoine de l'église métropolitaine de Gran, Vienne, 1887.

On ne saurait assez louer le charmant opuscule composé par le savant chanoine de Gran et exécuté avec tant de goût par l'imprimerie viennoise de Holzhausen. La piété et la science, le sentiment esthétique et l'érudition s'y allient avec une rare harmonie et en font un véritable bijou littéraire, digne de l'éminent prélat auquel il est dédié en mémoire de ses noces d'or du sacerdoce.

Écrit dans un style simple, clair et correct, le travail du Dr Danko se compose de deux parties : dans la première, l'auteur expose ce que Son Éminence a fait pour l'embellissement de la cathédrale métropolitaine et pour son achèvement définitif; dans la seconde partie, il fait connaître le trésor intellectuel, je veux dire la bibliothèque privée du cardinal-primat, distincte de celle de la métropole.

Comme l'historique de la cathédrale de Gran a été déjà l'objet d'une splendide monographie,

publiée par M. Danko en 1880[1], il se contente d'y renvoyer le lecteur. Il suffira de rappeler que c'est à Son Éminence que revient l'honneur insigne d'avoir mis la dernière main au grandiose monument dont la ville de Gran est justement fière et qui, sous sa forme actuelle, date de 1822. Ses destinées passées depuis la fondation de la première église bâtie par saint Étienne, premier roi de Hongrie, tombée en ruine, deux fois relevée, puis démolie par les Turcs en 1543, ont été retracées par Son Éminence elle-même dans un document offfciel en date de 1869, deux ans après son élévation à la dignité primatiale; il y ordonnait la reprise des travaux qui reçurent en effet leur couronnement en 1885, juste à la veille de son jubilé sacerdotal de cinquante ans.

L'inscription suivante en consacre la mémoire :

Templi· tholum· et· laquear· refectum· ornavit·
Joannes· cardinalis· Simor·
ingenio· Josephi· equitis· Lippert· Aradiensis·
Opera· Antonii· Dethoma· artificis·
Annis· 1885· et· sequenti· sacerdotii· sui· jubilœo·

C'est encore au cardinal Simor que nous devons l'érection de la statue monumentale du cardinal Pazmany, décédé en 1637, à Presbourg. « Pazmany est une des gloires les plus pures de l'Église hongroise; apôtre éloquent et zélé, il y a maintenu la religion catholique menacée par les hérésies. Son *Guide du Ciel* ébranla le protestantisme plus que ne l'auraient pu faire cent mille soldats espagnols. Il laissa une foule d'autres écrits qui lui ont valu le surnom de Bossuet madgyar et de créateur de la nouvelle prose hongroise. En entrant dans la carrière, Pazmany trouva la Hongrie protestante; à sa mort il la laissait catholique. Ainsi parle le comte Mailath dans son histoire des Madgyars (t. IV, p. 259). — Ne pas reconnaître la grandeur de Pazmany, c'est n'avoir pas le sens du vrai mérite ou être aveuglé par l'esprit de parti. — M. Danko retrace le portrait du grand cardinal avec amour, en regrettant de ne pas pouvoir ajouter à sa parole très sympathique l'éloquence plus persuasive de la peinture, suivant le mot du poète :

Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis submissa fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator.

(Horace, *Ars poet.* 1, 2.).

Ce chef-d'œuvre de sculpture est dû au ciseau de Pierre della Vedova, originaire de Turin. Audessus de l'écusson portant trois plumes d'autruche, on lit l'inscription : *D. O. M. Petri card. Pazmany immortali memoriæ posuit Joannes Card. Simor.* M.D.CCC.LXXXVI.

La tête du cardinal a été sculptée à l'aide d'une gravure contemporaine (1624), faite à Rome par François Corbelle et placée au frontispice de l'opuscule ayant pour titre : *Thèses de théologie.* défendues par Georges Szelepchenyi, élève du collège Germanique et Hongrois, sous les auspices du cardinal Pazmany et la présidence de Jean de Lugo, de la compagnie de Jésus, devenu plus tard cardinal.

Si la place le permettait, il y aurait bien des choses à dire sur le nouveau local où se conserve le trésor de l'église métropolitaine et le trésor lui-même, enrichi par les libéralités du cardinal Simor, amateur passionné des œuvres d'art. Qu'il nous soit permis de mentionner ici seulement quelques-unes des acquisitions postérieures à la monographie illustrée, mentionnée plus haut. C'est d'abord un riche calice en or émaillé, admirablement travaillé et portant la légende : *Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo.* C'est encore la relique en argent contenant le cilice de la bienheureuse Marguerite, fille du roi de Hongrie, — acquisition d'autant plus précieuse qu'aucun inventaire de Gran n'en fait mention. Cette relique se conservait auparavant dans un monastère des Clarisses de Presbourg. Il faut y ajouter un magnifique christ en ivoire, de dimension peu commune, qui a été cédé à Son Éminence en 1875 par l'évêque de Hildesheim, George Sommerwerk, au prix de 1000 pièces d'or, ainsi que le *formalium* contenant une relique de saint Adalbert martyr, patron de l'Église hongroise. On désigne sous le nom de *formalium* le fermoir servant à rattacher sur la poitrine les deux extrémités du pluvial ou de la chape (*cappa quæ gemmis ambitum pectus honestat*).

Je ne saurais passer sous silence deux monuments religieux dont le nom de Son Éminence est désormais inséparable et que tous les visiteurs de la cathédrale s'empressent de contempler. C'est d'abord le tombeau de Notre-Seigneur, imitation libre du saint sépulcre de Jérusalem et un des plus rares souvenirs de l'art médiéval, restauré en 1872, et que M. Danko a décrit dans l'opuscule intitulé : *Die Feier des Osterfestes nach der alten romisch-ungarischen Liturgie* (La solennité de Pâques d'après l'ancienne liturgie romano-hongroise), Vienne, 1872.

Du côté opposé du tombeau, à gauche en entrant dans l'église, on trouve la chapelle de la sainte Vierge, bâtie par le cardinal Bakocz au XVI[e] siècle et incorporée dans la cathédrale. Ce sanctuaire, miraculeusement conservé durant les 140 années de la domination turque, est devenu

1. Nous en avons donné, en son temps, une analyse détaillée dans la *Revue de l'art chrétien*, du regretté chanoine Corblet (1882).

un lieu de pèlerinage très fréquenté. L'image de la Mère de Dieu, revêtue de plaques métalliques, à l'instar des madones byzantines et russes, est fixée au sommet du tabernacle et richement ornée. Le 22 mars 1872, le cardinal Simor échappait à un extrême danger dont ses jours étaient menacés : il venait de subir une douloureuse opération. Plein de reconnaissance envers Marie à qui il s'était recommandé et avait attribué l'heureuse issue de l'opération, il ordonna la restauration du sanctuaire, en la confiant au talent éprouvé de M. Lippert, son architecte. A cette occasion, M. le chanoine Danko, mis à contribution, publia une notice historique sur l'origine et les destinées de la chapelle Backatchienne (*De ortu et progressu capellæ Bakacзianæ commentariolum*, Gran, 1875), qui est en même temps un témoignage de sa tendre piété envers la Mère de Dieu.

Dans la seconde partie de son écrit jubilaire, il retrace brièvement l'histoire de la bibliothèque métropolitaine, ses commencements, ses vicissitudes, sa réinstallation à Gran après la délivrance du pays du joug ottoman, ses accroissements. Il s'étend davantage sur la bibliothèque privée du cardinal-primat, distincte de la précédente. Je crois être agréable aux lecteurs du *Livre* en signalant, d'après les indications de M. Danko, les manuscrits les plus remarquables de cette riche collection.

En premier lieu vient ici, à titre d'ancienneté, le manuscrit latin sur parchemin, du XIIe siècle, contenant une partie du bréviaire romain; il paraît avoir appartenu à quelque couvent des Cisterciens, à en juger par l'office de saint Bernard († en 1153) qu'on y lit. Un autre manuscrit (n° 4), du XIVe siècle, également sur parchemin, d'une écriture élégante, et richement ornementé, est un recueil de prières, de provenance française, ainsi que le font penser les noms des saints mentionnées dans le calendrier et qui sont vénérés en France. Ce beau volume avait appartenu à la bibliothèque des princes Biron, à Wartenberg en Silésie. Une inscription placée au pénultième feuillet porte que le 7 septembre 1817 le prince Biron de Courlande en a fait hommage à la princesse Berthe de Rohan, à Prague. Sur les fermoirs on voit gravée la date de 1504 avec les initiales F. L. J.

Un des plus précieux volumes de la collection est, sans contredit, le Pontifical romain du XVe siècle, chef-d'œuvre de calligraphie relevée par l'illustration italienne. Il suit l'ordre introduit par le pape Jean XXII (1316-1334), et au feuillet 53 il fait mention de Charles IV, roi de Bohême et futur empereur (1347-1378) : *Ego Carolus, rex Romanorum futurus imperator*. A la feuille 153 on lit une exhortation de Jean, évêque de Varadin, aux ordinands de son diocèse. Ce nom avait donné lieu à la controverse. Jusqu'ici les savants hongrois ont pensé qu'il s'agissait ici de Jean Vitez, archevêque (1465-1472), connu par son goût pour les beaux-arts et les lettres; le chanoine Danko lui-même partageait la même opinion dans sa magnifique monographie sur le trésor de Gran; mais aujourd'hui il croit être dans le vrai en disant que l'évêque de Varadin dont il s'agit n'est autre que Jean de Pruisz qui a effectivement gouverné l'Église de ce nom de 1476 à 1490, et fut transféré delà au siège d'Olmütz par le roi Mathias Corvin. Plus tard, il se démit de sa charge et revêtit l'habit de saint François. Or, sur sa pierre tombale qui s'est conservée dans l'église franciscaine de Stradisch en Moravie où il avait été enterré en 1509, on voit le même écusson que sur la première page du manuscrit : trois flèches sur un champ bleu. On sait d'ailleurs que Jean de Pruisz avait enrichi la cathédrale de Varadin de plusieurs livres liturgiques exécutés avec un luxe royal et qu'en 1498 il a copié de sa propre main la règle et le testament de saint François.

Il faut citer encore le manuscrit (n° 9), du XVIe siècle, remarquable par des différences d'avec les rituels plus récents. Ainsi, par exemple, il y est prescrit de baptiser par triple immersion (*Ego te baptiso* (merget primo) *in nomine Patris;* merget secundo : *et Filii;* merget tertio : *et Spiritus sancti*). La bénédiction de l'eau, la veille de l'Épiphanie, celle des cierges, des cendres et des rameaux diffère également des cérémonies romaines, en rappelant les rites de l'Église grecque. Les saints, Vit, Wenceslas, Adalbert, Stanislas, Procope, Ludmile, indiquent assez la provenance tchèque du manuscrit.

M. Danko donne aussi d'intéressants détails sur les volumes imprimés (dont le total monte à quarante mille), parmi lesquels quantité d'éditions illustrées. En terminant, il mentionne les écrits de Son Éminence qui forment cinq volumes et contiennent ses mandements, instructions et circulaires, témoignage éclatant de son érudition religieuse, de son zèle ardent pour le salut des âmes, et de son dévouement illimité envers la sainte Église et son chef visible.

Un portrait du cardinal-primat, gravé d'après une photagraphie d'Alessandri, célèbre artiste romain, une gravure représentant la coupe transversale de la coupole de la cathédrale et un reliquaire de saint Adalbert (en chromo) ornent cette publication exquise que les amateurs de belles choses trouveront certainement à leur goût. C'est assez dire qu'elle ne doit pas rester ignorée des lecteurs du *Livre*.

J. M.



La Renaissance en France, par Léon Palustre, Quinzième livraison : Poitou et Angoumois, Aunis et Saintonge. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix, broché : 25 francs.

M. Palustre poursuit avec succès le cours de sa grande et magnifique publication. La nouvelle livraison qui vient d'être mise en vente complète le troisième volume. Nous avons désormais en son entier le tableau de la *Renaissance* dans deux des plus importantes régions de la France : le Nord et l'Ouest.

De même que les pages consacrées à la Bretagne, celles où M. Palustre parle du Poitou ne manqueront pas d'exciter une certaine surprise. Pour la première fois il est question dans un ouvrage des châteaux de la Roche-du-Maine, Coussay, Bois-Roques, la Chapelle-Bellouin, Apremont et Coulonges-les-Royaux. Les Gouffier qui, dès le commencement du règne de François Ier, bâtissaient Oiron et Bonnivet, ont eu des émules un peu partout. Jusque dans les parties les plus reculées de la province on trouve souvent, comme au Puy-du-Fou, par exemple, des constructions remarquables.

L'Angoumois ne peut guère montrer que le château de la Rochefoucauld; mais cet édifice présente un tel intérêt que M. Palustre, avec raison, a réclamé pour lui deux planches hors texte et cinq dans le texte. C'est, croyons-nous, sous ce rapport, le monument le mieux traité jusqu'ici.

Enfin la livraison se termine par une promenade à travers l'Aunis et la Saintonge; du château de Dampierre-sur-Boutonne on passe à celui d'Usson, puis à l'église de Louzac, au puits de Saint-Jean-d'Angély, à l'hosannaire de Moëze, aux vieilles maisons de la Rochelle. Tout cela est très varié, très curieux, et dans la plupart des cas absolument nouveau. M. Palustre, qui ne se lasse jamais, a multiplié ses découvertes. La région de l'Ouest, que l'on croyait demeurée en dehors du mouvement de la Renaissance, devient une quantité très appréciable pour les futurs historiens de l'art.

A peine est-il besoin d'ajouter que M. Sadoux, dans l'exécution des planches, montre un talent de plus en plus développé. Particulièrement on admirera, nous en sommes certain, la belle eau-forte où il a en quelque sorte restitué la physionomie de la célèbre maison dite de Henri II, à la Rochelle. Ce n'est pas là une simple reproduction, mais une étude d'architecte en même temps que de dessinateur.

La Société des concerts, 1860 à 1885 (Conservatoire national de musique), par E.-M.-E. Deldevez. In-8°, librairie Firmin-Didot, 1887. — Prix : 8 francs.

Ce nouveau volume de M. Deldevez, professeur au Conservatoire, continue l'*Histoire de la Société des concerts*, d'Antoine Elwart. C'est son but, sa raison d'être. Aussi le plan des deux ouvrages est-il similaire.

Divisé en quatre chapitres, cet ouvrage nous donne dans le premier un aperçu des trois éléments de la musique de concert : élément instrumental, élément choral, solistes virtuoses. Puis M. Delvedez jette un coup d'œil sur l'histoire de la symphonie, décrivant en praticien et en esthéticien l'ossature simple, régulière, ferme de la symphonie classique, quoique pleine d'élégance et de beautés imprévues, regrettant de voir cette fière et noble facture remplacée par un genre nébuleux plus ou moins descriptif, dramatique et pittoresque.

Suit un curieux passage sur la mort de l'amateur exécutant, si rare aujourd'hui. Encore un regret pour M. Deldevez qui juge ainsi cet ancien exécutant :

« L'amateur exécutant avait une somme de jouissances plus grande; il pouvait apprécier une foule de détails susceptibles d'augmenter l'intérêt qu'il prenait soit comme exécutant, soit comme auditeur. Il n'était point étranger à ces beautés que nous avons signalées plus haut en les classant en autant de points remarquables, contenus dans les chefs-d'œuvre classiques. La facture de l'œuvre, il la voyait, pour ainsi dire, en l'entendant; les développements, il les suivait sans fatigue : il savait distinguer l'endroit où l'on en était; enfin, l'amateur exécutant passait par la filière des notions dans la pratique, qui, à quelque degré qu'on l'exerçât, l'initiait naturellement aux études que le public non musicien ne peut faire, et qui cependant sont nécessaires (que ce soit par intuition ou autrement) pour comprendre un genre de composition aussi élevé, aussi noble que

celui de la symphonie. Le plaisir, le charme, l'intérêt qu'éprouvait l'amateur exécutant à l'audition d'une symphonie, ces impressions étaient en parfait rapport avec les beautés renfermées dans l'œuvre elle-même. »

Pourquoi est-il disparu, cet amateur exécutant? Nous le demandons à l'historien, au moraliste, au philosophe.

Après le chapitre deuxième qui nous renseigne sur le personnel de la Société, les conditions de l'orchestre et de la salle du Conservatoire, nous trouvons dans le troisième la suite des programmes des concerts de 1860 à 1885.

Un catalogue de programmes! Quel intérêt, direz-vous? Cependant, pour l'historien de la musique, c'est une source précieuse. Mais, même pour les auditeurs de ces concerts qui sont devenus une nécessité de la vie parisienne, chacun, en parcourant cette longue liste, peut se dire :

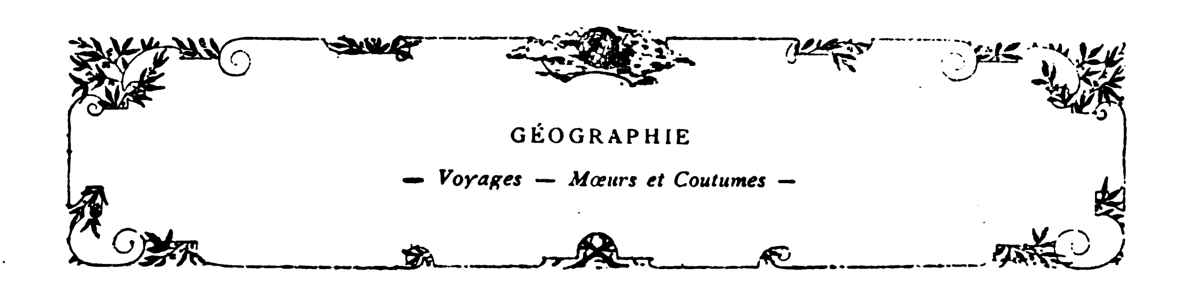
J'étais là, telle chose m'advint.

Quelles suaves émotions on a ressenties à tel concert. A tel morceau se rattache un souvenir, un fait, une amitié, une amour, qui marque dans l'existence, peut-être la révélation d'une vocation artistique ; c'est toute une multitude de sentiments qui renaissent et font vibrer notre cœur.

Mais encore si, comme pour l'année 1861, les programmes se trouvent originalement annotés par un dilettante, savant appréciateur bien qu'un peu rigoriste, double profit, double intérêt. Entendez ce jugement sur Mendelssohn : « Mendelssohn est, généralement parlant, un très savant homme *assommant,* n'en doutez pas. Tout ce qu'il fait a de l'intérêt toujours pour les savants, rarement pour le *bon public.* La science ne doit être que l'aide, l'accompagnement, l'enveloppe de l'inspiration qui vient du cœur et de Dieu... »

Ajoutez à cela qu'un résumé succinct des travaux de la Société et de précieux renseignements sur une symphonie inédite de J. Haydn forment le quatrième chapitre ; que l'œuvre de M. Deldevez est éditée par la librairie Firmin-Didot avec le goût, le luxe typographique qui caractérisent cette illustre maison ; et dites si ce n'est pas là un ouvrage utile, intéressant.

L'*Histoire de la Société des concerts* d'Antoine Elwart est épuisée. Le volume de M. Deldevez aura bientôt le même sort. J. DEB.



GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

La France dans l'Afrique du Nord, par Louis Vignon, chez Guillaumin. (Prix : 7 francs). — **La Conquête pacifique de l'intérieur africain,** par le colonel Philebert, chez Leroux. (Prix : 8 francs.)

Les questions africaines sont à l'ordre du jour, car la France, il ne faut pas l'oublier, est une *puissance musulmane.* Abd-el-Kader disait à M. de Falloux que chrétiens et musulmans, s'ils n'ont pas le même père, sont fils de la même mère. Si l'Islam est leur seule et vraie loi, parce qu'elle est venue la dernière et qu'elle n'a point été altérée par les hommes, les Arabes n'en ont pas moins un certain respect pour la Bible et considèrent Jésus comme un prophète. Ce serait plus qu'une folie, ce serait un crime, comme l'a dit Mgr Lavigerie, de vouloir les convertir par la violence : ils seraient les plus forts qu'ils n'en agiraient pas ainsi vis-à-vis de nous. Le mélange complet ne se fera jamais ; mais un certain rapprochement peut se produire. Dans tous les cas, c'est dans cette voie de conciliation et de concession morale réciproques que doit se maintenir la politique moderne.

Écrits sans doute loin l'un de l'autre, par des auteurs qui doivent s'ignorer réciproquement, qui n'ont ni le même âge, ni les mêmes fonctions, ni les mêmes tendances, ces deux ouvrages se rencontrent dans le même esprit et, par des voies différentes, arrivent à la même doctrine. Sans doute, M. le général Philebert est plus militaire et il pratique avec raison la doctrine *si vis pacem para bellum;* mais, s'il demande une défensive puissante, il n'est pas plus partisan que M. Vignon de l'action provocatrice.

M. Louis Vignon a divisé son ouvrage en trois parties : la première est consacrée à l'Algérie, la

deuxième à la Tunisie. Il y examine avec attention et compétence ces deux colonies, la doctrine qui doit dominer la colonisation, cette colonisation elle-même et les mesures à employer pour la développer. Sans qu'il le veuille peut-être, la Tunisie apparaît comme préférable à l'Algérie : il n'est pas douteux dans tous les cas qu'elle aura avant peu regagné les cinquante ans d'avance de son aînée. La troisième partie de l'ouvrage est en réalité remarquable. Les vues d'ensemble sur le monde musulman et sa puissance occulte capable de se réveiller d'un moment à l'autre, les exposés de la propagande des associations religieuses et les conclusions qu'il en tire pour la politique pacifique et civilisatrice à suivre vis-à-vis des Arabes sont frappés au coin d'un esprit pondéré et mûr déjà, malgré la jeunesse de l'auteur.

M. le général Philebert, pour les avoir connues et pratiquées de plus près sans doute, est encore plus convaincu et surtout plus effrayé que M. Vignon de l'importance des associations religieuses musulmanes, dont la principale a précisément pour siège la province de Tripoli, notre voisine. L'ordre des Senoussya a été fondé en 1835 par Si-Mohamed-ben-Si-Ali-ben-Senoussi ; son fils Si-Mohamed-el-Mahdi porte entre les deux épaules le signe des prophètes. Il descend de Fatma, fille unique de Mahomet et sa mère porte le nom de l'ancêtre. Tout indique aux Arabes qu'il est prédestiné. Son père et lui ont fondé dans la Cyrénaïque, à Djerboub, à trente jours de marche de Tabroucq, qui leur sert de port, un royaume puissant. Est-ce avec la complicité du bey de Tripoli ou malgré lui ? Nous ne le savons, et cette contrée est absolument ignorée des Européens. Elle est cependant un centre capital pour le monde musulman, à l'entre-croisement des routes qui mènent à La Mecque et tenant la grande porte du Soudan. Le mahdi, adoré dans Djerboub, en sortira-t-il pour une croisade sainte ? C'est l'inconnu et le danger.

Cet inconnu et ce danger se prolongent dans l'immensité peuplée du Soudan, où l'Islam fait des pas de géant. Il faut aller jusque-là. Le Sahara n'est point le désert de la légende. Se rencontrant avec M. Duponchel et appuyant ses opinions de tracés mathématiques, le général Philebert démontre la possibilité, la facilité relative de la pénétration du Soudan. L'eau est partout sous la terre ; presque partout il est facile de la ramener à la surface et, avec elle, la richesse et la vie. La voie de pénétration du Soudan serait une voie agricole. La France a mené à fin des entreprises autrement difficiles : il y a urgence à ce qu'elle termine celle-là. L'autorité de l'auteur s'affirme à chaque ligne de cet ouvrage substantiel sur un sujet qui nous intéresse autant que s'il était question de la mère patrie elle-même.

Aux États-Unis, par Frédéric Moreau, avec un croquis de l'auteur. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

Pour répondre aux détracteurs de notre race qui accusent les Français de n'être pas voyageurs et de ne pas connaître les pays étrangers, il suffirait de réciter le catalogue de la Bibliothèque de voyages de la seule librairie Plon.

M. Frédéric Moreau y ajoute un volume sur les États-Unis : l'Amérique — surtout l'Amérique du Nord — est fort à la mode ; les grands paquebots transatlantiques vous y portent si rapidement, si agréablement, que l'on s'en va passer un mois de vacances au Niagara comme à Vichy, à Luchon ou à Trouville.

Le volume de M. Frédéric Moreau renferme nombre de notes intéressantes parce qu'elles traduisent l'impression très personnelle d'un homme jeune, instruit, accoutumé à raisonner avec lui-même et dégagé des opinions préconçues qu'emportent la plupart des touristes. Ses descriptions sont précises et l'on sent que l'on peut s'y fier : elles ont, si j'ose dire, le sérieux scientifique, sans cependant être froides ni ennuyeuses.

M. Moreau a vu et observé New-York et ses environs, puis Boston, les lacs entre Boston et Montréal, le Saint-Laurent, Chicago, le Washout, le Colorado (et à propos de cette dernière contrée, il fournit de très curieux renseignements sur l'exploitation des mines de métaux précieux), Santa-Fé et le Nouveau Mexique, le grand Cañon, San-Francisco, la Californie, la région du Yellowstone, où abondent les geysers ; il a pénétré aussi chez les Mormons ; puis, traversant le continent, il est revenu à Washington. M. Frédéric Moreau a recueilli autant de piquants traits d'observation sur les mœurs et le caractère des gens que de notes pittoresques sur les aspects de la nature. Son livre est plein, instructif et même amusant, plus que ne le sont le plus grand nombre des récits de voyages. PZ.

La Brèche aux buffles, *un ranch français dans le Dakota*, par le baron E. de Mandat-Grancey. Dessins de R.-J. de Boisvray. Un vol. in-18, 292 pages. Librairie Plon et Cie, Paris, 1889.

Sans doute, il serait vain de prétendre expliquer l'esprit, chose indéfinissable par définition, et qui ne varie pas seulement avec chaque individu, mais avec tout âge, toute circonstance et même ne se goûte qu'à certaine température ;

on peut cependant établir que telle réunion de la belle humeur et du bon sens donne une heureuse et juste idée de l'esprit français, représenté dans la vie sociale et dans la vie littéraire par des mortels privilégiés, entre lesquels une place est due à l'auteur de l'amusant volume que nous annonçons. M. le baron de Mandat-Grancey est déjà bien connu, grâce à plusieurs ouvrages appréciés pour les mêmes qualités que l'on retrouve dans celui-ci. Oh ! les puissants du jour ne sont pour rien dans son succès. Le spirituel écrivain ne leur épargne pas ses moqueries ; il juge qu'ils exploitent à qui mieux mieux le client qu'ils ont juré de défendre. Que dira-t-il en voyant ces produits de l'élection populaire, désormais occupés à étouffer la voix du peuple ? Il est vrai que cette voix est appelée en latin celle de Dieu et que Dieu n'est pas une bonne recommandation dans certains estaminets. Mais, au lieu de gémir ou de ricaner trop amèrement, le baron de Grancey a pris le bon parti. C'est par le tonique incomparable de l'activité, du travail, qu'il entretient l'excellente santé physique et morale dont le Ciel l'a favorisé. Il a visité le monde entier, soit comme officier de marine, soit en curieux des choses de l'agriculture. C'est un grand avantage d'avoir vu beaucoup de pays. « Voyager, c'est accomplir sa destinée », a dit Confucius. M. de Grancey ne voyage pas seulement pour des raisons aussi générales et vagues. Il s'intéresse fortement aux questions de la vie pratique ; il aime la terre, ses produits et ses travailleurs ; aussi de nombreux états l'ont vu questionnant sur place leurs fermiers et propriétaires. Les considérations économiques sont coupées dans ses charmants récits par d'humouristiques tableaux de scènes locales et de vives silhouettes d'hommes et de femmes. Cette fois, il nous rapporte ses impressions d'éleveur de chevaux, durant une course lointaine, vers un *ranch* français du Dakota. A ce seul nom, un vieux souvenir nous murmure de doux vers de Longfellow sur « *le pays des Jibways*, *le pays des Dacotahs* ». Presque à chaque page du livre, on sourit à un trait bien venu ; on recueille une note instructive. On y apprend, par exemple, que les étalons transportés dans la prairie et redevenus sauvages deviennent absolument féroces. Ils finissent même par attaquer les passants, et il y a eu tant d'accidents que, dans le Dakota notamment, il est défendu de les laisser en liberté. Ailleurs, il remet les choses au point, à propos des *cow-boys* si diffamés, en disant « qu'ils ressemblent beaucoup aux matelots. Ils ont leurs qualités et leurs défauts ». Plus loin, parlant des femmes outrageusement maigres qui font métier en Amérique de glapir ou de brailler en faveur des droits de la femme, il dira : « Avant de réclamer une aussi grande place dans la société, elles devraient bien tâcher d'en occuper une plus large dans leur fauteuil. » On sait que l'Amérique hurle de fureur à la moindre critique européenne, ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de piller honteusement les écrivains du vieux monde. On peut, au surplus, grandement estimer frère Jonathan, tout en lui disant de dures vérités. Dickens, pour citer l'un des plus glorieux romanciers de ce siècle, l'a supérieurement prouvé. L. D.

Siam et les Siamois, par l'abbé Similien Chevillard, ancien missionnaire apostolique, membre de la Société archéologique de la Loire-Inférieure. Un vol. in-18. Paris, 1889. Librairie Plon.

Le royaume de Siam, limitrophe dans toute l'étendue de sa frontière orientale des pays placés sous le protectorat de la France en Indo-Chine : Cambodge, Annam et Tonkin, est une des contrées de l'extrême Orient que nous avons le plus d'intérêt à connaître. Nous avons également tout intérêt à entretenir avec Siam les relations excellentes que ses souverains ont établies avec le gouvernement français depuis deux siècles et demi. Elles remontent à Louis XIV, en dépit des amusantes dénégations de cette bonne pièce et mauvaise langue de Saint-Simon. Quoi qu'en ait écrit le noble pair, — qui ne regardait pas à un mensonge près, — quoiqu'il affirme que le grand Roi fut dupe d'une supercherie (on dit aujourd'hui *fumisterie*) organisée par quelques courtisans, il est parfaitement avéré que Louis XIV reçut dans la grande galerie de Versailles une ambassade siamoise avec le cérémonial usité en ces cours d'Orient, où s'est conservé le culte de l'idole monarchique. Ce cérémonial, nous l'avons revu aux Tuileries sous Napoléon III, et le souvenir en a été fixé par M. Gérôme en un de ses tableaux qui, pour être officiel, n'en est pas plus mauvais. Nous y retrouvons les mêmes prosternations et génuflexions, ces *lais* dont notre résident général en Indo-Chine était témoin, il y a quelques semaines, quand le jeune empereur d'Annam, Thanh Taï, reçut toute sa cour pour la première fois le jour de son intronisation. Le livre de M. l'abbé Similien Chevillard a le mérite rare — quand il s'agit de ces contrées lointaines et d'accès difficile — de n'être pas simplement un recueil d'impressions notées sur l'heure, sans moyens de contrôle, en un voyage sans retour plus ou moins rapide. Son séjour dans le pays comme missionnaire apostolique ajoute une autorité particulière à ses cu-

rieuses descriptions de Siam et des mœurs siamoises et aux considérations que lui dicte sa complète expérience des intérêts communs à la France et à l'empire de Siam.

Excursions en Turkestan et sur la frontière russo-afghane, par le comte DE CHOLET, lieutenant au 76e régiment d'infanterie. Un vol. in-18, accompagné de gravures et d'une carte du Turkestan. Paris, 1889. Librairie Plon.

L'Angleterre et la Russie, ces deux grands peuples d'essence et de mœurs si dissemblables, possesseurs tous deux d'un immense empire colonial et séparés par une étroite bande de terrain sur laquelle ils cherchent l'un l'autre à maintenir leur influence, vont-ils se heurter un jour? Continueront-ils au contraire à se développer en paix l'un au nord, l'autre au sud de l'Himalaya, se réservant une sphère d'action toute différente? Qui saurait le prévoir? Les forces en présence sont également puissantes et le danger de conflagration vient de la proximité des deux armées. Mais les deux gouvernements ont aussi un égal intérêt à une solution pacifique et y travaillent de bonne foi. Si jamais le choc doit avoir lieu, nous trouverons dans l'*Excursion en Turkestan* de M. le lieutenant de Cholet une excellente description du terrain de la lutte complétée par des gravures qui ont l'exactitude de reports photographiques et par une carte très claire, quoique fort détaillée, du Turkestan. E. C.

Sketches from a Tour through Holland and Germany, by J. P. MAHAFFY, and J. E. ROGERS. London, Macmillan et Cie, 1889. Un vol. petit in-8°, I-XV, 271 pages.

Ces *esquisses*, prises dans un voyage à travers la Hollande et l'Allemagne, se recommandent par la franchise, la bonne humeur et aussi la touche d'*humour*, par le sens critique et un peu narquois qui ne cesse pas d'être du bon sens, par le goût archéologique et artistique dont les auteurs témoignent dans le texte de leurs relations comme dans les dessins fort nombreux, toujours intéressants et souvent spirituels, dont ils l'illustrent. Leur itinéraire, pour n'être pas très étendu, n'est pas non plus trop restreint et me paraît intelligemment tracé. Ils descendent la Tamise et, après une station à Dordrecht, visitent le Zuyderzée en traversant Leyde et Haarlem, s'enfoncent dans le Brunswick, s'arrêtent successivement à Helmstedt, à Hildesheim, à Marburg et à Fulda, jettent un coup d'œil sur la campagne et la vie qu'on y mène, suivent les côtes de la Baltique jusqu'à Lubeck et reviennent par Luneberg et Hambourg. Tout le long du chemin, ils recueillent des observations, des impressions, des croquis, des vues et des anecdotes, qu'ils sèment à pleines mains dans le joli livre luxueusement édité par MM. Macmillan et Cie, que je suis heureux de pouvoir signaler à l'attention des voyageurs raffinés qui vont partout sans quitter le coin de leur feu.

Realistic Idealism in Philosophy itself, by NATHANIEL HOLMES. Boston and New York; Houghton, Mifflin and C°, 1888. Deux vol. petit in-8°. — Prix : 25 francs.

Les progrès toujours croissants des sciences d'observation, les vues hardies, et en bien des cas assurées, que les darwinistes et évolutionnistes nous ouvrent sur l'origine et le développement des êtres et de la nature terraquée, obligent un grand nombre d'esprits de bonne foi, que les problèmes de l'au-delà tourmentent, à chercher une conciliation, un compromis, un *modus vivendi* entre la réalité physiologique et le besoin psychique d'un idéal dont la source et la fin seraient hors la vie présente — providence et immortalité.

Le cerveau anglo-saxon, très pratique et très mystique à la fois, était le moule le plus propre à donner une forme à cette vague aspiration d'une grande partie de la philosophie contemporaine, à se saisir de l'antinomie et à en opérer la synthèse. Le livre de M. Nathaniel Holmes est un énorme effort dans cette direction. L'idéalisme réaliste, telle est la formule qu'il dégage de la science psychologique moderne. Ce n'est pas qu'il prétende avoir fait de toutes pièces une découverte inattendue. Il se reconnaît des ancêtres et des précurseurs, entre autres Spinoza. Et de fait sa doctrine — **καὶ ἔστι τοῦ φιλοσόφου περὶ πάντων δύνασθαι θεωρεῖν,** comme l'a dit Aristote, — *ipse dixit,* — frise fort le panthéisme, lequel n'est pas une nouveauté.

La *Nature naturante* de Spinoza est une explication par une hypothèse. L'*Universelle Essence et Puissance* (*Universal Essence and Power*) de Mr. N. Holmes ne me semble pas être autre chose, et, n'était qu'en la présentant il tient compte des découvertes scientifiques récentes, — ce que Spinoza ne pouvait évidemment pas faire, — je ne vois pas bien, pour ma part, en quoi celle-ci diffère, au fond, de celle-là.

Quoi qu'il en soit, les deux volumes où Mr. N. Holmes expose les résultats de ses études et de

ses méditations, témoignent d'une connaissance approfondie des faits physiologiques comme des phénomènes psychiques, et ils méritent de fixer l'attention de tous ceux qui ne rangent pas, par définition, la métaphysique en dehors du cercle des recherches raisonnables de l'homme. B.-H. G.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

Questions de morale pratique, par Francisque Bouillier, membre de l'Institut. Un vol. in-16. Paris, 1889. Hachette et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Si ce qu'on appelle « les mauvais livres », c'est-à-dire les livres démoralisateurs, cause tant de ravages dans les esprits, ce n'est pas faute de « bons livres » ; il en sort par demi-douzaines des librairies. On aurait même peine à croire, si l'on ne les voyait, qu'il y a encore tant d'honnêtes écrivains en France. Seulement on ne les lit pas tandis qu'on dévore les autres.

Le volume que publie M. Francisque Bouillier est d'une moralité sagace, d'un esprit amoureux de vérité et de vertu, qui pense même que ce n'est pas trop menue besogne de couper un cheveu en quatre quand ce cheveu fait une ombre sur une idée morale. De là ces causeries pleines de finesse — oserai-je dire empreintes de subtilité ? — sur des questions particulières de morale pratique. Il faut bien le dire, quand on en est à élucider si soigneusement ces particularités de la conscience, c'est que le niveau commun de la moralité est bien bas. M. Francisque Bouillier se défend de tomber dans la casuistique. Mais, dans un temps où les vérités simples restent obscures pour tant d'esprits volontairement aveugles, la casuistique redevient de saison. M. F. Bouillier sait mieux que personne à quel point nous sommes distants de la véritable et complète intelligence du Bien ; son étude sur les *Altérations du sens moral et la fausse conscience* en est l'indice : il a fait de la façon la plus ingénieuse et la plus spirituelle l'analyse de cet état d'immoralité ou de sophisme moral. On ne lira pas sans un vif plaisir de curiosité et de réflexion l'étude sur *les Petits plaisirs et les petits déplaisirs.* M. Bouillier croit à la prépondérance des premiers, et il y trouve une raison suffisante d'aimer la vie, ne fût-ce que par habitude. C'est un optimisme bénin et terre à terre, et par cela même fort difficile à combattre : il semble trop voisin de la sagesse. De même son étude sur le *Mensonge* est très piquante, très fouillée ; elle comprend trois parties : 1° *La règle de dire la vérité est-elle absolue ? — 2° Doit-on la dire ? —* 3° *De la bonne foi dans les affaires et dans la presse.*

Toutes ces questions ne sont pas précisément nouvelles, elles reparaissent dans les écoles de philosophie et dans les académies aux périodes de décadence. Il était tout naturel que M. Bouillier, académicien et philosophe, les ranimât de nos jours. PZ.

La Morale, l'Art et la Religion, d'après M. Guyau, par Alfred Fouillée. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1889. — Prix : 3 fr. 75.

Une année s'est déjà écoulée. C'est le 31 mars 1888 que des mains pieuses ont fermé les yeux du cher mort, un fils, un mari. M. Fouillée, qui a pris sa part de la grande douleur éprouvée autour de lui, qui garde ce deuil encore, lui aussi, dans son cœur, célèbre aujourd'hui, pieusement, la mémoire du poète, du penseur.

Pour la célébrer, il a dégagé les hautes pensées que nourrissait l'adolescent, transcrivant, selon les lois du rythme et du nombre, à l'aide de belles images, ses rêves, ses angoisses, — le poète était déjà un philosophe, — et il a illustré cette conception de la vie tout originale qui domine les ouvrages didactiques du jeune et hardi penseur, — le philosophe était resté poète.

Ne discutons pas les doctrines qu'a professées Guyau ; ce n'est pas l'heure de les analyser, ni de les combattre, à propos de la publication d'un livre tel que celui qui nous est donné. Le critique de la *Morale d'Épicure* en était venu à considérer la vie elle-même comme le principe de l'art, de la morale, de la religion. « A ses yeux, — nous citons son biographe, — le beau était la vie supérieure immédiatement *sentie* dans

son intensité expansive, dans son activité à la fois individuelle et sociale ; la morale était la vie supérieure *voulue* et cherchée ; la religion était cette vie supérieure rêvée, *imaginée*, et imaginée sous les formes mêmes d'une société universelle de consciences. » Le principe, l'expansion de la vie, devait rester et reste, en effet, une notion très vague, et les manifestations possibles, désirables de cette expansion, sont systématisées quelque peu aventureusement, selon nous. L'art n'est plus le libre jeu ; l'art rapproche, s'il ne les confond, le beau et l'agréable, l'agréable et l'utile ; car le caractère du beau est essentiellement vital, car il s'agit, si l'on crée, de vivre, de vivre plus largement, non pas en soi et pour soi, mais avec et en autrui ; voilà pour l'esthétique. Rien davantage de personnnel en éthique ; c'est la vie universelle qui est à considérer, la vie — devenir ; la moralité consiste à vouloir vivre de cette vie ; et « la vie se fait son obligation d'agir par sa puissance même d'agir, elle se fait aussi sa sanction par son action même... Même en se donnant, la vie se retrouve ; » ni autonomie, ni hétéronomie ; mais, tout étant relatif, variable, l'*anomie*.

La suggestion est un moyen d'éducation, puisqu'il n'est pas de personnes, de personnes obligées de se respecter comme disait Kant, comme dit M. Renouvier. A la religion, en voie d'évanouissement, doit succéder l'*a-religion*, la vie elle-même devant, en s'épandant, satisfaire aux deux besoins de compréhension et de sociabilité d'où procédait et procède encore toute religion. Cette philosophie évolutionniste ne manque certes pas d'originalité ; et, si *l'irréligion de l'avenir* est de valeur médiocre, dans ses *Problèmes de l'esthétique contemporaine,* dans son *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Guyau avait assurément prouvé une puissance de pensée peu commune.

Un long chapitre de l'étude analytique plutôt que critique de M. Fouillée est consacré aux *Vers du philosophe*. Le commentaire est précieux. A la fin de ce chapitre, une pièce qui ne figure pas dans le recueil. En voici les deux dernières strophes :

L'art est trop vain, et solitaire ;
Rêver est doux, agir meilleur ;
En ce monde j'ai mieux à faire
Que d'écouter battre mon cœur.

Que l'amour aux autres me lie !...
Dans le cœur d'autrui je me perds.
— Rires ou larmes de ma vie,
Valiez-vous seulement un vers ?

Le poète sentait déjà *sa* mort venir alors qu'il écrivait cette pièce. « Même en se donnant, *la vie* se retrouve. » Surtout en se donnant, et la vie universelle, pensait-il, n'a pas de terme. F. G.

Essai sur la méthode en métaphysique, par Paul Dubuc, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, docteur ès lettres. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan. — Prix : 5 francs.

La métaphysique, affirme l'auteur, est toute la philosophie ; plusieurs écoles, — il les nomme les écoles positiviste, écossaise, criticiste, — ont vainement prétendu écarter les problèmes de l'ontologie ; de fait, si elles ne les ont abordés, elles les ont supposés résolus ; elles ont fait de la métaphysique, mais, et c'est la pire façon d'en faire, sans le savoir, sans le vouloir.

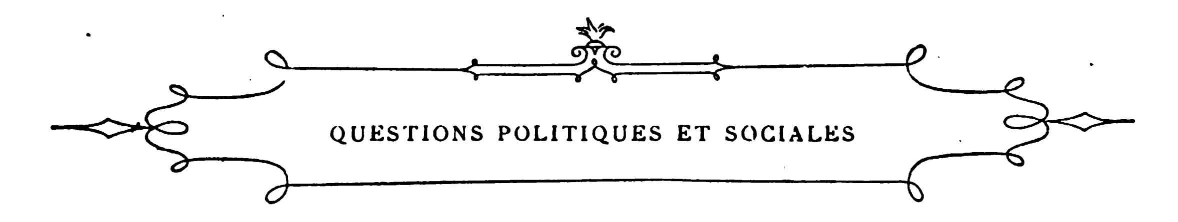
La philosophie d'Auguste Comte et de M. Herbert Spencer, « quelque indifférence qu'elle affecte pour toutes les questions d'*origine* et d'*essence*, qu'est-elle autre chose qu'un *matérialisme phénoméniste ?* Ce parti pris de n'admettre comme légitime qu'une seule expérience, l'expérience sensible, n'implique-il pas au fond une solution très radicale du problème métaphysique touchant la nature essentielle de l'être ? » Voilà pour le positivisme.

« Sans aller jusqu'à prétendre que l'étude toute subjective du moi conduise en sens inverse à un *idéalisme empirique*, comme celui que professe Stuart Mill, il est permis de penser qu'une analyse des facultés de l'âme, faite à la seule lumière de la conscience, n'a de sens et de valeur que dans l'hypothèse d'un *moi* distinct de l'organisme... » Et voilà pour l'école écossaise.

M. Dubuc est moins bien venu à dire que « expliquer, comme le fait Kant, les lois du monde par la seule intervention de la raison humaine, qui, pareille au dieu d'Anaxagore, *vient mettre l'ordre* dans le chaos des phénoménes », c'est ne point « se garder de toute conception touchant l'essence des choses ». Il pose cette question : « N'est-ce pas aussi se prononcer sur le fond même de la réalité que de nier tout ordre objectif, pour dériver de la seule pensée l'intelligibilité du monde ? » Nous y répondrons, pour notre part, autrement qu'il ne fait.

Passons. Puisqu'on ne peut pas ne pas être métaphysicien, il s'agit de l'être à bon escient. A quelle méthode alors devra-t-on recourir ? M. Dubuc, qui, dans un premier chapitre, a défini l'objet de la métaphysique, et a distingué plusieurs parties de l'étude à poursuivre, analyse dans les chapitres suivants les différentes méthodes : objective, subjective, spéculative. Les deux méthodes objectives : la méthode expérimentale et la méthode mathématique, il les rejette : les sciences *inductives* qui ne sortent jamais du monde sensible, *du monde des phé-*

mènes, ne sauraient s'ériger en philosophie, et les sciences *déductives*, enfermées dans *le monde des idées*, ne le sauraient davantage. La méthode subjective, l'auteur la rejette également, comme n'ayant aucune compétence hors du monde sensible. A la méthode dogmatique qui suppose une intuition propre à l'esprit, il préfère une autre méthode spéculative : la méthode critique. Avec Kant, il tient les idées rationnelles comme dépourvues de toute *matière*, et ne leur assigne qu'une valeur *formelle ;* après Kant, il renverse la formule péripatéticienne : *le sujet est mis en mouvement par l'objet*, et fait graviter l'objet autour du sujet, attribuant à celui-ci le premier rôle dans la production des idées ; criticiste il est, et la méthode kantienne est la seule qui puisse permettre d'aborder et de poursuivre l'étude des problèmes métaphysiques. Cela est-il si sûr, et le tenter par cette voie n'est-ce pas fausser le criticisme? Nous ne voulons pas trop le rechercher. Ce discours sur les méthodes a une grande valeur, la première moitié surtout.



QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Dictionnaire usuel de Législation, par ERNEST CADET. Librairie Eugène Belin.

Il est difficile d'imaginer un livre plus utile. A juste titre les questions de droit effrayent le public ; elles sont cependant indispensables, obligatoires même, *car nul ne doit ignorer la loi.*

Où l'apprendre cependant ? Un code est chose effroyable. Il sort même facilement de la mémoire à en juger par bon nombre de jeunes hommes qui ont suivi les cours de la place du Panthéon — en passant par le boulevard Saint-Michel — et à qui, semble-t-il souvent, il n'en est pas resté grand'chose.

On a bien essayé de divers dictionnaires ; mais aucun, à notre connaissance, n'est pratique comme celui-ci que nous recommandons aux gens du monde. Les codes sont comme la Bible non expurgée : on peut les laisser traîner partout. Ici cependant cette crainte n'existe pas. Sans être pour cela moins complet, ce livre est dans la note de la sérieuse maison qui l'a édité et la mère peut en permettre la lecture à sa fille... si le cœur lui en dit.

Pourquoi ne lui en dirait-il pas? Tous les problèmes de la vie dépendent plus ou moins de nos lois et de notre organisation sociale, et cette lecture est aussi attachante que bien d'autres.

Les questions d'économie politique y sont abordées à leur place. A l'occasion du mot *douanes,* M. Ernest Cadet fait un petit cours de libre échange. Il ne dédaigne même pas les considérations philosophiques. A l'article *succession,* le rôle sacrifié du conjoint y est déploré et expliqué d'une amusante façon. Cette injustice de la loi est le résultat d'une erreur matérielle... et ce résultat dure toujours. De nombreux tableaux statistiques illustrent le livre. On y voit les cours du blé. Que n'y trouve-t-on pas ?

Mais alors il s'agit d'un énorme et massif in-folio. Pas du tout ; et les habiles imprimeurs-éditeurs en ont réussi l'exécution matérielle d'une façon aussi complète qu'elle était importante.

Ce volume est de bonnes proportions et bien dans la main. Ses caractères sont juste ce qu'il faut comme lisibilité. C'est un dictionnaire essentiellement pratique et d'aspect avenant : parfaitement compris.

Éléments de Sociologie, par COMBES DE LESTRADE. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque historique et politique.* — Paris, Félix Alcan, 1889. — Prix : 5 fr.

La sociologie — c'est pour notre auteur, une façon de définition — est « l'anatomie du corps social ». Grâce à cette science nouvelle, se trouve complétée l'analogie entre le cercle des sciences qui s'occupent du corps humain et celui des sciences qui étudient la société. M. Combes de Lestrade dit proprement : « La *politique* a des rapports évidents avec la *philosophie. L'économie politique* est la *physiologie* de la société. Il restait à trouver, à constituer une science qui s'occupât des organes sociaux, non pas dans leurs fonctions, mais dans leur nature. C'est la SCIENCE SOCIALE. »

« Il restait à trouver !.. » Voilà, certes, qui contentera ceux qui s'arrêtent aux mots et se plaisent aux analogies. On parle de l'individu et l'on étudie le corps de l'être vivant ; on parle de la société, il doit y avoir, il y a un corps social, et il

doit y avoir, il y a, une anatomie, une physiologie, une psychologie du corps social!

La science « trouvée », il convenait de la caractériser. L'auteur écrit : « Les trois sciences qui s'occupent de l'être social ont entre elles des rapports que l'on reconnaîtra bien étroits si l'on se rappelle leur assimilation aux sciences qui étudient l'être humain. De même qu'une révolution dans l'anatomie amènerait probablement une révolution dans la physiologie, l'immense développement pris par l'économie, les modifications profondes subies par la politique, ont amené l'accroissement de leur troisième sœur, la science sociale. Jusqu'à un temps bien rapproché de nous, celle-ci n'existait que comme science d'observation. Aujourd'hui elle devient une science de prévisions. » Cette autre *anatomie*, qui, faut-il croire, n'est pas d'invention absolument récente, regarde donc, aujourd'hui, aux organes qui pourront, ou devront, par la suite, permettre au corps social de continuer d'exister. Nous ne savons pas, en effet, s'il s'agit de futurs nécessaires, ou de simples possibles de futurs contingents; nous savons seulement que M. de Lestrade n'est pas évolutionniste. Mais peu importe.

Nous allons à la table des matières, curieux d'apprendre quels sont ces organes sociaux à étudier « non pas dans leurs fonctions, mais dans leur nature », ces organes qui seront autres demain qu'ils ne sont aujourd'hui, et nous voyons qu'au livre premier il est traité des *origines sociales*, au livre deuxième, de la *Famille* et dans tous les autres de la *Liberté*, de la *Morale*, de la *Patrie*, des *Gouvernements*, des *Religions*, de l'*Instinct social*, de la *Propriété*, de certaines *Idées héréditaires*, enfin de l'*Économie* et de la *Sociologie*. Quoi! la liberté, la patrie, certaines idées héréditaires sont données comme des organes?

Mais il faut parcourir l'ouvrage; bien vite on s'aperçoit que la sociologie de M. de Lestrade n'est pas plus une *anatomie* qu'une *physiologie* ou une *philosophie*. Des considérations touchant les conditions d'existence des individus à travers le temps et l'espace; différents groupes, montre-t-il, et pour chacun des besoins, des idées morales, des aspirations religieuses; des sociétés différentes et différents gouvernements, entre ces sociétés et entre ces gouvernements des rapports; ces considérations n'ont rien d'original, les observations manquent de finesse autant que de profondeur.

L'ouvrage se lit néanmoins avec plaisir. Sans doute, les pages qui ont trait à la morale et à la moralité feront sourire un philosophe, et bien insuffisantes celles où il est parlé de la religion et des religions; mais l'auteur est un esprit très libéral qui s'est appliqué à tout comprendre, sinon à tout admettre. Il prouve une certaine indépendance, il appelle la tolérance. On sent qu'il vaut mieux que son livre; son livre, pour ce sentiment auquel il force, en devient presque estimable. F. G.

La Croix rouge de France, société de secours aux blessés militaires de terre et de mer, par M. Maxime du Camp. Un vol. in-12. Paris, 1889. Librairie Hachette.

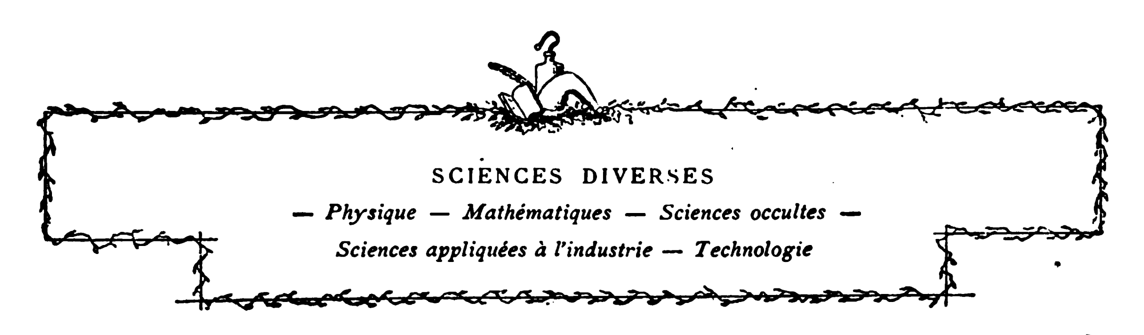
C'est dans le sang des blessés de Solferino que germa l'idée première de la *Croix rouge;* c'est le docteur Palasciano, membre correspondant de l'Institut de France, qui aura l'éternel honneur d'avoir fait à Naples, le 28 avril 1861, la première motion en faveur de la neutralité des blessés; son nom doit être à jamais béni par les mères. L'homme, après le docteur Palasciano, qui travailla le plus activement peut-être à la réalisation pratique de l'idée, est M. Henry Dunant, médecin militaire de l'armée suisse, qui, ayant fait la campagne d'Italie en amateur, écrivit un petit volume, *Souvenir de Solferino*, qu'on ne peut lire sans un frisson d'horreur. M. Dunant provoqua la création des sociétés de secours aux blessés militaires, et posa les vrais principes de la neutralisation. La Société genevoise, reconnue d'utilité publique, obtint la convocation d'une conférence internationale, fit adopter le signe distinctif de la neutralité des blessés, de gueules à la croix d'argent, d'argent à la croix de gueules. La guerre était désormais civilisée.

Bella matribus horrenda. Le livre de M. Maxime du Camp, livre d'humanité, de charité, de pitié, débute par un exposé terrifiant de l'insuffisance des secours aux blessés des guerres antérieures, de la sérieuse administration du service sanitaire et hospitalier soumis à l'intendance. Il montre ensuite par des faits, par des chiffres, les progrès considérables accomplis à cet égard par la *Croix rouge*, et signale enfin les améliorations dont l'institution est susceptible, les nouveaux bienfaits que l'on demande encore à son initiative. J'en citerai un exemple. Tous les objets que notre *Croix rouge* expédie à nos soldats en campagne sont forcément extra réglementaires. Elle n'a pas le droit de distribuer d'effets d'ordonnance, donc pas de chaussure. Or, il n'est personne qui ne sache aujourd'hui que la chaussure du soldat est détestable. L'auteur demandait un jour à un vieux général quelle est l'arme la plus meurtrière : le fusil ou le canon? « Pour le fantassin, répondit le vieux brave, l'arme la plus meurtrière, c'est le

soulier. » Et ce n'est pas un paradoxe. Il n'y a pas d'officiers et surtout pas d'hommes de troupe qui ne soit d'accord avec M. du Camp disant : « Le fond du soldat, c'est la soupe et le soulier. La faim l'affaiblit, la blessure aux pieds le neutralise. » Il demande à la *Croix rouge* de mettre à l'étude, au concours, la chaussure du fantassin. Que de faits touchants, que d'actes de dévouement, je voudrais pouvoir citer! Au moins me ferai-je l'écho, trop faible, hélas! de l'appel que M. Maxime du Camp adresse à la charité militaire. La fortune la plus sérieuse de notre *Croix rouge* consiste dans les cotisations annuelles. Or, sait-on combien elle compte de souscripteurs? On est confus de l'écrire : 22,000! — Et sait-on ce que coûte la souscription? *Trente francs par an*, pour être membre fondateur, *six francs par an* pour les simples membres; pour les premiers, *trois sous tous les deux jours;* pour les seconds, *un sou tous les trois jours.*

Maintenant, à titre de comparaison, veut-on savoir ce que la Commission sanitaire des États-Unis recueillit en dons de charité pendant la guerre de sécession? — *Un milliard cent quarante-quatre millions.*

L'Académie française, assurément par quelque haute récompense, signalera le généreux et beau livre de M. Maxime du Camp à l'attention des femmes. Il n'en est pas une aujourd'hui qui n'ait ou qui n'aura au premier jour un fils, un frère, un jeune parent, un fiancé sous les drapeaux. Qu'elles lisent toutes *la Croix rouge de France* et le million de souscripteurs ambitionné (nous en sommes à 22,000) sera bientôt atteint. E.C.



SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes — Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Dictionnaire abrégé des sciences physiques et naturelles, par Évariste Thévenin, revu par Henry de Varigny, docteur ès sciences. Un vol. in-18, Paris, Félix Alcan, 1889. — Prix : 5 francs.

L'auteur, disons mieux, les auteurs, — aussi bien M. Thévenin n'avait pas complètement achevé son manuscrit quand la mort est venu le surprendre, et M. de Varigny n'a pas borné sa tâche à corriger les épreuves — ne nous ont pas offert, au vrai, un dictionnaire des sciences physiques et naturelles, mais un dictionnaire des termes scientifiques se rapportant à la physique, à la chimie, à l'agriculture, à la géologie, à la minéralogie, à la botanique, à la zoologie, à la biologie, à la physiologie, à la médecine, à la chirurgie, à la pharmacie, voire aux mathématiques et à l'astronomie. Le titre donné au travail est quelque peu mensonger; mais le travail, qui n'était pas, au reste, sans difficultés, sera bien accueilli.

Nous avons des dictionnaires de médecine, des dictionnaires de chimie, des dictionnaires pour d'autres sciences encore, avec l'histoire des théories et des applications; il nous manquait un dictionnaire ne comportant que des définitions de mots et comprenant tous ces mots qui arrêtent parfois au cours d'une lecture, un dictionnaire abrégé qui dispensât de recourir à l'un de ces dictionnaires généraux de notre langue en plusieurs volumes in-quarto. F. G.

L'année scientifique et industrielle, par Louis Figuier, trente-deuxième année (1888). Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Aux pages 319-324 se trouvent rapportées quelques-unes des données publiées par le bureau de la statistique générale de la France touchant le mouvement de la population pendant l'année 1887, et à la suite sont reproduits les résultats du recensement opéré en Allemagne le 1er décembre 1885; données et résultats figurent sous la rubrique : *Histoire naturelle*, entre deux courts exposés, celui des moyens proposés pour la destruction des criquets en Algérie et celui des modes de préparation du yaraque, la boisson fermentée des Indiens du haut Orénoque.

Il est bien permis de s'étonner quelque peu en voyant M. Figuier faire comme font les évolutionnistes et tenir ce qu'ils appellent la sociologie pour un simple chapitre des études de zoologie;

mais, puisqu'il ne distingue pas entre les faits qui conditionnent nécessairement l'existence et les faits qui, pour nous, étaient seulement des possibles contingents avant d'être réalisés et de devenir de nouvelles conditions ajoutées à toutes les autres, il ne faut plus marquer d'étonnement à le voir intercaler, dans son inventaire des dernières découvertes scientifiques et des plus récentes applications des découvertes anciennes ou nouvelles, les chiffres se rapportant au « croît » de l'espèce humaine en telle ou telle région.

Cela nous choque, et cela pourtant ne nous fâche pas outre mesure de rencontrer ces chiffres à cette place.

Ils sont, ce nous semble, pour déconcerter nombre d'esprits.

Parmi les *scientistes*, quelques-uns, nous le savons, ne sont pas effrayés constatant un affaiblissement de plus en plus grand de la natalité en France ; la France, prétendent-ils, n'en est que plus riche et que plus prospère. Les autres sont d'un avis tout contraire, et c'est à eux que nous nous en prenons. Quoi ! leur dirons-nous, en un temps où notre intelligence s'exerce avec une telle ardeur et dans tant de directions différentes, où notre industrie se prouve si ingénieuse, notre moralité apparaît moins grande ? Moins de mariages et moins de naissances ? Vous donnez cette raison : on se marie moins parce que l'existence est moins facile. Allez-vous déclarer, comme nous l'avons fait quelquefois, que le développement de l'industrie n'assure pas toujours et contrarie quelquefois la généralisation du bien-être ? Admettons que les difficultés de l'existence soient aujourd'hui plus grandes qu'il y a un siècle : allez-vous déclarer encore que ces difficultés expliquent également la rareté des naissances pour chaque famille ? Vous n'oseriez ajouter, en tout cas : et légitimement. Avouez donc que le progrès scientifique et industriel.est une chose ; que la civilisation, la moralité, sont une autre chose. Votre morale est utilitaire et connaître l'utile particulier et l'utile général suffit, selon vous, pour agir moralement. L'expérience elle-même vous contredit : la moralité ne dépend pas de l'activité intéressée ou désintéressée de l'esprit, et raisonner sur l'utile, comprendre l'utilité, tout cela ne sert de rien ; il s'agit de se savoir obligé, il s'agit de vouloir.

Nous estimons autant qu'homme du monde et autant que Français toutes ces recherches, ces inventions, toutes ces applications dont nous parle M. Figuier, les classant sous les chapitres : *Astronomie, Météorologie, Physique, Mécanique, Chimie, Art des constructions, Histoire naturelle, Voyage, Hygiène, Médecine, Agriculture, Arts industriels.* Elles sont d'importance, mais plus importantes les vertus domestiques, le courage civique, le sentiment du respect de soi-même et d'autrui avec celui du dévouement à la patrie.

M. Louis Figuier a tous les mérites qu'on est en droit d'exiger d'un vulgarisateur et, dans son trente-deuxième inventaire, il expose, avec la même clarté que toujours, les derniers travaux de nos savants, les procédés de fabrication et de culture le plus récemment préconisés ; il dit les matières qui, longtemps sans emploi ou utilisées incomplètement, sont mises à la disposition des industriels, les végétaux que les voyageurs ont fait connaître à nos agriculteurs et qu'ils tentent d'acclimater.

F. G.

Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles. Un vol. in-18. Hetzel et Cie, édit. Paris.

Nous avons déjà examiné et signalé aux lecteurs du *Livre* plusieurs ouvrages très bien faits de cette bibliothèque technique, qui comprend déjà cent vingt et un ouvrages, dont le prix varie de 3 francs à 6 francs.

Le caractère propre de cette importante collection est d'être essentiellement pratique ; chaque ouvrage a été demandé à l'un des hommes les plus compétents en la matière, capables de donner des notions succinctes et claires en même temps. Ainsi, c'est un homme d'expérience comme M. Courtois Gérard, qui rédige un *Manuel pratique de jardinage* et un *Manuel pratique de culture maraîchère* couronné par la Société centrale d'agriculture et par la Société centrale d'horticulture ; le *Guide pratique des ponts et chaussées et de l'agent voyer* (en deux volumes, l'un pour les *routes*, l'autre pour les *ponts*) est l'œuvre de M. Birot, un des rares ingénieurs sortis des rangs des conducteurs des ponts et chaussées ; ce qui est une double garantie de science technique et d'expérience pratique ; le guide pratique du constructeur comprend la *maçonnerie*, par Demanet, lieutenant-colonel honoraire du génie belge ; ce manuel est fort bien conçu et donne toutes les indications indispensables pour l'élaboration d'un calcul de construction et pour l'évaluation et la vérification d'un devis de maçonnerie ; il faut toutefois tenir compte pour l'appréciation du coût présumé que M. Demanet prend pour base la série belge, bien inférieure aux séries françaises.

Les ouvrages que nous venons de citer sont accompagnés de dessins dans le texte ou de plan-

ches hors texte qui facilitent l'intelligence des démonstrations.

La plupart des volumes de cette collection seraient fort utiles dans les bibliothèques scolaires, surtout dans celles des écoles normales d'instituteurs.

r. z.

LIVRES DE BIBLIOPHILES

A franczia konyvdisz a renaissance korban. — Harminczegy abraval. L'ornementation des livres en France à l'époque de la Renaissance. Avec 31 gravures, par Joseph Danko. Buda-Pesth, 1886. In-8°, xii-194 p.

C'est toujours avec une vive satisfaction qu'on accueille les travaux des amateurs passionnés du livre. On est sûr d'avance d'y trouver de quoi s'instruire, se récréer, se retremper, leurs œuvres étant le fruit des réflexions et de longues recherches. M. Joseph Danko, chanoine de l'église métropolitaine de Gran, appartient, sans contredit, au nombre des bibliographes du premier ordre. En 1882, lors de l'Exposition bibliographique à Buda-Pesth, à laquelle il a pris une part très active, il publia un petit chef-d'œuvre typographique intitulé : *Exposition d'ornements de livres* appartenant à sa bibliothèque choisie qu'il possède à Graux et que j'eus l'occasion d'examiner et d'admirer. Cette *Exposition* ne contient que *trois cents* numéros, distribués d'après les pays de leur provenance et placés en ordre chronologique. La même année, le Dr Danko a publié une remarquable étude sur l'*Homme de douleur*, d'Albert Durer. (*Albrecht Dürer's Schmerzmann.*) — Le nouveau travail du savant bibliographe hongrois est exclusivement consacré à la France. Bien que le choix du sujet témoigne déjà de la passion qu'il a pour tout ce qui est beau, de son goût exquis; aussi il s'est acquitté de sa tâche avec un véritable amour, en artiste consommé et profondément instruit sur les matières qu'il traite. Ce qui ajoute à la valeur du livre, c'est la bibliographie respective dont le Dr Danko a fait précéder chaque chapitre et où il renvoie le lecteur désireux de s'instruire davantage. Le corps du texte est suivi de pièces justificatives (p. 165-179), et muni d'un index des noms propres qui n'occupe pas moins de 15 pages à 2 colonnes. En outre, il est orné de 31 gravures sur bois, représentant les monogrammes des éditeurs, les frontispices des livres les plus remarquables, etc., et exécutées d'après les originaux que possède l'éminent auteur dans sa riche collection.

Voici le contenu de cette monographie embrassant l'intervalle d'environ cent trente ans, c'est-à-dire l'époque comprise entre l'introduction de l'imprimerie en France et la fin du xvie siècle.

I. Après avoir déterminé la place qui revient à la France comparativement à l'Italie, à l'Allemagne et aux Pays-Bas en ce qui concerne l'imprimerie et particulièrement à l'ornementation des livres, l'auteur passe en revue les écrivains français et étrangers qui ont traité d'histoire de l'ornementation française. Nous y voyons figurer les noms justement estimés de Papillon, Van Praet, Dibdin, Brunet, Silvestre, Léopold Delisle, Didot, Müntz, Laborde, Lacroix, Lecoy de la Marche (3-7).

II. Parallèlement avec la peinture *al fresco*, sur verre et les tapisseries, on cultivait la calligraphie et la miniature, art célébré par Dante dans sa *Divine Comédie : Quel arte ch'alluminare è chiamata in Parigi.* (Purgat. xi, 73-80.)

A la fin du xiiie siècle, nous trouvons déjà à Paris des miniaturistes payant un impôt. La décoration des livres eut en France deux phases de développement ayant chacune son caractère particulier; la première, qui se ressentait encore de la tradition byzantine, dura jusqu'à la fin du xiiie siècle; avec le siècle suivant commença la seconde phase, empreinte de *réalisme*. A juger d'après la multitude des ouvrages français illustrés, en prose et en vers, une direction intelligente présidait à la division du travail des artistes. Chose digne surtout d'être remarquée, ce sont les œuvres de Villard de Honnecourt et l'influence exercée par lui sur l'Allemagne. Les mois illustrés des calendriers et l'ornementation des lettres initiales témoignent des frappants progrès qu'a faits la miniature française; c'est dans les livres d'heures surtout qu'elle paraît dans tout

son éclat. Aussi confiait-on l'exécution de ces superbes dessins aux artistes les plus renommés de France et des Pays-Bas qui travaillaient souvent en commun. Les *Heures* du duc de Berry, d'Anne de Bretagne, de Jeanne de Navarre, sont une preuve de l'état florissant de l'art d'illustrer les livres ainsi que des préférences du goût national.

Foucart et Clouet doivent être placés en première ligne parmi les représentants de cette branche artistique (8-23).

III. *Xylographie et incunables.* — Tandis qu'en Allemagne et dans les Pays-Bas la xylographie était généralement employée comme le procédé habituel d'ornementation, la France en ignorait presque entièrement l'usage, et même longtemps après ne s'en servait que modérément. Nous ne connaissons qu'un seul livre xylographique publié en France au xv[e] siècle, c'est *l'Art au morier* (Ars moriendi), orné d'images et muni d'explications habituelles du texte primitif. M. Dankó retrace ici l'historique de l'introduction de l'imprimerie à Paris, à Lyon, et dans d'autres villes de province, ainsi que les particularités du livre français et de ses premières illustrations. Au commencement la coupe des formes se faisait par des gens peu habiles ; mais ensuite ce travail passa aux mains plus adroites, et fut cultivé avec succès. — C'est à Lyon que revient l'honneur d'avoir produit en 1476 le premier livre illustré ; toutefois l'illustration vraiment artistique ne parut que plus tard, dans les éditions de Vérard, dans sa *Mer des hystoires* ou ses *Chroniques de France.* L'auteur compare ici la rarissime édition de Térence qu'accompagne le commentaire de Guy de Juanneau, faite en 1493 à Lyon par Jean Frechsel et ornée de cent cinquante-neuf remarquables gravures sur bois, avec celles de Grüninger (Strasbourg, 1496) et de Vérard (Paris, 1500), où les mêmes compositions sont moins bien exécutées (p. 24-39).

IV. Le génie créateur de la France s'est manifesté dans l'ornementation de ses livres. Que celle-ci a droit de figurer à côté de semblables productions d'Italie et d'Allemagne, les *Heures* en donnent une preuve évidente. Depuis 1487 jusqu'à la fin du xvi[e] siècle, il en a paru en France un demi-million, de ces livres de prières, dont la période la plus florissante tombe dans la première moitié du même siècle. La disposition des matières y est toujours la même. Leurs calendriers illustrés contiennent de précieuses données sur les mœurs et la civilisation de l'époque. Les artistes exerçaient leur talent à raviver les sujets empruntés aux vies des saints, mais surtout à en soigner l'élément décoratif, qui offre, en effet, une charmante variété, où la mythologie et l'allégorie se mélangent avec le genre comique. Sur le chiffre total des *Heures* qu'on connaît jusqu'à présent, la cinquième partie contient la fameuse *Danse macabre*, qui variait de dimension suivant le format du livre, et dont les dessins sont souvent de véritables chefs-d'œuvre d'art. Toutes ces images ont pour but de montrer le triomphe de la Mort sur les mortels. Celles d'Holbein, que l'auteur prend pour terme de comparaison, sont particulièrement célèbres. Paris était le dépôt central des livres liturgiques de cette espèce ; il en imprimait non seulement pour la France, mais aussi pour l'étranger. Les éditions de Vostre, de Vérard, Dupré, Pigouchet, Hardouyn, Kerver et surtout de Tory figurent au premier rang. L'auteur s'étend avec complaisance sur les travaux de Vostre, qui a ouvert la marche (1487) ; il fait valoir le merveilleux art avec lequel Tory, dont on connaît les ravissantes éditions, appropriait le charme des modèles italiens au goût national, et jusqu'où allait chez lui la perfection de l'art graphique. Il met Regnault au nombre des meilleurs représentants de ces publications, et au-dessus d'Eustace, Rembolt, Jehannot, Vidauve, Brie, Remade Vivian, chez lesquels il aperçoit déjà des signes de décadence. Le chapitre se termine par d'intéressantes remarques sur les prix des *Heures* d'autrefois et d'aujourd'hui (p. 40-52).

V. Le chapitre suivant traite d'imprimeurs et d'éditeurs artistes de Paris (p. 53-80), de l'influence que les principaux d'entre eux exerçaient tant sur les contemporains que sur les générations à venir. Quoique les éditions parisiennes embrassassent plus ou moins toutes les branches des connaissances humaines, toutefois la capitale de la France avait la palme surtout dans l'exécution des livres liturgiques qu'elle fournissait en grand nombre aux églises d'Allemagne, des Pays-Bas, d'Angleterre et de Suède.

M. Dankó donne ici une analyse détaillée de leur contenu, leurs ornements et leur disposition. Le plus ancien missel de Paris sortit des presses de Dupré en 1481. A sa suite parut une masse de livres liturgiques qui jouissent d'une réputation méritée à cause de leur excellente exécution typographique. C'est nommer Kerver, Higman, Hopyl, Estienne, Kerbriant, Maheu, Marnef, etc., dont l'auteur apprécie les œuvres. Dupré a d'ailleurs publié beaucoup d'ouvrages illustrés, écrits en langue nationale. Les éditions d'Estienne, dont on connaît dix-sept, se distinguent bien

moins par l'ornementation que par la beauté typographique et la correction du texte, ainsi que celles d'Alde; — cependant on ne saurait méconnaître le mérite artistique de l'ouvrage archéologique de Bayfin, et de la Bible de Vatable. Les ornements de Badé sont d'une qualité inférieure. Wechel a utilisé les productions de Bâle. Les meilleures choses ont été exécutées par Colinès, Janos, Groulleau et les Marnef, grâce au concours d'artistes distingués. Le Polyphile de Kerver, édité en français en 1554, est une preuve frappante de la valeur de l'ornementation française des livres, que Gryphe, Le Royer, Regnault, Rosset, Morel et Vascosan ont aussi cultivée avec succès.

VI. Nulle part les éditions de la Bible, presque toutes illustrées, n'ont été aussi nombreuses qu'à Lyon, excepté Venise seule. D'abord, on y suivait la coutume vénitienne d'orner le texte sacré de nombreux dessins sur bois, souvent très petits de dimension; plus tard, l'illustration a subi l'influence allemande; mais, vers le milieu du xvi[e] siècle, l'art français domina exclusivement. Parmi les nombreux imprimeurs de Lyon, le Piémontais Sacconi occupe la première place; mais la maison Frechsel a joui d'une renommée européenne grâce à l'édition de la *Danse macabre* d'Holbein, et de ses figures du Vieux Testament. Les éditions de la Vulgate faites par Tournes et Roville étaient aussi fort estimées; la première a été illustrée par Bernard, la deuxième par Moni; elles surpassent de beaucoup les éditions analogues d'Honorati, de Payen et de Giunta. Outre la Bible, Tournes et Roville ont fait d'excellentes éditions illustrées des auteurs profanes. A leur côté, méritent d'être placés Baland, Blanchard, Gryphe, de la Porte et Bonhomme. Au reste, l'imprimerie lyonnaise ne restera pas longtemps sur le pinacle.

VII. La province ne fut pas inactive. L'imprimerie et l'ornementation s'introduisirent bientôt à Abbeville, Albi, Saint-Dié, Nantes, Poitiers, Saint-Nicolas du Port, Sens, Toul, Toulouse, Troyes, Vienne. On comprend qu'aucun centre n'ait pu s'y former; la reproduction des originaux dominait; rarement on dépassait le médiocre. Rouen se fit pourtant remarquer par ses éditions de livres liturgiques (p. 97-103).

VIII. Le huitième chapitre est consacré aux artistes qui illustraient les livres (p. 104-124). Dans la première période de l'imprimerie, c'étaient des *tailleurs d'histoires*, *dominotiers* (imagiers de Notre-Seigneur, *Dominus*), qui découpaient les formes d'après les miniatures ou leurs propres dessins, à quoi s'exerçaient parfois les imprimeurs eux-mêmes, par exemple, Vérard, qui l'avoue formellement. — Chesneau, Gourmont, Gryphe, Merlin, Royer, Vostre, devaient les illustrations à leur propre génie, et ils n'ont pas été sans exercer, suivant les circonstances, une certaine influence sur l'exécution technique. Nous sommes ici réduits à interroger les monogrammes et les signatures, généralement plus rares en France qu'en Allemagne. On en rencontre très peu dans les éditions liturgiques, dont l'ornementation portait un cachet pour ainsi dire officiel. Parmi les marques françaises se trouve la fameuse croix lorraine, si controversée, qui s'employait durant un siècle entier et dont l'énigme reste encore à résoudre; de même qu'on ne sait pas au juste qui était ce Reperdius, si pompeusement chanté par Bourbon. — Tory, Cousin et Bernard, dont le D[r] Dankó donne une appréciation savamment motivée, sont assurément les plus brillants représentants de l'ornementation française à l'époque de la Renaissance. Dans la même voie qu'eux ont marché les artistes Jollat, Goujon, Lorme, Laune, Mallart, Woeiriot et, parmi les savants, le médecin Rivière et Fine Oronce, mathématicien.

IX. Il est question aussi des marques des imprimeurs (p. 125-152). Elles avaient pour but d'indiquer l'atelier d'où sortaient les livres, de remplacer ainsi l'adresse qu'on omettait souvent, et de distinguer l'édition originale de sa reproduction. De facultatives, elles devinrent obligatoires en vertu des ordonnances royales. Simples à leur origine, les marques se transformèrent ensuite en figures historiées ou en blasons; si bien que des artistes de renom, tels que Tory ou Cousin, ne dédaignaient point de mettre leur crayon au service des amis ou des protégés. Par malheur, nous ne connaissons pas d'autres artistes, qui, à l'exemple de ces deux-là, aient orné les livres de leurs propres compositions. Vers la fin du xvi[e] siècle, ce genre d'ornementation commença à déchoir.

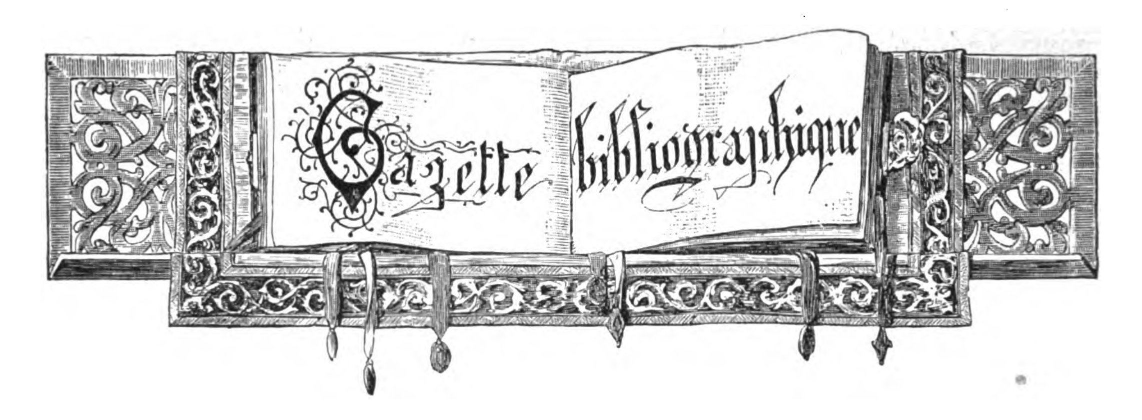
X. Les livres ne restaient pas sans reliure, leur vêtement. Louis XIII, les Valois, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, Grollier, le Cardinal du Bellay, Ramus, Amyot, d'Urfé, de Thou aimaient passionnément les reliures de luxe; et on doit rendre cette justice au sentiment esthétique des Français que, nonobstant la versatilité de la mode, il persévère encore, ainsi que le témoigne leur prédilection pour les reliures travaillées avec art (p. 153-161). Il convenait d'ailleurs que

l'extérieur s'harmonisât avec l'intérieur, que les Muses, ayant orné avec tant de grâce le dedans des livres, en fissent autant pour le dehors. La page 159 offre un spécimen de reliure artistique qui ornait un des livres de Grollier et portait au milieu d'un ovale l'inscription suivante : *Portio mea, Domine, sit in terra viventium;* c'est la trente et unième et la dernière gravure.

Voilà un résumé fidèle de l'excellente étude du docte bibliophile de Gran. Les lecteurs du *Livre* en excuseront la longueur, en considérant que M. Dankó a écrit en hongrois, langue peu accessible au public français et dont il s'est servi, sans doute, afin de vulgariser parmi ses compatriotes les notions exactes sur les productions d'art où la France a excellé et qui resteront toujours des modèles de grâce et de goût. De part et d'autre, on doit en savoir grand gré à l'auteur, bien que pour des motifs différents. Quant aux lecteurs français, ils regretteront avec moi que le livre d'un si fin connaisseur, et qui les intéresse directement, ne soit pas encore traduit en leur langue.

J. M.





Sommaire. — CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES : *Ventes.* — *Bibliographies.* — *Catalogues.* — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger.* — *Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES. — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SOMMAIRE. — Le duc d'Aumale à l'Académie des sciences morales et politiques. — La réception de M. Meilhac. — M. Clovis Hugues, lauréat. — Prix académiques. — Mr. John Francis et l'*Athenæum :* Chronique littéraire d'un demi-siècle. — La littérature des proverbes : un recueil général en anglais, par Mr. Robert Christy. — Les proverbes relatifs à Rome, recueillis par M. Marco Besso. — — Une édition italienne du Voyage de Montaigne (1580-1581).

Depuis que le duc d'Aumale est revenu en France, l'Institut s'est attaché encore plus étroitement, s'il se peut, le noble bibliophile académicien. L'Académie des sciences morales et politiques l'a appelé, en sa qualité d'historien des princes de Condé, à la place laissée vacante par la mort de M. Rosseuw Saint-Hilaire dans sa section d'histoire.

***

Dans sa séance du 4 avril, l'Académie française a reçu M. Meilhac, nommé, comme par un droit de succession naturelle, au fauteuil de M. Labiche. Le récipiendiaire a prononcé le discours spirituel et amusant qu'on attendait de lui, et M. Jules Simon, qui parlait au nom de l'Académie, a mis beaucoup de bonne grâce et toute la souplesse de son grand talent à n'avoir l'air ni étonné ni emprunté en parlant du vaudeville et des vaudevillistes.

Quelque temps auparavant, l'Académie décernait une récompense de deux mille francs à une pièce de vers portant le n° 192 avec cette devise : « Travaillez, prenez de la peine. » Il s'est trouvé que le morceau est l'œuvre du député-poète Clovis Hugues. Le mouvement lyrique, qui y est fort remarquable, a emporté les scrupules que beaucoup d'académiciens pouvaient avoir au sujet des idées socialistes qui ont inspiré l'auteur dans la composition de ce dithyrambe au Travail.

L'Académie a, depuis, terminé ses travaux d'examen sur les deux cent soixante-dix ouvrages qui ont été présentés cette année à ses concours. Nous aurons à enregistrer son verdict, offrant aux méditations des élus comme des rejetés ce vers de Corneille :

> La faveur l'a pu faire autant que le mérite,

source de consolation pour les uns et de satisfaction pour tous.

On connaît ses décisions pour le concours des volumes de vers (fondation Archon-Despérouses). Sur le rapport de M. Sully-Prudhomme, les 4,000 francs de la fondation ont été répartis de la manière suivante : deux prix de 1,500 francs chacun, l'un à M. Léon Dierx, pour ses *Poésies complètes ;* l'autre, à M. Jean Lahor, pour un recueil de vers intitulé *l'Illusion ;* et un prix de 1,000 francs à Mlle Hélène Vacaresco, auteur d'un volume intitulé : *Chants d'aurore.*

Le prix Langlois (rapporteur : M. Taine) ne sera pas décerné cette année. Le montant de ce prix sera partagé à titre de récompense et d'encouragement entre les traductions des quatre ouvrages suivants :

L'Allemagne et la Réforme, de M. J. Janssen, par Mlle E. Paris ;

Histoire du peuple anglais, de M. Richard Green, par M. Gabriel Monod ;

Voyage de la « Véga » autour de l'Asie et de l'Europe, de M. Nordenskiöld, par MM. Charles Rabot et Ch. Lallemand ;

Vie et correspondance de Ch. Darwin, par M. H. de Varigny.

***

Les académies ne sont pas les seuls pouvoirs qui distribuent, en littérature ou en art, l'éloge ou le blâme. Ce ne sont même pas les plus grands. Les jugements de la critique, tels qu'ils se formulent dans les journaux et les revues, sont autrement redoutables ou redoutés. On a beau dire que la critique n'existe plus, qu'elle a fait place à l'industrialisme, à la camaraderie, et — ce qui est pire que tout — à l'indifférence, il n'en reste pas moins des esprits indépendants et sincères, capables de se faire une opinion et de l'exprimer ; de même qu'il y a encore des publications dont la force, comme l'honneur, est de n'être au service de rien que de la vérité.

C'est l'histoire d'une de ces publications que nous donne M. John C. Francis dans le pieux monument qu'il a élevé à la mémoire de son père, John Francis, éditeur du journal *The Athenæum*[1]. La chronique littéraire d'un demi-siècle est bien là tout entière, comme le dit le sous-titre de l'ouvrage, et non pas seulement la chronique littéraire du Royaume-Uni, ni même des pays de langue anglaise, mais — dans des proportions moindres, sans doute — celle de tout le monde civilisé, car *The Athenæum* embrasse dans son cadre le mouvement intellectuel du genre humain.

En ces deux premiers volumes, l'auteur, entraîné par la grandeur et l'intérêt de la partie la plus générale de son sujet, fait surtout l'histoire du journal avec lequel son père identifia, si l'on peut dire, la meilleure portion de sa vie. Il nous promet un troisième volume, formant un tout à part et plus spécialement consacré aux faits personnels et intimes, aux événements de famille, dont le souvenir vaut d'être conservé. Toutefois, il a cru bon, et tout le monde sera de son avis, d'imprimer, dès le début de l'ouvrage, une concise et modeste autobiographie adressée par John Francis à son fils, et dans laquelle, après quelques indications sur les humbles et honnêtes origines de sa famille, l'éditeur de *The Athenæum* passe rapidement en revue les principales phases de sa carrière jusqu'en 1877, insistant tout particulièrement sur le côté religieux et sur son rôle dans la petite église non conformiste dont il fut un des membres les plus simplement convaincus et les plus activement dévoués.

Certaines lignes de cette autobiographie, si brève et même si sèche pour un lecteur inattentif jettent une lueur d'éclair dans les recoins les plus profonds et les plus obscurs de l'âme anglaise, et sont comme une révélation de mœurs incomprises ou ignorées. C'est ainsi qu'il dit, sans autrement s'y arrêter : « Je me rappelle aussi l'indignation exprimée à Londres comme ailleurs lorsque fut adopté le nouveau *Marriage Act*. Les denrées de première nécessité étaient en ce temps-là rares et chères, et la loi avait pour but de prévenir l'accroissement de la population et d'empêcher les mariages trop précoces. Cette loi ne put pas être maintenue en vigueur longtemps. Elle voulait que les noms de ceux qui désiraient se marier fussent affichés à l'extérieur de l'église. Ce fut fait, mais les listes furent aussitôt déchirées. On recommença la tentative, et un grillage en fil de fer fut mis, pour le protéger, par-dessus le placard contenant les noms ; mais il y eut une telle quantité de boue coulée entre les mailles que tous les noms furent effacés, et comme, sans aucun doute, le même fait se reproduisit dans tout le royaume, l'ancienne loi concernant les mariages fut rétablie. »

The Athenæum fut fondé le 2 janvier 1828, par James Silk Buckingham, sorte d'entrepreneur de publicité du temps, qui possédait déjà trois journaux · un journal politique, *The Sphinx*, un journal colonial, *The Oriental Herald*, et un journal scientifique, *The Verulam*. Le nouveau journal littéraire et artistique complétait la série. Quelque aventureux et changeant que fût le caractère de James Silk Buckingham, il poursuivait un but honnête, et il traça dès le premier jour la ligne d'où le journal qu'il fondait ne devait pas dévier. « Ce serait, dit-il dans son premier numéro, une insulte à l'intelligence de la classe des lecteurs à qui l'*Athenæum* s'adresse surtout, que de supposer qu'ils puissent croire un moment qu'un fantôme aussi méprisable que la crainte de mécontenter un auteur ou un éditeur quelconque soit capable de me faire reculer devant l'honnête et rigoureux accomplissement de mon devoir. Mon cœur répond : *Jamais !* » Et en effet le journal ne craignit pas de s'attaquer, pour son début, à la puissante *Stationers' Company*, qui comprenait les plus riches libraires de Londres, et à leur reprocher, en termes sévères et indignés, de gagner de grosses sommes en répandant an-

1. *John Francis, publisher of the Athenæum : a literary Chronicle of half a century*. Compiled by John C. Francis. With an Introductory Note by H. R. Fox Bourne. In two volumes. London, Richard Bentley and son, 1888; 2 vol. pet. in-8°.

nuellement parmi le peuple des millions d'almanachs où se perpétuaient les plus ridicules et les plus grossières erreurs.

Dès la fin de juillet, Buckingham vend sa part de propriété et cède sa place à Maurice, lequel, le 5 juin 1830, remit ses fonctions de directeur à Charles Wentworth Dilke, le véritable créateur de l'*Athenæum*, puisqu'il en changea les conditions de publication et qu'il en assura le succès. Il était vraiment le metteur en œuvre prédestiné du programme de Silk Buckingham, car ses amis lui reconnaissaient, comme trait particulier de caractère, « un singulier amour de la vérité ».

Ce fut l'année suivante, que John Francis, déjà employé à l'agence de publicité de Marlborough (*Marlborough's Newspaper Office*), entra à l'*Athenæum* en qualité de *junior clerk* (septembre 1831). Ses services furent si vite appréciés que, le 4 octobre suivant, il était chargé de l'administration tout entière du journal. A partir de ce moment, le directeur, Charles W. Dilke, et l'administrateur, John Francis, marchèrent la main dans la main vers le même but et l'atteignirent, autant qu'il est possible aux hommes d'atteindre dans la réalité le but qu'ils se proposent dans l'idéal.

M. John C. Francis, qui n'est pas moins intéressé que ne le fut son père à la gloire et à la prospérité de l'*Athenæum* et qui est armé de toutes pièces pour lutter contre les difficultés grandissantes et multipliées que la concurrence et les conditions nouvelles de la presse opposent chaque jour au vieux journal, a suivi pas à pas, avec une exactitude, un soin, un respect, que réchauffent l'amour de l'œuvre commune et la conscience du bien accompli, la marche de l'*Athenæum* et de ses deux inspirateurs de 1831 à 1882. Sir Charles Wentworth Dilke était mort le 10 mai 1869 et avait été remplacé par Mr. Walker, du *Daily News*.

Nous ne suivrons pas, même de loin, la narration de M. John C. Francis, grosse de tous les faits littéraires d'un demi-siècle. Cette livraison ne suffirait pas à en donner une analyse intelligible à nos lecteurs. Il nous suffira de dire en termes généraux, avec l'auteur de la note préliminaire (*Introductory Note*), Mr. H. R. Fox Bourne, que ce qui est consigné dans ces deux volumes dépasse de beaucoup le cadre d'une monographie. Les revues de livres, les notices nécrologiques, les articles originaux sur des sujets intéressants en littérature, en science, en art, avec, de temps en temps et prudemment, les digressions sur les domaines de la politique quotidienne et des luttes de parti, qui constituent le fonds même du journal, ont servi à Mr. John C. Francis, pour tracer un tableau véritablement compréhensif des mouvements de la vie intellectuelle pendant près de soixante ans.

Nous ajouterons qu'il met en relief avec l'orgueil légitime d'un fils, mais aussi avec la véracité d'un historien, la part considérable prise par John Francis dans la lutte, qui ne se termina qu'en 1861, contre l'excise et les taxes énormes qui pesaient sur les manifestations de l'intelligence par la presse, *the tax on knowledge*, comme on disait alors. Enfin nous noterons au passage, parmi les renseignements précieux pour l'histoire de la vie littéraire de ce siècle dont fourmillent ces deux volumes, quelques détails qui ont un intérêt particulier pour les bibliophiles et pour les Français. Un poème de Carlyle, une note sur les « Roxburghe Revels Manuscripts », l'électrotypie, les catalogues de Bohn, les procédés nouveaux de lithographie, la découverte de la plus ancienne gravure sur bois avec date, accompagnée de son fac-similé, la fondation du *Daily News*, la création du mot *Folk-Lore* par Mr. Thoms, bientôt suivie de la fondation de *Notes and Queries*, si habilement dirigé d'abord par Mr. Thoms lui-même, puis par le Dr Doran, et aujourd'hui par notre éminent ami Mr. Joseph Knight, la campagne de l'*Athenæum* pour pousser à la recherche de l'expédition de John Franklin, quantité d'informations sur les sociétés littéraires, le récit complet et amusant de la célèbre fumisterie bibliographique connue sous le nom de *Catalogue du comte de Fortsas*, des articles sur les bibliothèques de chemins de fer, sur les cabinets de lecture et sur les bibliothèques publiques, l'appui prêté par l'*Athenæum* à l'Exposition de 1851, les progrès de la photographie, la fondation de la « Philobiblon Society », une vente de la première édition de Shakespeare, l'affaire Libri, l'ouverture de la « National Portrait gallery », les efforts de poètes ou de littérateurs comme Shelley, George Eliot, les Brontë, Browning, Dickens, Disraëli, la fondation de la « Library Association », de l' « Index Society » et de la « Folk Lore Society », *le Livre* qui, déjà cité (t. II, p. 278) à propos de l'étude sur la maison d'édition Bentley, insérée dans son numéro d'octobre 1865, est annoncé avec son programme primitif (p. 424) auquel, il s'est, lui aussi, fidèlement tenu, — les origines de l'imprimerie au Japon, la vente Beresford Hope, les détails sur la carrière de l'éditeur Daniel Macmillan : tels sont, entre mille autres, les points que nous signalons de préférence à nos lecteurs.

Ces deux beaux volumes sont ornés, en outre du fac-similé de l'estampe de Malines (1418) dont nous parlions plus haut, des portraits de

John Francis et de Charles Wentworth Dilke. Les éditeurs, MM. Richard Bentley et Fils, n'ont rien épargné pour les rendre, par les soins matériels et l'exécution typographique, dignes des trésors littéraires, artistiques et historiques que M. John C. Francis y a si industrieusement et si habilement entassés.

Nous nous reprocherions de ne pas informer nos lecteurs que tout ce que produira la vente de ce très bel et très utile ouvrage est destiné par l'auteur à accroître le capital des pensions servies à ses membres dans le besoin par la *Newsvendor's Benevolent Institution* (Société de secours mutuels des libraires et marchands de journaux).

***

M. John C. Francis nous trace en raccourci, dans son ouvrage sur la vie de son père et sur le développement du fameux journal à la réputation et à l'autorité duquel son père contribua tant, le tableau d'un demi-siècle de la vie intellectuelle du monde civilisé contemporain. M. Robert Christy entreprend de nous donner, dans un recueil de proverbes, maximes et locutions de tous les temps, le résumé et comme l'essence de la sagesse, ondoyante et diverse à la surface, immobile au fond, de l'humanité [1]. La besogne a été faite chez nous, on sait avec quelle industrie et quelle érudition, par Leroux de Lincy : ce qui n'a pas empêché que de nombreux glaneurs n'aient trouvé depuis à faire de belles gerbes dans le champ dont on avait pris tant de peine à ramasser la moisson. Nous avions nous-même l'occasion naguère de rendre compte du volume que M. Lorédan Larchey a consacré à nos vieux proverbes, et nous pouvions lui en signaler un certain nombre qui avaient échappé à ses recherches comme à celles de Leroux de Lincy. C'est dire qu'en de telles matières, il est impossible d'être complet. Les chercheurs les plus consciencieux sont ceux qui le savent le mieux et qui hésitent le moins à l'avouer. Aussi ne faut-il pas s'étonner d'entendre M. Robert Christy, au premier mot de sa préface, déclarer qu'il ne réclame pour son livre le mérite d'être ni complet, ni parfait. Bien au contraire, il s'est fermé d'abondantes sources en excluant tout ce qui pouvait être regardé comme immoral, indécent et grossier, et tous les proverbes ou dictons purement locaux. C'est là un mérite pour une nombreuse et excessivement respectable classe de lecteurs. Ce n'en est pas un pour nous, au contraire. Mais ce n'est pas à nous que M. Robert Christy a voulu s'adresser, et nous aurions mauvaise grâce à lui en faire un reproche.

Malgré ces omissions, que les curieux et les érudits seuls ont le droit de regretter, l'auteur a conscience d'avoir exhumé un grand nombre de beaux dictons et proverbes qui étaient restés enfouis dans les vieux auteurs aujourd'hui négligés. Il a fait aussi de considérables emprunts au *Punch*, au *Blackwood's Edinburgh Magazine*, et a dépouillé, nous assure-t-il, tous les recueils de proverbes un peu importants qui ont été publiés jusqu'à ce jour.

Une innovation dont il se fait honneur est d'avoir classé ses proverbes, non pas, comme dans presque tous les recueils, suivant l'ordre alphabétique du premier mot, mais alphabétiquement par sujet, réunissant, par exemple, en une même liste tous ceux qui ont trait à l'idée d'achat, ou à la femme, ou au livre, etc. Cette innovation ne nous paraît point si nouvelle. Pour nous en tenir aux deux collectionneurs de proverbes français déjà cités, Leroux de Lincy a soin de diviser les siens par sujets, compréhensifs, il est vrai, mais généralement bien tranchés, et M. Lorédan Larchey a dressé un « Index des matières » qui annule tout à fait l'inconvénient de l'ordre purement alphabétique dont se plaint M. Christy.

Le plan de M. Christy embrasse tous les âges et aussi toutes les nations, car un très grand nombre de ses proverbes sont indiqués comme traduits du français, de l'allemand, du hollandais et des autres langues européennes ou orientales. Il s'en faut qu'il ait, dans tous ces trésors, pris tout ce qu'il y avait à prendre. Il doublerait facilement le nombre de ses volumes et la quantité de matières qu'ils contiennent, et il ne serait pas encore au bout. Sans sortir de la langue anglaise, il nous serait facile de citer un bon nombre de locutions proverbiales qu'on cherche en vain dans son recueil. Que serait-ce si nous faisions une excursion sur notre propre domaine, ou sur celui des langues étrangères ?

Quoi qu'il en soit de ces lacunes dont on peut bien diminuer le nombre, mais qu'on ne saurait, dans un travail de ce genre, éviter tout à fait, nous devons chaudement féliciter M. Christy d'avoir mené à bien, en somme, un ouvrage considérable, luxueusement édité par M. Fisher Unwin, et que tout le monde consultera avec plaisir et profit.

***

C'est encore la littérature des proverbes qui

1. *Proverbs, maxims and phrases of all ages*, classified subjectively and arranged alphabetically. In two volumes. Compiled by Robert Christy. London, T. Fisher Unwin, 1888 ; 2 vol. in-8°.

fait le sujet d'un fort beau volume, imprimé avec un soin extrême sur des pages à grandes marges encadrées de filets carmin, par l'établissement du Lloyd austro-hongrois à Trieste, et mis en vente à Rome, chez l'éditeur Loescher [1]. L'auteur, M. Marco Besso, a limité ses recherches aux seuls proverbes qui ont Rome pour objet ou pour point de comparaison, et ce champ ainsi restreint, il craint de n'avoir pu l'explorer partout et demande, avec une seyante modestie, l'indulgence pour une œuvre qu'il espère perfectionner et parachever, rappelant avec à-propos que

Roma non fu fatta in un giorno.

Son plan, d'ailleurs, est plus vaste qu'il ne paraît. Il y comprend les proverbes sur les papes; il reproduit le curieux opuscule d'Ulrich de Hutten, *Trias Romana;* il donne en appendice une bibliographie des nombreux ouvrages où il a puisé les proverbes et locutions qu'il rapporte; il ne s'en tient pas aux proverbes italiens, mais toutes les littératures et toutes les langues, jusqu'à l'hébreu, sont mises par lui à contribution. Enfin et surtout, ce n'est pas une simple compilation classifiée; M. Marco Besso fait œuvre de commentateur et de critique et témoigne, dans les remarques dont il accompagne ses textes, d'un sens littéraire où la sûreté n'exclut pas l'esprit. Nous relevons rapidement un certain nombre de proverbes ou locutions proverbiales qui nous paraissent avoir échappé aux recherches de M. Besso, heureux de lui rendre, pour notre très faible part, en les lui signalant, le léger service qu'il réclame de tous ceux qui s'intéressent au sujet de ses études.

On doit prier pour le pape.
Il n'est pas le pape, il peut se tromper.
Il n'y a que le pape d'infaillible.
Un pape mort ne vaut pas un chien en vie.
Content comme un pape.
Hardi comme un saint Pierre.

Il ne semble pas que M. Marco Besso s'occupe de saint Pierre; il est pourtant le premier des papes. Son nom se retrouve dans un assez grand nombre de proverbes

Vertu romaine.
Le Romain vainct estant assis.
Aller à Rome sur la tête.
Elle est plus battue que le pavé de Rome.
Wherever the Roman conquered he inhabited (Gibbon).
It is folly to live in Rome and quarrel with the pope (John Russel).
Ye drive a snail to Rome.
Rome was not built in a day.
If you would be a pope, you must think of nothing else.

***

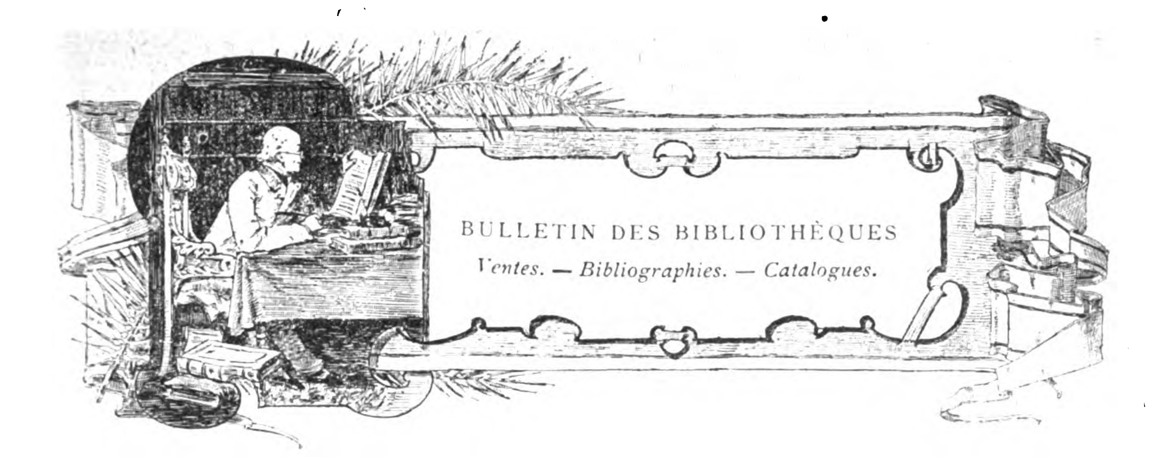
Une mine inépuisable de proverbes, dictons et locutions, c'est l'œuvre de Montaigne. Nous ne croyons pas qu'on l'ait jamais complètement dépouillée à ce point de vue, et il doit y rester de nombreuses et piquantes trouvailles à faire. Le journal de son voyage en Italie, notamment, qui est encore peu lu et peu connu, donnerait, croyons-nous, une notable récolte. Le professeur Alessandro d'Ancona vient de publier une édition de cette précieuse relation, avec la traduction italienne, des notes fort savantes et — ce qui est plus — toujours utiles, et une bibliographie remarquable des voyages en Italie dus à des étrangers jusque dans les premières années de ce siècle [1]. Cette bibliographie n'a pas la prétention d'être complète; mais, telle qu'elle est, elle peut rendre de grands services et constitue un supplément d'une valeur véritable au récit de Montaigne. Le livre est dédié à M. Gaston Pâris et mérite assurément un tel patronage. C'est un beau travail, qui fait grand honneur à l'homme érudit qui l'a mené à bien, et qui a droit à une place dans toutes les bibliothèques d'Italie et de France.

B.-H. GAUSSERON.

1. *Roma nei proverbi e nei modi di dire.* Saggio di Marco Besso. Roma, Ermanno Lœscher et C°, 1889; 1 vol. gr. in-8°. — Prix : 5 francs.

1. Prof. Alessandro d'Ancona. *L'Italia alla fine del secolo* XVI. Giornale del viagio di Michele de Montaigne in Italia nel 1580 e 1581. Nuova edizione del testo francese ed italiano con note ed un Saggio di Bibliografia dei Viaggi in Italia. Città di Castello; S. Lapi, 1889; 1 vol. petit in-8°; XV-719 pages. — Prix : 12 francs.





FRANCE

Ces deux mois n'ont pas été fertiles en nouvelles intéressant nos bibliothèques. Ni la Nationale, ni la Mazarine, ni Sainte-Geneviève, ni l'Arsenal — si ce n'est par la mort récente de son conservateur, M. Ulbach, — ni aucun de nos autres grands dépôts de livres, n'a fait parler de soi. Mais il en est d'autres plus modestes ou d'un intérêt plus spécial, sur lesquels il est bon d'attirer l'attention du public. On en ignore souvent jusqu'à l'existence, et pourtant les travailleurs y ont à leur disposition des ressources choisies et prêtes à être mises en œuvre, tandis qu'ailleurs ils sont obligés à des recherches toujours longues et pénibles, quand elles ne restent pas stériles. C'est ainsi que la Chambre de commerce du département de la Seine possède une bibliothèque dont les collections, patiemment accumulées et coordonnées depuis plus de cinquante ans, embrassent aujourd'hui les principales divisions des sciences, de sorte que, sans dévier de sa destination première, qui était purement de servir les intérêts du commerce, elle offre des instruments de travail dont commencent à profiter des lecteurs appartenant à presque toutes les classes sociales.

M. Ludovic Halévy, de l'Académie française, a récemment fait don à la bibliothèque du Conservatoire du manuscrit autographe de la partition d'orchestre de *la Fée aux Roses*, l'une des œuvres les plus charmantes de son oncle, Fromenthal Halévy, représentée pour la première fois à l'Opéra-Comique, le 1er octobre 1849.

Une session d'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires s'ouvrira à Paris, le 1er juillet prochain, à la bibliothèque de l'Arsenal. La liste d'inscription des candidats sera close le 1er mai.

Nous empruntons au *Figaro* du 21 février l'intéressante note qui suit :

« Un bibliophile bien connu, le baron Double, vient de faire une découverte curieuse. Il a trouvé l'exemplaire de dédicace d'un livre offert par Marat à la reine Marie-Antoinette.

« Ce livre, intitulé *le Feu*, est relié en maroquin vert plein et porte les armes de la reine de France, c'est-à-dire les blasons accolés de France et d'Autriche. Marat qui, avant d'être un fougueux révolutionnaire, s'occupait de sciences, traite dans ce livre du feu et de la lumière.

« Le baron Double a placé cette rareté dans la bibliothèque authentique de Louis XIV qu'il a trouvée dans la succession de son père. »

Les ventes d'autographes ont été plus nombreuses et plus intéressantes en février que dans le mois qui vient de s'écouler.

Nous ne parlerons que de celle de la collection de M. Frédéric Marferre, à l'hôtel Drouot, le 23 février. On y remarquait, entre autres pièces curieuses, une lettre en prose et en vers du 15 juin 1804, dans laquelle le célèbre chansonnier Béranger reproche à son ami Guerna sa négligence :

> Je sais bien qu'il n'est pas permis,
> En fait de preuves d'un grand zèle,
> De compter avec ses amis,
> Plus qu'on ne compte avec sa belle.

Il lui parle ensuite de sa collaboration à des vaudevilles de circonstance : « C'est avec plaisir que je me suis mis à chansonner, ce que je n'avais fait depuis l'autre année. Je sens que si j'avais la fortune, j'aurais peut-être l'excusable folie de ne faire que cela. » Il n'aime pas les ouvrages à prétentions :

> De son talent se faire un jeu,
> Se mettre au-dessus de la gloire,
> En ne la cherchant point ou peu ;
> Préférer vivre en paix à vivre dans l'histoire.
> Aimer à chanter, rire, boire,

D'eau ne jamais noyer son vin,
Rompre tout nœud vieilli qui nous lasse à la fin,
N'estimer de l'amour que les plaisirs qu'il cause,
Bien manger, bien dormir; voilà ce qui suppose
Le destin le plus doux, si ce n'est le plus beau.
Qui l'éprouve fait mettre un jour sur son tombeau :
« Sans être fatigué, ci-gît qui se repose ».

Il lui parle aussi de Mlle Duchesnois et du rôle de Molé dans une pièce de Picard.

Une lettre adressée par Victor Hugo, le 10 avril 1824, au rédacteur de la *Quotidienne*, et dans laquelle le grand poète se plaint d'Hoffmann, critique littéraire des *Débats*, qui lui refuse l'insertion d'une lettre rectificative : « J'étais loin de le ranger parmi ceux qui pensent que le meilleur moyen de prouver aux gens qu'ils ont le nez trop court, c'est de le leur couper. » Ainsi donc, « la politesse et la courtoisie sont romantiques », et Hoffmann, partisan de la tolérance en religion et en politique, ne la pousse pas jusqu'à la littérature.

Deux curieux documents sont des lettres de Mme Lafarge. La première est adressée à la baronne Garat. Elle est datée de Brive, le 29 janvier 1840, quinze jours après la mort du mari de Mme Lafarge et huit mois avant la condamnation de celle-ci. Elle a été écrite de la prison.

« Je suis partie de Glandiers à deux heures du matin, à cheval, par une pluie battante, malade, accablée par mon désespoir et celui de mes domestiques, qui était déchirant. » Un de ses parents l'a accompagnée jusqu'à la prison ; elle se plaint de la rapacité de sa belle-mère et de sa sœur ; effrayée par leurs dénonciations, elle aurait pu prendre la fuite : « Loin de moi une pareille idée ; la réputation est une chose trop sacrée pour vous, pour votre famille, pour vos amis; quelques mois de douleurs ne sont pas trop chers pour l'acheter. » Elle déplore la fourberie de son mari, tout en regrettant une mort qui la laisse sans appui. On l'accuse d'avoir été la maîtresse de son cousin Edouard, mais les sympathies des principales familles de Brive qui la visitent lui donnent courage.

L'autre est une lettre politique dans laquelle Mme Lafarge fait une profession de foi démocratique à propos des élections de 1849 et de la candidature de son cousin, M. Laissac. Elle voit dans la république l'avenir de la France et de l'Europe : « L'Italie est rentrée sous le joug de plomb; le pape hésite; le Christ a-t-il hésité quand il a placé sa croix à l'entrée de la vie nouvelle, quand il a donné sa mort pour ressusciter l'humanité vieillie ! »

Il faut citer aussi une pièce historique piquante.

C'est une copie contemporaine du mémoire du commissaire du département des menus plaisirs, présenté au comité des finances de l'Assemblée constituante « pour connoître l'état positif du département de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la chambre du roi au 1er janvier 1790 ». — On y voit que l'administration des menus en 1789 ressemblait à celle de l'argenterie au XIVe siècle, et que leur surveillance est passée des mains du premier gentilhomme de la chambre en celles du commissaire. Le rapport établit la division des dépenses ordinaires et extraordinaires qui y sont énumérées ; il y est parlé des spectacles, bals, fêtes, feux d'artifices. Suivent treize états avec devis approximatifs, où nous relevons quelques piquants passages, pour ne pas tout citer. « Premier état : le second chapitre comprend la toilette de chasse du roi, composée d'une robe de chambre brochée or ou argent, une paire de pantoufles, deux sultanes, quatre étuis à peigne de même étoffe, un miroir à main couvert de pareille étoffe et sa boîte, un sac de velours galonné d'or, douze tavayolles de taffetas, deux vergettes, quatre éponges et quatre bonnets de coton. » — Le sixième état, un des plus curieux, est consacré aux « comédies, concerts et spectacles de Versailles ». — Le septième état vise les dépenses ordonnées par la reine. — Le treizième état est intéressant pour l'histoire du costume : « Renouvellement des dentelles et linge de la chambre des bains. » — Ce renouvellement qui se faisait autrefois tous les ans, au 1er janvier, n'a plus lieu à présent que tous les sept ans. Il consiste principalement dans les fournitures de deux magnifiques toilettes de dentelles, deux paires de manchettes de dentelles, deux chemises, huit paires de draps, huit souilles de traversins et de matelas, draps, alaises, linge d'affaires, peignoirs, linge à barbe, frottoirs, serviettes, mouchoirs, etc. — Le renouvellement des linges de bains consiste principalement dans la fourniture des chemises de bains, rabats, linge, fonds de baignoires, draps, bonnets de coton, vestes pour les baigneurs, bas de soie, etc.

Nous remarquons encore une supplique adressée par le père de Napoléon Ier au maréchal de Ségur pour obtenir que son fils Lucien, alors au collège d'Autun, remplace à l'Ecole de Brienne Napoléon lui-même, qui venait d'en sortir. Le père du futur empereur se présente comme une victime des jésuites :

« Père de sept enfants, réduit à l'indigence par l'entreprise du dessèchement des salines et par l'injustice des jésuites qui lui enlevèrent la succession Odone à lui dévolue et affectée aujourd'hui à l'instruction publique. » Il ajoute que,

sur les conseils de M. de Marbeuf, Napoléon « a tourné ses études du côté de la marine » et va faire partie du département de Toulon. La formule finale est très humble : « Vous ne pouvez pas faire plus grande charité, monseigneur, que de soulager une famille qui se trouve abandonnée. »

Le 12 avril, on a vendu à la salle Sylvestre des pièces de poésies manuscrites du XVIII[e] siècle attribuées à Molière et sur Molière.

Trois feuillets, d'une écriture différente des autres, passent pour être un MANUSCRIT ORIGINAL et AUTOGRAPHE de Molière ; ils contiennent une longue pièce de 102 vers, adressée à *Iris*, portant en tête : *Lundy matin. Vers irréguliers*, et à la fin les initiales *P. A. B.* (Pour Armande Béjard ?) Cette épître a été reproduite dans l'édition des Œuvres de Molière donnée par Scheuring à Lyon.

Toutes ces pièces furent trouvées dans une liasse de vieux papiers concernant la famille des Achard, que M. le marquis Henri de La Garde acheta, il y a une trentaine d'années, chez un bouquiniste d'Avignon.

ÉTRANGER

Allemagne. — Il s'est formé à Bonn une société qui se propose d'honorer la mémoire de Beethoven en achetant la maison où est né le maître et en la restaurant de manière à en établir l'aménagement tel qu'il existait en 1770. Le salon serait converti en musée. Ce musée contiendrait les manuscrits de Beethoven, des bustes et des tableaux reproduisant ses traits, ainsi qu'une bibliothèque réunissant tous les ouvrages, toutes les brochures, tous les articles d'une certaine étendue qui ont été consacrés à la vie et aux œuvres du grand compositeur.

— Dans son n° 18, *l'Export-Journal*, édité à Leipzig par G. Hedeler, commence une liste des bibliothèques comprenant plus de cinquante mille volumes. Le but pratique de cette publication est de fournir des renseignements utiles aux libraires, aux bouquinistes, etc., car *l'Export-Journal* ne se contente pas d'une simple énumération : il indique encore les sommes dont dispose annuellement chaque bibliothécaire et énumère les desiderata de chacune. Ces données proviennent des bibliothécaires eux-mêmes.

— M. O. Gracklauer, à Leipzig, publie annuellement le catalogue systématique de tous les recueils qui paraissent périodiquement en Allemagne. Le *Deutscher Journal-Katalog für 1889* (in-8° de 56 pages), qui vient d'être mis en vente, contient plus de deux mille mentions de revues. Ces revues sont groupées sous les trente-huit rubriques suivantes : I. Revues bibliographiques, littéraires et critiques ; — II. Théologie, missions, feuilles pieuses, avec quatre subdivisions pour les religions protestante, catholique romaine, chrétienne et diverses, juive; — III. Sciences politique et sociale, jurisprudence; — IV. Médecine, anthropologie, physiologie; — V. Art vétérinaire, protection des animaux; — VI. Sciences naturelles avec des subdivisions pour la zoologie, la botanique, la géologie et la minéralogie, la chimie, la physique et la météorologie, la pharmacie; — VII. Philosophie; — VIII. Éducation et Enseignement; — IX. Grammaire comparée; langues classiques et orientales, antiquités classiques; — X. Langues modernes; — XI. Histoire et sciences auxiliaires ; — XII. Géographie, ethnographie, statistique; — XIII. Mathématiques et Astronomie;—XIV. Art militaire; — XV. Sport, hippologie, hippiatrique; — XVI. Commerce et Finances; — XVII. — Assurances; — XVIII. Marine; XIX. Chemins de fer, postes, télégraphes; — XX. Industrie, technologie; — XXI. Architecture; — XXII. Industrie minière, métallurgie; — XXIII. — Forêts, chasse, pêche ; — XXIV. Économie domestique et rurale; — XXV. Jardinage; — XXVI. Industrie viticole; —XXVII. Arts et Théâtre ; — XXVIII. Musique; — XXIX. Revues amusantes ; — XXX. Revues pour la jeunesse ; — XXXI. Revues pour les femmes. Journaux de modes ; — XXXII. Journaux de modes pour les vêtements d'hommes; — XXXIII. Sténographie; — XXXIV. Dessin; — XXXV. Gymnastique; — XXXVI. Timbrologie; — XXXVII. Franc-Maçonnerie; — XXXVIII. Divers. Pour chaque périodique, le *Journal-Katalog* donne le titre de la revue, le nom du directeur, le nombre de fascicules paraissant dans l'année, l'indication du mois où commence chaque année, le nom de l'éditeur, la ville où il s'imprime, le prix par année, semestre, trimestre ou mois, selon les circonstances. On conçoit toute l'utilité que présente ce recueil.

— Le 18 mars et jours suivants, la collection Henri Klemm a été vendue aux enchères, à Dresde. Le catalogue ne comprenait que 1,431 numéros, mais le moindre peut être réputé très rare, et un bon quart mérite d'être réputé rarissime. Comme le faisait observer le *Gutenberg-*

Journal (13 mars), la *great attraction* de la bibliothèque Klemm, c'est qu'elle renfermait à peu près toutes les « premières impressions de toutes les villes de l'Europe où fonctionna jamais une presse à main »; 510 localités figurent, à ce titre, dans le catalogue. Les perles de la collection étaient la *Biblia latina* de 42 lignes, imprimée à Mayence vers 1455 par Gutenberg et Fust, et le *Psalterium* de Fust et Schœffer (Mayence, 1457). Notons encore, sans parler de plusieurs centaines d'incunables, le Pline de l' « officine elzévirienne » (Leyde, 1635), et un exemplaire de la *Bulla contra errores Martini Luther* (Rome, 1520), qui a servi à Ulrich de Hutten pour sa réplique à la bulle papale, et dont tous les feuillets sont couverts de notes de sa main.

Angleterre. — *The Academy* nous apprend, dans son numéro du 23 février, que MM. Hodges, Figgis et Cie, de Dublin, se sont rendus acquéreurs d'un livre extrêmement rare, intitulé *Justa Edouardo King, Naufrago, ab Amicis Mœrentibus Amoris et* μνείας χάριν, et contenant la première édition du *Lycidas* de Milton. Cet exemplaire vient de la bibliothèque du révérend Thornhill, et lui a servi pour la réimpression qu'il en a donnée en 1835 à la « Dublin University Press ».

— Quelques amis du défunt Arthur F.-A. Paley ont acheté la partie de sa bibliothèque ayant trait aux littératures classiques et en ont fait présent à Cavendish College, Cambridge.

— M. George Gatfield, du British Museum, projette de publier un guide bibliographique du blason et de la généalogie (*Guide to Books relating to Heraldry and Genealogy*). Il contiendra plus de 13,000 articles et formera un supplément nécessaire aux autres ouvrages sur la matière, tels que le *Manuel*, de Sim, et le *Guide du généalogiste*, de Marshall.

— M. Eliot Stock vient de publier son second volume de *Book-Prices Current*, enregistrant les prix atteints par les livres en vente publique depuis décembre 1887 jusqu'en novembre 1888. Une préface, courte, mais substantielle, résume clairement l'enseignement qui ressort de tout le recueil, quant à l'élévation ou à l'abaissement des prix suivant la nature des ouvrages. La division par vente observée dans le volume serait incommode, malgré son intérêt historique, si un index alphabétique d'une grande clarté ne rendait pas les recherches promptes et faciles. En somme, on ne saurait estimer trop haut les services qu'un tel travail est appelé à rendre aux bibliophiles non moins qu'aux bibliopoles.

Une histoire de la librairie anglaise. — Nous annoncions, dans notre dernier numéro, un livre d'un haut intérêt bibliographique, l'histoire du commerce des livres en Angleterre jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, par Mr. William Roberts, dont nous avons souvent l'occasion de citer le nom [1]. Les ouvrages de cette nature et de cette valeur sont rares, et nous demandons la permission d'en entretenir le lecteur un instant. Carlyle, le grand historien, disait qu'on aurait profit à échanger dix histoires ordinaires de rois et de courtisans contre la dixième partie d'une bonne histoire des libraires. Et, en effet, l'histoire des livres, qui est l'histoire même de l'esprit humain, est intimement liée à l'histoire de ceux qui les vendent ou les fabriquent, et il est impossible d'étudier ceux-ci sans apprendre à connaître et à aimer ceux-là. M. W. Roberts divise son livre en deux chapitres : le premier traite succinctement, mais avec une compétence qui seule permet d'être à la fois complet et concis, du commerce des livres avant l'imprimerie; le chapitre II est intitulé *l'Aurore de la librairie anglaise (the Dawn of English Bookselling)*; puis viennent la librairie au temps de Shakespeare et la librairie au XVIIe siècle. Dès lors, le sujet est trop vaste pour être présenté d'ensemble; il faut le considérer dans ses différents côtés et dans ses détails. De là les chapitres sur le commerce des livres dans Little Britain, sur London Bridge, en d'autres localités plus particulièrement propres à ce trafic, et les monographies des grands libraires, Jacob Tonson, Bernard Lintot, qu'une satire du temps représente comme ne laissant pas moisir les livres dans sa boutique et n'y voulant que des nouveautés :

> I keep no antiquated stuff,
> But spick and span I have enough;

Edmund Curll, John Dunton et Thomas Guy. Ce dernier mourut le 27 décembre 1724, laissant beaucoup de legs charitables et un hôpital qui porte son nom (*Guy's Hospital*). C'est là que s'arrête le livre de Mr. W. Roberts, jusqu'à ce qu'il se sente obligé, par le succès de ses premiers efforts, à continuer cette histoire du commerce des livres

1. *The Earlier History of English Bookselling*, by William Roberts. London, Sampson Low, Marston, Searle, and Rivington, 1889; un vol. pet. in-8°. Prix : 7 sh. 6 p. (8 fr. 75).

en Angleterre à travers le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Nul mieux que lui n'est préparé à cette tâche ; ce qu'il a fait prouve ce qu'il peut faire, et nous considérons que ce livre sur les commencements de la librairie anglaise est comme un engagement d'honneur d'aller jusqu'au bout.

Nous aurons l'occasion d'en reparler et de lui faire quelques emprunts.

— Nous relevons, dans une des ventes faites par MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, à Londres, en février dernier, quelques prix qui prouvent que nos beaux livres n'ont perdu ni faveur ni valeur à l'étranger : un exemplaire des chansons de La Borde (1773) a atteint 83 livres sterling (2,075 francs) et un La Fontaine des Fermiers généraux 43 livres (1,075 francs).

Belgique. — La Belgique, le Brésil, les États-Unis, l'Italie, le Portugal, la Serbie et la Suisse ont signé, le 15 mars, une convention par laquelle ces États s'engagent : 1° à créer un bureau chargé du service des échanges ; 2° à échanger les documents officiels, parlementaires et administratifs qui sont livrés à la publicité dans le lieu d'origine, et les ouvrages exécutés par ordre et aux frais des gouvernements. Les bureaux d'échange serviront en outre d'intermédiaires officieux entre les corps savants et les sociétés littéraires, scientifiques, etc., des États contractants, pour la réception et l'envoi de leurs publications. Mais il demeure bien entendu que le rôle de ces bureaux se borne à la transmission en franchise des ouvrages échangés et qu'ils ne prendront aucunement l'initiative de provoquer l'établissement de ces relations. Les États qui n'ont pas pris part à la présente convention sont admis à y adhérer sur leur demande. — Les bibliothèques publiques et particulières ont là de grandes ressources et des facilités dont elles voudront toutes profiter. Nous ne savons si pareille convention est passée entre la France et les autres États. Sans doute, les échanges de publications officielles et diplomatiques se font en vertu d'un usage, mais n'est-il pas préférable que cet usage soit réglementé et soustrait à tout caprice ? En tout cas, nous ne voyons figurer, parmi les signataires de l'engagement ci-dessus, ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Allemagne. Il semblerait pourtant que l'exemple eût dû partir de ces grandes nations.

— Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de parler avec éloge de M. F. Nizet et de son système de catalogue idéologique. Il l'appliquait particulièrement, comme on sait, aux périodiques de la Bibliothèque royale de Bruxelles.

Ce catalogue spécial comptait déjà plus de cent mille fiches, présentant un dépouillement de nombreuses revues (*Revue des Deux Mondes*, *Nouvelle Revue*, *Correspondant*, *Revue générale de Bruxelles*, *Revue des questions historiques*, *Revue des questions scientifiques*, etc.). Les lecteurs en tiraient le plus grand profit ; mais l'administration défendit, l'an dernier, à M. Nizet d'entreprendre le dépouillement de nouvelles revues, lui permettant seulement de dépouiller celles qu'il avait commencées. Le 23 décembre 1888, l'administration mit sous clef le meuble qui contenait les fiches déjà rangées, en ravissant ainsi l'usage aux lecteurs, et ôtant à M. Nizet le moyen de continuer son dépouillement. Nous nous demandons quel a été le mobile de l'action des administrateurs ? Ce n'est pas l'intérêt des travailleurs, à coup sûr.

États-Unis. — M. Frederick M. Crunden, bibliothécaire de Saint-Louis Public Library, a bien voulu nous adresser son rapport annuel sur l'institution qu'il administre si heureusement et qui ne compte pas moins de 70,000 volumes. Cette bibliothèque, ouverte à tous, est, en outre, organisée de manière à offrir des facilités spéciales aux élèves de l'école publique de Saint-Louis. C'est là un trait à noter, et, dans bien des cas, à imiter.

Italie. — Le pape Léon XIII a envoyé en présent à la Bibliothèque d'Imola un magnifique volume in-folio contenant huit ouvrages divers en caractères latins, grecs et orientaux.

— Un archéologue éminent, le comte Gozzadoni, mort récemment, a laissé à la ville de Bologne sa splendide bibliothèque, ses archives de famille et sa collection d'armes.

Catalogues. — Du 27 au 30 mars, M. Delestre et M. Em. Paul (de la maison Labitte) ont vendu à la salle Silvestre la bibliothèque de M. Augustin Le Clercq. Le catalogue, publié chez Labitte, est riche en ouvrages sur l'Espagne, le Portugal, les États barbaresques ; on y remarque de nombreuses éditions des œuvres de Cervantes et une intéressante collection de voyages. — M. Charavay nous a envoyé le catalogue de sa vente d'autographes provenant du cabinet de M. Henri Leydontès (4 avril), où se trouvent de nombreuses pièces historiques.

Les *auctioneers* de Londres, MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, ont vendu, le 20 mars, une intéressante collection de livres italiens des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles; et, du 25 au 27, une partie de la bibliothèque du duc de Buccleugh. Pour n'être composée que de ses doubles et d'un certain nombre de volumes qui n'intéressent plus Sa Grâce, cette vente comprenait des ouvrages comme l'*Arioste* de Baskerville, le *Boccace* de Cologne, 1712, et celui de Florence, Giunta, 1527, de premières éditions de Byron, le *Corneille* de 1765 avec les figures de Gravelot, le *Shyp of Folys* de Brant, imprimé par Pynson, 1509, *les Chroniques d'Angleterre* de Caxton, 1480, des *Heures manuscrites du* XVe *siècle*, les *Dictes and Sayengis of the philosophers*, une des premières impressions authentiques de Caxton, le *Monasticon Anglicanum* de Dugdale (1655), la première édition des *Voyages de Gulliver*, et un grand nombre d'ouvrages précieux ou recherchés.

Les mêmes commissaires-priseurs ont vendu, du 28 au 30 mars, une intéressante réunion de livres et de manuscrits provenant de différentes sources et où l'on remarque un certain nombre de beaux ouvrages français des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, et du 1er au 3 avril, la bibliothèque de Mr. Alexandre E. Burnett, d'Edimbourg, remarquable surtout pour ses éditions de Dickens et de Thackeray, et pour sa suite de livres illustrés par Cruikshank, Rowlandson, Leech et autres grands caricaturistes anglais.

Parmi les catalogues de libraires qui nous parviennent, nous citerons le *Bulletin mensuel de la librairie Rouquette*, passage Choiseul, toujours bien fournie de beaux livres à des prix généralement abordables; les catalogues mensuels des librairies Th. Belin (29, quai Voltaire), Lehec (37, rue Saint-André-des-Arts), E. Cretté (1 et 3, galerie Véro-Dodat), A. Detaille (6, rue des Beaux-Arts), ce dernier toujours assez riche en autographes, et le n° 11 des catalogues Liseux (19, passage Choiseul).

De province : le *Bibliophile de Guienne*, catalogue mensuel de la librairie Moquet, à Bordeaux, et le catalogue d'avril de la librairie Mismaque, à Tours.

L'Angleterre nous envoie le n° 95 des catalogues de M. Bernard Quaritch (Piccadilly, Londres), bourré, comme toujours, de grands ouvrages et de volumes rares et précieux en toutes les langues; et l'Italie, les n°s 3 et 4 des catalogues de la librairie Levino Robecchi (via San Paolo, Milan).

Il n'est pas hors de propos ici de donner la substance d'un article que *the American Bookmaker* (février) consacre aux premiers catalogues imprimés. Il n'est guère possible, dit-il, de déterminer quel fut le premier de ces catalogues et la date exacte de son apparition. Beckmann, dans une étude très insuffisante sur les *Catalogues of Books* (*History of Invention*, 522-527, éd. de Bohn), cite Le Mire ou Miræus, qui assigne à l'année 1554 les premiers catalogues imprimés. Il y a tout lieu de croire qu'il ne se passa guère plus d'un quart de siècle entre l'invention de l'imprimerie et l'impression de catalogues. C'étaient probablement tout d'abord de simples annonces ou circulaires, comme la feuille (*broadside*) que Caxton publia vers 1477, pour avertir qu'on trouvait à son enseigne les règles qui doivent guider le prêtre lorsque plusieurs offices tombent le même jour. Mais la première liste importante que l'on connaisse est celle que publia A. Koburger, de Nuremberg, vers 1486, et qui commence par ces mots : *Cupientes emere libros infra notatos venient ad hospicium subnotatum venditorem habituri largissimum.* Cette liste, divisée en sections (théologie, musique, etc.), est imprimée sur une feuille in-folio, une partie à pleine page et l'autre en deux colonnes. Elle compte 51 lignes en tout. Le British Museum en possède un exemplaire.

On cite ensuite le catalogue de Georg Willer, d'Augsbourg, publié pour la première fois vers 1592, et commençant ainsi : *Collectio in unum corpus omnium librorum.* C'est déjà un véritable travail bibliographique, avec divisions et subdivisions, et ne remplissant pas moins de mille pages.

Enfin le premier *Mess-Katalog* officiel, ou catalogue de Foire aux Livres en Allemagne, fut dressé par les soins de la municipalité de Francfort en 1598.



PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

— La maison Quantin met en souscription un livre très extraordinaire et audacieusement conçu comme fabrication, tirage et publication, sous ce titre : *le Café-concert*, par Gustave Guiches et Henri Lavedan, avec illustrations de J.-L. Forain, gravées sur bois, en noir et en couleur, par le maître artiste Florian. Cet ouvrage de très haut luxe et d'une rare originalité d'expression d'art, tant par son illustration typique que par ses reproductions fines et essentiellement progressistes, ne sera tiré qu'à 350 exemplaires sur japon, mis en vente au prix de 300 francs l'un (les exemplaires de luxe à 500 francs). Quelque élevé que puisse paraître le prix de ces exemplaires, nous pouvons affirmer que rarement un livre de plus grand ragoût bibliophilique a été offert aux amateurs ; ce sera une publication absolument hors ligne et d'un cachet supérieurement curieux.

Nous ne pouvons que signaler tout spécialement aujourd'hui à l'attention de nos lecteurs ce livre de forte saveur, dont un joli spécimen sur japon, format in-8, a été envoyé à tous les principaux libraires de France et de l'étranger.

Nous reparlerons bientôt *par le menu* de cette publication extra-moderne qui est digne de séduire tous les bibliophiles contemporains.

La presse illustrée s'est montrée sous mille formes de revues et recueils aux approches de l'Exposition de 1889 ; mais, parmi tant de publications ingénieuses, la plus intéressante que nous puissions recommander à nos lecteurs est *l'Exposition de Paris*, revue hebdomadaire illustrée, éditée, 7, rue du Croissant.

Ce beau journal, format de l'*Illustration*, est le premier en date et se publie depuis près de huit mois ; il est entièrement consacré à notre grand concours international et reproduit sous toutes les formes illustrées les merveilles de notre grande exhibition. Le journal *l'Exposition de Paris*, très bien rédigé et tenu à jour de tout ce qui peut séduire le public, forme un précieux recueil à conserver ; réuni en volume, ce sera le plus typique souvenir de notre grande fête industrielle de 1889. Il résumera par le détail ce merveilleux panorama du Champ de Mars ; bavard et critique à bon droit, il pourrait être appelé l'*Asmodée de la tour Eiffel*.

— Le maître écrivain dont nous portons le deuil, M. Jules Barbey d'Aurevilly, préparait un recueil de poésies. La *Revue générale* du 1er avril en donne un spécimen bien fait pour irriter l'impatience des admirateurs du grand styliste dans une très belle pièce, hautaine, amère et humaine, intitulée *la Beauté*. Le recueil paraîtra-t-il ?

— M. Marcel Schwob vient d'être chargé par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts de réunir les éléments d'une *Histoire de l'argot en France*.

M. Marcel Schwob se propose de revenir dans ce travail, par une méthode toute différente, sur certains points traités par notre confrère Vitu dans son *Etude du Jargon au* xve *siècle*. Il suivra les classes dangereuses et leur langage, depuis le xve siècle jusqu'à nos jours.

— La librairie Moquet, de Bordeaux, vient de mettre en vente une réimpression textuelle de l'édition originale (Leipzig, 1788) d'un ouvrage de Jacques Casanova de Seingalt : *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs*, avec notice et essai de bibliographie casanovienne, par L.-B. de F. ; 1 vol. in-8° carré, sur papier de Hollande, illustré de deux portraits gravés au burin et de deux autres gravures, reproduction *fac-similé* de l'édition originale (15 francs). Le tirage est limité à 330 exemplaires, plus 20 exemplaires sur whatman à 20 francs.

Théâtre russe. — Tout récemment, à propos de la représentation sur une scène parisienne d'une des œuvres maîtresses de A.-N. Ostrovski, la critique était unanime à déplorer l'absence d'une traduction à la fois fidèle et élégante de ce drame puissant. M. E. Durand-Gréville comble aujourd'hui cette lacune, en publiant à la librairie Plon les *Chefs-d'œuvre dramatiques* de A.-N. Ostrovski, qu'il a traduits du russe avec l'approbation de l'auteur, et qu'il accompagne d'une intéressante étude sur la vie et les œuvres d'Os-

trovski. Les trois pièces que contient ce volume: *Chacun à sa place, l'Orage* et *Fleur de neige,* sont des merveilles de grâce, de vigueur, de tendresse et de pathétique.

La Grande Encyclopédie. — A lire dans la 176e livraison : un article très intéressant sur le brigandage; la biographie du fameux chef des Mormons, Brigham Young; celle de la marquise de Brinvilliers, la célèbre empoisonneuse; une monographie archéologique et industrielle de la brique. Dans la 177e livraison on trouvera une monographie très bien faite du Musée britannique, comprenant son histoire et sa description détaillée.

Les livraisons 178 et 179 renferment une série d'articles importants. Nous attirons spécialement l'attention sur la biographie de la famille de Broglie, qui a donné à la France une foule d'hommes de guerre, de diplomates et d'hommes d'État; sur une étude paléontologique de premier ordre (*Brontotherium*), signée de M. Trouessart; sur deux monographies industrielles considérables : *Bronzage* et *Bronze,* et sur les biographies du président de Brosses, de lord Brougham, le célèbre homme d'État anglais; de M. Brouardel, le médecin légiste bien connu; de Broussais et de Broussel, le fameux parlementaire.

Nouvelles publications périodiques. — Nous recevons le premier numéro d'un nouvel organe d'instruction élémentaire : *le Galilée,* revue des sciences cosmologiques, publiée sous la direction de Georges Brunel. Cette revue, illustrée de nombreuses cartes et reproductions célestes, s'occupera d'astronomie, de météorologie et de la physique générale du globe. Rédigée sur un plan entièrement nouveau, elle compte une grande variété d'articles et d'utiles renseignements sur la marche des planètes et sur les phénomènes célestes. La qualité de sa rédaction et son prix modique lui assureront le succès. 5 francs par an, 76, rue de Turenne, Paris.

Voici le programme de la *Revue théosophique,* publiée le 21 de chaque mois chez M. Sauvaistre, boulevard Haussmann, 72 (un an : 12 fr.), sous la direction de Mme la comtesse G. d'Adhémar, 10, rue Lesueur.

Altruisme : Fraternité envers l'homme, aspiration vers l'idéal, bonté pour l'animal, sympathie avec la nature. — *Symbolisme :* Religions et littératures. — Philosophie et sciences. — Symbolismes et arts. — *Psychisme :* Occultisme et thérapeutique. — Hygiène physique et morale. — Tempérance. — Pureté.

— Signalons l'apparition d'une feuille politique quotidienne qui prend courageusement pour titre et pour mot d'ordre *le Désarmement.* L'utopie d'aujourd'hui est la réalité de demain; mais que d'années passeront avant que ce demain-là arrive!

Allemagne. — On annonce un ouvrage du Dr Adolf Kohut sous ce titre : *Fürst Bismarck und die Litteratur,* « le prince Bismarck et la littérature ». L'auteur étudie le chancelier allemand comme écrivain et dans ses rapports avec les écrivains.

Tout progresse : Bismarck succède à Mecenas!

— Sous ce titre original : *Fromm und Frei; eine Ostergabe in religiösen Dichtungen,* qu'on peut traduire par « Piété et Liberté; offrande de Pâques en poèmes religieux », M. Hermann Allmers vient de publier, chez l'éditeur A. Schwartz (Oldenbourg et Leipzig), un joli petit volume de vers dont l'inspiration première peut ne pas être goûtée par tous, mais qui gagnent accès au cœur par le double charme de la sincérité et du talent.

— Les éditeurs Brarhvogel et Ranft, de Berlin, annoncent comme devant paraître sous peu chez eux une nouvelle série de *Litterarische Volkshefte,* sous la direction d'un jeune écrivain, Léo Berg, et avec la collaboration assurée de nombreux critiques remarqués : Avenarius, H. Bulthaupt, M.-G. Conrad, Max Nordau, etc. Chacune de ces plaquettes exposera d'une façon succincte l'une des faces de la vie moderne et se rattachera à quelqu'une des célébrités venues à l'ordre du jour; c'est ainsi que les prochaines à paraître s'occuperont de *Tolstoï et le roman slave,* de *Gottfried Keller, l'humour et le réalisme,* de *Henri Heine et notre époque,* etc.

Déjà une première série de dix études avait paru sous le même titre générique de *Volkshefte,* chez Richard Eckstein Nachfolzer à Berlin. (J. Peelman et Ce, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris.) La tendance générale est toute moderne et constate pour ainsi dire une sorte de levée de boucliers contre les engouements incompréhensibles — jusqu'à un certain point — des masses pour certaines médiocrités, ou dramatiques, comme Blumenthal, ou poétiques comme

J. Wolff. En revanche on y soutenait vaillamment la cause de quelques grands hommes fort méconnus ou trop discutés encore par leurs contemporains, — comme Henrik Ibsen ou Richard Wagner. L'effort était à louer et à soutenir.

— L'ouvrage de F. Gregorovius consacré à l'*Histoire de la ville d'Athènes au moyen âge*, ouvrage attendu depuis longtemps, est enfin terminé ; il paraîtra prochainement chez Cotta, à Stuttgart (à Paris, chez J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain). Chacun sait que P. Gregorovius est l'auteur d'une volumineuse *Histoire de la ville de Rome au moyen âge*, dont la réputation est faite depuis longues années dans le monde savant.

— Wilhelm Jensen, l'un des premiers écrivains de l'Allemagne moderne et l'un des romanciers les plus originaux qui existent, utilise les observations et les renseignements recueillis par lui au cours de nombreuses excursions dans la Forêt Noire; il les réunit en un volume de luxe intitulé *la Forêt Noire* (Schwarzwald), richement illustré par de bons artistes et élégamment édité par la librairie H. Reuther, de Berlin, en douze livraisons.

Angleterre. — *Eliot Stock's Book-Lovers' Library.* — A la jolie collection que Mr. Eliot Stock dédie aux amoureux des livres, l'auteur de *The Pleasures of a Bookworm* et de *The Diversion of a Bookworm*, Mr. J. R. Rees ajoute *The Brotherhood of Letters.* Dans ce nouveau volume d'aimable et érudit bavardage littéraire, Mr. J. R. Rees se livre à la folle du logis, l'imagination, et demande à ses lecteurs de s'y livrer avec lui. Les théories esquissées, les considérations psychiques et morales, les coups d'aile vers l'idéal, avec un sens très net et toujours persistant des réalités, forment une sorte de trame irrégulière, mais solide, que brodent mille anecdotes placées à propos et spirituellement contées.

Dans la même collection vient se ranger une élégante plaquette de 80 pages, intitulée : *Shakspere's Skull and Falstaff's Nose; a Fancy in three Acts* (le Crâne de Shakespeare et le nez de Falstaff, fantaisie en trois actes), par Belgrave Titmarsh. Quel que soit l'écrivain qui se voile sous le pseudonyme de Titmarsh, il a écrit là, sous forme dramatique, une bien amusante satire, à propos de la race inépuisable des critiques et exégètes shakespeariens.

Parmi les livres que la maison Macmillan a mis en vente pendant le mois de mars, nous citerons : *The Swiss Confederation*, par sir Francis Ottiwell Adams et C. D. Cunningham, 1 vol. in-8° avec une carte (17 fr. 50); *Reports on Elementary Schools*, 1852-1882, par feu Matthew Arnold, publiés sous la direction de sir Francis Sandford, 1 vol. in-8° (12 fr. 40); un choix de lettres de Thomas Carlyle, fait par Charles Eliot Norton, 2 vol. in-8° (22 fr. 50); *The Household History of the United States and its People*, par Edouard Eggleston, 1 vol. in-4°, avec illustrations et cartes (15 francs); *Livingstone*, par Thomas Hughes, 1 vol. in-8° avec portrait et carte (3 fr. 10), dans la série publiée sous le nom de *Englishmen of Action; Venetia Victrix, and other Poems*, par Caroline Fitz-Gerald, 1 vol. in-8° (4 fr. 40), et *Days and Nights*, poésies par Symons, 1 vol. in-8° (7 fr. 50).

Belgique. — On annonce, à l'imprimerie-librairie de Mme Monnom, à Bruxelles, pour paraître fin mai, *les Chimères*, par Jules Destrée; 1 vol. in-4° tiré à cent exemplaires numérotés, sur papier à chandelle blanc, avec un frontispice d'Odilon Redon, deux eaux-fortes de Marie Danse et un dessin d'Henry de Groux (en souscription : 10 francs).

Bohême. — M. Vincent Zibert a publié à Prague (librairie Vilimek), en langue tchèque, une monographie des anciens usages, superstitions, fêtes, divertissements populaires, d'après les témoignages des publications antérieures. C'est une sorte de calendrier du folk-lore ; l'auteur suit l'ordre chronologique, commence au jour de l'an et finit à la Saint-Sylvestre. Les chapitres les plus intéressants sont consacrés au carnaval, aux fêtes de Pâques, à la moisson, etc. L'ouvrage est particulièrement précieux par les nombreuses citations qu'il emprunte à des ouvrages rares ou peu connus.

Espagne. — M. Francisco Tomás y Estruch a publié chez les successeurs de N. Ramirez et Cie, à Barcelone, le beau discours sur l'éducation artistique de la femme (*Educación artistica de la Mujer*), lu par lui au congrès national pédagogique tenu à Barcelone à l'occasion de l'Exposition et récompensé d'une médaille d'argent. C'est un plaidoyer chaud et convaincu en faveur du goût national, contre les engouements et les importations de l'étranger. Nous souhaitons que la voix de M. F. Tomás y Estruch, voix éloquente

et sensée, tombe dans toutes les oreilles et fructifie dans tous les cerveaux.

— Nous avons reçu de Madrid le premier numéro de *El Bibliófilo,* revue mensuelle, nationale et étrangère, de la bibliographie et des arts et industries qui s'y rapportent.

États-Unis. — MM. Houghton, Mifflin et Cie ont mis en vente à partir du 23 mars : *Passe Rose*, roman par Arthur Sherburne Hardy, 1 vol. in-16 (6 fr. 50); *A white Umbrella in Mexico*, relation lestement écrite d'un voyage dans le Mexique, par F. Hopkinson Smith, 1 vol. in-16 (7 fr. 50); *Profit Sharing between Employer and Employee*, étude sérieuse sur la participation des employés et des ouvriers aux bénéfices du patron, par Nicholas Paine Gilman, 1 vol. in-8° (8 fr. 75); *les Œuvres de Rowland Gibson Hazard*, un des publicistes américains les plus renommés, en 4 vol. in-8° (10 fr. le vol.); *Constitutional History and Government of the United States*, par J. S. Landon, juge à la cour suprême de l'État de New York, 1 vol. in-8° (15 fr.) et le septième fascicule de la troisième série de leur somptueuse publication sur les papillons d'Amérique.

Notons encore un roman de Blanche Willis Howard, intitulé *The open Door*, « la Porte ouverte », 1 vol. in-8° (6 fr. 50).

Italie. — La *Società Bibliofila* de Turin a fait imprimer un petit poème inédit en huitains, produit de l'imagination populaire qui se greffe sur la grande légende troyenne, intitulé *Istoria di Patrocolo e d'Insidoria*. M. F. Novati a fait précéder cette intéressante exhumation d'une savante préface; le tout forme un volume de luxe très bien imprimé à Ancône, sur papier à la forme, et tiré à 250 exemplaires par les soins de l'éditeur A. Gustavo Morelli (prix : 4 fr. 25).

Sous le titre *Conversazioni di Giovanni Rosini,* (Pise, E. Spoerri, 1889; 1 vol. in-18°; prix : 3 fr.), M. Felice Tribolati retrace, d'une plume alerte et facile, le tableau de la société toscane pendant la première partie de ce siècle. Sous l'abri du nom de Giovanni Rosini, il donne souvent, nous le supposons du moins, ses souvenirs personnels et ses propres opinions. Tout défile allègrement dans ces douze *Conversazioni,* depuis Bismarck jusqu'à Ferdinand III, depuis Walter Scott et Gœthe jusqu'à Manzoni et « Emilio Zola », depuis Catulle jusqu'à Ossian. On y voit même « le mariage de la Vénus de Médicis avec l'Apollon du Belvédère ». D'un bout à l'autre du volume règne un bel et vif esprit de bibliophilie, et la *conversazione septima*, qui roule tout spécialement sur les « Livres nouveaux, livres vieils et antiques », double pour nous le plaisir que tout le monde doit éprouver à lire ces pages colorées, spirituelles et vivantes.

M. P. G. Molmenti vient de publier quelques pages émues à la mémoire d'un peintre vénitien, homme de grande bonté et artiste de grand talent, mort à trente-sept ans (*Giacomo Favretto. Pensieri e Ricordi,* Venezia, typ. Ferrari, Kirchmayr e Scozzi, 1888; in-4°, 23 p.). L'émotion de M. Molmenti est communicative, et, en lisant ces plaintes et ces regrets, une indéfinissable tristesse vous poind le cœur.

Le même littérateur érudit a mis au jour (*Archivio Veneto*, t. XXXV, part. I, 1888) un curieux procès en calomnie poursuivi devant le tribunal de l'Inquisition par Giovanni Battista Corner, en 1775, en faveur de sa fille Chiara, épouse d'Alessandro Dolfin di Antonio, qui avait été victime d'un enlèvement et de violences dans des circonstances tout à fait extraordinaires.

— Nous avons à signaler chez l'éditeur S. Lapi, de Città di Castello, une étude critique sur la poésie latine populaire au moyen âge, par Annibale Gabrielli (*Su la poesia dei Goliardi,* 1889; 1 vol. in-18, 43 p., prix : 50 cent.). On sait que le nom de *goliardi* était donné à des clercs vagabonds qui payaient, en composant et en débitant des facéties, l'hospitalité qu'ils rencontraient sur leur chemin. Le sujet est piquant, et M. A. Gabrielli a su présenter avec art le résumé de ce qui est connu à leur endroit.

— S. Lapi a aussi mis en vente le premier fascicule de la *Crestomazia italiana dei primi secoli* con prospetto delle flessioni grammaticali e glossario, entreprise par M. Ernesto Monaci (1 vol. gr. in-8°, v-184 p., prix : 5 fr.). Ce travail, qui sera considérable, fait, dès le début, le plus grand honneur à l'érudit qui l'a conçu et à l'éditeur qui le publie. C'est un vrai service qu'ils rendent à l'histoire de la littérature italienne.

— Sous le titre de *Arte Sebezia*, un journal bimensuel de littérature et d'art se publie depuis quelque temps à Naples. Le directeur est M. Ga-

briele Starace. (Un an : 3 fr. — Un numéro : 20 centimes.)

Russie. — Nous empruntons à la *Revue critique* les informations suivantes :

M. Florinski, professeur à l'Université de Kiev, a fait paraître un important travail sur l'*Œuvre législative de l'empereur Douchan* (in-8°, Kiev, 1888). Après une introduction consacrée au gouvernement du célèbre empereur serbe, M. Florinsky passe en revue les Chrysobules et les Chartes de Douchan; il étudie son code (*Zakonnik*) et résume ce que l'on sait des compilations serbes sur le droit byzantin. L'ouvrage est suivi d'un appendice renfermant les principaux textes législatifs, d'un index détaillé et de deux facsimilés.

—M. Modestov vient de publier (S.-Pbg, imprimerie Balachev) un volume sur la France. C'est un recueil d'essais qui ont paru dans les revues ou dans les journaux. L'auteur y étudie un certain nombre d'écrivains français (Renan, Jules Simon, Thiers, Désiré Nisard, Louis Leger), et expose ses vues sur un certain nombre de questions pédagogiques ou politiques. Il est à souhaiter que ce livre d'un écrivain bienveillant et bien informé ait de nombreux lecteurs en Russie.

— M. P. W. Likhatchev édite à Saint-Pétersbourg (même imprimerie) un travail considérable sur les *Clercs de la chancellerie russe au* XVI*e siècle*. C'est une importante contribution à l'histoire de l'administration russe. L'auteur a tiré les éléments de son travail des archives de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Le Dr A. Telnikinn publie, à Saratoff, un journal de vulgarisation, en langue russe, dont le titre peut se traduire ainsi : *Aide à l'Enseignement par soi-même*. Il fait appel à la collaboration des écrivains de toute nationalité et acceptera des articles ou lectures populaires sur toutes les parties des sciences, des arts et de l'industrie, en russe, en français, en anglais, en allemand, en polonais, en italien, en espagnol et en suédois. Il se charge de les faire traduire exactement, et payera ses collaborateurs d'après une moyenne de 30 roubles la feuille, pour un tirage de 3,600 exemplaires. Il enverra son prospectus détaillé à quiconque lui en adressera la demande à Saratoff, Russie. Cette entreprise semble mériter encouragement et appui.

Serbie. — M. Karitch, professeur au gymnase de Belgrade, a fait paraître récemment une monographie considérable du royaume de Serbie sous ce titre : *la Serbie, description du pays, du peuple et de l'État* (in-8°, 935 p.). C'est l'ouvrage le plus complet qui ait paru sur la Serbie depuis celui de Militchevitch. Il est orné de cartes et de gravures qui en rehaussent l'intérêt.



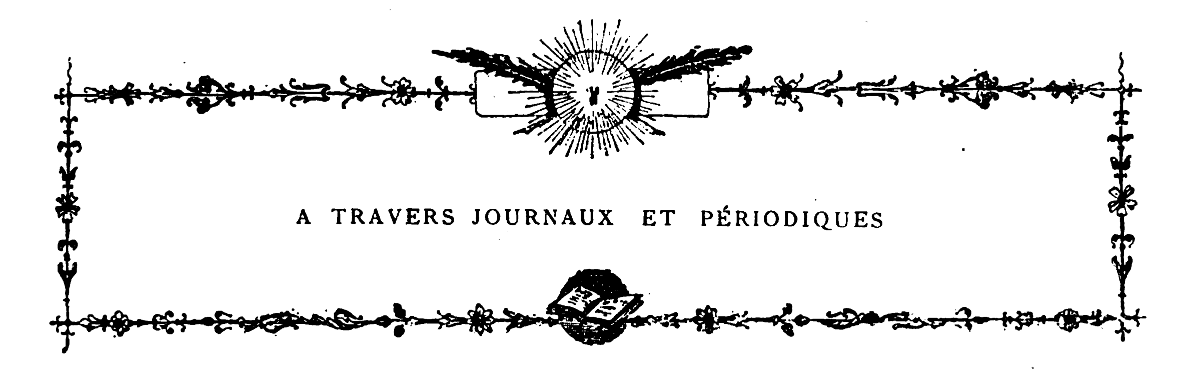
Les livres photographiés. — S'il est des ouvrages dont on ait des éditions au choix, *Paul et Virginie* et les *Fables de La Fontaine* sont de ceux-là. Les éditions de poche ou plutôt de gousset que vient de donner la librairie Marpon et Flammarion pour inaugurer une collection qu'elle appelle bibliothèque-miniature ne se singularisent ni par l'illustration, il n'y en a pas; ni par un commentaire nouveau, on n'en a mis d'aucune sorte; ni par une revision spéciale du texte. Elles ne sont pas hors de portée pour les bourses modestes; on en peut citer pourtant qui sont meilleur marché. Le format est extrêmement exigu sans nuire à la netteté du texte; mais on connaît déjà les impressions microscopiques; elles forment une section connue de la fantaisie bibliographique ; on n'en abuse pas, parce que le maniement de caractères trop petits est un redoutable travail de patience pour les compositeurs les plus exercés, que toutes les

opérations de la correction, de la mise en pages deviennent des plus délicates ; après tant de tracas, on a un livre que les curieux se montrent, mais que personne ne lit, à moins d'être ennemi de ses yeux. Ce n'est jamais pour faire une affaire, mais pour faire montre de leur habileté professionnelle, que les virtuoses de l'imprimerie ont abordé ces expériences. Les bibliophiles sévères pourraient reprendre quelque chose aux nouvelles éditions, surtout au point de vue des marges qui sont un peu étriquées, et, quoique la netteté typographique ne laisse rien à désirer, il est impossible d'en recommander la fréquentation aux personnes dont la vue est affaiblie. Les deux volumes des *Fables* notamment invitent à l'emploi de la loupe.

Quant à la correction du texte, elle est tout à fait recommandable ; elle est exactement la même que dans les éditions, si renommées sous ce rapport, de Didot l'aîné. On est absolument sûr, chose sans exemple dans les réimpressions successives des ouvrages devenus classiques, qu'il ne s'est pas glissé de nouvelles *coquilles ;* mais celles qui ont pu échapper par grand hasard aux plus méticuleux correcteurs, — il en reste toujours si peu que ce soit, — n'ont pas été redressées. Ce qui donne, en effet, leur intérêt à ces petits volumes qui semblent imaginés pour garnir des bibliothèques de poupées, c'est qu'ils sont la reproduction mécanique, photographique pour dire le mot, des majestueux in-folio révérés sous le nom d'éditions du Louvre. L'imposant cicéro y devient lilliputien sans que les types connus aient cessé d'être reconnaissables. On a déjà beaucoup usé des procédés héliographiques pour donner le fac-similé de quelques pages de manuscrits précieux, de croquis ; tout le monde connaît des réductions, des vues en quelque sorte de journaux, dont on trouve de nombreux échantillons dans l'Annuaire Mermet. Des prospectus de journaux illustrés et de grandes publications artistiques offrent des spécimens réduits à la moitié ou au quart. Il semblait jusqu'à présent que le prix de revient de ces reproductions dût être trop élevé pour être appliqué à la fabrication de volumes entiers. Il est aujourd'hui visible que la chose est devenue praticable.

C'en est fini de toute la peine que se sont donnée les imprimeurs pour reproduire de la façon la plus approchée possible de vieux livrets devenus rares. On faisait restituer exprès par les fondeurs en caractères des types devenus hors d'usage; on avait des caractères gothiques, par exemple, qu'il fallait bien employer pour reproduire des monuments typographiques de provenance diverse, en n'obtenant par conséquent qu'une ressemblance approximative. On sait quels frais et quels soucis se sont imposés les libraires Sylvestre et Techener, l'imprimeur Crapelet et nombre d'imprimeurs artistes de province pour restituer leur aspect archaïque à des pièces de toute rareté. Quand on a voulu garder la physionomie plus exactement encore, on a fait copier les livres page à page comme des dessins par des artistes exercés ; le nom de M. Adam Pilinski, qui a refait les pages manquantes à des exemplaires précieux de livres introuvables, de façon à exiger toute l'attention des experts, et qui a préparé le fac-similé des plus rares xylographies, est connu de tous les bibliophiles. Tout cela est en train de devenir une peine superflue. La photographie n'a pas plus de raison de bouder devant le vieil incunable que devant l'édition la plus moderne ou la plus vulgaire. Si l'on peut réduire les grandes éditions, on peut aussi bien amplifier les petites, et rien n'empêche la reproduction pure et simple en format identique. Le fac-similé est ainsi absolument irrécusable, et l'on ne manquera même pas la faute d'impression qui distingue la bonne édition et qui ne se retrouve point dans la mauvaise.

Cette perspective ne va pas encore à menacer l'imprimerie en caractères mobiles. Avant de pouvoir reproduire un livre, il faut qu'il ait été établi, et puis les procédés dérivés de la photographie ne se prêtent pas aux corrections et aux améliorations ; elles figent le texte, le prennent comme immuable. Mais cela même aurait singulièrement séduit Victor Hugo, par exemple. On sait quel était son rêve : après avoir établi le texte définitif de ses ouvrages, il aurait voulu que des clichés inaltérables en fussent déposés à la Bibliothèque nationale et qu'il ne fût jamais permis dans la suite des siècles d'en donner une édition qui ne fût tirée sur les planches poinçonnées par l'auteur. Que ce vœu soit parfaitement conforme aux intérêts de la gloire du poète, que l'interdiction de faire un choix dans ses œuvres et de les annoter au besoin ne risque pas de rendre son bagage trop peu maniable et d'attiédir la fidélité des générations à venir, c'est une question à débattre ; mais il est certain que la reimpression phototypique serait une ressource admirable pour les éditions *ne varietur ;* il y aura même ceci de merveilleux, c'est que, sans risquer une inadvertance dans la collation du texte, ni la chute d'une lettre, on peut donner la même édition, page pour page et lettre pour lettre, dans tous les formats, sans qu'une variante puisse se produire entre l'in-folio des cabinets de grands amateurs et l'édition glissée dans la poche de côté de l'étudiant en vacances. (*Le Temps*, 9 avril.)



A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— Nous citerons dans le *Bulletin du Bibliophile* (mars-avril), outre la continuation des articles déjà signalés, une courte étude sur les deux Boulard, le bibliographe et le bibliomane.

— Dans l'*Indépendant littéraire* du 15 avril, M. Emmanuel Besson commence une spirituelle et attachante étude sur André Theuriet, et M. Félix Rabbe poursuit son travail sur les « Rieurs de la Révolution ».

— La *Revue bleue* du 6 avril contient une étude sur M. Henri Meilhac, laquelle à ses autres mérites, joint celui de l'actualité. Elle est due à M. Paul Desjardins.

— Sous le titre : *Les Agences de renseignements littéraires au* XIXe *siècle*, M. A. Cabanès parle avec éloges, dans la *Revue des Sciences et des Lettres* du 15 mars, de notre Revue *le Livre* et du *Bulletin des Sommaires* de M. Limousin. Qu'il nous permette de rétablir, en le remerciant, deux points inexacts. Le *Bulletin des Sommaires* a plus de trois mois d'existence, puisqu'il est dans sa deuxième année ; il n'a pas fusionné avec *le Livre*, mais il est servi à tous les abonnés de cette Revue, ce qui a permis à notre publication d'attribuer à des sujets plus vivants l'espace qu'elle consacrait auparavant au Sommaire des Périodiques, tout en donnant à ses lecteurs une plus grande abondance de renseignements spéciaux qu'auparavant.

— Nous recommandons dans le *Samedi-Revue* du 6 avril, la causerie littéraire intitulée : *M. Scherer et son hérésie littéraire*, et signée Victor Fournel. Dans le même numéro, le comte F. de Nion parle du roman de Stendhal découvert par M. Casimir Stryienski, et publié par la maison Quantin : *Lamiel*.

— Parmi les articles de la presse quotidienne les plus remarquables, nous citerons, sachant bien que nous n'en donnons qu'une infime partie :

— Les *Débats* (16 mars) : *Note sur la Société des anciens textes français*, par M. Paul Desjardins.

(23 mars): la suite du travail de M. Henri Chantavoine, sur *Romans et Romanciers*.

(30 mars): *Les Portraits de Femmes de M. Paul Bourget*, par M. Paul Desjardins.

— *Écho de Paris*. Ce journal, où Théodore de Banville fait de temps à autre voleter une odelette et où il conte périodiquement ses merveilleuses histoires, à la fois si impossibles et si vraies, publie, depuis le 6 avril, une étude de M. Edmond de Goncourt sur *la Clairon*, d'après les lettres autographes et les rapports de police du temps. Nous notons, en outre, le 28 mars, un article sur *la Jeunesse*, signé Nestor, où M. Henri Fouquier jette un coup d'œil mélancolique et rétrospectif sur les enthousiasmes de la vingtième année.

— *Estafette*. Vient, paraît-il, d'être vendue à M. Jules Ferry qui y combattra son bon combat. Dans le numéro du 23 mars, joli article de M. Jules Case sur le cabaretier-chansonnier ultraréaliste Aristide Bruant. Le morceau a pour titre : *la Lèpre parisienne*.

— *Événement* (3 avril) : *Art et Psychologie*, à propos de M. Paul Bourget, par M. Fritz Du Bois.

(7). *La Société de Balzac*, par M. Jean Lorrain.

(10). *M. Jules Lemaître*, étude à l'emporte-pièce, qui gagnerait en autorité si l'auteur ne faisait, vers la fin, intervenir sa personnalité. Elle est signée de M. Félicien Champsaur.

(14). *La grande Conspiration des Félibres de Paris*, par M. Charles Maurras.

— *Figaro*. Ce journal a continué, dans ses suppléments, la publication de la correspondance inédite, si précieuse pour la psychologie de l'écrivain et pour l'histoire littéraire du temps, laissée

par Gustave Flaubert. Citons aussi (30 mars), un article très amusant et très sensé intitulé *Droit au plagiat*, et signé Caliban, à propos de la polémique récente entre MM. Aurélien Scholl et Deslandes.

— *Gil Blas*. En dehors des ravissantes histoires que Jean Richepin y publie chaque lundi et parmi lesquelles on peut citer : *la Tripière* (26 mars), et surtout *la Casquette* (2 avril), comme les chefs-d'œuvre achevés du genre, le *Gil Blas* donne, depuis le 6 avril, en feuilleton, *Amaïdée*, ce poème en prose M. Barbey d'Aurevilly, qui était naguère l'objet d'une note dans *le Livre* et dans d'autres publications bibliographiques.

— *Liberté* (22 mars). Sous la rubrique *A travers champs*, le chroniqueur qui signe P. P. fait le procès à la *Patrie en danger*, de MM. de Goncourt.

(25). Causerie sur le duc d'Aumale et l'*Histoire des princes de Condé*, par le même rédacteur.

— *Matin* (4 avril). *John Bright*, par M. John Lemoinne.

— (12). *L'Amateur*, par M. Gaston Jollivet.

— *Moniteur universel* (12 avril) : Un article sympathique de M. Lorédan Larchey sur l'ouvrage de M. Albert Rouxel : *Chronique des élections à l'Académie française*. Ce n'est pas de l'actualité ; mais il n'est pas mauvais de rappeler l'attention sur des livres que le public a une tendance naturelle à vite oublier.

— *Paris* (19 mars). *L'Exégète Scherer*, par M. Gustave Isambert.

— *Parti national* (29 mars). Le feuilleton de M. Francisque Sarcey sur deux livres récents : *François Mignet*, par Édouard Petit, et *le Joug*, par Eugène Delord.

ÉTRANGER

Angleterre. — Dans l'*Athenæum* du 30 mars, Mr. William Blades, l'ennemi des ennemis des livres, donne les règles les plus précises pour reconnaître, par la disposition des filigranes (*Water-marks*), le format des vieux livres et des livres modernes fabriqués avec du papier à la forme.

— Mr. W. Roberts donne dans le *Bookworm* d'avril, sous la signature *A Bookhunter*, un joli croquis du savant bibliographe et bibliophile Mr. R. Copley Christie, dont nous avons si souvent le plaisir de citer le nom dans nos colonnes.

— Le même infatigable et inépuisable écrivain a commencé dans le *Scotsman* (1er avril) une série d'articles sur le commerce des livres en Écosse, *Bookselling in Scotland*), destinés, nous l'espérons, à être le noyau d'un nouveau volume qui formera un digne pendant au remarquable ouvrage dont nous rendons compte dans notre bulletin des bibliothèques, *The Earlier History of English Bookselling*.

— *The Echo* (23 mars) rend compte d'un livre intéressant sur *les Eventails* (Fans), dû à lady Charlotte Schreiber. Bien qu'écrit à un point de vue différent, il n'est pas, dit le critique, indigne de tenir une place à côté du grand ouvrage de M. Uzanne : *l'Éventail*.

— Nous remarquons dans *The Magazine of Art*, pour avril, la suite du travail sur les paysagistes romantiques que Mr. David Croal Thomson appelle « l'école de Barbizon », où il est spécialement parlé de Diaz, et quelques pages curieuses et érudites de Mr. W. W. Fenn, intitulées *Shakespeare and the Art of Painting*.

— Nous relevons avec plaisir dans le *Saturday Review* du 6 avril une notice flatteuse sur le récent ouvrage de M. A. Baluffe, *Autour de Molière*, dont le *reviewer* anglais conseille l'acquisition aux quelques *moliériste*s que compte le Royaume-Uni : il ne s'agit pas, bien entendu, des admirateurs de Molière, qui y sont innombrables.

— Encore notre ami, Mr. W. Roberts, le rédacteur en chef du *Bookworm !* Il donne au numéro de mars du journal *Stationery and Booksellers* un article piquant intitulé *Publishers as Authors* (les éditeurs en tant qu'auteurs).

États-Unis. — *The American Bookmaker* (février). Cette belle publication de New York, dont nous avons souvent l'occasion de parler, continue à étudier la reliure comme art et comme industrie, et à en donner des spécimens intéressants. La revue des *Books, Booklets and Brochures*, débute par ces lignes flatteuses pour nous : « On trouvera *le Livre* de décembre particulièrement riche en travaux originaux ayant trait aux livres. Il s'ouvre par un morceau de valeur sur l'harmonie dans la forme des livres, avec illustrations et diagrammes : c'est un article que devraient étudier tous ceux qui s'intéressent à l'art. Il est suivi d'une réunion de faits curieux relatifs à la destruction volontaire des livres. La reliure artistique est représentée par une fine photogravure d'une reliure de Ru-

ban, relieur d'art parisien, en maroquin du Levant avec des ornements japonais en argent et or. Les livres d'étrennes ont leur bonne part de comptes rendus. Il n'est pas jusqu'aux annonces illustrées qui ne soient pleines d'intérêt pour les imprimeurs et les éditeurs de ce côté-ci de l'Atlantique. »

— *The Nation* du 21 mars publie une correspondance de St-Pétersbourg signée Isabel F. Hapgood, qui contient un tableau spirituel et animé de la bibliothèque impériale de cette ville, et surtout de la manière dont le service y fonctionne. Nous nous plaignons souvent — quelquefois avec raison — de notre Bibliothèque nationale, rue Richelieu. Nous nous plaindrions moins volontiers, semble-t-il, si nous revenions de Saint-Pétersbourg. Le mot qui résume l'impression de Miss ou Mrs. Isabel P. Hapgood est celui-ci : Les gens de la Bibliothèque publique impériale ne demandent qu'à être complaisants, mais ils ne savent comment s'y prendre.

— *The North American Review*, sous la direction de Mr. Allen Thorndike Rice, publie, dans son numéro d'avril, au milieu d'études fort importantes, mais d'un intérêt trop spécial — ou trop général — pour nous arrêter ici, un fragment autobiographique de l'auteur et acteur dramatique Dion Boucicault : *the Debut of a Dramatist; Interviewing as a Factor in Journalism* (Du rôle de l'*Interview* dans le journalisme), par Horace Townsend, et *Count Tolstoï and his Critics*, par Alfred H. Peters.



FRANCE

— Une des grandes figures littéraires de ce temps-ci, un écrivain d'entière sincérité et de haut vol, M. Jules Barbey d'Aurevilly, est mort le 24 avril. Il était né en 1808. C'est une perte irréparable pour les lettres françaises, c'est un deuil personnel pour *le Livre* qu'il avait toujours suivi avec intérêt et dont le rédacteur en chef lui était particulièrement cher. Notre revue parlera plus à loisir et avec les développements qu'un tel sujet comporte du maître écrivain, de l'honnête et grand artiste de lettres que nous pleurons.

— On annonce de Rouen la mort du dessinateur Asselineau (avril).

Dans sa jeunesse, M. Asselineau fut attaché au musée de Madrid, sous la direction Madrazzo. De retour en France, il travailla longtemps à l'illustration d'un ouvrage publié par M. le baron Taylor, *le Moyen Age pittoresque*, sous la direction de Viollet-le-Duc.

L'artiste était âgé de quatre-vingt-deux ans.

Tous les collectionneurs du Havre connaissent l'intérêt que présentent, au point de vue de l'histoire locale, les lithographies si fidèles de M. Asselineau, qui fit également de nombreux dessins pour *la France de nos jours*.

— Nous apprenons la mort du docteur Paul Bricou, ex-assistant d'anatomie pathologique à Genève, conservateur du musée de Bicêtre, ancien professeur d'infirmiers et d'infirmières de cet hospice. Il est décédé le 7 avril, dans sa quarante et unième année.

Réfugié en Suisse après sa participation active aux événements de la Commune, il se fit recevoir docteur des facultés de Genève et de Strasbourg. Après l'amnistie, il rentra à Paris, y subit ses examens de doctorat et fut reçu docteur de la faculté de Paris, après une thèse remarquable et qui fut récompensée.

Collaborateur assidu du *Progrès médical*, il laisse, soit seul, soit en collaboration avec son maître et ami le docteur Bourneville, plusieurs ouvrages remarquables et des observations des plus intéressantes.

— Le doyen des étudiants de France et un des plus grands savants du monde, M. Chevreul, s'est éteint en avril dernier, âgé de cent quatre ans.

— On annonce la mort (avril) à Tours, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, de M. Dulac, ancien préfet de la Dordogne, ancien député à l'Assemblée constituante. M. Dulac avait été bibliothécaire à l'École des beaux-arts de Paris.



— Nous apprenons la mort (avril) de M. Victor-Adolphe Malte-Brun, secrétaire général honoraire de la Société de géographie, et géographe distingué.

Le défunt était le fils du célèbre géographe de ce nom, mort en 1832. Il avait soixante-treize ans.

— Un auteur dramatique de talent, un homme du monde des plus sympathiques, le comte Émile de Najac, est mort le 10 avril. Il était né à Lorient en 1828.

— M. Louis Ulbach est mort le 16 avril. Il était né à Troyes le 7 mars 1822.

Après avoir collaboré à l'*Artiste* et au *Musée des familles*, il retourna à Troyes en 1848, où il devint rédacteur en chef d'un journal politique, le *Propagateur de l'Aube*. Poursuivi pour un de ses articles, il fut acquitté après une plaidoirie de Jules Favre.

Après le 2 Décembre, L. Ulbach prit la direction de la *Revue de Paris*. Cette revue fut supprimée en 1858. Il collabora ensuite au *Temps*, puis au *Figaro*. Il publia également une série de *Portraits contemporains* qui eut un certain succès.

En 1868, Louis Ulbach publia, sous le pseudonyme de Ferragus, la *Cloche*, petite brochure hebdomadaire politique dans le genre de *la Lanterne* et où il attaquait violemment l'Empire, ce qui lui valut une condamnation à six mois de prison.

En 1869, la *Cloche* devint un grand journal politique qui soutint la politique radicale.

Quoique ayant combattu la Commune dans son journal, M. Louis Ulbach fut néanmoins poursuivi devant un conseil de guerre et condamné à trois ans de prison et 6,000 francs d'amende. Ses protestations aboutirent à faire réduire sa peine à trois mois de prison et à 3,000 francs d'amende. Son journal disparut en 1872.

Dès lors, Louis Ulbach s'occupa exclusivement de littérature. Il fut nommé, en 1878, bibliothécaire de l'Arsenal.

Louis Ulbach a beaucoup écrit. Ses romans sont nombreux et ont presque tous obtenu un certain succès. Il a moins réussi au théâtre. Il marqua surtout comme journaliste politique et chroniqueur disert et spirituel.

— Un écrivain socialiste de talent, M. René Vaillant, est mort à la fin de mars, à l'âge de trente-sept ans. Ancien officier de marine démissionnaire, très instruit, ayant étudié certaines parties de l'économie sociale, entre autres le régime de l'assurance, il faisait dans les loges une propagande active et eut quelques articles très remarqués dans la *Revue socialiste*.

— **Allemagne.** — Nous apprenons la mort du philosophe allemand Ludwig Noiré, auteur de *Die Welt als Entwicklung des Geistes* (26 mars). Il était âgé de soixante ans.

— **Angleterre.** — Un des écrivains les plus féconds de la Grande-Bretagne, rédacteur en chef de keepsakes comme *the Amulet*, de grands journaux comme *the Art Journal*, et auteur de centaines de volumes de genres divers, Mr. Samuel Carter Hall, est mort le 16 mars, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

— Un *educationist* distingué, le Dr Benjamin Hall Kennedy, professeur de grec à Cambridge et auteur de plusieurs livres scolaires de grand mérite, est mort à Torquay, le 6 avril, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

— Un romancier fécond, M. Percy Bolingbroke St. John, est mort en Angleterre, le 15 mars, à l'âge de soixante-huit ans.

N'oublions pas d'enregistrer la mort de M. John Bright, l'illuste libre-échangiste, le chef de l'école de Manchester (avril).

— **Espagne.** — On annonce la mort de M. Antonio de La Calle qui, en ces derniers temps, adressait à la *Justice* des correspondances sur les affaires d'Espagne (fin mars).

Compromis dans le mouvement communaliste de Carthagène, M. Antonio de La Calle a passé la dernière partie de sa vie loin de sa patrie, en Suisse et en France.

— Nous apprenons la mort de don Luis de Rute, écrivain de talent, député aux Cortès, et mari de Mme de Rute, directrice des *Matinées espagnoles* (6 avril).

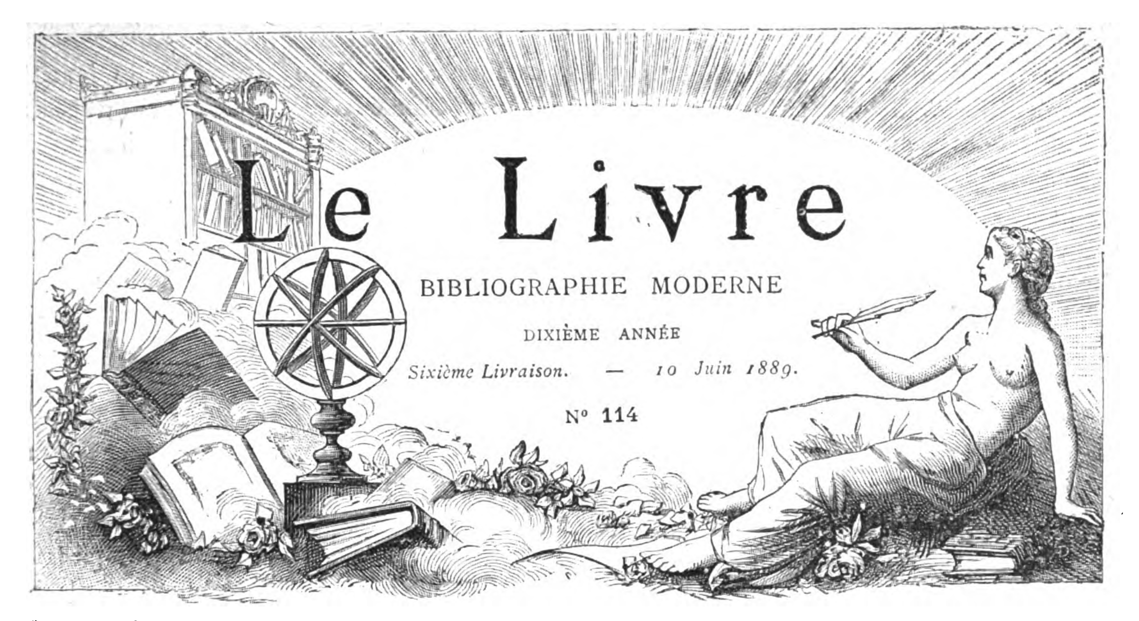
— **États-Unis**. — Cornelius Mathews, dramaturge, journaliste et éditeur, est mort à New York, le 25 mars, à l'âge de soixante-quinze ans. Il a fondé un journal comique très populaire aux États-Unis, le *Yankee Doodle*.

— Un critique musical de talent, qui était en même temps éditeur d'ouvrages de musique, Jonh W. Moore, est mort à Manchester, New Hampshire, le 23 mars, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

— **Italie.** — On annonce la mort (16 mars) du directeur des archives d'État à Venise, Bartolomeo Cecchetti, auteur de *la Republica di Venezia e la Corte di Roma*, de *Il Doge di Venezia* et de plusieurs autres ouvrages.



L'Administrateur-Gerant : A. SAUPHAR.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

JULES BARBEY D'AUREVILLY

NOTES ET SOUVENIRS

Barbey d'Aurevilly jugé par les Journalistes d'après ses apparences. — Le naturel de cet Excentrique. — Comment mourut ce Templier des lettres. — Généalogie de la Famille Barbey. — Ses armoiries d'après d'Hozier. — Portrait de Barbey d'Aurevilly, par Testis. — *Mes premières relations avec ce* Capitaine Métaphore. — *L'auteur des* Œuvres et des Hommes, *ses opinions, ses pensées. — Le* Carquois du Sagittaire.— *La correspondance de Barbey d'Aurevilly.— Un portrait de Charles Nodier inédit.—D'Aurevilly et sa critique. — F.-G.-S. Trébutien de Caen, histoire d'une amitié rompue. — Trébutien éditeur. — L'abbé Léon d'Aurevilly. — Barbey d'Aurevilly poète. — Le Romancier, son idéal, sa facture. — D'Aurevilly et le silence de la Presse pour ses œuvres. — Le dernier causeur.*



« Mon cher, voici encore un drôle qui peut se vanter de m'avoir *raté*... et, qui mieux est, imbécilement raté ; on n'est pas plus niais ! »

Que de fois n'ai-je point entendu, soulignée d'un rire de dédaigneuse indifférence, cette apostrophe de Barbey d'Aurevilly, après lecture d'une étude ou d'un portrait de sa personnalité dans un des journaux du matin ! Je le vois encore jetant de côté la feuille publique sans colère et sans haine, mais la lèvre imperceptiblement plissée par une pointe de dégoût invincible qui lui faisait ajouter avec un air ironique :

« Voilà dix ans, quinze ans, vingt ans, monsieur, qu'ils débitent les mêmes sornettes, qu'ils sautent tous, ces misérables moutons de Panurge, dans la même fosse remplie des balayures de lieux communs, de banalités et de commérages. C'est à faire pitié !... Ils parlent de mon costume, de mes

culottes, de mon corset, de mes jabots et de mes dentelles... Ils ont été jusqu'à dire que je portais des bagues aux doigts de pieds!... et leur physiologie se borne à ces écœurantes sottises, à ces ridicules ronrons de portières!... Aussi, lorsqu'on m'envoie un article sur mon nom, je le sais d'avance, et comme tous se répètent, hélas! à qui mieux mieux, je sens des frissons de froide tristesse humaine qui m'agitent malgré moi! »

Dans la platitude grise et l'uniformité odieuse des temps présents, l'extériorité de Barbey d'Aurevilly a faussé l'opinion et favorisé l'établissement d'une légende inepte et indestructible. L'homme qui, en société, n'est qu'un faisceau d'habitudes, pardonne aussi malaisément le paradoxe du costume que le paradoxe de l'idée; il semble qu'il y ait traîtrise à vouloir s'individualiser en dépit des règlements bêtas auxquels chacun se soumet, et le grand romancier, le penseur hautain, le critique superbe et indépendant qui personnifièrent le génie noble et affiné de Jules Barbey d'Aurevilly ne purent jamais, tant est grande la badauderie intellectuelle, surmonter le panache de mousquetaire que le journalisme méchamment blagueur avait, de parti pris, accroché au feutre si crânement porté par l'auteur des *Œuvres et des Hommes*.

Barbey d'Aurevilly, pour les superficiels, c'est-à-dire pour la foule, est toujours resté caricaturalement un type d'excentrique, une sorte de Duc de Brunswick de la littérature, et les petits barbouilleurs du journalisme boulevardier qui, pour la plupart, ignoraient son œuvre ou ne la pouvaient comprendre, se sont presque tous évertués et complu, durant sa vie, à faire de sa personne un portrait de fantoche et d'humoriste hétéroclite dont l'allure iroquoise n'était pas moins fausse que le costume.

La soie, le satin, les dentelles, le velours pourpre, les manchettes extravagantes, la rhingrave ajustée, le pantalon-maillot formaient, à leur dire, la garde-robe ordinaire du biographe de George Brummel, et le ridicule outré de ces assertions harponnait au bon coin la bouche bée des lecteurs qui ne voulaient dès lors plus voir chez le maître écrivain que le dernier portemanteau des défroques romantiques, un vieux dandy qui aurait traîné comme une véritable évocation du journal le *Bon Ton*, de 1830, la silhouette démodée d'une de ces fines *fleurs des pois* immortalisées par Gavarni.

Que faire contre cette légende imaginaire, fomentée et par suite fermentée dans l'opinion publique, fatalement intoxiquée aux débits des petits *assommoirs* littéraires quotidiens? On ne répare pas les infiltrations de la bêtise humaine; la fiction nigaude est plus corrosive que la vérité.

Barbey d'Aurevilly, tout en aimant le faste de son enveloppe, en recherchant l'avantage de ses coupes de redingote, en étoffant sa poitrine, en restant fidèle aux sous-pieds et à l'ajustement de sa taille, n'eut jamais le ridicule des corsets et des enrubannements qu'on lui prête. — Il se plut parfois, il est vrai, à égayer d'une pointe de couleur crue la dentelle de sa cravate ou à mettre un reflet de satin sur la couture de ses culottes; il ne consentit point à laisser étriquer sa haute stature de Normand dans les affreuses confections des modes courantes, et y eût-il dans cette recherche de son vêtement vanité, puérilité, faux dandysme et même offense à la loi des coupes égalitaires dans le costume, encore faudrait-il avouer qu'étant données la hauteur de son caractère, la droiture altière de sa vie, la profondeur de son génie, et, ce qui est plus rare encore, l'absolue bravoure de sa conscience, ce léger travers ne devait point être exagéré jusqu'à masquer toute la noblesse débordante de cette grande et ardente figure héroïque.

Au reste, lui-même a remarqué cette intolérance particulière à notre pays dans une note de son *Brummel* : « En France, écrit-il, l'originalité n'a point de patrie; on lui interdit le feu et l'eau; on la hait comme une distinction nobiliaire. Elle soulève les gens médiocres, toujours prêts, contre ceux qui sont *autrement qu'eux*, à une de ces morsures de gencives qui ne déchirent pas, mais qui salissent. Être comme tout le monde est le principe équivalent, pour les hommes, au principe dont on bourre la tête des jeunes filles : *Sois considérée, il le faut*, du *Mariage de Figaro*.

Toutes les causeries du journalisme sur Barbey d'Aurevilly ont presque toujours été

dominées par l'inventaire minutieux de son costume et par la pyrotechnie de ses mots-fusées, le plus souvent lourdement recueillis; il semble qu'on se soit plu davantage à faire sa charge que son portrait, c'est pourquoi, au début même de ces pages de souvenirs sur ce grand ami qui me fut particulièrement affectionné, je tiens à exprimer nettement en quelle juste pitié le peintre des *Ridicules du temps* tenait ses physiologues généralement abêtis par la vision obsédante de ses prodigieux jabots fantastiques et par la bande d'azur et d'or de ses pantalons blancs.

Barbey d'Aurevilly, avec son esprit de paladin, son cœur de lion, son œil d'aigle, fut aussi noble, aussi superbement hautain, aussi tonique à l'âme de ses admirateurs que toute une Bibliothèque de Chevalerie; on n'a point cependant assez écouté les belles histoires de ce preux aguerri, on a mal lu dans sa gentilhommerie déterminée, on s'est trop occupé par contre des reliefs et des damasquinures de son humaine reliure.

La postérité ne le rangera point cependant parmi les excentriques, mais parmi les penseurs et les écrivains les plus vigoureusement doués de ce siècle. — Théophile Sylvestre, répétant à son sujet un mot de Mme Necker sur Diderot, disait avec justice : « D'Aurevilly ne serait pas naturel s'il était moins exagéré. »

***

Ce fut à Rovigo, me rendant de Venise à Bologne, que j'appris par un maigre entrefilet du journal *Il Tempo* la mort de ce fier chevalier du Temple des lettres, de ce héraut de plume qui ne faillit jamais à la délicatesse de son honneur et qui sut gagner par vaillantise le droit aux éperons dont il ensanglanta parfois avec une conscience de Don Quichotte les flancs de ses contemporains, ces moulins à vent de l'idée qui passe.

Je songeai au beau vers de Longfellow, — ce poète au grand vol qu'affectionnait tant le peintre des *Diaboliques* : — *L'air est plein d'adieux à ceux qui meurent*, car soudain parmi les paysages fuyants de la Polésine, au milieu des sursauts du wagon, je sentis dans la vespérale tristesse des accents mélancoliques en communion avec mon deuil intime. Je revécus notre amitié de dix années, cette amitié forte et indulgente qui m'avait procuré les plus intenses griseries intellectuelles de mon noviciat littéraire, et j'évoquai cette stoïque figure du pauvre d'Aurevilly, cette hardie silhouette de capitan qui souvent, aux heures de doute et de pituite sociale, m'avait apporté tant d'ardeur et de réconfort; car dans l'uniforme mesquinerie de ce temps, au milieu des basses jalousies confraternelles, des vilenies mercantiles, des intérêts précaires et des consciences atrophiées, il se dressait *impavide*, indompté, inaccessible aux agiotages du jour, intact de tout soupçon, comme le palladium de la dignité des lettres.

Nous le pensions immortel, tant était puissante sa vitalité de Normand, taillé comme Guillaume le Conquérant et fait pour la devise de Marot : *La mort n'y mord.* — Quelques mois auparavant, nous nous étions encore rencontrés au cabaret, — sa dernière fredaine, — et, bien que sa voix sonnât moins la charge et n'eût plus son éclat d'assaut, il s'était montré brillant et ironique causeur, nerveux comme toujours, parfois impétueux, l'esprit à l'avant-garde, le discours pailleté d'anecdotes. Il témoignait cependant d'une énorme lassitude de la lutte, mais il apportait une exquise poésie dans le pressentiment qu'il avait d'être vaincu par le temps.

« Je suis un *fantôme du passé*, disait-il, ceux d'aujourd'hui ne me comprennent point, et je crois que déjà je ne les entends plus, car je ne sens pas la révolte bouillonner en moi, à l'audition de leurs abaissantes théories; je n'apprécie plus que le silence, le grand silence qui est d'essence divine, le sublime silence qui est plus fort que les plus fortes rébellions, le silence... qui finalement a toujours raison de tout! »

Néanmoins, pour abattre ce chêne élancé, dont les racines auraient troué le roc, il a fallu de bien occultes manœuvres et des coups de cognée en plein cœur, des déchirements d'écorce et des meurtrissures aux sources mêmes de la sève. D'autres diront peut-être un jour par quelles mains furent portées ces atteintes au puissant octogénaire; ce que je puis prouver, c'est que dans son humble *tournebride* de lieutenant, dans cette modeste chambre que son génie de causeur à la Riva-

rol magnifiait, le crépuscule de la vie semblait devoir l'envelopper doucement, grâce au dévouement ineffable de son Ange gardien, d'une sainte admirable, Mlle Louise Read, qui fut pour lui ce que sont les femmes de sacrifice et de charité, tour à tour une mère et une fille, un soutien et une consolation, une garde et une sauvegarde, un de ces roseaux flexibles qui ne sont jamais plus souples que dans la tourmente.— Sans cette pieuse amie, qui entra mystiquement dans la religion de l'homme et de l'œuvre, Dieu sait ce qu'il fût advenu de ce Tarquin-le-Superbe et quelle fin incroyable à la manière du *Cousin Pons* lui eût été réservée!

Il était de ceux qui sont équipés pour la vie militante, mais non pour une vieillesse désemparée. Il campait avec insouciance ici-bas, avec le dédain du luxe et du confortable; philosophe comme Bias, oublieux du *Væ soli,* noblement pauvre, car il donnait à quiconque avait besoin jusqu'à son nécessaire qu'il regardait comme du superflu.

Je songeais à tout cela à la nouvelle de cette mort si inopinément connue en route, et je m'attristais à l'idée des articles qu'on allait écrire sur ce haut caractère, des notes où il ne serait question que du mondain extravagant, de l'écrivain original et de sa critique à vitres cassées, sans que rien n'apparût de ce qu'il avait surtout d'exquisement bon et de généreux, de souverainement mélancolique, de pitoyable et d'immensément indulgent, et aussi et surtout de ce *qu'il n'avait point* pour les conditions de la vie sociale de cette fin de siècle, à savoir : la roublardise, le féroce égoïsme, l'hypocrisie, la fanfaronnade du lucre et le profond mépris de tout Art que la foule ne se charge point de largement monnayer.

Ah! certes, sur ces derniers points, il fut ce que les jeunes nomment un *naïf*, ce que les jouisseurs appellent un *gogo*, un gâcheur de métier, et ce sera son triomphe à nos yeux d'être toujours resté l'apôtre de son idéal et de n'avoir jamais courbé sa plume devant l'argent, Dieu de cet Univers.

***

Jules-Amédée Barbey, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, près de Valognes, le 2 novembre 1808 — (un jour des morts!) —, était le premier fils de Marie-André-Théophile Barbey et de Ernestine-Eulalie-Théodose Ango.

— Décédé le 23 avril dernier, il était par conséquent le survivant de trois frères que voici :

1° Léon-Louis-Frédéric Barbey, né le 28 septembre 1809, qui devint l'abbé Léon Barbey d'Aurevilly et mourut à l'hospice de Saint-Sauveur-le-Vicomte le 14 novembre 1876;

2° Édouard-Théophile Barbey, né le 27 janvier 1811, mort commandant du second Empire;

3° Ernest-Louis Barbey, né le 14 décembre 1812, mort vers 1868.— Celui-ci ajouta à son nom de Barbey le nom de du Mottel, son grand-père.

Le père de cette belle lignée, Marie-André-Théophile Barbey, était né le 4 juin 1775 de messire Vincent-Félix-Marie Barbey, écuyer, sieur du Mottel, et de Louise-Françoise-Jacqueline Lucas; il mourut le 15 mars 1868 à l'âge de quatre-vingt-treize ans, après s'être en partie ruiné pour soutenir la conspiration de la duchesse de Berry contre Louis-Philippe. — Il admirait beaucoup les œuvres de son fils aîné, et en particulier *l'Ensorcelée* et les idées politiques contenues dans ce roman superbe et farouche. C'était un fils de chouan, qui regrettait de n'avoir pu *chouanner* à la *première chouannerie* et qui sut élever ses fils avec ses principes de grande noblesse et d'élégante gentilhommerie.

Deux des quatre fils Barbey, l'aîné et le second,— Léon et Jules,— reçurent de leur oncle Vincent-Félix-Barbey, décédé maire de Saint-Sauveur-le-Vicomte le 3 octobre 1829, sous le nom de *Barbey d'Aurevilly*, le droit d'ajouter la dénomination de d'Aurevilly à leur nom patronymique.— Ce nom de d'Aurevilly provient, assure-t-on, d'une terre que la famille Barbey possédait au hameau d'Aureville, près de Saint-Sauveur-le-Vicomte, bien que d'autres le fassent venir du titre d'Orvilliers qui était ajouté au nom d'un de leurs grands-oncles.

Je n'insisterais point sur ces questions de titres et d'origine, bien puériles pour des fils de leurs œuvres d'une essence aussi anoblissante que celles de Jules Barbey d'Aurevilly; mais

le « *Preux de Valognes* » — comme nous le nommions parfois entre amis — semblait souffrir réellement lorsque quelque grimaud de lettres s'avisait de plaisanter sur son nom, s'indignant, non pas en raison de l'attaque à sa personne, mais à l'idée qu'une légende pourrait s'établir dans l'esprit des honnêtes gens sur ce qu'il aurait été capable — lui, ce parangon de fierté — de s'approprier comme un parvenu une particule à laquelle il n'aurait pas eu droit.

La littérature permet toutes les fictions nominales, mais encore se révoltait-il contre les malveillances et les ironies qui parfois montaient jusqu'à lui au sujet de ce nom et de ses armes gravées. Aussi, dois-je, sur ce dernier point, copier d'après Louis-Pierre d'Hozier le règlement des armoiries que son oncle Vincent Barbey lui avait léguées.

Nous, comme Juge d'Armes de la Noblesse de France, avons réglé pour armoiries au sieur Vincent Barbey, écuyer, un *écu d'azur, à deux Bars adossés d'argent et un Chef de Gueules, chargé de trois Besans d'or, cet écu, timbré d'un Casque de Profil orné de ses lambrequins d'or, d'azur, d'argent et de Gueules*, et, afin que le présent brevet de règlement puisse servir au dit sieur Vincent Barbey, et à ses enfants, mâles et femelles, nés et à naître en légitime mariage, tant qu'ils vivront noblement et ne feront acte dérogeant à la noblesse, nous l'avons signé et y avons fait mettre l'empreinte du sceau de nos Armes, à Paris, le vendredi, vingt-cinquième jour du mois d'octobre de l'an mil sept cent soixante-cinq. *Signé* : D'HOZIER.

Il reste donc établi que, sans être de noblesse féodale, ni de grande maison, Jules Barbey d'Aurevilly était ce qu'on nommait autrefois *Gentilhommeau* ou bien *Noblereau*, et qu'il mettait plus de droits que d'imagination dans ces armoiries qui faisaient sourire les sceptiques comme une des faiblesses de ce talent. Mais, au surplus, ce délicat plein de tact, n'usa jamais que très discrètement de ces armoiries; avec une sobriété et un bon ton de dandy, son seul luxe fut de faire écussonner le pommeau d'or de ses cannes de ses « deux bars adossés d'argent », et jamais, même sur les reliures de ses œuvres, qu'il inventait très décoratives pour en faire des hommages, il n'étala avec complaisance l'écu original de Vincent Barbey, car il n'y avait en lui rien qui sentît le pusillanime ou la mesquine ostentation. Il aimait moins à plaire qu'à étonner : c'était là son raffinement; mais il se plaisait à étonner magnifiquement, et voulait qu'on le regardât *comme les Alpes;* il suffisait, à vrai dire, de le voir dans sa contenance olympienne, et de se laisser emporter par son esprit vers les cimes immaculées de l'Art idéal pour que cette image cessât d'être plaisante. — Il éblouissait comme les neiges perpétuelles, et ses paradoxes tombaient de haut en avalanches sur les vallons endormis de la sottise humaine.

***

Paul Bourget, à ses débuts, — alors que nous fréquentions ensemble ce Jupiter tonnant, amoureux de Danaés de cirque, — Paul Bourget, sous le pseudonyme de *Testis*, a laissé dans un petit journal oublié du pays Latin : *le Réveil artistique et littéraire*, qui paraissait en 1876, un charmant et très fin portrait de d'Aurevilly.

« Un aigle en cage, écrit-il, et qui s'use le bec à mordre ses barreaux, voilà l'homme ! notre vie moderne l'étouffe. Aventureux, hardi, fringant, passionné par l'énergie, byronien jusqu'au bout de ses gants extraordinaires, qu'il quitte rarement, Barbey d'Aurevilly est déplacé partout ailleurs que sur le tillac d'un navire de guerre. Corsaire il est né, corsaire il est resté. Il écrit comme on se bat, il joue de la plume comme du couteau, et plus d'un, qui ne s'en vante pas, porte au côté une cicatrice mal guérie, l'académicien Laprade entre autres, et Jules Sandeau et George Sand et Hugo lui-même, car d'Aurevilly ne respecte aucun nom. Incapable d'indifférence, il aime ou il hait (manière noire de l'amour), avec une fougue irrésistible.

« ... Barbey d'Aurevilly est byronien, et, comme tel, il aime l'*intense*. Je doute qu'il aime autre chose. Il me dira *non* peut-être, mais il aura tort, car la seule qualité de l'écrivain c'est de faire intense, de brûler la page, d'arracher un cri aux mots, de briser les reins à la langue, s'il le faut, mais de mordre sur l'âme à la façon de l'eau-forte et d'y creuser l'ineffaçable empreinte de figures idéales, plus vivantes et plus expressives que les têtes rencontrées chaque jour dans la réalité de la vie.

« M. d'Aurevilly l'a voulu. Il est intense. Essayez donc d'oublier, après l'avoir lu, ce *Prêtre marié,* ce Sombreval tragique et surhumain, cette Calixte aux pieds nus, sur le front de laquelle flamboie une croix sanglante comme l'épée sur la joue de Walstein, et Nehel de Nehon, et les deux sorcières shakespeariennes, et le vieux château du Cotentin, au pied duquel croupit l'étang fatal qui roulera le corps du prêtre athée et de sa céleste enfant. Le *Chevalier Destouches,* l'*Ensorcelée,* la *Vieille Maîtresse,* autant de drames inventés avec énergie et sublimes de couleur violente ! Car c'est là un trait où le byronien éclate et tranche sur les obscurs réalistes. Barbey d'Aurevilly invente avec énergie; ses caractères sont tendus comme des bras d'athlète, ses bras terribles et dangereux comme un coupe-gorge, ses dénouements cruels comme des fins de bataille. Mais le romancier a triomphé, il a bouleversé votre cœur, il l'a déchiré, mais labouré. Révoltez-vous, sifflez, ricanez, applaudissez : je vous défie de demeurer indifférent. »

Bourget n'a jamais mieux saisi d'Aurevilly que dans un portrait crayonné il y a bientôt quatorze ans. — C'est à cette époque que moi-même je connus ce grand charmeur... C'était à l'une des soirées intimes de François Coppée, et je me souviendrai toujours de l'impression que me fit celui qu'Hippolyte Babou appelait si joliment *Barbemada de Torquevilly*. Grand, svelte, large d'épaules, le buste en avant, la tête légèrement renversée, les cheveux romantiquement rejetés en coup de vent, la moustache à la bravache, balafrant de noir son visage de pirate espagnol, il m'apparut non point comme le vieux comédien extravagant, sanglé dans le justaucorps et enfoui sous la dentelle, sur lequel la mauvaise foi des journalistes s'est trop longtemps donné carrière, mais comme l'évocation la plus noblement expressive des anciens gentilshommes revenus en France à la Restauration. Son geste, d'une grâce impérieuse et d'une distinction hautaine, était ample, mais plein de mesure, et attirait l'attention sur ses mains qu'il avait très fines, très parlantes et qui, en soulignant ses discours, avaient une mimique spéciale, originale, intrépide et altière à la fois.

Je ne trouvais en lui ni le beau causeur forcené, dont le type est trop connu, qui tire l'attention de tous et tyrannise la liberté des dialogues; je voyais, au contraire, un merveilleux auditeur, dont le silence était plein d'une éloquence physionomique et qui apportait autant d'art et d'humour à savoir écouter qu'il montrait d'autorité pour se faire entendre. — Il représentait ainsi l'esprit de causerie dans ce qu'il devait avoir de plus exquis au milieu des cercles de la société polie d'autrefois, n'interrompant jamais son partner, bien qu'il excellât à l'aider dans son récit par un de ces terribles mots à mitraille qu'il faisait éclater comme une grenade au moment très opportun.

Il me parut non pas que je le voyais pour la première fois, mais que je le retrouvais. N'y avait-il pas en lui un je ne sais quoi qui rappelait en même temps Chamfort, Diderot, le prince de Ligne, de Maistre, Joubert et de Bonald ! — Je l'entends encore, après une heure de tête-à-tête, me dire avec cette sorte d'exaltation rythmée et pondérée qui caractérisait ses propos si supérieurement ponctués : « Venez me voir, monsieur, quand vous voudrez; vous me trouverez heureux de vous accueillir sur ma Galère, mais ne venez pas le Vendredi; ce jour-là, monsieur, *j'entre en conclave;* je ne fais pas un Pape, puisque, malheureusement, je ne suis pas Cardinal, mais je fais un article, puisque, malheureusement, je suis journaliste. Or, quand je fais un article, je suis chambré comme un Cardinal, et vous pourriez me camper deux pistolets sous la gorge que je ne céderais point au plaisir de vous voir, fût-ce même pour *grignoter* un peu de votre conversation. »

Ce langage, plein de parenthèses et d'images fulgurantes, me ravissait, je l'avoue, et je revis souvent ce magnifique « capitaine Métaphore » digne d'être immortalisé par le pinceau de Vélasquez. — Notre liaison fut aussitôt de l'amitié, et de la meilleure; à vingt-quatre ans, j'en étais tout fier et tout ému, et je trouvais en sa compagnie un charme infini, car son esprit élargissait toutes les questions de critique, de polémique et d'histoire, éclairait le passé et illuminait l'horizon avec une géniale clairvoyance de prophète.

Il n'admettait dans la littérature que celle qui exprime et personnifie l'essence divine d'un homme, et il ne pouvait tolérer toutes

les écoles modernes où l'exercice de l'œil et de l'observation sont plus en vigueur que l'exercice de l'âme même. « En matière de forme littéraire, écrivait-il, c'est ce qu'on verse dans le vase qui fait la beauté de l'amphore, autrement on n'a plus qu'une cruche. »

D'autre part, il disait encore : « Je ne crois qu'à ce qui est rare : les grands esprits, les grands caractères, les grands hommes. Qu'importe le reste? Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un diamant, c'est de l'appeler un solitaire. »

⁂

Solitaire, il l'était comme l'aigle, comme le lion, comme l'ermite. Sortant rarement le jour, il demeurait isolé dans cette chambre de la rue Rousselet, où peu d'amis venaient frapper à l'huis, et il ne souffrait point de cette claustration volontaire, donnant tout son temps à ses pensers et à la lecture attentive des livres qu'il avait décidé de juger à son tribunal de lundiste du *Constitutionnel*. — Parmi ses plus fidèlement dévoués, un de ses jeunes admirateurs, Georges Landry, qu'il nommait le *Frédégondien* (en souvenir de l'amant de l'épouse de Chilpéric), fut pour lui, durant ces quinze dernières années, un secrétaire affectueux, désintéressé, diligent, un voisin attentif à sa santé et à ses besoins, capable de le préserver du contact immédiat des ennuis journaliers de la vie, apte à s'entremettre avec les libraires et imprimeurs pour l'envoi des livres, la correction des épreuves, et tous les menus tracas du journalisme. Grâce à la tendresse dévotieuse et dévouée, au zèle infatigable de cet ami que sa reconnaissance le forçait parfois à appeler l'*Ange*, grâce aussi aux soins apportés plus tard par l'admirable charité de Mlle Louise Read, le grand solitaire pouvait maintenir un bâton de longueur entre la société et son dandysme laborieux et vivre loin des coupe-gorge des assemblées confraternelles des arts et des lettres.

Barbey d'Aurevilly tenait du reste en maigre estime le petit monde courant des écrivains et des journalistes; il ne pouvait souffrir tous les « plats pieds » qui lui décernaient du *Cher maître* à tous propos et hors de propos :

« Ils me dégoûtent, monsieur, me disait-il; qu'est-ce que cela peut bien me faire qu'ils me découvrent du talent; je ne suis point leur maître et ne les reconnais pas pour disciples; ils sont vils, bas, rampants, obséquieux et sans dignité. *Cher maître!* La belle parole! On ne dit pas plus ces choses-là, monsieur, qu'on ne dit à une femme qu'elle est belle et qu'elle a de beaux mollets; on le lui fait sentir et c'est là le délicat, le fin du fin. Je goûte ceux qui me font comprendre qu'ils m'aiment et qu'ils ont de l'admiration pour mon talent, mais qui ne me le disent pas. »

Cependant, malgré des ironies terribles et des mots d'une insolence patricienne, il ne rebutait personne de ceux qui lui faisaient visite dans le but intéressé d'un article, mais pour rien au monde il ne se fût engagé avant d'avoir formé son opinion sur l'œuvre qui lui était présentée, et les livres rejoignaient les livres dans la fosse d'oubli dont il les jugeait dignes, car il ne s'adressait qu'à des ouvrages capables de piédestaliser ses colères et ses louanges. Il détestait les demi-teintes, les talents gris, les esprits en camaïeu, les modérés sans excès de qualités brillantes ou sans pléthore de vices consanguins.

Son silence sur tant de livres largement dédicacés, munis de l'amorce des hommages les plus truculents, lui fit d'irréconciliables ennemis dans la gent irritable des écrivains. Partout on le battit en brèche; dans les journaux où il écrivait, dans l'officine des éditeurs on lui fit une guerre sourde et tenace, et les romans de ce sincère et de ce hautain de conscience eurent à subir cette inattention du journalisme qui est la basse rancune de ce qui est petit contre ce qui est grand, courageux, loyal et franc.

C'est que Barbey d'Aurevilly aussi bien dans la fiction que dans la critique et l'histoire ne pouvait se prendre qu'à l'expression d'une personnalité accusée et ne s'intéresser qu'à la vibrance d'un tempérament original et puissant. Dans l'érudition il ne prisait la science documentaire que lorsqu'elle se trouvait dominée et conduite par le talent propre du metteur en œuvre ou par un art spécial :

« En dehors de ces conditions, qu'est-ce que l'érudition? proclamait-il.

« Voyez : une femme a passé dans cette chambre.... les savants mettent leurs lunettes

et cherchent ses épingles.... voilà l'éruditien pour la plupart! — Figurez-vous un monsieur qui irait faire son marché et rapporterait d'exquises et plantureuses victuailles qu'il ne saurait pas accommoder. Cet homme peut-il m'intéresser? Il me faut un érudit qui sache relever par les condiments de son esprit naturel les pièces qu'il doit préparer, il me faut un lettré qui me fasse bien dîner; sinon qu'il aille au diable avec ses paniers de provisions crues!

« L'érudition par-dessus, c'est le fardeau... par-dessous c'est le piédestal. Il faut être au-dessus de ce qu'on sait.

« L'érudition est une pataude, ajoutait-il encore. Il est nécessaire que ceux qui la pratiquent la fassent tourner, pivoter et la gracieusent, comme ceux qui valsent bien donnent de leur grâce aux grosses dames qu'ils font valser! »

Dans la belle série des *Œuvres et des Hommes* qui est loin d'être complète, on retrouverait sur l'étude de l'histoire, sur l'esprit de la critique, sur l'art du théâtre, sur le sens poétique, des opinions aussi personnelles, aussi larges, aussi élevées. — Je pense, en somme, que l'ouvrage qui synthétiserait le mieux l'originalité du fougueux écrivain serait un livre de maximes, axiomes, pensées, aphorismes, notes et observations extraits de l'ensemble de ces écrits. Si ce recueil devait être un jour publié, je crois pouvoir garantir que ce serait une des plus glorieuses épaves de la littérature de ce siècle pour la Postérité; car, ainsi que l'exprimait l'auteur des *Prophètes* du passé : « Les pensées enchaînées d'un livre, celles qui font la trame d'un livre, c'est le carquois plein, c'est tout le carquois.

« Mais la pensée détachée, c'est la flèche qui vole. Elle est isolée, elle a, comme la flèche dans les airs, du vide au-dessus et du vide au-dessous d'elle. Mais elle vibre, elle traverse, elle va frapper. »

Or d'Aurevilly qui se vantait d'être né sous le signe du Sagittaire et d'avoir reçu tant de flèches qu'il était devenu carquois, d'Aurevilly fut surtout un archer et un arbalétrier inimitable; il décocha dans ses articles, dans ses romans, dans sa correspondance, tant de traits empennés, tant de dards empoisonnés par l'ironie, tant de falariques brûlantes que le frissement en bruirait délicieusement à nos oreilles, et je lui avais un jour mis en tête le recueil général de ses sagettes humoristiques, de ses cestes et de ses javelots de polémique sous ce titre : *Le Carquois du Sagittaire.*

Mais le cher homme souriant, l'œil un peu attristé, me montra le cachet dont il scellait ses lettres, afin que j'y pusse lire sa devise fataliste : *Too late! — Trop tard!*

Aujourd'hui qu'il n'est plus, sa devise est morte et son règne commence; ceux qui auront souci de sa gloire diront-ils : *Too early! Trop tôt!...?*



La correspondance de Jules Barbey d'Aurevilly, si jamais on en peut recueillir les différents éléments, sera aussi l'un des plus précieux monuments élevés à sa mémoire, car c'est dans cette correspondance que le génie naturel de l'homme apparaîtra pour détruire la légende de l'artificiel et de l'apprêté qui s'est faite sur l'écrivain. — C'est d'après l'impression de ses manuscrits polychromes qu'on pourra juger ce grand cœur sous ce grand cerveau et admirer dans tout son éclat cet esprit comparable à un pur rubis à feux changeants. Cette publication ne pourrait être qu'une quintessence des lettres écrites; car, en dehors des vingt ou trente volumes d'épîtres adressées à l'érudit Trébutien, de Caen, et que celui-ci recopia soigneusement sur de grands registres reliés en noir, on retrouverait (bien que Barbey d'Aurevilly ne fût point épistolier avec excès) de nombreuses lettres envoyées jadis à Roger de Beauvoir, à de Custines, à de Foudras, à Théophile Silvestre, à l'abbé Léon d'Aurevilly, à M. Bottin-Desylles et à vingt autres écrivains d'autrefois et d'aujourd'hui. Des mains délicates seules pourraient préparer ce grand régal de lettré, afin qu'il ne puisse advenir de lui ce qu'il est advenu de Flaubert qui s'est vu livré au public dans son intimité la plus frileuse et que la garde d'une nièce n'a su préserver de ce sacrilège.

En tant qu'épistolier, Barbey d'Aurevilly donne presque la profonde sensation de ce qu'il était comme causeur, dans la tradition

dorénavant perdue de la causerie française, il a le mot tranchant, l'humeur intarissable, l'abandon charmant, l'expression juste et colorée, l'image enluminée et je ne sais quelle flamme naturelle qui attise toutes ses phrases et nous les fait pénétrer dans la tête et longtemps conserver toutes brûlantes de leur sincérité. Le tour tortillé, embroussaillé qu'affecte parfois son style pompeux est toujours plein d'ampleur et très lucide pour qui a pu connaître le *diseur* qu'il fait revivre; l'emphase même, toujours idéologique, n'est jamais déplacée dans ses lettres non plus que la grande canne de frondeur ne l'était dans sa main. De plus il est néologue par nature, par besoin et par sentiment de la caractéristique, et ses néologismes ont de la race et de la distinction; jamais le moindre mot trivial, bas, grossier, ne s'est glissé dans ses épîtres les plus familières. On sent que, lorsqu'il écrivait, il ne quittait pas ses gants comme M. de Buffon avait à sa table de travail les mains noyées dans la mousse de ses manchettes de dentelles.

Ce qui distingue sa manière, c'est le primesaut, la libre allure d'un esprit sûr de lui qui va de l'avant sans se retourner, qui ne s'attarde pas à peser ses mots pas plus qu'un soldat à peser ses balles; il n'a pas la torture angoissante de Flaubert pour l'emploi du vocable, il marche impétueusement avec une fierté native et, soit qu'il écrive des romans, des critiques ou des lettres, son manuscrit est d'une seule coulée, sans reprises, je ne dirai point sans surcharges, car ce fut là son péché mignon d'arrondir et d'amplifier sa phrase par goût, de grandioser son effet à ses propres yeux.

Dans les plus courantes de ses lettres il témoigne, dans ses jugements concis sur les hommes et les œuvres, d'une vue pénétrante, d'un entendement supérieur et d'un esprit unique dans l'expression de l'idée. J'ouvre une épître familière adressée au *Frédégondien*, et j'y trouve cette jolie satire de Charles Nodier, qu'on me saura gré de citer.

« Je n'ai dit à Bloy qu'un mot en passant sur Charles Nodier. J'ai peur que ce mot soit insuffisant. Nodier est insuffisant lui-même. C'est un esprit fait de nuances fines et pâles. Il est sur le point d'être poète et il ne l'est pas; il est sur le point d'être un grand romancier, et il ne l'est pas; un grand historien, et il ne l'est pas (voir ses *Mémoires*); un grand linguiste, et il ne l'est pas. Il est enfin sur le point d'être tout et il n'est que Charles Nodier, une jolie imagination qui a passé, comme tout passe, quand ce n'est pas le beau absolu! — Nodier projeta les feux de l'aurore de ce jour étincelant, dont nous sommes le triste lendemain et qui a été le Romantisme. — Il avait de l'arc-en-ciel dans l'esprit, comme Janin y avait de la couleur de rose, mais l'arc-en-ciel ne danse que sur des nuages et s'y évanouit. Je crois pour ma part que le succès qu'il eut tient précisément à cet arc-en-ciel dans lequel il n'y a que des nuances et qu'il avait dans l'esprit. — Cela flattait et berçait tous les yeux et cela ne les offensait pas! L'éclatante couleur est une insolente qui manque de respect aux yeux chassieux de la médiocrité qui est Tout le Monde, et voilà pourquoi Delacroix a mis si longtemps à faire son trou qui est enfin devenu l'orbe de la gloire et qui ira toujours en s'élargissant, pendant que celui de Nodier, qui paraissait immense, s'est fermé comme une piqûre de rosier de Bengale qu'il était et, au bout d'un certain temps, on n'en retrouvera plus même la trace! Il périt déjà dans les cabinets de lecture. On a peine à l'y trouver, et il n'est pas lu. Il y sent le *moisi*, le *mucre*, comme ils disent en Normandie. Superbe expression. — Nodier n'est un homme de génie (car il a passé pour cela) que pour les mêmes raisons qui feraient que, pour d'ignorantes jeunes filles, l'hermaphrodite serait un homme. Et, comme l'hermaphrodite qui voudrait prouver qu'il en est un, il se donne une peine du diable, mais il reste ce qu'il est: ni mâle ni femelle. Dans son *Roi de Bohême* et ses *Sept châteaux*, il a *osé outrer Sterne*, mais du Sterne outré, c'est du Sterne raté. Trop de zèle, dit Talleyrand, trop d'efforts, je dis moi; *l'effort, c'est le trop de zèle de l'esprit*. Il paraît qu'il était aimable, qu'il avait les grâces de la causerie et un salon — une ruche où les abeilles du temps bourdonnèrent. Cela explique son genre de popularité dans *l'en haut*, laquelle n'est pas du tout celle d'Alexandre Dumas, populaire lui aussi (mais à tous les niveaux — et malheureusement dans *l'en bas*), qui est un amour de la même époque. »

Ce fragment de lettre donne bien l'expression du style épistolier de Barbey d'Aurevilly; si infidèle que puisse paraître à première vue ce portrait de Nodier qui nous étonne et nous blesse légèrement dans l'affection cérébrale que nous conservons tous pour ce lettré délicat, lucide et d'une grâce si policée, nous ne pouvons, en y réfléchissant de loisir, ne pas en apprécier la finesse d'observation et la justesse générale. Dans toute critique et appréciation

orale ou écrite, manifestée dans la conversation, dans le journal ou dans le livre, l'auteur des *Juges jugés* s'est toujours montré avec sa nature passionnée un violent, un exaspéré, un ardent sans cesse porté vers les extrêmes, et par conséquent souvent un injuste.

Il n'y a que les tièdes, les modérés, les faibles, les poncifs et les médiocres qui puissent juger d'esprit froid et diagnostiquer sur le talent d'autrui avec une pondération équitable. Les esprits ardents, vivants, chaudement congestionnés par l'ardeur des sensations reçues ne peuvent qu'adorer ou haïr, louer ou mépriser; ils étreignent avec la même puissance aux deux pôles de la passion et ils ne peuvent pas plus comprendre la critique juste, qui est le juste milieu, que Don Quichotte ne comprenait le bon sens de Sancho.

Quand Barbey d'Aurevilly jugeait un homme ou une œuvre, il partait en guerre ou en bonne fortune, jamais en marivaudage et en exercice de rhétorique. Avec son âcreté, de sa plume qui guerroyait d'estoc et de taille, il luttait sans cesse, soit qu'il essayât, en faveur d'un talent naissant ou d'un génie méconnu, de faire une trouée lumineuse à travers l'opaque indifférence publique, soit qu'il voulût décapiter un de ces épis vides qui trop souvent lèvent la tête au-dessus des lourds épis courbés dans le champ des moissons d'art. Mais la passion ne l'aveugla jamais que par le mirage des grandes vertus humaines et, comme il l'écrivait en 1858, au *Réveil* de Granier de Cassagnac, si sa critique avait dû se choisir un symbole, elle eût pris *la Balance*, *le Glaive* et *la Croix*.— C'est bien du reste autour de ces trois emblèmes que sa phrase s'allume et irradie.

*
* *

La plus vive et la plus longue amitié littéraire de Barbey d'Aurevilly fut celle qui le lia durant près de trente ans à François-Guillaume-Stanislas Trébutien, de Caen, qui fut son premier éditeur et pour ainsi dire son véritable initiateur littéraire. Trébutien est la dernière physionomie de bénédictin, dans le sens laborieux et ascétique du mot, que ce siècle ait pu voir; personne jusqu'ici ne s'est occupé de mettre en lumière cette superbe figure d'érudit de province dont l'œuvre et la vie intime donnent droit au respect et à l'admiration.

Trébutien et Barbey d'Aurevilly se connurent à Caen aux environs de 1830, alors que celui-ci, sortant du collège, faisait son droit, selon son expression, beaucoup plus à genoux au bas de la robe des femmes qu'à l'école. D'Aurevilly était alors, pour le peindre à sa manière, « un petit vampire aux yeux suceurs à vide qui n'a encore touché à rien » et qu'un médaillon de Finck, qu'il conserva toujours, nous représente, beau comme le jeune Byron et pâle comme le sombre Rolla.

Cette longue liaison de Trébutien avec l'auteur de la *Vieille Maîtresse* me fut contée un soir au sortir du Cirque, et j'entends encore par le souvenir la voix du Gentilhomme valognais, cette voix fièrement timbrée qui devenait si divinement mélancolique et qui savait dire et conter comme dorénavant je n'entendrai plus jamais dire ni conter.

« J'étudiais mon droit à Caen, c'est là que mon père, craignant les excès d'une fougue intraitable m'avait envoyé, afin d'éviter que je ne fisse des folies à Paris, ou que je devinsse homme politique — une infamie à ses yeux!— Mon droit, à moi qui rêvais alors, mon cher, de la vie fringante, du bruit militaire, des charges et des sonneries, des uniformes et des aiguillettes! Je devrais être aujourd'hui le Maréchal d'Aurevilly! Quand on se sent des torches allumées en soi, il est triste de faire des économies de bouts de chandelles, et je m'ennuyais ferme à Caen. En dépit d'une société des plus distinguées, je me sentais isolé devant moi-même et je cherchai logiquement à me plonger dans une lecture forcenée.

« J'avisai près du pont de Caen ce qu'on nommait autrefois un cabinet littéraire, et, tandis que je bouquinais, le libraire, tête de Siméon le Stylite, œil vif et profond, front remarquable, me parla, et je fus frappé de l'accumulation intelligente et habile de son érudition. C'était un homme maigre, à l'allure pénitente, comme un Père du Désert, avec une jambe repliée, le pied en l'air,... une jambe ankylosée, infernale... Malgré la différence des conditions apparentes, nous conçûmes, dès le début, cette ardente sympathie

que rien ne démentit pendant longtemps. Monarchiste et religieux, d'un catholicisme de fer, Trébutien avait étudié le persan, l'arabe et le turc et il avait publié chez Dondey-Dupré dès 1826 des contes persans et des *Contes inédits des Mille et une Nuits*. Il connaissait déjà les Francisque Michel, les Leroux de Lincy, les Jubinal, les Julien Travers, et autres archéologues de lettres, et il fonda cette *Revue de Caen* qui n'eut qu'un numéro et dans laquelle parut *Léa*, mon premier essai dans la Nouvelle, que je signai alors Jules Barbey.

« Trébutien se fit l'éditeur, à petit nombre d'exemplaires (trente ou trente-cinq), de ces ouvrages ou plaquettes que, vous autres Bibliophiles, vous recherchez avec tant de soin : *la Bague d'Annibal*, *Trente-six ans*, œuvre introuvable; *Deux Rhythmes oubliés : le Laocoon* et *les Yeux caméléons*, les *Poésies*[1], que je lui dédiais; c'était une restitution, car il savait éditer comme Benvenuto Cellini ciselait, et il taillait mes cailloux comme on taille des diamants. J'étais déjà digne du surnom de *Lord Anxious* que je me suis décerné, car sur la question des corrections typographiques j'étais angoissé, tyranniquement obsédé par l'erratum. Mais Trébutien était là, et rien n'échappait à son œil de typographe étonnant. Ce fut en causant avec cet ami idolâtre que je conçus l'idée d'une série de romans sur les guerres de la chouannerie et qu'il me fournit mille documents précieux relatifs à cette histoire des chouans dans le Cotentin, sur laquelle je pensais fixer les rayons bleus de mon imagination; mais je ne persistai point dans cette voie, la vie est plus forte que nos projets, et après la publication du *Chevalier des Touches* et celle de la *Première Messe de l'abbé de la Croix-Jugan* qui devint plus tard *l'Ensorcelée*, j'arrêtai mon épopée de la chouannerie que je voyais si vaste et si prodigieuse.

Après un stage assez long à Caen, poursuivait Barbey d'Aurevilly avec le geste familier qu'il avait d'élever sa main aristocratique, dont l'index était replié à la hauteur de ses lèvres, comme pour soutenir et souligner sa parole après un temps assez considérable, je vins à Paris, pour y gaspiller les quelques livres parisis que me laissait un oncle à héritage. C'est alors que j'écrivis à Trébutien, qui s'ennuyait mortellement dans sa solitude à Caen, cette formidable série de lettres qui, réunies forment plus de trente volumes in-4° et dans lesquelles j'ai versé le meilleur de moi-même pour les hommes et les choses de ce temps.

Trébutien ne semblait vivre que par mes lettres qu'il recopiait pieusement; cette correspondance était la communion intellectuelle de ce fanatique d'amitié; j'étais le soleil, la lueur divine qui arrivait brillante et chaude dans cette *Lucarne de savant* et je ne manquais guère le courrier qui devait alimenter la ferveur de cet ardent par réflexion.

Trébutien vint à Londres par la suite pour des recherches; de là, il passa à Paris où il séjourna pendant quelque temps et retourna définitivement à Caen.

« Pour expliquer notre brouille, mon cher ami, ajoutait lentement l'exquis causeur dont je rends malaisément l'éblouissement de la phrase et de la diction, il faut faire intervenir une femme.., la femme d'un professeur de droit, une coquine abominable, un monstre de bassesse et de perfidie, que le pauvre lettré eut le malheur d'aimer sans mesure.

« Trébutien avec son infirmité terrible était doux, timide, modeste, épeuré par tout contact humain, presque sauvage, mais sous cette apparence craintive il dissimulait un brasier ardent, attisé par tous les désirs d'enfer; c'était un moine, mais un moine italien comme ceux de Bandello, de Pogge et de Firenzuola; il dévorait en silence sa virilité, mais il était brûlant, enflammé, craquelé par la passion, et parfois il s'aventurait à la porte d'une fille sans oser agiter la sonnette, pris d'effarement comme le patient à la porte du dentiste. — Or le pauvre bibliothécaire de Caen — car il l'était devenu — vécut dans l'intimité de la femme dont je vous parle, sans qu'elle lui accordât la moindre faveur, et cette coquette affola ce coq; elle se plut à tisonner férocement cette braise ardente, à la retourner, à exaspérer cruellement son ignition, à en faire jaillir des flammes, et, quand cet être humain fut rouge et transparent comme un poêle ronflant, elle s'enfuit effrayée de l'in-

1. Ces poésies ont été réimprimées in-8° à Bruxelles en 1870, à 72 exemplaires, par *Insignis Nebulo* (Poulet-Malassis).

cendie qu'elle avait allumé. Trébutien devint fou de douleur, et nous jurâmes tous deux de le venger.

« Ce fut dans ce but que j'écrivis les *Bottines bleues*, je sortis de moi ce *Rhythme oublié* comme un volcan rend sa lave dans un vomissement grondant et plein de secousses, comme si j'avais été l'Etna en personne, car je pensais à la grimace que ferait le monstre lorsqu'on lui présenterait cette coupe de vitriol bleuâtre... Mais Trébutien revit la vaniteuse sans cœur et se refroidit pour moi; puis, à propos de la publication des *Lettres d'Eugènie de Guérin*, la guerre, hélas! éclata injustement de son côté. — Il prétexta de mes relations avec Malassis qui s'offrait de publier les œuvres de Guérin pour me traiter indignement, lançant des mots de *journaliste!* de « mauvaise compagnie »! de débauché! que sais-je? Il était fou, fou, fou! — En dépit de mes tentatives conciliantes, il me renvoya, comme une maîtresse bafouée, mes lettres et mes portraits sans me répondre, puis il s'efforça de me nuire auprès de l'Héritière des Guérin, « une vieille dévote à chaufferette », assez faible d'esprit, qui donna carte blanche à Trébutien. Sainte-Beuve fut chargé d'écrire la notice, et le livre fut publié chez Didier, sans moi qui l'avais prôné, élevé, qui avais réuni les documents les plus précieux et qui avais mûri cette publication comme une œuvre personnelle. — Nous étions définitivement brouillés. Longtemps après — singulier contraste des hommes et de la vie — Jules Vallès, qui avait fait une incursion jusqu'à Caen, essaya de nous réunir et de nous réconcilier; il me dit que Trébutien pleurait sans fin sur notre rupture, qu'il se frappait la poitrine, s'en attribuait tous les torts et me suppliait de revenir à lui. Je fus inflexible... Il était fou; il aurait assurément recommencé dès le lendemain. Jamais je ne le revis!... Il mourut en 70, l'année de la guerre, d'une goutte remontée au cœur, en écoutant un sermon dans une église de Caen. »

Ainsi me fut contée l'histoire de cette longue liaison avec Trébutien qui domine pour ainsi dire dans la vie intellectuelle de Barbey d'Aurevilly et dont je n'ai fait qu'atténuer les détails. Dans la biographie du grand écrivain normand, les pages relatives à Caen et son bibliothécaire tiendront assurément une large place commandée par la logique au biographe, et je n'ai pu ici qu'en esquisser les lignes générales.

Barbey d'Aurevilly eut pendant toute cette période de son existence de grands déboires, de profondes tristesses, d'amères désillusions et de pressants besoins d'argent. Il supporta le tout avec la plus haute dignité et la plus courageuse sérénité. « J'ai parfois pensé à me brûler la cervelle, me disait-il un jour magnifiquement, mais j'ai retrouvé la conscience et la fierté de moi-même. *J'ai eu peur de brûler un cerveau.* »

***

Trébutien ne fut pas seulement l'éditeur des premières œuvres de Barbey d'Aurevilly, mais encore se fit-il le publicateur des poésies de son frère l'abbé Léon qui, avant d'entrer dans les ordres, avait été un des chansonniers les plus aimables du *Momus français*. L'abbé Barbey d'Aurevilly, qui vécut toujours en Normandie, a laissé un petit recueil de *Sonnets*, un opuscule de poésies religieuses : *Rosa mystica* et un recueil (vers et prose mélangés) qui eut deux éditions en 1858 et 1867) sous ce titre : *le Livre des Hirondelles.*

L'abbé d'Aurevilly s'y fait voir poète de valeur, profondément empreint de la mélodie lamartinienne et des aspirations de lord Byron; ce n'est certes ni par l'expression ni par la richesse de la rime que ses œuvres montrent leur supériorité, mais par le rythme et le souffle d'idéalisme qui passe dans toutes les strophes massées sous son inspiration. Il fut en correspondance et en sympathie littéraire avec Sainte-Beuve et le grand poète américain Longfellow, qui écrivit au missionnaire eudiste les lettres les plus flatteuses pour ses sonnets, romances et poèmes.

Jules Barbey d'Aurevilly avait pour ce frère junior une affectueuse amitié mêlée de vénération. Il se plaisait à parler de son mysticisme et à héroïfier son abnégation religieuse, à peindre sa charité chrétienne en faisant flamboyer son admiration sur le nimbe dont il ornait la tête de son frère appuyé sur la croix. Il le montrait pauvre, vêtu de vieilles soutanes verdâtres, confessant là-bas en Normandie dans son église sans

toit, recevant sans bouger les ondées du ciel et la brise glacée en son confessionnal.

Lorsqu'il mourut, il écrivit à un de ses amis de Saint-Sauveur-le-Vicomte, en novembre 1876, ce fragment d'une lettre pleine de sentiment attristé, où toute son âme et son caractère d'écrivain se révèlent :

Je n'ai point douté de vous et de votre pensée en ce triste moment; je suis sûr que vous avez été avec moi. Il y avait en ma compagnie des amis invisibles autour de cette fosse ouverte où je l'ai déposé. Je les sentais dans l'air... autour de moi, cortège que je voyais *seul* et qui me semblait plus doux que l'autre, car je n'avais, — excepté les pauvres qui l'ont aimé, les Pères de sa Compagnie et M. Bottin-Desylles, le cousin qui a épousé en secondes noces Mme Barbey d'Aurevilly, née de Crux, ma tante, — je n'avais que des indifférents.

... Je l'ai enterré dans le cimetière des pauvres, comme s'il avait été Franciscain,.. — et il était digne de l'être, — et il s'est trouvé que ce cimetière est sublime! On y peut enterrer également des héros, des saints, des pauvres et des poètes. Il y est, entre une croix et le mur du château fort de Saint-Sauveur, bâti par Néel de Néhou, et qui a vu Du Guesclin. Sa tombe est au fond d'un fossé de guerre, sous lequel on a planté des pommiers qui seront en fleur au printemps prochain, comme lui, il est en fleur immortelle dans le jardin céleste de là-haut.

Les deux frères avaient une conception analogue de la vie dans la façon élevée et si digne dont ils en voulaient la pratique; ils eurent à leurs débuts quelques tournois poétiques, et la magnifique série de stances qui toutes se terminent par ce vers attristé

Voilà pourquoi je veux partir!

était écrite en réponse à une longue pièce de vers de l'abbé Léon qui débutait par

Ah! pourquoi voyager?

Barbey d'Aurevilly fut un poète dans le plus noble sens, un poète délicat et caché qui dissimula sa lyre, sentant bien que la foule n'aime que les violons. Aussi en dehors des poésies publiées à quelques exemplaires par Trébutien, il écrivait assez fréquemment dans le lourd cahier de notes, de pensées, d'extraits de lectures, qu'il avait fait relier en maroquin rouge et qu'il nommait *Mon crachoir*, de longues, chaudes et sonores poésies mystérieuses qu'il nous lisait parfois entre intimes, avec cette voix de cristal voilé, encore vibrante mais langoureusement attristée, qu'il savait assouplir au gré du rythme et mettre en valeur dans le registre de la pièce choisie.

Parmi ces pièces au souffle romantique, mais à l'allure si crânement personnelle, celle que j'aimais à lui redemander après la *Maitresse rousse* et la *Beauté* est intitulée *le Cid Campeador* et n'a jamais paru dans ses œuvres jusqu'ici. Pour longue qu'elle soit, je ne la mutilerai pas et la donnerai intégralement. La voici :

Un soir, dans la Sierra passait Campeador.
Sur sa cuirasse d'or le soleil mirait l'or
Des derniers flamboîments d'une soirée ardente,
Et doublait du héros la splendeur flamboyante!
Il n'était qu'or partout, du cimier aux talons.
L'or des cuissards froissait l'or des caparaçons.
Des rubis grenadins faisaient feu sur son casque,
Mais ses yeux en faisaient encor plus que son masque.
Superbe, et de loisir, il allait sans pareil,
Et n'ayant rien à battre, il battait le soleil!

Et les pâtres, penchés aux rampes des montagnes,
Se le montraient, flambant au loin dans les campagnes
Comme une tour de feu, ce grand cavalier d'or,
Et disaient : C'est saint Jacque ou bien Campeador.
Confondant tous les deux dans une même gloire,
L'un pour mieux l'admirer, l'autre pour mieux y croire!

Or, comme il passait là, magnifique et puissant,
Et calme et grave et lent, le radieux passant
Entendit dans le creux d'un ravin solitaire
Une voix qui semblait, triste, sortir de terre!
Et c'était, étendu sur le sol, un lépreux,
Une immondice humaine, un monstre, un être affreux,
Dont l'aspect fit lever tout droit, dans la poussière,
Les deux pieds du cheval se dressant en arrière,
Comme s'il eût compris que les fers de ses pieds,
S'ils touchaient à cet être en resteraient souillés,
Et qu'il ne pourrait plus en essuyer la fange!
Cependant le héros, dans sa splendeur d'archange,
Inclinant son panache éclatant, aperçut
Ce hideux malandrin, sale et vil, le rebut
Du monde — il lui tendit noblement son aumône,
Du haut de son cheval cabré, comme d'un trône,
A ce lépreux impur, contagieux maudit,
Qui la lui demandait au nom de Jésus-Christ!
C'est alors qu'on put voir une chose touchante :
Allongeant vers le Cid sa main pulvérulente,
Le lépreux accroupi se mit sur ses genoux,
Surpris — le repoussé! — de voir un homme doux
Ne pas montrer l'horreur qu'inspirait sa présence,
Et ne pas l'écarter du bois dur de sa lance;
Et touché dans le cœur de voir cette pitié,
Il osa, lui, le vil, l'affreux, l'humilié,
Dans un de ces élans plus fort que la nature,
Au gantelet d'acier coller sa bouche impure.
Le malheureux savait qu'il pouvait appuyer
Sans lui donner son mal sur le brillant acier,
Le mouiller de sa lèvre, y traîner son haleine.



Lui qui n'avait jamais baisé de main humaine
Et qui donnait la mort d'un seul attouchement,
Vautra son front dartreux sur l'acier de ce gant,
Et le Cid le laissa très tranquillement faire,
Sans dédain, sans dégoût, sans haine, sans colère.
Immobile il restait, le grand Campeador!
Que pouvait-il penser sous le grillage d'or
De son casque en rubis, quand il vit cette audace?
Quel sentiment passa sous l'or de sa cuirasse?
Mais il fixa longtemps le lépreux, — puis soudain,
Il arracha son gant et lui donna sa main.

Il est à souhaiter que l'éditeur Lemerre, qui a honoré sa *Petite bibliothèque* littéraire en y admettant la *Vieille Maîtresse*, l'*Ensorcelée*, le *Chevalier Destouches* et les *Diaboliques*, veuille bien s'occuper des *Poésies complètes de Barbey d'Aurevilly*. Cela ne fera pas un bien lourd volume, mais une forte plaquette, bien faite pour charmer le petit nombre des connaisseurs qui peuvent comprendre et aimer le plus petit nombre encore des vrais poètes. Moins il y a d'initiés dans le temple, disait Voltaire, plus les mystères sont sacrés.

***

Ce qui domine en résumé chez M. Jules Barbey d'Aurevilly, ce « fier Sicambre » des lettres, dont la personnalité, comme un diamant, est taillée à facettes multiples, ce qui surpasse le critique, le poète et le polémiste, c'est le romancier.

C'est dans ses romans et ses contes que son talent apparaît le plus sanguin, le plus nerveux, le plus bondissant, le plus expressif. Trop entier, trop créateur, trop mâle de plume pour être un critique tempéré, trop feuillu d'imagination pour avoir pu demeurer un poète exclusif, trop méprisant et trop chevaleresque à la fois pour la polémique du jour qui a répudié la courtoisie des passes d'armes afin d'établir un vague pugilat, l'auteur de l'*Amour impossible* a trouvé dans le roman sa plus réelle incarnation.

Il y atteint à de rares élévations de passion, car dans ses œuvres le sang bondit, l'humanité se redresse, l'amour se pâme, se turgit, s'exaspère jusqu'à hurler, griffer et mordre; la vie circule à pleins bords, emportée, désordonnée dans une course fougueuse pour se briser au dénouement dans un heurt toujours bizarre et violent, cruel comme la vie. C'est que chez d'Aurevilly l'œuvre et le style sont inséparables de l'homme; on sent que l'impression n'est pas cherchée, qu'elle arrive avec intensité d'une large coulée et d'un seul jet; la phrase n'est point artificielle, ni bercée dans les langes du dictionnaire, avec la fièvre de la recherche; elle est saine, robuste, solidement empanachée, fleurie normalement; elle éclate et flamboie, car elle est expulsée violemment par un cerveau-cratère où l'emphase, la subtilité, la métaphore colorée, l'expression saillante fusionnent dans une même lave sans cesse embrasée.

Nul mieux que lui n'a l'art de draper plus superbement sa pensée, dans un style aussi opulent, aussi somptueux, aussi magnifique; aucun clinquant ni oripeau, quoi qu'on en dise, mais une profusion naturelle de nabab qui sait ses pierreries et joyaux inépuisables. Jamais une image vulgaire, jamais un mot malséant; partout de belles manières, même dans l'outrance des situations les plus échevelées.

Il avouait procéder dans son travail de mise en œuvre par syllogisme. Il avait toujours les trois propositions nécessaires à son roman : le début, le centre, la conclusion; autrement dit : la majeure, la mineure et la conséquence. Il promenait son argument des jours, des semaines ou des mois dans une incubation solitaire; puis, lorsqu'il jugeait que le sujet était mûr à son gré, lorsqu'il sentait que l'inspiration lui faisait craquer la cervelle, il enfantait sans douleur, naturellement, d'une plume sûre d'elle et fringante comme un coursier qui s'emballe... « Il me semble à ces moments, disait-il un jour, qu'il y ait dans ma tête comme des rideaux qui seraient brusquement tirés par une tringle; je vois mon œuvre avec ses plans, ses degrés, ses paysages, ses héros vivants et ses horizons, et j'écris infatigable jusqu'à la fin. »

La *Vieille Maîtresse* était à ses yeux dans sa progéniture intellectuelle, comme *l'enfant de l'amour*, car il y avait dans ce roman brûlant beaucoup de sa jeunesse en Normandie, et presque tous les personnages étaient les composés, les « fondus » de personnes qu'il avait connues.

L'*Ensorcelée*, qu'il regardait comme le plus noble et le plus impérissable de ses romans, était le *fils de son imagination*. Pour le *Chevalier Destouches*, il l'avait écrit comme on fait une charge de zouaves à la baïonnette,

d'un seul élan, la foi au cœur, l'ivresse à la tête, sans calcul ni mesure, follement. Il résumait ainsi son avis sur son *Prêtre marié:* « C'est un tumultueux torrent d'idées. »

Parmi des projets non réalisés, il devait écrire plusieurs livres sous les titres suivants: *Une Tragédie à Vaubadon; Un Héros de grand chemin; le Traité de la Princesse*, et diverses autres œuvres dont les titres m'échappent: mais cet indépendant, cet insoumis ne pouvait se plier à une besogne toute tracée, fût-ce par lui; il attendait que le carillon de l'inspiration sonnât en sa cervelle pour prendre la plume et partir en mission divine d'écrivain. Pour la même raison, il refusa tout roman sur commande.

« Je puis passer pour stérile, proclamait-il; de ceci je n'ai cure; je n'écris que lorsque mon esprit me dicte, mais je ne le fatigue pas et je professe trop de respect à son endroit pour jamais le tirer par les cheveux et le soumettre à la question. »

Malgré cette intégrité de conscience, cette gentilhommerie de caractère, Barbey d'Aurevilly eut plus que personne le droit de se plaindre de la froideur et presque de l'ingratitude de ses contemporains. Un fin critique aujourd'hui oublié, Alphonse Duchêne, le *co-Junius* d'Alfred Delvau, le remarquait déjà dans une causerie faite au *Figaro*, il y a près de vingt-cinq ans :

La critique, écrivait-il, dont le devoir est de mener paître dans les plus gras pâturages de l'intelligence le troupeau confié à ses soins, et qui trop souvent préfère le pousser vers les landes arides ou les marais fangeux, l'a systématiquement éloigné de cette végétation plantureuse, fortement aromatisée et parfois un peu sauvage. — Aucun romancier, de si peu de valeur soit-il, ne se voit refuser, sinon les honneurs de la controverse, au moins les bénéfices de la constatation; seul, M. Barbey d'Aurevilly est victime d'un silence de parti pris dont le public à son tour est la dupe.

Sa physionomie littéraire en est-elle diminuée? — Au contraire. — L'insoumission de son esprit, l'âpreté de ses colères, l'isolement auquel le condamnent les brusques écarts de sa polémique, la proscription que lui infligent les poltrons et les imbéciles, sa chevaleresque fidélité à des doctrines vieillies, enfin l'inséparabilité de sa personne et de son talent, font de lui une des figures les plus originales et les plus intéressantes qu'on puisse rencontrer dans la cohue des médaillons frustes de notre temps.

M. Barbey d'Aurevilly — et, sous notre plume, ceci n'est pas un mince éloge, nous apparaît parmi tant de types effacés comme un Agrippa d'Aubigné — catholique.

Vingt-cinq ans après cette observation vengeresse d'Alphonse Duchesne, il est permis de constater que la critique moderne n'a pas ramené précisément le troupeau public sous les magnifiques futaies du beau domaine de d'Aurevilly; au contraire, cette critique, chaque jour plus banalisée, plus étriquée, plus monstrueusement indifférente, plus bassement servile, a poussé lentement avec cynisme plus avant le *pecus* anonyme vers les marécages, les fondrières et les terrains tourbeux; les moutons, sous la baguette de ces conducteurs inconcients de leur vilenie, se sont transformés en pourceaux et barbotent dans la vase noire et stagnante des documents humains.

Mais une génération monte, plus saine, espérons-nous, qui déjà proteste contre la pestilence de cette région, et parmi les jeunes, dans ces revues qui papillonnent un jour dans le soleil de la publicité, nous percevons parfois des cris d'enthousiasme sincère qui tendent à magnifier et même à apothéoser le grand romancier normand.

***

J'arrête ici le chapitre de ces notes et souvenirs déjà long pour le cadre de cette revue; je suis allé un peu à l'aventure dans ce voyage dans l'air ambiant à la recherche physiopsychologique d'un cher défunt. Il me semble que je ne suis parvenu à rien fixer de ce qui fut *lui*, avec la netteté, le rehaut d'expression et la couleur des mots qui seuls sont capables de remettre en relief ce grand esprit si subtil et partant si compliqué, si délicatement enchevêtré dans la capillarité de ses racines nourries de tant de sucs inanalysables.

Je n'ai point parlé du mondain, de l'humoriste et du prodigieux Bachaumont conteur d'historiettes historiques qui faisaient de cet incomparable ami le plus royal réconfortant des intelligences en veuvage d'idées et de causeries du siècle passé. Barbey d'Aurevilly, c'était à la fois Chamfort, Duclos, Montesquieu, Voltaire, Galiani, Casanova et

le prince de Ligne ; il orchestrait, semblait-il, à lui seul tout l'esprit de ces beaux esprits d'antan qu'il avait transcrits en partition originale. Il apportait dans sa personne et dans sa diction une dernière vision des charmes de la politesse et du beau langage des anciens cénacles lettrés, et on comprenait qu'il aimât à citer cette opinion du Régent :

« La seule chose qui vaille la peine de vivre, la sensation qui reste fraîche comme l'aurore, quand tout est flétri de toutes les aurores auxquelles nous avons goûté, c'est la conversation d'un homme d'esprit qui sait causer. »

Il savait, le cher octogénaire, non seulement goûter délicatement ce plaisir infini, mais encore, comme le dernier possesseur du secret, pouvait-il le donner largement, sans compter, avec tant de charme et de magnificence que tous ceux qui l'ont connu et aimé porteront à jamais le deuil de cette tradition de la causerie qui vient d'expirer sur ses lèvres à jamais closes.

Octave Uzanne.

Paris, 2 juin 1889.





ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Véra Nicole, par Camille Le Senne. Paris, G. Charpentier et Cie; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. Camille Le Senne, *Véra Nicole*, étude de mœurs littéraires, est surtout un aperçu coloré, brillant et légèrement superficiel des mœurs du journalisme contemporain; pas de figure qui soit bien nettement accusée, ni profondément fouillée dans cette peinture amusante et mouvementée. Le sujet traité a peut-être trop amusé l'écrivain; il ne s'est pas attardé à le creuser jusqu'à la moelle substantielle, satisfait de l'effleurer seulement de sa plume, une plume qui griffe souvent et entame l'épiderme, sans méchanceté, mais avec une certaine continuité agressive : cela dénote un tempérament de discuteur plutôt que celui d'un homme de haute lutte. Le croquis intéressera par ses demi-allusions, ses presque portraits, ses fétus de documents, son humeur aigrelette; mais il ne saurait avoir la prétention de représenter le gros effort terrible de cette fin de siècle, dont la ruée énorme, les âpres et féroces combats, la guerre aux individus, l'acharnement des haines, se rapprochent des batailles sans merci propres aux époques de décadence. Quelques silhouettes font songer à des personnalités connues et attirent l'œil, mais la figure qui nous paraît la moins heureusement campée, la plus hésitante et la plus flottante est justement celle de l'héroïne, cette *Véra Nicole*, énigmatique et peu compréhensible. C'est une empreinte trop peu nette pour marquer dans le livre, et elle ne laisse après la lecture qu'un souvenir vague, indécis et fugitif. Le roman, écrit dans une manière moderne, visiblement naturaliste, est, du reste, littéraire et dans une tonalité qui appelle l'attention.

Les Précoces, par Th. Dostoiewsky, traduction *Halpérine-Kaminsky*. Paris, Victor Havard; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une œuvre très bizarre et empreinte d'une étrange couleur que ce roman de Dostoïewsky traduit par M. Halpérine-Kaminsky et intitulé *les Précoces;* il y est question d'un groupe d'enfants encore au collège, de leur vie, de leurs mœurs, de leurs querelles et de leurs causeries d'une étonnante précocité. Parmi eux, trois figures dominent, celles de Kolia, du petit Ilioucha et d'Alexey. Mais la partie vraiment grande et profondément émouvante du livre est toute la dernière, consacrée à la maladie, à la mort et à l'enterrement d'Ilioucha. Ces pages suffiraient à classer l'auteur parmi les grands écrivains, si d'autres œuvres fameuses n'avaient déjà donné cette place à Dostoïewsky dans la littérature russe.

En croisière, par George Bastard. Paris, Paul Ollendorf; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Bastard, dont on connaît les si intéressants et patriotiques ouvrages sur la guerre de 1870-1871, et qui a reconstitué avec un rare bonheur quelques-uns des épisodes les plus glorieux de nos grands combats, entreprend une série curieuse à un tout autre point de vue; cette série, il l'appelle *Hommes de mer*. Il lui a semblé propice, au moment où un si louable engouement nous porte vers tout ce qui a trait à la marine, de publier des romans dans lesquels il s'appliquerait à montrer ce que sont nos marins dans leur existence aventureuse, en profitant autant des faits qu'il a pu observer lui-même que des

précieux souvenirs qu'il a pu recueillir de vive voix dans le milieu où il a vécu. Il débute par un volume intitulé *En croisière;* remontant à des époques encore assez rapprochées de nous, il montre l'esprit d'aventure, la soif des voyages naissant dans le cerveau d'un fils de marin, l'arrachant presque malgré lui à la terre, pour le lancer, encore tout gamin, à travers l'Océan. Ce sont les récits et comme le journal de bord d'un négrier que nous retrace Georges Bastard dans ce livre, où il s'est efforcé de peindre la vie de l'équipage sur un bateau faisant la traite le long des côtes d'Afrique. Nous n'entrerons pas dans le détail des péripéties multiples de ce roman qui débute à Saint-Malo pour courir le monde, effleurer un coin de la société parisienne, avant de nous montrer le héros devenu capitaine de frégate et marié à celle qu'il aimait. Disons seulement qu'on prendra un vif intérêt à cette lecture qui initie à mille choses peu connues, et à laquelle la sincérité des documents recueillis donne toute sa saveur.

Sous la robe, par GEORGES BEAUME. Paris, Dentu; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'année dernière, nous avions déjà eu occasion de parler de M. Georges Beaume, à propos de son intéressant début dans les lettres, avec un roman champêtre intitulé *Cyniques;* il nous apporte cette année une œuvre nouvelle, *Sous la robe*, antérieure paraît-il à celle déjà publiée. Dans ce livre, nous retrouvons les principales qualités de l'écrivain, avec aussi ses défauts; mais, ce qu'il y a de curieux à constater, c'est la furieuse fougue de l'œuvre, écrite avec une sorte d'emportement passionné qui finit par émouvoir, mordre en pleine chair et intéresser violemment. Il s'agit, dans ce nouveau volume, d'un jeune paysan des Cévennes dont les parents font un prêtre sans l'avoir consulté, et qui, *sous la robe*, entame l'éternelle et forcenée bataille contre sa chair, contre son robuste tempérament d'être sain et primitif, dévoré d'ardeurs folles, brûlé par un sang vigoureux. Le développement de ce combat est bien rendu, la chute du pauvre prêtre est facile à prévoir, et nous le voyons se ruer à la folle délivrance du suicide, comme il s'est rué à la volupté. Le roman est tout bouillonnant de jeunesse et court, ainsi qu'un torrent impétueux, à travers rocs et chemins, plein de débordements, de cascades, de soleil et de rugissements; tout grossier et mal défriché qu'il soit, il mérite d'être lu, en raison de sa belle allure de jeunesse et de sa couleur littéraire.

Corruptrice, par ÉMILE GOUDEAU. Paris, G. Charpentier et Cie; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que le romancier a voulu nous montrer dans *Corruptrice*, c'est le lent et sûr travail de désorganisation morale que peut produire l'amour d'une femme dans le cœur, dans le cerveau et dans le corps d'un homme. Il a choisi son héros austère entre tous, nourri des moelles les meilleures et les plus pures; il en a fait le futur défenseur de tout ce qu'il y a de beau, d'élevé, de grand, dans l'humanité, et il nous fait assister à l'écroulement de toutes ces magnifiques promesses d'avenir sous les lèvres douces et parfumées d'une femme. Jean Linguet, jeune, riche, travailleur acharné, ne songeant qu'à être l'apôtre des revendications sociales, aimé par la belle veuve Julie de Versac, devient son amant, puis son mari, et de ce jour il est perdu. C'est en vain que son oncle, un admirable caractère antique, l'a soigneusement élevé pour en faire le continuateur de ses idées sociales et économiques; peu à peu, il arrive à renier son passé, se laisse guider par sa femme qui, folle d'ambition, le lance dans la politique, en fait un député, un ministre, et le délaisse lorsqu'il tombe fatalement du ministère où il n'a pas su se maintenir, malgré toutes ses apostasies de conscience et de convictions. Il ne trouve qu'une consolation, l'amour de la fille de sa femme, de sa propre belle-fille, roule à l'inceste et finit par un suicide. Le roman est curieux, plein de thèses brillamment soutenues et donne une idée assez juste de la vie politico-mondaine, au milieu de laquelle s'agitent tant de Parisiennes et de Parisiens; on lira avec plaisir cette œuvre littéraire, écrite avec soin, d'une plume exercée, poétique, légère, moitié satire philosophique, moitié peinture de mœurs modernes.

Un homme libre, par MAURICE BARRÈS. Paris, Perrin et Cie; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il semble assez difficile de classer dans une catégorie quelconque le livre que Maurice Barrès intitule *Un homme libre*. Ce n'est pas un roman, bien que certaines parties semblent le rattacher au genre autobiographique; c'est plutôt une sorte d'étude philosophique, à forme colorée, à images, à tableaux vivants, où l'on sent la hantise religieuse; cela tient également de la confession. En tout cas, c'est l'excessive analyse d'un être sur lui-même, l'égotisme poussé jusqu'à la minutie la plus intense, fouillé jusqu'au fond des muscles,

jusqu'à l'aigu des nerfs, jusqu'aux vibrations intimes de l'âme, avec un large enveloppement de mysticisme. A force de repliement sur soi-même, l'auteur arrive à un éréthisme psychologique et physiologique d'une nature très étrange, qui le pousse à de véritables hallucinations d'antiquité, à des visions; l'état de santé, les conditions pathologiques du corps correspondent constamment avec les phénomènes qui assiègent le cerveau et sont observés avec une conscience bizarre, forcément intéressante. En même temps que les auteurs anciens l'assiègent, Ignace de Loyola le hante d'une manière pressante, continue. Puis c'est une peinture historique et philosophique de la Lorraine, une course artistique à travers une partie de l'Italie et un long arrêt à Venise, dont il fait une description fort originale. Ce livre, plus à la portée de tous que *Sous l'œil des barbares,* prouve un état d'âme très particulier, relevant plutôt des philosophies étrangères que de notre nature française. Arrivée à ce degré, l'idéologie devient si brumeuse qu'il faut un effort considérable pour se l'assimiler; l'œuvre est toutefois séduisante, parfois presque sensuelle en dépit de son excès d'idéalisme; elle contient beaucoup d'art et prouve un gros effort de pensée et d'analyse. G. T.

Justice humaine, par Philippe Chaperon. Paris, Alphonse Lemerre; 1889. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. Philippe Chaperon n'est pas une simple étude de reproduction plus ou moins photographique, avec coups de burin ou rehauts de couleurs ajoutés çà et là. L'auteur y envisage, sous un aspect délibérément, choisi et dans des situations qui sont comme les données du problème, l'éternelle question de la vie commune de l'homme et de la femme dans le mariage. La thèse de la première partie du roman est celle-ci : il est telle circonstance où la femme outragée ne peut en appeler qu'à elle-même, et, pour se défendre, n'a d'autre ressource que de tuer l'insolent. Mais les choses ne vont pas si simplement dans la vie réelle, et M. Chaperon nous montre la femme intègre et énergique qui, pour se conserver tout entière à son mari, n'a pas reculé devant le meurtre, en proie aux langues vipérines de toutes les fausses vertus de la petite ville provinciale où elle habite, mise au ban, montrée au doigt, poursuivie de sarcasmes et d'insultes jusque dans son enfant au collège où elle l'a mis et d'où elle est obligée de le retirer, sentant l'affection de son mari languir et décroître dans l'isolement et sous les blessures quotidiennes dont sa trop farouche fidélité est la première et unique cause, et finalement s'apercevant qu'il la trahit dans les bras de sa meilleure et plus ancienne amie, la seule qui lui restât et qui lui devait tout.

L'histoire est navrante, racontée simplement, dans la force d'un style contenu, où l'expression ne tend qu'à noter le sentiment juste, sans exagération, et à montrer la vérité, sans conventionnalité comme sans ornements d'emprunt. L'impression qui s'en dégage n'est, d'ailleurs, malgré le pessimisme du tableau, nullement malsaine. La douleur de cette femme supérieure, de cette héroïque blessée de la vie, vaut mieux que les vilenies entrecoupées de piètres joies et de larmes vivement séchées, dont l'existence de tant d'êtres est tissue. Nul cœur noble n'hésitera dans le choix. Et quant aux autres, en vérité, qu'importe-t-il?

Trop pur, par Jean d'Oc. Paris, Alphonse Lemerre; 1889. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un enfant, fruit clandestin des amours d'une jeune Française noble et d'un seigneur espagnol, est élevé dans la religion catholique par une excellente femme, protestante zélée, qui se fait un cas de conscience de suivre exactement les instructions données par le père lorsqu'il lui confia l'enfant. Elle est aidée dans cette tâche par un brave capitaine en retraite qui donne au jeune Honorat ses premières leçons. Plus tard, et toujours pour se conformer aux instructions du père qui l'a abandonné, Honorat est mis au séminaire, se fait remarquer par son intelligence et la vivacité de sa foi, sacrifie son affection si tendre pour la vieille protestante qui lui a servi de mère, — affection que ses supérieurs lui représentent comme un danger, — aux exigences d'un Dieu jaloux, est pris en amitié par un prélat polémiste pour lequel il rédige des pamphlets dont la violence lui répugne, rencontre une jeune fille dont l'amour, toujours chaste et d'autant plus ardent, l'envahit par insensibles degrés, s'y arrache, dans un élan d'énergie suprême, en se déchirant héroïquement le cœur, est envoyé comme vicaire dans un village du Midi, devient, pour avoir eu l'idée naïve de remplir de son mieux ses devoirs de prêtre ayant charge d'âmes, la proie des fausses dévotes du lieu, est dénoncé à son évêque, s'empoisonne avec de l'aconit et, mourant entre les bras des deux êtres qui l'ont, seuls, véritablement aimé, la vieille servante et le vieil officier, quitte cette terre où il n'aurait jamais su se faire sa place, parce qu'il était trop pur.

Ce livre, — si l'on accepte tout d'abord le romanesque de l'invention, et il n'y a nul péril à le faire, car aucune invention n'est si romanesque que la réalité ne l'est parfois, — a des qualités d'observation très remarquables. Tout le caractère du jeune prêtre, Honorat, est, d'un bout à l'autre, merveilleusement dessiné. Rien de plus intéressant et de plus vrai que les figures de la mère et du père adoptifs du pauvre enfant abandonné; on peut en dire autant du père et de la mère, le grand seigneur léger et vivant, et la fille de noble famille qui immole ce qui lui reste de cœur à la gloriole du nom et aux satisfactions de la vie mondaine. Les intrigues de séminaire et d'évêché, les personnages épisodiques tels que le prélat écrivain et la jeune Anglaise artiste, tout cela est traité de main de maître. La forme vaut le fond, et à mesure qu'on avance dans la lecture de cette œuvre, on se sent de plus en plus maîtrisé par un charme à la fois douloureux et exquis. Quel que soit l'écrivain qui se cache sous le nom de Jean d'Oc, — car je crois à un pseudonyme, — l'auteur de *Trop pur* est un esprit qui sort du commun.

Un coin de province, par Albert Cim. Paris, Albert Savine; 1889. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce *Coin de province* se multiplie en une vingtaine de nouvellettes ou chroniques gaiement contées et d'une observation suffisante. C'est plutôt la « province dans ses coins ». Depuis le vieux mendiant vagabond Césarin, jusqu'à la friande Mme Andrisse qui, avant le mariage, empoisonne sa belle-mère et après l'enferme pour s'en mieux débarrasser; depuis le paillard hypocrite Thiriot qui, croyant avoir introduit sous le toit conjugal une fille galante, se trouve en tête-à-tête intime avec une malheureuse sur le point d'accoucher, jusqu'à l'abbé Firmin Chatourel, servant le pays de son ecclésiastique progéniture; depuis les Picardel, curieux avares campagnards, dont la femme gagne à la ville de quoi acheter une grosse ferme, jusqu'au père Hussenot qui tue fort légalement un amoureux qui ne lui convient pas pour sa fille, tous les types de la campagne et de la petite ville défilent devant nous dans ce volume où les choses lugubres elles-mêmes se teintent d'un reflet de la gaieté du conteur. Car, comme le dit le personnage philosophique qui termine ce défilé, Mme Schopenhauer, de son vrai nom Barbe-Guillemine d'Herpont, en manière de conclusion à sa profession de foi pessimiste, il faut croire, avec un humoriste du XVIIIe siècle, que « le mieux qu'on ait à faire en ce bas monde, c'est de prendre son café quand on le peut, et de s'en passer gaiement quand on ne le peut pas ». B.-H. G.

Ohé! les Psychologues! par Gyp. Un vol in-18, 297 pages. Librairie Calmann-Lévy; 1889.

L'esprit aux délicieuses hardiesses, qui, depuis sept à huit années, a fixé ce mot : *Gyp*, sur la liste de nos principales vogues littéraires, est une jeune femme du monde, une jolie femme titrée et d'une grâce vraiment neuve. Puisque, longtemps avant d'avoir pénétré ce pseudonyme et salué l'auteur lui-même, nous avons signalé ses livres, de nos éloges, avec le plus sincère plaisir, on voudra bien admettre qu'il n'entre aucune galanterie de commande dans notre récidive de compliments. Galanterie! terme autrefois honorable, à présent compromis ou démodé. Le mot, la pensée même n'oserait nous en venir, devant une personne, entre toutes charmeuse, mais dont la terrible et loyale ironie doit glacer les « amabilités » sur les lèvres des gens les moins *dans l' train*. Elle a lu, cette jeune femme, déjà conteur célèbre, entre toutes les lignes du livre, dans tous les rôles de la comédie du sentiment et de l'art de séduire. Oh! ce ne doit pas être une entreprise commode de l'intéresser ou de la vouloir surprendre, ailleurs que dans le domaine de sa littérature, à laquelle elle tient fort... et justement. En effet, ses lettres lui ont valu l'applaudissement des critiques les moins enthousiastes, une clientèle éparse dans toute l'Europe, une place enfin dans l'histoire de notre esprit national. Le caractère du talent et le signe du grand succès de *Gyp*, c'est d'avoir provoqué de nouvelles recherches pour la définition de l'esprit. Tentative aussi belle que vaine, puisque l'esprit, — nous avons eu déjà l'occasion de le dire, — l'esprit, notion idéale par excellence, ne nous apparaît jamais que sous la forme très matérielle d'un être déterminé. Du moins, peut-on dire alors qu'il se distingue par tel trait individuel. Celui de *Gyp*, c'est la franchise. Elle a le pouvoir de dire avec éclat, gentillesse et non sans dureté, des choses que recèlent d'habitude les cerveaux et les cœurs. Elle rencontre ainsi très souvent le mot qui fixe la sensation insaisissable... et qui réclamerait des phrases. Que, par exemple, dans sa *Loulou*, le précepteur, — digne membre de cette tribu de déplaisants, qui, depuis le professeur de faculté de lettres jusqu'à l'instituteur de village, ont mis depuis dix-neuf ans tous leurs rêves d'avancement sur l'insulte à Napoléon Ier, — que ce précepteur, dis-je, demande à Loulou : « Alors, mademoiselle, vous admirez donc Na-

poléon? — Ah! je vous crois que je l'admire! » répond l'aimable enfant. Et, dans sept mots, deux symboles sont en présence : l'attrait d'une âme fraîche, libre et noble pour la poésie et la grandeur, et la haine de ces deux idées, chez tous les budgétivores et les enragés de places et de rubans, qui, dans tout élan sincère (s'ils en étaient capables), voient une menace contre leurs chances. *Gyp* n'a pas seulement cet esprit de qualité rare. Son émotion n'est pas moins franche que sa verve. *Petit-bleu* fit dernièrement couler bien des larmes, malgré l'âpre satire d'un portrait de femme méchante. *Ohé! les Psychologues*, le plus récent ouvrage de l'auteur — et tout à fait digne des autres — comprend douze petits tableaux fort piquants de notre présente galerie mondano-littéraire : psychologie, papotages, grandes manœuvres, journal du jeune analyste « qui croit que c'est arrivé », devant la justice, quand il pleut, escarmouche, perplexe, des riens, une rencontre, psychologie expérimentale, beautés trop neuves, à la chasse. L. D.

Pur-Sang, par le comte Léonce de Larmandie. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Décidément les préfaces sont un dangereux présent : terrible celle que M. Joséphin Péladan a donnée à *Pur-Sang!*

Le roman de M. de Larmandie ne serait pas plus mauvais que beaucoup d'autres qu'on parcourt sans y revenir; il y a mis tout ce que comporte le « roman de confection », beaucoup de mouvement, de nombreux dialogues à courtes répliques, un rastaquouère qui parle le français tout à fait comme une vache péruvienne, peu de style, une bonne dose d'incorrection, et l'incendie de l'Opéra-Comique. Tout cela peut constituer un roman-feuilleton. M. de Larmandie ne s'en contente pas : il nous présente son ouvrage comme un livre à tendances, et dès lors il nous oblige à l'examiner de plus près; et notre déception grande de n'y trouver autre chose que des aventures quelconques au lieu de l'étude promise nous pousse fatalement à la sévérité.

Il nous importe peu, quand nous ouvrons un roman, que « le sang des Bourbons se soit mêlé à celui de l'auteur par une double bâtardise ». M. Joséphin Péladan nous l'apprend, et nous sommes tenté de lui répondre : « Après tout, monsieur, il n'y a pas tant de quoi se vanter! »

Il ajoute : « Gentilhomme, M. de Larmandie a voulu peindre la noblesse française et sa physionomie actuelle du faubourg Saint-Germain; j'ignore si ce faubourg existe, et s'il ressemble aux peintures de *Patricienne* et de *Pur-Sang.* »

S'il y ressemble, tant pis; car c'est un bien vilain monde, et il devra considérer le roman de M. de Larmandie comme une trahison.

Oyez plutôt : *Pur-Sang* est le vicomte d'Ambleteuse, jeune patricien jouant au don Juan avec une fatuité imbécile qui n'a d'égale que sa grossièreté de palefrenier, comme le lui dit carrément l'institutrice italienne de la fille de la marquise de Salis, venue un soir chez lui tout bonnement pour se faire..... lanlaire, et qu'il repousse avec une insolence odieuse.

Ce M. d'Ambleteuse a, du reste, l'habitude de repasser ses maîtresses à son ami le Péruvien, qui l'admire; tel un roi envers ses sujets dociles : « Trop d'honneur encore, sire! »

Mais l'institutrice Luccà Romengo — notez en passant comme le faubourg Saint-Germain a la main heureuse dans le choix des institutrices — a juré de se venger. Elle y réussit en se faisant épouser par le vicomte d'Ambleteuse lui-même. Ça ne lui suffit pas : elle le ruine; mais en s'appropriant ses biens, elle le déshonore, et pour ce, elle emmène successivement à Enghien les amis de son mari, et s'offre à eux. Il y en a un vertueux, qui recule d'horreur en faisant le signe de la croix. Le Péruvien y fait moins de façons : puisqu'il reprenait les maîtresses, il peut bien prendre la femme légitime. Sachez, du reste, que Luccà, féroce dans la volupté, a plongé son mari dans le gâtisme prématuré par l'artifice d'un amour *exhaustif!*

Elle ne désarme pas même à la prière de Mme de Salis, son ancienne *patronne*, qui la traite maintenant en égale, en amie. Il est vrai que Mme de Salis fut aussi la maîtresse de d'Ambleteuse : c'est un point commun qui rapproche les distances entre la grande dame et celle qui fut sa subalterne mercenaire.

Puis, tout à coup, apparaît l'ambassadeur d'Italie; il n'a qu'un mot à dire, et Luccà redevient souple et douce comme une peau de chamois bien tannée. Elle rend l'argent et même, je ne sais comment, la santé à son mari idiotisé.

Par exemple, je ne sais pourquoi non plus, le général-ambassadeur exige que, dans la même loge de l'Opéra-Comique, Luccà réunisse son mari, Mme de Salis, les deux amis de d'Ambleteuse, le vertueux qui a joué les Joseph, et l'autre qui a joué des muscles.

Et puis, voilà l'incendie : attention! C'est l'apothéose de la *Race*, que M. de Larmandie nous prépare avec un feu plus grandiose que les feux de Bengale.

Que s'agit-il de prouver? Que lorsqu'on est de pur sang de noblesse, de cette belle noblesse

qu'il nous a montrée si pourvue de vices, il suffit d'un regard magique d'ambassadeur italien et d'une petite occasion comme un incendie de théâtre pour redevenir chevalier après avoir été ignoblement lâche envers les femmes, et vigoureux comme un hercule après avoir été épuisé jusqu'au dernier suc des moelles. Alors M. le vicomte d'Ambleteuse, pur sang, sauve de la salle croulante sa femme, son ami le Péruvien qui l'a cornifié, le général-ambassadeur, il sauverait tout le monde, ... s'il n'était victime de son dévouement, et blessé à mort.

Fort bien, *Pur-Sang* s'est racheté par un quart d'heure d'héroïsme.

Mais voilà que cette péronnelle d'institutrice, qui n'est pas pur-sang, loin s'en faut, est prise aussi d'un grand zèle d'héroïsme, et se jette dans la fournaise à la recherche de son mari; est blessée aussi mortellement.

Alors quoi? la mort courageusement affrontée et subie comme expiation des fautes n'est pas l'apanage des *Pur-sang?*

Le roman se termine par une scène d'absolution générale, accompagnée d'un amoureux épanchement du vicomte et de la vicomtesse d'Ambleteuse, qui, malgré ses côtes enfoncées, son épaule broyée, ses lésions internes, « se penche sur lui en un mouvement insensible, comme une abeille s'enfonce au calice d'une fleur ».

Il paraît, s'il faut en croire M. Péladan, que *Pur-Sang* est un roman catholique! Le catholicisme ne s'en portera pas mieux, et franchement la gloire littéraire de M. de Larmandie non plus. Il a fait beaucoup mieux, et nous attendions, avec autant de fougue, plus de délicatesse de touche, plus d'habileté de composition et plus de pureté dans le style de l'auteur des jolis vers que nous avons loués dans cette même revue. PZ.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le Plongeur, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le drapeau rouge, par Louis Baron. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Histoires d'amour, par Catulle Mendès. Paris, Librairie mondaine. In-18. — Prix : 1 franc.

Le Culte de la Patrie, récits militaires, par Marc Bonnefoy. Paris, Librairie mondaine. — Prix : 1 franc.

La Duchesse d'Alvarès, par Pierre Zaccone. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Bouquet de nouvelles, par Martial Moulin. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Fin de siècle. — Ressort cassé. Bruxelles, Kistemaeckers. In-16. — Prix : 3 fr. 50.

Trente bonnes farces, par Armand Silvestre. Paris, Ernest Kolb. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Décapitée, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Rabastens, rédacteur en chef, par Georges Duval. Paris, Félix Brossier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Antonia Bézarez, par Lucien Biart. Paris, Plon et Cie. In-8. — Prix : 3 fr. 50.

Une Veillée à bord, Paris, Librairie des Bibliophiles. In-16. — Prix : 3 francs.

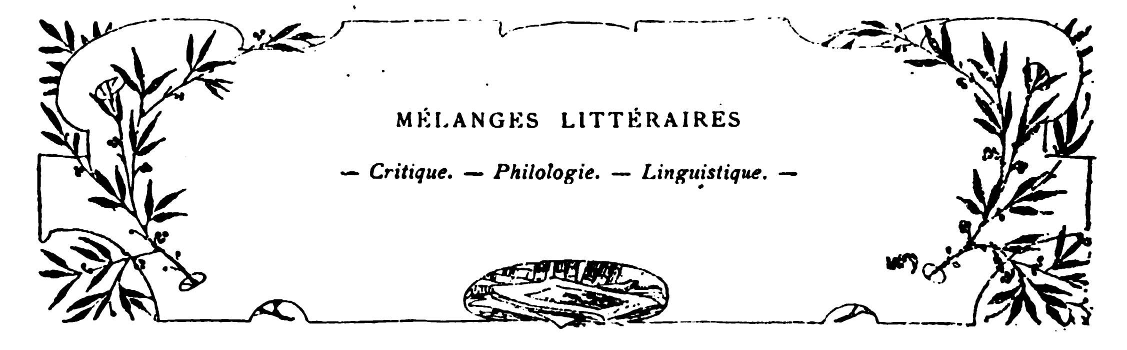
Les Contes du palais, par la Presse judiciaire parisienne. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Martyre et les Confessions d'un jésuite, par A. Pruvot. Chez tous les libraires. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Voluptueuses : *Fausta*, par Jean Larocque. Paris, F. Brossier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Paul Patoff, par F. Marion Crawford. Paris, E. Dentu, éditeur. Deux vol. in-18. — Prix : 7 francs.

Fort comme la mort, par Guy de Maupassant. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Paris! Voici Paris! par Maurice Du Seigneur. Paris, Bourloton, éditeur. Un vol. in-8° carré. Prix : 4 francs.

Ce que l'Exposition aura fait naître de volumes sur la grande ville est inimaginable! Les bibliographes et les collectionneurs de l'histoire de Paris peuvent se fournir en fiches, leur catalogue va s'augmenter; *le Journal de la librairie* nous prédit une recrudescence énorme de littérature-sur-Seine.

Parmi tant de livres à prétentions diverses, en

voici un bon enfant, aimablement conçu, malicieusement troussé, artistement habillé par un réserviste de l'armée *Grévine*, M. Gerbault. Ce livre s'annonce par un cri de débarcadère : *Paris! Voici Paris!*

M. Maurice Du Seigneur, qui en est l'auteur, est un Parisien du cœur de Paris, un Parisien de l'île de France, un Parisien d'esprit, un Parisien de goût, un amateur de Paris aussi bien par la flânerie et l'observation que par le sens du collectionneur de toutes quintessences parisiennes. Son livre, très moderne et très fin de siècle, est peint à la plume comme un tableau mouvant à la manière de Sébastien Mercier. Divisé par chapitres comme la monographie célèbre faite par l'ami de Restif de la Bretonne. Dans son diorama, il nous montre la rue grouillante, les salons et soirées, le bois et les courses, les Expositions le long de la Seine et la banlieue. Nous visitons avec M. Du Seigneur, guide aimable et parfois jovial, le quartier latin, le palais Bourbon, le nouvel hôtel de ville, le palais de justice et tout le monde de la chicane; nous plongeons dans la Société des artistes peintres et journalistes, et nous voyons tout un défilé de types réels, vivants, cueillis avec esprit par l'auteur dans la vie contemporaine et qu'il fait camper pour nous de très satirique manière.

Ce joli volume mérite de rester dans les bibliothèques des amis de Paris, tant pour le fond que par la forme. Les illustrations de Gerbault, relativement assez nombreuses, sont amusantes et variées, d'une note très actuelle et d'un esprit de facture émoustillant. Que faut-il de plus? Allons messieurs! Mesdames! Étrangers, provinciaux, citadins, demandez le livre muni des grâces Du Seigneur Maurice. *Paris! Paris. Voici Paris!*

Les Goncourt, par ALIDOR DELZANT, Paris, G. Charpentier et Cie. Un vol. in-18 jésus: — Prix : 3 fr. 50.

M. Alidor Delzant, le lettré fin et délicat, l'écrivain épris d'art et de littérature, auquel nous devons déjà ce précieux et curieux volume sur *Paul de Saint-Victor*, qui nous apporta en son temps une si prodigieuse quantité de documents inédits sur ce magicien de lettres, poursuit sa collection de biographies de grands hommes, et, cette fois, étudie ces maîtres, *les Goncourt*.

Rien ne pouvait être plus intéressant pour tous ceux qui aiment la littérature et se passionnent pour le mouvement contemporain que d'avoir un volume réunissant ces deux illustres et inséparables personnalités de notre époque, ces jumeaux de la gloire, Edmond et Jules de Goncourt, *les Goncourt*, comme les appellera et comme les appelle déjà l'histoire. Ils marquent, en effet, une étape dans la vie littéraire; ils ont créé un genre, un style; ils nous ont appris à voir, à observer, et ils sont en grande partie les promoteurs de l'école moderne du roman, du théâtre, de l'histoire. Ce livre élevé à leur gloire, donnant sur eux, sur leurs œuvres, les renseignements les plus rares, n'est que le complément de la justice qu'on doit leur rendre. Nul mieux que le biographe de Paul de Saint-Victor n'était plus apte à rendre, à fixer ces physionomies curieuses, à étudier jusqu'au fond de leur intimité ces deux frères, collaborant au même travail et faisant l'étonnement, l'admiration de leurs contemporains, autant par cette collaboration, unique dans l'art, que par la hauteur et l'originalité de leur talent. M. Alidor Delzant, après avoir donné leur généalogie, les avoir suivis enfants, jeunes gens, puis hommes, analyse successivement leurs œuvres, au fur et à mesure qu'elles arrivent au public. Il y a un étrange et instructif contraste entre le peu de bruit que font certains de leurs livres à leur apparition, et la place de premier rang qu'ils occupent aujourd'hui, à la tête de la littérature; la lenteur du succès y montre combien de patience, de ténacité, de courage, il faut pour arriver, même avec un talent de premier ordre, pour imposer ses idées, pour créer, innover et transformer ce qui existe.

M. Delzant a écrit ce volume, à la fois avec passion et avec respect; il a fait une œuvre d'homme de cœur en même temps qu'une œuvre d'artiste. On ne saurait trop louer les pages de sobre et savante analyse dans lesquelles il dissèque avec un art critique très subtil et très juste l'œuvre si complexe des Goncourt. En outre, en dehors de la part importante prise par cette étude, le livre renferme, au milieu de documents rarissimes, des bijoux, ce sont les lettres inédites et absolument inconnues échangées, ces dernières années, entre M. et Mme Alphonse Daudet et Edmond de Goncourt. Elles sont le témoignage d'une de ces amitiés littéraires, d'une de ces profondes et respectueuses affections, comme il a été peu souvent permis d'en rencontrer dans le monde des lettres et des arts. M. Delzant termine le volume par une bibliographie et une iconographie des Goncourt, qui offre un intérêt des plus vifs, complétant admirablement cette belle étude, œuvre de lettré, de critique raffiné et destinée à prendre place dans toutes les bibliothèques auprès des œuvres des Goncourt, qu'elle annote si judicieusement. C'est la table des matières raisonnée et analytique de

tout ce qu'ils ont produit, l'indispensable complément de leurs œuvres, et aussi le livre d'un véritable écrivain.

Correspondance de Gustave Flaubert (*deuxième série, 1850-1854*), Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà certainement le plus précieux et le plus remuant des trois volumes de lettres de Gustave Flaubert, parus jusqu'à ce jour. Les précédents contenaient des parties fort intéressantes, mais n'ajoutaient pas énormément de choses à ce que l'on savait du regretté Maître, n'apportaient surtout rien de neuf à son œuvre. Celui-ci nous jette en pleine vie littéraire, en pleine incubation continue, nous initie tout à fait à son travail, nous le montre passionné d'art, travailleur obstiné, farouche, solitaire, écrivant chaque jour à la femme qu'il aime ou croit aimer. à sa maîtresse Mme X***, qu'il n'a d'autre maîtresse que la littérature. Tout l'homme est là, tout l'écrivain est dans cet aveu, chaque jour renouvelé, rugi avec une passion qui terrifie, en thousiasme et transporte d'admiration pour Flaubert, une des plus hautes consciences littéraires qui ait jamais existé. Cette Genèse de la *Bovary* est un merveilleux chemin de croix, une étonnante passion, dont toutes les étapes sont baignées de sueur et de sang.

Il n'est pas indifférent que ceux qui lisent ce chef-d'œuvre, un des joyaux de notre littérature, un de nos diamants de la couronne des lettres, apprennent comment il a été fait, au prix de quels efforts, après combien d'années, il a vu le jour, et sachent, en dehors du talent magistral du romancier, la somme de travail qu'il représente. Pas de pages, pas de lignes, pas de mots qui n'aient été tournés et retournés, jusqu'à ce qu'ils eussent leur place voulue, assignée, leur raison d'être, dans l'effet à rendre, dans le sentiment à exprimer, dans la sensation à communiquer. C'est de son sang, de sa chair, d'un peu de sa vie qu'il a composé cette grande œuvre, et s'il est mort trop tôt, ce n'est pas tant du mal qu'il se donnait encore, que de celui qu'il s'était donné durant tant d'années. Où trouvera-t-on de ces admirables écrivains, qui travaillent vingt ans dans le silence, à l'écart, avant de permettre l'impression d'une œuvre, de consentir à la publication d'un premier roman?

Quelques-uns ont cru devoir blâmer la publicité donnée à ces lettres intimes, y voir un attentat à l'écrivain, un sacrilège envers sa mémoire; lui-même s'y fût sans doute opposé, comme il s'opposa toujours à toute reproduction de ses traits. Qu'importe! Il est permis de passer outre quand il s'agit de gloires pareilles; il appartient désormais à l'histoire au même titre que les sépultures d'Égypte, violées après des siècles, pour nous initier aux secrets de l'antiquité, aux mœurs intimes des peuples disparus. Le cri d'admiration qui jaillira à la lecture de certaines parties de ces superbes écrits, d'une allure si fière, si hautaine, sera la justification absolue d'une publication, à laquelle Gustave Flaubert avait tout à gagner, qui apporte aux lettrés des jouissances si délicates; il en sortira plus grand encore s'il est possible, plus complet, mieux connu. Critique, philosophe, observateur raffiné des hommes et des choses, ce volume le montre parlant de tout et de tous, avec une science profonde, avec une envergure d'idées absolument grandiose.

G. T.

Les cimetières au point de vue de l'hygiène et de l'administration, par L. Bertoglio, ancien conservateur chef des cimetières de Marseille. Un vol. in-16; Paris, J.-B. Baillière et fils, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Le travail est intéressant.

Sur les trois premiers chapitres nous aurions toutefois à faire quelques réserves. Parmi les *considérations générales* présentées dans le premier, plusieurs qui sont, suivant nous, peu justifiées; et au troisième : *La loi en France avant la Révolution*, même injustice, ce nous semble. L'auteur s'en prend à l'Église catholique qui n'a pris nul souci de l'hygiène et qui a méconnu l'égalité. Mais l'Église, ce n'est pas, ce n'était pas surtout alors uniquement le clergé, c'était l'ensemble des fidèles. Elle n'a pas provoqué toutes les mesures de police qui auraient dû être prises, et elle a laissé tomber peu à peu en désuétude, quand elle ne les a pas dès l'abord et délibérément violées, quelques-unes de celles, pourtant bien insuffisantes, qui avaient été édictées. D'accord. Mais le clergé n'est pas seul coupable; les populations étaient tout au moins complices. A notre époque, en dépit des avis exprimés par des commissions sans doute compétentes, toutes les règles que commanderait l'hygiène ne sont pas appliquées. Il faudrait agir de rigueur, dresser des procès-verbaux! Mieux vaudrait une éducation autre, d'autres besoins, d'autres mœurs, et les besoins ne s'imposent pas d'autorité, les mœurs, non plus. Que l'on considère que l'hygiène telle que l'entendent les médecins, à notre époque, n'est pas l'hygiène telle que l'entendront nos arrière-neveux. Et nous

ne parlons des conceptions que l'on peut nourrir quant au rôle et à l'étendue des pouvoirs de l'État et des municipalités. M. Bertoglio nous répondrait, avec raison, que l'idée de la société: une grande famille ne répugnait pas à l'ancienne monarchie. Abordons l'autre point. L'Église permettait aux riches de faire reposer leurs morts sous les dalles des édifices consacrés au culte; à la dépouille des pauvres elle concédait la fosse commune, et l'auteur s'indigne. Nulle égalité, s'écrie-t-il. Mais qu'il y regarde d'un peu près : dans notre France démocratique, l'on a l'amour des distinctions, on a le désir des privilèges; chacun pour soi, bien entendu. Il s'agit de sépultures; mais, à présent comme naguère, l'orgueil se manifeste en de telles occurrences, et le besoin de paraître se manifeste à la suite des convois funèbres. Pour le deuxième chapitre, qui ne nous plaît qu'à demi : *Histoire de la fosse commune et du tombeau*, il est ou trop court, ou trop long. Il fallait, en une ou deux pages au plus, émettre un jugement d'ensemble; il était impossible, en vingt-cinq, de relater, touchant l'ensevelissement, les habitudes consacrées dans l'Inde, en Perse, en Asie Mineure, en Égypte, en Étrurie, dans le Latium, sur le territoire de l'Empire romain, dans la Gaule celtique et dans la Gaule romaine, et dans notre Europe occidentale en des temps plus rapprochés de nous.

Après ces trois chapitres, d'autres, en grand nombre, dans lesquels sont d'abord reproduits des textes de lois et de circulaires, puis discutées les thèses des hygiénistes touchant le plus ou moins de danger que présente le maintien des cimetières à peu de distance des centres de population.

Rapportons les conclusions :

« 1° Les cimetières ne présentent pas pour l'hygiène des villes ce que l'on peut véritablement appeler un danger, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas une cause absolue d'infection. Les difficultés sanitaires qui en procèdent ne sont pas plus impossibles à vaincre que celles qui prennent leur origine dans d'autres milieux similaires où se dégagent également des miasmes provenant de la décomposition des matières animales, tels que les hôpitaux, écoles, prisons, casernes, abattoirs, tanneries, vidanges, fabriques de chandelles, de margarine, ateliers d'équarrissage, etc.

« 2° Ils sont certainement et de beaucoup moins menaçants pour nos cités que les quartiers mal aérés, les rues mal pavées, les cours intérieures, le ruisseau, l'égout, les rebuts de ménage, les dépôts d'immondices, les cloaques, les tas de fumier, tous lieux de fermentation des matières végétales.

« 3° Leur salubrité dépend entièrement des capacités administratives des municipalités qui, en l'état de nos lois et des progrès acquis, n'ont aucune excuse pour ne pas l'assurer. »

Ces conclusions n'agréeront pas peu à ceux qui n'ont pas lu sans appréhension, — il est des sentiments respectables, — le projet de règlement d'administration publique étudié par le Conseil d'État, ce règlement devant déterminer les conditions de l'incinération des corps. F. G.

L'Homme, la Vie et l'Œuvre (1842-1889), avec des *Fragments de mémoires* par François Coppée, par M. de Lescure. Paris, Alphonse Lemerre, 1889. Un vol. in-18; 495 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne faut demander à ces études biographiques, faites du vivant même du sujet étudié, ni renseignements complets, ni jugement définitif. Quand elles ne sont pas œuvre d'inimitié, elles sont inspirées le plus souvent par des sentiments d'affection personnelle et d'admiration familière que j'honore infiniment, mais qui sont des conditions bien peu favorables pour le développement d'une critique impartiale et saine. Il se trouve heureusement que la vie et les œuvres de M. François Coppée n'ont guère à redouter d'être vues de près et que celui qui vous les montre est un esprit habitué à la perspective de l'histoire, habile à faire revivre les figures disparues et parfaitement propre à mettre dans son cadre et à son point cette figure de contemporain. Je n'irai point jusqu'à dire que la postérité acceptera le portrait qu'il nous fait du poète sans y apporter des retouches; l'amitié a guidé son crayon, et, par endroits, le dessin s'en ressent; mais, en somme, l'ensemble est d'une ressemblance frappante, et il n'y a point à questionner la véracité des détails auxquels M. de Lescure s'est arrêté. Des fragments tirés des *Mémoires* de M. François Coppée sur certains incidents de son existence, ses voyages et quelques figures de son groupe littéraire, sont habilement semés dans le récit et lui donnent un peu de ce piquant que les autobiographies offrent toujours aux curieux du cœur humain.

Valerandi Varanii de Gestis Johannæ Virginis, *Francæ egregiæ bellatricis*. Poème de 1516, remis en lumière, analysé et annoté par E. Prarond. Paris, Alphonse Pinard, 1889. Un vol. petit in-8°, XXI-302 pages, tiré à 200 exemplaires.

Avant Chapelain et avant Voltaire, la Pucelle inspira les faiseurs d'épopées. Un érudit docteur

en théologie d'Abbeville, Valerandus Varanius, probablement Valerand des Varennes ou des Garennes, prit, dès le commencement du XVIe siècle, l'héroïne pour sujet d'un long poème en hexamètres latins, divisé en quatre livres. Ce Valerand, sur la vie duquel les renseignements font défaut, avait cependant des relations avec les savants et les beaux esprits du temps, et il écrivit quantité de vers latins sur la victoire de Fornoue (1501), sur la prise de Gênes (1507) et sur le mariage Louis XII (1514). Son poème sur les *Gestes de Jeanne* eut deux éditions, en 1516 et en 1521. Le père Lelong le mentionne comme se composant de plus de 3,000 vers héroïques assez bons, mais il refuse à la composition les « ressorts qui sont l'âme de l'épopée ». M. J. Quicherat, le révélateur de la vraie Jeanne d'Arc, en parle avec quelques détails et ses appréciations à ce propos sont parfois discutables. M. Ed. Cougny lui concerne une consciencieuse étude (Paris, Thurien, 1874), enfin un savant bibliophile normand, M. E. Praron, vient de donner une belle réimpression du poème entier avec des analyses, des notes et une dédicace poétique, émue et érudite à la fois, adressée à Abbeville, sa ville natale, qui est aussi celle du vieux poète Valerand.

Cette attention persistante, accordée depuis trois siècles à l'œuvre de l'écrivain abbevillois, s'explique par la valeur historique de son récit versifié. On y trouve des particularités, qui ont tous les caractères de la vraisemblance, et que nul autre document ne relate. Sans être contemporain, il avait connu des contemporains de Jeanne d'Arc, il avait eu à sa disposition les pièces des deux procès et peut-être d'autres sources d'information qui ont disparu depuis; il était pénétré d'une religieuse admiration pour l'héroïne qui incarna l'âme de la France, et rien ne permet de suspecter sa sincérité. Aussi son poème a-t-il une nature documentaire, et l'historien scrupuleux ne peut-il se dispenser de le consulter, quitte à contrôler ou à discuter ses assertions lorsqu'elles ne sont point appuyées par d'autres témoignages contemporains.

Ce n'est donc pas une simple publication de curieux érudit que M. E. Prarond nous offre. C'est un instrument nécessaire aux travaux historiques dont il facilite l'accès, et qu'il perfectionne en y ajoutant tout un appareil de recherches et de critique qui ne laissera plus grand'chose à faire à ceux qui s'en serviront. Qu'on ne craigne pas, d'ailleurs, de rencontrer ici la sécheresse rebutante qu'un tel sujet comporte. L'auteur n'est pas seulement un homme profondément versé dans les choses du moyen âge et dans la connaissance des langues classiques; c'est aussi, et avant tout, un artiste raffiné qui a le don de répandre sur ce qu'il touche le pittoresque et la vie. Les analyses et les notes, où rien n'est négligé de ce qui peut servir à l'intelligence et à la correction du texte, sont pleines de passages comme celui où, prenant à partie les marchands d'images de piété de la rue Saint-Sulpice, l'auteur se moque, avec une gaieté mordante, de leurs Jeanne d'Arc aux yeux bleus et aux longs cheveux blonds, à l'air niais et au teint de confitures. Il a même enrichi son livre d'un sonnet original: *A Jeanne*, qui est un bijou de ciselure poétique et qui figurerait avec honneur dans l'œuvre d'un des exquis sonneurs de sonnets de notre XVIe siècle.

Ta mort même a vaincu, colombe au feu ravie,
Et la France a ta mort pour gages de sa vie,
Te sentant toute en elle, elle un jour toute en toi.

M. E. Prarond a fait éditer son livre avec luxe et ne l'a fait tirer qu'à 200 exemplaires, ce qui lui assure, outre sa valeur intrinsèque, qui est grande, le prix de la rareté si appréciée des délicats amis des livres. Aussi regretté-je amèrement, pour mon compte, que le brocheur ait, par une erreur dont un autre est sans doute victime avec moi, doublé, dans mon exemplaire, la feuille 14, au détriment de la feuille 15 qui n'y est pas.

La Famille de madame de Sévigné en Provence, d'après des documents inédits, par le marquis de SAPORTA. Ouvrage accompagné de deux portraits. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1889. Un vol. in-8°.

L'idée de ce livre, dont une esquisse a paru, en janvier 1887, dans la *Revue des Deux-Mondes*, s'est, dit l'auteur, offerte à son esprit, pour ainsi dire, d'elle-même, avec les documents qui motivent la raison d'être de l'ouvrage. De ces documents épars et inédits, les premiers et les plus importants se trouvaient dans ses archives de famille; les autres lui ont été fournis, en grand nombre, par des amis, dont il cite, avec reconnaissance, les noms. Les événements, circonscrits dans la période, dans le lieu et entre les personnages que M. le marquis de Saporta indique dans son titre, sont assez peu connus dans leurs détails, et mériteraient à peine de l'être davantage s'ils ne se trouvaient intimement liés au sort de la correspondance de l'illustre marquise, et s'ils n'avaient amené les arrangements entre Mme de Simiane et le chevalier de Perrin, qui aboutirent à l'édition de 1754. A ce titre, le livre de M. de Saporta comble une lacune dans notre histoire littéraire, et compte désormais parmi les

travaux à consulter sur le XVIIe siècle. Il est, d'ailleurs, bien composé et d'une lecture attrayante. De nombreuses pièces inédites, judicieusement choisies, y sont données en appendice; deux portraits, l'un de Mme de Sévigné, l'autre de Mme de Simiarre et de Julie de Vence, sa petite-fille, reproduits d'après des tableaux originaux par le procédé Dujardin, illustrent ce beau volume, auquel il ne manque guère — défaut commun, hélas! à beaucoup — qu'une bonne table analytique. B.-H.-G.

Les Contemporains. Études et portraits, par JULES LEMAITRE, quatrième série. Un vol. in-18 jésus, Paris, 1889. Leclère et Oudin, éditeurs. — Prix 3 fr. 50.

A la rigueur, il suffisait de transcrire, comme une litanie, les noms des contemporains étudiés ou *portraicturés* en un volume par M. Jules Lemaître. Je ne suis pas assez théologien pour savoir si dans le paradis tous les saints sont égaux; nos littérateurs contemporains n'ont pas tous, on en conviendra, la même envergure ni le même vol. Mais qu'importe ici? Ce n'est pas tant à cause de Stendhal ou de Paul Bourget, de Mérimée ou de Barbey d'Aurevilly, de Victor Hugo ou de Paul Verlaine, de Sully-Prudhomme ou de Grosclaude, de Renan et de Jean Lahor, de Lamartine ou de Zola, de G. Sand ou Baudelaire; c'est à cause de l'esprit propre à M. Jules Lemaître que les gourmets de lettres reprendront ces articles, dont la plupart sont assurément des meilleurs qu'il ait écrits. Soit qu'il pénètre dans le fond le plus lointain des intentions d'un écrivain, comme lorsqu'il entreprend de découvrir le sens des apocalypses de M. Paul Verlaine, soit qu'il fioriture à côté comme à propos de de M. Paul Bourget et des extases anglophiles, il suscite une quantité d'idées, évoque une suite d'images, provoque une foule d'impressions, telles qu'on lui sait gré, quoi qu'il ait dit, de l'intensité d'existence intellectuelle qu'il cause en nous pour un moment.

M. Jules Lemaître possède évidemment la qualité maîtresse et nécessaire du critique : son entendement est extrêmement compréhensif. Sa curiosité n'a pas de bornes; un hanneton qui fait bruire ses ailes lui paraît digne d'attention, d'analyse et d'interprétation, tout autant qu'un lion qui rugit; les gaîtés hebdomadaires de M. Grosclaude lui semblent recéler un mystère qu'il est utile d'expliquer, aussi bien que la conception de bonheur de Sully-Prudhomme; les acrobaties décadentes et symbolistes de M. Paul Verlaine, lui sont matière à dissertation spirituelle non moins que les rêveries philosophiques de M. Renan. C'est vraiment merveille qu'un esprit aussi délié, aussi abondant, qui s'attache avec un égal amour à tant de sujets divers et les féconde avec une si subtile essence, et s'en détache avec une aisance parfaite pour voler à d'autres tout opposés, un papillon, vraiment.

Il est, parmi ces contemporains, deux figures dont nous nous permettons de recommander surtout les portraits : Baudelaire et Barbey d'Aurevilly. Exempts de l'admiration conventionnelle dont certains dévots les enveloppent, — pour qu'un refus en vienne ensuite jusqu'à eux qui les imitent, — incapable de nier la part originale de leurs talents. M. Jules Lemaître a écrit sur ces deux écrivains à la fois surfaits par les uns et trop dénigrés par les autres, le jugement le plus motivé. Avec des considérants vigoureux et sobres, il a porté la sentence convenable sur le prétendu catholicisme que M. Barbey d'Aurevilly et quelques imitateurs à sa suite affectaient comme une pose théâtrale; et sur la stérilité réelle de Charles Baudelaire, déguisée sous l'apparente recherche de la perfection de la forme. En ce qui concerne ce poète, M. Jules Lemaître a même été plus indulgent que de justice. On a trouvé parmi les papiers inédits de Baudelaire — publiés par un chacal quelconque naturellement, — un plan développé de drame. M. Jules Lemaître le retrace et l'apprécie et il reconnaît que, dans ce scénario, deux scènes portent la marque du poète des *Fleurs du mal*.

Or ce canevas de drame, c'est tout simplement l'analyse, page à page, d'un roman de Paul de Molènes. Il n'y a pas ombre d'équivoque : les noms sont identiques comme le thème général, les incidents, les états d'âme, depuis le point de départ jusqu'au dénouement. Le jeune marquis Wolgans de Cadolles, fils d'émigré, s'enrôlant dans l'armée de l'empereur par besoin d'action, patriotisme, amour de la gloire, et aussi sous l'influence des récits entraînants du trompette Triton, tout, jusqu'au suicide dans la prison, par désespoir d'amour, tout y est, et dans les œuvres du brillant auteur des *Récits militaires*, des *Commentaires d'un soldat*, ce roman est intitulé les *Souffrances d'un houzard*.

Ainsi le seul scénario d'une œuvre soutenue qui ait été rencontré dans les œuvres posthumes de Baudelaire n'est pas de lui!

L'éditeur ne s'en est pas douté, M. Jules Lemaître n'y a pas pris garde. P. Z.

La Prison Saint-Lazare depuis vingt ans, par PAULINE DE GRANDPRÉ. Un vol. in-18, Paris, 1889, E. Dentu, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Dès le commencement de l'année 1870, Mme Pauline de Grandpré commença la courageuse campagne qu'elle poursuit encore en vue de faire améliorer la prison de Saint-Lazare. Elle la connaît bien pour l'avoir habitée dix ans, en qualité de parente d'un fonctionnaire de l'administration. Ce qu'elle réclame avec une généreuse pitié, c'est la distinction des catégories de prisonnières : la maison destinée à enfermer les filles soumises peut n'être point une prison, puisqu'elles n'ont pas encouru de condamnation; d'autre part, il ne faudrait pas qu'une femme honnête dans le sens des mœurs, et qu'une aberration momentanée a entraînée à commettre un vol dans un magasin, par exemple, ou que la malechance a réduite à la faillite, fût maintenue en contact dans la prison avec des dépravées de profession.

Il faudrait pour toutes une protection et une réformation morales.

Le tableau tracé par Mme de Grandpré ne peut laisser indifférent le moins charitable des lecteurs. Mille détails intéressants nous font pénétrer dans la vie intérieure de la sombre prison; tout ce que Mme de Grandpré a noté sobrement, comme un élément d'enquête, un fragment documentaire, frappe avec force la pensée et oblige à la réflexion. Son livre eût beaucoup gagné, comme originalité et comme portée, à ne point être chargé d'autres éléments qui confinent à la composition littéraire; Mme de Grandpré ne s'est pas même interdit la légende!

Ce qu'elle a fait de mieux que de consigner les récits plus ou moins romanesques, quoique vrais peut-être, de quelques pensionnaires de Saint-Lazare, c'est de fonder l'œuvre des *Libérées de Saint-Lazare*. Mme de Grandpré a dans le cœur le feu sacré et la charité intelligente.



Poésies complètes, de CLAUDIUS POPELIN. Un Un vol. in-18. Paris 1889. Librairie Charpentier.

M. Claudius Popelin, qui est un maître illustre en l'art de l'émail, n'est pas un moindre maître en l'art des vers. Nous avons eu, à deux reprises, l'occasion récente d'entretenir les lecteurs du *Livre* de son double talent de poète et d'artiste, car il a publié successivement, en de premières et somptueuses éditions in-quarto, ornées de sa main, encadrées d'un décor magnifique, les deux parties les plus importantes, les deux dernières, des *Poésies complètes* qu'il recueille aujourd'hui en un volume d'un format plus maniable et d'un plus modeste prix. On relira donc ici le roman intime que l'auteur intitule : *Histoire d'avant-hier* et *Un livre de sonnets* avec le piquant « Discours au Lecteur », qui le précède. — *Strophes et couplets :* Sous ce titre, M. Claudius Popelin a réuni et placé en tête du volume nouveau vingt-cinq petits poèmes du tour et de l'accent les plus variés, divers autant que les motifs qui les ont inspirés. C'est un fait digne de remarque, en effet, que l'auteur, n'étant pas un poète de profession, ne parle la langue des vers que sous l'empire d'une émotion particulière, dont le vers seul peut exprimer l'intensité. Entre cette première partie et celles qui déjà nous sont connues, M. Popelin a composé un chapitre spécial : « Hommes et fourmis », de trois pièces, dont le symbolisme est animé d'un grand souffle héroïque; *la Fourmi du Pharaon, la Fourmi de Salomon, la Fourmi de Timour.* Cette diversité d'accent que je notais tout à l'heure dans une partie de l'œuvre de M. Claudius Popelin se retrouve partout dans ces manifestations poétiques variées incessamment comme les mouvements de l'âme humaine, et reflétant comme la vie même les teintes changeantes dont la succession du temps revêt les objets autour de nous et surtout en nous. De là, le charme et la durable séduction du talent de M. Popelin et ce qui doit faire la fortune de ses *Poésies complètes.* E. C.

Chants et Chansons de Paul Avenel. Huitième édition, avec portrait de l'auteur, cinquante chansons nouvelles, notes explicatives et une biographie des chansonniers les plus connus. Paris, Librairie moderne, Maison Quantin, 1889. Un vol. in-18 ; XXIX-414 pages. — Prix : 3 fr. 50.

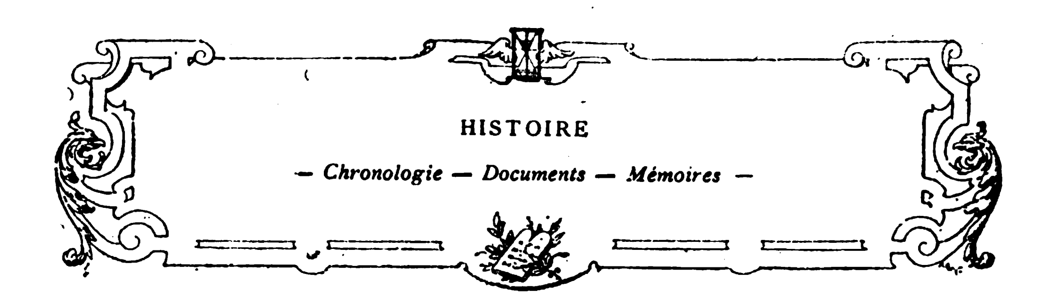
M. Paul Avenel, qui a hérité de Béranger bien des dons, mais nullement le fétichisme de de la redingote grise et du petit chapeau, vient de donner une nouvelle édition, plus complète, de ses chansons dont un si grand nombre ont, du premier coup, gagné, et, depuis, toujours gardé une popularité de bon aloi. La première chanson patriotique de M. Paul Avenel date de février 1848. A partir de cette époque, toute

l'histoire du second empire, les angoisses du siège, l'Assemblée de Versailles, le Seize-Mai, tous les faits saillants de la politique contemporaine se retrouvent, parsemés et égayés de paysanneries et de refrains joyeux, dans ce volume de chansons, où se résume vraiment une époque. Ce ne sont point, d'ailleurs, de vulgaires flons-flons. L'élévation de la pensée, la noblesse du sentiment, la finesse du style, et une inspiration poétique toujours alerte et fraîche font de presque tous ces chants et chansons de véritables poèmes. M. Paul Avenel nous en explique la genèse dans une longue préface où il esquisse à grands traits notre histoire politique depuis quarante ans. Il les accompagne de notes explicatives, nécessaires aux jeunes générations pour comprendre les allusions dont ces chansons fourmillent, et qui sont déjà loin, tant les événements se pressent et se poussent dans l'oubli. Enfin, le volume que la maison Quantin a tenu à honneur d'éditer, avec le soin et le goût qu'il méritait et dont elle est coutumière, se termine par une liste bibliographique des chansonniers les plus connus.

Cette liste, qui n'a pas la prétention d'être complète — son titre l'indique assez — est fort intéressante, et les noms qu'elle contient en suggèrent d'autres que chacun peut y ajouter selon ses préférences ou son érudition dans la matière. Pour moi, j'aimerais à y voir mentionner Antony Béraud avec ses *Veillées patriotiques* et son *Chant de Praga et du soleil de Juillet* (Baudin, 1835), les *Chansons politiques* d'Altaroche (1838), les *Romances et Chansonnettes de Jacques Arago*, Christophe Ballard, avec ses *Brunettes* et ses *Parodies bachiques* (1712 et 1715), les *Vaux de Vire*, d'Olivier Basselin, les *Chansons* de Félix Becker, de Reims, (Paris, 1810), — je ne parle pas des *Romances* de Berquin, — les *Contes en vers, chansons et pièces fugitives*, de Cailly père (Cordier, an IX), les *Chansons et Poésies* de Claye, d'Eure-et-Loir (Paris, 1826), les *Vieilles Chansons*, de Raoul de Coucy, publiées avec musique, chez Pierre, à Paris, en 1781 ; les *Chansons et sérénades*, de L. Dépret (1876) ; le *Recueil de chansons choisies* du marquis de Coulanges (Simon Bernard 1698, 2 vol.); la *Musette* du sieur Dalibray Toussaint-Quinet, 1647 ; les *Chansons parisiennes*, de Fernand Desnoyers (1865) ; *Mes Passe-Temps*, par J.-E. Despréaux (1806, 2 vol); le *Recueil des chansons d'amour*, composées par Daniel Drouin (Paris, N. Bonfous, 1575); les *Chansons et saluts d'amour*, de Guillaume de Ferrières, dit le vidame de Chartres, publiés par Louis Lacour, chez Aubry, en 1851 ; les *Chansons de Gaultier Garguille* (1658; 1758; 1858); les *Roses et Chardons* de Lazare (1873) ; les *Chansons* de J.-S. Lefèvre (Rouen, 1844), celles de Th. Lemesle (1832); les *Souvenirs* de Lehuy (Didot jeune, 1806) ; les *Chansons politiques et autres*, de Ch. Le Page (1836) ; les *Chansons, ballades et rondeaux*, de Jehannot de Lescurel, réimprimés dans la bibliothèque elzévirienne ; le *Recueil des chansons à danser et à boire*, de Denis Macé, maistre de musique (R. Ballard, 1643) ; les *Chansons*, de Casimir Menestrier (1818) ; celles de Mérard de Saint-Just (1786) ; *Le Temple de la Liberté*, ou poèmes, odes et chansons patriotiques, par Mercier de Compiègne (an II) ; les *Chansons pour danser*, de L. Mollier (R. Ballard, 1640-42, 2 part); le *Chansonnier national*, de J.-B.-A. Morainville et de son épouse, dans l'étude que lui a consacrée Jourdain (Chartres, Petrot-Garnier) ; le *Chanteur parisien*, de P.-A. Piton (1808) ; la *Gelodacrye amoureuse*, contenant plusieurs aubades, chansons gaillardes, pavanes, branles, etc , etc., par Cl. de Pontoux (Lyon, B. Rigaud, 1596) ; *Mes délassements*, par Ravrio (Ballard, 1805) ; la *Muse Mousquetaire*, du chevalier de Saint-Gilles (1709) ; le *Parnasse des dames*, de Savigny (Ruault, 1773, 2 vol.) ; les *Dons des Enfans de Latone*, par J. de Serre de Rieux (Prault, 1754) ; les *Chants et chansons populaires du printemps et de l'été*, de J.-B. Wékerlin. Mais il faut s'arrêter, en remerciant M. Paul Avenel de nous avoir donné, avec la grande jouissance qu'on éprouve à la lecture de ses *Chants et chansons*, les premiers éléments d'un travail qui ne restera pas toujours à faire, nous l'espérons, et qui serait la *Bibliographie raisonnée et anecdotique de la chanson française*.

B.-H. G.





Le dernier roi légitime de France, par HENRI PROVINS. Paris, P. Ollendorf, 1889. Deux vol. in-16. — Prix : 10 francs.

Quel est ce dernier roi légitime de France, dont un écrivain, qui a pris pour cette circonstance le pseudonyme d'Henri Provins, nous raconte, en deux gros volumes, la dramatique et mystérieuse histoire ? Ce n'est pas Charles X, comme on pourrait naïvement le croire, mais ce Naundorf, qui mourut en juin 1845 à Delft, affirmant depuis de longues années qu'il était le Dauphin, fils de Louis XVI, que M. de Frotté aurait fait évader du Temple. Cette thèse de l'évasion de Louis XVII, qui a été reprise tout récemment par M. d'Herisson, et combattue par M. Chantelauze, est de nouveau développée ici avec une abondance qui rouvrira sans doute le débat. Il est des questions en effet qui ne seront jamais résolues, parce que les preuves matérielles manquent. Ici la preuve matérielle est le corps même du Dauphin que l'on suppose, par conjecture seulement, avoir été enterré dans le cimetière de l'église Sainte-Marguerite, puis découvert sous la Restauration. Ce n'est pas le caractère de Louis XVIII qui peut aider à la résoudre. Le peu de scrupules de ce prince, qui eut tant de part aux intrigues qui précédèrent la Révolution, qui contribua beaucoup à animer les esprits contre le Roi et contre la Reine, dont la conduite à l'égard de Favras est restée si suspecte, permettent de douter qu'il eût jamais travaillé à éclaircir un mystère qui aurait pu lui coûter la couronne. Les plus fortes présomptions contre la thèse de M. Henri Provins sont encore celles qui résultent des mauvais traitements dont le Dauphin fut certainement l'objet de la part de ses gardiens et surtout de Simon, et qui durent nécessairement amener une issue fatale. Quoiqu'il en soit, il est cependant une chose certaine : c'est que, avant même qu'il ne se présentât des faux Dauphins, bien des paroles, bien des actes s'étaient produits, qui ne s'expliquent que par l'évasion du prisonnier du Temple. Quant au silence de la cour de Vienne, que l'on invoque contre l'hypothèse d'une évasion, il n'a rien de décisif. La manière dont cette cour agit plus tard à l'égard du duc de Reichstadt permet de penser qu'elle eût eu assez peu de zèle pour un Dauphin, fils de Marie-Antoinette, si l'existence de ce prince eût contrarié ses plans politiques. Joséphine dût certainement savoir au juste ce qu'il en était. Il pourrait bien un jour se publier de ce côté un document décisif. Les Mémoires de Talleyrand pourraient bien aussi en parler ; et peut-être les ajournements successifs que leurs détenteurs mettent à leur publication ont-ils pour cause le trouble que jetterait dans la politique la découverte d'un pareil mystère. Malheureusement, s'il en était ainsi, il y aurait de grandes probabilités pour que ces Mémoires de Talleyrand ne parussent jamais, ou pour que, paraissant, ils ne soient pas donnés tout entiers. Pour revenir à M. Henri Provins et au titre de son livre, nous dirons qu'il pourrait lui donner pour suite, un autre volume, où cette fois son dernier roi légitime de France serait, non pas Louis XVII, mais Henri III.

Il est en effet prouvé que Louis de Bourbon, évêque de Liège, au XVe siècle, avait été très légitimement marié à Catherine d'Egmont, fille du duc des Gueldres, avant d'avoir reçu, en 1466, les ordres de la prêtrise, et qu'il eut trois fils de ce mariage. Or, ce fut seulement par la mort sans postérité masculine, en 1488 et en 1503, des deux frères aînés de ce Louis de Bourbon, Jean II et Pierre II, que les droits à la couronne de France passèrent d'abord aux Bourbons-Montpensier, éteints en 1527 en la personne du fameux connétable, puis, après ceux-ci, aux Bourbons-Vendôme dont descendait notre Henri IV, le premier roi Bourbon. La descendance directe de Louis de Bourbon subsiste encore aujourd'hui. Elle se compose de tous les membres assez nombreux de la famille de Bourbon-Busset. Étant donné la légitimité du mariage de Louis de Bourbon, il n'est pas douteux que la race des rois légitimes de France n'ait fini avec Henri III. Ainsi, depuis ce prince jusqu'à Louis XVI, la France n'aurait été gouvernée que par des usurpateurs. Nous recommandons ce sujet à M. Henri Provins.

Vie de Toussaint-Louverture, par V. Schœlcher. Paris, P. Ollendorf, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 5 francs.

Il était naturel que M. V. Schœlcher, l'ami des noirs, écrivît une histoire de Toussaint-Louverture, qui a été, comme le disait de lui-même le malheureux prisonnier du fort de Joux, « le Napoléon des noirs ». Mais il faut ajouter aussitôt que ces bonnes dispositions de l'auteur en faveur de son héros ont parfois nui à sa parfaite impartialité, bien qu'il se pense assuré de n'avoir pas manqué de ce côté aux devoirs de l'historien.

En somme, nous ne voyons pas que l'insuccès de l'expédition de Saint-Domingue ait beaucoup servi les nègres eux-mêmes, du moins dans l'avenir. Supposez cette colonie rentrée sous le pouvoir de la France, la population nègre serait aujourd'hui aussi libre qu'elle l'est à la Martinique, et la prospérité matérielle de cette terre si favorisée du ciel serait autrement grande qu'elle n'est aujourd'hui après les innombrables révolutions intérieures qui l'ont bouleversée depuis bientôt près d'un siècle.

Tout cela n'empêche pas Toussaint-Louverture d'avoir été un grand caractère, cela n'empêche pas non plus que l'on ne soit très attaché et très touché par le récit de M. Victor Schœlcher. On voudrait seulement y voir moins souvent couler le sang français. E. A.

Charles X et Louis XIX en exil. Mémoires inédits du marquis de Villeneuve, publiés par son arrière-petit-fils. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1889. Un vol. in-8°, VII-322 p.

Le marquis de Villeneuve-Villeneuve (Pons-Louis-François), qui mourut en 1842, fut une des personnalités les plus militantes du parti royaliste. On a de lui une sorte de pamphlet intitulé : *De l'agonie de la France*, éloquente invective publiée au lendemain de la révolution de juillet, où se résumaient les colères des légitimistes et leurs inquiétudes en face de l'avenir. Gouverneur du Languedoc à la première Restauration, traqué pendant les Cent Jours, préfet pendant la seconde Restauration, il se donna plus tard la mission de triompher de l'apathie du roi détrôné et du duc d'Angoulême. Il réussit peu, est-il besoin de le dire? Mais du moins, il observa beaucoup. Mieux que personne, il était à portée de savoir ce qui se passait dans les conseils des Bourbons, de juger l'état d'esprit du roi et de ceux qui l'entouraient. Il notait soigneusement toutes ses impressions. Ce sont ses souvenirs que son arrière-petit-fils a cru, non sans raison, devoir enfin publier. Ils constituent un des morceaux les plus curieux qu'on ait écrits sur la politique légitimiste en 1830. A côté d'un tableau piquant de la cour en exil, il y a des portraits d'hommes d'État de ce temps-là, qui, s'ils sont dessinés, dans l'ardeur de la lutte, par une voix accusant parfois un peu trop les ombres au détriment de la ressemblance, ont du moins toutes les couleurs de la vie et de la passion, comme le dit si justement l'éditeur de ces mémoires intéressants et précieux.

État de la France en 1789, par Paul Boiteau. Deuxième édition, ornée du portrait de l'auteur, avec une notice par M. Léon Roquet et des annotations de M. Grassoreille, archiviste, Paris. Guillaumin et Cie, 1889. Un vol. in-8°, XII-580. — Prix: 10 francs.

Le première édition de cet ouvrage parut en 1861. M. Paul Boiteau y disait dans sa préface : « J'ai voulu dresser l'inventaire exact et aussi complet que possible, en un seul volume, de cet ancien régime et de cette ancienne monarchie que vantent encore quelques partisans d'une aristocratie et d'une église détruites, et qu'il est même à la mode d'excuser et presque de regretter parmi quelques-uns des fils de la Révolution, qui se croient délicats parce qu'ils sont faibles, et qui donnent le nom d'amour de la liberté à ce qui n'est peut-être que la crainte des destins de la démocratie. » La fin de la période n'est peut-être pas d'une clarté éblouissante, mais l'ensemble montre nettement dans quel esprit le livre a été conçu et écrit. Il serait intéressant de le comparer, à ce point de vue, avec d'autres publications récentes, telles que *La France sous l'ancien régime*, du vicomte de Brou, par exemple. On y verrait comment les mêmes faits peuvent apparaître sous des aspects absolument différents et suggérer des appréciations et des inférences diamétralement contraires. Doctrine à part, l'ouvrage de M. Boiteau a une incontestable valeur technique : l'auteur a su y condenser des renseignements à peu de chose près complets sur les usages de l'ancienne administration ; il fait connaître quel était, à la veille de 1789, l'état général des terres et des personnes, la situation de l'agriculture et du commerce, des armées, de la marine et des colonies, l'organisation de la justice, de la police, de l'instruction publique, des finances et tout le détail de la machine administrative et politique : gouvernement, généralités et intendances, assemblées provinciales, conseil du roi, ministères, maison du roi, cour et no-

blesse, ordre du clergé, tiers-état, villes et villages, etc. Les éditeurs ont donc été bien inspirés de donner, en ce moment où 1789 est, à un siècle de distance, redevenu d'actualité, une nouvelle édition d'un ouvrage qui fait autorité; et il faut remercier M. Grassoreille, le savant archiviste, d'avoir, sans rien changer au texte original, ajouté dans les notes les éclaircissements et les renseignements complémentaires que les derniers travaux fournissent sur plusieurs questions.

B.-H. G.

Correspondance diplomatique de Talleyrand. *La Mission de Talleyrand à Londres en* 1792. — Correspondance inédite de Talleyrand avec le département des affaires étrangeres, le général Biron, etc. — Ses lettres d'Amérique à lord Lansdowne. — Avec introduction et notes par G. Pallain. — Portrait de Talleyrand, d'après une miniature d'Isabey. Un vol. in-° de 460 p. Paris, librairie Plon, 1889.

Nous avouons sans honte n'avoir jamais été de ceux qui *attendent* la publication des mémoires de Talleyrand, qui font des conjectures et, pis encore, des articles sur l'extension de la limite semi-séculaire fixée par testament, nous dit-on. Tout ce qui est dans nos moyens, c'est de croire purement et simplement, puisqu'on l'affirme, à l'existence desdits mémoires; mais sans tenir davantage à ce qu'on nous prouve leur existence par l'argument et sous la forme d'un ou de plusieurs in-octavos. D'où vient notre détachement? Il a d'abord pour cause générale une disposition de notre esprit qui ne nous laisse estimer dans les mémoires que leur valeur littéraire (telle qu'elle éclate dans les Retz, les Saint-Simon, les Chateaubriand... et telle aussi qu'on ne l'aperçoit guère chez la plupart des autres mémoirisants), disposition toute personnelle d'ailleurs, qui, relativement au fond et au mérite documentaire, nous fait regarder les mémoires, presque toujours comme l'œuvre de l'orgueil, de la haine, du mensonge... et, plus souvent encore, du comédiantisme et de la timidité. J'insiste sur le côté d'attitude et de pose qui rapetisse alors ou ruine toute figure vraiment digne de l'Histoire. Que nous reste-t-il, on vous le demande, de l'énigmatique Talleyrand, de sa haute mine impassible, de sa légende équivoque, mais presque souveraine dans le monde de l'imagination, s'il se dessine lui-même, s'il s'analyse et se raconte? — Voilà pour expliquer notre froideur envers les mémoires publiés que ne rehausse pas le style (ce beau scélérat qui purifie tout), et notre patience devant les retards que nous voyons mettre à l'impression des mémoires inédits. Dans l'espèce, c'est-à-dire dans le cas particulier de Talleyrand, nous tenons pour les meilleurs mémoires de ce personnage curieusement extraordinaire, le double aspect qu'il a laissé dans les écrits des romantiques et des politiques, et surtout le rôle supérieur et admirable qu'il a rempli, en glorieux serviteur de la France, dans les négociations du Congrès de Vienne, et, antérieurement, dans sa mission de 1792, à Londres. M. G. Pallain, à qui est échue la bonne fortune de nous restituer ces deux recueils de la correspondance diplomatique de Talleyrand, — ses *vrais* mémoires, les seuls qui l'honorent et nous importent, — a droit à la gratitude du lecteur et de l'historien, et nous ont valu deux des plus intéressants livres de ces dernières années.

La Révolution française, que de certains traitent comme un éternel mystère interdit à nos débiles intelligences, et d'autres comme un simple accident qu'aurait pu prévenir telle mesure opportune, telle attitude du pauvre roi, la Révolution française, de quelque façon qu'on la juge, est un fait irrévocable, un ordre nouveau de choses, qui s'impose à tous. A cet ordre nouveau, sans doute, se rattache une longue liste de noms, qui viennent comme d'eux-mêmes sur nos lèvres, à la première évocation de cette date solennelle : noms d'illuminés, d'enthousiastes, de solides croyants, de fanatiques à froid, de philanthroques et de hyènes à face humaine, de frelons éclatants et d'obscurs travailleurs. Pour nous, les deux noms *représentatifs* du talent, de l'action et de l'intelligence, sont Mirabeau et Talleyrand. On les rapprochera avec d'autant plus de raison que l'amitié personnelle les a réunis, autant que la conformité des vues, et d'aucuns aujouteront : la même immoralité. Talleyrand partageait avec Mirabeau (peut-être en avait-il reçu), la doctrine de l'alliance anglaise comme pivot, — ou, pour parler *moderniste* — comme orientation de notre nouvelle politique. Talleyrand, que sa mobilité dans d'autres affaires fit qualifier de traître et de perfide, devait du moins rester fidèle toute sa vie à cette doctrine anglophile, et, tel nous le voyons à cet égard, en l'année 1792, tel on devait le retrouver à Vienne en 1815, et en 1831 à Londres, où il était devenu l'ambassadeur de la monarchie de Juillet. « Fromage de Brie, que M. le prince de Talleyrand, proclamait le *roi des fromages...*, seule royauté à laquelle ce grand diplomate soit resté fidèle jusqu'à sa mort »; dit plaisamment un romancier d'il y a cinquante ans. Hé bien, nous lui connaissons à présent deux fidélités, à cet homme qui se consola peut-être de tant d'outrages, en se sou-

venant qu'il avait eu la gloire d'être maltraité par Napoléon et en songeant que les gros mots du colosse protégeraient mieux sa mémoire que ses propres grands services. Aristocrate en défaveur parmi les siens, âme d'élégance dans un corps infirme, prêtre impie, laborieux épicurien, homme d'État sans scrupule, serviteur sans parole... Voilà comme on a vite jugé Talleyrand. En lisant le précieux recueil édité par M. Pallain, on trouve qu'il est juste de reconnaître aussi, dans cet homme fameux, dans ce « type », au grand sens du mot, un cerveau des plus rares par la justesse et l'esprit de suite. Ces lettres de Talleyrand sont espacées par celles de Narbonne, de Biron et de Dumoulin que l'on a bien fait d'arracher à l'oubli. L. D.

Histoire de Bordeaux, par Henri Gradis. Paris, Calmann-Lévy, 1888.

L'histoire provinciale de la France s'enrichit incessamment d'études nouvelles, les unes exhumant des documents jusqu'à ce jour inconnus, les autres les groupant en synthèse. C'est à cette dernière catégorie que se rattache le volume de M. Gradis dont le nom est déjà avantageusement connu des poètes et des historiens. L'auteur étant Bordelais et appartenant à l'aristocratie des Chartrons, il devait à ses origines de laisser échapper de son livre ce parfum d'amabilité et de courtoisie qui est le propre des Girondins de tous les temps. Il n'y a point manqué et, pour être sérieuse, son érudition n'est point pédante.

Ces 500 pages in-8°, si nourries de faits, se lisent avec un intérêt soutenu. Le champ était vaste et toute l'histoire de France pouvait être évoquée à l'occasion de l'histoire de Bordeaux : la difficulté était même de se maintenir dans les limites convenables.

La partie la plus curieuse et la plus inédite de ce travail, qu'attend assurément une récompense de l'Institut, est le livre consacré à la domination anglaise (1152 à 1453). Pendant trois siècles, trois longs siècles, de Henri II d'Angleterre à Henri VI, l'étranger eut main mise sur une des plus belles parties de notre territoire. C'est en étudiant avec quelles difficultés elle s'est formée, quelles luttes elle a eu à soutenir contre l'étranger et contre les égarés de l'intérieur, que l'on apprend à chérir notre vivace nationalité française.

On l'envie pour sa patience, pour son courage, pour ses vertus..., pour sa grâce. Toutes ces qualités sont condensées dans l'histoire des Bordelais. Quant à ce sens artistique et charmant, si français en général et si bien chez lui ici, quel exemple plus délicieux, entre mille, que celui du peuple de Bordeaux voulant, en 1778, remercier son président Leberthon de sa résistance au roi et ne trouvant mieux que de joncher de fleurs la cour de son hôtel!

Nous exprimerons un seul regret, c'est-à-dire un souhait pour une prochaine édition, c'est qu'elle se présente avec des gravures : documents historiques, vues monumentales et pittoresques, l'auteur-artiste n'aura que l'embarras du choix.

A History of Eighteenth Century Literature (1660-1780), by Edmund Gosse, M. A. Clark Lecturer in English Literature at Trinity College, Cambridge. London, Macmillan and C°, 1889. Un vol. pet. in-8° IX-415 p.

Un des professeurs les plus distingués de l'Université de Cambridge, dont le nom est bien connu des lecteurs des revues littéraires anglaises et de tous ceux qui s'intéressent au mouvement intellectuel de l'autre côté du détroit, Mr. Edmund Gosse a récemment publié chez les éditeurs Macmillan et Cie, de Londres, un tableau, très complet et très étudié dans ses dimensions volontairement restreintes, de la littérature en Angleterre au XVIIIe siècle. L'influence de la littérature française du siècle précédent fut, on le sait, très grande dans la période particulièrement choisie par Mr. Edmund Gosse ; mais, si les auteurs dramatiques et les poètes descriptifs français sont alors pris pour modèles, il n'est que juste de proclamer l'avènement avec De Foe, Swift, Addison, Steele, Johnson, Richardson et Goldsmith, du roman anglais, d'où a véritablement procédé, dans toutes les littératures du monde, l'éclosion et le développement graduel du roman moderne. Ces études ont donc pour nous, dans leur objet même, un intérêt double. Elles en ont un autre, intrinsèque, si je puis dire, dans le talent avec lequel le critique expose les caractères propres de chaque genre et de chaque écrivain, dans la sympathie intelligente qu'il ressent et communique, dans l'heureux choix des citations qu'il offre en discrète abondance, dans l'exactitude des détails et des traits, dans l'originalité juste de ses appréciations, dans la largeur et la netteté de ses vues d'ensemble. C'est là un bon et bel ouvrage auquel nous souhaiterions en France la popularité dont il ne manquera certainement pas de jouir dans le pays de l'auteur.

B.-H. G.

La France sous l'ancien Régime. — Deuxième partie : *Les usages et les mœurs*, par le vicomte DE BROC. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1889. Un vol. in-8°, 543 pages.

Le Centenaire de 1789 ramène l'attention sur cette société de l'ancien régime dont la mort a sonné depuis un siècle. C'est donc une étude d'actualité que publie le vicomte de Broc, en nous traçant le tableau des usages et des mœurs en France sous l'ancien régime. L'auteur avait déjà analysé, dans un premier volume à la science et à la sincérité duquel j'ai eu l'occaaion de rendre hommage ici même (1887), les rouages du gouvernement et les institutions de la vieille France. Ce nouveau volume, qui complète l'ouvrage entrepris, est encore plus intéressant et plus curieux que le premier à cause du caractère pour ainsi dire plus intime du sujet. Le vicomte de Broc nous fait pénétrer dans la vie privée d'autrefois. Il nous renseigne en détail sur l'éducation, le mariage, l'organisation de la famille, la vie urbaine, la vie rurale, la vie des châteaux, les voyages, les théâtres, les salons, les journaux, les idées, la morale, le sentiment religieux. Il ressuscite le vieux Paris et le vieux Versailles, en y faisant mouvoir de nouveau les personnalités originales qui les animaient. On conçoit ce qu'il y a d'attrayant et d'instructif dans cette restitution d'un passé dont le souvenir, plus ou moins distinct, nous hante sans cesse, qu'on retrouve au fond de toutes nos polémiques, que nous comparons sans cesse au présent pour en tirer, d'ailleurs, suivant la pente de notre esprit ou les intérêts de nos passions, les conclusions les plus contradictoires. B.-H. G.

Louis de Frotté et les Insurrections normandes. 1793-1832. Par L. DE LA SICOTIÈRE, sénateur de l'Orne, ancien directeur de la Société des Antiquaires de Normandie et de la Société de l'Histoire de Normandie. Paris. E. Plon, Nourrit et Cie, 1883. Trois volumes in-8°; XXXI-629 p.; 813 p.; 55 p. — Prix : 20 francs.

Ce livre est l'œuvre de plusieurs années et le fruit de longues et laborieuses recherches. Nul de ceux qui l'auront lu ou feuilleté ne sera tenté de mettre en doute l'honnête et modeste témoignage que l'auteur se rend ici à lui-même. Mais ce n'est pas seulement une œuvre de patience et de conscience, *a work of love*, comme disent les proches voisins — proches parents aussi, dans bien des cas, — des Normands. C'est une étude complète, définitive autant que le peut être ce qui instruit la main ou l'intelligence de l'homme, d'un côté très peu connu, entrevu à peine, de notre histoire révolutionnaire. Si l'on connaît jusque dans ses moindres détails l'insurrection vendéenne, on se contente de notions générales, de données vagues, de renseignements et de jugements sans précision et sans autorite, sur les insurrections connexes de la Basse-Bretagne et de la Normandie, sur les événements qu'on appelle du terme plus compréhensif qu'exact de chouannerie. L'insurrection normande surtout est restée dans l'ombre, et c'est à peine si la figure du comte Louis de Frotté attire un instant l'attention. Cette figure d'un chef très intelligent, très brave et très malheureux, qui fut l'âme et le chef unique de la chouannerie normande, dont il avait été l'organisateur et qui mourut avec lui, M. de la Sicotière ne se contente pas de la mettre en plein relief ; il éclaire encore d'une lumière nouvelle bien des points inconnus ou obscurs de l'histoire des soulèvements royalistes, de l'émigration et de la révolution française.

Les seules sources imprimées, en dehors des histoires générales, que l'on puisse consulter sur l'insurrection dirigée par le comte de Frotté sur *l'Histoire de la Chouannerie et de la restauration de la Religion et de la Monarchie en France*, par Richard Séguin (Vire, Adam, 1823-24, 2 vol. in-18), et les *Mémoires d'un ancien chef Vendéen*, par Billaud de Veaux, dit Alexandre, dont il existe deux éditions très différentes l'une de l'autre. (Paris, Lecointe et Pougin, 1832, 3 vol. in-8°; et Paris, chez l'auteur, 1838-40, 3 vol. in-8°). Le premier de ces ouvrages manque absolument de critique, s'il ne manque pas de bonne foi, et le second est un recueil d'observations personnelles, très pittoresque, mais très insuffisant. Des articles de Grimaux, quelques études spéciales que M. de la Sicotière cite avec scrupule dans sa préface, augmentent ces maigres ressources, qui ne lui auraient certainement pas permis de mener à bien son beau travail s'il n'avait eu à sa disposition un grand nombre de documents inédits, et particulièrement les manuscrits laissés par le comte de Frotté lui-même.

De ces matériaux, dont la plupart ont été extraits par ses soins des archives publiques ou privées, M. A. de la Sicotière a construit un imposant édifice, presque trop imposant et de proportions trop vastes, étant donné l'intérêt, très vif, mais restreint du sujet. Il est le premier à le reconnaître et réclame, sur ce chef, une indulgence qu'on sera d'autant plus disposé à lui accorder que, s'il donne trop de détails et de documents, tous ceux qu'il donne sont ou suggestifs ou curieux.

Une table, très complète, des noms de lieux et de personnes, facilite grandement les recherches et suppléent, avec les sommaires assez détaillés des chapitres, à l'index analytique, si utile dans des œuvres de ce genre, et qui a tant de peine à se ré-acclimater chez nous. Cette table forme à elle seule le troisième volume, auquel est joint une carte bien faite et facile à lire du théâtre des opérations. Deux portraits finement gravés par Hillemacher de Louis de Frotté et du colonel Moulin, adjudant-major des Royalistes de Basse-Normandie, ornent les deux gros volumes où cette belle et utile restitution historique se déroule en un intéressant récit. B.-H. G.



A. L. Barye, par Arsène Alexandre. Un vol. de la collection des *Auteurs célèbres*, Paris 1889. Librairie de l'Art.

Barye, de l'aveu unanime aujourd'hui, est considéré comme un des plus grands statuaires, non-seulement de son temps, mais de toute l'école de sculpture française, pourtant si féconde en maîtres, non-seulement de l'école française, mais de toutes les écoles et de tous les temps. Aussi, rien ne serait plus comique si la chose n'était si tragique que de voir à quels rivaux obscurs le pauvre grand artiste fut sacrifié dès les premières luttes de sa vie d'art. Jamais le destin n'a pris plaisir à pousser l'ironie si loin. Au concours du prix de Rome, il se voit préférer, en 1879, un nommé Vatinelle; en 1820, un nommé Jacquot; en 1821, M. Lemaire, moins inconnu, mais dont le talent, si talent il y a, est le type du convenu et du passif académiques de l'époque; en 1822, Seurre jeune; en 1823, le concours est jugé indigne du prix; en 1824, Barye n'est même pas admis en loge. Et l'Académie lui a tenu rigueur jusqu'à la fin. Elle a ouvert ses portes à Delacroix, *dentibus infrendens*, il est vrai; à Barye, jamais. Quand on plaça sur la terrasse du bord de l'eau, aux Tuileries, l'admirable fonte à à cire perdue de 1833, *Lion écrasant un serpent*, un sculpteur s'écria, dit-on : « Est-ce qu'on va prendre les Tuileries pour une ménagerie? » Soyez sûr que le mot partit de l'Institut. C'est dans l'étude consacrée à Barye, dont M. Arsène Alexandre vient d'enrichir la collection des *Artistes célèbres*, que je relève ces détails. Elle est excellente, cette étude, très complète, très juste, fait connaître également bien et l'artiste et l'homme; et les dessins de M. Lançon, ainsi que les photographies qui les accompagnent, font de même connaître les principaux morceaux de son œuvre. Je ne voudrais pas laisser le lecteur sur cette impression que Barye, à la honte de sa génération, fut universellement méconnu. Loin de là; non-seulement il fut soutenu par la critique romantique, en particulier par Th. Gautier, mais c'est l'honneur de Gustave Planche, le critique redouté du moment, qui ne jurait que par les dieux de l'art grec, d'avoir, à plusieurs reprises, publié dans la *Revue des Deux-Mondes* de grands articles d'apologie motivée sur les œuvres de Barye. E. C.

Catalogue illustré de l'exposition de portraits d'auteurs et acteurs *au Théâtre d'application*. Un vol. in-8° d'environ 150 pages. Aron frères, éditeurs, 30, rue Lebrun. En vente à la maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

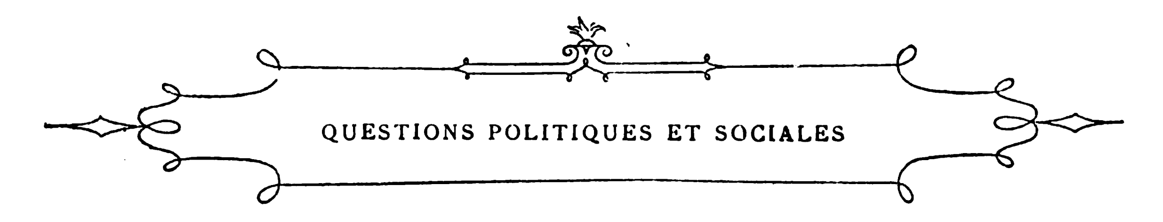
M. Bodinier, dont le nom restera attaché au « Théâtre d'Application », avait déjà complété son œuvre, en groupant, dans les galeries qui précèdent le Théâtre, une certaine quantité de portraits d'auteurs et d'acteurs, et en improvisant ainsi, seulement pour une durée passagère, une sorte de musée d'art dramatique, dans le genre du *Garrick Club* de Londres.

Cette exposition si curieuse laisse vraiment sous le charme les nombreux visiteurs qu'elle attire; l'on regrettait de ne pas en remporter un souvenir plus durable, permettant de remettre sous les yeux, à la volonté de chacun, un tableau si vivant et trop tôt disparu. C'est cette pensée qui a donné naissance à ce catalogue et aux illustrations qui l'accompagnent.

Si l'on n'a pu, dans un si petit volume, absolument tout représenter, peintures, dessins et pastels, l'on s'est du moins attaché à y mettre tout ce qui, dans cette splendide collection faite de collections particulières, a été et est encore la glorification du théâtre contemporain. Cela forme en tout 115 compositions d'après les originaux. Auteurs et interprètes, jeunes ou vieux, morts ou vivants, masques comiques ou masques tra-

giques, maîtres ou valets, grands seigneurs ou bouffons, soubrettes ou grandes dames, artistes de genre ou artistes de haut style, tout ce monde bigarré, chatoyant, aux mille saillies, aux innombrables facettes, se reflète dans cet opuscule avec sa vie mouvementée et grouillante. Sardou et Truffier y coudoient Croizette et Noblet: Fechter et F. Febvre s'y rencontrent avec Gondinet et Mlle Mars, sans compter la reproduction des deux célèbres toiles de Geffroy et de Lazerges.

Ajoutons, comme dernier attrait, une spirituelle et savoureuse préface que, en dépit d'absorbantes fonctions, M. Jules Claretie a trouvé le temps d'écrire pour le curieux volume de M. Bodinier. Voilà un catalogue qui ne restera pas longtemps entre les mains des éditeurs.



QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La Revision, par M. ANDRIEUX, député. Un vol. in-16. Paris, librairie de la *Nouvelle Revue*, 1889. — Prix: 3 fr. 50.

Nous laissons de côté ce qui fait l'objet de ce travail ; nous regardons seulement à la forme, à la composition, aux arguments présentés, et nous ne sommes pas sans éprouver une certaine tristesse.

A l'étranger, on sait, ceux qui lisent, que M. Andrieux a été préfet de police, qu'il a été ambassadeur; on sait encore, par les comptes rendus de nos débats parlementaires, qu'il a pris la parole dans certaines circonstances graves, et qu'il a recueilli de nombreux suffrages lorsque, par deux fois, il s'est agi pour la Chambre des députés d'élire son président : M. Andrieux fait, peut-être bien, à l'étranger, figure d'homme d'État. Voici qu'un volume de lui paraît, un volume portant pour titre : *la Revision*, et, à Londres, à Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, il se trouvera sûrement des lecteurs, sachant lire, sachant aussi penser, pour avoir, — on s'intéresse, même alors qu'on s'en défend, aux *choses de France*, — la curiosité de rechercher comment a pu être posée et résolue par le député, ancien fonctionnaire, ancien diplomate, cette question sur laquelle sont tombés, à une année d'intervalle, deux cabinets, l'un opposé, l'autre favorable. Le jugement qu'ils porteront, nous ne disons pas sur un tel écrit, peu nous en chaut, mais sur nous à qui l'on ose l'offrir, voilà ce qui nous inquiète et nous attriste.

Il est déjà regrettable qu'ils aient à constater que ceux de nos journalistes qui rédigent des feuilles *populaires* n'hésitent pas à piper les gens qui ne demandent qu'à être pipés : nous voudrions des populations moins naïves, moins ignorantes, nous voudrions des écrivains plus éclairés, moins disposés à admettre qu'il leur est loisible de pétrir la masse humaine au gré de leurs caprices ou pour leur plus grande ambition personnelle ; n'insistons pas, en d'autres pays, au surplus, se voient d'autres manquements au respect de soi-même et d'autrui. Mais, on n'achète pas un livre comme on achète chaque matin son journal d'un sou ; mais, il semble que le livre soit pour un autre public. Eh! quoi! penseront les étrangers, la classe moyenne, en France, est capable de se laisser payer de pareille monnaie! Il suffit de lui dire que la Chambre des députés renverse les ministères pour la lui faire condamner, de lui dire que le Sénat, issu du suffrage *restreint*, — on écrit bien : *restreint*, et non : à deux degrés, — ne renverse pas les ministères pour lui faire abhorrer la chambre haute. Cette classe moyenne se contentera de formules, de mots: le régime parlementaire est incompatible avec la République ; seul le régime *représentatif* convient à une démocratie. Un chef d'État responsable, des ministres irresponsables, voilà ce qui lui est proposé, et l'on peut lui invoquer l'exemple des États-Unis d'Amérique, celui de la confédération Suisse ; pourquoi pas celui des premier et second empires français ? celui de l'empire d'Allemagne?

MM. Goumy, Ferneuil, Paul Laffitte, qui ne sont pas des hommes politiques, s'appliquent à examiner, comparer ; ils jugent les doctrines et leurs applications réalisées ou possibles ; ils tiennent compte des circonstances, des traditions, des mœurs, des caractères. Mais M. Andrieux fait preuve d'esprit critique ! Et discuter ! A quoi bon ? Affirmer l'*unité de sa vie politique* et injurier ses adversaires, voilà pour satisfaire les naïfs, très dignes, au reste, d'être méprisés. M. Ferry la lui baille belle, lui qui souhaiterait à la démocratie une autre éducation politique!

M. Andrieux, pour composer son livre, ne s'est pas donné grande peine. Une première partie : *La revision*; quatre-vingt-dix pages, vingt chapitres, ou plus exactement, vingt articles écrits au courant de la plume. Une seconde partie: *Explications personnelles;* des lettres à MM. Magnier, Madier de Montjau, Léon Say; une cinquantaine de pages. Et dans la troisième, qui comprend cent cinquante pages, des rapports, des discours, découpés de l'*Officiel*. C'est tout. Nous exagérons, il y a cette trouvaille, la qualification de représentatif donnée au régime préconisé : parlementaire, va te faire lanlaire, mais représentatif, cela sonne bien.

Et penser que des étrangers, fermant le volume, nous prendront en pitié! et qu'ils n'auront pas tort, puisque des gens, en notre pays, tiendront en effet pour des raisons les affirmations et les injures de notre auteur!

F. G.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Sous ce titre : **Le trésor du Bibliophile Lorrain**, MM. Sidot frères, éditeurs à Nancy, viennent de publier, dans le format grand in-4°, sous la direction de M. J. Favier, une série en fac-simile de cent vingt-cinq titres ou frontispices d'ouvrages lorrains rares et précieux, qui forme un album de 101 planches très curieuses à consulter, avec les notices bibliographiques qui y sont jointes. Cette publication, admirablement exécutée, n'a été tirée qu'à *cent trente* exemplaires numérotés, sur papier vergé (prix : 30 fr.), et on annonce qu'il ne sera point réimprimé.

Les éditeurs ont fait figurer dans ce livre-album tous les titres et frontispices des ouvrages qui sont considérés comme les raretés bibliographiques de la Lorraine : livres de liturgie, livres d'heures, coutumes, pièces de théâtre, chroniques locales, produits de la typographie lorraine, et chaque volume signalé dans le *Trésor du Bibliophile Lorrain* est introuvable et on n'en connaît qu'un ou deux exemplaires.

Il a été accordé la plus large place aux ouvrages dont l'origine se rapproche le plus du berceau de l'imprimerie dans cette province — les titres reproduits sont ceux des premiers livres connus à Saint-Nicolas-du-Port, à Toul, à Saint-Dié, à Verdun, à Nancy, à Pont-à-Mousson et à Saint-Mihiel.

Ce superbe recueil s'adresse en résumé aussi bien aux vétérans bibliophiles de l'est de France qu'aux débutants bibliognostes; il intéresse les collectionneurs, les artistes et les graveurs qui y trouveront des reproductions de Callot, d'Appier-Anzelet, de Sébastien Leclerc et autres, enfin il est d'une incontestable utilité pour les libraires qui auront, grâce à cette publication, un guide sûr pour rechercher les raretés sur la piste desquelles les auront mis leurs clients.

Les reproductions photographiques sont à louer sans réserve pour leur netteté et leur perfection.

Conquet a mis en vente, il y a quelques semaines, le fameux **Ruy-Blas** qui était en préparation depuis près d'un an, avec quinze compositions d'Adrien Moreau, gravées à l'eau-forte par Champollion, tirage à 500 exemplaires numérotés (les papiers de luxe souscrits; les exemplaires sur vélin au marais, 40 fr.).

A vrai dire le livre est superbe, d'une impression typographique éclatante par Chamerot et d'une excellente division de gravures dans le livre — chacun des cinq actes du drame comprend une tête de chapitre et un cul-de-lampe tirés sur papier du texte ainsi qu'une grande composition hors texte.

Adrien Moreau a tiré tout le parti possible de l'illustration, cependant je ne cacherai pas que son talent se prête mieux à la vignette qu'à la grande composition. Il apporte dans le dessin de ses compositions hors texte trop de raideur et de cérémonial et ses personnages sentent trop le mannequin qui les a posées. Ses vignettes, plus légères, plus délicates, traitées avec plus de sans-façon sont délicieuses en tous points et se marient au texte très heureusement.

Champollion a, du reste, apporté un soin minutieux dans la gravure des quinze compositions d'Adrien Moreau et il n'y a que de sincères éloges à lui adresser ; sa pointe fine et amusante a très ingénieusement interprété les dessins du peintre. Le portrait de Victor Hugo, qu'il a gravé d'après Alophe, est également une œuvre délicate et remarquable.

Somme toute un livre de très belle allure à l'actif de l'éditeur Conquet, mais un livre qui en

appelle d'autres : *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*.

La Librairie des Bibliophiles a entrepris la publication d'une *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, qui est destinée à être le complément de sa *Nouvelle Bibliothèque classique* des grands écrivains français. Laissant à ses devanciers le mérite des collections complètes, trop volumineuses et trop coûteuses pour le grand public, le nouvel éditeur, M. Jouaust, ne prendra, parmi les Mémoires du XVIe et surtout des XVIIe et XVIIIe siècles, que des œuvres vraiment intéressantes au double point de vue de l'importance historique et du mérite littéraire. Tous les ouvrages qui entreront dans cette collection, confiés aux soins des érudits les plus compétents, seront accompagnés de préfaces, notes, index et tables analytiques. — Après les *Mémoires de l'abbé de Choisy sur le règne de Louis XIV*, publiés par M. de Lescure, paraissent aujourd'hui les **Mémoires d'Agrippa d'Aubigné**, publiés par Ludovic Lalanne. Ils forment un charmant volume, format in-16, elzévirien, du prix de 3 francs. Il y a aussi des exemplaires sur papier de Hollande, à 6 francs, et sur papier de Chine ou papier Whatman, à 10 francs.

Le tome V du **Répertoire de la Comédie-Française** vient de paraître en son joli format in-16 à la Librairie des Bibliophiles, avec une préface de Henri de Bornier et un très joli portrait de Mlle Muller, gravé par Abot.

M. Charles Gueulette, en poursuivant régulièrement depuis 1883 la publication annuelle du répertoire de la Comédie-Française, rend un signalé service à tous les amateurs d'art théâtral et aux bibliophiles. Il a droit à toutes nos félicitations, car ses petits annuaires resteront comme des bijoux bibliographiques.

Launette et Cie ont publié le tome X des *Confessions de J.-J. Rousseau*, avec illustrations de Maurice Leloir. Je ne reviendrai pas sur l'éloge de ce livre en cours qui se poursuit avec régularité et avec une perfection presqu'absolue.

A la librairie Launette on a exposé dernièrement toutes les aquarelles de M. Maurice Leloir pour cet ouvrage. Je regrette que tous les lecteurs du *Livre* n'aient pu défiler dans la galerie du boulevard Saint-Germain. Cette exposition des originaux de Leloir démontrait avec quel souci du détail et de la couleur le jeune maître aquarelliste a achevé les innombrables compositions de cet ouvrage si éminemment élégant et artistique.

A la librairie Testard, la première livraison de **Notre-Dame de Paris**, de Victor Hugo, avec illustrations de Luc Olivier Merson gravées par Géry Richard vient d'être mise en vente. Dix fascicules sont à paraître pour compléter l'ouvrage dont je parlerai par la suite.

U.





Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Ventes.* — *Bibliographies.* — *Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger.* — *Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Sommaire. — Les académies et leurs distributions de prix. — Un lauréat posthume. — Les voyageurs récompensés. — Le congrès international des gens de lettres. — Le dictionnaire d'argot de M. Albert Barrère. — Un étymologiste italien : M. Francesco Zambaldi et son *Vocabulario.*

La saison des prix est close à l'Académie française. Outre les proclamations déjà faites dans nos précédents numéros, nous pouvons, pour compléter notre palmarès à bâtons rompus, ajouter aujourd'hui : Prix Thérouanne, M. Germain Bapst, pour son *Histoire des joyaux de la Couronne de France;* prix Thiers, M. Abel Lefranc, pour son *Histoire de la jeunesse de Calvin;* grand prix Robert, M. le vicomte d'Avenel, pour ses quatre volumes sur *Richelieu et la monarchie absolue;* second prix Gobert, M. Édouard Biré, pour *Paris en 1793;* prix Bordin, M. Ravaisson-Mollier pour ses trois volumes in-folio sur *Léonard de Vinci;* prix Marcelin Guérin, partagé entre : M. Léon Balastré, pour son ouvrage sur la *Renaissance* (2,000 fr.), M. Gabriel Bonvalot, pour sa relation *Du Caucase aux Indes* (2,000 fr.); M. Paul Deschanel, pour ses deux livres *Orateurs et hommes d'État* et *Figures de femmes* (1,000 fr.), et M. Lentillac, pour son *Étude sur Beaumarchais* (1,000 fr.); prix Jean Reynaud, M. V. Duruy, pour son *Histoire des Grecs;* prix Vitet, partagé entre MM. Anatole France et Charles Yriarte.

Nous ne mentionnons pas un lot de romans et essais moraux sur lesquels est tombée la manne du prix Monthyon et de quelques autres fondations analogues. Les titres n'apprendraient rien au lecteur sur la nature des ouvrages couronnés. C'est là un secret entre l'Académie et les auteurs.

***

A l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le prix Loubat a été décerné à M. Léon de Rosny, pour son *Codex peresianus.* Une autre somme de 1,000 francs, qui s'est trouvée, par exception cette année, à la disposition de l'Académie, a récompensé M. Remi Siméon, pour sa traduction des *Annales de Chimalpahin.*

***

L'Académie des sciences morales et politiques a décerné son grand prix triennal de 2,000 francs à l'œuvre de M. Caro. C'est un supplément d'héritage pour sa veuve. Cette décision, fort équitable sans doute, ne laisse pas que de sembler bizarre. On pouvait croire toute gloire posthume superflue pour un homme si glorieux de son vivant.

Le prix Odilon Barrot échoit à M. Marcel Fournier, sur la question : *Histoire de l'Enseignement du droit en France avant 1789.*

***

Continuons notre distribution. La Société de Géographie, dans sa première assemblée générale de cette année, a décidé les récompenses suivantes :

Médaille d'or : M. le lieutenant Caron, pour sa reconnaissance du Niger et son voyage par le fleuve jusqu'à Tombouctou.

Médaille d'argent : M. H. Mataigne, pour son ouvrage intitulé : *Nouvelle géographie de la France.*

Prix La Roquette : M. Charles Rabot, pour ses diverses missions dans les hautes régions septentrionales de l'Europe.

Prix Erhard : M. Fernand Foureau, pour sa carte du Sahara.

Prix Fomard : M. Pierre Margry, ancien archiviste du ministère de la marine, pour ses mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer. Découvertes et établissement des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale.

***

Le deuxième congrès international de la Société des Gens de lettres se réunira le 20 du présent mois. On sait qu'il s'est assuré le concours de l'Association littéraire internationale. Les séances se tiendront au Trocadéro. Voici le programme des travaux, tel qu'il a été arrêté par le comité d'organisation, dont M. Jules Simon est le président.

SECTION DE LÉGISLATION

Première Question

L'auteur d'une œuvre littéraire a-t-il le droit exclusif d'en faire ou d'en autoriser la traduction ?

Y a-t-il lieu d'obliger l'auteur à indiquer, par une mention quelconque sur l'œuvre originale, qu'il se réserve le droit de la traduire?

Y a-t-il lieu d'impartir à l'auteur ou à ses ayants cause un délai, quel qu'il soit, pour faire la traduction ?

Deuxième Question

Les articles de journaux et de recueils périodiques peuvent-ils être reproduits ou traduits sans l'autorisation de l'auteur ?

Celui-ci doit-il être astreint à une mention spéciale de réserve ou d'interdiction ?

Faut-il excepter les articles de discussion politique, les faits divers, les nouvelles du jour et les télégrammes ?

Que faut-il décider pour les romans-feuilletons ?

Troisième Question

La reproduction d'une œuvre littéraire dans une chrestomathie, une anthologie ou recueil de morceaux choisis, doit-elle être subordonnée à l'autorisation préalable de l'auteur ?

Quatrième Question

Doit-on exprimer le vœu que la convention de Berne soit modifiée sur les trois points ci-dessus?

Cinquième Question

La transformation d'un roman en pièce de théâtre ou *vice versa*, sans le consentement de l'auteur, constitue-t-elle une reproduction illicite ?

Sixième Question

La reproduction d'une œuvre littéraire au moyen de lectures publiques peut-elle avoir lieu sans le consentement de l'auteur ?

Septième Question

Une loi spéciale est-elle nécessaire pour régler les rapports des auteurs et des éditeurs ?

SECTION DE LITTÉRATURE

1° La science dans la littérature contemporaine.

2° La littérature russe en France.

Lorsque toutes les questions de la première session auront été résolues — si elles le sont — il s'agira de faire passer ces solutions dans la loi. Les congrès littéraires internationaux ont encore devant eux de beaux jours.

***

Nous aimons, dans ces chroniques bibliographiques, à nous occuper des livres publiés à l'étranger, surtout lorsqu'ils touchent par quelque point notre histoire littéraire, ou qu'ils présentent un côté singulier ou curieux. A ce double titre, l'édition nouvelle et corrigée que M. Albert Barrère, jeune et brillant diplomate doublé d'un linguiste fort érudit, a récemment donnée de son livre *Argot and Slang*, a le droit de nous arrêter[1].

Comme l'indique le titre, que nous transcrivons en note, l'auteur se propose de donner l'équivalent ou, à défaut, l'explication en anglais des mots d'argot et expressions argotiques usités dans les basses classes et dans la haute société de Paris. Et il ne se borne pas à l'argot contemporain; il embrasse, dans son plan, l'ancien et le moderne. Sa préface nous avertit qu'il a surtout emprunté aux dictionnaires argotiques de Francisque Michel, de Delvau, de Rigaud et de Lorédan Larchey, au *Parisismen* de Vilatte, aux mémoires de Vidocq et de Claude, aux œuvres de Balzac, et aux journaux quotidiens. Pour l'anglais, le *Slang Dictionary* publié chez Chatto et Winders, recueil bien imparfait, disons-le en passant, et un volume intitulé *History and*

1 *Argot and Slang*. A new French and English Dictionary of the cant words, quaint expressions, slang terms and flast phrases used in the high and low life of old and new Paris, by ALBERT BARRÈRE, officier de l'instruction publique. New and revised edition. London, Whittaker and C°, 1889; 1 vol. in-8°. Ex-483 p.



Curious Adventures of Bampfylde-Moore Carew, King of the Mendicants, lui ont été particulièrement utiles. Il donne d'autre part une liste des « autorités consultées et citées », qui ne compte pas moins de cent quarante auteurs ou publications. On y pourrait ajouter. Ainsi, puisque M. Barrère a trouvé profitable de consulter *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, on s'étonne qu'il ait négligé le journal anglais qui a servi de modèle à *l'Intermédiaire, Notes and Queries.* Le journal *le Chat noir*, les chansons de Bruant, seraient consultés avec fruit. Nous ne voyons point mention du *Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue populaire* par Charles Toubin (1886), ni le *Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre* par Arthur Pougin (1885). Puisque c'est l'argot français de tous les temps que M. Barrère étudie, les recherches de M. Auguste Vitu sur le jargon du xv[e] siècle lui auraient été d'un grand secours.

Le dictionnaire argot-français, qui fait suite au poème de Grandval *Le Vice puni ou Cartouche*, n'a pas été dépouillé bien exactement. Je ne vois, en effet, figurer dans le recueil de M. Barrère, ni l'expression *monter un ver*, mentir pour découvrir la vérité; ni les mots *Tunbaye*, Bicêtre, quelque chose comme le Bedlham anglais, ni *toccange*, coquille de noix. Le mot *rême*, qui ne se trouve pas dans F. Michel, non plus que dans Lorédan Larchey, est donné dans Grandval avec la signification « fromage », et non pour désigner quelqu'un qui gronde, comme l'explique M. Barrère.

Dans l'argot contemporain les omissions sont nombreuses. Je citerai en courant : *Saint-Lago*, Saint-Lazare (M. Barrère donne *Saint-Laz*); *secoué*, emprisonné; *être en claque*, faire partie du personnel d'une maison publique (M. Barrère donne *claquebosse* et *claquedents*); *être à la belle*, n'avoir pas de domicile, abréviation d'être logé à la belle étoile; *être fait*, être arrêté; *chocotte* ou *choquotte* (M. Barrère ne donne que les sens de dent ou d'os à moelle), il se prend aussi, par une métaphore assez naturelle, au sens de profit, bénéfice, argent gagné; *ramastiquage*, voyez *ramastiquer* et *ramastiqueur; fignon,* probablement le même que *fiston* avec un sens ironique; *bastaud* (peau de bastaud); voir une récente chronique de Jean Richepin intitulée *Truandaille*, 7 mai 1889); donner *le coup de la fourchette*, faire sauter les deux yeux en y plongeant deux doigts d'une même main. On remarque encore l'absence de mots ou d'expressions comme *gamahucheur, cultiver la veuve Poignet*, *se faire sauter la cervelle*, et bien d'autres dont le sens obscène n'était pas de nature à les faire exclure de l'ouvrage, car M. Barrère a accueilli quantité de synonymes, et déclare qu'il a suivi, sans fausse pudeur, le conseil de Victor Hugo : « Quand la chose est, dites le mot. »

Ces critiques de détail, qu'il serait facile de multiplier, et auxquelles un livre de cette nature ne peut guère ne pas prêter, n'empêchent pas que le travail de M. Barrère ne soit, dans l'ensemble, admirablement exécuté. Il sera d'une utilité très grande aux Anglais pour la lecture de nos romans et de nos journaux; l'érudit y aura sous la main une collection toute faite de renseignements et d'expressions comparées bien difficiles à rencontrer ailleurs et y découvrira des filons inattendus; enfin, pour le bibliophile et le curieux, c'est un beau livre de haulte gresse et de verte saveur. Nous souhaitons que M. Barrère nous en donne la contre-partie en publiant bientôt un dictionnaire d'argot anglais-français. Ce ne serait, à coup sûr, ni moins utile ni moins piquant.

***

Un autre dictionnaire remarquable, mais consacré à la langue classique et nullement à l'argot, c'est le *Vocabolario etimologico italiano* de M. Francesco Zambaldi[1]. L'auteur est déjà très honorablement connu par de nombreux et remarquables travaux de linguistique et de métrique. Sa grammaire latine a eu deux éditions et sa grammaire italienne est à sa septième. On peut donc, *à priori*, affirmer que l'œuvre nouvelle est faite de main d'ouvrier. Plus on l'examine ensuite, et plus on reconnaît que cette confiance était bien placée. Après avoir rappelé que les langues sont des organismes vivants, en état d'évolution constante, lente ou rapide, suivant la condition sociale et politique des peuples et leur activité intellectuelle, M. Francesco Zambaldi ajoute très justement : « Un livre qui se propose de donner la notion vraie et complète d'une langue ne peut se borner à donner la suite des vocables dont elle se compose avec leur étymologie, comme la plupart des dictionnaires étymologiques le font. Une langue est quelque chose de plus qu'une suite de vocables; et de même que les pierres d'une mosaïque disposées par couleurs et par formes ne sont point l'œuvre d'art qu'elles doivent former, de même les éléments d'une langue, disposés dans un ordre purement conventionnel, ne donnent aucune idée de cet organisme vivant avec ses caractères et sa succession de phénomènes propres, qui s'appelle une langue. Les vocabulaires alphabétiques d'une

1 Città di Castello, S. Lapi, 1889; 1 vol. in-8°, xc-720 p. Prix : 7 fr. 50.

langue, de même que ceux de l'histoire, de la géographie, de la botanique, ou de tout autre sujet, sont très utiles à beaucoup d'égards, mais non pour des études coordonnées. L'ordre d'un vocabulaire étymologique doit être conforme à la nature et à l'histoire de la langue elle-même, c'est-à-dire qu'il doit réunir les mots qui dérivent d'une même source, de façon que chacun tienne sa place comme les noms de personnes dans un grand arbre généalogique, et qu'on voie les familles grandes et petites, les parentés étroites ou éloignées, les origines nationales ou étrangères. »

C'est en appliquant ces règles et en travaillant sur ce plan, sans entrer dans les discussions des points controversés ni dans des recherches trop subtiles, que M. Francesco Zambaldi a pu faire un livre neuf avec des matériaux aussi vieux que les vocables italiens, d'une utilité pratique incontestable, et où l'on suit, depuis ses premiers germes jusqu'à son développement contemporain, les vicissitudes de la langue de Dante et de Manzoni.

Un index alphabétique d'une exactitude scrupuleuse permet, grâce à un très simple et ingénieux système de référence, de trouver du premier coup, dans le corps de l'ouvrage, le mot ou le renseignement dont on peut avoir besoin. Nous ne connaissons aucun travail analogue, sérieux et complet, pour la langue française. C'est une lacune qu'il serait important de combler.

B.-H. G.



FRANCE

— Nos colonies de l'Inde sont bien peu de chose auprès de l'immense empire anglais. Elles valent cependant la peine qu'on ne les oublie pas. Elles se sont chargées de rappeler au monde leur existence en envoyant de beaux spécimens de leur industrie à l'Exposition universelle. Il est bon en même temps de mettre en relief leur activité intellectuelle. Un petit journal hebdomadaire qui s'imprime en anglais, à Pondichéry, et dont le titre *The Indian Republic* est précédé de ces mots : « République française. Liberté, Égalité, Fraternité, » nous apprend que la bibliothèque de Pondichéry est une des institutions les plus importantes de notre capitale hindoue. Elle a été fondée par le gouvernement français, en 1827, et inaugurée sous l'administration du vicomte Desbassayn du Richmont. Elle est riche d'environ 20,000 volumes, sans compter une collection de 30,000 publications officielles. C'est le gouvernement qui fait tous les frais de son entretien.

— Les petits-enfants de M. Chevreul se sont rendus dernièrement auprès du directeur du Museum d'histoire naturelle pour l'avertir officiellement qu'ils faisaient don au Museum de la bibliothèque de chimie et d'alchimie et des nombreux manuscrits de leur grand-père.

— Le gouvernement français est en pourparlers avec les héritiers d'un collectionneur anglais, sir Thomas Philipps, pour acheter des documents intéressant notre histoire.

La façon dont cet amateur avait composé sa collection est assez originale. En 1815, il suivait les armées alliées et se procurait à vil prix tous les livres, manuscrits ou pièces quelconques qu'il supposait susceptibles d'acquérir plus tard une certaine valeur.

— On lit dans le *Polybiblion* (mai) : « La bibliothèque du grand séminaire de Limoges renferme de précieux manuscrits, collection unique de documents anciens qu'il n'est plus possible de retrouver ailleurs et qu'ont ainsi sauvé de l'oubli les abbés Nadaud et Legros. On y trouve, entre



autres, plusieurs chroniques se rapportant aux XVIIe et XVIIIe siècles. Sous les auspices des sociétés archéologiques de Limoges et de Tulle, ces chroniques vont être publiées par M. l'abbé Leclerc, qui y joindra d'autres pièces importantes pour l'histoire de la province aux derniers siècles. »

— On a récemment vendu à l'hôtel Drouot, une fort belle suite à toutes marges, épreuves avant la lettre, des vingt-cinq figures dessinées par Moreau pour le *Choix de chansons mises en musique par M. de la Borde.* Cette suite, qui provenait de la collection Feuillet de Conches, a été achetée 5,020 francs.

— On a fini de vendre, le mois dernier, à l'hôtel Drouot, la bibliothèque particulière de feu Léon Techener.

Pour cette adjudication, composée d'éditions rares et de précieuses reliures, les commissionnaires présentaient les livres au public avec des gants blancs.

Voici quelques prix : *Missale Ecclesiæ Parisiensis*, petit in-folio, 4,500 fr. *Aquarelles de Jules Jacquemart*, pour l'histoire artistique de la porcelaine, précieuse suite de 26 aquarelles sur vélin, 11,000 fr. *Joanis Joviani Pontani Opera*, joli volume aux armes de François Ier, 4,010 fr. *Joanis Joviani Pontani Opera*, de 1518, reliure du quinzième siècle, exemplaire de Grolier avec son nom et sa devise, 5,000 fr. Les *Œuvres de maistre François Villon*, 1532, reliure de Joly, 1,800 fr. *Rymes de gentille et vertueuse dame D. Pernette du Guillet*, 3,750 fr. *Œuvres de Louise Labé*, exemplaire de l'édition originale dans sa première reliure du quinzième siècle, 3,130 fr. *Il Decamerone*, Londra, 1757-1761, reliure ancienne, 7,000 fr. *Œuvres diverses de Fontenelle*, exemplaire de grand papier (1728), 6,100 fr.

Cette vente, qui ne comprenait que 200 volumes, a produit 160,579 francs.

Ce sont là des prix qui font paraître assez singulière l'affirmation d'un rédacteur de la *New York Tribune*, M. G. W. Smalley, qui, dans un article intitulé : *En Bouquinant*, nous affirme que, depuis deux ou trois ans, le goût de collectionner des livres présente, chez les Français, des signes d'une décadence morbide. M. Rouquette lui a offert, pour 500 francs, un Molière qui en aurait valu 2,000 il y a cinq ans. M. Monjaud, ancien commis de M. Fontaine, a supplanté la boutique de son ancien patron en faisant de la sienne le principal rendez-vous des collectionneurs ; les Marpon ont inauguré tout dernièrement leur maison du boulevard pour y vendre plus à l'aise 2 fr. 75 les volumes à 3 fr. 50, ce qui oblige Calmann-Lévy (le nez lui en saigne !) à en faire autant ; on ne fait plus de reliures en maroquin du Levant ; le maroquin de Strasbourg, lequel n'est que du chagrin à gros grains, le remplace, avec avantage pour le relieur. — Et c'est ainsi que les relations internationales font que les peuples n'ont, les uns pour les autres, plus rien de caché !

— A propos des ventes publiques, le *Temps* (23 avril) publie la pièce suivante, qui donne des détails curieux et inédits sur la façon dont se faisait, pendant la Révolution, la vente aux enchères des biens d'émigrés et des couvents.

DISTRICT DE TROYES

— LIBERTÉ ÉGALITÉ

Département de l'Aube

—

Charles-Antoine CUISIN, huissier,
demeurant à Troyes

A la Convention nationale.

« Citoyens,

« En ma qualité d'huissier, j'ai été choisi ou plutôt chargé de procéder à la vente du mobilier provenant des couvents, chapitres et églises, et de celui appartenant aux émigrés du district de Troyes.

« Depuis le mois de mars 1791 (vieux stile) j'ai fait 79 ventes, qui se sont montées au total à la somme de quatre cent quatre-vingt-treize mille trois cent neuf livres. J'ai employé 378 vacations qui m'ont produit, à raison de trois livres chacune, un modique salaire de 1,134 francs, c'est-à-dire environ trois cents livres par an.

« Aujourd'hui l'inspecteur de l'agence nationale des domaines nationaux et des émigrés de Troyes, sous prétexte d'une contravention à la loi du 25 novembre 1792, relative à la vente du mobilier des émigrés, me demande une somme de 2,270 francs d'amendes qu'il prétend que j'ai encourues sur 24 ventes dont le produit n'a pas été versé dans la caisse des Domaines nationaux dans la huitaine de la dernière vacation.

« Rien de plus injuste. L'administration du district de Troyes, sous l'œil de laquelle j'ai travaillé, témoin journalière de mon zèle et de mon activité, plus à portée, par conséquent, que personne de juger combien la loi de mars 1792 est peu applicable au cas où je me trouve, a déjà réclamé en ma faveur, mais jusqu'alors inutilement.

« Je suis donc forcé de venir moi-même implorer la justice et l'humanité de la Convention.

« J'observe : 1° Qu'à Troyes et dans l'étendue du district, l'usage a toujours été de faire les ventes au crédit à terme de six semaines, trois mois et quelquefois plus; que la loi de novembre 1794 (vieux stile), voulant que les huissiers versassent le montant des ventes dans la huitaine de la dernière vacation, nécessitait l'obligation de faire ces ventes au comptant.

« 2° Qu'aussitôt que j'ai été instruit de la rigueur de cette loi, j'y ai exactement obéi, c'est-à-dire que j'ai vendu au comptant et versé dans le temps prescrit, mais que la différence de vendre au comptant au lieu de vendre à crédit, opérant une perte considérable pour la République, mon dévouement et mon attachement à la chose publique ne m'avaient pas permis de dissimuler aux administrateurs du district avec lesquels je travaillais le désavantage de la vente au comptant; que les administrateurs témoins de la justesse de mes observations en avaient fait rapport au conseil général du district et que celui-ci, animé des mêmes principes et du même zèle que moi, m'avait engagé à continuer à travailler pour le plus grand avantage de la République.

« Cette pièce porte en marge les trois annotations suivantes :

« David prend intérêt à cette affaire.

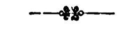
« Renvoyé au comité de législation, 12 brumaire l'an 3 de la Républ. une et ind.

« A. CRAWAU, pr.

« Le comité de législation renvoye au comité des finances, le 17 brumaire l'an 3 de la Rép. une et ind.

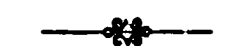
« PORCHER. »

On le voit, il y a une légère différence entre ces vacations qu'on payait trois livres et les ventes publiques qui produisent aujourd'hui 6 o/o aux commissaires-priseurs.

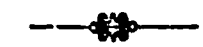


ÉTRANGER

Allemagne. — Le quatrième cahier supplémentaire du *Centralblatt für Bibilotekwesen*, que dirige le Dr O. Hartwig, de Halle, contient un catalogue de la bibliothèque du couvent d'Admond, en Styrie. On y trouve un *Rythmus Leonis IX papæ.* On ne connaissait pas, jusqu'à présent, de poésie de ce pape alsacien.



Angleterre. — L'*Athenæum* annonce, pour la dernière semaine de juin, la vente de la bibliothèque de feu J. Eglington Bailey, de Manchester. Cette collection comprend environ 15,000 volumes, dont beaucoup sont des livres rares ou précieux.



Italie. — La bibliothèque nationale centrale de Florence possède, sans compter les *Opere minori* de Dante, 420 éditions différentes de la *Divina Commedia*, dont 323 en italien, 33 en français, 10 en anglais, 9 en latin, 5 en hollandais et 9 en diverses autres langnes.

—

CATALOGUES. — MM. Labitte, Em. Paul et Cie ont distribué le catalogue de la bibliothèque de feu M. P. L., dont la vente a eu lieu à l'hôtel Drouot, du 7 au 9 mai. On y remarquait une belle collection de livres à figures du XVIIIe et du XIXe siècles, des Didot, des Cazin, quelques collections d'estampes, de belles reliures en maroquin.

A Londres, MM. Lotheby, Wilkinson et Hodge ont rendu une partie de la bibliothèque de feu William-Charles Smith, de Shortgrowe, Essex (10 et 11 mai), où se trouvaient, entre autres, une belle série de livres par Dibdin, la *Britannia* de Cambden, le Lafontaine illustré par Oudry, et quelques autres beaux livres français à gravure. Ils ont aussi vendu le stock considérable de livres de toutes nations, parmi lesquels des Cruikshauk, des Restif, des livres français illustrés du XVIIIe siècle, laissés par M. Charles Hutt. (Vente du 13 au 21 mai).

En Belgique, du 6 au 11 mai s'est vendue la première partie de la bibliothèque du chevalier J. de Neufforge, en l'hôtel Ravenstein, à Bruxelles. La bibliothèque étant restée en l'état où elle se trouvait à la mort du chevalier, en 1828, les livres de notre siècle y manquent; mais elle abonde en choses curieuses et inattendues des siècles passés. — Une autre vente, beaucoup moins intéressante, s'est faite le 23 mai par le ministère de M. Charles Peeters. Les ouvrages flamands y étaient en grand nombre.

Les Catalogues à prix marqués se ressemblent chaque mois. Donnons une mention particulière au *Petit Bouquiniste de l'Est* publié nouvellement par M. Auguste Pargon, libraire à Langres et qui, outre sa liste de livres en vente, donne une causerie bibliographique, signée G. Naudé et un « Bulletin trimestriel du Marché des Livres d'occasion ».

D'Angleterre, M. Bernard Quaistch nous envoie son catalogue, n° 96, contenant une partie de ses acquisitions aux grandes ventes récentes du comte de Hopetown et du duc de Buccleugh,

dont il a été fait mention ici. Il y a là beaucoup de grands livres à de gros prix.

A propos de vente et d'achat de livres, nos lecteurs s'amuseront peut-être en lisant une anecdote que nous empruntons au *Publisher's Weekly* (27 avril), lequel l'emprunte lui-même au *Chicago News*.

« L'autre jour, dans l'après-midi, un monsieur de très modeste apparence entra dans la boutique de librairie de M. Clary, et se mit à regarder les livres précieux dans le coin réservé aux raretés anglaises. Mr. Millard suivait l'étranger d'un œil soupçonneux, parce que, peu de temps auparavant, un monsieur de modeste apparence avait mis dans sa poche plusieurs livres précieux et s'était esquivé avec. Cependant, Mr. Millard ne tarda pas à s'apercevoir que le tranquille étranger avait quelque connaissance des livres, car il parlait avec beaucop d'intelligence des meilleures éditions. Mr. Millard en fut même touché et chagrin. Ce monsieur, pensait-il, est un monsieur qui est bibliomane. Voyez avec quelle tendresse son œil sans flamme s'allume en regardant ce Dickens avec figures ajoutées! Quels mouvements d'envie sans espoir agitent en ce moment son cœur ! Le pauvre diable ! Mon devoir est de le détourner de ces livres aux prix impossibles et de l'amener à des ouvrages en rapport avec ses ressources. »

Mais l'étranger ne se laissait point détourner d'une ligne. Il ne voulait examiner que les trésors les plus coûteux. « Je regrette que vous « ayez vendu le Brown de Washington, dit-il « tristement. Je l'aurais pris et n'aurais pas « demandé mieux.

« — Notre prix était de 150 dollars », dit négligemment M. Millard.

« — Pas trop cher, dit l'étranger d'un ton « calme. Et maintenant, puis-je vous prier d'en- « voyer ces cinq volumes, chez moi, à l'hôtel « *Richelieu*. Le commis de l'hôtel paiera la « note. A propos, à combien monte-t-elle en « tout ?

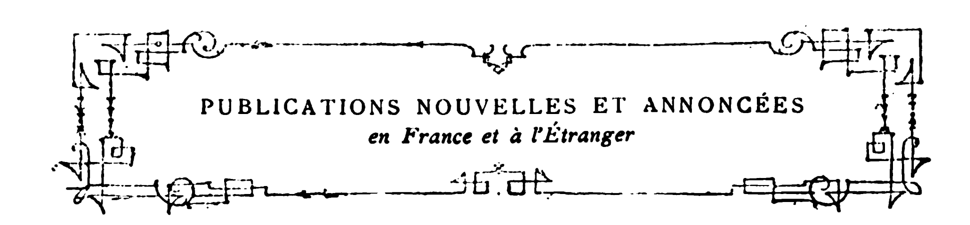
« — A deux cent trente-cinq dollars, dit « M. Millard d'un ton significatif. — Eh bien ! « envoyez ces livres à l'hôtel Richelieu tout « de suite, dit l'étranger, et le commis paiera « pour moi. »

« Un regard chargé de bile et de soupçons glissa des yeux perçants de M. Millard. « Quel « nom, s'il vous plaît ? demanda-t-il, d'un ton « courtois, mais ferme.

« Georges W. Vanderbilt, de New-York, dit le modeste étranger, tranquillement. »

On sait que M. Vanderbilt est un des plus opulents citoyens des États-Unis.

Nous devons une mention particulière à un important catalogue que la maison Frederik Muller et Cie, d'Amsterdam, vient de mettre en distribution sous le titre *Bibliotheca Rhynwykiana*. Il est composé de plus de quatorze cents numéros de livres curieux et peu communs sur la théologie catholique et protestante, et contient des divisions intéressantes sur les missions des jésuites aux Indes, au Japon, à la Chine et en Amérique, ainsi que sur le jansénisme et les ultramontains. Ces livres proviennent de la bibliothèque formée dans la maison de Rhynwyk, près de Zeist et non loin d'Utrecht, par des jansénistes chassés de l'abbaye d'Orval (Luxembourg belge), et particulièrement par J.-B. Le Sesne de Menille-d'Etemare et Gabriel Du Pac de Bellegarde, chanoine et comte de Lyon.



FRANCE

Sous ce titre : **Vingt jours à Paris pendant l'Exposition universelle**, la Maison Quantin publie et vient de mettre en vente un délicieux et coquet *Guide-Album du Touriste*, par Constant de Tours, illustré de deux cents dessins d'après nature, dans le format in-8° oblong, agréable et léger comme un carnet d'artiste (prix : 3 fr. 50 cartonné).

Assurément l'Exposition du centenaire a fait et fera paraître encore de très nombreux guides, des *Vade-Mecum*, des Indicateurs, des Opuscules de tout genre, de toute nature, de tous formats



sur Paris, ses plaisirs, ses monuments et ses curiosités pittoresques et artistiques, il est douteux cependant qu'on puisse concevoir dans la note légèrement fantaisiste, et exécuter avec plus de goût et de bonne entente du Livre, un ouvrage mieux établi et plus éclairé de dessins exquis que celui qui nous occupe.

Dans le Guide de Constant de Tours c'est bien le Paris moderne qui vit et qui palpite, qui brille et s'éclaire, c'est bien le Paris des amoureux de Paris, ce Paris si intime, si enjôleur, si profondément captivant qu'il naturalise de force tous les étrangers qui ont le goût dans l'œil, l'esprit aux lèvres et l'ardeur de la beauté dans le cœur. Ce Guide-Album n'a rien de froid, de méthodique ou de poncif; il sait faire voir et aimer la ville jusque dans ses *verrues*, comme disait Montaigne; il promène les curieux dans tous les bons coins et il soulève toutes les portières des endroits étranges, amusants ou très typiques.

Ce joli Guide n'est ni officieux ni officiel et n'est point fait pour les voyageurs de MM. Cook et fils ou Lubin; il s'adresse à la masse de nos visiteurs-flâneurs et chercheurs d'original — c'est là son mérite et c'est là ce qui lui assure un succès qu'aucun autre ouvrage similaire ne saurait lui disputer.

Écrit avec belle humeur par un Parisien d'autant plus Parisien qu'il est né au pays de Balzac (ce jardin de France), illustré avec esprit, gaîté et une grande finesse d'exécution, le guide *Vingt jours à Paris* a été imprimé avec une rare perfection par la maison Quantin. C'est un *livre-bijou* que nous sommes heureux de louanger en toute liberté de conscience et loin de toute question de boutique.

Il fera son chemin sûrement au Champ de Mars, aussi bien que dans toutes les librairies de la capitale, et les tirages seront nombreux et très successifs si tous les gens de goût qui nous vont visiter se laissent aller à regarder ce petit album captivant comme la ville qu'il se plaît à décrire.

Une Histoire officielle de l'Institut de France. — Pour compléter son annuaire, dont le plan a été rajeuni et modifié, l'Institut avait décidé qu'un volume séparé, ayant pour objet l'histoire des anciennes Académies et de l'Institut, serait rédigé par un de ses membres les plus compétents, M. Aucoc. Ce travail est aujourd'hui terminé. Il a pour titre: « Institut de France. Lois, statuts, règlements concernant les anciennes Académies et l'Institut. Tableau des fondations. »

Œuvres inédites de Montesquieu. — A la dernière séance de la Société des bibliophiles de Guyenne, à Bordeaux, le président a annoncé que M. Charles de Montesquieu, consentant enfin à ouvrir les archives de sa famille, mettait à la disposition de la société, pour être publiés par ses soins, le catalogue manuscrit de la bibliothèque de son illustre aïeul, annoté de la main même de l'auteur de l'*Esprit des lois*, et un ouvrage intitulé : *De la Monarchie universelle en Europe*. A l'unanimité, la Société a voté l'impression de ces deux ouvrages. Il en sera tiré cent cinquante exemplaires.

L'Homme qui tue. — L'éditeur G. Édinger a récemment mis en vente, sous une élégante couverture illustrée, une nouvelle édition du beau livre d'Hector France, *l'Homme qui tue* (1 vol. in-18 : 2 fr.). Le succès littéraire de l'ouvrage est depuis longtemps assuré; mais cette nouvelle édition à bon marché, qui sera un succès de librairie, ne contribuera pas peu à le rendre populaire.

Le Sonnet aux Jeux Floraux. — Un poète d'un talent élevé et délicat, M. F.-E. Adam, l'auteur d'un charmant volume publié chez Ollendorf, sous le titre : « Par les Bois », vient de publier *Les Trois Galatée*, sonnets qui ont obtenu le prix au concours des Jeux floraux, cette année. (Toulouse, Durladoure-Privat). Ce sont trois petites merveilles de sentiment et d'expression.

L'Annuaire Eudel. — Avec l'*Hôtel Drouot et la Curiosité* en 1887-1888, que publie aujourd'hui la Bibliothèque Charpentier, Paul Eudel atteint la huitième année de cette intéressante série de documents sur les collections, l'art et le bibelot. L'auteur, qui a créé un genre fort goûté du public, nous présente cette année un volume qui aura certainement le succès de ses aînés. Une préface très remarquable d'Edmond Bonnaffé, ajoute à l'attrait de ce livre, *vade-mecum* de l'amateur et du collectionneur.

La Lutherie et les Luthiers, par Antoine Vidal. Un volume in-8° avec 30 planches de gravures. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoit. Prix, broché : 25 francs. — Ce livre s'adresse surtout aux amateurs de l'art instrumental. Après avoir fait le résumé de l'histoire du violon et de ses dérivés, l'auteur parle de l'art de la lutherie : l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, la France, etc., sont passées en revue, et les œuvres des luthiers

de tous ces pays, appréciés avec une compétence consciencieuse et impartiale.

Une suite de gravures donne l'image fidèle d'instruments précieux, et d'une collection d'étiquettes de luthiers, documents inédits pour la plupart, et *tous* reproduits sur les originaux eux-mêmes.

Voilà une œuvre qui est non-seulement utile, mais vraiment indispensable à tous ceux qui pratiquent et aiment l'art du violon.

Ajoutons que ce volume a été tiré à un nombre fort restreint d'exemplaires ; les souscripteurs feront bien de se hâter.

L'Art en exil, roman, par Georges Rodenbach. (1 volume grand in-18 jésus. Paris, Librairie Moderne, 7, rue Saint-Benoît). — *L'Art en exil* est le premier roman du poète de la *Jeunesse blanche* et du *Silence*. C'est une monographie d'âme, l'étude d'un écrivain dans la vie de province et l'analyse de son lent, mais fatal envoûtement.

Pour cadre, une ville morte dans le lointain des Flandres, et le décor si original et gothique des Béguinages.

Le contraire d'un roman *parisien*, mais une œuvre ayant sa couleur et son parfum exotiques, tout en restant bien française par la sûreté et le pittoresque de la langue.

— La collection de la *Vie privée d'autrefois*, par M. Alfred Franklin (Plon, éditeur), qui comprenait déjà de curieuses études sur les soins de la toilette, la cuisine, l'annonce et la réclame au temps jadis, etc., vient de s'enrichir de deux piquants ouvrages aussi instructifs qu'amusants : *Les repas et la civilité de la table* et *Comment on devenait patron*.

Les Mémoires de Paris, par Ch. Chincholle, avec préface d'Émile Zola. (Un volume in-18 jésus. Paris, Librairie Moderne, 7, rue Saint-Benoît. Prix : 3 fr. 50). — C'est une véritable encyclopédie contemporaine, instructive et amusante à la fois, que M. Charles Chincholle, du *Figaro*, vient de publier à la Librairie Moderne, sous le titre : les *Mémoires de Paris*.

On y rencontre et Séverine et Verdi, et le père Monsabré et Maxime Lisbonne, et cent autres qui sont, à divers titres, les héros de Paris. On y passe du crime à la vertu, du grotesque au sublime. Tous y vivent en chair et en os. Tout y est tracé avec une vérité surprenante. Aussi Émile Zola a-t-il composé pour ce curieux livre une préface qui est un chef-d'œuvre. Espérons que l'auteur, qui a tant écrit, nous donnera quelque jour, rien qu'en fouillant ses cartons, un pendant aux *Mémoires de Paris !*

Une nouvelle Histoire des Voyages. — La librairie E. Junod et Cie (131, boulevard Raspail) met en vente une « Nouvelle Histoire des Voyages et des grandes Découvertes géographiques dans tous les temps et dans tous les pays », par Richard Cortambert (2 vol. in-4° illustrés de 100 figures hors texte et de cartes en couleur. Prix : 60 fr.). Le nom du compilateur est une garantie d'exactitude, car M. Cortambert est un de nos géographes les plus distingués. Les éditeurs offrent en prime, avec l'ouvrage, une belle sphère, d'un mètre de circonférence, céleste ou terrestre, au choix du souscripteur.

Plan de Paris et Indicateur des Voies et Établissements publics, d'après un système nouveau, par D. Aïtoff, membre de la Société de géographie de Paris. Paris, Maison Quantin. Prix : 2 fr. — La Maison Quantin vient de mettre en vente un nouveau plan de Paris gravé sur cuivre et imprimé en huit couleurs. Ce plan, rédigé d'après un système nouveau, permet de voir du premier coup les grandes artères de Paris, les boulevards, les avenues, les rues importantes, etc. En outre, grâce à une indication claire et simple contenue dans le texte alphabétique des rues dont le plan est muni, on peut trouver sur ce dernier et avec une grande facilité, les moindres passages, impasses, cités, etc., etc., qui ne sont indiqués généralement que sur les grands plans en plusieurs feuilles.

Un pliage spécial du plan permet de le consulter SANS LE DÉPLIER, avantage précieux pour les promeneurs.

L'indicateur, d'un format de poche, contient les listes alphabétiques des rues, des monuments, des établissements et institutions civils et religieux, les itinéraires des tramways et des omnibus, et une foule d'autres renseignements utiles pour le public qui viendra visiter Paris en vue de l'Exposition universelle.

— La seconde partie des *Aventures extraordinaires d'un savant russe*, par MM. G. Le Faure et H. de Graffigny, avec quantité de dessins de L. Vallet, Henriot, etc., vient de paraître chez G. Erlinger (1 vol. in-4°; 4 francs). C'est un voyage scientifiquement fantastique et amusant, à la manière popularisée par Verne et par Flammarion, dans le soleil et les petites planètes.

— Aujourd'hui paraissent à la librairie Charpentier, en un volume in-8°, les *Discours parlementaires de Waldeck-Rousseau*. M. Lecouflet, par les soins duquel ces discours sont publiés, a placé en tête du volume une introduction dans laquelle il retrace la vie politique de l'ancien ministre de l'Intérieur.

— *La Théorie des tempéraments*, par Messieurs Polti et Gary, vient de paraître chez Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts. Dans cet élégant résumé d'un travail de cinq ans, les auteurs ont voulu réduire la physionomie à des principes géométriques, le déterminisme à des équations d'algèbre à la portée de tous, et fait aboutir le naturalisme à l'absolu.

— *32e fascicule du deuxième Supplément au « Grand Dictionnaire » Pierre Larousse.* — La plus grande partie de ce fascicule est consacrée à la France. C'est une véritable monographie de notre pays à l'heure actuelle. On n'y trouve pas seulement des renseignements précis et tout récents sur la population, le commerce, la navigation, etc., mais encore un récit détaillé de notre histoire, depuis le ministère Dufaure jusqu'au cabinet présidé par M. Floquet (1877-1889). Il faut y joindre le tableau du mouvement littéraire et artistique contemporain et le compte rendu des principaux ouvrages parus sur la France depuis dix ans.

A citer aussi, parmi les articles de ce fascicule, les biographies de MM. Ferry et Floquet, le récit de la mission Flatters et une belle étude sur la folie. — Prix du fascicule : 1 fr. 10.

— La *Grande Encyclopédie.* — Nous appelons l'attention sur la composition particulièrement intéressante de la 181e livraison de la *Grande Encyclopédie.* Elle renferme une étude magistrale de M. Eugène Muntz sur Brunellesco, le célèbre architecte de la Renaissance; une description géographique et historique de la ville de Bruxelles, avec un plan et la reproduction des plus beaux monuments; enfin, une monographie zoologique importante sur les Bryozoaires.

Dans la 182e, on trouvera la description géographique et l'histoire de deux grandes villes étrangères dont les habitants ont toujours témoigné beaucoup de sympathie à la France : Bucarest et Budapest, dont la physionomie apparaît clairement, grâce aux deux plans à grande échelle et aux nombreuses reproductions de monuments qui illustrent le texte.

Les questions budgétaires ont dans tous les pays une importance prépondérante. Mais bien des gens, rebutés par la complication apparente du mécanisme de nos budgets, ne se rendent pas un compte suffisant de notre organisation financière. Ceux-là feront bien de lire la remarquable monographie du budget insérée par M. Dreyfus dans la 183e livraison de la *Grande Encyclopédie.* Qu'on lise ce travail si clair, précis, rempli de renseignements curieux, et l'on ne pourra s'exposer au reproche d'ignorer volontairement le mécanisme et la marche de notre budget, et de négliger le premier des devoirs d'un citoyen d'une libre démocratie. — Une livraison spécimen est envoyée contre 1 franc en timbres-poste. H. Lamirault et Cie, 61, rue de Rennes, Paris.

— *L'Art* (librairie de l'Art, Paris, 29, cité d'Antin), vient de se surpasser à l'occasion du Salon de 1889. Le numéro spécial qu'il publie sera certainement mis hors de pair par le public et les connaisseurs. Il est impossible, en effet, de ne pas être frappé, au premier aspect, de la différence qui existe entre ce numéro, si artistement présenté, et les publications de toutes sortes ayant un caractère plus ou moins industriel.

L'Art a voulu éviter la monotonie et l'allure d'à peu près qu'ont inévitablement les reproductions par procédé direct. Cela inspire le plus souvent une médiocre opinion d'œuvres remarquables. La raison en est bien simple : ces sortes de reproductions donnent le même aspect aux toiles les plus différentes de touche et de facture.

Les éditeurs de *l'Art* ont eu l'idée de demander à chacun des maîtres contemporains d'importants dessins, extrêmement poussés, qui donnent la couleur, la sensation exacte, de leur œuvre. C'est non plus une traduction, mais l'interprétation exacte par les artistes eux-mêmes. On comprend l'intérêt et la valeur d'un pareil ensemble.

Le texte est dû à la plume de M. Paul Leroi, dont le talent et l'autorité sont hautement reconnus. Il est impossible de présenter un travail plus complet et, en même temps, ayant un cachet plus artistique.

Le numéro exceptionnel de *l'Art*, consacré au Salon de 1889, restera comme un document des plus luxueux et des plus complets sur une des expositions les plus importantes, et les amateurs lui conserveront dans leur portefeuille une place de choix.

Ce numéro, qui renferme un supplément de 48 pages et 70 illustrations, est mis en vente sans augmentation de prix, soit 2 fr. 50.



— *Nouveaux périodiques et journaux.* — Une revue de littérature et d'art, *la Pléiade* (18, rue Duperré; 6 francs par an; 0 fr. 60 le numéro), vient de se fonder avec M. L.-P. de Brinn' Gaubast pour rédacteur en chef. Parmi les noms des collaborateurs figurent ceux de MM. Jean Ajalbert, Maurice Barrès, Alexandre Boutique, Édouard Dubus, Ephraïm Mikhaël, Laurent Tailhade, etc. Citer ces noms, c'est dire les tendances littéraires de la revue, en même temps que le genre de talent qu'il faut s'attendre à y rencontrer.

Le mois d'avril a vu naître *le Moderniste illustré*, paraissant tous les samedis, sous la direction de M. André Henry, et avec M. G. Albert Aurier pour rédacteur en chef (53, passage Jouffroy : un an, 12 francs; le numéro, 0 fr. 20).

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la publication de la correspondance de Leibnitz, récemment signalée par le Dr E. Bodemann, de Hanovre, sous ce titre : *Der Briefwechsel der Gottfried Wilhelm Leibniz in der Konigl. offentlichen Bibliothek zu Hannover.*

— M. G. Buchwald, de Zwickau, est sur le point de publier onze sermons inédits de Luther, prononcés en 1539.

— Nous avons reçu la deuxième livraison de *Sammlung Bibliotheswissenschaftlicher Arbeiten*, dirigée par M. Karl Dziatzko, bibliothécaire et chef de l'Université de Göttingen (Berlin, A. Asher et Cie). Cette livraison est consacrée à un savant travail du directeur sur Gutenberg (*Beitrüge zur Gutenbergfrage*), avec la reproduction fac-simile d'un document notarié du 6 novembre 1453, conservé dans la bibliothèque de l'Université de Göttingen. La première livraison contient, à propos de Wilhelm Brunsbach et de son psautier, des recherches bibliographiques sur les livres liturgiques de l'Occident chrétien.

Angleterre. — Parmi les livres que la maison Macmillan et Cie a publiés dans le courant du mois d'avril, nous citerons : la traduction de lettres de Mérimée à une inconnue, sous le titre *An Author's Love* (2 vol., 15 francs); un roman fantastique et africain de Mr. Julian Corbett : *Kophetna the Thirteenth* (2 vol., 15 francs); *Greifenstein*, by F. Marion Crawford (3 vol., 36 fr. 25); *Lord Lawrence*, par sir Richard Temple, dans la série des *English Men of Action* (3 fr. 10); une étude de mœurs par Mr. Henry James; *A London Life* (2 vol., 15 francs); la seconde partie des essais de sir John Lubbock, dont il a été rendu compte ici : *The Pleasures of Life* (4 fr. 35).

— L'éditeur Murray, de Londres, annonce la *Vie d'Alexander Pope*, par W. J. Cornthope, qui clora la publication des œuvres complètes du poète entreprise par cette maison; *Among Cannibals*, quatre ans de voyages en Australie, par Carl Lumholtz, de Christiania; une étude sur les portraits authentiques de Marie Stuart avec reproductions et figures sur bois, par George Scharf; *the Viking Age*, étude historique sur les mœurs et coutumes des ancêtres des Anglais modernes, par Paul de Chaillu, et *the English Poor*, ouvrage où Mr. Thomas Mackay présente l'histoire économique et sociale du paupérisme en Angleterre, et étudie l'influence de la propriété sur le caractère et les mœurs des individus.

— Le numéro exceptionnel (*Spring Number*) du *Stationery and Bookselling* (J. G. Smith et Cie, 165, Victoria Street, Londres), que nous annoncions récemment, a paru sous la forme d'un volume in-4° de 340 pages. Outre les renseignements techniques et les annonces industrielles et commerciales se rapportant à la typographie et à la papeterie, qui y abondent, parmi lesquels nous citerons une étude sur l'art du relieur (*Bookbinding as an art*), au double point de vue de l'histoire et de la pratique, une conférence sur la reliure anglaise au temps de Henry VII et de Henry VIII par Mr. W. H. James Weale, où les noms français font bonne figure, et deux savants articles de Mr. W. Roberts sur la librairie en Écosse et sur les éditeurs-auteurs (*The Publisher as an Author*). Ce numéro vaut à lui seul plus que le prix de l'abonnement pour l'année, qui est de 5 shillings (6 fr. 25.).

— Le 15 mai a paru, simultanément à Londres et à Paris, un nouveau *magazine*, sous le titre de *East and West* (est et ouest).

Autriche. — Une nouvelle revue typographique : *la Revue de la Librairie et de l'Imprimerie*, a récemment paru à Salzbourg sous la direction de M. Anton Halanska.

Espagne. — On annonce de l'*Ateneo de Ma-*

drid un livre destiné à faire sensation. C'est une attaque à fond de train contre les académiciens espagnols, par le philologue orientaliste don Martin Minguer, qui fut un des brillants élèves de Saint-Acheul. L'ouvrage a pour titre : *Los Académicos. Historia de aljunas Academias o la ciencia oficial à fines del Siglo* XIX, *en España.*

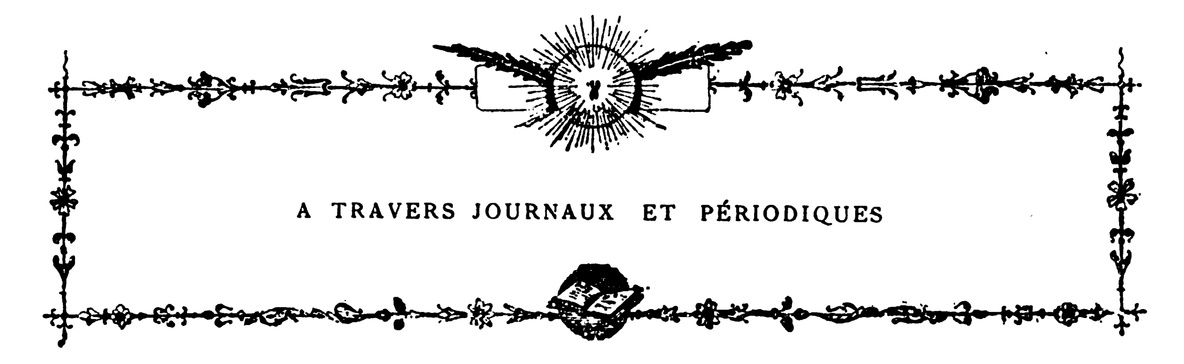
États-Unis. — MM. Houghton, Mifflin et Cie, de Cambridge, Massachusetts, ont mis en vente le 4 mai plusieurs nouveaux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Emerson in Concord*, par son fils Edward Waldo Emerson, avec un portrait inédit (1 vol. in-8° : 8 fr. 75); *The Story of William and Lucy Smith*, par George-S. Merriam (1 vol. in-8° : 10 fr.); *Picturesque Alaska*, par Abby Johnson Woodman, avec une introduction de J.-G. Whittier et des illustrations (1 vol. in-16 : 5 fr.); une nouvelle édition revue et très augmentée par Charles G. Wheeler, de l'ouvrage si utile de William A. Wheeler, *Noted Names of Fiction* (1 vol. in-12 : 10 fr.), *The Story of an Enthusiast*, par Mrs. C.-V. Jamison (1 vol. : 2 fr. 50).

Publications de MM. Fratelli Treves.— Le bel ouvrage de M. Edmondo de Amicis *Sull'Oceano*, si justement populaire en Italie, vient de paraître en treizième édition chez les éditeurs Fratelli Treve, de Milan (1 vol. in-16, 422 p.; prix : 5 fr.). Ce n'est pas un simple récit de voyage, dû à la plume d'un écrivain pittoresque et maître de toutes les ressources de sa langue; c'est aussi un livre d'une haute portée sociale où sont traitées, sans nulle sécheresse et avec une incontestable autorité, les plus graves questions touchant la population, la production, l'alimentation, et particulièrement l'émigration au point de vue de l'influence qu'elle peut avoir sur le bien-être général dans notre vieux continent. Littérateurs, économistes et hommes politiques trouveront également leur profit à lire cette œuvre remarquable et à la méditer.

La même maison d'édition a mis en vente le 12 mai une édition illustrée du livre célèbre de M. Edmondo De Amicis, *Gli Amici*, un roman de Gabriele d'Assunzio, *Il Piacere*, et la *Physiologie de la haine* (*Fisiologia dell' Odio*) par Paolo Mantegazza, le grand physiologiste.

— L'éditeur S. Lapi, de Città di Castello, vient de publier le discours prononcé par l'avocat Vito Sansonetti dans l'affaire de Raffaele di Cesare, gérant du *Corriere di Napoli*, poursuivi pour offense à la Constitution et au roi. Ce discours intitulé *Re Costituzionale è re inerte?* est fort éloquent et plein d'intérêt; mais nous nous interdisons ici tout ce qui touche à la politique.





A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— A signaler, dans *le Correspondant* du 25 avril, une belle revue par M. Victor Fournel du livre de M. Barbey d'Aurevilly, *les Œuvres et les hommes*. — La presse quotidienne s'est naturellement grandement émue à la mort, encore toute récente, du maître écrivain. On a un peu dénigré et insulté, — comment en perdre l'habitude? Mais les regrets et l'admiration du plus grand nombre n'ont guère permis d'entendre ces voix discordantes. Voici la nomenclature — très incomplète — des principaux articles auxquels cette mort a donné lieu : *Journal des Débats* (26 avril), article élogieux, avec réserves, de M. André Hallays. — *Echo de Paris :* le 26 avril, M. Henry Bauer, dans son article *la Ville et le Théâtre*, rend hommage au grand talent, à la sincérité artistique, au désintéressement parfait du mort; le 27, M. E. Lepelletier lui consacre une étude mi-miel, mi-vinaigre, et le goût du vinaigre l'emporte décidément à la fin; le 28, M. Edouard Deschaumes, dans un article intitulé *la Pauvreté littéraire*, constate que « M. Barbey d'Aurevilly retardait sur notre époque et nos mœurs au point de vue de l'argent », et que « la pauvreté en littérature a fait son temps », M. Edmond Deschaumes doit le savoir pour l'affirmer, et nous lui en faisons sincèrement compliment, puisse-t-il en être ainsi pour tout le monde des lettres! Enfin, le 3 mai, M. Octave Mirbeau, sous le titre de *la Comédie de la Gloire*, donne la note, âpre et vibrante, mais juste, selon nous. — *XIXe Siècle* (27 avril) M. Henry Fouquier consacre à ce grand mort un article *la Vie de Paris;* — dans l'*Événement*, (26 avril), M. Paul Belon le prend pour sujet de sa chronique *Paris qui passe*. — *Figaro* (27 avril); étude très poussée par M. Théophile Sylvestre. — *Justice* (26 avril). Bel et bon article de M. Gustave Geffroy, sous ce titre : *la Mort d'un écrivain*. — *Gazette de France*. Un feuilleton sévère de M. Simon Boubée. J'en passe, et sans doute des meilleurs.

— *L'Instruction publique* (avril-mai), publie une suite d'études fort instructives sur « l'enseignement des arts libéraux au commencement du XIIe siècle », par M. L. Clerval.

— *La Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, publiée par la Société des Bibliophiles Bretons dont notre collaborateur, M. O. de Gourneff est le secrétaire (Nantes, rue Saint-André, 62), contient dans son numéro d'avril, entre autres articles intéressants et curieux, la fin du travail de M. Robert Oheix sur les mémoires inédits du conventionnel Honoré Fleury, et un article plein de sympathie, de poésie et de vie, de M. Louis Tiercelin, intitulé : *Les séjours de Charles Dickens en France*, et inspiré par le beau livre de M. du Pontavice de Heussey sur *l'Inimitable Boz*.

— Dans la *Revue générale* du 15 mai, la comtesse de Muzay trace d'une main alerte et sûre la silhouette de Louis Ulbach. Le numéro précédent (1er mai) contient une étude sur J. Barbey d'Aurevilly, par M. Adolphe Ribaux, et donne la fin des piquants souvenirs de M. Philibert Audebrand sur Roger de Beauvoir.

— *La Typologie-Tucker* donne, dans ses numéros d'avril, de fort bons conseils aux auteurs, au point de vue de la correction typographique. S'ils étaient suivis, les fautes d'impression seraient, sans aucun doute, plus rares. Mais un auteur n'est pas un calligraphe; le temps le presse, et les imprimeries ont, ou doivent avoir, des correcteurs.

— Signalons en courant dans la Presse quotidienne :

— *Journal des Débats* (20 avril) : Une lettre de M. Louis Havet, professeur au collège de France, préconisant une réforme orthographique, non seulement au nom de la commodité et de la simplicité, mais au nom de l'étymologie, — le grand

cheval de bataille de ceux qui veulent s'en tenir au *statu quo*.

(27 avril) : Très intéressante étude de mœurs intitulée : *Pauvres ménages* (notes contemporaines), sous la signature de M. Paul Desjardins.

(11 mai) : Une correspondance de M. George Viollat à propos d'une représentation en l'honneur de Shakespeare au *Memorial Theatre* de Stratford-on-Avon.

(15 mai) : Etude sur le *Balthasar* de M. Anatole France, par M. Henri Chantavoine.

(17 mai) : Essai sur *les Incertitudes de la biographie de Dante*, par M. Edouard Rod.

— *XIX*e *Siècle* (23 avril) : Chronique de M. Francisque Sarcey sur l'origine et le sens du mot *truculent*.

— *Écho de Paris* (25 avril) : *Le Lycée*, par Nestor (M. Henry Fouquier).

(10 mai) : Un récit dramatique, saisissant et bien curieux intitulé *Le Masque*, par Guy de Maupassant.

— *Éclair* (29 avril) : Article anonyme intitulé le *Reportage moderne*, à propos de la préface mise par M. E. Zola au récent livre de M. Chincholle.

— *Événement* (17 avril) : *Les Eunuques*, par M. Félicien Champsaur. On se doute qu'il s'agit des eunuques littéraires, et que ces eunuques sont les critiques.

(20 avril) : Article anecdotique de L. Roger-Milès sur Louis Ulbach.

(22 avril) : *Le Théâtre des Marionnettes*, par M. Jules Case.

(24 avril) : *Gustave Flaubert*, par M. Edmond Magnier, à propos de la publication récente de sa correspondance.

— *Figaro* (23 avril) : *Auteurs à Femmes*, par Gaston Jollivet.

(29 avril) : *Fumisteries littéraires*, par Henry Fouquier. Recommandé aux décadents, et autres grands poètes des temps futurs.

(11 mai) : *Le Manuel du savoir-écrire*, excellente satire des mœurs littéraires du temps présent par M. Octave Mirbeau.

— *France* (18 avril) : Chronique de M. Marcel Fouquier, sur Louis Ulbach.

— *Gazette de France* (20 avril) : *Un Lycée; les professeurs; la licence et les licenciés*, par M. Clovis V.

— *Gil Blas* (30 avril) : commence la publication d'un fragment inédit de Barbey d'Aurevilly, intitulé : *la Vengeance d'une femme*.

(7 mai) : *Truandaille*, par M. Jean Richepin.

— *Liberté* (24 avril) : *A travers champs*, par P. P., chronique consacrée à la récente publication de MM. Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz, *le Parnasse breton contemporain*.

— *Moniteur Universel* (20 avril) : article très hostile, naturellement, de M. Emmanuel Cosquin sur les *Découvertes de M. Émile Burnouf*. On sait que M. Émile Burnouf a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 juillet 1888) une étude sur le *Bouddhisme en Orient* où il pense établir la filiation du christianisme en le faisant remonter à la religion de Bouddha.

— *Paris* (16 avril) : *Une passion héréditaire*, à propos d'Émile de Najac, par M. Gustave Isambert.

— *Parisien* (20 avril) : *les Décadents*, par M. Paul d'Argenay.

— *Parti national* (15 mai) : *Paris qui passe*, correspondance sur le comte Tolstoï, mort récemment, signée A. Wernoff.

— *Parti ouvrier* (23 avril) : *Emile Bergerat*, par M. Paul Buquet.

— *Public* (23 avril) : *Exotisme*, par M. Paul d'Armon, étude consacrée au romancier anglais F. Marion Crawford.

— *Temps* (14 avril) : *Charles Beaudelaire*, par M. Anatole France.

(24 avril) : *la Morale de La Fontaine*, par M. E. Legouvé.

ÉTRANGER

Allemagne. — La publication si utile que dirige le Dr O. Hartig sous le titre de *Centralblatt für Bibliothekwesen* (Leipzig, Otto Harrassowitz, éditeur) signale, dans son numéro de mai, la bibliographie « hautement intéressante et tout à fait curieuse » que M. F. Drujon a donnée dernièrement au *Livre* (*la Destruction volontaire des livres ou la Bibliolytie*) ; puis elle ajoute : « Nous profitons de cette occasion pour appeler une fois de plus l'attention sur cette revue. » Sans être un journal purement technique et exclusivement consacré aux bibliothèques, elle contient beaucoup de ce qui intéresse le bibliothécaire et encore plus de ce qui intéresse le bibliophile. En outre les spirituelles causeries d'Uzanne lui donnent du piquant et de l'éclat, dans sa *Biblographie moderne*, elle donne un aperçu très complet des publications nouvelles. L'exé-

cution matérielle est magnifique, et les gravures qui illustrent chaque numéro méritent tous les éloges. Cette revue représente donc bien exactement la bibliophilie française, pleine de goût, et aussi riche en science qu'en ressources ! »

— Nous appelons l'attention des lecteurs sur deux articles de la *Deutsche Rundschau* pour le mois de mai : une belle étude du pessimisme dans Shakespeare, *Hamlet; die Tragedie des Pessimismus,* par M. Fr. Paulsen, et des pages bien allemandes et, par cela même, bonnes à méditer par nous, sur Max Schneckenburger, l'auteur du chant fameux *Wacht am Rhein*, par M. W. Lang.

Angleterre. — *The Academy* (20 avril) publie une pièce de vers de Mr. J.-T. Chapman, intitulée *As we view it*, qui est aussi remarquable par la profondeur philosophique de la pensée que par l'harmonie du rythme et la force poétique de l'expression. Le même journal porte cette appréciation sur un de nos récents numéros : « Après une courte note, où le rédacteur en chef fait connaître les progrès de son projet favori d'une société internationale de bibliophiles, *le Livre* d'avril contient deux très intéressants articles. Pour le second, qui a pour sujet un épisode de la vie académique au XVIIe siècle, sous le titre : *Une Mystification sous Louis XIV*, le nom de l'auteur, M. Eugène Asse, est une suffisante garantie. Mais peut-être les lecteurs frivoles aimeront-ils encore mieux le premier, où M. Francis Rénier traite des caricatures de Wagner et de Berlioz, parce qu'il est illustré. Les « images », en effet, attirent bien des enfants qui ne le sont plus par les années. Et quelques-unes de ces « images » sont fort bonnes. Elles viennent de sources anglaises et allemandes aussi bien que de sources françaises, et sont empruntées directement aux ouvrages de M. Adolphe Jullien. Mais ces ouvrages, tout le monde ne les possède pas; certaines personnes peuvent ne les avoir jamais vus, et offrir ces reproductions dans un article est légitime et louable. »

Le même journal (27) donne, sous la signature Charles-J. Robinson, un remarquable compte rendu du nouveau volume de vers de M. Algernon Charles Swinburne. Citons aussi, pour tous nos amis bibliophiles, l'étude de Mr. Alfred-W. Pollard sur le *Philobiblon* de Richard de Bury, édité et traduit par Ernest-C. Thomas, et que nous avons déjà signalé.

— A remarquer particulièrement dans le *Bookworm* de mai un article sur Albert Dürer avec quelques illustrations bien choisies, et quelques pages sur un *bookworm* fameux : Robert-Samuel Turner.

— *The Fornightly Review* d'avril et de mai insère une étude sur Alfred de Musset due à M. Arsène Houssaye. Nous ne croyons pas que le charmant écrivain puisse se passer d'un traducteur pour se présenter aux lecteurs anglais; mais il a eu la chance d'être compris et rendu avec presque toute la grâce, la finesse et les nuances de sa pensée. Citons encore un essai sur la vie militaire (*Is a soldier's life worth living?*) par le général vicomte Wolseley, et une étude sur John Bright par Mr. Karl Blind.

— *The National Review* contient un essai de Mr. Philip Kent où, sous le titre de *Balzac's view of the artistic temperament*, l'auteur étudie les idées exposées par le grand écrivain français dans les articles donnés par lui à la *Silhouette* en mars et avril 1830. Mr. Philip Kent fait remarquer en passant combien les esprits réputés les plus originaux de l'Angleterre contemporaine, tels que Carlyle, Thackeray, lord Beaconsfield, Herbert Spencer et une quantité d'autres (*a host of others*) sont redevables à Balzac.

— Nous lisons dans *Notes and Queries* (20 avril) : « *Le Livre* d'avril contient l'annonce de la formation de la Société des Bibliophiles contemporains, limitée à 168 membres, tous nommés dès maintenant, ce qui laisse 140 candidats forcément désappointés. Une présidence d'honneur a été donnée au duc d'Aumale. Quelques caricatures admirables sur Richard Wagner et sur Hector Berlioz et un portrait de M. Adolphe Jullien accompagne l'article suivant. « Les Rencontres d'un Bibliophile » donne le curieux récit d'une inimitié entre l'évêque de Noyon et l'abbé de Caumartin, dont l'Académie française fut l'origine. La « Bibliographie moderne » rend compte d'un livre au moins publié en Angleterre et sur lequel la critique anglaise est restée muette.

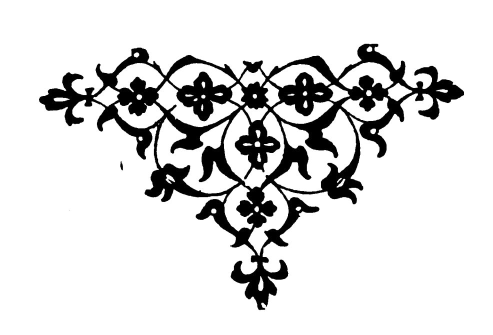
— *The Scotsman*, le grand journal quotidien d'Edimbourg, continue à publier périodiquement des chapitres de l'histoire de la librairie en Écosse, par l'auteur si compétent de *The Earlier History of English Bookselling*, Mr. W. Roberts.

— Dans le très intéressant Magasin Populaire (10 centimes, le numéro de 16 pages, gr. in-4°), intitulé *Wit and Wisdom*, nous remarquons plusieurs articles de notre ami Mr. W. Roberts, particulièrement celui qui a pour sujet : *Les livres et leurs Fabricants* (*Books and their Makers*). M. Roberts s'étonne, dans cet article, qu'un journal français de publicité, servi gratuitement à tous ceux qui en font la demande, ne veuille insérer de notices-réclames bibliographiques que contre paiement, et il ajoute que rien de pareil ne se produit en Angleterre. Cependant en Angleterre les annonces et réclames se paient comme ailleurs, et le journal en question, que Mr. W. Roberts ne nomme pas mais qu'il est aisé de reconnaître, ne peut considérer, comme il l'a expliqué maintes fois, les notices qu'on lui envoie à insérer que comme des annonces dont le paiement, fort légitime, lui permet de rester un journal *gratuit* de renseignements bibliographiques et littéraires.

Hollande. — *Internationales Archiv fur Etnographie*, la savante et luxueuse publication que dirige le conservateur du musée ethnographique de Leyde, M. J.-D.-E. Schmeltz (Leyde, P.-W.-M. Trap, éditeur), entre dans sa deuxième année et nous sommes heureux d'en constater le succès. Ce numéro contient, entre autres travaux, un important travail du Dr F. von Luschan, sur le Kharagueuz turc (*Das türkische Shattenspich*), avec des planches en couleurs très curieuses, et d'une admirable exécution. M. L. Serrurier y rend compte en français des travaux de la Société d'anthropologie de Paris, et M. E.-T. Hamy, du Congrès international d'anthropologie.

— Nous avons reçu une nouvelle livraison (7 et 8) de *Kunstkronick*, publié à Leyde, chez A.-W. Sijthoffs. Elle contient, outre le texte, un beau portrait du roi de Hollande, Guillaume III, et un paysage de M. Bilders van Bosse.

Italie. — La *Nueva Antologia*, qui se publie à Rome, a plusieurs articles qui méritent d'être cités, dans son numéro du 1er mai. En voici les titres: *Gli studi del Laocoonte*, par E. Brizio; *Socialismo antico*, par A. Salandra ; la troisième partie de l'étude sur la philosophie pessimiste en Allemagne, par G. Barzellotti (*Il Pessimismo filosofico in Germania e il problema morale dei nostri tempi*), etc.





FRANCE

— M. Armand Beaussire, ancien député de la Vendée, membre de l'Académie des sciences morales et politiques et du conseil supérieur de l'instruction publique, auteur de plusieurs ouvrages estimés, a succombé le 8 mai, à l'âge de soixante-cinq ans (avril).

— On nous annonce la mort de M. J.-B. Denis, proviseur honoraire du lycée Henri IV, inspecteur honoraire d'académie, âgé de soixante-dix-huit ans.

— M. Alfred Elwall, professeur d'anglais au lycée Henri IV et à l'École des mines, est mort en avril dernier, à l'âge de soixante-douze ans. Il laisse plusieurs ouvrages scolaires et particulièrement un excellent dictionnaire anglais-français (Delalain).

— Nous apprenons la mort (mai) de M. Charles Lory, doyen de la Faculté des sciences de Grenoble, correspondant de l'Institut, auteur d'une étude sur les terrains secondaires des Alpes, monument scientifique de premier ordre, de *Recherches sur la composition chimique et minéralogique des roches dans les Alpes de Dauphiné*, d'une description géologique du Dauphiné et d'une infinité de travaux dispersés dans les grands recueils scientifiques.

— **Alsace**. — Nous apprenons la mort de M. Brücker, conservateur des archives de Strasbourg, dont il a publié l'*Inventaire sommaire*. On lui doit aussi une *Histoire des archives de la ville de Strasbourg avant 1790*. Il mettait la dernière main à une collection des « Ordonnances du magistrat de Strasbourg, » lorsque la mort l'a surpris.



ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la mort du professeur A. Ritschil, de Gottingen, théologien distingué à qui l'on doit une histoire de piétisme. Il était âgé de soixante-seize ans.

— On annonce la mort, à Berlin, du conseiller intime Hermann Wagener, un des fondateurs de la *Gazette de la Croix* (avril).

— M. Ludwig Walesrade, écrivain humoristique et très populaire en Prusse, est mort récemment.

— **Angleterre**. — Miss E.-H.-D. Bagnold, poète lyrique, qui eut son heure de notoriété, et auteur d'un excellent petit traité sur l'orthographe : *Civil service orthography*, est morte à Rome, en mars dernier.

— Un voyageur et un naturaliste dintingué, M. Robert Damon, auteur de *A Handbook to the Geology of Weymouth and the Isle of Portland* (1860 et 1884), est mort le 4 mai à l'âge de soixante-quatorze ans.

— Le Dr Warren De La Rue, savant distingué qui fut longtemps à la tête de la maison d'édition Thomas, De La Rue et Cie, à Londres, y est mort le 19 avril, âgé de soixante-quatorze ans.

— On annonce la mort du colonel R. D. Osborn (19 avril), auteur de *Islam under the Arabs* et *Islam under the Khalifs of Baghdad*, et collaborateur actif de plusieurs journaux et revues.

— Le Révérend W. H. Simcox, né en 1843, théologien distingué et collaborateur de *The Expositor*, de *The English Historical Review* et de *The Academy*, est mort à *Harlaxton*, dans son bénéfice, le 4 mai.

— Mr. W. Spurrell, auteur et traducteur de plusieurs ouvrages gallois, et en même temps imprimeur et libraire, éditeur à Carmarthen, est mort le 22 avril, à l'âge de soixante-quinze ans.

— **Autriche**. — On annonce la mort à Vienne

(mai), à l'âge de soixante-dix-huit ans, d'une femme qui était devenue célèbre par son grand esprit, sa grande beauté et la passion qu'elle avait inspirée à un grand poète, Lenau. La baronne Sophie Lœwenthal a été immortalisée sous le nom de Sophie par le poète qui lui a dédié quelques-uns de ses chants les plus passionnés et les plus émouvants; elle avait écrit elle-même un roman intitulé : *Mésalliance.* Elle était fille du conseiller aulique de Kleyle, qui avait été très lié avec l'archiduc Charles, l'adversaire de Napoléon Ier, et à qui l'archiduc avait dicté son autobiographie. On pense que cette autobiographie, qui fait partie de la succession de la baronne Sophie Lœwenthal, va être publiée.

— **États-Unis.** — Le Dr F. A. P. Barnard, président du Columbia-College, poète, archéologue et orientaliste de grand talent et de science profonde, est mort le 27 avril, âgé de près de quatre-vingts ans.

— Un auteur de livre scolaires, justement estimé, qui, après avoir été professeur, s'était fait l'éditeur de ses propres ouvrages, M. L. H. Brown, est mort à Columbia, Montana, le 28 mars, à l'âge de quarante-sept ans.

— Le Dr Samuel W. Gross, auteur d'ouvrages estimés sur la médecine, est mort à Philadelphie, le 16 avril. Il était âgé de cinquante-deux ans.

— **Italie.** — On annonce la mort de M. Emilio Biraghi, directeur du *Corriere italiano,* économiste et critique d'art distingué.

— **Suède.** — Nous apprenons la mort (2 mai), de l'évêque de Strengnas, le Dr Adam Théodor Stromberg, très apprécié comme poète et très actif comme politicien. Il était né en 1820.

— **Russie.** — Michel Saltikoff qui, sous le pseudonyme de Tchedrine, a écrit un grand nombre d'ouvrages, vient de mourir à Saint-Pétersbourg à l'âge de soixante-deux ans (10 mai).

Il était extrêmement populaire en Russie dans toutes les classes de la société et laisse d'universels regrets.

— On annonce de Saint-Pétersbourg (mai), la mort du comte Tolstoï, ministre de l'intérieur.

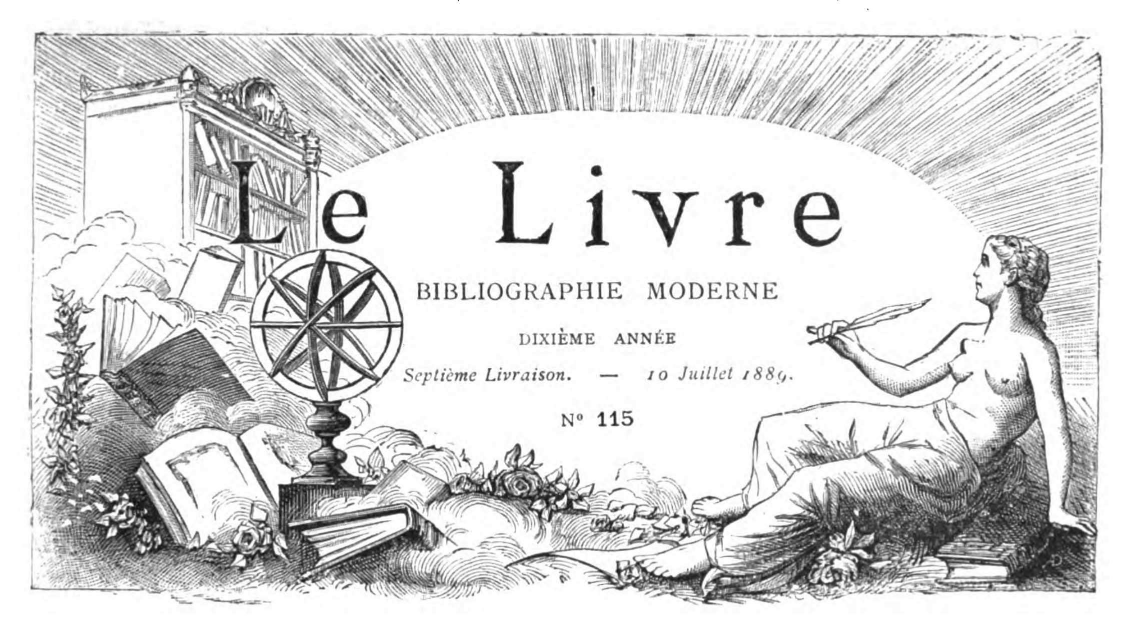
« En dehors de ses fonctions officielles, le comte de Tolstoï était président de l'Académie des sciences et de la section littéraire de cette Académie. Il a publié des travaux très importants sur l'histoire de Russie et sur l'histoire de l'enseignement depuis le règne de l'impératrice Catherine.

« Il est aussi l'auteur d'un ouvrage écrit en français, et rempli de documents d'un très grand intérêt C'est l'*Histoire du catholicisme en Russie,* en trois volumes in-8°.

« Il faut ajouter que le comte Tolstoï était un des partisans de l'alliance française dans les conseils de son souverain. »



L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

La Haute, par MANCHECOURT. Paris, Ernest Kolb, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a un délicieux fumet de littérature dans ces rapides croquis de la haute vie, enlevés de la pointe de la plume, par esquisses légères, mordantes, acidulées, adorablement méchantes et vraies, qu'un écrivain de talent qui prend pour masque le pseudonyme de Manchecourt intitule *la Haute*. *La Haute*, c'est à la fois flatteur et méprisant, corrompu et coquet; cela sent la jolie venaison, un peu avancée, mais fine à croquer du bout de la dent, à tâter des papilles de la langue, à savourer gentiment d'un palais émoussé, tant soit peu blasé; pourris, ceux dont il est question dans ce livre, oh! oui, pourris jusqu'aux moelles, mais aussi pourris de chic, de grand air, il faut bien se l'avouer, et difficiles, sinon impossibles, à égaler. Quelques lignes résument nettement cela dans la première étude de cette série qui pourrait s'appeler *les Quarts d'heure de la Haute*, quand Gaspard, le domestique du duc, après avoir dit de son maître : « ... *Pas fort, mais gentil*... termine : « *Et puis dame... une sacrée allure... ce petit rien que nous n'aurons jamais!...* » Il y a de la comédie de mœurs beaucoup plus que du pamphlet dans cet amusant volume, que l'on dévore rapidement, le sourire au coin des yeux, la lèvre toute chatouillée de plaisir, et il renferme plus de philosophie, plus d'implacable observation que bien des gros volumes; c'est comme un résumé complet de tout ce qui touche à l'existence de la noblesse moderne, noblesse finissante, faute de sang, faute de forces, faute de volonté; et l'auteur, en terminant son livre, trace un tableau assez amer et terriblement juste de ce que sera pour l'aristocratie l'ère prochaine. Il serait difficile de prendre un à un tous les chapitres, autant de tableaux étonnamment réussis; nous ne pouvons que signaler l'œuvre comme une des plus intéressantes, des plus joliment troussées des dernières productions. L'écrivain eût pu jeter aux orties son pseu-

donyme de combat, pour arborer fièrement le nom qui a brillé parmi nos plus francs succès littéraires de la jeunesse contemporaine.

Deux Sœurs, par André Theuriet. Paris, A. Lemerre; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

C'est dans un de ces admirables paysages de la Savoie, qu'il connaît si bien et qu'il sait peindre avec une passion raffinée d'amoureux de la nature, des montagnes, des lacs et des bois, qu'André Theuriet place et déroule les phases délicates de son roman *Deux Sœurs;* c'est à Annecy et aux environs qu'il abrite ce drame intime, dont les côtés noirs seraient odieux dans la claire lumière des grandes villes, mais qui semblent en partie adoucis, atténués, diminués par l'ombre fraîche des grands arbres. On se repose des vilenies de la nature humaine, en admirant les splendeurs du paysage, en buvant par tous les pores cette atmosphère pure, en respirant ces aromes de plantes et de fleurs. Cependant le drame est cruel; il n'est pas indifférent de voir l'amour prendre racine, presque en même temps, dans le cœur des *deux sœurs*, pour le même jeune homme, d'assister au coupable manège à l'aide duquel la cadette saura supplanter perfidement son aînée et briser à jamais sa vie, son bonheur, en lui enlevant celui qu'elle aime, en obligeant la pauvre Claudia à se dévouer, à épouser Prosper Baduel qu'elle n'aime pas. La trame au moyen de laquelle Françoise deviendra la femme de Maurice Tournyer est odieuse; elle nous semblerait plus laide encore, si les coquetteries du paysage ne détournaient à chaque moment nos yeux et n'attiraient invinciblement nos attentions. Le poète des bois et des champs, que cache le prosateur, sert ainsi à empêcher l'étude de cette triomphante lutte des sens et de la duplicité contre la droiture et l'amour honnête, de nous paraître trop âpre et trop pénible; on reste sous le charme en dépit de Françoise, et cette trompeuse elle-même n'est pas sans un certain attrait malsain auquel on résiste difficilement.

Une Comédienne, par Henry Bauer. Paris, G. Charpentier et Cie; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

A coups de cognée, à larges volées de hache pesante, avec de grands ahan de bûcheron robuste, Henry Bauer s'est peu à peu tracé sa route à travers le journalisme parisien; on le connaît par ses gros efforts d'Hercule dans la tâche qu'il accomplit, par le ton violent de ses articles, par leur forte senteur de poudre et de salpêtre, autant que par son ardente conviction. De grandes qualités de sincérité, d'heureuses audaces d'expressions, une franchise de plume poussée jusqu'à l'extrême brutalité; ont fini par faire connaître, apprécier et aimer ce travailleur vaillant. S'il dépasse souvent le but, c'est par l'excès même de ses qualités, mais on ne saurait trop lui reprocher une violence qui est dans son tempérament et qui le sert souvent avec un rare bonheur.

Toutes ses qualités, mais aussi tous ses défauts, il vient de les transporter dans une longue étude sur la vie de théâtre, de les employer à écrire un roman qui s'appelle *une Comédienne.* L'écrivain connaît de longue date son sujet, il s'est pénétré des passions de ses héros et les fait mouvoir avec habileté à travers les dédales de son action. Çà et là des croquis de choses et d'êtres se détachent en silhouettes réussies; le début avec la physionomie mouvante des élèves du Conservatoire attendant le professeur a une amusante allure parisienne; on entre immédiatement dans la peau des personnages et le livre vous empoigne. Nous laisserons au lecteur le plaisir de suivre Lucy Rocher dans ses amours et de faire connaissance avec le fameux auteur dramatique Paul Jourdan. Qu'il nous suffise de dire que l'auteur a mis dans ce livre toutes ses ardeurs, toutes ses franchises, toutes ses haines contre les préjugés, toutes ses admirations; qu'il n'a jamais hésité devant une brutalité, fût-elle énorme; qu'il secoue autour de lui de la passion, de la colère, et que son livre a une grosse vie hurlante, bien absolument propre au journaliste fougueux et passionné que nous connaissons: c'est plus qu'il n'en faut pour assurer le succès d'*une Comédienne.*

Fort comme la Mort, par Guy de Maupassant, Paris, Paul Ollendorff; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la cendre grise, fine, légère, sorte de duvet de feu, poussière presque impalpable soufflée des entrailles de la terre par l'éruption du Vésuve, des êtres humains, Pompéiennes sveltes et élégantes, Pompéiens vigoureux, ont été ensevelis tout vifs, comme moulés vivants pour l'éternité; et, aujourd'hui, près de deux mille ans plus tard, c'est avec un étrange serrement au cœur, avec une émotion réelle que nous revoyons, au musée de Pompéi, ces formes d'hommes, de femmes, qui ont vécu, qui ont aimé et qui sont à jamais immobilisées dans la pose surprise de la dernière heure, le souffle de vie au bord des lèvres.

Cette sensation douloureuse et d'une volupté aiguë, nous l'éprouvons en lisant l'œuvre remarquable que Guy de Maupassant intitule *Fort comme la Mort*.

Dans la cendre grise, fine, légère de la mélancolie la plus intense, il a moulé les ineffaçables contours de ses personnages, les figures inoubliables d'Anne de Guilleroy et d'Olivier Bertin; l'impression qui s'en dégage est telle que les larmes vous cuisent sous les paupières, qu'on se sent mordu au plus profond du cœur et qu'on est invinciblement bouleversé d'angoisse, en présence de ces êtres qui vivent, qui aiment, qui souffrent, et que le maître écrivain a surpris, immobilisés dans la sincérité de leur passion, de leurs tortures d'amour.

Ce qu'il a peint, c'est l'amour tout-puissant, l'amour de deux êtres qui s'adorent, qui vieillissent en s'adorant toujours, mais qui sentent tout à coup l'âge les attaquer, menacer leur bonheur, tuer lentement leur beauté, leur force, leur fraîcheur; puis c'est, chez l'homme, le déplacement insensible de son amour, se transposant, sans qu'il s'en rende bien compte, de la femme à la jeune fille, à l'enfant, portrait vivant de sa mère.

L'œuvre de Maupassant est une étude psychologique d'une incontestable et rare puissance, car elle s'impose, dès le début, au lecteur, non pas en l'accaparant violemment par un coup de force, mais en s'emparant insidieusement de lui par le charme exquis des nuances, par un art délicat et fin, qui séduit, attire, retient et jette, toujours plus ardent, toujours plus captivé à la séduction devinée, à l'attrait désiré des pages suivantes, comme à la poursuite d'un gibier convoité follement. Tout contribue à cet envoûtement inconscient, depuis l'atmosphère spéciale dans laquelle se meuvent les silhouttes distinguées et vivaces du roman, jusqu'à ces jolies créatures, la mère et la fille, dont la seule vision à travers les feuillets du volume grise ainsi qu'une subtile et pénétrante odeur. En une gradation naturelle, si vraie qu'on ne la voit pas se produire, il sème l'amour dans le cœur de ses héros, comme une graine productive en une terre fécondante. La semence germe, pousse, se développe, envahit peu à peu tout le volume, tous les personnages, et gagne, enlaçante, jusqu'à celui que l'ardente et limpide analyse prend dans l'engrenage de cette lecture plus savoureuse que le fruit le plus délicieux ou que la plus enivrante boisson.

Une étude aussi fouillée, aussi consciencieuse, demanderait à être interprétée presque page par page, soulignée en toutes ses parties; mais il est préférable de ne pas déflorer une pareille œuvre et de laisser au lecteur sa jouissance complète, ininterrompue du commencement à la fin.

Sans grosses secousses, sans violences, sans descriptions pour ainsi dire, le roman atteint le maximum de l'émotion possible, par le groupement des mille détails de la vie, admirablement présentés en une langue souple, claire, une langue de chair, caressante, douce, provocatrice des frissons les plus exquis. La fin tragique, presque sous-entendue à force de simplicité, produit un effet terrible, qui, longtemps encore après le glas du dernier mot, reste dans l'esprit avec la persistance des grandes œuvres et des grands événements.

Le roman de Guy de Maupassant est une des plus extraordinaires observations psychologistes que l'on rencontre dans la littérature moderne.

G. T.

Le Songe de l'amour, par PAUL MEURICE. Paris, Calmann Lévy; 1889. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

Dans le roman de M. Paul Meurice, *le Songe de l'amour*, puisque songe il y a, est peut-être un heureux songe, mais il a un bien terrible réveil. Engagés dans une aventure sans issue, son héros et son héroïne se donnent la mort, espérant, sans doute, que, dans un autre monde, l'une purifiée et l'autre toujours amoureux, ils pourront éternellement confondre leur âme dans une passion dont l'amant n'aura plus à rougir et qui laissera l'amante sans remords. Cette conclusion du récit de M. Paul Meurice est bien sombre, et rien ne l'annonçait moins que le début. L'on n'en saurait lire un plus vif, plus spirituel, plus charmant. Une jeune actrice de la Comédie-Française, Élisa Fargeau, qui, dans les rôles d'ingénue, fait tourner toutes les têtes, est venue chez un critique célèbre, Georges Giroux, qui a bien été pour quelque chose dans ses succès, et qu'elle appelle familièrement et gentiment « parrain ». Elle veut lui demander conseil sur un point fort délicat. Elle a rompu avec le jeune vicomte de Luçon, et voudrait bien ne rien garder des présents qu'elle a reçus de lui, et qui blessent sa délicatesse. En somme, cette Élisa Fargeau est une charmante figure, une âme tendre et élevée. Pourquoi faut-il qu'elle ait failli avec Hector Rochebrune, un journaliste auquel elle s'est donnée par reconnaissance, et ensuite à ce vicomte de Luçon, qui n'a pas su se faire aimer? Sans cela quelle jolie idylle nous aurions avec ses nouvelles amours avec Valentin Monnier, un aimable garçon, plein de cœur, qu'elle a ren-

contré chez Georges Giroux, lors de cette visite de cas de conscience dont nous avons parlé, et vers lequel elle s'est sentie tout d'abord entraînée! Et comme cette idylle pourrait avoir une aimable fin! Mais alors du roman de M. Paul Meurice nous n'aurions que les deux premières parties, et la troisième, si saisissante, si dramatique, n'aurait plus de raison d'être. Et nous le regretterions. Valentin Monnier, fils d'un honnête recteur de l'université de Rennes, s'est fait de l'amour un idéal trop élevé pour ne pas être cruellement frappé lorsqu'il découvre que celle qu'il aime si profondément, si pieusement, est la comédienne célèbre dont la liaison avec le vicomte de Luçon a fait du bruit.

La pauvre Élisa Fargeau lui a, en effet, caché, non par calcul, mais par amour, ce passé qu'elle voudrait effacer de sa vie. Plus près de la vérité, l'auteur n'a pas voulu refaire une nouvelle dame aux camélias, ou une autre Marion de Lorme, à laquelle

Son amour *a* refait une virginité.

Le roman de M. Paul Meurice est tout autre chose que cette thèse de la réhabilitation par l'amour. Plus, au contraire, Élisa Fargeau a d'amour pour Valentin, plus cet amour en elle est profond, plus il s'est épuré, et plus aussi elle regrette son passé, plus elle le sent irréparable. De son côté, Valentin aime Élisa, la pauvre Babiole, comme elle s'est fait appeler par lui dans sa nouvelle existence d'amour, plus il la voudrait entourée de respect, plus aussi il est blessé, meurtri par la réalité, plus désespéré de ne pouvoir donner à son amie dans sa famille la position que seul il comprend pour elle et que seule il accepterait. C'est dans la mort que tous les deux se réfugient. Tel est le funèbre réveil de ce songe d'amour que tous les deux avaient fait. Si la sensibilité du lecteur peut en souffrir, il faut reconnaître que cette fatalité d'une situation première donne à l'œuvre de M. Paul Meurice un caractère et une puissance dramatiques tout particuliers. Otez cette fin, et nous aurions une seconde épreuve affaiblie d'un roman de Murger. En résumé, *le Songe de l'amour* de M. Paul Meurice est une œuvre littéraire tout à fait remarquable. Nous ne savons rien de plus souriant, de plus jeune, de plus spirituel que la première partie, *Aspirations*. La figure de Gaston Giroux est dessinée avec un relief extraordinaire. Elle est absolument vivante, et il ne serait peut-être pas difficile de mettre un nom connu sous ce pseudonyme littéraire.

E. A.

Bourse plate, roman par JOSEPH MAIRE. Un vol. in-18. Paris, 1889; librairie H.-Ch. Lavauzelle.

Descendant d'un peintre italien anobli par François Ier, et que le roi avait appelé en France en même temps que les artistes du groupe de Léonard de Vinci, du Primatice et de Benvenuto Cellini, Roger Sforza de Morès, débutant dans la magistrature coloniale, à peine convalescent d'une de ces maladies redoutables dont le climat de l'Inde se montre si prodigue envers les Européens, est à Pondichéry, lorsqu'il apprend tardivement, en 1871, les deuils de la patrie.

« Désespéré jusqu'au fond de l'âme, il aurait voulu apporter à son pauvre pays son effort, son sang, sa vie; sinon chasser cette ignoble vermine allemande, toujours dévorante, jamais repue, qui avait pour elle l'immense supériorité du nombre, au moins en détruire sa petite part! Il ne pouvait pas! Ni santé, ni argent! Si seulement il avait eu l'argent, les deux mille francs du passage, il aurait peut-être obtenu un congé; et, une fois là-bas, il aurait retrouvé assez de force pour brûler quelques cartouches utiles! Il sentit cruellement que, dans notre vie moderne, la bourse plate fait souvent l'homme inutile. » (P. 223.)

Quelques années après, Roger se trouvant dans une condition et dans un état d'humeur beaucoup moins tragiques, puisque, très amoureux, il est lui-même très aimé, l'auteur de *Bourse plate* nous dit encore (p. 340) :

« S'il suffisait de désirer! Si tout finissait là! Hélas! tout commence!

« Dès qu'on veut passer du ciel à la terre, de l'idéal au matériel, du rêve à la chair, notre civilisation compliquée creuse des fossés, dresse des chevaux de frise, prépare des pièges à loup et tend toute grande la toile traîtresse des préjugés et des codes. Avec quelque argent intelligemment employé, les dangers s'évitent, les chocs s'amortissent, les portes ferment bien, les boudoirs sont muets, les voitures discrètes et rapides, les domestiques dévoués, il n'y a plus de filles trop mineures, ou trop brutalement caressées, plus de parents trop enclins au chantage, le monde entier n'est qu'un grand jardin d'Armide, l'amour n'a que des complaisants et des complices. Sans argent, la gamme change. Il faut s'en reposer sur la protection, hélas! bien occupée, du bon Dieu, partager avec les oiseaux l'insuffisant abri de la voûte céleste, compter avec

la police hostile, la peur du scandale, de la dénonciation anonyme, avec les petites rouleuses qui pleurent leur virginité écornée par un lâche abus de la force, avec les parents qui veulent toujours être indemnisés comme la première fois.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, tout n'est pas rose pour les pauvres dans la carrière de l'inconduite! »

Ayant donné ces deux exemples, inégalement douloureux, des difficultés où, « faulte d'argent », comme dit Panurge, se heurte le principal personnage du dernier roman de M. Joseph Maire, je n'insisterai pas davantage sur cet aspect particulier de l'œuvre. Ce n'est pas que les situations difficiles où la pauvreté place Roger de Morès en soient absentes ni qu'elles manquent d'intérêt. N'y eût-il que les scènes poignantes de l'enfance, s'écoulant entre une horrible marâtre et un père « aussi peu père que possible » ; celles de l'adolescence parmi l'abominable promiscuité de l'internat dans les collèges; celles encore de la jeunesse dans la subalternité des emplois misérables que peut offrir une petite ville de province : cela seul suffirait à justifier le titre et le succès de *Bourse plate*. Le romancier a multiplié en ces premiers chapitres les tableaux d'une réalité cruelle et les traits d'une vengeresse ironie.

L'ironie est d'ailleurs l'arme familière et préférée de M. Joseph Maire, qui la manie avec une puissance peú commune ; nous avons eu déjà l'occasion de signaler cette faculté, développée à un degré rare dans *Madame la Préfète*, le très remarquable roman qu'il publiait l'an dernier, ainsi que dans un précédent recueil de nouvelles. Néanmoins, à raison de la platitude des milieux où se passent les jeunes années de Roger de Morès, et malgré le talent de l'écrivain, à cause même de ce talent, de l'exactitude des peintures, de la bassesse et de la vulgarité voulues des personnages de second plan, nous respirons plus à l'aise, en ce roman, à partir du jour où la vie de Roger de Morès s'éclaire et s'anime ou se dramatise aux gaietés, à l'esprit, aux bonnes camaraderies du quartier latin, aux illusions du début dans les lettres et, plus tard, aux mortelles magnificences de la nature dans l'Inde, au curieux et pittoresque cosmopolitisme d'Alger, et finalement à la joie de reprendre pied sur le sol natal, sur la bonne terre de France, « si doucement maternelle, si pleine pour ses enfants de l'amour qu'ils lui portent : le ciel clément, le soleil caressant, la sécurité universelle, la nourriture exquise, les femmes roses et blondes, le travail facile »...

L'aplatissement de sa bourse engendre-t-il toutes les fatalités qui pèsent sur l'existence de Roger? Nous n'oserions l'affirmer. Il en est une surtout qui semble le poursuivre, obstinément attachée à toute femme qu'il aime. Et il a beaucoup aimé, le jeune juge; car, ainsi que lui-même il le dit, un jour, répondant à l'admonestation de son chef hiérarchique : Si le magistrat est « tenu à la décence », il ne fait pourtant pas « vœu tacite de chasteté ». Eh bien, l'auteur ne précise pas la pensée qu'il suggère, mais, des faits mêmes, on est amené à conclure que l'amour de Roger, dès qu'il dépasse le niveau du caprice, équivaut à la condamnation à mort d'une femme. M. J. Maire prétendrait-il nous donner discrètement à entendre que tous ces hommes de robe rouge ou noire, qui disposent de la vie humaine à leur gré, trouvent dans quelque fatalité analogue et mystérieuse, — si ce n'est celle-là même, une application du mot de Jésus à ceux qui « frappent par l'épée », fût-ce l'épée de la loi. Toujours est-il que, tour à tour, l'adorable petite bayadère, l'enfant prêtresse de Siva, infidèle à son dieu, meurt, dans les bras de son amant, d'un baiser de l'énorme serpent sacré, exécuteur des hautes œuvres de l'idole aux trois yeux. C'est ensuite la jeune Indienne, de caste supérieure et riche accostée dans un bal, admirablement belle, incomparablement triste, vierge non suspecte, et qui se livre, sans combat, ardemment, dès qu'elle se découvre sur le front la tache rose, sinistre indice de l'invasion de la lèpre redoutée, dès longtemps acclimatée dans sa famille. Enfin, voici la pauvre gitana, si drôlement mariée dans la montagne espagnole par un curé carliste, la farouche Santa-Maria; elle rencontre, quelques années plus tard, en France, son mari d'un jour, le juge d'instruction Roger de Morès. Et celui-ci, après quelques mois de bonheur clandestin, est appelé à assister à l'autopsie de la chère créature retrouvée et d'une ravissante fillette, sa propre fille, à lui; un arrêté d'expulsion, rendu par le procureur général Séverin de La Pacaudière, a conduit les deux enfants au torrent d'où le bon Pandore a retiré, mais trop tard, « la pauvre gitana amoureuse et proscrite, toute ruisselante d'eau, ses longs cheveux noirs épars, son visage livide contracté par une expression de farouche énergie, ses bras noués autour du petit corps de la fillette blonde qui semble dormir son habituel sommeil d'enfant et tient dans une de ses menottes un bijou d'or du pays basque en forme de Saint-Esprit, cadeau de son parrain ».

En cherchant, peut-être relèverait-on d'autres cas de cette fatalité singulière où se dénouent les

amours du jeune magistrat. Ne reçoit-il pas, dès l'École de droit, un billet sans orthographe, daté d'un hôpital où il est appelé pour revoir, sur le lit de la charité publique, une infidèle qu'il avait adorée, un an auparavant, et pour laquelle il avait donné un coup d'épée à son meilleur ami? Mais je ne me suis déjà que trop longtemps arrêté à ce tour particulier de la destinée de Roger.

Il est vrai que le romancier en a tiré des effets d'émotion intense d'autant plus pénétrants qu'il n'y insiste point, ne pèse pas sur le trait. Jamais, au contraire, sa langue n'est plus sobre, le récit plus bref que dans les situations tragiques. Telle est la scène où la bayadère meurt sous le baiser monstrueux du *cobra-capella*. Cette scène communique l'effroi sans phrases ; il n'y a pas un mot de trop, pas un mot d'auteur. Cela est vraiment beau, grand, et d'un art tellement achevé, que malgré notre scepticisme, — et celui de M. Joseph Maire sans doute, — à l'égard des divinités indoues, le récit inspire une terreur religieuse et laisse le lecteur sous une impression de doute mystique. Si bien que lorsque Gourousami, le brave entremetteur, s'écrie : « Siva s'est vengé! » l'on n'est pas très éloigné de le croire et de penser : « Après tout, peut-être! Et pourquoi pas? »

C'est qu'on a été amené à cet état d'esprit peu à peu, par la savante gradation des effets, par la grandeur solennelle et fatale du milieu. Toute cette peinture de l'Inde est superbe, d'ailleurs. M. J. Maire n'est pourtant pas un illusionniste ; ne voulant ni tromper ni se tromper, il ne dissimule rien ; sa fidélité au vrai, cependant, n'est point du naturalisme. Ses tableaux ne sentent point la description : sans effort, sans fatigue, d'un mot décisif, — le mot qui peint, — il communique la sensation des choses vues, montre leur double aspect, leur séduction et leur envers. Il en est de même dans la peinture des caractères. Il les marque d'un trait mordant : un nom, un tic, une habitude, lui suffiront pour dessiner un personnage au vif. Par exemple, esquissant d'un croquis rapide le personnel du tribunal de Saint-Clément-sur-Mer, il trace au passage la physionomie de deux juges, Minot et Minard, et termine un amusant parallèle à la façon de Plutarque de ces deux fantoches par ce détail : « Minot occupait ses loisirs à massacrer le gibier des environs, Minard occupait les siens à jouer du violoncelle. Le fusil du premier portait plus juste que l'archet du second. »

Ce n'est pas le moindre charme du talent de M. Joseph Maire que cette façon originale de dire les choses, de leur donner une saveur humoristique, de les relever par l'originalité de l'image toujours imprévue, toujours juste néanmoins, et, à défaut de nouveauté, rajeunie par le tour spirituel et inattendu de la phrase.

Outre tant de qualités vraiment éminentes de conteur et d'écrivain, il en est une autre qui achève de placer M. Jules Maire au rang le plus élevé parmi les romanciers nouveaux. Je l'ai montré ironique, satirique, et déjà *Madame la Préfète* nous avait révélé en son talent un penchant volontiers pessimiste, au moins en apparence. Mais qu'on ne s'y trompe pas : cette misanthropie n'est chez M. Maire qu'un voile sous lequel, par une sorte de pudeur particulière, il dérobe une âme et un cœur d'une exquise tendresse. Aux coups de fouet dont il cingle la bêtise puissante, l'argent brutal et dur, la médiocrité parvenue, l'hypocrisie triomphante, on devine son amour profond pour les faibles, les humbles, les opprimés, les victimes, même celles de leurs propres fautes, voire de leurs crimes ; à plus forte raison ses révoltes contre l'ordonnance des choses qui permet l'iniquité du malheur et de la souffrance sur la terre ; mais, je ne saurais trop le dire, sans un mot déclamatoire, car il n'y a pas d'esprit plus sincère, plus simple, plus clair, plus français.

Le seul reproche que nous soyons tenté d'adresser à M. Joseph Maire, c'est d'avoir, avec une prodigalité de millionnaire de l'imagination, jeté dans *Bourse plate* la matière première de dix romans.

E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le dernier maître, par Charles de Bordeu. Paris, Librairie moderne. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Main froide, par F. du Boisgobey. Paris, E. Kolb. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Toute la Vie, par Pierre Bertrand. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Quand même! par Jules Mary. Paris, E. Kolb. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Danse Macabre. — Roman parisien, par A. Lenoir. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La nouvelle Phèdre. — Drame, par Alexandre Weill. Paris, Sauvaître. In-18. — Prix : 3 francs.

Maman, par Auguste Villiers. Paris, Librairie mondaine. In-18. — Prix : 1 franc.

Pour la Gloire. — Traduction de Salvator Farina. Librairie Hachette. — Prix : 1 franc.

Grand Terroir, par Paul Dys. Paris, Perrin et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

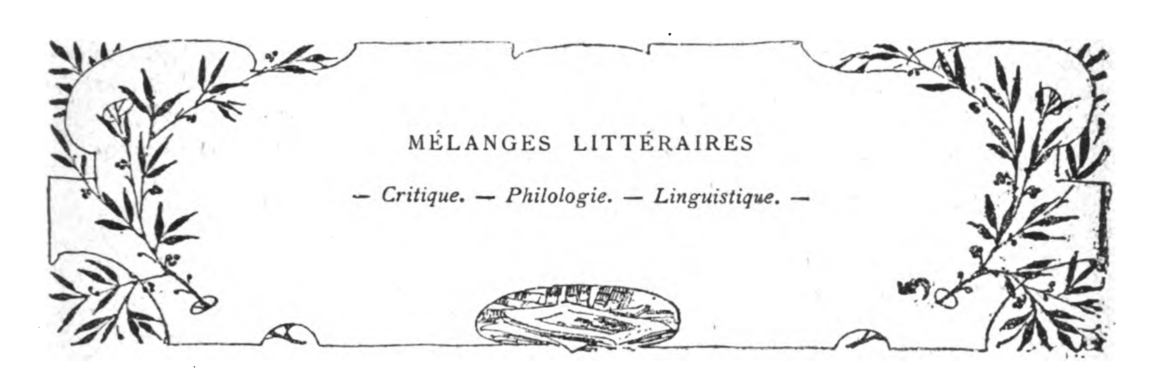
Demoiselle Micia, par Marie Lovadowska. Librairie Hachette. — Prix : 3 fr. 50.

Le Tremplin, par Philippe Desplar. Paris, Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Étudiante, par Salvator Quevedo. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

L'Orient. — Journal d'un peintre, par G. Rodier. Un vol. In-18. V. Havard. — Prix : 3 fr. 50.

Fille de Roi, par Mme Stanislas Meunier. Paris, Charpentier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

François Mignet, par Édouard Petit. Paris, Perrin. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50, avec portrait.

Le 24 mars 1884 mourait M. Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques. Pendant quarante-sept ans, il avait occupé ces fonctions avec un éclat qui avait singulièrement relevé celui de cette académie dont il faisait partie depuis sa fondation en 1832. Par la grande place qu'il a occupée dans les lettres françaises, par d'illustres amitiés auxquelles cependant il prêtait comme une gloire nouvelle, M. Mignet méritait une de ces biographies approfondies ainsi qu'en écrivent les Anglais sur leurs grands hommes. C'est cette œuvre louable que vient d'accomplir avec talent M. Édouard Petit, professeur au lycée Janson de Sailly. L'auteur procède par vues d'ensemble; plutôt qu'il ne s'astreint à l'ordre chronologique; mais la figure de M. Mignet y gagne plus qu'elle n'y perd. Les différents aspects de l'homme et de l'écrivain y sont mieux mis en lumière. C'est ainsi que nous est présenté tour à tour le polémiste des années de début, celles où Mignet écrit au *Courrier français*, puis au *National;* l'académicien qui, à trente-six ans, entre à l'Académie des sciences morales et politiques, et à quarante, à l'Académie française; le conseiller d'État en service extraordinaire (1830), l'ambassadeur en Espagne (1833), le directeur des Archives du ministère des affaires étrangères qu'il quitta en 1848, l'homme du monde, et enfin l'historien et l'écrivain. Peut-être souhaiterait-on un peu plus d'abandon dans la manière de M. Édouard Petit, peut-être un peu moins de gravité académique. mais c'est là une bien légère réserve que nous faisons dans l'éloge de ce livre bien ordonné, sagement pensé, fermement écrit.

M. Mignet revit tout entier dans ce livre, et il nous a semblé vraiment, à nous qui l'avons connu, goûter quelques heures encore l'inappréciable commerce de cet homme qui ne fut pas seulement un profond érudit, un grand écrivain, mais un causeur charmant, une âme tendre et délicate.

La première fois que nous le vîmes, ce fut à l'occasion d'une *Vie de M. Thiers* que nous nous préparions à publier dans la *Biographie générale.* Il habitait alors rue Notre-Dame-de-Lorette, au coin de la rue La Ferrière, en face de l'hôtel de son ami, place Saint-Georges. Plus tard, il alla demeurer rue d'Aumale. L'appartement, au troisième ou même au quatrième, était simple, mais confortable et tenu avec un ordre presque méticuleux. J'aurais souhaité peut-être qu'il me fournît sur la naissance de son ami quelques particularités plus précises que l'on n'en savait; mais sur ce point il se montra fort réservé, et on le comprend sans peine. Depuis, je le revis plusieurs fois, et d'une façon tout à fait suivie pendant le siège de Paris. Un de mes excellents amis, Léo Joubert, mon collaborateur au *Moniteur universel*, avait suivi ce journal à Tours, puis à Bordeaux, tandis que j'étais resté à la rédaction de Paris. Il m'avait prié de le suppléer dans le travail dont il était chargé pour la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie française.* C'est ainsi qu'une fois par semaine j'assistais à la séance de la commission du Dictionnaire.

Rien de plus intéressant que ces séances, où l'on s'occupait moins du Dictionnaire que des terribles événements au milieu desquels on vivait alors, si cela peut s'appeler vivre. Autour de M. Patin, qui présidait en sa qualité de secrétaire perpétuel, se réunissaient M. Mignet, M. Jules Sandeau, parfois M. Vitet. Quel noble patrio-

tisme échauffait ces vieillards! Je me souviens encore de la flamme qui brilla dans le regard de M. Mignet lorsqu'il nous parla de ce premier projet du traité de 1814, où la Prusse voulait déjà nous enlever l'Alsace-Lorraine. Il avait vu aux Archives la carte où le Prussien avait tracé de son doigt brutal la ligne qui retranchait ce territoire de la France, et son indignation perçait, plus vive peut-être encore qu'au premier jour, dans sa voix, dans l'expression de son visage. Le pauvre Jules Sandeau, qui, n'ayant pas fait de provisions en vue d'un aussi long siège, ne mangeait pas toujours à sa faim, et était obligé de se contenter de l'horrible pain obsidional où la farine de froment n'entrait certainement pour rien, supportait tout cela avec une douceur charmante où se jouait parfois une fine raillerie. Parfois aux préoccupations de l'heure présente se mêlaient, à propos du Dictionnaire, des souvenirs classiques qui empruntaient aux circonstances une puissance singulière. C'est ainsi que M. Mignet et M. Patin, venant mutuellement en aide à leur mémoire, reconstituèrent un jour vers à vers l'admirable épitaphe du grand Arnauld par Boileau.

Ce passé renaissait, en quelque sorte, sous nos yeux, en lisant le livre de M. Édouard Petit, et nous n'avons pu nous empêcher de venir témoigner à notre tour de la hauteur d'âme, de caractère, qu'il y avait dans M. Mignet, à côté du charme que possédait le causeur et l'homme du monde.

E. A.

Études sur le XIX[e] siècle. *Giacomo Leopardi, les Préraphaélites anglais, Richard Wagner et l'Esthétique allemande, Victor Hugo, Garibaldi, les Véristes italiens, M. E. de Amicis, la Jeunesse de Cavour*, par Édouard Rod. Un vol. in-18. Paris, 1888; librairie Perrin. *La Poésie de Leopardi*, en vers français, avec une *Introduction*, par Aug. Lacaussade. Un vol. in-18. Paris, 1889; A. Lemerre.

De l'un des écrivains dont il parle en ces *Études sur le* XIX[e] *siècle*, M. Édouard Rod nous dit qu'il est incessamment en quête des sujets et des êtres d'exception. Éloge ou critique, la même préoccupation est sensible chez l'auteur du volume dont le titre précède ces lignes, et à nos yeux c'est un éloge. Le choix des écoles artistiques, des groupes littéraires, des poètes et des hommes politiques qui forment tour à tour l'objet d'une étude spéciale en ce livre, témoigne chez M. Édouard Rod du souci scrupuleux de ne pas arrêter ses lecteurs aux banalités du chemin. On remarquera, en outre, que, à part Victor Hugo, toutes les individualités dont il entretient le lecteur français sont étrangères à la France, et ont pour lui, par conséquent, l'attrait de l'inconnu, ou du peu et mal connu, doublé par l'attrait de la curiosité qu'inspire leur originalité propre. Deux des chapitres les plus intéressants à ce double point de vue sont ceux qu'il consacre aux *Véristes* italiens et aux *Préraphaélites* anglais. Nous ne chercherons pas plus que ne le fait M. Rod lui-même le trait commun qui rattache l'esthétique des premiers, — ils sont romanciers, — à celle des seconds, qui sont peintres. Il y a une autre différence encore entre les deux groupes : c'est que le mouvement italien a été strictement individuel et sans action sur le grand courant littéraire de l'Italie, alors que les peintres anglais, Holman Hunt, Millais et Rossetti, ont exercé une influence considérable sur toute l'école et sur le goût du public en Angleterre. M. Rod se trompe lorsqu'il croit de bonne foi être à peu près le premier à entretenir le lecteur français du mouvement préraphaélite. Il trouvera dans le journal *l'Art* une étude sur M. Ford Maloz Brown, le maître dans l'atelier de qui se forma Gabriel-Dante Rossetti. Dans l'histoire de l'*École anglaise*, de la Collection Quantin, la confrérie préraphaélite a été l'objet aussi d'une étude attentive; et ces divers travaux datent déjà de huit ou dix ans. Nous ne prétendons pas dire qu'ils aient épuisé le sujet, tant s'en faut, et sur ce chapitre, comme sur les autres, M. Édouard Rod apporte toute la curiosité et l'originalité d'un esprit libre, fécond en aperçus nouveaux, ingénieux ou profonds tour à tour et toujours personnels.

Aux admirateurs de Leopardi, nous devons signaler, à côté du portrait du poète pessimiste italien par M. Rod, l'œuvre capitale que M. A. Lacaussade, poète lui-même, un des plus purs et des plus pénétrants, vient de consacrer à la même mémoire. L'auteur inspiré des *Poèmes et Paysages* n'appartient pas à la jeune école de poésie qui s'interdit et condamne toute traduction en vers français des poètes étrangers comme une tâche irréalisable. Nous ne prendrons point parti dans le débat au fond. Mais, à ne juger la question que sur l'effort de M. Lacaussade, il nous paraît difficile qu'une traduction en prose, fût-elle hachée de tirets vers à vers, rende la passion profonde de la poésie de Leopardi avec l'éloquente approximation des vers de M. Lacaussade. La vérité, c'est que les poètes sont intraduisibles et qu'il faut les lire dans leur langue.

Autour du monde. *Voyage d'un petit Algérien*, par Mme E. Dupuis. Un vol. in-12, cartonné. Ch. Delagrave, éditeur. Paris, 1889.

C'est le récit instructif du voyage supposé d'un petit Algérien à travers les pays transocéaniens. Mme E. Dupuis a rassemblé sous une forme intéressante et variée une foule de notions non seulement géographiques et historiques, mais aussi morales et scientifiques, et des conseils fort sages pour la vie pratique. Son ouvrage, destiné aux écoles primaires, comme livre de lecture courante, est orné de plus de deux cents vignettes, — quelques-unes assez troubles et trop noires, mais pour la plupart assez parlantes. Mme E. Dupuis possède le talent si rare d'écrire pour les enfants, en un style simple sans niaiserie, clair sans banalité, substantiel sans pédanterie. Pz.

Shakespeare, par James Darmesteter. Un vol. in-8°, illustré, de la *Collection des classiques populaires.* Paris, 1889. H. Lecène et H. Oudin. — Prix : 1 fr. 50.

Cette *Collection des classiques populaires* est une des entreprises de librairie les plus méritoires par l'idée qui a présidé à sa fondation, et les plus dignes d'éloges pour la façon dont cette idée est réalisée. Je n'ai pas reçu les confidences des éditeurs ; mais le principe qui les a guidés en cette tentative généreuse se dégage des faits. Publier à très bas prix — 1 fr. 50 — une suite de volumes, de format in-octavo, parfaitement imprimés sur de beau et fort papier, contenant, en moyenne, de dix à douze gravures point du tout banales, très intelligemment choisies, au contraire, comme pour l'*Homère*, dans l'œuvre de l'Anglais Flaxman, l'illustrateur par excellence des poèmes homériques, ou curieusement, comme pour le *Virgile*, dans l'œuvre des célèbres vignettistes du XVIIIe siècle, Cochin et Saint-Aubin, et, en cette collection, attrayante par l'aspect autant que par l'extraordinaire bon marché, populariser les chefs-d'œuvre littéraires de tous les temps et de toute langue, tel était le problème. MM. Lecène et Oudin auront sans doute et sainement pensé que le développement de l'instruction primaire supérieure devait faire de la connaissance des grands classiques un complément de cette première éducation, un complément non seulement nécessaire, mais désiré, appelé, dont l'absence était un motif de regrets pour les intéressés. Or, d'année en année le nombre de ceux-ci augmente. A mesure que le niveau de l'instruction s'élève parmi les « nouvelles couches », le besoin et le désir de se familiariser avec les écrivains et les poètes illustres s'étend dans les mêmes proportions et gagne de proche en proche. C'est à ce désir, c'est à ce besoin que la *Collection des classiques populaires* donne satisfaction, et il n'était possible d'entreprendre une telle publication, si élégante et à si bas prix, que du jour où l'on pouvait s'adresser à un public assez nombreux pour en assurer la durée.

Le *Shakespeare* qui vient de paraître (mars) est le seizième de la série, et le premier des classiques étrangers. L'antiquité n'est encore représentée que par *Homère, Virgile* et *Plutarque.* Les douze autres appartiennent au génie français. Pour la plupart, les lettrés qui ont eu mission de résumer, en un nombre de pages limité strictement à 240, les œuvres des grands écrivains sont d'anciens élèves de l'École normale supérieure. C'est très bien, mais il est mieux encore qu'ils ne sortent pas tous de la rue d'Ulm. Pas un normalien n'aurait eu au même degré que M. James Darmesteter qualité pour réduire le théâtre de l'admirable dramaturge anglais. Quiconque aura lu et retenu la biographie de Shakespeare, l'analyse appuyée de nombreuses citations de son œuvre immortelle dans l'ouvrage de M. Darmesteter, pourra se piquer de connaître le poète et de posséder son génie autant que cela se peut, à moins de le lire dans sa langue.

La Renaissance de la poésie anglaise, 1798-1889. — Deuxième série : *Shelley, Wordsworth, Coleridge, Tennyson, R. Browning, Walt Whitman*, par M. Gabriel Sarrasin. Un vol. in-18. Paris, 1889 ; librairie académique Didier-Perrin.

M. Gabriel Sarrazin a déjà publié une série d'études consacrées à un certain nombre de poètes anglais du XIXe siècle ; la nouvelle série qu'il nous présente aujourd'hui est le complément du recueil précédent. Au seul aperçu des noms qui figurent en tête du second volume, il est facile de voir que l'auteur n'a suivi dans sa classification aucun ordre logique, aucune autre méthode que sa fantaisie, guidée par la succession arbitraire de ses lectures. La chronologie est d'ailleurs de peu d'importance ici, car ces poètes ne sont pas engendrés l'un de l'autre. Mais s'il est à peu près indifférent que M. Sarrazin nous entretienne de Dante-Gabriel Rossetti, l'une des dernières gloires confirmées en la seconde moitié de notre siècle, avant de parler de Wordsworth, dont les *Ballades lyriques* parurent en 1798, il ne l'est pas du tout que d'un livre sur la renaissance de la poésie anglaise l'étude de

l'œuvre de Byron soit absente. Ce n'est vraiment pas une excuse que d'arguer, comme le fait l'auteur, de ce que « tout a été dit sur lui, tant en France qu'en Angleterre et ailleurs, » et d'ajouter : « A quoi bon répéter ? » D'une part, cette lacune ne sera pas sans causer une déception, voire une contrariété légitime à maint acquéreur habitant la province ou l'étranger et qui aura fait venir l'ouvrage de fort loin, peut-être, sur la foi du titre général ; d'autre part, M. Gabriel Sarrazin fait preuve en ses Essais d'une qualité d'esprit assez originale, d'une façon assez personnelle pour que le lecteur qui a pris goût à cette psychologie pénétrante, à la noblesse des sentiments, à l'élévation de la pensée, à l'analyse comparative des œuvres et du milieu où elles se sont produites, puisse regretter de ne savoir point à quelle conclusion sur Byron sa méthode eût conduit l'auteur. — Nous souhaitons que le succès mérité de son œuvre permette à l'auteur de nous donner bientôt une nouvelle édition des deux volumes remaniés, complétés, et d'y ajouter de nouvelles figures, comme celle de miss Robinson, et surtout celle de miss Mathilde Blind, que son dernier poème, *the Ascent of Man*, « l'Ascension de l'Humanité », place entre Browning et Tennyson. E. C.

Les Coulisses de l'Exposition, par Camille Debouet. Paris, Ernest Kolb. 1 vol. illustré. — Prix : 3 fr. 50.

L'Exposition du Centenaire aura fait naître toute une littérature de *cicerone* dont la bibliographie sera plus tard bien amusante à faire, les guides se multiplient, les albums pleuvent, les *expositions en poche* se fourrent partout ; la librairie actuelle semble étayée sur ces pilotis d'espérances en vue du flot des étrangers.

Il est intéressant d'être guidé parmi tant de publications dont la plupart sont d'une absolue médiocrité, et ce m'est un plaisir de signaler l'une des mieux faites, des plus claires, des plus nourries de renseignements précieux parus sous le titre des *Coulisses de l'Exposition*.

Non seulement les étrangers y trouveront tout ce qui peut les séduire et les instruire, mais encore les Parisiens eux-mêmes pourront-ils se laisser gagner par les attraits de ce petit livre rempli d'ingénieuses révélations sur les assises mêmes de ce grand décor qui nous éblouit depuis le 5 mai.

Nous conseillons donc ce guide aux simples curieux de Paris aussi bien qu'aux intéressés de province ; les uns comme les autres en tireront profit et plaisir à la fois.



Poèmes de Bourgogne, par Lucien Paté. Alphonse Lemerre éditeur, Paris 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

De plus en plus la poésie de clocher est en vogue... parmi les poètes.

Ce devrait être, croyez-vous, de la haute poésie. Eh bien, non, c'est comme une fatalité : quand les poètes chantent leur village, la familiarité des souvenirs et des émotions les pousse au style familier. Il ne faut pas s'en plaindre : leurs vers y gagnent parfois du charme.

Les 130 pages de vers — aggravées de plusieurs pages de notes explicatives — que M. Lucien Paté consacre à la Bourgogne ne manquent ni de charme ni de style.

Oh! qui dira la côte et les grands crus sacrés,
Dont la Grèce aurait bu, mais qu'elle eût adorés?
Chambertin, Richebourg, ces têtes de cuvées;
Les couches du soleil incessamment couvées, etc.

C'est la revue des vins : poésie grisante, encore qu'un peu grise.

Mais du temps qui nous manque, ouvrière économe,
La machine, aujourd'hui, vient au secours de l'homme.
Sitôt que les épis sont tombés sous les dards,
On les lie en faisceaux, on en charge les chars.

Ainsi se continue la pièce intitulée les *Batteurs de grain.*

Il m'a toujours semblé excessif, par conséquent injuste, le dédain de mes contemporains pour les vers tranquilles et sédatifs de l'abbé Delille. Je ne reprocherai donc pas à ceux de M. Paté de me les rappeler.

Il a, du reste, soigné les gloires bourguignonnes et entonné le dithyrambe en l'honneur de Rude, de Buffon et de Nicéphore Niepce ; mais à quel propos, parmi ces poèmes de Bourgogne, une ode au Breton Brizeux ? l'érection de sa statue à Lorient n'a de commun avec l'érection de celles de Rude, de Buffon, de Niepce, que d'être une érection de statue.

M. Paté rivalise aussi avec Voltaire dans l'épître familière :

Oh! la fine surprise! oh! la bonne pensée
Qui de si loin m'arrive, aimable et cadencée!

Je ne vous savais pas mon frère en Apollon,
Bien qu'ayant émargé dans le même wallon,
J'en apprends aujourd'hui la nouvelle avec joie.
Il faut bien vous payer de la même monnoie,
Comme disait Alceste à l'homme aux rubans verts.

Pardon! pardon! il se disait donc cela parlant à lui même; l'homme aux rubans verts, c'est Alceste en personne. Bah! l'inadvertance est sans importance : l'épître est familière et sans doute n'était pas destinée à la publicité.

La qualité la plus appréciable de ce recueil c'est un parfum rustique, un arome de terroir, qui se fait le mieux sentir dans la jolie description du *Morvan*.

La Complainte humaine, par JEAN THOREL. Un vol. in-18 jésus. Léon Vanier, éditeur, Paris, 1889. — Prix : 2 fr.

Livre étrange, poème en prose, justifiant son titre, oraison jaculatoire d'une âme souffrante, éprise d'un idéal un peu nuageux; le lyrisme en paragraphe au lieu de strophes, vague dans les aspirations et cependant traduit en une langue précise. Ce début d'un jeune homme n'est pas banal; toutefois ce n'est pas une note à faire sonner souvent. Nous voudrions, pour augurer sûrement des destins littéraires de M. Jean Thorel, un ouvrage moins *flou*, des idées plus fixées, et, que ce soit roman ou poésie, une composition plus ferme. La *Complainte humaine* pouvait se passer de ces éléments : elle montre que M. Thorel joint à une sensibilité vibrante un peu maladive la possession des ressources de la langue et du style. A ce titre elle mérite de n'être pas dédaignée pour les curieux de lettres.

P. Z.

L'Éternelle chanson. *Impressions*, *Réminiscences*, *Marines*, par PAUL JOUSSET. Un volume in-16; Paris, librairie des bibliophiles; 1889. — Prix : 2 fr. 50.

C'est *l'éternelle chanson*, en effet, celle d'abord des tendresses qu'on n'ose avouer, puis celle de la souvenance que gardent les lèvres pour tant de baisers échangés, celle des longues attentes et celle des douloureux abandons; c'est la chanson éternelle aussi de ces états de conscience qui sont la beauté sentie, la chanson qui célèbre le soleil couchant sur la plaine et la mer plus grande encore apaisée que furieuse et déchaînée; c'est la chanson de tous les poètes.

Mais tous n'ont pas la même âme et tous ne sont pas également ni pareillement musiciens.

Fière et douce est la muse de celui qui nous donne ce recueil, et les vers qu'elle a dictés, elle les a murmurés tout bas pour que la musique en fût plus pénétrante.

Il nous les faut lire comme ils ont été murmurés, le rythme se laisse mieux saisir, l'harmonie se fait mieux goûter.

Nous voulons rapporter une ou deux des pièces du volume; faire un choix est malaisé; car aucune qui force à l'étonnement, aucune qu'il faille même admirer plus que les autres; de toutes le charme est très discret.

Voici un sonnet. *Une année*, c'est le titre.

Pendant près d'une année, heureuse et courte année,
Seuls tous deux, isolés dans nos douces amours,
Nous avons laissé fuir, sans les compter, les jours,
Nous aimant davantage à chaque matinée.

L'hiver s'est écoulé, puis la saison est née
Du joyeux renouveau : voici les soleils lourds,
Et nos lèvres encor trouvent les baisers courts
Et mon âme à votre âme encore est enchaînée.

Un jour, — bientôt, qui sait? — le rêve étant fini,
Nous briserons tous deux notre lien béni;
Mais nous fûmes unis d'un tel enlacement.

Nous nous aimâmes tant, que mon être et le vôtre
Ne sauraient se reprendre assez complètement,
Que chacun n'ait gardé quelque chose de l'autre!

Plus tard, *A Émilie*, *Semper*, trois pièces qui trahissent les mêmes sentiments, qui accusent, qui dissimulent, faudrait-il mieux dire, le même talent. *Les Glaneurs* sont d'un beau mouvement, et *Je suis un stupide rêveur* est un morceau de maître. Et que d'art encore dans ces strophes : *A maman!*

. . . .

Genoux de la maman! ô caressante place,
Conservant la douceur et la tiédeur du nid!
Abri du fond duquel on ose, plein d'audace,
Regarder le coin sombre où la clarté finit!

Le doux berceau charmeur pour calmer toute peine
Et consoler les gros chagrins! Genoux si doux,
Pourquoi si vite, hélas! notre tête trop pleine
Est-elle trop lourde pour vous?

. . . .
. . . .

Quand la douleur, trop tôt venue,
Sur l'enfant fait homme s'abat,
Contre la réalité nue
Lorsqu'il a livré le combat;

Quand il sent fléchir sa vaillance,
Quand il sort du combat meurtri,
Vers vous il porte sa souffrance
Et son cœur tout endolori,

Genoux de la maman, ô place
Qu'il a fui sitôt qu'il fut grand,
Et vous bercez sa tête lasse,
Comme alors qu'il était enfant

Le poète est à demi marin; chaque été il navigue le long des côtes de sa chère Bretagne; de là ces *Marines*, qu'il a intitulées : *Soleil couchant, Nocturne, Navigation de plaisance*. Nous voulons faire juger de leur mérite, citons cette dernière pièce, un sonnet encore.

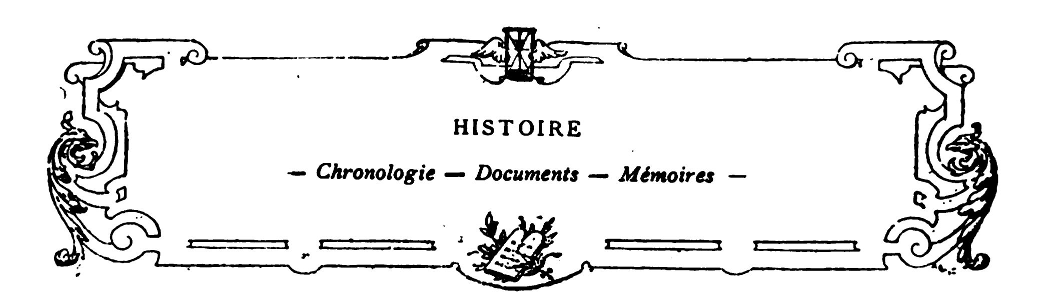
Le doux vent de mer qui gonflait nos voiles
Et nous entraînait sur le flot mouvant
Est tombé soudain, comme les étoiles
Pâlissaient au ciel dans le jour levant.

Lorsqu'à l'horizon la mer s'étend grise,
Grise, vaste, morne et sans mouvement,
Et le ciel gris noir, ainsi qu'une frise,
Tout autour de nous tombe tristement.

Entre ciel et mer volent des mouettes
Et des goélands qui tournent en rond;
Sur la toile inerte en haut les garcettes
Font un battement monotone et long.

Oh! les lourds pensers! la tristesse sombre!..
Les espoirs déçus, les vieilles douleurs,
Roulent tout autour de l'âme qui sombre
Dans un océan d'angoisse et de pleurs.

M. Jousset est un délicat et son volume est pour les délicats, qu'il saura satisfaire. F. G.



Histoire de la monarchie de Juillet, par Paul Thureau-Dangin. Ouvrage couronné deux fois par l'Académie française, grand prix Gobert, 1885 et 1886, tome cinquième. Un volume in-18°, 587 pages. Paris, librairie Plon ; 1889.

Que l'on partage ou non les idées politiques de l'auteur, que l'on approuve ou que l'on repousse la prédominance de l'apologie dans l'histoire, à mesure que l'on avance dans celle qui est l'objet de notre notice on sent que les jugements favorables du début avaient raison contre nos critiques, et que nous sommes ici devant une œuvre sérieusement conçue et de réelle valeur. Il y a des chances pour que M. Thureau-Dangin reste l'historien définitif du régime de prospérité matérielle, chaque jour miné par des outrages de presse dont l'ignoble imprimé de nos jours n'a pas dépassé l'ordurière violence, et finalement démoli par une révolution que l'on a nommée la plus bête de toutes celles qui décorent nos annales. L'éloge n'est pas mince, ni le choix limité. Je n'ai directement connu *de visu*, du règne de Louis-Philippe, de la *monarchie de Juillet*, que certaines phases du tumulte de son renversement. Petit collégien, trouvant des charmes au désordre public qui daignait parfois abréger la durée de nos classes, entouré de bourgeois qui, par prudence ou par folie, acclamaient l'entrée en scène de leurs pires adversaires, nous n'avons ressenti ni vu jaillir autour de nous aucune désolation de ce nouveau gouffre ouvert dans le champ des affaires privées et des destinées nationales. Ceux qui reprochèrent au roi fugitif d'avoir été, par faiblesse, complice de sa propre ruine, sembleraient avoir eu raison, si l'on se reporte à l'issue d'événements proches de ceux que nous rappelons, et où le moindre appareil de résistance et d'énergie fit disparaître, comme entre les pavés, les braillards si menaçants naguère. Certes, il est juste, il est salutaire de croire aux effets tout différents de la mollesse où de la vigueur ; mais il ne faut pas non plus mettre en doute l'action très puissante des causes invisibles. Lorsque l'heure a sonné, les choses arrivent malgré tout. Les dix-huit années fort intéressantes qu'embrasse l'histoire de la *monarchie de Juillet* offrent à nos réflexions un triple sujet d'étude que nous devons nous borner à indiquer dans ces notes rapides. C'est d'abord, comme il convient, la personne même de Louis-Philippe, individualité non moins curieuse et mêlée que son propre destin. Entre le combattant de Valmy et le déchu de Claremont il y eut place pour un émigré quémandeur et tout réjoui des échecs de l'armée française en Espagne. A cette époque, — 1808, — le futur roi des Français disait, en parlant des Français : l'ennemi. Comme homme de famille, Louis-Philippe afficha de notables vertus d'époux et de père ; mais l'oncle fut médiocre, à ce que put voir la duchesse de Berry, traquée par le ministère du jour avec des raffinements et une méthode minutieuse où ne

s'accuse pas seulement l'âme spéciale de M. Thiers, mais aussi le caractère de son maître. Comme souverain, il évoque à nos yeux le type idéal de l'homme « capable », un peu trop discoureur pour sa haute position. Il parlait au reste avec talent et finesse, et sa facilité de parole exprimait une grande abondance de vues. Il était, dans le rang suprême, de ceux que l'on regrette après avoir trouvé qu'ils durent trop longtemps. On lui prête des mots du plus rare esprit : « Mes amis, lui a-t-on fait dire, m'ont renversé parce qu'ils me croyaient indestructible. » Somme toute, son chapeau gris de bourgeois cossu et sa redingote de prince constitutionnel cachaient une nature de monarque autoritaire et jaloux de parler seul. Le miracle, ce n'est pas l'absurde révolution qui le jeta par terre, mais c'est qu'il ait pu gouverner dix-huit ans entre les bombes et le poignard des assassins, les violentes injures et les menaces furibondes de tous les partis. Cela confirme notre théorie sur la politique : à savoir qu'un courant d'intérêts moyens soutient quand même la barque jusqu'à l'heure venue — et contre laquelle rien ne prévaut — de la finale submersion. Le second sujet d'étude que nous proposerait le règne de Louis-Philippe, c'est le tableau intérieur de la France, très florissante et très belle, glorieuse par son industrie, ses arts, son éloquence, sa littérature, glorieuse par ses armes et le prestige des batailles algériennes. Le troisième serait de rechercher les causes de l'impopularité de l'orléanisme dans notre pays, qui voit dans cette opinion et dans l'état d'esprit qu'elle représente je ne sais quel air de coterie guindée, étroite, prétentieuse, rapace, et surtout à l'aise dans les intrigues de parlement et d'académie. J'ignore si le reproche est fondé ; mais ne le pourrait-on appliquer aussi bien à d'autres partis... et M. Ferry et ses compères ont-ils l'âme si vaste, et dédaignent-ils les négociations équivoques ? Le tome cinquième de l'ouvrage de M. Thureau-Dangin embrasse : I. La politique de paix (1841-1845) ; II. La mort du duc d'Orléans (1842) ; III. Le ministère dure et s'affirme (1842-1843) ; IV. L'entente cordiale entre la France et l'Angleterre (1843-1844) ; V. Bugeaud et Abd-el-Kader (1840-1844) ; VI. Taïti et le Maroc (1844) ; L'épilogue de l'affaire Pritchard (1844-1845). La liberté d'enseignement. L. D.

Histoire de la vie et des œuvres de Mgr Darboy, archevêque de Paris, par Mgr Foulon, archevêque de Lyon. Un vol. in-8°, orné d'un portrait. Paris, Poussielgue, 1889.

Dix-huit années déjà se sont écoulées depuis les événements au milieu desquels a péri Mgr Darboy, et l'on pouvait s'étonner qu'aucun livre important n'ait encore été publié sur ce prélat, si digne par son caractère, par ses œuvres, par sa vie, par sa mort enfin, d'un de ces monuments écrits qui demeurent pour attester à d'autres générations l'estime et l'admiration que celles qui les ont précédées ont eu pour un homme. Ne nous plaignons pas cependant, car, pour avoir été plus lentement construit, ce monument n'en sera que plus durable. La main d'ailleurs qui l'élève aujourd'hui est celle qui aurait pu être choisie entre toutes. Ce n'est pas par sa situation seule dans l'Église de France que se recommande aux lecteurs l'auteur de ce livre, c'est aussi par les liens qui l'unissaient à Mgr Darboy. Pendant plus de vingt-cinq ans, en effet, la vie de Mgr Foulon a été mêlée à celle de la victime de la Roquette. C'est en 1845, à l'inauguration de l'ancien couvent des Carmes de la rue de Vaugirard, où l'abbé Darboy venait d'être autorisé, par Mgr Parisis, évêque de Langres, à entrer comme prêtre auxiliaire, que le jeune ecclésiastique, aujourd'hui primat des Gaules, se rencontra pour la première fois avec le futur archevêque de Paris, et que se forma une amitié que la mort seule devait rompre. « Nous vécûmes, dit Mgr Foulon, plus d'un an dans cette vieille maison, à côté l'un de l'autre et fraternellement, malgré la différence des âges — l'abbé Darboy avait trente-deux ans — et des occupations et d'autres différences encore dont sa condescendance voulait bien ne pas trop tenir compte. » Plus tard ils professèrent ensemble au petit séminaire de Paris où ils occupaient l'un la chaire de philosophie, l'autre la chaire d'humanités. Enfin c'est l'abbé Foulon que, promu au siège de Paris, Mgr Darboy choisit pour être mis à la tête de son petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs. C'était donc vraiment à Mgr Foulon que revenait, du droit de l'amitié et plus encore de tout ce qu'il a su de cette pieuse et noble existence, la tâche d'écrire la vie de l'ancien archevêque de Paris, qui comme Mgr Affre a été victime de la guerre civile. Enfin la famille et les amis de Mgr Darboy ont confié à l'auteur des documents nombreux qui lui ont permis de tout voir, de tout étudier. Mgr Foulon a fait vraiment œuvre d'historien, et non de simple biographe. La vie qu'il avait à raconter a été mêlée aux affaires et aux événements les plus considérables et les plus diversement appréciés de notre époque : sa tâche s'en est donc singulièrement agrandie. Son livre est une contribution importante aux vingt années qui précédèrent la chute de l'Empire. Esprit essentiellement modéré, Mgr Darboy semblait devoir plus qu'aucun autre inspirer le respect à toutes

les opinions politiques. Comme le premier président Bonjean, il fut un libéral dans le domaine religieux. Sa mort serait inexplicable si l'on ne savait qu'il est des temps néfastes où les passions les plus aveugles sont déchaînées, et où elles frappent amis et ennemis. E. A.

Nouveau journal d'un officier d'ordonnance : *La Commune*, par le comte d'Hérisson. Un vol. in-16, Paris, Paul Ollendorff, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Dans sa préface, M. le comte d'Hérisson nous prévient que la seule reconnaissance pour un titre sous lequel il a obtenu son plus grand succès littéraire l'a engagé à reproduire ce titre sur le nouveau volume où il nous fait le récit d'un temps où il n'était plus du tout officier d'ordonnance. Ni nous ni le public ne le chicanerons à cet égard. Que l'auteur soit intéressant, — et il l'est, — cela suffit ; on ne lui en demande pas davantage. Ce que M. d'Hérisson a vu, de ses yeux vu, pendant la Commune, n'aurait peut-être pas contenté les curiosités que fait naître ce seul mot : la Commune ; mais il a cherché, il a découvert, il a interrogé, confessé même d'autres témoins, et de tous ces témoignages il est résulté un ensemble horriblement attrayant. C'est le seul adverbe qui convienne à ces mois terribles et sanglants de l'année 1871. Voulons-nous savoir ce qui s'est passé à la fameuse manifestation de la place Vendôme, nous l'apprendrons de M. Bocher et de M. Gaston Jollivet, tous deux parmi les manifestants ; à l'enlèvement des canons des buttes Montmartre, à l'entrée des troupes à Paris, nous le saurons du vicomte Beugnot, de M. Berthaudin, etc., etc., le tout par la plume très alerte, très dramatisante de M. d'Hérisson.

Un des chapitres les plus poignants de ce livre est celui où sont racontées la mort des otages à la Roquette, et les négociations avec M. Thiers qui la précédèrent. Il s'agissait d'échanger Blanqui contre l'archevêque de Paris et les autres prêtres détenus par les insurgés. Nul doute que la liberté donnée à Blanqui n'eût prévenu les horribles fusillades des 24, 25 et 27 mai. Mais M. Thiers, qui en tant d'autres circonstances avait montré une extrême facilité à se prêter aux circonstances et à entrer, comme par exemple dans l'affaire de la duchesse de Berry, en pourparlers et en une sorte d'œuvre commune avec les personnages les plus compromettants, ne voulut se plier à aucune espèce de transaction avec les gens de la Commune. Il repoussa toute apparence même de négociations. On garda Blanqui, dont certes on ne voulait pas la tête, et on sacrifia les otages. Il est intéressant de rapprocher ce passage du récit de M. d'Hérisson du livre que Mgr Foulon a consacré à Mgr Darboy, une des victimes de la Roquette.

Cent ans de Représentation bretonne (1re série), *les États généraux et l'Assemblée constituante*, par René Kerviller. Paris, Émile Perrin, 1889, in-8°. — Prix : 4 francs.

M. René Kerviller, qui s'est institué le maître biographe de la Bretagne, a été très bien inspiré en publiant cette galerie de tous les députés envoyés par la Bretagne aux diverses législatures qui se sont succédé depuis 1789 jusqu'à nos jours. Il serait à souhaiter que toutes nos provinces de France fissent de même. Nous disons provinces, parce qu'un pareil travail par département seulement serait trop fragmentaire et ne prêterait pas aux mêmes enseignements que ces vues d'ensemble de la représentation législative par grands groupes de populations. Ce qui frappe en général dans ces galeries biographiques, c'est le caractère de médiocrité des personnages. Pour quelques noms qui ont surnagé, combien ont sombré depuis longtemps dans l'oubli ! Au point de vue historique la tâche de M. Kerviller n'en a été que plus difficile et plus méritoire par conséquent. Les cent biographies qu'il nous donne de la Représentation bretonne, de 1789 à 1792, sont des modèles d'érudition concise et scrupuleuse.

Mes campagnes, 1792-1815 ; *notes et correspondance du colonel d'artillerie Pion des Loches*, publiés par MM. Maurice Chipon et Léonce Pingaud. Paris, Didot, 1889. Un vol. in-8°.

En publiant les mémoires du sergent Fricasse et du capitaine Coignet, de ceux qu'on pourrait appeler les « petits de l'armée », Lorédan Larchey a ouvert la voie à une série de publications analogues qui seront fort intéressantes pour l'histoire. C'est à ce genre particulier de mémoires qu'appartient ce volume, bien que l'auteur ait eu un rang plus élevé dans l'armée et surtout qu'il ait eu une éducation plus relevée. Mais il se rapproche des précédents par les détails pour ainsi dire intimes qu'il nous fournit sur la vie militaire sous la République et sous l'Empire. Né à Pontarlier le 20 février 1770, mort à Metz le 27 avril 1819, Antoine-Augustin-Flavien Pion appartenait à une famille bourgeoise qui le destina à l'Église. Tonsuré à treize ans, entré en novembre 1789 au séminaire de Besançon, la Révolution l'en fit bientôt sortir, et en 1793 il s'enrôla parmi les volontaires de Lons-le-Saunier pour

éviter les persécutions des jacobins de la ville. Il prit bientôt goût à l'état militaire, entra dans l'artillerie, où son instruction pouvait le servir, et fit avec valeur toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Mais il n'était pas ambitieux, ou plutôt son ambition consista surtout à obtenir la main d'une jeune fille de son pays natal, Mlle Bousson, avec laquelle, à partir de 1803, il entretint une longue correspondance avant de l'épouser en 1808. Cette correspondance pleine de délicatesse est entrée pour beaucoup dans le présent volume, et lui prête un grand charme.

The Mermaid Series : Thomas Heywood, Thomas Otway. London, Vizetelly, 1888. Deux vol. in-16.

L'intéressante collection que l'éditeur Vizetelly a entreprise des anciens auteurs dramatiques anglais — *the best Plays of the old Dramatists* — sous le titre général de *Mermaid Series*, vient de s'accroître de deux nouveaux volumes, l'un consacré à Thomas Heywood, un des successeurs immédiats de Shakspeare; l'autre à Thomas Otway, un contemporain de Dryden, dont les pièces furent jouées de 1675 à 1685, et qui mourut lui-même en 1685, à peine âgé de trente ans. Les pièces de Thomas Heywood, dont la plus célèbre est *A Woman killed with Kindness*, sont des types du drame bourgeois opposé au drame historique ou romanesque qui domine surtout dans l'œuvre de Shakspeare. Dans ce genre, Heyvood est véritablement un maître : point de grandes complications d'événements, point d'exagération de langage : c'est la nature seule qui parle dans ses personnages, tel que celui de mistress Frankford, la touchante figure de sa *Femme tuée avec douceur*. L'étude que M. Symonds a écrite sur Heyvood, pour cette édition, est de tous points excellente. Celle que M. Roden Noel a consacrée à Otway a ce côté piquant que l'auteur y revise le jugement trop sévère que l'on avait porté de notre temps sur les pièces dramatiques de l'époque de Charles II et de Jacques II. Il montre qu'Otway, dans *Venise preserved* et dans *Don Carlos,* a des beautés de premier ordre.

E. A.

La Congrégation (1801-1830), par M. Geoffroy de Grandmaison, avec une préface de M. de Mun. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Plon.

N'est-ce pas un signe des temps, selon l'expression favorite de feu Philarète Chasles, qu'il se soit trouvé un éditeur en dehors de la rue Saint-Sulpice — il est vrai qu'il en est proche voisin — pour publier en 1889 l'histoire d'un mouvement religieux, aujourd'hui bien oublié, de cette congrégation jadis fameuse et dont l'action eut un si grand retentissement en France de 1815 à 1830. Ce fait, très petit en soi, est un indice entre mille autres que la question religieuse est aussi vivante que jamais, et plus vivante qu'elle ne le fut, à coup sûr, de 1830 à 1848, et même de 1851 à 1871. La presse libérale de la Restauration a été consultée de préférence par les quelques historiens qui ont parlé de ce mouvement; on le connaît donc surtout par les attaques dont il a été l'objet. M. Geoffroy de Grandmaison, qui disposait de documents inédits en cette sérieuse étude historique, a rétabli la vérité sur la célèbre association dont Napoléon, en 1801, permettait la réapparition et d'où est sortie depuis la puissante société de Saint-Vincent-de-Paul. A la suite de cette courageuse réfutation de l'erreur et de la calomnie, on trouvera une liste des membres de la congrégation, pièce infiniment curieuse qui porte le témoignage de maintes apostasies. La préface de M. de Mun est un éloquent tableau de la grande lutte du XIXe siècle entre l'esprit chrétien et la Révolution.

E. C.



Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration, *depuis le* XIIIe *siècle jusqu'à nos jours,* par Henry Havard. Troisième volume : I-O. Paris 1889. Librairie Quantin.

Il n'est personne aujourd'hui, qui par quelque lien se rattache au monde des arts, dont la curiosité ne soit vivement surexcitée par la publication de la troisième partie du *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration.*

Assurément quand, nous présentant le premier volume, l'honorable éditeur nous affirmait que le texte entier était déjà, dès ce moment, complètement rédigé, nous ne songions pas à

mettre en doute l'exactitude de sa déclaration; nous nous disions bien que, pour l'achèvement de l'ouvrage en librairie, la question de temps était une simple question de fabrication, point si simple en réalité, à raison de la sollicitude que chacun, en ce qui le concerne, apportait à la correction typographique et à la netteté du tirage des gravures intercalées dans le texte, des planches hors texte, et des chromotypographies en couleur et or.

Néanmoins, nous voyons avec une satisfaction particulière l'œuvre, en ce troisième volume, approcher de son terme dans les conditions qui ont présidé à la publication du premier, c'est-à-dire sous la direction de l'auteur, surveillant lui-même l'accomplissement final d'une tâche qui équivaut à l'effort renommé de plusieurs générations de bénédictins d'autrefois, et imposant ainsi à l'ouvrage entier, de la première à la dernière ligne, une puissante unité de forme et de principes, d'esthétique, de composition et de rédaction. Or cette unité ajoute singulièrement au charme litteraire et plus encore à la valeur éducatrice du *Dictionnaire de l'Ameublement.* Nous sommes assuré de n'étonner personne en parlant du mérite d'un tel livre au point de vue de l'enseignement; quant à l'attrait littéraire, ceux-là seuls seront surpris qui ne connaissent pas les deux premiers tomes, qui ne sont point familiers avec le procédé de l'auteur et ignorent le double parti qu'il a su tirer de ses lectures immenses, la richesse des documents précis qu'il y a puisés sur le mobilier à toutes les dates de notre histoire, et les innombrables citations qu'il leur a empruntées pour en parer un sujet naturellement aride. Le *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration* nous montre ainsi le tableau le plus varié, le plus complet et le plus exact de la vie sociale en France depuis cinq cents ans, et en même temps le plus saisissant. Ce tableau est tel qu'il s'impose forcément aux mémoires les plus rebelles, prises à la fois par la vue des choses, scènes de l'intérieur ou du dehors, des métiers et des artisans en action, toutes les parties de l'ameublement apparaissant tour à tour dans leurs transformations successives, — mais prises aussi par l'intérêt pratique, technique et historique des descriptions de chaque objet et de ses applications. Ces descriptions sont faites par M. Havard avec une conscience et une érudition infatigables, et confirmées en outre, non point par ces renvois aux sources qui rendent la lecture de certains livres si irritante, qui sollicitent la curiosité sans la satisfaire, mais en multipliant autant que possible, au contraire, les extraits des auteurs. De là, nous l'avons déjà dit, le charme de ce *Dictionnaire*, son attrait exceptionnel. On l'ouvre pour le consulter sur un point déterminé; pendant qu'on le feuillette pour arriver au mot désiré, le regard est accroché fortuitement par quelques vers, par des guillemets, par un titre de mémoires imprimé en italiques. par un nom littéraire ou par un nom historique et s'y arrête; machinalement on parcourt les premières lignes, et insensiblement tout l'article, puis l'on passe au suivant; et c'est après un certain temps seulement que l'on s'aperçoit de l'heureuse distraction à laquelle on s'est abandonné.

Ce troisième volume est occupé par les sept lettres de I à O, comprenant 1,400 mots, et non des moindres, du vocabulaire de l'art. Dès les premières pages, on est pris par les mots *Image* et surtout *Imagerie populaire,* avec ses curieuses reproductions d'une *Procession du temps de la Ligue*, de l'*Assassinat de Henri IV,* de la *Bonne double bière de Mars* et du portrait équestre, facture d'Épinal, de *Louis-Philippe en 1830*, puis par les mots : Ivoire, accompagné d'une admirable chromotypographie d'après une des merveilles du Louvre; Japon, qui a fourni les éléments de la plus somptueuse illustration tant en couleur et or qu'en noir. Jardin, Jeton, Jouet, Joyaux, et, au cours du volume, les yeux sont amusés, le goût est formé, l'esprit cultivé par le décor et par le texte que motivent les mots Lambris, Lampe, Lanterne, Laque (avec une admirable planche en couleur reproduisant une armoire en laque de Chine), (Lectrin, Lit, la monographie la plus piquante peut-être du volume), Lustre, Malle, Manufactures nationales, Marbre, Marqueterie, Médaille, Menuiserie, Métier, Miroir, Montre, Moquette, Mosaïque, Nappe, Orfèvrerie, etc., etc. En écrivant chacun de ces mots, je suis tenté d'ouvrir une parenthèse et d'ajouter « magnifiquement illustré ».

Ce serait montrer une exigence vraiment excessive que de s'étonner si cet ouvrage, qui nous a donné déjà beaucoup plus qu'il n'était promis, ne remplit pas un de nos plus chers désirs. Mais en voyant passer sous nos yeux tant d'œuvres d'art admirables, tant de chefs-d'œuvre, notre pensée, involontairement, se portait avec une reconnaissante admiration vers les hommes qui les ont créés, vers ces grands artistes anonymes, le plus souvent, qui ont fait au jour le jour le renom de la patrie française comme de la nation artiste par excellence. Après avoir fait cette monographie des œuvres, il appartiendrait à M. Havard de faire la biographie de ces maîtres obscurs et illustres. Et déjà il y incline, car il ne manque pas, quand il le peut, à publier la liste des principaux artisans en chaque corps de métier, comme pour les menuisiers, de 1411 à 1794. Certes, parmi

les forces généreuses auxquelles un pays doit sa gloire et sa fortune, il en est peu qui méritent un plus constant hommage que les artistes de ces industries de luxe dont les créations se mêlent si étroitement dans le cours des siècles et si continûment aux besoins et à toutes les jouissances de l'état social. Le tableau et la statue, que nous considérons aujourd'hui comme des œuvres d'art complètes en soi, sans autre objet qu'elles-mêmes, œuvres de cabinet et de collection, que l'on peut indifféremment isoler, déplacer, changer de milieu, transporter d'un cabinet d'amateur dans un autre cabinet d'amateur, d'un entresol bourgeois dans un palais ou dans un musée, répondent à une conception toute moderne de l'art. La statue et le tableau sont devenus des genres, se sont spécialisés en se dégageant du vaste ensemble qui jadis réunissait tous les arts du dessin. Comme ces branches gourmandes qui attirent à elles toute la sève du tronc commun, et boivent et confisquent à leur profit exclusif toute la lumière du ciel, les derniers-nés parmi les arts ont relégué dans l'ombre de leurs rameaux épanouis les rejetons moins audacieux de la même branche, leurs aînés cependant, qui les avaient précédés dans le temps. En effet, si le premier acte d'intelligence de l'homme sur la terre a été de pourvoir au soin de sa nourriture, le second de construire un abri qui le défendît contre les intempéries des saisons et contre l'attaque des animaux malfaisants, — le premier acte du sentiment esthétique chez l'homme fut de se parer et de parer sa demeure.

De là est né un groupe d'arts qu'on désigne sous le nom d'*arts industriels* et d'*arts décoratifs*, et qui ne sont en somme que l'*art*, l'art éternel, traduisant sous mille formes diverses les aspirations élevées, les sentiments nobles, les goûts somptueux, les caprices mêmes de l'être humain; l'art ajoutant sa glorieuse parure aux objets d'utilité, les transformant en objets de luxe, sans souci de la richesse de la matière employée; l'art s'appliquant indistinctement au décor de l'habitation, du mobilier, des métaux, précieux ou non, et quel qu'en soit l'usage, à la céramique, à la verrerie, aux étoffes de tenture, de table, de corps, de vêtement, tout ce qui sort de la main de l'homme, tout ce qu'elle touche peut être touché, transformé, embelli par l'art dont le champ d'action est ainsi sans limites.

Les vieux maîtres ne dédaignaient pas de tracer une arabesque, de peindre un modèle de tapisserie, de dessiner un meuble, de sculpter une cheminée. L'art entre leurs mains se manifestait en toutes choses: dans la peinture et la sculpture historiques assurément, mais aussi dans la peinture et la sculpture décoratives, dans le costume et le mobilier, dans la distribution intérieure des habitations, dans la concordance et le rapport des objets destinés à être groupés côte à côte, dans leur mise en valeur selon leur importance et leur destination. Voilà ce qu'on avait oublié, ce qu'il faut rappeler. Ainsi avaient fait les Grecs dont si longtemps on copia les œuvres avec une habileté servile et banale, au lieu de chercher à en comprendre, à s'en assimiler l'esprit, comme on copie aujourd'hui les œuvres des trois derniers siècles et de l'Orient.

L'industrie française, cependant, a fait en ce sens depuis vingt ans des efforts méritoires. Des sociétés se sont formées, l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie d'abord, puis le Musée des arts décoratifs, qui, réunis désormais, concourent à étendre et à rendre commune à tous la science qui, dans les siècles précédents, s'était conservée dans les ateliers des Delorme, des Ducerceau, des Lepautre, des Delaune, et propagée jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle par Lebrun, Marot, Coypel, Bérain, Boulle, Watteau, Boucher, ces habiles décorateurs dont la tradition fut brusquement rompue par l'école de David.

C'est une Renaissance nouvelle qui doit s'accomplir dans le goût. Au courant familier de la vie, nous sommes, tous ou presque tous, à des titres divers, appelés à nous occuper d'art, quelques-uns comme producteurs, la plupart comme juges. Que nous le voulions ou non, à tout moment il nous arrive d'avoir à décider sur le choix d'une nuance, d'une tenture, d'un bronze ou d'un tableau. Il importe donc que chacun sache à première vue analyser l'effet pratique et la valeur d'art de tout objet qui a exigé un effort de goût, qu'il s'agisse d'un meuble, d'une étoffe ou d'une peinture de marbre, d'une simple création de l'intelligence ou d'une création de génie. Cela peut-il s'apprendre ? Nous répondrons : Oui, par la fréquentation des musées permanents et des expositions temporaires où sont précieusement recueillies tant d'admirables épaves des siècles antérieurs; oui aussi, par l'étude familière de ce *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, ce véritable et incomparable musée, que nulle collection au monde ne saurait égaler, puisque pas une ne saurait prétendre comme celle-ci à être complète.

Encore faut-il apporter à cette étude quelque largeur d'esprit et n'aller point s'imaginer que ces belles œuvres sont sorties d'un enseignement aussi spécial, nous dirons plus, aussi étroit qu'on tend à le faire aujourd'hui. On verse de la sorte dans l'ornière qu'on voudrait éviter.

Contrairement à l'opinion régnante, ne faut-il pas conclure du passé que les arts décoratifs s'étant toujours alimentés aux degrés les plus élevés de la hiérarchie artistique, loin de spécialiser l'enseignement, on devrait s'efforcer au contraire de le généraliser, de l'élever le plus possible et de former non des dessinateurs spéciaux pour l'industrie, mais de grands architectes, de grands sculpteurs et de grands peintres.

A ne consulter que les apparences, il semble vraiment qu'on y songe, et point seulement en France. De toutes parts, en effet, le monde civilisé témoigne pour les arts du dessin d'une sollicitude plus active que jamais. L'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, multiplient les moyens d'enseignement; les États-Unis ouvrent chaque jour de nouvelles écoles. Assurément le fait est très digne d'intérêt. Chaque nation désormais peut se dégager du servage que le goût français imposait naguère à l'Europe, et voudra tout à l'heure nous imposer son propre goût. Et, de fait, l'Angleterre, notamment pour les vitraux, la céramique et le mobilier de demi-luxe, et plus encore l'Autriche, pour les articles de luxe éphémère et de fantaisie, deviennent sur les marchés du monde des rivales sérieuses pour la France, comme l'Allemagne pour l'industrie du gros meuble.

C'est un point de vue qui n'est certes pas à dédaigner, mais qui n'est fait pour nous troubler que si nous le voulons bien. Sans doute, en présence d'une telle émulation, la France a beaucoup à faire pour maintenir son rang et ne pas déchoir de son ancienne renommée. Qu'elle se tienne donc pour avertie, mais ne prenne point peur, et surtout que la peur et la contagieuse manie de l'imitation ne l'égarent pas sur de fausses pistes. Elle a beaucoup à faire, avons-nous dit, elle a surtout à bien faire, et cela lui serait facile car elle a entre les mains des éléments excellents, des cadres tout tracés et parfaits qu'il suffirait de remplir et de mettre en pleine activité. Soyons bien persuadés aussi que le goût créateur n'obéit pas aux sommations des hommes d'État, qu'il y faut de longs siècles de culture, et que l'on peut, en tout pays, multiplier par décret les écoles spéciales de dessin industriel sans augmenter d'un *iota* la valeur effective et l'action durable de l'art chez ce peuple.

L'art, comme les fleuves, descend des sommets aux vallées, il ne remonte point. Dieu merci, l'art français a de plus fières allures, il plane d'un vol plus haut et plus large au-dessus des statistiques de l'exportation commerciale. Voyez : il n'est si petit élève de l'École nationale des arts décoratifs qui, en dépit de tous les conseils contraires, n'aspire à l'École des beaux arts, au grand prix de Rome. On se plaint de ces désertions, et l'on n'a pas tort; il en est tant de ces déserteurs qui succombent à la peine! Mais cet irrésistible entraînement vers les grandes pratiques de l'art est-il si préjudiciable à l'industrie artistique qu'on veut bien le dire sur de spécieuses apparences? Il ne nous paraît point que la chose soit bien prouvée. Aujourd'hui, ce qui nous paraît regrettable, ce n'est pas que les dessinateurs et modeleurs de l'industrie veuillent peindre des tableaux et modeler des statues, c'est bien plutôt que les peintres et les statuaires ne condescendent que par nécessité à peindre et à modeler pour l'industrie. Les maîtres dans le passé, même très près de nous, n'avaient point cet orgueil singulier des décadences. Est-ce que Raphaël hésitait à décorer d'arabesques les loges du Vatican, Albert Dürer et Holbein à créer des modèles pour les orfèvres, les armuriers et les imprimeurs de leur temps? Dans l'école française même, cette fécondité familière était de tradition jusqu'en ce siècle.

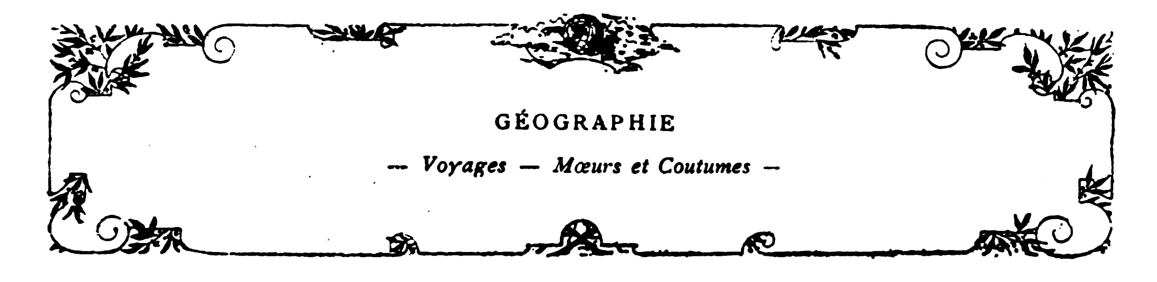
Cette initiative doit renaître; on peut demander à l'État de faire un effort énergique et décisif pour conserver à l'École des beaux arts cet enseignement indispensable; elle renaîtra aussi par la fréquentation des chefs-d'œuvre que nous ont laissés les maîtres anciens. Ces peintres, ces sculpteurs, ces dessinateurs, ces auteurs de modèles, qui depuis le moyen âge jusqu'à nos jours ont fait de tant d'objets usuels autant d'objets d'art, ces hommes furent, eux aussi, des artistes au même titre que le statuaire et que le peintre de tableaux, et souvent de grands artistes, nous l'avons dit. Nos amateurs ne l'ignorent pas aujourd'hui. Ne les voyons-nous pas collectionner avec une passion — plus ardente encore que jamais ne le fut la passion des tableaux — ces innombrables *riens* que l'on désigne en masse d'un mot collectif : *la curiosité*. Les noms des hommes qui ont appliqué leurs facultés créatrices à varier les formes des objets dont nous nous servons chaque jour, à les décorer, à en déterminer le style, à leur donner la valeur de véritables œuvres d'art, ceux-là, à quelques exceptions près, sont demeurés dans l'oubli le plus profond et le plus injuste.

La célébrité n'a de faveurs que pour ceux qui la violent; or les artistes dont nous parlons, produisant dans la dépendance d'intermédiaires, architectes ou fabricants, ont gardé de leur subordination une excessive modestie. Leurs ouvrages sont presque toujours anonymes; c'est le fabricant qui les signe, c'est l'architecte qui s'en fait honneur. A peine, et depuis bien peu d'années,

sont-ils admis à concourir aux récompenses officielles dans les expositions internationales, au titre très humble de coopérateurs; encore, pour cela même, faut-il qu'ils soient présentés par l'industriel, qui n'est point tenu de le faire, qui y est seulement invité. Nous n'ignorons pas que cette subordination leur est imposée par la force des choses; que la vie de ces artistes, à raison même de leur art, dont le cadre est le plus souvent tracé par certaines dispositions architecturales, par certaines nécessités commerciales et industrielles, est et doit être une vie d'abnégation, de hiérarchie, de second plan; qu'ils sont forcés de composer incessamment, avec les dimensions variables à l'infini de l'*Utile*, ce lit de Procuste, de compter avec les exigences du capital, d'observer les convenances de l'objet à sa destination, de ménager les susceptibilités de l'intermédiaire qui généralement, au point de vue de l'art et des connaissances techniques, leur est très inférieur; nous savons que, en dehors de toute considération de personnes, leur art est toujours régi par un principe qui leur est étranger, par une loi qui domine leur inspiration et se l'asservit presque toujours, par l'impérieuse et légitime tyrannie de la matière, par l'aspect de l'ensemble décoratif; que cet art est de la sorte condamné à briller d'un éclat réfléchi plutôt que de son propre éclat; que cet art est, dans la plupart des cas, un art collectif et non un art rigoureusement individuel. Mais à la somme de qualités morales et de connaissances techniques que nécessite la pratique de l'art décoratif aux exigences de ce programme, on mesurera l'importance que les décorateurs occupent dans les destinées industrielles et artistiques, économiques et sociales d'un pays.

Et c'est pourquoi le *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, traité, réussi comme il l'est, se trouve, sous son apparence très spéciale, être une œuvre d'un intérêt général et capital. Et ces quelques considérations sur la situation des artistes, je les avais sans cesse présentes à l'esprit, car c'est là une des mille questions que soulève le travail essentiellement suggestif de M. H. Havard.

E. C.



GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Les Alpes et les grandes ascensions, par E. Levasseur, membre de l'Institut, avec la collaboration de membres des clubs alpins. Illustrations de Hubert-Clerget, Specht, et Weber. Un vol. grand in-8°. Paris 1889. Librairie Ch. Delagrave.

Ce livre est divisé en deux parties : la première est une description générale du système alpestre, présenté successivement sous ses divers aspects par les traits les plus saillants ; la seconde partie comprend la classification des Alpes et les grandes ascensions. En ce travail de classification, M. E. Levasseur s'est appliqué à fixer les divisions et les limites de la manière la plus simple et la plus rationnelle, en s'appuyant toujours sur la topographie et en respectant, autant que possible, les noms consacrés par le temps. C'est en vue de mieux caractériser l'énumération des montagnes de chaque groupe et d'en varier la monotonie que l'auteur y introduit le récit de l'ascension des sommets les plus importants et la description des principales voies ferrées qui traversent le massif. En cette seconde partie, il a demandé et obtenu le concours des clubs alpins. On serait volontiers porté à croire que de tels récits manquent de variété. C'est une erreur, car chacun y apporte une somme très différente d'impressions d'art et d'émotions pittoresques. Les illustrations ne sont pas très nombreuses mais elles sont traitées avec le plus grand soin; et les cartes en quantité considérable, au contraire, qui sont tirées en couleurs dans le texte et hors texte étonnent par leur luxe dans un livre d'un prix si modique.

Le Sénégal. La France dans l'Afrique occidentale, par le général Faidherbe. Un vol. in-8°, contenant 18 gravures d'après les dessins de Riou, trois gravures de Thiriat d'après des photographies et 5 cartes ou plans. Paris, 1889. Librairie Hachette.

Gouverneur du Sénégal pendant de longues années, M. le général Faidherbe indiscutablement

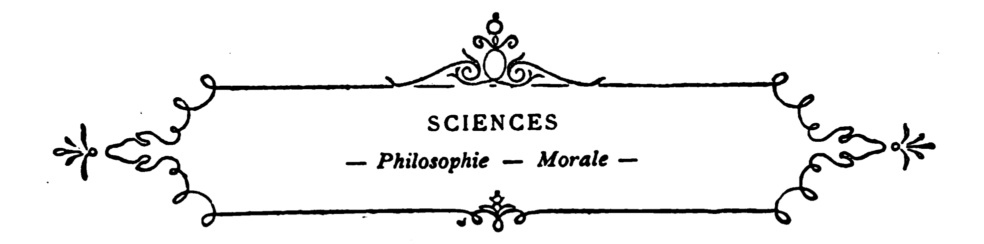


a qualité, sinon plus, autant que personne, pour nous entretenir de cette colonie de l'Afrique occidentale qu'il a concouru avec une extrême énergie à étendre et à consolider. Partisan convaincu, résolu, de l'expansion coloniale de la France, le général proteste contre l'attitude de ceux qui ne partagent pas son humeur conquérante et s'indignerait volontiers de leur *indifférence* au sujet de contrées qui déjà nous ont coûté tant de sang et tant d'argent. Mais je ne sais pas si le mot « indifférence » est bien celui qui convient ici, car cette question, non expressément celle du Sénégal et de ses dépendances, mais, d'une façon absolue, celle de la politique coloniale a le privilège de passionner les esprits. Il n'est personne qui puisse de sang-froid comparer les résultats obtenus en Algérie, par exemple, et l'effort de soixante ans d'occupation, calculer le nombre des millions et celui des vies humaines qu'il a fallu sacrifier sans réussir même à pacifier le pays. Et je ne parle pas du cas de conscience que s'impose un philosophe, lorsqu'il examine la question du droit éternel, lorsqu'il estime à leur valeur les prétendus bienfaits de la civilisation que nous sommes censés porter aux peuples de l'extrême Orient et les moyens employés pour les leur infliger. A moins de fermer les yeux à l'évidence et de se payer des formules hypocrites des hommes politiques, il faut bien s'avouer que les Chinois (qui d'ailleurs ne valent pas mieux que nous) n'ont pas absolument tort, quand ils appellent indistinctement tous les blancs les « Barbares d'Occident ». Cependant le volume du général Faidherbe présente la question sous le jour le plus favorable à la cause qu'il défend ; si en effet l'objectif de nos entreprises coloniales en Afrique était de détruire à jamais l'abominable fléau de l'esclavage, qui ne se rallierait aussitôt ? Or la première moitié de l'ouvrage est consacrée à ce trafic de la chair humaine par des compagnies privilégiées, et justifie, hélas ! la campagne dirigée par Mgr Lavigerie contre les abominations dont le continent noir est le théâtre. Dans la seconde partie, l'auteur montre, en de séduisantes perspectives, les conséquences de notre pénétration à l'intérieur, de notre protectorat sur le pays du Niger, de l'établissement de voies de transport et de communication, d'un chemin de fer notamment entre le bassin du fleuve et la côte. Une belle carte du Soudan occidental, des vues et des plans comparatifs de Saint-Louis et de Dakar complètent l'information de l'ouvrage.

L'Empire d'Annam et le peuple annamite. *Aperçu sur la géographie, les productions, l'industrie, les mœurs et les coutumes de l'Annam,* publié sous les auspices de l'administration des Colonies, annoté et mis à jour par J. Silvestre. Un vol. de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*, de 380 pages in-18, avec une *Carte de l'Annam* hors texte. Paris, 1889. Félix Alcan, éditeur.

Si la France tient à conserver sur l'Annam et le Tonkin le privilège onéreux d'un protectorat dont les avantages sont des plus incertains, les hommes qui sont appelés à jouer un rôle dans l'administration du pays et à y ramener la prospérité doivent connaître non seulement la géographie du sol et ses productions naturelles, mais avant tout et à fond le caractère vrai de la race. Or les événements dont l'Indo-Chine a été le théâtre depuis quinze ans en ont profondément bouleversé l'organisation sociale déjà fort troublée depuis quarante ans. L'abdication en quelque sorte de l'empereur Thiên-Tri, qui abandonna les rênes du gouvernement aux mains de ministres indignes, eut pour effet de corrompre à la surface les mœurs de la population. Mais, en réalité, ces désordres d'origine intestine ou extérieure qui ont trompé l'observation des écrivains récents, n'ont cependant rien changé au fond, à ce fond qu'il importe de connaître. Cette vérité sur l'Indo-Chine, c'est aux rares écrits antérieurs à l'intervention française qu'il faut la demander ; c'est effectivement dans l'œuvre des missionnaires français de la première moitié du XIXe siècle qu'ont puisé les auteurs anonymes de l'*Aperçu* publié d'abord dans le *Courrier de Saïgon* en 1875-1876 et que M. J. Silvestre édite de nouveau en le faisant suivre d'un volumineux appendice destiné à éclairer par des notes, à compléter et à mettre à jour un travail dont les renseignements ne vont guère au delà de 1858. M. Silvestre, en outre, a eu l'excellente idée de joindre au livre un document géographique et historique des plus précieux. C'est une carte de l'An-Nam dressée en 1838 par Mgr Taberd, alors évêque de la Cochinchine et du Ciampa. La France et l'Annam également pourraient avoir à invoquer l'autorité de ce document pour trancher tous différends éventuels relativement à certaines provinces de la vallée du Mé-Kong. M. J. Silvestre est administrateur principal en Cochinchine.

E. C.



SCIENCES

— Philosophie — Morale —

L'Esthétique du mouvement, par P. Souriau, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, professeur à la faculté des lettres de Lille. Un volume in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix : 5 francs.

On aimerait de savoir d'où vient le charme de telle symphonie de Beethoven, de tel tableau de Véronèse, mais il serait sage, ainsi pense l'auteur, de se demander avant tout pourquoi certains sons font plaisir tandis que d'autres blessent les oreilles, pourquoi du vert s'accorde fort bien avec du rouge et fort mal avec du violet : il y a des questions de physique, des questions de physiologie, qu'il importe de résoudre. Déjà une remarque. Qu'on doive s'appliquer à résoudre des problèmes de cet ordre, nul ne le contestera; que, s'y appliquant, en effet, on prétende du même coup à faire œuvre vraiment d'esthéticien, nous ne l'admettons pas. Mauvaise chicane, peut-être. Il faut nous en rapporter aux déclarations expresses de M. Souriau. Il dit vouloir nous « montrer qu'il est possible de fonder un art sur une base scientifique et rationnelle ».

La déclaration ne saurait nous satisfaire ? Il annonce, en outre, que, ce point établi, il entrera dans « cette région indécise où le goût ne considère plus les choses que dans leur apparence superficielle et ne peut plus en juger que sur des nuances de sentiment et d'impression ». Ce lui est parler, un peu dédaigneusement, de cette région qu'il se « résignera » à explorer, mais il n'en nie pas l'existence et nous aurions tort, nous fâchant. Sans doute, mais il y a les tendances accusées à plus d'une page du volume, il y a ces objections à côté touchant le plaisir du jeu que M. Renouvier et que M. Spencer tiennent pour désintéressé : nous ne voulons pas, si nous jouons, que nos facultés travaillent à vide, et, si nous jouons à un jeu d'adresse, nous souhaitons de gagner la partie ; et d'autres objections de cette valeur. Il y a aussi ce préjugé que le beau, comme le bien d'autre part, est un côté de l'utile, que l'art n'est plus seulement conditionné dans la plupart de ses manifestations, qu'il est tout entier régi par des lois que la science découvre et formule.

N'insistons pas davantage, d'autant que l'ouvrage est tout à fait considérable. Le grand nombre d'observations et d'analyses poursuivies, observations tout ingénieuses, analyses des plus fines, ferait croire le livre écrit par un de nos philosophes d'outre-Manche. L'éloge n'est pas médiocre.

M. Souriau, qui se défend d'essayer une esthétique générale, remarque que, dans certaines conditions, le spectacle du corps en mouvement nous procure un plaisir véritable, que nous ne nous contentons pas de jouir de ce spectacle quand par hasard la nature nous le fournit, mais que nous en donnons à nous-mêmes la représentation, et que, dans nos propres mouvements, nous cherchons à mettre du rythme et de l'harmonie. Se fondant sur cette remarque, il conclut qu'il y a un *art spécial* dont l'objet est de produire par le moyen du mouvement une impression de beauté. « A cet art, encore inférieur, parce qu'il est tout empirique, ne pourrait-on pas donner une méthode ? » Et « les jugements de goût, actuellement abandonnés aux caprices du sentiment, ne pourrait-on pas les ramener à des principes plus stables ? » C'est à dégager ces principes, c'est à découvrir cette méthode qu'il a tâché !

L'ouvrage est divisé en quatre parties.

Dans la première, M. Souriau étudie le *déterminisme du mouvement,* « c'est-à-dire les lois physiques ou psychiques en vertu desquelles nous avons une tendance à nous mouvoir d'une manière plutôt que d'une autre. Quand un homme fait un geste, prend une attitude, quand un être quelconque exécute un mouvement, ce n'est pas, en général, pour se donner en spectacle ; les mouvements qui sont la matière de nos jugements de goût ne sont soumis qu'ultérieurement à ces jugements, et il est naturel de les étudier en eux-mêmes avant de chercher quel effet ils peuvent produire sur le spectateur. » Le plaisir du mouvement, est-il montré (ch. I), est à la fois physique et moral; il nous donne une satisfaction d'amour-propre surtout alors que nous luttons contre la nature. — L'effort est toujours pénible (ch. II), mais il est un plaisir du moindre effort qui stimule notre activité. — Au repos (ch. III : *Lois de l'attitude*), les muscles sont à demi contractés, ils obéissent à la loi des flexions moyennes;

agissons-nous, notre attitude est alors régie par la loi de stabilité, la loi d'asymétrie, la loi d'alternance. — Le rythme (ch. IV) est la loi constante des mouvements musculaires. La périodicité de ces mouvements est due à des raisons physiologiques (loi de compensation, tendance à la réitération, effets de l'habitude) et à des raisons mécaniques (rythme propre de chacun de nos membres); ces divers rythmes ont une tendance à s'unifier.

La deuxième partie est intitulée *la Beauté mécanique*. L'auteur insiste sur cette idée que l'analyse raisonnée des mouvements de locomotion a un intérêt à la fois théorique et pratique, qu'elle peut nous servir à perfectionner l'art de la locomotion et servit encore à donner une base solide aux jugements que nous portons sur la beauté des mouvements; il formule divers préceptes qu'il résume en disant que, pour donner plus d'aisance à nos mouvements, il est bon d'adopter des allures d'une vitesse modérée, de rendre leur rythme aussi régulier que possible, et d'avoir recours à la synergie musculaire; puis il regarde aux différents modes de locomotion terrestre, aquatique, aérienne.

Les deux premières parties sont trop développées; la troisième, *l'Expression du mouvement*, ne l'est pas assez. « La grâce n'est réductible ni à la beauté mécanique, ni au moindre effort musculaire; elle est l'expression de l'aisance physique et morale dans le mouvement. » Et les conditions de l'aisance physique sont la conformité des mouvements avec nos habitudes propres, l'absence de bruit; celles de l'aisance morale, la variété dans le rythme, la liberté dans la finalité, une certaine prodigalité dans l'effort. Les mouvements vraiment expressifs, ajoute M. Souriau, sont ceux qui sont déterminés d'une manière inconsciente par l'émotion ressentie, et le jugement esthétique, dont ils sont l'objet de notre part, dépend de leur beauté propre, de la valeur morale du sentiment qu'ils expriment et de leur puissance d'expression. La « valeur morale du sentiment »! L'auteur fait intervenir l'éthique après la physique et la physiologie.

Une quatrième partie, avec une étude de physio-psychologie, *la Perception du mouvement*, l'analyse des perceptions tactiles, visuelles et auditives n'est pas un hors-d'œuvre précisément, et plusieurs chapitres, notamment ceux dans lesquels il est parlé du plaisir des yeux, du mouvement sonore, sont pleins d'intérêt.

Livre très remarquable en somme, et qui soulèvera de nombreuses discussions. Il n'est que les ouvrages banals qu'on ne discute point.

La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion, par J.-Barthélemy-Saint-Hilaire, membre de l'Institut, sénateur. Un vol. in-8°, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix: 5 francs.

Les rapports de la philosophie, non pas tout à fait, il s'en faut; plutôt ceux d'une philosophie, de celle-là même que M. Barthélemy Saint-Hilaire a toujours professée; et *rapports avec les sciences*, *rapports avec la religion*, cela n'est vrai qu'en partie: il s'agit plutôt des prétentions de la plupart des physiologistes contemporains, des prétentions des membres militants du clergé d'une certaine Église. Nombre de pages, toutefois, enferment des réflexions et remarques qui dominent de très haut les systèmes particuliers et qui ont bien toute la portée qu'indique le titre.

Aujourd'hui, comme il y a quelque quarante ans, l'auteur tient Kant pour un métaphysicien et un sceptique; c'est la raison impersonnelle qu'il invoque aujourd'hui comme naguère; et dans la première partie de l'ouvrage: *la Philosophie au* XIX*e siècle*, des jugements qui accusent un spiritualisme un peu étroit. Ce dernier mot est écrit, nous le laissons; mais pour l'avoir employé, nous ne méconnaissons, qu'on veuille bien nous croire, ni la noblesse de caractère de M. Barthélemy Saint-Hilaire, ni les services qu'il a rendus, qu'il rend encore.

« A notre époque, dit-il, — et c'est jugement auquel nous souscrivons, — dans toutes les nations civilisées, la philosophie a deux adversaires: la religion et les sciences. Par la nature même de son institution, l'Église, — entendons l'Église catholique, — reste ce qu'elle a toujours été. Mais ce qui peut surprendre à bon droit, c'est l'inimitié des des sciences, plus récente mais non moins vive que celle de la religion. Enivrées de leurs succès, les sciences particulières sortent fréquemment de leur domaine; oubliant ce qu'elles sont, elles se retournent contre la philosophie, leur mère commune, à qui elles doivent leurs principes et leur méthode. C'est une flagrante erreur, qui, pour l'instant, subjugue les esprits. Un vent de matérialisme entraîne les sciences, sans qu'elles s'informent du torrent qui les pousse à se mêler de questions qui ne les regardent point... »

Les principes, la méthode, sont empruntés, M. Barthélemy le fait aussi bien voir dans la deuxième partie, *la Philosophie et les Sciences.* Les sciences naturelles, les seules qu'il prenne à partie, et avec raison, sortent, il le dit, de leur domaine; elles prétendent, toutes ensemble, com-

poser la science, légitimement appelée à se substituer définitivement à la philosophie ; cette prétention, il la discute, mais l'objet de la philosophie, il le définit à la façon des spiritualistes, et le domaine des sciences n'est pas limité par lui ainsi que nous entendrions, nous, qu'il dût l'être. « Elles servent (les sciences et la philosophie), écrit-il, une seule et même cause, et contribuent à un résultat commun : l'interprétation de plus en plus exacte et de plus en plus large des œuvres de Dieu. » Et il ne demande à ceux qui s'adonnent aux sciences que d'être « tolérants ».

La troisième partie est intitulée *la Philosophie et la Religion;* la quatrième, *la Philosophie et la Religion en France.* M. Barthélemy Saint-Hilaire parle de la religion en intellectualiste, et, en intellectualiste encore, de la raison et de la foi, de leur opposition. Nous doutons qu'il ait jamais réussi à démêler les besoins, les sentiments et les volontés d'un saint Paul, d'un Pascal. La raison, il ne veut pas qu'elle abdique, et il prêche la tolérance. Au reste, pourquoi le philosophe s'alarmerait-il des exigences de l'Église ? Ne devrait-il pas savoir reconnaître que, « quand on ne veut pas se soumettre au joug assez léger de la foi, on se soumet bien moins encore au joug plus austère de la raison : la foi ne réclame que l'obéissance ; la philosophie demande des labeurs et des méditations que bien peu d'esprits peuvent affronter ».

Nous préferons de beaucoup à cet ouvrage l'*Histoire de l'école d'Alexandrie* et la traduction des œuvres d'Aristote.

Dieu et l'être universel. *Abrégé de Dieu dans la science et dans l'amour*, par ARTHUR D'ANGLEMONT. Un vol. in-16. Paris, Auguste Ghio ; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Deus impare gaudet, et M. d'Anglemont aussi.

Dieu est, pour lui, infiniversel, omniversel, personne divine externe.

Dieu infiniversel se fractionne en omnivers divins successifs enlacés les uns dans les autres.

Trois principes originels de l'être universel : la corporéité universelle, l'âme universelle, la divité universelle ; trois principes originels-constitutionnels de l'être universel, l'absolu, l'infini, l'immuable, et pour chacun de ces trois principes généraux, trois principes générateurs et neuf principes diviseurs ; trois principes constitutionnels de l'être universel, qui sont les règnes corporels (règnes animal, végétal, minéral), les règnes animiques (archangélique, angélique, humain), les règnes déitaires (déitaire-archangélique, déitaire-angélique, déitaire-humain).

C'est là le résumé très court de l'un des cinq tableaux dont est accompagné l'ouvrage, « tableaux formés d'apres la loi mathématique des séries naturelles et les rapports reliant entre eux, d'une manière précise, les différents termes de ces séries, pour donner la clef des dispositions particulières à l'œuvre ».

Sur un autre tableau, nous voyons que les propriétés de la substance sont au nombre de trois : la substance matérielle, la substance fluidique vitale, la substance fluidique psychique ; que les modes de la substance matérielle sont au nombre de trois : la matière archangélique, la matière angélique, la matière humaine ; que tout de même il y a sortes de fluides vitaux... Mais nous nous dispensons de poursuivre.

Avec les tableaux et encore hors texte, mais en tête même de l'ouvrage, une lithographie qui représente un visage d'homme ou de femme, on ne sait, et, comme légende, ces mots : *l'âme humaine;* or, en coupant quelques-unes des pages du volume, nous sommes tombé sur l'une d'elles (p. 445), qui illustre précisément le dessin. Nous transcrivons : « L'homme, l'ange et l'archange sont, les uns et les autres, des êtres corporels : l'homme a trois corps, l'ange en a deux, l'archange n'en a plus qu'un seul. C'est alors que la loi des *continuités consécutives*, qui est une des lois constituantes de la loi de progrès, conduit à une nature nouvelle, à une nature supérieure à la nature animique, au sein de laquelle le corps de l'archange, si magnifique, si pur, doit cependant disparaître lui-même.

« Cette nature nouvelle, qui est la nature déitaire, apparaît donc comme entièrement incorporelle sous l'aspect de l'âme dans toute sa nudité, mais dans la nudité admirable où elle a acquis ses plus grandes perfections.

« Quand l'âme est séparée de toute corporéité, rappelons-le ici, elle est figurée tout entière par la tête à la base par la naissance du cou. Cette tête animique, et tout spécialement dans la nature déitaire, est accompageée par une auréole radiante d'une puissance considérable, qui lui tient lieu de corps, et lui donne la faculté d'agir au moyen des raisonnements qu'elle comporte, de la même manière qu'avec des organes corporels. »

Spiritisme et théosophie mêlés ; des réminiscences et des rêveries ; la science invoquée et une métaphysique compliquée.

L'auteur protestera peut-être. Rendons du moins hommage à ses intentions, qui sont des plus nobles : il veut tâcher à assurer le perfectionnement et le bonheur du genre humain.

F. G.

L'Empire des tsars et les Russes, par ANATOLE LEROY-BEAULIEU. Tome III, *la Religion*. Un vol. in-8°. Paris, librairie Hachette; 1889.

En 1853, M. A. Leroy-Beaulieu publiait une deuxième édition du tome Ier de *l'Empire des tsars et les Russes*. Il ne prévoyait certainement pas alors qu'il laisserait écouler quarante ans environ entre la publication du premier volume et celle du tome IIIe et dernier. Il avait commencé par étudier *le Pays et les Habitants*. Il y a trois ans seulement que parut une deuxième édition du second volume, réservé aux *Institutions*. Celui que nous annonçons aujourd'hui est tout entier consacré à la *Religion*. Ceux-là seulement s'en étonneront qui ne soupçonnent pas l'importance formidable de la question religieuse en Russie, ou qui, estimant que l'époque de pareilles études est passée, sont prêts dans leur aveuglement à rééditer le mot de M. de Morny, cité par l'auteur, et disant, à propos des *Méditations religieuses* de M. Guizot : « Comment, de notre temps, peut-on s'occuper de pareilles questions? » ou le mot plus drôle que l'on attribue au vieux Buloz refusant de lire, d'après le titre seul, un article sur Dieu proposé par un collaborateur de la *Revue des Deux Mondes :* Dieu? non; ça manque d'actualité. » Buloz, qui ne savait rien, mais qui avait infiniment de flair et d'information, ne répéterait plus pareille chose aujourd'hui d'aucun pays et de la Russie moins que de tout autre. C'est que le peuple russe est religieux jusque dans les moelles. Ainsi que le dit fort bien M. A. Leroy-Beaulieu : « Les religions sont comme des moules où les siècles ont jeté les générations, et souvent l'empreinte persiste après que le moule est brisé. » Cela est d'une évidence saisissante en ce qui touche l'âme russe. Elle fut si fortement pénétrée par le sentiment religieux que, jusqu'en ses révoltes et ses négations, elle a gardé à son insu les habitudes, les émotions, les générosités de la foi; de façon qu'en devenant révolutionnaire, elle n'a fait pour ainsi dire que changer de religion. C'est ce besoin de mysticisme qui a engendré tant de sectes diverses; c'est de même l'exaltation religieuse qui fait la force, la vertu, les renoncements, les martyres, et engendre les crimes du nihilisme russe.

L'ouvrage est divisé en quatre livres traitant : 1° de la Religion et du sentiment religieux en Russie; 2° de l'Église orthodoxe russe; 3° du *Raskol* ou schisme et des sectes; 4° enfin, de la Liberté religieuse et des cultes dissidents.

Si les deux premiers volumes de l'*Empire des tsars et les Russes* sont aussi remarquables que le dernier, — et nous n'avons pas de raisons d'en douter, — nous devons considérer ce livre comme l'ouvrage le plus complet et le plus sérieux que l'on ait écrit en notre langue sur la Russie. Dans tous les cas, en admettant que le premier (1853) ait besoin d'être remis au point, et même à ne parler que du dernier paru, je ne crois pas qu'on puisse rien lire de plus curieux, de plus émouvant que les chapitres où l'auteur passe en revue toutes les sectes mystiques et toutes les aberrations du fanatisme en ces âmes si promptes à s'exalter.

E. C.

Turgot. *Administration et œuvres économiques.* Un vol. in-32, avec portrait. Paris, Guillaumin, éditeur; 1889. — Prix : 2 francs, broché.

Ce volume fait partie d'une petite bibliothèque économique française et étrangère, publiée sous la direction de M. J. Chailley.

Précédemment ont paru : *Vauban*, par M. G. Michel; *David Hume*, par M. Léon Say; *Bentham*, par Marcel S. Raffalovich; *J.-B. Say*, par M. Baudrillart; *Adam Smith*, par M. Courcelle-Seneuil; *Sully*, par M. J. Chailley; *Ricardo*, par M. Paul Beauregard.

C'est à M. Robineau qu'a été confié le soin d'écrire une introduction aux œuvres économiques de Turgot. Sa notice est très remarquable par la netteté de l'analyse et la clarté de l'exposition. Il a su, dans un cadre restreint, retracer un portrait complet et vivant du ministre de Louis XVI, dont la vie fut si remplie et l'œuvre si complexe.

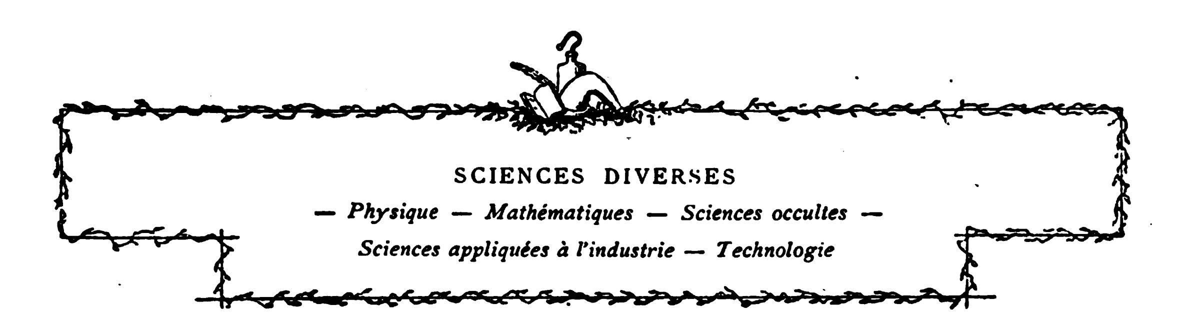
Turgot peut être considéré comme le véritable père de l'économie politique; ses *Réflexions sur la formation et la répartition des richesses* a devancé de neuf ans l'ouvrage d'Adam Smith sur la *Richesse des nations*.

M. Robineau a fait précéder ces *Réflexions* de l'éloge de Gournay, avec qui l'avait lié leur commune collaboration à l'*Encyclopédie;* et il y a joint l'édit de suppression des corvées et l'édit de suppression des jurandes.

Cette édition des *Réflexions sur la formation*

et la répartition des richesses offre cet intérêt qu'elle donne le texte authentique, exact et intégral de Turgot. Jusqu'alors on n'avait que le texte modifié par Du Pont de Nemours, à qui l'auteur l'avait donné pour être imprimé dans les *Éphémérides*. Depuis, tous les éditeurs, sans songer à reprendre l'original, avaient reproduit le texte de Du Pont de Nemours.

La même collection comprendra J. Stuart Mill, Bastiat, Malthus, Fourier, etc. PZ.



SCIENCES DIVERSES

— *Physique* — *Mathématiques* — *Sciences occultes* —
Sciences appliquées à l'industrie — *Technologie*

Le Cheval, dans ses rapports avec l'économie rurale et les industries de transport, par E. LAVALARD, administrateur à la Compagnie générale des omnibus de Paris, maître de conférences à l'Institut national agronomique, membre de la Société nationale d'agriculture de France; tome Ier. Un vol. in-8°. — Paris, 1888, Firmin Didot et Cie, éditeurs.

L'ouvrage de M. Lavalard fait partie de la Bibliothèque de l'enseignement agricole publiée sous la direction de M. A. Müntz, professeur à l'Institut national agronomique.

Le premier volume traite de l'alimentation du cheval, de l'installation des écuries, des opérations de maréchalerie. La compétence de l'auteur est aussi complète que possible. Nous n'avons pas affaire à un simple théoricien, mais à un homme dont l'expérience est très étendue et tous les jours augmentée. Son enseignement offre donc toutes les garanties désirables. Le parfait état de la cavalerie de la Compagnie générale des omnibus est une preuve ambulante que la pratique des principes préconisés par M. Lavalard rend bien les meilleurs résultats.

L'étude de l'alimentation tient la première place avec raison dans cet ouvrage. L'auteur détermine les quantités et le mode d'administration des rations par des calculs très précis; mais il s'inquiète non moins de la qualité de la nourriture fournie à l'animal. Il examine et analyse en savant les valeurs comparatives des avoines, des fourrages, etc., et donne un tableau statistique du plus grand intérêt pour les éleveurs, propriétaires, chefs d'industrie employant les chevaux.

Pour l'écurie il expose, avec de nombreuses figures explicatives, les différents types usités, et discute les mérites et inconvénients des uns et des autres, insistant surtout sur la nécessité de donner au cheval de l'air et de la lumière.

Si complet et précis que soit M. Lavalard, il laisse cependant parfois une question à poser. Ainsi, après avoir démontré de faire entrer le plus de lumière possible dans les écuries, il note que, en général, les écuries de courses sont tenues un peu sombres, et il n'en donne pas la raison; elle est peut-être très connue des entraîneurs; mais l'éleveur, le simple propriétaire de chevaux, qui ne songent pas à la course, peuvent l'ignorer, et le fait indiqué sans explications les laisse curieux et non satisfaits.

Rien de plus important que de bien ferrer son cheval : il faut chaussure à son pied, plus encore que pour l'homme. Aussi M. Lavalard reste-t-il dans la description détaillée de la fabrication du fer à cheval et de l'outillage du maréchal et dans l'examen des divers modes de ferrer et de cloutage.

Nous ne pouvons ici résumer, même sommairement, ces études techniques. Nous signalons l'ouvrage à tous ceux que le cheval, à des titres divers, intéresse ou passionne.

Nous attendons avec impatience le tome second. PZ.

L'inconnaissable, *sa métaphysique, sa psychologie,* par E. DE ROBERTY. Un vol. in-16, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1889. — Prix : 2 fr. 50.

La Métaphysique de l'inconnaissable, la *psychologie* de l'inconnaissable, le sous-titre n'est pas complet ; il n'annonce pas tout l'objet du livre. « Il s'agit de reprendre au double point de vue de la psychologie scientifique », — *scientifique*, pour la distinguer d'une autre psycho-

logie, — « et de la sociologie, le problème vainement agité par la philosophie, et sinon d'arriver à la solution définitive, ce qui aujourd'hui offrirait encore des difficultés à peu près insurmontables, du moins de démontrer clairement le mal fondé, en science et en bonne logique, des hypothèses purement philosophiques qui ont seules régné jusqu'ici. » L'auteur ajoute qu' « en présence des innombrables obstacles qui barrent la route du psychologiste et du sociologiste », il a voulu « indiquer plutôt des tendances que des efforts réalisés ou couronnés de succès ». Plutôt des tendances, soit ; encore était-il bon de les indiquer toutes. Écrire sur la couverture: la *psychocologie* de l'inconnaissable, ne suffisait pas, il fallait écrire encore et au-dessous : l'inconnaissable *devant la sociologie*, ou *au regard de la sociologie*, puis qu'aussi bien M. de Roberty est psychologiste et sociologiste.

Il a résumé, dans l'*Introduction*, les plus importantes d'entre les thèses qu'il avait soutenues dans son travail : *l'ancienne et la nouvelle philosophie;* citons quelques passages de ce résumé :

« De même qu'il y a une série de variations et de transformations qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler l'évolution organique des êtres vivants, il existe une série de variations et de transformations qui donnent l'évolution hyperorganique des idées dans le temps. La première de ces séries appartient aux sciences biologiques, la seconde à la sociologie.

« L'étude de l'évolution des espèces idéologiques, si l'on peut s'exprimer ainsi, est basée, comme toute l'étude sociale, sur cette partie de la science de la vie qui, sous le nom de physiologie du cerveau ou psycho-physiologie, découvre les lois des éléments biologiques (matériels ou mécaniques), auxquels se réduisent, en dernière analyse, les phénomènes psychiques complexes. Mais ces phénomènes tels quels doivent leur origine à l'intervention, dans le monde biologique, des actions, influences ou conditions sociales, et à la rencontre des lois qui régissent ces deux ordres de faits... Ils forment l'objet d'une science *concrète*, ou dérivée... C'est la psychologie proprement dite, avec son champ si immensément vaste de la vie psychique constamment modifiée au contact de la vie sociale.

« A côté des recherches psycho-physiologiques se place donc, tout naturellement, l'étude sociologique des lois de l'évolution hyper-organique, c'est-à-dire de la variation et de la transformation des phénomènes psychiques complexes.

« Les conceptions théologiques et les systèmes philosophiques forment une catégorie à part parmi ces phénomènes psychologiques d'ordre mixte. Ce sont là deux variétés d'une même espèce idéologique, qu'on peut ramener à l'action d'une seule loi très générale d'évolution. »

M. de Roberty formule ensuite la loi: étant données les premières notions générales qui ont jailli du cerveau de nos ancêtres sauvages, — indiquer les conditions, les actions et les influences sociales, statiques et dynamiques, qui ont imprimé une impulsion déterminée à ces germes primitifs, qui les ont groupés, associés et dirigés de telle ou telle façon et dans tel ou tel sens, qui sont souvent même parvenus à les modifier d'une manière profonde et durable, et qui, en définitive, ont produit, avec ces matériaux presque biologiques, des phénomènes nouveaux, particuliers, qu'on ne rencontre jamais en dehors de l'intervention des lois sociales, pas plus qu'on ne rencontre, en dehors de l'action des lois biologiques, les phénomènes spéciaux que les conditions organiques produisent avec des matériaux d'ordre physico-chimique. La fin de la sociologie est la recherche de cette loi même.

Cette loi n'est encore que postulée.

Les explications de l'ancienne philosophie précédaient les sciences ; selon *la nouvelle philosophie*, la philosophie en dérive ; jamais la même, elle est à chaque moment l'inventaire des données acquises. Mais, va-t-on s'écrier, l'histoire des idées devient philosophie, supposant et emportant certains concepts, et la philosophie devient un chapitre de cette histoire! M. de Roberty nous a ménagé d'autres étonnements: il nous dira que le problème de la connaissance, — qu'il écarte au reste, — et le problème de l'inconnaissable qu'on n'a nulle raison de poser, — il va l'établir, — ne sont qu'un seul et même problème.

Les chapitres du livre, au nombre de trois, sont intitulés: *Les origines et la valeur réelle du concept de l'inconnaissable, les conditions actuelles du problème de l'inconnaissable ; le concept de l'inconnaissable et la notion de Dieu.* L'agnosticisme, qui est la croyance des esprits « avancés » de notre époque, lisons-nous, serait considéré comme le résultat ultime d'une longue évolution mentale ; l'inconnaissable, qui n'était pas reconnu comme tel au début, serait une acquisition récente de la philosophie. Il y a du vrai dans ces assertions, écrit l'auteur, mais la foi religieuse ou métaphysique et les croyances de l'agnosticisme sont « des groupes de phénomènes sociologiques parfaitement homologues, remplissant les mêmes fonctions et suivant la même loi de métamorphose. » Parce que l'agnosticisme, sous

sa forme pratique et utilitaire, renonce à la connaissance de l'absolu et à la recherche des causes premières et finales, il serait l'opposé, la *négation* directe de toute religion et de toute métaphysique. Rien de plus faux, écrit encore M. de Roberty, et M. Spencer, pour lui, tout comme Kant, ramène les esprits au point de départ; ils sont tous deux des théologiens.

Il rappelle un article de M. Janet sur l'œuvre philosophique de M. Vacherot, il en cite un passage dans lequel était interprétée une phrase de Littré: « L'Immensité, tant physique qu'intellectuelle, est une notion de premier ordre; la contemplation de cette idée est aussi salutaire que formidable » ; puis, reproduisant la défense de Littré donnée par M. Arréat dans son *Journal d'un philosophe,* il reproche à celui-ci de communier encore avec les théologiens. Lui est-ce bannir vraiment les vieilles illusions, que parler encore de « sublime étonnement devant l'insondable univers » ?

Signalons, dans l'ouvrage les pages 94-106, sur lesquelles il faudrait se garder de passer trop vite, et disons que l'ouvrage est, non pas en dépit, mais à cause même des tendances intellectuelles de l'auteur, de ses préjugés, de ses *croyances*, très intéressant et très curieux. F. G.

Des définitions géométriques et des définitions empiriques, par LOUIS LIARD; nouvelle édition. Un vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* Paris, Félix Alcan; 1888. — Prix : 2 fr. 50.

Depuis longtemps on attendait cette nouvelle édition. L'auteur des belles études sur les *Logiciens anglais contemporains* a fini par déférer au vœu souvent exprimé.

Contentons-nous de rappeler les conclusions de la thèse :

— La matière est, en géométrie, le principe de la communauté, non de la spécification; la matière est, dans les notions empiriques, en principe de diversité et non de communauté.

— Dans la notion géométrique, la matière est passive, indifférente et partout homogène; l'essence résulte de la limite; c'est cette limite que la définition doit énoncer. Mais la limite, c'est la forme, et la forme dérive d'une loi posée par l'esprit, réalisée par le mouvement. La définition fera connaître cette loi, et l'on est autorisé à l'appeler *définition par génération*, ou encore *définition formelle.*

— Dans les notions empiriques, la forme est partout la même; l'essence résulte du contenu variable qu'elle enveloppe; c'est ce contenu que la définition doit énoncer. Mais ce contenu est un système de qualités sensibles; la définition énumérera ces qualités constitutives, en respectant leurs rapports mutuels, garantis par la loi de la subordination. On peut donc l'appeler *définition par composition*, ou encore *définition matérielle.*

— La loi qu'énonce la définition géométrique est l'œuvre de l'esprit; les qualités qu'énumère la définition empirique sont des révélations de l'expérience. La définition formelle est donc *a priori*, et la définition matérielle *a posteriori.*

— Et la première est *synthétique,* tandis que la seconde est *analytique;* celle-là est définitive, immuable; celle-ci, progressive et toujours provisoire.

— Les définitions géométriques sont des principes de connaissance; les définitions empiriques ne sont que des résumés. Les unes et les autres contiennent la science à l'état virtuel, mais avec cette différence que les premières en précèdent le développement et que les secondes le suivent. En géométrie, on pose des définitions grosses de conséquences; la détermination de l'espace y est la première démarche de l'esprit; mais on peut s'en tenir là et s'abstenir de dérouler la série des théorèmes. Dans les sciences de la nature, avant de poser les définitions, il faut avoir fait la science, et celle-ci, pour pouvoir se concentrer dans la notion et dans la définition, retourne à l'état de puissance, après avoir existé en acte. Par conséquent, alors même que l'on parviendrait à réduire la qualité intensive à la qualité extensive, la science géométrique et la science empirique différeraient encore par la genèse et le rôle de leurs notions fondamentales.

La soutenance de la thèse fut un événement. La thèse, du reste, est un ouvrage des plus remarquables.

Le Surmenage intellectuel et les exercices physiques, par le Dr A. RIANT, professeur d'hygiène à l'école normale de la Seine et au lycée Charlemagne. Un volume in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine.* Paris, J.-B Baillière et fils; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Souvent mal posée, la question du « surmenage » a été tout aussi souvent mal traitée, plus souvent la passion intervenant. M. Riant, de qui l'on sait la compétence en matière d'hygiène, aborde, à son tour, cette question du travail intellectuel prolongé outre mesure, volontairement ou non, et prend soin, tout d'abord, de délimiter étroitement le champ de ses études : « Englober,



dit-il fort bien, les causes et résultats du surmenage avec ceux de la vie sédentaire, traiter, dans une même étude, des conséquences pathologiques du surmenage et de celles d'une atmosphère confinée, ou des attitudes vicieuses des élèves, c'est mêler des sujets fort différents, c'est compromettre sa démonstration et s'interdire des conclusions qui portent, parce qu'à force de s'adresser à tout, elles risquent de ne s'appliquer spécialement à rien... Espère-t-on en faire comprendre la véritable portée, le péril, et en trouver le remède, parce qu'on aura fait du surmenage le bouc émissaire de toutes les erreurs et de tous les torts de la vie scolaire, au point de vue hygiénique? En chargeant le surmenage de toutes les erreurs et de toutes les fautes de système ou de routine de la pédagogie, on grossit, il est vrai, — mais à quoi bon? — pour le public, étranger à ces questions, le mal et le danger; mais on inspire aux observateurs compétents et calmes une défiance qui nuit singulièrement au but que l'on se propose. »

Son travail, il le divise en deux parties, consacrant la première à l'étude du *Surmenage intellectuel des enfants et des adolescents : écoliers, élèves, étudiants;* et, la seconde, à celle du *Surmenage intellectuel des adultes : lettrés, savants, hommes voués aux professions libérales, artistes.*

Dans la première partie, il s'applique à dégager les *causes* du surmenage; — point d'instruction, pense-t-on, si l'on n'a des certificats et des diplômes, et, les connaissances étant prisées plus que l'exercice de l'intelligence, il s'agit d'assurer à ses enfants, aussi bien à ses filles qu'à ses garçons, un savoir encyclopédique; — l'État encourage le développement de la folie scolaire; c'est le nombre des heures d'études qu'il augmente, ce sont les additions qu'il fait aux programmes, ce sont les méthodes, naguère défectueuses, qu'il fausse de plus en plus. — Puis les *effets*, et il reproduit de longs extraits du rapport lu par le Dr Lagneau à l'Académie de médecine, le 17 mai 1887 : myopie, déformations, troubles digestifs, troubles nerveux, phtisie, tels sont, en résumé, les résultats du surmenage; et les statistiques font défaut! — Il indique enfin les *remèdes*, les moyens de prévenir, de conjurer le péril : — solution pédagogique, réduction du temps de travail, réduction du programme des cours et des programmes des examens; — solution physiologique, les exercices physiques obligatoires et quotidiens.

Il pose, dans la seconde partie, la question de savoir s'il vaut encore mieux s'user que se rouiller; il dresse le martyrologe des gens de lettres, des savants, des artistes, des surmenés par passion du travail et des surmenés par nécessité, et il cite, par contre, un grand nombre d'octogénaires parmi ceux qui se sont illustrés dans les lettres, la science, la politique. La vie moderne a ses exigences qu'il reconnaît, et les bienfaits du travail, même excessif, ne sont pas à nier, il les signale.

N'empêche qu'il importe, quelque âge que l'on ait, d'éviter, de combattre les indispositions ou maladies qui peuvent résulter d'un excès de travail, et il trace des règles, il formule des préceptes d'hygiène.

Ce nouvel ouvrage de M. Riant complète deux de ses traités, précédemment publiés : *Hygiène scolaire*, *Hygiène du cabinet de travail*. En ceux-ci, il avait regardé aux conditions *extérieures* du travail, s'il est permis de s'exprimer ainsi; dans le dernier travail paru, et qui est excellent de tous points, il montre comme il faut ménager ses forces intellectuelles.

La Période glaciaire, *étudiée principalement en France et en Suisse*, par A. Falsan, correspondant du ministère de l'instruction publique. Un volume in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale*, avec 105 gravures dans le texte et 2 planches hors texte. Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix : 6 francs.

Les théories diluviennes sont aujourd'hui unanimement rejetées; l'on admet les explications des Playfair, des Venetz, des J. de Charpentier.

D'entre les disciples de ces maîtres, plusieurs ne tenant pas compte de la localisation des dépôts erratiques ont cru pouvoir supposer l'Europe un moment recouverte d'une immense calotte de glace; d'autres, non contents de croire à une seule période glaciaire avec des phases de recul et d'avancement pour les anciens glaciers, ont proclamé la multiplicité et la périodicité d'époques glaciaires : ils ne tiennent pas compte, eux, du refroidissement régulier du climat de la terre, du développement continu, sans intermittence ni balancement des végétaux et des animaux. Et pour quelques-uns des partisans de la pluralité des périodes glaciaires, il y a eu non seulement des glaciers pliocènes, des glaciers miocènes, des glaciers éocènes, mais encore des glaciers crétacés, des glaciers jurassiques, des glaciers carbonifériens. Autant on avait éprouvé de répugnance à recourir à l'action des anciens glaciers pour expliquer la formation de certains terrains de transport, autant on se laissa entraîner à vouloir tout expliquer par l'action de la glace. M. Falsan, qui discute l'ancienne théorie, et qui, exposant la nouvelle, signale les divergences d'opinion

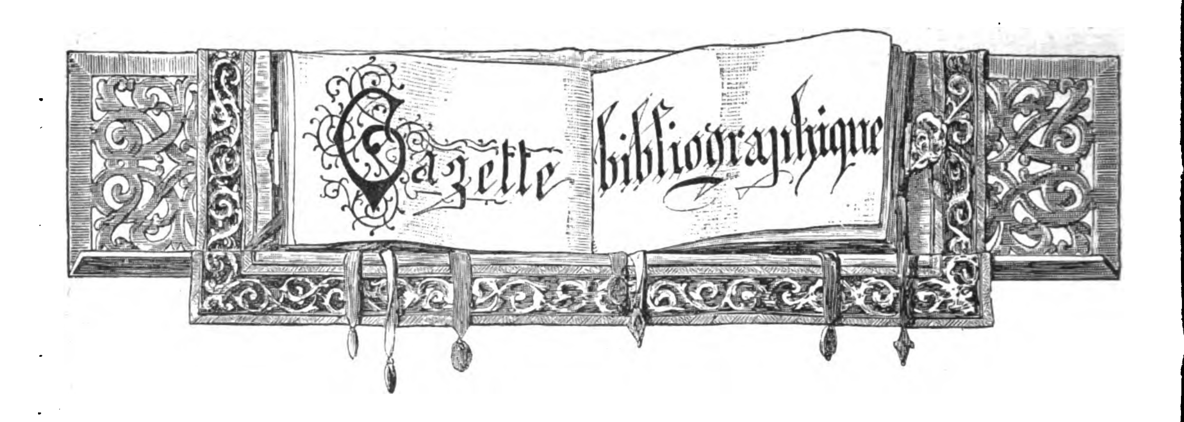
de ceux qui adhèrent, montre que les deux explications ont, au fond, une liaison intime, qu'elles recourent, l'une et l'autre, au même agent : l'eau, celle-là à l'eau à l'état liquide, celle-ci à l'eau à l'état solide. C'est qu'il s'agit de rendre compte d'un véritable charriage, et l'eau et la glace sont, dans le monde inanimé, les seuls corps doués d'un mouvement continu et capables de transporter au loin des terrains, des blocs d'un poids considérable. Entre les deux théories, toutefois, une différence : la théorie glaciaire, — et c'est par là qu'elle assure son triomphe, — *a substitué la durée de l'action à la vitesse et à l'exagération de la masse* acceptées par les diluvianistes. On est sorti, montre encore l'auteur, du domaine des hypothèses, des suppositions touchant l'origine des grandes masses liquides, la formation des lacs, l'existence de barrages, et, — il cite M. Alphonse Faivre, — « tout est ramené à une simple question de météorologie et de physique, puisque pour tout expliquer, il suffit d'admettre un léger abaissement de la température moyenne, une modification dans les climats avec une plus grande abondance de neige et d'humidité, et des oscillations du sol ».

Pour quelles causes la chaleur primitivement répandue sur le sol était-elle plus élevée qu'à notre époque ? pour quelles causes était-elle répandue uniformément ? et pourquoi l'équilibre s'est-il rompu à un certain moment ? M. Falsan l'explique fort judicieusement après d'autres auteurs ; — il dit leurs recherches, leurs découvertes ; — il explique aussi comment il se fait que, loin des solitudes stériles, sur des coteaux inondés de lumière, au milieu de couches inférieures remplies de fossiles, on puisse trouver des terrains identiques aux terrains glaciaires. Il nous fait parcourir les versants des Alpes, du Jura, des Vosges, des Cévennes, du plateau central, des Pyrénées, théâtres des derniers épisodes de notre histoire géologique ; il nous fait considérer tous les blocs erratiques, les moraines profondes et superficielles, les stries, les roches moutonnées, et nous indique le rôle qu'a joué le grand glacier du Rhône dans cette révolution du sol de notre Europe occidentale. L'établissement de la période glaciaire est, établit-il, une conséquence des lois qui régissent la constitution physique du soleil et de la terre ; le soleil s'est refroidi, il a diminué de volume, et, sans doute, au début de la série des temps tertiaires, la diminution apparente du disque solaire a fait que la température terrestre superficielle a cessé d'être uniforme. Les changements pour la terre se sont manifestés par des modifications de volume, et des reliefs plus accusés se produisant ont joué le rôle de condensateurs ; alors les vapeurs transformées en neiges, alors des glaciers. Les glaciers, — l'auteur souscrit au jugement de Desor, — n'ont pas creusé les grands lacs qui, ouverts par des mouvements orographiques du sol, existaient avant l'arrivée des glaciers ; ceux-ci n'ont pu que façonner les contours et les garantir contre l'envahissement des alluvions en les comblant de glace ; après la période glacière, — et il convient de n'en admettre qu'une, — la glace laisse derrière elle ces cavités remplies d'eau. Ce n'est pas à M. Falsan à nier tout effet d'érosion ; de ces effets, il en signale, et de nombreux, sur les montagnes et dans les vallées (d'où une grande partie des figures qui accompagnent son texte) ; ce sont les glaciers quaternaires qui ont charrié jusque sur les collines lyonnaises, à 400 kilomètres de distance, les gigantesques blocs erratiques, ces masses énormes de débris striés, arrachés aux montagnes du Valais, de la Savoie et du Dauphiné : phénomènes d'érosion et phénomènes de progression. Et, pour l'explication de ces derniers phénomènes, l'auteur fait intervenir la dilatation de l'eau qui se congèle, le glissement dans les parties les plus déclives, la pesanteur.

La *Bibliothèque scientifique internationale* compte maintenant deux belles études sur les glaciers. Celle de Tyndall a trouvé de nombreux lecteurs. Nous ne doutons pas que celle de M. Falsan ne soit aussi vivement goûtée.

F.-G.





Sommaire. — CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES : *Ventes.* — *Bibliographies.* — *Catalogues.* — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger.* — *Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES. — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SOMMAIRE. — Les Poètes du Parnasse breton. — Deux bardes inédits. — M. Melchior de Vogüé, récipiendaire. — Prix académiques. — Les Congrès. — La Géographie allemande s'isolant du monde. — Missions. — M. Daubrée et le *Journal des Savants.* — Balzac mystique et son commentateur américain.

Il nous est venu de Bretagne un beau volume, portant sur sa couverture — recommandation déjà respectable — les noms de MM. Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz, et contenant une véritable anthologie provinciale[1]. Quatre-vingt-dix poètes, tous Bretons, d'origine bretonne, ou établis à demeure sur le sol breton, y sont représentés. Le premier de tous, en vedette et à part, dominant le livre des hauteurs sereines où son œil de poète embrasse, en un perpétuel présent, tous les lieux et tous les âges, est Leconte de Lisle, Breton d'outre-mer, dont les racines familiales sont à Dinan. Il n'a point à regretter son patronage ni à rougir des talents qui se pressent derrière lui. Parmi les noms dont la notoriété a dépassé les frontières bretonnes et que les Parisiens aiment à prononcer, nous citerons MM. Arthur de la Borderie, Armand Dayot, Hippolyte Durand, Émile Grimaud, Gustave Geffroy, le critique de la *Justice*, qui apporte à l'œuvre commune un robuste sonnet sur les Cancalaises; Audren de Kerdrel, René Kerviler, Ary Renan, Joseph Rousse, Léon Séché, le vicomte Hersart de la Villemarqué; nos collaborateurs : le vicomte Robert du Pontavice de Heussey, qui a de qui tenir, son père étant un poète de haut vol, et Olivier de Gourcuff; Mlle Zénaïde Fleuriot, Mme Auguste Penquer, et bien d'autres trop nombreux pour que nous puissions en épuiser la liste. Les moins connus ne sont pas, d'ailleurs, les moins intéressants, témoin ce poète qui s'appelle Henri Droniou, et qui cache dans la virginité de l'inédit des poèmes comme *Penmarc'h*, *Au Baradoz* et *un Vieux bohème.* C'est le recueil de MM. Tiercelin et Ropartz qui offre au public, croyons-nous, la primeur de son talent, que quelques initiés avaient seuls pu goûter jusqu'ici. Il procède de Leconte de Lisle pour l'intensité de l'expression et l'éclat de l'image; mais il a son originalité propre, et le coin auquel il marque ses vers, tout imprégnés de parfums du terroir, c'est bien lui-même qui l'a gravé.

Un autre n'a que vingt ans et écrit des choses achevées, comme *Premier Soir* et comme *les Cloches*, ce poème délicieusement mélancolique, d'une harmonie si intime et si vraie, qui montre que, si Schiller et Poe ont trouvé chacun dans les cloches l'inspiration d'un chef-d'œuvre, la source

1. *Le Parnasse breton contemporain*, publié par Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz. Paris, Alphonse Lemerre, et Rennes, Hyacinthe Caillière, 1889, 1 vol. gr. in-8°; xi-319 p. Prix : 6 fr.

n'est point tarie, et dont le tintement prolongé pénètre l'âme avec le calme angoissant et la douloureuse douceur qui montent des choses à l'heure indécise des crépuscules.

On dirait, dans les soirs languissants des dimanches
Que vous vous éteignez, et que l'élan des brises
Emporte dans son vol, au-dessus des églises,
Avec vos derniers chants, des âmes toutes blanches !...

Vous sonnez de longs glas aux lassés de la vie,
A ceux qui n'ont d'espoir que dans la tombe seule,
Et qui clament la mort, rêvant qu'on enlinceule
D'un éternel repos leur âme inassouvie !

On nous pardonnera cette citation. Il était difficile de faire comprendre autrement l'impression qui se dégage de cette poésie.

Les éditeurs figurent dans le recueil par des morceaux où leur talent, reconnu de tous, s'affirme avec éclat. Qu'on lise les *Trois prières en la cathédrale de Quimper*, de M Louis Tiercelin, qu'on lise le poème inspiré du *Barzaz Breiz*, que M. J.-Guy Ropartz intitule *Jeffik*, et l'on sentira bien que la vieille âme bretonne n'est pas morte, que l'action est toujours pour elle la forme extérieure du rêve, et qu'à travers les siècles elle est demeurée inépuisablement poète, avec toute la fécondité initiale du pouvoir créateur.

***

Nous ne parlerons que pour mémoire de la réception solennelle de M. Melchior de Vogüé à l'Académie française. La cérémonie a eu lieu le 6 juin ; le discours du récipiendaire, consacré, suivant l'usage, à l'éloge et même à la défense de son prédécesseur, Désiré Nisard, a été suivi d'une réponse de M. Rousse, où l'ancien bâtonnier de l'ordre des avocats avait répandu bonne quantité de sel, ce qui l'a fait fort goûter d'un auditoire trop souvent soumis à un régime de mets moins sapides.

***

L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Odilon Barrot (6,000 fr.) à M. Marcel Fournier, professeur agrégé à la Faculté de droit de Caen, pour son mémoire sur l'histoire de l'enseignement du droit en France avant 1789. Elle a partagé le prix Kœnigswarter (1,500 fr.) entre M. Henri de Beaune, pour son ouvrage intitulé *Droit coutumier français*, et M. Adolphe Tardif, pour son *Histoire des sources du Droit canonique*. Au même concours, une mention honorable a été accordée au traité *Du Franc Alleu* par M. Pierre Lancry d'Arc, dont *le Livre* a déjà eu a signaler plusieurs ouvrages.

Rappelons aussi qu'elle a décerné une récompense de 3,000 francs à M. Henri Joly pour le premier volume de son ouvrage intitulé : *le Crime*; deux récompenses de 1,000 francs chacune, à M. Maurice Wahl, pour son volume intitulé : *l'Algérie*, et à M. Gustave Carré pour son volume intitulé : *l'Enseignement secondaire à Troyes, de la fin du moyen âge à la Révolution*, et une mention très honorable à M. Jules Legoux pour son ouvrage intitulé : *Pro Patria*.

Elle propose le sujet de concours suivant pour le prix Odilon Barrot, à décerner en 1893 :

« Rechercher dans les actes de l'ancienne monarchie, et particulièrement dans les arrêts du conseil, les règles d'après lesquelles ont été exécutés les travaux publics en France, depuis le règne de Henri IV jusqu'en 1789. Signaler celles de ces règles qui ont passé dans la législation actuelle. »

Limite du dépôt des mémoires : 31 décembre 1892. La valeur du prix est de 5,000 fr.

***

De son côté, l'Académie des inscriptions et belles-lettres vient de décerner la médaille d'argent, offerte par la Société des architectes de France, à M. Gsel, ancien élève de l'École française de Rome, pour les fouilles qu'il a opérées à Vulci, cette année.

Le prix du Budget, d'une valeur de 2,000 francs, a été décerné à M. Sylvain Lévi, maître de conférence à l'École des hautes études, pour son mémoire sur l'*Étude critique du théâtre indou*.

Le prix Stanislas Julien n'a pas été décerné, mais deux récompenses ont été accordées : l'une de 1,000 francs, au R. P. Boucher, pour sa *Boussole du langage mandarin;* l'autre de 500 francs, à M. Terrien de Lacouperie, pour l'ensemble de ses travaux sur la Chine.

***

L'Académie des sciences avait à élire le successeur de M. Chevreul. Au premier tour de scrutin, M. Armand Gautier, professeur à l'École de médecine, que la commission avait présenté en première ligne, a été élu par 44 voix sur 56 votants.

M. Armand Gautier a fait des travaux très importants sur les alcaloïdes.

***

Nous sommes en pleine épidémie de congrès. Celui qui nous intéresse le plus directement et dont les résultats devraient avoir pour nous la plus grande importance — mais aura-t-il des ré-

sultats? — c'est le congrès international littéraire auquel la Société des gens de lettres prête cette année un concours actif. Voici les résolutions qui y ont été prises dès la seconde séance :

1° Le droit d'auteur sur une œuvre littéraire comprend le droit exclusif d'en faire ou d'en autoriser la traduction ; en conséquence, l'auteur, ses héritiers ou ayants cause ont le droit exclusif de traduction pendant le temps même où ils ont le droit exclusif de reproduction.

2° Il n'y a pas lieu d'obliger l'auteur à indiquer par une mention quelconque sur l'œuvre originale qu'il se réserve le droit de la traduire.

3° Il n'y a pas lieu d'impartir à l'auteur ou à ses ayants cause un délai, quel qu'il soit, pour faire la traduction.

***

Le congrès de géographie s'ouvrira le 5 août. L'empereur du Brésil en a accepté la présidence et a délégué le vicomte de Cavalcante, commissaire de l'Exposition brésilienne pour le représenter; les géographes allemands ont décidé qu'ils ne seraient, eux, représentés par personne. Voilà qui est joliment alléchant pour les savants des autres nations!

***

Quelques missions scientifiques et littéraires à signaler :

M. Deflers, membre de la Société botanique de France, a la mission de poursuivre les recherches d'histoire naturelle qu'il a entreprises dans le sud de l'Arabie.

M. Philippe Berthelot est chargé de rechercher, dans les archives et les bibliothèques du Portugal, les documents concernant nos relations avec ce pays aux XVIIe et XVIIIe siècles et, notamment, nos relations diplomatiques.

M. de Kératry a la mission d'aller étudier aux États-Unis diverses questions relatives à la législation de la propriété littéraire dans ce pays.

Enfin M. Daubrée a été nommé, en remplacement de M. Chevreul, membre de la rédaction du *Journal des Savants*, dont l'existence, menacée naguère comme on le sait, paraît encore assurée pour quelque temps, malgré les férocités d'un budget qui ne sait plus trop où prendre les millions qu'il ne sait que trop où dépenser.

***

Nous venons de recevoir un nouveau volume de la traduction de Balzac en anglais par Miss Katharine Prescott Wormeley. Nous avons récemment appelé l'attention sur le volume précédent, qui contient *Louis Lambert*. Celui-ci continue les « Études philosophiques » et se compose de *Séraphita, Jésus-Christ en Flandre* et *les Exilés*. Il est, comme l'autre, précédé d'une introduction où Mr. George Frederic Parsons montre une fois de plus la pénétration et la compréhension de son esprit. Nous ne répéterons pas, à propos de *Séraphita*, ce que nous disions, dans notre numéro de mars, à propos de *Louis Lambert*. C'est encore un pas plus avant dans les mondes mystérieux que hante la pensée des êtres affinés pour lesquels le globe terraqué, avec ses surfaces limitées qui enclosent de toute part et son atmosphère dont l'inflexible pesanteur fixe au sol, n'est qu'une étroite et douloureuse prison. Il nous suffira de constater que les mêmes qualités de traduction se font remarquer dans le texte, et que l'étude de M. Parsons, tout en ouvrant sur l'œuvre de Balzac des perspectives qui échappent au vulgaire, est un morceau philosophique hors de pair par la science historique, la vigueur et la profondeur de la pensée, le relief et la netteté de l'expression. Nul ne sait mieux que lui suivre à travers les âges et retrouver, vivantes dans les esprits des amants de l'au-delà, les merveilleuses visions et les ardentes espérances de métamorphoses qui jettent, sur les nudités et les sécheresses de l'humanité, comme un éblouissant manteau d'idéal.

B.-H. GAUSSERON.

BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES

Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.

FRANCE

Bibliothèque nationale : acquisitions. — La Bibliothèque nationale a acheté à la récente vente Techener, au prix de 1,225 francs, les *Singuliers et nouveaux pourtraicts* et ouvrages de lingerie, servans de patrons à faire toutes sortes de poincts, couppe, lacés et autres... à Paris, par Jean Le Clerc jeune, 1587; volume précieux, avec les trois parties bien complètes, grandes de marges, non lavées et sans restauration.

Elle a, en outre, acheté un certain nombre de

manuscrits à miniatures à la vente des 91 manuscrits qui restaient de la collection Hamilton, laquelle vente a eu lieu à Londres le 23 mai. Cette collection avait été acquise en bloc, il y a six ans environ, par l'administration de la Bibliothèque royale de Berlin, afin d'y choisir certaines raretés qui lui manquaient; après avoir fait son prélèvement, la bibliothèque de Berlin rétrocéda au British Museum les manuscrits relatifs à l'histoire d'Écosse et vendit le surplus aux enchères.

Voici, en livres sterling, les prix les plus importants de cette adjudication :

1. *Evangelia quatuor, latine.* Manuscrit sur vélin pourpre, 142 feuilles, écrites en lettres onciales d'or par un scribe anglo-saxon pour l'archevêque Wilfrid d'York, entre 670 et 680. Les armes de Henri VIII, peintes en or et couleurs sur le revers du premier feuillet, sont attribuées à Hans Holbein. Belle reliure en maroquin rouge à gaufrures d'or. Prix : 1,500 liv. st. (37,500 fr.).

2. Bestiarius, *de Creatione mundi*, etc. Manuscrit sur vélin par un scribe anglais du XIIe siècle; 120 feuillets reliés en maroquin vert, contenant 104 miniatures représentant des animaux et des scènes de la création, peintes en couleurs vives sur fond d'or : 500 liv. st.

2. *Evangelistarium græce.* Manuscrit sur vélin, spécimen de l'art byzantin, onzième siècle, orné de cinq grandes miniatures entourées d'ornements en bleu et vert sur fond d'or et de huit miniatures plus petites; 378 feuillets reliés en velours pourpre, à fermoir d'argent repercé : 480 liv. st.

11. Saint Augustin, *la Cité de Dieu*, traduite en français par Raoul de Praelles. Manuscrit sur vélin en deux volumes in-folio; belles peintures rehaussées d'or, bordures fleuries, 967 initiales; travail flamand du XIVe siècle, relié par Meyer : 520 liv. st.

12. Boccaccio, *les Illustres Malheureux*, etc., traduit par Laurens de Premierfait, clerc du diocèse de Troyes; magnifique manuscrit du XVe siècle, orné de 84 miniatures, bordures et initiales par un artiste bourguignon. Titre spécialement écrit pour ce volume en 1712, par L. Gilbert, le fameux calligraphe; relié en maroquin rouge par Padeloup : 1,700 liv. st.

32. *Officium beatæ Mariæ*, beau manuscrit sur vélin de 134 feuilles, écrit et orné de 17 miniatures avec bordures, par Gérard David, pour la femme de Charles-Quint; 28 prières écrites en or sur fond pourpre et en rouge sur fond bleu aux armes impériales (1520), relié en maroquin vert par Derôme le jeune : 540 liv. st.

33. Diodore Sicilien : les trois premiers livres des *Antiquitez*, etc.; traduits par maistre Anthoine Macault; manuscrit sur vélin écrit et orné de miniatures par Geoffroy Tory, pour François Ier; une grande miniature représente François Ier assis entouré de ses trois fils et de ses courtisans; beau travail français : 1,000 liv. st.

58. *Officium divinæ Mariæ*, très beau manuscrit sur fin vélin; 16 belles peintures, 29 miniatures, bordures et capitales, par Geoffroy Tory (1524); 117 feuillets reliés en vieux maroquin rouge, à dentelle d'or, par Derôme : 1,230 liv. st.

70. *Horæ beatæ Mariæ*, manuscrit richement orné d'élégantes bordures et de belles miniatures; travail français du XVe siècle; belle reliure en maroquin olive, portant les armes du duc de Guise, par Pierre Roffet, dit Le Faucheux; 495 liv. st.

Les 91 lots ont produit la somme totale de 15,189 liv. st. 10 sh. 6 d. (377,738 fr.).

Ceux de ces manuscrits qui n'ont pas été acquis par la Bibliothèque nationale, l'ont été par M. le duc d'Aumale pour le Musée Condé et par M. Gustave de Villeneuve.

Nomination à la Bibliothèque de l'Arsenal. — M. Paul Bonnefon, sous-bibliothécaire, est nommé bibliothécaire en remplacement de M. Louis Ulbach.

Une bibliothèque peu connue. — A la séance tenue le 1er juin par l'Académie des sciences morales et politiques, M. Aucoc a présenté le *Catalogue de la Bibliothèque du Comité de législation étrangère*. Il a rappelé les services que rend cette bibliothèque spéciale instituée au ministère de la justice et qui comprend déjà 18,000 volumes, où sont représentés tous les États du monde civilisé. Ce dépôt, où deux cent cinquante législations ont déjà trouvé place, offre de précieuses ressources aux jurisconsultes, aux publicistes et aux législateurs.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Les Catalogues du British Museum.* — On lit dans un récent numéro du *Times* :

« Le Conseil d'administration du *British Museum* va incessamment publier deux éditions nouvelles des catalogues intéressant la salle de lecture. Le plus important est le catalogue (3e édition) des livres de référence mis à la disposition des lecteurs dans la salle. La première

édition contenant environ 20,000 titres, a été publiée par feu Mr. Winter Jones, en 1859. La seconde édition a paru en 1871, et une nouvelle est rendue nécessaire par les additions successives faites sur les rayons de la salle de lecture. Depuis 1871, on a fait un nouveau choix d'environ 20,000 volumes, les plus constamment consultés, lesquels ont été placés dans la galerie inférieure de la salle. On en a publié un catalogue spécial en 1886. Le catalogue nouveau, qui comprend les livres de toutes les galeries de la salle de lecture, se divise en deux parties : une liste alphabétique et une table analytique, ou index. Cet index est plus détaillé qu'auparavant, car, outre de simples renvois aux noms des auteurs, il donne le titre abrégé et le lieu de publication de chaque volume mentionné. Dans un appendice, Mr. Bullen, le chef du département des imprimés, continue l'histoire de la salle de lecture depuis 1870, époque où la dernière édition du catalogue a été épuisée. Le nombre des lecteurs croît rapidement. En 1873, il était de 103,971, et en 1888 de 188,432; en tenant compte des jours supplémentaires pendant lesquels la salle est maintenant ouverte, cela fait un accroissement, sur la moyenne quotidienne, de 356 à 620; les demandes de livres se sont encore plus multipliées que le nombre des lecteurs. En 1873, le nombre des livres donnés en lecture, sans compter ceux que chacun peut prendre lui-même sur les rayons, était de 295,736, soit une moyenne de trois ouvrages par lecteur; en 1888, il a eté de 744,221, soit une moyenne de quatre. Grâce à un système adopté en 1876, qui subdivise toute la bibliothèque en sections, dont chacune a à sa tête un fonctionnaire auquel les imprimés qui lui sont confiés sont familiers, il a suffi d'une très légère augmentation du personnel pour se tenir au niveau de l'augmentation des besoins des lecteurs. — L'autre publication que nous avons mentionnée est un catalogue des ouvrages bibliographiques contenus dans la Salle de lecture, dressé par Mr Fortescue, le surintendant. La première édition date de 1880. Il se compose d'environ 100 pages, divisées en cinq sections principales, en 150 sections secondaires ou environ. Il a pour objet de faciliter l'usage des bibliographies, des catalogues et des index ou tables analytiques mis à la disposition des travailleurs dans la salle de lecture. »

— La *Free Library* (bibliothèque publique) de Manchester a acquis la colleetion d'ouvrages sur la sténographie formée par feu Mr. J. Eglington Bailey. Cette acquisition en fait une des bibliothèques les plus riches sur ce sujet très spécial.

Les premiers projets de bibliothèques publiques en Angleterre. — Nous avons eu l'occasion de signaler, en parlant de l'assemblée annuelle de la « Library Association », qui s'est tenue l'an dernier à Glasgow, divers projets pour l'établissement de bibliothèques publiques en Écosse et en Angleterre, dont le plus ancien date de 1699. Les deux plus importants sont certainement dus à la même personne, le révérend James Kirkwood, pasteur à Mintd, et se rapportent à l'Écosse. Le second, qui paraît n'être qu'une extension et un renouvellement du premier, date de 1702. Mr. William Blades, bien connu pour son amour intelligent et érudit des livres, donne aujourd'hui, sous les auspices et aux frais de la *Free Public Library* de Wigan, où le bibliothécaire, Mr. Henry T. Folkand, en a découvert un exemplaire, peut-être unique, un fac-similé du premier projet. En voici le titre exact :

An | Overture | for | Founding and Maintaining | of | Bibliothecks | In every Paroch through- | out this | Kingdom : | Humbly Offered to the Consi- | deration of this present | Assembly. || Printed in the Vear 1699 (in-4°, 15 p.).

Mr. W. Blades fait précéder cette réimpression, exécutée avec une exactitude archaïque étonnante, de quelques remarques préliminaires qui donnent une valeur pratique à cette publication, laquelle aura toujours une valeur de curiosité, car elle n'a été tirée qu'à cent exemplaires et elle constitue véritablement, en même temps qu'un document précieux pour l'histoire du livre, un tour de force typographique [1].

Italie. — La bibliothèque nationale centrale de Florence a entrepris un catalogue raisonné des très nombreux autographes qu'elle possède. Chaque pièce est enregistrée au moins trois fois : 1° au nom de la personne qui l'a écrite; 2° au nom de la personne à qui elle est adressée; 3° aux noms des personnes qui y sont mentionnées.

Catalogues. — Une des ventes les plus sérieuses — nous ne disons point passionnantes — de

1. Proposals made by Rev. James Kirkwood (Minister of Minto) in 1699, to found public Libraries in Scotland. Reprinted verbatim et literatim from the rare copy in the Free Public Library, Wigan. With Introductory Remarks by William Blades. London, 1889. Privately Printed, in-4°. 9-15 p.

ces temps derniers a été celle de la bibliothèque protestante de feu M. H. Th. Lutteroth, qui, outre les ouvrages spéciaux, contenait plusieurs pièces curieuses du XVIe siècle. La maison Labitte en a publié le catalogue avec quelques lignes de préface par M. E. de Pressensé. La vente a eu lieu salle Sylvestre, du 3 au 8 juin.

Du 12 au 20, dans la même salle, les mêmes libraires ont vendu une grande quantité de livres anciens et modernes, dont le catalogue pour contenir 1,222 numéros, ne présente que bien peu d'ouvrages véritablement rares ou curieux.

A Londres, les Sotheby, Wilkinson et Hodge n'ont pas chômé. Du 6 au 8 juin, c'était la bibliothèque de feu C. J. Knight, riche en missels, heures et manuscrits enluminés; du 12 au 17, une collection de provenances diverses contenant de précieux *Americaña*, des gravures intéressantes, des manuscrits autographes du poète lauréat Tennyson, des livres illustrés par Cruikshank, Rowlandson et Leech, etc., etc.; le 18, une partie de la bibliothèque de Mr. T. B. T. Hildgard, où dominent les grandes éditions des classiques latins, français et italiens; du 19 au 22, la seconde partie de la bibliothèque du comte de Crawford: missels, rituels, bibles en toutes langues, reliures artistiques et historiques, chansonniers espagnols, exemplaires uniques sur vélin, chroniques, romans de chevalerie, éditions princeps des classiques, tout un trésor que le possesseur détaille et explique aux amateurs dans une courte et dense introduction; — enfin, du 24 au 29, les manuscrits de Burton Constable, si importants pour l'histoire locale de l'Angleterre, avec de vieux et précieux livres anglais, français et latins, et une belle bible latine manuscrite, exécutée en Angleterre vers le commencement du XIIIe siècle.

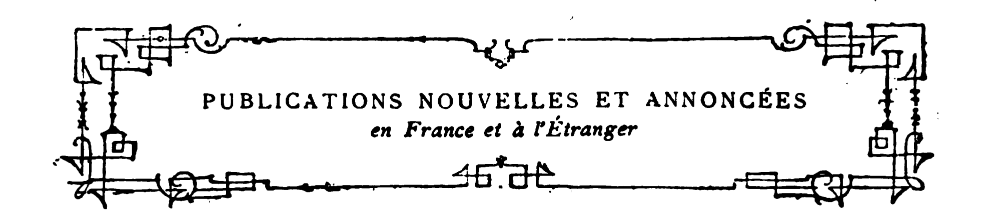
Parmi les catalogues à prix marqués nous citerons : le no 2 du Catalogue Labitte, qui commence à la lettre L, et ne comprend pas moins de 2826 numéros; comme toujours, des notes bibliographiques d'une réelle valeur accompagnent la mention des articles de quelque importance; — le Catalogue mensuel de la librairie Th. Belin, pour juin; — le numéro de mai du *Bibliophile de Guienne* (Ve Moquet, Bordeaux); — les nos 3 et 4 du *Bibliophile du Bas-Languedoc*, publié mensuellement par M. Saturnin Léotard, libraire à Clermont-l'Hérault, avec des études originales ou des documents inédits et curieux; il donne en ce moment les lettres inédites du naturaliste Moquin-Tandon à Auguste de Saint-Hilaire.

De l'étranger, Bernard Quaritch (Piccadilly, Londres) nous envoie un riche catalogue de grands livres d'histoire naturelle et de science. C'est le no 97 de ses *Rough Lists*. Nous avons aussi reçu les catalogues de la Librairie Charles Peeters, à Louvain (juin-juillet), de la librairie Levino Robecchi, à Milan (avril et mai), et de la maison d'édition Edoardo Perino, à Rome (juin).

Nous devons une mention spéciale au catalogue général de l'éditeur Ulrico Hoepli, de Milan, comprenant les livres mis en vente par lui de 1872 à 1889, au nombre de plus de 800. Ce catalogue, qui forme un élégant volume, se divise en 12 sections : Œuvres d'art — Bibliothèque technique — Agriculture — Sciences naturelles — Géographie — Histoire et Sciences qui s'y rattachent — Études juridiques — Bibliothèque scientifique et littéraire — Grammaires, dictionnaires et livres scolaires — Livres pour les enfants — Manuels Hœpli — Publications des Instituts scientifiques. — Un appendice est consacré aux Périodiques et à la Librairie ancienne. Outre les ouvrages parus, ce catalogue annonce plusieurs œuvres importantes qui paraîtront pour la plupart avant la fin de l'année courante; tels sont : *Storia Orientale* et *Storia Greca*, de Gentile, dans la collection des Manuels; *Contratto di trasporto*, par Vidari; *Diporti e Veglie*, par Massarani; *Ristauri e Concorsi*, par Birto; *l'Arte in famiglia*, par Melani, etc., etc.

Enfin nous appelons l'attention sur le Catalogue des publications artistique de l'éditeur Ferd. Ongania, de Venise, dont nous avons eu l'occasion plus d'une fois de louer les somptueuses publications, principalement une splendide et détaillée monographie de la basilique de Saint-Marc.





FRANCE

M. E. Molinier, attaché au Musée du Louvre, est depuis trop longtemps connu et apprécié par ses travaux, pour qu'il soit utile de les rappeler encore. Bornons-nous à signaler à l'attention des amateurs de beaux livres son dernier ouvrage : *Venise, ses Arts décoratifs, ses Musées, ses Collections.* Ce remarquable volume est édité par la *Librairie de l'Art*, avec le soin et le luxe qui lui ont valu la légitime réputation dont elle jouit depuis longtemps.

L'auteur de « *Venise* » est un érudit doublé d'un homme de goût; son livre est l'histoire très complète de l'art sous toutes les formes, dans l'illustre République qui a produit tant de merveilleux artistes.

Ces multiples formes de l'art sont très consciencieusement étudiées et expliquées, en un style clair et précis. Il est à peine besoin d'ajouter que chacune des parties de l'ouvrage est illustrée de splendides et nombreuses gravures.

Des eaux-fortes, hors texte, complètent ce magnifique volume, dont la place est marquée dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse à l'art et à son histoire.

— *Le mouvement littéraire au* XIXe *siècle,* par M. Georges Pellissier. 1 vol. in-16, 2 fr. 50 (Librairie Hachette et Cie). — Ce livre a pour objet de retracer dans ses phases successives le mouvement littéraire du siècle, depuis Chateaubriand et Madame de Staël jusqu'à nos jours. Il se divise en trois parties : la première s'étend jusqu'à l'avènement de l'école dite romantique, la seconde est consacrée au romantisme, qui domine notre littérature jusque vers le milieu du siècle, la troisième au réalisme, dont l'influence est encore toute-puissante sur l'art contemporain. L'auteur ne s'est pas borné à exposer les idées, les théories, les systèmes; il a aussi étudié en particulier les hommes et les œuvres, sans toutefois perdre de vue le titre de son livre; et, n'écrivant point un Tableau de la littérature, mais une Revue du mouvement littéraire au XIXe siècle, il n'y a fait entrer, avec les écrivains qui ont donné le branle à leur temps, que ceux qui ont dans la littérature contemporaine une figure bien distincte et originale. Donner une idée générale et précise à la fois des principales écoles littéraires qui se sont succédé en notre siècle, et rendre avec le plus de relief possible la physionomie particulière des écrivains qui en demeurent les représentants caractéristiques, tel a été son but.

— *Œuvres inédites de L. Veuillot.* — Louis Veuillot a laissé de nombreux manuscrits : l'un est un travail développé et conçu à un point de vue tout nouveau sur Raphaël et ses œuvres; les autres sont des chapitres de divers ouvrages qu'il avait annoncés : *les Choses de la vie, les Cyniques, les Figures d'à présent, Quelques mauvaises paroles, Voyage en cuistrerie.* De ces ouvrages, traitant, comme les *Libres Penseurs, Çà et là, les Odeurs de Paris,* de sujets variés, beaucoup de morceaux sont complets.

M. Eugène Veuillot, qui se reproche de ne pas les avoir déjà publiés, en promet un volume pour la fin de l'année.

— Le premier volume des Chartes de l'Université de Paris, préparé par le Père Denifle et par M. Chatelain, a été publié sous les auspices du Conseil général des Facultés de Paris et figure à l'Exposition.

— *Le prince de Bismarck démasqué!* Nouvelle Revue, 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs. — C'est sous ce titre que M. Charles de Maurel publie aux bureaux de la *Nouvelle Revue* un ouvrage, tout d'actualité, qui est appelé à avoir en Europe un grand retentissement. L'auteur étudie, à propos d'un incident d'un intérêt en apparence secondaire : « l'élection du prince Ferdinand de Cobourg au trône de Bulgarie », toutes les combinaisons de la diplomatie de M. de Bismarck, et en dénonce les plus subtiles et les plus perfides manœuvres.

Ce chapitre d'histoire contemporaine embrasse les événements qui se sont passés en Europe depuis le mois de juillet 1887 jusqu'au 1er janvier 1888. Pendant ces six mois, la politique du chancelier est étudiée et exposée avec une science de détails, fondée sur la communication de nombreux documents de chancellerie. La lecture de ce livre ne sera pas utile seulement aux diplomates, qui y trouveront des documents nouveaux d'une haute importance; elle appor-

tera encore à quiconque s'intéresse aux choses de la politique, de précieux renseignements sur l'organisation de la chancellerie allemande, et sur les moyens d'action que met en œuvre le chancelier pour assurer le succès de sa diplomatie. Elle convaincra surtout le lecteur français de l'activité persévérante et multiple avec laquelle la politique allemande poursuit la ruine définitive de la France qui assurerait, suivant l'expression du chancelier, la paix du monde, c'est-à-dire la prépondérance de la Prusse sur l'Europe diminuée. L'œuvre de M. de Maurel atteint donc le but le plus élevé que puisse viser le patriotisme français, et se recommande à la plus sérieuse attention de tous ceux qui ont à cœur les intérêts de la France et son rôle dans le monde.

Principes d'Économie politique, de John Stuart Mill, avec une introduction par M. Léon Roquet (Guillaumin et Cie). 1 vol. in-32, avec portrait : 2 fr.). — *John Stuart Mill*, est un des penseurs les plus vigoureux du siècle. Ses livres sur la Logique, le Gouvernement représentatif, la Liberté, etc., sont connus du monde entier ; ses travaux sur le droit des femmes et la représentation des minorités ont éveillé partout l'attention.

Non moins fameux sont les Principes d'Économie politique, dont M. Léon Roquet a extrait les passages propres à en faire connaître la méthode et les grandes lignes, et auxquels il a joint une savante introduction dans laquelle il a dessiné la physionomie du grand philosophe, comme homme et comme penseur.

Cet ouvrage forme le neuvième volume de la Petite Bibliothèque économique française et étrangère entreprise par la maison Guillaumin.

Les Curiosités de l'Exposition de 1889, par Hipp. Gautier. Un vol. in-12, broché, 1 franc. Librairie Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris. — Que faut-il au visiteur de l'Exposition ? Une carte qui soit claire et des explications qui lui indiquent quels sont les objets ou les édifices les plus curieux et les plus essentiels à voir, en quoi consiste leur mérite ou leur singularité et quelle place ils occupent. C'est ce que la librairie Delagrave offre au public sous ce titre : *les Curiosités de l'Exposition.* Ce volume contient, avec 144 pages d'un texte très substantiel, une carte en cinq couleurs, des plans de détail, des vignettes et des vues. Conçu dans un but essentiellement pratique, par ses descriptions, ses renseignements multiples, ses itinéraires mêmes, il évite au visiteur toute perte de temps, il lui épargne aussi le risque de passer sans le remarquer à côté de ce qu'il importe de voir. Pour beaucoup de personnes enfin, ce petit guide restera comme un mémento des visites faites à l'Exposition.

Le Mémorial du Centenaire, par H. Gautier, fascicule in-4°, illustré de 60 reproductions de gravures de 1789. Un franc. Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

Ce Mémorial composé à l'occasion des fêtes et des anniversaires de cette année pour que le lecteur puisse retrouver facilement, comme dans une sorte de répertoire commode à consulter, les souvenirs, les dates et les noms qui seront à tout propos évoqués devant lui, contient :

Une esquisse générale de l'année 1789. — Un calendrier historique donnant mois par mois, jour par jour, les faits mémorables de cette année. — Des notices : 1° sur la maison de France ; 2° sur les ministres d'alors ; 3° sur les députés les plus illustres des États généraux (avec une liste complète de ces députés) ; 4° sur les publicistes et les journaux de 1789 ; 5° sur les littérateurs, les artistes célèbres et les savants de cette époque. — Un tableau de l'industrie et des inventions au moment de la Révolution française, les théâtres et les représentations scéniques en 1789. — Les monuments et vestiges de 1789 à visiter à Paris, etc., etc.

Le tout est accompagné de très nombreuses gravures, portraits, scènes, vues, plans, etc.

La Grande Encyclopédie. — On sait que les articles scientifiques publiés par la *Grande Encyclopédie* sont des travaux originaux, signés par les spécialistes les plus en vue. Nous citerons comme nouvelle preuve la livraison 184, qui contient au mot *Bulbe* une étude d'anatomie, de physiologie et de pathologie de MM. les docteurs Kuhff, de Varigny et J. Lemoine et une étude de botanique de M. Maury. Lire dans la même livraison les articles sur la *Bukovine* et sur la *Bulgarie*, par M. Louis Leger, du Collège de France.

M. Ed. Bourgoin, l'éminent chimiste, donne, dans la 186e livraison, une série de travaux sur le *Butyle*, les *Butylènes*, les *Butylglycols*, les Alcools et Aldéhydes *Butyliques*, le *Butyramide,* le *Butyranilide*, les *Butyrines* et les Acides *Butyriques*, que nous recommandons aux spécialistes.

M. C. Bayet, dont la compétence en l'histoire de l'Orient latin est universellement connue et

hautement appréciée, a écrit une substantielle étude sur l'*Empire* et sur *l'Art byzantin*, que nous signalons à nos lecteurs. Ils la trouveront dans la 187e livraison.

La 188e renferme : une histoire humoristique des *Cabarets*, où l'on décrit les plus curieux de ces établissements, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; une remarquable étude de M. Lœb sur la *Cabale juive;* deux monographies très fouillées sur les *Cabinets de lecture* et sur le célèbre *Cabinet noir,* où l'on trouvera les détails les plus complets sur l'origine et les transformations successives de cette institution qui a existé sous tous les gouvernements, bien qu'ils l'aient tous niée; un travail étendu et fort savant de M. Hild sur les *Cabires*, qui jouent un rôle si important dans la mythologie grecque; enfin un grand article industriel sur la fabrication et l'emploi des *Câbles*.

— Chez Maurice Dreyfous : *le Poème,* publication nouvelle à 500 exemplaires. Le second fascicule, celui de mai, contient : *la Chanson des Mois*, de M. Victor Barrucand.

— *Nouveaux Journaux et Périodiques.*— Sous le titre : *Art et Critique,* une nouvelle revue hebdomadaire du samedi a commencé à paraître en juin (7, rue des Canettes; 12 fr. par an). M. Oscar Ménétier y donne, dans le troisième numéro (15 juin), quelques réflexions curieuses à propos de sa pièce récemment représentée au Théâtre-Libre : *la Casserole*.

— Le célèbre reporter Fernand Xau est devenu, sans quitter ses fonctions à l'*Écho de Paris*, le rédacteur en chef du journal *l'Amérique,* paraissant le samedi, sous la direction de M. F. de Santa-Anna Néry (40, rue Laffitte; 10 fr. par an); son programme est de « faire connaître les affaires de l'Amérique à l'Europe et réciproquement. » Il va de soi qu'il s'agit surtout ici de l'Amérique latine.

— A la fin d'avril a commencé la publication de la *Chronique indépendante*, revue bi-mensuelle littéraire, artistique et mondaine, dont le rédacteur en chef est M. Émile Charmais (1, rue Garancière; 10 fr. par an; un numéro : 30 cent.). Pour n'être pas plus vieille, elle a déjà eu le temps de changer de titre : ses trois premiers numéros avaient paru sous le nom de *Chronique française*.

— *L'Information parisienne*, journal hebdomadaire, politique, littéraire, artistique et sportif, avec M. G. Rébillat pour directeur, et M. G. de Tichey pour rédacteur en chef, a commencé sa publication en mai dernier, à la Librairie contemporaine, 77, rue Saint-Lazare.

— Une revue littéraire bi-mensuelle à 25 centimes, *la Plume* (36, boulevard Arago), qui a pour directeur M. Léon Deschamps, publie des fragments inédits de Paul Verlaine et autres morceaux de prose et de vers suivant les nouvelles formules. Ce n'est, d'ailleurs, inintelligible que très rarement. Chaque numéro contient un portrait d'écrivain contemporain. Si ces portraits sont ressemblants, les originaux n'ont pas, à l'ordinaire, de quoi s'en féliciter.

— *Le Siècle d'argent*, revue documentaire pour servir à l'histoire de notre temps, a lancé son premier numéro le 15 mai. C'est un journal bi-mensuel, dont le rédacteur en chef est M. Martial d'Estoc.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Engelhorn's Allgemeine Roman-Bibliotek* (*Stuttgart*). — Cette collection, que nous avons plus d'une fois signalée à l'attention de nos lecteurs, vient de s'enrichir des ouvrages suivants : *Wie in einem Spiegel* (Comme dans un miroir), roman en deux volumes, par F. C. Philips, traduit de l'anglais par A. C. Wanderer; — *Schnee* (La Neige), roman, par Alexander L. Kielland, traduit du norvégien, par M. Ottesen; — *Jean Mornas*, par Jules Claretie, traduit par Auguste Scheibe; — *Auf der Fahrte*, traduction faite par Natalie Rümelin du roman de H. F. Wood, intitulé *The Passenger from Scotland Yard* (2 vol.); — *Satisfaction*, *Das zersprungen Glück*, et *la Speranza,* trois nouvelles par Alexander baron von Roberts, et *Die Scheinheilige* (la Fausse Prude), traduction, par Stephan Born, d'un livre assez connu de l'écrivain belge Caroline Gravière (Estelle Ruelens).

— Nous empruntons à la *Revue critique* les informations suivantes :

— M. W. Fœrster cesse de diriger l'*Altfranzœsische Bibliothek*, mais il inaugure une *Romanische Bibliotek* (Halle, Niemeyer), qui a déjà publié une réimpression de *Cligès* et une édition de l'ancienne version du livre des *Macchabées*.

Cette collection renfermera des textes en petit format et à bon marché (*Poema del Cid*, *Nobla Leygon, Planctus Mariae* provençal, *Ivain*, *Jaufré*, etc.).

— M. K. Zwierzina a trouvé, dans un manuscrit des archives de Constance, un nouveau texte complet du *Grégoire* de Hartmann d'Aue et une *Vie de sainte Marguerite* du XIIe siècle dont l'auteur se nomme Wetzel.

— Une édition critique du *Hürnen Seyfrid* est préparée par M. W. Golther pour les « Réimpressions » de Braune.

— La collection Vollmœller (monuments de la langue et de la littérature anglaise) comprendra le *Jew of Malta,* p. p. Wagner; *John Heywood's Interludes*, p. p. Fischer; *Philaster, The Knight of the Burning Pestle*, de Beaumont et Fletcher, p. p. Leonhardt; *Gismonde of Salerne, 1568;* édit. crit. des œuvres de Ben Jonson par W. Wilke, etc.

— M. O. Bremer prépare la publication d'une collection de grammaires des dialectes allemands (Leipzig, Breitkopf et Hærtel); la première, qui paraîtra par les soins de M. Maurmann, est consacré au dialecte de Mülheim sur la Ruhr; M. Bremer fera précéder sa collection d'une courte *Deutsche Phonetik.*

— Nous enregistrons l'apparition d'une nouvelle revue allemande format in-16, publiée chez Armin Bouman, à Leipzig, avec cette belle devise qui, nous voulons le croire, sera toujours elle-même une vérité : *Wahrheit gegen Freund und Feind.* Le titre est *Litterarische Correspondenz und Kritische Rundschau,* et le directeur, M. Herman Thom a su en faire un recueil intéressant et varié. (Un an : 1,50 mark; un numéro : 40 pfg).

Angleterre. — *Publications de Macmillan et Cie.* — La maison Macmillan et Cie, de Londres, a mis en vente dans le courant de mai une nouvelle édition des *Essais* de Bacon, avec introduction et notes par Mr. F. G. Selby. Ce volume (in-8°; 4 fr. 35) fait partie de leur *English Classics Series; Essays, chiefly literary and ethical,* par Aubrey de Vere (in-8°; 7 fr. 50); un nouveau volume de la collection intitulée *English Men of Action : Wellington,* par George Hooper (in-8°; 3 fr. 10); *French and English, A Comparison,* par Philip Gilbert Hamerton (in-8°; 13 fr. 10), ouvrage sur lequel nous aurons certainement occasion de revenir; *Darwinism,* exposé de la théorie de la sélection naturelle, par Alfred Russel Wallace (in-8°; 11 fr. 25), et plusieurs autres livres de science et d'érudition.

— Signalons une nouvelle publication périodique de la maison Cassell et Cie, *The Story of the Heavens* (L'Histoire des Cieux), par Sir Robert S. Ball. L'ouvrage paraît en livraisons illustrées à 70 centimes, et sera complet en 18 livraisons.

— Le 1er juin a paru à Londres *The New Review* (éditeurs : Longmans, Green et Cie), dirigée par Mr. Archibald Grove. Le but de la Revue est de mettre à la portée de tous la connaissance du mouvement intellectuel et scientifique à notre époque. Elle compte des écrivains de premier ordre parmi ses collaborateurs, et ne coûte que 6 pence (60 centimes) le numéro.

Belgique. — *El Moghreb al Aksa.* — Sous ce titre, l'éditeur Ferdinand Larcier, de Bruxelles, met en souscription un ouvrage où M. Edmond Picard raconte une mission au Maroc, avec un frontispice d'Odilus Redon, 24 grandes planches hors texte et 13 culs-de-lampe par Théo van Rysselberghe. C'est une édition de grand luxe, tirée à 205 exemplaires, in-4°, en caractères elzéviriens saint-augustin, sur papier « chromo de cuve spéciale » *whatever it may be*, comme dirait un Anglais. Le tout, y compris l'emboîtage artistique, au prix de cinquante francs.

États-Unis. — *Publications de la maison Houghton, Mifflin et Cie.* — Sous le titre commun de *The Riverside Paper Series*, cette maison a entrepris, depuis le mois de juin, une collection de romans, réimpressions ou originaux; les livraisons se succèdent de quinzaine en quinzaine, en gros caractères, sur beau papier et dans une élégante couverture, au prix de 2 fr. 50 la livraison. Les premières œuvres publiées sont : *John Ward, preacher,* par Margaret Deland; *The Scarlet Letter*, le chef-d'œuvre, si célèbre partout de Nathaniel Hawthorne; *Where the battle was fought*, par Charles Egbert Craddock (Mary N. Murfree); *The Queen of Sheba*, par Thomas Bailey Aldrich; *The Story of Avis*, par Elizabeth Stuart Phelps; *The Fend of Oakfield*

Creek, par Josiah Royce; *Agatha Page*, par Isaac Henderson; *The Guardian Angel*, par Oliver Wendell Holmes, l'auteur de « La Dernière Feuille »; *A Step aside*, par Charlotte Dunning; *An Ambitions Wanan*, par Edgar Fawcett.

Elle a mis en vente, le 5 juin: *The Beginnings of New England*, par John Fiske (1 vol. in-8°; 10 fr.); *Indoor Studies*, chapitres de critique sur des écrivains américains, par John Burroughs (1 vol. in-16, 6 fr. 25), etc.

Italie. — Une revue consacrée aux études dantesques paraît le premier de chaque mois, depuis avril, à la librairie Olschki, de Vérone. Elle a pour titre: l'*Alighieri*, *rivista di cose Dantesche*. Elle est dirigée par M. F. Pasqualigo (prix de l'abonnement annuel: 16 fr.).

— Nous tenons à signaler une aimable fantaisie d'érudit amant des Muses. M. Carlo Arrigo Ulrichs publie à Aquila degli Abruzzi (Italie) une petite feuille bi-mensuelle intitulée *Alaudæ*. Ce titre, d'inspiration ailée et celtique, est suivi de ce commentaire bilingue: « Hæ paginæ bis mense in lucem prodeunt, parvis dedicatæ studiis, parvisque Camœnis. — Journal latin international périodique. Prix d'abonnement: 1 mois, 40 cent.; 2 mois, 80 cent.; 3 mois, 1 fr. 15. » Et voici le début du premier numéro qui a paru « Aquilæ pridie nonas Majas »:

Ad meas Alaudas.

Quid, meæ, quid, parva cohors, alaudæ,
Vultis aut cur sic agitatis alas?
Spernitis nidum? Cupitis secare
Aera pennis?

Pretty, is'nt it?

Roumanie. — La librairie Sucec, de Bucarest, entreprend la publication des poésies posthumes de Mlle Julie Hasdeu, décédée l'année dernière, à l'âge de 20 ans, à Bucarest. Ces poésies sont en français et généralement fort remarquables. L'ouvrage est précédé d'une notice de M. de Gubernatis et accompagné d'une dissertation de M. Hasdeu sur les *doïnas* roumaines.



FRANCE

— La statue de Dolet a été enfin inaugurée sur la place Maubert, dans le courant du mois dernier. La polémique y a trouvé une nouvelle occasion de faire rage pour ou contre le grand imprimeur, et il semble, au ton de certains journaux, que les haines qu'il avait suscitées aient survécu sans rien perdre de leur âpreté. Le président du Conseil municipal, M. Chautemps, qui a fait un discours à cette occasion, a suivi scrupuleusement les données du bel et consciencieux ouvrage de Mr. Richard Copley Christie, dont M. Casimir Stryienski a donné une remarquable traduction (*Étienne Dolet, le martyr de la Renaissance.* Sa vie; sa mort. Paris; Fischbacher; 1886, 1 vol. in-8°). C'est en effet à ces conclusions, dernier mot de l'érudition la plus scrupuleuse sur ce sujet, que tout esprit impartial doit s'en tenir.

Le père de Jeanne d'Arc. — M. Siméon Luce a communiqué à l'Académie des inscriptions un mémoire sur le père de la Pucelle d'Orléans, Jacques d'Arc. L'auteur signale un acte du 14 avril 1420 qui établit que Jacques avait à bail la forteresse de l'île de Domrémy.

Le concours de « la Pomme ». — La Société littéraire *la Pomme*, qui a cette année pour président M. Jules Simon, met au concours, en 1889, les sujets suivants:

1° Léonce Petit, étude en prose; 2° Chênedollé,

étude en prose; 3° les Fées de Piron (légende normande), poésie; 4° Jeanne Du Guesclin à Pontorson, poésie; 5° Carnac, poésie; 6° Histoire de l'industrie du chanvre et du lin dans les deux provinces de Bretagne et de Normandie.

Les œuvres présentés au concours ne devront pas être signées, mais porter une devise qui sera reproduite dans une lettre envoyée sous pli cacheté et contenant le nom de l'auteur.

La Sorbonne et l'imprimerie. — Un des plus intéressants épisodes de l'histoire de la Sorbonne, dit M. G. Price, dans *le Parti national* du 7 avril, c'est l'introduction de l'imprimerie en France.

En 1469, Jean Keynlin, prieur de la maison de Sorbonne, et Guillaume Fichet, docteur, firent venir de Mayence Ulrich Gering, Michel Friburger et Martin Crantz. Ils les établirent dans le local même de la Sorbonne, et c'est là que furent composés les premiers ouvrages imprimés en France. Pour les bibliophiles, donnons les titres de ces livres primitifs. C'étaient: « les Lettres de Gasparino de Pergame. — Les Épitres cyniques de Cratès. — L'Élégance de la langue latine, de Laurent de Valla. — Les Institutions oratoires de Quintilien. — Et la Rhétorique de Guillaume Fichet. »

ÉTRANGER

Angleterre. — *La pudeur anglaise et la littérature.* — Un fléau que M. Blades a omis de mentionner parmi les *Enemies of Books* dont il nous fait l'histoire, c'est la pudeur exagérée et souvent hypocrite de bon nombre de ses compatriotes.

On n'a pas oublié le procès qui fut intenté à Londres, l'année dernière, à M. Vizetelly, pour les traductions de *la Terre*, de *Pot-Bouille* et *Nana*. L'affaire s'était terminée par la condamnation de M. Vizetelly à une amende de 2,500 fr., plus les frais du procès et la suppression de ses éditions. Total : 50,000 francs de perte.

La Société de Vigilance de Londres est revenue à la charge, et M. Vizetelly a été de nouveau cité devant les tribunaux sous l'inculpation d'avoir publié des traductions de douze ouvrages obscènes, savoir : *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert; *Bel ami* et *une Vie*, de Guy de Maupassant; *Crime d'amour*, de Paul Bourget; plus les ouvrages suivants de Zola : *l'Assommoir*, *Germinal*, *la Curée*, *Son Excellence Eugène Rougon*, *la Faute de l'abbé Mouret*, *le Ventre de Paris*, *la Joie de vivre* et *la Fortune des Rougons*. Il a été condamné à trois mois de prison et est soumis au régime des condamnés de droit commun.

En dehors de ces poursuites, différents libraires ont été assignés pour avoir vendu des exemplaires des romans de MM. Bourget et de Maupassant. La « Temple Company », société d'éditeurs, se trouve assignée aussi pour une traduction de l'*Heptaméron*, et on parle de poursuites contre différents auteurs anglais, tels que : Mme Campbell Praed, Mme Mona Caird, Ouida, etc., à qui l'on reproche d'avoir écrit des ouvrages où il est question de l'adultère et autres péchés mondains.

— M. Daudet ne sera pas épargné vraisemblablement, et il est, paraît-il, question de poursuivre *Fromont jeune et Rissler aîné.*

La savante traduction des *Mille et une Nuits*, de sir Richard Burton, étant également menacée. Cet écrivain, consul anglais à l'étranger, a demandé un congé pour pouvoir se rendre à Londres.

Égypte. — *La propriété littéraire en Égypte.* — La Cour d'appel mixte d'Alexandrie vient de rendre un arrêt fort important en matière de propriété littéraire, sur une question qui intéresse un grand nombre d'écrivains français.

Certains journaux croyaient pouvoir librement reproduire en feuilletons les romans en vogue, sans passer de traité avec la Société des gens de lettres et sans rien payer à leurs auteurs. La Société attaqua un journal anglais d'Alexandrie, l'*Egyptian Gazette*, qui publiait, même avant leur mise en vente en volumes, des romans qui avaient paru en feuilletons dans les journaux parisiens.

Elle perdit son procès en première instance et interjeta appel. La Cour a reconnu que la propriété littéraire devait être protégée en Égypte, même en l'absence de traité, et cela d'après les règles de l'équité. En conséquence, elle a condamné l'*Egyptian Gazette* à payer des dommages-intérêts à la Société des gens de lettres, qui devra les répartir entre les différents auteurs dont les romans avaient été illicitement reproduits.

États-Unis. — On lit dans l'*Écho de Paris* (13 mai) :

« Que sont nos journaux à côté des principales feuilles américaines ?

« Prenons le *World* par exemple. On reste littéralement stupéfié en voyant ces quarante pages absolument compactes.

« Pour cinq sous, le journal new-yorkais sert à ses lecteurs plus de 560,000 mots.

« Le dimanche, comme il tire à 400,000 exemplaires, il lui faut 150,000 livres de papier et près de 1,000 livres d'encre d'imprimerie.

« Mise en volumes de l'édition Charpentier, cette édition du dimanche ferait une bibliothèque de quelque chose comme 4,000,000 de volumes, c'est-à-dire deux fois plus que n'en contient notre Bibliothèque nationale. Le *World* emploie, pour ce travail gigantesque, douze presses de dimensions énormes, appelées quadruples, qui sont le dernier mot du progrès actuel. Chacune d'elles imprime, plie, découpe, colle et compte, par lots de cinquante, 48,000 parts de seize pages de l'édition totale par heure.

« Le *World* a sur ses livres de paye hebdomadaire plus de 1,200 attachés, dont 30 rédacteurs proprement dits, 104 reporters et contributeurs externes, 468 correspondants aux États-Unis et dans les autres parties du monde, 275 compositeurs, correcteurs et metteurs en pages, 71 pressiers. »

États-Unis. — *Le premier livre imprimé à New York.* — Les archéologues, les collectionneurs de livres et les bibliographes acceptent depuis longtemps comme un fait indiscutable que le volume connu sous le nom de ***Bradford's Laws, 1694***, est le premier livre imprimé à New York, l'impression en ayant été commencée en 1693. On suppose aussi qu'un certain ***Pennsylvania Act*** a été imprimé la même année, ainsi que deux ou trois ***New York Acts*** séparés, qui sont d'ordinaire reliés avec ce volume.

William Bradford, il faut se le rappeler, fut non seulement le premier imprimeur de New York, mais aussi de la Pensylvanie. Il était né à Leicester, en Angleterre, le 20 mai 1660. Il émigra, comme quaker, en 1682, et prit terre au lieu où Philadelphie fut bâtie plus tard. En 1685, il commença à faire de l'imprimerie sous le patronage des Amis. En 1692, il encourut la disgrâce du parti dominant à Philadelphie, à cause de sa sympathie pour George Keith, et fut emprisonné pour diffamation. Après sa sortie de prison, il accepta l'offre que lui fit le conseil de New York de monter une presse dans cette colonie, et, le 10 avril 1693, il fut régulièrement nommé « Printer to the Majesty King William and Queen Mary »; son établissement dans la cité de New York et ses gages d'imprimeur datent de ce jour-là.

On croit communément, ainsi que nous le disions tout à l'heure, que le livre et les Actes que nous avons cités sont les premières productions de la presse de Bradford à New York. Le surintendant de la « Lenox Library », George H. Moore, LL.D., y ajoute une publication jusqu'ici inconnue, mais qui pourrait bien être, pense-t-il, la première de toutes [1].

A la nouvelle de l'invasion des Français sur le territoire de New York, dans l'hiver de 1692-1693, « le Gouverneur Fletcher, dit le Dr Moore, déploya beaucoup d'énergie et d'activité, se transportant avec une célérité peu commune sur le théâtre de l'action, et pourvoyant par tous les moyens en son pouvoir à la sécurité et à la protection de la frontière. Tout le monde reconnut hautement ses services, mais nul plus vivement que les Indiens alliés des Anglais, qui lui donnèrent le nom de *Cayenquirago*, « la grande Flèche rapide », pour rappeler la rapidité de sa marche de New York jusqu'aux établissements épars dans le désert au-dessous d'Albany.

« Le journal de cette expédition et d'autres documents officiels et demi-officiels, donnant des éclaircissements sur les opérations, furent réunis et imprimés à New York, par ordre du gouverneur lui-même. La date exacte de l'apparition de l'ouvrage n'est pas facile à fixer; mais il est certain qu'avant que l'été de 1693 fût bien avancé ce vaillant soldat put lire le récit flatteur de ses hauts faits imprimés par William Bradford, le pauvre imprimeur qu'il venait d'arracher à la persécution des quakers à Philadelphie. On comprend aisément avec quel zèle et quelle joyeuse activité le protégé reconnaissant devait se hâter de contribuer pour sa part à faire valoir son bienfaiteur...

L'ouvrage ainsi exécuté à New York fut réimprimé quelques semaines plus tard à Londres, et c'est à cette réimpression que nous devons en grande partie ce que nous savons de son existence. Le privilège de Londres est daté du 11 septembre 1693, et, dans un des journaux de Londres du 16 septembre 1693, l'annonce suivante informait que, « mardi prochain, 19 courant, sera publié un journal complet des récentes actions des ***Français*** au ***Canada***, avec la façon dont ils ont été repoussés par Son Excellence ***Benjamin Fletcher***, gouverneur de New York pour Leurs Majestés, impartialement relaté par le colonel ***Nicolas Reyard*** et le lieutenant-colonel ***Charles Lodowick***. A quoi est ajouté un exposé du pré-

1. Voyez ***Typographiæ Neo-Eboracensis Primitæ.*** **Historical Notes on the Introduction of Printing into New York 1693, by George Moore, L. L. D., superintendent of the Lenox Library. New York, printed for the Author, 1888; 18 p.**

sent État et force du Canada, donné par deux Hollandais, dernièrement prisonniers ici.

« Prix broché : 6 pence. — Imprimé par *Richard Baldwin*, 1693. » — « ...Voici le titre exact de cette édition :

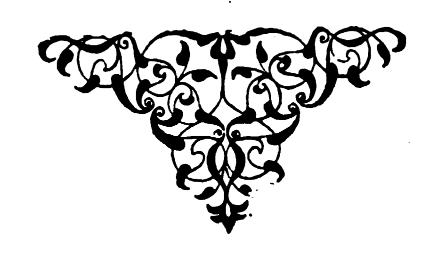
« A | Journal | of the | Late Actions | of the | French at Canada | With | The Manner of their being Repuls'd, by | His Excellency, Benjamin Fletcher, Their | Majesties Governour of New York. | Impartially Related by Coll. Nicholas Reyard, | and Lieu- | tenant Coll. Charles Lodowick, who attended His | Excellency, during the whole Expedition. | To which is added, | I. An Account of the present State and Strength of Canada, | given by Two Dutch Men, who have been a long Time Pri- | soners there | and now made their Escape. | II. The Examination of a French Prisoner. | III. His Excellency Benjamin Fletcher's Speech to the Indians. | IV. An Address from the Corporation of Albany, to His Excellen- | cy, Returning Thanks for His Excellency's early Assistance for | their Relief. | Licensed, Sept. 11th, 1693, Edward Cooke. | London, Printed for Richard Baldwin, in Warwick-Lane, 1693. | 4to. Title and Preface, 2 leaves. Text, 22 pages. »

Lord Bellomont, successeur de Fletcher et son plus ardent ennemi, essaya en vain de se procurer un exemplaire de ce récit des exploits de Fletcher, qui, paraît-il, en avait retiré tout ce qu'il pouvait de la circulation. Il est facile de comprendre qu'une publication qui a disparu dans les cinq années qui suivirent sa mise au jour à New York en 1693, soit à peu près inconnue deux siècles plus tard.

Les faits qui viennent d'être posés semblent autoriser l'opinion que *the Perfect Journal*, etc., est le premier-né des presses new-yorkaises. Ils enlèvent à coup sûr cet honneur à la première édition de Bradford's Laws, qui en avait joui communément jusqu'ici ; le volume n'en est d'ailleurs ni moins intéressant ni moins précieux, et il reste le monument typographique le plus considérable paru à New York avant 1700. »

Hongrie. — M. le professeur Laurent Eotvos, fils du baron Joseph Eotvos, a été élu président de l'Académie des sciences de Hongrie. M. Eotvos, qui est professeur de physique à l'Université de Budapest, n'est âgé que de quarante ans.

Pologne. — M. L. de Gadon, de la Société historique et littéraire polonaise, veut bien nous communiquer la note suivante : — *Cracovie.* — On sait que l'empereur François-Joseph a fondé une Académie des sciences à Cracovie. Cette Académie est très active, et, depuis 1873, elle a fait paraître un grand nombre d'ouvrages concernant l'histoire, l'archéologie, la philologie, l'histoire de l'art, les sciences mathématiques et naturelles, etc. La langue officielle de l'Académie est le polonais. Récemment, elle a adopté une excellente mesure qui procurera à ses publications et à ses travaux un plus large cercle d'intéressés. Depuis janvier 1889, l'Académie publie un *Bulletin international* destiné pour l'étranger, et rédigé en français et en allemand. Le *Bulletin* paraît tous les mois, sauf en août et septembre ; il se compose de deux parties distinctes : la première contient l'extrait des procès-verbaux des séances, en français et en allemand ; la deuxième donne les résumés des mémoires et travaux communiqués, soit en français, soit en allemand, au choix de leurs auteurs.



A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— *La Bibliothèque de l'École des chartes* (janvier-avril) contient une revue intéressante, par M. Omond, des « Manuscrits relatifs à l'histoire de France, conservés dans la bibliothèque de sir Thomas Phillippe, à Cheltenham ». Mentionnons aussi une note sur « le premier Catalogue des manuscrits grecs de la collection royale du British Museum », et une « Explication du système de catalogue du British Museum ».

— A lire dans *le Correspondant* du 10 juin une étude de M. Albert Babeau sur les « Établissements d'instruction à Paris en 1789 », et un article de M. Felix Klein sur « le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et dans l'art ». Ils déplairont à beaucoup par les idées qui y sont émises, mais amis et ennemis trouveront à y profiter.

— On lit dans le *Courrier de l'art* du 7 juin :

« La livraison d'avril de l'excellente revue *le Livre*, si bien dirigée par M. Octave Uzanne, renferme un grand article des plus intéressants sur les deux magnifiques volumes de M. Adolphe Jullien : *Richard Wagner* et *Hector Berlioz*. Cette importante étude de M. Francis Rénier, intitulée : *les Caricatures françaises et étrangères sur Richard Wagner et Hector Berlioz à propos de deux livres récents*, est tout à fait particulière et montre sous combien d'aspects ces superbes ouvrages peuvent être envisagés, comment ils donnent matière aux considérations les plus nouvelles et les plus diverses. Voilà, en effet, un travail qui vise les deux plus grands musiciens de cette fin de siècle, où il n'est pas dit un mot de musique et qui, cependant, rien que par les contrastes, rapprochements ou renseignements empruntés à M. Jullien, fait la lumière la plus complète sur la vie de ces deux maîtres, sur la société au milieu de laquelle ils vécurent et sur la façon dont leurs contemporains s'y prirent pour leur faire expier leur supériorité, leurs audaces, leurs innovations. Le piquant article de M. Rénier, qui se lit tout d'une haleine et qui devra captiver même les personnes peu versées dans les choses de la musique, est accompagné de dix caricatures prises par moitié dans chacun des livres de M. Adolphe Jullien : cinq pour Wagner, cinq pour Berlioz, afin de tenir la balance égale. Enfin, un très beau portrait de M. Adolphe Jullien, dessiné par Fantin-Latour, d'après son tableau si ressemblant, si vivant, qui fixait tous les regards au Salon de 1887, complète l'illustration de ce numéro vraiment exceptionnel. »

— Nous remarquons dans l'*Instruction publique* du 1er juin une courte étude de M. Maxime Formont sur les dernières poésies de Lamartine, et un article par M. L. Lehauneur intitulé : *A propos d'une page des Géorgiques*. Il s'agit des prodiges qui annoncèrent la mort de César, et dont la description, si puissante, se trouve à la fin du premier livre.

— *La Revue bleue* a commencé la publication des *Souvenirs des années de début*, de M. André Theuriet. A lire aussi, dans le numéro du 8 juin, un article de M. Paul Desjardins, intitulé : *M. de Vogüé.*

— *La Revue rose*, sœur scientifique de la *Revue bleue*, a donné, le 15 juin, un numéro bien fait pour intéresser même les esprits les plus exclusivement occupés de choses littéraires. C'est ainsi qu'on y trouve une conférence sur l'histoire statistique de la population française, faite par M. A. Chervin à l'Association française pour l'avancement des sciences; une étude sur *le lait*, cet aliment si utile et si décevant parce qu'il est si falsifié, de M. A. Béchamp; un article de M. Beaunis sur différents sens chez les animaux, et une revue des missions scientifiques françaises, par M. E. Rivière. Il est difficile de citer un autre périodique

qui, tout en restant dans sa spécialité, s'adresse mieux au grand nombre des lecteurs.

— *Le Samedi-Revue* continue, dans ses numéros de juin, la publication si intéressante de la correspondance entre Barbey d'Aurevilly et Trébutien, annotée par M. Charles Buet. Dans le numéro du 1er, M. Victor Fournel rend compte des *Notes et Souvenirs* de M. Ludovic Halévy, et dans celui du 8, M. L. de La Brière donne un article d'un humour plein de bon sens sur *le Poète à la mode.*

Dans la presse quotidienne, nous signalerons, entre mille autres, les articles suivants :

— *Débats;* 25 mai : une étude sur le poète Jean Lahor, intitulée *le Bouddhisme poétique*, par M. Paul Desjardins; cette étude est continuée dans le nº du 8 juin;

1er juin : *Richard Steele,* par Arvède Barine;

12 juin : Un compte rendu des *Notes et Souvenirs,* de M. Ludovic Halévy, par M. H. Chantavoine.

— *XIXe siècle;* 11 juin : Une chronique de M. F. Sarcey sur le théâtre annamite de l'Exposition.

— *Écho de Paris;* 28 mai : *J. F. Raffaelli*, par M. Octave Mirbeau;

9 juin : *Femmes d'évrivains*, par M. Edmond Deschaumes;

15 juin : *Les Africaines*, par M. Guy de Maupassant.

— *Figaro;* 4 juin : *Au Trocadéro*, à propos de l'exposition de l'art ancien, par M. Paul Eudel;

7 juin : *Un art nouveau*, tel qu'il se révèle au Théâtre-Libre, par M. Henry Fouquier;

8 juin : *Un homme libre,* étude sur le récent roman de M. Maurice Barrès, par M. Jules Lemaître.

— *France;* 3 juin : M. Clovis Hugues y fait la « Bataille buissonnière ». Nous ne parlerions pas de ces escarmouches, trop exclusivement politiques, si nous n'y avions rencontré quelques colonnes alertes et joliment troussées sur Jules de Goncourt et Émile Goudeau.

— *Gazette de France;* 8 juin : Le feuilleton de M. Armand de Pontmartin sur *les Poésies de Leopardi*, traduites en vers français, avec une introduction, par Auguste Lacaussade.

— *Gil Blas*; 28 mai : *Mélo,* par Jean Richepin; 4 juin : *Épicier*, curieuse chronique en vers, par le même.

— *Justice;* 13 mai : Étude sur *le Parnasse breton contemporain*, publié par Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz, par M. Gustave Geffroy.

— *Liberté;* 12 juin : L'article *A travers champs* sur le nouveau livre de M. J.-J. Weiss, *Le théâtre et les mœurs*, par P. P.

Moniteur universel; 17 mai : Un article de M. A. Fabre sur les *Études sur la société française*, par M. Ernest Renan.

— *Mot d'Ordre;* 11 juin : *Un pédagogue militant*, où M. Éd. Petit étudie M. F. Buisson, qui avait une place marquée dans la série des « Profils universitaires » qu'il donne à ce journal.

— *Paris;* 28 mai : *Maquet et Dumas*, par M. Gustave Isambert;

3 juin : *Jules Tellier*, par M. Caribert;

7 juin : *A propos d'« Une comédienne »*, de M. Bauer, par M. Georges Montorgueil.

— *Parisien;* 16 mai : *L'opinion et la statue de Musset,* par Th. Lefebvre.

— *Parti national;* 2 juin : Un article de M. Paul Belon sur le poète Jules Tellier, sous la rubrique *Paris qui passe.*

7 juin : Une causerie littéraire de M. Francisque Sarcey sur *La rhétorique du candidat à la députation*, par M. N. Pierson.

Temps; 2 juin : *Paul Arène,* par M. Anatole France.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Centralblatt für Biblioteks-wesen* publie en français, dans son numéro de juin, une « Bibliographie militaire belge » pour l'année 1887, par M. F. van Ortroy. Nous citerons aussi quelques lignes signées L. Sieber, sur les fragments de Bâle du *Roman de Troie*, de Benoît de Sainte-Maure.

La *Deutsche Rundschau* (juin) publie une étude remarquable sur F. M. Dostoïewsky, par Eugen Zabel.

— Dans le *Zeitschrift für Bildende Kunst* de mai, on lira avec plaisir un article du rédacteur

en chef, M. Carl von Lützow, intitulé « l'Art français il y a cent ans » (*Die französische Kunst vor hundert Jahren*), et inspiré par la nouvelle édition de l'*Histoire de la société française pendant la Révolution*, par MM. de Goncourt.

Angleterre. — *The Bookworm* de juin donne, sous la signature *A Bookhunter*, un intéressant article à propos de Drayton et de son *Polyolbion*. Il faut encore citer spécialement une bibliographie anecdotique d'un ouvrage de Goldsmith, *The citizen of the World;* une notice sur Henry Bradshaw, érudit bibliophile digne de mémoire, et deux pages intéressantes pour les collectionneurs d'ex-libris : *Book-plates and their Mottoes*.

— *The Fornightly Review* (juin) contient deux remarquables études sur la Révolution française, l'une : *What the Revolution of 1789 did*, par Mr. Frederic Harrison, le chef de l'École comtiste en Angleterre ; l'autre : *The French Revolution and War*, par le général vicomte Wolseley. Nous citerons en outre un croquis de l'étranger en Angleterre (*The Foreigner in England*), par E. C. K. Gonner.

— Dans *The Magazine of Art* (mai), Mr. David Croal Thomson continue ses études sur ce qu'il appelle l'école de Barbizon, en s'occupant de Narcisse Virgilio Diaz. Nous citerons aussi un article sur les premiers temps de la Renaissance en Italie. Les illustrations sont nombreuses et exécutées avec soin. Dans le numéro de juin, nous remarquons particulièrement une étude sur l'éducation artistique.

— Mlle Blaze de Bury donne à *The Nineteenth Century* pour juin le commencement d'une étude sur le Théâtre-Français et ses sociétaires. Cela est vif, spirituel à l'ordinaire, et documenté comme il convient. Il est regrettable que l'auteur, avant de parler *ex cathedra* de Mlle Clairon, n'ait eu ni l'occasion ni le temps d'apprendre, à l'endroit de la grande actrice, ce qu'en sait M. de Goncourt. Signalons dans le même numéro un article remarquable du prince Kropotkine sur la Révolution française et les enseignements qu'il en faut tirer.

— Nous avons le plaisir de lire dans *Notes and Queries* (1er juin) : « *Le Livre* de mai donne la liste complète des membres de la Société des bibliophiles contemporains, ou Académie des beaux livres. La marche de ce projet, longtemps caressé par M. Octave Uzanne, a été suivie avec beaucoup d'intérêt. Dans la liste des fondateurs, on remarque, parmi une majorité de noms français, quelques noms anglais ou américains. Les membres anglais, il est agréable de le constater, sont tous des collaborateurs de *Notes and Queries*. — Il n'existe pas de catalogue complet de la Bibliothèque nationale. C'est donc une bonne idée, de la part du *Livre*, que d'entreprendre un « Inventaire détaillé des catalogues usuels ». — Une illustration, ayant pour sujet une librairie parisienne, montre le bel intérieur de la maison Conquet. — Dans la « Bibliographie moderne », une large place est faite aux ouvrages anglais, et il y a, entre autres, une analyse approfondie et flatteuse de *Life of John Francis*, par son fils, dont il a récemment été rendu compte dans ses colonnes. »

Dans son numéro du 25 mai, ce *worthy contemporary* nous donne une note humoristique et plaisante sur les origines du journal satirique *Punch*, le *Charivari* anglais. Cette note est signée Robert Raxter Poostans.

— *The Saturday Review* (1er juin) nous donne quelques colonnes alertes et sympathiques sur le *Journal des Débats* et son centenaire ; la revue anglaise regrette que, depuis Junius, le journalisme anglais n'ait jamais été assez persécuté pour ressentir l'ardeur et la joie que goûte un écrivain qui, pour exprimer sa pensée, brave un réel péril.

— Nous avons lu avec intérêt, dans *Saint-James Gazette* du 21 mai, un trop court article de bibliographie pratique intitulé : *Books as an Investment*. L'article n'est pas signé, mais nous savons qu'il est dû à un homme tout particulièrement compétent.

— *The Woman's World* (mai), ce beau et élégant journal, qui n'est rédigé que par des femmes, sous la direction de Mr. Oscar Wilde, nous donne, au milieu de beaucoup d'articles intéressants, un essai sur les carrières ouvertes aux femmes (*Field-Work for Women*), par Ouida, avec illustrations de l'auteur, qui ne se contente pas d'être une des premières romancières de ce temps-ci, et quelques pages, signées miss E. Hawker, sur Mme de Récamier.

États-Unis. — M. de Blowitz, le *far-renowned* correspondant du *Times* à Paris, donne au *Harper's Magazine* de New-York (mai) des fragments de ses mémoires concernant ses hauts faits de « reporter », en 1878, à Berlin.

— *The Literary World*, journal bi-mensuel publié à Boston, donne, dans son numéro du 11 mai, une étude assez complète dans sa brièveté, et témoignant d'une véritable connaissance de l'homme et de l'œuvre, sur Edmond Scherer.



FRANCE

— On annonce la mort du félibre Lucien Geoffroy, publiciste, poète, et ancien vice-président de la Société des félibres parisiens (mai).

Originaire du Luc (Var), Geoffroy était venu à Paris en 1855 et avait été activement mêlé au mouvement politique sous l'Empire.

Après l'apparition de *Mireille*, Lucien Geoffroy publia à Paris un volume de poésies provençales remarquables, *Mei Veiado* (*Mes Veillées*).

— M. Urbain Fages, homme de lettres, helléniste érudit, est mort à l'âge de soixante-seize ans (juin). M. Fages avait appartenu au *Mousquetaire*, d'Alexandre Dumas, à la *Revue des Deux Mondes*, où il a publié des études biographiques sur Frédéric Sauvage, Philippe de Girard et Oberkampf, à la *Revue contemporaine*, aux *Tablettes de Paris*, au *Temps*.

— M. Victor Marouck, secrétaire de la rédaction du *Parti Ouvrier*, est mort à l'âge de trente-huit ans (juin).

Victor Marouck avait fait ses débuts dans la presse vers la fin de l'Empire, à l'*Émancipation* de Toulouse, avec Duportal.

— Victor Michal, le poète dont tout le monde a entendu *la Vigne*, *le Chanvre*, *le Haschisch*, *le Songe de Panurge* et cinquante sonnets frappés au bon coin, vient de mourir à la maison Dubois (juin). Michal avait soixante-cinq ans.

— Nous avons à enregistrer la mort d'un de nos plus savants sinologues, M. Maurice Jametel, décédé le 17 mai dernier à l'âge de trente-trois ans. Le regretté maître est mort professeur de langue chinoise à l'École des langues orientales vivantes de Paris. Après avoir été interprète et chancelier de la légation de France à Pékin, puis chargé du consulat français à Hong-Kong, il remplit une mission sur les côtes de la Corée; mais l'état de sa santé l'obligeant à retourner en Europe, il fut appelé au consulat général de Naples, puis à celui de Riga. Depuis trois ans il occupait la chaire de langue chinoise.

Il a composé différents ouvrages: un *Essai sur l'épigraphie chinoise au Tibet*, une traduction d'un *Traité sur la fabrication de l'encre de Chine*, *la Corée avant les traités*, *la Chine inconnue* (souvenirs d'un collectionneur) ; *Pékin* (souvenirs de l'Empire du Milieu).

Universellement aimé pour l'aménité de son caractère et la sûreté de ses relations, M. Jametel a laissé d'unanimes regrets.

— M. Léon Puiseux, ancien inspecteur d'académie à Versailles, ancien directeur de l'École normale d'Auteuil, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, vient de mourir (juin).

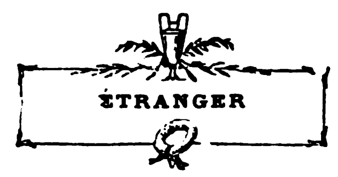
Historien distingué, il avait publié plusieurs ouvrages très remarquables sur les guerres anglo-normandes.

— M. Terrel des Chênes, publiciste distingué, est décédé à Anjou (Isère). Il traitait avec une grande compétence toutes les questions de viticulture et d'œnologie. On lui doit un excellent appareil pour le chauffage des vins (fin mai).

— Nous apprenons la mort de notre confrère Eugène Véron, décédé aux Sables-d'Olonne (mai). Après avoir passé par l'École normale, Eugène Véron, qui s'était fait recevoir agrégé des lettres, resta quelques années dans l'Université, et se voua ensuite à l'enseignement libre, puis au journalisme. Il prit, en 1868, la rédaction en chef du *Progrès de Lyon*, et fonda en 1871, dans cette ville, la *France républi-*

caine, qui fut supprimée par arrêté de M. Ducros, alors préfet du Rhône. En 1875, il fut appelé à la direction de la publication hebdomadaire illustrée, *l'Art*.

M. Véron a publié plusieurs ouvrages d'économie politique et d'histoire, et notamment : *Des Associations ouvrières de production, de consommation et de crédit; Histoire de la Prusse depuis Frédéric II jusqu'à Sadowa; Histoire de l'Allemagne depuis Sadowa*.



Allemagne. — On annonce de Leipzig la mort (22 mai) du professeur Gustav Adolf Ludwig Baur, né le 14 juin 1816. C'était un des théologiens les plus en renom d'Allemagne.

— L'auteur des *Germaniens Völkerstimmen* et de beaucoup d'autres œuvres, y compris des poésies en anglais et en grec, M. J. M. Firmenich, est mort (mai) à Bonn, âgé de quatre-vingt-deux ans.

— On annonce la mort, dans sa soixante-septième année (6 mai), du Dr H. G. Reichenbach, botaniste, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, *Icones Floræ Germanicæ et Helveticæ*. Il était professeur de botanique et directeur du Jardin botanique à Hambourg.

Angleterre. — Un archéologue anglais distingué, M. William Beamont, auteur de *A History of the Castle of Halton and the Priory of Abbey of Nortan* et de beaucoup d'autres ouvrages, est mort le 6 juin, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

— Miss Agnes Catlow, écrivain qui a fait beaucoup pour vulgariser la botanique dans son pays, est morte (mai) à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

— Un érudit de haute valeur, surtout connu par ses travaux sur Aristote, Mr. Henry William Chandler, est mort récemment.

— On annonce la mort du Dr Crombie (juin), professeur de *Biblical Criticism* à l'Université de Saint-Andrews (Écosse).

— Nous avons appris la mort (mai) de Mr. Evans, érudit anglais distingué. Il était professeur de grec à Durham.

— Mr. John Henry Onions, professeur et érudit distingué, est mort à Oxford, le 22 mai. Il était né en 1852.

— Un publiciste de talent, Mr. Martin Richard Sharp, vient de mourir (mai). Il avait été longtemps le rédacteur en chef du journal *The Guardian*.

— Le révérend W. H. Simcox, érudit bien connu en Angleterre, malgré son jeune âge, est mort récemment (mai).

— Nous apprenons la mort (22 mai) du Dr William Wright, correspondant de l'Institut, professeur d'arabe à Cambridge et auteur de nombreux ouvrages philologiques. Il était né en 1830.

Autriche. — Un des professeurs les plus distingués de la Faculté de médecine de Vienne, M. Breisky, vient de mourir (mai). Il a fait faire de grands progrès à la gynécologie. Il était né en 1832.

États-Unis. — Un publiciste des États-Unis, qui a beaucoup travaillé dans le journalisme et pour le théâtre, Mr. George Henry Calvert, est mort à Newport, le 24 mai, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

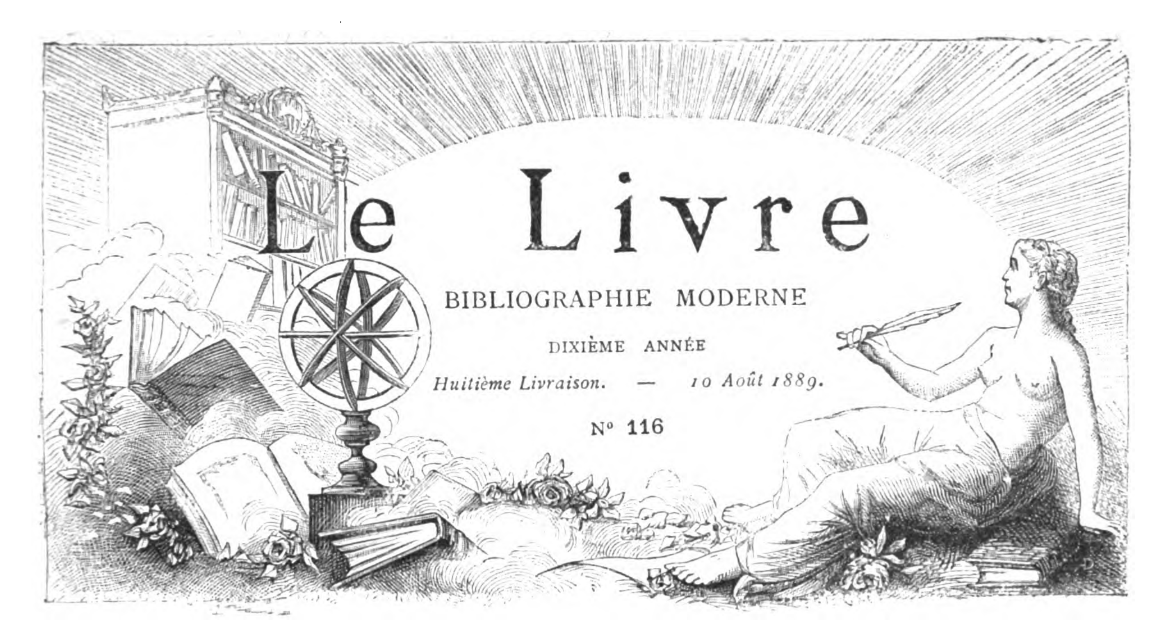
— Nous apprenons la mort (16 mai) de Mr. Allen Thorndyke Rice, rédacteur en chef du *North American Review*, et un des propriétaires du journal parisien *le Matin*. Il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en Russie. Il était né le 18 janvier 1853.

Mexique. — M. Diaz Covarrubias, géographe distingué, ancien sous-secrétaire des travaux publics, consul général des États-Unis mexicains en France, est mort subitement à Paris (mai).

Portugal. — M. Édouard Coelho, directeur propriétaire du *Diario Noticias* de Lisbonne, est mort à la suite d'une longue maladie (mai).



L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

LE LIVRE DU JOUR

AMY-ROBSART. — LES JUMEAUX, par Victor-Hugo.

Les maisons Hetzel et Quantin viennent de mettre en vente le cinquième volume des œuvres posthumes de Victor Hugo. Comme le premier [1], c'est un volume dramatique [2]. Comme le premier, mais pour des raisons autres, il excitera au plus haut point la curiosité, et — j'en sais quelque chose puisque je viens de le lire, — l'assouvira d'admiration.

La main de Victor Hugo est sur ce siècle. Littérairement elle l'a pétri, et si, bon gré mal gré, il en conserve l'empreinte, c'est que, même après la mort du poète, la main ne le lâche pas. Ce serait chose piquante, — et non sans utilité, — que de rechercher de nos jours combien procèdent encore de Hugo qui ignorent les *Ballades* et les *Orientales*, qui haussent les épaules à ses drames, qui, de bonne foi, le déclarent usé, rance, rococo, poncif, romantique en un mot, et qui ne sont, eux, de quelque nom dont ils s'affublent, que les rejetons lointains, malingres et méconnaissables de ce tronc puissant, que les lunes blafardes, froides et plus ou moins échancrées, de ce soleil!

Le grand intérêt de la publication nouvelle c'est de nous montrer le talent dramatique de Hugo sinon dans l'œuf, du moins traînant encore sa coquille, comme le jeune poulet qui court dès qu'il est né. Nous avons ici le texte d'un drame dont l'histoire nous a été racontée plus d'une fois, mais que nous pouvions croire perdu. Victor Hugo avait dix-neuf ans lorsque Soumet lui proposa d'écrire, en collaboration avec lui, une pièce tirée du roman de Walter Scott, le *Château de Kenilworth.* Des divergences de vue — Victor Hugo voulait déjà introduire dans le drame le rire auprès des larmes, le grotesque à côté de la terreur — se produisirent, et chacun des deux colla-

1. *Le Théâtre en liberté.*
2. *Œuvres inédites de Victor Hugo. — Drame. — Amy Robsart. — Les Jumeaux.* — Paris, J. Hetzel et Cie; Maison Quantin, 1889, un vol. in-8°, 267 p. Prix 6 fr.

borateurs reprit sa part de la pièce, pour la terminer à son goût. Soumet fit une *Emilia*, qui eut quelque succès au Théâtre-Français avec Mlle Mars. Victor Hugo acheva son drame, qu'il appela *Amy Robsart*, et, peu curieux de faire jouer une pièce dont le sujet était emprunté, le laissa dormir au fond d'un tiroir. Plus tard, en 1828, son jeune beau-frère, Paul Foucher, qui cherchait, sans y réussir, à se produire au théâtre, apprit par M. Soumet l'existence d'*Amy Robsart* et demanda à Victor Hugo l'autorisation de la porter à l'Odéon, comptant se faire ouvrir ainsi des portes qu'il n'avait pas pu forcer. La pièce, grâce au nom murmuré de Victor Hugo, fut reçue avec empressement. Mais elle fut extrêmement sifflée. « On a joué hier à l'Odéon, disait, le lendemain, le *Journal des Débats*, un drame en cinq actes, Amy Robsart, emprunté au *Kenilworth* de Walter Scott, et qui, traité déjà sur trois théâtres différents, reparaissait pour la quatrième fois, sans autre avantage que d'avoir été allongé outre mesure et déparé par une foule de locutions triviales. Les sifflets et les éclats de rire ont fait justice de cette vieille nouveauté. »

L'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, auquel les éditeurs ont emprunté le récit de ce qui précède pour servir d'introduction, ajoute, non sans une légitime fierté : « M. Victor Hugo, qui voulait bien donner le succès, ne voulut pas donner la chute ; il écrivit immédiatement dans les journaux que les passages sifflés étaient de lui », et la pièce fut retirée le même jour.

Amy Robsart, qui date, comme on le voit, du commencement d'un siècle maintenant à son déclin, semblera moins vieille au lecteur d'aujourd'hui qu'au public distingué du *Journal des Débats* d'alors. La lutte de l'ambition et de l'amour dans l'âme faible et passionnée de Leicester, la duplicité froide et prête à tout de Varney, la hautaine figure d'Élisabeth, implacable dans sa tendresse autant que dans sa haine, l'ingénuité et l'héroïsme du cœur vierge et ardemment épris d'Amy Robsart, tout, jusqu'aux personnages secondaires comme le père d'Amy, le sorcier Alasco et le bateleur Flibbertigibbet, est dessiné nettement, d'un trait ferme et sûr, et possède cette vie personnelle qui fait, des fantômes nés dans l'imagination du poète, autant d'êtres distincts, souvent plus réels et plus suggestifs d'intérêt et d'émotion que les créatures en chair et en os, au milieu desquelles nous passons indifférents.

Je ne m'attarderai pas à rappeler la donnée du drame. Depuis que Walter Scott l'a tirée de sa chrysalide historique, la touchante histoire a fait frissonner et pleurer des générations de lecteurs. Est-il besoin de dire que Victor Hugo, loin de lui enlever rien de son intensité, y a ajouté plutôt ? L'horreur de la catastrophe au dernier acte, l'incendie, l'effondrement final où les persécuteurs sont abîmés après leur douce et innocente victime, avec, ricanant au-dessus, la figure grimaçante de l'étrange justicier Flibbertigibbet, forment un tableau où se condense avec une incomparable énergie toute la terreur tragique.

On me dispensera aussi de rechercher les locutions triviales qui choquèrent si fort le goût épuré du *Journal des Débats* de 1828. La délicatesse des puristes de ce temps-là semblerait fort ridicule même aux puristes du nôtre. Je préfère noter un passage où la simplicité de l'expression atteint le sublime, et remue le cœur à fond. Varney a comploté d'enlever Amy Robsart du château de Kenilworth, et, pour supprimer toute résistance, il lui envoie un breuvage soporifique par la femme qui la sert ; cette femme le lui apporte comme une potion calmante, de la part du concierge Foster, dont Amy connaît le dévouement.

Acte III.

Scène II. — AMY *seule.*

Esprits simples qui s'imaginent que les plaies de l'âme peuvent se guérir avec les remèdes du corps, que le désespoir n'est qu'une maladie, et qu'on peut rendre le sommeil à des yeux qui ne peuvent plus même pleurer ! A quoi bon boire ceci ?... Cependant ces bons serviteurs qui m'ont préparé ce breuvage, qui se sont dit : « Cela fera du bien à notre pauvre maîtresse ! » dédaignerais-je leurs soins ? Il n'y a plus au monde que ces deux cœurs qui s'intéressent à moi, il n'y a plus que ce concierge et cette servante qui aient pitié de la comtesse de Leicester ; puisqu'ils veulent me soigner, je leur dois au moins de me laisser faire... Buvons. (*Elle prend le gobelet et le porte à ses lèvres.*)

Une Voix, comme de l'intérieur des murs. — Ne buvez pas !

AMY, *s'arrêtant.*

Qui me parle ? (*La porte d'Alasco s'ouvre et donne passage à Flibbertigibbet, qui se place d'un bond en face de la comtesse*).

FLIBBERTIGIBBET.

Moi, noble dame. Ne buvez pas !

AMY, *étonnée.*

Vous ! qui êtes-vous ?

FLIBBERTIGIBBET.

Ne reconnaissez-vous pas le pauvre lutin à qui vous avez sauvé la vie ?

AMY.

Ah ! c'est vous !... Mais n'étiez-vous pas en prison ?

FLIBBERTIGIBBET.

Oui, dans la tour de Mervyn, la tour des oubliettes, sous les verrous d'un affreux cachot, où l'on pénètre par un inquiétant couloir dont le parquet sonne terriblement creux !

AMY.

Vous avez donc pu vous en échapper ?

FLIBBERTIGIBBET.

Je doute que, malgré ma prestesse de lutin, j'aie pu opérer ce prodige. J'ai été tiré de là par un vieux diable, de son nom terrestre Alasco. Un passage secret, ménagé dans l'épaisseur du mur, communiquait de ma cellule au laboratoire. Oh! ce n'est pas par bonté d'âme qu'il m'a délivré, ce cher Alasco! Il a fait ses conditions. On me chargeait de la délicate mission de vous enlever d'ici endormie. Endormie de quelle espèce de sommeil ? je l'ignore. J'ai pu saisir quelques mots d'un rapide colloque entre votre Varney et mon Alasco. Varney venait chercher une boisson commandée par lord Leicester et destinée à lady Leicester. Cette boisson, la voilà.

AMY.

Et qu'est-ce que c'est que cette boisson ?

FLIBBERTIGIBBET.

Il n'y a pas à s'y méprendre. Elle sort de la cuisine d'Alasco; c'est du poison!

AMY.

Du poison! Et c'est Leicester qui me l'envoie?

FLIBBERTIGIBBET.

C'est lui qui a commandé pour vous ce breuvage.

AMY.

Mon Dieu, pardonnez-moi! (*Elle reprend le gobelet et le porte vivement à ses lèvres*).

FLIBBERTIGIBBET, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, madame ? C'est du poison, je vous dis! Ne m'avez-vous pas entendu ?

AMY.

Sans doute, j'ai entendu; mais, puisque c'est Leicester qui l'envoie, ce poison, il faut bien que je le boive. (*Elle porte de nouveau le gobelet à ses lèvres : Flibbertigibbet le lui arrache.*)

FLIBBERTIGIBBET.

Non! vous m'avez sauvé la vie, c'est mon tour! Au diable cette liqueur du diable! (*Il jette le gobelet à terre*). Vous verrez qu'avant une heure ce plancher sera aussi noir que s'il avait été brûlé par le triple souffle de Cerbère.

AMY, *l'œil fixé sur le breuvage répandu.*

Qu'avez-vous fait, et que vais-je devenir, maintenant que je n'ai plus de poison ?

Je ne connais, dans les chefs-d'œuvre dramatiques de tous les temps, rien de plus grand que ce simple mot.

Au surplus, quand on parle de ce beau drame comme d'une œuvre de jeunesse, on a raison et on a tort. Le poète oublie un temps ce qu'il a fait étant jeune; mais il l'aime inconsciemment, et le souvenir s'en réveille un jour. C'est ainsi que beaucoup plus tard, cette *Amy Robsart* qui, après l'orageuse soirée de l'Odéon, dormait dans les papiers de Victor Hugo, sollicita tout à coup son esprit, si bien qu'il la reprit, la retoucha et en fit l'ouvrage achevé dont je viens d'essayer de donner une idée au lecteur. On doit à la vérité d'insister sur ce point.

La reprise du *Henri III* d'Alexandre Dumas a été un succès; Richepin vient de donner un drame conçu à la façon romantique et qui a été un succès. D'autres expériences, beaucoup d'indices décisifs marquent que les vieilles sources d'émotion ne sont pas taries, et que, malgré ceux qui prétendent avoir changé tout cela, les fibres du cœur vibrent encore à leur ancienne place. Ceci étant, je ne plaindrais point le directeur qui, dans des conditions de mise en scène et d'exécution dignes de Victor Hugo, offrirait au public de 1890 la pièce que siffla si bien un soir le public de 1828.

Et le nom de l'auteur n'y serait pour rien. *Amy Robsart* est un drame intéressant et émouvant; mais il tient une place à part dans l'œuvre de Victor Hugo : lorsque Victor Hugo en a donné le premier jet, le dramaturge qu'il fut plus tard n'était pas encore né. Je ne m'étonne point, pour mon compte, qu'il l'ait abandonné à Paul Foucher, pas plus que je ne m'étonne qu'il ait songé à le parachever depuis. Au point où il est, l'ouvrage est bon et peut, sans faire appel à la religion des souvenirs, par ses seuls mérites, se soutenir à la scène.

La seconde partie de ce nouveau volume d'œuvres inédites est occupé par un drame en vers, resté incomplet, et intitulé *les Jumeaux*. Victor Hugo l'écrivait en 1839, entre *Ruy Blas* et *les Burgraves*. Pourquoi s'est-il arrêté au milieu du troisième acte? L'avertissement des éditeurs, qui compare heureusement cette composition fragmentaire au premier état des eaux-fortes de Rembrandt — ou de tout autre grand graveur — que plus d'un amateur préfère à l'état définitif, ne nous le dit pas. Quoi qu'il en soit, le fragment est d'une grande vigueur et, par endroits, d'une merveilleuse beauté. Rien n'est absolument fini; les proportions ne sont pas réglées; des développements trop touffus embarrassent la marche de l'action, comme une végétation trop luxuriante embarrasse les pieds de l'explorateur dans les forêts tropicales. Quelques-uns même sont pénibles et mal venus, comme le boniment du saltimbanque Tagus, qui ne me paraît pas de nature à susciter chez les bourgeois et manants qui l'écoutent, la « vive sensation » que le jeu de scène indique. Mais, comme l'ensemble est d'un effet colossal, modelé d'un pouce souverain, pénétré d'horreur tragique et de pathétique tendresse! Comme on y reconnaît le maître des larmes et du rire, celui qui sait à son gré faire siffler l'ironie, déchaîner la colère, angoisser et fendre le cœur!

Le sujet choisi est un sujet mystérieux, qui a vivement intrigué les esprits pendant la période romantique. Alexandre Dumas, Paul Lacroix, d'autres encore, ont trouvé dans l'histoire de l'Homme au masque de fer une source d'intérêt dramatique et de pitié, dont ils ont tiré parti suivant les forces et les tendances particulières de leur talent respectif. Peut-être est-ce à cela qu'il faut attribuer l'inachèvement du drame commencé par Victor Hugo. Traité par tant de mains, le sujet a pu lui sembler, au courant de son travail, décidément trop défloré, et il se sera résolu à ne pas ajouter son *Masque de fer* à ceux que multipliaient ses contemporains.

Quoi que vaille cette hypothèse, il n'en reste pas moins que les deux actes et demi des *Jumeaux* sont emportés par le même souffle poétique que les grandes œuvres du Maître, et que j'ai éprouvé maintes fois, en les lisant, la suprême jouissance que seuls donnent les beaux vers.

Les images imprévues et saisissantes abondent, là, comme dans ses autres poèmes.

L'esprit de Mazarin est la seule fenêtre
Par où le roi regarde...

Le temps sert celui qui diffère.
Tenez votre âme prête. Attendez. Laissez faire,
Laissez sur tous ces fronts, éveillés ou dormants,
S'ouvrir la main de Dieu, pleine d'événements!

... Pour vieillir un pauvre homme, Brézé,
Vois-tu, dix ans d'exil valent vingt ans de vie.

... Mon Dieu,
Protégez, vous espoir du navire qui sombre,
Cet enfant que le sort emporte à travers l'ombre!

Je ne sache pas que le drame grec ait trouvé une plus saisissante image de l'irrésistible fatalité.

Et plus loin, — Mazarin fait au roi le tableau des exigences ruineuses des princes :

Tout, dans l'arbre, est gourmand, jusqu'aux branches [cadettes.

Puis, s'excusant, il se grandit, s'exalte et fait en termes magnifiques sa propre apothéose :

Quand Dieu dans mon cercueil me criera: Qu'as-tu [fait?
Je pourrai dire : O Dieu, l'onde a battu ma tête;
Quand je suis arrivé tout n'était que tempête;
L'esprit des temps nouveaux, l'esprit du temps ancien,
Luttaient; c'était terrible, et vous le savez bien!
Louis onze a livré la première bataille;
François premier, venu pour élargir l'entaille,
Est mort à l'œuvre avant que le géant tombât;
Richelieu n'a pas vu la fin du grand combat;
Tous ces hommes, suivant leur loi haute et profonde,
Ont fait la guerre. — Moi, j'ai fait la paix du monde!

Là aussi le poète est le *vates*, le voyant qui, dans l'histoire passée, voit l'histoire à venir, la voix qui, en chantant ce qui s'est passé, prédit ce qui se passera.

Le programme que Mazarin se pose a-t-il donc changé de nos jours? ou n'est-il pas redevenu plus pressant que jamais?

Paris qu'on peut atteindre en deux ou trois journées
Est presque à la frontière. Il doit être au milieu.
J'y parviendrai sans bruit, sans guerre...

Si l'on aime l'actualité, où trouver un tableau plus vivant et plus réel, dans sa sanglante ironie, que celui que le comte Jean de Créqui, déguisé en Guillot-Gorju, trace de son temps :

Que si quelqu'un de vous maintenant me demande
A quoi bon ces haillons que j'emprunte aux ribleurs,
C'est mon secret, j'entends le garder. Et d'ailleurs
C'est l'habit de ce siècle ignoble, fourbe, oblique!
Siècle où rien n'a grandi que la honte publique!
Où notre œil, quelque part que nous pénétrions,
Ne voit que charlatans, baladins, histrions!
Farce où se perd l'honneur de tous! — le mien, le [vôtre!
Retz est sur un tréteau, Mazarin sur un autre.
L'Autriche est le souffleur qui tient le manuscrit.
Or, moi, Jean de Créqui, gentilhomme et proscrit,
Messieurs, puisque la France, à qui la pudeur manque,
Est aux comédiens, je me fais saltimbanque!

Un double amour traverse le drame et lui donne la vie : l'amour ineffablement paternel de Jean de Créqui pour Alix de Ponthieu, sa fille illégitime qui ne doit même pas, par respect pour sa mère morte, savoir qu'il est son père, et l'amour romanesque et pur, mais sincère et profond, d'Alix pour le prisonnier au masque de fer, qu'elle a, par hasard, un jour, entrevu, et qu'elle s'est juré de sauver.

Écoutez Jean de Créqui parler de cette jeune fille, dont il a besoin comme la plante a besoin de soleil.

En quatre mots, voici ce que j'ai dans le cœur.
Banni depuis dix ans, mon âme était en France,
Toute mon âme, hélas! toute mon espérance,
— Un enfant, — mon bonheur, mon remords, mon [devoir...
Un enfant, jeune fille aujourd'hui... Mais pourquoi
Vous confier des détails qui ne touchent que moi?
D'ailleurs ce secret triste est muré dans la tombe.
Elle ignore elle-même, humble et pure colombe,
Et ne saura jamais pourquoi je l'aime ainsi.
Messieurs, voilà dix ans, oui, dix ans ce mois-ci,
Que je n'ai vu cet ange! — Eh bien, je ne puis vivre
Sans entendre sa voix, musique qui m'enivre,
Sans voir ses yeux, flambeaux de mes regards troublés,
Sans elle enfin! — Plaignez les pauvres exilés!
Puis autour d'elle aussi tout s'en va, tout décline.
Je crois vous avoir dit qu'elle était orpheline?
Elle a besoin de moi. Depuis quatre ans passés,
— Ils ont intercepté mes lettres, — je ne sais,
Mais j'ai perdu sa trace. Où vit-elle à cette heure?
Je l'ignore. O mon Dieu! pour la revoir, — j'en pleure!

— Pour pouvoir être en France et vivre à ses côtés,
J'ai prié, supplié, j'ai fait cent lâchetés,
J'ai dit à Mazarin qu'il était un grand homme,
J'ai fait écrire au roi, de Madrid et de Rome.
Rien! on n'a pas voulu me laisser revenir.
Alors je me suis dit : il est temps d'en finir!
Voilà pourquoi, proscrit, j'arrive en cette ville;
Pourquoi sous cet habit, livrée étrange et vile,
J'entre en un formidable et sombre événement,
Où Dieu m'aide, et qui va peut-être en un moment
Changer, d'une secousse effrayante et profonde,
La forme de la France et la face du monde.

Voici maintenant les cris du *Jumeau,* du jeune homme au masque de fer, après la liberté.

Vivre dans deux cachots à la fois, jour et nuit!
Oui, les bourreaux — Seigneur! quel dessein est le [vôtre? —
Ont mis mon corps dans l'un, mon visage dans l'autre.
— Oh! ce masque est encor le plus affreux des deux!

Il semble se mirer devant la glace de Venise posée sur la table.

Parfois dans ce miroir un fantôme hideux
Me fait peur quand je passe et marche à ma rencontre.
C'est moi-même! Aux barreaux aussi, quand je me [montre,
Je vois le laboureur s'enfuir épouvanté!

Il s'assied et rêve.

Le sommeil ne met pas mon âme en liberté.
Dans mes songes jamais un ami ne me nomme :
Le matin, quand j'en sors, je ne suis pas un homme
Allant, venant, parlant, plein de joie et d'orgueil,
Je suis un mort pensif qui vit dans son cercueil.
— C'est horrible! — Jadis, — j'étais enfant encore, —
J'avais un grand jardin où j'allais dès l'aurore,
Je voyais des oiseaux, des rayons, des couleurs,
Et des papillons d'or qui jouaient dans les fleurs!
Maintenant!...

Il se lève.

Oh! je souffre un bien lâche martyre!
Quoi donc! il s'est trouvé des tigres pour se dire :
— Nous prendrons cet enfant, faible, innocent et beau,
Et nous l'enfermerons, masqué dans un tombeau!
Il grandira, sentant, même à travers la voûte,
L'instinct de l'homme en lui s'infiltrer goutte à goutte;
Le printemps le fera, dans sa tour de granit,
Tressaillir comme l'arbre et la plante et le nid;
Pâle, il regardera, de sa prison lointaine,
Les femmes aux pieds nus qui passent dans la plaine;
Puis, pour tromper l'ennui charbonnant de vieux murs,
Sculptant avec un clou tous ses rêves obscurs,
Il usera son âme en choses puériles;
Vous creuserez son front, rides, sillons stériles!
Les semaines, les mois et les ans passeront;
Son œil se cavera, ses cheveux blanchiront;
Par degrés, lentement, d'homme en spectre débile
Il se transformera sous son masque immobile.
Si bien qu'épouvantant un jour ses propres yeux,
Sans avoir été jeune, il s'éveillera vieux!
— Oh! je le suis déjà. Mon âme est bien lassée!
Enfant par les terreurs, vieillard par la pensée,
Homme jamais! Mon Dieu, vous êtes sans pitié!

Il se jette dans le fauteuil, la tête et les bras à plat sur la table, comme abîmé dans son désespoir. Après un instant de silence, il se lève péniblement et va de nouveau examiner le rayon de lumière qui, pendant toute la scène, se meut insensiblement sur le pavé.

Il n'a pas du trajet encore fait la moitié.

Il laisse tomber sa tête avec angoisse et semble se replonger dans sa rêverie.

O ma mère! pourtant je vous aurais aimée!
— J'étouffe! —

Il va à la fenêtre du fond, monte les marches et regarde dans la campagne.

Dieu! là-bas, comme cette fumée
Monte blanche et joyeuse et s'en va dans le ciel!

Au fond du cachot, du haut des marches.

— Quoi! l'homme fait sa gerbe et l'abeille son miel!
Quoi! le fleuve s'enfuit! quoi! le nuage passe!
L'hirondelle des tours s'envole dans l'espace,
La nature frissonne et chante dans les bois,
Tout est plein de concerts, de murmures, de voix,
Tout est doux, tout est beau sur la terre où nous [sommes;
Et rien ne dit au monde, et rien ne crie aux hommes :
Vous êtes tous heureux! vous êtes libres, vous!
Eh bien! dans ce donjon, là, sous de noirs verrous,
Privé de brise fraîche et de chaude lumière,
Enviant sa fumée à la pauvre chaumière,
Un prisonnier languit que les cachots tueront,
Dont nul ne sait le nom, dont nul n'a vu le front,
Un mystère vivant, ombre, énigme, problème,
Sans regard pour autrui, sans soleil pour lui-même!
Triste et morne captif, ô comble de douleurs,
Qui pleure sans pouvoir même essuyer ses pleurs!

Il revient sur le devant du théâtre.

— Oh! baigner un seul jour, dans l'air qui partout [vibre,
Mes cheveux, ma poitrine et mon visage libre,
Et puis mourir! — Mais non, jamais! — Masque [odieux!

Il cherche, de ses deux mains, à arracher son masque.

Jamais pour déployer mes ailes dans les cieux,
Jamais pour m'envoler fier dans l'azur splendide,
Je ne pourrai te rompre, affreuse chrysalide!
O rage!...

J'ai assez cité pour donner l'appétit de ce régal, la concupiscence de ces beautés.

Je ne sais où, je lisais que cette œuvre n'ajoutera pas grand'chose à la gloire du maître. Que veut-on qu'une œuvre — tout chef-d'œuvre fût-elle — ajoute à la gloire de Victor Hugo? Ce que je peux dire, et ce que mes lecteurs ont senti comme moi, c'est que ce fragment de drame, qui a pour titre *les Jumeaux*, augmente de tout un torrent le réservoir de jouissances littéraires où, ardente et inassouvie, s'abreuve éternellement l'Humanité.

B.-H. Gausseron.



ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

P'tit Mi, par RENÉ MAIZEROY, Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

René Maizeroy, continuant la brillante série d'études amoureuses qu'il intitule *les Parisiennes*, vient de faire paraître *P'tit Mi*, un nouveau roman de passion, dont l'ardeur continue, l'inassouvissement enragé, ne le cèdent en rien à ses précédentes œuvres. Tout, dans ce livre, est aveuglément soumis à l'amour comme à la grande force fatale brisant les corps, bouleversant les cœurs et courbant l'humanité à sa guise sous un joug de fleurs et de fer. *P'tit Mi*, le sobriquet donné par Mme de Serpenoise à son amant Georges d'Armagnol, est une de ces natures de jeunes noceurs Parisiens, viciés dès le berceau, sans scrupules, sans foi, sans amour vrai, qui sont de simples débauchés, cherchant le plaisir partout où il peut se trouver, sous quelque forme que ce soit. Il devient très facilement l'amant de la femme du préfet des Basses-Cévennes, M. de Serpenoise, son supérieur et son ami ; la malheureuse créature, hypnotisée par lui, ne voyant plus que par lui, après une vie très sage, roule dans cette faute comme dans un lac de boue d'où elle ne pourra plus sortir. A l'étude d'amour se joint une peinture de la bataille électorale dans le Midi, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon : c'est un tableau très coloré, très mouvant, qui contribuera au succès du livre.

L'Abbé Coqueluche, par LÉO TRÉZENIK, Paris, Chacornac, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La curieuse et fort simple histoire de province que Léo Trézenik appelle *l'Abbé Coqueluche*, a une grande saveur de sincérité, de franchise émue, en même temps qu'elle touche aux fibres du cœur par la grâce de son affabulation. Si *l'Abbé Coqueluche*, le héros de l'aventure, le joli et séduisant vicaire Boucher, intéresse jusque dans son crime, lorsqu'il devient pour un instant l'amant charnel de la nièce de son curé, de la touchante et mystique Marie, le docteur Boucher, le frère du séducteur, attire par la grandeur sereine de son silencieux dévouement, lui qui épouse la pauvre fille séduite ; nul ridicule ne peut rejaillir sur son acte de courage accompli avec une admirable sérénité, le dévouement des âmes hautes. Cette modeste et peu tapageuse histoire, l'écrivain a su en faire quelque chose par l'art dont il l'a enveloppée, par le talent déployé à la conter, par le soin de la phrase et l'absorbante préoccupation du style. Elle est écrite par un lettré pour des lettrés, mais elle ira remuer le cœur de tous, car elle s'adresse à tous.

Pile ou Face, par A. CLAVEAU, Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On sait la jolie forme d'art que revêtent les écrits de M. A. Claveau, dont le pseudonyme *Quidam* est connu de toute la littérature ; aussi est-ce un véritable régal pour les gourmets de sensations fines, de choses délicates, d'aperçus humoristiques et mordants que d'avoir entre les mains un volume de lui. Toutes ces qualités, toutes ces séductions, nous les retrouvons dans ce livre *Pile ou Face*, où il passe des questions d'amour aux curiosités de Paris, de la psychologie religieuse au patriotisme, où il cingle d'une plume griffante et fouettante nos filles savantes, les chaussettes bleues, comme il les baptise spiri-

tuellement. Jamais il n'a été plus brillant, plus éloquent, ni plus amusant que dans cette nouvelle œuvre que personne ne voudra ignorer.

Passionnément, par Albert Delpit, Paris, Paul Ollendorff, 1889. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50.

Sous le titre général *un Monde qui s'en va*, Albert Delpit a entrepris d'écrire toute une série d'études qui seront la peinture, non pas seulement de la société actuelle, mais surtout des côtés spéciaux par lesquels elle tranche sur les mœurs et les coutumes d'autrefois. Il y a là, en effet, une veine très originale à exploiter pour un romancier. Albert Delpit, dans *Passionnément* nous fait pénétrer immédiatement en plein milieu riche et mondain et nous montre son héros, Edmond Sorbier, engagé dans une de ces liaisons dangereuses, d'où naissent parfois les plus grandes souffrances de la vie. Amant passionné et adoré d'une merveilleuse veuve anglaise, Mrs Naud Vivian, grande mondaine reçue par la plus haute société, il se séparera brusquement d'elle, après avoir appris, avoir constaté, qu'il est indignement joué et trompé, que cette maîtresse, crue vertueuse et riche, à laquelle il offrait même le mariage, n'est qu'une femme entretenue, devant toute sa fortune à des amants différents. Puis, il épousera Geneviève Coraize, une cousine de province, élevée dans un couvent parisien et qui est un des plus adorables types de jeune fille moderne que l'on puisse rêver. Mais Naud Vivian, ne songeant qu'à se venger, parvient à se faire épouser par le tuteur et l'oncle de Geneviève, M. La Faurie, et, une fois devenue ainsi la tante de son ancien amant, elle le fait surprendre par sa femme dans un piège abominable; celle-ci, se croyant trompée, divorce et ne veut plus revoir le mari qu'elle juge indigne. Ce n'est qu'après un an de séparation, un an de tortures, que Naud, se laissant toucher malgré elle par la douleur simple et digne de Geneviève, avoue qu'Edmond n'est pas coupable et que les deux époux ont été victimes d'une machiavélique combinaison imaginée par elle pour se venger d'avoir été délaissée.

Tout le roman, écrit avec une ardeur communicative, dans une langue alerte et colorée, semble vouloir justifier ce titre *Passionnément* qui l'enveloppe et flotte à travers ses pages comme le drapeau de l'amour. Le drame est saisissant, d'une belle allure entraînante; l'auteur a mis dans son œuvre l'ardeur vibrante, la guerroyante conviction qui sont ses qualités maîtresses et lui ont depuis longtemps assuré ses succès de romancier et d'auteur dramatique.

Passionnément passionnera les femmes et fera réfléchir les hommes, les uns et les autres devant se retrouver dans cette brûlante peinture de la fin de notre siècle. G. T.

La Fleur bleue, par Gustave Toudouze. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18; 366 p. Prix: 3 fr. 50.

Titre énigmatique, d'où sort comme un parfum capiteux et subtil. Le dernier mot du livre nous en donne le sens. Garde-toi, dit à sa petite fille une jeune mère qui a cueilli cette fleur et l'a vue sécher sur son sein, garde-toi, pauvre adorée, de la fleur bleue, la fleur perfide qui cache le précipice!... Oh! la fleur bleue, le mensonge de la vie!... Et cette fleur bleue, c'est « la sentimentalité qui masque les sens, qui trahit les forces, qui livre désarmée à la faute ». Dans le cas présent c'est l'éveil à l'amour d'une jeune femme, déjà mère, dont le mari, homme excellent et vulgaire, ne peut ni satisfaire ni diriger des aspirations qu'il ne soupçonne même pas; et elle, en s'abandonnant au bras d'un jeune attaché d'ambassade, élève de son mari, se croit enveloppée, transportée, bercée dans le paradis de l'idéal. Ce drame de l'adultère, dont le fond est aussi invariable et les dehors aussi changeants et multiples que les passions et les appétits de la nature humaine, est ici joué par des personnages bien vivants, ayant chacun une physionomie propre, et groupés avec tant d'art qu'il semble que l'auteur les ait ainsi trouvés agissant, aimant, riant et souffrant autour de lui. Un trait véritablement pris sur le vif et qui prouve de quel observateur l'écrivain est doublé chez M. Toudouze, c'est que les deux principaux acteurs, les deux coupables, la femme adultère et le dérobeur d'honneur, ne sont pas les grandes victimes de leur faute: l'homme y trouve, vers la fin, une cause d'égoïstes ennuis, quelques regrets et des remords passagers dont le souvenir, on le devine, ne l'arrêtera guère à la rencontre de nouvelles amours; la femme, plus profondément atteinte, y puise une leçon qui sera sa sauvegarde pour le reste de sa vie en lui apprenant à limiter ses ambitions de bonheur au calme du foyer et aux joies maternelles; mais l'ami, celui qui a introduit dans la famille de M. Dupotais le jeune Robert de Vitrolles, l'austère et ardent professeur que hantent des visions de réformes sociales et dont le cœur est plein de la double idée de justice et de fraternité, l'honnête et bon Burgan en meurt. Ces choses arrivent dans la vie: les chocs directs laissent parfois souriants ou à peine endoloris ceux qu'ils atteignent, tandis que du contre-coup le voisin est tué.

M. Toudouze a déployé dans ce nouvel ouvrage les qualités maîtresses qui font de lui un des romanciers les plus remarquables de ce temps. Les caractères sont pétris en pleine pâte humaine; l'intérêt des événements saisit le lecteur dès la première page et ne le lâche plus. L'optimisme myope et sourd de la sensualité satisfaite, les délices et les tortures de l'amour plus fort que le devoir, plus fort que la tendresse maternelle, plus fort que la mort, comme le dit M. de Maupassant, l'égoïsme de l'amant qui surnage dans la tempête de la passion et finalement reste maître, la hauteur d'une âme droite et tendre qu'anime l'honneur et qui se brise, frappée des coups que ceux qu'elle aime le mieux portent à ce qu'elle adore, les grandeurs et les vilenies du cœur chez la femme et chez l'homme mis au jour d'une plume élégante et implacable qui fouille dans les replis les plus secrets et les étale pantelants et vibrants sous les yeux du lecteur, et enfin, une impression de robustesse et de santé sortant de cet ensemble et nous laissant plus vaillants pour continuer la route et la lutte, tels sont les éléments qui assurent à ce beau livre, avec le succès présent, une durée qui n'appartient, dans le domaine de l'art, qu'à l'énergie de l'effort et à la sincérité du talent. B.-H.-G.

Le Disciple, par PAUL BOURGET. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1889. Alph. Lemerre, édit. — Prix: 3 fr. 50.

Voici l'argument substantiel du roman du célèbre écrivain :

Robert Greslou, adepte de la philosophie positiviste, est agréé comme précepteur chez le marquis de Jussat-Randon. Il rêve de séduire la fille de la maison et y réussit; elle se donne sous l'expresse condition qu'ils mourront tous deux ensuite. Il promet, et l'acte accompli trouve des raisons de ne pas tenir sa parole. Suffoquée de mépris et de dégoût, la jeune fille, sûre d'ailleurs que Greslou ne voulait que faire une expérience psychologique, s'empoisonne. Les circonstances font accuser le pauvre précepteur d'avoir tué Mlle de Jussat. Il passe aux assises. Le frère aîné de la jeune fille a reçu d'elle avant sa mort l'aveu complet. Il cède au sentiment de la justice, dévoile le secret de la morte; c'est l'acquittement de l'accusé, mais, dès que l'amant momentané de sa sœur est remis en liberté, le capitaine de Jussat lui brûle la cervelle.

Ce scénario qui vaudrait autant qu'un autre, même s'il était développé dans la forme d'un drame ordinaire, n'est pour M. Bourget qu'une occasion. La cause finale du roman c'est d'expliquer le pourquoi particulier de la conduite de Robert Greslou, c'est de découvrir et dépeindre les ravages de certaines doctrines en certains cerveaux, et la constitution mentale d'une certaine catégorie de jeunes gens contemporains qui ne seraient pas mal dénommés « pourris de lettres »; jeunes fats, intelligents et instruits jusqu'à un assez haut degré, mais gâtés par l'orgueilleuse manie de poser pour la galerie, qui les amène à la fin à poser pour eux-mêmes.

Il n'est pas douteux que les admirateurs fidèles de M. Paul Bourget déclarent cette fois encore, ce qu'ils ont affirmé après chacune de ses œuvres: « il est en progrès ». Je ne voudrais point dire qu'ils ont tort. Il s'agit seulement de distinguer : s'agit-il du psychologue et de son art d'analyser les origines, les phases et les combinaisons d'idées et de sentiments? Oui, M. Bourget a montré dans son dernier roman une nouvelle puissance, une implacable attention et une infaillible adresse à enfoncer jusqu'au fond des âmes, juste sur le point tenu, imperceptible presque, son regard d'observateur. Et par la puissance du raisonnement, il reconstitue toute la vie intellectuelle et morale de deux êtres, le maître Adrien Sixte et le disciple Greslou, comme Cuvier, d'après un fragment de tibia reconstituait un mammouth fossile.

L'œuvre de l'analyste psychologue est même plus curieuse en ce qu'il reconstitue une âme vivante, agitée de sentiments, de raisonnements, de passions, qui, pour un moins habile, seraient autant d'obstacles.

S'agit-il d'apprécier M. Bourget comme romancier? le point de vue change. Sans doute on n'a pas le droit de dire: *le Disciple* ce n'est pas un roman, M. Bourget protesterait avec raison.

Rien de plus légitime que de concevoir une forme de roman différente des formes connues. C'est même une originalité dont il aurait quelque raison d'être fier. La question serait de savoir si le roman tel que l'a conçu M. Bourget en composant *le Disciple* intéresse assez fortement; s'il n'a pas plus les qualités d'une œuvre scientifique que d'une œuvre d'art; si par conséquent il n'y a pas méprise soit quant au but soit quant aux moyens.

L'auteur même fait dire au marquis de Jussat. dans *le Disciple :*

— Quand je lis un roman, moi, c'est pour m'amuser.

Et l'on sent clairement quel mépris les Jussat de tout âge et de toute condition inspirent à M. Bourget. Il ne s'arrangerait pas du tout d'être un amuseur; le roman, selon lui, c'est la forme sacrée du verbe contemporain. Il s'en croit un peu le prêtre consacré, sa préface le prouve assez nettement: je ne dis pas le pontife, pour qu'il ne

puisse être attribué un sens satirique à mon appréciation. Prendre le roman pour un amusement, c'est un outrage à ce genre littéraire; et pour le relever de cette indignité, M. Bourget ne craint pas de temps en temps d'écrire un livre ennuyeux, après en avoir produit de passionnants et d'émouvants.

C'est très brave, et il est récompensé de sa bravoure désintéressée puisque, par milliers, les lecteurs les plus «barbares» dans le sens où son héros Greslou use de ce mot, achètent et lisent *le Disciple* comme ils ont acheté et lu *André Cornélis*. La tendance de M. Bourget marquée dès son début, est de simplifier le plus possible la matière d'un roman, et de porter tout l'intérêt sur l'analyse psychologique. Il arrivera de la sorte quelque jour, à présenter comme roman, la simple analyse très fouillée d'un *cas*, comme ceux qui servent à M. Ribot pour ses merveilleuses monographies des maladies de la volonté, de la mémoire, de la personnalité.

Si je me souviens bien, j'ai ici même, à propos d'un précédent ouvrage de M. Paul Bourget, prévu qu'il aboutirait à la forme de l'autobiographie. C'est une autobiographie qui occupe les huit dixièmes du *Disciple*.

Il avait lui-même qualifié *André Cornélis*, « une planche d'anatomie psychologique »; son héros Greslou, écrit dans son fameux mémoire, après l'empoisonnement de Mlle de Jussat : « Je ne sais si cette chimie d'âme, très compliquée et très sincère pourtant, vous semblera suffisamment lucide. » *Chimie d'âme*, l'expression est d'une exactitude parfaite dans l'espèce.

Ce n'est pas autre chose en effet toute cette œuvre : la décomposition, le démontage, si l'on peut dire, de l'organisme intellectuel d'un individu.

« C'est très fort », telle est l'impression la plus nette et la plus persistante que laisse la lecture de ce roman. C'est beau, comme une belle construction d'épure : on sent que ce doit être très difficile, très compliqué, qu'il n'est pas à la portée de tout le monde de s'attaquer à pareille entreprise. Dans un autre ordre d'œuvres, la tour Eiffel peut être considérée comme belle de ce genre de beauté résultant de la précision des calculs, de l'harmonie des pièces et de l'énormité du travail.

L'admiration ressentie est de la difficulté vaincue, de la puissance scientifique de l'auteur plus que de l'ouvrage même, qui ne provoque aucune émotion.

Qu'importe en effet dans *le Disciple* l'élément dramatique? les derniers chapitres même que M. Bourget a senti la nécessité d'écrire pour ressaisir le lecteur de romans, ne nous empoignent pas. Pourtant les situations sont assez terribles : le père assistant au procès de celui qu'il croit l'assassin de sa fille, le frère de la jeune fille dépositaire du secret de sa sœur hésitant à dévoiler le déshonneur de la pauvre enfant au profit de la tête de l'amant qui n'a pas su mourir, et finalement faisant son devoir d'honnête homme en disant la vérité, son devoir de frère en cassant la tête au misérable séducteur.

Eh bien! rien de tout cela ne nous prend ni par l'effroi ni par la pitié; c'est que nous sommes glacés par la froideur de l'auteur et fatigués par la dépense d'attention qu'il a exigée de nous. Il nous a imposé une étude. Le problème en est intéressant, mais il est posé et résolu en problème.

Le problème apparent c'est celui que se pose Greslou : séduire une jeune fille par des moyens exclusivement intellectuels, pour créer un cas de psychologie expérimentale, en vertu de principes et de doctrines physico-psychologiques.

Et au-dessus de tout, le problème qu'a voulu résoudre M. Bourget, c'est l'explication méthodique, analytique du détraquement moral d'un jeune homme, très intelligent, mais naïf, qui prend à la lettre et tente d'appliquer les théories d'un philosophe positiviste.

Mais est-ce tout ce qu'il a voulu montrer? Non pas, il a revendiqué aussi la responsabilité du maître : responsabilité insoupçonnée dont Adrien Sixte est tout stupéfait quand les faits la lui jettent sur la conscience.

Ce n'est pas le côté le moins curieux de cette étude compliquée, que l'éveil, imprévu pour lui-même, en l'esprit d'Adrien Sixte, de l'idée qu'il peut être responsable des effets de ses doctrines sur les esprits.

M. Bourget semble croire que l'état d'esprit de son héros Robert Greslou est commun à bon nombre de jeunes gens de ce temps, et lui-même s'en afflige, et il exhorte en bon apôtre « son jeune frère », le jeune homme qui a plus de dix-huit ans et moins de vingt-cinq, à se mettre en garde contre les ivresses pernicieuses des doctrines contemporaines.

Je voudrais le rassurer : les Greslou sont une espèce de fous assez rares; ils sont une élite, ils sont des esprits trop travailleurs, trop tôt desséchés et exaltés à la fois par l'abus du raisonnement.

Les jeunes générations pour lesquelles on craint le surmenage ne courent pas grand risque de se détraquer en masse par l'abus de l'étude.

Néanmoins le type de Robert Greslou est bien caractérisé : il est à base d'orgueil et d'égoïsme, et parfaitement odieux même quand il a du talent.

Et ce serait une curieuse comparaison à faire



de la façon dont jouissaient et mouraient de l'amour les jeunes gens « milieu de siècle » et les jeunes gens « fin de siècle ».

En même temps que le jeune maître publiait *le Disciple*, un maître passablement plus âgé, mais nullement vieilli, publiait *le Songe de l'amour*.

Ici, de même que dans *le Disciple* deux jeunes gens vont de l'amour à la mort, mais combien différente est la voie par où ils y vont, combien différente était aussi la voie par où ils étaient allés à l'amour! D'un côté, l'âme simple, les sentiments sincères et charmants, la douleur franche et le désespoir invariable; de l'autre, l'âme compliquée, les sentiments alambiqués et les faussetés odieuses, la douleur viciée; d'un côté, le roman sentimental, exquis, chatouillant le cœur, remuant la vie, non moins psychologique que l'autre, mais d'une psychologie latente, tandis que, d'autre part, elle s'étale en un roman sec, froid, comme une observation médicale, hérissé de formes rébarbatives tirées de la science, exerçant une forte emprise sur le cerveau, il est vrai, mais ne soulevant dans le cœur qu'un sentiment : l'antipathie contre le héros, un drôle somme toute.

Le Disciple et *le Songe de l'amour*, qui sont deux œuvres de très haute valeur s'opposent aussi complètement dans la forme que leurs personnages contrastent par le caractère, les mœurs et les tendances. Lire à la suite les deux romans, c'est toucher coup sur coup les antipodes du genre en deux types tout à fait supérieurs. P. Z.

Les Passions étranges, par Jean Berleux, Paris, P. Ollendorff, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur qui publie ce recueil de sept nouvelles, sous le pseudonyme de Jean Berleux — pourquoi ne dirions-nous pas que c'est M. Quantin-Bauchard — est évidemment un disciple de la nouvelle école : ses dédicaces à MM. Hennique et Céard le disent assez et le caractère de ses récits encore plus. Les passions qu'il a voulu peindre ne sont pas de ces passions qui courent les rues, ce sont des « passions étranges ». Son titre ne ment pas. Dans son conte *Par une belle nuit*, c'est une dame qui, toute nue sur un cheval, prend avec son amant l'exercice de l'équitation et que son mari tue en lui infligeant un supplice digne de cet adultère raffiné. Dans *Mlle Claire* c'est une institutrice qui se fait aimer des deux frères, qui, près du cadavre encore chaud de l'un, se donne à l'autre, le fratricide, qu'elle épouse d'ailleurs « pour faire souche d'honnêtes gens ». Dans *Jehan de Tombelaine*, c'est une comtesse russe, tombée, il est vrai, à la galanterie, qui, au Mont-Saint-Michel, a un béguin pour une espèce de vagabond qui la viole et qu'elle adore... pendant huit jours. Heureusement, tout n'est pas aussi « étrange » dans le recueil de M. Berleux. *Nini*, sauf la fin, est une ravissante nouvelle, et l'*Amant de Mme Lalouette*, un très touchant et très honnête récit.

E. A.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

L'Orient, *journal d'un Peintre*, par George Rodier. Paris, 1889, Victor Havard. Un vol. in-18 illustré. — Prix : 3 fr. 50.

La vision toute spéciale d'un artiste, d'un peintre, n'est pas du tout celle d'un homme de lettres, d'un écrivain de profession, habitué à enfermer sa pensée, ses réflexions, dans un moule convenu, dans un procédé préféré, et c'est pourquoi nous avons trouvé un rare et singulier régal dans la lecture de ce livre très séduisant : *l'Orient, journal d'un Peintre*, que vient de faire paraître un artiste de talent, tout jeune encore, M. George Rodier.

Il s'est plu à illustrer lui-même ces notes de voyage, soulignant du pinceau, du crayon, les impressions qu'il traçait au jour le jour sur son album; il en est résulté un ouvrage fort original, où nous rencontrons des réflexions très neuves, des peintures très hardies, toute une littérature

abrupte, ne ressemblant à rien de ce qui a été fait.

L'Orient est une chose connue, maintes fois peinte, écrite, racontée, et cependant dans ce journal nous trouvons encore du nouveau, encore de l'inconnu. Le Caire, les pyramides, les danseuses, les magies arabes, ou les féeries pharaonesques; le rêve des *Mille et une nuits*, avec les minarets, les mosquées, les tombeaux des sultans, les bazars, les moucharabieh ou le Nil des anciens, les pyramides, Karnak, le désert : — tout cela revêt une physionomie ignorée sous la plume inhabile et naïve de ce peintre, qui n'a pas l'habitude d'écrire, qui ignore la ciselure des phrases, et qui dit tout ce qui lui passe par le cerveau, à travers un véritable simoun d'enthousiasme.

Ensuite, il pénètre en Palestine, s'enivre du charme triste des Lieux Saints, jette au courant de la plume, dans une fébrilité admirative, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il ressent, de la mer Morte à Jérusalem, de Bethléem au mont Carmel.

C'est très jeune, très chaud et très attrayant ce récit, non destiné d'abord à la publicité, et il apporte véritablement au milieu de nous le souffle énigmatique et séduisant de l'Orient.

La Guerre, par VSEVOLOD GARCHINE, adapté du russe par HALPÉRINE-KAMINSKY. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Tout le monde connaît l'admirable œuvre de Tolstoï sur Napoléon Ier et la campagne de Russie : *la Guerre et la Paix*. Vsevolod Garchine, à son tour, raconte ses impressions sur *la Guerre*, plus récente, entre les Russes et les Turcs, et nous retrouverons dans son livre la même vision curieuse, la même forme d'esprit, qui sont comme la caractéristique de l'âme russe. Il y a des chapitres très empoignants dans cette étude, qui eût eu plus de saveur encore si le grandiose souvenir de Tolstoï ne gênait pas un peu le lecteur et n'entravait parfois son admiration pour Garchine. Malgré cette réserve le livre mérite d'être lu et figurera avec honneur parmi les belles choses de la littérature russe.

La Confession d'un jeune Anglais, par GEORGE MOORE. Paris, A. Savine, 1889. Un vol. in-18 jésus.— Prix : 3 fr. 50.

Œuvre très originale, d'une curieuse couleur britannique, tout insufflée du mouvement littéraire moderne avec ses tendances vers les décadents et les symbolistes, le livre de M. George Moore marque une transformation sensible dans l'état d'esprit de son auteur. Jusqu'à présent celui-ci avait été surtout le représentant de l'École naturaliste en Angleterre, ses œuvres le classaient parmi les apôtres et les disciples de Zola. Il semble qu'il ait voulu, par cette publication, se dégager du naturalisme. Sa *Confession d'un jeune Anglais* est du plus vif et du plus instructif intérêt; mais ses jugements littéraires et artistiques, qu'on retrouve en beaucoup de pages, nous paraissent le reflet un peu heurté, un peu incohérent et sans trop de liaison entre eux, de conversations entendues dans certaines brasseries, où s'agitent, entre les bocks, à travers la fumée des pipes, les questions les plus graves de l'esthétique et de la littérature, où, surtout, sont cavalièrement exécutées en quelques mots les gloires les moins contestables.

Quoi qu'il en soit et bien qu'on puisse s'étonner parfois de la partialité de l'écrivain, de ses préférences, de ses étranges arrêts, son volume autobiographique est certainement un des plus attirants, et il a une saveur originale de haut goût. G. T.

Le Chemin du Crime, par HUGUES LE ROUX. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau volume de Hugues Le Roux, *le Chemin du Crime* est l'indispensable complément et la suite tout indiquée de ce curieux et précieux ouvrage *l'Enfer parisien* qu'il a fait paraître l'an dernier.

Ce livre, qui a l'intérêt du roman le plus palpitant et le plus émouvant, comporte, en outre, quelque chose de plus élevé, c'est son côté philosophique et social, et, comme son aîné, il deviendra nécessairement l'un des plus complets qu'on ait pu recueillir sur la société contemporaine.

Tour à tour l'écrivain nous montre l'enfant malheureux, orphelin, disgracié, ou même criminel; ensuite il étudie la femme, mais cette créature spéciale qui touche à la loi, celle qui relève de Saint-Lazare; quand il arrive aux hommes, ce sont les faussaires, les bonneteurs, les individus de métiers suspects qui défilent sous nos yeux, précédant de peu les sombres habitants des prisons cellulaires, voleurs et assassins. Tout cela est vu dans son milieu, dans son atmosphère et peint avec une rare habileté; une foule d'anecdotes ignorées, de détails inconnus donnent un arome étrange, bien particulier, à ces études prises sur le vif. Dans certains cas même

l'écrivain n'a pas hésité à se soumettre à des expériences pénibles ou dangereuses, parce qu'elles pouvaient le conduire à la révélation d'une vérité, à la constatation d'un fait; d'où, pour son volume, l'attrait irrésistible de la chose soufferte et vécue. C'est là de l'histoire documentaire et documentée, amusante et instructive; elle sera, dans nos bibliothèques, la plus consultée, la meilleure.

Paris-Secret, par IGNOTUS (FÉLIX PLATEL). Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Si quelqu'un devait entrer de droit dans la série des journalistes parisiens dont l'éditeur Victor Havard a entrepris la si curieuse collection, et prendre rang à côté d'Albert Wolff, d'Henri Rochefort, d'Aurélien Scholl, d'Henry Fouquier, etc., etc., c'était certes le grand chroniqueur littéraire qui a rendu fameux son pseudonyme d'Ignotus, tant par des portraits de l'ordre le plus élevé que par ses études spéciales sur Paris et sur la mer.

En dépit d'un style parfois ampoulé, de métaphores exagérées, on trouve en effet dans son œuvre des pages absolument remarquables; ce sont celles-là qui composent ce volume de *Paris-Secret*, où sont rassemblées les meilleures observations de l'écrivain, celles qui conduisent le lecteur à travers les mystères et les dessous de l'existence parisienne. Dans toutes on retrouve sa pitié attendrie pour l'enfant, son penchant ému pour la femme malheureuse ou souffrante. Les lecteurs du *Figaro* se souviennent encore de ces visites aux carmélites, aux repenties, au Conservatoire, à la Bourbe, au Dépôt des femmes; ils n'ont pas oublié comment l'auteur les a introduits à Mazas, à la Petite-Roquette, à la Morgue, au Père-Lachaise; avec lui ils ont vu les Jeunes-Aveugles, les pensions de jeunes filles, les grands bazars, le bal de l'Opéra, la Comédie-Française, la Salpêtrière, les Enfants-Trouvés. Ils reconnaîtront avec plaisir, réunis dans ce volume, tous ces articles qui méritaient d'être conservés pour la mémoire d'Ignotus, pour l'intérêt des grandes questions sociales et humaines, et qu'on relit avec une véritable passion.

Paris qui roule, par GEORGE BASTARD. Paris, Georges Chamerot, 1889. Un vol. illustré, in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il est bien amusant, coquet, pomponné et affriolant ce livre que George Bastard fait paraître sous le titre *Paris qui roule;* nulle prétention, mais de la bonne humeur à foison, d'indispensables renseignements, une foule d'anecdotes, de bons mots, de gauloiseries, c'est le livre du moment.

L'auteur y étudie, en effet, tous les moyens de locomotion usités depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours : mythologie païenne, Grecs, Romains, barbares, civilisés, tous passent, roulent devant nous sur le véhicule qui leur est propre, et, à travers les âges, roulant toujours, nous arrivons ainsi jusqu'au jour néfaste de 1889 où la grève des cochers menaça d'arrêter ce perpétuel roulement.

Une quantité d'illustrations, croquis, ombres chinoises, pages historiques, donnent une gaieté de l'œil bien vivante à ce livre qui possède déjà la gaieté de la langue et du récit. George Bastard, avec un sujet en réalité très sérieux, très instructif, avec des documents que tout le monde voudra connaître et conserver, a trouvé le moyen de faire une œuvre qui se lit couramment, avec la facilité et l'attrait d'un roman; son *Paris qui roule* n'aura pas de peine à devenir un livre qui roule vers le succès.

Molière (Œuvres de). *Illustrations* par JACQUES LÉMAN; *Notices*, par ANATOLE DE MONTAIGLON, XIVe livraison : *Don Juan ou le Festin de Pierre*. — 1 vol. in-4°.

La librairie Émile Testard vient de faire paraître la 14e livraison des Œuvres de Molière : *Don Juan* fait suite aux *Plaisirs de l'Isle enchantée,* et nous est offert avec le même luxe d'illustrations à la fois ingénieuses et savantes.

Aucun artiste n'était mieux préparé que Jacques Léman à l'interprétation, par le crayon, du texte écrit, parce qu'aucun ne s'est pénétré plus profondément de la pensée de Molière et ne s'est mieux assimilé le dix-septième siècle. Depuis son tableau célèbre, *une Matinée à l'Hôtel de Rambouillet,* depuis cette restitution si habile de la fameuse Chambre bleue d'Arthénice, Jacques Léman a toujours vécu de la vie de Molière et de ses contemporains.

Quand on a vu et étudié les quatorze pièces déjà publiées, quand on songe à celles qui doivent paraître encore, on est effrayé du travail matériel dans lequel s'est engagé l'artiste, mais bien plus émerveillé encore de l'incroyable fécondité de son esprit, de la variété sans cesse renouvelée de ses ornements, de la justesse de son interprétation, de son ingéniosité et de son goût exquis.

La grande planche hors texte où M. Jacques Léman nous montre Don Juan entre Charlotte et

Mathurine est un pur chef-d'œuvre. Que dire de toutes les ravissantes vignettes qui accompagnent le texte, en-têtes, lettres ornées, culs-de-lampe? Le juge le plus difficile les trouvera irréprochables, comme composition et comme exécution.

La *Notice* placée en tête du volume par M. Anatole de Montaiglon nous offre des recherches fort intéressantes sur tous les *Don Juan* qui ont précédé ou suivi celui de Molière, tant en France qu'en Espagne et en Italie, en Angleterre et en Allemagne. L'auteur place-t-il la pièce de Molière aussi haut que le désirerait notre admiration? Non, et je crois qu'il la rapetisse un peu, loin de la grandir ou de lui reconnaître son vrai rang parmi les chefs-d'œuvre. Parlant des *Observations* publiées sous le nom de B.-A. sœur de Rochemont, contre le *Don Juan*, il ne sait à qui les attribuer: il est hors de doute pour nous qu'elles sont de Barbier d'Aucour, dont il est aisé d'y reconnaître le style.

Le texte suivi est celui de l'édition de 1682, où le *Don Juan* parut pour la première fois; il est très exact, aux accents près, qu'on trouve plus rarement sur les *e* dans l'édition originale.

CH. L. L.

Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois, pendant l'émigration (1789-1815), publiée avec introduction, notes et appendices, par M. Léonce Pingaud. Ouvrage accompagné de quatre portraits en héliogravure — un portrait du comte de Vaudreuil, d'après Mme Vigée-Lebrun, en 1784; la duchesse de Polignac, d'après la même, et Charles-Philippe de France, frère du roi. Deux vol. in-18, formant ensemble 800 pages. Paris, librairie Plon, 1889.

Ce Vaudreuil était une des figures en vue et foncièrement intéressante de la chronique de Versailles, sous Louis XVI; la publication de cette correspondance, nous révèle en outre un homme de générosité, au cœur fidèle, et de remarquable esprit. Écartons tout d'abord la légende d'un Vaudreuil, amoureux *écouté* de la reine, entre les Lauzun, les Coigny et les Fersen. Si les autres, comme il convient de l'admettre, n'ont pas été plus *favorisés* que Vaudreuil, les prétendus amants de Marie-Antoinette ne furent presque pas même des amis. Nous remercierons sans réserve M. Léonce Pingaud de nous avoir restitué ces deux cent trente-quatre lettres, précédées d'une substantielle introduction de cinquante pages, sur l'auteur du plus grand nombre, de presque toutes d'entre ces pages extrêmement curieuses. Tout au plus, demanderions-nous au savant éditeur, si le terme de *courtisan*, justement honni, d'acception très simple et d'objet constant rend bien la physionomie diverse, les talents multiples et le cœur noble comme le nom du comte de Vaudreuil. Tout en nous défendant de jouer sur les mots, il nous semble que l'appellation d'*homme de cour*, laquelle désigne un état, un rang, une éducation, et non un métier et un caractère, s'appliquerait mieux à cet homme si bien de son temps... Alors que le *courtisan* est de tous les temps, à preuve que Gambetta, Thiers et M. Grévy (pour ne point parler de Raoul Rigaud), en ont connu d'aussi vils et d'aussi quémandeurs, que Louis XIV et les deux Napoléons. Notre Vaudreuil, né en 1740, mort en 1817, occupait dans le monde de Louis XVI et de Marie-Antoinette, une place excellente pour sa vanité, ses plaisirs et ses intérêts. Très bien doué du côté de l'extérieur, du visage, du tour d'esprit; « un des deux seuls hommes de l'époque, sachant parler aux femmes, » disait la princesse d'Hénin; virtuose de salon, proclamé par Grimm « le meilleur acteur de société qu'il y eût à Paris »; d'une politesse et d'une bienveillance impeccables, cousin et favori de la favorite de la reine, Mme de Polignac, protecteur des arts et des lettres, support et ami des Chamfort, des Beaumarchais, des Vigée-Lebrun, intime du comte d'Artois, qu'il avait accompagné en 1782 au siège de Gibraltar, tel était Vaudreuil. Il pouvait passer pour le modèle de l'homme heureux, dans cette existence de succès et de plaisirs, coupée d'embarras d'argent, bientôt dénoués par des interventions secourables, qu'il n'était pas homme à laisser se négliger. On aime à voir quelqu'un que l'on trouve homme d'esprit n'être pas la dupe de certains milieux, surtout de ce milieu de dégoût et d'ennui qui s'appelle l'entourage des rois; aussi Vaudreuil nous en est-il plus agréable pour avoir dit un jour: « La rareté d'un sentiment vrai est si grande, que lorsque je reviens de Versailles, je m'arrête dans les rues à regarder un chien ronger un os. » Au lendemain même de la prise de la Bastille, la fureur populaire était fort excitée contre le comte d'Artois, les Polignac et leurs amis. Ils s'enfuirent tous de concert, les derniers dans la direction de la Suisse, d'où ils repartirent pour Rome et Venise, le premier à Turin, chez son beau-père, le roi de Sardaigne. Dans cet exil, Vaudreuil vivait on peut dire en famille, et les lettres fréquentes qu'il adresse au comte d'Artois — (la première datée de Berne, 8 septembre 1789) — renferment de minutieux détails sur les Polignac, où Vaudreuil était chez lui, et sur la belle-sœur des Polignac, Mme de Polastron, qui était chez elle, chez le comte

d'Artois. Le rôle un peu équivoque de Vaudreuil, dans cette affaire (qui le touchait de fort près, *du côté gauche*), est relevé par les fermes et sages conseils qu'il prodigue à *son preux*. C'est le nom dont on gratifiait alors entre amis, le comte d'Artois. Les Vendéens devaient lui en donner d'autres. Vaudreuil conjure son prince de ne pas faire venir auprès de lui *son amie*, par égard pour sa réputation à elle et par égard pour les graves intérêts que *lui* représente. Il y a aussi le beau-père de Turin, que le moindre tact nous aviserait de ménager un peu. Dans la plupart de ces lettres (qui roulent, durant leur phase la plus intéressante, sur trois thèmes presque invariables : la prudence au sujet de Mme de Polastron, l'orientation de la politique du prince vers l'alliance espagnole, la méfiance envers l'Angleterre dont Vaudreuil voit directement la main, l'or et les intrigues, dans les troubles et les misères de la France, à l'origine de la Révolution), Vaudreuil parle au comte d'Artois — avec les protestations du dévouement le plus sincère et le plus fidèle — un langage d'une franchise parfois plus que sévère. Il le gourmande sur ses devoirs d'un ton que courtisan ne connut jamais, et que même l'amitié la plus loyale ne pouvait adoucir. Il ne nous étonnerait pas que le comte d'Artois, personnage douteux en somme, ne l'ait point oublié, lorsque, plus tard, Vaudreuil au retour de l'exil et jusque dans ses dernières heures, le supplia *vainement* de lui faire obtenir d'abord pour lui... plus tard pour son fils aîné, un titre de duc héréditaire. Car Vaudreuil, s'était marié, à l'âge de cinquante-cinq ans, avec sa cousine Joséphine-Victoria qui n'avait que vingt ans. Au surplus, la Restauration l'avait fait membre de l'Institut, membre de la Chambre des pairs, où il vota pour l'exécution du maréchal Ney. Peut-être, dans ce voisinage de *ducs*, comptait-il sur cette initiation pour devenir tout à fait leur égal. C'était trop attendre de la *sensibilité* du comte d'Artois. Il pouvait dédaigner l'appel d'une ancienne amitié, celui qui écrivait à Vaudreuil, le 24 octobre 1793 : « Ce courrier n'est que pour notifier le cruel événement du meurtre de la reine. Tu sais les torts que je pouvais avoir à reprocher à cette trop malheureuse femme ; *mais dans ce moment-ci, j'ai tout oublié.* » La phrase est vraiment extraordinaire et le paraîtrait bien davantage, si l'on se rappelait l'attitude inouïe de la cour d'Autriche, durant les cruelles épreuves — supplice compris — de la fille de Marie-Thérèse. Nous remplirions aisément plusieurs de nos colonnes, avec les traits caractéristiques de ces lettres de Vaudreuil : conseils de morale, vues politiques, portraits de hauts personnages (entre autres celui de Bernis à Rome) invectives contre les traîtres et les brigands ; il épargne moins encore le duc d'Orléans, Breteuil, Liancourt et autres, que La Fayette et Mirabeau. Décidément, pour ce qui regarde la vie et la documentation (pour parler moderne), nous préférons les *Lettres* aux *Mémoires*. Style à part — lorsqu'il s'agit d'un Retz, d'un Saint-Simon, d'un Chateaubriand, — la plupart des *Mémoires* sont œuvre d'artifice, d'orgueil ou de lâches rancunes s'exerçant d'un tombeau sur d'autres morts et sur les vivants. Au contraire les *Lettres* même avec *élagage*, même avec l'ambition avouée de devenir un monument historique, qu'on découvre en celles-ci, gardent toujours l'animation et l'accent de causerie entre personnes réelles, où se retrouve, à défaut d'autre vérité, celle des humeurs et des situations.

L. D.

Voltaire. Œuvres choisies (prose et vers), par M. F. Lhomme, agrégé de l'Université. Paris, libraire de l'Art. Un vol. grand in-8°. — Prix : 6 francs.

La librairie de l'Art, qui s'est fait une si belle place par son amour des belles choses et son soin de les rendre accessibles au plus grand nombre, entreprend une « Bibliothèque littéraire de la famille », dont le premier volume, contenant les œuvres choisies de Voltaire, a récemment paru. M. F. Lhomme, l'auteur érudit et fin qui signait naguère du pseudonyme de Lefranc des *Études sur le théâtre contemporain* sur lesquelles nous avons appelé l'attention de nos lecteurs, dirige, avec une compétence et une autorité absolument incontestables, cette nouvelle collection. Il en expose le but avec autant de précision que d'élégance dans l'introduction. « La Bibliothèque littéraire de la famille, dit-il, comprendra ce qui a été écrit de meilleur en France depuis trois siècles. Elle fera connaître les grands auteurs, non point par de courts extraits, mais par des ouvrages entiers ou par des fragments qui présenteront un tout complet. On trouvera dans un seul volume tout ce qu'il n'est point permis d'ignorer de chacun de nos grands écrivains. Si l'on veut instruire d'abord, on se propose aussi d'intéresser. Les poètes, les orateurs, les moralistes, les romanciers auront leur place dans cette collection. Nos livres s'adressent aux gens du monde qui ne se contentent pas de lectures frivoles. Ils s'adressent aussi aux jeunes filles et aux jeunes gens qui viennent d'achever leurs études et qui n'ont point hâte de les oublier... Chacun de ces volumes contiendra une biographie de l'auteur dont il offrira des extraits,

et une appréciation générale de son talent. Le texte sera suivi de notes très sobres mais suffisantes pour qu'on puisse l'entendre sans peine. On aura, à la fois, l'œuvre elle-même et l'opinion de la critique sur cette œuvre. »

Le programme est alléchant, et ce présent travail sur Voltaire, qui est le début de la collection, est une preuve qu'il sera rempli. M. Lhomme a fait un choix judicieux de tous les morceaux qui peuvent le mieux caractériser Voltaire sous les multiples faces de son talent d'historien, de conteur, de poète et d'épistolier. Une vie de Voltaire, suivie d'une courte étude sur « Voltaire écrivain », apprend tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur cet homme, dont le nom et l'influence ont tellement rempli son siècle qu'ils ont débordé sur le nôtre. On y retrouve les qualités de goût et de mesure, la rectitude de jugement, la pureté et la netteté d'un style formé par l'étude et l'admiration des modèles classiques, qui donnent à l'auteur une valeur propre au milieu des critiques contemporains. Il y ajoute ici une sobriété et une discrétion que nous serions tenté de trouver excessives, si nous ne nous rappelions que le public auquel il s'adresse l'oblige à la plus grande réserve, comme il en avertit dans son introduction.

Ce beau et bon volume est en outre orné de 37 gravures, toutes intéressantes, mais dont les plus nombreuses et les mieux venues sont des portraits. Ceux de Voltaire sont au nombre de vingt, et forment une véritable iconographie de ce grand homme. Beaucoup des pièces ainsi reproduites ne se trouvent nulle part ailleurs, ayant été tirées de collections particulières exclusivement pour cette publication.

Nous attendons avec impatience les prochains volumes qui continueront cette « Bibliothèque de la famille » si brillamment commencée.

L'année littéraire, par Paul Ginisty. Avec une préface de Jules Claretie. Quatrième année, 1888. Paris, G. Charpentier. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà quatre ans passés depuis que M. Paul Ginisty présentait au public, avec une lettre d'introduction de notre rédacteur en chef, la première collection des comptes rendus qu'il donne périodiquement à un journal du matin. L'utilité de cette publication s'affirme dans chaque volume avec plus d'autorité, et le succès en va très justement croissant. Il y a plus : ces feuilles volantes, rédigées au fur et à mesure des lectures quotidiennes, ne périront pas. Bien des ouvrages qu'elles enregistrent seront oubliés et perdus, qu'on les consultera encore avec curiosité et profit. En effet, comme le dit fort justement M. Jules Claretie dans la préface qu'il a écrite pour l'année 1888, « l'œuvre de M. Ginisty, si vivante à présent, aura un jour, un piquant intérêt historique et rétrospectif. Les petits *Mémoires* de Bayle, les volumes de ce sec et ingrat Fréron sont plus curieux, certes, à lire que nos journaux du matin. L'éloignement donne aux jugements humains une valeur particulière. Et l'avenir ne dira pas que l'auteur de l'*Année littéraire* a la colère et les injustices d'un Fréron... L'équité d'esprit est un don de nature, et celui-là, M. Ginisty le possède à un haut degré. »

Qu'ajouter à cet éloge? On ne peut méconnaître l'autorité de celui qui le donne. D'ailleurs il faudrait n'avoir pas lu un article de M. Ginisty pour n'en pas reconnaître du premier coup le bien-fondé. Ajoutons que le critique sait donner à ses analyses le charme du style et plus d'une fois, les rehausse d'esprit artistique et d'humour.

Des tables bien faites, mais où je cherche en vain les anonymes, complètent la valeur pratique de cette histoire littéraire au jour le jour.

B.-H. G.

Profils étrangers, par Cherbuliez (Victor), de l'Académie française. — Hegel et sa correspondance; le prince de Bismarck et M. Moritz Busch; lord Beaconsfield; Guillaume de Humboldt et Charlotte Diede; un bourgmestre de Straslund au XVIe siècle; M. de Beust et ses mémoires; le roi Louis II de Bavière; Charles Gordon; Léopold Ranke; M. Geffcken et le Journal de l'empereur Frédéric; M. Francesco Crispi et sa politique; un missionnaire écossais; le poète don Sérafin Estebanez; l'Esprit chinois; la Famille Buchholz. Un vol. in-16, broché, 3 fr. 50. (Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.)

Ce volume est une galerie de portraits de politiques et d'écrivains étrangers, nos contemporains pour la plupart et dont quelques-uns vivent encore. On trouvera dans le nombre quelques amis de la France; d'autres comptent parmi nos ennemis les plus redoutables. Qu'il fasse poser devant lui le prince de Bismarck ou lord Beaconsfield, l'héroïque Gordon, le romantique roi de Bavière Louis II, le grave historien Léopold Ranke, ou le poète andalou don Sérafin Estebanez, le peintre a toujours le don de la ressemblance et il en pousse la recherche jusqu'au scrupule. C'est une justice qui lui a été souvent rendue. Tel homme d'État allemand, anglais ou italien s'est étonné ou s'est plaint, selon les cas, d'être si bien compris et jugé par l'écrivain de

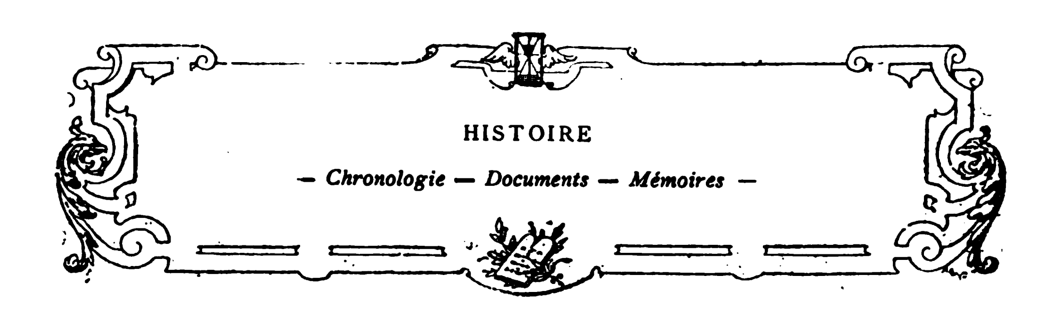
la *Revue des Deux Mondes* qui signe d'habitude G. Valbert et qui, cette fois, a signé de son vrai nom.

Contes Espagnols. Traduction de E. Contamine de Latour et de R. Foulché-Delbosc. Dessins hors texte, par C. Ogier. Paris, Société de publications internationales, 1889. Un vol. grand in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Des légendes basques et catalanes recueillies par quatre auteurs contemporains, Vicente de Arana, Victor Balaguer, Arturo Campion et Vicents de Febrer, forment cette collection, qui sera bien accueillie de ceux qui s'intéressent à la littérature populaire sous ses diverses formes et dans les différents pays. Les traducteurs se montrent à la hauteur de leur tâche et conservent, dans leur version française, la saveur agreste ou les grâces mièvres des originaux.

Les illustrations ont un caractère artistique dans le choix des sujets plutôt que dans l'exécution; mais le livre est bien édité; c'est un beau volume qui fait honneur à la Société de publications internationales de la rue Servandoni.

B. H. G.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Histoire de Florence, par F.-T. Perrens, de l'Institut tome II. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Quantin.

Le second tome de l'ouvrage, considérable à tous égards, de M. F.-T. Perrens, s'ouvre avec les préliminaires et les préparatifs de l'expédition de Charles VIII en Italie.

La figure qui domine dans la période principale qu'embrasse ce volume, c'est l'étrange et dramatique Savonarole. Avant lui et après lui, les Médicis donnent assez d'occupation au consciencieux historien.

Ce n'est point petite affaire, en effet, que de sonder les secrètes intentions et de démêler les intrigues compliquées de ces astucieux Italiens.

M. Perrens y apporte une patience et une sagacité merveilleuses, et la longueur des détails qu'il expose est largement compensée par l'intérêt singulier qui s'attache à chacune des démarches et des contre-démarches de ces personnages qui, à travers les siècles, empruntent du relief de l'histoire une physionomie quasi fabuleuse.

La diplomatie astucieuse de tous ces petits princes ambitieux et déloyaux, M. Perrens la décompose pièce à pièce, jusqu'au moindre ressort, appuyant chacune de ses assertions sur un document ou sur un témoignage probant.

De 1492 à 1498, la grosse question pour Florence c'est de se décider pour ou contre les Français, selon les avantages qu'elle pourra tirer de l'une ou l'autre attitude. Piero des Médicis joue un double jeu, que contrecarre la seigneurie et finalement les Florentins irrités chassent les Médicis, pillent les palais. Cette dissension intestine en face de l'envahisseur est un tableau très suggestif, — le mot est à la mode, — M. Perrens l'a tracé d'une main prudente et sûre.

Après la chute du gouvernement théocratique et de Savonarole, qui coïncide à peu près avec la fin de Charles VIII, en 1498, l'histoire de Florence n'offre ni moins d'intérêt ni moins de troubles. La lutte contre Pise, l'échec de Vitelli devant cette ville, sa décapitation, châtiment de son échec, les désordres de Pistoie, le soulèvement d'Arezzo, l'agitation politique de César Borgia qui réclame un changement de gouvernement, la protection accordée à Florence par Louis XII, tels sont les événements qui déterminent la création d'un gonfalonier à vie : c'est Pier Poderini qui est élu, et c'est le pouvoir personnel qui s'empare de la cité florentine. La décadence est proche.

Les difficultés qui ont surgi entre le pape et le roi de France, Louis XII, la convocation d'un concile à Pise, puis son transfert à Milan, ne contribuent guère à alléger le poids des embarras du gonfalonier : il a beau s'obstiner dans la neutralité entre Jules II et Louis XII, les intrigues du pape dans Florence lui rendent la position intenable. Il finit par se retirer, ayant échappé à un complot contre sa vie. La seigneurie le dé-

pose. Aussitôt, rentrée des Médicis, et soumission de Florence à Milan.

C'est à ces événements de l'année 1512 que s'arrête le présent volume. Les vingt années de la vie de Florence qu'il comprend offrent un terrible exemple des déchirements d'une République où les intérêts des coteries, les ambitions de quelques-uns et les vices de tous ont énervé la puissance gouvernementale, et les antagonismes de religion et de politique usé le ressort du patriotisme.

« L'âme de tout gouvernement est ce qui y constitue une tradition », dit quelque part dans son livre M. Perrens ; le résultat des efforts contraires, des partis rivaux dans la Florence du xve et du xvie siècle, c'est la destruction de la tradition.

La même cause d'abaissement et de faiblesse agit en d'autres temps sur des États plus étendus.

Et ce qui est effrayant et navrant, c'est en des époques lointaines, comme en des jours plus voisins, le rôle prépondérant de l'argent dans toutes les entreprises, dans toutes les défections et dans tous les dévouements.

L'ouvrage de M. Perrens, qu'il l'ait ou non voulu, prend dans l'esprit du lecteur attentif un redoublement d'intérêt ; de la connaissance du passé qu'il enseigne, se dégage aussitôt une moralité applicable au présent. PZ.

Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II, par Henri Wallon, tome III. Paris, Hachette, 1889. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Ce troisième volume du nouvel ouvrage entrepris par M. Wallon sur la Révolution française et qui est comme un complément de ceux qu'il a précédemment publiés sur la Terreur, sur le Tribunal révolutionnaire et sur le Fédéralisme en 1793, comprend les missions dont le sud-est de la France et la région de Paris ont été l'objet. Nous y voyons ce qu'on appelait la justice révolutionnaire en pleine activité à Marseille et à Toulon, à Lyon, à Orange, à Avignon, dans l'Auvergne, la Bresse et la Franche-Comté, dans le Nivernais, la Bourgogne, la Champagne et les départements voisins de la capitale, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Eure-et-Loir.

Aux travaux de Berriat Saint-Prix, et à ceux en si grand nombre qui ont paru en province sur ce sujet, M. Wallon a ajouté les siens, toujours si approfondis et si consciencieux. L'on pourra difficilement augmenter après lui la somme d'informations dont cette partie de notre histoire était si pauvre encore il y a une vingtaine d'années.

Jusque-là, on s'était trop exclusivement occupé de la Révolution à Paris : les départements, sauf pour certains événements terribles, comme la reprise de Toulon, le siège de Lyon, les exécutions à Nantes, avaient été à peu près laissés dans l'ombre. L'on n'avait ainsi qu'une faible partie du tableau. L'aura-t-on jamais complètement ? Il ne convient pas de désespérer ; mais l'œuvre sera longue, et il ne faut pas l'attendre de sitôt. Car, après les missions des conventionnels, après les tribunaux révolutionnaires en province, qu'étudie si fructueusement aujourd'hui M. Wallon, il faudra aussi étudier les clubs et leur personnel, les administrations civiles et militaires, les finances, la grande affaire si peu connue des biens nationaux, le commerce, l'industrie ; entrer enfin dans les mille détails de la vie publique et privée, sans lesquels on risque de répéter plutôt une légende que de présenter une véritable histoire. M. Henri Wallon aura été un des ouvriers, et un des plus actifs, des plus persévérants, des plus habiles, de ce monument qui n'est pas encore élevé, mais qui le sera un jour, surtout s'il a beaucoup d'imitateurs. Nos érudits des départements pourront beaucoup à cet égard : d'abord parce qu'ils ont le temps, qui manque trop souvent aux citadins, disons aux Parisiens, pour ces longues et patientes recherches et aussi parce qu'ils possèdent les documents.

Recueillir les témoignages oraux qui peuvent subsister encore à la seconde génération, serait peut-être l'œuvre la plus urgente aujourd'hui, car bientôt il sera impossible de le faire ; et combien l'on regrettera alors de n'avoir pas consigné par écrit ces témoignages quand on le pouvait encore !

En lisant le livre de M. Henri Wallon l'on comprend, plus que dans tout autre, combien il serait précieux d'avoir des nomenclatures exactes, complètes, des personnages qui représentaient les partis dans chaque localité, des biographies copieuses, bourrées des documents les plus importants d'entre eux.

Sur ce dernier point le travail est commencé, et M. Wallon lui-même a beaucoup fait. Indépendamment des figures principales de Bernard de Saintes et de Fouché, de Javoguet et de Gouly, de Meaulle et d'Albitte, de Lejeune, Boisset, Laplanche, Lefiot, Noël Pointe, qu'il a tracées avec beaucoup de précision et de relief, il a mis aussi en lumière beaucoup de personnages, secondaires sans doute, mais sans lesquels son

récit n'aurait pas cette puissance de réalité et de vie qu'on y sent partout. Voilà un exemple qui devra être suivi.

Tant qu'on n'aura pas le personnel complet de la Révolution, tant qu'on ne le connaîtra pas par le menu de la vie politique, et même par le menu de la vie privée, bien des choses resteront obscures, non seulement dans notre histoire de 1789 à 1800, mais dans notre histoire d'à présent. Le principe d'hérédité est applicable en politique aussi bien qu'ailleurs, et les grands-pères expliquent les petits-fils. En examinant les résultats positifs de la Révolution, il est impossible aujourd'hui de ne pas croire que ces résultats ne sont nullement en proportion de l'effort. Laissé à lui-même le mouvement réformateur de Turgot et de Necker aurait très probablement abouti à une somme de progrès plus grande que celle que la Révolution a donnée. La vente des biens nationaux a surtout eu des résultats funestes en anéantissant la fortune, alors très considérable, de l'assistance publique et de l'instruction publique. Ce ne furent pas seulement les nobles qui furent dépouillés ce furent aussi les collèges, les universités, les hôpitaux, les simples écoles, qui possédaient des rentes, des terres. L'Institut lui-même, installé au palais Mazarin, ne nous fait pas oublier que ce palais s'appelait autrefois « les Quatre-Nations », et qu'il était un riche et florissant collège destiné à élever des enfants nés dans les quatre provinces réunies à la France sous le ministère de l'habile cardinal.

Combien d'autres institutions ont ainsi péri ou ont été absolument ruinées, qui auraient pu être simplement réformées !

Le collège Louis-le-Grand, avant 1789, possédait 600,000 livres de rente, qui profitaient à ses boursiers, à sa bibliothèque, à ses collections. Que possède-t-il aujourd'hui ? Quel enseignement tirerait-on de l'histoire de la vente des biens nationaux si cette histoire était faite? Mais comment peut-elle être faite ? autrement que par un patient travail entrepris pour ainsi dire dans chaque localité, ou tout au moins dans chaque centre d'action de nos Sociétés savantes? C'est là une œuvre capitale qui devrait tenter l'activité de leurs membres plus qu'elle ne l'a fait. Nous n'ignorons pas que quelques études ont paru déjà sur ce sujet, mais elles sont encore trop rares.

Bientôt le sujet traité par M. Wallon n'aura plus, lui du moins, grâce à l'habile et infatigable historien, de *desiderata*. Mais son livre reporte naturellement la pensée du lecteur vers ceux qui subsistent encore ailleurs. Et c'est ce sentiment que nous avons exprimé ici.

E.-A.



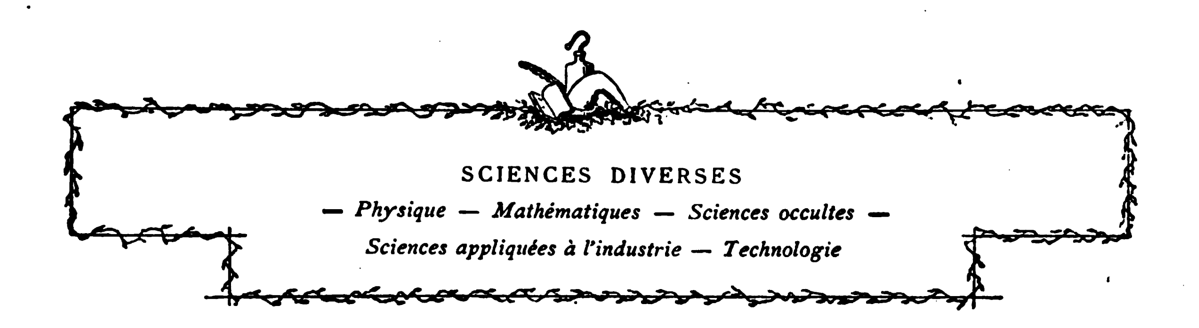
La porcelaine tendre de Sèvres, par Édouard Garnier. — Livraison 1 (format grand in-4° colombier), contenant une notice historique et 5 grandes planches en couleur. Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Prix : 20 francs.

La Porcelaine tendre de Sèvres, par Édouard Garnier, sera un monument définitif élevé à la gloire d'une des plus merveilleuses industries dont ait le droit de s'enorgueillir un pays. Les amateurs qui ont la passion des belles pâtes tendres, auront désormais la possibilité de s'offrir la jouissance de leur image fidèle; les fabricants et les artistes trouveront à profusion de splendides modèles de formes et de tons. L'auteur qui est, en même temps qu'un écrivain érudit, un aquarelliste de grand talent, a su donner à ces reproductions en couleur l'éclat, la vivacité, le coloris des originaux.

L'ouvrage sera publié en dix livraisons et formera un volume grand in-4° colombier de 50 planches contenant plus de 250 motifs reproduits en aquarelle.

La première livraison, qui vient de paraître, renferme une notice historique des plus intéressantes, relatant les origines de la fabrication de la porcelaine en Europe, l'historique de la manufacture de Vincennes et de la manufacture de Sèvres, les procédés de fabrication et décoration de la porcelaine tendre ainsi qu'un tableau des marques et monogrammes des peintres, décorateurs et doreurs de la manufacture de Sèvres de 1753 à 1800; les 5 planches de cette livraison comportent 20 sujets très variés, parmi lesquels un plateau au chiffre de Mme du Barry, différents vases de la période révolutionnaire appartenant au musée Carnavalet, plusieurs modèles de jardinières des collections Édouard André, marquis de Vogüé, Alphonse de Rothschild, etc.

Cette première livraison promet beaucoup et fait le plus grand honneur à la maison Quantin : il est impossible de pousser plus loin l'art de la reproduction en couleur. Nos lecteurs pourront d'ailleurs s'en rendre compte par eux-mêmes en visitant au Palais des Arts libéraux (Champ-de-Mars) le salon d'exposition de la maison Quantin où ils trouveront groupées en tableau les magnifiques chromotypographies de *la porcelaine tendre de Sèvres*. Par une faveur exceptionnelle, l'ouvrage est déjà honoré de la souscription du ministère des Beaux-Arts.



SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes — Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

La Chaleur animale, par Ch. Richet. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale.* Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix : 6 francs.

Cette belle étude n'était pas encore complètement imprimée que M. Henry de Varigny donnait à la *Revue des Deux Mondes* (livraison du 1er mai) un travail sur la *Température et la Vie*. C'est Lavoisier, écrivait-il, qui a posé les bases véritables de la théorie de la calorification ; après s'être rendu un compte exact de la nature et des propriétés des éléments constituants de l'air normal, il démontra d'une façon irréfutable que l'air expiré par un animal est plus riche en acide carbonique que ne l'est l'air inspiré. Et M. Richet, au début de son ouvrage, rend pareillement à Lavoisier ce qui est à Lavoisier. Il le cite : « La conservation de la chaleur animale est due, au moins en grande partie, à la chaleur que produit la combinaison de l'air pur, respiré par les animaux, avec la base de l'air fixe que le sang lui fournit. » Des mémoires publiés par l'illustre savant avec Séguin, il dégage les trois données suivantes : 1° l'air de l'atmosphère fournit l'oxygène et la chaleur ; le sang fournit le combustible, et les aliments restituent au sang ce qu'il perd par la respiration ; 2° le mouvement et le travail du muscle produisent beaucoup d'acide carbonique ; 3° la transpiration règle la quantité de chaleur perdue. Il dégage, d'autre part, des nombreux travaux auxquels on s'est livré dans le cours de ce siècle, trois faits qui avaient échappé à Lavoisier et ont de l'importance : 1° la production de la chaleur se fait dans l'intimité des tissus, non dans les poumons ; 2° la mesure de la température dans la fièvre est le meilleur guide pour suivre la marche d'une maladie fébrile ; 3° le système nerveux central est, chez les animaux à sang chaud, l'appareil régulateur de la chaleur. « Mais, » ajoute M. Richet, quelle que soit la valeur de ces connaissances récentes, je ne pense pas qu'on puisse à aucun degré en comparer l'importance à la grande loi que Lavoisier a établie sur les ruines du vitalisme : *la vie est une fonction chimique.* »

C'est au chapitre Ier que M. Richet retrace comme l'histoire de cette partie de la biologie.

Au chapitre II, il commence par distinguer différents sujets d'étude : la chaleur animale proprement dite, ses causes, ses variations, ses perturbations, et l'action de la chaleur (ou du froid) sur les êtres vivants. Le premier sujet indiqué en comprend lui-même deux : un animal a une chaleur propre qui se peut déterminer au moyen du thermomètre; un animal placé dans un milieu à température plus basse que la sienne propre, gardant une température invariable, ou à peu près, produit de la chaleur ; après avoir fait la mesure *thermométrique*, il s'agit de procéder à la mesure *calorimétrique*. L'auteur dit rejeter l'ancienne définition : animaux à sang chaud et animaux à sang froid, préférer la nouvelle : animaux à température constante et animaux à température variable; puis, formulant néanmoins quelques réserves à l'endroit de cette dernière, il aborde la question de *la température des mammifères et des oiseaux* et relate ses observations et mensurations. En voici les résultats : la température d'un animal donné est, si l'on veut, fonction de trois variables : sa combustion physiologique (production de chaleur), sa fourrure protectrice, plus ou moins épaisse (conservation de la chaleur produite), et enfin la tempé-

rature extérieure plus ou moins basse (rayonnement). Ce sont ces trois variables, ajoute M. Richet qui, par leur combinaison, déterminent, pour tel ou tel animal à sang chaud, la température de son organisme, qui oscille entre 36° et 44° (37° pour l'homme, 39° pour les mammifères, 42° pour les oiseaux).

Chapitre III. ***La température des animaux à sang froid.*** D'autres procédés de mensuration, et ces résultats : les animaux à sang froid produisent de la chaleur ; ils n'en produisent pas assez pour maintenir leur température élevée au-dessus du milieu ambiant au delà de quelques dixièmes de degré ; leur température propre peut être très basse, voisine de 0°, sans qu'ils cessent de vivre, de se mouvoir et de se nourrir. M. Richet établit que le « nouveau-né est un animal à sang froid qui a besoin d'avoir chaud », et fait trois classes des animaux à température variable : 1° Mammifères et oiseaux nouveau-nés qui meurent quand leur température est inférieure à 20° ; 2° Hibernants, qui, à ce même degré de température propre ; 3° Reptiles, batraciens, poissons, mollusques, insectes, etc., qui, à une température propre inférieure à 20°, sont encore actifs.

Mais il faut nous borner à de très sommaires indications. Aux chapitres IV et V, *la température de l'homme*, M. Richet montre que la production de la chaleur est plus grande au milieu de la journée que le soir, la nuit ou le matin, qu'il y a, pour ainsi dire, une sorte de fièvre normale qui commence le matin et finit le soir ; que le plus ou moins d'énergie du système nerveux est cause de la production plus ou moins grande de chaleur. L'influence des repas n'est ni très nette ni très considérable ; nulle est l'influence de l'âge (il ne s'agit pas du fœtus), et nulle celle du sexe ; quelques différences de température tiennent à la race, et des variations pour un même individu qui dépendent de l'activité musculaire, de l'état de jeûne et de digestion, de la température extérieure et de l'activité psychique.

Après les recherches touchant les températures normales, des recherches quant à *la température des corps dans les maladies* (ch. VI), dans les cas d'insolation, de contractions musculaires tétaniques, de lésions traumatiques de la moelle épinière bulbo-cervicale, de maladies infectieuses ; quant à l*a température après la mort* (ch. VII) : « les actions thermiques continuent après la mort et sont encore soumises au système nerveux » ; quant aux *muscles* et à la *production de la chaleur* (ch. VIII) : « le système musculaire est l'appareil chimique producteur de la majeure partie de la chaleur animale, et le système nerveux, qui règle l'activité du système musculaire, régit, par son intermédiaire, la plus ou moins grande quantité de chaleur produite dans l'organisme ». Les autres chapitres sont consacrés à l'action des poisons, à la quantité de *chaleur dégagée*, à la régulation de la chaleur par la respiration.

Nous allons à la *conclusion :* « En dernière analyse, écrit M. Richet, le système nerveux nous apparaît comme l'agent essentiel de la chaleur animale ; c'est lui qui dirige les actions chimiques, c'est lui qui permet à l'animal de se conformer à la température ambiante et de faire plus ou moins de chaleur, plus ou moins de rayonnement, plus ou moins d'évaporation selon les conditions extérieures. » Mais, dit-il encore, le mécanisme par lequel le système nerveux produit plus ou moins de chaleur, on ne le connaît pas ; on sait les effets, on n'explique pas comment une excitation nerveuse, soit d'une glande, soit d'un muscle, dégage plus ou moins de force chimique. C'est là le point défectueux de toute théorie de la chaleur animale.

L'ouvrage est d'un savant qui s'en tient aux seuls phénomènes pour les observer, analyser et comparer.

F. G.

Psychologie de l'attention, par TH. RIBOT, professeur au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique;* un volume in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan ; 1889. — Prix : 2 fr. 50.

Ce ne sont pas les effets de l'attention, c'en est le mécanisme que l'éminent psychologiste s'est proposé d'étudier et d'exposer.

En cette nouvelle monographie, à peine est-il besoin de le dire, la même sûreté d'observation que dans toutes les autres, et aussi la même réserve à l'endroit de plusieurs des données, encore contestables, des analyses poursuivies. Il s'agit toujours uniquement de faits de conscience, et les questions de doctrines, du dualisme et du monisme, de la nécessité et de la liberté, ne sont pas davantage abordées.

Dans l'*Introduction*, ces premières indications : L'attention est ou spontanée ou volontaire et artificielle, mais, sous quelque forme qu'elle se manifeste, elle n'est pas un acte pur de l'esprit. « Son mécanisme est essentiellement moteur, elle agit toujours sur des muscles et par des muscles, principalement sous la forme d'arrêt ». Spontanée ou volontaire, l'attention est un état anormal, en contradiction avec la vie psychique qui est le changement. L'état normal, c'est la pluralité des états de conscience, le polyïdéisme ; de monoï-

déisme absolu, des cas très rares, et la forme aiguë en est l'extase. L'attention est un monoïdéisme *relatif*, c'est-à-dire qu'elle suppose l'existence d'une idée maîtresse attirant tout ce qui se rapporte à elle et rien d'autre, ne permettant aux associations de se produire que dans des limites très étroites et à condition qu'elles convergent vers le même point. Dans le cas d'attention spontanée, le corps entier converge vers son objet; dans le cas d'attention volontaire, l'adaptation est incomplète, intermittente, et l'attention, sous ses deux formes, n'est pas une modification purement subjective, elle est une connaissance, un état intellectuel. Suit la définition rappelant et résumant ces caractères.

L'attention spontanée ou naturelle, l'attention volontaire ou artificielle, les états morbides de l'attention, ce sont les titres des trois chapitres du travail.

L'auteur, tout au début du premier de ces chapitres, pose cette règle qu'il dit être absolue : l'attention spontanée *a*, partout et toujours, *pour cause*, *des états affectifs*. — Voilà qui sera sûrement contesté. — M. Ribot explique que la nature de l'attention spontanée chez une personne révèle son caractère, ses tendances fondamentales, son caractère, sans doute; mais la sensibilité seule ne fait pas le caractère. — Il poursuit, montrant qu'une intermittence réelle dans une continuité apparente rend seule possible une longue attention; point de monoïdéisme absolu, avait-il déjà dit. Il regarde aux concomitants physiques de l'attention, les ramène à trois groupes : phénomènes vaso-moteurs, phénomènes respiratoires, phénomènes d'expression, en donne une description très complète, puis se demande : Les mouvements de la face, du corps, des membres, et les modifications respiratoires qui accompagnent l'attention, sont-ils simplement, comme on l'admet d'ordinaire, des *effets,* des *signes?* ou sont-ils, au contraire, les conditions nécessaires, les éléments constitutifs, les facteurs indispensables de l'attention? Il admet la seconde hypothèse. Le rôle fondamental des mouvements dans l'attention consiste, suivant lui, à *maintenir* l'état de conscience, à le *renforcer*. Comparant l'état ordinaire à l'état d'attention, il distingue trois explications possibles, trois hypothèses : l'attention est cause des mouvements, ou elle en est l'effet, ou elle en est d'abord la cause, ensuite l'effet. Entre ces trois hypothèses, il ne choisit pas : « Les manifestations motrices ne sont des effets ni des causes, mais des éléments; avec l'état de conscience qui en est le côté subjectif, ils *sont* l'attention. » Il parle ensuite de la surprise, un grossissement de l'attention, des deux éléments émotionnel et intellectuel, et, comme il est une part d'activité superflue qui se dépense sous forme de jeu, de « besoin de luxe » auxquels correspond une « attention de luxe ».

Nous sommes au deuxième chapitre. Dans l'attention spontanée, écrit M. Ribot, l'objet agit par son pouvoir intrinsèque; dans l'attention volontaire, par des pouvoirs extrinsèques. Il fait la genèse de cette seconde forme de l'attention, et indique le procédé pour se rendre attentif : rendre attrayant ce qui ne l'est pas par nature. — Mais le fait de *vouloir* rendre attrayant, que n'en parle-t-il? — Dans l'attention volontaire comme dans l'attention spontanée, dont elle n'est que la transformation, des états *affectifs*, et l'auteur invoque les modes de dressage, on s'adresserait à l'attention des animaux, — ce qui ne nous paraît nullement exact.

« Le monoïdéisme relatif qui consiste dans la prépondérance d'un certain nombre d'états intérieurs adaptés à un même but, excluant tous les autres, n'a pas besoin d'être expliqué dans le cas de l'attention spontanée. Un état (ou un groupe d'états) prédomine dans la conscience, parce qu'il est de beaucoup le plus fort; et il est de beaucoup le plus fort, parce que toutes les tendances de l'individu conspirent pour lui. Dans le cas de l'attention volontaire, surtout sous ses formes les plus artificielles, c'est le contraire. Quel est donc le mécanisme par lequel cet état se maintient? Il n'importe pas de rechercher comment l'état d'attention volontaire est *suscité* dans la vie courante. Il naît, comme tout autre état de conscience, au gré des circonstances; mais ce qui l'en distingue, c'est qu'il est *maintenu*. C'est dans la possibilité de l'arrêt qu'est tout le problème. » M. Ribot commente les explications présentées quant au pouvoir d'inhibition; il cite Ferrier, il cite Beaunis et conclut : « Tout acte de volition, impulsif ou inhibitoire, n'agit que sur des muscles et par des muscles. »

L'attention s'applique volontairement à des perceptions, à des images ou à des idées. Elle est attention sensorielle, réflexion, ou langage, trois analyses subtiles; au cours de la dernière se trouvent rappelés les travaux de Stricker et de Egger.

Tournons quelques pages. « Si l'on admet que le mécanisme général de l'attention est moteur et, pour le cas particulier de l'attention volontaire, qu'il consiste surtout en action d'arrêt, on doit se demander *comment s'opère cet arrêt et sur quoi il agit.* » M. Ribot fait une réponse à cette double question, une réponse qu'il qualifie lui-même, au reste, de conjecturale : « L'attention est un état momentané, provisoire de l'esprit; ce n'est

pas un pouvoir permanent comme la sensibilité ou la mémoire. C'est la forme (la tendance au monoïdéisme) qui s'impose à une matière (le cours ordinaire des états de conscience); son point de départ est dans le hasard des circonstances (attention spontanée) ou dans la position d'un but déterminé d'avance (attention volontaire). Dans les deux cas, il faut que des états affectifs des tendances soient éveillés. Là est la *direction* primitive. Si elles manquent, tout avorte ; si elles sont vacillantes, l'attention est instable; si elles ne durent pas, l'attention s'évanouit. Un état de conscience étant ainsi devenu prépondérant, le mécanisme de l'association entre en jeu suivant sa forme multiple. Le travail de *direction* consiste à choisir les états appropriés, à les maintenir (par inhibition) dans la conscience, en sorte qu'ils puissent proliférer à leur tour, et ainsi de suite par une série de choix, d'arrêts et de renforcements. L'attention ne peut rien de plus; elle ne crée rien, et si le cerveau est infécond, si les associations sont pauvres, elle fonctionne vainement. »

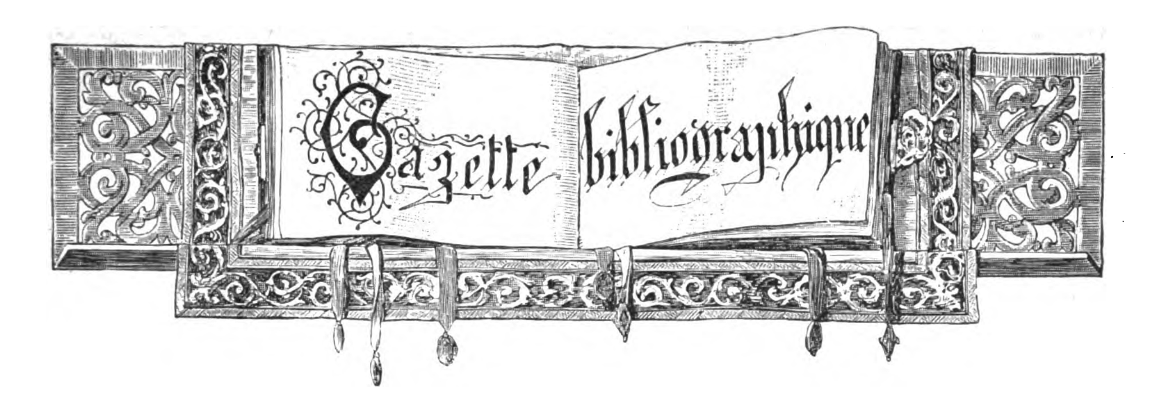
Contentons-nous de signaler une très intéressante analyse encore du sentiment de l'effort dans le cas d'attention, et aussi la discussion qui, la précédant, se rapporte aux trois thèses présentées quant au sentiment de l'effort pris en général, la thèse de Baïn : l'effort est d'origine centrale; la thèse de Charlton Bastian, Ferrier, W. James. il est d'origine périphérique, la thèse de Wundt: il est à la fois central et périphérique. « Le sentiment de l'effort dans l'attention a son origine dans ces états physiques déjà énumérés, conditions nécessaires de l'attention ; il n'est que leur répercussion dans la conscience; il dépend de la quantité et de la qualité des contractions musculaires. Dans le passage de l'état de distraction à l'état d'attention, il y a transformation de force de tension en force vive, d'énergie potentielle en énergie actuelle. »

Le troisième chapitre a moins d'importance. Il renferme une excellente description des idées fixes et de l'extase.

Comme conclusion, après avoir répété, après Spinoza, qu'on ne tend pas à une chose parce qu'on la juge bonne, mais qu'on la juge telle parce qu'on y tend, M. Ribot écrit : « L'attention dépend d'états affectifs, les états affectifs se réduisent à des tendances, les tendances sont au fond des mouvements (ou arrêts de mouvements) conscients ou inconscients. L'attention, spontanée ou volontaire, est donc liée à des conditions motrices dès son origine même. »

L'auteur incline au déterminisme; ceux qui tiennent pour la liberté ne seront pas les derniers à lire ce dernier ouvrage du chef de l'école psycho-physiologique française. F.-G.





Sommaire. — CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES : *Ventes.* — *Bibliographies.* — *Catalogues.* — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger.* — *Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES. — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SOMMAIRE : *L'Imitation de Jésus-Christ,* version rythmée anglaise. — Les *Essays* de M. Aubrey de Vere. — Un critique américain. — Une ombrelle blanche au Mexique. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le prix Gobert et les récompenses de la commission des antiquités. — L'Académie des Beaux-Arts et le prix Bordin. — Le concours de l'Académie de Nîmes. — Le Congrès littéraire. — La Russie et le Congrès de géographie. — Le Congrès des orientalistes et la France. — Les documents inédits relatifs à la Révolution.

Nous avons eu l'occasion d'annoncer naguère une nouvelle traduction anglaise de *l'Imitation de Jésus-Christ* publiée chez l'éditeur aimé des bibliophiles, Mr. Elliot Stock. Le volume mérite qu'on en parle plus au long[1].

Il est superflu de rappeler la popularité dont *l'Imitation* jouit dans tous les pays chrétiens et auprès des penseurs et des poètes, quelle que puisse être leur croyance. On a calculé que ce livre a eu plus de cinq mille éditions, et qu'il a été traduit en 56 langues. Les recherches, les commentaires, les hypothèses et les théories se sont accumulés derrière ce petit livre, qui a été un des instruments les plus puissants de l'activité intellectuelle et spirituelle depuis la fin du moyen âge. Cependant c'est à notre temps qu'il était réservé de découvrir combien la forme sous laquelle l'*Imitation* a été publiée jusqu'ici était trompeuse, inexacte et inefficace à rendre le charme de l'original.

1. *Musica Ecclesiastica.* — *The Imitation of Christ.* By Thomas Kempis. Now for the first time set forth in rhythmic sentences According to the original intention of the Author. With a Preface by H. P. Liddon, D. D., D. C. L., Canon and Chancellor of St-Paul's. London, Elliot Stock, 1889; 1 vol. pet. in-8°; XIX-299 p.; 6 shillings (7 f. 50).

De hauts esprits l'avaient soupçonné, et c'est poussé par cet instinct supérieur du génie, sans doute, que Pierre Corneille voulut donner de *l'Imitation* une traduction en vers. En effet, le livre n'a pas été écrit en simple prose, mais bien suivant un rythme plus ou moins régulier. Adrien de But, contemporain de Thomas de Kempen (*vulgo* Thomas à Kempis), dit textuellement que celui-ci avait écrit *metrice* l'ouvrage commençant par ces mots : *Qui sequitur me.* Et, preuve plus probante encore, il existe à Bruxelles un manuscrit de *l'Imitation* intitulé *libellus qui vocatur musica ecclesiastica*, exécuté peu de temps après la mort de Thomas et conservant les traces indéniables de la forme rythmique originale.

Le docteur Hirsche, de Hambourg, qui a passé un quart de siècle à cette étude, a découvert que ce rythme est indiqué nettement par un système de ponctuation rigoureusement observé d'un bout à l'autre, excepté dans un petit nombre de chapitres du livre III. Le résultat de cette découverte a été la publication, chez Weiss, éditeur à Heidelberg, du manuscrit autographe de Thomas de Kempen, écrit en 1441. Le début suffira pour montrer l'allure de la versification, très irrégulière, tantôt rimée, tantôt simplement cadencée, et où la quantité des syllabes latines ne laisse pas que

souvent altérée au gré de la fantaisie ou de l'ignorance de l'écrivain :

> Qui sequitur me non ambulat in tenebris :
> Dixit Dominus.
> Hæc sunt verba Christi quibus admonemur,
> Quatenus vitam ejus et mores imitemur;
> Si veraciter velimus illuminari,
> Et ab omni cœcitate cordis liberari.
> Summum igitur studium nostrum sit
> In vita Jesu Christi meditari.

Mr. Elliot Stock a déjà publié le fac-similé du manuscrit autographe de Thomas à Kempis, avec une introduction par M. Charles Ruelens, bibliothécaire de la Bibliothèque royale à Bruxelles[1]. Mais la présente traduction est la première tentative qui ait été faite pour garder, dans une langue vivante, le rythme du texte latin tel que Thomas de Kempen l'a laissé.

Cette traduction a, d'ailleurs, d'autres caractères qui lui sont particuliers. Elle est plus simple que les précédentes versions en langue anglaise. On en a proscrit les termes pompeux et vagues, les locutions difficiles à comprendre; chaque fois que l'interprétation diffère du sens vulgairement adopté, le lecteur en est averti par une note. Elle est plus exacte dans ses détails. Par exemple, on a rétabli le titre *Church Music (Musica Ecclesiastica)*. Aucun passage n'a été omis ni adouci pour cadrer avec les doctrines d'une secte particulière; tout est donné sans fard et présente le sens même de l'auteur.

On a conservé l'ordre des matières que Thomas à Kempis avait choisi. C'est ainsi que le livre sur la communion vient à sa véritable place, après le second. Tous ceux qui ont lu les ouvrages des mystiques savent que la *Dévote exhortation à la sainte communion* (livre III) conduit nécessairement à la *Consolation intérieure* (livre IV). Les éditions ordinaires renversent cet ordre, faisant ainsi un contre-sens qui ne se trouve point, bien entendu, dans le manuscrit autographe.

Rappelons en passant que le véritable nom de Thomas à Kempis est Thomas Hæmmerlein, et que son appellation latine *Thomas Kempensis* veut dire juste Thomas de Kempen.

Nous ne saurions trop louer cette traduction tout imprégnée de l'esprit de l'original. Rien de plus net, de plus scrupuleusement modelé sur le texte, et en même temps de plus satisfaisant à l'oreille que cette belle prose rythmée. Nous voudrions cependant demander au traducteur s'il ne craint pas de s'être un peu plus affranchi que de coutume de ses légitimes et salutaires scrupules lorsqu'il rend *Et omnia ad unum trahit, et omnia in uno videt* par cette phrase antithétique, où se trouvent deux noms qu'on chercherait vainement, même en germe, dans le texte latin :

> And who to One brings all *his questions*,
> And in One sees all *his answers?*

Mais ce sont là chicanes sur lesquelles il y aurait mauvaise grâce à insister, et qu'on ne trouverait, d'ailleurs, que bien rarement l'occasion de faire.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'au point de vue matériel le livre est digne de tout ce qui porte la marque de Mr. Elliot Stock, et que, dans une des reliures de luxe qu'offre l'éditeur, il peut satisfaire les amateurs les plus délicats.

***

L'esprit religieux qui a dicté, du premier mot au dernier, le livre du moine Thomas de Kempen, n'est point absent du volume d'*Essays* que Mr. Aubrey de Vere vient de publier chez l'éditeur Macmillan[1]. De même que dans ses deux précédents volumes *(Essays chiefly on Poetry)*, Mr. Aubrey de Vere nous apparaît ici comme une âme pieuse, pénétrée des préceptes d'humilité, des idées de spiritualité qui font trouver dans le renoncement et la prière la source de tous les vrais biens. Il revêt le discret mysticisme de sa pensée des charmes d'un style pur, pénétrant et comme musical. Nous serions bien étonnés s'il ne se sentait pas attiré vers le merveilleux livre de Thomas à Kempis, et s'il n'appréciait pas, avec plus d'intime émotion que la plupart des lecteurs, la valeur de la nouvelle traduction. Mais Mr. Aubrey de Vere est un homme de son temps, et ses préoccupations religieuses sont plutôt de tendance pratique que d'ordre spéculatif.

Ce volume contient dix *essays*, ou études, dont voici les titres :

1. « Quelques remarques sur la littérature sous ses aspects sociaux », morceau qui, nous dit-il, appartient à une série de conférences faites sur la demande du cardinal Newman, lorsqu'il était recteur de l'Université catholique d'Irlande.
2. « Les poésies de l'archevêque Trench. »
3. « Poésies par sir Samuel Ferguson. »
4. « La Poésie de Coventry Patmore. »

1. *Thomæ Kempensis de Imitatione Christi libri quatuor.* Textum ex autographo Thomæ nunc primum accuratissime reddidit, distinxit, novo modo disposuit; capitulorum argumenta, locos parallelos adjecit... Un vol. pet. in-8°; 7 f. 50.

1. *Essays chiefly literary and ethical*, by Aubrey de Vere, LL. D. London, Macmillan and C°, 1889; un vol. pet. in-8° VIII-329 p. Prix : 7 f. 50 (6 shillings).



5. « Une politique irlandaise », écrite en janvier 1887 et où il recherche les conditions que devrait remplir une bonne politique en Irlande. Il trouve qu'elle devrait être forte et persévérante; qu'elle devrait être juste; qu'elle devrait être généreuse et même sympathique, dans les cas où la sympathie n'implique pas cette faiblesse qui encourage des espérances destinées à ne jamais être remplies. Le programme est honnête, mais vague, et bon pour tous les pays; le reste de l'article est consacré à le préciser et à l'appliquer à l'Irlande, dont la condition morale et matérielle intéresse vivement l'auteur.

6. « La Représentation proportionnelle considérée au point de vue de l'idée qu'elle implique. » Cette idée, c'est l'idée de la représentation nationale dans sa dignité et sa vérité : représentation qui ne peut être atteinte qu'en faisant des collèges électoraux nommant trois représentants, et en donnant à chaque électeur le droit de reporter ses trois votes sur un seul candidat; de cette manière, il suffira que la minorité soit des deux cinquièmes pour qu'elle soit assurée d'avoir sa part dans la représentation. Ce système fonctionne déjà, à la satisfaction de tous, dans l'élection au scrutin de liste des assemblées locales, comme conseils municipaux, commissions scolaires, etc.

7. « Les Propriétés ecclésiastiques et leur sécularisation. » Il y déplore la sécularisation des biens de l'Église en Irlande et est d'avis qu'une semblable mesure en Angleterre serait une des plus lourdes calamités que pût essuyer le pays.

8. « Quelques notes sur l'incroyance moderne. » Rejeter la révélation, ainsi pense M. Aubrey de Vere, c'est renoncer à son propre héritage et se résigner à ne rien connaître des origines et de la fin de l'homme, non plus, par conséquent, que des véritables conditions de sa nature. Ces quelques pages ont été écrites pour servir d'introduction à un ouvrage d'allégorie et de polémique religieuse intitulé *Proteus and Amadeus*, dans la composition duquel M. Aubrey de Vere tient à déclarer qu'il n'est pour rien.

9. « Remarques sur la philosophie de la règle de foi. » La règle de foi moderne c'est le jugement particulier, ce que nous appelons le libre examen; la règle de foi de jadis, la bonne, c'est l'autorité de l'Église. M. de Vere s'efforce de prouver que cette dernière est la seule qui soit véritablement philosophique; il nous semble donner, en très bons termes, les meilleures raisons du monde pour convaincre les convaincus.

10. « Le caractère personnel de la poésie de Wordsworth. » Nous avouons que nous aimons beaucoup mieux M. Aubrey de Vere critique littéraire qu'écrivain politique, moraliste ou théologien. Il apporte alors, dans ses analyses et ses appréciations, le sentiment d'un vrai poète, et il sait faire vibrer le lecteur à son unisson. Ce morceau complète ses études sur Wordsworth, à qui il avait déjà consacré une bonne partie de ses *Essays chiefly on Poetry*. Il est difficile d'entrer plus intimement qu'il ne le fait dans l'esprit et dans le talent de ce poète délicat, tendre, pur et passionné, très compliqué dans sa naïveté mystique, qui fut aussi un penseur intéressant et un prosateur de grande allure. Nous souhaiterions, pour notre part, que Mr. Aubrey de Vere fît réimprimer, pour en former un livre à part, les quatre articles sur Wordsworth qu'il a disséminés dans ses trois volumes d'*Essays*. Nous aurions là le dernier mot de la critique compréhensive et sympathique, dit sur Wordsworth par un homme dont le génie a une singulière affinité avec le sien.

***

Il nous est venu d'Amérique, parmi d'autres livres dont nous parlerons ailleurs et qui portent tous la fière devise de la *Riverside Press :* « Tout bien ou rien », un volume qui fait un contraste assez piquant avec celui de Mr. Aubrey de Vere. Il a pour titre *Indoor Studies*, et pour auteur Mr. John Burroughs[1]. Ce n'est point dans l'intérieur de son cabinet, portes fermées, que Mr. John Burroughs cherche, d'ordinaire, ses sujets d'étude. Le grand air, les champs, la nature et ses hôtes, ce qu'on voit, ce qu'on fait, tout ce qu'on pense, *out of doors*, voilà qui lui est bien plus familier que son pupitre, les rayons de sa bibliothèque et les gros livres de référence, fatigants à consulter. Et voilà pourquoi peut-être Victor Hugo lui a paru un géant difforme, un *malformed giant*. Il ne l'aura vu qu'entre les quatre murs de son cabinet, où il lui était difficile de se mettre au point.

Mr. John Burroughs a écrit de charmants livres, pleins de fraîcheur et de verdeur, comme leurs titres : *Fresh Fields*, *Birds and Poets*, *Locusts and Wild Honey*, *Wake Robin*, *Winter Sunshine*, *Signs and Seasons*, etc. Celui-ci est, croyons-nous, le premier pas qu'il a fait dans la carrière poudreuse de la critique proprement dite. Ce n'est pas que ses préférences ne se fassent jour en plus d'un endroit. Ainsi, chaque fois qu'il rencontre ou qu'il peut faire naître l'occasion de s'arrêter aux sciences naturelles, à celles qui ne sont rien sans l'observation directe des phéno-

1. *Indoor Studies*, by John Burroughs. Boston and New-York; Houghton, Mifflin and C°, 1889; un vol. in-16, 256 p. Prix : 6 f. 25.



mènes naturels, il n'y manque pas. Il aime à ouvrir sa porte, comme le dit le titre d'un de ses *essays* (*An open door*), et à regarder dehors. Les poètes et la science, l'arbre de vie des biologistes, la solitude au sein de la nature, sont des stations où il se repose de son voyage en un fauteuil à travers les esprits de ses compatriotes : Henry D. Thoreau, Emerson, Hawthorne, d'Anglais comme Matthew Arnold et Carlyle, et même de Français comme Victor Hugo.

Un critique d'un journal de Boston, *the Literary World* (6 juillet), dit avec justesse, ce nous semble, à propos de ce livre : « Le talent de Mr. Burroughs est toujours personnel et sincère... mais il est impuissant à apprécier les qualités qu'il ne possède pas .. Lorsqu'il parle de la poésie au point de vue littéraire, sa critique est insuffisante, parce qu'il manque apparemment du pouvoir d'apprécier le côté technique et les différences de degré dans les manifestations de cet art... Instruit par la nature qu'il a étudiée de près, dans cette région de la Nouvelle-Angleterre, où rien n'est outré, excepté le climat, M. Burroughs n'a guère rien de commun avec les poètes de passion violente ou d'universelle harmonie... » En somme, « le talent de M. Burroughs, robuste mais étroit, est plus apte à l'exposition des faits qu'à la critique. »

C'est à peu près ce que nous disions en commençant. Mais nous ne serions pas juste si nous n'ajoutions que l'accent personnel et volontaire de Mr. Burroughs donne à tout ce qu'il écrit un attrait piquant, une saveur saine et appétissante, et que, si l'on pense assez souvent qu'il a tort, on lui sait gré de se tromper avec tant de franchise dans l'allure et le ton.

Nous signalerons, comme nous ayant particulièrement diverti, un *essay* intitulé *Little Spoons versus Big Spoons* (le Procès des petites cuillers contre les grandes), où il détaille, avec beaucoup d'humour et de gai bon sens, le contraste que présentent la solide et un peu massive nature de l'Anglais et le tempérament sec, nerveux, agile, libre de tout superflu, de l'Américain. Le dernier morceau, *an Egotistical Chapter*, nous a aussi vivement intéressé, en dépit du *moi*, cette mauvaise herbe, qui s'y étale et y croise en tous sens ses pousses envahissantes. Nous demandons à en citer ces lignes, parce qu'elles contribueront à faire connaître la valeur d'un poète dont le nom a retenti partout, mais dont l'œuvre est restée à peu près inconnue en France : « Whitman (Walt Whitman) a exercé sur moi une sorte d'influence libérale et libératrice; il m'a donné en même temps une leçon de positivisme que je n'aurais tiré, dans la même mesure, d'aucune autre source. Whitman ouvre les portes et les ouvre larges. Il déverse un fleuve de sympathie humaine qui met à flot le monde entier. Il est une grande force humanisante ; il n'y a pas, dans la littérature, une autre personnalité qui me donne à ce point le sens de la largeur et de la grandeur dans les qualités purement humaines et personnelles. On sent dans ses poésies un homme qui vit et respire comme on ne le sent nulle part ailleurs. Ceci ne serait pas une recommandation pour certains lecteurs; mais c'en est une pour ceux qui, comme moi, estiment dans un livre les qualités éternelles de l'humanité au-dessus de toute chose. Mettre une grande personnalité dans la poésie, c'est créer une vivante fontaine de force, où la race surmenée et épuisée peut se rafraîchir et se renouveler. »

***

Nous terminerons cette revue des publications de choix qui nous viennent de l'étranger par un très joli volume de Mr. F. Hopkinson Smith, intitulé *a White Umbrella in Mexico* (une Ombrelle blanche au Mexique)[1]. L'introduction dira mieux que nous ne saurions le faire ce que l'auteur a voulu et ce qu'il a effectivement exécuté.

« Mon investigation, dit Mr. Hopkinson Smith, n'a pas été bien loin au-dessous de la surface. La tâche eût été peu en rapport avec mes moyens, et le résultat superflu. Le détail des ressources, des religions, de la politique, des gouvernements, des conditions sociales et des malheurs du Mexique emplit déjà maints in-folio, et pèse lourdement sur maints rayons de bibliothèque, et aussi, je l'espère, sur quelques consciences.

« J'ai préféré présenter ce qui peut intéresser le peintre et l'oisif : une terre de blanche clarté solaire, pleine de l'odeur des fleurs; une terre de costumes brillants, d'églises croulantes et de vieux couvents; une terre de salutations bénévoles, de courtoisie extrême, d'ouverte et large hospitalité.

« Je me suis délecté l'âme du balancement des lis au soleil, de l'assaut des roses se pressant sur les murailles ruineuses, des larges feuilles de palmiers épandant des ombres rafraîchies, et je n'ai rien gaspillé de mon temps précieux à chercher le lézard et la taupe rampant à leurs racines.

« Satisfait de la nouveauté et du charme de la vie pittoresque qui m'entourait, j'ai regardé les enfants nus dans leurs jeux et le péon patient au travail; et le hautain hidalgo, armé et gardé, in-

1. *A White Umbrella in Mexico*, by F. Hopkinson Smith. With illustrations, by the Author. Boston and New-York; Houghton, Mifflin and C°, 1889; un vol. pet. in-8°, 227 p.



spectant ses plantations; et la señorita brune de peau, pressant ses lèvres contre la grille du confessionnal; et jusqu'au coup d'œil furtif et dérobé de *l'outlaw*, sans me préoccuper d'analyser ou de résoudre aucun des nombreux problèmes religieux et sociaux qui rendent possibles de telles conditions.

« C'était assez pour moi de trouver la vie sauvage du Comanche, le grand état du Don espagnol, et les débris de la splendeur passée des ordres religieux existant côte à côte avec le résidu de cette civilisation aztèque qui enflammait les cœurs espagnols aux anciens jours de la conquête. Assez de découvrir que, dans ce résidu, survivait encore une race capable de la plus haute culture et digne de l'étude la plus approfondie. Peuple distinct et particulier, peuple désintéressé, patriote, tendre de cœur, de grande beauté individuelle, de grand courage, de politesse raffinée. Peuple maintenant dans sa vie de tous les jours une étiquette qui est un phénomène chez une race foulée aux pieds; offrant du premier coup à l'étranger et au passant, du seuil même de ses huttes en briques crues, une hospitalité si généreuse, accompagnée d'une courtoisie si exquise, qu'on s'arrête à la porte suivante pour jouir encore de cette volupté.

« C'était plus qu'assez de m'ébattre sous un soleil italien éclairant une terre à demi tropicale; de voir en haut des pics coiffés de blanc s'enfonçant dans le bleu; de voir en bas des plaines balayées des vents qu'entourent des chaînes déchiquetées de montagnes; de saisir le reflet étincelant des cités en miniature, çà et là serties comme des joyaux dans des oasis d'oliviers et d'orangers, et de me convaincre qu'aujourd'hui, avec son paysage varié, ses costumes, son architecture, sa vie dans la rue, ses canaux encombrés de bateaux chargés de fleurs, ses marchés où se pressent les indigènes vêtus de couleurs brillantes, ses intérieurs d'église éteints et ses couvents abandonnés, le Mexique est le pays le plus merveilleusement pittoresque qui soit sous le soleil. Une Venise tropicale! une Espagne à demi barbare! une nouvelle Terre sainte!

« Pour jouir complètement de ce peuple-ci, comme de tout autre, il faut vivre dans les rues. Une causerie avec la vieille qui vend des rosaires près de la porte de la cathédrale, une demi-heure passée avec le sacristain après la messe matinale, un mot de temps en temps avec l'ânier, le porteur d'eau et le *padre* vous donneront une plus juste idée et une vue plus pénétrante de sa vie intime que des journées passées au musée ou dans le palais du gouverneur.

« Si vous avez pour compagne une ombrelle blanche, et si, sous son abri, vous restez des heures assis, peignant les coins pittoresques qui vous charment l'œil, vous aurez des foules de spectateurs attirés par la curiosité oisive. Beaucoup se montreront de vrais amis pendant votre séjour, et rivaliseront à qui vous rendra le plus de petits services gracieux, que vous aimerez à repasser dans votre mémoire longtemps après que vos pieds auront remué la poussière blanche de leurs villages.

« C'est dans cet esprit et dans ce but que je vous demande de vous détourner de l'ardeur et de l'empressement affairé de votre vie quotidienne le temps qu'il faut pour partager avec moi la fraîcheur et la quiétude de mon ombrelle blanche, pendant qu'elle est ouverte au Mexique. »

Ce morceau, ravissant dans le texte, donne bien le ton du livre. Puissions-nous ne pas l'avoir trop maltraité et défiguré dans la traduction que nous improvisons en courant!

L'auteur, qui n'est pas un artiste en littérature seulement, a illustré son volume d'une vingtaine de délicieuses vignettes, et les éditeurs ont fait de cet ouvrage, par la qualité du papier, la beauté des caractères, l'harmonie des marges et le scrupule de la correction, un bijou typographique, dans un cartonnage solide, sobre et parfaitement élégant.

***

Les nouvelles académiques n'ont pas augmenté en intérêt ce mois-ci. L'Académie des inscriptions et belles-lettres a, dans sa séance du 28 juin, décerné le prix Gobert. Les concurrents étaient au nombre de trois : MM. Noël Valois, auteur d'un *Inventaire des arrêtés du Conseil d'État* (règne de Henri IV) et d'un autre ouvrage intitulé : *les Conseils du roi aux* XIVe, XVe *et* XVIe *siècles;* M. Auguste Molinier, auteur d'une *Géographie historique de la province du Languedoc au moyen âge;* M. Élie Berger, qui a déjà obtenu cette distinction l'an dernier.

Pour le premier prix Gobert, sur 38 votants, M. Noël Valois a obtenu 25 voix; M. Auguste Molinier, 6; M. Élie Berger, 6; bulletin blanc, 1.

En conséquence, le premier prix Gobert a été décerné à M. Noël Valois, archiviste aux Archives nationales.

Pour le second prix Gobert, sur 37 votants, M. Auguste Molinier a obtenu 33 voix, et M. Élie Berger, 4.

M. Molinier, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, a été proclamé lauréat de l'Institut pour le second prix Gobert.

Dans sa séance du 5 juillet, la même Académie a proclamé les décisions de la commission des



antiquités de la France. Sont décernées les récompenses suivantes :

1re médaille à M. Jarry, auteur d'une *Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans (1372-1407)*.

2e médaille à M. Paul Guérin, pour son *Recueil des documents concernant le Poitou, contenus dans les registres de la chancellerie de France*, t. IV.

3e médaille à M. Clément Pallu de Lessert, pour ses *Fastes de la Numidie sous la domination romaine*.

4e médaille autorisée par décision ministérielle spéciale, à MM. Camille Favre et Léon Lecestre pour publication faite pour la Société de l'histoire de France et intitulée : *le Jouvencel*, par Jean de Bueil.

1re mention à M. le duc de La Trémoïlle pour ses *Archives d'un serviteur de Louis XI*.

2e mention à M. Charles Morel, auteur d'un ouvrage intitulé : *Genève et la colonie de Vienne*.

***

L'Académie des beaux-arts n'a pas fractionné, cette année, le prix Bordin. Elle l'attribue tout entier à M. Henry Havard pour le *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration*, voulant ainsi honorer d'une récompense tout à fait supérieure l'œuvre magistrale éditée par la maison Quantin.

Pendant que l'Institut finit de distribuer ses prix, les Académies de province publient leurs programmes de concours. Celle de Nîmes offre :

1° Une médaille d'or de la valeur de 300 francs à décerner en 1890 (poésie française);

Les concurrents sont laissés libres, tant pour le choix du sujet que pour la forme de l'œuvre, à la condition que les pièces à produire n'excèdent pas deux cents vers.

2° Une médaille d'or de la valeur de 300 francs à décerner en 1891 (histoire littéraire) :
François Guizot, historien.

Les œuvres seront adressées *franco* au secrétaire perpétuel de l'Académie, au plus tard le 31 décembre 1889 pour le premier concours, et le 31 décembre 1890 pour le second concours.

***

Nous avons promis de tenir nos lecteurs au courant des travaux du Congrès littéraire international. Dans sa quatrième séance, présidée par M. L. Mickiewicz, il a pris les résolutions suivantes :

1° Le droit de traduction sera protégé de la même manière que le droit sur l'œuvre originale et pour le même temps.

2° Il n'y a pas lieu d'imposer aux auteurs d'articles de journaux ou de recueils périodiques l'obligation d'en interdire la reproduction.

3° Nul ne peut reproduire des fragments des œuvres d'un auteur sans son consentement dans des chrestomathies, des anthologies ou recueils de morceaux choisis.

4° Le Congrès émet le vœu que les pays signataires de la convention s'entendent pour l'unification de leurs législations intérieures, de manière à assurer la complète et effective réciprocité sur tous les points.

5° La transformation d'un roman en pièce de théâtre, ou *vice versa*, sans le consentement de l'auteur et généralement ce qu'on appelle l'adaptation constituent une reproduction illicite.

Dans sa cinquième séance, sous la présidence de M. Jules Claretie, il a voté cette résolution :

« La reproduction d'une œuvre littéraire au moyen de lectures publiques ne peut avoir lieu sans l'autorisation de l'auteur. »

Le 27 juin, à deux heures, a eu lieu la séance solennelle de clôture, sous la présidence de M. Jules Simon, dans les salons du ministère de l'instruction publique.

Le prochain congrès se tiendra à Stockholm.

***

Congrès international de géographie. — Si l'empire d'Allemagne nous fait la politesse de s'abstenir de paraître à ce congrès, les autres États nous font l'honneur et l'amitié d'y prendre part avec empressement. Ainsi le baron Kaulbars, ancien commissaire impérial russe en Bulgarie, représentera la Russie et la Société impériale de géographie.

Le baron Kaulbars vient de terminer un volumineux travail en français, spécialement destiné au congrès et intitulé : *Aperçu des travaux géographiques en Russie*.

***

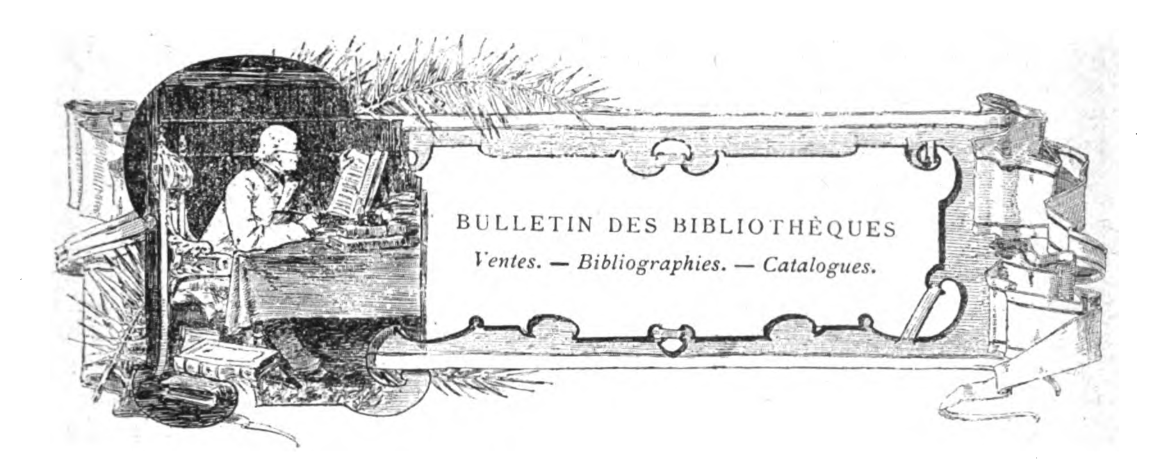
Le Congrès international d'Orientalistes se tiendra, cette année, en Suède. Il s'ouvrira le 8 septembre.



MM. Guimet, directeur du Musée national des religions, et Amelineau, maître de conférences à l'École pratique des Hautes Études, ont été désignés pour représenter la France à ce congrès.

Terminons ces renseignements officiels en annonçant que M. J. Guillaume est chargé de publier, dans la collection des documents historiques inédits relatifs à la Révolution de 1789, les « procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention ».

B.-H. G.



FRANCE

La Bibliothèque nationale et ses expositions. — La direction de la Bibliothèque nationale de la rue Richelieu a fait placer aux portes de cet établissement un avis en français et en anglais, informant le public que le mardi et le vendredi, de dix heures à quatre heures, on peut, sans carte, visiter les principales salles et les curiosités que renferme la bibliothèque : au rez-de-chaussée, le vestibule de l'administration, les manuscrits, les galeries d'estampes. Au premier étage, la galerie Mazarine, la galerie des chartes, l'exposition de géographie et le département des médailles.

Elle a ouvert, en même temps, deux nouvelles collections de livres, de manuscrits et de cartes de géographie des plus précieuses, autant par leur richesse que par leur rareté. Dans la première salle, située au rez-de-chaussée, se trouvent les livres et manuscrits. Ces livres ont été classés en deux catégories : ceux qui empruntent leur valeur à leur reliure et ceux dont le texte est également remarquable et par la composition et par les souvenirs qu'il rappelle. A citer, dans la première catégorie, une reliure de Pie V, une reliure de Colbert et une *Imitation de Jésus-Christ*, datant de 1488. Les livres exposés sont au nombre d'environ 180. On remarque, entre autres, un exemplaire tout à fait inconnu du *Dictionnaire de l'Académie*, daté de 1696, le *Livre d'Or* d'Antoine de Lorraine, un livre de Jean Fouquet, dont les enluminures sont considérées comme étant des plus remarquables. Il y a là des ouvrages ou des livres de prières qui ont appartenu à presque tous les rois de France. La section des manuscrits n'offre pas moins d'intérêt. Elle embrasse une période partant du VIIe siècle et allant jusqu'au XIXe. Voici des manuscrits de Charles V et de Jean le Bon. En face, on voit un autographe de Bossuet. A côté de ce dernier se trouve le journal de Huet, ancien évêque d'Avranches, dans lequel le prélat notait jour par jour ses dépenses. Le détail de ces dépenses offre un réel intérêt en raison des particularités minutieuses qu'il comporte. Sur la même ligne, dans la vitrine d'angle, est exposé l'original de la *Marseillaise*, avec ce titre : *Hymne des Marseillais*, et, à la suite des trois couplets, la signature Rouget de Lisle, signature qui passe pour absolument authentique. Dans une autre vitrine sont exposées des chartes des rois de France, accompagnées de sceaux en métal de ces souverains. Voici encore deux curieux documents : l'un de François Sforza et l'autre de Barberousse. A l'autre extrémité de la salle se trouve une collection très complète des manuscrits de Victor Hugo : *Notre-Dame de Paris*, les *Misérables*, etc. A signaler également un dessin absolument authentique de Léonard de Vinci. Ces précieuses collections représentent une somme considérable. Plusieurs des ouvrages achetés ont été payés 7,000, 8,000 et jusqu'à 10,000 fr. Cette exposition n'aura d'ailleurs qu'une durée temporaire; elle ne se prolongera pas au delà du mois de novembre prochain.

L'exposition de géographie est installée au premier étage et mérite également d'être visitée. M. Gabriel Marcel, l'organisateur de cette exposition, a trouvé de grandes difficultés de classe-

ment occasionnées par le nombre des salles et leur éloignement les unes des autres. Il a remédié à cet inconvénient, autant que possible, en groupant, dans la « Notice », les objets de même nature et les cartes des mêmes régions.

La *Revue de géographie* de M. L. Drapeyron (juillet), nous fournit sur cette exposition les détails suivants :

Parmi les ouvrages généraux qui sont exposés on doit citer : la géographie en vers de Berlinghieri, le premier ouvrage, au dire de Libri, orné de cartes gravées sur métal ; plusieurs éditions de Ptolémée, notamment celles de 1480 et de 1513, une belle édition enluminée de l'atlas d'Ortelius, le recueil devenu aussi rare que cher de Braun ou Bruyn, qui nous donne, à la fin du XVI[e] siècle, le plan ou le portrait des villes les plus importantes non seulement de l'Europe, mais du monde entier, un Mercator, un Flambeau de la Mer, un atlas de d'Anville, l'atlas manuscrit des Gabelles, par Sanson, etc.

Une autre série, à la fois plus riche et plus nombreuse, comprend les globes et les instruments. On y rencontre un certain nombre de globes arabes en cuivre avec caractères koufiques, des boussoles, des armilles, des cadrans solaires et bien d'autres instruments aussi précieux par leur ancienneté que par la perfection du travail.

Parmi les globes nous ne pouvons faire autrement que de noter au passage les beaux globes céleste et terrestre de Senex, un globe doré du XVI[e] siècle auquel on attribue une origine espagnole ou plutôt flamande, le fac-similé du globe de Martin Behaim qui date de 1492, sur lequel l'Amérique n'est pas figurée et dont l'original se trouve à Nuremberg, un curieux globe en bois rapporté de Venise par M. le comte Riant, un globe français en cuivre du XVI[e] siècle provenant de la bibliothèque de l'abbé Lécuy de Bourges.

Quant aux différents systèmes de projection en usage au XVI[e] siècle, ils sont représentés en grande partie par une suite de mappemondes où l'on voit, à côté de la mappemonde cordiforme de Finé, celle doublement cordiforme de Salamanca, la projection sinusoïdale de Jean Cossin de Dieppe, les mappemondes de Sébastien Cabot et de Mercator, cette dernière publiée à Duisbourg en 1569, exemplaires uniques, celles de Castaldi (1546), de François de Mongenet, de Vavassore, d'Ottavio Pisani, etc., puis des globes en fuseaux, tels que celui de Schöner (1523), d'Apian (1518) dont M. Nordenskjöld a publié une reproduction, la carte dite de Henri II publiée par Jomard, dont l'original appartient à lord Crawford et qui porte cette inscription qui avait échappé à Jomard : par Pierre Desceliers à Arques, 1546 ; une petite mappemonde en fuseaux sur parchemin qu'on croyait espagnole et qui est incontestablement portugaise, et jusqu'à une mappemonde chinoise qui a été faite par l'ordre et pour l'usage de l'empereur Khanghi.

Que si vous êtes fatigué de cette énumération, si forcément sèche qu'elle soit, allez à la section de géographie et priez M. Marcel de vous donner quelques renseignements sur les portulans qui sont exposés, et si vous ne revenez pas émerveillés de l'intérêt qu'offrent ces antiques documents lorsqu'ils sont expliqués, illustrés avec congruité, c'est que vous êtes indigne de vous occuper de géographie.

Que direz-vous de la carte pisane, du fac-similé de la carte de Dulcery qui est bien le prototype de la carte catalane, des portulans de Mecia de Villadestes de Giroldis, de Roselli, de Benincasa, de Soleri, de Gaspar Viegas, d'Agnese de Visconte de Maiollo, de Diego Homem, de Nicolas Desliens, de B. Olives et de l'interminable série des Oliva, fils dégénérés d'une nombreuse lignée majorcaine qui prolonge jusqu'au milieu du XVII[e] siècle l'art du cartographe exercé par les Olives à Majorque dès le commencement du XVI[e] siècle.

Puis ce sont les cartes de Math. Prunes, de Villaroel, de Volcius, de Gijsbert, la splendide pièce qui porte la double signature de Harmem et Martin Iansz de Domingo Sanches, de Cometus, de Roussin et de tant d'autres cartographes, fameux ou médiocres.

Permettez-moi de vous arrêter cependant quelques minutes devant une petite plaquette en parchemin ouverte dans une vitrine au milieu des objets les plus précieux ; c'est un portulan de poche à l'usage des marins bretons imprimé en caractère xylographiques. De ces portulans auxquels sont joints un calendrier et une table de positions astronomiques, celui du duc d'Aumale passait pour être le seul exemplaire connu, et, par cela même, avait acquis un prix inappréciable ; bien que celui dont nous parlons ici ait déjà été exposé en 1875, il avait échappé à l'attention des bibliographes.

Quand nous aurons ajouté que chaque pays est ensuite représenté à l'exposition géographique par quelques-unes de ses cartes les plus anciennes et les plus rares, que la France y est peinte dans une série de documents de toute beauté et dont quelques-uns sont d'une insigne rareté, quand nous aurons rappelé l'intéressante collection des reliefs parmi lesquels nous devons citer en première ligne ceux qui sont dus à Lartigue, à Fauvel et à Bardin, nous n'aurons pas tout dit.

Il nous faut, en effet, consacrer au moins quel-

ques lignes à la dernière des séries de la « Notice » rédigée par M. G. Marcel qui comprend les plans de bataille, les travaux de siège, ce qu'on appelle communément géographie militaire.

N'oubliez pas de feuilleter le bel atlas des campagnes de Louis XIV par Beaulieu, un atlas de sièges et de batailles de divers auteurs du XVIe et du XVIIe siècle; ne passez pas sans les regarder devant le plan, en anglais, de la bataille d'Arques et du siège de Dieppe, pièce peut-être unique et d'un intérêt considérable pour l'histoire de l'imagerie, devant les plans de Boulogne, de Poitiers, de Metz qui sont de toute rareté, surtout conservés comme ils le sont et paraissant sortir des mains du graveur. Étudiez enfin en détail ce plan manuscrit de la bataille d'Austerlitz qui vous en dira long sur les causes de l'âpreté de la lutte et ce *topo* de la retraite de Prague à Egra, dressé par quelque officier, compagnon du maréchal de Belle-Isle.

Un manuscrit apocryphe. — Un amateur italien, M. Carlo Morbio, possédait le manuscrit d'une chronique française relative aux « Tard-venus » compagnies de routiers qui ont dévasté le Lyonnais de 1360 à 1365. Ce manuscrit avait été déjà remarqué par M. le comte Riant qui avait essayé d'en faire faire l'acquisition pour la Bibliothèque nationale. Après la mort de M. Carlo Morbio, sa bibliothèque a passé entre les mains de libraires allemands qui l'ont mise aux enchères, le 24 juin dernier, à Leipzig. Le catalogue de la vente appelait l'attention et l'intérêt des amateurs sur le manuscrit. M. Léopold Delisle, qui en suspectait l'authenticité, a demandé qu'on lui en photographiât quelques spécimens. Ces photographies ont levé tous les doutes de M. Delisle, qui a fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, une communication sur ce sujet. Selon le savant paléographe, la *Chronique des Tard-venus* est un manuscrit qui a été fabriqué entre 1850 et 1870 par un faussaire ignorant et maladroit.

La bibliothèque du comité de législation étrangère. — Cette bibliothèque que nous signalions dans notre dernier numéro à l'attention du public, fondée en 1876 au ministère de la justice, a été parfaitement comprise, et ceux qui en ont la garde n'ont ménagé ni leur temps ni leur peine à cette utile institution. Un premier catalogue, imprimé en 1879, comprenait 1,664 numéros se répartissant en près de 5,000 volumes. Le second catalogue qui vient d'être publié (Paris, imprimerie nationale, 1889, in-8° de XL-719 p.) annule complètement le précédent et renferme 4,062 numéros formant un total de 18,000 volumes. Si l'on songe qu'ils ont tous trait, plus ou moins directement, à la législation étrangère, on ne peut s'empêcher de reconnaître combien est précieux un tel amoncellement de livres, la plupart fort rares ou fort difficiles à rencontrer. Les gouvernements étrangers se sont prêtés avec la plus entière bonne grâce à des échanges et ne nous ont point ménagé les dons, qui ont facilité singulièrement cet accroissement considérable pendant une période aussi courte. Sur le droit international, sur la législation comparée, sur les législations administratives, commerciales, coloniales de tous les pays, cette bibliothèque est d'une richesse incomparable. Le catalogue, œuvre de M. Jules Preux, est, avec ses notes explicatives, ses tables, ses renvois fréquents, presque l'idéal du genre. (*Polybiblion,* juillet.)

Bibliographie bénédictine. — L'imprimerie Saint-Pierre, à Solesmes vient de publier, en un élégant volume in-8°, la ***Bibliographie des Bénédictins de la congrégation de France*** (1889, XLIII-262 p.), qui avait été entreprise à l'occasion du cinquantenaire de la congrégation célébré il y a deux ans. L'ouvrage, dédié au cardinal Pitra, mais qui n'a été achevé qu'après sa mort, s'ouvre par une savante introduction dans laquelle l'auteur, dom Fr. Cabrol, met très bien en lumière et d'une manière impartiale les services que les Bénédictins de Solesmes ont rendus aux études sacrées depuis leur réorganisation par dom Guéranger; il passe en revue les publications les plus importantes de son ordre sur la liturgie et le chant grégorien (on sait la part que dom Guéranger a eue dans les études liturgiques de notre siècle), sur la théologie mystique et la spiritualité, sur la théologie dogmatique et morale et le droit canon, sur l'hagiographie, sur la patrologie et l'archéologie chrétienne, sur l'histoire ecclésiastique, locale et monastique). La bibliographie proprement dite se compose de l'énumération de toutes les publications bénédictines (livres ou simples articles), faite par ordre d'auteurs; les recherches sont rendues très commodes par deux tables, l'une chronologique, l'autre analytique. Il serait à souhaiter que tous les corps savants, religieux ou laïques, eussent des répertoires bibliographiques aussi bien faits. (*Revue critique*, 1er juillet.)

ÉTRANGER

Angleterre. — *Une découverte au British Museum.* — Un fonctionnaire du British Museum, M. Naaké, a découvert, ce qui est probablement



le plus ancien texte polonais imprimé. C'est un hymne à la Vierge que les soldats polonais avaient l'habitude de chanter avant le combat. Elle se trouve imprimée dans les matières liminaires d'un ouvrages de Jean Laski, archevêque de Gnesen, intitulé : *Comune incliti Polonie Regni Privilegium, Cōstitutionū et Indultuū Publicitus Decretorum Approbatorūq'* ... In edibus Johannis Haller, Cracovie, 1506, in-fol.

La bibliothèque de J.-O. Hallivell-Phillipps, et *les manuscrits italiens*. — On sait que cette très importante collection s'est vendue à Londres, par les soins de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, du 1er au 4 juillet dernier. A ce propos le préfet de la bibliothèque Marciana, à Venise, M. C. Castellani a dressé la liste des manuscrits vénitiens que comprenait cette collection, et l'a insérée d'abord dans le tome XXXVII (p. 1, 1889) du recueil *Archivio Veneto*. Il vient de la publier en brochure avec une solide introduction du professeur A. Favaro, sous ce titre : *Elenco dei Mss. Veneti della Collezione Philipps in Cheltenham comparativamente illustrati (Venezia, fratelli Visentini*, 1 broch. in-8°, 50 p.).

La bibliothèque Crawford. — On lit dans *Saint-James's Gazette* (22 juin) : « A tort ou à raison, ceux qui passent pour s'y connaître comptent qu'il faudra cent journées pour vendre aux enchères toute la bibliothèque du comte de Crawford. Il y a déjà eu quatorze jours de vente, et les résultats sont, en somme, satisfaisants. La première portion de la bibliothèque, vendue il y a deux ans, se composait de 2,149 lots, qui ont réalisé 19,073 livres sterling, 9 shillings et 6 pence, en dix jours d'enchères. La seconde portion, en juin dernier, n'a duré que quatre jours, et ne contenait que 1,105 numéros. Les prix atteints montrent clairement que les classiques n'excitent plus la compétition qu'ils excitaient il y a un quart de siècle, tandis que les manuscrits enluminés, les vieilles impressions anglaises et les beaux ouvrages illustrés sont en hausse. Une liturgie excessivement rare (1500-1602), que lord Crawford avait payé 250 livres sterling à M. Quaritet, a été rachetée par le grand libraire de Piccadilly, pour 370 livres. »

Le prix des livres français dans les ventes anglaises. — M. William Roberts, le rédacteur du *Bookworm*, nous fait l'amitié de nous adresser quelques notes sur la vente C. J. Knight, qui a eu lieu à Londres, en mai dernier. Nous y remarquons : *la Pucelle* (Leclerc, 1865), sur vélin, relié en maroquin par Thibaron, 21 livres sterling, soit plus de 525 fr.; *les Romans* de Voltaire (Bouillon, 1778), 2 suites de figures ajoutées, une copie. 13 livres 10 shillings; *le Misanthrope* (Paris, J. Ribon, 1667), en maroquin de Cuzin, 26 livres; *l'Ombrelle*, de notre directeur, M. Octave Uzanne, 1 livre 16 shillings; *Son Altesse la Femme*, du même écrivain, 1 livre 6 shillings.

Autriche. — *Bibliothèque Ferdinand, à Innsbrück*. — L'empereur d'Autriche vient d'acquérir un manuscrit musical des plus rares, qu'il destine à la bibliothèque Ferdinand, à Innsbrück. C'est un recueil des chansons du ménestrel tyrolien Oswald von Wolkenstein, né en 1307, au château du même nom. En qualité de chevalier errant, le Minnesinger Oswald a parcouru l'Europe ainsi que plusieurs contrées de l'Orient. Il a laissé un choix considérable de chants d'amour et de chansons à boire, qui sont renfermés dans trois recueils manuscrits. Le plus précieux de ces manuscrits est précisément celui que l'empereur François-Joseph vient d'acheter à la famille du comte de Wolkenstein, et qui est daté de 1383. Il contient plusieurs portraits de l'auteur et la notation de quatre-vingt-huit chansons.

La bibliothèque Ferdinand possède déjà un recueil du ménestrel tyrolien, daté de 1441 ; le troisième, qui porte la date de 1425, se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne.

Belgique. — La Bibliothèque royale de Bruxelles possédait depuis longtemps une collection considérable de journaux, belges pour la plupart, qui, pour cause d'insuffisance des locaux, se trouvaient empilés dans des coins perdus, exposés à la poussière et à l'humidité, sans guère pouvoir être consultés par les travailleurs. L'administration vient de prendre une sage mesure, en utilisant pour le classement de ces journaux, un immense sous-sol de huit fenêtres sur chaque côté de sa longueur. Un ascenseur montera à l'étage les volumes demandés. La bibliothèque n'est abonnée qu'à fort peu de journaux ; ce qu'elle en possède, elle l'a reçu par voie de don ou d'achat de collections complètes ou partielles. Les accroissements sont donc très irréguliers. Dans l'intérêt de tous les chercheurs et des journaux eux-mêmes, il serait bon qu'une loi ordonnât le dépôt immédiat de chaque numéro paru en Belgique. L'installation de cette salle devrait être complétée par des abonnements à prendre aux journaux les plus importants des deux mondes et par la confection d'un répertoire idéologique qui

se développerait parallèlement aux catalogues des livres et des périodiques considérablement avancés déjà. Ce serait préparer une riche moisson pour les hommes d'étude. *(Polybiblion.)*

Espagne. — La bibliographie a été cultivée avec zèle pendant ces derniers temps par les savants espagnols, ainsi que l'établissent les ouvrages dont les titres suivent : 1° *Biblioteca del Bascofilo,* par M. Allende Sallazar, sorte de catalogue général systématique et critique de tous les ouvrages qui ont trait aux provinces de Biscaye, Guipuscoa, Alava et Navarre (Madrid, Murillo, in-4° à deux col. de 488 pages. Prix : 10 fr.) ; — 2° *Ensayo de una tipografia complutensa*, histoire de l'imprimerie à Alcala, due à M. Juan-Catalina Garcia (Madrid, Murillo, in-4° à deux col. de XII-680 pages. Prix : 10 fr.) ; — 3° *Diccionario biblio-biografico de escritores aragoneses,* simple refonte de la *Biblioteca antigua y nueva de escritores aragoneses,* que M. Latassa avait donnée en 1826 ; mais l'ordre alphabétique adopté par le nouvel éditeur, don Gomez Uriel, facilitera les recherches et mettra cet ouvrage plein d'érudition à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. De plus, la première édition était in-folio, la seconde forme trois volumes in-8° (Madrid, Murillo. Prix : 15 fr.).

États-Unis. — *La collection Barton à la bibliothèque de Boston.* — Nous empruntons à *The Nation,* de New-York (27 juin), les renseignements qui suivent. Le catalogue de la collection Barton à la bibliothèque publique de Boston vient d'être achevée par les soins de Mr. Carret, de Mr. Knapp et des autres employés de la bibliothèque. La première partie, consacrée à Shakespeare, avait déjà été publiée il y a neuf ans par Mr. Hubbard et forme une des meilleures bibliographies shakespeariennes qui existent. Outre les livres de droit et d'histoire que Mr. Barton avait hérités de son beau-père Edward Livingston, la collection qu'il a léguée à la bibliothèque publique de Boston comprend un très grand nombre d'ouvrages de littérature ancienne, du moyen âge et moderne. La section des miracles, mystères et soties est particulièrement riche. Bien peu de pièces manquent pour que la bibliographie du théâtre anglais soit complète. Les vieilles chroniques anglaises, un exemplaire remarquable des voyages de de Bry et quantité d'autres raretés sont enregistrés dans ce beau catalogue de plus de six cents pages, où, si les descriptions sont succintes et clairsemées, l'exactitude est à peu près parfaite, et la commodité des recherches ingénieusement facilitée. — La bibliothèque de Boston a encore fait rédiger par Mr. A. P. C. Griffinun *Index of Articles upon American Local History,* qui serait précieux à tous les collectionneurs, de plus en plus nombreux, d'*Americana.* Malheureusement cet utile catalogue n'a été tiré qu'à vingt exemplaires.

Newberry Library, Chicago. — Les administrateurs de la Newberry Library, de Chicago, viennent de publier le compte-rendu de leurs travaux pendant l'année qui finit le 5 janvier 1889. La bibliothèque, qui se trouve encore dans un local provisoire et trop étroit, en attendant l'édifice qui lui sera bâti, offre aux lecteurs 21,139 volumes et 10,446 brochures. Dans ce nombre, 14,682 volumes et 5,539 brochures ont été acquis pendant l'année qui vient de s'écouler. Au moment de la clôture de l'exercice, on attendait l'arrivée de 10,000 autres volumes achetés en Europe. Les sections les plus riches sont celles de la bibliographie et de la musique.

Italie. — *Bibliographie dantesque.* — La bibliothèque nationale centrale de Florence a fait récemment l'inventaire de son importante collection dantesque. Sans tenir compte des ouvrages secondaires et des études ayant trait à Dante, elle possède de la *Commedia* 420 éditions, dont 323 en italien, 33 en français, 31 en allemand, 9 en latin, 5 en hollandais et 9 en diverses autres langues.

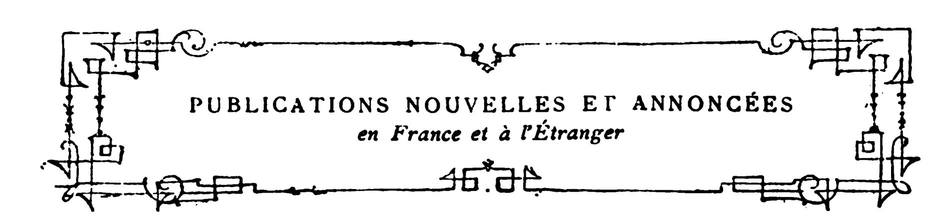
— *Un nouveau musée-bibliothèque, à Rome.* — On va ouvrir à Rome un musée Giordano Bruno dans l'Université. On y conserve les documents, livres, médailles, et jusqu'aux couronnes et guirlandes, relatifs à Giordano Bruno et à la fête donnée en son honneur le 9 juin.

Pologne. — La commission historique de l'Académie des sciences à Cracovie a conçu le projet d'éditer une *Bibliographie historique polonaise.* Les professeurs Dr Fink et H. Sawerynski sont chargés de la rédaction. Le tout comprendra de 80 à 100 feuilles.

Parmi les travaux bibliographiques récemment publiés dans ce pays, signalons : *Polonica XV ac XVI ss., sive catalogus librorum res polonicas tractantium vel a Polonis conscriptorum, arte typographica impressorum, qui in bibliotheca Universitatis caes. Varsoviensis asservantur*, par M. Th. Wierzbowski. (*Bibliographia polonica XV et XVI ss. Volumen I ni 1-800 annorum 1488-*

1600.) Varsoviae, typogr. C. Kowalenski, in-8° de IX-304 p.) Il faut avouer que l'auteur ne donne point tous les livres imprimés; mais il faut dire aussi que, tel qu'il est, ce livre est d'une valeur considérable pour les bibliographes. On y trouve à peine 800 numéros; encore faut-il déduire 39 œuvres dont les originaux ne sont point à Varsovie, et l'ouvrage de L. Rzyskiewicz : *Quaestio theologica* (n. 772), édité vers 1627. La première partie de l'œuvre porte le titre : *Descriptio operum ordine chronologico dispositorum* (p. 1-168.) La seconde partie se compose de diverses tables. Il faut remarquer enfin que quelquefois la description des ouvrages pourrait être plus complète. Ainsi, n° 76 : *Ordo missae*, l'auteur place cet ouvrage dans l'année 1519 ; en réalité, il a été composé en 1502 par le Dr Jean Burckhard et corrigé par St. Zaborowski. La première édition parut en 1512 (en cinq éditions titulaires, à Cracovie).

Russie. — Vient de paraître : *Bibliothèque du comte D.-A. Tolstoï. I. Catalogue des livres étrangers* (Saint-Pétersbourg, in-8° de 315 p.). Il y a dans l'intérieur de la Russie des bibliothèques appartenant à des grands seigneurs et dont on ne connaît que trop peu la valeur. La famille Orlow-Dawydon, par exemple, possède, dans une propriété voisine de Moscou, une des plus grandes bibliothèques de l'empire, dont l'origine remonte au temps de Catherine II. La bibliothèque du comte Tolstoï n'a été formée que par lui-même. Elle comprend 40,000 ouvrages.



PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

Contribution à l'Histoire de la typographie. — On annonce la publication, sous le patronage gouvernemental, d'un Musée des marques typographiques françaises. Conçu et rédigé sur le même plan que le *Musée des Archives*, ce volume reproduira les marques d'imprimeurs, de libraires, relieurs des XVe et XVIe siècles, avec des fac-similés de leurs travaux.

La Reliure au XIXe *siècle.* — Les fameux relieurs-doreurs Marius Michel (179, boulevard Saint-Germain) viennent de publier un volume où ils ont consigné les résultats de leur expérience et les préceptes de leur art. Il a pour titre *l'Ornementation des Reliures modernes* (1 vol. in-8° carré; prix : 20 fr.) et contient, outre des figures dans le texte, 15 reproductions inédites de reliures modernes. Il n'a été tiré qu'à 300 exemplaires, dont 50 sur papier de Hollande au prix de 50 francs. Quelle que soit l'incontestable valeur de l'ouvrage de ces maîtres doreurs, nous ne surprendrons personne, pas même eux, en disant qu'en dehors de leur art et de leurs créations, il y a, pour l'ornementation extérieure des livres, des voies nouvelles dont quelques-unes ont déjà été ouvertes, et des idées originales dont l'application a été tentée avec succès par des amateurs et des relieurs ingénieusement audacieux, que les innovations artistiques ne sont point pour effrayer.

L'Histoire d'avant-hier. — Le duc de Morny va publier les *Mémoires* de son père. Nous espérons qu'ils contiennent le reflet exact des événements auxquels cet homme d'État a été mêlé, et que son fils, M. le duc de Morny, ne se croira pas obligé d'en retrancher rien.

Une grande dame d'autrefois. — M. Charles de Ribbe vient de publier un volume sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs : *une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV*, d'après le journal de la comtesse de Rochefort (1689) : date qui nous reporte, année pour année, à deux siècles de distance.

Le livre de M. Charles de Ribbe nous fait entrer sous le toit domestique de Madeleine des Porcelets, comtesse de Rochefort, dès le jour de son mariage, et il nous y retient jusqu'au bout, sans que la monotonie de cette vie d'intérieur nous fatigue un instant.

Rien de plus réconfortant que le spectacle offert par cette grande dame du temps de Louis XIV, se reprochant d'avoir trop oublié, dans le tourbillon du monde, avec sa règle inté-

rieure, celle de sa maison, et nous traçant jour par jour le détail de ses efforts et de son labeur, d'abord pour se réformer elle-même, puis pour relever dans son ménage, dans ses domaines, dans l'économie de sa fortune, ce que son manque d'ordre avait compromis. Rien de plus instructif, rien de plus pittoresque qu'un semblable tableau de vie domestique et de vie rurale dans un siècle où les mœurs de la cour avaient déjà si profondément désorganisé les forces sociales jusqu'aux points les plus extrêmes du pays.

A cette figure viennent s'en adjoindre d'autres, des plus attachantes par de semblables caractères. L'auteur leur consacre deux appendices. Par là, il achève de nous faire pénétrer au cœur de notre vieux monde provincial, dont nous discernons de mieux en mieux les forces vives.

Les lettrés, les chercheurs, les gens sérieux et pratiques trouveront dans le livre de M. Charles de Ribbe tout ce qu'ils aiment à rencontrer dans un livre : beau style, documents nouveaux et inédits, lumière de conduite personnelle et familiale. Nous nous étonnerions beaucoup si la plupart des lectrices ne se mettaient au sortir de ces pages à la fois récréatives et instructives, à vouloir tenir, elles aussi, leur *Livre de raison*, comme nos mères d'autrefois. (1 vol. in-18, 384 p., Victor Palmé, éditeur.— Prix : 3 fr. 50).

— *Toute la vie*, de M. Pierre Bertrand (Savine, 12, rue des Pyramides; 1 vol. in-18; prix : 3 fr. 50), est un roman d'analyse d'une grande intensité, mais non point d'analyse froide, sèche et pédante. Toute l'œuvre vibre au contraire d'une pitié profonde pour la douleur humaine. Rarement la misère et le désarroi d'un cœur brisé par une catastrophe morale ont été étudiés avec cette clairvoyance aiguë et cette compassion sincère des angoisses qui doivent fatalement abattre les âmes trop aimantes dans les luttes de la vie. Ce livre donne un peu la sensation étrange et puissante des grandes œuvres russes. La même psychologie troublante s'y affirme; la même inépuisable pitié s'y répand sur la misère humaine.

La Gomme, par Félicien Champsaur, romancier observateur et pénétrant de la vie parisienne, est une histoire émouvante, d'un tragique exact, sans grossissements romantiques ou naturalistes, qui vient de paraître chez l'éditeur Dentu (1 vol. in-18; prix : 3 fr. 50).

A l'intérêt poignant de l'aventure contée par M. Félicien Champsaur, à ses peintures pittoresques, d'une modernité si originale et si brillante qu'on dirait d'un art nouveau, s'ajoute l'attrait d'illustrations en couleurs, par MM. Caran d'Ache, Jules Chéret, Henry Gerbault, Aug.-F. Gorguet, Lucas, Lunel, Mars, Louis Morin, José Roy, Félicien Rops.

Deux morceaux de musique inédits — une chanson parisienne, de M. Serpette, et une complainte tzigane, par M. Massenet — complètent le livre de M. Félicien Champsaur, qui, dans ces conditions d'édition, est d'un bon marché presque inouï en librairie.

Le Folk-Lore international. — Le journal *la Tradition* publie le programme et l'appel suivants :

« Les travaux sur le Folk-Lore se multiplient. Ces nombreux travaux, épars dans les Revues et Recueils de toutes les langues, ne peuvent profiter qu'à quelques érudits. Grâce à la collaboration de tous les traditionnistes, la *Collection internationale* rassemblera ces documents et deviendra une base d'études utiles. Le but poursuivi par les éditeurs est de réunir dans un ordre méthodique tout ce qui a été écrit chez tous les peuples et dans tous les temps sur chacune des questions que soulèvent les études du Folk-Lore, de Mythologie et d'Histoire des Religions. Les volumes de la collection seront ou des monographies documentaires, ou des travaux particuliers que nous recevrons avec empressement de tous les écrivains spéciaux. Nous réimprimerons également les ouvrages rares se rattachant à cette série d'études. Toutes les notes qu'on voudra bien nous adresser seront centralisées entre les mains d'un traditionniste autorisé qui les résumera en volume pour notre *Collection.* »

On est prié d'adresser tous les documents (cartes, légendes, notes bibliographiques, usages, superstitions, mélodies, chansons, etc.) à M. Henry Carnoy, professeur au Lycée Louis-le-Grand, 33, rue Vavin.

Le premier volume, qui a récemment paru, est intitulé : *les Contes d'animaux dans les Romans du Renard*, par Henry Carnoy.

Pour paraître incessamment et, autant que possible, de mois en mois :

Les Livres de Divination, traduits du turc, par Jean Nicolaïdes. — *Résumé d'Histoire des Religions*, par le comte Goblet d'Alviella, membre de l'Académie de Belgique. — *Les Thèmes des Contes mythiques*, par le Dr Stanislas Prato. — *Les Chansons populaires de la Bresse*, par Ga-

briel Vicaire. — *Les Traditions du Canada*, par Émile Blémont.

En préparation : *Les Contes milésiens. — Livres populaires turcs. — Le Dolopathos. — Le Culte du Feu. — Les Contes facétieux. — Chansons et mélodies populaires de la France.—Études sur les Chansons populaires. — Les Evangiles des Quenouilles. — Légendes de la Suisse. — Le Culte des Arbres. — Chansons populaires de la Sardaigne. — Thyl Eulenspiegel. — Les Contes de Perrault, etc.*

Prix de chaque volume : 3 fr. 50. — Pour les souscripteurs : 2 fr.

—⁂—

Un Guide à Fontainebleau. — M. Rodolphe Pfnor, l'auteur des savantes et artistiques monographies de Fontainebleau, d'Anet, de Heidelberg, de Vaux-le-Vicomte, etc., vient de publier à la Librairie générale de l'Architecture et des Travaux publics (André Daly fils et Cie; 1 vol. in-8°) un *Guide artistique et historique au Palais de Fontainebleau*, où l'on ne sait qu'admirer davantage de l'exactitude et de l'intérêt du texte, ou de l'abondance et du charme des illustrations. Ce volume, qui est désormais l'indispensable *vade-mecum* du touriste à Fontainebleau, est précédé d'une aimable préface écrite par M. Anatole France.

—⁂—

Collection des Artistes célèbres.— La Librairie de l'Art continue la publication de ses remarquables monographies d'artistes célèbres, dans la collection dirigée par M. Eugène Müntz. Les amateurs et le public ont depuis longtemps recherché et encouragé cette utile collection qui présente, au prix le plus accessible, tous les renseignements que peuvent désirer les gens du monde sur les grands peintres et sculpteurs de tous les temps.

Trois nouveaux volumes viennent de paraître : *Paul Véronèse* a été étudié par M. Charles Yriarte, le savant inspecteur des Beaux-Arts; quarante-trois gravures — que, pour notre part, nous voudrions mieux venues, — ornent cette biographie et montrent sous toutes ses faces le talent si puissant et si riche du grand décorateur. Dans *François Rude*, M. Alexis Bertrand s'est attaché à faire connaître autant l'homme noble et bon que le puissant statuaire; l'illustration nous rappelle ses principales œuvres, entre autres le célèbre haut-relief de l'Arc-de-Triomphe. Enfin M. Henry Havard, l'écrivain spirituel et érudit que l'on connaît, a retracé de la façon la plus ingénieuse, et à l'aide de maints documents inédits, la physionomie de *Van der Meer de Delft*, ce peintre si charmant et jusqu'ici trop peu connu.

—⁂—

Publication de la Société des Arts décoratifs. — Le Comité directeur de la Société de l'Union centrale des Arts décoratifs, présidé par M. Antonin Proust, a décidé qu'à l'occasion de l'Exposition, un volume serait publié sous le titre suivant : *les Industries d'art à l'Exposition universelle de 1889.*

C'est M. Victor Champier, rédacteur en chef de la *Revue des Arts décoratifs*, dont on connaît la haute compétence, qui a été chargé de la rédaction de ce volume.

L'éclat incomparable avec lequel se présente la section de l'art appliqué à l'industrie, dans les galeries du Champ-de-Mars, devait donner, en effet, l'idée d'un ouvrage de cette nature, consacré aux magnifiques productions de l'orfèvrerie, du meuble, de la céramique, des tissus, des reliures, etc.

Il n'était pas juste, alors que la direction de l'Exposition consacrait un livre illustré aux chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, que les auteurs de tant de merveilles décoratives qui sont, eux aussi, les héros du grand tournoi international de 1889, n'eussent pas le leur.

Le livre dont est chargé M. Victor Champier est accompagné de nombreuses illustrations reproduisant les plus belles œuvres réunies en ce moment au Champ-de-Mars.

Il est précédé d'une préface de M. Eugène Guillaume, membre de l'Institut.

—⁂—

L'Art de passer avec succès les examens, par M. Guyot-Daubès. (Bibliothèque d'éducation attrayante; 166, boulevard Montparnasse; 1 vol. in-18, prix : 2 fr. 50). — Après avoir montré le rôle important que les examens jouent dans la vie et les conséquences désastreuses pouvant résulter d'un échec, M. Guyot-Daubès fait remarquer que le succès dans les épreuves ne dépend pas seulement du savoir. Bien souvent, en effet, la réussite ou l'échec d'un candidat dépendra, en partie, de l'impression plus ou moins favorable qu'il saura produire sur l'examinateur, de la façon dont il évitera de provoquer les questions difficiles, de l'art qu'il mettra à bien présenter ses réponses, de la manière dont il sera prémuni contre les questions embarrassantes ou oiseuses, en un mot du discernement qu'il apportera entre ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter.

Ce sont ces diverses considérations qui consti-

tuent l'*Art de passer les examens.* On sait qu'elles ne sont pas à négliger, et le jeune homme qui les connaît et les met en pratique à l'occasion, augmente certainement beaucoup ses chances de succès.

La sécurité en chemin de fer, par M. Félix Martin, inspecteur principal de chemins de fer, en retraite; préface de Henri de Lapommeraye (1 vol. gr. in-18, chez Ernest Kolb). — Le lecteur ne sera pas déçu par ce titre alléchant. L'œuvre est écrite avec verve. Tout y est prévu : dangers à éviter, précautions à prendre, etc., etc. — Tout voyageur désireux de conserver ses membres intacts, de sauvegarder ses intérêts et de trouver ses aises en voyage, s'empressera de se pénétrer de ce petit *code de sécurité* qui contient, en outre, des études de types de voyageurs pris sur le vif et mis en scène avec autant de sincérité que d'habileté.

La Grande Encyclopédie. — Au moment où l'Exposition met sous les yeux du public une foule de produits industriels et commerciaux, on lira avec intérêt, dans la 189ᵉ livraison de la *Grande Encyclopédie*, une étude sur les *Câbles* de ponts suspendus, par un éminent spécialiste, M. Arnodin, une autre sur les *Câbles* électriques, par M. Eschbaecher, et une savante monographie sur le *Cacao*, par M. Girard.— Le cadastre, indispensable à toute bonne et équitable perception de l'impôt foncier, intéresse en France la grande majorité des contribuables. Aussi leur signalerons-nous, dans la 190ᵉ livraison, un article très complet comprenant l'historique du *Cadastre*, son emploi en Grèce, à Rome, en Gaule, enfin la législation actuelle et l'exécution du cadastre français.— La célébration des fêtes du Centenaire de 1789 attire plus vivement que jamais l'attention du grand public sur les choses de la Révolution française. C'est ce qui fait l'intérêt spécial, dans la 191ᵉ livraison, d'un très bel article de M. Edme Champion sur les *Cahiers des États Généraux.* — A tous les contribuables, nous signalons les savantes monographies que M. Victor de Swarte, l'éminent écrivain financier, vient de publier, dans la 192ᵉ livraison, sur la *Caisse centrale du Trésor Public*, *Caisse d'escompte*, la *Caisse de la dotation de l'armée*, la *Caisse de service*, la *Caisse des dépôts et Consignations*, etc.

Le Larousse. — Le 38ᵉ fascicule du 2ᵉ *supplément* du *Grand Dictionnaire Universel du XIXᵉ siècle*, de Pierre Larousse, vient de paraître.

Ce nouveau fascicule renseigne le lecteur sur les *krachs* financiers, l'épouvantable éruption du *Krakatoa ;* les *Kroumirs*, le *Kulturkampf* et la lutte de Bismarck contre la papauté ; la *Légion d'honneur*, dont il a été tant et si diversement parlé pendant ces dernières années; les *leucomaînes*, ces poisons étranges, etc. Puis viennent plusieurs des grands premiers rôles qui sont actuellement en représentation sur la scène du monde : *Krupp*, *major Labordère*, *Sigismond Lacroix*, *Anatole de La Forge*, *Laguerre*, *Laisant*, *Lanessan*, *Laur*, *Lavigerie*, *Léon XIII*, etc. — Prix du *fascicule*, 1 fr. 10.

Un Index de la presse périodique. — La *Revue Illustrée* de la presse française et étrangère (gr. in-8° jésus de 24 pages), dont le 4ᵉ numéro vient de paraître, donne par ordre alphabétique la table des articles les plus importants publiés le mois précédent dans les revues et les principaux journaux français et étrangers.

Cet intéressant travail, rédigé par notre confrère A. Chérié, directeur de l'*Argus* de la presse, contient plus de 1000 articles classés ou analysés; il sera d'un grand secours pour toute personne qui a des recherches à faire dans la presse des deux mondes.

Un numéro, 50 centimes (157, rue Montmartre).

Les Rosati. — Nous avons reçu le premier numéro (1ᵉʳ mois), d'une publication mensuelle illustrée: *l'Écho des Rosati*, revue illustrée du Nord de la France, sous la direction de M. V. Delbergé (134, rue Saint-Aubert, Arras; un an, 8 francs). C'est une grande livraison de belle allure, où vers et prose se succèdent, témoignant du talent de la rédaction et de son habile bonne volonté à plaire aux lecteurs.

Un journal anglo-français. — Signalons le premier numéro (14 juillet) d'une feuille qui est conçue de manière à rendre des services, surtout en ce temps d'exposition. Le titre en dit le but : *The Paris Times*, *Guide-Programme des étrangers* (5, place du Calvaire : un numéro, 25 centimes). Elle est rédigée en anglais sous la direction de M. Charles Mooner, le guide-interprète bien connu.



ÉTRANGER

Allemagne. — L'éditeur Wilhem Kœbner, de Breslau, annonce : *Chirographorum in Regia Bibliotheca Paulina Monasteriensi Catalogus*, jussu et impensis Regii Ministerii rebus ad religionis cultum, institutionem publicam, artem medicam pertinentibus præpositi, editus studio et opera *Josephi Staender*, Professoris regii et philosophiæ Doctoris, Bibliothecæ regiæ et universitatis Vratislaviensis præfecti. (Prix : 12 marks.)

Angleterre. — Les éditeurs Chapman et Hall de Londres, viennent de publier, sous le titre de *Reminiscences of a Regicide*, les mémoires d'un conventionnel, ancien secrétaire de Robespierre, nommé Marceau. Un de nos amis donne à ce sujet une note intéressante dans *St Jame's Gazette* du 22 juin. Lady Hatherton, alors Mrs. Davenport, visitant Nice avec son mari, il y a environ 43 ans, fut présentée au sergent Marceau par M. Cobden et M. Carnot, le père du président actuel de la République. Marceau, le régicide, avait alors plus de 90 ans et ne pouvait plus du tout se servir de ses mains. Il avait déjà écrit une partie de ses mémoires. L'intérêt et la vivacité de ces souvenirs séduisirent Mrs. Davenport, qui voulut achever, sous sa dictée, l'œuvre entreprise par lui. Mignet vit ce travail et fut frappé de son importance; mais la mort de Mrs. Davenport en différa la publication, qui n'aurait peut-être jamais eu lieu si Mrs. Simpson ne s'en était chargée avec une opportunité que tout le monde appréciera. Marceau était né en 1751 et mourut en 1847.

Grèce. — M. Kampouroglou écrit une histoire du peuple athénien sous la domination turque, dont la première livraison a paru chez l'éditeur Papageorgios, à Athènes (Ἱστορία τῶν Ἀθηναίων.— Τουρκοκρατία.)

Italie. — Le grand éditeur de Venise, M. Ferd. Ongania, qui a élevé à la basilique de Saint-Marc un monument typographique plus durable peut-être que la basilique elle-même, a, parmi ses luxueuses et savantes publications, certains ouvrages sur lesquels nous devons appeler particulièrement l'attention de nos lecteurs.

C'est d'abord *l'Architecture en Italie du VIe siècle au XIe siècle*, recherches historiques et critiques par le professeur Raphaël Cattaneo (1 vol. in-4°, vignettes; Prix: 15 fr.). Le sujet choisi par l'auteur n'a été sérieusement traité par aucun des écrivains qui se sont occupés de l'art italien. Ces siècles barbares, qui passaient pour n'avoir enfanté aucune œuvre artistique, et qui n'étaient qu'obscurité et solitude, s'éclairent et se peuplent, grâce à lui, de nombreux monuments qu'il a rassemblés et classés par styles. C'est là qu'il a découvert l'origine de l'architecture qui a dominé en Italie après le xe siècle; et, chemin faisant, il établit l'âge, jusqu'à présent incertain ou ignoré, d'un grand nombre d'édifices importants.

Nous trouvons ensuite un curieux ouvrage intitulé *Raccolta delle Vere da Pozzo (Marmi pluteali) in Venezia*, où 260 planches en héliotypie reproduisent d'antiques margelles de puits avec inscriptions et sculptures, dont l'intérêt artistique, très imprévu et très vif, est, le plus souvent, rehaussé de pittoresque par le cadre, — édifices ou paysages — au milieu duquel elles se trouvent. L'ouvrage forme deux portefeuilles gr. in-4°, du prix de 200 francs, et tirés seulement à cent exemplaires.

Dès 1881, M. Ferd. Oncagna éditait une petite brochure intitulée *Tiepolo in Ispagna*, d'après les archives de la Maison royale à Madrid, par G. M. Urbani de Gheltof (Tip. Kirchmayr e Scozzi : in-8°, 16 p.), avec trois bizarres et intéressantes gravures par R. Mainella. Aujourd'hui, il publie, en un charmant petit volume in-16, qui fait partie de sa collection des artistes vénitiens du xviiie siècle, une monographie fouillée et aussi définitive que les ouvrages de ce genre le peuvent être, de Tiepolo et de sa famille, par le même auteur. La silhouette très originale de don Ivan Tiepolo, par Gio Batt. Tiepolo, d'après un dessin de la collection Ribera, à Madrid, et un tableau de la généalogie des Tiepolo commencent et terminent ingénieusement ce petit ouvrage, plein de renseignements peu connus ou tout à fait inédits.

Enfin nous sommes heureux d'annoncer une version anglaise de l'ouvrage sur la basilique de Saint-Marc, par Mr. Horatio Brown, sous le titre significatif : *The Golden Temple of the Lagoons*.

Publications Lapi. — Nous avons reçu de l'éditeur Lapi, de Città di Castello, le premier volume des *Sonetti Romaneschi* de G. G. Belli.

Ce volume de 560 pages, est orné d'un beau portrait de l'auteur, gravé par Pozzi, et contient : un Index des noms propres et des choses notables avec un glossaire général ; une longue étude de

Luigi Morandi sur les sonnets et leur auteur, intitulée: *Da Pasquino al Belli e alla sua Scuola;* une introduction de Belli, et les deux cent onze premiers sonnets, écrits de 1818 à la fin de 1831.

Dans son travail, Morandi rétablit, sur des documents en partie ignorés ou mal connus, l'histoire des origines et des vicissitudes de Pasquino, corrigeant en chemin des erreurs très répandues en Italie et à l'étranger. Il donne ensuite une liste considérable des traités sur Pasquin et des pasquinades depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, recherchant avec soin les sources, les illustrant d'exemples et les documentant. Il en arrive ensuite à parler de Bellini: il montre ses affinités avec Pasquin; il analyse l'esprit satirique du dialecte dont il se sert; il recherche le secret de son art, raconte sa vie et ses changements politiques, et trouve, là encore, à redresser beaucoup d'erreurs de jugement et de fait chez les précédents critiques; enfin il s'étend sur les disciples du grand poète, et prouve, entre autres choses et à l'encontre des affirmations de Fanfani et de de Amicis, que Fucini lui-même procède directement de Belli.



FRANCE

Un manuscrit curieux. — *La Semaine Religieuse* de Beauvais, contient la description d'un curieux manuscrit trouvé dans un antique bréviaire du XIVe siècle. Toutes les abréviations en usage au XIIIe s'y retrouvent. Nous n'en signalerons qu'une, à raison de l'intérêt spécial qu'elle offre à l'archéologie. C'est celle qui a trait au nom sacré *Jesus Christus*, et qui donne le sens des trois lettres I H S. En toutes lettres, ce nom est écrit: *Ihesus Xpistus;* avec les signes abréviatifs, il est réduit à six lettres, *Ihc Xpc.* (*C* est une forme de l'*S* ou *sigma* des Grecs; *Xp* est, en grec, l'équivalent de *Chr* en latin.) Aux cas obliques, on a *Ihu Xpi* (Jhesu Christi), *Ihu Xpo* (Jhesus Christo), *Ihm Xpm* (Jhesum Christum), *Ihu Xpe* (Jhesu Christe). Un trait placé sur l'*h* et un autre sur le *p* indiquent qu'il faut suppléer certaines lettres. C'est donc contrairement à la vérité et par suite d'un oubli des traditions que, du dix-septième siècle à nos jours, on s'est plu à interpréter les trois lettres *Ihs*, abrégé du nom de IH*ESUS*, par *Jesus hominum Salvator*.

Les Statues. — L'inauguration de la statue de F.-V. Raspail, élevée à la jonction des boulevards Raspail et Edgard-Quinet (quatorzième arrondissement), a eu lieu le 7 juillet, à deux heures, sous la présidence de M. Anatole de La Forge.

On a aussi inauguré la statue de Le Verrier à l'Observatoire et celle de Camille Desmoulins au Palais-Royal, et le conseil municipal vient de décider qu'il mettrait au concours une statue de Condorcet. — Il est question de placer la statue de Musset, dont nous avons parlé dans nos précédents numéros, devant l'église Saint-Augustin.

Question de propriété littéraire. — L'intéressante publication faite par la maison Berger-Levrault de la traduction françaiss de l'ouvrage du conseiller aulique Louis Schneider, sous ce titre : *l'Empereur Guillaume, Souvenirs intimes revus et annotés par l'empereur,* vient de donner lieu, devant le tribunal civil de Nancy, à un procès de propriété littéraire fait à la maison Berger-Levrault par les héritiers Schneider.

MM. Berger-Levrault avaient acquis le droit de faire et publier la traduction de l'ouvrage, de MM. Janke, libraires-éditeurs à Berlin, qui eux-mêmes avaient acquis sous certaines conditions des héritiers Schneider la propriété littéraire de cette œuvre.

Les héritiers Schneider, tout en reconnaissant la bonne foi de MM. Berger-Levrault, soute-



naient que le droit de publication par eux cédé à MM. Janke, de Berlin, ne pouvait pas, aux termes du traité intervenu, être rétrocédé à des tiers, et qu'en tout cas, MM. Berger-Levrault étaient tenus de leur payer, pour chaque exemplaire publié, le droit d'auteur convenu par ce traité.

Le tribunal civil de Nancy, tout en proclamant l'entière bonne foi de MM. Berger-Levrault, a fait droit à la demande et condamné les défendeurs à payer aux héritiers Schneider la somme réclamée. MM. Janke, de Berlin, mis en cause par MM. Berger-Levrault, ont été condamnés à les garantir de la condamnation prononcée au profit des héritiers Schneider.

Pour exercer en France leurs droits d'auteur et faire interpréter par un tribunal français le traité intervenu entre eux et MM. Janke, les héritiers Schneider avaient invoqué la convention internationale pour la protection des œuvres littéraires signée à Berne le 9 septembre 1886, et rendue exécutoire en France par la loi du 28 mars 1887.

Statistique des journaux du monde. — Parmi les nombreuses statistiques exhibées à l'Exposition, il en est une dans le Palais des Arts libéraux, qui a retenu notre attention; c'est un relevé du nombre total des journaux qui paraissent dans le monde entier.

Cette statistique démontre d'abord que la France n'édite pas la plus grande quantité de périodiques en Europe. Les Allemands ont cet honneur, l'Allemagne édite 5,500 feuilles périodiques, parmi lesquelles 800 sont quotidiennes. Les journaux de dogme religieux, de cultes, de théories scientifiques foisonnent. Le plus ancien journal allemand est la *Gazette des Postes* de Francfort, née en 1616; le plus répandu, *le Berliner Tageblatt*, n'est que de 55,000 exemplaires.

Après l'Allemagne vient l'Angleterre qui édite 3,000 périodiques dont 809 quotidiens. La France suit avec un nombre à peu près égal : il est officiellement de 2.819, dont un quart seulement est quotidien, bi- ou tri-hebdomadaire.

L'Italie tient le quatrième rang; elle possède 1,400 journaux : 200 paraissent à Rome, 140 à Milan, 120 à Naples, 94 à Turin, 79 à Florence. 170 de ces feuilles sont quotidiennes. Le plus ancien est la *Gazetta di Genova*, fondée en 1797.

1,200 journaux paraissent en Autriche-Hongrie; 150 sont quotidiens. Une feuille des plus curieuses dans ce pays, c'est l'*Actum comparationis litterarum universarum*, qui s'imprime en toutes les langues connues.

Sur 850 feuilles, en Espagne, un tiers est périodique. Ce furent des aveugles qui colportèrent les premiers échantillons des gazettes appelées alors *relaciones;* elles paraissaient à des époques indéterminées et prenaient souvent la forme de romances, que les aveugles chantaient et vendaient dans les rues.

La Russie ne possède que 800 journaux dont 200 paraissent à Saint-Pétersbourg et 75 à Moscou. Une infinité de langues sont représentées dans la presse russe.

En Grèce, les journaux sont proportionnellement nombreux. Chaque bourgade en a un. Athènes en possède 54 qui sont quotidiens.

450 journaux voient le jour en Suisse. La Belgique et la Hollande fournissent un nombre à peu près égal de publications. En Suède, en Norvège, en Portugal, la presse tient peu de place. Le mouvement du journalisme turc est assez actif.

En somme l'Europe possède 20,000 journaux.

En Asie, on ne trouve pas moins de 3,000 publications périodiques. La plupart paraissent au Japon et dans les Indes anglaises.

La Chine est peu féconde; elle n'a que le *King-Pau*, journal officiel de Pékin, qui publie trois éditions par jour, sur papier de couleurs différentes, plus un journal à Shang-haï et un en Corée. L'apparition de cette dernière feuille nommée *Hu-Rao* a été cause d'une discussion grave. Il s'agissait de savoir en quel idiome elle serait rédigée. On la rédigea en chinois, il y eut des réclamations; elle est rédigée actuellement en chinois et en coréen.

Le Japon possède 1,500 journaux, nous en citerons quatre savoir : le *Hotchishimbown*, le *Nitchinitchkksmboun*, le *Tchoyashimboun*, le *Maïnitchishimboun.* Ce dernier est l'organe du parti radical japonais.

Il y a trois journaux français, l'un en Cochinchine, l'autre aux Indes, l'autre au Tonkin, l'*Avenir*, récemment fondé.

Voici quelques-uns des titres poétiquement donnés aux journaux des Indes :

Le *Réflecteur de la lumière,* les *Montagnes lumineuses*, le *Soleil brillant*, le *Lever de la pleine lune*, la *Lumière de la moralité*, l'*Arbre merveilleux*, l'*Océan de la sagesse,* la *Mer des sciences médicales*, etc.

Dans le Beloutchistan et l'Afghanistan, pas de journaux. En revanche, il y en a six en Perse.

En matière de presse, l'Afrique est déshéritée. Elle ne donne le jour qu'à deux cents journaux,

dont trente publiés en Égypte et le reste dans les colonies européennes.

Mais comme bien on pense, une large part revient à l'Amérique. Il y a aux États-Unis seuls, 12,500 journaux, dont un millier sont quotidiens.

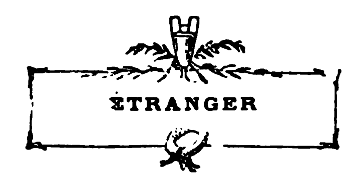
Le premier journal américain apparut à Boston en 1704 sous le nom de *Boston News.* Après s'être fort peu développée jusqu'en 1800, époque à laquelle il n'y avait encore que 200 journaux, la presse des États de l'Union a fait des progrès rapides depuis le commencement de ce siècle. On comptait, en effet, 1,630 journaux en 1840 et en 1960 leur nombre était de quatre mille. On voit que, depuis lors, le chiffre est plus que triplé.

Il y a sept cents journaux au Canada, la plupart en français. A part le Mexique et le Brésil, où se publient une assez grande quantité de journaux, il ne nous reste qu'à citer la république Argentine, dont la presse est représentée par soixante publications.

Un dernier détail sur le journalisme en Amérique. Il existe aux États-Unis cent vingt journaux administrés, édités et rédigés par des nègres. La plus ancienne de ces feuilles est l'*Elevator*, qui vit le jour à San Francisco, il y a dix-huit ans.

On ne trouve en Océanie que peu de journaux; ils sont rédigés par les colons européens. Citons entre autres l'Australie, où il y a 700 feuilles, toutes en anglais, et les îles Sandwich, dont la capitale est Honolulu qui possède 8 journaux, 5 en anglais et 3 en haouaïen.

On a calculé, étant connue la population du globe, qu'il existe un journal pour 82,600 individus.



Belgique. — La classe des lettres de l'Académie royale a décerné une médaille d'or d'une valeur de 800 francs à M. Henri Lonchay, auteur du meilleur travail sur l'*histoire des relations politiques du pays de Liège au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle avec la France, les Pays-Bas espagnols et les Pays-Bas autrichiens*, et une autre médaille d'or (800 fr.) à M. P.-J. Waltzing pour son mémoire sur *l'organisation*, *les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains.*

États-Unis. — Le périodique mensuel, intitulé *The Book-Lover*, de New-York a suspendu sa publication pendant les mois d'été, ne faisant en cela, dit-il, que se conformer à une coutume de plus en plus commune aux États-Unis.

Italie. — Le plus ancien des journaux politiques quotidiens d'Italie est, comme nous le disions tout à l'heure, la *Gazette di Genova*, fondée en 1798.

Le plus ancien périodique date de 1604; il a pour titre : *Atti della R. Academia dei Lincei;* après ces *Actes* vient *il Cracas*, de Rome, fondé en 1716.

Une spirituelle réclamation. — L'*Arte della Stampa*, de Florence, fait circuler, sur une jolie bande de papier rose, un appel d'une telle grâce et d'une si aimable bonne humeur que nous nous reprocherions de ne pas nous en faire l'écho.

« Distingué collègue, dit cette très intéressante feuille typographique, l'argent est le sang qui répand la vie dans l'industrie ; — et l'*Arte della Stampa* est une entreprise technique, industrielle et éducatrice qui me paraît mériter d'être propagée et encouragée.

« Encouragez-la, propagez-la donc, en m'envoyant le montant des abonnements échus et de l'abonnement courant, lesquels s'élèvent à 16 *lire.*

... « Cette petite circulaire est pour vous en particulier, et j'espère que vous lui ferez bon visage, en considération du sens de vraie justice qui se trouve dans l'aphorisme latin : *Do ut des*, et aussi pour ne jamais faire mentir la parole biblique : *Pulsate et aperietur vobis !* — Aussi frappé-je à votre bourse pour qu'elle s'ouvre.

« Dans cette attente, je vous salue affectueusement.

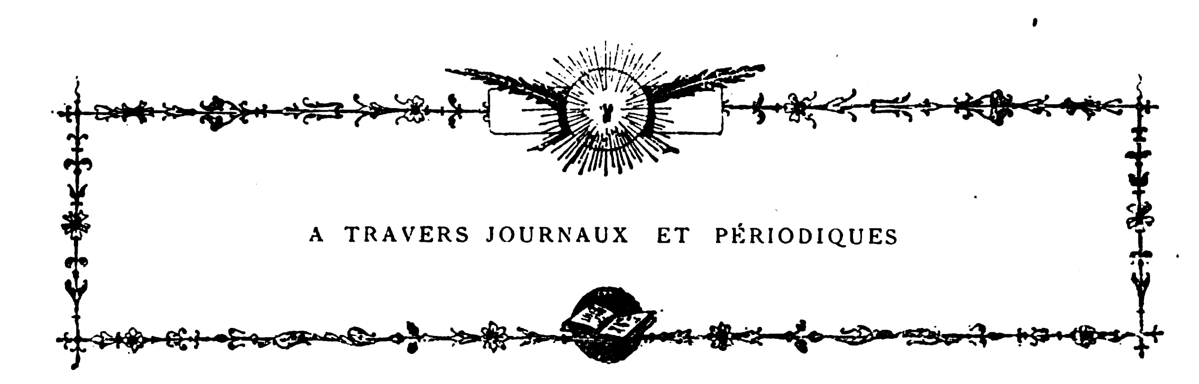
« 4 juin 1889. » *Signé :* S. LAUDI. »

Voilà qui n'est pas bête, et qui mérite d'être signalé aux administrateurs-gérants !

La maison Trèves et son peintre. — M. Amaldo Farraguti, jeune peintre romain déjà célèbre par ses aquarelles et ses pastels, s'est embarqué le 3 juillet sur le *Nord-America*, de la compagnie la Veloce, à destination de Buenos-Ayres. Il fait ce voyage dans l'intérêt et aux frais de la maison Trèves, de Milan, pour illustrer le livre de de Amicis *Sul l'Oceano*, dont nous avons rendu compte ici-même, et qui est parvenu à sa 15e édi-

tion. Il semble qu'il vaille la peine de signaler ce fait nouveau dans les annales de la librairie italienne, d'une maison d'édition faisant traverser l'Océan à un peintre dans le but exprès d'avoir des illustrations originales pour un écrivain contemporain.

Russie. — Une statistique officielle nous apprend qu'il existe à Saint-Pétersbourg 125 typographies, 126 établissements lithographiques, 11 fonderies de caractères, 6 établissements métallographiques, 8 établissements photozincographiques et zincographiques, 1 établissement xylographique, 4 établissements de phototypie, 14 fabriques de timbres en caoutchouc, 87 établissements photographiques, 51 maisons de librairie, 66 magasins de librairie, 7 boutiques d'achat et de vente de vieux livres, 20 magasins de musique, 39 cabinets de lecture, 23 magasins d'instruments typographiques, 2 magasins d'appareils à copier, 6 kiosques pour la vente des journaux, et 136 boutiques pour la vente des livres, journaux, etc. — On voit qu'à Saint-Pétersbourg il n'y a point de maison fabriquant des machines d'imprimerie.



A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

Art et Critique publie dans son numéro du 6 juillet des souvenirs intimes de M. E. Bazire sur le sculpteur Rodin, que son exposition rue de Sèze, encore plus que son très personnel et puissant talent, met en ce moment fort en vue.

— Dans la *Chronique indépendante* du 20 juin, M. Charles Buet réunit des notes curieuses sur la carrière de journaliste de Jules Barbey d'Aurevilly et sur les attaques et épigrammes auxquelles le fougueux et grand critique fut en bute. — Un autre numéro contient une jolie comédie du politicien poète, Clovis Hugues, intitulée *une Nuit de Molière*.

— *Le Correspondant* du 25 juin publie la préface du livre de l'archevêque de Tours, M. Meignan, sur *David roi, psalmiste, prophète*. M. Renan y est, comme on s'y attend bien, vigoureusement pris à partie, et avec lui, tout le bataillon des exégètes allemands. On peut s'étonner que l'auteur, dans une polémique de cette nature, ignore le grand travail de traduction et d'élucidation entrepris avec tant de succès par M. Ledrain.

— *L'Indépendant littéraire* termine, dans son numéro du 1er juillet, une remarquable étude de M. Eugène Hallberg sur la poésie lyrique contemporaine en Allemagne, et M. Magnabal y donne la fin de son travail sur le théâtre espagnol.

— On lira avec plaisir, pour peu qu'on ne dédaigne pas trop les antiquités latines et grecques, comme il est assez de mode de le faire quand on les ignore ou qu'on les sait trop, une étude sur *Ovide imitateur d'Homère*, que M. L. Lehanneur a donnée à l'*Instruction publique* du 29 juin. — Le même journal, dans son numéro du 6 juillet, insère un intéressant essai de M. Emmanuel des Essarts sur *les Théories littéraires de Benjamin Constant*.

— Le numéro 6 de *la Plume* (1er juillet) contient, outre de fort beaux vers de M. Jean Rameau (*le Vent*), une étude à lire sur *le Disciple*, de M. Paul Bourget, signée Georges Bonnamour.

— Il faut signaler dans *la Quinzaine littéraire et politique* (1er juillet) le travail de M. E. Tissot sur la littérature russe et en particulier sur Nikolaï

Alekseivitch Nekrassov, et un article de M. J. Appleton sur les *Épopées rustiques.*

— La *Revue bleue* du 22 juin est encore plus intéressante que d'ordinaire. On y remarque particulièrement de fort bonnes réflexions de M. Ernest Lavisse sur le discours prononcé par M. Renan au congrès des Sociétés savantes, une étude sur la Sainte-Wehme et les tribunaux secrets, par M. Jules Zeller, et un charmant conte oriental de M. Pontsevrez intitulé *les Deux existences de Khalil.*

— *La Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, publiée par la Société des bibliophiles bretons, dont le siège est à Nantes et qui a pour secrétaire notre collaborateur M. O. de Gourcuff, publie dans son numéro de juin un bon compte rendu par M. Edmond Beaufils, de la belle publication que MM. Louis Tiercelin et Guy Ropartz nous ont récemment donnée sous le titre : *le Parnasse breton contemporain*, et une étude sur un poète angevin du XVIᵉ siècle très peu connu, Paschal Robin du Faux, par M. Olivier de Gourcuff.

— La *Revue de la France moderne* (juin) a fort intelligemment extrait du bel ouvrage de M. E. Quantin-Bauchart sur les femmes bibliophiles le chapitre concernant Mᵐᵉ de Verrue.

— La *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, dirigée par M. A. Wolfromm (le Havre, 9, rue Casimir-Perier) est grosse, ce mois-ci (juillet), d'articles intéressants. Nous citerons : *les Romans écossais de Walter Scott*, par M. Ch. Lemarquis — mais pourquoi l'auteur a-t-il l'air de dire au début que, sans les romans irlandais de miss Edgeworth, Walter Scott n'aurait pas songé à faire des romans écossais? — La *Vie de Sheridan et la Critique de l'École de la Médisance*, par M. G. Vallat, qui, ayant fait une étude particulière de Th. Moore et de son temps, est un de ceux qui peuvent le mieux traiter ces questions dans notre pays; enfin une fantaisie où, sous le titre de *Curiosité linguistique et littéraire*, M. L.-E. Hallberg, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Toulouse, prouve, avec une ingéniosité d'autant plus piquante qu'elle défie toute contradiction, l'influence de la langue française chez nos bons amis de Berlin.

— On ne lira pas sans intérêt, dans la *Revue du monde latin* (1ᵉʳ juillet), un article de M. Louis Farges sur les *Dernières années de Stendhal*, d'après des documents inédits.

— A signaler dans la *Revue illustrée* du 1ᵉʳ juillet un article de M. Octave Mirbeau sur Auguste Rodin, avec un portrait de Raffaëlli, et un compte rendu du *Livre du centenaire du journal des Débats*, signé Memor.

— La *Samedi-Revue* du 6 juillet donne deux articles que nous devons signaler : *les Types de la rue,* de notre collaborateur Victor Fournel, et un compte rendu du *Parnasse breton contemporain*, par M. A. Le Roux.

— *La Tradition*, cette précieuse et érudite publication consacrée au *Folk-Lore* dans le sens le plus étendu qu'on puisse donner à ce mot, donne, dans son numéro du 15 juin, la description d'un vieil almanach génevois du XVIᵉ siècle.

Nous avons noté, dans la presse quotidienne :

— *Débats.* 23 juin : l'article que M. Paul Desjardins consacre sous la rubrique *Notes contemporaines*, au Musée de la Révolution, et qui, disons-le pour prévenir toute déception, est fort ironique et fort peu sympathique à l'entreprise;

27 juin : une étude sur *Fort comme la mort*, de M. Guy de Maupassant, signée J. Bourdeau.

1ᵉʳ juillet : la semaine dramatique de M. Jules Lemaître à propos de la reprise de *l'Étrangère.*

3 juillet : *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre,* par M. Paul Stapfer, étudié par M. Henri Chantavoine.

11 juillet : Une étude historique de M. Lavisse sur *les Survivants de l'empire romain au moyen âge.*

— *Écho de Paris.* 19 juin : *A propos d'une préface*, critique de la préface que M. Paul Bourget a mis à son livre récent *le Disciple*, signée Tabar.

24 juin : Une chronique sur le même *Disciple*, par Colomba, *alias* M. Henry Fouquier.

28 juin : *Don Juan Psychologue*, par M. Henry Bauer.

2 juillet : Compte rendu, par M. E. Lepelletier, du livre de M. Paul Bourget, *le Disciple.* — On en parle bien longtemps!

11 juillet : *Marcellin Desboutin*, à propos de son exposition, par M. Armand Silvestre.

Figaro. 25 juin : *la Galerie Michel-Ange*, par M. Philippe Gille.

28 juin : *le Dieu Shakespeare*, ou M. Henry Fouquier en faisant le procès aux admirateurs quand même du grand poète dramatique anglais, indique bien les limites de son propre esprit.

1er juillet : *Mon projet*, fantaisie de Caliban, qui n'a pas encore digéré le dernier échec scénique de M. Bergerat.

13 juillet : *Gustave Flaubert à Croisset*, souvenirs intimes, par M. B. F. Lapierre.

— *Gazette de France*. 16 juin : *le Roman contemporain*, étude de M. Armand de Pontmartin sur *la Confession d'un père*, par M. Victor Fournel.

— *Gil-Blas*. 26 juin : *En prison*, souvenirs politiques sur Blanqui et d'autres révolutionnaires, par M. Louis Davyl.

2 juillet : *les Joyeux pendus*, ballade d'une belle raideur, par J. Richepin.

— *Liberté*. 19 juin : *A travers champs*, par P. P., à propos du roman de M. Guy de Maupassant, *Fort comme la mort*.

2 juin : Du même, sur Désiré Nisard et son livre posthume, *Ægri somnia*.

2 juillet : *Paul Verlaine*, par Adrien Remâcle.

— *Moniteur universel*. 15 juin : *l'Architecture religieuse et la Renaissance*, par M. Emmanuel Cosquin, à propos de la seconde édition de *Die Katholische Kirche und die Renaissance*, par Johann Graus (Herder, Fribourg-en-Brisgau, 1888).

— *Mot d'ordre*. 14 juin : *une Comédienne*, compte rendu du roman de M. Henry Bauer par M. Mario Proth.

— *National*. 19 juin : *l'École et les traditions populaires*, par Louis Mainars.

— *Paris*. 18 juin : *le Jeu des vingt volumes*, où M. Gustave Isambert raille aimablement cette manie, venue d'Angleterre, de concentrer en un nombre limité de volumes choisis la quintessence de la science et de la sagesse humaine.

25 juin : *le Disciple*, par M. Gustave Isambert. Toujours le livre de M. Paul Bourget!

2 juillet : *la Prosodie indépendante*, par le même critique.

— *Parti national*. 2 juillet : causerie théâtrale de M. Adolphe Brisson sur *la Gourme* par M. Félicien Champsaur.

— *Patrie*. 1er juillet : revue dramatique de M. A. Claveau, consacrée au livre de M. J.-J. Weiss : *le Théâtre et les mœurs*.

— *République française*. 24 juin : Revue dramatique et littéraire, où M. Paul Ginisty parle, entre autres choses, de l'éternel *Disciple*, et du vieux théâtre français de la salle de la Scala.

— *Soleil*. 12 juillet : *A propos d'un livre*, par M. Charles Canivet. Ce livre est *le Disciple*, de M. Paul Bourget.

— *Temps*, 15 juin : *la Vie à Paris*, signé H. L. R. (Hugues Le Roux?) où il est question de *Fort comme la mort*, du caractère normand, d'un séminaire, des astres, des insectes et *quibusdam aliis*.

2 juillet : *Christophe Colomb revendiqué par une ville de Corse* (Calvi), par le comte Colonna Ceccaldi.

7 juillet : *la Vie à Paris* de M. Anatole France, article consacré à MM. Paul Bourget et Ferdinand Brunetière, *Arcades ambo*.

14 juillet : Étude du même éminent critique sur *Adolphe* de Benjamin Constant, à propos de l'édition nouvelle que vient d'en donner Lemerre, et sur Jules Tellier et ses œuvres posthumes.

ÉTRANGER

Allemagne. — Sous ce titre : *Ein Kriegsbield*, la *Deutsche Revue* de juillet donne une traduction vigoureusement exécutée par M. B. von Suttner d'un des épisodes les plus piquants du *Calvaire* de M. Octave Mirbeau.

Angleterre. — Nous lisons dans *the Academy* du 29 juin : « On trouve dans le *Livre* de juin un article, non sans intérêt, sur l'un des sonnettistes et faiseurs de rondeaux du XVIe siècle, l'évêque de Rieux, où l'on s'efforce de dégager la personnalité de l'auteur, et la suite du catalogue dressé par M. Drujon des livres qui ont, pour une raison ou pour une autre, été détruits par leurs auteurs. L'un et l'autre, sont dignes d'être notés, mais l'article capital du mois est incontestablement la notice consacrée par le rédacteur en chef à ce singulier homme de lettres, M. Barbey d'Aurevilly, mort l'autre jour, — notice accompagnée d'un excellent portrait. On ne connaissait que peu de chose en Angleterre, — si ce n'est parmi les personnes qui s'adonnent spécialement à la littérature française, — de l'auteur de *l'Ensorcelée*; et il est à craindre qu'à l'avenir, trop de ces per-



sonnes mêmes n'aillent puiser leurs notions à son sujet dans une étude, très bien faite, mais nullement judicieuse, de M. Jules Lemaître, laquelle vient d'être réimprimée. Le défaut de Barbey d'Aurevilly était qu'il ne voulait point consentir à n'avoir qu'autant de talent qu'il en avait réellement; mais il y a des infirmités auxquelles de nobles esprits sont moins enclins qu'à celle-ci. »

— *The Athenæum* du 6 juillet contient son compte rendu annuel de la littérature sur le continent (juillet 1888 à juin 1889). La France a été confiée cette année à M. Joseph Reinach; les Anglais qui suivent avec soin le mouvement littéraire de notre pays, reconnaîtront avec nous qu'on est habitué, à l'*Athenæum*, à la voir en de meilleures mains.

Nous remarquons, dans le numéro du 13, une étude sympathique et flatteuse sur l'ouvrage de notre collaborateur, M. Adolphe Jullien, *Hector Berlioz, sa vie et ses œuvres.*

— Nous remarquons dans *The Bookworm* (Londres, Elliot Stock; un numéro, 60 centimes), au milieu de plusieurs notes et articles utiles ou piquants, la traduction de quelques pages de M. Octave Uzanne sur le *Prêt des livres* (*Lending Books*), due à Mr. Halket Lord, un essai suggestif, mais comme on le pense bien nullement *exhaustif,* sur les origines de l'histoire du livre en Espagne (*the Early History of Books in Spain*) et un article intitulé *French Booklovers' Societies,* où notre savant ami Mr. William Roberts, après avoir donné des détails sur la « Société des amis des Livres » à Paris et à Lyon, parle avec une aimable sympathie de la fondation de la société des « Bibliophiles contemporains », en regrettant que rien de pareil n'existe en Grande-Bretagne, où, pourtant, les bibliophiles ne manquent pas.

— Deux articles nous ont particulièrement intéressé dans *the Fortnightly Review* de juillet : l'un est du grand poète Algernon Charles Swinburne et traite du vieux dramaturge Philippe Massinger; l'autre a pour titre *Gœthe and the French Revolution;* il est dû au savant professeur Dowden.

— Nous notons, dans *the Gentleman's Magazine* de juillet, un article où M. Gerald Moriartz résume rapidement et d'une façon intéressante pour des lecteurs anglais ce que l'on sait sur la vie matrimoniale de Molière et sur sa femme (*the Wife of Molière*), une revue des livres condamnés au feu pendant le XVIe siècle (*Sixteenth-Century Book-Fires*) par Mr. J. A. Farrer, et quelques bonnes pages sur les sources historiques de la Grande-Bretagne (*Our Archives*) par M. Alexandre Charles Ewald.

— *The Graphic* vient de publier son numéro exceptionnel pour les vacances, son *Summer Number.* Il est plein d'illustrations humoristiques en couleurs, et, dans son ensemble et ses détails, gravures et texte, fort amusant.

— *Notes and Queries* (22 juin) nous consacre, comme à l'ordinaire, des notes fort aimables : « *Le Livre* du 10 juin, dit cet intéressant et utile journal, contient un excellent portrait de Jules Barbey d'Aurevilly par M. Henri Toussaint, accompagnant un brillant croquis de l'éminent poète et romancier par M. Uzanne. Portrait et article pris ensemble fournissent le tableau vivant et d'après nature d'une individualité originale, distinguée et frappante. M. Fernand Drujon continue son étude, profondément intéressante, sur la « Bibliolytie », ou destruction volontaire des livres. » Et ailleurs (20 juillet) : « M. Octave Uzanne donne au *Livre* un singulièrement brillant « Roman de chevalerie franco-japonais », illustré par M. Albert Robida, dont les dessins sont d'une extravagance amusante. M. Aimé Vingtrinier expose, relativement à la vie troublée d'Étienne Dolet, un fait curieux et intéressant que nous recommandons au biographe de Dolet, notre ami le chancelier Christie. Une note bibliographique intéressante sur une édition de *les Lunettes des princes,* de Jean Meschinot, paraît aussi dans cette admirable livraison. » — Les numéros du 6 et du 20 juillet contiennent de nouvelles contributions à la bibliographie des livres sur les jeux de cartes (*Books on Gaming*), entreprise par Mr. Julian Marshall.

— *The Saturday Review* du 22 juin contient un bien amusant article sur M. Jules Lemaître et son volume comme écrivain et comme critique. Malheureusement M. Jules Lemaître ne sait pas l'anglais et ne peut pas lire cet article. Nous souhaitons que quelqu'un le lui traduise, et regrettons de ne pas être assez de ses amis pour lui rendre ce service.



— Les bibliophiles cosmopolites liront avec profit dans *The Scotch Observer* du 6 juillet (Edimbourg, 9, Thistle Street; (un numéro : 0 fr. 65), un article sur les livres imprimés en Écosse et sur leur valeur marchande actuelle : *Scottish Books and their Market Values.* Les éléments de cet article sont puisés pour la plupart dans le récent volume *Book-Prices Current,* publié par l'éditeur londonien, Mr. Elliot Stock.

Belgique. — A lire dans *l'Art moderne*, de Bruxelles (30 juin), une étude vigoureusement écrite et originalement pensée sur M. L. Hennique et son livre récent : *un Caractère.* L'article de tête du 7 juillet est consacré à l'œuvre du peintre Monet et du sculpteur Rodin, à propos de l'exposition qui en est faite rue de Sèze. Nous allions oublier, dans le numéro du 23 juin, de belles pages intitulées *les Prophètes dans la Bible*, à propos de la traduction si sincère et si poétiquement rude de M. Ledrain, et du livre posthume de G. Tridon : *le Molochisme juif.*

États-Unis. — La grande et belle publication mensuelle de New York consacrée à « l'Art dans la maison » et intitulée *the Art Amateur* est, en juillet, au niveau des mois précédents, si elle ne se surpasse pas. On y trouve un compte rendu du Salon de Paris par le critique d'art bien connu, Mr. Theodore Child, des notes sur l'Exposition centennale, des conseils pratiques sur l'art de l'aquarelliste, et une quantité de renseignements, de suggestions et de modèles relatifs à la peinture sur porcelaine, à l'art d'enluminer les livres, à la tapisserie, à la décoration et au choix des meubles, etc., etc. Deux grandes planches en couleur et une foule de dessins ingénieusement choisis et parfaitement exécutés font de ce journal une publication tout à fait remarquable et à laquelle nous avons le regret de ne point voir d'équivalent dans notre pays. Le numéro, qui contient 25 pages in-folio de texte et de gravures, coûte 1 fr. 75, et l'abonnement annuel est de 4 dollars, soit 20 francs. (New-York, 23, Union Square; Montague Marks, éditeur.)

— *The Forum,* revue mensuelle publiée à New York, nous envoie un numéro de juillet fort intéressant. On y remarque entre autres articles : *The Scholar in American Life* (l'Érudit dans la vie américaine) par l'évêque Henry C. Potter. *A Market for Books*, où Mr. Edward Everett Hale explique comment les États-Unis sont devenus un des pays où il se vend le plus de livres, et les conditions auxquelles les éditeurs anglais peuvent le mieux y vendre leurs publications; *the Ethics of Journalism*, par Mr. W. S. Lilly; et *the Attitude of French Canadians,* par M. Honoré Beaugrand.

— *The Nation* (New-York) du 27 juin nous consacre un assez long paragraphe : « Le seul grand article du *Livre* pour le mois de mai, dit-il, a une valeur particulière en ce qu'il est un inventaire des catalogues accessibles à la Bibliothèque nationale, laquelle n'a pas de catalogue général pour son immense collection. M. E. Pierret le rédige en un ordre correspondant aux différents départements de la Bibliothèque, imprimés, manuscrits, estampes et médailles... *Le Livre* contient aussi une notice élogieuse sur l'ouvrage du professeur H. C. Bolton, *Counting-out Rhymes of Children* »...

Italie. — La revue publiée à Bologne sous le titre de *il Bibliofilo* donne, dans son numéro de mai-juin, une étude bibliographique intéressante de M. C. Lozzi à propos du *Catalogo de' Manoscritti dell' Angelica*, compilato dal P. Bibliotecario Enrico Narducci.

Mexique. — Une très intéressante et savante publication, dont nous avons eu l'occasion de parler plus d'une fois, les *Anales del Museo Michoacano*, rédigée à Morelia (Mexique) par le Dr Nicolas Léon, donne, dans son numéro du 28 février, la notice de deux impressions mexicaines du XVe et du XVIe siècle dont voici les titres, que les *Anales* reproduisent en fac-simile: *Emmanuelis* || *Alvarie* || *Societate Jesu de Octo partium orationis* || *Constructione.* || *Liber II.* || *Mexici.* || *Ex Officina Petri Balli*, 1595, in-4°; et une autre édition de la même grammaire avec un titre modifié : *De* || *Constru* || *ctione octo* || *partium Orationis.* || *P. Emanuelis Alvari Lusitanie Societate* || *Jesu.* || *Mexici.* || *Cum Licentia, Apud Antonium Ricardum Anno* || M. D. LXXIX; in-8°. La marque de la Compagnie de Jésus : I H S est dans un cartouche entouré de cette double devise : DULCE TUUM NOSTRO DEFIGAS PECTORE NOMEN NAMO3 (*sic*) TUO CONSTAT NOMINE NOSTRA SALUS.





FRANCE

— Un orientaliste distingué, élève de M. Oppert, M. Arthur Amiaud, est mort à Paris le 30 mai.

— On annonce la mort de M. Auguste Aymard, archiviste départemental honoraire, ancien président de la Société académique du Puy et membre de la Société des antiquaires de France. Il était âgé de quatre-vingt-un ans (juillet).

— Nous apprenons la mort de M. Victor Chauffour, conseiller d'État, ancien représentant du peuple, un des membres les plus éminents de la colonie alsacienne à Paris.

M. Victor Chauffour, né à Colmar en 1819, laisse un remarquable ouvrage sur les réformateurs du seizième siècle, Ulrich de Hutten et Zwingle.

— La comtesse O. Chodzko, femme de lettres dont le salon fut très fréquenté sous le second Empire, est morte au commencement de juillet.

— Le 3 juillet est mort M. Edme Cougny, docteur ès lettres, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, à l'âge de soixante et onze ans.

Helléniste distingué, élève, ami et collaborateur de M. Egger, M. Cougny avait été chargé par MM. Didot de compléter l'*Anthologie grecque*, avec traduction latine et commentaires, dont les deux premiers volumes sont l'œuvre de Dûbner. Il laisse entièrement achevé, mais non encore publié, le troisième volume, qui contient les documents épigraphiques les plus récemment découverts et restaurés.

La Société de l'Histoire de France lui avait confié la publication d'une édition nouvelle, avec traduction française, des *Extraits des auteurs grecs concernant l'histoire et la géographie des Gaules*. Cinq volumes de cet ouvrage, qui renouvelle et complète l'œuvre de dom Bouquet, ont été publiés jusqu'ici.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort subite de M. E. Lalouette, le libraire-éditeur du passage Verdeau, qui a succombé aux suites d'une attaque d'apoplexie (juillet).

— *La Typologie-Tucker* (15 juin) nous annonce la mort, à Versailles, de son collaborateur (2 juin), M. John Patrick Auguste Madden, agrégé de l'Université, membre de la Société des sciences naturelles de Seine-et-Oise. Il était dans sa quatre-vingt-deuxième année.

— Nous apprenons la mort subite de M. Charles Nisard. Il était âgé de quatre-vingt-un ans. Il avait contribué, pour une large part, à la *Collection des classiques latins* de son frère, et on lui doit des œuvres remarquables, qui lui valurent, en 1876, de succéder à M. A. Firmin-Didot, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Parmi ces œuvres citons : *la Camera lucida*, portraits contemporains en 1845 ; *le Triumvirat littéraire; les Ennemis de Voltaire ; l'Histoire des livres populaires* du quinzième siècle jusqu'en 1852 ; *Curiosités de l'étymologie française ; Étude sur le langage populaire ou patois de Paris*, etc.

Il préparait, en ce moment, un volume sur Sainte Radegonde et Fortunat.

— M. Norbert Billiart, ancien directeur du *Journal officiel* sous l'Empire, vient de mourir en sa propriété de Beuzeval, à l'âge de soixante-quatre ans.

M. Norbert-Billiard, avocat à Paris, fut secrétaire et ami de M. Billaut et de M. Rouher. Il publia une série de portraits et d'actualités dans une revue bimensuelle : *le Monde judiciaire*, revue qui eut un très grand succès.

Nommé directeur du *Journal officiel*, il exerça ce poste difficile pendant plusieurs années, et se retira lors du 4 septembre.

— M. Louis Pierotti, secrétaire de la rédaction du *Petit Provençal*, a été tué en duel par M. Belz de Villas, rédacteur du *Bulletin officiel* du comité revisionniste des Bouches-du-Rhône. Il avait trente-deux ans (juillet).

— On annonce la mort de M. Félix Taylor, homme



de lettres, fils du baron Taylor, le fondateur des Associations de secours pour les artistes, et qui faisait lui-même partie de ces Associations à titre de secrétaire perpétuel.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Henry William Bristow, géologue éminent, est mort le 14 juin, à l'âge de soixante-douze ans.

— Un théologien de renom chez nos voisins « Canon » Cook, d'Exeter, éditeur du *Speaker's Commentary*, et auteur de *The Origin of Religion and Language*, est mort récemment (juin).

— Un naturaliste de mérite, grand collectionneur de pièces ichthyologiques, Mr. Francis Day, est mort le 10 juillet. On a de lui *The Fishes of Malabar* (1865) et *The Fishes of India* (1868).

— Un économiste anglais, collaborateur assidu de plusieurs revues telles que *the Lancet, the Assurance Magazine* et *the Philosophical Magazine*, Mr. Thomas Rowe Edmonds, est mort le 6 mars. Il était né en 1803.

— Mr. Charles Hardwick, auteur de *Manual for Friendly Societies; History of Preston; Ancient Battlefields of Lancashire; Traditions, Superstitions, and Folk-Lore, chiefly Lancashire, etc.*, est mort à Manchester le 8 juillet. Il était né à Preston, où son père était aubergiste, le 10 septembre 1817.

— Le major général W. Nassau Lees, qui dirigea pendant longtemps le journal *Times of India*, et qui a publié beaucoup de textes persans et arabes de grande importance, est mort le 9 mars, à Londres.

— Mr. Cornelius Nicholson, qui débuta comme libraire et s'occupa plus tard activement de la construction des chemins de fer, vient de mourir. Il est l'auteur des *Annals of Kendal*, et d'autres ouvrages estimés (juillet).

— On annonce la mort d'un des premiers minéralogistes de ce temps, le Dr J. Percy (22 juin). Il était né en 1817. Outre les travaux sur les mines et les minerais qui ont rendu son nom célèbre, on lui doit aussi des recherches et des mémoires sur différentes branches de l'histoire naturelle et de la physiologie.

— Sir James Allanson Picton, membre de la société des Archéologues, auteur de *Memorial of Liverpool*, est mort le 15 juillet. Il était né en 1805.

— Mr. Franz Thimm, Autrichien établi en Angleterre, libraire-éditeur, peintre et auteur, est mort à Londres le 6 juillet. On a de lui un intéressant volume de *Shakspeariana* de 1564 à 1871, et *The Literature of Germany from its Earliest Period to the Present Time*.

Autriche. — On annonce la mort du poète et auteur dramatique Robert Hamerling, à Gratz (juillet), auteur du poème philosophique célèbre *Ahasveras in Rom*.

— Un littérateur autrichien de talent, Édouard Mautner, vient de mourir à Baden, près Vienne, à l'âge de soixante-quatre ans (juillet).

Parmi ses compositions, nous citerons : *la Pièce comique couronnée, Églantine, la Comtesse Aurore*. Il avait traduit aussi en allemand un grand nombre de pièces françaises, entre autres : *Froufrou, Fernande*, puis *la Grève des Forgerons*. En 1859, il avait publié une série de sonnets satiriques où il prenait à partie la politique de Napoléon III. Dans ces derniers temps, il donnait des chroniques aux grands journaux de Vienne.

Belgique. — On annonce de Bruxelles (28 juin), la mort d'un éditeur érudit et d'un goût audacieux, M. Ferdinand Lanier.

États-Unis. — Miss Maria Mitchell, qui s'était acquis en Amérique une bonne réputation d'astronome et qui remplissait les fonctions de professeur et de directeur à l'observatoire de Vassar College, est morte le 28 juin. Elle était née en 1818. Outre ses mémoires scientifiques, elle laisse des poésies qui ont été publiées dans un recueil ayant pour titre : *Seaweeds from the Shores of Nantucket*.

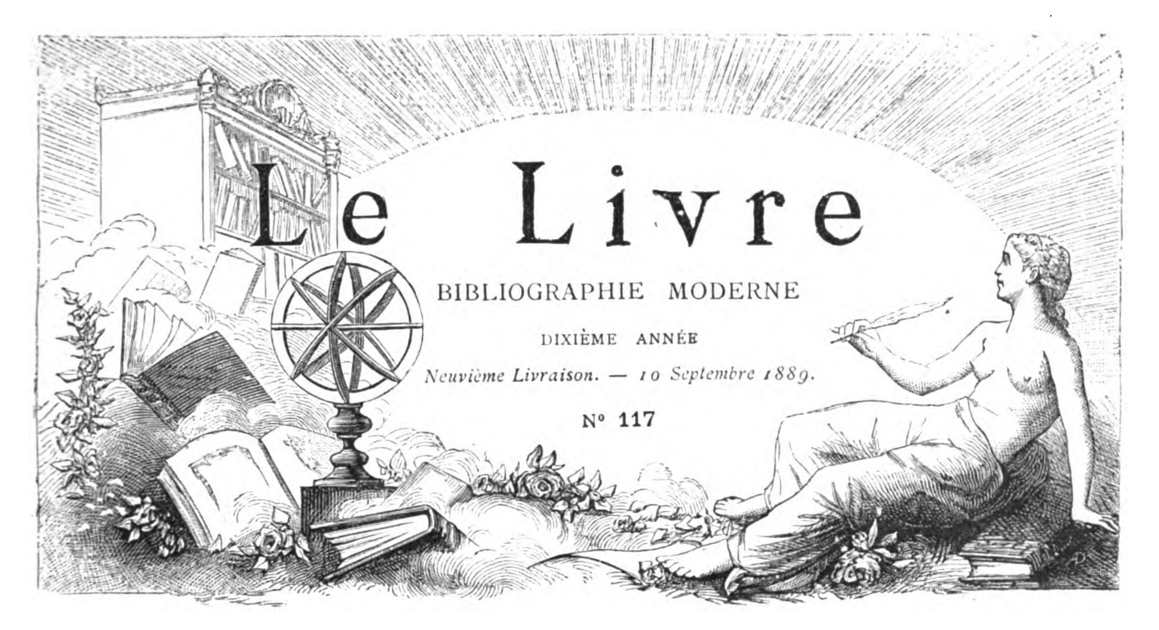
— Mr. Francis S. Saltus, connu sous le pseudonyme de « Cupid Jones », est mort le 25 juin. C'était un polyglotte distingué, versifiant en français, en allemand, en anglais et en italien. Il était aussi musicien et il a composé quatre opéras-comiques. Il était né à New York en 1849.

— Un helléniste de premier ordre, le Dr Theodore Dwight Woolsen, né à New York en 1801, professeur à Yale College, dont il fut élu président en 1846, est mort au commencement de juillet. Outre ses éditions grecques, on a de lui plusieurs ouvrages de droit et de morale.

Russie. — On annonce de Saint-Pétersbourg la mort du professeur Orest Müller (14 juin).



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

La Chèvre d'or, roman inédit, par PAUL ARÈNE, illustration de A. Gorguet et G. Scott, Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Arène nous présente sa nouvelle œuvre comme « un roman romanesque », et il a raison. Il y a là beaucoup de romanesque et même un peu de fantastique. Mais il s'y mêle aussi tant de réalité, de tableaux d'après nature, que l'auteur y reste comme toujours le peintre par excellence de la nature et des mœurs du midi de la France. Son héros, qui s'en est allé à Arles et sur les bords de la Méditerranée chercher les traces que les Maures y ont laissées, est servi à souhait. Sur une sorte de rocher inaccessible, il découvre toute une population d'origine mauresque. Ses amours avec la fille de son hôte, forment une délicieuse idylle, avec la mer pour horizon, à laquelle ne nuit pas l'histoire de trésor caché, dont une chèvre — la chèvre d'or — porte le secret gravé sur le collier de sa clochette. Tout est bien qui finit bien, et, malgré quelque traverse, nos amoureux s'épousent, l'amant sacrifiant à sa maîtresse la découverte d'un prétendu trésor, qui n'était peut-être qu'une ruse de la jeune fille pour obtenir ce témoignage d'amour. Tout cela très finement conté, avec cette puissance de coloris, qui fait de M. Paul Arène le peintre par excellence de la Provence.

Balthasar, par ANATOLE FRANCE, Paris, Calmann Lévy, 1889. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil de six nouvelles auxquelles la première sert de titre, est une des plus agréables lectures qui se puissent faire. Le maître écrivain, le lettré exquis qu'est M. Anatole France, s'y montre dans toute la variété et la souplesse de son talent. A la fois simple et très raffiné, croyant et sceptique, poète et érudit, attendri et

railleur, M. Anatole France est certes un des esprits les plus complexes de notre temps. Ami des légendes et du merveilleux, comme dans *Balthasar* et *Abeille* — un délicieux conte de fées à rendre jaloux Perrault et Mme d'Aulnoy, — il y a aussi du Voltaire dans ses récits de *Lœta Acilia,* de *M. Pigeonneau,* et de *la Fille de Lilith.* La seconde de ces trois dernières nouvelles est un récit très amusant de suggestion et d'hypnotisme; le premier, bien différent, nous transporte en Gaule, au temps des martyrs chrétieus, et nous montre une Marie-Madeleine, très touchante et très étudiée dans sa réalité archaïque. Le troisième, où est tracée une originale figure de prêtre érudit et un peu hérésiarque offre un très curieux mélange d'analyse, de passion et de légende préhistorique. *Le Réséda du curé*, n'a que quatre pages : mais c'est un vrai chef-d'œuvre de finesse. Ce n'est pas que ces nouvelles doivent nous faire oublier les romans de M. Anatole France, mais nous lui dirons : Vous qui contez si bien, contez donc plus souvent. Mais alors M. Anatole France serait-il encore Anatole France ?

Poradowska (Mme Marie) : Demoiselle Micia. *Mœurs galiciennes.* 1 vol. in-16, br. (Librairie Hachette et Cie.) — Prix : 3 fr. 50.

Après nous avoir fait assister aux mystérieuses métamorphoses qui transforment peu à peu une âme naïve d'enfant en une âme délicate de jeune fille, ce roman galicien, dont les scènes se déroulent tour à tour à Lemberg et dans les monts Carpathes, suscite un double problème, moral et industriel : qu'adviendra-t-il, d'une part, de l'amour de Conrad et de la petite Micia et, d'autre part, de ce puits de mine que le jeune ingénieur travaille à forer? C'est au poignant épisode, sur lequel se clôt ce récit aux fortes et agrestes senteurs, qu'il faut demander le mot de l'une et l'autre énigme.

Suzanne Rameau, par Maurice de Fos. Un vol. petit in-8° carré, illustré par André Sirvel. Paris 1889. Dalou, édit.

Suzanne Rameau est une jeune Française ayant dans les veines le sang et dans le cœur l'audace aventureuse d'un père militaire. Les circonstances l'ont amenée à occuper en Grèce l'emploi d'institutrice dans la maison d'un vénérable pallikare.

M. Alfred Mézières, sollicité d'écrire une préface à ce roman, disait tout d'abord : « Je n'ai rien à dire de la fiction en elle-même qui me paraît la partie secondaire de l'œuvre. Ce que j'aime dans ce roman c'est la vérité des descriptions locales et des peintures de mœurs. La Grèce y revit telle que je l'ai connue dans ma jeunesse. »

Pour nous qui n'avons point connu encore la Grèce, nous nous laissons tout naïvement prendre également au charme pénétrant des pages descriptives et à l'intérêt de la fiction. Les personnages ont des caractères fort habilement posés et dessinés ; ils sont honnêtes sans être bêtes, passionnés sans brutalité ; les événements se déroulent en péripéties tantôt gaies, tantôt dramatiques. Et quoique M. Mézières juge avec raison que *Suzanne Rameau* n'est point un modèle à proposer à toutes les jeunes Lorraines, ses compatriotes, nous nous sentons un faible pour cette jolie fille très énergique, très loyale, et qui meurt si héroïquement.

Les dessins de M. André Sirvet ajoutent une séduction de plus à cet ouvrage qui mérite d'être tiré hors de la fosse commune des romans mort-nés dont les libraires s'obstinent à encombrer le marché. Il est la fois bien composé, bien écrit, sauf quelques légères taches, d'une invention gracieuse et rempli de détails agréables ou émouvants. P.Z.

Plaire, roman, par Paul de Champville. Paris, Librairie moderne, 7, rue Saint-Benoît. Un vol. grand in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Plaire ! voilà un titre qui va tenter la curiosité de toutes les femmes, et bien légitimement, hâtons-nous de le dire. L'auteur ne s'est pas contenté en effet de dissimuler sa délicate analyse sous des tableaux d'une grâce et d'une gaieté charmantes, ou d'une intense passion comme ceux qu'on avait tant remarqués dans *Charles d'Arin,* son premier roman ; il a aussi donné une telle vie à son œuvre que les dernières pages atteignent le plus haut degré de l'émotion. Un jeune homme du monde, poète, aux prises avec trois amours : une femme mariée, une cantatrice, et une idéale jeune fille, toutes trois armées d'un charme différent mais irrésistible, s'unissant, sans se connaître, pour lui faire éprouver les joies les plus exquises ou les plus intimes douleurs, et donnant ainsi l'essor suprême à son génie ! Laquelle triomphera ? Nous n'avons pas le droit d'être indiscret, mais nous assurons aux lectrices que ce sera celle de leur choix...

Ce livre éclôt en plein soleil ; c'est bien naturel puisque l'action se passe en Algérie. Dans l'intérêt et la sympathie qu'éveille tout ce qui se rattache à notre chère colonie, le roman de

M. Paul de Champville puise une nouvelle raison de *Plaire*...

Sainte Nitouche, par ARSÈNE ARUSS, préface par M. Albert Millaud. Un vol. Paris. E. Kolb. In-18. —Prix: 3 fr. 5o.

Une couverture sémillante, une sorte de voilette à pois blancs, jetée sur fond bleu turquoise attire l'attention sur ce joli recueil de nouvelles ouvrées avec autant d'art que de finesse et d'esprit par une main légère, délicate et féminine.

Quatorze nouvelles en un livre de 25o pages ! On juge du peu de consistance de chacune d'elles; mais, sous forme d'historiettes ou d'études furtives, ces jolis riens sont attirants comme ces fins bijoux montés avec grâce et sertis avec goût. Ce sont toutes des fantaisies qui tiennent littérairement de « l'Article de Paris », gentilles digressions légères et montées de ton semblables à des meringues à la vanille ; mais, sous la mousse fouettée de ces entremets agréables, on sent que l'auteur a glissé une pointe d'ironie continue contre la mondanité parisienne et les vices élégants, et sa philosophie souriante dissimule à peine la satire prête à partir en guerre.

Beaucoup d'observation profonde dosée en malicieuse et superficielle boutade, et surtout une grande variété de facture dans l'ordonnance de ces petites comédies humaines si vivement mises en scène.

Livre à lire et à mettre dans sa valise de bains de mer. Il est de ceux qu'on prend et qu'on laisse et qui ne lasse jamais l'attention. Je ne parlerai pas de la préface de Millaud, l'art de ne rien rien dire s'y lit entre les lignes. U.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

La Jungle, par Alcide Bonneveau. Paris, Albert Savine. Un vol. — Prix : 3 fr. 5o.

Loin de la vie, par François Fauvy. Paris, T. Kolb. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 5o.

Double-blanc, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Nourrit. Deux vol. — Prix : 7 francs.

Le Mystère du sang, par Henri Desportes. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 5o.

Suzanne Dulue, par Attale du Cournau. Un vol. in-18. J. Ducher, éditeur. — Prix : 1 franc.

Fatalité, traduit de mistress Braddon. Paris, Hachette. In-18. — Prix : 1 fr. 25.

Louk Loukitch, par Henry Gréville. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 5o.

Aux Trois Boules d'or, par Baring Goxld. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 5o.

La Bosootte, roman nouveau, par Georges Maldague. Paris, E. Kolb. — Prix : 3 fr. 5o.

Rastaquouères, par Georges Nazim. Paris, E. Kolb. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 5o.

Les Jolies Actrices de Paris, 5e série, par Paul Mahalin. Paris, Tresse et Stock. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 5o.

Le Soldat Chapuzot, scènes de la vie de caserne, par Jean Drault. Paris, V. Lecoffre. In-8°. — Prix : 2 francs.



Les Fleurs noires (1876-18..), par BOYER D'AGEN; Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-16; 360 pages. — Prix : 3 fr. 5o.

Le poète est connu, comme le romancier. On sait ce qu'il y a de chaud, de vibrant et de sincère, en même temps que ce qu'il y a d'observé, de compris et de rendu dans les écrits de ce provincial d'Agen, qui n'est pas plus parisien que les ducs de Rohan n'étaient princes. Ce n'est pas que j'accepte tout dans ses poèmes. J'en admire la force, l'ampleur à certains endroits, la hauteur de conception, la hardiesse d'exécution. Mais, quant à l'écriture, comme disent nos stylistes d'aujourd'hui, je fais mes réserves. La force y produit des tours de force; l'ampleur y devient du vague et de l'obscurité; la conception si haute monte à des sommets apocalyptiques où ceux-là seuls, qui sont quelque peu fous d'avance, n'ont pas le vertige; l'audace des images et des termes pourrait, en maints endroits, s'appeler incohérence et incarnation. Tel quel, le livre est d'un poète vigoureux et ardent que l'âge assagira sans l'émasculer, j'en ai la conviction. Je recommande tout particulièrement aux lettrés qui recherchent les affinités entre les esprits et les rapports, entre les harmonies et les rythmes, l'essai de traduction de la Divine Comédie que M. Boyer d'Agen nous donne à la page 181 de son recueil.

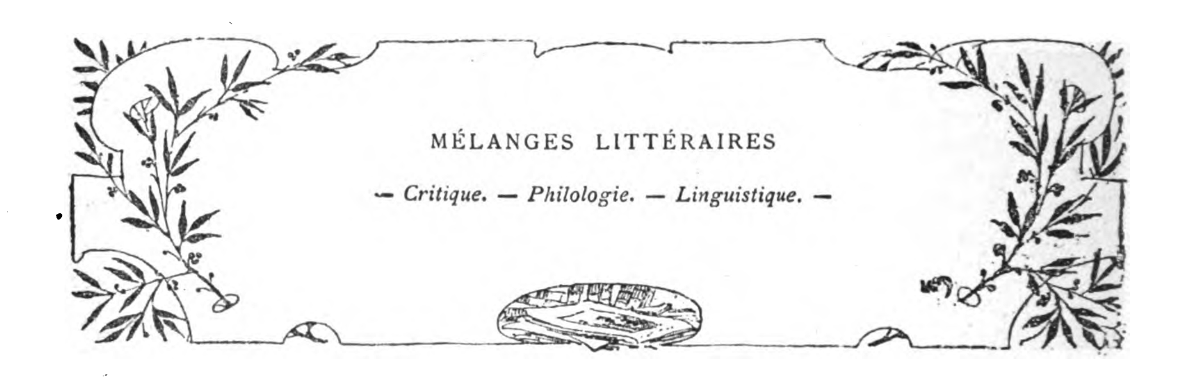
Voici, comme échantillon pris au hasard de

cette poésie originale et savoureuse, sept vers qui sont un exquis portrait :

J'ai rêvé qu'elle était très moderne et très vierge
Et qu'elle avait, dans sa chapelle, à deux genoux,
La clarté du vitrail et la splendeur du cierge;
Et qu'ainsi qu'un lis blanc entre les sombres houx,
Son corps blanc s'élançait d'un simple et noir corsage,
Et que son âme allait plus haut, priant pour nous;

Et qu'elle avait quinze ans de cœur et de visage.

B.-H.-G.



Œuvres complètes de Victor Hugo. Édition in-18 à 2 francs le volume. **Cromwell,** 1 vol. — **Hernani,** 1 vol. — Paris, J. Hetzel et Cie, 18, rue Jacob, et Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

La nouvelle et charmante édition à 2 francs des Œuvres de Victor Hugo, que le public a si rapidement adoptée, vient de s'augmenter de deux ouvrages, les deux premiers tomes du Théâtre, *Cromwell* et *Hernani*. *Cromwell* forme un volume de plus de 400 pages, vendu pour la première fois à ce prix modique. *Hernani*, le chef-d'œuvre consacré, est publié aussi pour la première fois à part dans ce format commode et élégant.

Rezinsec et Strophazier. Théâtre lyrico-naturaliste, par Léon Durocher. Un vol. in-18 Jésus. Paris, 1888. A. Dupont, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient : 1° sous forme de préface une dilution de soixante-cinq pages sur le *Lyrisme et les Fantaisies comiques*, que l'auteur a eu le grand tort d'ébaucher en zigzaguant à travers son sujet : il a manqué l'occasion de composer une étude originale et piquante, dont les éléments étaient en sa possession : — 2° des saynètes et des monologues d'un genre d'esprit suffisamment caractérisé par le procédé dont use M. Durocher pour former les noms des personnages qui fournissent son titre au volume. Ce sont, comme il le dit lui-même, bluettes et portraits, sur la valeur desquels il ne nous en fait pas accroire ; il souhaite seulement au lecteur la moitié du plaisir qu'il a éprouvé à les barbouiller... *Barbouiller* est sans doute un mot d'auteur qui exagère la modestie, pour qu'on lui reproche d'être modeste même un peu ; il est à craindre que le lecteur ne prenne le mot pour exact, et cependant M. Durocher qui « tourne facilement le vers », comme on dit encore en province, a fait quelques heureuses rencontres qui suffisent pour qu'on ne méjuge pas son esprit et que l'on attende mieux de son talent ; — trois illustrations amusantes, inégalement, dont la plus réussie est celle de la couverture.

Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre, par Ladislas Mickiewicz, avec un portrait, par Théophile Bérengier. Un vol. in-18 jésus, Paris, 1888. Alb. Savine, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Avec une piété filiale dont on ne saurait trop le louer, M. Ladislas Mickiewicz a recueilli les souvenirs et correspondances propres à composer une biographie exacte de son illustre père. On connaît plus aujourd'hui le nom que les œuvres du poète polonais à qui la France fut si hospitalière qu'elle lui donna même une chaire dans le premier de ses établissements d'enseignement supérieur. Une foule de détails curieux rapportés dans ce livre mettent en relief le caractère élevé et le cœur ardent d'Adam Mickiewicz ; sa mémoire est donc bien honorée par son fils, qui l'a fait revivre parmi la postérité.

L'appendice de ce volume est fort curieux : c'est d'abord un extrait du dossier d'Adam Mickiewicz à la préfecture de police. Au lendemain du 4 septembre 1870, son fils dut à l'entremise

de M. H. Carnot de pouvoir consulter ce dossier, — brûlé quelques mois plus tard par la Commune, — et il en copia certaines pièces qu'il qualifie de romans, de calomnies et d'absurdités; puis quelques documents officiels relatifs aux rapports de Mickiewicz avec le gouvernement français, et l'acte de son décès daté du 27 novembre 1855. Le poète était mort du choléra à Constantinople. PZ.

Les manuscrits de Léonard de Vinci. Publiés en fac-similés, traduction française, par M. Charles Ravaisson-Mollien. *Quatrième volume* (un grand in-folio colombier). — Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Prix : 150 francs.

Le tome IV qui vient de paraître de cette savante publication des écrits autographes de Léonard de Vinci, et qui porte à huit le nombre des manuscrits déjà édités, contient les manuscrits F et I de la Bibliothèque de l'Institut, soit 472 fac-similés phototypiques avec 472 transcriptions littérales, traductions françaises, avant-propos et tables méthodiques.

Plus curieux, s'il est possible, que les trois précédents, ce nouveau volume met, pour ainsi dire, encore mieux à nu l'âme du génie de Léonard de Vinci, où la fusion de l'artiste et du savant est si parfaite que l'un ne va jamais sans l'autre. Dans cette mise en œuvre, on suit pas à pas le patient investigateur scrutant les lois de l'univers dans ses études mathématiques, son système pour acquérir toutes les connaissances indispensables au peintre et à l'ingénieur, ses efforts pour s'emparer des secrets de la nature. On ne peut que féliciter M. Ravaisson-Mollien de la méthode qui lui a permis d'arriver à une telle perfection au point de vue de la transcription littérale, du contrôle, du groupement et de la traduction des textes originaux.

Quant au procédé employé pour les reproductions, il suffit de dire qu'il est d'une vérité absolue et qu'il rend avec force et précision le texte et les figures qui l'accompagnent.

Pour mener ce travail à bonne fin, il a fallu à la maison Quantin une intelligente et persévérante volonté. Aussi un puissant encouragement est-il venu consacrer ces louables efforts; l'Académie Française a décerné à l'ouvrage le prix Bordin total « spécialement consacré à encourager la haute littérature ». Voilà qui recommande amplement aux savants et aux curieux cette belle publication des *Manuscrits de Léonard de Vinci*.

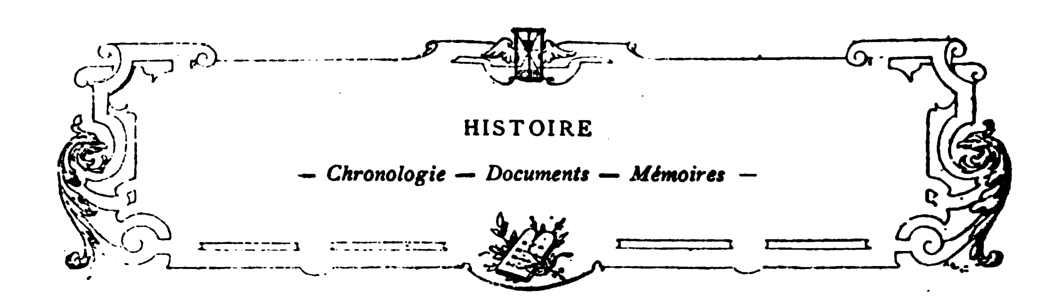
La Librairie de l'Art poursuit la publication de ses *Monographies d'artistes célèbres* habilement dirigée par M. Eugène Müntz. Deux volumes nouveaux viennent d'enrichir la collection.

Le premier est consacré à *Van der Meer* et est écrit par M. Henry Havard. L'existence du peintre de Delft nous est aujourd'hui, comme le dit l'auteur, révélée d'année en année. Trop modeste, l'auteur devrait dire qu'il vient de la révéler lui-même, et par ce livre et par tant d'autres qu'il a consacrés à l'école hollandaise avec une autorité reconnue. Si la mémoire de Johannes Vermeer, plus célèbre sous le nom de Van der Meer, jouit aujourd'hui de la réputation qu'elle mérite, il n'en a pas toujours été ainsi. Pendant deux cents ans son nom est demeuré dans l'oubli le plus complet. Ses œuvres ont cependant paru les meilleurs de cette école où la lumière, l'honnêteté, la perfection du dessin se réunissent pour donner aux petits comme aux grands morceaux ce caractère d'intimité qui en fait le charme.

On ne peut cependant cacher que le second ouvrage intéressera davantage. Il est consacré à François Rude, une de nos gloires nationales. Le statuaire français a toujours brillé d'un éclat sans rival. C'est à nos artistes qu'est venu en ligne droite l'héritage des Grecs et des Romains et ils y ont ajouté, au moment de la Renaissance, une note personnelle et caractéristique. Les salles de la Renaissance au musée du Louvre, pour obscure et mal placées qu'elles sont, n'en captivent pas moins le visiteur qui y a pénétré comme par hasard. J'ai maintes fois constaté sur le visage d'étrangers un sentiment de surprise admirative causé par cette réunion de chefs-d'œuvre. François Rude a sa place indiquée à côté de Puget. S'il est moderne et de son temps, gracieux dans son *Hébé jouant avec l'aigle de Jupiter*, réaliste avec son *Jésus crucifié* du calvaire de Saint-Vincent-de-Paul, c'est un antique dans ses pures bas-reliefs de *la Chasse de Méléagre* et de *l'Histoire d'Achille* du château de Terwuerez, et l'on croirait reconnaître des œuvres des plus admirables maîtres de la Renaissance dans son tombeau de *Godefroy Cavaignac* au cimetière Montmartre, ou dans son *Mercure* du Louvre au moins égal à celui de Jean de Bologne.

Né à Dijon le 4 janvier 1784, Rude fut un franc Bourguignon, vrai type de travailleur, de bonté cachée sous une rudesse apparente, de patriotisme, de rectitude de vie, de franchise en toutes choses, dans ses paroles comme dans son art. C'est cette franchise sans doute qui lui a attiré quelques ennemis. M. Alexis Bertrand, dont le travail est tout à fait remarquable, chante la gloire

de son héros dans un véritable dithyrambe. Mais, comme il est écrit d'un style parfait, sobre dans les expressions de son admiration; comme surtout il est plein de faits et de preuves, les sentiments de l'auteur deviennent communicatifs. Qui donc d'ailleurs resterait froid devant l'homme qui a donné non seulement le mouvement au marbre, mais qui l'a fait chanter, comme il chante sur l'Arc de Triomphe avec le Départ des Volontaires de 1792 ?



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Rêve d'empire, par Paul Gaulot. *La vérité sur l'expédition du Mexique*, d'après les documents inédits de Ernest Louet, payeur en chef du corps expéditionnaire. Un vol. in-18, 338 pages. — Librairie Paul Ollendorf, 1880.

En certain mois d'une certaine année, dont nous nous rappelons exactement la date, sans tenir à la préciser davantage, nous nous promenions dans Versailles, au bras du vieux poète romantique qui était venu *retraiter* « dans cette ville de tant de silence après trop de bruit, une inspiration lyrique citée dans *la Pléiade*. — Quelque chose de grave, nous dit-il, se passe aujourd'hui dans nos murs et sous nos arbres. L'empereur Napoléon III, sous prétexte de chasse, est à cette heure en train de décider l'archiduc Maximilien à ceindre la couronne du Mexique. Cela finira mal pour tous deux... et pour nous. »

Ce Mexique était alors de toutes les conversations. Tous les mois, depuis trois ans, l'arrivée de chaque transatlantique de la Vera-Cruz à Saint-Nazaire était impatiemment guettée par les familles de nos soldats, et aussi par le gouvernement et par l'opposition, dont le rôle, en cette affaire, s'empoisonna du venin que distillait comme naturellement, le maladroit et néfaste Jules Favre.

A quatre années de cet entretien dans la ville au bois dormant, nous visitions avec un ami le caveau du couvent des capucins à Vienne. Un moine, armé d'une chandelle, passait rapide devant chaque cercueil en marmottant des : *Keyser Ferdinand*, *keyser Leopold, keyserin Louisa,* etc. Outre ces *anciens*, d'un intérêt vague pour nous, il y a aussi dans ce caveau : Marie-Thérèse, Joseph II, Marie-Louise et le fils de Napoléon Ier. Comme nous allions nous retirer, je remarquai dans un coin du souterrain, une caisse solitaire, neuve, couverte de fleurs de la veille, et de la veille déposée elle-même dans cet asile de repos et d'ombre, après avoir été battue des flots qui séparent Trieste et Miramar de la Vera-Cruz. Nous murmurâmes : *Queretaro?* interrogeant du regard le brave religieux. Avec un parfait détachement, il nous répondit en humant une prise : *Ia, ia, Maximilian.* Ces souvenirs, et bien d'autres images suggérées par les mots : Expédition du Mexique, nous revenaient avec un charme amer, en lisant ligne à ligne le remarquable et saisissant ouvrage de M. Paul Gaulot.

Sans doute, l'auteur avait déjà fait ses preuves de talent en maint autres travaux soit d'imagination, soit d'histoire (exemple : *un Complot sous la Terreur*, *Marie-Antoinette*, *Toulan*, *Jarjayes*); mais ses très réelles qualités d'intelligence, de bon sens et de rédaction, appliquées aux études historiques, nous apparaissent ici dans leur meilleur jour. M. Paul Gaulot ne dissimule aucunement, et même il proclame très haut la part qui revient de notre gratitude de lecteur à la mémoire de Ernest Louet, membre très distingué de l'administration des finances, qui « fit partie de la trésorerie de l'armée d'Italie, dirigea ce service pendant la campagne de Syrie, et partit dès le début de l'intervention, comme payeur en chef du corps expéditionnaire au Mexique. » M. Louet avait la tête aussi lucide que le cœur vaillant; il avait beaucoup vu et beaucoup retenu de ces affaires mexicaines, objet de tant de légendes et de mensonges intéressés. Rendu à lui-même, il se promettait de dire en toute vérité les causes et les péripéties de l'expédition et l'aventure tragique de Maximilien. A ses vues exactes, à ses souvenirs fidèles, il entendait ajouter les notes directes, par lui prises à Bruxelles, à Vienne, à Trieste, à Miramar et surtout à Madrid, auprès de Bazaine qui lui remit des pièces de la plus rare impor-

tance : lettres confidentielles de Napoléon III, de Maximilien et du maréchal Randon, etc., etc. Au moment où M. Louet allait, muni de toutes pièces, entreprendre l'œuvre à laquelle il était attaché déjà par certaine tendresse pour les personnages du drame et surtout par l'amour de la vérité, la mort le saisit, au courant du mois d'avril de l'année dernière. Le bulletin de la société des gens de lettres lui consacre, à cette date, un article nécrologique, où pleine justice est rendue aux mérites du sociétaire qui faisait partie de ses membres depuis l'année 1859, et au courage de l'homme qui, en 1870, quittant sa trésorerie de Foix, demanda du service et fut porté, par son général, pour la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Plus tard, révoqué brutalement, comme le fut plus d'un honnête homme, par les politiciens des nouvelles couches, il avait pris la direction d'un journal de Seine-et-Oise : *le Postillon*.

Après la mort de M. Louet, son trésor de précieux documents a été confié à M. Paul Gaulot qui l'a mis en œuvre, avec un soin et un talent dignes de tous nos éloges, et ce qui vaut mieux, dignes du succès réel qu'obtient l'ouvrage. C'est de beaucoup l'un des meilleurs travaux que l'on connaisse sur l'expédition du Mexique, depuis ses lointaines origines jusqu'à l'entrée en scène de Maximilien. Ce livre jette à flots la lumière sur bien des faits obscurcis par la passion ou par l'ignorance, et désormais pas un polémiste de bonne foi, pas un historien consciencieux ne traitera de ces choses sans interroger ces pages véridiques et substantielles. Elles nous font mieux connaître aussi des hommes considérables sur qui l'on pensait avoir épuisé toutes les sources d'informations. Tel ce Napoléon III, si mal jugé, qui connut toutes les extrémités de la fortune, vit la France et l'univers à ses pieds. La magie d'un nom unique dans l'histoire l'avait porté d'un cachot de conspirateur au plus beau trône du monde ; il voulait être grand et le fut par d'infinis malheurs; alors les outrages de pleuvoir. Au temps de sa force, le *Times* l'appelait *the most wonderful man of the age*, et l'opposant à son oncle, hésitait à nommer le plus admirable des deux. Son ombre pâle doit sourire en voyant ceux qui l'ont remplacé, et qui ont fait leur chemin en injuriant sa politique, user avec fierté de la violence qu'ils flétrissaient jadis avec une indignation peu drôle et une ardeur bien comique. A citer aussi, les dernières entrevues de Maximilien et de François-Joseph.

La question d'orient au XVIIIe siècle (*Le partage de la Pologne et le traité de Kaïnardji*), par ALBERT SOREL. Deuxième édition revue par l'auteur. Un vol. in-18, 288 pages. — Paris, librairie Plon, 1889.

Ce que l'on appelle les problèmes historiques, nous est toujours apparu sous la forme de *ce boulet chargé de toute éternité* dont parle un orateur sacré du XVIIe siècle. Le fait lui-même que nous voyons pousser d'un seul coup sous nos yeux, comme un arbre de féerie, a des racines qui s'enfoncent jusque dans la profondeur des vieux âges. Nous avons ici même, exposé là dessus notre sentiment, en contradiction avec les historiens à courte vue, qui s'imaginent, par exemple, que la Révolution française, prédite et attendue comme inévitable depuis soixante années, aurait pu être empêchée par telle mesure ministérielle ou par telle attitude du pauvre Louis XVI. Toute déviation sensible et remuante du courant de l'esprit public, — ne le voyons-nous pas, à cette heure même de nos yeux? — a toujours des causes puissantes, et plus fortes que toutes les résistances des intérêts contraires que ne soutient plus l'âme des choses. Ce que l'on ne saurait mettre en doute, cependant, c'est que ces mêmes problèmes se trouvent posés, sinon résolus, à des dates précises, *originaires*, si l'on veut, pour l'ignorante galerie et sous l'action de certains personnages plus pressés ou bien lancés sur le théâtre du monde pour tenir ce rôle particulier. La *Question d'Orient*, entre autres, dont tous les gens de ce siècle (depuis son premier jour jusqu'au jour présent), ont eu la cervelle rebattue, la *Question d'Orient* du combat de Navarin, de Sébastopol, du traité de Berlin et du divorce de Milan, la *Question d'Orient*, un mot que l'on croirait tissé dans la trame de nos idées et de nos souvenirs fut incontestablement posée au XVIIIe siècle par ces trois personnages d'inégale grandeur, mais tous les trois sacrés grands par leurs peuples et par l'histoire : Frédéric II, roi de Prusse; Catherine II, tzarine de Russie; Marie-Thérèse, reine de Hongrie, impératrice d'Autriche. Ainsi que le fait très justement observer M. Albert Sorel : « Dès qu'il y eut des Turcs en Europe, il y eut une question d'Orient; et dès que la Russie fut une puissance européenne, elle prétendit résoudre cette question à son profit. ». Certes, il y avait une question d'Orient, lorsque, au grand scandale de la chrétienté, François Ier acceptait l'alliance de Soliman; un siècle et demi plus tard, lorsque les Turcs assiégeaient Vienne, il y avait une question d'Orient aussi. Mais, avant de la léguer si menaçante et si confuse à notre siècle, le siècle précédent a mar-

qué cette affaire à sa marque, par deux faits décisifs : la guerre russo-turque et le partage de la Pologne.

Un des maîtres de notre nouvelle école historique, M. Albert Sorel, a traité ce sujet avec un talent récompensé par de beaux succès, et une conscience qu'atteste cette seconde édition d'un livre paru voici tantôt dix années, et que son auteur a voulu faire bénéficier des travaux importants publiés dans l'intervalle, tels que : *le Secret du roi*, par M. le duc de Broglie, « ouvrage qui a jeté une éclatante lumière sur la politique de Louis XV, dans la question d'Orient et dans le partage de la Pologne ». L'écrivain de haut mérite à qui nous devons : *l'histoire diplomatique de la guerre franco-allemande, les Essais d'histoire et de critique, le Précis du droit des gens, le traité de Paris du 20 novembre 1815, le Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France en Autriche, Montesquieu, l'Europe et la Révolution française*, etc., etc., à la fois chercheur érudit et bon historien, — ce qui n'est pas la même chose et ce qui souvent même s'exclut, — n'excelle pas seulement à nous rendre avec une merveilleuse lucidité, « un récit à peu près entièrement composé — comme celui-ci — avec les correspondances et les documents diplomatiques »; il est pareillement un maître dans l'art de dessiner les hautes figures du passé. Dans cet ordre, les portraits esquissés de la pratique et clairvoyante Catherine, de l'infernal Frédéric, de la féconde Marie-Thérèse, aux scrupules si durement livrés au rire, par son *bon frère* de Berlin (« *elle pleurait et prenait toujours* », disait ce monstre admirable) ; ces pages, disons-nous, sont dignes de tout éloge, et mieux, de toute confiance.

La nouvelle édition de *la Question d'Orient*, par M. Albert Sorel, comprend vingt-deux chapitres qui nous rendent successivement : l'alliance de la Prusse et de la Russie (1756-1764); la révolution de Pologne et la guerre d'Orient (1764-1768); rapprochement entre la Prusse et l'Autriche (octobre 1768, janvier 1769); les desseins du grand Frédéric et les projets de triple alliance (février-mai 1769); la guerre d'Orient et les précautions militaires de l'Autriche (janvier-août 1769); l'entrevue de Frédéric et de Joseph II à Neisse (août 1769) ; — à signaler particulièrement, dans ce chapitre, le récit fait par Joseph II, du dîner et du souper qui durent chacun trois heures, pendant lesquels « le roi parla tout le temps ». Joseph II ajoute : « L'air servile que son frère et son neveu ont devant lui est incroyable. » — Les autres chapitres traitent de : la diplomatie du grand Frédéric et sa philosophie de l'histoire (octobre 1769, janvier 1770); l'Angleterre et la question d'Orient (1769-1770); les victoires de la Russie et la demande de médiation (février-août 1770); l'entrevue de Neustadt (septembre 1770) ; la médiation (septembre 1770-janvier 1771); les préliminaires du partage de la Pologne (novembre 1770, janvier 1771); les ouvertures officielles de paix et de partage (janvier-juin 1771) ; l'alliance austro-turc et les projets de démembrement (janvier-octobre 1771); les embarras de l'Autriche (octobre 1771-janvier 1772) ; le principe de la triple alliance, l'égalité des parts (janvier-février 1772); la répartition des lots (janvier-mai 1772); la consécration de l'alliance, le traité de partage (mai-août 1772); les congrès de Focktchang et de Bukarest (mai 1772-mars 1773); le traité de Kaïnardji (juin 1773-septembre 1774); l'annexion de la Bukovine (septembre 1774-juillet 1776); la triple alliance. Notre embarras serait grand si nous devions faire un choix entre les traits *suggestifs* dont est si riche ce volume. Bornons-nous à citer ces lignes : « Les instructions de Swieten sont datées du 8 décembre 1770; *Kaunitz avait jugé devoir les coucher en français, parce que c'est dans cette langue qu'il est d'usage de parler au roi de Prusse.* »

Les Élections et les Cahiers de Paris en 1789, par Ch.-L. Chassin. — Tome III : *L'Assemblée des trois ordres et l'Assemblée générale des électeurs de Paris au 14 juillet*. Un vol. in-8° raisin de 732 pages. — Tome IV : *Les Élections et les Cahiers de Paris-Hors-Murs*. Un vol. in-8° raisin de 536 pages. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix, broché : 7 fr. 50 le volume. L'ouvrage complet en 4 volumes, 30 francs.

Le troisième volume complète, par les procès-verbaux et cahiers des trois ordres, les deux précédents consacrés à la Convocation et aux Assemblées primaires de la ville et des faubourgs. A côté du cahier officiel municipal sont groupées les notions et notes manuscrites, déposées dans le coffre de l'Hôtel-de-Ville et l'armoire du Châtelet, ainsi que les diverses propositions imprimées sur les griefs et les vœux des habitants de la commune de Paris, capitale de la France.

Le quatrième volume résume le mouvement électoral des villes et communes qui faisaient, en 1789, partie de la Prévôté-Vicomté de Paris et qui se trouvent dispersées dans les départements de la Seine, de Seine-et-Oise de Seine-et-Marne, de l'Oise, de l'Aisne. Il contient des documents nouveaux du plus vif intérêt, sur l'état des

campagnes, les souffrances et les haines des paysans de l'Ile-de-France ; sur les aspirations du bas clergé et les opinions de la noblesse.

Histoire des Grecs, par Louis Ménard, docteur ès lettres. Deux vol. in-12, brochés, Ch. Delagrave, édit. Paris, 1886.

L'ouvrage que publie M. Louis Ménard n'est pas un aide-manuel, un abrégé étroit et ennuyeux : c'est véritablement une histoire, assez développée pour contenir la vie, assez habilement resserrée pour ne pas noyer le lecteur. Le grand attrait de cette histoire, composée au demeurant pour les jeunes intelligences, c'est qu'elle fait revivre le peuple, qu'elle galvanise pour ainsi dire la poussière du passé, et donne la sensation de l'actualité. M. Louis Ménard s'est en effet guidé par la méthode nouvelle qui ne prend pas des faits pour des phénomènes soudains, mais refuse de les séparer de leurs causes multiples : l'histoire se fait par les mœurs et les intérêts, car ce sont les mœurs et les intérêts, les idées et les passions de chaque peuple qui déterminent ses mouvements et le caractère de ses relations avec les autres peuples. Quand il s'agit des Grecs l'éducation esthétique, le goût des arts, pour un rôle plus important que partout ailleurs M. Louis Ménard n'a eu garde de l'oublier. Très versé dans l'archéologie, très érudit des arts, comme en bien d'autres choses, il a donné une large et légitime place aux manifestations du génie grec. De nombreuses illustrations d'après les monuments forment un commentaire aussi agréable qu'instructif. M. Louis Ménard a cru devoir rétablir dans les noms propres l'orthographe originelle, à la façon de Lecomte de Lisle. Ce n'est pas un mal si ce n'est pas un bien. Al*k*ibiade, Antigon*os*, Cassandr*os*, R*h*oxan*è*, Dar*eios*, etc., ne sont ni plus ni moins familiers aux écoliers qu'Alcibiade, Antigone, Cassandre, Roxane, Darius, etc. On comprend mieux la restitution quand il s'agit d'une réforme dans l'intérieur même des noms : il peut y avoir là souci de vérité historique : ainsi M. Ménard nous apprend que le roi *du* Pont et non *de* Pont s'appelait Mith*ra*date, avec un *a* et non un *i*, et c'est l'erreur d'un graveur de médailles qui fut cause de la substitution. Mais si c'est là l'originalité qui saute aux yeux d'abord, ce n'est point par là seulement que ce travail est original. La clarté de l'exposition, l'intérêt répandu dans le récit, la nouveauté et l'étendue des points de vue sont des qualités beaucoup plus dignes d'être appréciées et qui ne permettent pas de confondre cette *Histoire des Grecs* avec les produits de métier de certains fabricants plus industriels que professeurs, plus commerçants que pédagogues. PZ.

Histoire du Portugal, par P. Coquelle. Paris. Ollendorff.

L'auteur dit avec raison que les Français connaissent peu l'histoire de ce peuple ami et la confondent volontiers avec celle de l'Espagne. Il y a cependant entre les deux la distance qui sépare l'oppresseur de l'opprimé et, pour être un petit pays continental, le Portugal n'en a pas moins eu de chères et larges destinées.

Elles sont clairement résumées dans ce livre, court, mais substantiel. La maison de Bragance, qui a eu la glorieuse mémoire d'affranchir le Portugal et qui, chose rare en ce temps, n'a pas cessé de jouir de la reconnaissance de son peuple, n'a pas cessé non plus de mériter son estime.

Le peuple portugais a eu une grande expansion coloniale surtout. Elle semble s'être rétrécie pour toujours. Mais, pour être bornés, ses horizons ne sont point assombris. Comme les hommes qui n'ont pas d'histoire, il est et demeurera un peuple heureux.

Dans sa seconde édition nous demanderons seulement à l'auteur de faire une place plus large à la littérature et aux arts.

L'Enseignement secondaire à Troyes, du moyen âge à la Révolution, *Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris,* par Gustave Carré. Un vol. in-8°. Paris, Hachette 1888.

Les candidats au doctorat ès lettres ont pris l'heureuse habitude, depuis bon nombre d'années déjà, d'offrir à leurs juges, ou plutôt au public, sous prétexte de thèses, d'excellents ouvrages d'histoire et de critiques littéraires. Pour ne citer que les derniers, les études de M. Lanson sur La Chaussée, de M. Morillot sur Scarron, ont obtenu un légitime succès auprès du monde érudit et lettré.

La thèse de M. Gustave Carré s'adresse à un public plus restreint. On peut s'intéresser à Scarron, à La Chaussée, dont les noms sont plus connus que les œuvres, et prendre plaisir à compléter ou à rectifier le peu qu'on sait de leur vie, de leurs ouvrages, de leur place au milieu de leurs contemporains. Mais c'est une étude plus sérieuse et moins attrayante que celle d'une histoire de l'enseignement secondaire, surtout si

cette histoire est limitée à une seule ville. Beaucoup ne l'aborderont pas sans hésiter. Ceux-là auraient tort qui se laisseraient aller à reculer, effrayés par un sujet qui se prête à bien plus de développements qu'on ne le croirait à première vue et dont la portée est bien plus grande qu'on ne le supposerait d'abord.

Il est certain que l'histoire d'une ville n'est pas l'histoire de toutes les villes; mais il est certain aussi que les points de ressemblance sont plus nombreux entre elles que les dissemblances. On connaît à peu près l'organisation de l'enseignement dans tonte la France quand on la voit fonctionner à Troyes avec ses petites écoles, où l'on apprenait à lire, écrire, prier et *jeter*, c'est-à-dire compter, avec ses grandes écoles, où on apprenait un peu de latin, puis avec son collège conduisant ses élèves jusqu'en philosophie. Quelles luttes homériques autour de cette jeunesse qu'on veut accaparer! qui l'emportera, les jésuites ou les maîtres libres? Ni les uns ni les autres, malgré les intrigues et l'opiniâtreté des premiers, malgré la résistance des seconds : c'est aux oratoriens que sera confiée l'éducation de la jeunesse troyenne, dans ce vaste collège légué à la ville par l'illustre et savant Pithou.

M. Carré a exposé avec beaucoup de soin les méthodes d'enseignement des oratoriens; il nous a dit les matières professées, les livres mis entre les mains des élèves, la discipline, les congés, la vie des enfants et de leurs maîtres. Il semble trouver que l'éducation, plus brillante chez les jésuites, était plus solide chez les oratoriens. Puisqu'il n'a pu, dans les limites de son ouvrage, faire la comparaison des deux enseignements, il lui reste un intéressant chapitre à traiter dans une revue, par exemple *la Revue de l'Enseignement supérieur*. Nous l'y attendons.

A l'ouvrage de M. Carré s'ajoute un choix très intéressant de pièces justificatives; nous y relevons, entre autres, le Règlement des écoles de Troyes publié en 1436 par l'évêque Jean Léguisé, le testament de François Pithou, l'état du personnel de l'ancien collège, un aperçu du prix de quelques livres de classe au XVIIIe siècle, une liste des classiques latins et grecs, des devoirs d'élèves, etc. — L'auteur a utilisé avec un soin extrême toutes les ressources dont il pouvait disposer. Il serait à désirer que son exemple fût suivi par d'autres professeurs avec autant d'ingénieuse sagacité et de conscience : une pareille enquête dans un grand nombre de villes, donnerait, comme il le dit fort bien, les éléments d'une véritable histoire de l'Instruction publique.

CG.-L.L.

De Dante à l'Arétin, la *Société italienne de la Renaissance*, par LEFEBVRE SAINT-OGAN. Un vol. in-18. Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

« Les maux que nous souffrons, dit Quinet, l'Italie les a épuisés; les questions qui nous agitent, elle les a traversées : révolutions politiques et sociales, guerres de classes, combats séculaires des bourgeois et des ouvriers, etc. »

M. Lefebvre Saint-Ogan, frappé sans doute, lui aussi, des analogies que présente l'histoire agitée des anciennes démocraties italiennes avec celle de temps plus à portée de nos yeux, a retracé dans son livre *de Dante à l'Arétin*, un curieux et vivant tableau de cette époque. Les vieux conteurs, les chroniques, des documents de diverses sortes lui ont permis de la reconstituer de toutes pièces. L'auteur qui, en fin moraliste, ne tire pas lui-même ses conclusions, n'a rien épargné en revanche de ce qui peut donner de l'agrément au récit, toujours rapide, animé et coloré. Pas de longueurs, pas de dissertations inutiles : des faits et des formules.

Le livre s'ouvre par une étude sur le caractère national italien, à laquelle les circonstances donnent un intérêt particulier en ce moment. Nous recommandons les chapitres sur *la Vie politique* au XVe siècle, où plus d'un politicien moderne pourra se reconnaître, et sur *la Tyrannie*, où M. Lefebvre Saint-Ogan nous révèle dans la brillante et anarchique Italie d'alors, un état d'esprit voisin du boulangisme. Les causes du phénomène sont fort habilement déduites et analysées. Citons encore les Chapitres sur *les Cours italiennes grandes et petites;* sur *les Lettres* au milieu desquels se détache en haut relief l'étrange figure de l'Arétin, ce précurseur et véritable inventeur du journalisme; sur *les Femmes, la Famille, les Fêtes, etc.* La vie sociale est envisagée sous toutes ses formes.

Marie-Antoinette. *Sa vie, sa mort, 1755-1793*, par F. DE VYRÉ. Un vol. in-8° de 484 pages. Paris. Librairie Plon, 1889.

Nous avons éprouvé toujours en parcourant l'histoire individuelle des rois et des reines, la même impression qu'en visitant leurs palais. C'est une impression de lourde mélancolie, à la pensée de ces pauvres gens qui n'ont jamais le plaisir d'être eux-mêmes ni d'être chez eux, qui ne peuvent jamais reporter à leur *moi* les discours et les démarches de personne, qui traversent le monde à l'état de symboles et non d'êtres, et qui meurent d'ennui, soûls des choses et des

hommes, desquels ils n'ont rien connu dans leur vérité. Dans un drame romantique de nos jeunes années, dont nous retrouvions naguère le manuscrit au fond d'un tiroir, nous venons de sourire en relisant ces mots, qui auraient pu n'être alors qu'un tribut de notre initiation au génie de l'antithèse, mais qui étaient bien réellement le témoignage de notre invariable sentiment : *Triste comme un roi.* Peut-être ne serions nous pas bien fier en relisant toutes ces pages anciennes; mais nous n'en reproduisons pas sans fierté cette preuve de la persistance de certaines de nos idées. Nous n'avons jamais pu voir dans ces augustes mortels, — sans parler même des tragédies réelles qui viennent seules rompre la monotonie de leur vie factice, — que des malheureux condamnés à ne pas manger des mets qu'ils aiment et à voir des gens qu'ils n'aiment pas. Trois seules royautés nous paraissent dignes d'une convoitise ou d'un regret : celles de l'homme de beaucoup d'esprit, de la femme très jolie, ou du bon Parisien orné de cent mille livres de rentes qui ne doivent rien à personne, comme dit l'honnête peuple. Que si l'on trouve notre compassion vraiment excessive pour les têtes couronnées, ce n'est point l'exemple de la royale martyre, objet du livre que nous annonçons, dont on pourra s'armer pour combattre nos dires. Marie-Antoinette sera dans la durée des âges le proverbial type du malheur extrême, et l'on imagine rien de plus atroce que ses dernières années. Elles ont dû lui faire paraître douce n'importe quelle mort. La frivolité de ses plaisirs et de ses compagnies au début, — on nous permettra de dédaigner des accusations plus graves touchant la fidélité conjugale de la reine, — ne devait pas empêcher la plus héroïque noblesse d'âme devant les plus effroyables rigueurs de la destinée. Aussi la postérité tiendra toujours pour un digne sujet d'admiration la fin de Marie-Antoinette. Nous laissons aux émules de *Bouvard* et *Pécuchet*, le soin d'étudier les causes de la Révolution française, de les voir toutes contemporaines de l'événement lui-même et d'imaginer que telle modification dans l'attitude du Roi aurait pu détourner ce « boulet chargé de toute éternité, » et que je vois commencer sa parabole un siècle au moins avant qu'il ne s'abattît sur la maison de nos grands-pères, pour la détruire et la renouveler. Mais il est certes un fait que l'on peut, en toute tranquillité de conscience, faire immédiatement responsable des épreuves de la jeune Autrichienne, devenue l'épouse du Dauphin, successeur prochain de Louis XV. C'est l'accueil que la princesse étrangère reçut dans sa nouvelle famille et la malveillance qu'elle ne devait pas cesser de rencontrer dans l'entourage royal et dans une partie de la noblesse. Nous écrivons ces lignes à quelques pas du bizarre monument, dit *expiatoire*, élevé à la mémoire des deux souverains décapités. Cependant, le véritable, l'unique monument, c'est notre souvenir, c'est l'occupation de notre cerveau par telle figure ou tel nom. A ce titre, Marie-Antoinette est une des plus richement partagées entre les grandes images du passé. Constamment elle revient dans nos entretiens; ses malheurs ont éveillé autant de passions posthumes que sa beauté, — laquelle, soit dit en passant, nous semble avoir dû beaucoup aux atours et aux falbalas, — soulevait d'adorateurs, dans les journées riantes (très rapides et très courtes) de son émouvante carrière. On composerait toute une bibliothèque rien qu'avec les ouvrages romanesques et documentaires consacrés à cette mémoire. Sans parler du livre nerveux et coloré de MM. de Goncourt, nous mentionnions dernièrement : *un Complot sous la Terreur*, de M. Paul Gaulot. Plus près de nous encore, c'est-à-dire, paru d'hier, voici l'ouvrage de M. F. de Vyré. L'on pourrait en critiquer l'arrangement un peu naïf et parfois l'éloquence d'académie de province; mais l'auteur nous pardonnera, je pense, ces réserves légitimes, en considération du plaisir très sincère que nous apportons à recommander l'ensemble de son travail, comme une lecture très saine, et aussi fort instructive, sans aucun étalage d'érudition. On voit que M. de Vyré a bien lu tout ce qui de près ou de loin intéresse son sujet; on voit aussi que la profondeur de ses attachements et même de ses convictions, ne trouble pas son lucide jugement. Le livre coupé en trente chapitres, subdivisés eux-mêmes en quantité de morceaux portant chacun l'indication de son thème spécial, aborde successivement : la naissance et l'éducation de Marie-Antoinette, son mariage, la famille royale, Marie-Antoinette à Versailles, la Dauphine, la mort de Louis XV; — Marie-Antoinette reine de France, la reine à Trianon, premières années du règne, la reine et la société du XVIIIe siècle, l'empereur d'Autriche à Versailles; la dynastie royale, la guerre et la paix, la guerre, mort de Marie-Thérèse, naissance du Dauphin, la paix avec l'Angleterre; — la reine avant la Révolution, la reine et ses enfants, la reine et la politique, la reine et les États Généraux, la reine aux journées d'octobre; — Marie-Antoinette aux Tuileries, la reine et Mirabeau, la reine et l'Émigration, Varennes; — le roi et la reine à Paris, la reine aux journées des 20 juin et 10 août, la famille royale au Temple, mort de Louis XVI, le Temple et la Conciergerie, mort

de la Reine. Quelle succession de lugubres fantômes dans cette maison d'Autriche : Marie-Antoinette, Maximilien, l'archiduc Rodolphe !!! Heureusement, il y a eu Marie-Louise, maîtresse en l'art de se consoler. L. D.

La Conquête de l'Algérie (1841-1857), par M. CAMILLE ROUSSET, de l'Académie française. Deux vol. in-8°, formant 794 pages, et un atlas comprenant dix planches. Paris, librairie Plon, 1889.

On imagine avec raison que l'âme d'un historien digne de ce nom, par son commerce ordinaire avec l'intimité du tableau changeant des âges, avec le hasard de toutes les grandeurs et la rançon de toutes les gloires, doit être la plus philosophiquement établie qui soit, contre les assauts de la vanité. C'est, malgré tout, une joie réelle que la conscience d'être le meilleur dans sa profession. L'auteur de *l'Histoire de Louvois*, de *la Guerre de Crimée*, etc., connaît cette émotion puissante. Il n'est pas seulement salué chez nous du titre de notre premier historien militaire; à l'étranger même, il est mis en tête des classiques du genre et cité comme un maître qui laissera, dans l'art de dire les faits de guerre, des modèles dignes de traverser les siècles. Nous avons eu déjà l'occasion d'écrire, ici-même, que M. Camille Rousset avait entrepris un nouvel ouvrage très considérable, qui promettait d'atteindre au mérite des autres... et, puisqu'il n'était guère possible de le dépasser, pareille promesse nous contentait pleinement. Cet ouvrage embrasse les vingt-sept années, si grosses et l'on pourrait dire *fumantes* d'événements, qui, de 1830 à 1857, nous rendent tous les actes du beau drame algérien, coupés, au lieu des *repos* du théâtre littéraire, par deux révolutions : 1830 et 1848. On peut dire des révolutions, avec autant de justesse que le vieux dicton l'affirme des livres, qu'elles ont leurs destins. Ainsi, 1830 passe pour héroïque et presque divin; 1848, pour presque idiot. L'observateur des éruptions périodiques du corps social ne saurait avoir là dessus que des notions de médecin : guetter les symptômes, adoucir les accès, arrêter la fièvre. Mais distribuer des prix et des accessits entre ces soulèvements (mystérieux et spontanés, comme la lutte de la vie et de la mort dans nos machines individuelles), cela nous semble d'une candeur agaçante. Donc, *la Conquête de l'Algérie*, reproduite dans le livre excellent et définitif que nous annonçons, offre d'abord cette particularité saisissante, qu'elle vit tomber, presque le même jour, le trône du monarque victorieux, et celui de son offenseur terrassé. La première partie du grand travail de M. Camille Rousset, intitulée : *les Commencements d'une conquête*, nous rendait *l'Algérie de 1830 à 1840*. Les deux autres volumes, tout récemment publiés : *la Conquête de l'Algérie*, vont de 1841 à 1857; on les lit d'abord avec passion... une seconde lecture en fait mieux ressortir l'arrangement magistral d'épisodes serrés et innombrables, la mise en œuvre lucide de documents contradictoires, et l'équitable et pénétrante estimation des hommes, dont ce mot prestigieux : *l'Armée d'Afrique*, fait comme d'eux-mêmes, jaillir les noms dans notre cerveau fasciné. L'épopée, — unique dans l'histoire du monde, — des guerres impériales, fut suivie à peu d'années, de ce poème tout à fait digne de sa formidable aînée. Au reste, on y vit figurer nombre des soldats façonnés par la main de Napoléon. Le grand homme, l'incontestable grand homme de cette histoire : *Bugeaud*, était caporal aux vélites de la garde, à la bataille d'Austerlitz, où le quatrième corps était commandé par ce même maréchal Soult, le ministre de la guerre, avec lequel correspondait l'ancien caporal, devenu général en chef de l'armée d'Afrique. Bugeaud portait le signe évident de l'ère magique où il avait grandi; mais, en outre de cette influence générale, il avait aussi reçu du ciel *l'influence secrète*, qui fait les poètes... et les vrais hommes de guerre. On ne compare personne à Napoléon. Cependant le premier chef militaire du monde aurait reconnu, dans Bugeaud, un des meilleurs de son *école*, et s'il eût morigéné parfois cette tête obstinée et cette humeur brusque, il eût dignement apprécié tant de méthode, de clairvoyance et de sang-froid s'alliant à l'énergie! De son côté, Bugeaud, très cordialement acquis à la dynastie de Juillet, parla toujours de Napoléon avec un sentiment que l'on peut deviner à travers des lignes telles que celles-ci : « Aucun des Khalefas, écrivait-il vers 1843, au maréchal Soult, n'a fait la moindre démarche auprès de moi; malgré leur défaite et leur extrême détresse, ils ont maintenu leur dignité personnelle et leur fidélité à Abd-el-Kader. Ils n'ont pas donné les odieux exemples qu'ont fournis certains lieutenants de l'Empereur. » Que de noms chers à la patrie, et glorieux pour elle, et dont certains nous rappellent des figures amies entrevues dans notre enfance, reviennent dans les pages de M. Camille Rousset : Lamoricière, Négrier, Mac-Mahon! Arrêtons-nous à Changarnier, dont l'impartial et véridique historien expose fidèlement, sans la juger, la singulière physionomie. Nul ne met en doute les talents militaires du général, et moins encore sa bra-

voure, qui n'était pas un trait distinctif parmi nos officiers; mais son caractère n'avait pas droit aux mêmes compliments. Il était la preuve vivante, — lui, et beaucoup d'autres, au reste, — de cette vérité, que la valeur professionnelle d'un homme, n'implique pas au même degré sa valeur intime et sa qualité d'âme. Nous avions fait, comme de juste, la part de ce qui revenait à l'esprit d'opposition dans la popularité fabriquée pour Changarnier sous le second empire, dont le *Thomas Diafoirus*, comme il l'appelait, l'avait si justement mis en posture de prophète ridicule; nous savions déjà que l'infatuation de Changarnier (dont ses *Mémoires*, sont, paraît-il, le témoignage inouï) en faisait un comique du genre... non applaudi; nous savions encore que le personnage politique des dernières années fut durement livré au rire, et son démêlé final avec M. Thiers couronne toutes les malechances de Changarnier, qui eut si peu d'amis et les fâcha tous. Mais la lecture du livre de M. Camille Rousset et les dépêches de Bugeaud, où, pour mieux dire le miroir des faits, nous montre au naturel, l'humeur de l'homme, qui, pour la noblesse du cœur, fut un assez pauvre homme. Pour justifier ce dire, nous référerons simplement le lecteur à la page 178 du tome Ier. On y trouvera le récit d'une rencontre et d'un bout de dialogue, à Miliana, entre Changarnier et le général de Bourjolly. Ce peu de lignes racontent toute une âme. Il y aurait beaucoup d'autres traits à citer dans les deux volumes de : *la Conquête de l'Algérie;* mais le manque d'espace nous épargne l'embarras du choix. Ces deux volumes comprennent dix substantiels chapitres qui abordent successivement : I. Le gouvernement du général Bugeaud. Campagne de 1841. (Attitude singulière de Changarnier; ses altercations avec le gouverneur; M. Guizot et le général Bugeaud.) — II. Campagne de 1842. (Activité de Lamoricière. Héroïsme du sergent Blandan. Mort du duc d'Orléans.) — III. Campagne de 1843. (Insurrections. Le duc d'Aumale et l'enlèvement de la Smala. Le général Bugeaud nommé maréchal de France. Insubordination de Changarnier. Sa rupture avec le maréchal Bugeaud. Son départ.) — IV. Constantine. Les oasis. Les bureaux arabes. La Kabylie. (Le général de Négrier à Constantine, le général Randon, à Bône.) — V. Guerre avec le Maroc. (Bombardement de Tanger. BATAILLE D'ISLY. Prise de Mogador. Bugeaud, Lamoricière et Cavaignac. Campagne d'automne en Kabylie. Le maréchal Bugeaud à Paris. Discours du 24 janvier 1845.) — VI. La grande insurrection. (Affaire de Sidi-bel-Abbès. Le colonel Pélissier. Les grottes du Dahra. Le vrai et les faux Bou-Maza. Le lieutenant-colonel de Martagnac. *Sidi-Brahim.* Ab-del-Kader rentre au Maroc. — VII. La dernière année du maréchal Bugeaud en Afrique. (Reddition de Bou-Maza. Échec du projet de colonisation militaire. Démission du maréchal Bugeaud. Ses adieux. La statue du maréchal. — VIII. Gouvernement du duc d'Aumale. (Reddition d'Ab-del-Kader. L'émir embarqué pour la France. Discours de M. Guizot. Attitude nouvelle d'Ab-del-Kader. Révolution de février. Adieux et départ du duc d'Aumale. — IX. L'Algérie de 1848 à 1851. (Belle attitude de l'armée. Le colonel Canrobert. Les généraux d'Hautpoul, Saint-Arnaud, Randon. — X. Achèvement de la conquête. (Bosquet, Mac-Mahon, Randon, Saint-Arnaud. Contribution de l'armée d'Afrique à la guerre de Crimée. Campagne décisive dans la grande Kabylie. Conclusion. La conquête du sol est achevée. Reste à faire la conquête morale. — Si les Français, comme le prétend Voltaire, n'ont pas la tête épique, on voit du moins que leur vaillance est toujours digne d'une Iliade, *qu'Homère n'inventerait pas,* comme a dit Théophile Gautier dans ses vers superbes sur nos vieux soldats. Une autre réflexion nous occupait durant cette lecture du livre durable de M. Camille Rousset. Les hommes glorieux et les grandes choses qui viennent de passer sous nos regards éblouis, furent, dans leur temps, à la tribune et dans la presse, couverts de calomnies et d'injures. Toute politique à part, cela nous fait y regarder à deux fois avant de juger les entreprises ultérieures du même ordre... Soit dit, sans aucune intention d'hommage au politicien dont le nom symbolise le plus récent de ces exploits et qui se défend, au reste, d'en avoir été le père et trouve assez bon de l'avoir pour parrain.

L. D.





Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts. — *La Tapisserie*, par EUGÈNE MÜNTZ, conservateur de l'École nationale des Beaux-Arts. 3e édition, revue et augmentée. Un vol. de 390 pages, orné de 96 reproductions de tapisseries et d'environ 160 fac-similés de monogrammes ou marques. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : broché, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50.

Cette troisième édition n'a pas été seulement tenue, avec le soin le plus rigoureux, au courant des découvertes récentes, l'auteur l'a encore enrichie de près de cent monogrammes ou marques de tapisseries que l'on chercherait vainement ailleurs. La collection de fac-similés qu'il a ainsi réunie, et qu'il a classée dans un mode absolument nouveau, fait de cet élégant volume un guide indispensable aux antiquaires, aux amateurs, aux gens du monde, dont les salons s'ouvrent de plus en plus aux merveilleuses productions de la haute et de la basse lisse.

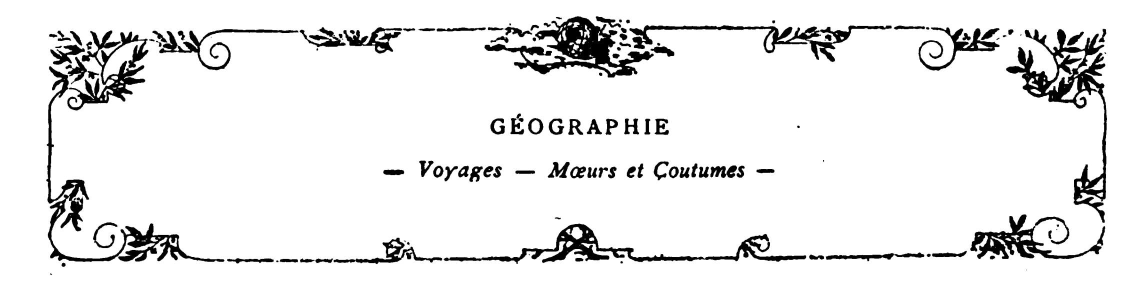
Guide de l'École Nationale des Beaux-Arts, par M. EUGÈNE MÜNTZ, conservateur de la bibliothèque, des archives et du musée de l'École. — Un vol. in-8° de 300 pages, illustré de nombreuses gravures. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 5 francs.

Notre École des beaux-Arts qui, à côté de ses inappréciables séries de copies de tableaux de maîtres et de moulages, possède un choix si riche d'œuvres originales, peintures, sculptures antiques, sculptures du moyen âge, de la Renaissance, dessins, etc., n'avait fait jusqu'ici l'objet d'aucun travail d'ensemble. Cette lacune vient d'être comblée par le savant et zélé conservateur de notre grand établissement d'instruction artistique, M. Eugène Müntz. Dans un guide d'un format portatif et qui arrive à point pour rendre service aux étrangers attirés à Paris par l'Exposition universelle, il a donné la description des œuvres d'art de toute nature, depuis les portails de Gaillon et d'Anet jusqu'aux grands prix de Rome, qui ornent le palais de la rue Bonaparte.

On remarquera surtout le catalogue, absolument nouveau, des dessins de maîtres, qui ont été donnés à l'École par MM. His de la Salle, Gatteaux, Jean Gigoux et par une foule d'autres collectionneurs.

Une notice sur l'histoire de l'École, qui a été fondée, comme on sait, en 1648, et une notice sur l'histoire des bâtiments, qui ont servi tour à tour de couvent et de musée, des documents de toute sorte sur les anciens élèves de l'École, ainsi que de nombreuses illustrations, recommandent tout particulièrement le travail de M. Müntz aux artistes, aux amateurs, aux gens du monde désireux de connaître de plus près un des plus riches musées de la capitale.

Toujours soucieuse de bien faire, la Maison Quantin a imprimé ce charmant volume avec le soin et le goût qu'il méritait.



La Vie et les mœurs à la Plata, par ÉMILE DAIREAUX. Deuxième édition revue et augmentée. Paris, Hachette et Cie, 1889, 2 vol. in-8°. Vol. I : XII-432 p.; vol. II : 475 p.; 48 gravures hors texte. Prix : 15 fr.

Il y a un an à peine que M. Émile Daireaux donnait la première édition de cet ouvrage qui a conquis sa place au premier rang de ceux qui s'occupent de l'Amérique latine.

Rien n'est surprenant comme les modifications rapides qui se produisent, depuis quelques années, dans la République Argentine, où les villages, en quelques mois, deviennent des villes; les lignes de chemins de fer s'étendent là où, il y a six ou sept ans, l'homme civilisé n'avait pas

pénétré ; le désert est mis en culture avec un si prodigieux entrain, qu'il semble qu'un homme y fasse la besogne de dix ; les ateliers d'Europe ne peuvent suffire à fournir l'outillage que ce pays nouveau demande ; les capitaux émigrent avec un tel élan vers cette terre nouvelle que la Banque d'Angleterre et la Banque de France ont à protéger leur encaisse ; les possesseurs du sol voient s'élever à de telles hauteurs le prix de leurs immenses domaines qu'ils ne savent trop quel emploi donner à cette affluence inattendue de capitaux.

Dans les ports d'Italie vingt mille émigrants demandent passage sans pouvoir l'obtenir ; les plaines de l'Aragon, les montagnes de l'Auvergne fournissent leur contingent ; on cite en France un village de 426 habitants dont tous sont partis jusqu'au dernier, emmenant le maître d'école, le maire et le curé.

On trouve dans l'ouvrage de M. Émile Daireaux l'explication des causes qui ont déterminé ce mouvement et qui accélèrent la marche de la Plata vers les destinées les plus brillantes. Il est naturel, à ce propos, que l'esprit se reporte à la splendide manifestation de son goût et de ses richesses que la République Argentine donne à l'Exposition qui a lieu cette année à Paris. Le pavillon — le chatoyant palais — qui contient les échantillons des trésors de son sol, de son industrie et de son art, est une merveille de goût moderne. Sans doute, ce n'est pas un Argentin qui en a fait le plan ni qui l'a construit ; mais c'est le gouvernement argentin qui l'a choisi et en a assuré l'exécution, et, si les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent, les gouvernements ont les artistes et les œuvres d'art dont ils sont dignes.

Le premier volume de cet important ouvrage a pour sous-titre : *la Société des Villes*, et pour subdivision : les grands fleuves et les grandes régions ; les races disparues et les nations modernes ; la vie extérieure et la vie de famille ; le monde politique et judiciaire ; la presse et la littérature ; le commerce et les finances.

Le volume II, consacré plus particulièrement aux industries et aux productions du pays, traite successivement de l'industrie des villes ; de la condition sociale et légale des étrangers ; des ouvriers et artisans ; de l'industrie pastorale ; des grandes cultures et de la colonisation.

Cette brève analyse suffira à montrer l'importance du livre, importance qui se rehaussera encore dans l'esprit du lecteur, s'il veut bien se rappeler que c'est surtout vers la France que se tourne l'Amérique latine, que son luxe, ses plaisirs mondains, sa littérature, ses œuvres d'art, ses bibelots, ses vins, ses jouets, ses modes et ses meubles sont français, et, le plus possible, parisiens.

B.-H.-G.

Cinq ans de séjour au Soudan français, par EUGÈNE BÉCHET. Paris, 1889. E. Plon, Nourrit et C[ie]. Un vol. in-18 jésus, avec une carte.

Au reproche si légèrement lancé à la France par ses propres citoyens de manquer de colonisateurs, on peut opposer comme un formel démenti les exemples nombreux de nos hardis explorateurs. M. Eugène Béchet s'ajoute à la phalange. Autre chose est sans doute de parcourir un pays en curieux, allant à sa découverte, autre chose de s'y fixer, d'y employer son activité et son intelligence à l'agriculture, au négoce, etc.

L'intérêt sérieux du livre de M. Béchet est précisément de montrer les résultats d'une résidence consécutive de cinq années dans l'une de ces contrées mystérieuses, où, comme il le dit justement, la France dépense chaque année de son sang et de son argent.

Il a étudié la vie réelle des peuplades du Haut-Sénégal : ce n'est pas seulement le côté pittoresque qui saute aux yeux d'abord, c'est les mœurs traditionnelles, la façon d'user la vie et de l'entretenir, c'est l'agriculture, les productions du sol, les moyens de l'améliorer, qu'il a voulu connaître. Les renseignements qu'il nous apporte sur tous ces points sont d'une grande importance : ils permettent d'évaluer les chances de colonisation ; cette expérience d'autant plus digne de foi, que M. Béchet, ayant appris la langue des indigènes, a pu se mieux instruire de leurs procédés, est un capital fourni à ceux qui seraient tentés d'entreprendre là-bas une exploitation. Le sol est très fertile ; dès que les voies de communication seront ouvertes, M. Béchet est convaincu qu'un grand avenir est réservé aux terres du Haut-Sénégal.

La question grave est celle du climat. Lui même, par un cas exceptionnel, a pu résider cinq ans de suite dans ce pays sans être atteint d'aucune maladie. Il avait été bronzé, il faut tout dire, par ses voyages précédents et la vie aventureuse menée par lui dès l'âge de quatorze ans.

Son livre est fort bon à lire ; je ne dirai pas tout à fait attrayant, c'est moins par la forme et par les détails qu'il vaut, que par l'intérêt essentiel du fond.

PZ.



Les Colonies françaises. Notices illustrées, publiées sous la direction de M. Louis Henrique, commissaire spécial de l'Exposition coloniale. — Vol. I. *Colonies de l'océan Indien*, comprenant 4 cartes, 120 dessins et 4 fascicules. — Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix du volume : 3 fr. 50. — Prix du fascicule, avec carte : 1 fr.

La Maison Quantin vient de mettre en vente le premier volume d'un ouvrage préparé sur l'ordre du sous-secrétaire d'État des Colonies, par les soins du Commissariat de l'Exposition coloniale de 1889, et intitulé « les Colonies françaises ». Cette publication, enrichie de nombreuses gravures inédites et de cartes nouvelles d'une rigoureuse exactitude, nous semble appelée à un grand et légitime succès : elle comprendra cinq volumes, dont le premier est consacré à nos possessions de l'océan Indien, soit : la Réunion, Mayotte, les Comores, Nossi-Bé, Diego-Suarez, Sainte-Marie de Madagascar, Madagascar et l'Inde française.

Ce premier volume contient 4 cartes et 120 dessins et se divise en 4 fascicules; chaque fascicule, avec sa carte, *se vend séparément*.

Ç'est une description fidèle et attrayante de nos colonies, la peinture exacte des habitants qui peuplent ces dépendances lointaines de la France, une sorte d'inventaire de nos richesses coloniales.

Le négociant, le voyageur, le colon, y trouveront une source de documents précieux sur le climat, l'alimentation, l'hygiène, le prix des denrées, le taux des salaires, les genres de culture, les produits et objets d'échange, les voies et moyens de transport, le coût des voyages. C'est certainement la première fois que tous ces renseignements se trouvent réunis dans des monographies d'une lecture facile et intéressante.

Coïncidant avec l'Exposition coloniale, si curieuse et si complète de l'Esplanade des Invalides, cette publication contribuera certainement au développement de l'esprit colonisateur en France ; à ce titre, elle fait honneur à l'administration des colonies qui l'a inspirée, au commissariat de l'Exposition coloniale qui, sous la direction de M. Louis Henrique, a mené cette œuvre à bonne fin, à l'éditeur qui l'a exécutée avec son goût accoutumé.

Les autres volumes, concernant nos possessions d'Amérique, d'Indo-Chine, de l'océan Pacifique, de l'Afrique continentale, paraîtront très prochainement.

Le Congo français. — *Du Gabon à Brazzaville* par Léon Guiral. — Un vol. in-18 jésus, orné de gravures et d'une carte. Paris, 1889. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

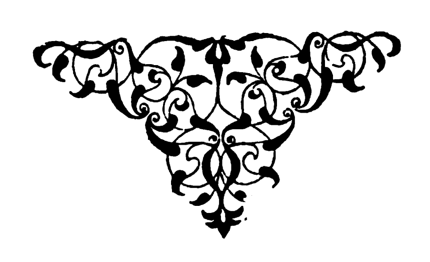
Pendant trois années, M. Léon Guiral attaché à la mission scientifique de l'Ogoué et du Congo, a exploré le pays des Bakalès et celui des Batikès, puis celui des Bakouyas. Au prix de fatigues et de souffrances inouïes, il a réussi à parcourir la contrée où M. de Brazza a fondé un État. Il nous en rapporte des descriptions très intéressantes, des renseignements très curieux sur les productions du sol et sur le caractère et les mœurs des habitants.

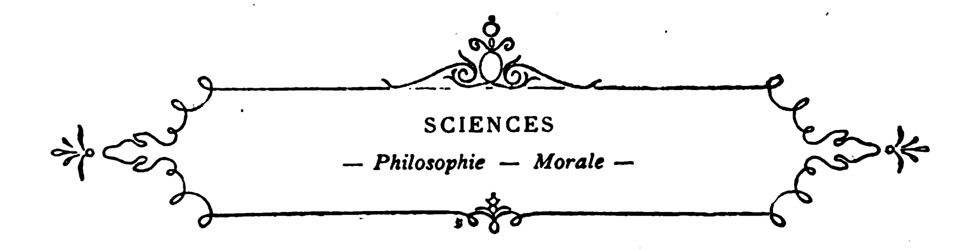
La partie anecdotique n'est pas moins attrayante que le côté sérieux n'est instructif. Les détails sur les lois et coutumes régissant le mariage sont par exemple assez piquants.

Ce n'est pas sans tristesse qu'on ferme ce volume en songeant qu'il clôt la vie d'un homme. L'auteur, en effet, n'a pas échappé à l'influence pernicieuse du climat d'Afrique. Tout jeune, Léon Guiral est mort loin des siens, en novembre 1885; son collaborateur Moleyre succombait presque en même temps : l'un avait vingt-sept ans, l'autre vingt-six.

La préface de M. Künckel d'Herculaïs, est un pieux hommage à ces courageux aventuriers de la science qui ont payé de leur vie la satisfaction de pénétrer dans l'inconnu. On ne peut la lire sans être ému et sans éprouver un surcroît de sympathie et d'admiration pour les jeunes explorateurs, dont les notes et les correspondances constituent le fond essentiel de cet ouvrage.

P. Z.





La Consolation philosophique de Boëce. Traduction nouvelle par OCTAVE COTTREAU, d'après l'édition de René Vallin (Lugd. Batavorum, anno MDCLVI) et celle de Rudolfus Peiper (Leipsick, MDCCCLXXI), combinées avec une préface de Théog. Cerfbeer. Un vol. in-4°. Paris, Maison Quantin, 1889. — Prix : 12 francs.

L'ouvrage est édité avec goût. L'édition est belle, de cette beauté sévère qui seule pouvait convenir.

Point de fleurons ni de culs-de-lampe, seulement des lettres ornées au début de la préface et de chacun des cinq livres, et, hors texte, les reproductions photographiques de six miniatures insérées dans un exemplaire d'un imprimé de 1494, qui, enluminé pour le roi Charles VIII, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, galerie Mazarine, n° 266. De ses six miniatures, la première nous fait voir le roi au moment où *le Grand Boëce de consolation* lui est présenté. — « Le grand Boëce de consolation », c'est le titre de l'imprimé, un commentaire du fameux traité, — et les cinq autres miniatures illustrent les cinq livres, le miniaturiste ayant fait sortir de la bouche de ses personnages quelques mots empruntés au texte latin de ces mêmes livres. Les six compositions ont été très habilement reproduites par M. Fernand Hérard.

Faut-il vanter le dessin des caractères, la netteté de l'impression? faut-il parler du papier heureusement choisi et des grandes marges ménagées? mais on sait le soin apporté par les directeurs de la Maison Quantin à toutes les publications qu'ils offrent aux amis des beaux livres, et il nous est difficile, ici, d'insister. Disons qu'ils ont voulu assurer, pour les yeux, une vraie joie, et qu'ils ont pleinement réussi.

Le traité de la *Consolation philosophique* est traduit de la façon la plus heureuse.

L'auteur de la préface loue M. Cottreau de ne s'être pas astreint au mot à mot, « une double trahison ». Une bonne traduction, dit-il, ne peut être qu'un compromis entre la fidélité due au texte et le respect des lois de l'instrument qui le traduit. M. Cerfbeer a raison, indiquant comme il fait la tâche de quiconque s'efforce de translater une œuvre d'une langue dans une autre, et raison encore d'estimer que M. Cottreau a su excellemment s'acquitter de la tâche indiquée.

Nous aimons toute la préface, au reste. Sans doute, nous ne porterions pas tous les jugements qu'a portés M. Cerfbeer; nous n'écririons pas que « tout effort de pensée est libérateur », n'étant, nous, nullement intellectualiste; et nous ne tiendrions pas davantage pour « controversable la question de savoir si la *philosophie* du captif de Pavie est chrétienne ou païenne », Boëce ayant été précisément ce que nous ne sommes pas. Il nous eût paru plutôt intéressant de rechercher comment il s'est pu faire que le « paganisme » ait à ce point pénétré le christianisme de saint Paul qu'on se soit demandé si Boëce n'était pas chrétien et qu'on ne se demande même pas si saint Thomas l'est bien. Mais de regarder au fondement de la morale chez Boëce, à la part faite par lui à sa volonté, à sa notion du mal qui n'est pas une notion du péché, point n'est utile assurément : M. Cerfbeer ne vante pas plus qu'il ne convient le traité de la *Consolation philosophique*. Le traité trahit un état d'âme ou d'esprit à un certain moment de l'histoire de l'humanité : il a sa place dans les bibliothèques de ceux qui ne recherchent pas seulement les belles éditions, qui sont jaloux encore de posséder les monuments de l'art et de la pensée aux différentes époques de notre histoire.

La Philosophie de Gassendi, par P. FÉLIX THOMAS, docteur ès lettres, agrégé de philosophie, professeur au lycée de Brest. Un vol. in-8° de la *Collection historique des grands philosophes*. Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix : 6 francs.

Serait-il vrai, comme le déclare l'auteur de cette étude, toute digne, d'ailleurs, d'appeler et de retenir l'attention, que Gassendi n'eût point encore obtenu « la place qui lui appartient », et dans l'histoire générale de la pensée humaine, et dans l'histoire particulière de la pensée française? Il faudrait d'abord s'entendre. Quelle est la place qui, suivant M. Thomas, appartient, nous ne dirons pas au philosophe du *Syntagma*, mais au critique d'Aristote, au critique de Descartes? Elle

n'est pas au centre, sans doute, mais encore au premier rang. M. Thomas ne l'oserait affirmer, et s'il ne dispute pas, comme nous croyons, pour faire obtenir à Gassendi une place tout à fait en vue, que ne s'en tient-il à cette remarque qu'il fait quelque part : « Dans les études qui ont été consacrées à Descartes par nos philosophes contemporains, » — et il les nomme : ce sont MM. Liard, Rabier, Pillon, Renouvier, — « il ne se trouve pas une objection que Gassendi n'ait déjà faite, fort peu qu'ils n'acceptent comme irréfutables. »

Il y a bien quelque exagération à prétendre que les philosophes contemporains désignés ont accepté purement et simplement les *objections* de Gassendi ; M. Renouvier, de qui l'on sait les ingénieuses critiques touchant l'idée de l'infini, estime que le P. Buffier a opposé à certaines des thèses contenues dans les *Méditations*, des arguments d'une bien autre valeur. Quoi qu'il en soit, M. Thomas le constate, Gassendi a été lu, ses jugements ont été invoqués, reproduits, commentés; cela, qui est « à son éloge », nous n'y contredisons, n'est pas pour permettre, d'autre part, de donner à croire qu'on fasse trop peu de cas du philosophe du XVIIe siècle.

Sa doctrine n'est plus en crédit, il faut le regretter. On a eu tort de la qualifier de doctrine de *juste milieu*, elle est plus intéressante qu'on est porté à l'admettre. Nous ne sommes nullement, mais nullement de cet avis.

Nous n'acceptons pas les conclusions de l'étude ; d'autres que nous la peuvent goûter. L'étude est bien faite; pour le reconnaître, il n'y aura qu'une voix.

Trois grandes divisions de l'ouvrage, trois livres.

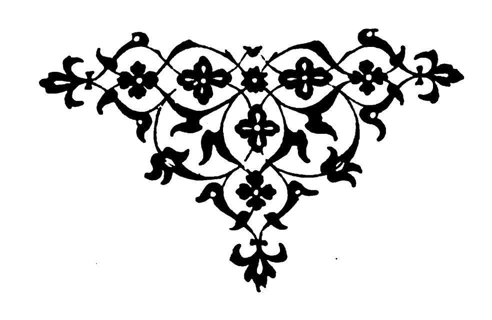
Dans le premier, très court, M. Thomas regarde à la logique de Gassendi; il montre comme le philosophe résolvait le problème de la connaissance, comme il expliquait l'origine des idées.

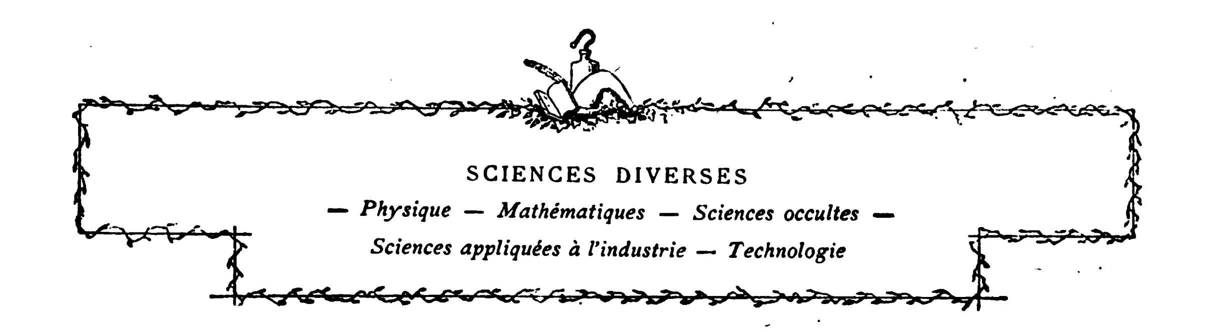
Dans le deuxième, de beaucoup le plus développé, il analyse les théories du « Maître » touchant l'espace et le temps, la matière et le mouvement, la génération et la vie, touchant la sensibilité, l'imagination, l'entendement, la passion, la volonté, la nature de l'âme, l'immortalité de de l'âme, d'une manière plus générale, touchant le monde et l'homme.

Le troisième livre est intitulé : ***Morale et théologie naturelles ;*** M. Thomas expose l'éthique de Gassendi, renouvelée, tout comme sa physique, d'Épicure.

Aux dernières pages, il vante l'unité de cette doctrine; il y met de la bonne volonté. Cette doctrine, dit-il, est « également éloignée des affirmations audacieuses des matérialistes et des hypothèses chimériques des idéalistes mystiques ». Elle semble, dit-il plus loin, « avoir voulu réconcilier dans une synthèse supérieure les théories les plus opposées ». N'insistons pas sur ces deux jugements. Nous souscrivons, par contre, volontiers à cet autre : « Le grand mérite de la philosophie de Gassendi » ; — il ne s'agit pas d'une philosophie à proprement parler, il ne s'agit pas de système ; passons, — « réside dans les aperçus ingénieux, les vues neuves et fécondes que, chemin faisant, le philosophe nous découvre, dans les hypothèses originales et suggestives qu'il propose. » M. Thomas rappelle la critique des facultés occultes, les hypothèses sur l'animation universelle, les recherches sur la nature de la force motrice, l'origine de l'instinct et de l'habitude, l'influence de l'hérédité, la théorie de la raison et de la liberté, enfin les analyses des passions. Vues neuves, hypothèses originales, analyses ingénieuses, au temps où elles étaient exposées, cela est hors de doute. Mais que l'auteur du livre veuille bien avouer que les idéalistes, mystiques ou non, n'ont pas été les derniers à reconnaître chez Gassendi une certaine vigueur de pensée.

F. G.





Les Industries d'amateurs, par H. de GRAFFIGNY. — Prix: 3 fr. 50.

La Librairie J.-B. Baillière et fils poursuit activement la publication de sa *Bibliothèque des connaissances utiles*, et le nouvel ouvrage sera le bienvenu des amateurs à qui il est dédié. Ces amateurs sont innombrables, car une foule des petites industries, dont l'énumération seule serait trop longue ici, sont traitées dans ce volume. *Utile dulci*, telle pourrait être sa devise, car les renseignements pratiques et sérieux se joignent aux petites recettes susceptibles de faire la joie des familles. M. de Graffigny est un infatigable, et, depuis quelques mois, sa production ne s'interrompt pas. On voit son nom chez tous les éditeurs, ce qui veut dire sans doute que le public lui fait bon accueil partout. Il en sera encore ainsi pour ce volume, que MM. Baillière ont d'ailleurs illustré à profusion de près de 400 figures.

Indicateur du bâtiment et de la propriété foncière dans Paris, par M. PETIBON, 60, rue de Provence.

Cet ouvrage commercial ne semble pas rentrer dans le cadre de nos comptes rendus habituels. Nous le signalons cependant à nos lecteurs parisiens, qui, s'ils aiment les livres, aiment aussi leur bonne ville de Paris. Nombre d'entre eux sont aussi propriétaires, et ils y trouveront des renseignements précieux. Enfin le prix du terrain n'est pas indifférent à des gens qui sont exposés à voir leur bibliothèque réclamer de jour en jour un espace plus considérable. De crainte d'être petit à petit chassé par elle, Louis-Philippe se refusa à laisser installer au Louvre la Bibliothèque nationale.

On trouvera surtout dans ce livre ce qui ne se trouve nulle part ailleurs, aussi condensé et aussi complet : l'historique des rues de Paris et l'étymologie de leurs noms. Où ce souvenir de Gutenberg pouvait-il être mieux placé que le long du nouvel Hôtel des Postes, qui, mieux que tout éditeur, répand par millions de prospectus les bienfaits de son invention !

Le Transformisme, par EDMOND PERRIER, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Un vol. in-16. Paris, 1888. J.-B. Baillière et fils, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume fait partie d'une nouvelle bibliothèque scientifique contemporaine dont quarante volumes déjà sont en vente.

On peut le présenter comme un modèle d'exposition scientifique. M. Edmond Perrier n'a eu d'autre but que de dresser, pour ainsi dire, les pièces les plus authentiques et de recueillir les témoignages les plus autorisés du grand procès de l'origine des espèces. Il va hardiment au fond de toutes les hypothèses et n'en dissimule ni les probabilités ni les invraisemblances ; et aussi prudent quand il s'agit de conclure que hardi quand il s'agit d'analyser, il avoue des ignorances encore invaincues et, comme il dit fort justement : « L'art de distinguer les réalités des fantômes de l'imagination est ce qui a fait la science actuelle si grande, ce qui l'a rendue si puissante. Elle est assez forte pour s'honorer par l'aveu même des ignorances, et c'est parce qu'on la voit s'efforcer d'être toujours vraie qu'on s'habitue peu à peu à ne plus la croire dangereuse. »

Intercalées dans le texte, quatre-vingt-huit figures donnent une forme sensible aux explications très claires par elles-mêmes du distingué professeur du Muséum. PZ.

Traité d'ostéologie comparée, par G. POUCHET, professeur d'anatomie comparée au Muséum, et H. BEAUREGARD, aide-naturaliste de la chaire. Un vol. grand in-8°, avec 331 figures dans le texte. Paris, G. Masson ; 1889.

Ce traité est le résumé d'un cours professé pendant deux ans au Muséum. M. Pouchet est le professeur qui a enseigné ; M. le Dr Beauregard est le rédacteur des leçons.

De l'*Introduction*, — elle est du maître éminent qui occupe la chaire d'anatomie comparée, *d'anatomie des animaux*, pour lui donner son vrai titre, — nous détachons ces lignes : « Nous comprenons sous le nom d'*ostéologie* l'étude des parties dures,

internes le plus ordinairement, qui servent de soutiens aux corps vertébrés : os, cartilages, dents, écailles, etc... Notre but a été de condenser et de rapprocher tout ce qui a trait à la forme et à l'agencement des organes solides qui composent ce qu'on nomme, chez les animaux vertébrés, le squelette... la meilleure façon d'étudier ou d'enseigner l'ostéologie n'étant point de prendre tel organe, c'est-à-dire tel os, ni même tel appareil, c'est-à-dire la tête ou l'épaule, ou le membre, et de considérer cet organe ou cet appareil indépendamment du reste du squelette dans la série des vertébrés, mais de s'attacher au contraire à la connaissance de la charpente solide tout entière du corps dans les divers types de chaque classe, en marquant les principales différences qu'elle présente d'un groupe à l'autre. » M. Pouchet affirme, après Geoffroy Saint-Hilaire, l'importance des connexions. Il n'entend pas que l'anatomie comparée, avec l'ostéologie qui en est comme le premier chapitre, ait pour but essentiel de considérer successivement le même organe dans tous les êtres et d'en montrer les perfectionnements ou la décadence progressive le long de l'échelle animale, et aux zoologistes qui ont pensé pouvoir donner un tel but aux études anatomiques, il répond assez vivement qu'il n'y a aucune bonne raison d'en agir comme ils font, aucune bonne raison de comparer les uns aux autres, les *organes* plutôt que les appareils où les *appareils* plutôt que les systèmes. C'est un texte, dit-il d'autre part, une conception qui ne soutient pas l'examen, que cette prétendue simplicité relative des formes animales inférieures. « En quoi le crâne d'un Saurien ou d'un Crocodilien nous présente-il une simplification relative comparée au crâne d'un mammifère quelconque et de l'homme lui-même? C'est le contraire qui est la vérité. Il faut convenir que nos appréciations de dignité organique des formes regardées comme inférieures ou supérieures, primitives ou dérivées, ont la plupart du temps leur source dans des impressions toutes subjectives, ou dans l'importance variable attribuée selon l'état de la science et la mode du jour à tel ou tel système organique, à tel ou tel appareil. »

M. Pouchet affirme encore ce fait incontesté aujourd'hui des variations étendues et fréquentes sous des formes extérieures identiques, c'est-à-dire dans la même espèce, et nous invite à nous défier des groupements taxonomiques, quels qu'ils soient, fondés sur la considération du squelette, et, d'une manière plus générale, sur toute particularité anatomique profonde. « Point de catégorisation meilleure que celle qui s'appuie sur les signes visibles au dehors. »

Passons au traité.

Il est divisé en vingt et un chapitres. Au premier, des considérations générales touchant les tissus cartilagineux et osseux, l'ossification, la composition des os, celle des dents et la genèse de la dentive, de l'émail, du cément. Dans les chapitres II à XV, les auteurs regardent aux squelettes des mammifères, à celui de l'homme d'abord, considérant successivement les différentes parties de la tête osseuse, l'appareil hyoïdien, la colonne vertébrale, le thorax, les ceintures supérieure et pelvienne et les divers membres, enfin à la dentition, puis à ces mêmes éléments ostéologiques, pris singulièrement ou d'ensemble, chez les quadrumanes, les chéiroptères, les insectivores, les carnassiers, les rongeurs, les taxéopodes, les proboscidiens, les amblypodes, les ongulés proprement dits, les sirénides, les cétacés, les édentés et les mammifères implacentaires. Trois chapitres sont consacrés aux sauropsides et trois encore aux ichthyopsides.

Point de vues philosophiques, nul essai d'explication; le maître avec le disciple décrivent, rapprochent, composent, distinguent, et, faisant œuvre de science, ils s'en tiennent à la constatation pure et simple des différences et des ressemblances.

F. G.

Le Langage équestre, par JULES PELLIER. Delagrave.

Ce titre est modeste, et l'auteur aurait pu appeler son livre un *Traité de l'art équestre.* Il est inutile de présenter M. Jules Pellier aux lecteurs. Il appartient à une famille qui, depuis plus d'un siècle, est célèbre dans la noblesse de l'équitation. Le chef de la dynastie, M. Louis Pellier, né en 1722, fut attaché à la grande écurie de Louis XV. Ce fut lui qui fit et gagna le célèbre pari de franchir à cheval et au pas demi-rassemblé la plateforme de l'aqueduc de Buc dans toute sa longueur. M. Jules Pellier, que tout Paris connait aujourd'hui, est l'arrière-petit-fils de ce grand maître.

Il a donné à son ouvrage la forme d'un dictionnaire, en ce sens que les termes d'équitation y sont présentés par ordre alphabétique. Cette disposition étonne au premier abord, mais la surprise fait vite place à l'approbation de cette méthode dès la lecture des premiers articles. Loin d'être aride, cet ordre est au contraire captivant et varié : la forme didactique des traités ordinaires n'y est pas sans doute pas observée, mais le résultat est plus sûrement atteint. Combien de fois arrive-t-il, en effet, que l'on commence avec d'excellentes dispositions les premiers chapitres

d'un ouvrage méthodique et que la lassitude vienne bientôt interrompre l'étude qui reste inachevée? Ici, c'est le phénomène contraire. Les premiers articles s'abordent avec l'idée qu'on sautera peut-être de l'un à l'autre, et l'intérêt se trouve pris, captivé, la lecture s'achève jusqu'au bout et les préceptes se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire. Certaines répétitions inévitables aident même à les fixer.

L'artiste qui est dans M. Pellier se révèle sans doute, mais, de plus, le professeur se montre dans la clarté de ses explications. Plaisir et profit pour le lecteur : double résultat dont il faut féliciter l'auteur.

En plus des reproductions de vieilles estampes, M. Pierre Gavarni a illustré ce livre d'un grand nombre de dessins où la grâce se mêle à la précision. M. Pierre Gavarni est un artiste de race et, dans un autre genre, il sait porter la lourdeur des gloires de l'héritage paternel. C'est le peintre des élégances modernes. Il y a dans ce livre une grande planche figurant une demi-volte de haute école, dans le manège Pellier, exécutée par des amazones qui sont la fine fleur du gratin, le fin du fin. C'est absolument charmant.

Cours d'économie rurale, par Édouard Lecouteux. Librairie agricole. Deux vol. in-18. — Prix : 7 francs.

Les lecteurs du *Livre* accepteront que nous leur parlions de cet ouvrage, bien qu'il s'écarte du cadre habituel de nos études. C'est qu'il est d'une haute portée, et ils voudront bien se rappeler, pour choisir une excuse littéraire, que Virgile chantait les champs et leurs bienfaits. Dans notre vieille Europe et notre vieille France, la question agricole se pose de jour en jour au premier plan. Pour mieux dire, on l'y voit de mieux en mieux, car elle y a toujours été. Nous ne saurions être une pure république des lettres et des arts, sous peine de mourir de faim ou de payer trop chèrement la nourriture qui nous viendrait des nouveaux mondes.

Sans y entendre grande malice, M. Lecouteux glisse cette assertion dans son livre qu'un jour viendra où, pour briguer le suffrage de ses concitoyens, il faudra se prévaloir de quelque mérite agricole. Les politiciens en seront marris, mais le *poireau* y gagnera en honneur, et le pays en profitera. Un jour prochain viendra aussi où cet enseignement occupera une large part, non dans les études spéciales où il s'est déjà grandement développé depuis quelques années, mais aussi dans les études préparatoires des lycées, là où l'on ne fait, à bien prendre, qu'ouvrir l'esprit aux connaissances futures.

Il s'agit, en effet, d'un système d'ensemble. Tout se tient dans la science agricole, qui est une véritable carrière. Il faut la vocation et une perception claire de ce que l'on va entreprendre.

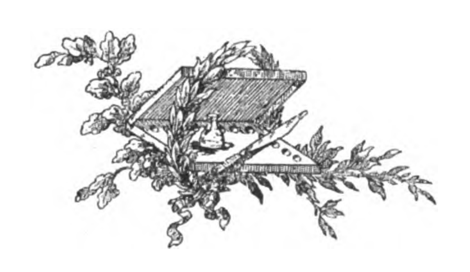
Nul ouvrage, mieux que celui de M. Lecouteux, n'est propre à éclairer la question. Qu'un débutant le lise : il y comprendra une chose capitale, c'est qu'il ne s'agit pas d'un apprentissage pour rire. Pour le praticien et le théoricien déjà au courant, ils y augmenteront leur savoir et y puiseront les plus justes notions d'équilibre et de sagesse qu'il soit possible de posséder.

Au-dessus de l'économie rurale, cet ouvrage traite de l'économie politique, de l'économie sociale. Il dégage de l'étude des faits, par la meilleure des méthodes expérimentales, la philosophie du principe. Supportant une lecture d'ensemble, il sera encore consulté à chaque pas de la vie agricole.

Tout y étant abordé et substantiellement traité, l'analyse n'en saurait être que la copie de sa longue table des matières.

Nous en recommandons l'acquisition et, même pour les bibliophiles, une bonne reliure, une reliure campagnarde, en peau de truie, de celles que l'on réserve aux livres de fatigue, souvent repris et feuilletés.

Q.





PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Livres de luxe récemment publiés.

Avec le brouhaha cosmopolite de l'Exposition du Centenaire, cette pauvre librairie française semble attendre des jours meilleurs, des périodes plus calmes qui permettent aux yeux de discerner, aux oreilles d'entendre, à l'esprit de juger. — Aujourd'hui tout est à la grande Kermesse du Champ de Mars et à l'illustration ethnographique des Invalides. Il s'agit bien de livres, alors que le temps est absorbé par tous les concours internationaux et par l'éreintement des exhibitions polymorphes à passer en revue; la littérature est dans le sixième dessous, c'est à peine si l'on se soucie des feuilles publiques et des *politiquailleries* oiseuses; la formule générale est : *Étourdissons-nous!* C'est le cri des fins de siècle, et l'on s'étourdit si bien qu'on n'a pas la fixité nécessaire à l'intellect pour s'occuper des livres d'art et du goût artistique des livres.

Cependant, il y a quelques ouvrages remarquablement publiés qui se sont risqués par cette troublante canicule « d'universelle ». Comment sont-ils accueillis par le public distrait, ceci n'est point mon affaire; ce qui m'incombe, c'est de les faire passer à la parade et de vous les signaler. Nous y voici :

Les éditeurs Émile Testard et Cie viennent de publier le deuxième volume de leur collection artistique : **les Chouans**, par H. de Balzac. — (1 vol., 40 fr.)

C'est un nouveau succès pour cette jeune librairie, succès aussi pour le puissant illustrateur Julien Le Blant. Nous pouvons affirmer, en effet, sans crainte de nous tromper, que les amateurs accueilleront *les Chouans* avec la même faveur que *la Chronique du règne de Charles IX*, ce remarquable volume à peu près épuisé aujourd'hui.

Il nous semble inutile de parler du livre en lui-même. Il suffira de rappeler qu'il fut écrit sur le terrain du drame, au milieu de souvenirs récents encore, parmi les ruines. Ce fut le premier succès de l'écrivain. On y voit Balzac, — ce n'est pas là un médiocre intérêt, — commençant à fouiller le sillon duquel il ne devait plus sortir. *Les Chouans* datent de 1827. Ils parurent à deux années de là. Dans ce récit enfiévré et sinistrement mystérieux des suprêmes convulsions de la guerre civile en Bretagne, on trouve largement développées déjà l'acuité de vision, l'intensité du réel, la description patiente et minutieuse, la finesse d'induction, la force d'analyse, l'observation tenace et impitoyable, la pénétration physiologique et psychologique qui firent la puissance de l'auteur de la *Comédie humaine*. Même parvenu à l'épanouissement complet de sa manière, rarement Balzac évoqua de son cerveau des types mieux accusés, mieux tout d'une pièce que *Marche-à-terre*, le chouan féroce, et *Hulot*, le commandant républicain.

Si M. Le Blant s'est senti à l'aise pour illustrer l'œuvre de Balzac, il n'est pas besoin de le dire. Dès la première page, il se trouve comme chez lui. Nulle part la lutte, le dédale des événements, la foule des acteurs et des comparses ne l'intimident. Il est à tout et partout. Il se prodigue, l'esprit alerte, l'œil grand ouvert sur les personnes et les choses, et, d'un crayon bien aiguisé, suivant le texte pas à pas, dessine cent images, tantôt violentes et passionnées, tantôt gracieuses et charmantes. On jurerait que toutes les compositions sont prises sur le vif, au moment précis de l'épisode, tant elles ont le tour juste, l'accent exact de la vérité. En un mot, c'est l'instantanéité de l'attitude, du geste, de l'expression, avec, en plus, la certaine note personnelle qui signe toujours de son empreinte l'originalité d'un artiste de race.

Le peintre du *Bataillon carré* et de *la Mort de d'Elbée* a trouvé dans le livre si intéressant de Balzac un cadre s'adaptant parfaitement au milieu qu'il a si consciencieusement fouillé. Il n'a pas manqué de déployer à souhait, sous toutes leurs faces, les qualités maîtresses de son pittoresque et souple talent.

Nous sommes heureux aussi de donner à



M. Léveillé, le graveur de tous les dessins, les éloges qu'il mérite. M. Le Blant a trouvé en lui un interprète du plus sérieux savoir. Ses bois, d'un dessin ferme et précis, dénotent également la puissance d'un coloriste. Sans compter, il a mis au service de l'œuvre toutes les ressources d'un art où il rencontre peu de rivaux.

Avec de tels auxiliaires, le tirage étant limité à mille exemplaires, nous pensons que le succès du livre est assuré. Nous savons, du reste, que la majeure partie de l'édition est déjà souscrite, que les grands papiers font prime, et ce n'est que justice. Tous les vrais amateurs veulent joindre aux beaux livres de leur bibliothèque *les Chouans* de *Balzac*, édités avec le soin le plus scrupuleux par Émile Testard, et illustrés de sujets à cette marque en partie double : *Invenit Le Blant, Léveillé incisit.*

Conquet lui-même n'a pas craint, par ce temps de rastaquouérisme à outrance, de mettre au jour un livre délicatement parachevé comme impression et illustration ; je veux parler de son édition nouvelle de la **Princesse de Clèves**, par Mme de Lafayette avec préface par Anatole France, accompagnée de douze illustrations hors texte et dans le texte gravées au burin et à l'eau-forte par A. Lamotte, d'après de charmantes compositions de Jules Garnier (1 vol. in-8° écu, 40 francs, — les grands papiers souscrits).

J'ignore l'accueil fait par les amateurs à ce livre d'un si parfait ensemble, mais, pour ma part, j'avoue le priser furieusement, comme on disait au temps de son si sentimental auteur. Les vignettes de Jules Garnier mises en têtes de pages sont tout particulièrement exquises et bien en harmonie avec le texte. C'est un livre d'art simple, élégant, comme il convient, sans fla-fla, mais d'une belle venue, d'une allure distinguée et d'une correction absolue comme composition et gravure. M. Anatole France a mis en tête de ce livre-bijou une notice, depuis reproduite dans *le Temps* et où toutes les qualités de ce maître écrivain érudit se trouvent condensées en de remarquables pages d'une rare élévation de critique et d'un bel esprit de bien-disance.

J'ai joint à mon exemplaire une série de strophes manuscrites dues à un jeune littérateur dix-septième siécliste, M. Georges Doncieux, dont quelques-unes sont fort réussies. Dans cette pièce poétique, la princesse de Clèves s'adresse à une dame moderne... Oyez son langage :

Votre temps, touché de l'effet
Grossier, non des subtiles causes,
Pour me comprendre est fort peu fait
Et veut le solide des choses.

Quelle pitié que ses amours!
Les généreux princes de Clèves,
Les galants et tendres Nemours,
Las! ont émigré pour toujours
(Je crois bien) au pays des rêves.

. . . .

Sœur, en admirant ma vertu,
Ma vertu quintessenciée,
Peut-être bien trouveras-tu
Que d'un scrupule trop têtu
Je me suis mélancoliée.

Mais si de ces mourantes fleurs
Tu sais respirer l'âme, et lire
Tout ce poème de douleurs,
Ayant d'abord ri de mes pleurs,
Tu pleureras d'avoir pu rire!

Le roman de la *Princesse de Clèves* est bien le livre fait pour être lu et compris par les femmes. C'est de la casuistique de délicatesse amoureuse, une fleur de loyauté et de noblesse sentimentales.

Ce chef-d'œuvre consacré avait été édité et réédité d'innombrables fois avec toutes les tentatives de l'illustration. L'édition de M. Conquet laisse bien loin derrière elle toutes les publications de ce même livre exécutées pour les bibliophiles. C'est le parangon du genre.

MM. Marius Michel, relieurs-doreurs, ne sont pas seulement de très habiles bibliopégistes, ayant l'estime d'un grand nombre de bibliophiles des deux mondes ; encore veulent-ils manier la plume à l'égal du petit fer et démontrer *urbi* et *orbi* la valeur de leur manière et la théorie mathématique et géométrique de leurs procédés d'ornementation. — C'est là leur tort : non pas qu'ils ne démontrent avec clarté, méthode et raison la préexcellence de leurs idées, mais parce qu'ils embêtent l'amateur qui généralement n'aime pas les longues démonstrations en matière de goût.

Un bibliophile a le droit d'aimer, par le seul tact de son œil et l'affinité de son goût, tel ou tel genre de reliure, de préférer tel type d'ornementation à tel autre, de s'enthousiasmer pour tel ouvrier relieur silencieux qui pousse bien ses fers créés dans un style nouveau, sans qu'on vienne lui déclarer qu'il n'existe point de type de beau parfait en dehors de certaines règles logiques et subordonnées à des combinaisons inéluctables. Cette déclaration faite par un relieur d'art en un ouvrage spécial met en défiance nerveuse, surtout étant donné l'esprit de personnalité absolue de MM. Marius Michel. C'est pourquoi, avec la meilleure volonté du monde, j'ai hésité à parler jusqu'ici en toute liberté d'opinion

du livre publié il y a deux mois par MM. Marius Michel sous le titre **de l'Ornementation des reliures modernes** (1 vol. in-8° carré, tirage à 300 exemplaires, prix 20 francs; 50 japon à 100 francs). Ce livre, évidemment, est excellent en soi, il n'offre pas des idées rétrogrades, il combat pour le goût du moderne à introniser dans la décoration des livres, il remue quantité d'idées justes, mais aussi il pontifie trop, et ce défaut, qui pourrait être excusable chez un écrivain d'art, a un je ne sais quoi de très spécialement énervant lorsqu'on sent le *Prenez mon ours!* du praticien par derrière.

MM. Marius Michel légifèrent trop dans le domaine de la reliure; ils approuvent ceci, désapprouvent cela, nient le genre allégorique, vantent la sobriété du décor, tranchent, rognent avec autorité sur les arabesques, les entrelacs, les mosaïques et la flore ornementale. C'est là un ton qui serait respectable chez un relieur honoraire, servant son expérience à des néophytes inconnus; mais chez un praticien militant, chez un récidiviste qui a déjà produit deux volumes sur la matière, l'allure doctorale peut n'être pas goûtée de tout le monde.— Une belle reliure, par sa grâce, son harmonie parlante et par l'éclat de ses dorures, est plus éloquente, dira-t-on, que toutes les dissertations sur les conditions voulues de ce beau et de cette harmonie. Trautz-Bauzonnet s'est-il jamais avisé de soutenir de la plume le mérite de son compas? J'estime fort le mérite de MM. Marius Michel, qui sont au nombre de mes relations aimables, et je serais désolé qu'ils prissent en mauvaise part ces observations sincères; mais je crois, en les faisant, résumer la sensation du plus grand nombre des bibliophiles, qui semblent leur dire: Faites de l'art et ne faites plus de théories inutiles, pour nous du moins qui avons l'éducation de l'œil et ce sentiment de la mesure et du beau qui ne s'argumente pas.

Le volume de MM. Marius Michel, qui ne compte guère plus au demeurant de quatre-vingts pages, est enrichi d'un très grand nombre de planches en héliogravure, reproduisant les plus belles reliures récemment exécutées par ces messieurs. Imprimé luxueusement sur superbe papier à la forme, admirablement tiré par Chamerot, ce beau livre est digne d'entrer dans toutes les bibliothèques; il est de plus très suggestif pour le bibliophile chercheur de types à commander sur les ouvrages à faire habiller.

Les Confessions de J.-J. Rousseau, avec illustrations de Maurice Leloir, publiées par la librairie Launette, sont aujourd'hui entièrement terminées. Le livre douzième vient de paraître. Je ne pourrais que me répéter en jetant des fleurs de rhétorique sur cette édition hors ligne. Je ne fais donc que faire tinter ici la clochette du souvenir dans l'esprit de ceux qui n'ont pas encore parcouru cette publication très remarquable.

Un des plus brillants souvenirs de l'Exposition de 1889 sera, sans contredit, le beau volume publié sous le titre de **Dix années du Salon de peinture et de sculpture** (1879-1888), et qui correspond à l'exposition décennale des beaux-arts installée actuellement au Champs de Mars. Cet ouvrage, dont le texte est dû à la plume compétente de M. G. Lafenestre, est une courte et pittoresque histoire de notre école française de peinture et de sculpture pendant les dix dernières années, et les quarante planches qu'elle contient, gravées à l'eau-forte par nos premiers artistes, reproduisent les œuvres principales qui ont paru dans cette période.

C'est un superbe volume, élégamment imprimé sur beau papier vélin, avec des ornements de texte de Claudius Popelin, et qui fait le plus grand honneur aux presses de la maison Jouaust. — Prix: 30 francs.

Les amateurs qui ne possèdent pas les dix années successives des *Livres d'or du Salon* auront ici la quintescence de cette utile et si élégante publication.

A signaler un curieux essai d'impression illustrée au Tonkin fait par MM. Lemercier et Cie, à Hanoi. Il s'agit des **Croquis tonkinois** de L. Gann, récits publiés par l'*Avenir du Tonkin*, et qui viennent d'être imprimés là-bas sur des presses encore primitives, avec des éléments défectueux. Cette première tentative mérite d'être encouragée. Cette édition incunable tonkinoise, malgré son aspect naïf, vaut d'être recueillie par le collectionneur.

Autre tentative de décentralisation chez Clouzot, à Niort, celle-ci très heureuse. Ce sont des notes de voyage en yacht, prises par M. de Kadoré et publiées sous ce titre: **En Sèvre** (1 vol. in-8°, tiré à 250 ex. sur japon). Ce coquet petit ouvrage, écrit d'un style aimable et sans prétention, est illustré de cinquante dessins très bien reproduits. La couverture en couleur, par Fraipont, est délicieuse de fraîcheur et de pittoresque.

La librairie Émile Testard et Cie vient de publier, dans les œuvres de Victor Hugo, le *quatrième fascicule* de sa belle édition de **Notre-**

Dame de Paris, illustrée par Luc-Olivier Merson.

Ce fascicule ne contient pas moins de neuf eaux-fortes de M. Géry-Bichard.

En tête, une grande composition représentant Louis XI et Jacques Coictier, avec Claude Frollo, dans la cellule canonicale du cloître Notre-Dame. La fenêtre de la cellule est ouverte, laissant voir dans la nuit la silhouette des tours Notre-Dame.

Composition d'un grand caractère et d'une superbe couleur.

Puis, dans le texte, huit autres planches gravées par Géry-Bichard : Claude Frollo et son petit frère Jehan chez la nourrice, — Quasimodo allant fouiller dans le ventre de quelque gorgone sculptée au plus haut d'une des tours, pour dénicher des corbeaux ; — le Chien et son maître ; — Claude Frollo contemplant les sculptures du portail Notre-Dame ; — Impopularité ; — *Abbas beati Martini ;* — Ceci tuera Cela.

Cette publication de *Notre-Dame de Paris* mérite réellement de fixer l'attention des bibliophiles. Merson y fait preuve d'un savoir et d'un talent incomparables.

Dans le recueil des *Pièces de Molière*, publiées séparément par la librairie des Bibliophiles, vient de paraître la quatrième petite plaquette qui contient *Sganarelle*, avec une belle gravure de Louis Leloir. Très jolie collection, de format élégant et dont le texte est d'une grande correction, chose si rare aujourd'hui où les correcteurs surchargés laissent fleurir la coquille typographique dans les ouvrages les plus luxueux.

O. U.





Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Sommaire. — M. E. Ledrain et sa version française de la *Bible*. — Les legs Saintous. — Tacite et l'Académie des inscriptions. — Académie des sciences morales et politiques : Prix Andéoud. — Prix Doniol. — Missions littéraires et scientifiques.

Au moment où M. E. Ledrain, ayant achevé les deux premières parties de sa version de la Bible, — les livres historiques et les livres législatifs, — entame la troisième avec les prophètes Isaïe et Jérémie, nous croyons qu'il plaira au lecteur de s'arrêter avec nous entre les étapes parcourues et la nouvelle étape qui commence, et de jeter alternativement les yeux sur ces deux segments de la si longue route où le traducteur s'avance d'un pas égal, sûr et jamais las.

On a déjà, dans *le Livre*, signalé, à l'époque de son apparition, le quatrième volume, qui contient la fin de l'Hexateuque : le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome* et *Josué*. Ces livres, où, en y ajoutant la *Genèse* et l'*Exode*, se trouvent, éparses et plus d'une fois répétées, les lois civiles et religieuses de la nation juive, présentent, surtout les trois premiers, le caractère de codes ou recueils de règles pour les rapports sociaux et pour les cérémonies du culte. C'est ainsi que le *Lévitique* est un véritable « rituel des sacrifices » ; que les *Nombres*, entre le cens de la nation et les dispositions à observer pendant la marche dans le désert, contiennent des ordonnances et des prescriptions particulières à certains cas et à certaines personnes, et que le *Deutéronome*, — lequel, malgré son nom, fut la première loi promulguée, — expose les prescriptions imposées par Iaveh à son peuple et détermine les devoirs de l'Israélite envers son Dieu, envers ses compatriotes et vis-à-vis des étrangers. Sans doute, les matières ne sont point réparties avec cette netteté dans les livres hébraïques; ils se pénètrent, se reprennent et se complètent les uns les autres; et le rituel, comme il est naturel dans cette théocratie de nomades, se retrouve, plus ou moins, partout. Mais partout aussi se mêle le récit des aventures des tribus dans leur migration vers Chanaan. Les *Nombres* sont en grande partie une relation de voyage ; le *Deutéronome* raconte les derniers jours de Moïse, et, dans le *Lévitique*, entre le récit de l'établissement du sacerdoce dans la famille d'Aaron et des cérémonies qui l'accompagnèrent, on rencontre des anecdotes comme celle-ci :

Le fils d'une Israélite et d'un Miçrite (Égyptien) vint au milieu des Benê-Israël et se querella dans le camp avec le fils d'une Israélite et d'un Ismaélite. Comme il prononça avec injure le *Nom*, on l'amena à Mosché (Moïse). — Sa mère s'appelait Schelomith, fille de Dibri, de la tribu de Dan. — On le mit sous garde jusqu'à ce que Iahvé eût fait connaître sa volonté.

Iahvé s'adressa à Mosché : « Tire hors du camp, lui dit-il, cet insulteur; que quiconque l'a entendu impose la main sur sa tête, et que toute la communauté le lapide. Alors tu diras aux Benê-Israël : « Qui « injuriera son Elohim en portera la peine, et qui « outragera le *Nom* de Iahvé subira la mort, toute la « réunion le lapidant; aussi bien colon qu'indigène, « il mourra en punition de ce qu'il a insulté le « *Nom.* »

Comme le fait remarquer M. E. Ledrain dans une de ces brèves notes qu'il laisse tomber comme un jet de lumière sur les points obscurs, c'est là un précepte donné sous forme narrative; mais c'est aussi, — les détails de noms, de filiation et de tribus en font foi, — une légende introduite dans le livre de l'*Hexateuque*, où les règlements, les prescriptions et les rites sont le plus rigoureusement et le plus continûment codifiés.

Le traducteur a pris soin de planter des jalons, de marquer des points de répère dans cet enchevêtrement de préceptes hiératiques, de lois sociales, de chants lyriques et de récits. Chaque fois que l'allure du texte change, il vous en avertit par une sorte de titre au sommaire concis, marquant autant de divisions dans la continuité de la rédaction hébraïque telle quelle nous est parvenue. Par exemple, le *Lévitique* se partage, et, si je puis dire, s'étiquète ainsi : Rituel des sacrifices : — Holocauste ; — Minha ou oblations ; — Schelamim ou sacrifices d'actions de grâces ; — Hattath ou sacrifice de péché ; — Ascham ou sacrifice de coulpe ; — Rituel supplémentaire sur les sacrifices. — Établissement du sacerdoce. — Lois de pureté et jour d'expiation. — Code sinaïtique : — Vœux volontaires.

Nous avons d'autant moins de scrupules à reproduire ces indications qu'on ne les retrouve pas dans la table des matières de ce volume, si bien exécuté à tous autres égards. On ne peut se défendre du regret que cause une déception, quand on s'aperçoit que le guide qu'on espérait trouver là fait défaut. Essayons de l'épargner, du moins aux lecteurs du *Livre*, en poursuivant cette tabulation.

Les *Nombres* sont divisés comme suit : Dénombrement des douze tribus. Ordre de leurs campements et de leur marche : — Dénombrement des Lévites. Leur service respectif dans le sanctuaire ; — Ordonnances diverses. — Prescriptions sur le vœu de Naziréat. — Ordonnances supplémentaires concernant le Pavillon saint : — Manière de placer les lampes sur le chandelier ; — Consécration des Lévites et règlement de leur temps de service ; — Ordonnance sur la Pâque ; — Indication par les étapes et départs du peuple ; — Ordre d'user de trompettes d'argent. — Voyage du Sinaï à Moab : — Du Sinaï à Pâran ; — Exploration du pays de Chanaan et châtiment du peuple révolté ; — Règlements sur les sacrifices, les prémices, la violation du Sabbat, les franges des habits ; — Châtiment de Dathan et Abiram. Celui de Coré et de sa bande. Droit de la famille d'Aaron ; — Offices, droits et revenus des prêtres et des Lévites ; — Eau de purification et impuretés provenant des cadavres ; — Israël à Qadesch, et son voyage jusqu'au désert de Moab. — Balaam bénit Israël. — Prostitutions sacrées à Sittim et zèle de Phinehas. — Dénombrement du peuple dans les plaines de Moab ; — Ordonnance rendue à l'occasion des filles de Celofhad ; — Annonce de la mort de Moïse et désignation de Josué pour lui succéder ; — Ordonnance sur les sacrifices quotidiens et sur ceux des fêtes ; — Ordonnance sur l'accomplissement des vœux, surtout des vœux féminins ; — Guerre contre les Madianites ; — Arrangement à l'est du Jourdain ; — Stations d'Israël, de Ramsès aux plaines de Moab ; — Ordonnance concernant la prise et le partage de Chanaan ; — Bourgs d'habitation pour les Lévites, et bourgs de refuge pour les meurtriers ; — Règlement sur le mariage des filles héritières.

Dans le *Deutéronome* : Introduction au Deutéronome. — La seconde Loi : — Partie générale de la loi. — Partie spéciale de la seconde Loi : — Loi contre le service des dieux étrangers et contre la multiplicité des lieux de culte ; — Lois sur ce qu'Israël, comme peuple saint, doit éviter et accomplir ; — Droit criminel et droit de guerre ; — Lois diverses. — Bénédictions ou malédictions selon que l'on obéit à la Loi ou qu'on l'enfreint : — Recommandations de Moïse âgé à Israël et à Josué ; — Cantique de Moïse. Préparation de sa mort. — Bénédiction de Moïse : — Mort de Moïse.

Enfin, les chapitres découpés dans *Josué* ont pour titre : Conquête du pays de Chanaan. — Partie géographique du livre de Josué. Le territoire idéalement partagé aux tribus : — Partage du reste de la contrée à Schilo, et en particulier territoire de Benjamin ; — Le territoire des six autres tribus ; — Établissement des bourgs de refuge, ainsi que des bourgs des prêtres et des Lévites ; — Congé donné aux tribus transjordaniques, érection par celles-ci d'un autel ; — Dernières paroles de Josué au peuple et sa mort.

Telle est cette analyse, très succincte, mais très utile en ce qu'elle nous fait embrasser d'un coup d'œil les méandres de la rédaction juive et les efforts pénibles, souvent infructueux, des différents rédacteurs pour donner à l'ensemble d'un texte formé de fragments si éloignés par leurs dates et par le génie des écrivains successifs une unité qu'il ne comporte point.

Mais à côté de la science de M. E. Ledrain, et de la sûreté pénétrante de sa critique, il y a quelque chose qui nous frappe davantage et nous émeut : c'est le sens ethnique, si profond et si vrai, qui lui donne le pouvoir de faire revivre ces

peuples morts dans toute l'âpreté de leur barbarie, avec leurs mœurs, leurs superstitions, leur concept sauvage d'un Dieu étroit, impitoyable et jaloux, leurs sentiments non fardés, non altérés, en dépit de tant de siècles, comme si une momie de l'antique Égypte se dressait tout à coup hors du sarcophage, et, rejetant ses bandelettes, nous apparaissait avec les couleurs et le mouvement de la vie. C'est aussi la sincérité implacable de cette traduction, pour laquelle tout est rendu sans atténuation, non point brutalement, comme l'a dit quelqu'un qui prenait la brutalité pour la force, mais loyalement et à l'aide d'une langue forgée exprès, où toutes les étrangetés, toutes les audaces, toutes les naïvetés, toutes les images du texte hébreu se moulent sous la fausse.

Écoutez Moïse parlant au peuple devant Dathan et Abiram qui ont péché contre Iahvé : « Si le sol dilate sa gueule pour les engloutir, eux et tout ce qui est à eux, et qu'ils descendent vivants au Scheöl, alors vous saurez que ces hommes ont méprisé Iahvé. » La farouche énergie de l'hébreu ne vibre-t-elle pas dans ce français ? Où trouver rien qui donne mieux le sentiment de la divinité telle que la concevaient ces nomades toujours guerroyants, que ces lignes du cantique de Moïse dans la version de M. Ledrain :

Voyez, moi, je suis,
Et il n'y a point d'autre Elohim que moi.
Moi, je fais mourir et je fais vivre,
Je déchire et je guéris.
Et nul ne s'échappe de ma main,
Et je dirai : Vive moi pour jamais !
Lorsque j'aiguise l'éclair de mon glaive,
Et que mon bras le saisit pour le jugement,
Alors je fais éclater ma vengeance sur ceux qui [me pressent,
Et à mes ennemis je donne la rétribution.
Alors, j'enivre mes flèches de sang,
Et mon glaive dévore la chair;
C'est le sang des percés et des captifs,
C'est la tête chevelue de l'ennemi.

Ces beautés, nous les rencontrons à jet continu, pour ainsi dire, dans le cinquième volume, avec les deux prophètes Isaïe et Jérémie. Non pas que le traducteur y soit plus particulièrement pittoresque et vigoureux ; il se montre d'un bout à l'autre égal à lui-même ; mais la manière prophétique est faite de violences, d'images et d'élans, et M. Ledrain y a de quoi y déployer, avec sa merveilleuse intelligence de l'allure générale et des nuances du texte, les ressources de sa langue si souple et si ferme à la fois.

Quelques mots de préface ouvrent du premier coup les horizons, comme un rideau levé par une main preste découvre les décors d'une scène admirable et sont comme les placages d'accord avant le concert, où les musiciens et les auditeurs se donnent le *la*. Le prophète, dit M. Ledrain, était la conscience et la voix d'Israël. « En lui vivait toujours en éveil le sentiment de la destinée et des devoirs de la race. Chaque fois que le peuple semblait s'écarter de la route assignée, le prophète élevait la voix. Qu'il s'agît de politique intérieure, d'alliances, de morale, de dogme, il avertissait Israël quand celui-ci s'engageait par un mauvais sentier... Ces poètes hébreux, s'inspirant toujours des événements et seulevés par eux, ont fait de la poésie vivante... De leurs lèvres, sans qu'ils l'aient voulu, sans aucune prétention à l'art d'écrire, — sans rien de ce qui marque les époques de décadence littéraire, — les mots merveilleux jaillissent, parce qu'ils sont incapables de les contenir, parce qu'ils souffrent devant la douleur du lion, qu'ils s'indignent de ses déportements, ou qu'une vision terrible ou douce passe devant leurs yeux. Poètes de génie, inconscients, emportés et roulés par le torrent, ils ont écrit, ne pouvant faire autrement. On n'est grand, classé en dehors du vulgaire troupeau des hommes de lettres, qu'à cette condition. »

Et lui-même, emporté au delà du sujet par l'élan de sa pensée qui, du passé étudié, fouillé, compris, su ou reproduit, bondit irrésistiblement au présent, le poète-interprète ajoute : « Les nabis (prophètes) restent la parure et la force du vieil Israël. Ce qui sauve celui-ci et l'empêche de se laisser totalement conduire par les appétits matériels, c'est, en réalité, la pensée ancienne de ses prophètes. Misérable, traqué à travers les nations, plein de fureur et de menaces, maudissant le genre humain, desséché par la haine, abaissé par le négoce, en proie à la frénésie du jeu, le vieux peuple a gardé, malgré tout, en dedans de lui, je ne sais quelle flamme vacillante, mais immortelle. Le charbon d'Isaïe n'a cessé de brûler en son cœur et d'envoyer au monde son parfum. Famille dangereuse et charmante ; occupée de vils intérêts, sans toutefois renoncer à l'idéal ; produisant des artistes et des marchands ; les pieds et les mains dans la boue, mais la tête dans le bleu du ciel, Israël doit le meilleur de lui-même aux grands poètes de sa race, qui furent en même temps des consciences fermes. »

Quand on a lu cette belle page, on en sait plus sur le caractère et les destinées des Juifs qu'après avoir compulsé vingt volumes de polémique pour ou contre le sémitisme. Nous nous permettrons seulement d'ajouter ce qui saute à l'esprit de tout le monde, c'est que le prophétisme semble bien tari dans sa source, que les nabis sont loin et qu'il

n'en naît plus, qu'enfin l'influence des consciences fausses et des cœurs épris du devoir ressemble à ces cercles concentriques produits par une pierre tombant dans l'eau, qui plus ils sont étendus, plus ils deviennent faibles.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer en passant combien de ces traits de nature — prophétisme à part — conviennent à nos voisins les Anglais. On a soutenu dans de gros livres que la race anglo-saxonne descendait d'une des tribus d'Israël. La filiation semble difficile à prouver; mais les derniers coups de pinceau dont M. Ledrain peint l'Hébreu sont justement ceux qui compléteraient le portrait du *Britisher*.

Pour revenir aux qualités de la traduction, on ne peut mieux les faire comprendre qu'en comparant la version de M. Ledrain à celles qui l'ont précédée. Ce serait un travail curieux et plein d'intérêt; il faudrait y comprendre la version des Septante et la Vulgate même, d'une poésie si concentrée pourtant; on y joindrait la *Bible allemande*, celle de Wycliff, et les deux versions anglaises autorisées. Malheureusement, en ce temps de vacances, dans une maisonnette isolée entre l'Océan qui bat le pied et les sables couverts de pins qui l'enveloppent par derrière, les éléments nous manquent, et nous devons laisser à nos lecteurs le soin de faire, chacun pour soi et dans la mesure qui lui conviendra, cet intéressant parallèle. Nous trouvons cependant dans un journal qui nous a suivi jusqu'en ce pays perdu (*l'Art moderne*, de Bruxelles; 28 juillet) une partie de la besogne faite, et nous en profitons. C'est la comparaison d'un paysage d'Isaïe dans la version Ledrain et dans la version Le Maistre de Sacy. Voici la première :

Parce qu'elles sont hautaines, les filles de Çion,
qu'elles vont la gorge tendue,
et jetant des regards effrontés,
dans leur marche à petits pas frappant la terre
et faisant sonner les chaînettes de leurs pieds,
à cause de cela le Seigneur rendra leur tête chauve,
et Iahvé découvrira leur nudité.
En ce jour-là le Seigneur enlèvera la parure,
les anneaux, les petits soleils et les petites lunes,
les pendants d'oreilles, les bracelets et les voiles,
les diadèmes, les chaînettes du pied et les ceintures,
les boîtes de parfums et les amulettes,
les anneaux des doigts et les anneaux du nez,
les habits de fêtes et les tuniques,
les manteaux et les sacs,
les miroirs et les chemises fines,
les turbans et les couvre-chefs.
Au lieu d'aromates, il y aura de la pourriture;

au lieu de ceinture, une corde;
au lieu de boucles tournées, la calvitie;
au lieu de la bande couvrant le sein, un cilice;
une cicatrice de brûlure au lieu de la beauté!

Lisons maintenant l'arrangement de Le Maistre de Sacy :

Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute en faisant des signes des yeux et des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas et étudié toutes leurs démarches,

Le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, et il fera tomber tous leurs cheveux.

En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissants d'or,

Leurs colliers, leurs filets de perles, leurs bracelets, leurs coiffes,

Leurs rubans de cheveux, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfums, leurs pendants d'oreilles,

Leurs bagues, leurs pierreries qui leur pendent sur le front,

Leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamants,

Leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et leurs habillements légers qu'elles portent en été;

Et leur parfum sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs cheveux frisés en une tête nue et sans cheveux, et leurs riches corps de jupe en un cilice.

Où est le sincère et hautain sentiment de l'art? Où la recherche mensongère d'une fausse élégance? Faire la réponse serait injurieux pour le lecteur.

Le volume se termine par les cinq chants de deuil sur la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, l'an 588, que l'on connaît sous le nom de *Lamentations de Jérémie*. Lamentations, à coup sûr; mais M. Ledrain nous déclare en note que ces morceaux, d'esprit prophétique et composés à une certaine distance de l'événement, ne sauraient guère être attribués à Jérémie. D'où qu'ils viennent, ils exhalent avec une singulière force les gémissements d'Israël humilié :

Moi, je suis l'homme qu'a éprouvé le mal
sous le bâton de sa fureur.
. . . .
Il a vieilli ma chair et ma peau,
et broyé mes os.
. . . .
Dans les lieux sombres il m'a installé,
comme les morts anciens.

Il a fait autour de moi une cloison
pour que je ne puisse sortir;
Il m'a chargé de chaînes d'airain.
Même quand je crie et implore, il repousse ma prière;
avec des pierres de taille il ferme mes chemins
et comble mes sentiers.

Un ours en embuscade, voilà ce qu'il est pour moi,
un lion dans ses cachettes.
Me tirant de mon chemin, il m'a mis en pièces.
De moi il a fait une désolation.
Il a tendu son arc,
moi-même servant de but à la flèche.

Il a dans mes reins enfoncé
les fils de son carquois.
Je suis la risée des nations,
et leur objet de chanson tout le jour.
Il m'a rassasié d'amertumes
et enivré d'absinthe.

A mes dents il a fait mordre les cailloux,
et m'a chargé de cendres,
tellement que mon âme a ignoré la prospérité
et que j'ai oublié le bonheur.
« Elle est perdue, ma force, ai-je dit,
et mon espérance en Iahvé.

Nous arrêterons là nos citations, satisfait d'avoir signalé une fois de plus cette œuvre gigantesque de persévérance, de savoir et d'art, dans laquelle M. Ledrain ouvre à tous les sources hébraïques, sans les clarifier à travers le filtre d'un prétendu bon goût, sans en ralentir le flot torrentiel par les digues d'un hypocrite respect et d'une impuissante modération, sans en modifier la teinte et les reflets, sans en corriger la saveur en les canalisant au service de telle ou telle doctrine, comme on détourne un fleuve pour faire marcher un moulin.

Il est arrivé presque à moitié de sa formidable tâche. Dans le volume prochain, il nous donnera les autres prophètes, le grand Ezéchiel, et les petits Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Natum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie. Les tomes VII et VIII contiendront les œuvres morales et lyriques, c'est-à-dire la fin de l'Ancien Testament, depuis les *Proverbes* jusqu'à *Job*, que M. Ledrain place à la fin de la série, et à propos duquel, ainsi que du *Cantique des cantiques*, il sera piquant de se reporter aux travaux de M. Renan. Les deux volumes suivant seront consacrés au Nouveau Testament. Le onzième enfin commencera et illuminera l'ensemble de l'œuvre par une étude critique où l'on peut s'attendre à des vues originales et fortement entourées de preuves; mais où l'on trouvera toujours les raisons qui ont décidé l'auteur dans les cas douteux, et le jugement d'ensemble qui se dégage pour lui de cette longue étude des jugements littéraires, juridiques et religieux du peuple juif. Alors seulement on pourra pleinement apprécier jusqu'où M. Ledrain pousse l'amour du vrai, l'audace de l'impartialité.

***

Et maintenant *paulo minora canamus!*

Les cinq Académies de l'Institut de France viennent d'être autorisées, par décrets, à accepter les legs que leur a faits M. Joseph Saintous pour la fondation de prix annuels, de 1,000 francs chacun, à décerner sous son nom. Chaque Académie a la faculté de proposer tel sujet de prix qui lui conviendra.

A l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le concours du prix Bordin (Étude sur les sources qui ont servi à Tacite pour écrire les Annales et les Histoires) est ajourné à un an. Le dépôt des mémoires devra être effectué au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1891.

A l'Académie des sciences morales et politiques, le concours du prix Andéoud est destiné, aux termes de la fondation, à encourager les études, les travaux et les services relatifs à l'amélioration du sort des classes ouvrières et au soulagement des pauvres, soit par des lois ou des actes administratifs, soit par l'initiative privée, et le progrès de toutes les sciences.

L'Académie vient de décerner pour la première fois ce prix. Sur les ouvrages envoyés au concours, elle en a récompensé six; elle a accordé des mentions honorables à M. Crouzel, docteur en droit (*Étude historique, économique et juridique sur les coalitions et les grèves dans l'industrie. — La participation des ouvriers aux bénéfices de l'entreprise*), et à M. A. Trombert, pour sa traduction de l'allemand d'un ouvrage de M. V. Bohmert sur la participation aux bénéfices.

En outre, quatre médailles d'or d'un type unique ont été attribuées : 1° à M. Hippolyte Maze, sénateur (ouvrages sur le paupérisme, la prévoyance et la mutualité); 2° à M. Eugène Rostand (*les Questions d'économie sociale dans une grande ville*); 3° à M. René Lavallée (*les Classes ouvrières en Europe*); 4° à la Société internationale des études pratiques d'économie sociale, fondée par M. Leplay, pour l'ensemble des publications faites par cette société.

L'Académie a décerné également, sans indiquer d'ordre de mérite, sept médailles d'or à des œuvres ou à des établissements qui ne s'étaient pas fait inscrire au concours :

A la Société philanthropique, président le prince d'Arenberg;

A la Société mulhousienne des cités ouvrières, M. Jean Dollfus, fondateur; président actuel, M. Ernest Engel;

A la Compagnie des mines d'Anzin;

A la blanchisserie et teinturerie de Thaon;

A la maison Baille-Lemaire;

A l'ancienne maison Leclaire;

A la maison du Bon-Marché.

La même Académie propose pour le prix Doniol, d'une valeur de 2,000 francs, à décerner en 1892, le sujet de concours suivant :

« Faire l'histoire du droit des neutres et de son introduction dans la législation moderne de l'Europe. »

***

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts vient de donner les missions suivantes :

M. Bougenot, archiviste paléographe, est chargé d'une mission en Autriche, à l'effet d'étudier les chroniques du moyen âge, intéressant la France, qui sont conservées à la Bibliothèque impériale de Vienne, et de rechercher les lettres missives et les actes de François Ier qui se trouvent en originaux ou en copies à la Bibliothèque et aux archives de cette ville.

M. de Coubertin, secrétaire général du comité pour la propagation des exercices physiques dans l'éducation, est chargé d'une mission aux États-Unis et au Canada, à l'effet d'y visiter les Universités et les collèges, et d'y étudier l'organisation et le fonctionnement des associations athlétiques formées par les jeunes gens de ces deux pays.

M. Hart, drogman de l'ambassade de France à Constantinople, est chargé d'une mission en Asie Mineure, à l'effet d'étudier les monuments datant de l'époque des Seldjoucides, et de rechercher les manuscrits orientaux relatifs à l'histoire de cette dynastie.

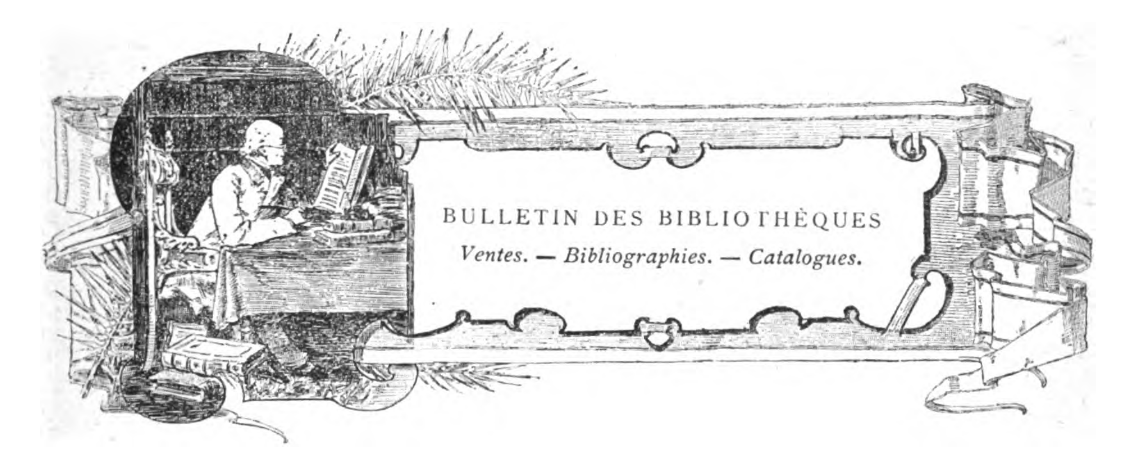
M. Bourgeois, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, est chargé d'une mission en Italie, à l'effet de rechercher à la Bibliothèque de Naples, au palais San Severino, la collection des papiers d'Alberoni et d'en dresser l'inventaire.

M. Jacques de Morgan, ingénieur civil des mines, est chargé d'une mission en Asie, à l'effet d'explorer les régions qui s'étendent entre le sud de la mer Caspienne, l'Arménie, le golfe d'Alexandrette et l'Anti-Taurus.

M. Candelier est chargé d'une mission en Colombie, à l'effet d'y poursuivre des recherches ethnographiques et d'y recueillir des collections destinées à l'État.

M. de Nolhac, maître de conférences à l'École des hautes études, attaché au musée de Versailles, a été chargé par le ministre de l'instruction publique d'aller faire, dans les bibliothèques publiques et privées de l'Italie, des recherches sur Plutarque et sur les origines de l'humanisme.

B.-H. G.



FRANCE

Un ancien règlement de la bibliothèque Sainte-Geneviève. — Nous empruntons à la *bibliothèque des Chartes*, mai-juin 1889, l'analyse suivante que donne M. Ch. Rohler d'un règlement tiré d'un ancien *Liber ordinis*[1] de l'abbaye de Sainte-Geneviève à Paris, où sont déterminées les fonctions du bibliothécaire (*armarius*) de cette abbaye, au commencement du XIIIe siècle, et dont il publie le texte latin original :

« Remarquons d'abord, dit M. Ch. Kohler, que les fonctions du bibliothécaire étaient plus variées qu'elles ne le sont aujourd'hui. En dehors de la conservation des volumes, il avait à en surveiller la confection, qui consistait dans le découpage et le polissage du parchemin, la copie et la reliure, toutes choses qui étaient faites dans l'intérieur de l'abbaye, et généralement par des frères génovéfains. C'était à lui qu'incombait en outre le soin de régler quotidiennement les offices liturgiques.

« Son rôle, en ce qui touche la conservation des volumes, est fixé de la façon suivante :

« Tous les volumes doivent être catalogués.

1. Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. E. l. 4°, 11, fol. 27-30.

Deux ou trois fois par an, ils seront examinés un à un pour voir s'ils n'ont pas subi quelque détérioration. Les armoires destinées à les recevoir seront tendues d'étoffes, de façon à les préserver de l'humidité. L'ordre par matières sera observé dans l'arrangement sur les rayons. Aucun volume ne sera prêté au dehors sans qu'il soit perçu sur l'emprunteur un gage qui, pour les inconnus, devra être équivalent à la valeur du manuscrit. Les livres précieux ne seront pas prêtés sans une autorisation spéciale de l'abbé. Il sera tenu un registre de prêt. Les livres d'un usage journalier, ainsi que ceux qui servent plus spécialement à l'instruction et à l'édification des frères, seront placés hors des armoires, à la disposition de tous. Les autres ne seront sortis des armoires que sur une demande spéciale; le prêt, bien que fait à l'intérieur de l'abbaye, sera inscrit sur un registre; l'emprunteur devra garder soigneusement le volume, ne pas le prêter, ni le laisser traîner, et le rapporter lui-même au bibliothécaire.

« Dans la confection des livres, l'intervention du bibliothécaire est obligatoire, même pour les plus petits détails. Aucune écriture, qu'il s'agisse de livres ou de pièces détachées, ne doit se faire ni à l'intérieur de l'abbaye, ni à l'extérieur pour l'abbaye sans qu'il en ait donné l'ordre. C'est lui qui embauche des copistes au dehors, lorsque le nombre des frères sachant copier est insuffisant. Il doit fournir aux copistes tout ce qu'il faut pour écrire et leur défendre de se servir de matériaux autres que ceux fournis par lui, ou d'écrire autre chose que ce qui leur a été ordonné. Les copies doivent se faire sous sa direction, à l'intérieur de l'abbaye, dans des locaux aménagés de façon que les travailleurs ne soient troublés par aucun bruit. A ceux-ci, il est enjoint d'observer le plus complet silence et de ne point aller vaguer sans motif en dehors du local. Seuls, l'abbé, le prieur, le sous-prieur et le bibliothécaire peuvent entrer dans leur salle de travail. Enfin, comme nous l'avons dit, le découpage et le polissage du parchemin, ainsi que la reliure des volumes, doivent être exécutés sous la surveillance du bibliothécaire.

« La troisième partie des fonctions du bibliothécaire consiste dans la direction des offices liturgiques. Non seulement ce fonctionnaire doit veiller à ce que ces offices aient lieu suivant l'ordre canonique, mais encore il est chargé de reprendre les frères qui font des fautes en chantant ou en lisant, et, pour s'acquitter aisément de cette tâche, il est tenu de savoir par cœur tous les offices. Il lui est ordonné de prendre toutes les précautions nécessaires pour que les livres liturgiques soient rédigés avec une grande clarté et une parfaite correction, de manière que les officiants ne risquent pas d'être induits en erreur. Pour l'exécution des chants religieux, ses attributions semblent se confondre avec celles du préchantre. — Le règlement de l'abbaye de Saint-Victor [1], à Paris, présente la plus grande analogie avec celui-ci. »

Bibliothèque de l'Académie nationale de musique. — La bibliothèque et le musée de l'Opéra, qui avaient été fermés pour cause de vacances, sont rouverts au public depuis le 16 août.

Antiquité de l'imprimerie de Provins. — M. Henri Stein a découvert deux petits livrets gothiques, conservés sous la cote A. 2164 dans la bibliothèque d'Auxerre, qui tendent à prouver que les premiers imprimeurs de Provins n'ont pas été, comme on le croyait jusqu'ici, Guillaume Tavernier, l'imprimeur de la *Règle des marchans* (1496) et la veuve Jean Trumeau, dont on ne connaissait d'ailleurs qu'un volume : *Cura clericalis* (1521) à l'état d'exemplaire unique. M. Henri Stein signale pour la première fois, de la même officine, un volume rarissime, qui est une réimpression d'un ouvrage du célèbre Josse Bade d'Assche.

On lit au folio 1 recto :

CARMEN LUGUBRE
PHILIPPI BEROALDI DE DOMINICE PASSIONIS DIE. EIUSDEM PENES SIVE CANTICUM DE LAUDIBUS DIVE VIRGINIS ET VIRI PRUDENTIS OFFICIA : AB ASCENSIO DILUCIDE EXPLANATA.

Au-dessus, un bois représente la *Salutation angélique.* La suscription, folio 15 verso :

Imprime à Prouins
Par la Ueufue Jehan
Trumeau. Z Guillaume
Trumeau. Libraire demourāt a Lhôme Sauluaige. Pres le Pont au
Poysson. M.CCCCC.XXVI.

est, comme le dit M. Henri Stein, particulièrement intéressante, car elle nous donne la preuve que la veuve Trumeau exerçait encore en 1526, associée à son fils Guillaume.

Mais la veuve Trumeau ne faisait, elle-même, que continuer la profession de son mari, que l'on

1. Voyez Franklin, *les Anciennes bibliothèques de Paris*, t. I, pp. 150-151. — L. Delisle, *le Cabinet des manuscrits*, t. II, p. 225.



connaissait jusqu'ici seulement comme libraire, mais qui était aussi réellement imprimeur. En effet, on trouve dans un recueil factice de la librairie d'Auxerre deux livrets gothiques dont voici la description d'après M. Stein :

I. *Les sept pseaulmes en fran | çois Nouellemēt. Imprimees A provins*, in-8° gothique, 12 feuilles, 26 lignes à la page, avec gravure sur bois représentant David agenouillé, avec sa harpe à côté de lui, et entouré d'anges et de séraphins; au bas on lit : *Spes mea Deus;* le même bois est répété au verso, avec la légende : *le Roy David.* — Filets rouges en bordure. — Les feuillets sont signés au premier : A. II; au deuxième, A. III; au sixième, B. I; au septième, B. II; au huitième, B. III; cette signature est placée dans l'intervalle du double encadrement rouge.

Cette plaquette, comprenant les litanies des saints, les dix commandements, etc., débute ainsi :

> Domine ne in furore tuo
> Sire en ta fureur ne me
> argure et en ton ire ne me
> corrige. Miserere mei.

. . . .

et se termine, au recto du dernier feuillet, par ces trois lignes :

> *Cy finissent. les sept pseaulmes en fran*
> *çois translatees au plus pres du latin Et ont*
> *este nouvellement Imprimes a provins.*

Au verso du même feuillet se voit une nouvelle gravure sur bois représentant le Messie annonçant l'Évangile; le Père et le Fils, ayant tous deux le nimbe crucifère, sont entourés des élus debout à gauche, et des damnés à genoux avec le diable, à droite. Une banderole, partant de la main droite du Père, porte ces mots : *Hic est filius meus dilectus;* une autre, partant de la main droite du Fils, porte : *Exivi a patre et veni in mundum.*

II. *Les vigiles des mors | En françois*, in-8° gothique, 6 feuilles, 32 lignes à la page, avec gravure sur bois. — Les feuillets sont signés au deuxième : A. II, et au troisième, A. III.

Sur le titre est reproduit un fragment de Danse des morts, avec la légende : *Spes mea Deus*, et de chaque côté l'on voit des fleurons divers à fleurs et à animaux.

Au verso du titre on lit :

> Sensuiuēt les vigilles des tres-
> passes trālatees du latin en frācoys.

La suscription est :

> *Cy finissent les vigilles des tres-*
> *passez translatees du latin en fran-*
> *coys. Imprimees a prouīs par. Je-*
> *han trumeau Libraire demourant*
> *sur le pont au poysson.*

La similitude des caractères employés et du filigrane du papier prouvent, sans qu'il soit possible d'en douter, que les deux plaquettes sortent de la même officine. Mais elles ne sont pas datées et si l'on peut affirmer qu'elles ont été imprimées avant 1500, on ne saurait décider si elles sont antérieures à 1496, date du premier livre connu imprimé par Guillaume Tavernier. Cependant comme on trouve Jean Trumeau, libraire à Provins, dès le milieu du xve siècle, la probabilité est fort en faveur de cette hypothèse, qui, si elle venait à être prouvée, pourrait faire monter de quelques places la ville de Provins dans la liste chronologique des villes de France, qui ont possédé les premières des imprimeurs, où elle occupe jusqu'ici le vingt-huitième rang. A ce propos, M. Henri Stein, dans la remarquable étude que nous venons d'analyser (*Recherches sur les débuts de l'imprimerie à Provins;* bibliothèque de l'École des chartes, mai-juin 1889, p. 218), veut bien rappeler que le dernier tableau chronologique de l'établissement de l'imprimerie dans les différentes villes de France qui ait été publié a paru dans *le Livre*, en décembre 1884, p. 397.

Nous lisons dans le *Journal des savants* (juillet) : *Manuscrits relatifs à l'histoire de France, conservés dans la bibliothèque de sir Thomas Phillips à Cheltenham*; notices par M. Omont, — Paris, Picard, 1889, 71 p. in-8°.

Les manuscrits que sir Thomas Phillips avait, pendant soixante ans, entassés dans sa célèbre bibliothèque, étaient, en 1886, au nombre de 35,316. Il n'y avait, dans aucun lieu du monde, un tel trésor en la possession d'un particulier. Ces manuscrits ayant, après la mort de sir Thomas Phillips, a été mis en vente, la Prusse, la Belgique, la Hollande en ont acquis un assez grand nombre. La France ne sera-t-elle pas également curieuse de recouvrer ceux dont l'ont dépouillée, en divers temps, des mains coupables, et qui lui sont offerts aujourd'hui par l'héritier du grand collectionneur ? Voici le catalogue, dressé par M. Omont, des volumes qui contiennent des pièces relatives à la France. Elles sont nombreuses, et il y en a de toute date. Beaucoup de nos provinces, de nos villes, se sont laissé ravir, surtout dans le dernier siècle,

les plus précieux monuments de leur histoire; ils ne sont pas perdus, M. Omont les en informe, ils sont à Cheltenham. Qu'elles s'emploient à se les faire restituer.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Une vacance au British Museum.* — On annonce que le conservateur du département des imprimés, au British Museum, M. Bullen, va prendre sa retraite.

États-Unis. — Nous avons reçu le dix-septième rapport annuel publié par le conseil, directeur de la bibliothèque publique de Chicago. Cet établissement est en pleine prospérité. Il contient 149,166 volumes, dont 10,255 sont des acquisitions faites durant l'année. Il a été visité par 117,810 lecteurs et a donné en lecture, soit à l'intérieur, soit au dehors 1,114,964 ouvrages.

Grèce. — *Le manuscrit de Saint-Jean de Paturos.* — La Société philologique athénienne connue sous le nom de « Parnasse » a résolu de publier le catalogue des manuscrits conservés au monastère de Saint-Jean, à Paturos, dressé depuis longtemps déjà par M. J. Sakellion, conservateur des manuscrits à la bibliothèque national d'Athènes. Le volume paraîtra à la fin de l'année.

Russie. — *La Bibliothèque impériale à Saint-Pétersbourg.* — Un correspondant de *the Library Journal,* de New-York, nous expose, dans le numéro de juillet de ce journal, ses doléances à propos des déceptions éprouvées par lui dans les grandes bibliothèques de Berlin et de Saint-Pétersbourg. La lettre est amusante, avec ses exagérations humoristiques et son ton d'amour-propre national. « J'ai, dit le correspondant, une fois passé une demi-heure dans la bibliothèque de Berlin. Je ne vis aucun livre; je reconnus qu'il n'y fallait pas songer sans un certificat d'un professeur de l'Université, du ministre américain ou de quelque autre personne ne sachant rien du tout sur mon compte. Il eût été plus simple de se diriger vers l'autre extrémité de l'édifice, — le palais, — et de prier l'aimable empereur Guillaume I[er] de se porter garant. Je me contentai donc d'admirer le savoir dont témoignaient cinq fantaisistes balafres sur la joue d'un étudiant qui entrait, de faire demi-tour et de contempler trois autres balafres sur son autre joue, et de m'éloigner, me demandant seulement si la bibliothèque possédait des instruments aussi vulgaires qu'un plumeau à épousseter et une brosse à frotter. Je pensais que je trouverais assez de livres à Saint-Pétersbourg.

« Il y a quantité de livres, — environ vingt milles de rayons en longueur et un million et demi de livres, sans compter les manuscrits, — dans la Bibliothèque impériale publique. Ils sont si nombreux qu'ils ont absolument débordé les bibliothécaires et les lecteurs. Les bibliothécaires sont extrêmement obligeants; mais le système dans son ensemble est si radicalement défectueux que les efforts individuels ne peuvent avoir grand effet. Il y a de 300 à 400 lecteurs par jour, en moyenne, — 120,000 par an; — et ce nombre s'accroît si rapidement qu'il faudra bientôt agrandir de nouveau la salle de lecture. Il y a un bon nombre de besoins criants; mais le réel besoin, le besoin qui crie le plus haut, qui hurle, c'est celui d'un catalogue. Pour l'instant, il n'y en a, pratiquement, pas du tout. La manière de procéder est la suivante : à la porte d'entrée, le soldat, qui prend votre manteau et vos chaussures, vous donne une feuille de papier sur laquelle il note le numéro du porte-manteau qui vous est assigné. Vous ne serez autorisé à réclamer vos vêtements et à sortir de l'édifice que si le papier porte l'estampille indiquant que vous avez rendu tous les livres. Sur ce papier, vous écrivez votre nom et le numéro de votre carte. Cette carte, disons-le en passant, vous est remise contre votre signature et votre adresse, sans avoir à en appeler aux professeurs, ministres plénipotentiaires et autres potentats. En cela, la bibliothèque de Saint-Pétersbourg a décidément l'avantage sur celle de Berlin. Sur votre papier, le fonctionnaire de service au bureau écrit les titres de tous les livres communiqués, après que vous les avez reçus. Après que vous les avez reçus! C'est là que gît l'enclouure. Au haut du grand escalier, en dehors de la salle de lecture, sur le palier, se trouvent quelques pupitres pourvus de quelques catalogues d'après des divisions comme : littérature russe, littérature étrangère, dictionnaires, et un petit nombre d'autres semblables. Comme il est nécessaire de parcourir l'alphabet plusieurs fois, dans certains de ces feuillets, pour s'assurer qu'on n'a pas passé le livre qu'on désire, la recherche est parfois assez longue, et à certaines époques et à certaines heures il y a plus d'aspirants aux catalogues que de catalogues mêmes. Si vous trouvez votre livre, vous en écrivez le titre, l'auteur, la date, le numéro lorsqu'il est donné, etc., sur une petite fiche de papier, en y ajoutant le numéro de votre carte et la date de la demande. Si vous ne le trouvez pas, et que

vous soyez assez au courant pour les demander, vous pouvez obtenir une autre série de feuillets qui sont communiqués au bureau sur demande spéciale. Ils consistent en deux listes annuelles d'acquisitions d'ouvrages étrangers (1856-1857), et en des listes semestrielles commençant en 1863 et finissant, non sans quelques irrégularités et lacunes, au n° 19 qui contient les acquisitions pour 1882-1883. Après cette date, il n'y a plus rien.

« Quand vos fiches sont prêtes, vous les glissez dans l'ouverture *ad hoc* du bureau des périodiques et des livres, et vous cherchez un siège aussi près que possible, ou vous vous promenez en attendant les ouvrages. Aucune femme n'est employée dans l'établissement, et il n'y a point pour vous servir de petits garçons aux figures angéliques, comme dans notre bienheureuse Bibliothèque publique de Boston. (J'ai cru parfois que ces enfants étaient des démons; mais je suis aujourd'hui fermement convaincu que ce sont des chérubins ailés.) Non. Chacun prend ses livres au bureau. Comme pas un dictionnaire, pas une encyclopédie, pas un livre de référence ne peut s'obtenir que par la filière officielle régulière, cela exige parfois pas mal de travail physique aussi bien que mental. Il faut présenter le papier reçu du portier de la salle en prenant les livres; le titre de chacun y est soigneusement noté. A mesure qu'on retourne les ouvrages, un reçu vous est délivré, soit écrit, soit imprimé et timbré.

« S'il arrive que les livres demandés soient dans la section de la salle de lecture, on les a promptement. Autrement, on ne peut les avoir qu'après trois heures, ou le lendemain matin, — *pourvu que* la demande ait été remise avant une heure : les heures de travail sont de dix heures du matin à neuf heures du soir. — S'il se trouve que le lendemain soit un dimanche ou un jour de fête, on ne peut avoir le livre, bien que la bibliothèque soit ouverte, ces jours-là, de midi à trois heures; il faut attendre le premier jour de travail ordinaire. La bibliothèque est hermétiquement fermée pendant une semaine aux vacances de Noël, le même espace de temps environ à Pâques, si je me rappelle bien, et quelques jours encore à un autre moment de l'année, quand on « fait l'inventaire ». On fait bien de n'être pas pressé à ces époques-là; mais la nature humaine est contrariante, et c'est quelquefois juste à ce moment qu'on désire le plus un livre.

« Certains ouvrages ne sont jamais communiqués aux lecteurs, — du moins dans la salle de lecture. — Aucun livre n'est jamais prêté au dehors, d'après le règlement. Nous reviendrons sur ce sujet et sur d'autres, lorsque ce qui concerne le public en général aura été exposé. En mettant à part les livres censurés, les exemplaires uniques, les ouvrages d'une nature particulière et les ouvrages en cours de publication paraissant en livraisons, lesquels sont hors de question, la section interdite comprend « les romans, les nouvelles, les ouvrages poétiques et dramatiques dans une langue vivante quelconque ». Les journaux quotidiens et les revues mensuelles sont néanmoins mis à la disposition du public, — celles-ci dans des reliures mobiles, — aussitôt que reçus. Mais, bien que cette bibliothèque, comme la Bibliothèque nationale de Washington, reçoive, en vertu d'une loi, tout ce qui s'imprime en Russie, les livres ne viennent pas directement des auteurs; ils sont expédiés du bureau de la censure et restent parfois des journées et des semaines en chemin. Le chemin n'est pas long, un pâté de maisons environ. — On me dit à la Bibliothèque que ces retards venaient uniquement de ce que les censeurs laissent s'accumuler les ouvrages en tas commodes à transporter. Lorsqu'on me donna ce renseignement, j'avais demandé le dernier numéro d'un périodique de Moscou, et l'on m'en apportait un vieux de deux mois. Pour les livres étrangers, l'opération est plus longue, naturellement, comme partout. Il faut donner le temps de faire le choix, de faire la commande, etc. Et je suppose que les relieurs ont à peu près le même effet sur tous les points de notre planète; de sorte qu'il est inutile de parler de cette attristante question comme d'un trait particulier à l'institution dont je m'occupe. On s'est plaint récemment que, sur les 82,649 roubles alloués annuellement pour la Bibliothèque, 16,000 seulement sont dépensés en livres; encore les manuscrits absorbent-ils la plus grande partie de cette somme; ce qui ne laisse pas grand'chose pour l'acquisition des ouvrages nouveaux publiés à l'étranger.

« Les romans sont interdits, — probablement de peur que la salle de lecture ne soit remplie de liseurs de littérature légère, lesquels finiraient par prendre toute la place des autres. — Mais les romans se publient d'abord par fragments dans les revues mensuelles. Il en résulte que les amateurs arrivent de bonne heure, s'emparent de tous les numéros des périodiques à romans, et les lisent à loisir. Au commencement, j'essayai d'attendre que ces personnes se fatiguassent ou eussent faim, lorsqu'il y avait dans un des numéros un article sérieux que je désirais lire. C'était avant que j'eusse compris la puissance d'endurance que possèdent l'estomac et le cerveau russe.

« Un matin, à dix heures, je demandai un livre. « Vous l'aurez après trois heures cet après-midi. — Mais je ne veux ni rester jusque-là, ni revenir. — Demain, alors. — Demain est un jour de fête.

— Le jour suivant. — Mais c'est maintenant que j'en ai besoin. » Nous discutâmes. Je conclus en disant : « Nous faisons cela beaucoup mieux en Amérique. — Comment ? » J'esquissai brièvement, mais vigoureusement, la conception américaine d'une bibliothèque publique gratuite, et plusieurs fonctionnaires m'écoutèrent, stupéfaits de la liberté et des façons autoritaires des lecteurs. Je m'assis pour lire, et, dix minutes plus tard, le livre impossible à obtenir était discrètement déposé près de mon coude. J'étais encore tout plein de cette affaire, lorsque je rencontrai le directeur de la Bibliothèque en descendant l'escalier. J'oublie ses titres nombreux et distingués ; celui du plus aimable des bibliothécaires suffira. « Puis-je vous être d'aucune utilité, aujourd'hui ? me demanda-t-il en s'arrêtant pour une poignée de mains. — Oui, s'il vous plaît de dire à tout le monde ici de me donner tout ce dont j'ai besoin, et, quand j'en ai besoin, sans attendre l'après-midi ou le lendemain. — Mais aucune bibliothèque ne peut faire cela. » Alors je le favorisai, lui aussi, d'une brève esquisse américaine, où était compris le petit garçon qui doit vous mettre dans les mains le volume le plus caché au bout de dix minutes au plus. « Des petits garçons ! fit-il, béant ; ils doivent faire un affreux gâchis. — Pas du tout ; et l'avantage d'avoir des enfants commissionnaires, c'est qu'ils sont censés avoir des ailes aux talons. Et s'ils n'en ont pas, on peut mieux les gronder qu'on ne gronderait un garçon de plus forte taille. — Mais nous avons si peu de lecteurs qu'on ne saurait servir promptement. — J'aurais fait le raisonnement diamétralement opposé », répliquai-je. L'aimable directeur admit que je paraissais raisonnable, en somme, et donna des ordres. Un des premiers résultats qu'ils eurent fut qu'un employé de la salle de lecture me conseilla de prendre mes renseignements pour mon travail du jour sur le rayon même, au rez-de-chaussée, au lieu de perdre vingt minutes ou une demi-heure à me faire monter les gros volumes. Je profitai avec joie de ce privilège sous les yeux du sous-bibliothécaire chargé de ce département ; mais un jour il m'arriva de rencontrer le bibliothécaire en chef, lequel, à ma stupéfaction, me traita comme un intrus. Une discussion prolongée s'ensuivit, à laquelle je mis fin en prenant la porte et en ordonnant au soldat de me conduire à « Son Excellence » le directeur. Traversant, au milieu de l'étonnement des employés au travail, les profondeurs du bâtiment, j'atteignis le sanctuaire, exposai mon cas, et revins avec l'ordre général et fort aimable de me laisser faire tout ce que je voudrais. Néanmoins, je refusai énergiquement de profiter de l'invitation que me faisait le soldat de garde de me promener seul à loisir au milieu de ces vieux et précieux volumes. Je m'en tins aux heures réglementaires, de onze heures et demie à trois heures.

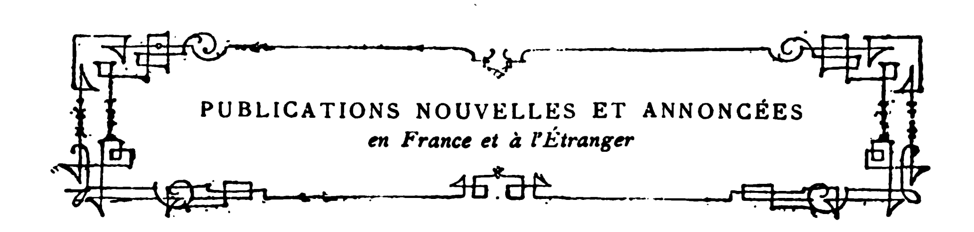
« Je raconte cet incident parce qu'il exerça plus tard une influence importante sur un autre côté particulier de mes expériences dans cette bibliothèque. Comme je l'ai dit, le règlement ne permet pas d'emporter chez soi aucun livre. Cependant, si l'on connaît un bibliothécaire qui prenne les livres à son nom et s'en rende responsable, on peut en avoir en quantité et les garder à son plaisir. On peut aussi se faire communiquer les ouvrages de littérature étrangère, ce qui autrement est impossible, par le même moyen. L'été dernier, je fus obligé de consulter quelques livres étrangers. J'allai exprès pour cela à la ville. Le directeur était absent ; de même le bibliothécaire en chef ; un ami, sur qui je comptais, ne devait pas arriver avant cinq heures, s'il arrivait. Le seul bibliothécaire présent refusa net de me laisser voir les livres. « C'était contraire au règlement ; il ne savait pas où ils étaient ; ce n'était pas de son département, et les convenances lui défendaient de toucher à rien de ce qui n'était pas strictement de sa dépendance ; et puis... il ignorait qui j'étais ; il ne se rappelait aucun ordre spécial à mon endroit. — Ces soldats et les autres qui sont en bas et les employés de la salle de lecture me connaissent tous, disais-je. J'ai manqué mon déjeuner, et vous me demandez maintenant d'attendre trois heures et demie, jusqu'à ce que M. X. soit venu, s'il vient, de refaire ensuite mes trente verstes de chemin, et de manquer aussi mon dîner, peut-être inutilement ! » Il n'était pas ému le moins du monde, mais moi, je commençais à l'être, lorsque le bibliothécaire avec lequel j'avais eu cette longue discussion à propos des livres consultés aux rayons mêmes, et qui depuis avait été d'une prévenance presque accablante, apparut dans l'escalier. Il eut vite fait de supprimer mon ennemi, qui se montrait dès lors disposé à se relâcher de sa rigueur, m'entraîna avec lui, envahit, en dépit des convenances, le département d'un collègue, et me donna tant de choses que j'avais peur de manquer mon train par trop d'attention, au lieu de le manquer par trop peu... »

Catalogues. — *Catalogues idéologiques.* — Nous recevons de M. F. Nizet, le savant attaché à la Bibliothèque royale de Bruxelles, si connu des catalographes, des ***Notes bibliographiques sur les habitations ouvrières et le grisou extraites du Catalogue idéologique*** qu'il prépare depuis longtemps. Tout incomplet que soit forcément ce

travail, il n'en donne pas moins de précieuses indications pour l'étude de questions qui prennent chaque jour une importance plus considérable dans nos sociétés.

« Si, comme le dit M. F. Nizet, toutes les grandes bibliothèques consentaient à faire le travail qu'il a exécuté à la Bibliothèque royale de Bruxelles, on pourrait dresser pour toutes les matières imaginables des bibliographies absolument complètes qui ne laisseraient pas une idée dans l'ombre, pas un pouce de terrain sans culture dans les champs de la pensée humaine. »

Catalogues de vente. — MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge ont vendu à Londres, du 6 au 12 août, une importante collection de livres provenant de sources diverses, parmi lesquels on remarquait un manuscrit autographe de Burns, des livres illustrés par Cruikshank, Bervick, Roowlandson, Leech, Phiz, etc., des livres français illustrés du XVIIIe et du XIXe siècle, les *Arabian Nights* de la version Burton, un exemplaire des *Howe Virginis Mariæ* de G. Hardouyn (1534), et un autre du XVe siècle manuscrit, avec miniatures, etc.



FRANCE

— *Recueil de fac-similés pouvant servir à l'étude de la paléographie moderne* (XVIIe et XVIIIe siècles), publiés d'après les originaux conservés principalement aux archives du ministère des affaires étrangères, par MM. Jean Kaulek et Eugène Plantet. (1 vol. in-folio avec vingt planches en photogravure. Armand Colin et Cie, éditeurs; prix : 20 fr.)

Les études d'histoire moderne sont traitées aujourd'hui avec la même rigueur scientifique que celles qui ont l'antiquité ou le moyen âge pour objet. La connaissance des documents originaux s'impose donc à tous ceux qui veulent connaître à fond notre histoire nationale. Mais la lecture de ces documents présente des difficultés avec lesquelles il est bon de se familiariser par l'étude des anciennes écritures.

Le Recueil des fac-similés que MM. Kaulek et Plantet ont choisis avec soin parmi les pièces les plus intéressantes des archives du ministère des affaires étrangères présente une excellente série d'exercices de lecture paléographique.

En même temps, les pièces reproduites avec une admirable fidélité offrent généralement, qu'elles soient déjà connues ou inédites, un haut intérêt historique.

Pour chacune d'elles, les auteurs donnent une transcription du texte et l'accompagnent, lorsqu'il en est besoin, de notes et d'éclaircissements fort sobres sur les signataires des lettres ou leurs correspondants, souverains, ministres, diplomates, personnages ayant joué, au cours des deux derniers siècles, un rôle dans l'histoire de notre pays.

— Les *Reliques scientifiques* d'Arsène Darmesteter paraissent, non chez l'éditeur Delagrave, mais chez Léopold Cerf, rue Médicis, 13. Les deux volumes qui les composent seront mis en vente avant la fin de l'année. Le prix de souscription est de 30 francs.

— *Un manuel nautique international.* — Notre collègue et ami M. Alfred Legrand vient de publier un livre destiné à rendre de grands services aux marins de France et d'Angleterre. C'est un *Manuel français-anglais de termes et locutions de marine à l'usage des candidats à l'École navale, des élèves de cette école et des officiers de la flotte* (Paris, Librairie européenne de Baudry, 3, quai Voltaire; 1 vol. in-8°). Ce petit volume, juste assez complet pour ne l'être pas trop, a une utilité pédagogique que nous n'avons pas à faire ressortir ici; mais il va plus loin et constitue un excellent moment que pourront toujours consulter avec fruit les marins de deux nations dans les fréquents rapports qu'ils ont à entretenir les uns avec les autres dans toutes les mers où flottent le pavillon de la France et celui du Royaume-Uni.

— *Le Poème*, cette publication mensuelle en vers, audacieusement entreprise par M. Victor Barrucand, en était, au mois d'août, à son 4e fascicule (Maurice Dreyfous, éditeur). Cette fois le

poème est intitulé *Triomphe :* c'est le triomphe de l'homme par le travail.

— Le *deuxième supplément* du *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse avance rapidement; le 39e fascicule vient de paraître.

Cet important ouvrage est le véritable Dictionnaire des contemporains. On trouve dans le dernier fascicule la biographie de Lisbonne, Lissagaray, Littré, Lockroy, Louis II de Bavière, Loyson (père Hyacinthe), sir Morel Mackensie, Mac-Mahon, Madier de Montjau, de Mahy, etc.

C'est la seule Encyclopédie qui donne jusqu'à l'heure présente les faits politiques et sociaux contemporains, français et étrangers (Ligue des patriotes, Ligue des primeveres, Madhi, Madagascar, 16 Mai, etc.).

C'est l'Enregistreur instantané des découvertes et nouveautés scientifiques et géographiques (lumière, lune, lombrics, machines à vapeur, machines électriques, machines à calculer, magnétisme, Loangoua, Loma, Lopez, Lout-chou, Maddalena, etc.).

C'est l'Analyste complet des œuvres les plus récentes dans les lettres, les sciences et les arts (Louis XV et Élisabeth de Russie (Albert Vandal), Mlle de Bressier (Albert Delpit), Mme Favart (Chivot et Duru), le Maître de forges (Georges Ohnet), Mme de Maintenon (Geffroy), la Linguistique (Hovelacque), Maladie de la volonté, de la personnalité (Th. Ribot), etc.

— Parmi les meilleures publications scientifiques éditées cette semaine, nous relevons deux études très importantes de paléontologie végétale sur les *Calamariées* et les *Calamodendrées*, dues à M. Paul Maury, et un travail fort distingué de M. Ch. Vélain sur le *Calcaire*, dans la 193e livraison de la *Grande Encyclopédie.* — Une livraison spécimen est envoyée contre 1 franc en timbres-poste. — La 194e livraison présente un nombre considérable d'articles intéressants. Citons au hasard : *Calcul* (Mathématiques, — Pédagogie. — Astronomie, — Chimie, — Pathologie); une remarquable biographie du célèbre poète espagnol *Calderon;* une étude historique très développée sur le *Calendrier* chez tous les peuples et dans tous les temps, etc.

Dans la 195e, on trouvera un intéressant article de technologie sur le mot *Calibrage;* puis les articles *Calice* (liturgie, archéologie et botanique), *Caliche* (mines), une monographie fort complète de la *Californie*, des études sur l'empereur romain *Caligula*, sur les *Callosités* (au point de vue anatomique), et sur *Callot*, le maître graveur. — Lire enfin dans la 196e livraison, l'article sur la *Calomnie*, et sur la jurisprudence de cette matière chez les Grecs et chez les Romains. Cette livraison contient également les articles *Calorimètre* et *Calorimétrie* par M. Berthelot, l'illustre chimiste, et enfin une monographie du département du *Calvados*, avec une fort jolie carte en couleur hors texte.

— *Paris, sa vie et ses plaisirs*, par un Parisien du Pré aux Clercs, avec cinq plans et une très élégante reliure. Bien que nous soyons à l'époque des guides, en voici un qui mérite d'être particulièrement signalé. L'auteur, après avoir étudié Paris sur toutes ses faces, conduit le lecteur à l'Exposition universelle dont il fait un compte rendu clair et complet. Ce volume est un *vade-mecum* indispensable à tous les étrangers. Il sera utile aussi à beaucoup de Parisiens.

— Les sciences occultes tendent à prendre dans notre littérature une place qui trop longtemps leur a été refusée. Une collection d'œuvres hermétiques, sous la direction de M. Jules Lermina, est inaugurée aujourd'hui par un très curieux ouvrage de M. Tiffereau, *l'Or et la transmutation des métaux*, prouvant la réalité de la pierre philosophale et indiquant les moyens pratiques de réaliser le Grand Œuvre. L'éditeur Chacornac, 11, quai Saint-Michel, annonce en même temps la publication d'ouvrages tant anciens que modernes, remettant en lumière des travaux auxquels les récentes études de M. Berthelot sur l'alchimie ont rendu toute leur actualité. Le livre de M. Tiffereau est précédé d'une dissertation sur Paracelse et l'Alchimie au XVIe siècle, par M. Franck, de l'Institut, l'auteur si connu de la *Kaballe.*

— *Une histoire sans nom*, du grand écrivain Barbey d'Aurevilly, paraît à la suite de ses autres œuvres dans la *Petite Bibliothèque littéraire* d'A. Lemerre. C'est une des conceptions les plus étranges, un des livres les plus vivants et les plus originaux de ce maître dans l'art de bien dire et de vigoureusement peindre. Tout lettré et tout homme du monde se fera un devoir de posséder dans sa bibliothèque l'*Histoire sans nom.*

— *Jack*, d'Alphonse Daudet, ce livre merveilleux de style et d'une sensibilité exquise, vient de paraître chez Marpon et Flammarion.

Cent dessins de Myrbach illustrent le roman, un des joyaux de la collection Guillaume.

En publiant *Jack* en un seul beau volume à 3 fr. 50, les éditeurs ont fait un effort digne de notre grande Exposition. L'ouvrage renferme, en effet, plus de 700 pages imprimées avec la perfection qui a fait le succès de *Sapho, Tartarin*, des *Souvenirs d'un homme de lettres*, etc., publiés dans la même collection.

— Les éditeurs Tresse et Stock mettent en vente un nouveau volume de M. Gustave Nadaud intitulé *Nouvelles Chansons à dire ou à chanter.*

Outre les amateurs de monologues qui trouveront à satisfaire leur goût avec ce recueil inédit du chansonnier, tous les musiciens sont autorisés, par l'auteur, à mettre en musique et à publier toutes les chansons contenues dans ce volume, à la seule condition qu'ils verseront la somme de 25 francs, par chanson, à la Petite Caisse des Chansonniers, 16, rue Hérold, à Paris.

— Voici un volume vraiment intéressant que la librairie E. Kolb, 8, rue Saint-Joseph, vient de mettre en vente sous le titre de *Pauvre Islande!* par Victor Meignan, auteur de l'ouvrage intitulé *de Paris à Pékin par terre*, qui obtint lors de son apparition un si gros et si légitime succès. M. Victor Meignan voyage pour son plaisir, et son plaisir est de parcourir les contrées les moins fréquentées et par conséquent les plus intéressantes tant par la difficulté d'y pénétrer que par l'étrangeté des mœurs restées elles-mêmes, sans contact avec notre civilisation.

Dans le présent volume, M. Victor Meignan, nous décrit un voyage en Islande qu'il fit non comme beaucoup de touristes ou marins qui vont voir les geysers ou l'Hécla, excursions classiques, mais bien d'une façon plus complète et plus curieuse en ce sens qu'il a traversé cette île dans toute son étendue malgré les difficultés et les dangers qui s'offraient à lui chaque jour.

Grâce à Pierre Loti, qui ne connaît à présent les mers d'Islande, leurs clartés étranges, leurs attraits, leurs dangers? Mais personne ne songe à cette terre même pleine de mystère et dont l'horreur attire, à cette patrie inculte, à ces habitants rivés à leurs maigres pâturages, condamnés pendant six mois d'hiver à la solitude, à une obscurité constante et glaciale. Voilà ce que M. Victor Meignan nous décrit avec une sincérité, une émotion, un charme qui font de *Pauvre Islande!* un ouvrage des plus remarquables et dont la lecture a un attrait des plus séduisants.

— Parmi les publications faites en 1889 et relatives à la Révolution française, nous devons particulièrement attirer l'attention des lecteurs sur l'*Album du Centenaire*, que la maison Jouvet et Cie vient de publier dans des conditions de bon marché surprenantes.

Cet ouvrage est dû à M. Augustin Challamel, l'éminent auteur de l'*Histoire de la Liberté en France* et des *Mémoires du peuple français*, et à M. Désiré Lacroix, dont le public connaît les travaux savants et consciencieux, notamment ceux qui ont trait à l'histoire militaire de notre pays.

L'*Album du Centenaire de 1789* forme un beau volume grand in-8, édité avec le plus grand soin, renfermant une foule de portraits et de scènes historiques, 436, c'est tout dire, composés et gravés par nos meilleurs artistes. C'est un musée complet des hommes et des choses de la Révolution française, un musée qui retrace par la plume et le crayon cette époque de tous points mémorable, commençant aux précurseurs du mouvement de 1789, et finissant à la rupture du traité d'Amiens, en 1803. Chaque page de cet ouvrage saisissant contient un événement important, raconté avec une impartialité rare, et les portraits des hommes célèbres de l'époque sont authentiques.

L'*Album du Centenaire* obtient un succès mérité; il est digne de figurer sur les rayons de toutes les bibliothèques et d'être placé entre les mains de tous, car il importe d'imprimer aussi agréablement que profondément dans la mémoire des Français tout ce qui se rattache à leur émancipation politique et sociale, aux luttes, aux grandeurs, aux sacrifices, et aux succès ou aux revers de leurs ancêtres immédiats.

— Le grand ouvrage de M. Louis Figuier, *les Merveilles de la Science*, publié en quatre volumes depuis un certain nombre d'années, avait besoin d'être mis au courant des inventions récentes. C'est dans ce but que l'auteur et les éditeurs publient le *Supplément* à cet ouvrage, qui est destiné à exposer les découvertes scientifiques faites depuis l'année 1870 jusqu'à ce jour. Ce supplément sera complet en deux volumes; le premier vient d'être mis en vente à la librairie Jouvet et Cie. Ce nouvel ouvrage a sa vie propre, car certaines découvertes datent de peu d'années, quelques-unes même de peu de mois. Il est toutefois le complément indispensable des *Merveilles de la Science* dont il doit former les tomes V et VI. En effet, il continue, complète et conduit jusqu'aux derniers progrès de la science l'exposé

des admirables découvertes scientifiques qui, dans ces derniers temps, ont transformé jusqu'à la perfection les machines et appareils qui ont produit le grand essor industriel dont nous sommes les témoins. Le premier volume du *Supplément aux Merveilles de la Science*, illustré de 536 gravures, est établi dans les mêmes conditions de bon marché que les volumes des *Merveilles de la Science*. Il renferme le supplément à la machine à vapeur, aux bateaux à vapeur, à la locomotive et aux chemins de fer, aux locomobiles, à la machine électrique, au paratonnerre, à la pile de Volta, à l'électro-magnétisme et aux aérostats. Au moment où l'Exposition universelle passionne et enthousiasme les esprits, chacun voudra consulter et étudier le *Supplément aux Merveilles de la Science*, où la plupart des machines et appareils qu'on y admire se trouvent exactement dessinés et étudiés.

— L'éditeur Ollendorff vient de mettre en vente *Sigilla*, un volume de vers qui a attiré déjà l'attention de tout le monde lettré. Il est signé du comte Abel de Montferrier, le petit-fils de Villemain. Il se dégage de cette œuvre, illustrée de curieux dessins de l'auteur, un profond sentiment de tendresse et en même temps de rare vigueur. A la fin du volume se trouvent sous ce titre : *Petits drames et tableaux*, une suite de pièces à dire qui ont déjà obtenu un très grand succès dans les salons, par exemple : *le Duel*, *le Bilboquet*, qui sont encore présents à toutes les mémoires.

— Parmi les livres nouveaux publiés par la maison Macmillan et Cie, de Londres, pendant le mois de juillet dernier, nous remarquons un nouveau roman de F. Marion Crawford, auteur que de récentes traductions ont fait apprécier du public français; l'ouvrage est intitulé *Sant'Ilario* (3 vol. in-8°, 38 fr. 75), et une relation de voyages et de travaux apostoliques : *Father Damien, a Journey from Cashmere to his home in Hawaii*, par Edward Clifford (1 vol. in-8°, 3 fr. 10).

— M. Frederic Wedmore prépare une étude sur Balzac. Ce travail paraîtra probablement vers la fin de l'année.

— Le bruit court à Londres que sir Morell Mackensie écrit en ce moment un ouvrage dont le titre sera : *Six months Residence at the Court of the Crown Prince and the German Emperor*. L'ouvrage sera très complet, le docteur ayant pris note de toutes les conversations auxquelles il prit part ou auxquelles il assista.

Mais ces souvenirs ne seront pas publiés du vivant de l'impératrice Frédéric.

— M. W. Davenport Adams a sous presse, pour être édité par Elliot Stock, un volume intitulé : *Ramblers in Bookland* (Vagabondage au pays des Livres). Nous aurons certainement à en reparler.

— On annonce à Londres un nouveau journal, avec M. Wemyss Reid pour rédacteur en chef. Aussitôt que M. Reid aura terminé la vie de lord Houghton, qu'il achève en ce moment, le journal paraîtra. Il sera, comme le *Spectator* et la *Saturday Review*, à la fois politique et littéraire.

États-Unis. — Les grands imprimeurs-éditeurs américains Houghton, Mifflin et Cie annoncent une série de publications consacrées aux légendes et mythes populaires (*Popular Stories and Myths*). Les deux premiers volumes en vente sont : *Irihs Wonders* (les Prodiges de l'Irlande), par D. R. M. Anally, avec illustrations de H. R. Heaton (1 vol. pet. in-4°; prix : 10 fr.), et *Negro Myths of the Georgia Coast* (*Mythes des nègres de la côte de Géorgie*), recueillis par Charles C. Jones (1 vol. in-16; prix : 5 fr.).

— *Caspar's Directory*. — Cette énorme publication, entreprise par un librairie de Milwaukee (Wisconsin), et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, a été récemment mise en vente au prix de 40 francs pour les souscripteurs, et de 60 francs pour le commun des acheteurs. Parmi la masse prodigieuse de renseignements intéressant le commerce international des livres et la bibliographie sous tous ses aspects et dans toutes ses branches, nous appelons l'attention sur un « Vocabulaire des termes, locutions et abréviations en anglais, allemand, français, hollandais, latin, etc., employés dans les lettres, les arts graphiques, le commerce des livres et du papier, l'imprimerie, etc. ». Ce dictionnaire polyglotte spécial sera à l'occasion d'une véritable utilité pour tous ceux qui s'occupent de livres et d'estampes.

Italie. — *L'Exposition parisienne en Italie*. — Trois journaux italiens sont consacrés à la revue de notre Exposition internationale. L'un, publié

par l'éditeur Sonzogno, s'attache à reproduire les illustrations des journaux français analogues; l'autre, celui de Perino, à Rome, se fait remarquer par son bon marché : il ne coûte qu'un sou le numéro; le troisième enfin, entrepris par les frères Treves, de Milan, et intitulé *Parigi e l'Esposizione universale del 1889*, est une publication sérieuse et originale, tant par son texte que par ses gravures. Il contient, toutefois, d'une façon régulière, la traduction des articles que M. H. de Parville donne au *Journal des Débats*, et des études que M. Gaston Tissandier écrit pour *la Nature*. La souscription est de 8 francs pour 40 numéros, et le prix de chaque numéro 20 centimes.

— M. Gabriele d'Anunzio, dont le livre intitulé *Piacere* a eu dernièrement un très vif succès, met la dernière main à un nouveau roman qui aura pour titre : *l'Invincibile*.

Japon. — Il vient d'être publié au Japon un ouvrage qui renferme les équivalents japonais des principaux termes scientifiques des langues française, anglaise et allemande. Trente-six Japonais ont travaillé à ce vocabulaire pendant six ans.

Vient de paraître chez Quantin : *l'Annuaire de la Presse française* (1889, 10e année), publié sous la direction de M. Henri Avenel. Un volume grand in-12, relié toile anglaise; prix: 12 francs.

Connaître les diverses manifestations de la presse, qui occupe dans le monde contemporain une si grande place, est chose intéressante et même utile, aussi bien pour l'homme pratique que pour le philosophe ou le curieux. C'est cette idée qui a donné naissance à *l'Annuaire de la Presse française*, fondé en 1879 par le regretté Émile Mermet.

M. Henri Avenel, l'homme de France qui connaît le mieux les hommes et les choses du journalisme, vient de faire paraître le dixième volume de l'Annuaire. En prenant pour son propre compte la direction de l'œuvre d'E. Mermet, M. H. Avenel, sans toucher à l'économie générale de la publication, a su y introduire quelques innovations heureuses.

A part les divers renseignements tenus à jour avec la plus stricte régularité, et qui sont la base même de l'ouvrage, il y a en tête une préface d'Édouard Lockroy — vrai régal de gourmets de lettres — sur le journalisme contemporain, où l'on peut voir que l'esprit proverbial de l'écrivain ne s'est pas ressenti des luttes politiques du ministre; il y a en plus, sortis des presses de chez Sylvestre et Cie, de magnifiques portraits en glyptographie de certains membres les plus en vue de la corporation de la presse, tels que MM. Hébrard, Hervé, Ranc, etc., portraits qui, s'augmentant chaque année, formeront par la suite une sorte de *Panthéon illustré* de la presse française.

Quant aux renseignements eux-mêmes, ils fourmillent et sont, toutefois, classés avec la plus grande méthode. Documents sur nos grandes administrations et nos grandes écoles, nomenclature des journalistes français, table analytique détaillée donnant la division du volume et les titres des chapitres, triple table par localité, par journaux et par noms de journalistes, voilà plus qu'il n'en faut pour montrer de quel puissant secours est cet annuaire, même pour les personnes en dehors de la presse; car ce volume donne comme les pulsations de la vie intellectuelle du pays au point de vue politique, littéraire, financier, artistique, etc.

Ajoutons qu'étant en vente à la maison Quantin, dont les débouchés sont si vastes, *l'Annuaire de la Presse 1889* peut être assuré de son succès.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Le concours sur la liberté de conscience. — On sait qu'un concours a été ouvert l'année dernière par un généreux anonyme, qui offrait une somme de 10,000 francs pour récompenser le meilleur mémoire manuscrit sur la liberté de conscience.

Le jury, dont faisaient partie MM. Ad. Frank, J. Simon, Paul Janet, Frary, etc., vient de statuer sur ce concours.

328 mémoires avaient été présentés.

Le prix a été décerné *ex æquo* :

A. M. B. Bourdon, professeur de philosophie au lycée de Valenciennes, auteur du mémoire no 92 (devise : *Otée la cause, ôté l'effet*);

Et à M. D. Brévot, instituteur à Colombé-le-Sec (Aube), auteur du mémoire nº 139 (*les Eglises libres dans l'État libre*).

Le prix étant de 10,000 fr., les auteurs de ces deux mémoires recevront chacun 5,000 francs.

Des récompenses ont, en outre, été attribuées aux mémoires suivants :

2,000 fr. au nº 233 (*Sincérité et tolérance*).

1,000 fr. à chacun des nºs 86 (*Oculis subjecta fidelibus*), 132 (*Spiritus flat ubi vult*) et 138 (*C'est ici un livre de bonne foi*).

Les enveloppes renfermant les noms des auteurs de ces quatre Mémoires ne seront ouvertes que s'ils en expriment le désir.

Les manuscrits non récompensés sont à la disposition de leurs auteurs, qui peuvent les retirer au secrétariat de l'Institut, de deux heures à quatre heures, tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, à partir du 1er août.

Les auteurs des mémoires nºs 26, 78, 95, 99, 109, 110, 113, 123, 125, 146, 158, 159, 160, 161, 166, 167, 177, 185, 187, 194, 197, 203, 211, 212, 218, 231, 238, 262, 263, 280, 282, 285, sont priés de les laisser provisoirement s'ils désirent qu'il en soit parlé dans le rapport.



France et Italie. — M. Angelo de Gubernatis, le grand écrivain bien connu des lecteurs du *Livre*, vient d'adresser cette lettre au *Figaro :*

Paris, 11, boulevard des Italiens,
5 août 1889.

Monsieur,

« Moi aussi, comme tant d'autres, comme tout le monde, je me trouve à Paris. Je m'y trouve, parce que la France et son Exposition m'attirent, mais surtout parce que depuis longtemps je désire écrire un livre sur la *France contemporaine*, dans l'intention de montrer et de prouver, à mes Italiens surtout, combien elle est grande et belle et digne de nos sympathies et de notre admiration. Je reviens après quelques années d'absence respirer de nouveau cet air de France; je me suis toujours intéressé à votre littérature, et par la littérature, j'ai appris à aimer et à apprécier votre pays; maintenant je traverse la France pour sentir son souffle vivifiant, avant de reprendre la plume et de me mettre en campagne pour elle.

« Presque tous mes amis glorieux sont absents de Paris en ce moment; je le regrette, mais je sens tout de même leur esprit supérieur planer sur la grande ville et sourire à mon projet; je sens leur grande âme pénétrer toute la vie parisienne, et je désire qu'ils sachent que, même absents, ils m'inspirent toute cette sympathie qui me fait, en Italien civilisé, bénir la France, comme source de tous les grands sentiments modernes. Avant d'aller représenter mon pays et mon gouvernement au Congrès international des orientalistes à Stockholm, je me suis imposé ce détour. Dans toute œuvre internationale, Paris tient la tête du monde; et puisque je passe pour l'écrivain le plus international de mon pays, c'est ici que je viens chaque fois retremper mon esprit de *patriote international*.

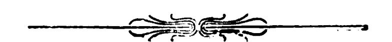
« Le *Figaro*, sans que j'aie l'honneur de connaître personnellement ses spirituels rédacteurs, s'est occupé souvent avec bienveillance de mes efforts littéraires au delà des Alpes. C'est par *le Figaro*, que je salue donc tous mes chers confrères de France. Ah! si la sympathie, si facile à naître entre les écrivains, pouvait seulement s'étendre jusqu'aux hommes d'État, quelle bonne politique on pourrait alors faire dans l'intérêt de nos deux pays! car la meilleure politique est encore et toujours celle qu'on fait par le sentiment; si ce sentiment est généreux, on gagne grand jeu des deux côtés, et la France n'a jamais été surprise en défaut de générosité.

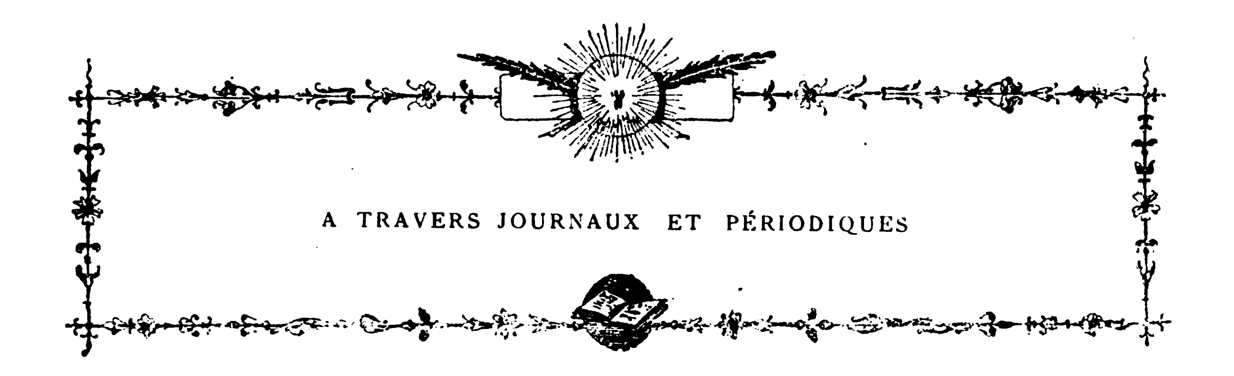
« En tous les cas, monsieur, j'avais besoin de crier vers quelqu'un mon *Vive la France!* et vous me pardonnerez de m'être adressé à vous.

« Angelo de Gubernatis. »

—❖—

Espagne. — *Calligraphie castillane.* — On lit dans le *Boletin Bibliografico* de Lima (1er juillet) : Un habile calligraphe sévillan a copié très exactement l'œuvre de Cervantès, *D. Quijote de la Mancha*, dans un cahier de papier à cigarettes de cent vingt feuilles. Ce travail était destiné à l'Exposition de Paris. Ce microscopique chef-d'œuvre se trouve, sans doute, dans l'immense espace qui s'étend des bornes du Champ de Mars à celle de l'Esplanade et du Trocadéro; mais nous avouons ne l'y avoir point vu.





A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— La sixième revue hebdomadaire intitulée *Art et Critique* donne (3 août), sous la signature Jacques Donzelle, quelques pages intéressantes et semées de citations bien choisies, à propos du récent volume du poète Paul Verlaine: *Parallèlement*.

— A lire tout spécialement, dans le *Bulletin critique* publié chez l'éditeur Ernest Thorin (1er août), un article bien amusant sur M. Jules Lemaître, signé Gabriel Audiat.

— Le Bulletin des comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour janvier-février contient un fragment de l'ouvrage auquel M. Charles Nisard mettait la dernière main lorsque la mort est venue le surprendre. Il est intitulé: « Des rapports d'intimité entre Fortunat, sainte Radegonde et l'abbesse Agnès. »

— On lira avec intérêt, dans *le Correspondant* du 10 août, l'article du vicomte de Meaux sur le *centenaire du journal des Débats*.

— L'*Instruction publique* (3-10 août) publie une étude de M. F. Thomas sur *Descartes et Gassendi* et la fin du rapport de M. O. Gréard, *De l'éducation morale et physique dans les lycées*. Dans son numéro du 20 juillet, le même journal donnait, sous le titre: *le Vieux théâtre anglais: une vengeance de femme*, quelques pages intéressantes consacrées par M. A. Büchner à Beaumont et Fletcher et à leur pièce *the Maid's Tragedy*.

— La *Revue bleue* du 3 août contient une étude de M. Anatole France sur le *Faust* de Gœthe, sous forme de lettre adressée au nouveau traducteur du grand poète allemand, M. Camille Benoît.

— La *Revue critique*, dirigée par M. A. Choquet, rend compte (15 juillet) d'un curieux ouvrage de M. Karl Gustaf Andresen, intitulé *Ueber deutsche Volksetymologie* (l'Étymologie populaire en Allemagne). A ce propos, le *Reviewer*, M. H. Gaidoz, cite des exemples fort amusants, en français, en anglais, voire en latin, en grec et en arabe, de dérivations qui sont de véritables décorations.

— M. Anatole France, dans la *Revue de famille* de ce jour, évoque d'une façon originale et toute nouvelle la figure du frère Richard, un Franciscain de l'entourage de Jeanne d'Arc.

— La *Revue de l'École des chartes* (mai-juin) a plusieurs articles fort intéressants. Nous citerons particulièrement une note de l'abbé L. Duchesne « sur l'origine du *cursus* ou rythme prosaïque suivi dans la rédaction des bulles pontificales », note que nous recommandons à M. H. P. Liddon, le nouvel éditeur anglais de l'*Imitation de Jésus-Christ* (Londres, Elliot Stock, éditeur. Voir la *Chronique bibliographique* du *Livre* du mois dernier); la fin de l'étude de M. H. Omont sur les « Manuscrits relatifs à l'histoire de France conservés dans la bibliothèque de sir Thomas Phillips à Cheltenham »; des « Recherches sur les débuts de l'imprimerie à Provins », par M. Henri Stein, et « Un ancien règlement de la bibliothèque Sainte-Geneviève » mis au jour par M. Ch. Kohler, dont on a trouvé l'analyse plus haut.

— La *Revue indépendante* de juillet contient un curieux article de M. Charles Mauras sur Théodore Aubanel. Y lire aussi, dans la *critique littéraire*, ce que M. J.-H. Rosny pense de M. Paul Bourget et de son livre récent *le Disciple*.

— La *Revue socialiste*, que dirige M. Benoît Malon, publie, dans son numéro de juillet, la

conférence faite par le Dr Bourneville, à la Société de la libre-pensée du Ve arrondissement, le 18 mai, sur Étienne Dolet. Le morceau, fortement empreint de parti pris politique, n'en mérite pas moins d'être lu.

— Nous avons à signaler, dans le *Samedi-Revue* du 3 août, la causerie littéraire de M. Victor Fournel sur « Une nouvelle biographie de Molière ». Il s'agit de la biographie écrite par M. Paul Mesnard et formant le tome X du *Molière* des « Grands écrivains de France ». (Hachette et Cie.)

Articles notés dans les journaux quotidiens :

— *Autorité.* 24 juillet : Une chronique où, à propos du livre de M. Ch. de Ribes, *Une grande dame dans son ménage*, Jean Balva trace un tableau de la vie domestique dans la haute société à la fin du XVIIe siècle.

— *Débats.* 23 juillet : Compte rendu du livre de M. Harry Alis, *Quelques fous*, par M. Paul Bourget. S'il est un peu tardif, l'honneur n'est pas mince !

3 août : Sous ce titre *Hors de France*, M. Arvède Barine étudie Olivier Goldsmith et aussi, dit le sous-titre, « le roman anglais contemporain » ; mais il nous a été impossible de trouver dans l'article autre chose que le *Vicaire de Wakefield.*

14 août : Compte rendu d'un roman de Vernon Lee, *Miss Brown*, traduit par Robert de Cérisy, avec préface de Paul Bouget, par M. J. Bourdeau.

— *XIXe Siècle.* 7 août : Chronique miel et vinaigre de M. Paul Ginisty sur Félix Pyat et son théâtre.

— *Écho de Paris.* 20 juillet : Une poignante étude psychologique d'un cas de folie intitulée *Arachné*, par M. Marcel Shwob.

23 juillet : La critique d'*Un homme libre* de Maurice Barrès, par M. E. Lepelletier.

30 juillet : Un conte de Théodore de Banville intitulé *Seulement...*

6 août : *La Femme du peintre*, par Octave Mirbeau.

— *Événement.* 5 août : *le Roman et le Monde*, par Pierre de Lano.

— *Figaro.* 10 août : *Le Meilleur Amour*, nouvelle par le comte de Villiers de l'Isle-Adam.

— *France.* 31 juillet : Chronique de M. Francisque Sarcey sur la distribution du concours général à la Sorbonne.

4 août : Critique du livre de Paul Bourget, *le Disciple*, par M. Raoul Frary.

— *Gazette de France.* 11 août : Semaine littéraire de M. Armand de Pontmartin à propos des études sur le Théâtre contemporain de Paul de Saint-Victor.

— *Gil Blas.* 30 juillet : Une saisissante ballade, de Jean Richepin intitulée *les Tristes Noces.*

6 août : *La Pompe à vapeur*, récit amèrement gai, où Jean Richepin esquisse avec son relief et sa couleur ordinaires un type de *cabot* bien particulier.

9 août : *Félix Pyat,* par Jacqueline ; et la causerie littéraire où M. Paul de Ginisty parle surtout du livre de M. Julien Tiersot, *Histoire de la chanson populaire en France.*

— *Matin.* 10 août : Chronique parisienne où Aurélien Scholl parle avec une amicale sympathie de Félix Pyat.

— *Moniteur universel.* 5 août : *Un parvenu sous Henri VI* (Jean de Vienne), par le vicomte de Gérard.

— *Paris.* 2 août : *Billets du matin*, *au cousin T. du Temps*, par M. Georges Montorgueil.

12 août : *Les Jeunes*, par le même.

— *Parti national.* 21 juillet : *Réforme orthographique*, par M. B. Lafargue.

27 juillet : Causerie littéraire de M. Francisque Sarcey sur les *Lettres de l'inconnue.*

13 août : Causerie théâtrale de M. Adolphe Brisson sur le quatorzième volume des *Annales du théâtre et de la musique,* publiées par MM. Edmond Stoulhy et Edmond Noël.

14 août : *Paris qui passe,* article de M. Georges Price sur Villiers de l'Isle-Adam.

— *République française.* 26 juillet : *Edgar Quinet depuis l'exil*, par le Dr J. Elie Pécaut.

— *Temps.* 28 juillet : *La Vie littéraire* de M. Anatole France, où il étudie les contes chinois.

12 août : Chronique théâtrale de Francisque Sarcey, à propos du *Maître Guérin* d'Emile Augier.

14 août : *Chansons populaires ; le Soldat*, par M. Anatole France, à propos du livre de M. Tiersot : *Histoire de la chanson populaire en France.*

ÉTRANGER

Allemagne. — Un journal hebdomadaire de bibliographie publié à Leipzig chez l'éditeur Julius Wiesenthal, et dirigé par M. Julius Steinschneider, *Das Archiv*, donne une sorte de



supplément qu'il intitule *Literarhistorisches Beiblatt*, et qui contient, dans les numéros 31 et 37 de cette année, une étude fort bien faite et remarquablement écrite en français sur Jean-Jacques Rousseau et *le Contrat social*. L'auteur de cette étude est le professeur Louis Feller, qui vient de fonder à Berlin (A. Dressel, éditeur) un journal rédigé en français et paraissant trois fois par mois, sous le titre *le Salon et la Famille*. Cette nouvelle et intelligente entreprise est un nouvel indice que la langue française ne perd pas de terrain dans l'empire de Sa Majesté Guillaume II. Nous citerons aussi le numéro 37 de *Das Archiv*, une étude sur les chants de l'Edda *(Neue Versuche zur Deutung der eddischen Lieder)*, par M. Rudolf Gœtte, à propos du livre que M. C. Aug. B. Schierenberg a récemment publié (Francfort-sur-le-Mein, Reiz et Kœhler) sous ce titre bizarre: *Der Ariadnefaden für das Labyrinth der Edda oder die Edda eine Tochter des Teutoburger Waldes.*

— Outre la suite de la « bibliographie militaire belge » que nous avons déjà signalée, nous remarquons dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* du Dr O. Harting (août) un article étudié sur le livre si original et si curieux de Richard de Bury, *the Philobiblon*, à propos de l'édition qu'en a récemment donnée à Londres M. E.-C. Thomas.

— La *Deutsche Revue*, que dirige M. Richard Fleischer, publie un article de M. Camille Flammarion sur la tour Eiffel et son importance scientifique: *Der Eiffelturm und Seine Bedentung für die Wissenschaft.*

— La *Deutsche Rundschau* d'août contient plusieurs articles qui méritent d'être signalés: *Die Deutschen und die Französische Revolution*, par lady Blennerhassett; un essai sur Mary Wollstonecraft, signé Helen Zimmem, et une étude de M. Julius Lessing sur le nouveau Musée d'art industriel de Vienne : *Die Ausstellung des Oesterreichischen Museums für Kunst und Industrie in Wien.*

— *Nord und Süd*, la revue dirigée par M. Paul Lindau, à Breslau, publie (août) une traduction assez bien faite d'un petit ouvrage en prose de M. François Coppée: *Une idylle pendant le siège.*

Angleterre. — *The Athenæum* du 3 août contient un bon compte rendu de la deuxième série de la correspondance de Gustave Flaubert, parue récemment.

— Sous le titre collectif de *Bookworms of Yesterday and To-day*, le bibliographe distingué qui rédige en chef la jolie et utile publication de M. Elliot Stock, *the Bookworm*, publie, sous la signature *A. Bookhunter*, des notes piquantes sur la bibliothèque de notre éminent collaborateur M. Henry Spencer Ashbee. Nous croyons savoir, cependant, que le savant bibliophile n'a point ouvert à notre confrère les portes de son *enfer*, ni ne l'a invité à feuilleter certains catalogues raisonnés qui ont illustré le pseudonyme de Fraxinus Pisani.

— Deux articles ressortent, dans *the Gentleman's Magazine* d'août, pour le lecteur français: *D'Israeli the Novelist*, par M. William E.-A. Axon, et *Dumas' Henri Trois*, par M. H. Schütz Wilson. Ajoutons-y *A Dream of Dante* (Un Rêve de Dante), poésie lyrique par Isabella J. Postgate.

— *Murray's Magazine* a commencé au mois de juillet une étude bien faite sur l'*Art de la récitation* (*the Art of Recitation*), par M. Cliffard Harrison.

— Nous recommandons la lecture, dans *the Nineteenth Century* pour le mois d'août d'un article bien spirituel et bien plein de sens à la fois, intitulé *A Breakfast-Party in Paris* (Un déjeuner à Paris) par M. Frederic Harrison.

États-Unis. — A noter tout particulièrement dans *the Atlantic Monthly*, de Boston (août), une étude très sympathique en somme et malgré des réserves dont on ne saurait s'étonner, sur *A Paet of French Canada*, M. Fréchette, l'auteur, que nous commençons à connaître, de *Pêle-Mêle* (Montréal, 1877), *les Fleurs boréales; les Oiseaux de neige* (Paris, 1881); *Légende d'un peuple* (1887), etc. L'auteur, M. Paul T. Lafleur, a un nom français; il connaît et sent la littérature française, et c'est plaisir que d'entendre parler de soi par de telles bouches et en de tels termes en pays étrangers. Nous signalerons également dans le même numéro quelques pages sur la vie d'Emerson à Concord, à propos d'un livre récent, et un court article sur Mme de Staël.

— Les heureux possesseurs du livre de M. Octave Uzanne, *l'Éventail*, et tous ceux qui s'inté-

ressent à ces charmants et luxueux bibelots, liront avec plaisir, dans le *Harper's Magazine* d'août, un article gentiment illustré, intitulé *the Fan* et signé Louisa Parr. Nous remarquons, dans le même numéro, une belle étude de M. Théodore Child sur l'art russe (*the Kremlin and Russian Art*).

— Nous avons lu avec intérêt dans *the Nation* du 1er août une assez longue étude sur l'*Histoire de Guillaume II* de M. Édouard Simon, signée J. K. P. et datée de Berlin. Le *Reviewer* se félicite du jugement hautement favorable que M. Simon porte sur le jeune empereur.

— Nous signalerons, dans *the North American Review* d'août, quelques pages poignantes où M. O. B. Bunce cherche à déterminer l'influence que peut avoir la critique sur la vente d'un livre nouveau, *the Cash Value of a Book Review*, et un article de M. Henry Bernard Carpenter sur un sujet qui appartient de plus en plus à l'histoire ancienne : *the Poetry of Poverty*.

Italie. — La *Nuova Antologia* de Rome contient, dans son numéro du 1er août, plusieurs articles intéressants pour le public français : un essai sur Silvio Pellico, par Enrico Panzacchi; une étude sur les institutions de la France depuis 1789 (*le Costituzioni della Francia dal 1789*), par Luigi Palma, et *l'Italia nel canto di G. Leopardi e ne, canti de'poeti anteriori*, par G.-A. Cesareo.

Suisse. — A lire dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* du mois d'août un article remarquable comme tout ce qui sort de la plume de M. Rod : *la Jeunesse de Gœthe; Gœthe et Herder à Strasbourg*.



FRANCE

— On annonce la mort du capitaine de frégate Baudens, décédé à Cherbourg, à l'âge de quarante-cinq ans (juillet). Il avait publié sur l'extrême Orient quelques études remarquables.

— Nous apprenons (juillet) la mort de M. Amédée Boitel, inspecteur général honoraire de l'enseignement agricole, professeur à l'Institut agronomique, membre de la Société nationale d'agriculture, ancien élève de l'école de Grignon, professeur à l'Institut agronomique de Versailles, chargé de l'inspection agricole des établissements pénitentiaires. M. Boitel laisse de sa carrière administrative et de son enseignement des souvenirs durables, notamment dans son ouvrage intitulé : *Herbages et prairies naturelles*. En ces dernières années, il avait préparé la publication de son cours, remarquable par la précision des connaissances, par la portée des vues et surtout par un sens éminemment pratique; nous espérons que le livre paraîtra.

— Le docteur Cabrol, ancien médecin principal des armées, commandeur de la Légion d'honneur, vient de mourir dans sa soixante-seizième année (août).

Cinq fois lauréat de l'Académie de médecine pour ses travaux hydrologiques; médecin en chef, pendant la guerre de 1870, de l'hôpital militaire Saint-Martin, il avait la haute direction médicale des hôpitaux et ambulances de la rive droite de la Seine.

— M. Bouscatel, qui, sous le pseudonyme d'Édouard de Sutil, s'était fait une place distinguée de *reporter* dans la presse parisienne, vient de succomber subitement (août). Il était dans sa soixante-cinquième année.

— On annonce la mort de M. Wladimir Gagneur, député du Jura (août).

M. Gagneur était né à Poligny. En 1848, il publia divers écrits : *le Crédit à bon marché, la Monarchie et la République passées au crible par un paysan du Jura*, etc.

Il fut une des victimes du coup d'État de décembre. Pris les armes à la main dans le Jura, où il venait de coopérer à la résistance, il fut condamné à la déportation à Cayenne. Mais il tomba malade, et on se

borna à l'exil en Belgique, où il fit encore quelques publications.

Élu député en 1869 par les républicains du Jura, il fut secrétaire du comité central antiplébiscitaire, et l'un des dix députés qui votèrent contre la guerre néfaste de 1870.

L'Empire tomba, et Gagneur fut chargé du classement et de la publication des *Papiers et correspondances de la famille impériale*.

Depuis 1873, les électeurs du Jura n'ont jamais cessé de l'avoir pour représentant.

En 1876, une brochure, *la Politique du bon sens*, tirée à un million d'exemplaires et répandue à flots dans les campagnes, contribua puissamment à la réélection des 363.

Infatigable, quoique déjà souffrant, il venait d'en terminer une appropriée à la solution actuelle. Il a voulu être incinéré.

—— M. Armand Hayem, conseiller général de Seine-et-Oise, s'est donné la mort pour se délivrer des douleurs d'un mal qu'il croyait incurable (1er août).

Né le 25 juillet 1846, M. Armand Hayem était entré dans la politique vers 1871. Il fut, à cette époque, nommé conseiller général du canton de Montmorency, qu'il n'a cessé de représenter à ce titre jusqu'ici.

Il a écrit et publié de nombreuses études sur des questions de philosophie politique, entre autres un mémoire sur le *Mariage*, couronné par l'Institut.

Il laisse, en outre, une étude psychologique, le *Don juanisme*, et un drame, *Don Juan de Marana*, écrits dans une langue rappelant un peu celle de son maître Barbey d'Aurevilly.

—— On annonce la mort de M. Gabriel Hugelmann. Il était âgé de trente-trois ans (1er août). Comme son père, mort lui-même il y a peu de temps, M. Hugelmann avait rédigé des journaux financiers. Ses lettres de faire part portent qu'il s'appelait le baron des Deux-Ponts.

—— M. Hippolyte Leplay, le savant chimiste, vient de mourir. Il était né à Autretot (Seine-Inférieure), en 1813, d'une famille protestante. Il devint interne des hôpitaux à Paris et entra ensuite dans le laboratoire de M. Dubrunfaut, d'où sont sortis de si remarquables travaux auxquels M. Leplay participa, d'abord comme élève, comme collaborateur, puis comme allié, par son union avec une nièce de M. Dubrunfaut.

Plus tard, M. Leplay entreprit seul des travaux sur le mode de formation du sucre dans les plantes saccharigènes. Il laisse de nombreux travaux sur ce sujet, sur la fabrication sucrière et sur la distillerie.

—— M. Gaston de Léris est mort récemment (août), à Vichy, après une longue et douloureuse maladie.

Depuis plusieurs années secrétaire de la rédaction au *Moniteur universel*, M. de Léris s'était fait, en outre, connaître par une suite d'articles et de livres fort remarqués sur les beaux-arts, parmi lesquels nous citerons *l'Italie du Nord*.

Il avait pris une part considérable à la fondation de l'*Association des journalistes parisiens*, dont il était secrétaire.

—— On annonce la mort de M. Joseph de Ludger. Fils d'un commandant de vaisseau au service de la Russie, où il est né, polyglotte remarquable, Joseph de Ludger a fait partie de la rédaction du *Globe* et est entré ensuite à l'agence Havas. Depuis quelque temps, il était chef de bureau à la Compagnie du canal de Suez.

Ayant voulu descendre d'une tapissière pendant qu'elle était en marche, il tomba sous les roues, qui lui passèrent sur les cuisses.

Il est mort à l'hôpital Beaujon, où il avait été transporté (août).

—— Félix Pyat est mort dernièrement (août), à Saint-Gratien.

Il était âgé de soixante-dix-neuf ans.

Fils d'un avocat légitimiste de Vierzon, Félix Pyat, alors qu'il n'était encore qu'étudiant en droit, se jeta dans le mouvement révolutionnaire et fit une guerre acharnée au gouvernement de Charles X.

Après la révolution de Juillet, il se fit inscrire au barreau ; mais, renonçant bien vite à cette carrière, il entra dans le journalisme militant.

Il collabora successivement au *Charivari*, au *Figaro*, à la *Revue de Paris*, au *Siècle*, où il fut chargé du feuilleton ; en 1838 au *National*, à la *Revue Britannique*, dont il devint directeur, etc., etc.

Beaucoup de ses articles furent très remarqués. Néanmoins, ce fut à ses productions dramatiques qu'il dut sa réputation littéraire et le bruit qui se fit autour de son nom sous le règne de Louis-Philippe.

Sa première pièce, *la Révolution d'autrefois*, qu'il écrivit en collaboration avec Th. Burette, fut interdite dès le lendemain.

Félix Pyat écrivit une quinzaine de pièces, dont les plus célèbres sont *les Deux Serruriers* et *le Chiffonnier de Paris*.

Élu, au mois d'avril 1848, représentant du Cher, il alla siéger parmi les démocrates les plus avancés de la Chambre.

En 1849, il signa l'appel aux armes rédigé par Ledru-Rollin, et à la suite de l'échauffourée du Conservatoire des arts et métiers, fut condamné par contumace à la déportation par la Haute-Cour de justice.

Son exil dura vingt ans.

A la suite de l'amnistie générale de 1869, il rentra en France et devint un des rédacteurs du *Rappel*. Mais en dix-sept jours frappé de quatre condamnations, puis condamné par la Haute-Cour de Blois à cinq ans de prison, Félix Pyat réussit à passer en Angleterre.

Il en revient à la chute de l'Empire, se lance dans la Commune, est condamné à mort par contumace le 27 mars 1873 par le 9e conseil de guerre, et ne revient qu'à l'amnistie.



Aux dernières élections, il avait été élu député des Bouches-du-Rhône.

— Le 20 août dernier est mort, à Paris, le comte Villiers de l'Isle-Adam.

Descendant d'une vieille famille française, le comte Villiers de l'Isle-Adam était né vers 1833.

Depuis un certain temps, il souffrait d'un cancer à l'estomac. Après avoir passé quelques jours à la campagne, chez M. Stéphane Mallarmé, il dut, sur l'ordre des médecins, aller en villégiature à Dieppe, où il séjourna deux mois.

A son retour à Paris, la maladie s'étant aggravée, il fut transporté chez les frères de Saint-Jean de Dieu, où il s'est éteint à deux heures de l'après-midi.

Quelques jours avant sa mort, il épousait Mme Joseph Bregeron.

M. Villiers de l'Isle-Adam se lança dans la littérature en 1856, par un volume : *Premières poésies.* Puis il publia : *Fantaisies nocturnes*, *Contes cruels*, *Contes insolites*, *Axel*, *Isis*, *Tribulat Bonhomet.*

Comme auteur dramatique, il a fait *Elen*, pièce en trois actes; *Morgan*, en cinq actes; *la Révolte*, en un acte, et le *Nouveau Monde*, en quatre actes. Cette dernière pièce avait valu à son auteur, en 1876, un prix de 2,000 francs au concours Michaëlis.

En dernier lieu, M. Villiers de l'Isle-Adam collaborait au *Gil Blas*, où il écrivait des nouvelles et des contes très remarqués.

Le littérateur de grand talent qui vient de disparaître ne laisse aucune fortune. Il était de la race de ces poètes qui ont toujours ignoré les côtés pratiques de l'existence.

La maison Quantin prépare une nouvelle édition d'*Axel*, qui paraîtra très prochainement.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la mort du conseiller Günther, membre du Reichstag et de la Société d'agriculture allemande. C'était un écrivain qui faisait autorité dans les questions de finance et d'économie rurale.

— Le jurisconsulte R. E. John, professeur de droit criminel à Gœttingen et auteur de nombreux ouvrages de jurisprudence, vient de mourir.

— Le professeur E. Lübbert, de Bonn, connu par ses travaux sur la philosophie et sur l'histoire de la Grèce et de Rome, est mort récemment.

Angleterre. — On annonce la mort d'un savant naturaliste anglais, M. Spence Bate, à Plymouth, le 29 juillet. On a de lui un *Catalogue of amphipodous crustacea in the British Museum* (1868), une *Monograph of the Sessile-eyed crustacea*, avec le professeur Westwood (1868); un rapport important sur les *Crustacea Macrura* recueillis par le *Challenger* (1888), etc.

— Un botaniste distingué, qui s'était consacré à l'étude spéciale des cryptogames, le Rev. J. Berkeley, est mort à Sibbertoft, le 30 juillet.

— Le Dr Horatius Bonat, théologien éminent, auteur de *Hymas of Faith and Hope* et d'un long poème en vers blancs intitulé *My old Letters*, est mort à Édimbourg le 31 juillet, dans sa quatre-vingt-unième année.

— On annonce la mort d'une femme poète, Fanny Forrester. Elle était sortie d'une famille d'ouvriers du Lancashire.

— M. John Ingram Lockhart, auteur d'*Attica and the Athenians;* d'un roman : *The Wife's Peril*, d'un curieux poème : *The Triple Angel*, et d'autres ouvrages, vient de mourir à Londres, âgé de soixante-dix-sept ans.

— William Ralston Shedden Ralston, un des premiers vulgarisateurs de la littérature russe en Angleterre, est mort à Londres, le 6 août. Il était né en 1828. Depuis son premier livre, *Kriloff and his Fables* (1869), il a publié un grand nombre d'ouvrages originaux et de traductions, parmi lesquels on peut citer *Liza*, roman traduit de Tourgueneff (1869), *Songs of the Russian People* (1872), *Russian Folk-Tales* (1873) et *Early Russian History* (1874). Il était un des collaborateurs habituels de la revue hebdomadaire *The Academy*.

— Nous apprenons la mort du baron Joseph de Witte (juillet), écrivain belge distingué, né à Anvers le 24 février 1808, membre de l'Académie royale de Belgique et associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

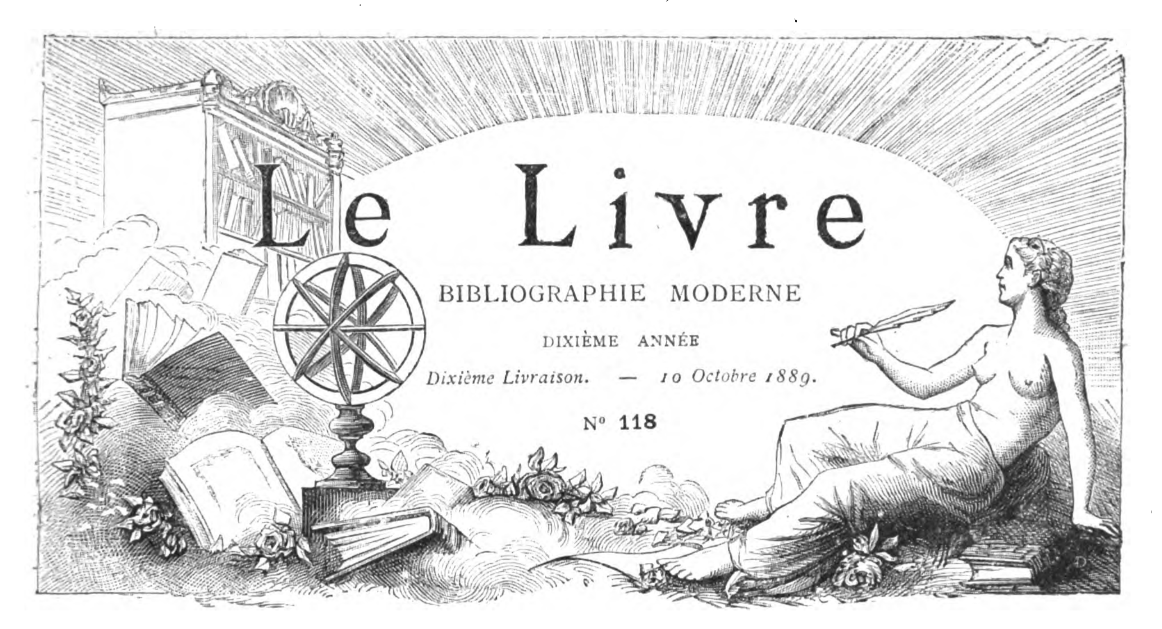
Le baron de Witte était auteur d'un grand nombre de *Catalogues* estimés; il avait collaboré, en outr ,à de nombreux bulletins, annales et revues.

États-Unis. — Le professeur d'économie politique de Princeton College, M. Alexander Johnston, auteur de l'*History of American Politics*, *The Genesis of a New-England State*, *History of Connecticut*, etc., est mort le 20 juillet. Il avait collaboré à l'*Encyclopedia Britannica*. Il était né en 1849.

— James Riker, auteur d'*Annals of Newtown*, de l'*History of Harlem, N.-Y.*, est mort à Waverley (État de New-York), le 3 juillet. Il était né en 1822.



L'Administrateur-Gérant : A. Saupiar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

LE LIVRE A L'EXPOSITION

NOTA. — *Nous avons publié dernièrement dans le journal* L'Illustration *une étude sur les reliures d'art à l'Exposition universelle, que beaucoup de nos lecteurs nous ont prié de vouloir bien reproduire en entier dans cette Revue. Nous déférons d'autant plus volontiers à ce désir qu'après la distribution des récompenses il nous est permis d'ajouter ici et là quelques lignes à notre article primitif. Nous sommes heureux de pouvoir constater que le jury de la Reliure, sauf une ou deux récompenses distribuées avec plus ou moins de raison, s'est rencontré entièrement avec le jugement que nous avons émis il y a plus d'un mois sur l'exposition des Relieurs d'art.*

LES RELIEURS D'ART



RELÉGUÉE au premier étage, à la suite de la papeterie, dans l'un des angles du Palais des Arts libéraux, l'exposition de la Reliure n'attire guère que les Bibliophiles cosmopolites et les praticiens pareurs et doreurs de maroquin, qui aiment à constater les efforts progressistes de cet art dont la France peut si justement s'enorgueillir du XVI[e] siècle à nos jours, grâce au talent prestigieux des Ève, des Le Gascon, des Du Seuil, des Boyet, des Padeloup, des Thouvenin et des Bauzonnet-Trautz.

Les vitrines sont peu nombreuses et trop perdues dans le milieu des expositions de la papeterie cigarière et les rouleaux pour appareils Morse. — La place a été mesurée et l'on peut regretter de voir tant d'éclatants chefs-d'œuvre sur maroquin si mal enveloppés par le cadre vraiment trop banal et *très bazar* de cette partie d'exposition d'art intime qui reste cependant si en dehors du profane.

Les livres somptueusement vêtus veulent être vus et admirés dans le jour discret d'un cabinet d'amateur, avec la décoration artistique et bibelotière qui convient à ces délicats joyaux de maroquinerie; les ors des petits fers ne sont point faits pour éclater au jour brutal des « montres » publiques, mais pour rayonner dans la pénombre des cabinets d'étude, parmi la soie, le velours, les bronzes et les couleurs anémiées des anciennes estampes.

Ici, aux Arts libéraux, en dépit du vélum et des tentures des vitrines, la lumière est implacable et meurtrière pour tous ces cuirs ciselés et mosaïqués qui se portent déjà nuisance les uns aux autres par le seul rapprochement des styles, des manières et des procédés de facture. — Puis, ces vitrines en hauteur et à quatre faces de cristal ne sont point propices pour la mise en valeur de livres dont on ne voit plus que la carcasse, le corps du volume disparaissant souvent sous le pupitre d'appui. Il est donc assez malaisé pour un bibliophile délicat de n'être pas quelque peu choqué par l'installation générale de cette exposition particulière, et de ne point protester par esprit de libre critique et par sincère revendication de goût blessé, — ce que je fais ici, sans détours.

*
* *

En étudiant l'histoire de la Reliure, on peut se convaincre qu'à chaque renouveau de siècle, cet art, qui semble résumer en un petit rectangle l'expression décorative d'une époque, a toujours suivi les transformations du livre, en s'identifiant au caractère idéologique, au mode et au style de la pensée qui s'y trouvait imprimée. — Depuis la reliure janséniste qui convenait aux écrits de Messieurs de Port-Royal, jusqu'à la reliure à la Du Seuil rutilante comme la devise superbe *nec pluribus impar;* depuis la reliure mosaïque, rococo et tout en emblèmes et enrubannements galants de la Padeloup, jusqu'aux combinaisons romantiques, gothiques et cathédralesques de Thouvenin, il est facile de remarquer que le style des petits fers à froid, à dorure ou à compartiments, a toujours marché de concert avec la mode littéraire et la mode capricieuse du costume et de l'art décoratif.

Cependant, on peut émettre en principe que les grands amateurs ont toujours créé les grands relieurs, aussi bien que les maîtres dandys, de la suprême élégance, ont généralement inspiré les plus originales audaces dans la transformation de la mode masculine. Les Grolier, les Lavallière, les d'Hoym, furent des maîtres incontestés en élégances de bibliophilie affinée, et ils ne contribuèrent pas moins que Mme la duchesse du Maine, Mme la comtesse de Verrue et la marquise de Pompadour, — ces grandes coquettes de leurs livres, — aux heureuses combinaisons qui furent exécutées d'après leurs conceptions ou suivant leurs conseils sur tant de livres jalousement possédés, orgueils de nos modernes bibliothèques. — Faut-il penser que les grands amateurs de ces soixante dernières années n'ont pas été à la hauteur de leurs devanciers, ou doit-on conclure que le goût du livre, en se répandant davantage, en se démocratisant dans des classes moins dirigeantes, n'a plus inspiré d'aussi vives passions de ploutocratie distinguée? Toujours est-il que, depuis Thouvenin et ses successeurs directs, l'ajustement du livre a cessé de suivre, avec ensemble et d'une même poussée, l'inspiration qui régit tous les arts somptuaires; les plus experts ouvriers relieurs ne se sont plus efforcés de transfigurer l'ornementation extérieure des ouvrages de littérature nouvelle confiés à leurs soins, la recherche s'est arrêtée; on a trop longtemps vécu sur les traditions du passé, sans rien innover dans le décor, dans l'expression des lignes, dans le contour des fers gravés; on n'a point fait éclore un genre éminemment *dix-neuvième siècle;* on ne semble pas avoir compris enfin qu'un livre moderne doit être relié d'une façon toute moderne, accommodé

selon le goût du jour, vêtu d'un costume richement brodé selon l'esthétique actuelle, avec cette conception d'ornementation qui a pris son germe et son guide dans la flore nouvelle, dans la perspective des décorateurs d'extrême Orient et plus encore dans la simplicité exquise des ornemanistes japonais.

On commence à peine la création d'une formule jusqu'ici assez mal dégagée. — Depuis quelques années, les relieurs se sont ralliés à l'idée de faire du nouveau, mais ce n'a pas été sans difficulté; le souffle ardent de l'ancienne et bienfaisante corporation n'est plus là pour réunir tous les praticiens du même art sous le drapeau du progrès voulu et recherché en commun; il y a les rivalités, l'esprit critique des tentatives individuelles, les jalousies mesquines, la peur de l'originalité trop vite confondue avec l'excentricité. Aussi chacun marche-t-il d'un pied boiteux, le regard inquiété par le voisin, le cerveau tyrannisé par la routine, en proie à l'angoisse d'aller trop vite et de dépasser le but.

C'est par un sens de timidité, ou plutôt par un effrayant manque d'audace que, depuis cinquante ans, tous les relieurs de la métropole et du monde entier recopient sans fin les anciens modèles des derniers siècles, mélangeant les styles, fusionnant les genres, combinant un art décoratif hideusement bâtard qui stupéfiera assurément nos arrière-petits-neveux, si tant soit que ceux-ci s'occupent encore de l'enveloppe de nos pensées actuelles et de l'expression de cette enveloppe, sous des arabesques dorées.

L'exposition des relieurs en 1889 est donc particulièrement intéressante en ce sens qu'elle témoigne d'un état d'art très spécial qui tâtonne encore et cherche une voie, mais dont, on le sent, sortira bientôt une école de reliure florissante qui imposera ses théories nouvelles aux deux mondes. Il est permis d'espérer que cette fin de siècle verra cet encourageant renouveau qui nous fera alors par la suite indulgenter la monotonie et la trop diffuse décoration routinière dont les plus éminents relieurs de ces derniers temps n'ont pas été suffisamment exempts.

⁂

Six relieurs d'art ou de luxe ont campé leurs vitrines dans la classe X des arts industriels. Ce sont MM. Francisque Cuzin, Marius Michel, Lucien Magnin, de Lyon; Ruban, Michel Ritter et Giraudon. — Je place en première ligne M. Cuzin, car, en en raison même de l'éclat et de la beauté absolue de son exposition, il m'a toujours semblé de toute justice désigné pour la médaille d'honneur, qu'il vient du reste d'obtenir. — M. Cuzin a pris, auprès des bibliophiles les plus distingués de l'école contemporaine, la succession du célèbre Trautz-Bauzonnet. Je dirai même qu'il est plus hardi que le maître défunt, moins acquis au convenu et au poncif, moins réfractaire aux conseils éclairés des amateurs, et aussi plus décorateur. Pour la mise en forme du livre, le choix des maroquins, la combinaison des plats, la richesse parachevée des doublures, la qualité merveilleuse des dorures et la sertissure des mosaïques, on ne peut, sans esprit de parti, lui refuser la perfection de l'exécution et la distinction du goût. M. Cuzin a exposé une dizaine de volumes hors ligne comme grâce et comme art de fin habillement bibliopégique.

Parmi ceux-ci, je puis signaler la *Pucelle*, édition Cazin, reliure en superbe maroquin rouge tomate, avec dorure à compartiments Louis XVI. La doublure de maroquin bleu, à trois tons, forme une exquise mosaïque très douce en camaïeu, faite de guirlandes de roses et de petites fleurettes du style de l'époque, dont les fers ont été gravés exprès, et dont tous les filets, fleurs et feuilles ont été poussés un à un et de plusieurs faces, ce qui donne un extraordinaire éclat à cette foisonnante dorure.

Une autre série d'ouvrages remarquablement vêtus par M. Cuzin, ce sont les *Œuvres de François Coppée,* édition grand in-4°, Lemerre, 1883. Qu'on se représente un plein maroquin bleu de roi, avec dos et plats à compartiments de filets, la doublure de maroquin pourpre décorée d'une des plus extraordinaires dentelles dix-neuvième siècle qui aient été exécutées jusqu'ici.

C'est vraiment une des meilleures reliures et dorures de M. Cuzin, dont je dois encore

citer des œuvres de très haut goût combinées sur les *Lettres persanes*, Jouaust 1885, sur le *Dernier Abbé*, sans date, sur la *Sylvie*, de Gérard de Nerval, publiée par Conquet, sur *Monsieur, Madame et Bébé*, 1878, et enfin sur l'*Origine des Grâces*, 1777. La plupart de ces éditions si somptueusement vêtues appartiennent à M. Henry Béraldi, l'un des marquis de Carabas de l'iconophilie et de la bibliofolie modernes, un des amateurs soucieux de faire du neuf et aussi le plus malicieux des iconographes, dont on connaît le curieux ouvrage en cours : les *Graveurs du dix-neuvième siècle,* un dictionnaire considérable et qui rendra de grands services à l'avenir à tous les iconomanes, friands des œuvres gravées de ce temps.

Quels que soient les éloges que nous décernions à M. Cuzin, nous ne prétendons point qu'il soit l'un de ceux qui se sont le plus avancés dans le sillon de la reliure moderne; il y chemine, mais très lentement et non pas à l'avant-garde : aussi est-il à désirer qu'étant donnée son extrême habileté d'exécution, il s'affranchisse des copies rétrospectives pour se consacrer entièrement à des créations entièrement nouvelles et dignes de son talent.

Je sais bien que sa situation l'oblige à beaucoup de prudence, que les livres qu'on lui confie sont anciens et trop précieux pour qu'on puisse risquer impunément de donner pour eux un faux coup de barre, mais M. Cuzin pourrait prendre sur lui de résumer les conceptions qu'il peut avoir et de mettre en pratique ses théories d'art indépendant sur plus d'un ouvrage de ce temps. — Je souhaite que par la suite il s'y consacre.

MM. Marius Michel et fils arrivent presque *ex æquo* avec M. Cuzin qui les dépasse à peine de plusieurs filets — et le jury a ratifié notre opinion en accordant à MM. Marius Michel le même diplôme d'honneur qu'à M. Cuzin. — On sait la grande notoriété de ces relieurs qui savent lutter par la plume et le crayon en faveur de leurs idées graphiques, et dont plusieurs ouvrages techniques ont déjà été publiés sur la reliure artistique et industrielle. — Avec une grande habileté de faire, un dessin généralement savant, une grande solidité dans la préparation du volume, MM. Marius Michel ont un grand souci de faire *nouveau* en persistant à s'appuyer sur la méthode et la logique mathématiques des anciens. Ils argumentent sur les courbes, sur les lignes, sur les filets, sur les entrelacs, sur toutes les combinaisons de tracés imaginables et ils réalisent des plats qui sont impeccables comme pondération de décoration géométriquement voulue, mais dont la grâce légère et ce *je ne sais quoi* d'art qui s'appuie sur des riens, sont, à mon sentiment, trop souvent exclus.

L'un des défauts de ces reliures est d'offrir un aspect trop lourd, par suite d'une série de cartons coupés en biseau et qui donnent la sensation des anciens ais de bois du quinzième siècle. — La décoration le plus souvent exécutée sur le premier plat — sans répétition sur le plat du dos — n'est pas toujours heureuse et évoque bien vite l'idée de ces albums de photographie très richement décorés et faits pour la table de salon, alors que le volume est exclusivement fait pour être placé de champ, sur les rayons d'une bibliothèque, et non de plat, comme un bibelot, sous la glace d'une vitrine.

MM. Marius Michel ont inventé cependant une reliure superbe et qui convient surtout aux livres du moyen âge et de la renaissance romantique, je veux parler du cuir incisé et ciselé, puis rehaussé de couleurs, dont ils nous donnent plusieurs spécimens d'une rare beauté sous leur vitrine si richement composée. La plus largement conçue revêt un exemplaire du *Cantique des Cantiques.* — L'*Histoire des quatre fils Aymon*, publiée par Launette, avec aquarelles de Grasset, a été également habillée par eux en fort cuir de bœuf damasquiné et ouvré d'arabesques magistrales; c'est une merveille d'exécution et aussi de goût, et qui fait un véritable honneur à ces consciencieux et ingénieux chercheurs dans la voie des procédés retrouvés et remis au jour avec l'addition des connaissances acquises.

MM. Marius Michel sont, du reste, familiers à tous les genres et ne dédaignent point les mosaïques jetées par tons à plat à la japonaise; ils savent non moins sûrement exécuter une ornementation à filets entrelacés dans

le genre Maïoli, et leur vitrine est d'une variété incomparable.

M. Lucien Magnin, de Lyon, encore inconnu à Paris, a, sous une petite vitrine d'un mètre carré, fait une exposition fort suggestive et qui méritait bien de lui valoir une médaille d'or alors qu'il ne lui a été accordé qu'une médaille d'argent. — On peut aimer ou non la manière de « relieur mosaïste », inventée par M. Magnin, mais il est hors de doute que cet ouvrier d'art — en dépit d'un manque de fermeté dans le poussé de ses dorures — tient la tête de l'exposition, sinon par l'exécution souvent fautive, du moins par l'originalité ou la hardiesse de ses compositions décoratives et par le curieux procédé de ses mosaïques ombrées et dégradées au pinceau par des moyens de coloration d'une solidité à défier le temps et le soleil. — Ses reliures exécutées sur la *Mireille* de Mistral, édition Hachette in-folio, avec les figures mosaïquées de *Mireio* et de *Vincèn* sur les plats ainsi que la décoration polychrome du cadre, est absolument nouvelle. Sa doublure maroquinée et multicolore de *Paul et Virginie* est éblouissante comme un vitrail moderne; enfin, ses deux reliures extraordinaires qui enveloppent la *Française du siècle* et *Son Altesse la Femme* sont d'une exécution ornementale très riche, très brillante et surtout entièrement nouvelle. Je voudrais m'étendre davantage sur l'exposition de M. Magnin, qui pourrait servir de point de départ à une longue étude sur la reliure d'art de demain, mais je ne dois pas oublier que je dois ici concentrer mes idées en colonnes et non les développer en tirailleuses. Ce pourquoi je me condense.

M. Ruban, l'un des derniers venus parmi les préparateurs de maroquin plein, est en train de former sa réputation à Paris aussi bien que dans les deux Amériques. C'est un jeune, un actif, un fringant, prêt à s'élancer sur la moindre piste où l'entraîne le collectionneur. Il comprend, il saisit d'un mot et ne se refuse à rien sous l'éternel prétexte réduit en niaise formule, que *ça ne s'est jamais fait.* — Il expose une *Dame aux Camélias*, reliée « à l'emblème », avec un léger bouquet de la fleur préférée par Marie Duplessis, fleur dont les pétales et les feuilles sont fort joliment mosaïqués; sa reliure du *Miroir du monde*, très sérieusement exécutée, est d'une grâce absolue, mais ce qui me frappe le plus dans ma profonde révolte contre la tradition, ce sont les plats de ses maroquins avec appliques de médaillons anciens, miniatures féminines larges comme l'ongle d'un pouce, et ses petits bronzes japonais, éventails et papillons sertis dans le cuir même et s'harmonisant délicieusement avec l'ornementation de la dorure.

M. Ruban avait droit à tous les encouragements du jury et à tous les éloges des amateurs; il lui a été accordé une médaille d'argent. Il laisse concevoir des manières nouvelles vers lesquelles MM. Edmond de Goncourt, Popelin, Philippe Burty et moi-même avons souvent poussé les ouvriers relieurs, et qui consistent à marier au maroquin les émaux, les miniatures sur ivoire, les médailles anciennes, les broderies d'Orient et toutes les curiosités délicatement ouvragées et rares qui peuvent s'incruster dans la peau avec un très léger relief en plus.

La vitrine de M. Michel Ritter a de grandes prétentions à l'effet et attire tout d'abord le visiteur, mais elle ne justifie son éclat trompeur ni par le bon goût, ni par l'exécution, ni même par l'innovation. M. Ritter fait le cuir ciselé d'après le procédé de MM. Marius Michel, mais combien inférieur! Il fait des mosaïques comme M. Magnier, mais quel tour déplorable! il emprunte aux uns et aux autres, mais il ne sait rien personnifier avec une supériorité caractéristique. Je mettrai cependant hors de cause chez lui un maître ouvrier ciseleur sur cuir, M. Charles Meunier, dont quelques spécimens d'ornementation sont dignes d'intérêt.

Je ne parlerai de M. Giraudon que pour mémoire. M. Giraudon est un maroquinier pour la fashion et l'exportation beaucoup plus qu'un relieur d'art; la plupart des ouvrages qu'il expose ont été exécutés il y a douze ans, par un relieur de très réel mérite et de haute originalité, M. Amand, aujourd'hui retraité, dont M. Giraudon a repris le fond et la clientèle.

Ces reliures de M. Amand avaient déjà été exposées en 1878. — Comment le jury d'admission en a-t-il accepté le placement à l'exposition actuelle et leur a-t-il accordé une médaille de bronze?

Il me reste à résumer ces notes hâtives. — L'exposition des relieurs en 1889 montre des chefs-d'œuvre inspirés par l'art des prédécesseurs des XVIIe et XVIIIe siècles, mais elle ne fait que donner des promesses pour la création d'un genre indiscutablement nouveau et d'un style d'allure toute moderne.

On ne saurait donc trop engager les bibliophiles, qui sont gens de savoir et de goût, à tenter des coups d'audace pour la reliure de leurs livres modernes. — C'est d'eux, en définitive, que dépend la solution de la question, car les relieurs font moins ce qu'ils veulent que ce qu'il leur est ingénieusement commandé et pour ainsi dire imposé, avec la perspective de voir leur labeur largement rétribué.

Il n'est point de mosaïques, d'effets nouveaux, de petits fers originaux, de gravures finement exécutées, sans argent largement dépensé. Les collectionneurs soucieux de leur renom ne doivent pas hésiter à se lancer dans l'individualisme absolu de leurs reliures. — Ce sont les grands amateurs, je le répète, qui toujours ont créé les grands relieurs; Grolier, Longepierre, d'Hoym, Lavallière et tant d'autres étaient les surintendants passionnés de leurs bibliothèques, et c'est à leur initiative ardente que nous devons les beaux livres qu'ils nous ont légués.

Octave Uzanne.





ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Henriette, par François Coppée. Paris, Alphonse Lemerre, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Il est rare que les grands poètes soient aussi de grands prosateurs : les écrivains qui ont eu ce double génie et cette double gloire sont l'exception. M. François Coppée sera une de ces exceptions. La première œuvre où il mit de côté le secours du rythme et de la rime — et par certains côtés, c'est bien là un secours — fut *Une Idylle pendant le siège,* parue peu après l'année terrible, en 1875. On y rencontrait déjà de grandes qualités, l'émotion, la rapidité du récit : mais l'on sentait que l'auteur n'était pas aussi maître de la forme que quand il maniait le vers, où dès lors il était un maître. Trois volumes de nouvelles suivirent, à des intervalles plus ou moins longs : *Contes en prose,* en 1882; *Vingt contes nouveaux,* en 1883; *Contes rapides,* au commencement de 1889. Au total, quarante-six contes, que M. François Coppée avait travaillés avec amour, et dans lesquels il s'était montré artiste consommé. Dans les derniers, *les Contes rapides,* il était vraiment parvenu à la pleine possession de la forme, sans que cette perfection nuisît en rien à ce don d'émotion, à cette fleur de sentiment qui donnait tant de charme et aussi tant de supériorité à ses écrits. Dans tous, du reste, comme dans un de ses recueils poétiques les plus justement célèbres, il s'y montrait en général le peintre des *humbles :* mais combien la touche vraie, le naturel, la tendresse de cœur jaillissant de sa source même, et non d'un procédé d'art si parfait et si dissimulé qu'il soit, relevaient ces modestes tableaux et leur donnaient de noblesse! Chez l'écrivain, aussi bien que chez le peintre, la simplicité du sujet et celle des moyens a toujours été la marque distinctive de la supériorité de l'œuvre et de l'ouvrier. Voyez *Manon Lescaut,* voyez *Paul et Virginie.* Cette marque est celle que portent les Contes de M. François Coppée.

Nous la reconnaissons également empreinte dans sa dernière œuvre en prose : *Henriette,* dont l'étendue dépasse celle du conte et atteint la dimension de la nouvelle. Rien de plus simple que le sujet. Combien touchant et dramatique cependant!

Bernard des Vignes, un viveur auquel la guerre de 1870 a communiqué un instant d'héroïsme, mais qui s'est bien vite replongé dans son vice, vient de mourir, laissant une veuve, la belle Mme Bernard, beauté sculpturale et caractère stoïque, qui n'a jamais failli, moins par amour pour ce triste mari, que par respect d'elle-même. Aussi la médisance ne l'a-t-elle jamais effleurée, et les assiduités d'un ami, le colonel de Voris, lui ont à peine révélé la profonde passion de ce cœur de soldat loyal et dévoué. Devenue libre par le veuvage, la femme accueillerait cet amour si longtemps silencieux : mais la mère hésite. Le regard d'effroi que son fils, Armand, jette sur cet étranger, par un secret pressentiment, la décide à ne pas partager son cœur, à n'y donner de place qu'à sa tendresse pour cet enfant qui a été sa consolation de femme trahie et délaissée. La mère et le fils s'adorent. Armand avait été instinctivement et inconsciemment jaloux de l'homme qui allait être le second mari de sa mère : celle-ci le devient aussi, à son tour, lorsque s'éveille dans le cœur de son fils un autre amour. Chaste, comme le sont ces enfants privilégiés dont les premières années se sont écoulées dans le goût de l'étude et dans les saines affections de la famille, Armand n'en est que plus accessible au charme pénétrant d'une jeune fille, une simple ouvrière, que sa mère a accueillie chez elle, et qui a toute la grâce de la jeunesse aimante et naïve. Ces deux cœurs se donnent l'un à

l'autre, sans calcul chez l'un, sans coquetterie chez l'autre. C'est une idylle charmante, comme en sait peindre M. François Coppée, tout en se tenant dans la réalité, sans affectation, sans mièvrerie. Son Henriette Perrin est très parisienne, et cependant très simple, très chaste même dans sa passion. Nous dirions presque dans sa faute. Mais voilà ce que Mme Bernard ne peut, ne veut pas comprendre. Henriette pour elle n'est qu'une petite grisette, sans vertu comme sans orthographe, qui lui a volé le cœur de son fils; qu'elle accusera bientôt de la mort de ce fils, lorsque celui-ci succombera sous les étreintes de la fièvre typhoïde. L'amour de la mère ne saurait admettre cet autre amour, qui n'est à ses yeux que le libertinage d'une vulgaire maîtresse. Et cependant c'est ce pauvre amour, si méprisé de sa mère, qui se montrera, à la grande épreuve de la mort, plus grand, plus profond que l'autre. La mère se remarie, la mère épouse le colonel de Voris, devenu général : mais le jour où elle va à l'autel, est celui où Henriette Perrin, brisée par le coup qu'elle a reçu en apprenant la mort d'Armand Bernard, meurt à l'hospice qui l'a recueillie, et d'où elle adresse, sur son lit d'agonie, à la mère de son amant, une lettre touchante pour lui demander son pardon pour une faute involontaire, et dont son cœur seul a été complice. Cette lettre est un chef-d'œuvre. Nous ne croyons pas qu'il y ait dans la littérature rien de plus simple, de plus noble, de plus émouvant. Les livres de M. François Coppée ont cela de particulier qu'ils ne font pas seulement aimer ses héros, ils font aussi aimer l'auteur. Celui-ci a produit sur nous la même impression à cet égard que tous les autres. Cependant il pourra bien se rencontrer quelques mères qui lui en voudront de l'infériorité qu'il a donnée dans cette œuvre à l'amour maternel. Mais est-ce bien une infériorité ? L'amour maternel a son caractère propre, et il ne doit pas jalouser l'autre amour.

La Hanterie, par Paul Harel. Paris, Alphonse Lemerre, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 francs.

M. Paul Harel, le poète-hôtelier dont l'Académie française a couronné récemment un volume de vers, vient de publier un recueil de nouvelles.

L'auteur de *Sous les pommiers*, on le voit, va à la gloire par tous les chemins. Nous lui souhaitons bonne fortune : c'est un aimable homme, un bon et sain esprit. M. Paul Harel a aujourd'hui trente-cinq ans. Né dans l'Orne, à Échauffour, il appartient à cette pléiade d'écrivains normands qui s'appellent Gustave Le Vavasseur, les deux Fremine, Auguste Dorchain, etc. Il débuta dans les lettres, en 1879, par un recueil de vers, *Sous les pommiers*, que suivirent *Gousses d'ail et Fleurs de Serpolet*, en 1881; *Rimes de broche et d'épée*, en 1883; *Aux champs*, en 1887.

Comme poète, il a une saveur très particulière de terroir, qui, en y ajoutant l'originalité de sa double profession, n'a pas peu contribué à attirer sur lui l'attention. Les reporteurs de journaux lui furent favorables, sans compter d'autres personnages plus importants et plus illustres. Aujourd'hui M. Paul Harel dédie ses nouvelles au duc d'Audiffret-Pasquier, à M. Léon de La Sicotière, au comte Gérard de Contades : c'est presque une table de l'armorial de France.

La Normandie avait bien réussi aux vers de M. Paul Harel : on y sentait comme une douce odeur de pommiers en fleur. Il n'a pas été ingrat envers la Normandie, et c'est encore à elle qu'il emprunte la plupart des cadres où il place les récits en prose de ce nouveau volume. Ils sont au nombre de huit : *La Hanterie, le Punch de Ballandard, Entre deux scrutins, Flambron, le Maire de Pont-Éclembourg, le Charbonnier, Jean Chassagne* et *la Canne du vicomte*.

La première de ces nouvelles, qui sert de titre au volume, est la plus importante, comme aussi la plus remarquable. L'auteur y a voulu peindre ce type de paysan que possède l'âpre passion de s'agrandir, de s'arrondir, de transmettre sa terre à un héritier unique qui s'agrandira et s'arrondira aussi à son tour. Son Onésiphore Beauplan, dit La Hanterie, est une figure énergiquement peinte, qui fait d'autant mieux ressortir celle de son fils, le doux et rêveur Octave, que son père pousse au barreau, et qu'il ne voudra jamais marier à sa cousine, la belle et aimable Germaine. Elle a le grand tort d'être fille d'un « laboureur », père de cinq enfants, tandis que lut, Onésiphore, est un « herbager », propriétaire du *Parc-au-Vent*, le meilleur herbage du pays, et qui plus est père d'un fils unique, auquel ira tout l'héritage. Mais l'ambitieux « terrien » est puni dans sa sotte ambition. Son fils meurt de chagrin, et Germaine, qui n'a jamais eu pour lui que les sentiments d'une sœur, épouse Jacques Troël, le neveu du saint curé de Sainte-Colombe, qui par dévouement pour son ami, Octave Beauplan, s'était éloigné de Germaine, qu'il aimait du plus profond de son cœur, mais dont il ne se savait pas aimé. Quelques scènes de cette vulgarité paysanne, dans ce patois normand que Guy de Maupassant a mis à la mode, ne déparent pas trop cet excellent récit.

E. A.

La Confession d'un père, par VICTOR FOURNEL. Un vol. in-18, chez Calmann-Lévy.

Maman-capitaine. Un vol. 18, chez Perrin.

A deux mois d'intervalle, M. Victor Fournel vient de publier les deux romans dont nous avons donné les titres : ce n'est pas trop mal pour un homme qui n'en fait pas sa spécialité. L'auteur, en effet, a conquis sa réputation, qui ne le sait? dans les critiques et l'histoire littéraire, sans préjudice de la chronique, où l'on se rappelle les brillantes campagnes de Bernadille, et où, depuis bientôt une vingtaine d'années, il contribue au succès du *Correspondant*. Ce n'est pas d'aujourd'hui pourtant qu'il entre dans cette nouvelle carrière où il semble vouloir rattraper le temps perdu; mais *l'Ancêtre,* publié il y a quelques années, était moins un roman proprement qu'un livre d'actualité satirique revêtu des formes d'une fiction ingénieuse et piquante.

Si nous ne nous trompons, des deux récits que nous allons présenter au lecteur, c'est le dernier publié qui est le plus ancien, et c'est lui dont nous nous occuperons d'abord. *Maman-capitaine,* dit l'auteur dans une courte préface, eût s'intituler *Un cœur simple,* comme le conte de Flaubert, ou *Simple histoire,* comme le récit populaire de miss Inchbald. Son héros, en effet, s'il est permis d'employer un tel mot pour un brave homme dont l'humble personnalité a tenu si peu de place dans l'histoire, et qui n'a nulle prétention à l'héroïsme, quoiqu'il y atteigne sans le savoir, est une nature simple, dont la vie est simple comme son âme, et simple aussi le sentiment qui l'inspire, le dévouement qui la remplit. M. Victor Fournel l'a racontée lui-même avec la simplicité congruente au sujet, sans aucun étalage de psychologie; mais c'est cette simplicité même qui arrive à un effet singulièrement pathétique et parfois poignant. Il y a là des pages qu'il est bien difficile de lire sans sentir son œil se mouiller, et si l'on trouvait, dans un roman anglais, le récit de l'Hercule du Nord racontant au second violon du Théâtre-Lyrique les derniers jours de son camarade, l'ancien lieutenant légionnaire tombé de chute en chute à l'orchestre d'une baraque de saltimbanque, on le citerait comme un chef-d'œuvre d'humour où le comique se mêle à la sensibilité.

La *Confession d'un père* a plus d'importance, comme conception et comme étendue. Elle est écrite sous forme de Mémoire autobiographique et posthume adressé par un père à ses deux fils, l'un magistrat, l'autre prêtre, pour leur révéler le douloureux secret d'une faute qu'il a commise dans l'entraînement de son amour paternel, et qu'il a cruellement expiée. C'est une étude d'une psychologie pénétrante et profonde, mais très dramatique, pleine de mouvement et de vie dans ses développements, du remords dans une âme foncièrement honnête et faible, qui a succombé à une tentation terrible, au milieu de circonstances trop fortes pour elle, mais qui s'est ressaisie et qui rentre dans l'honneur avec l'effort désespéré d'un naufragé s'accrochant des pieds et des mains aux rochers du rivage, et ne lâchant pas prise sous l'effort des vagues furieuses qui lui meurtrissent la chair.

Toute la partie centrale du roman, les cent à cent cinquante pages où M. Victor Fournel étudie, lui aussi, dans ses trois phases successives, — la tentation, la chute, le remords, — sa tempête sous un crâne, est d'une force d'analyse et d'observation qu'on ne dépassera pas. André Gilbert n'est qu'un modeste sous-chef de bureau. Il a une fille charmante, mais sans dot, en train de coiffer sainte Catherine. Toutes les espérances avortent les une après les autres : c'est le désespoir de la mère; ce sera sa mort. Après un dernier échec, plus cruel que les autres, elle a frisé la folie. Sur ces entrefaites, on apprend le décès d'un oncle, fabricant de pâtes d'Italie à Gênes. André est mandé par télégramme; l'espoir renaît: cet oncle, d'une avarice sordide et fort riche, est en même temps son parrain. Mais il a tout légué à un enfant naturel, sauf un souvenir dérisoire de trois mille francs à son filleul. Comment revenir porter le coup mortel à sa femme? Au retour, André les joue à Monte-Carlo, et les perd. Il est sur le point de se suicider, quand un hasard ingénieusement amené met sous sa main un portefeuille tombé de la poche d'un voyageur infirme et paralysé, que des domestiques descendent à Cannes. Son premier mouvement, et même son second, sont de courir après le voyageur : il est retenu par l'employé, car le train repart. Aux stations suivantes, on l'empêche de descendre, parce que le temps manque. Et cependant sa tête travaille; une grande lutte se livre dans son âme. Le portefeuille contient 60,000 francs; c'est la dot de sa fille; c'est la vie de sa femme. La marche de ses idées, ses révoltes de plus en plus molles, ses compromis, les sophismes par lesquels il essaye de tromper sa conscience, toutes les alternatives par lesquelles il passe sont rendues avec une finesse et une vérité étonnantes, jusqu'à ce qu'enfin il soit rivé à sa faute, comme d'un coup de marteau, par la joie de sa femme, qui lui avoue qu'elle était à bout de force et qu'elle serait morte d'une nouvelle déception.

Mais alors la tâche du remords commence. Il

prend toutes les formes, il se traduit de mille façons diverses. Il le poursuit, le traque, l'énerve, ne lui laisse pas une minute de repos, et s'empare surtout de son être tout entier lorsque sa volonté est désarmée par le sommeil. Il a des rêves et des hallucinations à donner le vertige. Ce sont des angoisses perpétuelles, des peurs, des allusions soupçonnées partout, des protestations maladroites, des colères sans causes apparentes où il est sur le point de se trahir. Il y a là vraiment une peinture du remords, dans ses effets physiques autant que moraux, qui est l'une des plus extraordinaires qu'on puisse voir. Enfin, vaincu, désemparé, désarmé de toutes ses forces de résistance, il ne peut plus retenir son secret : il faut qu'il le crie et qu'il s'en décharge, et alors c'est sa femme elle-même qui lui dicte son devoir, sans plus songer à ni sa fille, ni à elle. Il s'agit de retrouver le voyageur au portefeuille. Ici le roman, jusqu'alors tout d'observation impitoyable, verse un peu dans la fantaisie. M. Victor Fournel nous fait passer par l'agence Bérard et faire connaissance avec un Anglais fort original, lord William Coverley, célibataire et colossalement riche, pour qui 60,000 francs ne sont qu'un fétu de paille, qui tient essentiellement à avoir été volé par un Français, et accueille la tentative de restitution par une scène violente. Je laisse au lecteur le plaisir de rechercher les dernières péripéties du récit et le dénouement des plus dramatiques. L'auteur accable son héros sous le poids d'une expiation bien cruelle, ou plutôt il le redresse et l'épure.

Malgré la gaieté de quelques épisodes et la verve avec laquelle sont tracées certaines physionomies, cette histoire est triste, mais elle n'est pas pessimiste ; elle est même tout le contraire. Rien de plus sain et de plus ferme ; rien aussi de plus saisissant. Il est bien vrai que, comme l'a dit le critique de *la Saturday-Review*, *la Confession d'un père* diffère extraordinairement de la plupart des autres romans français actuels : n'est-ce pas une raison de plus pour la lire et pour l'apprécier à sa valeur ? L. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le Bonheur des autres, par Catulle Mendès, illustrations de Métivet. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Dinah Samuel, par Félicien Champsaur. Paris, Ollendorf. In-18. — Prix 3 fr. 50.

Le Père Anselme, par le Comte de Saint-Aulaire, 1 vol. in-18, V. Havard. — Prix : 3 fr. 50.

Mademoiselle Ève, par Gyp. Paris, C. Lévy, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Causeries limousines, par Émile Fage. Paris. P. Ollendorf. — Prix : 3 fr. 50.

L'Amour artificiel, par Jules Case. Paris, V.-Havard. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Qui lira rira, par Armand Silvestre. Paris, E. Kolb. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui divise. — Roman de mœurs, par Marie-Joseph Fabron. In-18, Marpon et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Études de femmes, par André Mellerio. Paris, A. Lemerre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Amour sans nom, par Charles Lomon. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Age de papier. — Roman social, par Charles Legrand. Paris, E. Kolb. — Prix : 3 fr. 50.

Presentée. — Roman traduit de l'anglais de Hamilton Aïdé. Hachette. — Prix 1 : fr. 25.

Le Mystère d'un Hansom cab. — Traduit de Fergus W. Hume. Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

Ce Lutin ! — Petite folle ! — Nouvelles traduites de J. Strange Winter. Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Pour bien voir Paris, par Edmond Deschaumes, un vol. in-18 jésus illustré. Paris, 1889. Maurice Dreyfous, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Si jamais quelqu'un se doute le moins du monde de la modestie de M. Edmond Deschaumes, voici pour la lui prouver avec évidence. Son ouvrage qu'il intitule : *Pour bien voir Paris*, s'appellerait justement : *Pour bien connaître Paris*. Il ne s'est pas en effet borné à guider le visiteur à travers notre capitale, de façon à lui épargner les pas inutiles et à lui mettre tout de suite les yeux sur le monument célèbre ou la particularité

curieuse. Il a su, sans enfler outre mesure le volume, sans le surcharger de détails jusqu'à l'importunité, joindre l'histoire et l'anecdote à la description.

Les 150 gravures et les 25 plans semés à travers les 600 pages de ce livre sont une aide intéressante et un complément très agréable du texte, qui constitue la compilation la plus sobre et la plus substantielle en même temps de l'histoire de Paris, jusqu'aux jours les plus proches de nous, puisque l'actualité d'hier et même celle d'aujourd'hui y sont indiquées, et celle de demain pressentie! Jugez donc! P. Z.

En Batterie! Carnet d'un Artilleur, par Étoupille. Un vol. in-18. Paris, 1889. Librairie Ch. Lavauzelle.

Le pseudonyme d'Étoupille, dont nous ne révélerions pas le mystère, alors même qu'il nous serait connu, afin de ne pas attirer les foudres du ministre de la guerre sur la tête du coupable, masque la spirituelle et joyeuse personnalité de quelque jeune lieutenant d'artillerie, frais émoulu de l'École d'application. Grisé des ivresses trop tôt dissipées du premier commandement, de l'uniforme, de l'âge, de sa gaieté intarissable et de son esprit naturel, Étoupille a noté sur son carnet une vingtaine d'anecdotes qui ont dû défrayer la causerie, portes closes, au mess des lieutenants de la batterie, portes closes, assurément, car l'auteur de ces récits ne se pique pas de vénération profonde à l'égard des travers et des ridicules de ses chefs, non plus que de discrétion sur leurs infortunes domestiques. N'est-ce pas au début d'une mésaventure conjugale qu'il pose ce principe : Courtiser (il emploie un mot plus brutal) la femme d'un subordonné est un crime, d'un égal est un droit, d'un supérieur est un devoir. Le livre amusera tout lecteur qui a traversé un régiment de quelque arme que ce soit. E. C.

Les Sports à Paris, par A. de Saint-Albin. Paris, Librairie moderne, 7, rue Saint-Benoît. Un vol. grand in-18 jésus avec dessin de Jean Béraud. — Prix : 3 fr. 50.

Avec une compétence indiscutable, acquise par vingt-cinq années de pratique, M. Albert de Saint-Albin initie le lecteur à tous les sports qui se pratiquent en France. C'est un livre aussi instructif qu'amusant, comme il n'en avait pas été écrit depuis Eugène Chapus, ce grand initiateur du sport, passé maître en l'art de décrire tout ce qui, sous forme de plaisir, constitue la vie hygiénique des grandes cités. Si les Anglais ont, de bonne heure, compris l'importance des exercices du sport et s'ils en ont perfectionné quelques-uns de manière à laisser derrière eux toutes les nationalités rivales, il en est maintenant un très grand nombre dans lesquels la France les suit de près. C'est de cette phase brillante du sport chez nous que M. Albert de Saint-Albin, dont le père a fondé le journal *Le Sport*, nous donne une description pittoresque et serrée. « Les Sports à Paris » serviront de *vade-mecum* à tous ceux qui voudront s'initier aux plaisirs qu'imposent le mouvement et les obligations d'une existence virile.

Le Théâtre contemporain, par J. Barbey d'Aurevilly, t. III. Un vol. in-18 de 360 pages. Paris, maison Quantin, Compagnie générale d'impression et d'édition, 7, rue Saint-Benoît. — Prix, broché, 3 fr. 50.

Jules Barbey d'Aurevilly appartient maintenant à la postérité. En publiant le lendemain de sa mort le tome III de son *Théâtre contemporain*, la maison Quantin a voulu rendre au brillant styliste le plus bel hommage qu'il eût pu souhaiter et mettre en lumière un talent original trop méconnu du vivant de l'écrivain.

Jules Barbey d'Aurevilly est loin d'être tout entier dans ses romans et dans ses poésies. L'auteur d'*Une Vieille Maitresse* et des *Diaboliques* a jugé supérieurement en critique indépendant et fier le mouvement dramatique de la fin du second empire. Ce sont ces pages vivantes, colorées, si franches d'allure, si nettes de style que l'éditeur offre aujourd'hui à la curiosité et à l'érudition des connaisseurs. A parcourir ce volume, bien des légendes tomberont; en lisant particulièrement le chapitre relatif à l'*Auberge des Adrets*, on se fera une idée vraie de la façon large et un peu hautaine, mais sincère et souvent émue, dont le maître entendait la critique théâtrale. La sévérité apparente de ses jugements n'a jamais été qu'une conséquence de l'élévation de son idéal.

Ce volume, imprimé par la maison Quantin, avec le goût et le soin qu'il méritait, sera vite enlevé par les amateurs.

Les Annales du théâtre et de la musique, *avec une préface d'Hector Pessard,* par Édouard Noel et Edmond Stoullig. Paris, Charpentier, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

L'on sait que chacune de ces années théâtrales est précédée d'une préface que les auteurs ont demandée à quelque écrivain très en vue :

Sardou, Sarcey, Claretie, Zola, de Pène, Jules Barbier. Aujourd'hui c'est M. Hector Pessard qu'ils mettent ainsi en vedette sur leur nouveau volume.

Ce n'est pas l'écrivain le moins apprécié de tous ceux qui se sont occupés des choses du théâtre, comme de beaucoup d'autres choses encore. Sa préface est des plus intéressantes. C'est une excellente étude sur cette création au moins nouvelle de nom, que l'on a appelée *le Théâtre libre*. Bien que ce théâtre remonte déjà à 1887, c'est seulement dans le volume de l'année 1888 que les auteurs des *Annales* ont jugé à propos de s'en occuper spécialement. Ce qu'on avait pu croire une simple étoile filante étant devenu une étoile de première grandeur, la critique théâtrale a cru devoir braquer sur elle sa lorgnette avec gravité, et approfondir les origines, les raisons d'être du nouvel astre. Nous ne disons pas ça particulièrement pour M. Hector Pessard : au contraire ! Le spirituel et fin critique, en effet, ne lui trouve guère de raisons d'être à ce théâtre libre. Il l'estime une de ces nouveautés qui n'ont de nouveauté que le nom, et où la liberté pourrait s'appeler plus justement la licence, du moins si l'on considère les premières œuvres qui y ont été interprétées. Voilà le fond de sa pensée; mais avec toutes sortes d'agréments parfois un peu railleurs dans la forme. « Les surprises et la déception — c'est sa conclusion — ont été grandes quand il a fallu constater que les nouveaux ne se distinguaient en réalité de ceux qu'ils aspirent à remplacer que par leur inexpérience et l'infériorité de leur talent, et que les plus habiles étaient des clairs de lune de Labiche ou des reflets de Dennery. A part deux ou trois essais, les pièces représentées au théâtre libre ont été jusqu'à ce jour des vaudevilles ou des drames coulés dans le moule ancien. » Nous ne sommes pas un critique de théâtre, mais il nous semble que M. Hector Pessard est un peu trop prévenu contre le théâtre libre, et qu'il aurait pu élargir le cercle de ses exceptions bienveillantes. Il n'y a pas à dire, le drame de M. Léon Hennique, la *Mort du duc d'Enghien*, est un vrai chef-d'œuvre, et par cela même ne ressemble pas du tout aux pièces de M. Dennery. Aussi M. Hector Pessard lui rend-il pleine justice. Mais il nous semble que pour d'autres il aurait pu être plus encourageant. Quant à la part que MM. Noël et Stoullig ont eue dans ce volume, elle est la même que dans les volumes précédents : c'est-à-dire qu'ils ont fait avec un talent, une précision de renseignement tout à fait remarquable, l'histoire du théâtre en 1888. Combien leur collection sera précieuse dans quelques années !

Souvenirs de la vie parisienne sous l'Empire, par Marcelin. Paris, Victor-Havard, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Les articles que Marcelin a publiés dans son journal *la Vie Parisienne* méritent de ne pas périr avec lui, et l'éditeur Victor-Havard a bien servi l'intérêt des lettres, et même de l'histoire, en recueillant les principaux en volumes. Le second, qui vient de paraître, *Sous l'Empire*, ne sera pas inutile à ceux qui voudront, plus tard, avoir un tableau fidèle de la société de cette époque. Dès aujourd'hui il est d'une lecture fort agréable et fort piquante. Par ce temps d'Exposition universelle, il est curieux de lire le récit de la représentation solennelle qui eut lieu au nouvel Opéra, récemment inauguré, pendant l'Exposition de 1867, et à laquelle assista l'empereur Alexandre II. « Le czar, dit Marcelin, est d'une taille imposante, mais n'a rien du type légendaire de l'ogre autocrate de toutes les Russies. Les yeux sont doux, clairs, comme indifférents aux choses extérieures; le nez droit, un peu relevé, la moustache rejoignant les favoris, mais sans le moindre hérissement farouche. Uniforme sobre, maintien calme et droit. L'impératrice cause et sourit avec ce calme de belle statue qui daigne descendre de son piédestal et se mêler aux jeux des mortels... L'empereur reste dans le fond de son fauteuil, la tête penchée, les yeux à demi fermés, comme gouailleurs. » Que sont devenues ces majestés de la terre ? Le czar a péri sous la balle des assassins, son hôte magnifique est mort, empereur sans empire, après avoir été le prisonnier du souverain, peu magnanime, auquel il faisait naguère les honneurs de ses palais et de la France. *Et nunc reges erudimini*. Dans le même ordre d'idée, il faut encore citer de brillants croquis de la plage de Biarritz, alors si élégante, si à la mode; d'une revue au camp de Châlons; d'une visite à l'exposition de la galerie du feu duc de Morny avant la vente. Mais le plus intéressant est, sans contredit, une série de lettres adressées d'outre-Rhin par l'auteur, pendant la guerre austro-prussienne de 1866, et au mois de juillet 1870, quelques jours avant l'ouverture des hostilités entre la France et l'Allemagne.

Marcelin était tranquillement à Bade, y goûtant les plaisirs d'une société cosmopolite pour qui le verre d'eau du Kursaal n'est qu'un prétexte, et se livrant à des excursions moins mondaines dans la Forêt-Noire, lorsque lui arrivèrent de Paris les premiers bruits de guerre. Se hâtant de faire sa malle, il reprit le chemin de Paris, non sans un certain nombre de haltes, qui lui ont permis de peindre de curieux tableaux de

l'Allemagne en armes et préparée — trop bien préparée — à fondre sur la France. A Mayence, transformée depuis longtemps déjà en formidable citadelle, et en ouvrage avancé contre nous, il constate le changement qui, depuis Sadowa, s'est opéré dans le caractère et dans l'aspect extérieur du soldat prussien. « Soit la vie oisive de la garnison, dit-il, soit orgueil venu, je ne leur trouve plus cet air bonhomme, sérieux et ferme que je leur ai vu lors de la guerre d'Allemagne; leur succès les surprit alors tous les premiers ; aujourd'hui, c'est chose acquise. Donc quelque chose de faraud, lourd et vulgaire, prêt à ricaner. » Son chauvinisme ne lui cache pas cependant les qualités de cette armée allemande, et il n'est pas de ceux qui péchèrent alors en France par trop de confiance en nos soldats qu'ils considéraient comme sans égaux. « Il n'y a pas à dire, rien de plus militaire, continue-t-il, que ces fantassins trapus, larges d'épaules et bas sur jambes, à l'uniforme sévère, noir-bleu, à peine agrémenté de rouge au col et à l'épaule. Les officiers, des figures régulières et réfléchies, auxquelles la barbe, que beaucoup portent entière, donne la tranquille majesté de nos sapeurs; quelque fats comme partout, bellâtres de cavalerie aux culottes extra-collantes dans des bottes à la houzarde, mais le plus grand nombre de grand air et de belle tenue. » Il n'est pas jusqu'à l'*ordinaire* du soldat prussien qui ne l'ait ravi. « J'ai vu passer les soupes d'un poste ; rien de plus séduisant, au moins à l'air, que ces portions de viande et de bouillon servies dans des gamelles émaillées blanc. » Les réflexions qu'il fait sur des sujets plus importants encore sont toujours bonnes à lire : « Ceux-ci du moins ne se laissent pas surprendre. Je viens de visiter les fortifications extérieures. Cela serre le cœur. Quel entassement et quelle ingéniosité! Combien des nôtres et des leurs resteront dans ces fossés, profonds comme des vallées! » Les impressions que reçoit l'auteur, les spectacles qu'il a sous les yeux à Ems, à Coblentz, à Cologne, lorsque la déclaration de guerre est connue, font de ces lettres un des documents les plus précieux qui existent sur cette époque, et de ce livre un livre qui restera.

L'éducation athénienne, au ve et au ive siècle avant J.-C., par Paul Girard. Paris, Hachette, 1889. Un vol. grand in-8°.

Cet ouvrage est le résultat d'un concours ouvert par l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1886. Le mémoire de M. Paul Girard, aujourd'hui maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, fut alors couronné, et c'est lui que son auteur nous présente sous la forme d'un volume, mais fort augmenté. L'intérêt que l'on accorde, depuis plusieurs années déjà, aux questions d'instruction et d'éducation, ne messervira pas la fortune du livre de M. Paul Girard. Plus d'un de ses collègues de l'Université a dû à de semblables travaux la situation élevée qu'ils occupent : ce n'est pas là un précédent décourageant. Il est vrai que la faveur dont jouissent certains sujets, à des moments donnés, a bien aussi son inconvénient et son danger. La liberté de l'esprit et des jugements y est souvent moins à l'aise: malgré soi il peut arriver que l'on suive le courant de l'opinion plutôt que le fil si délicat de l'histoire, et finalement que l'on fasse un livre de parti plus qu'un livre de science. Si c'est là un accueil, il n'en rend que plus méritant M. Paul Girard, qui l'a si heureusement évité que l'on peut, en le lisant, se demander s'il l'a jamais rencontré sur sa route. Son œuvre est exclusivement une œuvre de science, et de la science la plus sûre, la plus complète. M. Paul Girard s'est montré aussi fort habile à faire usage de cette science. Je ne vous accable pas sous ses documents, soucieux seulement de les accumuler : avant de les utiliser, il a longuement réfléchi sur eux et en tire avec justesse et clarté les conclusions qu'ils comportent pour l'histoire. Il sait faire la synthèse des connaissances qu'il possède, ce qui n'est pas donné à tous les érudits. « Les Athéniens, dit-il, ont eu des qualités très personnelles, qu'ils ont portées dans leur pédagogie. Ce sont ces qualités que j'ai essayé de mettre en lumière, moins soucieux de tout dire que de présenter une vue d'ensemble qui permît de concevoir comment se formaient, à Athènes, les jeunes esprits, par quels moyens ils acquéraient cette pénétrante justesse, ce sentiment délicat de l'ordre et de la mesure, ce goût de la beauté littéraire, et de la beauté morale qui distinguent les Attiques et font qu'ils ont été les modèles et les éducateurs de la Grèce. » Tel est le programme que s'est tracé M. Girard, et il s'y est fidèlement tenu. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il a fait largement usage des monuments figurés et épigraphiques qui occupent aujourd'hui une si grande place dans les études sur l'antiquité.

Son livre présente trois divisions qui sortent des entrailles même du sujet : une introduction qui fixe tout d'abord le caractère de l'éducation athénienne, en faisant connaître très nettement les idées que les Grecs avaient sur l'éducation et le but qu'ils s'y proposaient ; une première partie relative aux rapports de l'État athénien avec cette éducation, et une seconde partie, la plus considérable, où cette éducation est étudiée

et jugée. Cette dernière partie se subdivise elle-même en deux livres : le premier relatif à l'éducation jusqu'à l'éphébie, le second consacré exclusivement à l'éphébie, c'est-à-dire à l'éducation du jeune Athénien parvenu à sa dix-huitième année, et qui était donnée par l'État, et surtout militaire.

Le travail de M. Girard sur l'éphébie est particulièrement remarquable. Le programme du concours tracé par l'Académie des inscriptions ne comprenait pas cette partie de l'éducation : les concurrents ne devant pas suivre le jeune Athénien au delà de la dix-huitième année. Tout ce second livre a été ajouté par l'auteur à son mémoire originaire. En 1875, M. Dumont avait sans doute déjà abordé ce sujet tout nouveau dans son *Traité sur l'éphébie attique*, et un Allemand, M. Grasberger, en 1881, dans son livre l'*Éducation et l'Instruction dans l'antiquité classique* (*Erziehung und Unterricht im klass. Alterthum*) ; mais il restait plus d'un point à éclaircir, et le travail de M. Paul Girard n'aura pas laissé de contribuer à ce progrès de la science historique.

Les Grecs en général, et les Athéniens en particulier, attachaient sans doute une grande importance au développement des qualités corporelles, aux exercices du corps, et on a pu nous les donner en exemple pour stimuler notre trop grande indifférence à cet égard. Il ne faudrait pas croire cependant qu'ils donnassent la prépondérance à cette partie de l'éducation. Ils avaient d'eux-mêmes une opinion trop haute, pour regarder la gymnastique comme le fond de l'éducation, et tous les Grecs partageaient leur sentiment. En étudiant de près leurs modes d'exercices physiques, l'on reste persuadé qu'ils étaient pour eux un moyen d'élever les cœurs. En résumé, et telle est la conclusion de M. Paul Girard, les Grecs considéraient l'éducation comme une chose essentielle, mais par éducation ils entendaient avant tout l'éducation intellectuelle.

Quant au but que devait se proposer cette éducation, c'était particulièrement dans leurs idées, le bonheur et la grandeur de l'État. De là pour celui-ci le droit et le devoir de s'occuper de cette éducation. Mais si l'on proclamait bien haut à Athènes la toute-puissance de l'État à cet égard, il ne faudrait pas croire qu'en pratique ce droit allât bien loin. La vérité, c'est qu'en dehors de l'éphébie, qui était une véritable institution publique, l'ingérence de l'État dans l'éducation des enfants jusqu'à l'âge de dix-huit ans était à peu près nulle. Au témoignage des textes rapportés par M. Paul Girard, chacun à Athènes élevait son fils comme il l'entendait, sans être gêné dans cette tâche délicate par de despotiques règlements. La théorie autoritaire des philosophes et des législateurs s'était arrêtée devant le principe de liberté, et surtout devant le zèle que chaque père de famille avait pour l'éducation de ses fils. Le sentiment public n'avait nul besoin d'être stimulé sur ce point. Les différents degrés qui existaient en fait dans l'éducation répondaient exactement aux aptitudes et aux nécessités de chacun, la société y trouvait une plus grande harmonie, et l'on n'y connaissait guère ce que chez nous on appelle les déclassés. C'est donc la liberté qui était le fondement de l'éducation athénienne. L'État ne se montre et n'agit que quand il faut former les jeunes gens au métier de soldat. Alors commence le régime obligatoire de l'éphébie.

A dix-huit ans, le jeune Athénien appartient à l'État : c'est l'État qui l'instruit, le prépare à « défendre le territoire, les temples, les tombeaux, les institutions, les coutumes, toutes ces choses sacrées qui constituent la patrie ». Jusque-là il relevait seulement de son père et de son maître. A ce libéralisme de l'État correspondait un autre libéralisme non moins remarquable : celui des méthodes. A l'école, au gymnase, comme à la palestre, la plus grande latitude était laissée à l'enfant, tant à l'égard du sujet de ses études que de leur succession et de leur mélange. En dehors des leçons, qui sont courtes, l'écolier étudie quand il lui plaît, comme il lui plaît, entremêlant l'étude de jeux, de récréations qui le détendent, variant ses travaux. Cette liberté a trouvé des détracteurs, même à Athènes. Platon, Aristote, ont conseillé des méthodes d'éducation plus rigoureuses, plus autoritaires. Ils ne furent pas suivis ; et c'est peut-être à cette pratique, qu'ils censuraient, qu'est due cette grâce, cette harmonie du génie athénien où, dans l'art comme dans les lettres, ne se sent jamais la gêne et la contrainte. Cependant il faut dire que ce serait là, dans nos sociétés modernes, un exemple dangereux à imiter. Mais du moins les programmes d'études doivent-ils s'inspirer d'une pratique d'éducation où, en ne surchargeant pas l'esprit, on lui laissait toute son élasticité, où l'objet en vue était moins encore d'apprendre que d'apprendre à apprendre, où l'on n'avait pas la prétention de tout enseigner à la jeunesse, mais de fortifier son esprit par une gymnastique qui le rendît apte à tout ce qu'on peut attendre de lui.

Cette éducation, qui nous semble si peu sévère, commençait de bonne heure. C'était de la bouche même de sa nourrice que l'enfant athénien apprenait ce qui pouvait contribuer à ouvrir, et même à former son esprit. Les chansons,

les contes, qu'on lui faisait alors entendre, étaient choisis avec soin. Bientôt ses jeux avaient pour la plupart un but utile. Quand l'école le recevait, — école qui se tenait souvent en plein air, à l'ombre d'un platane, ou sous les arcades d'un portique — le grammatiste, son premier maître, ne lui enseignait pas seulement la lecture, l'écriture et l'arithmétique, mais il l'initiait à l'étude des poètes. Platon s'est plaint de cette importance donnée aux poètes et à leurs fictions dans l'éducation athénienne. M. Paul Girard répond avec bon sens, ce nous semble, à cette critique. Cette poésie répond à un besoin de l'enfant, qui, incapable encore de comprendre la réalité, ne conçoit bien et n'aime que la fiction, lors même qu'il n'en est qu'à moitié dupe. Il faut, selon lui, satisfaire ce besoin d'idéal, qui est le principe d'un mouvement fécond. Les connaissances positives, données avant le temps où l'esprit et le caractère sont mûrs pour elles, ont un grand danger. Obliger les enfants au terre à terre d'une science précise, les tenir prisonniers dans le domaine des faits réels, « ce n'est pas seulement, dit-il, risquer de les rendre sérieux avant le temps; c'est réprimer l'élan qui les emporte et les entretient dans une salutaire activité. » Dans une certaine mesure la réflexion est fort juste. Craignons ces générations de petits utilitaires, qui plus tard mesureront tout au profit immédiat et ne connaîtront ni les hautes pensées, ni les salutaires émotions, ni les sublimes folies.

Presque en même temps que le grammatiste, souvent même auparavant, le cithariste s'emparait de l'enfant athénien, pour lui enseigner le chant, la flûte ou la lyre. L'on sait en effet la grande place que la musique tenait dans les mœurs grecques. Pendant longtemps on l'avait considérée comme la forme la plus parfaite de la culture intellectuelle, et elle resta toujours un des plus nobles et des plus délicats plaisirs du peuple grec. Il élevait les cœurs et les affranchissait des pensées mesquines. Enfin venait l'éducation spécialement corporelle qui se donnait dans la palestre pour les enfants, au gymnase pour les adolescents, et qui comprenait, sous un maître qui s'appelait le pédotribe, la lutte, la course, le saut, l'exercice du disque, du javelot, la danse. A ces programmes de l'éducation, au IVe siècle on ajouta le dessin, la philologie, les sciences et la philosophie.

C'était vraiment dans l'éphébie, comme nous l'avons vu, que commençait le rôle de l'État en matière d'éducation. C'est là qu'on formait le jeune Athénien au métier des armes, auquel d'ailleurs l'avaient déjà préparé les exercices de la palestre et du gymnase. Athènes dut à cette institution une grande partie de la gloire de ses armes. C'est peut-être, avec les changements nécessaires que la guerre moderne a introduits dans l'éducation militaire, la partie de l'enseignement où il y aurait le plus à apprendre encore des Athéniens. C'est aussi à ce chapitre du beau livre de M. Paul Girard que nous renvoyons surtout nos lecteurs. E. A.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Paris sur scène. — Saison dramatique de 1888; par Saint-Maur. Paris, E. Kolb. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Nouveau théâtre d'enfants, par Ad. Carcassonne. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.



Chansons pour toi, par CLAUDE COUTURIER. Un vol. in-18. Paris, Charpentier, éditeur; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Très gentils et d'un accent tout moderne, les vers des *Chansons pour toi.* M. de Banville a consenti à présenter l'auteur au public; le public n'a que faire de ces présentations. Il sait bien que les préfaces sont toujours des compliments d'ami.

Heureusement pour M. Couturier, ceux qu'une préface ne détourne pas d'ouvrir un livre trouvent dans le sien des poèmes alertes, où l'ironie tempère la sentimentalité, comme dans *le Camelot,* marchand de cœurs au rabais, on aiguise la satire, comme dans la *Ballade des gens de tous métiers,* dont l'ENVOI est joliment jeté :

S'il est pourtant, blêmes routiers,
Voyous à la voix de rogomme,
Un état que vous regrettiez,
C'est le dur métier d'honnête homme.

M. Claude Couturier possède l'art de peindre, à preuve la pièce qui débute ainsi :

Près de l'étang qui dort au milieu des roseaux,
Dans l'immobilité des mornes lassitudes,
Les grands bœufs somnolents aux calmes attitudes
Sont couchés; on ne voit bouger que leurs naseaux.



Bouger n'est pas un terme heureux, et les épithètes s'accumulent, mais le tableau existe.

Lucrèce, traduction complète en vers, par Édouard Miélet. Un vol. in-18 jésus. Paris, Perrin et Cie, éditeurs; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Traduire Lucrèce en vers français, rude entreprise; Sully Prudhomme lui-même, qui la tenta, se lassa bientôt et ne dépassa point le second livre du poète-philosophe latin.

M. Édouard Miélet, en consacrant à cette œuvre unique toute sa force littéraire et tous ses loisirs, l'a pu mener à bonne fin.

Bonne fin n'a pas ici le sens étroit de *terminaison;* il y a dans ces vers la preuve non seulement d'une intelligence sagace qui a pénétré les intentions du poète de la *Nature du monde,* mais aussi d'un talent poétique fort au-dessus du commun niveau.

La traduction de M. Miélet est présentée au public lettré par M. Georges Renard, professeur à l'Université de Lausanne; il nous apprend que cette publication est posthume. Le traducteur n'a pas eu la consolation de voir son œuvre éditée. Tout jeune encore, il est mort épuisé par les fatigues de l'enseignement. Ce qui reste de lui suffit à le faire regretter des esprits d'élite. PZ.

Sigilla, par le comte Abel de Montferrier. Un vol. in-8°. Paris, Paul Ollendorf; 1889.

Pourquoi, de préférence aux deux autres, le titre de la seconde partie de ce livre, qui en a trois, a-t-il pris place sur la couverture et baptisé l'œuvre? Il n'y a pas de motif. Le hasard peut-être ou la fantaisie en auront décidé; car il n'y a pas moins de talent dans *le Sentier* que dans *Sigilla,* ni plus de talent dans *Sigilla* que dans *Petits drames et tableaux*. Voici, à titre d'exemple, un de ces tableaux :

Le soir, Ben-Taleb, le vieux nègre,
Ayant fait son salamalec,
S'asseyait, pliant son corps maigre,
Raccorni comme du cuir sec.

Il grattait de son ongle allègre
Sur une sorte de rebec,
Et chantait un petit air aigre
Qui sortait de son nez en bec.

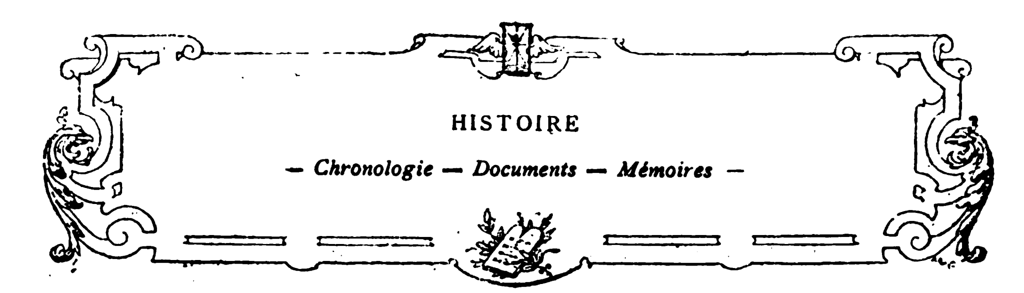
Les astres clairs, harmonieux,
Se balançaient au fond des cieux;
Mais Taleb, en chanteur intègre,

Dans l'apaisement vespéral,
Poussait son refrain guttural
Qui mordait comme du vinaigre.

Ce sonnet donne la mesure, sinon complète, au moins suffisante, de la facture point du tout pédante ni laborieuse, facile au contraire et bon enfant de M. le comte Abel de Montferrier. Que nous restera-t-il, à nous, gens de roture, si la noblesse se met à écarteler ses blasons avec la lyre? Il est vrai que M. A. de Montferrier peut invoquer d'illustres précédents, l'un des plus grands poètes de ce siècle étant le comte Alfred de Vigny. — Gambetta, en ses bons jours, rêvait d'une « république ouverte » qui fût une « république athénienne ». En politique, il s'en faut du tout au tout que son rêve se soit réalisé; autrement, c'était depuis longtemps chose faite en la République des lettres. E. C.

Le Bréviaire d'amour. Poésies par Henry Rey. Un vol. in-18. Paris, Alphonse Lemerre; 1889.

Vers faciles, jeunes, amoureux, lestes et lestement tournés, le volume que tout lettré a fait à vingt ans et ne refera plus.



Une Colonie féodale en Amérique, par Rameau de Saint-Père. Paris, Plon et Montréal, Granger 1889. Deux vol. in-18. — Prix : 7 francs.

Sous ce titre un peu long, M. Rameau de Saint-Père publie en réalité l'histoire très complète de cette colonie française, l'Acadie, découverte en 1497 par Sébastien Cabot, où nous nous établîmes dès 1598, que nous perdîmes à la paix d'Utrecht en 1713, et qui changea alors son nom en celui de Nouvelle-Écosse. Mais ni les mœurs, ni le sang français n'en ont disparu; et le grand poète américain, Longfellow, en a immortalisé le

souvenir dans les vers d'*Évangeline*. C'est donc bien une contribution à l'histoire de la France, à son expansion coloniale, que nous donne l'auteur dans une nouvelle édition fort augmentée et fort améliorée. La première, parue en 1877 (Paris, Didier), ne formait qu'un volume de 367 pages, celle d'aujourd'hui en comprend deux de 365-425 pages. Dans le premier volume, nous remarquons deux chapitres entièrement nouveaux, l'un sur les colonies féodales en Amérique, l'autre sur les colonies françaises et les colonies anglaises comparées entre elles, et étudiées dans leurs diversités mêmes. Ce dernier tableau est plein d'enseignement et fort honorable pour le génie français. Si, en effet, M. Rameau de Saint-Père constate que la France a moins fourni à la colonisation que l'Angleterre, il montre aussi que les colons français ont toujours été de qualité supérieure comme individus. Plus vigoureux de corps, plus énergiques d'esprit, souvent plus industrieux, et toujours plus *débrouillards*, comme on dit à présent, que les colons anglais, ils tinrent ceux-ci en échec pendant 150 ans et furent bien près même de conquérir la Nouvelle-Angleterre. Et cependant, en 1706, les colons français de l'Amérique du Nord étaient au plus 19.000 contre 260.000 colons anglais. Quant à l'ancien caractère féodal des établissements français de l'Acadie, c'est un des traits les plus curieux à étudier de leur histoire. On se l'explique du reste facilement en se rappelant que les Français qui, à la fin du XVIe siècle, émigrèrent sur les côtes de l'Acadie, y apportèrent avec eux les institutions de la mère patrie, en particulier la constitution de la propriété telle qu'elle existait alors en France, et les y conservèrent pures d'autant plus de tout mélange, qu'ils vécurent plus isolés. Restés longtemps abandonnés à eux-mêmes, leur établissement fournit un type complet et bien défini du système et des procédés de colonisation suivis alors par les Français et connus par les Anglais et les Hollandais. Or ce système était celui même de la division du sol, de la propriété du foyer domestique, qui s'était de plus en plus répandu en France depuis l'affranchissement des serfs du XIe au XIVe siècle : système qui se rapprochait beaucoup de ce qui a été l'idée américaine du *home-stead*. Avant M. Rameau de Saint-Père, qui en apporte ici de nouvelles preuves, M. Léopold Delisle avait déja établi, dans son *Histoire des classes agricoles*, que c'est cette situation des esprits et des choses qui servit de point de départ aux fondateurs de colonies dans l'Amérique du Nord. Dans les premières colonies françaises, comme dans les colonies anglaises et hollandaises, on retrouve partout le même système : un homme ou une compagnie recevant l'investiture seigneuriale sur une région déterminée, puis sous-concédant des fiefs à des gentilshommes, à des *freeholders*, lesquels font de même à des familles de travailleurs, de colons, moyennant une rente perpétuelle, qui était généralement de 1 sol par arpent. Le système réussit très bien, et c'est à lui qu'il faut en grande partie attribuer le prompt développement de ces premières colonies.

Après ces considérations sociales et politiques, l'auteur entre dans le détail des événements historiques qui se produisirent sous les premiers chefs de la colonisation acadienne, le baron de Poutrincourt et son fils Biencourt au commencement du XVIIe siècle; le commandeur de Razilly et le comte de Menou d'Aulnoy de 1632 à 1670; M. de Grandfontaine qui fut le premier gouverneur de l'Acadie, Villebon, de Brouillant, Pierre Thibeaudeau, un meunier devenu fondateur de colonie. Dans sa première édition, l'auteur s'était arrêté à l'année 1713, qui vit la fin de la domination française en Acadie. Dans celle-ci il a consacré tout le second volume au tableau de la situation de ce pays sous l'autorité anglaise, et aux diverses tentatives qui furent faites par les colons d'origine française pour s'affranchir.

Rien n'est plus touchant que le récit de ces courageux et patriotiques efforts, que nos désastres de la guerre de Sept-Ans rendirent malheureusement inutiles. E. A.

L'État de Paris en 1789, *Études et documents sur l'ancien régime à Paris*, par H. MONIN; un vol. in-8° raisin de 700 pages. (Paris, D. Jouaust, éditeur, rue de Lille, 7; Ch. Noblet, rue Cujas, 13; et maison Quantin, rue Saint-Benoît, 7). — Prix : 7 fr. 50.

On sait que la Ville a récemment entrepris de publier une collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française. En même temps que se poursuit l'intéressante publication de M. Chassin, *les Élections et les cahiers de Paris*, la maison Jouaust vient de faire paraître *l'État de Paris en 1789, études et documents sur l'ancien régime*, par H. Monin, ouvrage qui, par son objet, sert d'introduction à la collection tout entière.

Un aussi vaste sujet, pour tenir dans un volume, demandait à être bien défini. C'est ce qu'a compris l'auteur. Il ne s'est agi pour lui ni d'études de mœurs (nous n'en manquons pas), ni de la topographie du vieux Paris, œuvre de longue patience, partagée d'ailleurs entre de bonnes et nombreuses mains. M. H. Monin s'est placé au point de vue de la politique générale,

de l'administration, de l'économie sociale; il a étudié avec soin la genèse des idées révolutionnaires qui allaient rendre à Paris ses droits de *capitale* par la rentrée du roi et de l'assemblée, et faire de la première des *bonnes villes royales* la première des *communes modernes.* La moitié du volume se rapporte aux droits et aux institutions de la *capitale*, ce sont : l'introduction (Royauté et Paris) et dix chapitres sur le Parlement considéré d'abord comme cour supérieure de justice, puis dans ses attributions de grande police relatives à l'Église, à l'Université, à la Librairie, aux Gens de lettres, à la Santé publique, à l'approvisionnement. Vient ensuite Paris *bonne ville* (Le Châtelet, le Ministre de Paris, la Lieutenance générale de police). La troisième partie montre ce qu'était devenue l'ancienne *commune* (Hôtel de Ville, Juridictions spéciales, Impositions, droits et emprunts, Fêtes officielles et esprit parisien). — Chaque chapitre est précédé d'un préambule historique et se compose de textes ou d'analyses de textes dont la plupart sont inédits. — Les sources sont indiquées avec le plus grand soin. — Une table analytique de 40 pages serrées, sur deux colonnes, témoigne de l'abondance et de la variété des matières que M. H. Monin a dû coordonner; l'article *Bastille* (pour ne citer que cet exemple) nous renvoie à vingt passages; les actes officiels (Arrêts du Conseil, du Parlement, etc.) sont classés par ordre de dates.

L'intérêt scientifique de cet ouvrage se double d'un intérêt d'actualité : le Paris du Centenaire, tel que nous le voyons aujourd'hui, ne reporte-t-il pas invinciblement notre esprit vers le Paris de l'ancien régime ? « Si la France s'était accrue comme Paris depuis un siècle, elle aurait 100 millions d'âmes; si Paris n'eût augmenté que dans la proportion générale, il dépasserait à peine le million. » M. Monin a étudié avec soin les causes de cet « accroissement organique », que la monarchie absolue n'a pu entraver, que la Révolution a précipité, et d'où est sortie la première grande République qui n'ait point été fédérative.

Comment se sont formés les dogmes, *Conférences sur l'histoire de l'Église,* par V. Courdaveaux, professeur à la Faculté des lettres de Lille. Un vol. in-18 jésus. Paris 1889. Fischbacher, éditeur.

En d'autres temps le livre de M. V. Courdaveaux eût suscité d'ardentes polémiques.

Il en explique lui-même, dans sa préface, l'origine, la genèse et le but.

Le grand ouvrage de M. Renan sur l'histoire de l'Église lui suggéra l'idée, pour compléter le travail d'ensemble du maître, et en faire pénétrer plus sûrement les résultats dans le public soucieux de s'instruire, d'écrire sur les différents points de cette vaste histoire autant de monographies précises qui permissent au lecteur de suivre pas à pas et sans peine la façon dont chaque dogme s'était formé.

Il ne s'est pas borné à les écrire; il a, de chaque sujet traité dans ce volume fait la matière d'une conférence devant différents publics, et surtout devant celui des loges maçonniques.

Nous n'avons pas à discuter ici les tendances de l'ouvrage : il suffit d'en indiquer les éléments, en prévenant toutefois le lecteur que l'auteur apporte, avec une érudition sûre et une grande liberté d'esprit une bonne foi indiscutable et, dans la forme, un profond respect des consciences.

La loi de formation des dogmes a été, selon lui, la même pour tous; il la ramène à deux forces convergentes.

Dans l'imagination et le cœur des simples fidèles le besoin incessant de grandir leurs idoles presque aux dernières limites du possible et de l'impossible même.

Chez les chefs, qui participaient comme les autres à cet entraînement, la nécessité, en plus, pour donner quelque apparence de rigueur à ces dogmes, d'essayer de mettre d'accord des textes de toutes provenances et sans rapports entre eux, que l'imagination populaire avait transformés petit à petit en la voix même de Dieu.

Aussi c'est quatre cents ans qu'il a fallu aux soixante-quinze livres disparates dont se compose la Bible orthodoxe pour se faire accepter par l'Église latine, sans garanties et sans preuves, par le seul effet du temps, *vetustate et usu.*

Le dogme de la Trinité a mis pareillement quatre cents ans à se constituer dans l'Église latine. Le dogme du Péché originel, absent de l'Ancien Testament et des Évangiles, inconnu à tant de Pères et compris de tant de façons différentes par d'autres, ne s'est trouvé fixé qu'au ve siècle; la suprématie du Pape, l'éternité des peines, autres dogmes qui n'ont pas suivi une voie moins embarrassée ni moins diverse avant d'être reconnus et imposés.

Telles sont, impartialement relevées, les thèses de M. Courdaveaux. Il applique à leur démonstration une dialectique serrée, qui n'exclut ni l'esprit ni la chaleur. Croyants et incrédules prendront un égal intérêt à la lecture de ce livre. Il se peut que, comme résultat final, les uns et les autres n'en soient que plus enfermés dans leurs opinions ou leurs sentiments. Mais il ne se peut qu'ils ne reconnaissent le sincère effort de

l'auteur vers la vérité, et ne l'honorent à cause de cela. PZ.

Ambroise Paré, d'après de nouveaux documents, *découverts aux Archives nationales et des papiers de famille*, par le Dr Le Paulmier, avec un portrait inédit de Paré. Un vol. in-8°. Paris, 1887; libr. Perrin.

Déjà l'illustre Malgaigne, dans une introduction aux *Œuvres complètes d'Ambroise Paré*, a tracé un tableau magistral des progrès que le grand chirurgien a fait faire à la science opératoire de son temps. Mais sa vie restait fort mal connue. Sans doute, ses *Œuvres* mêmes, le *Dictionnaire* de Jal, la *France protestante*, les *Vies des Savants illustres de la Renaissance*, du docteur Chéreau, les *Commentaires de la Faculté de médecine* contenaient de précieux renseignements. Mais c'est au dépôt des Archives nationales que M. le Dr Le Paulmier a découvert les documents concernant les deux mariages, les filles, les gendres, le neveu et la nièce d'Ambroise Paré; et au château de Paley, des pièces originales en un volume manuscrit contenant l'histoire détaillée des descendants de Catherine Paré et de Claude Hédelin, son mari. C'est au château de Paley également qu'il a trouvé le seul autographe connu d'Ambroise Paré, ainsi que son portrait authentique, portrait et autographe reproduits dans ce volume. Il existe aussi une copie de ses papiers de famille que Louis, le secrétaire de l'Académie de chirurgie, avait fait relever; elle est entre les mains du Dr Ém. Bégin où elle demeure malheureusement inédite. M. Le Paulmier enfin a fait de nombreuses et vaines démarches pour obtenir communication d'actes notariés conservés dans les archives de quelques anciennes études. Son échec nous remet en mémoire les luttes épiques qu'Eudore Soulié engagea, il y a quelque trente années, contre l'honorable corporation des notaires des villes où Molière a séjourné. Est-ce que les actes d'une date reculée ne seraient pas infiniment mieux placés au dépôt des Archives nationales que dans les greniers de ces officiers ministériels où ils sont inaccessibles? Nous regrettions tout à l'heure que le Dr Bégin n'ait pas publié les papiers dont il dispose; le Dr Le Paulmier ne nous laisse pas de tels regrets. Il n'a rien gardé pour lui de ses découvertes; sur les 418 pages de son livre, son propre texte en occupe 140 et les pièces justificatives 278.

Études sur les Pays-Bas au XVIe siècle : *Charles-Quint, Commencements de Philippe II, Marguerite de Parme et Granvelle*, par Louis Wiesener. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Hachette.

Il semble que tout ait été dit sur les hommes et les choses du XVIe siècle, et que l'historien n'ait que de bien rares et maigres épis à recueillir dans un champ moissonné depuis longtemps et glané mainte et mainte fois. Mais ce champ était si vaste et si fécond que l'observateur attentif, le chercheur patient manque rarement à y découvrir quelque partie inexplorée ou insuffisamment étudiée, qui lui réserve encore une belle récolte. Tel est, dans *l'Histoire des Pays-Bas au XVIe siècle*, le régime intérieur sous Charles-Quint : la grande prospérité de l'industrie et du commerce des dix-sept provinces, en regard de leurs libertés politiques, est en opposition avec les premières rigueurs en matière de religion, — les hommes décapités, les femmes enterrées vives, les obstinés des deux sexes brûlés vifs (quoique nous nous demandions à quel signe se pouvait distinguer l'obstination des délinquants au préalable enterrés vifs ou décapités). Le *fer*, la *fosse*, le *feu*, telle était la formule de l'édit de 1550. Ces rigueurs devaient engendrer les troubles furieux qui ensanglanteront la dernière moitié du siècle. M. Louis Wiesener consacre la seconde de ses *Études sur les Pays-Bas au XVIe siècle* aux premières années du règne de Philippe II. Celui-ci a vingt-huit ans quand son père lui transmet les Provinces. Il n'est pas alors le personnage triste et morose qu'il devint plus tard. Il est jeune et vivant et même joyeux. Il ne s'est pas encore séquestré du monde. Il recherche avidement les distractions, les mascarades, les bals, les facéties, les bons mots. Mais bientôt se manifestent les premiers malentendus entre la couronne et la haute aristocratie des Pays-Bas. Le roi, retournant en Espagne, donne le gouvernement des Provinces à sa sœur naturelle Marguerite de Parme, en lui adjoignant un conseil dont le véritable chef est le Franc-Comtois Granvelle, évêque d'Arras, et bientôt cardinal. Mais les grands, le prince d'Orange, le comte d'Egmont, ne peuvent accepter, la trouvant intolérable, cette domination, dans leur pays, d'un ministre qu'ils qualifient d' « étranger ». Ils entament contre lui une lutte où ils réussissent à mettre Marguerite de Parme de leur côté, et à faire plier la volonté de Philippe II, forcé de sacrifier son fidèle ministre, mais qui le leur fera expier plus tard. Le ministère de Granvelle, qui dura cinq ans, constitue la partie principale du

volume de M. Louis Wiesener, et présente un réel intérêt.

Il trace un tableau saisissant de cette querelle dans laquelle les grands, luttant pour l'autonomie des Pays-Bas, parlent au roi d'un ton impérieux et le font reculer. Avec l'appui de documents authentiques publiés depuis quelques années, l'auteur a pu saisir et montrer le véritable caractère des personnages; de la sorte, sans prétendre à réhabiliter l'étranger Granvelle, il nous fait voir le cardinal franc-comtois à son avantage et vraiment moins noir que ne l'avaient dépeint ses ennemis. Granvelle était né à Besançon, « vieille ville espagnole », comme Victor Hugo nous l'a appris. Aujourd'hui, c'est une illustration dont bénéficie la patrie française.

L'archiduc Rodolphe, le Kronprinz, l'Écrivain, par A. de Bertha. Un vol. in-8°, avec gravures, dont une eau-forte de H. Manesse. Paris, 1889. Louis Westhausser.

Dans la nuit du 30 janvier de la présente année 1889, l'archiduc Rodolphe, kronprinz d'Autriche-Hongrie, tombait foudroyé, frappé d'une balle mortelle. S'était-il tué? l'avait-on tué? Sans aucun doute, on se rappelle encore à quels récits romanesques et divers à l'infini, mais reproduisant tous une version quelconque d'amours illicites, donna lieu le drame imprévu du château de Meyerling. La presse allemande témoigna, en cette circonstance, d'une particulière richesse d'imagination fécondée par la haine. Elle n'avait pas oublié que si, autrefois, il s'était établi entre le petit-fils de l'empereur Guillaume Ier et le fils de l'empereur François-Joseph certains rapports d'amitié que l'inconscience, l'inexpérience et la confiance de la jeunesse devaient engendrer entre deux princes impériaux de même âge, la suite des années avait transformé du tout au tout la nature de ces rapports. Elle n'avait pas oublié comment l'héritier de la couronne d'Autriche s'était éloigné de Vienne tout à coup, au moment où Guillaume II y arrivait en grand apparat. Elle n'avait pas pardonné l'affront que le départ subit du brillant cavalier autrichien avait infligé à la morgue du caporal prussien. Les reporters allemands, gens d'austère pudeur, comme chacun sait, se voilèrent donc la face devant le mystère de cette mort, et,

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des *piétistes?*

leur faculté d'invention se donnant carrière, ils salirent à l'envi la mémoire de l'archiduc Rodolphe, multipliant les hypothèses les plus saugrenues et faisant entendre qu'une telle mort était la digne fin d'une telle vie, à ce point dissolue.

La vérité sur les causes du suicide, — car ce fut un suicide, — nous la trouvons dans un livre français que vient de publier M. A. de Bertha. Cet écrivain doit à sa nationalité, étant Hongrois, et à ses relations, d'avoir sur les choses de la cour d'Autriche des informations personnelles très sûres, déjà attestées en un récent ouvrage dont nous avons rendu compte : ***François-Joseph Ier et son règne***. Son nouveau livre, intitulé *l'Archiduc Rodolphe, le Kronprinz, l'Écrivain*, réduit à néant toutes ces fables teutonnes, toutes ces calomnies reptiliennes.

Ce n'est pas que M. de Bertha ait entrepris de les réfuter. Il leur eût ainsi donné une publicité nouvelle et plus durable. Très sagement, il n'y fait même pas allusion. Procédant avec une rigueur en quelque sorte scientifique, il réunit tous les éléments de la solution à laquelle il veut nous conduire, et nous laisse le soin de conclure nous-mêmes à la malveillante ineptie de racontars qui, malheureusement, n'ont pas tous pris naissance dans les feuilles berlinoises. Il en est, dans le nombre, cela est triste à dire, dont la responsabilité remonte à la plus haute classe de la société viennoise. C'est que la suffisance et l'orgueilleuse nullité de certains personnages, sans autre titre que leur blason aux fonctions élevées qu'ils occupaient, étaient parfois l'objet des sarcasme du prince, que ses vastes connaissances, son esprit et ses dons naturels, développés par une culture intensive à l'excès avaient fait supérieur au rang, si haut pourtant, où le hasard de la naissance l'avait lui-même appelé.

Voilà qui est étrange à lire, et bien caractéristique de l'état moral particulier à notre fin de siècle, de ce défaut d'équilibre qui, semble-t-il, choisit ses victimes parmi les plus belles intelligences. — M. A. de Bertha, avec un remarquable talent d'analyse psychologique, nous montre, dans la première moitié de son œuvre, le prince soumis dès l'enfance à un système d'éducation écrasant par l'étendue des études qu'il embrassait. Le système devait être d'autant plus dangereux dans ses effets, que les facultés vraiment exceptionnelles de l'élève stimulaient le zèle de ses professeurs, et que sa robuste constitution ne laissait rien voir ni prévoir des ravages que cette pression à outrance exerçait dans son organisme. Pour être lente, l'action d'un tel surmenage n'en était pas moins sûre; elle se manifesta, sans aucun avertissement préalable, par le coup de foudre de la nuit du 30 janvier.

L'on ne saurait, en vérité, considérer comme

des indices d'affaiblissement physique ou moral, d'une part un rhumatisme articulaire — il n'eut jamais d'autre maladie — et d'autre part, certain assombrissement qui se produisit dans son caractère en ces derniers temps. Des tristesses, des irritations contenues qu'il éprouva vers la fin de sa vie, M. de Bertha, observateur très subtil, nous dévoile la cause mystérieuse. L'héritier du trône des Habsbourg dissimulait sous son manteau de prince impérial une secrète blessure qui s'envenimait avec les années.

Ayant conscience de sa supériorité intellectuelle, il souffrait cruellement de ne remplir qu'un rôle passif dans la direction de l'État, et bien plus encore de l'attitude politique en contradiction avec ses vues personnelles à laquelle il devait conformer ses actes. De là, un découragement profond, que la névrose accrut et aggrava jusqu'au désespoir. L'orgueil de ne point tolérer qu'on assimilât ses faiblesses aux faiblesses des simples mortels fit le reste. Touchant au rang suprême, il voulut goûter une volupté inconnue à faire un sacrifice comme nul ne pouvait en faire. — On est allé chercher bien loin les motifs qui ont armé la main du prince contre lui-même. « Voilà, dit M. de Bertha, la seule, la vraie explication. » La mémoire du malheureux archiduc sort de l'ouvrage de l'écrivain hongrois complètement lavée, aux yeux des lecteurs de bonne foi, des souillures dont on a voulu la flétrir.

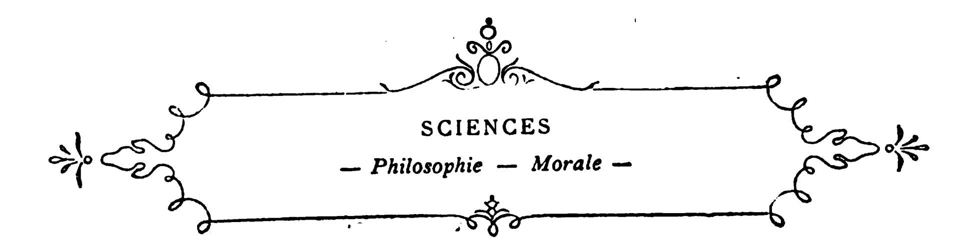
La seconde partie du volume n'est pas moins intéressante que la première. Elle se compose de nombreux fragments traduits, empruntés aux écrits du prince. Si dans une traduction les hautes qualités littéraires qu'on leur attribue nous échappent, nous y trouvons tout au moins le témoignage subsistant de ses qualités d'observation, d'un amour profond de la nature, d'un sentiment poétique et en même temps d'une faculté de vision pittoresque extrêmement remarquables. — Les amis de l'archiduc Rodolphe doivent savoir gré à M. A. de Bertha d'avoir réhabilité sa mémoire en ce livre décisif qui fera foi pour l'histoire.

Petite bibliothèque de l'Armée française : Historique du 139e régiment d'infanterie, rédigé par le capitaine J.-C.-A. Clerc. Un vol. in-32. Paris, 1889. Autres publications récentes de la Librairie militaire, H.-Ch. Lavauzelle.

Rendant compte, il y a quelques mois, de l'*Historique du 9e régiment de cuirassiers*, par M. R. de Martimprey, nous regrettions que l'auteur et l'éditeur eussent publié cet intéressant travail en un format trop somptueux, et par suite d'un prix trop élevé pour la destination de cette sorte de livres. L'*Historique du 139e régiment d'infanterie*, que nous annonçons aujourd'hui, par le prix, par le format, répond absolument à son objet. Il n'est pas un soldat qui ne puisse faire le sacrifice de trente centimes, et qui ne le fasse avec joie au moment de rentrer chez lui, pour emporter ce récit des hauts faits de son régiment, dont la gloire ainsi perpétuée rayonne jusque sur lui. Le volume du capitaine Clerc porte à 27 le nombre des *Historiques* publiés dans la *Petite bibliothèque de l'Armée française*, et fait honneur à la série. L'auteur, s'effaçant autant que possible pour céder la parole aux procès-verbaux officiels, aux rapports des généraux, aux pièces d'archives, a fait de ce petit récit un modèle de narration précise, concise, claire et d'une piquante variété.

La même librairie a publié une 15e édition du *Règlement sur le service intérieur des troupes d'infanterie*, rendue nécessaire par les nombreuses modifications que divers règlements et décisions ont apportées au texte primitif du décret du 28 décembre 1883. Nous signalons aussi à l'attention des intéressés la *15e Liste des sous-officiers candidats à des emplois civils ou militaires*, classés par la commision composée conformément aux prescriptions de la loi du 18 mars 1889; et enfin le texte officiel de la loi du 15 juillet 1889 sur le Recrutement de l'armée, précédée d'une Étude sur le Recrutement en France de 1789 à 1889.



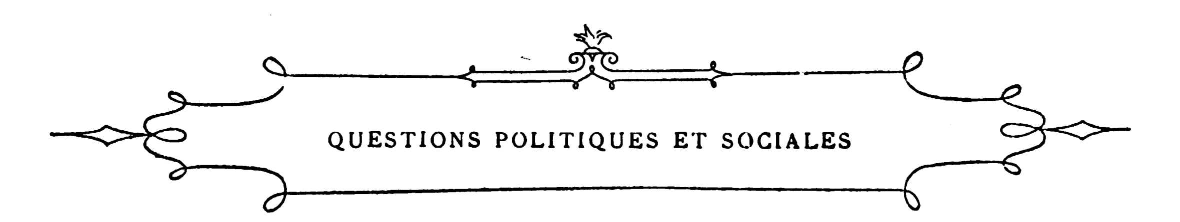


La Morale d'Aristote, par Mme Jules Favre (née Velten). Un vol. in-18. Paris, 1889. Librairie Félix Alcan.

La concision est certainement un mérite dans un titre; mais celui-ci, *la Morale d'Aristote*, par Mme Jules Favre, même en y ajoutant « née Velten », est peut-être un peu trop concis. Au premier aspect, il est difficile de ne pas croire que le livre est un travail d'exposition et d'analyse critique ayant pour objet la morale dans la philosophie d'Aristote. Certes l'entreprise est de nature à tenter un esprit sérieux, et surtout préparé, car elle exige une somme d'études préalables, de connaissances spéciales, qui ne forment pas le fonds commun de l'éducation des femmes, même en ce temps-ci. Il se pouvait, il est vrai, que Mme Jules Favre fît exception et eût longtemps errré dans le *Jardin des racines grecques*. Mais non : l'œuvre est moins ardue et, le dirai-je, plus utile, faite pour rendre plus de services.

C'est un recueil de morceaux choisis dans Aristote et classés sous quatre rubriques générales : 1° la Vertu; 2° les Vertus individuelles et sociales; 3° les Affections; 4° Dieu. Mme Jules Favre établit ensuite les subdivisions que chacun de ces cadres comporte. Les vertus individuelles et sociales, par exemple, occupent six chapitres : *a*. Courage, témérité, lâcheté; *b*. Tempérance; *c*. Magnanimité; *d*. Prudence; *e*. Justice; *f*. Équité; *g*. Libéralité. L'auteur du recueil n'avait pas à se mettre en peine de traduire à nouveau les textes du vieux philosophe. Outre qu'ils ne sont pas précisément commodes, elle pouvait relever dans les traductions de M. Barthélemy-Saint-Hilaire et de M. Thuriot tous les passages dont la collection donnerait une notion suffisante de la morale d'Aristote. Et c'est ce qu'elle a fait. Ainsi comprise, et réalisée avec une attentive intelligence, l'œuvre de Mme Jules Favre doit entrer et demeurer dans le répertoire des ouvrages classiques.

E. C.



Manuel pratique de la liquidation judiciaire et de la faillite, commentaire d'ensemble de la loi du 4 mars 1889 et des lois antérieures, avec un formulaire des actes usuels, par M. Louis André, substitut, ancien avocat à la Cour de Paris. *Ouvrage honoré d'une souscription par le Ministère de la Justice.* Paris, Maison Quantin et Chevalier-Marescq. — Un vol. in-18. Prix : 4 fr.

Un caractère d'actualité évident, un intérêt pratique incontestable, tels sont avant tout les mérites de l'ouvrage que nous signalons.

La loi toute récente du 4 mars 1889, en créant à côté de la procédure de la faillite la procédure moins rigoureuse de la liquidation judiciaire, a consacré une réforme importante, qui était depuis longtemps réclamée par le monde du commerce et du travail. Le livre de M. Louis André contient un commentaire très complet de la loi du 4 mars. Mais il se distingue des commentaires de cette loi déjà parus par deux caractères tout personnels : il signale toutes les décisions que, jusqu'à ce jour, la jurisprudence a rendues en interprétation de la loi nouvelle; d'autre part, il ne se borne pas à l'explication de la loi du 4 mars : toutes les diverses lois antérieures relatives à la matière des faillites et banqueroutes, et notamment la loi de 1838, restée la loi fondamentale, s'y trouvent codifiées pour ainsi dire; elles forment un tout logiquement ordonné et sont l'objet d'un commentaire d'ensemble du plus réel intérêt pratique.

Le manuel est très bien conçu. Sa forme nette et concise, dégagée de tous les développements de pure doctrine, en fait pour les négociants,

pour les hommes d'affaires, un guide des plus précieux; son plan essentiellement méthodique et son exposé raisonné sont appelés à rendre aussi d'appréciables services aux étudiants; les légistes eux-mêmes y trouveront des indications utiles, particulièrement dans l'étude attentive à laquelle l'auteur s'est livré des travaux préparatoires de la loi sur la liquidation judicaire.

Pour l'établissement du formulaire qui complète le traité, l'auteur s'est inspiré des conseils de praticiens.

D'ailleurs, la souscription dont le ministère de la justice a honoré la publication nouvelle, en met la valeur suffisamment en relief.

Annuaire de l'armée territoriale (*Infanterie*). Un vol. in-8°, et autres publications récentes. Paris et Limoges, librairie militaire, H.-Ch. Lavauzelle. — Prix broché : 6 francs.

Tout le monde connaît, au moins de nom, l'*Annuaire militaire*, le seul livre, disait-on jadis, que les officiers de l'ancienne armée ouvrissent jamais, leur unique lecture aux longues heures oisives de la vie de café dans les garnisons de province. MM. les officiers de l'armée territoriale n'ont plus à ce sujet rien à envier désormais aux officiers de l'armée active. Un éditeur militaire, en effet, vient de publier l'*Annuaire de l'armée territoriale*, lourde tâche dont il faut savoir gré à M. H.-Ch. Lavauzelle d'avoir pris l'initiative, non sans courage, à raison de l'aléa. C'est un volume de près de 900 pages qui donne la situation des cadres de notre armée de seconde ligne, pour l'infanterie seulement, quant à présent. Que MM. les officiers des autres armes prennent patience, tout fait espérer que le succès de cette première tentative déterminera l'éditeur à compléter son œuvre par la publication des autres annuaires.

Une table alphabétique détaillée rend les recherches faciles et promptes.

Parmi les plus récentes publications de la librairie H.-Ch. Lavauzelle, nous signalerons de nouvelles éditions revues, corrigées et mises à jour, d'un certain nombre de règlements qui doivent être entre les mains de tous les gradés actifs, réservistes et territoriaux, et même des simples soldats intelligents, *curieux* de comprendre les mouvements qu'on leur fait *exécuter*, ne fût-ce que pour le mieux faire et ne point marcher avec l'inconscience de moutons qu'on mène à l'abattoir. Tels sont notamment le nouveau *titre V*, du *règlement sur les exercices et manœuvres de l'Infanterie,* autrement dit l'*École de régiment*, plus concis que l'ancien; puis, pour l'artillerie, le *Règlement sur l'instruction à pied*, et le *Règlement sur les manœuvres des batteries attelées;* enfin deux *Instructions* spéciales d'un intérêt capital, l'une *pour le transport des troupes* de cavalerie, l'autre d'artillerie et du train des équipages *par les voies ferrées*. Tous ces volumes sont accompagnés de nombreux dessins hors texte et dans le texte, sans nulle recherche d'art, — l'art, ici, n'a que faire, — mais avec une exactitude naïve, une précision géométrique et une clarté qui sont les conditions indispensables pour l'usage de tels documents. Nous recommanderons en dernier lieu une *Instruction pour le maniement et l'emploi de la lance.* La lecture de cette petite brochure de 12 pages in-32 aidera chacun à se former une opinion sur l'opportunité de la renaissance de cette arme offensive par excellence, supprimée dans notre cavalerie après que les Allemands l'eurent supprimée dans la leur, à la suite de la guerre, et que nous reprenons comme ils la reprennent. — Et s'il leur venait la fantaisie de porter l'éperon en boucle d'oreille, ferions-nous de même ? Nous sommes de ceux qui ayant regretté la disparition de la lance sont heureux de la voir reparaître; mais comment se défendre d'un mouvement d'humeur en constatant que nous n'agissons jamais qu'à la remorque du Teuton ? E. C.

La politique Israélite. *Politiciens. — Journalistes. — Banquiers. — Le Judaïsme et la France. — Étude psychologique*, par Kimou. Un vol. in-18. Paris, 1889, A. Savine.

Il n'y avait pas assez déjà des sujets de haine, assez des prétextes à se déchirer, à se diffamer, à se salir les uns les autres que la politique intérieure a introduits parmi nous; les motifs de guerre intestine, si proche voisine de la guerre civile, que la division des parties suspend comme une menace permanente sur notre pays, n'étaient pas encore assez brûlants ni assez multiples; nous étions trop forts par le nombre, nous formions un faisceau trop compact devant l'étranger ; quelques cerveaux sont hantés par l'idée fixe de revoir les beaux jours des guerres de religion, d'introduire en notre généreuse France les abominations, les hontes de l'antisémitisme. M. Édouard Drumont, qui a levé le drapeau, avait l'excuse d'une ardente passion et le double mérite de venir le premier et de combattre à visage découvert. Ceux que ses lauriers empêchent de dormir ou plutôt qui envient les forts tirages de ses livres devraient, au moins en cela aussi, l'imiter. L'écrivain qui signe « Kimou » affirme que par fatalité de race l'influence des juifs, en

politique, ne peut être que pernicieuse, que la polémique de leurs journaux est essentiellement haineuse, que leur concours financier et politique est forcément une cause infaillible de ruine pour les gouvernements et pour les parties qu'ils circonviennent; il leur attribue bien d'autres méfaits encore. Mais l'impersonnalité de l'accusateur nous laisse froids devant l'accusation. Pour prêcher la croisade, on s'appelle saint Bernard, Pierre l'Hermite et même, si l'on veut, Édouard Drumont, on ne s'appelle pas Kimou.

F. C.

Malthus. — Essai sur le principe de population. Un vol. in-16 de la *petite Bibliothèque économique française et étrangère*. Paris, Guillaumin et Cᵉ. — Prix : 2 francs.

On invoque souvent Malthus, on rejette et condamne plus souvent les théories par lui émises il y a tantôt quatre-vingt-dix ans; mais combien ont lu l'*Essai sur le principe de population*, et combien, l'ayant lu, se sont donné la peine de rechercher dans quelles circonstances, pour répondre à quelles préoccupations, le travail fut écrit et publié?

Dans une savante *Introduction*, M. de Molinari met en pleine lumière les conflits d'opinion qui divisaient les penseurs anglais au moment où la France se débattait au milieu des difficultés politiques et économiques. Après avoir consacré à l'auteur de l'*Essai* une notice biographique très complète, il dit l'histoire de ces discussions touchant l'action légitime ou non de l'État, il rappelle les réflexions de Burke, les écrits de Godwin; force était de faire un choix entre le socialisme et l'individualisme, et Malthus de prendre alors parti; il est individualiste à de certains égards, — non à tous —; aux prétentions affirmées par nos jacobins d'assurer le bonheur du genre humain, prétentions que certains, dans sa patrie, affirment à leur tour, il oppose des principes : l'État ne peut rien pour enrayer le paupérisme, il ne doit rien aux pauvres; aux pauvres de pourvoir et de prévoir. Il se fait que l'Essai est considéré comme un pamphlet, qu'on le discute comme tel : l'auteur remanie son travail. Paraît une deuxième édition, — celle qui nous est offerte par le directeur de la *Petite Bibliothèque*, — le travail semble alors vraiment une œuvre didactique.

Après l'histoire, la critique. M. de Molinari s'est peut-être bien montré un peu trop réservé quand il se contente de contester le « principe » de population; il reste économiste. A plusieurs fois, au cours de sa longue carrière, il n'a pas hésité à aborder des problèmes de morale pratique, politique ou sociale; il pouvait, c'était le cas ou jamais, parler en moraliste de cette « contrainte morale » devenue en France, dans nos grandes villes et dans nombre de nos départements, dans celui de la Manche notamment, ce qu'il faut bien appeler par son nom: la stérilité volontaire. Ils ne sont pas très nobles les sentiments qui incitent les populations à assurer cette stérilité, et, triste conséquence, se trouvent taries dans leur source tant de vertus qui font la grandeur d'une nation, le dévouement, l'esprit d'initiative, l'énergie. C'est un grand mal. Et nous ne parlons pas d'autres conséquences, celles-là d'ordre économique : nous sommes le pays de l'Europe dont la population s'accroît de beaucoup le plus lentement.

Mais loin de nous le désir de combler les lacunes signalées. L'*Introduction* nous plaît encore telle quelle. Telle quelle, elle illustre encore fort bien un essai assez justement célèbre et qu'il faut lire.

F. G.

F. Bastiat. — Œuvres choisies. Un vol. in-16 de la *Petite Bibliothèque économique française et étrangère*. Paris, Guillaumin et Cⁱᵉ. — Prix : 2 francs.

Le grand nom de Bastiat appartient à l'histoire des études d'économie politique, et qui se livre à ces mêmes études ne doit pas négliger de consulter les sept volumes, enfermant, ou à peu près, les œuvres complètes de l'auteur des *Sophismes* et des *Harmonies*. Mais lire sept volumes c'est une tâche, et puisqu'il ne saurait être mauvais que la jeunesse de nos écoles d'aujourd'hui communiât en quelque sorte avec ceux-là, qui, jeunes il y a cinquante ans, discutaient avec fièvre, au sortir des cours de l'école de droit, les derniers apologues de Bastiat et les derniers paradoxes de Proudhon, remercions vivement le directeur de la *Petite Bibliothèque économique* de n'avoir pas hésité à publier un choix des œuvres de l'économiste le plus avisé et le plus sagace.

Pour nous qui n'avons guère eu le loisir de les connaître, — c'était Laboulaye, c'était Stuart Mill et Dupont-White que nous lisions, — nous sommes heureux de retrouver sous un même volume les sophismes, pamphlets et apologues qui ont pour titres : *Pétition des fabricants de chandelles*, *Contes chinois*, *La main droite et la main gauche*, *Le sac de blé*, *Le rabot;* puis, sous le titre général : « Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas », les pages intitulées : *La Vitre cassée, Travaux publics, Les machines, Crédit, Lettre à Lamartine;* enfin, des fragments des *Harmonies*.

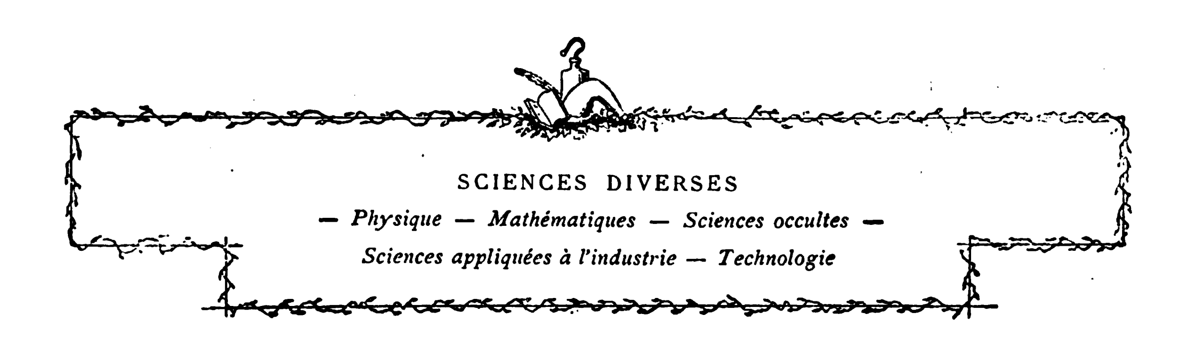
C'est M. de Faville qui s'est chargé d'écrire l'*Introduction*. Elle est excellente. Transcrivons-en un passage. « Bastiat a été comparé à la Fontaine et à Voltaire : nous ne voudrions pas, dans son intérêt même, insister sur de tels parallèles. Disons du moins — et nous n'aurons plus à craindre d'être taxé d'exagération — qu'il y a dans Bastiat, avec quelque chose de plus, du Benjamin Franklin et du Paul-Louis Courier. L'épigramme chez Courier paraît plus aiguisée encore ; mais elle est acerbe et sanglante. La sagesse de Franklin, d'autre part, est peut-être plus paternelle et plus évangélique ; mais sa plume est moins incisive et moins alerte. A coup sûr, c'est un rare mérite que d'avoir su ressembler en même temps à deux maîtres qui se ressemblent si peu. » On souscrira à ce jugement. F. G.

Bruno le Fileur. par Joseph REINACH. Un vol. in-18, Paris, Victor-Havard, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Vient de paraître chez Victor-Havard le troisième volume des *Petites Catilinaires*, par Joseph Reinach, directeur de la *République française*.

Ce troisième volume a pour titre *Bruno le Fileur*. M. Joseph Reinach y a retracé, au jour le jour, l'histoire des événements qui se sont succédé depuis le moment où M. Boulanger a jugé bon de « filer » sous le nom de M. Bruno et de mettre ainsi la frontière entre lui et les gendarmes qui le guettaient pour l'empoigner au collet et le traîner devant ses juges.

On retrouvera, dans ces pages animées d'un grand souffle patriotique, toute la vigueur de logique, la verve débordante et puissante qui ont assuré un si grand succès aux précédents volumes des *Petites Catilinaires*. M. Joseph Reinach va droit son chemin, flagellant impitoyablement le boulangisme, critiquant avec une haute indépendance chacun des actes qui lui semblent impolitiques, appelant tous les républicains à l'union contre le danger commun. Ce livre est, en même temps qu'un éloquent réquisitoire contre le césarisme, un ouvrage documentaire d'une grande importance pour l'histoire de notre pays.



SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Code du bâtiment. *Dictionnaire juridique et pratique de la propriété bâtie : lois, usages, coutumes, jurisprudence du bâtiment et du voisinage*, par MM. HENRI RAVON, architecte, et G. COLLET-CORBINIÈRE, avocat à la Cour d'appel de Paris. Volume troisième, premier fascicule. Librairie générale d'architecture, André Daly fils et Cie.

Nous avons suivi fascicule par fascicule la publication de ce dictionnaire appelé à rendre tant de services aux architectes, aux entrepreneurs, à toutes les industries du bâtiment, aux propriétaires, aux avocats, aux juges eux-mêmes, aux municipalités. L'œuvre touche à sa fin. Nous avons entre les mains la première moitié du troisième et dernier volume ; elle commence au mot *Jalousie* et se termine par le mot *Octroi*. Cette partie comprend un certain nombre de sujets importants traités en conséquence avec tout le développement nécessaire. Tels sont par exemple les mots : *Jardins, Juge de paix, Logements insalubres, Louage, Loyers, Marché, Mur mitoyen*, etc. E. C.

La Vie des plantes, par sir JOHN LUBBOCK, membre de la Société royale, vice-président de la Société linnéenne. Ouvrage traduit et annoté par M. Edmond Bordage, avec 271 figures intercalées dans le texte. Un vol. in-8°. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1889. — Prix : 6 francs.

Dans un article publié en août dernier dans le journal *le Temps*, sous le titre d'*Examen de conscience philosophique*, M. Renan ne proposait rien de moins, pour la plus grande satisfaction possible de nos deux besoins de savoir et de vivre, qu'une conciliation assez étrange de deux doctrines difficilement conciliables, celle de l'évolution et celle des postulats ; l'acceptation néces-

saire, suivant lui, de la première de ces deux doctrines, et l'acceptation bénévole de l'autre, étaient pauvrement justifiées, légitimées; mais, si nombre d'universitaires et si quelques-uns de ceux qui, sans appartenir à l'Université, s'adonnent à l'étude des questions philosophiques, n'ont pu s'empêcher de sourire à la lecture de ces pages toutes charmantes, les dernières qu'ait données le maître écrivain, nous n'avons pas à le rechercher, et, puisque aussi bien deux à trois phrases de la première partie de l'article nous semblent pouvoir servir comme d'introduction à l'ouvrage de M. Lubbock, aujourd'hui traduit en français, n'hésitons pas à les emprunter, à les reproduire. « L'amour, écrivait M. Renan, est le premier de ces grands instincts révélateurs qui dominent toute la création. Sa grande excellence, c'est que tous les êtres y participent et qu'on en voit évidemment le lien avec les fins de l'univers. Son premier nid paraît bien avoir été, aux origines de la vie, dans la cellule. Le commencement de la dualité des sexes y donna une direction qui ne changea plus et produisit de merveilleuses éclosions. La dissonance des deux sexes se réunissant à une certaine hauteur en une consonnance divine, d'où naît l'accord parfait de la création, est la loi fondamentale du monde. Dans le règne végétal, ces aspirations mystérieuses se résument en la fleur : la fleur, ce problème sans égal, devant lequel notre étourderie passe avec une inattention stupide; la fleur, langage splendide ou charmant, mais absolument énigmatique, qui semble bien un acte d'adoration de la terre à un amant invisible, selon un rite toujours le même... »

L'amour, la loi fondamentale du monde, soit; l'amour, un instinct révélateur, soit encore; mais une autre loi, également fondamentale, un autre instinct, révélateur lui aussi : être, conserver l'existence. C'est avant, c'est après l'œuvre d'amour qu'il s'agit de se défendre; c'est dans le dessein de préparer, d'assurer la fécondation qu'il s'agit de se ménager des alliés pour la lutte contre tant d'ennemis divers; et M. Lubbock nous force de nous arrêter devant la fleur, « ce problème sans égal », comme dit M. Renan.

Flowers, Fruits and Leaves, tel est le titre de l'ouvrage du savant anglais. A la traduction de cet ouvrage, qui compte, de l'autre côté de la Manche, plusieurs éditions déjà, M. Bordage a joint la traduction encore de deux mémoires sur les graines et les plantules; d'où cette division en deux parties adoptée pour le travail qu'il nous est permis de connaître et de goûter : d'abord l'étude, de lecture si aisée, sur les fleurs, fruits et feuilles; ensuite les deux mémoires écrits à l'adresse de botanistes exercés et regardant aux formes diverses des cotylédons.

Signalons à l'attention du lecteur, parmi tant de pages si propres à piquer sa curiosité, celles où l'auteur traite, en savant qui a longtemps observé, peut-être aussi en poète qui induit et explique quelque peu témérairement, — qu'importe! M. Renan a parlé de mystère, — et des relations entre les plantes et certains des êtres animés, et de la pollenisation des fleurs par les insectes; de l'utilité du nectar, de l'origine des fleurs, de la dissémination des graines par les plantes elles-mêmes, des causes de la variété des formes de la feuille. Mais ne prenons pas tant de peine; rien ne nous sert de signaler telles ou telles pages; on les lira toutes avidement.

F. G.

L'Art équestre, par E. Barroil, avec une préface du commandant Bonnal, et 85 vignettes et dessins par Gustave Parquet, d'après les photographies instantanées de Delton. Tome II. Un vol. in-8°. Paris; 1889. J. Rothschild, éditeur.

La deuxième partie du magistral traité d'équitation de haute école de M. E. Barroil était impatiemment attendue. La science si complète, si sûre, si prudente, dont il a fait preuve dans le premier volume, consacré à l'étude analytique des allures du cheval, inspirait à tous ceux qui l'ont lu le vif désir de posséder les principes de dressage et d'équitation, travail à pied et travail du cavalier monté, que M. Barroil a tirés des leçons du regretté capitaine Raabe et de sa propre expérience.

La matière est trop spéciale pour que nous puissions ici exposer longuement la doctrine de M. Barroil et la méthode qu'il indique pour lui faire produire tous ses bons effets. Notons toutefois que l'attente de ses lecteurs n'est nullement déçue : la deuxième partie est la digne suite de la première.

Il n'est du reste pas un cavalier, pas un écuyer qui ne soit intéressé à étudier ce savant et clair ouvrage.

Mais il importe de le signaler aux bibliophiles en raison de sa parfaite élégance. Les culs-de-jatte eux-mêmes, que le dressage raisonné du cheval ne saurait passionner, prendraient un plaisir extrême à examiner le luxe de typographie, de papier, et les exquises vignettes de M. G. Parquet, qui font des deux volumes de l'*Art équestre* un bijou de bibliothèque. PZ.





Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*



CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Sommaire. — Disette académique. — L'Académie des Sciences et le prix Leconte. — Deux livres *privately printed.* — Phallisme et Ophiolatrie. — L'homme dans la planète Mars. — La vie de frontières dans l'Ouest américain. — *A Girl Graduate,* étude de mœurs aux États-Unis. — La pêche aux coquilles.

Par ce temps de vacances et d'élections législatives, les Académies parlent moins et ne font pas du tout parler d'elles. Quand nous aurons annoncé que l'Académie des sciences doit décerner, dans sa prochaine séance publique annuelle, le prix Leconte, qui est de cinquante mille francs et revient tous les trois ans, nous aurons donné toutes les nouvelles de nos congrégations d'immortels qui peuvent intéresser le public.

Ce prix, qui ne peut être morcelé, se donne, sans préférence de nationalité, au plus méritant parmi : 1° Les auteurs de découvertes récentes et capitales en mathématiques, physique, chimie, histoire naturelle ou science médicale ; 2° à l'auteur d'applications nouvelles de ces sciences, à condition que ces applications donnent des résultats de beaucoup supérieurs à ceux qui ont été obtenus jusque là.

***

On sait la pudibonderie farouche qu'affecte le monde officiel — et superficiel — anglais pour ce qui touche la littérature et les arts. A l'heure où nous écrivons, un pauvre vieil éditeur expie dans une geôle, en écharpillant l'étoupe des vieux cordages (*picking oakum*), ou en tournant comme un écureuil dans le *treading-mill*, ou en épuisant ses forces à quelque autre stérile *hard labour,* le crime d'avoir vendu des traductions de Daudet et de Zola aux habitants du Royaume-Uni. Peu désireux d'un pareil traitement, de très honorables libraires de Londres, connus depuis longtemps sur le marché international des livres et parfaitement estimés de tous, se sont mis à brûler leurs exemplaires de Rabelais, de Boccace, de la Reine de Navarre et des autres conteurs italiens et français. Du coup, la morale est encore sauvée une fois, et le commerce clandestin des obscénités imprimées ne s'en portera pas plus mal. Pour ceux qui ne croient pas que les bonnes mœurs consistent à se priver de la lecture des chefs-d'œuvre et à les détruire, ils en seront quittes pour faire venir du continent les grands livres sans quoi nulle bibliothèque n'est complète, ou pour les y aller chercher. Telle est commercialement la moralité de toute cette morale.

Nous ne savons si la vigilance de la société de ce nom se porte jusque sur les livres *privately printed,* c'est-à-dire non mis dans le commerce et imprimés dans un intérêt de science ou de curiosité pure. Elle trouverait peut-être, à ce faire, quelques difficultés légales, et à coup sûr, elle se taillerait une besogne à laquelle tous les Hercules décapiteurs d'hydres ne suffiraient pas. C'est dommage. L'histoire des peuples, l'histoire des religions, présentent des obscénités incomparablement plus fortes qu'un conte de la Fontaine ou que *la Terre* de Zola, et ce serait un amu-

sant spectacle que de voir cette vigilante association d'Anglo-Saxons angéliques mettre en branle *solicitors, attorneys, advocates*, tous les *Inns* et tous les *Benches* du Royaume, pour faire condamner des audacieux qui auraient, en vue d'un cercle d'érudits ou d'étudiants, commenté le chapitre où Loth refuse de livrer ses hôtes aux amateurs sodomites, ou recherché l'origine de la dévotion des dames romaines pour Priape, fécondateur des jardins.

C'est d'un travail de ce genre que nous avons à entretenir nos lecteurs. Un savant, dont nous devons respecter l'anonyme, vient d'écrire deux volumes substantiels sur le culte du phallus et du serpent, celui-ci n'étant, la plupart du temps, que le symbole de celui-là [1]. Dès la préface du premier volume, *Phallism*, l'auteur prévoit l'objection de manque d'importance, de futilité même, que certains seraient tentés de faire au sujet qu'il a choisi, et il y répond. « Un sujet qui s'étend, dit-il, de l'aube la plus lointaine de l'histoire, à travers de longs siècles pleins d'événements, jusqu'à l'époque contemporaine, qui intéresse presque tous les pays, dans le passé et dans le présent, aux quatre coins de la terre, et qui est si étroitement mêlé à la vie morale, sociale et religieuse des vastes possessions britanniques en Orient, doit forcément avoir son importance propre. En outre, ce n'est que grâce à la connaissance des faits relatifs à ce culte, que l'on arrive à interpréter tant d'inscriptions, de statues, de monuments symboliques que les fouilles des explorateurs à tout moment mettent au jour. »

Ayant ainsi établi l'utilité de son étude, l'auteur divise son livre en sept chapitres qui, disons-le tout de suite, se pénètrent un peu les uns les autres à la façon de pierres qui, jetées ensemble dans l'eau, segmentent et enchevêtrent leurs cercles concentriques ; ce qui produit à l'œil, comme l'ordonnance de l'ouvrage le fait à l'esprit, une assez fâcheuse confusion. Mais n'insistons point sur des défauts si communs dans les livres d'érudition étrangers qu'il s'en est peu fallu naguère que les érudits français ne se les assimilassent comme des qualités.

Le chapitre Ier traite de la nature et de l'origine du phallisme. L'auteur y parle des Phallophores, de l'antique rite du serment prêté la main posée sur le haut de la cuisse de celui qui le reçoit, de Pégase et des statues de Bacchus, de Lucien et de la Déesse syrienne, du phallisme dans le Dahomey, des usages superstitieux encore répandus en Angleterre et dérivant de cet ancien culte. Il raconte, chemin faisant, la légende hindoue de Shiva et de Prakrîti, où se trouve symbolisée l'origine du culte phallique dans la religion des brahmes. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les parties mâles seules qui font l'objet de ce culte. Une coutume bizarre, qu'on retrouve dans les campagnes d'Angleterre aussi bien que dans l'Inde, et qui consiste à faire passer les enfants atteints de hernies à travers une pierre trouée ou un tronc d'arbre fendu juste assez pour leur donner passage, le démontrerait suffisamment si l'on n'avait pas ailleurs des documents précis qui ne laissent place à aucun doute, comme on peut le voir un peu plus loin.

Le chapitre II, *le Phallisme en divers pays*, nous promène à travers l'Égypte, le pays de Galles, Rome, la Grèce, la France, l'Inde, l'Angleterre, le Mexique, l'Amérique centrale, etc. On y insiste sur l'hermaphroditisme de ce culte en plusieurs de ses manifestations. On y rappelle ce que dit Hérodote des orgies ou fêtes de Bacchus, on y cite Horace et Catulle à propos de Priape, et on s'étend — mais toujours discrètement — sur les excès et les déviations du phallisme, particulièrement chez les Égyptiens et chez les Romains. L'autorité de saint Augustin est à plusieurs reprises invoquée dans la description succincte et sévère que l'auteur donne des excès priapiques à Rome. Venant à des temps plus modernes, il raconte comment saint Potin, premier évêque de Lyon, est devenu, pour les populations campagnardes du sud-est de la France, saint Foutin, qu'on honorait en déposant sur son autel de petits phallus en cire, et qui avait pour spécialité de guérir la stérilité des femmes. Ailleurs, la statue en bois du saint patron du village est pourvue de ses organes; et les femmes en grattent l'extrémité pour en avaler les raclures dans de l'eau, potion qui ne manque pas de les rendre fécondes.

Les trois chapitres suivants sont consacrés à l'Inde, où ce culte, également suivi par les dévots à Shiva et par les dévots à Vischnou, prend les deux formes, mâle et femelle, *Lingam* et *Yoni*, séparées ou réunies, conformément aux paroles de Brahma rapportées dans la première partie du

1. *Phallism* : a Description of the Worship of Lingam-Yoni in various parts of the World, and in different Ages : with an Account of Ancient and Modern Crosses, particularly of the Crux Ansata (or Handled Cross), and other Symbols connected with the Mysteries of Sex-Worship. London, Privately printed ; 1889 ; 1 vol. in-8°, 85 pages.

Ophiolatreia : an Account of the Rites and Mysteries connected with the origin, rise, and development of Serpent-Worship in various parts of the World, enriched with interesting Traditions, and a full Description of the celebrated Serpent Mounds and Temples, the whole forming an Exposition of one of the phases of Phallic, or Sex-Worship. Privately printed ; London ; 1889 ; 1 vol. in-8°, 103 pages.

Shiva-Pouran : Les dieux dirent : « O Seigneur, quel moyen devons-nous adopter ? » Brahma répondit : « Rendez-vous propice par l'adoration la déesse née d'une montagne, et alors elle prendra la forme de la *Yoni* et recevra ce *Lingam*, seul moyen qui puisse le rendre inoffensif. Si vous obtenez ainsi son aide favorable, alors formez un vase avec les huit sortes de feuilles, placez-y du riz bouilli et des plantes sacrées, et, l'ayant rempli d'eau sanctifiée, consacrez le tout par les prières et les invocations convenables, et de cette eau, en répétant en même temps des prières appropriées, aspergez le *Lingam*. Et aussi, après que Parvati aura, sous la forme de la *Yoni*, reçu le *Lingam*, érigez et consacrez la forme du *Lingam* dans la *Yoni* (*Linioni*) et, en l'adorant avec des offrandes de fleurs, de parfums et de choses semblables, en allumant des lampes devant, en chantant et en faisant de la musique, rendez-vous propice Mahechwa, et ainsi le pardon et la faveur de ce dieu seront indubitablement obtenus. » Ayant entendu ces paroles, les dieux et les sages s'empressèrent d'implorer la protection de Shiva et l'aide de Parvati, suivant les instructions de Brahma ; et ces déités ayant été rendues propices, Parvati, sous la forme de la *Yoni*, reçut le *Lingam*, et ainsi en apaisa le feu consumant, et en commémoration de cet événement fut institué le culte de *Lingam*. »

Dans le chapitre VI, par une transition que le lecteur n'aperçoit pas et dont l'auteur ne semble point se soucier, nous arrivons à l'histoire mythique de la croix et plus spécialement de la croix bouclée ou *crux ansata*, symbole que l'on retrouve dans presque toutes les religions, et qui remonte à la plus haute antiquité. Se rattachant en quelques circonstances au culte phallique, il semble en être, dans son essence et son origine, tout à fait indépendant. On ne peut dire néanmoins que la question soit absolument éclaircie dans les pages que nous analysons.

Enfin l'auteur considère le phallisme dans ses rapports avec le peuple hébreu, et en cherche les traces à travers les livres sacrés et les écrits talmudiques.

L'ouvrage se termine par une liste des « autorités » invoquées dans le texte. Cette liste est loin d'être complète. Creuser, Munster, Sanci, Boissart, d'autres encore sont cités dans le cours des chapitres, qui ne figurent point au répertoire, lequel n'est, du reste, qu'une *rough list*, sans ordre alphabétique ou autre.

Le volume destiné à compléter celui dont nous venons de parler s'occupe de l'ophiolatrie (*Ophiolatreia*), ou culte du serpent. Beaucoup attribuent à ce culte une origine phallique. L'auteur a voulu, sans prendre parti lui-même, exposer cette opinion et les vues contraires, en recueillant et en coordonnant le plus grand nombre possible de faits relatifs à ce symbole et aux rites qui en dépendent. Cet ouvrage présente les défauts et les qualités de l'autre. Le sujet, étant plus limité, y est traité avec une unité plus grande, mais les lignes du plan, s'il y en a un, n'apparaissent pas avec plus de netteté. On cherche en vain le fil conducteur à travers ces onze chapitres, dans le premier desquels il est question d'Olympias, mère d'Alexandre, et des traditions grecques, et dont le dernier reproduit des fragments du prospectus d'une exposition d'antiquités mexicaines organisée à Londres, il y a plus de soixante ans, par un Mr. W. Bullock. Nous ne suivrons pas l'auteur dans les méandres de son exposé, qui courent par tous les âges et toutes les nations, pour arriver jusqu'à nos jours, où l'ophiolatrie est encore, dans l'Inde, un culte florissant.

En résumé, il y a dans ces deux traités une énorme somme de recherches, une accumulation de faits témoignant d'une érudition curieuse et infatigable. L'histoire du phallisme et de l'ophiolatrie n'y est pas faite, mais tous les matériaux y sont triés, dégrossis et amenés à pied d'œuvre. Chaque lecteur peut construire lui même l'édifice dans son esprit, et ce n'est pas une mince jouissance que le savant anglais procure ainsi à l'artiste et au penseur.

D'une impression un peu compacte, mais très lisible, ces deux volumes sont bien exécutés typographiquement, et, dans leur cartonnage original, orné d'une *crux ansata* et d'un caducée en rouge, font honneur à Mr. Arthur Reader, le libraire d'Orange Street, Red Lion Square, à Londres.

***

Passer de l'histoire mythique à l'histoire des mœurs contemporaines n'a rien d'effrayant pour l'esprit qui, par sa puissance d'évocation, se fait de l'enchaînement des faits humains à travers les siècles un spectacle aussi présent que les choses d'hier ou d'aujourd'hui. C'est donc sans difficulté que nos lecteurs nous suivront du *Sex and Serpent-Worship* au volume où M. Philip Gilbert Hamerton trace, en les comparant, les portraits du Français et de l'Anglais[1]. Le sujet est à la mode. L'éditeur Nutt publiait naguère un livre d'un Américain, Mr. W. C. Brownell, intitulé

1. *French and English.* A Comparison. By Gilbert Hamerton. London, Macmillan and C°, 1889. 1 vol. petit in-8°, XXII-468 pages.

French Traits, où l'auteur proclame la cohésion sociale de la France, la sincérité intellectuelle, et même la moralité, différente mais réelle, de notre race. Il en admire aussi le patriotisme, qui est dit-il, la religion des Français et qu'il définit ainsi : « C'est l'instinct social sublimé à un degré plus élevé et d'une façon plus éclatante que le sentiment patriotique ne l'est chez aucun autre peuple du monde. Dans la sphère de cet instinct, le calcul se perd dans le sentiment, et l'intérêt se mue en abnégation. Toute pensée purement personnelle s'y absorbe; toute aspiration personnelle y trouve sa satisfaction. »

Cette bonne foi dans l'analyse des caractéristiques d'un peuple étranger, cette force intellectuelle, qui permet de se débarrasser des préjugés nationaux et de voir sous leur angle vrai les choses d'outre-frontière, fussent-elles directement contraires aux conventions sociales et aux idées reçues dès l'enfance, ce besoin qu'on a de se connaître de nation à nation, la facilité croissante qu'on trouve à se comprendre et, se comprenant, à s'estimer, ce sont là des traits que nos sceptiques et nos satiriques négligent en dessinant leurs types *fin de siècle*, traits qui n'en marquent pas moins profondément la physionomie de notre époque, et qui préparent pour l'avenir une transformation dont on ne saurait prévoir l'évolution ni la portée.

Le livre de Mr. Hamerton aura sa part dans ce travail, qui est un inappréciable progrès. L'écrivain anglais ne croit pas que le meilleur patriotisme consiste à parler mal des autres pays, mais bien à servir le sien. Il y a beaucoup d'espèces de services. Celui que doit rendre un écrivain, c'est avant tout de dire la vérité et de ne pas tromper ses compatriotes, même quand ils désirent l'être. Ce n'est pas que Mr. Hamerton nourrisse des illusions quant à l'amitié entre les nations. Il n'y aura jamais, pense-t-il, d'amitié solide entre l'Angleterre et la France; un engouement momentané lui inspirerait plutôt des craintes, comme devant être inévitablement suivi d'une réaction. Tout ce qu'il espère et tout ce qui lui semble réellement désirable, c'est une réciprocité d'estime et de considération.

Dans ce but, il s'est sagement et sévèrement refusé toute ironie aussi bien que toute passion. La caricature, comique ou odieuse, n'est point son fait. Il dédaigne de se concilier ses lecteurs en les faisant rire des ridicules, ou s'indigner des vices du voisin. Il s'efforce de montrer les ressemblances réelles qui existent souvent entre les coutumes et les institutions des deux peuples. sous une apparence de diversité. Dans le domaine politique et dans le domaine religieux, Mr. Hamerton dégage ces ressemblances avec beaucoup d'imprévu et de netteté. Il insiste — et il a grandement raison — sur les influences qui s'exercent de pays à pays, et croit que, sans cesser d'être deux grandes nations indépendantes, les Français et les Anglais multiplieront leurs points de rapport et se ressembleront de plus.

French and English se divise en neuf parties, qui comprennent, sous des chefs généraux, toutes les conditions et tous les modes de manifestation de la vie des peuples : éducation, patriotisme, politique, religion, vertus (sincérité, justice, pureté dans les mœurs, tempérance, économie, propreté, courage), coutumes, société, succès, variété, — ce dernier titre, un peu vague, comprenant les diversités dans le paysage, dans l'aspect des villes, dans la configuration des côtes, dans le climat, dans la population, et les variations locales de mœurs et de tournure d'esprit qui n'ont pas trouvé place aux chapitres précédents.

Un passage qui intéressera particulièrement est celui où l'auteur parle du roman français et de son immoralité prétendue. « Je ne peux, dit-il, suivre l'habitude anglaise de prendre les romans français comme preuve de la corruption générale en France, » et il en déduit les raisons, qui, pour être exposées avec une bonhomie un peu lourde, n'en sont pas moins les meilleures du monde.

Tout ce qu'il dit de la littérature, de l'art, de l'instruction dans les différentes classes sociales, n'a pas un moindre intérêt. Là, comme partout d'ailleurs, nulle prétention à la théorie, nulle recherche d'effets; tout est simplement dit, tel qu'il l'a vu, et sur un ton d'honnête conversation. Ajoutons qu'il voit bien et qu'il a vu beaucoup.

Sa conclusion est encourageante, et, dès qu'on y réfléchit, semble vraie. « Les tendances dominantes dans les deux pays, dit-il, paraissent être celles-ci. Les Anglais deviennent plus ouverts d'esprit et les Français gagnent en sens pratique et en prudence. Les Anglais avancent en liberté religieuse, et les Français en liberté politique. Un progrès matériel dans tous les sens est évident et remarquable chez les uns comme chez les autres. »

Bon livre, plein de choses peu connues et utiles à tous, écrit par un honnête homme qui sait observer, comprendre et démontrer.

⁂

M. Hugh Mac Coll, lui, sait inventer. Il a, croyons-nous, pris quelques leçons à l'école de notre Verne, et il aurait lu *les Aventures d'un savant Russe* dans le soleil et les planètes, de MM. G. Le Faure et H. de Graffigny, que nous

n'en serions pas autrement étonné. Mais en somme il a sa note bien personnelle parmi les conteurs qui mettent à contribution l'astronomie, la chimie, la physique et les mathématiques dans toutes leurs branches, pour faire un cadre à leurs imaginations. *Mr. Stranger's sealed Packet*, « Le pli cacheté de Mr. Stranger »[1], est l'histoire d'un savant aventureux qui, ayant construit une machine aéronautique dirigeable, imperméable, soustraite aux lois de la pesanteur, et facilement approvisionnée d'air respirable, pousse une pointe dans la planète Mars. Il y trouve deux races d'êtres humains, descendues de « Terrestres » qui y ont été jetés par une commotion cosmique, et ennemies l'une de l'autre. Il s'y éprend d'une jeune fille qu'il épouse. Pour voyage de noces, il lui offre une excursion sur la terre, au retour de laquelle la jeune femme, incapable de résister au changement d'air et de régime, meurt dans la machine aérienne. Cette partie de l'histoire est toute semée de massacres et d'aventures tragiques. Cependant Mr. Stranger, lorsqu'il a enterré toute sa famille marsiaise et rétabli la paix dans la planète, revient sur la terre, raconte son histoire, et, comme il ne peut en prouver la véracité parce que sa gouvernante est montée dans son véhicule et s'est perdue avec au sein des espaces, se fait enfermer dans une maison de fous. Il s'échappe, et devient professeur de physique dans une école anglaise, d'où il disparaît le jour où il s'aperçoit que le directeur de l'école a pour beau-frère le médecin aliéniste de l'asile où il a été détenu. Quelque temps après sa disparition, — inépuisable sujet de commentaires entre les autres professeurs de l'établissement, — celui de ses ex-collègues qui lui avait témoigné le plus de sympathie reçoit un pli cacheté, *sealed packet,* contenant la relation des merveilleux événements dont nous venons de donner un aperçu fort écourté et décoloré.

Le premier chapitre, où l'auteur esquisse l'intérieur d'une école anglaise avec ses différents types de maîtres, est de la vie réelle, et véritablement nature. On se prend à regretter, en le relisant après avoir parcouru tout le livre, que M. Mac Coll ait cherché le succès dans une affabulation ultra-lunaire, et non dans la mise en œuvre de ses facultés d'observation, que relèvent un tour d'esprit innocemment satirique et un véritable talent d'écrivain.

*
* *

La maison Chatto et Windus aime les livres d'aventures. En voici encore un[1]. Mais cette fois les aventures ne se passent ni dans la lune, ni dans le soleil, ni dans Mars. Elles se déroulent sur la terre, commencant dans l'État de Virginie et se poursuivant dans les prairies de l'Ouest américain Mr. Harrington O'Reilly, l'écrivain qui signe le livre, nous déclare qu'il n'a été, pour ainsi dire, que le secrétaire de son héros, John Y. Nelson, respectant l'allure de son récit et même son langage plein de mots d'argot et de locutions mi-partie saxonnes, mi-partie indiennes. John Y. Nelson est, en effet, un de ces Anglo-Saxons aventureux, qui, sans perdre le sentiment de la nationalité d'origine, se tenaient audacieusement sur les confins de la civilisation, et cherchaient, en vivant de la vie des Indiens, à rassasier leur faim d'indépendance, d'espace et de mouvement.

Ce livre est réellement un chapitre de l'histoire des frontières des États-Unis. Des emplacements, où s'élèvent aujourd'hui des villages, des bourgs et des villes, étaient familiers à Nelson comme lieux de campement, longtemps avant que la marche de la civilisation eût franchi la vaste étendue de terrain que les cartes des États-Unis indiquaient naguère avec cette mention pleine de mystères et de promesses : « Unexplored ».

En le lisant, on se trouvera dans un monde tout différent de celui que nous nous imaginons d'après Fenimore Cooper et ses imitateurs français. Nelson montre les choses toutes nues, telles qu'elles sont, sans les enrubanner de métaphores et d'images, et sans les poétiser de sentiment. Adopté par les Sioux, il prend parmi eux plusieurs *squaws*, en est abandonné, en reprend d'autres, jusqu'à ce qu'il se laisse marier légalement à l'une d'elles par un clergyman que le hasard met sur son chemin. Les atrocités de la guerre de frontières, les soûleries de whisky, les querelles et tueries des tripots, la brutalité omniforme de la vie dans les convois d'immigrants, sous les *tepees* des naturels, chez les trappeurs nomades, parmi les garnisons des forts, et surtout les exactions et les rapines que les fonctionnaires envoyés de Washington exerçaient à l'envi et impunément sur les pauvres Indiens, tout cela est présenté simplement, avec la naïveté d'une quasi-inconscience et la force de la vérité.

John Y. Nelson fut, paraît-il, le guide de Brigham Young au Lac Salé, et les détails qu'il donne sur l'installation première des Mormons

1. *Mr. Stranger's sealed Packet.* By Hugh Mac Coll. London, Chatto and Windus, 1889 ; 1 vol. petit in-8°.

1. *Fifty Years on the Trail.* A True Story of Modern Life, by Harrington O'Reilly. With over one hundred Illustrations by Paul Frenzeny. London, Chatto and Windus, 1889 ; 1 vol. petit in-8°, xvi-381 pages. Prix : 4 fr. 35.

ne peuvent manquer d'exciter la curiosité, en même temps qu'ils ajoutent quelque lueur à l'histoire, encore si peu élucidée, de ces « saints des derniers jours ».

Le volume est illustré d'un grand nombre de jolis dessins dus à M. Paul Frenzeny, un des artistes qui connaissent le mieux les types de l'homme et les aspects de la nature dans les états de l'Ouest.

***

Nous ne quitterons pas l'Amérique sans dire un mot d'un roman récemment publié chez MM. Houghton, Mifflin et Cie, sous ce titre *A Girl Graduate,* c'est-à-dire une jeune fille qui a passé ses examens d'institutrice, ou, d'un mot concis, *Une brevetée!*[1]

C'est un tableau finement tracé, qui semble assez complet, de la vie sociale dans une de ces villes neuves des États-Unis, formées presque subitement d'éléments disparates, branches mortes ou rameaux provignés d'une civilisation vieillie. On n'y est pas étonné d'y rencontrer le même jeu de passions, de sentiments, d'intérêts, de vanités, de convoitises et d'appétits que dans les antiques cités de nos pays européens. Il s'y ajoute un je ne sais quoi d'imprévu, d'effaré, d'instable et de précipité, qui donne du piquant et du montant à des événements qu'on trouverait parfaitement insipides partout ailleurs.

L'intérêt particulier du roman de Miss Celia Parker Woolley, outre le développement du caractère de l'innocente coquette Maggie Dean, la *Girl graduate*, et l'histoire de son amour inconscient et traversé avec Henry Parson, *a self-made young man*, jeune homme fils de ses œuvres, consiste en ce qu'il montre avec quelles facilités une jeune personne peut, tout en étant instruite et en ayant des goûts bien au-dessus de sa position, se plier aux soins d'un humble ménage ; et, d'un autre côté, quels efforts personnels et quelles circonstances heureuses sont nécessaires, même dans une nouvelle ville du nouveau monde, pour gravir les échelons sociaux et faire taire autour de soi les préjugés de la naissance et du rang. L'argent, là-bas comme chez nous, — peut-être un peu plus là-bas, mais pas beaucoup, — est l'aide tout-puissant; et le mérite personnel qui ne commence pas par se munir de ce levier a bien des chances de ne percer jamais.

Le roman, avec ses longueurs prédicantes et moralisantes, ingrédients si universellement et libéralement employés qu'on les dirait indispensables pour faire digérer la littérature aux cervelles anglo-saxonnes, est écrit d'un style ferme, conduit avec un art soutenu, semé de situations plaisantes ou touchantes qui concourent toutes, non seulement à la marche de l'action, mais encore à la peinture plus vive et plus précise des caractères. La soirée qui suit l'examen où Maggie Dean obtient son diplôme, la promenade en voiture avec l'élégant Sidney Gale, la révolte des ouvriers de l'usine domptée par la courageuse intervention de Maggie, fille de leur ancien et respecté contremaître, la fête du cinquantenaire de la fondation de la ville, la conversation décisive entre la jeune fille et Henry Parson, où tout malentendu se dissipe dans l'effusion spontanée d'un sentiment longtemps incompris et contenu, sont autant de tableaux achevés, pris sur le vif et rendus au naturel. On pourrait en citer d'autres, mais le lecteur les trouvera sans nous. Il suffit de l'avoir prévenu qu'ils y sont nombreux.

Nous avons dit que ce beau et bon roman sort de la maison Houghton, Mifflin et Cie, qui fabrique elle-même, dans son établissement modèle de Cambridge, *The Riverside Press*, les livres qu'elle édite. Il est donc superflu d'en vanter l'exécution typographique, car MM. Houghton et Mifflin sont fidèles à leur honnête et fière devise : « Tout bien ou rien. »

***

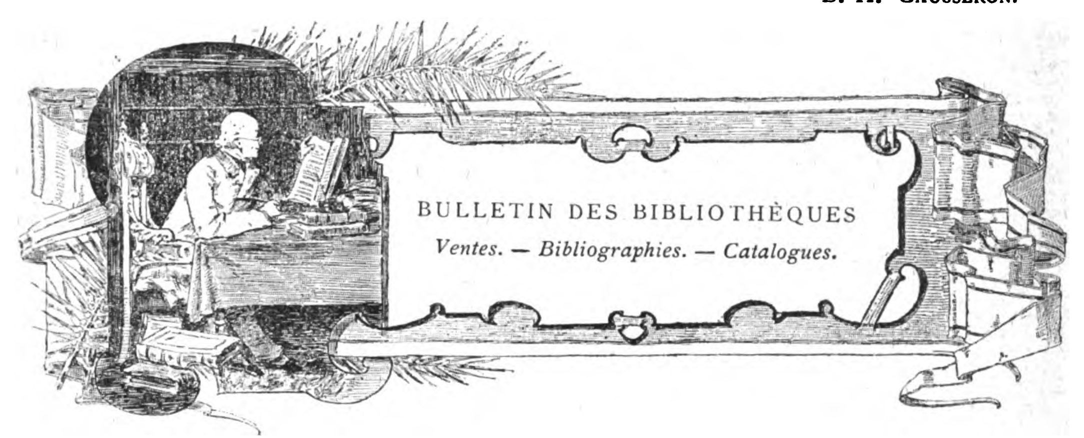
Il nous sera permis de garder un instant la parole pour un fait personnel. Nous n'avons pas l'habitude de relever les fautes d'impression qui s'insinuent çà et là dans nos chroniques. Comme le disait dernièrement notre rédacteur en chef, « aujourd'hui les correcteurs surchargés laissent fleurir la coquille typographique dans les ouvrages les plus luxueux » ; et nous n'avons pas la prétention d'y échapper. Mais jamais floraison n'avait été aussi touffue que dans le numéro de septembre ; le sens se perd sous la luxuriance de ces mauvaises herbes, tellement que nous nous sentons obligé de le rétablir. Sans parler de notre compte rendu du livre de M. Boyer d'Agen, *les Fleurs noires* (p. 435), où *incohérence et incohésion* se changent bizarrement en « incohérence et incarnation », on imprime dans notre chronique (p. 458, col. I, lig. 22), « entre » au lieu de *outre;* (p. 460, col. I, lig. 10) : « pour » au lieu de *par*, et (lig. 16) : « sous la fausse », au lieu de *sans la fausser*; (p. 461, col. I, lig. 2) « des consciences fausses », remplacent *des consciences fermes*, et (lig. 34) : *un passage* devient « un paysage » ; enfin (p. 462, col. I, lig. 38) : « commencera » est

1. *A Girl Graduate,* by Celia Parker Woolley. Boston and New-York. Houghton, Mifflin and Company. 1889; 1 vol. petit in-8°, 459 pages.

mis pour *couronnera* et (lig. 44) : « jugements » pour *documents*.

Que les compositeurs ne sachent pas ce qu'ils impriment, c'est leur affaire; mais il est pénible pour un écrivain d'avoir l'air, sans le faire exprès, de ne pas savoir ce qu'il dit.

B.-H. Gausseron.



FRANCE

Bibliothèque nationale. — *Ce que cachent les reliures.* — D'après un rapport que vient de faire à l'Académie des inscriptions et belles-lettres M. Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale, on aurait découvert récemment dans un vieux livre donné à la reliure de précieux parchemins contenant des fragments d'un registre des enquêteurs de saint Louis. A ce sujet, M. Delisle rappelle qu'on s'est souvent indigné sur la barbarie des relieurs qui, à toutes les époques, ont sacrifié des parchemins intéressants pour fabriquer leurs cartonnages. Il est à remarquer, cependant, qu'en agissant ainsi, ils nous ont conservé de précieux documents. Aujourd'hui encore, c'est dans une reliure de livre classique que M. Alfred Richard, archiviste de Vienne, bien connu par les services qu'il a rendus à l'histoire du Poitou, a trouvé des parchemins sur lesquels il avait reconnu des fragments d'enquête écrits en caractères du treizième siècle. Le chef de l'atelier de reliure de la Bibliothèque nationale a pu dégager trois doubles feuillets de parchemin appartenant à un registre qui devait contenir une partie des enquêtes faites, avant le départ de saint Louis pour la croisade, dans les bailliages d'Amiens et du Vermandois. Les documents découverts parlent, en effet, de Geoffroi de Milli, qui fut bailli d'Amiens de 1231 à 1243.

Les procès-verbaux des enquêteurs sont surtout curieux par les renseignements qu'ils fournissent sur les événements publics, sur le droit féodal, sur l'administration et une foule de détails de la vie privée à la ville et à la campagne.

Le volume qui était relié avec ces précieux documents est une *Chrestomathie grecque*, de M. Victor Leclercq : il est daté de 1823. C'est donc à cette époque, vers 1823 ou 1824, qu'un registre des enquêteurs fut abandonné à des relieurs chargés des cartonnages classiques de la maison Delalain. Peut-être existe-t-il d'autres exemplaires de cet ouvrage reliés avec des feuillets du même registre; M. Delisle espère que les possesseurs de ces exemplaires se feraient un honneur d'enrichir l'érudition en mettant au jour des fragments qui compléteraient ceux de M. Alfred Richard.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Musée Beethoven.* — Il vient de se former à Bonn une Société de la maison de Beethoven, à l'effet d'acheter et de restaurer la maison où naquit l'illustre compositeur, et d'y réunir les différentes éditions de ses œuvres, ses manuscrits, ses lettres, les objets lui ayant appartenu, et les biographies et études critiques dont il a été ou sera le sujet.

La bibliographie des meilleurs livres. — Un libraire de Berlin, M. Friedrich Pfeilstücker, a trouvé, dans les discussions récemment soulevées en Angleterre et en France à propos des vingt ou cent meilleurs livres de tous les temps et de toutes les littératures, l'idée d'une bonne petite spéculation. Il a demandé aux littérateurs les plus en vue de l'Allemagne la liste des ouvrages qu'ils jugent les meilleurs pour tout le monde ou qu'ils ont reconnus les plus profitables pour eux en particulier, et il a obtenu trente-six réponses, plus ou moins développées, qu'il publie en une

brochure in-4° de 108 pages, dont 16 d'annonces, en y ajoutant une table alphabétique des auteurs cités et des œuvres de chacun d'eux avec les prix. Il a soin d'avertir, sur la couverture et la page de titre, que tous les livres recommandés dans ces listes sont en vente chez lui ou qu'il peut les fournir dans le plus bref délai (*Die besten Bücher aller Zeiten und Litteraturen.* Ein deutsches Gegenstück zu den englischen « Listen der 100 besten Bücher). La spéculation est fort légitime, d'ailleurs, et nous lui souhaitons tout succès. Parmi les auteurs français préconisés dans ces listes, en outre de Molière, Corneille, Racine, Lesage, qui figurent presque partout, et des ouvrages consacrés comme les *Pensées* de Pascal, les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Caractères* de la Bruyère, les *Fables* de la Fontaine, les Œuvres de Boileau, *Corinne* et *l'Allemagne* de Mme de Staël, qui reviennent de temps en temps, on rencontre assez souvent Balzac, G. Sand, Musset, Zola, Daudet, Guizot, Michelet, Taine. D'autres sont plus rares. Ainsi, dans le relevé nécessairement rapide que nous avons fait, Bossuet ne paraît qu'une fois; de même Montesquieu, Diderot avec *la Religieuse,* Bernardin de Saint-Pierre avec *Paul et Virginie,* André Chénier et Mérimée. Rabelais et Fénelon ont deux mentions; autant pour *la Folle journée* de Beaumarchais et pour Alfred de Vigny. Voltaire est cité une fois pour ses *Satires et épigrammes*, une fois pour le *Dictionnaire philosophique*, deux fois pour *Candide ;* l'un ne voit dans son œuvre que l'histoire de Charles XII à citer, un autre que *Micromégas ;* un troisième, M. George Weber, de Heidelberg, a des sympathies plus vastes et unit dans la même admiration *Zaïre, Mahomet, la Henriade* et les Remarques sur les mœurs et l'esprit des nations. Rousseau est cité deux fois pour l'*Émile,* une fois pour la *Nouvelle Héloïse*, et une fois pour les *Promenades solitaires* (*sic*); Lamartine revient trois fois et jamais sans l'*Histoire des Girondins ;* Béranger, cinq fois; Eugène Süe, trois fois ; Dumas père, une fois avec *Monte-Cristo.* Chateaubriand figure une fois pour *René*, et une fois pour le *Génie du christianisme;* Victor Hugo, quatre fois. Rapportons à ce propos une remarque de M. Karl Bleibtreu, de Charlottenburg, où il déclare que « personne n'a besoin de connaître Chateaubriand et Hugo. » Auguste Comte a un fervent dans la personne de M. Dagobert von Gerhardt, de Potsdam, lequel met, au nombre des livres italiens essentiels, l'*Hygiène de l'amour* de Mantegazza. Mignet, Henri Martin, nos vieux Mémoires tiennent leur place parmi les historiens; on y rencontre une fois Duruy, pour son *Histoire de l'Empire romain*, ainsi que la *Lutte des Papes et des Empereurs souabes* de Chéruel. *Les Moines d'Occident* de Montalembert, Lacordaire, Renan, reviennent deux ou trois fois. Il y a un hygiéniste, le docteur Paul Niemeyer, de Berlin, qui met au premier rang la *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit,* par Reveillé-Parise, Bruxelles, 1840. Un autre, qui cultive la magie et l'hypnotisme, M. Karl du Prel, de Munich, choisit, entre toutes nos œuvres littéraires : *De la suggestion et de son application à la thérapeutique,* par Bernheim ; *Recherches psychologiques sur le magnétisme animal*, par Billot ; *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, par Charpignon ; *Histoire critique du magnétisme animal*, et *Instruction pratique du magnétisme* par Deleuze ; *Histoire du Somnambulisme*, par Gauthier ; *De la suggestion et du somnambulisme*, par Liégeois ; *la Magie dévoilée*, par du Potet; et enfin les *Mémoires* de Puységur, avec *Du magnétisme animal* et *Recherches physiologiques sur l'homme*, par le même auteur. Ce sont là des goûts spéciaux qui s'expliquent ; mais il y a des choix infiniment plus bizarres. C'est ainsi, sans parler du *Code civil* et de Lavoisier, que Scribe est recommandé deux fois, que le *Rabagas* de Sardou figure dans une liste, et que M. Julius Grosse, de Munich, place au nombre des meilleurs livres français, avec *Mon oncle Benjamin*, de Tillier, l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, de Jouy, le *Cours de belles-lettres*, de Batteux, *la Pluralité des mondes habités*, de Flammarion, et l'*Histoire des Révolutions* de Dutertre! Disons en finissant que le nom de ce dernier auteur, de même que celui du physiologiste Billot, manque dans l'*Alphabetisches Verzeichniss der genannten Bücher*. Serait-ce que ces ouvrages manquent au stock de ceux que l'éditeur a *vorrätig* ou qu'il s'offre à fournir *in kurzer Frist?*

Angleterre. — *Les lecteurs au British Museum.* — On vient de publier les papiers parlementaires relatifs au British Museum. Le journal *The Bookworm* en extrait quelques renseignements qui nous paraissent mériter d'être reproduits ici. La salle de lecture a reçu l'année dernière 188,432 lecteurs, soit une moyenne de 622 par jour. En 1887, il n'y en avait eu que 182,778. On afflue surtout entre onze heures et une heure. Le nouveau règlement, qui interdit la communication des romans publiés dans les cinq dernières années, à moins d'une autorisation spéciale accordée sur demande motivée, n'empêche pas qu'on ne se dispute les sièges. Néanmoins le nom-

bre des volumes communiqués a diminué : il était de 1,221,298 en 1887, et, en 1888, seulement de 1,208,709. La salle particulière affectée à la lecture des journaux a reçu 14,499 lecteurs. Le nombre des journaux publiés dans le Royaume-Uni et dont le service est fait au British Museum en vertu du « Copyright Act », a été de 2,244, formant 157,166 numéros. — Les trois dons les plus importants reçus par la Bibliothèque pendant l'année sont : une série de trois années de 71 journaux coloniaux offerts par le « Colonial Institute » ; une collection d'affiches du théâtre de Drury Lane de 1744 à 1862, donnée par Mr. Augustus Harris, et les Mémoires de l'Académie belge.

Une exposition au British Museum : *L'Histoire de l'Alphabet.* — Le British Museum a ouvert, sous le titre de *The History of Alphabets*, dans la partie de ses bâtiments affectée à la *King's Library*, une exposition dont l'intérêt, pour être spécial, n'en est pas moins grand pour les philologues et pour les bibliophiles. L'installation qui avait déjà servi à la « Stuart Exhibition » a été utilisée pour celle-ci. L'*Athenæum* donne à ce sujet les détails suivants. Les pièces rassemblées sont quelques peu hétérogènes ; elles consistent en reproductions autotypes de photographies dues à la « Palæographical Society », en fac-similés lithographiques en couleurs ou en noir, en tableaux comparatifs des variations subies par les lettres dans leurs formes suivant les différents lieux, et en grammaires de divers langages ouvertes aux pages qui traitent de l'alphabet. On y trouve les plus importantes des diverses méthodes qui ont été employées pour représenter les sons articulés sur la surface du monde depuis les anciens temps jusqu'à nos jours. L'écriture égyptienne comprend une vieille planche donnant une partie de la *Pierre de Rosette* en caractères hiéroglyphiques et démotiques, une page de la *Chrestomathie* de Rougé, et une lithographie d'après le Papyrus de Harris. Parmi les plus anciens spécimens cunéiformes, on remarque les briques d'Ur en Chaldée, datant de 2900 avant J.-C. environ. Les planches contenant les inscriptions de l'époque de Tiglath-Phalasar et de Sennachérib ne sont, bien entendu, que des à peu-près de fac-similés ; on y a suivi l'écriture conventionnelle adoptée pour les reproductions lithographiques, dans un but de facilité de lecture. Les formes koufiques primitives et les formes arabiques plus récentes sont tirées d'un grand nombre de beaux manuscrits. Il en est de même du spécimen syriaque de 411 avant J.-C., en caractères « Estrangelo ». Puis viennent des échantillons d'écriture himyaritique (100 avant J.-C. environ) ; du zend du XIVe siècle ; des tableaux tirés du *Corpus Inscriptionum Indicarum* et de l'*Archæological Survey of Western India;* des spécimens de bengali (1199 av. J.-C.), de nâgari, et beaucoup d'autres formes indiennes. On juge bien de la diversité de ces formes même à l'époque actuelle en feuilletant l'ouvrage de Hutchinson, *Specimens of vernacular characters passing through the Post Office in India.* Une découverte très remarquable est celle d'un caractère en forme de fer de flèche, trouvé par Mr. Bendall dans un ancien manuscrit du Népaul. L'alphabet grec avec ses nombreuses variétés commence par l'inscription de Corcyre (600 ans av. J.-C.), celle de Lygdamis (460-455 ans av. J.-C.), le traité d'Élée (vers 500 av. J.-C.), et l'inscription laconienne du IVe siècle av. J.-C. De là, par une brusque transition, on passe aux évangiles gothiques d'Upsala et aux caractères runiques. Les alphabets cypriotes et lyciens ne sont point représentés.

La série latine comprend l'alphabet osque (90 av. J.-C.), le rustique, les capitales carrées du IVe et du Ve siècle, l'inscription de Makter (IVe siècle environ). Puis viennent le Bède du VIIIe siècle, les Évangiles de Lindisfarne, et la Chronique anglo-saxonne. La cursive romaine est représentée par le papyrus de Ravenne (572 av. J.-C.) et par les homélies de saint Maxime de la bibliothèque Ambrosienne, à Milan (VIIe siècle). Les formes dérivées comprennent l'alphabet visigothique du VIIIe siècle, des ouvrages du XVe siècle démontrant la similitude entre les formes imprimées et les formes manuscrites au début de l'imprimerie, et quelques échantillons d'écriture ornée de l'école anglaise.

Les alphabets chinois, phéniciens, hébreux et d'autres alphabets sémitiques complètent cette exposition fort curieuse et utile, mais qu'on regrette de ne pas voir plus complète.

Une exposition à la Maison des libraires. — Il y a ce mois-ci, à Stationer's Hall, à Londres, une exposition de l'art de l'imprimerie. On y remarque, entre autres choses intéressantes, des reproductions de miniatures du XVe siècle, tirées de la bibliothèque impériale de Vienne ; de beaux spécimens typographiques de MM. Heinrich Knofler et fils, les imprimeurs artistes de Vienne, et des ouvrages de premier ordre exécutés par les imprimeries impériales d'Allemagne, d'Autriche et de Russie.

Legs d'un bibliophile. — Le « Canon » (chanoine, dans l'Église anglicane) Cook, orientaliste distingué, à légué sa riche bibliothèque au chapitre d'Exeter.

Publications bibliographiques. — Mr. E. S. Shuckburgh, bibliothécaire d'Emmanuel College, à Cambridge, vient de publier, chez Elliot Stock, le fac-similé d'un abécédaire unique, appartenant à la bibliothèque du collège, et qu'on croît être le plus ancien abécédaire anglais existant. Il porte comme nom d'imprimeur Thomas Petyt, sans date; mais on pense qu'il a dû être imprimé vers 1538.

Le même éditeur a récemment mis en vente un beau volume in-4°, intitulé: *The Library of Mary Queen of Scots*, par Julian Sharman, avec une introduction historique et la reproduction d'un portrait rare et intéressant de Mary Stuart. Nous reviendrons le mois prochain sur cette remarquable publication.

Danemark.— *Un Nouveau Testament islandais* — La bibliothèque de l'Université de Copenhague a récemment acquis un exemplaire complet du premier Nouveau Testament imprimé en islandais. La traduction est due à Oddur, et il a été publié à Roeskilde en 1540. Cet exemplaire, trouvé dans une maison de paysan, près de Copenhague, où il avait été rapporté d'Islande en 1820, a coûté à la bibliothèque 34 francs environ.

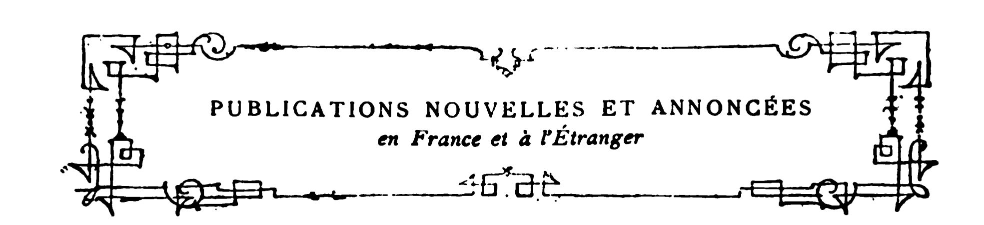
États-Unis. — *Publications bibliographiques.* — Les éditeurs Lippincott et Cᵉ, de Philadelphie, préparent un volume supplémentaire au *Dictionary of English Literature* d'Allibone, l'illustre bibliographe qui vient de mourir à Lucerne; cela portera à quatre le nombre des volumes de ce grand répertoire, qui sera ainsi mis à jour. Mais la publication n'en aura lieu probablement que l'année prochaine.

Mr. Paul L. Ford, de Brooklyn, publie, dans l'*American bibliography* de septembre, une liste de bibliographies, catalogues, écrits et écrivains traitant des livres et des questions relatives à l'Amérique. Il a aussi rédigé une *Franklin Bibliography.*

L'interprète-traducteur du Bureau américain d'éducation, à Washington, Miss Frances Graham French, prépare le catalogue raisonné de 30,000 ouvrages étrangers, en une vingtaine de langues différentes, que renferment la bibliothèque de cette institution. Miss French parle et écrit le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol; elle sait les langues scandinaves, le hongrois, le hollandais, le portugais, le russe, le latin et quelques idiomes orientaux.

Suède. — On annonce pour cet automne, à Stockholm, une exposition de gravures et de livres illustrés.

Publication bibliographique. — A l'occasion du congrès des Orientalistes à Stockholm, M. Auguste Strindberg a écrit une *Notice sur le manuscrit de la première traduction de la Chronique d'Abulghâsi-Behâder* (Stockholm, P. A. Norstedt et fils, 1889; 12°, 14 pages), qu'il a bien voulu nous envoyer. Il y revendique, avec preuves à l'appui, la découverte et la traduction première en une langue européenne de cette chronique, si précieuse pour l'histoire de la Turquie orientale, en faveur des Suédois Strahlenberg et Schönström.



PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

Léon Cladel, vient de publier une œuvre qui sera goûtée des artistes et des amateurs de l'art d'écrire, sous ce titre :

Seize morceaux de littérature.

Ces pièces détachées, tableaux, scènes, drames rapides et poignants, fines études passionnelles, sont autant de peintures écrites du plus intense coloris. L'ouvrage, luxueusement édité, forme un joli volume petit in-8° carré, illustré par Eugène Rapp. — Dentu, éditeur.



Sous ce titre : *La Bataille littéraire*, Philippe Gille vient de publier chez Victor-Havard une première série de ses revues bibliographiques des années 1875 à 1878.

Ce livre est appelé à un très grand succès, non seulement par la valeur indiscutable des critiques et la très grande notoriété de l'auteur, mais aussi par le choix des citations qu'il a su faire des ouvrages de tous ceux qui ont joué un rôle dans notre littérature depuis quinze ans.

Ce premier volume contient les articles relatifs aux œuvres de A. Dumas, A. Daudet, Gustave Droz, Émile Zola, Edmond de Goncourt, Octave Feuillet, Tourgueneff, Balzac, Cherbuliez, Offenbach, Coppée, Jules Claretie, Francis Magnard, Mario Uchard, Flaubert, Sarcey, H. Monnier, Maxime du Camp, Doudan, Fromentin, Michelet, Banville, Stendhal, Hector Malot, etc., etc.

Sa place est donc tout indiquée, non seulement dans la bibliothèque des érudits, mais aussi de ceux qui, à quelque titre que ce soit, s'intéressent au mouvement littéraire : ils trouveront dans ce livre les plus belles pages de la littérature contemporaine.

La Grande Encyclopédie. — Parmi les articles les plus importants parus dans les livraisons 197-200 de cette savante publication, on peut citer : la biographie du célèbre réformateur *Calvin*, par M. A. Lefranc, archiviste aux Archives nationales; celle du révolutionnaire Pierre *Cambon*, par M. Bornarel, agrégé de l'Université ; une monographie très précise et très détaillée du *Cambodge*, par M. Henri Cordier, professeur à l'École des langues orientales ; une savante étude géologique de M. Ch. Vélain sur le mot *Cambrien* ; les articles *Cambyse*, *Camée*, *Caméléon*, *Camisards*, *Camoens* et *Camp*, qui offrent une grande diversité de lectures en même temps qu'un grand intérêt ; une étude dans laquelle M. Paul Mantz nous fait connaître les *Campagnola*, famille de peintres italiens presque ignorée aujourd'hui ; un article sur le bois de *Campêche* et ses applications industrielles, avec figures à l'appui ; toute une série d'articles sur le *Camphre* et ses dérivés, par l'éminent chimiste M. Bourgoin ; une étude historique et géographique très importante sur le *Canada*, et un travail technique très complet et très développé sur les *Canaux*. *La Grande Encyclopédie* ne pouvait mieux terminer son huitième volume.

Le neuvième volume, qui débute par la 201e livraison, contient : une étude médicale du plus vif intérêt sur le *Cancer*, par le Dr Hermann ; un article de droit, tout d'actualité, sur la *Candidature*, par M. Glasson, de l'Institut, et un travail de géodésie sur le *Canevas*, par M. de Villedeuil, dont nous recommandons tout particulièrement la lecture aux spécialistes et aux géographes.

Le Français au Maroc et au Japon. — La Société de géographie de Paris a reçu hommage d'un « Guide du touriste et du voyageur au Maroc », par M. Kerdec Cheny, rédacteur en chef du journal *le Réveil du Maroc ;* cet ouvrage, qui contient tous les renseignements pratiques nécessaires, est le premier livre en langue française publié à Tanger. — Une autre curiosité est le premier numéro d'un journal français quotidien, publié au Japon, à Yokohama, par un de nos compatriotes, M. Saltarel, membre de la Société ; cette feuille est politique, littéraire, commerciale, etc.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce une édition populaire, en livraisons, des œuvres de Luther, sous ce titre : *Luther's Werke für das christliche Haus*. La collection complète comprendra trois séries, dont chacune sera ornée d'un portrait différent du réformateur. Une vie de Luther complétera cette publication, confiée aux soins des savants théologiens Buchwald, Köstlin, Rade et Ewald.

L'ouvrage de Wilhelm Jensen sur la forêt Noire, annoncé dans notre livraison de mai, a commencé à paraître.

Nous avons sous les yeux le premier fascicule comprenant 24 pages de texte petit in-4, 20 gravures dans ce texte, 2 beaux bois hors texte — vues de Fribourg en Brisgau et de Wildbad — et une photogravure : jeune fille de Muhlenbach. Pour le moment nous ne dirons rien du texte : nous attendrons que l'œuvre soit complète pour la juger sous ce rapport dans son ensemble; dès à présent nous sommes persuadé qu'elle sera intéressante et digne du nom dont elle sera signée. Nous pouvons en revanche juger de l'exécution matérielle qui est absolument remarquable, surtout au point de vue de la gravure. Les artistes auxquels l'éditeur, H. Reuther, de Berlin, a fait appel, ont prouvé qu'ils savaient manier le burin comme peu : leurs bois sont fins, moelleux, vaporeux même. Nous n'en voulons pour témoin que la ravissante vignette de la page 17 : une Romaine du Zavelstein. Il y a là une conscience qui ne nous étonne pas de l'Allemagne, et une légèreté, une délicatesse, un velouté de main qui

par contre nous surprend. La photogravure est également d'une exécution presque parfaite.

En somme une œuvre qui fait grand honneur à l'éditeur.

L'éditeur E. A. Seemann, de Leipzig, a fait paraître les trois premiers volumes de ses *Kunstgewerbliche Handbücher*. Ces volumes, de format in-8°, sont d'une bonne exécution, d'une illustration remarquablement abondante ; le cartonnage est à la fois simple, élégant et solide, le prix très modique en considération de la matière offerte.

Ces trois premiers *Manuels d'art industriel* comprennent :

Gold und Silber (l'Or et l'Argent) par F. Luthmer (272 pages, 151 gravures, prix : 3.60 marcs), qui s'adresse autant à l'amateur qu'à l'artisan; c'est pour l'amateur surtout que se développent les chapitres des procédés techniques et de la partie historique. Luthmer s'occupe plus longuement, par prédilection personnelle, des bijoux, mais l'ensemble démontre amplement que l'auteur possède bien son sujet.

Schmiedkunst (Serrurerie) de F. S. Mayer, (204 pages, 196 gravures, prix : 4 marcs) et *Ornamentik*, du même auteur (616 pages, 300 planches, prix : 10.50 marcs) sont en revanche appelés à rendre de nombreux services aux artisans : le texte est rédigé avec la plus haute compétence ; les dessins, exécutés en grande partie par l'auteur, offrent un choix infini de modèles, pour la plupart du meilleur goût.

La librairie (catholique) Herder, de Fribourg en Brisgau nous fait parvenir quelques-unes de ses dernières publications. Il ne nous est malheureusement guère possible d'en dire grand bien, si ce n'est au point de vue de l'exécution typographique.

Das Mittelmeer (la Méditerranée) de Schweiger-Lerchenfeld (316 pages, 55 gravures, prix : 6 m.) est une œuvre absolument superficielle, ayant au point de vue ethnographique et géographique autant de valeur que les « études » cosmopolites de notre V. Tissot.

Calderon, de E. Günthner (2 vol. de XLVIII-774 pages, prix : 8 marcs) ne se distingue que par la conscience avec laquelle l'auteur s'efforce de développer le caractère religieux dans les œuvres du grand dramaturge espagnol. L'ouvrage s'ouvre par une bibliographie internationale qui n'est pas sans mérites, car elle n'offre que peu de lacunes, mais c'est là tout.

Nous espérons que cet éditeur prendra sa revanche prochainement.

— Ce mois-ci a paru à Berlin le 1er numéro d'un journal hebdomadaire, plus politique que littéraire, intitulé *Die Neue Revue* et dont M. F. Mauthner est le rédacteur en chef.

— Nous apprenons l'apparition prochaine d'un journal socialiste allemand à Zurich, avec ce titre expressif : *Achtstundentag* (la journée de huit heures).

Angleterre. — *Les Anglais dans la Révolution française.* — Sous ce titre : *Englishmen in the French Revolution* (London, Sampson Low and Co ; 1889), un correspondant du *Times*, Mr. John Alger, publie un volume de renseignements très précis et parfois très curieux sur les personnalités britanniques qui se trouvèrent mêlées à la Révolution française.

Les notes de Mr. Alger, puisées à des sources toutes neuves, jettent, de temps à autre, un jour très vif sur les événements.

— On annonce pour ce mois-ci un nouveau volume de poésies par Mr. Browning.

— Le 25 de ce mois doit paraître une vie de Thackeray, écrite par Mr. Herman Merivale pour la collection des *Great Writers*. Elle sera suivie des biographies de Lessing, par Mr. T. W. Rolleston, et de Milton, par le Dr Garnett. Mr. Moncure Conway a promis un travail sur Hawthorne pour la même série.

— L'*Athenæum* nous apprend que Mr. J. Ingram Lockhart, dont nous avons annoncé la mort récente, a laissé un volumineux manuscrit, intitulé *The Author Metamorphosed, by Gaspar le Franc de Berkhey* ; l'ouvrage d'un caractère très original doit être publié prochainement.

— La « Folk-Lore Society » vient de distribuer à ses membres le volume de légendes magyares recueillies et éditées par le Rev. W. H. Jones et Mr. Lewis Kropf.

— Mr. William Morris a sous presse un nouvel ouvrage intitulé *The Roots of the Mountains* (« Les racines des montagnes »). C'est un récit en



prose entremêlé de vers lyriques. Une édition de luxe à 250 exemplaires en sera publiée par MM. Reeves et Turner.

— Les éditeurs Sonnenschein et Cᵉ annoncent un volume des écrits non encore recueillis de l'auteur du *Mangeur d'opium* (*The Uncollected Writings of Thomas de Quincey*), avec notes et préface de Mr. James Hogg, qui fut le collaborateur de de Quincey.

— Mr. Elliot Stock prépare une édition facsimilé de la première édition des *Country Rhymes* de John Bunyan, livre dont la découverte est toute récente et qui a été acquis par le British Museum. Le volume sera augmenté d'une introduction bibliographique par le Rev. John Brown, de Bedford.

Autriche. — Le comte de Lamkvrowsky, membre de la Chambre des Seigneurs de Vienne, et hôte habituel de Paris, revient de faire le tour du monde. Il prépare un ouvrage sur les anciennes villes de l'Asie Mineure dont il a exploré les ruines et dessiné les plans et les monuments.

Belgique. — M. René Ghil, pontife d'une église qui semble n'avoir plus que lui pour fidèle, vient de publier en brochure un travail théorique dont voici le titre complet : *Méthode évolutive-instrumentiste d'une poésie rationnelle*, article-commentaire au *Traité du Verbe* (édition intégrale de Bruxelles), paru à la *Revue indépendante* (Paris, Albert Savine, 1889; in-8°, 22 pp). Nous reproduisons, en manière de table analytique, les titres des divisions de cette « Méthode évolutive-instrumentiste » :

UNE PHILOSOPHIE ÉVOLUTIVE. — NATURE. — I. *Dire du Mieux.* I. Le Meilleur Devenir. II. Le Geste ingénu. III. La Preuve égoïste. IV. Le Soin de vivre. V. Le Geste grand. — II. *Dire de la Glose.* I. Le Millier. II. Les Génitures. III. Le Geste plein. IV. Le Manque. V. Le Devenir. — *Dire de la loi.* I. La Loi.

L'INSTRUMENTATION POÉTIQUE.

Ces intitulés sont encore ce qu'il y a de plus clair dans l'exposé des théories de M. René Ghil, qui finit en s'écriant : « J'ai le temps, et mon temps viendra ». Puisse le nôtre être, alors, tout à fait passé !

États-Unis. — Mr. Frederick Saunders, bibliothécaire de l'Astorg Library, à New York, auteur de *The History of some famous Books*, dont nous avons parlé lors de son apparition, publie un nouveau volume intitulé *Stray Leaves of Literature* (« Feuilles éparses de littérature »).

Roumanie. — Signalons l'apparition, qui date déjà de deux mois, du premier numéro d'une revue roumaine, *Archiva Societatii Stiintifice si Literare din Jasi* (« Archives de la Société scientifique et littéraire de Jassy »).

Russie. — Le premier volume du grand ouvrage de M. N. Grodekow sur les Kirghiz de la province du Syr Daria, vient d'être publié à Tachkent. Il est illustré de nombreuses lithographies représentant des types kirghiz.

Siam. — Les *Mille et une nuits* vont être traduites en siamois. C'est le frère du roi de Siam, le prince Warawan, qui a entrepris ce travail, dont la première partie a déjà paru, avec des illustrations. On ne dit pas si le prince suit le texte dont s'est servi le capitaine Burton pour sa si curieuse traduction anglaise.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Un hommage. — M. Gaston Pâris, de l'Institut l'un des maître de la philologie romane, vient de recevoir, à l'occasion de son 50ᵉ anniversaire, la croix de commandeur de l'ordre suédois de l'Étoile du Nord. En même temps, un groupe de romanistes suédois, ses élèves, a offert à l'illustre professeur un *Recueil de Mémoires philologiques*, spécialement rédigé pour la circonstance. Ce recueil, tiré à petit nombre, contient des études fort curieuses sur les origines de notre langue,



par MM. Geijer, Euren, Vising, Fr. Wulff, et autres. Le savant éditeur des *Enfances Vivien*, le docteur Carl Wahlund, y a inséré deux plaquettes rarissimes qui manquent à toutes nos grandes bibliothèques, et qu'on ne trouve guère que dans la sienne, à Upsal : une *Oratio de gente et lingua francica* de Guillaume Rabot, Dauphinois, professeur à Vittemberg en 1572; et une brochure de Cordier de Saint-Firmin, imprimée à Paris en 1806. L'éditeur a joint à ces opuscules de savantes notices qui seront très remarquées des bibliophiles.

Poésie royale. — On a parlé de Marie-Antoinette musicienne et actrice au théâtre de Trianon, mais qui connaît Marie-Antoinette poète ? Voici pourtant, d'après l'*Intermédiaire des curieux*, des vers d'elle, les premiers qui aient été découverts. Ils sont écrits de sa main sur un agenda qui a appartenu au comte de Fersen, à côté d'une miniature de la reine, signée *Boquet*, 1788 :

Qu'écrivez-vous sur ces tablettes?
Quels secrets leur confierez-vous?
Ah! sans doute elles furent faites
Pour les souvenirs les plus doux!
En attendant qu'à cet usage
Ce souvenir soit employé,
Qu'il soit permis à l'amitié
D'en remplir la première page.

La statue de Musset. — Alfred de Musset va décidément avoir sa statue sur la place Saint-Augustin, ce qui entraînera la suppression du bassin actuel.

M. Carnot a signé le décret donnant l'autorisation que sollicitait le Conseil municipal.

Prix et concours. — La Société nationale d'Encouragement au Bien vient de couronner un intéressant ouvrage de Mme Leone Delisle : *la Patrie et la Femme*, en vente à la librairie Marpon et Flammarion.

Un nouveau concours est ouvert par la ville de Paris, pour la production d'un poème destiné à servir de livret à une composition musicale en plusieurs parties, avec soli et chœurs.

Le sujet, auquel on aura la faculté de donner la forme historique, légendaire ou symbolique, devra offrir un caractère national et exprimer les sentiments de l'ordre le plus élevé.

Les auteurs peuvent se procurer à l'hôtel de ville, bureau des beaux-arts, le programme de ce concours, dont le prix est de 1,000 francs.

Le dernier délai pour la remise des manuscrits est fixé au 15 novembre prochain.

Le *Bouquin*, revue littéraire, ouvre un concours de monologues, poésies et nouvelles. Prière d'envoyer les manuscrits à M. Paul Franck, au bureau du *Bouquin*, 61, passage Brady.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Un concours international.* — L'Académie royale de Berlin a, conformément au legs du comte Joseph Loubat, à décerner un prix de 3000 francs à un ouvrage traitant de la colonisation de l'Amérique du nord et de l'histoire récente de ce continent, publié entre le 1er juillet 1888 et le 1er juillet 1889. Les ouvrages peuvent être écrits en anglais, en français, en allemand ou en hollandais. Ils doivent parvenir à l'Académie avant le 1er juillet 1890.

— L'éditeur Ehlermann, de Dresde, a repris depuis quelque temps la publication de deux revues d'outre-Rhin fort appréciées, la *Deutsche Dichtung*, et le *Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes.*

La *Deutsche Dichtung*, fondée et dirigée par K. E. Franzos, un romancier de talent, vient de terminer sa troisième année. Grâce à l'unité de direction, cette publication bi-mensuelle s'est toujours maintenue jusqu'à présent à peu près au même niveau, un niveau assez élevé. Cette troisième année (deux volumes in-4° de chacun 300 pages avec six portraits et de nombreux autographes en fac-similé) contient des nouvelles signées W. Jensen, O. Roquette, H. Lingg, etc. des poèmes de H. Kruse, P. Heyse, A. Schack, W. Jordan, R. Leander, etc.; des œuvres dramatiques de P. Heyse, Bauernfeld, O. Roquette, c'est-à-dire que toute l'élite de la littérature contemporaine allemande y est représentée. L'innovation qu'a apportée à la *Deutsche Dichtung* son nouvel éditeur, M. Ehlermann, consiste dans la publication simultanée en deux formats : l'un, in-4°, ancien format, et l'autre, in-8°, plus maniable. Le succès est désormais acquis sous les deux formes.

Quant au *Magazin für die Litteratur*, c'est une véritable résurrection, grâce au sang nouveau que lui a transfusé l'énergique M. Ehlermann. Le *Magazin*, aujourd'hui dans sa cinquante-huitième année, était tombé au plus bas, surtout matériellement, entre les mains de l'éditeur pré-

cédent; imprimé sans aucun soin sur un papier détestable, ce n'était plus qu'une sorte de pamphlet entre les mains des nombreux rédacteurs en chef qui s'y succédaient rapidement. Aujourd'hui le *Magazin* réjouit l'œil par une exécution typographique sans pareille, et l'esprit par une attitude plus correcte et plus indépendante de toute coterie. Et ceci est l'œuvre personnelle de M. Ehlermann qui, sous ce rapport, a bien mérité des lettres.

A l'instar de Paris, Berlin a voulu son *Théâtre-Libre*, et c'est à l'instar de Paris que la capitale allemande l'a dénommé *Freie Bühne,* destiné à fonctionner de la même manière et à représenter pour ainsi dire les mêmes auteurs. Le programme comporte en effet des pièces de : Auzengruber, Augier, Brandes, Bjarnson, Bleibtreu, Bulthaupt, Conrad, Dernburg, Fitzer, Gerberg, Goncourt, Hart, Ibsen, Kielland, Kretzer, Mauthner, Mendès, Spielhagen, Strindberg, Tolstoï, Turgeniev, Zola : la compagnie est un peu de tous les pays, mais on n'y coudoie pas le premier venu, comme nos lecteurs peuvent en juger. Si nous ne nous trompons, une grande part dans la formation de cette *Scène libre* revient à un intelligent éditeur berlinois, S. Fischer.

La Librairie à Stuttgart. — En ces derniers temps, un mouvement typique de concentration s'est produit dans la librairie, à Stuttgart. A la suite du décès du baron de Cotta, dernier propriétaire de la maison de ce nom, celle-ci est passée, pour la plus grande partie de ses éditions, aux mains des frères Kröner, eux-mêmes grands éditeurs, grands imprimeurs et de plus propriétaires de la maison Keil, de Leipzig, et par conséquent de la *Gartenlaube*, le journal illustré si populaire. Les frères Kröner viennent, de concert avec M. W. Spemann, le plus énergique et le plus audacieux des éditeurs, également fixé à Stuttgard, de créer une société par actions au capital de 5 millions de marcs, pour la régie en commun des maisons Cotta, Spemann, Kröner et Keil, qui continuent cependant leur existence particulière.

Kürschner for ever ! — Nos lecteurs n'en sont plus à se demander quel est M. J. Kürschner, tant ce nom revient souvent dans nos colonnes, à propos d'œuvres méritantes, d'entreprises littéraires considérables. Aujourd'hui M. Kürschner, un travailleur comme on n'en trouve pas beaucoup, malheureusement, passe à la tête de la direction littéraire de la *Deutsche Verlags-Anstalt*, la maison d'édition la plus considérable de Stuttgart. M. Kürschner y est tout particulièrement chargé des rapports avec les auteurs et les artistes; il a de plus la direction littéraire des quatre grands journaux qu'édite la maison. Cette nomination fait honneur à l'intelligence des administrateurs de cette librairie, qui font en M. Kürschner une excellente acquisition.

Ajoutons, puisque l'occasion s'en présente, que M. Kürschner a obtenu pour ses travaux lexicographiques une première médaille à l'Exposition internationale de Melbourne, cette année même, et du grand-duc de Bade, la croix de chevalier de l'ordre du Lion de Zähringen.

Un éditeur reconnaissant. — Que nos lecteurs qui seraient auteurs n'aient point un sourire de scepticisme : dernièrement, l'Union des arts industriels de Munich exposait une coupe magnifique en argent ciselé commandée par l'éditeur A. G. Liebeskind et destinée à être offerte par lui à l'écrivain R. Baumbach, dont les succès littéraires lui ont procuré une certaine aisance... si l'on en juge d'après la richesse du cadeau.

Souhaitons aux auteurs, nos lecteurs, autant de succès pour que leurs éditeurs n'hésitent pas à montrer autant de gratitude.

Anniversaires. — Il y a quelques temps, deux écrivains de grand talent atteignaient leur soixante-dixième année, et leurs admirateurs n'ont pas manqué cette occasion de manifester une admiration bien compréhensible : Gottfried Keller s'est vu offrir une médaille commémorative en or de grand module (70 millim. de diamètre), et Frédéric Bodensted, une somme de 43,529 marcs (environ 54,400 francs) produite par une souscription publique et destinée à mettre ses vieux jours à l'abri du besoin.

Angleterre. — *Carlyle posthume.* — Le *Manchester Guardian* signale l'existence d'un manuscrit inédit de Thomas Carlyle.

C'est un recueil de douze conférence faites par le célèbre écrivain en 1838 et qui traitent de la littérature européenne : Grèce, Italie, Espagne, France, Allemagne et Angleterre.

Le Droit de Grâce et la Littérature. — Un grand nombre de littérateurs et d'éditeurs anglais avaient adressé une pétition au ministre de l'intérieur pour obtenir la grâce de Mr. Vizetelly,



condamné très durement, on se le rappelle, sur les poursuites d'une société soi-disant protectrice des bonnes mœurs, pour avoir vendu les romans de Zola et d'autres auteurs «immoraux» traduits en anglais. Le ministre a répondu qu'il ne croyait pas compatible avec ses devoirs de conseiller à Sa Majesté de modifier le verdict.

États-Unis. — *L'Histoire naturelle des bibliophiles.* — Nous trouvons, dans le journal américain *The Bookmart*, la classification suivante (juillet, p. 57) :

Il y a huit classes de bibliomaniaques, à savoir :

1° Les *bibliophiles;* ce sont ceux qui aiment les livres et les collectionnent pour ce qu'ils ont de bon en soi. Ce sont des gens bienveillants, tolérants et infatigables.

2° Les *bibliofols* (bibliophools), ce sont ceux qui essayent de faire croire aux autres qu'ils sont amateurs de livres et qui, pour soutenir ce mensonge, achètent toutes sortes de fatras, mais ne lisent jamais rien.

3° Les *bibliophrodisiaques*, appelés quelquefois *allumeurs* (teazers); ce sont ceux qui, aimant les livres, excitent les autres à l'amour et à l'achat des livres. Il n'y a point de femmes parmi ceux-là.

4° Les *bibliotoqués* (bibliocranks); ce sont ceux qui ne voient que sottise dans tout dada qui n'est pas le leur. S'ils collectionnent des *americana*, ils regardent les vieilles ballades anglaises comme une ordure, et ne peuvent supporter aucune toquade qui n'est pas une toquade du même genre que la leur.

5° Les *biblioparansiaques;* ce sont ceux qui se plaisent à passer pour protecteurs des lettres; mais ceux-là n'achètent que très peu. Il y en a des foules autour de nous.

6° Les *bibliofrénétiques ;* ce sont ceux qui s'imaginent être bibliophiles simplement parce qu'ils lisent d'anciens catalogues.

7° Les *bibliophobiaques;* ce sont ceux qui achètent et détruisent les autres exemplaires afin que les livres qu'ils possèdent deviennent uniques; classe extravagante, dangereuse et incurable.

8° Les *bibliopèges* (bibliopelts); ce sont les bibliofols vulgaires qui mettent leur gloire à avoir des reliures chères, sans égard pour le goût. Ils enferment des réimpressions de quarante sous dans des couvertures de cent francs. Les *bibliopèges* ne sont que trop nombreux.

Bien entendu, nous laissons la responsabilité de la classification et de la nomenclature à notre confrère d'outre-océan. L'article, intitulé *Bibliohipponoustics*, est signé Eugene Field, et a paru d'abord dans le journal *Chicago News*.

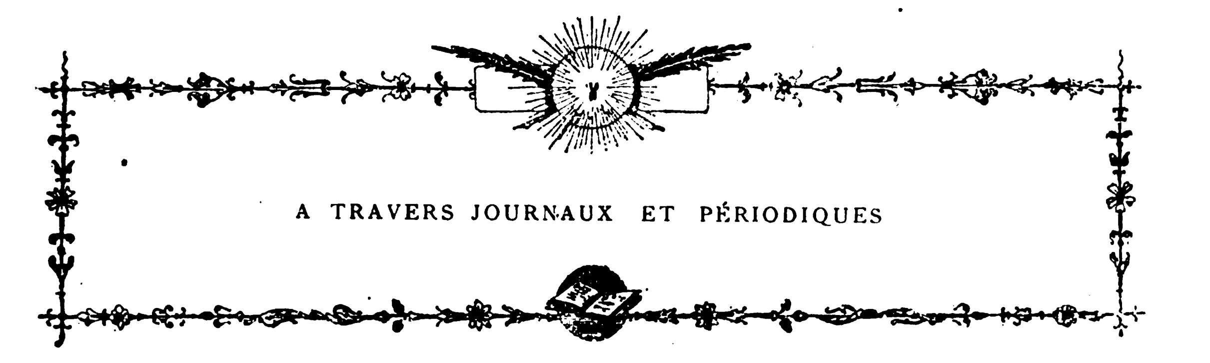
Un catalogue de publicité. — Mr. J. Walter Thompson, l'un des plus grands agents de publicité des États-Unis, n° 38, Park Row, New York, vient de publier un magnifique catalogue des principaux journaux d'Amérique, magazines illustrés, journaux quotidiens et hebdomadaires, périodiques religieux et agricoles. Le livre en question renferme des renseignements complets sur ces diverses publications, sur leur circulation, le tarif de leur publicité, etc., avec accompagnement du *fac-similé* de la première page de chacune d'entre elles ou de leur titre; l'ouvrage est imprimé en deux langues, français et anglais, et constitue une très remarquable production de la typographie américaine.

Nous apprenons que la partie française de cet ouvrage est, à quelques pages près, l'œuvre de M. Gustave P. Fresnel de Paris, qui, depuis trois ans, appartient à la rédaction du journal français le *Courrier des États-Unis*, publié à New York.

Mr. Thompson enverra sur demande, et dans n'importe quelle partie du monde, un exemplaire de ce catalogue à toute maison de commerce désirant se créer des débouchés sur le marché américain.

Indes. — Le docteur Gerson da Cunha, de Bombay, vient d'envoyer à Londres, pour y être vendue, la plus riche collection de numismatique orientale que possède un particulier. Cette collection contient 1,092 monnaies des khalifes, dont 375 d'or; la Bibliothèque nationale en a 1,206, dont 186 d'or; le British Museum, 732, dont 214 d'or. Elle comprend encore 800 Sassanides, une centaine de gréco-bactriens, dont nombre de médailles, entre autres un doublet du fameux Eucratidès d'or, de la Bibliothèque nationale. Elle compte en tout 8,300 numéros et a absorbé par achat la collection de deux collectionneurs émérites, James Gibb et Bhan Daji; elle représente par suite une recherche de plus d'un demi-siècle.

Inde. — *Euclide en sanscrit.* — On vient de découvrir à Jeypore, dans l'Inde, une traduction d'Euclide en sanscrit qui comprend, paraît-il, les livres perdus du grand géomètre.



FRANCE

— *L'Art* du 1er septembre contient une belle étude sur Troyon par M. A. Hustin, et une revue de la danse et des théâtres à l'Exposition par M. Pierre Gauthiez. M. A. Hustin y étudie aussi *les Peintres du centenaire.*

— Voici le sommaire du *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire*, publié par la librairie Techener (juillet-août): *Bibliographie d'un amateur,* description et analyse de livres anciens, rares et curieux, par M. A. D. (suite); *le Dogue du duc de la Vallière*, par M. Robert Reboul; *Un Bourguignon et un Orléanais érudits au* XVIIe *siècle*, lettres inédites de B. de La Monnoye à Nicolas Thoynard, de 1679 à 1697, publiées par M. E. Du Boys (fin); *Étude sur les livres à figures vénitiens* de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe, par M. le duc de Rivoli (suite). On voit quel intérêt présente cette publication.

— Le *Correspondant* du 25 août publie un essai de M. Félix Klein sur *la Poésie et le temps présent.* Le sujet est loin d'être épuisé dans cette étude peu compréhensive et que nos voisins appelleraient *one-sided.* — A lire, dans le numéro du 10 septembre, une étude sur Henri Blaze de Bury, par M. A. de Pontmartin.

— Nous avons lu avec intérêt, dans le numéro du 15 août d'un nouveau journal bi mensuel, le *Courrier libre* (19, rue de Rome; un an: 10 fr.), un article intitulé *Bourget prédicateur*, et signé C. B. (Charles Boès ?). Le même numéro contient le commencement d'une étude sur Émile Bergerat et Villiers de l'Isle-Adam, par M. Royer Desouches, et un conte de Théodore de Banville intitulé *Enfantillages.*

— La *Pléiade*, dont le rédacteur en chef est M. Louis-Pilate de Brinn' Gaubast, réimprime, dans son numéro du 7 octobre, le beau poème de Baudelaire: *Femmes damnées.*

— Nous tenons à signaler dans la *Revue bleue* du 7 septembre, un « croquis fin de siècle » signé Snarpy et intitulé *le Désabonnement de M. Cyprien Parminou*, et une étude de M. Louis Farges sur *Stendhal diplomate,* d'après sa correspondance officielle inédite.

— La *Revue Indépendante*, que dirige M. François de Nion et que publie l'éditeur Savine (12, rue des Pyramides) contient, dans son numéro d'août, une éloquente invective contre l'architecture contemporaine à propos des constructions en fer à l'Exposition: *le Fer*, par J. K. Huysmans, et un curieux travail métaphysico-esthétique de M. J. H. Rosny, intitulé *Légende sceptique.* On y trouve encore la continuation de l'étude de M. Charles Maurras sur Théodore Aubanel.

— Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur un article de M. Francis Galton, intitulé *la Science de l'hérédité*, dans la *Revue rose* ou *Revue scientifique* du 17 août.

— *Samedi-Revue* (31 août): *Bibliothèque de château*, — il y a deux cents ans, — par L. de la Brière.

— Nous remarquons dans *la Tradition* du 15 août, outre le compte rendu des travaux du Congrès international des traditions populaires, tenu au Trocadéro du 29 juillet au 3 août, un essai de M. Émile Blémont sur *les Contes d'animaux dans les romans du Renard.*

— La presse quotidienne, bien qu'absorbée par les luttes politiques et la préparation des élections, s'est beaucoup occupée — et à juste titre — de M. Villiers de l'Isle-Adam, dont nous avons

annoncé la mort. Nous indiquons ici quelques-uns des principaux articles, très divers de ton et d'appréciations, qui lui ont été consacrés. *Chronique des livres : Villiers de l'Isle-Adam ; Œuvres*, par E. Lepelletier (*Echo de Paris*, 27 août) ; — *Villiers de l'Isle-Adam*, par Georges Rodenbach (*Figaro*, 20 août) ; — *M. Villiers de l'Isle-Adam*, par Henry Fouquier (*Figaro*, 26 août) ; — *Villiers de l'Isle-Adam intime*, par Gustave Guiches (*Figaro*, 31 août) ; — *Causerie*, par Gallus (*Moniteur universel*, 29 août).

Nous avons remarqué en outre :

— *Débats*. 24 août: Notes contemporaines *sur les lettres d'un prince*, par Paul Desjardins, à propos de la publication des lettres du duc d'Orléans.

26 août: La semaine dramatique. *Théâtre d'Ibsen*, par Jules Lemaître.

— *Écho de Paris*. 27 août: *Blasphèmes*, par Théodore de Banville.

— *Figaro*. 19 août : *Un Conspirateur littéraire*, (Henri Rochefort), par Henry Fouquier.

24 août: *Le Feu*, par Maurice Rollinat.

26 août: *Un journal*, par Ph. de Grandlieu, à propos du centenaire du *Journal des Débats*.

6 septembre : *La Main du major Müller*, par Paul Verlaine.

14 septembre : *Une après-midi à Médan chez M. Emile Zola*, par Ange Galdemar.

— *Gil Blas*. 25 août : *La Jeune fille moderne*, par Émile Bergerat, à propos du roman de Jules Case *l'Amour artificiel*.

21 août: *Misères !* par Louis Davyl.

11 septembre : *Choucroute et jambon*, où le même écrivain apprécie la querelle qui s'est élevée entre MM. Erckmann et Chatrian.

Et les contes si curieux et si variés que Jean Richepin donne chaque lundi, tantôt vers, tantôt prose, tels que *la Boussole*, *le Dernier inventeur*, *Mademoiselle*, *Elvire vengée*, etc.

— *République française*. 9 septembre : *Revue dramatique et littéraire. Les Pantomimes de Debureau publiées par M. Émile Goby*, par Paul Ginisty.

— *Temps*. 18 août: *La Vie littéraire*, où Anatole France continue son étude sur l'*Histoire de la chanson populaire en France*, par Julien Tiersot.

19 août: *Chronique théâtrale. l'Art théâtral, poème didactique en huit chants, par M. Samson, de la Comédie Française*, par Francisque Sarcey.

Pendant que nous y sommes, nous ne pouvons résister au désir de faire jouir le lecteur du passage suivant, découpé dans la Chronique théâtrale que le vénéré critique a donnée au *Temps* le 26 août. Il est digne d'être ajouté au déjà volumineux *Sarceyana* qu'un éditeur intelligent ne peut manquer de publier quelque jour. Il s'agit du vaudeville de MM. Milher et Numès, *les Petits mystères de l'Exposition* :

« Au second acte, nous sommes, naturellement chez Olympe Elle nous conte une histoire, dans le détail de laquelle je n'entre point, et, à vrai dire, je ne me la rappelle plus, de laquelle il résulte qu'elle a chez elle trois barbes postiches et qu'elle les garde comme des reliques. Ces trois barbes, il faut bien le dire, viennent là comme des cheveux sur la *soupe*. Mais je me disais, en souriant dans la *mienne*: « Voilà qui va bien ! On ne les a pas mises pour des prunes. Attendons! »

Dans le *Temps* encore, 7 septembre : *le Vice de l'opium; Notes d'un médecin*, par le docteur V...

15 septembre : *La Vie littéraire*, où M. Anatole France rend compte de la vie du moine égyptien Schnoudi, par E. Amélineau.

— *Voltaire*. 29 août : *Le Roman judiciaire*, par Paul d'Armon.

ÉTRANGER

Allemagne. — La *Deutsche Revue*, dirigée par M. Richard Fleischer (Breslau et Berlin), continue dans son numéro de septembre l'intéressante publication des lettres d'Edmond Flegel à son frère pendant les années 1876-1885.

Angleterre. — Dans *the Academy* du 17 août, Mr. Afred W. Pollard rend compte de la savante édition que Mr. Walter W. Skeat a récemment donnée de *The Legend of Good Women* de Chaucer (Clarendon Press, Oxford), et Mr. Frank T. Marzials consacre un article à la traduction des *Lettres d'une inconnue*, publiée par l'éditeur Macmillan (*An Author's Love*. Being the *Unpublished Letters of Prosper Merimee's « Inconnue »*).

— Nous relevons dans *The Athenæum*, parmi quantité d'articles intéressants (17 août) : un compte rendu de l'ouvrage de Mr. Edmund

Goldsmid sur les Elzevirs : *Bibliotheca curiosa: a Complete Collection of all the Publications of the Elzevier Presses at Leyden, Amsterdam, the Hague, and Utrecht* (3 vol. non mis dans le commerce); une belle et sympathique étude sur *les Jumeaux* de Victor Hugo, par le grand poète Swinburne ; — (24 août) un compte rendu de *la Rhétorique et son histoire*, par A. Ed. Chaignet (Paris, Vieweg), une courte notice sur le philologue et historien bohème Josef Jireczek, par A. H. Wratislaw ; — (31 août) : un compte rendu d'un livre curieux sur les mœurs françaises, *French Traits* par W. C. Brownell (Lond., Nutt); — (7 août): compte rendu du livre édité par le comte Théodore de Gontaut Biron, chez Champion et Picard, *Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut Biron, baron de Salignac;* une notice nécrologique signée J. H. I., sur Villiers de l'Isle-Adam ; — (14 septembre) : une spirituelle critique de l'*Illusion*, par Jean Lahor et de l'*Illusion*, par H. Cazalis, deux poètes qui n'en font qu'un, et deux volumes qui se répètent; une étude sur le beau et étrange livre de William Morris, *The House of the Wolfings and the Kindrede of the Mark*, et un remarquable poème de Mr. Swinburne, *The Ballad of Dead men's Bay*.

— On lira avec plaisir, dans le *Blackwood's Edinburgh Magazine* de septembre, de jolies poésies d'après Sully-Prudhomme et Théophile Gautier, signées Florence Henniker.

— *The Bookworm* de septembre donne, sous les initiales amies W. R., une esquisse de bibliomane à Oxford, *A Book-hunter at Oxford.* Citons aussi dans le même numéro, *Charles Dickens in London*, et des renseignements sur les prix de vente des premières éditions des pièces de Shakespeare.

— Les bibliographes liront avec intérêt, dans le *Gentleman's Magazine* (septembre), un article où, sous le titre de *A Royal Book-Burner*, Mr. J. A. Farrer passe en revue les livres condamnés au feu sous le règne de Jacques Ier.

— Un écrivain anonyme donne à ses compatriotes, dans la revue *London Society* d'août, d'excellents conseils à suivre quand ils sont à l'étranger. L'article est intitulé *English people abroad.* L'auteur a cru sans doute que la pilule offerte serait amère à avaler, car il l'a enveloppée d'une épaisse couche de sucre et de miel.

— Le numéro de septembre du *Murray's Magazine* est exceptionnellement intéressant. Nons citerons les articles suivants : *Dramatic opinions,* première partie d'une étude importante par Mrs. Kendal; *Books and Book-buying* (Des livres et de l'achat des livres) par lord Brabourne, et un article intitulé la *Comédie Française*, où Mr. A. Strobel expose la constitution, les ressorts intérieurs et les ressources matérielles de cette institution.

— *The Nineteenth Century* (septembre) donne deux articles littéraires d'une haute valeur; l'un a pour titre *Criticism as a Trade* (la critique en tant que métier), et est dû au professeur Knight; l'autre, par le professeur Minto, étudie Wordsworth et montre que ce grand poète et ce grand penseur s'est trompé en ne visant pas aussi haut qu'il pouvait atteindre. Ce travail est intitulé *Wordsworth's Great Failure.*

— Dans son numéro du 24 août, notre ami *Notes and Queries* rend un nouveau service aux bibliographes en donnant une liste d'ouvrages traitant des cadrans, horloges et autres appareils à mesurer le temps (*The Bibliography of Dialling*) dressée par Mr. Charles T. Gatty, et en continuant la publication du catalogue des livres sur le jeu (*Books on Gaming*) de Mr. Julian Marshall, dont une nouvelle portion paraît encore dans le numéro du 14 septembre.

— Nous avons reçu les numéros d'août de *the Publisher's Circular*, ou archives générales de littérature britannique et étrangère, utile publication, dont MM. Sampson Low, Marston, Searle et Rivington sont les éditeurs (prix: 0 fr. 30). Le numéro du 15 est spécialement consacré aux ouvrages d'éducation et forme une livraison in-8° de près de 200 pages. Outre des renseignements abondants et qui intéressent ceux qui achètent ou lisent les livres non moins que ceux qui les vendent, nous remarquons, dans ces deux numéros, le commencement d'une piquante monographie intitulée *An Edition and its Life*, « Une édition et sa vie », chapitre de l'histoire du commerce des livres.

Belgique. — Nous avons lu, avec un intérêt peut-être un peu méchant, dans l'*Art moderne* de Bruxelles (15 septembre), un article critique — et sévère — sur *le Disciple*, de M. Paul Bourget.

— M. Charles Buet publie, dans *la Jeune Belgique* de Bruxelles, une étude poignante intitulée *la Vie et la mort d'un poète*.

États-Unis. — Nous signalerons dans *Lippincott's Monthly Magazine*, pour septembre, un essai sur la technique des auteurs dramatiques, intitulé *How Plays are made*, et signé Julian Magnus.

— Dans le journal de New York *The Nation*, du 22 août : un compte rendu de l'ouvrage de lady Blennerhassér : *Mme de Staël : her Friends and her Influence in Politics and Literature* (Lond., 3 vol. in-8°).

— Dans *The North American Review* de septembre, Mr. James M. Hubbard répond presque par la négative à cette question : *Are Public Libraries a Blessing?* (Les bibliothèques publiques sont-elles un bienfait ?) On lira aussi avec intérêt, dans le même numéro, un article de Mr. Frederic Harrison, intitulé *The Transformation of Paris*.





FRANCE

— Le docteur Cottard, bien connu parmi les libres-penseurs et les socialistes, est mort en août dernier. Il laisse plusieurs ouvrages de médecine mentale estimés. Il s'est tué en sauvant, par des insufflations multipliées, sa petite fille atteinte du croup. Il était dans sa cinquantième année.

— L'auteur de la *Cité antique* et de l'*Histoire des institutions politiques et populaires de l'ancienne France*, M. Fustel de Coulanges, est mort à l'âge de cinquante-neuf ans (septembre).

— M. Peyrot, ancien professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, ancien recteur d'académie, vient de succomber aux suites d'une paralysie (septembre).

Il était âge de soixante-seize ans.

— Le courriériste théâtral du *Figaro*, M. Jules Prevel, est mort le 13 septembre. M. Prevel était, avec M. Albert Wolf et M. Francisque Magnard, un des plus anciens collaborateurs du *Figaro*. Quand il arriva à Paris, du collège d'Angers, où il était maître d'étude, il entra comme secrétaire chez Mme Augustine Brohan, n'y resta que peu de temps et devint très rapidement rédacteur du *Figaro-Programme*, que M. de Villemessant venait de fonder.

Outre son métier de courriériste, qu'il a exercé sans interruption à l'*Événement* et au *Figaro* depuis 1865, M. Prével a aussi abordé le théâtre avec des fortunes diverses. Parmi ses succès, il faut compter *le Mari qui pleure*, qui est au répertoire du Théâtre-Français, *le Grand Casimir*, aux Variétés, *l'Amour mouillé*, aux Nouveautés, les *Mousquetaires au couvent*, les *Petits Mousquetaires*, etc., etc.

Il était âgé de cinquante-cinq ans.

— M. Maurice Sand est mort à Nohant dans les premiers jours de septembre.

Le fils de George Sand, Maurice Dudevant de son vrai nom, était dans sa soixante-sixième année.

Après s'être adonné d'abord à la peinture et au dessin, le goût lui vint du théâtre et il écrivit une longue série de charades et de proverbes qui furent longtemps joués et applaudis dans les salons. En 1858, il inventa les fameuses marionnettes pupazzi, figures de bois françaises et modernes qui différaient autant de leurs aïeules italiennes que des classiques guignols français : elles obtinrent un grand succès dans l'atelier de la rue Boursault, puis sur le petit théâtre de Nohant.

En 1862, il avait épousé Mlle Lina Calamatta, dont le père, peintre de mérite et graveur de talent, était depuis longtemps l'ami de la maison. George Sand a fait, dans sa correspondance, le tableau le plus curieux et le plus touchant de ce mariage.

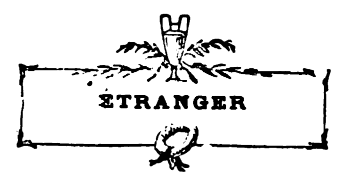
Maurice Sand laisse plusieurs ouvrages : *la Fille du singe*, *Augusta*, *Masques et bouffons;* un roman étrange, *Callirhoë*, publié dans la *Revue des Deux Mondes*, *Raoul de la Chastre*, *Miss Mary*, *le Coq aux cheveux d'or*, *Mademoiselle Azote*, *Mademoiselle de Cérignan*, *Six mille lieues à toute vapeur*, etc.

— Le *New York Herald* annonce la mort d'un disparu, le professeur Charles-Marie Villa, qui exerçait une grande influence parmi les Français d'Amérique et collaborait au *Courrier des États-Unis*.

Ami d'Émile de Girardin, Villa écrivit de virulents articles contre le prince Louis-Napoléon et fut un des ardents défenseurs de la candidature Cavaignac.

Au coup d'État, il quitta Paris et se réfugia à Genève.

En 1858, il alla à New York où il se fit professeur de français et où il fonda un journal, *the Franco-American*.



Allemagne. — On annonce la mort du doyen du journalisme allemand, M. F. Hollinger, né en 1818.

— Le Dr G. Weil, professeur de littérature orientale à l'université d'Heidelberg, est mort à Fribourg, le 29 août. On lui doit un ouvrage sur Mahomet (1843), une histoire des Califes (1846-62), et une histoire des Islamites, de Mahomet au sultan Sélim (1886).



— L'historien Julius Weizäcker, professeur à l'université de Berlin, vient de mourir à l'âge de soixante et un ans.

Angleterre. — Un écrivain dramatique spirituel, l'auteur de *Two Roses*, Mr. James Albery, est mort le 16 août à Londres.

— Le Dr Samuel Beal, professeur de chinois à University College, Londres, et auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la religion des Chinois, est mort le 20 août, près de Towcester, dans le Northamptonshire. Il était né en 1825.

— On annonce la mort de Mr. Edward Laman Blanchard, écrivain fécond qui a surtout travaillé pour les théâtres et le journal. Il était né en 1820.

— Nous apprenons la mort du Dr Samuel Osborne Habershon, président de la Société médicale de Londres (1873), et auteur de nombreux ouvrages qui font autorité en pathologie. Il était né en 1825.

— Nous apprenons la mort de miss Amy Levy, écrivain israélite, dont les romans sur la vie juive eurent un réel succès.

Miss Amy Levy n'avait que vingt-sept ans. Elle a ordonné que ses restes fussent incinérés (septembre.)

— Un archéologue distingué, Mr. Walford Dakin Selby, est mort le 3 août, âgé seulement de quarante-cinq ans. On lui doit, entre autres publications, de curieuses études sur Chaucer : *The Robberies of Chaucer*, dans les *Records* de la *Chaucer Society*. Il était employé aux Archives nationales (*Public Record Office*).

Espagne. — Le marquis de Molins, grand d'Espagne, ancien ambassadeur d'Espagne à Paris, est mort à Madrid au commencement de septembre.

C'était une haute personnalité littéraire, ancien directeur de l'Académie espagnole, auteur dramatique et romancier éminent.

États-Unis. — L'auteur du grand répertoire bibliographique anglo-saxon (*Dictionary of English Literature*) qui, comme nous l'annonçons dans ce numéro même, va s'enrichir d'un volume supplémentaire, le Dr Samuel Austin Allibone, vient de mourir à Lucerne. Il était né à Philadelphie en 1816.

— Un philologue de renom, Mr. Adley H. Cummins, est mort récemment à San-Francisco.

— On annonce la mort du Dr Élias Loomis, professeur de physique et d'astronomie à Yale College, dans le Connecticut, et auteur d'un grand nombre d'excellents traités scientifiques. Il venait d'accomplir sa soixante-dix-huitième année.

Italie. — Un érudit de premier ordre, membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, orientaliste distingué, auteur d'une *Histoire des Musulmans de Sicile* et d'un beau travail sur les Vêpres siciliennes, ancien ministre de l'instruction publique et sénateur, M. Michel Amari, est mort à Florence en juillet dernier.

— On annonce la mort (18 juillet) du directeur (*prefetto*) de la Bibliothèque nationale de Milan, le commandeur Isaia Ghiron. Il était né en 1837. Il laisse un grand nombre de *Mémoires* sur des sujets littéraires et bibliographiques, et des *Annali d'Italia*, pour faire suite à celles de Muratori et de Coppi. Les deux premiers volumes (1861-1866) en ont paru chez l'éditeur Hoepli.

Pérou. — Nous apprenons de Lima la mort d'un écrivain pédagogique distingué, M. D. Severiano Galindo, directeur d'une des écoles municipales de cette ville.

Russie. — Le père du journalisme russe, le fondateur du *Golos*, M. André Alexandrovitch Kraievski est mort le 22 août à Paulovsk, près de Pétersbourg, dans sa soixante-dix-neuvième année.

Serbie. — Nous apprenons la mort de M. Nicolas Marinovitch, second fils de l'ancien ministre de Serbie à Paris (juillet).

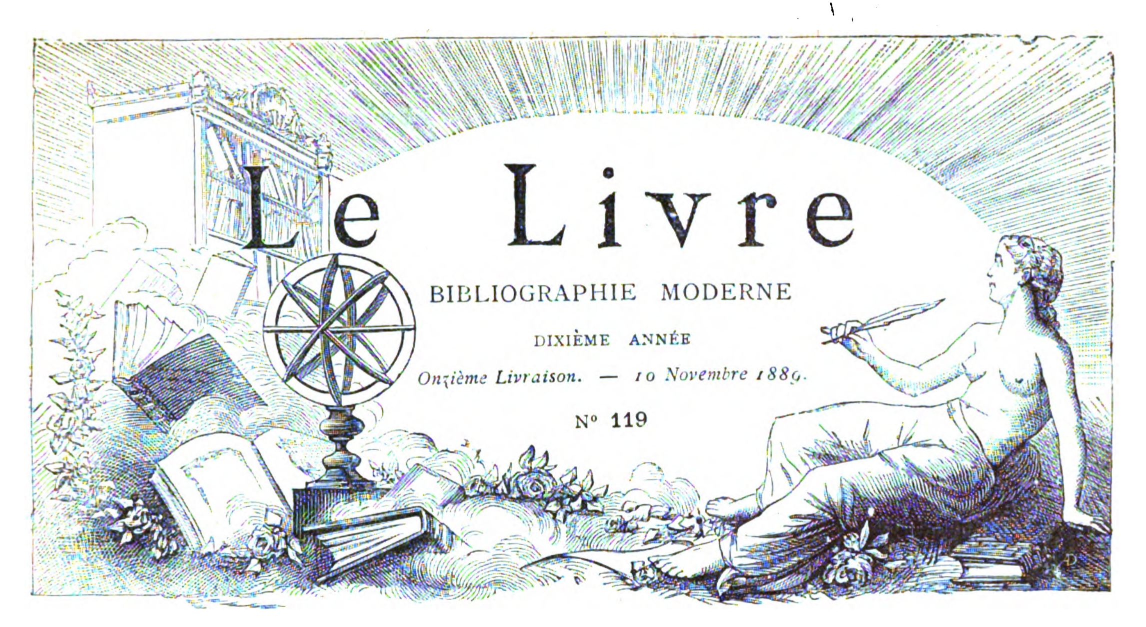
M. Nicolas Marinovitch avait fait toutes ses études à Paris, au lycée Henri IV et à l'École centrale. Longtemps ingénieur des chemins de fer serbes, il avait, depuis deux ans, pris la carrière diplomatique et était attaché au ministère des affaires étrangères à Belgrade.

Très connaisseur en littérature française, il employait ses loisirs à traduire ou adapter des pièces de notre théâtre pour la scène de Belgrade. Il avait fait applaudir, l'an dernier, une traduction du *Passant*.

Suisse. — Le Dr H. Gelzer-Sarasin, historien et critique suisse, de langue allemande, est mort à Eptingen, dans le canton de Bâle, le 15 août, dans sa soixante-seizième année. Il laisse des ouvrages considérables, entre lesquels il faut citer : *Die Deutsche Literatur seit Klopstock und Lessing* et *Ueber die drei letzten Jahrhunderte der Schweizergeschichte*.



Le Directeur-Gérant : Octave Uzanne.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Histoire de la comtesse de Savoie, par Mme de Fontaines, nouvelle édition, publiée avec notices et commentaires par Charles Buet. Moutiers et Brides-les-Bains, F. Ducloz, 1889. Un vol. grand in-8°.

Voilà un volume qui fait le plus grand honneur à la typographie savoisienne, et qui, à l'Exposition universelle, disputera certainement le prix aux imprimeries les plus réputées. M. Charles Buet, l'auteur des notices et des commentaires, et que connaissent bien les lecteurs parisiens sans parler des autres, M. F. Ducloz, l'intelligent éditeur, sont des Savoisiens, et c'est à la terre de Savoie qu'est élevé ce remarquable monument de l'art typographique. Il n'est pas jusqu'au papier, un japon magnifique, fabriqué spécialement pour ce volume, et une élégante couverture en peau d'âne, qui n'aient été fournipar l'industrie du pays, par les papeteries Aussedat, de Cran, et Forest, de Chambéry. L'aspect du volume est aussi majestueux que séduisant. C'est un grand in-8 carré, dont la couverture peau d'âne est des plus élégantes avec son titre noir rouge et or. Si nous l'ouvrons, les caractères nous frappent par leur sobre élégance, leur netteté, la régularité parfaite de leur disposition, par la sveltesse de leur encadrement. Notons aussi cette particularité que chaque partie a été tirée en encre de différentes couleurs. La dédicace est en lettres d'or avec filets bleus; l'introduction est imprimée en bistre, lettre ornée bleu et or, encadrement rose de Chine, la notice sur Mme de Fontaines et l'épître de Voltaire, en lettres bleu-azur, encadrement rouge-brun; le texte en caractères violets, encadrement vert-pré; l'étude sur le comte Odon de Savoie, en lettres bistre, encadrement bleu. Enfin le tirage ne dépasse pas 500 exemplaires, ce qui en fera bientôt une rareté de bibliophile.

Mais venons au contenu qui est tout à fait digne de ces somptuosités typographiques. L'*Histoire de la comtesse de Savoie*, qui remonte à 1713, était d'une aimable personne dont Voltaire parle plus d'une fois dans ses écrits, et dont il a dit

dans l'épitre qu'il lui a adressée, et où il la compare à Mme de La Fayette :

...Quel dieu, charmant auteur
Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse,
Que Fénelon seul avoit joint,
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point?

Il est vrai que Voltaire pouvait avoir quelque partialité pour ce roman. Partialité de père, s'il est vrai, comme on l'a prétendu quelquefois, qu'il ait été pour quelque chose dans sa naissance. La lecture n'est pas faite pour démentir cette opinion. L'œuvre a beaucoup de délicatesse, de sentiment et d'esprit. Par ce dernier côté elle peut bien appartenir à Voltaire, si par les deux autres une femme peut la réclamer. L'auteur, Marie-Louise-Charlotte de Pilard de Givry, qui épousa Nicolas comte des Fontaines, maréchal de camp, était fille d'un gouverneur de Metz. Voltaire avait dix-neuf ans quand il lui adressa l'épitre que nous venons de citer. Elle mourut en 1730. Voilà tout ce que l'on sait à peu près d'elle : et c'est bien peu. Si son roman de la *Comtesse de Savoie* est tombé dans l'oubli sous cette forme, il a eu une plus brillante destinée sous celle de la tragédie. C'est en effet à cette *Histoire de la comtesse de Savoie* de Mme des Fontaines, que Voltaire a emprunté le sujet et le plan de son *Tancrède* (1760), et quarante ans plus tôt, en 1720, ceux de son *Artémice*. M. Charles Buet a écrit pour cette édition nouvelle du roman de Mme des Fontaines une remarquable préface sur les femmes du XVIIe siècle, et une savante étude sur Odon, comte de Maurienne et de Savoie. De tous points cette réimpression est ainsi parfaite. E. A.

L'Amour artificiel, par Jules Case, Paris, Victor-Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le talent de Jules Case s'affine et se perfectionne singulièrement à chacune des nouvelles œuvres qu'il nous donne, et le romancier marche victorieusement vers le succès avec une assurance de plus en plus persuasive. Toutes les qualités qui se trouvaient en germe dans ses volumes de début, maintenant mûries, semblent toutes prêtes de toucher à leur complet développement. Chez lui la pensée s'est élevée, l'analyse s'est faite plus profonde, plus incisive, allant fouiller aux plus intimes replis du cœur, aux plus ténébreuses circonvolutions du siège de l'âme. Le style si souple, si frais, si simple, si charmant, a acquis un mordant et une force qu'on ne lui connaissait pas : on sent que l'écrivain possède admirablement son outil et le dirige à son gré comme le graveur guide son burin sur la planche de cuivre, appuyant ici, effleurant là, d'une main sûre et savante.

Dans *Ame en peine* le psychologue avait fait chez Jules Case des progrès remarquables, dans l'*Amour artificiel* il va plus loin, plus haut encore. L'étude était particulièrement originale, pas encore tentée et ne pouvait être traitée que par un analyste subtil et délicat; personne, avant lui, n'avait eu l'idée de chercher à rendre cette âme et ce cœur de la jeune fille moderne étudiant sur elle-même l'amour, l'essayant sur l'un et sur l'autre tour à tour comme on fait vibrer un verre pour s'amuser du son qu'il rend. Stella, à cet égard, est une création saisissante, absolument personnelle; une inconsciente cruauté se dégage d'elle, comme le poison émane d'une fleur dangereuse des tropiques; elle peut empoisonner, tuer, mais elle peut aussi succomber elle-même à la violence de ce même poison. Dans le livre le lecteur la suit avec une anxiété mêlée de trouble, un peu ainsi que l'on suit dans les airs la marche d'un danseur de corde planant à une hauteur formidable; à chaque page la chute est là, sous ses pas, et elle ne tombe pas, et elle résiste : il faut l'excès de la lassitude, la complicité des sens surexcités à l'aigu, l'avivement de la curiosité atteignant son paroxysme, pour que, enfin, elle s'abatte, vaincue, palpitante, sur la poitrine du mâle, de Charles Fanti. Puis, après, c'est le réveil, le vide du cœur toujours le même, toujours et partout pas d'amour vrai, seul l'*amour artificiel*.

A côté de Charles Fanti et de Stella Lemeillan, Jules Case a placé un autre couple, Paul Catrousse et Marthe Lanquais, d'un très séduisant intérêt; un joli type de maîtresse de piano, cette Marthe, qui court les rues et le cachet depuis l'âge de dix-huit ans, effleurant toutes les convoitises masculines, se frottant aux hommes, excitant les désirs, et conservant, à défaut de chasteté, une inattaquable virginité, réservée à l'époux qu'elle saura cueillir dans les maisons où on la reçoit. Sensuelle, pas jolie, mais voluptueuse d'airs et de façons, de bouche et d'œil, elle appartient à la race de ces singesses qui grisent et affolent le mâle mieux que les beautés impeccables et correctes; Paul Catrousse, repoussé par sa cousine Stella, agrippé par Marthe, adorera celle-ci, se fera aimer d'elle et ne sortira de l'aventure que marié. Dans Charles Fanti, l'écrivain a esquissé une silhouette très vraie de l'homme de lettres moderne, aux prises avec la pauvreté, avec l'éditeur, avec les tentations de l'argent plus facile au moyen de concessions à

faire au public. Au milieu du roman bourdonne le tapage louche des affaires financières, la rumeur malsaine de la Bourse, représentée par le père Lemeillan et par ce colonel Révil, cinquantenaire retraité qui épousera Stella.

C'est là non seulement le roman le plus âpre et le plus puissant de Jules Case, mais un des meilleurs romans de ces derniers temps, une œuvre qui achèvera d'établir la réputation méritée de celui qui l'a tracée d'une plume consciencieuse, implacable et forte.

Étude de Femmes, par André Mellerio, Paris, A. Lemerre, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Il y a un joli sentiment d'art dans les cinq *Études de Femmes* que vient de publier André Mellerio, et on y retrouve cette distinction, cette élégance, que nous avions déjà remarquées dans sa précédente œuvre, *Contes psychologiques*. On suit avec intérêt le déroulement très simple des histoires d'amour contées par l'écrivain et se poursuivant à travers des paysages adroitement esquissés. Peut-être seulement abuse-t-il du procédé artistique préconisé dans sa préface, et sa préoccupation de la Tache brillante donne-t-elle à sa littérature sensationniste les défauts principaux de l'impressionnisme en peinture, le papillotage des couleurs et des formes poussé à l'excès. Nous pourrions aussi relever dans le style la fréquence trop grande de certains mots, de certaines tournures, de certaines manières de commencer les phrases, qui se répètent à quelques lignes de distance; mais ce sont là de petites négligences faciles à corriger et qui n'enlèvent rien à l'allure générale de ces nouvelles, d'une gracieuse et attrayante venue. G. T.

Fin de Rêve, par Georges Duruy, Paris, Paul Ollendorff, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

C'est tout un coin d'histoire contemporaine que Georges Duruy enferme dans ce roman si curieux et si moderne qu'il intitule *Fin de Rêve*. Prenant pour héros la magistrale figure du grand tribun patriote Gambetta, aisément reconnaissable dans Michel Costalla, il le montre dans le dernier épisode de sa vie, montant au pouvoir pour en tomber bientôt et mourir d'une mort presque mystérieuse, emporté en pleine fin de drame, au milieu d'une auréole énigmatique. Autour de cette figure principale, si vivante, si agissante qu'on la croirait voir aller et venir à travers les différentes scènes, tendres, glorieuses ou tragiques du livre, l'auteur, usant du droit du romancier, a groupé des personnages du plus haut intérêt, des figures connues de la politique, s'aidant des événements inoubliables de ces derniers temps pour augmenter l'intérêt de son œuvre, et groupant habilement les faits récents auprès des faits anciens pour donner plus de force, plus d'émotion à l'ensemble. C'est pourquoi l'on retrouvera là des scandales dont nous sommes encore bouleversés, des silhouettes gravées dans tous les souvenirs, à côté de la cantinière de la commune, Aurélie Vidalin, visiblement inspirée de Louise Michel, le frère de Costalla, maître Morgan, au physique et au moral, portrait saisissant du fameux député tombé d'une des plus hautes situations en entraînant le chef de l'État dans sa chute. Sur l'ensemble du roman flotte l'image douce et charmante de celle qui fut l'Égérie du grand homme. *Fin de rêve*, écrit d'une plume élégante, tantôt ardente et passionnée, tantôt poétique et tendre, est appelé à un succès assuré, autant par la manière dont l'œuvre a été conçue, que par les souvenirs qu'elle ravive, que par les belles pages où flambe le plus pur patriotisme, et par le caressant parfum d'amour qui se dégage çà et là des pages entre les péripéties de l'action.

Double, par Francis Poictevin, Paris, A. Lemerre, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un brouillard épais cachant le ciel, cachant l'horizon, masquant la masse générale des choses, et au sein duquel s'agiteraient de vagues et pâles fantômes, sans contours précis, sans voix, sans couleur, telle est l'impression bizarre et désagréable causée par le nouveau livre de M. Francis Poictevin. On ne sait ni où l'on est ni où l'on va, ni ce que l'auteur veut dire; çà et là, au milieu de l'épaisseur hallucinante de la brume, on perçoit quelque chose; on cherche à voir mieux, on essaye de comprendre, déjà le mur floconneux, mouvant, s'est refermé et l'on se heurte à de l'impalpable, à du néant. Ce n'est ni un roman, ni une œuvre philosophique, ni une peinture vivante, c'est une suite de petits tableaux informes, à peine indiqués d'une plume qui s'arrête à michemin, une série de paysages inquiétants par leur trompeuse apparence de réalité, par le commencement de lignes qui y est indiqué, de lignes fuyantes ou brisées avant l'éclosion complète, disparaissant ainsi à l'improviste sans jamais aboutir. A l'incompréhensible, au torturant tortillé de ses précédents volumes, M. Francis Poictevin paraît avoir voulu ajouter encore, en plongeant le tout dans l'obscurité d'insondables brumes ; il est dangereux de le suivre à travers

cette fantasmagorie. C'est en vain que nous avons essayé de pénétrer dans le brouillard dont il s'enveloppe jalousement, en dieu de l'Iliade, et nous laissons aux Œdipes le soin de déchiffrer ce sphinx de la littérature moderne.

Le Vœu d'une morte, par ÉMILE ZOLA, Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'éditeur Charpentier vient de rééditer pour la satisfaction des curieux le premier livre d'Émile Zola, *le Vœu d'une morte;* il ne saurait être question de donner ici l'analyse de cette œuvre de jeunesse, qui ne faisait nullement augurer de l'avenir du maître. Nous croyons qu'il a voulu se donner le plaisir de montrer à ses admirateurs l'énorme distance qui sépare ses débuts de la place qu'il occupe aujourd'hui, à la tête de la littérature. Les gourmets de lettres trouveront un vif intérêt à le constater en relisant cette œuvre que beaucoup ignorent et qu'on a bien fait de nous redonner.

Mariage riche, par HECTOR MALOT, Paris, Marpon et Flammarion, 1889. Un vol. illustré, in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Mariage riche est une étrange et saisissante histoire; en même temps qu'elle nous montre une étude passionnelle contée avec art, elle éclaire d'un jour spécial le cœur de la jeune fille, cette Suzanne, qui s'est laissé séduire par un garçon riche, dans le but et l'espoir de se faire ainsi épouser forcément et de sortir de la situation modeste et monotone à laquelle la contraint le peu de fortune de ses parents. Hector Malot a choisi pour cadre de ce drame à la fois émouvant et inquiétant le petit port de Diélette, près de la falaise de Flamanville, en face de Jersey et des Écrehons. C'est là, entre la mer et le ciel pour ainsi dire, que se débat la jeune fille, là que se déroulent les péripéties fort simples de sa tragique aventure et que nous la voyons, en apprenant la ruine de son séducteur, refuser de partager sa pauvreté et préférer la mort. Les hésitations de l'heure suprême, les angoisses qui précèdent le suicide sont peintes avec un véritable talent qui fait subir au lecteur le contagieux frisson de cette lutte et l'amène tout remué à l'expiation suprême. Six nouvelles également traitées avec le même bonheur complètent ce joli volume que des illustratations de Duez, de Jeanniot, de Fraipont accompagnent, soulignent et mouvementent; nous croyons que ce ne sera pas là l'œuvre la moins attrayante du romancier connu, car il s'est affirmé, dans ce volume, nouvelliste ému, original et attachant.

G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Les femmes de Paris, par Montjoyeux. Paris, Ollendorf. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mon Oncle et mon Curé, par Jean de la Brète. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Madame d'Épone, par Brada. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Mathurin, par Jérome Monti. Paris, B. Simon. Un vol. in-18. — Prix : 1 fr. 50.

Chochotte, par Alexis Bouvier. Paris, Marpon et Flammarion. 2 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Marie Bas-de-Laine, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Vœu d'une Morte, par Émile Zola. Paris Charpentier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mariage Riche, par Hector Malot. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

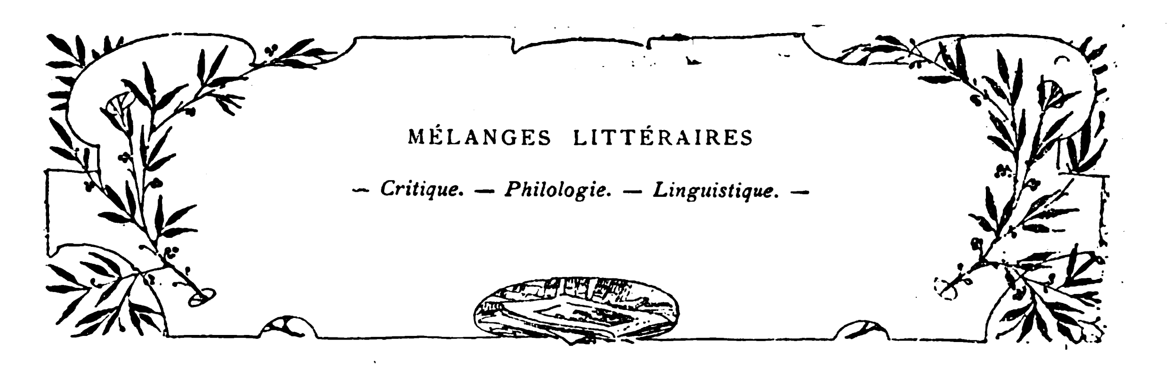
L'Avenir d'Aline, par Henry Gréville. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Sous l'Empire, par Marcelin. Paris, Victor-Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Père Anselme, par le Comte A. de Saint-Aulaire. Paris, Victor-Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bruno-le-Fileur, par Joseph Reinach. Paris, Victor-Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.





Pensées et Essais, par Jesse Shepard. Paris, Librairie documentaire; 1889. Un vol. in-18 jésus.

Essays and Pen-Pictures, by Jesse Shepard. Paris, Symonds; 1889. Un vol. in-18 jésus.

M. Jesse Shepard vient de faire paraître deux volumes, l'un en anglais, l'autre en français, des plus curieux et qui sont comme un symptôme caractéristique de la préoccupation nouvelle des jeunes esprits à l'étranger aussi bien qu'en France; c'est par des œuvres de critique que nos jeunes gens débutent à présent chez nous, c'est par des *Pensées et Essais*, par des *Essays and Pen-Pictures* que M. Jesse Shepard débute en littérature, âprement préoccupé de l'Idée, de la Philosophie, de l'Esprit, et prenant ainsi sa part du réveil d'âme qui souffle en ce moment sur nous et que Gustave Flaubert semble avoir prévu, comme en fait foi l'une des lettres de sa correspondance. La même préoccupation métaphysique se retrouve dans chacun des sujets intéressants traités par lui, aussi bien dans la première partie du volume spécialement consacrée aux *Pensées*, et prouvant un esprit délicat, éclairé, très tourmenté par les problèmes littéraires, par les idées d'impressionnisme, de pessimisme et d'art, que dans la deuxième, *Essais*, où nous trouvons des études sur Wagner, Shakspeare, Byron, Carlyle, Tolstoï, Victor Hugo, Gœthe, etc., etc., pleines de souffle et de science. M. Jesse Shepard mérite d'être signalé à nos lecteurs, à nos lettrés, comme un penseur, un philosophe et un artiste.

La Bataille littéraire, par Philippe Gille (1875-1878). Paris, Victor-Havard; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Voici l'un des plus curieux et des plus précieux recueils que l'on ait jusqu'ici donnés sur notre grand mouvement littéraire contemporain; il a cela de particulièrement original qu'il nous présente, à côté de l'analyse critique sobrement résumée avec une justesse de vue, une expérience incontestables, un esprit très fin et très français, de courts échantillons des œuvres les plus importantes de notre temps. C'est bien *la Bataille littéraire* que Philippe Gille, avec l'art charmant et éclairé qui lui est propre, étale sous nos yeux, faisant manœuvrer les écrivains des différentes écoles les uns en face des autres, opposant les réalistes aux spiritualistes, les romantiques aux naturalistes, et complétant admirablement son intéressant volume par le compte rendu sagace et l'exposé des ouvrages de toute sorte, compris sous le titre de littérature historique, philosophique et documentaire, où l'on retrouve les mémoires d'Odilon Barrot, la correspondance de Balzac, les lettres de Mérimée, le Napoléon de Stendhal, Michelet, Maxime Du Camp, Fromentin.

Comme nous l'avons dit, ce livre n'est pas seulement une réunion d'articles bibliographiques concernant tous les noms glorieux de la littérature moderne, c'est en même temps une œuvre à portée philosophique de haute importance, par l'idée qui a présidé à sa formation. Le groupement raisonné des noms, le choix délicat des œuvres étudiées, parmi lesquelles domine naturellement le roman, qui sera peut-être plus tard le meilleur cours d'histoire, la plus exacte peinture de nos mœurs et de notre vie, montrent la préoccupation toute littéraire de l'auteur; sans parti pris, avec le plus intelligent, le plus louable éclectisme, il a voulu surtout soumettre au lecteur le fidèle exposé de notre situation, de nos variations, de nos progrès, de nos luttes dans le domaine de la pensée. Aux Goncourt, à Zola, à Daudet, à Flaubert, classés parmi les soucieux de l'observation, de la vie réelle, du document parfois brutal, il oppose tous les épris d'idéal, d'imagination, de poésie, comme Dumas fils, Feuillet, Cherbuliez, de Banville; il débute en 1875, à l'époque où naît le naturalisme, où la lutte s'engage sérieusement et croît peu à peu, plus ardente, plus violente, à mesure que les années marchent, que de nouveaux adhérents se joignent à Zola, que des jeunes se révèlent.

Ce premier volume, qui s'arrête en 1878, et

dans lequel on voit *l'Assommoir*, *la Fille Élisa*, *le Nabab* s'avancer contre *Thérèse*, *les Amours d'une femme*, *l'Idée de Jean Têterol*, est comme la première partie, les préliminaires foudroyants de cette campagne énorme qui va gagner, s'étendre, envahir la France, l'étranger et embraser tous ceux que tourmente la noble fièvre des lettres; nous le signalons à tous les passionnés d'art, à tous les lettrés, à tous les bibliophiles, mais aussi à tous les lecteurs qui, en ce volume, trouveront un régal varié, unique, par le choix merveilleux des passages cités, donnant une rare saveur au livre, le rendant amusant, pittoresque, et en faisant le résumé exact de tous les talents et de tous les genres de notre littérature contemporaine. G. T.

Aristophane et la Comédie ancienne, par E. Couat. Chez Lecène et Oudin. Un vol.

Il est malheureusement assez rare de trouver réunis un vrai sens littéraire et une érudition solide. On peut compter les travaux remarquables à ce double point de vue. Les plus distingués de nos universitaires nous ont donné pourtant quelques livres excellents sur la littérature grecque; je citerai en première ligne les travaux de M. Jules Girard et de MM. Croiset. L'*Aristophane* de M. Couat n'a pas une moindre valeur au point de vue de la sûreté dans l'érudition et de la délicatesse du goût; et je trouve chez l'auteur, avec de hautes qualités de pensée, un sens profond de la vie. C'est, en effet, une antiquité bien vivante que nous fait connaître M. Couat, et non pas une antiquité de marbre, pure et froide. Il a envisagé l'œuvre d'Aristophane dans ses multiples rapports avec la société de son temps; et il a su être évocateur en gardant l'impartialité. L'admiration du critique pour le poète est profonde; elle reste entière sans qu'il néglige de discuter et de réduire à sa juste valeur le jugement passionné que porta le grand comique sur la démocratie athénienne. Les conditions dans lesquelles se produisit la comédie antique, la nécessité où se trouvaient les poètes de soutenir quand même le parti oligarchique sont nettement mises en lumière dans le livre de M. Couat. Si Aristophane (dont l'auteur s'occupe surtout, bien qu'il cite fréquemment des rivaux) ne sort point diminué en tant que poète de ce pénétrant examen, il faut avouer que l'homme y perd quelque chose. Il n'en garde pas moins sa claire vision des dangers qu'offrait la démocratie triomphante, quelques indignations de bon aloi, un sincère et noble patriotisme en face des malheurs de la cité. Il faut remarquer aussi qu'en vieillissant, Aristophane se fait moins âpre, moins cruellement agressif. Je pense que la vérité doit passer avant tout, et qu'il faut savoir gré à M. Couat d'avoir précisé le degré de bonne foi d'Aristophane. L'auteur nous montre qu'au point de vue de la comédie ancienne, faite de personnalités directes, le poète, ayant à combattre toutes les nouveautés, dans la religion, la pensée, la littérature aussi bien que dans la politique, trouvait en Socrate le seul type possible d'une comédie dirigée contre les sophistes. Les autres novateurs qui professaient à Athènes n'étaient point citoyens de la ville; et, de plus, la figure de Socrate, universellement populaire, se prêtait on ne peut mieux à une puissante caricature. Il faut convenir qu'Aristophane est de fort mauvaise foi dans la façon dont il présente Socrate; mais il est bien probable aussi que la haute valeur du grand moraliste lui échappait comme à l'immense majorité de ses contemporains. Je ne vois rien à redire à ce jugement de M. Couat sur l'illustre comique : grand poète, âme moyenne. Rien n'est plus sagace et plus délicat que l'analyse faite par le critique des croyances d'Aristophane. Chargé de défendre la vieille religion comme les mœurs antiques, Aristophane était un homme nouveau: et, s'il respecte profondément les divinités protectrices de la cité, s'il a parfois une religion inspirée qui s'exhale en un lyrisme digne de Pindare, il n'en est pas moins gagné par l'esprit du siècle et par ces nouveautés qu'il combat; il ne peut se tenir de parler sans respect des plus grands dieux, et les arguments qu'il met dans la bouche des impies sont souvent plus forts que les siens propres. De même, il a plus d'affinité réelle avec cet Euripide, si cruellement bafoué par lui, qu'avec le vénérable et grandiloque Eschyle; il a une façon bien ambiguë de défendre et de couronner le vieux poète.

Le résumé trop rapide que je viens de faire du livre de M. Couat inspirera, je l'espère, à nos lecteurs le désir de le lire eux-mêmes; ils y trouveront autant de plaisir que de profit.

Nul pédantisme n'en gâte les rares qualités; et quand l'auteur y rappelle les origines de la comédie ancienne et son naturalisme puissant, lorsqu'il y étudie le rôle des femmes dans la société ou dans la comédie attiques, il est aussi loin de la pruderie que de l'indécence. Je ne sais point d'ouvrage qui donne une impression plus vivante de la grande cité hellénique au temps de sa merveilleuse efflorescence, entre son âge héroïque et sa décadence rapide. M. B.

Œuvres de Molière. *Illustrations* par Jacques Leman; *Notices* par Anatole de Montaiglon. XV. — **L'Amour médecin.** Un vol. in-4°. Paris, Émile Testard et Cie.

Il vient de paraître, chez l'éditeur Émile Testard, une nouvelle livraison des *Œuvres de Molière*, illustrées par Jacques Leman et accompagnées de notices par Anatole de Montaiglon; cette livraison contient *l'Amour médecin.* La notice de M. de Montaiglon se distingue, comme toutes ses aînées, par une érudition toujours sûre; l'auteur y expose l'historique et le vrai caractère de la pièce; il en recherche les sources, et enfin lève le voile sous lequel se dissimulent les médecins dont Molière s'est raillé. C'est une page fort intéressante.

Quant aux illustrations de Jacques Leman, elles comprennent plus de vingt vignettes imprimées en taille-douce dans le texte, et une grande planche hors texte gravée à l'eau-forte, avec un soin infini et une couleur rare, par Géry-Bichard. A l'occasion de la publication de chacune des pièces précédentes, nous avons dit combien sont ingénieux les dessins de Jacques Leman et quelle connaissance approfondie ils révèlent de l'époque, de ses mœurs, de ses costumes, du milieu où se meuvent les personnages de Molière. Nous ne pouvons que répéter nos éloges, en appelant de nouveau l'attention sur la pureté du dessin et l'inépuisable variété des compositions.

L'éditeur nous promet sous peu *le Misanthrope :* nous attendons un nouveau chef-d'œuvre. CH.-L. L.

La Bohème du travail, par J. Barberet. Paris, Hetzel; 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 francs.

M. J. Barberet, qui est chef du bureau des Sociétés de secours mutuels au ministère de l'intérieur, et que ses goûts sans doute autant que ses fonctions publiques ont poussé vers l'étude des mœurs et des conditions économiques des classes ouvrières, a entrepris depuis 1885 une suite de monographies professionnelles, où il nous fait la peinture à la fois des métiers et de ceux qui les exercent. M. Le Play était déjà entré dans cette voie avec son bel ouvrage des *Ouvriers européens,* publié en 1855. Six volumes de cette collection ont paru jusqu'ici et comprennent, par ordre alphabétique, toutes les professions qui appartiennent nominalement aux lettres A-C. Le nouveau volume, *la Bohême du travail*, que nous donne aujourd'hui M. Barberet, nous semble placé en dehors de ce cadre primitif et appartenir davantage à la fantaisie que les précédents : fantaisie non pas de la part de l'auteur, qui s'y montre historien tout aussi fidèle et exact que dans ses précédents ouvrages, mais de la part de ceux qui exercent ces professions, ou soi-disant telles, et qui sont très heureusement qualifiés ici de *bohèmes du travail.* Ce livre a beaucoup d'analogie avec ceux qu'écrivait, en 1854, sous le titre de *Paris-Anecdote* et de *Paris inconnu*, ce malheureux Privat-d'Anglemont, dont la vie de bohème a si bien été racontée par Alfred Delvau, un autre bohème, et qui mourut en 1859 à quarante-quatre ans. Privat a peint en traits inoubliables ces industries inconnues qui existent dans Paris, aussi variables que les mœurs et surtout les vices d'une grande capitale. C'est aussi ce que fait ici M. Barberet, mettant ainsi en quelque sorte au point ce tableau si particulier du travail moderne. M. Barberet, qui est né en 1837, est entré assez tard dans les lettres; mais l'on voit qu'il rattrape le temps perdu.

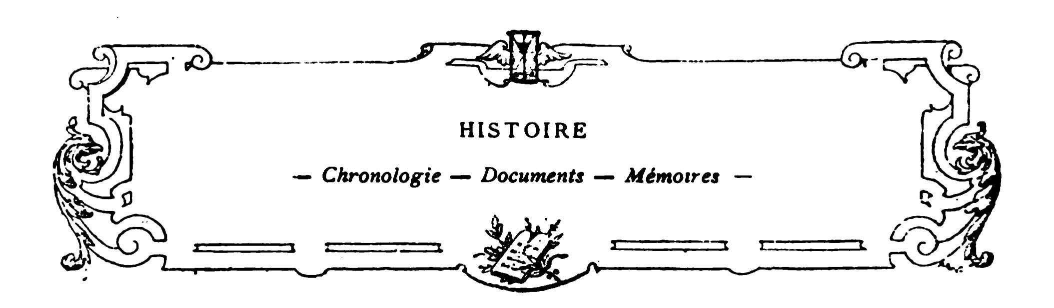
Connaissiez-vous l'industrie des faiseurs de nœuds de cravate? Non, sans doute. Eh bien, M. Barberet vous la fera connaître, et d'une façon très amusante. Ce sont des garçons coiffeurs, de la catégorie de ceux qu'on appelle dans l'argot parisien des « salonniers », qui ne se contentent pas de tailler les cheveux de leurs clients à la dernière mode, mais qui leur vendent en outre des faux-cols de chemise spéciaux et se réservent de leur confectionner séance tenante des nœuds de cravate « harmonique » appropriés auxdits faux-cols et à la physionomie des personnes qui les portent. Nombre de ces « salonniers » désertent la boutique du patron pour aller en ville faire le nœud de cravate des jeunes élégants, suivant les prescriptions ou les inspirations de ce grand art. Quant aux autres industriels de même acabit que nous décrit M. Barberet, ils ont tous ce caractère commun : ce sont des gens, en majeure partie, sans profession ou qui, en ayant eu une, l'ont abandonnée. Ils dissimulent le plus possible ce qu'ils font; ils s'efforcent d'en limiter le plus possible la vulgarisation, afin d'éviter la concurrence. Certains de leurs *trucs* sont plus ou moins avouables, d'autres sont honnêtes. L'énumération de ces industriels, sans industrie, de ces *truqueurs*, comme ils s'appellent volontiers, serait longue. Citons-en quelques-uns. Les *réveilleurs*, dont la besogne consiste à réveiller les ouvriers, les gens de travail, que leur métier oblige à partir de très bonne heure de chez eux, pour se rendre à l'usine ou à la fabrique, et qui ne se sentiraient pas assez sûrs d'eux-mêmes pour avoir le courage de s'arracher du lit avant l'aurore. Les « accoucheurs

de vipères », ou plutôt les chasseurs de vipères, qui, pour gagner les 30 centimes que les municipalités allouent par tête de vipère morte, ne se contentent pas de tuer ces bêtes dangereuses, mais accouchent les femelles pour toucher la même prime pour chaque petit qu'ils arrachent du ventre de la mère. Les « mireurs d'œufs », qui accomplissent leur travail dans le sous-sol du pavillon 10 des grandes Halles, et dans une obscurité complète, n'ayant devant eux qu'une chandelle. Ils regardent chaque œuf, en en prenant trois à la fois dans chaque main, au travers de la flamme de la chandelle, et distinguent de la sorte si les œufs sont frais ou gâtés. Les « galvauds » qui, à l'abord des gares de marchandises, attendent les expéditeurs et les destinataires pour décharger ou charger leurs voitures, et dont la main quelquefois s'égare sur des objets déposés en gare, ce qui les fait consigner à la porte par les chefs de quai. Les « mouilleurs de lait », dont le nom dit assez l'honnête métier; les « faisans » et les « fusilleurs de vin », dont les premiers ont aussi le nom de « frères de la côte », et qui mettent en œuvre toutes les roueries et les falsifications dont le vin est l'objet de la part des petits débitants; les « marchands de chiens », qui vendent surtout des bêtes volées ou qu'ils voleront ensuite pour les revendre à d'autres; les « guides d'aveugles », qui seraient presque de bons Samaritains, s'ils n'étaient pas souvent des complices; enfin la « bande noire de l'hôtel des ventes », qui ne laisse à ceux qui n'en font pas partie que les objets dont ses membres ne veulent pas ou qu'ils ont fait monter à des prix exagérés : odieuse association que la police ne poursuit pas assez, et pour laquelle les commissaires-priseurs ont trop de complaisance. Que de petits mystères nous dévoile M. Barberet, et combien son livre est instructif sans cesser d'être très agréable.

E. A.

Œuvres complètes de Victor Hugo (édition définitive) : **Torquemada, Amy Robsart, les Jumeaux.** Un vol. in-8°. Paris, J. Hetzel et Cie, 18, rue Jacob, et Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 7 fr. 50.

Le drame de *Torquemada*, publié isolément et ne formant qu'un mince volume, n'avait pu jusqu'ici être réuni à la belle Édition définitive, format grand in-8°, des Œuvres complètes de Victor Hugo. La publication des deux drames inédits, *Amy Robsart* et *les Jumeaux,* permet aujourd'hui de combler cette lacune et complète, dans le Théâtre du poète, un cinquième tome, indispensable à tous les possesseurs des précédentes œuvres. Ce nouveau volume, qui n'est certainement pas le moins intéressant et le moins curieux de la série, vient de paraître chez les éditeurs Hetzel et Quantin.



HISTOIRE

— *Chronologie* — *Documents* — *Mémoires* —

Le Vivarais aux États Généraux de 1789, par Henry Vaschalde. Paris, Émile Lechevalier, 1889. Un vol. in-8°.

Voici encore un livre à inscrire sur la liste de tous ceux qu'a fait naître l'année du centenaire. Ce n'est pas cependant la première fois que M. Vaschalde, un historien émérite du Vivarais, a abordé, au moins en partie, le sujet qu'il traite à fond aujourd'hui. Ses deux volumes : *le Vivarais à la représentation nationale*, et *De Launay, comte d'Antraigues*, qui datent, celui-ci de 1882, celui-là de 1880, étaient comme des annexes qui aujourd'hui font corps avec son nouvel ouvrage et le complètent. M. Vaschalde nous présente ici le tableau du mouvement qui se produisit dans le Vivarais lors de la convocation des États Généraux. Il nous raconte minutieusement ce qui se passa aux assemblées préparatoires qui eurent lieu à Annonay et à Villeneuve-de-Berg; puis les diverses péripéties qu'offrirent les élections du Haut-Vivarais et du Bas-Vivarais, et termine cette première partie par un excellent résumé des cahiers de doléances qui furent alors rédigés. Une seconde partie, aussi intéressante et peut-être d'un coloris plus vif, nous donne la biographie des députés des trois ordres que la province envoya aux États Généraux. Parmi ces députés

au nombre de vingt, nous remarquons ce fameux comte d'Antraigues, dont la vie aventureuse devait être terminée si tragiquement, en même temps que celle de sa femme, la Saint-Huberty, par le poignard d'un valet de chambre, qui ne fut peut-être que l'instrument de la politique. Puis Boissy d'Anglas, l'ami de Malesherbes et de Florian, le héros futur de Prairial, les frères Monneron, avec le nom desquels le peuple baptisa les gros sous nouvellement émis, le comte de Vogüé, et enfin Madier de Montjau, dont l'ardent royaliste fait contraste avec l'opinion, bien différente, que professe parmi nous son descendant. De tous les historiens qui se sont occupés jusqu'à présent de l'histoire de la convocation des États Généraux de 1789 et des opérations auxquelles elle donna lieu, M. Vaschalde est le premier, croyons-nous, qui ait mentionné les frais qui en furent les conséquences. C'est là sans doute un détail secondaire, mais il n'est pas sans intérêt ni sans valeur cependant. Aujourd'hui que les dépenses électorales semblent tendre à s'accroître assez notablement pour les municipalités, il est curieux de voir ce qu'elles étaient au début du régime fondé sur le droit électoral des populations.

Histoire de la chanson populaire en France, par Julien Tiersot. Paris, Plon et Heugel, 1889. Un vol. in-8°.

Le titre qu'a choisi l'auteur de ce livre ne donne peut-être pas une complète idée de ce qui y est contenu. Ce n'est pas, en effet, seulement une histoire littéraire de la chanson que nous donne M. Julien Tiersot, c'en est aussi une histoire musicale : autrement dit les airs sur lesquels ces chansons populaires étaient chantées ne l'occupent pas moins que les paroles. Cela explique comment ce sujet avait été offert en concours par l'Académie des Beaux-Arts. M. Tiersot a obtenu le prix dans ce concours. Ce n'est pas cependant son mémoire tel qu'il a été couronné qu'il publie aujourd'hui ; mais ce mémoire revu et fort augmenté. Le programme du concours ne s'occupait de la chanson populaire que depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième. Le livre, lui, comprend l'histoire de la chanson depuis ses origines, c'est-à-dire depuis le moyen âge jusqu'à l'époque actuelle. En remontant ainsi aux premières années du moyen âge, M. Tiersot a eu grandement raison : le rôle que la chanson populaire a eu dans la formation et le développement de l'art musical est prépondérant surtout à cette époque, et l'auteur a vraiment embrassé tout son sujet en donnant à son livre ce nouveau chapitre. Le travail très considérable qui s'est fait, depuis plusieurs années, touchant les traditions, les légendes de nos diverses provinces, a aussi permis à M. Tiersot d'ajouter un certain nombres de genres de chansons populaires à ceux qu'il avait précédemment étudiés : telles sont les *Chansons de métiers*, les *Chansons de fêtes* et les *Chansons narratives*.

Telle qu'elle se présente à nous maintenant, son œuvre se divise ainsi. Dans la première partie l'auteur examine tour à tour la chanson dans son union intime avec la mélodie et la poésie, sous les différents aspects qu'elle présente, dans les différents genres qu'elle a formés : chansons narratives, chansons d'amour, chansons de danse, berceuses, chansons de fêtes, de métiers, cantiques, chants religieux ou nationaux. Cette partie on le voit, est particulièrement littéraire, et vient compléter et synthétiser les précédents travaux de Leroux de Lincy, Léon Gautier, Bartsch, Gaston Paris, E. Rolland, Champfleury et Weckerlin, du Meril, etc., sur la chanson populaire en général ; et sur les chansons de nos provinces, ceux plus spéciaux de MM. Arband, Guillou, Bladé, J. Fleury, Luzel, Bujeaud, de Puymaigre, Bourgault-Ducoudray, Gagnon, Fouquet, Tarbé pour la Provence, l'Ain, l'Armagnac, la Normandie, la Bretagne et les provinces de l'ouest, le pays Messin, le Canada, la Champagne, etc.

La seconde partie, plus exclusivement musicale et technique, traite des différentes manières d'être de la mélodie populaire relativement aux formes tonales et rythmiques, ainsi que de ses origines au même point de vue, et de ses transformations. C'est ici vraiment une histoire musicale que l'auteur a écrite de la chanson populaire : c'est aussi la partie la plus neuve, la plus originale, la plus curieuse de son livre. Enfin, dans la troisième, M. Tiersot détermine l'influence qu'a eue la mélodie populaire sur la formation de la musique moderne et sur son évolution depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours.

Presque toutes les paroles de chansons populaires que cite M. Tiersot sont remarquables les unes par le sentiment, les autres par l'expression littéraire, telles sont celles-ci empruntées à une chanson de danse :

Mais les lauriers du bois, — les lairons-nous faner ?
Non : chacun à son tour — ira les ramasser.
Si la cigale y dort, — ne faut pas la blesser.
Le chant du rossignol — la viendra réveiller ;
Et aussi la fauvette — avec son doux gosier,
Et la jeune bergère — avec son blanc panier,
Allant cueillir la fraise — et la fleur d'églantier.
Cigale, ma cigale, — allons, il faut chanter ;
Car les lauriers du bois — sont déjà repoussés.

Nous avons cité ce couplet parce qu'il fait partie de la ronde célèbre *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés*, mais qu'il est lui-même assez peu connu.

Quelle a été l'influence de la chanson populaire sur la musique en France et sur son développement? Cette influence a été immense, et l'on ne s'en étonnera pas si l'on considère que le chant populaire fut bien réellement la base même de notre art musical, le *substratum* sur lequel se sont accumulées les couches successives de la musique. Il en fut ainsi en France, comme partout ailleurs, qu'il s'agisse de l'antiquité ou des temps modernes. C'est le chant populaire, produit naturel de l'imagination de l'homme non encore poli par la civilisation, qui a été l'unique forme de la musique et de la poésie chez les peuples naissants. Mais il faut ajouter aussitôt qu'en France cet élément populaire s'est mêlé dès l'origine à l'élément classique et étranger qui nous venait soit des Romains et des Grecs implantés sur le sol de la Gaule, soit des Germains qui l'envahirent. Démêler cet élément, le bien déterminer, était difficile. M. Tiersot y est à peu près parvenu. Et cet à peu près était tout ce qu'il pouvait faire, en raison de l'obscurité qui règne et régnera toujours sur un pareil sujet. C'est surtout, ou plutôt presque exclusivement, dans les chants religieux de certains diocèses de France, comme les diocèses de Paris, de Troyes, de Lyon, de Sens, etc., chants qui se sont conservés jusqu'à la récente réforme du pape Pie IX, et qui différaient beaucoup du chant grégorien, que se retrouvaient les traces de ces premières mélodies nationales populaires. Ces restes du chant gallican primitif sont aussi très souvent les restes de mélodies populaires laïques.

Comme le dit M. Tiersot, le plain-chant et la mélodie populaire ont, en effet, longtemps vécu en bonne intelligence, et côte à côte. C'est ainsi que l'on retrouve le même type mélodique à la fois dans le psaume *In exitu*, tel qu'il était chanté dans certains diocèses, dans une chanson des noces du Berry, et dans la chanson célèbre *Rossignolet du bois*. Nul doute que ces cantilènes primitives, sur lesquelles furent plus tard composées par des trouvères ce qu'on a appelé les *Chansons de geste*, et la plus célèbre d'entre elles, *la Chanson de Roland*, n'aient été des chansons populaires dont la mélodie, ou du moins un certain type de cette mélodie, était très répandu à cette époque reculée. On ne saura probablement jamais sur quel air étaient chantées ces chansons de geste. Cependant M. Tiersot fait à cet égard une conjecture fort ingénieuse. S'appuyant d'une parodie d'une de nos chansons contenue dans le poème d'Adam de la Halle, *le Jeu de Robin et de Marion*, et dont la mélodie a été notée, il pense que cette notation reproduit véritablement l'un de ces anciens airs populaires. Il n'y a pas là de certitude, mais une simple présomption, que des découvertes ultérieures viendront peut-être confirmer.

Si nous suivons le cours des siècles, nous voyons toujours quelque chanson populaire se produire dans la musique savante qui a pris naissance. Les compositeurs du xv[e] et du xvi[e] siècle s'en inspirent ou même en copient simplement certains motifs. Au xvii[e], Lully fait de même comme plus tard Rameau. Au xviii[e] le souvenir, l'imitation, sont plus fréquents encore. L'Opéra-Comique, le Vaudeville, qui sont nés, vivent pour ainsi dire d'airs populaires. Les chansons : *Je veux garder ma liberté; Quand la Bergère vient des champs; Il faut que je file, file; Rossignolet du vert bocage*, étaient depuis longtemps chantées dans nos campagnes et le sont encore. Au xix[e], la chanson populaire n'est pas seulement reproduite, imitée à la dérobée : elle est réhabilitée, glorifiée. Une foule de romances de la première moitié de ce siècle sont composées sur des airs populaires bretons, béarnais, auvergnats, russes, écossais, polonais, vénitiens, napolitains, etc. Boieldieu, dans la *Dame blanche*, a introduit plusieurs airs écossais; et dans les *Voitures versées* des variations sur le vieil air français *Au clair de la lune*. Dans *Jeannot et Colin*, de Nicolo, tout un duo est fait sur le dessin d'une *montagnarde* auvergnate. C'est sur un chant provenant d'une mélodie populaire française que Berlioz a composé la litanie des femmes de sa *Damnation de Faust*. De tous les compositeurs contemporains Bizet est celui qui a le plus tiré parti des chansons et des airs populaires. Dans l'*Arlésienne*, il a mis à contribution les mélodies populaires provençales, comme les mélodies populaires espagnoles dans *Carmen*. On retrouve des thèmes anglais et écossais dans le *Henri VIII* de Saint-Saëns ; des airs norvégiens dans le ballet d'*Hulda* de M. César Franck; hindous dans le *Lakmé* de Léo Delibes, bretons dans le *Roi d'Ys* de M. G. Lalo. M. Massenet, dans ses *Scènes alsaciennes*, a reproduit des airs alsaciens, et M. Saint-Saëns a composé sur des mélodies populaires de nos provinces sa *Rapsodie d'Auvergne* et ses *Rapsodies sur les cantiques bretons*. Un chant des bergers des Cévennes sert de fond mélodique à la *Symphonie sur un thème montagnard* de M. Vincent d'Indy.

Pour nous résumer sur le livre de M. Tiersot, nous dirons qu'il ne plaira pas moins aux littérateurs qu'aux musiciens.

Le duc de Penthièvre, *mémoires de dom Courdemanche*, *documents inédits sur la fin du* XVIII[e] *siècle*, par ÉTIENNE ALLAIRE. Paris, Plon, 1889. Un vol. in-8°.

Une des figures les plus intéressantes de la seconde moitié du XVIII[e] siècle est assurément celle du duc de Penthièvre, ce dernier descendant mâle du comte de Toulouse, le fils adultérin de Louis XIV et de M[me] de Montespan, sur la tête duquel s'était réunie l'immense fortune que les largesses de Louis XIV et le testament un peu forcé de la Grande Mademoiselle avaient accumulée sur le comte de Toulouse et sur son frère aîné le duc du Maine. Simple, cœur excellent, bienfaisant entre tous, ami des lettres qu'il protégea dans la personne du chevalier de Florian, le duc de Penthièvre semblait fait pour ne connaître que les témoignages de la reconnaissance, et le bonheur d'un noble cœur qui a toujours cherché à faire celui des autres. Nulle vie cependant ne fut plus que la sienne en butte aux coups de la fortune. Né en 1725, il n'avait que douze ans quand il perdit son père, dont il était l'unique enfant issu de son mariage avec M[lle] de Noailles, sœur du maréchal. Marié en 1744, n'ayant encore que dix-neuf ans, à une princesse de Modène, d'une année plus jeune que lui, il éprouva pour elle un amour aussi profond qu'il fut durable et quand il la perdit dix ans plus tard, en 1754, il ne put jamais se consoler de cette perte. Des sept enfants que lui donna cette princesse, deux seulement échappèrent aux maladies du jeune âge, un fils, le prince de Lamballe, et une fille qui devait devenir duchesse d'Orléans, et dont descendent tous les princes de ce nom. Ce jeune prince de Lamballe, l'espoir de sa maison, mourut, en 1768, à vingt et un ans, et le duc de Penthièvre devait voir la tête de sa belle-fille portée sur les piques des septembriseurs. Peut-être lui-même aurait-il péri sur l'échafaud révolutionnaire, si la douleur n'eût abrégé ses jours. Il mourut en son château de Vernon, le 4 mars 1793 : six mois après la princesse de Lamballe, quarante-cinq jours après Louis XVI, le chef de sa race. Dans sa jeunesse, il s'était distingué par son courage aux batailles de Fontenoi et de Dettingen, et, dans son âge mûr, il avait fait de ses belles résidences de Sceaux, de Rambouillet, de Vernon et d'Anet l'asile des lettres, des arts et des plaisirs décents.

Telle est le prince que M. Étienne Allaire, connu déjà par une belle étude sur La Bruyère, a voulu peindre dans le livre qu'il publie. Le duc de Penthièvre jusqu'ici avait eu peu d'historiens; seul M. Honoré Bonhomme lui avait consacré une excellente étude, faite sur des documents inédits. Le sujet n'était pas cependant épuisé, et ne le sera même pas après M. Étienne Allaire. Son livre est, en effet, d'un caractère assez peu défini : c'est une œuvre qui n'est ni véritablement une biographie, une histoire, ni la publication d'un simple document : elle tient des deux. L'auteur était devenu possesseur, par suite d'un legs que lui avait fait M. Auguste Trognon, l'ancien précepteur attaché à la famille d'Orléans, d'un manuscrit de dom Courdemanche. Le religieux y racontait par le menu l'histoire de ses rapports avec le duc de Penthièvre au sujet d'un long procès qui avait existé entre ce prince, en sa qualité de seigneur de Gisors et de Vernon, et l'abbaye de Jumièges qui en relevait féodalement. M. Allaire aurait pu publier intégralement ce document qui a pour titre : *Correspondance de dom Courdemanche avec S. A. S. le duc de Penthièvre et son Conseil*, en l'éclairant des notes et des commentaires, où il aurait donné sur les personnages et sur les choses les renseignements les plus détaillés et les plus approfondis. Il a préféré à cette méthode celle qui consiste à fondre dans un récit le document inédit que l'on veut faire connaître, et en y joignant ce que l'on a pu recueillir d'ailleurs. Le volume de M. Allaire y a gagné peut-être plus d'agrément, mais perdu aussi de la précision et de l'autorité. Ceux qui écriront après lui pourront regretter de n'avoir pas sous les yeux un texte complet, sans mélange, d'où ils auraient pu tirer, sur d'autres sujets et sur ce sujet même, des lumières nouvelles et particulières. D'un autre côté, en prenant pour occasion de son livre, et aussi pour guide le manuscrit de dom Courdemanche, il s'est trouvé que M. Allaire s'est beaucoup étendu sur ce débat judiciaire de l'abbaye de Jumièges, qui n'offre pas un très grand intérêt; laissant de côté ou effleurant à peine la partie militaire et politique de la vie du duc de Penthièvre : sa jeunesse si brillante à Fontenoy et à Dettingen, ce tableau si touchant et alors si rare, si exceptionnel, de l'amour dans le mariage, qui caractérisa son union avec la princesse de Modène, ses rapports avec son fils, ce malheureux prince de Lamballe, que sa jeunesse ne défendit pas contre des exemples de corruptions peut-être calculées, comme le bruit en courut alors; avec la veuve de ce fils, qui seule donna alors quelque vie aux vastes solitudes de l'hôtel de Toulouse et du château de Sceaux, avec sa fille enfin qui, devenue seule héritière de la fortune des deux branches des *Légitimes*, épousa, à seize ans, onze mois après la mort de son frère, ce duc de Chartres, alors âgé de vingt-deux ans, qui devait périr révolutionnairement

sous le nom de Philippe-Égalité. Avec les lacunes que nous venons de signaler, le livre de M. Étienne Allaire est néanmoins encore fort intéressant; surtout dans sa seconde partie, où l'auteur, sorti des démêlés de l'affaire de Jumièges, nous peint, avec dom Courdemanche, l'intérieur de l'aimable cour de Sceaux et de l'hôtel de Toulouse.

Anne, duc de Montmorency, pair et connétable de France, par FRANCIS DECRUE. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1889. Un vol. in-8°. — Prix : 8 fr.

Dans un précédent volume paru en 1885 et que l'Académie française a couronné, M. Francis Decrue avait étudié la jeunesse du connétable Anne de Montmorency, et cette première partie de sa vie politique et militaire qui prend fin avec le règne de François Ier lui-même. L'auteur, né à Genève en 1854, était alors maître de conférences à la Faculté des lettres de Rennes, et ce premier ouvrage était, si nous ne nous trompons, sa thèse de doctorat. L'ouvrage attestait de nombreuses et attentives recherches, une habileté littéraire suffisante, et une impartialité d'autant plus méritoire, que le jeune historien était né dans un milieu protestant peu sympathique d'ordinaire à ce chef du parti catholique au xvie siècle. Il est vrai que M. Decrue nous a représenté depuis, dans le livre même que nous avons sous les yeux, le célèbre connétable bien plutôt comme le promoteur de ce parti modéré et de juste milieu, que l'on a appelé le parti des politiques. Quoi qu'il en soit, cette première étude sur Anne de Montmorency, fut fort bien accueilli, et l'on souhaitait vivement que l'auteur l'achevât, en conduisant son héros jusqu'à sa mort en 1567.

C'est cette fin d'un travail si bien commencé que nous donne aujourd'hui M. Francis Decrue. Son livre comprend un espace de vingt années 1547-1567, remplies par des événements dont quelques-uns comptent parmi les plus importants de notre histoire. Né en 1492, Anne de Montmorency avait cinquante-cinq ans, lorsque le roi Henri II succéda à François Ier. Il était connétable depuis 1528, mais en disgrâce depuis sept ans déjà. Partisan d'un rapprochement entre François Ier et Charles-Quint, que, sur ses conseils, le roi de France avait laissé passer dans ses États pour aller châtier la révolte des Gantois, il avait subi les conséquences du manque de foi de l'Empereur, qui, une fois les Gantois soumis, avait failli à toutes les promesses faites à François Ier. Avec l'avènement de Henri II non seulement la disgrâce du connétable cessa, mais sa faveur fut plus grande que jamais. Étroitement uni à la maîtresse du roi, Diane de Poitiers, il fut créé duc et pair en 1551, et maria, en 1557, son fils aîné à une fille naturelle du roi, Diane de France, veuve d'Horace Farnèse, duc de Castro. Si en 1557 il perdit la malheureuse bataille de Saint-Quentin, suivie du traité de Cateau-Cambrésis qui fut si désavantageux à la France, il est juste de dire qu'il avait en 1552 contribué plus que personne à conquérir et à donner à la France le pays des Trois-Évêchés, c'est-à-dire ces trois villes, Toul, Verdun et Metz, dont la première fut vainement assiégée par le duc d'Albe, qui, après d'immenses efforts, dut se mettre enfin en pleine retraite. La mort de Henri II, en 1559, et l'éloignement de Diane de Poitiers de la cour, furent pour Montmorency le commencement d'une nouvelle disgrâce. Il dut céder au duc de Guise sa fonction de grand maître qu'il occupait depuis 1526. Cette seconde disgrâce dura ce que dura le règne éphémère du jeune François II, c'est-à-dire dix-huit mois, du 10 juillet 1559 au 15 décembre 1560. Dans l'intervalle avait eu lieu cette conjuration d'Amboise et cette punition sanglante des conjurés qui ouvrirent réellement l'ère des guerres civiles en France. Sa réconciliation avec le duc de Guise au commencement du règne de Charles IX (1561) donna lieu à ce triumvirat à la faveur duquel, uni au duc de Guise et au maréchal de Saint-André, il gouverna vraiment la France. La première guerre civile qui éclata en 1562, peu après ce qu'on a appelé le massacre de Vassy, ne fut pas heureuse pour le connétable. Fait prisonnier à la bataille de Dreux, où les protestants cependant furent battus, il recouvra la liberté à la paix d'Amboise, et reprit l'année même la ville du Havre sur les Anglais. Ce fut la dernière faveur de la fortune qu'il devait recevoir. Le 10 novembre 1567 il était tué à la bataille de Saint-Denis livrée contre les huguenots, et dans laquelle le second duc de Guise ne fit donner toutes les forces dont il disposait qu'après que son rival politique eut été mortellement frappé.

Les nouvelles lumières que l'étude approfondie de M. Decrue a jetées sur le rôle et le caractère du connétable de Montmorency, ont été en somme plus favorables que désavantageuses à la mémoire de cet homme célèbre, objet jusqu'ici d'appréciations si contraires. Il ne fut certes exempt ni de passions ni de défauts. Mais les qualités l'emportent certainement en lui sur les défauts, et les passions qui l'animèrent furent en partie celles de tous ses contemporains. Ce qu'il ne faut pas oublier aujourd'hui, c'est sa défense heureuse de la Provence contre l'invasion des

Italiens de Charles-Quint et sa conquête de Metz. E. A.

Don Pedro II, empereur du Brésil, par B. Mossé. Un vol. in-18. Paris, 1889, librairie Firmin-Didot.

L'Exposition universelle de 1889 a révélé avec éclat à l'immense majorité des visiteurs, fort éloignés de le soupçonner, un fait considérable dans l'histoire du XIXe siècle; c'est que l'Amérique latine a secoué enfin la torpeur où elle végétait. Il n'y a pas un des pays qui la composent dont on n'ait pu voir au champ de Mars le palais particulier plein de richesses. Le premier exemple de ce retour à l'activité qui fait les nations prospères, a été donné par le Brésil sous l'impulsion de l'empereur don Pedro II, de ce prince éclairé qui pendant son séjour à Paris, l'an dernier, venait familièrement s'asseoir à la table commune avec ses collègues de l'Institut et prendre part aux travaux de l'Académie des sciences. Il est peu de souverains aussi populaires que celui auquel M. Mossé vient de consacrer le volume que nous annonçons ici. Néanmoins, ce n'est pas le souverain proprement dit, l'empereur constitutionnel du Brésil que M. Mossé s'attache à faire connaître; il considère, de préférence, le philosophe, le philanthrope, l'ami de l'humanité, le bienfaiteur de sa patrie. Ce sera, en effet, l'éternel honneur de ce prince d'avoir aboli l'esclavage dans ses États, et de l'avoir fait non par un acte soudain de capricieuse générosité, qui pouvait ruiner à jamais le pays, mais par une série de mesures d'affranchissement progressif sagement concertées. Le nombre des esclaves était encore de 1,510,806, en 1872, date du dernier recensement; il était tombé à 723,419, quand fut promulguée la loi du 13 mai 1888, qui les émancipait définitivement, et que l'on a baptisée du beau nom de « loi dorée ». Loi dorée, à tous les points de vue : car, contrairement aux prédictions de mauvais augure, qui ne manquèrent pas de se produire, au début, c'est-à-dire, il y a vingt-cinq ans, la disparition graduelle de la main-d'œuvre servile — remplacée par le travail de l'immigrant européen — accrut singulièrement la force productive du Brésil au lieu de la ruiner, comme on l'avait annoncé. C'est ainsi, pour en citer un exemple frappant, que la production du café qui fut de 177 millions de kilos pendant la période quinquennale 1872-1877 s'est élevée à 400 millions, pendant la période 1882-1887. M. Mossé, après avoir montré l'état du Brésil sous don Pedro Ier et à l'avènement de don Pedro II, retrace à grandes lignes la géographie physique et politique de l'empire, nous fait assister à sa pacification intérieure, à la guerre de 1851-1852 contre Rosas, le dictateur de Buenos-Ayres, puis aux guerres de l'Uruguay et du Paraguay, pour arriver enfin à la grande œuvre de civilisation que don Pedro II poursuit avec une volonté persistante et réfléchie secondée par une incessante activité. L'abolition de l'esclavage n'est pas la seule manifestation de cette œuvre de progrès; mais elle en est le témoignage le plus retentissant. C'est pourquoi, sans doute, le jury de l'Exposition universelle a choisi ce titre pour décerner un grand prix à l'empereur don Pedro II et à la princesse impériale du Brésil qui effectivement a joué un rôle important dans cette réforme.

Si le portrait peint par M. Mossé en ce livre est fidèle, — et nous n'avons aucune raison de ne pas le croire tel, — don Pedro II, type de pur patriotisme, de désintéressement, animé de l'amour de la liberté, dévoué à son peuple, dévoué à tous les progrès, laissera une page glorieuse et d'une gloire enviable dans l'histoire de la monarchie. Ce monarque, en effet, ou plutôt, comme dit M. Mossé, ce chef d'une démocratie couronné, homme de bien, intelligence et cœur d'élite, savant et philosophe, semble avoir pris à tâche de justifier la vérité du mot de Platon : « Les peuples ne seront heureux que quand les philosophes seront rois. »

Recueil des Actes du Comité de Salut public, avec la Correspondance officielle des Représentants en mission et le Registre du Conseil exécutif provisoire, publié par F.-A. Aulard, chargé du cours d'histoire de la Révolution française à la Faculté des lettres de Paris. — Tome Ier, 10 août 1792, 21 janvier 1793. Un vol. in-8° de 512 pages. Paris, Imprimerie nationale MDCCCLXXXIX. — Collection des *Documents inédits sur l'Histoire de France*, publiés par les soins du ministère de l'Instruction publique. Se trouve chez Hachette.

Chargé du cours d'histoire de la Révolution française à la Faculté des lettres de Paris, M. F.-A. Aulard, en travaillant aux Archives, à la préparation de ses leçons, s'est tout de suite rendu compte de l'intérêt supérieur que présentaient, dans leur nudité même, et malgré l'immense quantité de documents déjà publiés, les pièces originales qu'il avait sous les yeux. En livrant à la publicité simultanément les *Actes du Comité de Salut public*, la *Correspondance officielle des Représentants en mission* et le *Registre du Conseil exécutif provisoire*, il nous livre le fonds et le

tréfonds de l'histoire du gouvernement de la France pendant la Convention. Éditeur modeste et généreux, il nous le livre sans commentaire personnel, estimant que son rôle, en publiant de nouveaux documents, est moins de faire œuvre d'historien que de fournir matière à des livres nouveaux. Mais l'expérience, la sûreté de coup d'œil de l'homme à qui l'étude de l'histoire est familière, se trahissent non seulement dans la réunion en un même volume des trois séries de pièces ci-dessus nommées, mais pour le moins autant dans leur classement. Il ne suffisait pas, en effet, pour les mettre en pleine valeur qu'on les trouvât rapprochées, placées bout à bout dans l'ordre successif, elles perdaient la moitié de leur prix. M. Aulard a vu et bien vu qu'elles devaient être juxtaposées, présentées dans l'ordre chronologique, jour par jour, que de la sorte seulement séances du Comité, séances du Conseil et correspondance des Représentants s'éclairent, se complètent, se commentent l'une l'autre.

La publication du tome Ier commence nécessairement au 1er août 1792 et s'arrête au procès-verbal de l'exécution de Louis XVI, le 21 janvier 1793. Quand un nom paraît pour la première fois, l'éditeur — je veux dire M. Aulard — ajoute en note la biographie succincte du personnage. Qu'on ouvre le volume au hasard, et l'on est aussitôt pris par l'intérêt le plus puissant, on poursuit la lecture page à page, journée après journée, on court aux dates célèbres, saisi d'émotion au spectacle de la vie même de l'époque de ses grandeurs et de ses petitesses, de ses vertus et de ses crimes; et çà et là, on sourit, la phraséologie du temps aidant, de la naïveté d'illusions dont il faut, quand même, admirer le généreux désintéressement. C'est ainsi, par exemple, que le 15 décembre 1792, un décret de la Convention dicte à nos généraux la « Proclamation à faire aux Peuples conquis à la Liberté » dont voici les premières lignes :

« Le peuple français au peuple...

« Frères et Amis, nous avons conquis la liberté et nous la maintiendrons. Nous offrons de vous faire jouir de ce bien inestimable, qui vous a toujours appartenu et que vos oppresseurs n'ont pu vous ravir sans crime. Nous avons chassé vos tyrans; montrez-vous hommes libres, et nous vous garantirons de leur vengeance, de leurs projets et de leur retour... »

Et le bon peuple français promet à ces peuples inconnus — auquel préalablement il aura appliqué une forte pile — la suppression des autorités civiles et militaires, des impôts, des privilèges, nommément, ceux de chasse et de pêche, puis des corvées, de la gabelle, des péages, des octrois et finalement de toutes contributions dont ils furent chargés par des usurpateurs. — Et ce langage retentissait effectivement au cœur des peuples, car, bien peu de temps après, la Convention est officiellement informée que les « États libres », — ancien évêché de Bâle, — « rompant les liens existant entre eux et l'Empire, se sont constitués en république libre et indépendante, sous le nom de République de la Rauracie. » — Nous confessons humblement notre ignorance : mais sans le *Recueil des Actes du Comité de Salut public, etc.*, nous serions encore à savoir qu'il exista jamais un tel État sous un tel nom. Si nous devions être lapidé par les lecteurs qui connaissaient déjà la République de la Rauracie, nous croyons que nous pourrions affronter sans grande terreur le sort de saint Étienne, c'est-à-dire sans péril. Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule chose que nous ait révélée la précieuse publication de M. F.-A. Aulard.

Histoire de la Renaissance artistique en Italie, par Charles Blanc de l'Académie française, revisée et publiée par Maurice Faucon, ancien membre de l'École française de Rome. Deux vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Firmin-Didot.

Quand Charles Blanc eut quitté la direction des beaux-arts, au terme, sauf erreur, du sous-secrétariat de M. Turquet, il eut assez de crédit encore pour obtenir la fondation d'une chaire « d'Esthétique et d'Histoire de l'art » au Collège de France et s'en faire nommer titulaire. L'ouvrage posthume, que M. Maurice Faucon publie aujourd'hui, se compose précisément de la suite de leçons qu'il fit dans cette chaire. Il avait choisi pour objet de son cours l'Histoire de l'Art en Italie; mais la mort ne lui permit point d'achever et l'œuvre écourtée, privée de son glorieux couronnement, n'est plus qu'une Histoire de la Renaissance artistique en Italie. Cette histoire va du XIIe siècle au milieu du XVe, de Grégoire IX à Pie II, de Nicolas Pisano, à Antonio Filarete et à Paolo Romano, du Cimabue à Pinturricchio, de Dante à l'invention de l'imprimerie et de la gravure des estampes à Maso Finiguerra et Mantegna.

M. Maurice Faucon, qui s'est chargé de revoir et de préparer pour l'impression les manuscrits de Charles Blanc, est un ancien élève de l'École française de Rome; en même temps qu'il revisait minutieusement le texte, il le complétait, nous dit-il, par des notes, précisait les dates, rectifiait détails et citations, terminait certains chapitres,

évitait enfin par des interversions et des coupures les répétitions que permet l'enseignement. Eh bien, M. Faucon peut se flatter d'avoir fait acte de dévouement, car la tâche devait être lourde. En effet, Charles Blanc pouvait écrire sur les arts avec goût, d'une plume élégante et diserte, il était prompt à s'enflammer devant une belle œuvre, en raisonnait bien; mais en matière d'histoire et de critique il n'appartenait pas à l'école du document, loin de là : le scrupule de l'exactitude ne le tenait que de sorte, et le tourment du monogramme ne lui a jamais causé d'insomnie. D'où je conclus que M. Faucon aura eu fort à faire pour mettre les leçons de Ch. Blanc d'accord avec les découvertes de l'érudition contemporaine. Mais sa participation ne s'est pas bornée à ce travail d'éditeur savant et soigneux. Pendant son séjour en Italie, dans le temps qu'il parcourait les petites villes toscanes de San Gimignano, Prato, Arezzo Pienta, Borgo san Sepolcro, Urbin, Urbania, il envoyait à son ami, qui l'en pressait, des notes sur les chefs-d'œuvre des primitifs : et celles-là étaient précises et le professeur au Collège de France pouvait s'y fier. Plus tard ils firent ensemble un voyage en Italie où la pondération d'esprit du jeune érudit ne dut pas nuire, en les réglant, aux enthousiasmes du vieux critique. Précieuse collaboration, en vérité, car en lisant ces chapitres où se rencontrent tant de pages heureuses sur Pisano, Giotto, Orcagna, les Lorenzetti, Masaccia, Benozo Gozzoli, Mino da Fiesole, les Civitali, Ghiberti et Donatello, les Lippi et Piero della Francesca, on peut goûter avec sécurité le charme de la diction, la finesse des aperçus, l'ingéniosité des développements, l'élégance et parfois l'éloquence du style qui ont fait le succès légitime du talent de Charles Blanc, malgré les lacunes de son savoir, comme en dépit de théories souvent hasardées et d'affirmations esthétiques souvent douteuses. Il faisait aimer l'art.

L'Empereur Guillaume II et la première année de son règne, par M. ÉDOUARD SIMON. Un vol. in-18. Paris, 1889. W. Hinrichsen.

« Rechercher la vérité des faits et les raconter sans parti pris », l'auteur de *l'Empereur Guillaume II* ne pouvait — dit-il en avant-propos — se proposer d'autre but en ce livre. Nous dirons, à notre tour, que l'historien ne pouvait, en effet, proposer à son ambition un but plus légitime ni plus digne de ses efforts. Mais, d'autre part, le nom de M. Édouard Simon offre mieux qu'une présomption, il est une garantie absolue d'exactitude et d'impartialité pour tous ceux qui connaissent ses premières études sur l'histoire de la Prusse et de l'Allemagne contemporaines. L'histoire de *l'Empereur Guillaume Ier et son règne*, celle du *Prince de Bismarck* et de *l'Empereur Frédéric* sont déjà classées parmi les livres auxquels on peut se fier en toute sûreté, et à ce titre citées et consultées chaque jour. L'éminent directeur du *Mémorial diplomatique* ne se méprend pas à propos de son dernier ouvrage, il nous trouve d'avance persuadés, lorsqu'il nous donne à entendre que le sujet ne présente pas la même sorte d'intérêt que les sujets précédemment traités par lui. Dans les volumes précédents, effectivement, ce sont les récits d'un passé douloureux pour nous, mais exceptionnellement mémorable, qui nous occupent. Dans le présent travail, au contraire, ce qui nous préoccupe, c'est l'avenir. En ce tableau où M. Édouard Simon a retracé l'enfance, la jeunesse et la première année du règne d'un souverain de trente ans ; en ce que fut l'enfant, en ce que fut le jeune homme pendant ses « années d'apprentissage », nous cherchons des clartés de ce que sera l'homme appelé à disposer de la puissance militaire réputée la plus forte de l'Europe, l'empereur allemand avec lequel le monde entier et en particulier la France devront compter pendant longtemps, puisque, « selon toutes les prévisions humaines, il sera donné à deux générations nouvelles d'accompagner le règne du jeune souverain ».

Mais si l'intérêt n'est pas le même, il n'est pas moindre non plus, tant s'en faut; car ce n'est point chose de médiocre importance pour nous que de connaître Guillaume II avant son avènement, de savoir quelles dispositions d'esprit, quelle somme d'aptitudes il apporte à ce métier de souverain, et de déduire de tels éléments des lumières sur ce que l'on peut attendre de son règne. Ces éléments, le livre de M. Édouard Simon nous les fournit aussi abondants, aussi complets que possible en quatre chapitres copieux, correspondant aux grandes époques de la vie du prince : d'abord *Enfance et jeunesse* (1859-1881) c'est-à-dire le système d'éducation, les études, l'entrée du prince dans l'armée, l'analyse de son caractère où domine la volonté, une volonté dont on peut mesurer l'énergie sur ce témoignage de M. Hinzpeter. Son ancien précepteur rapporte que « par suite d'une lésion au moment de sa naissance qui a eu pour conséquence une faiblesse irrémédiable du bras gauche, son développement physique et psychique a rencontré des obstacles particuliers... Il s'agissait de vaincre un sentiment naturel de gaucherie physique et la timidité qui en résultait. » Eh bien, si l'infirmité n'a pas disparu, elle n'a pas empêché le prince

de devenir un tireur, un nageur, un cavalier de premier ordre, et de faire de cette infirmité de naissance un élément de force et d'énergie. Le second chapitre intitulé *le Prince et la Princesse Guillaume*, parcourt les sept années suivantes (1881-1887) et raconte le mariage avec la princesse Augusta-Victoria, la vie militaire et la vie privée du prince. Le troisième chapitre (1881) est exclusivement consacré au *Prince impérial Frédéric*, à sa maladie, à ses rapports avec son fils et à sa mort. Dans le dernier enfin, *l'Empereur Guillaume II* (1888-1889), sont retracés tous les événements de cette première année de règne qui s'ouvre le 16 juin 1888, au milieu des inquiétudes et des appréhensions qu'inspirait à l'Europe entière et même aux souverains allemands la jeunesse du nouvel empereur, dont les tendances paraissaient à la fois absolues et belliqueuses. Il faut le dire, et M. Édouard Simon y insiste avec raison, ces craintes n'ont pas été justifiées par les faits, qui ont plutôt confirmé les prévisions de ceux qui, placés auprès du futur héritier d'une couronne impériale, avaient favorablement auguré de ses qualités de souverain. « Possédé d'une ambition qui n'aurait pas surpris chez un prince jeune et exalté par un tel exemple (celui de son grand-père), ajoute M. Simon, il aurait couru à des entreprises belliqueuses qui eussent de nouveau remué l'Europe, à peine remise de secousses formidables. On l'en croyait capable, et son avènement inquiétait bien des esprits. Ces craintes heureusement se sont montrées vaines jusqu'ici, et rien ne fait prévoir qu'elles soient près de se réaliser. » C'est sur ce dernier mot optimiste que nous fermerons le livre qui complète l'œuvre antérieure de l'auteur, et que nous voulons considérer comme le premier d'une nouvelle série où nous suivrons le développement des prémisses posées dans celui-ci.

L'Exemple de l'Amérique : Washington et son œuvre, par E. Masseras. Un vol. in-18. Paris, 1889, librairie Plon.

M. E. Masseras, ancien rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis*, a qualité pour nous entretenir de l'Amérique et de sa constitution, de l'œuvre admirable de Washington, intacte après un siècle d'expérience, ayant glorieusement résisté à la longue secousse de la guerre de sécession, terrible épreuve à laquelle peu de systèmes politiques auraient survécu. En publiant cette étude de la constitution américaine, de la guerre de sécession et de la dette des États-Unis, M. Masseras a voulu, sans doute, nous montrer, comme le titre de son livre l'indique, l'exemple d'une république dont l'organisation gouvernementale a su rallier à elle et s'attacher à jamais, peut-on croire, la majorité des citoyens, donner satisfaction aux intérêts les plus divers, et assurer la prospérité générale du pays. Malgré la différence fondamentale du principe de chacune des deux républiques, — la nôtre restée « une et indivisible » de son origine, l'autre fédérative, — cet exemple de l'Amérique nous est présenté fort à propos en ce temps de crise politique, où tant d'esprits agitent le grave problème de la revision de la constitution. Revision ou non, il est incontestable que nous aurions tout bénéfice à suivre en plus d'un point l'exemple de l'Amérique, ne fût-ce que dans l'administration des finances publiques où il est de principe de ne léguer aucune charge aux générations à venir. C'est en vertu de ce principe que la dette des États-Unis, après avoir été formidable par suite de la guerre, est aujourd'hui réduite à zéro. Le livre de M. Masseras contient bien des enseignements de cette sorte. Assurément les faits étaient connus, mais il est bon de les rappeler de temps à autre et de les offrir aux méditations de nos hommes politiques; l'auteur de *l'Exemple de l'Amérique* a choisi pour le faire le moment opportun.

Esquisse historique des sièges de Tlemcen, par M. Tridon, capitaine de gendarmerie. Plaquette de 16 pages in-8°. Paris, 1889. *Méthode d'instruction individuelle sur le service en campagne*. Librairie militaire H.-Ch. Lavauzelle.

Comment Tlemcen, qui fut une ville célèbre entre toutes, enviée, chantée dans tout le monde arabe, renommée non seulement pour la beauté de ses jardins fruitiers (les Romains l'avaient appelée *Pomaria*), pour la richesse de son commerce et la puissance de ses sultans, mais aussi par l'illustration de ses savants et le nombre de ses écoles, comment la belle Tlemcen qui, aux XIVe et XVe siècles, ne comptait pas beaucoup moins de 150.000 habitants, est-elle déchue au point de n'être plus qu'une ville de 20.000 âmes, un simple chef-lieu d'arrondissement de notre province d'Oran, désormais sans avenir, s'il faut en croire M. Onésime Reclus dont l'ouvrage *Nos colonies* nous a livré les détails qui précèdent? *L'Esquisse historique des sièges de Tlemcen*, par M. le capitaine Tridon, contient implicitement l'explication de cette décadence. M. Tridon, en effet, ne s'arrête pas seulement à la prise de Tlemcen par le maréchal Clauzel et au siège que le capitaine Cavaignac y soutint contre les partisans d'Abd-el-Kader. A l'aide du grand historien arabe Ibn

Khaldoun, parcourant l'histoire de la ville à partir de la conquête musulmane, il rappelle et décrit sommairement les sièges qu'elle eut à subir. En moins de deux siècles, de 1148 à 1337, je n'en compte pas moins de dix, dont l'un dure trois ans et un autre huit ans, trois mois et cinq jours. Depuis, Tlemcen fut sans cesse attaquée, prise, reprise, tantôt par les Marocains, tantôt par les Espagnols, tantôt par les Turcs, toujours dévastée, pillée, les habitants passés au fil de l'épée. Asservie par les Turcs, sa ruine définitive était consommée. Sous sa forme rapide et concise, l'*Esquisse historique* du capitaine Tridon est aussi complète que possible et très intéressante. Nous ne sommes pas surpris qu'elle ait paru d'abord dans la *Revue d'infanterie*.

Nous recommandons à l'attention des officiers de réserve l'excellent travail anonyme publié sous le titre de *Méthode d'instruction individuelle sur le service en campagne*.

Il est impossible de rien imaginer de plus simple, de plus clair, ni qui se classe plus aisément dans la mémoire que la rédaction de cette méthode d'instruction à la fois théorique et pratique sur le service de sûreté d'une troupe en marche et en station. E. C.

Henry de Rohan. Son rôle politique et militaire sous Louis XIII (1579-1638), par AUGUSTE LAUGEL. Un vol. in-18, 445 pages. Librairie Firmin-Didot. Paris, 1889.

« La maison de Rohan est une des plus illustres de la Bretagne. Elle se perd dans la nuit des temps; dans les romans de *la Table-Ronde*, il y a un Tristan, prince de Léon, qui a pour tuteur son parent Rohan. Un généalogiste fait remonter l'origine de cette maison à Rahan ou Rohan, fils puîné de Conan Mériadec, premier roi de Bretagne, et d'Ursule, fille d'un roi d'Angleterre, environ vers l'an 400, quelque peu avant la naissance de la monarchie française. »

Ainsi parle M. Laugel au début de l'ouvrage que nous annonçons. Si pareil témoignage est flatteur pour les héritiers actuels du nom, d'autre part on n'imagine pas comme le reste du monde a peu de souci des maisons les plus anciennes et les plus fameuses, et comme il en ignore tout absolument. Pour celle-ci, dont le prestige héraldique est incontestable, nous gagerions que nul ne nous contredira si nous avançons que, parmi les lettrés eux-mêmes, le nom de Rohan, brusquement jeté dans la conversation, ne rappellera pas autre chose que les trois ou quatre traits vulgarisés par les recueils d'anecdotes.

C'est d'abord la proverbiale devise : *roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis;* ce sont ensuite les amours chansonnés de la *belle Soubise* avec un de nos rois; et puis les coups de bâton administrés à Voltaire par les estafiers d'un *chevalier de Rohan;* c'est enfin le cardinal de Rohan de *l'affaire du Collier*, cette affaire que les archives nous rendraient, il est permis de le croire, plus curieuse que ne l'ont faite romans, pamphlets et chroniques. Ajoutons-y le *Soubise*, vaincu de Rosbach, dont l'incapacité néfaste rappelle une piquante anecdote des souvenirs absolument *inauthentiques* (mais d'autant plus amusants) *de la marquise de Créquy*. « Ce que je vous dirai sur le célèbre M. Rouelle, c'est qu'il était le chimiste du jardin du roi, et qu'il revendiquait toujours toutes les découvertes qui se faisaient de son temps. Il accusait tout le monde, et surtout les physiciens allemands, de lui voler toutes ses idées, et l'épithète de *plagiaire* était pour lui le synonyme du mot *scélérat*. Pour exprimer l'horreur qu'il éprouva du crime de Damiens, il avait dit que c'était un *plagiaire;* et comme il était grand patriote, il ne manqua pas d'appliquer la même épithète au maréchal de Soubise après la bataille de Rosbach. — Mais lui disait M. de Buffon, ce n'est pas un plagiat que de s'être laissé battre par les Prussiens, c'est au contraire une invention toute nouvelle de M. de Soubise. »

Hélas! nous avons, depuis, perfectionné cette invention!

En fait, les deux personnages les plus notables de cette maison : le duc Henry de Rohan, et son frère Benjamin de Soubise, qui occupèrent les premiers rôles dans la résistance extrême du protestantisme français au roi de France, ne sont connus que des étudiants, des professeurs et de ceux « de la religion ». M. Laugel, incité par M. de Loménie (qui s'était passionné pour la figure d'Henry de Rohan, et que la maladie a empêché de lui consacrer un livre), a reçu de cet écrivain de mérite le présent de ses notes et de la copie d'une correspondance vraiment précieuse.

M. Laugel, que l'on devine personnellement ami de la cause dont Henry de Rohan fut le dernier héros militaire parmi nous, s'est animé du même enthousiasme que M. de Loménie pour cet homme présomptueux et morne, type supérieur du calviniste français. Il le traite couramment de grand homme. Richelieu, qui en était un autre, — et d'une autre grandeur aussi, — Richelieu, qui battit Rohan, ne l'estima guère et reçut de lui les plus humbles hommage, Richelieu dit simplement : « M. de Rohan qui a fait tant de mal à la France. » Le duc appartient à cette catégorie malheureuse de *héros* qui ont

imploré l'étranger contre les Français devenus *l'ennemi*. On a beau me ressasser que l'idée de patrie n'existait point alors telle que nous la comprenons aujourd'hui, je vois toujours un point noir dans la vie d'un Français qui a appelé les Français *l'ennemi*. Je ne dis pas cela seulement du répugnant *jacobin* Bernadotte, devenu le *bon frère* des rois de la *Sainte Alliance*, ni de Moreau, tué dans l'état-major des envahisseurs de la France. Ces deux hommes ne sont que des types de fanfaronnade et de jalousie... et malheureusement la tache d'avoir appelé l'étranger sur notre sol ternit de plus belles gloires que celles-là. Du moins la légende de Napoléon, même chez ses pires haïsseurs, ne se voit pas infliger cette souillure, et dans toute l'histoire de l'empereur on ne voit qu'amour sans réserve pour toute la France, et non pas pour telle classe du pays. Il nous mènerait trop loin d'analyser le substantiel ouvrage de M. Laugel; ses longs chapitres relatifs à la jeunesse de Rohan, au siège de La Rochelle, aux séjours de Rohan en Suisse et en Italie, méritent qu'on les lise en entier dans le livre lui-même, et le lecteur n'aura pas perdu son temps. Il ne s'intéressera pas moins que nous l'avons fait nous-même aux aventures privées du personnage, à sa femme, à sa fille, à son frère. La duchesse Henry de Rohan est une physionomie très captivante pour le psychologue, comme on parle à présent. « Cette femme, en un pays où l'adultère eût été permis, eût été une femme fort raisonnable », dit avec une railleuse profondeur Tallemant des Réaulx, dans la pensée de qui le duc fut le plus... trompé des hommes; mais, trompé comme époux seulement, car la duchesse n'a pas cessé d'être pour son mari l'amie la plus constante, la plus active et fidèle alliée. Elle avait tous ses secrets, comme la moitié de son âme; elle exécutait tous ses plans et ordres, comme un lieutenant infaillible. *Ma femme, laquelle est plus Rohaniste que celles qui en portent le nom*, déclare Henry de Rohan, dans une lettre à son frère Soubise.

Avis aux gens à opinions transmises, qui ne jugent point d'après la nature et les réalités, mais d'après des systèmes. Il y eut ensuite la fille du duc, fille unique, la plus riche héritière du royaume, et dont il disait qu'il « aimerait mieux apprendre la mort que son mariage avec un papiste ». Eh bien, cette fille donna sa main et ses biens à un bon catholique, M. de Chabot. C'est au cours de son opposition à ce mariage que la duchesse, veuve de Henry, produisit, comme *Deus ex machina*, un *Tancrède de Rohan*, fils (à la naissance dissimulée, prétendait-elle) du feu duc de Rohan; mais plus vraisemblablement, insinue-t-on, fruit des amours de la duchesse et de Candale. Il y eut encore Benjamin de Soubise, le frère de Rohan et son allié dans la lutte contre le pouvoir royal. Ce Soubise, vraie figure d'homme de mer, précurseur héraldique, pour l'audace et la détermination, du plébéien Jean Bart, s'en alla végéter à Londres après sa défaite. Ce volume se termine par le recueil des lettres de Rohan à sa mère, lettres datées de Padoue, en 1630-1631, où le héros se préoccupe beaucoup de la peste qui sévissait alors en Italie; très curieuses aussi les lettres de Soubise à sa mère, celles de la duchesse Henry et de sa fille, plus tard Rohan-Chabot, à leur belle-mère et aïeule; et surtout très curieuses les lettres ou Rohan veut amener Soubise à ses vues sur un partage de biens.

L. D.

Précis d'histoire juive, depuis les origines jusqu'à l'époque persane (ve siècle avant J.-C.), par Maurice Vernes, directeur adjoint à l'école pratique des hautes études.

Tout en tenant en très haute considération les travaux des Reust, des Kuenen, des Wielhausen, M. Vernes, un hébraïsant, lui aussi, n'a pas cru devoir en user pour écrire son histoire. Ce n'est pas qu'il se soit défendu de citer à l'occasion des pages entières empruntées aux écrits, de ces savants exégètes et à leurs écrits, à ceux des deux premiers surtout, il nous renvoie à peu près constamment, mais il n'accepte pas tant s'en faut, tous les résultats obtenus par les écoles critiques de la théologie protestante et la méthode qu'elles ont adoptée, il la rejette complètement.

L'histoire juive, dans sa partie la plus ancienne, depuis l'époque des premiers juges jusqu'à celle de la captivité, est tout entière dans la Bible et elle n'est que là. Très importante, par suite, la détermination de la date des divers livres bibliques.

M. Maurice Vernes part systématiquement de la supposition de la plus basse date, c'est-à-dire que constatant l'époque pour laquelle l'existence d'un ouvrage est absolument certaine, il remonte à partir de cette date relativement moderne, jusqu'à ce qu'il trouve des circonstances applicables à la formation de l'ouvrage et de nature à en rendre compte. En de tels livres que le *Pentateuque*, que les *Rois*, on distingue des compositions de diverses époques, des interpolations après coup; systématiquement encore, sans nier ce qu'il y a de fondé dans ce qu'on a appelé la thèse de l'émiettement, M. Vernes suppose d'abord avec l'unité de date, l'unité de composition pour n'indiquer qu'ensuite les réserves qu'il est sage

de faire. Ainsi la méthode régressive au lieu de la méthode jusqu'ici suivie, et l'hypothèse de l'unité au lieu de la dislocation.

Aussi importante que la détermination de la date des divers écrits bibliques est l'interprétation de ces mêmes écrits.

M. Vernes réprouve l'interprétation « rationaliste »; toutes les fois que ses devanciers se sont trouvés en présence d'événements présentés sous un aspect surnaturel, merveilleux ou mythique, ils ont prétendu y reconnaître le souvenir défiguré ou transformé de la réalité; ils ont interprété la sublime légende des origines israélites, en ramenant les personnages depuis Abraham jusqu'à Moïse, de Josué à Samuel et à Élie, et les hauts faits qui leur sont attribués, aux mesquines proportions de l'humanité en chair et en os; pour eux, il y a des « traditions » antiques, que la critique parviendra certainement un jour ou l'autre à dégager de la forme populaire sous laquelle elles nous seraient parvenues. M. Vernes, tout au contraire, voit, dans la légende israélite, une œuvre admirable de poésie, d'inspiration morale et religieuse; il y trouve dans un cadre d'événements matériels, comme il dit, les hautes leçons qu'ont entendu donner des hommes de génie, d'éminents docteurs, des écrivains accomplis, des théologiens tour à tour éloquents et subtils; pour lui, les leçons sont tout et le cadre rien. A l'hypothèse « rationaliste » de vieux souvenirs conservés sous une forme altérée et se surchargeant au cours des siècles d'éléments étrangers, il substitue la théorie d'une création libre présentant le dogme religieux ou l'avertissement moral sous une forme dramatique.

Le *Précis* est divisé en quatre livres qui portent comme titres : La légende des origines, — l'Ancien Royaume israélite, — Les Royaumes de Juda et d'Israël, — Les temps de la restauration et du second temple.

« Une famille syrienne, amenée par une cause inconnue en Égypte, s'y développant dans des circonstances favorables, puis échappant, par un concours d'événements où l'on vit de bonne heure l'intervention du Dieu national, à l'oppression que l'on voulait faire peser sur elle et s'établissant dans le pays de Chanaan, voilà, réduit à sa plus simple expression, le thème que les prophètes et les prêtres devaient si magnifiquement transformer. C'est là également le *maximum* de ce que l'on peut être tenté d'affirmer touchant le commencement d'une nation dont le rôle devait être si grand dans l'histoire morale et intellectuelle du monde. Mais ce maximum, nous croyons, écrit M. Vernes, qu'il est à propos de rester au-dessous et de n'admettre que sous bénéfice d'inventaire soit la migration première des bords de l'Euphrate en Palestine, soit l'établissement en Égypte, soit la conquête du pays de Chanaan. »

Avec Saül et David on commence seulement d'entrer dans le domaine de l'histoire proprement dite. Encore des leçons et des exemples sous couleur de récits historiques, et les faits à retenir sont peu nombreux. Notons les jugements portés sur les premiers rois.

Du troisième livre, le dernier chapitre est tout entier consacré à l'étude des idées religieuses, du sacerdoce et du culte du xe au vie siècle. Quelques vues nouvelles; le chapitre est des plus curieux.

Signalons encore, au dernier livre, les chapitres II et III. Ce sont les institutions civiles et religieuses du second Temple, c'est la « Loi de Moïse », c'est la théologie et c'est la philosophie de la Bible qui se trouvent analysées, exposées, dans le premier de ces chapitres, et, dans l'autre, M. Vernes traite du contenu et de la formation de la Bible, il nous donne une étude bibliographique et critique des écrits bibliques, regardant successivement aux livres *législatifs*, livres de *Moïse*, *Josué*, *Juges*, *Samuel*, *Rois*, aux livres HISTORIQUES, livres des *Chroniques*, *Esdras*, *Néhémise*, aux LIVRES DE PROPHÉTIES, *Isaïe*, *Jérémie*, *Ezéchiel*, les *Douze petits prophètes*, *Daniel*, aux livres MORAUX ET POÉTIQUES, enfin : *Job*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, les *Psaumes*, le *Cantique*, les *Lamentations*, *Ruth*, *Esther*.

M. Maspéro, un égyptologue, M. Ménard, un helléniste, ont, dans leurs histoires des peuples anciens, parlé encore assez longuement des Israélites. Une comparaison des jugements qu'ils ont portés à leur endroit avec ceux que M. Vernes vient d'émettre ne serait assurément pas sans intérêt.

L'Égypte au temps des Pharaons. *La vie, les sciences et l'art*, par VICTOR LORET, ancien membre de l'École française du Caire, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon, avec 18 photogravures. Paris, J.-B. Baillière et fils; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le volume, six études, ou, si l'on aime mieux, six conférences. Et ces conférences ont été reproduites telles qu'elles avaient été prononcées pendant les hivers 87 et 88 à la Faculté des lettres de Lyon.

L'auteur, au moment de livrer son manuscrit à l'impression, s'était demandé s'il ne devait pas ajouter des notes à son texte pour indiquer les sources, renvoyer aux auteurs; mais ces additions et éclaircissements eussent presque doublé

les dimensions du livre, M. Loret a préféré s'abstenir, et c'est tant mieux. Des notes nous eussent gâté notre plaisir; elles nous auraient prouvé la grande érudition de l'égyptologue, quand les études, la laissant seulement deviner, semblent les causeries tout aimables d'un homme de goût à la fois très curieux et très délicat.

La première, et nous voici introduits en Égypte au temps où régnait Aménophis III. Nous voyons vivre autour de nous les humbles et les grands, des humbles encore auprès de celui qui est le maître de tous, qui est Dieu. Nous passons devant un temple; aux murailles, des images peintes, c'est l'histoire, non pas l'histoire vraie, mais l'histoire mystique, la seule que les consciences égyptiennes puissent aimer de recueillir, de la conception et de la naissance du Pharaon, très puissant, très divin, qui commande aux prêtres, aux guerriers, aux scribes, à la foule des agriculteurs. Un cortège passe et nous nous arrêtons pour voir défiler la suite des chars, les longues théories de soldats, de vieillards, de jeunes filles.

Deuxième causerie : Il s'agit des animaux que l'Égyptien chassait, vénérait ou élevait, des plantes qui surgissaient du sol entre les deux longues chaînes brûlées du soleil, de la faune et de la flore. La troisième est consacrée aux instruments de musique et à la musique elle-même, à la danse en même temps; la suivante, aux raffinements de la coquetterie féminine, aux fards et parfums. La médecine et la sorcellerie, deux termes pour une même chose, voilà ce qui fait l'objet de la cinquième étude, et, dans la dernière, tout ce qui a trait aux sépultures.

Le texte est illustré par dix-huit photogravures, dont douze d'après les dessins à la plume et à la sépia de M. Charles Loret, le frère de l'auteur.

F. G.

Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, par le général DE ROCHECHOUART, aide de camp du duc de Richelieu, aide de camp de l'empereur Alexandre Ier, commandant la place de Paris sous Louis XVIII. Mémoires inédits, publiés par son fils. Ouvrage orné de deux portraits. (*Rochechouart*, par Mansion, et *le duc de Richelieu*, par Laurence). Un vol. in-8°. 540 pages. Paris, librairie Plon; 1889.

Nous avons ici même parlé, durant ces derniers mois, de deux hommes dont le seul nom suggérait toute sorte d'idées sur l'âme du *royaliste* et de *l'homme de cour*, d'avant et pendant la Révolution; nous refusant, malgré l'éditeur de l'un d'eux, à caractériser de l'épithète de courtisan — le courtisan, triste animal de tous les temps et de toutes les politiques — un homme d'esprit, un homme de vues, un homme aux brusques incartades, tel que Vaudreuil. Dans le courtisan, malgré la noblesse de la race et la beauté des alliances, la psychologie la plus subtile, reconnaît un fond quémandeur, domestiqué, instinctivement lâcheur à la fois et agenouillé. Le courtisan ne s'étonne d'aucun des titres que lui décerne la faveur; il ne regarde pas à ridiculiser ses plus proches pour égayer le monde; il n'est malheureux que de ne pas s'incliner et ne rougit que de le faire à contre-coup. Certes il aime d'obtenir; mais sa vraie vocation est surtout de demander. Son âme, *pommadée*, si j'ose dire, est conforme à ces têtes roses et frisées de la Restauration, qu'on voyait aux *Portraits* du siècle et dont celui du comte de Forbin est demeuré pour nous exhilarant et suspect.

Il y aurait de l'excès à dire que tous ces traits s'ajustent à l'aristocrate « vieux jeu », dont voici les mémoires. Sans doute, on ne relève dans ces pages aucun accent personnel, pas trace d'esprit français, ni d'une philosophie quelconque; par contre, une infatuation presque naïve. Tout l'intérêt du volume vient de la présence, dans les coulisses, d'un homme remarquable : le duc de Richelieu. Entre ces gens-là, vraiment, et la France dont nous sommes, il y a — République à part — contraste et séparation pour toujours. Ce Rochechouart, si vain de sa famille, et cousin de Richelieu, — et qui déprécie sa propre cousine, femme dudit Richelieu, parce qu'elle déplaît au patron, — nous le voyons, avec ivresse, donner du « Monseigneur » à Bernadotte, une des plus laides figures de notre histoire, ce jacobin qui, dans son ambassade à Vienne, se fit presque lapider pour ses offenses envers la monarchique Autriche, et vingt ans plus tard appelait « ses bons frères » les bourreaux dynastiques de la France envahie. Du moins, l'auteur de ces *Souvenirs*, dont le livre a failli plusieurs fois nous tomber des mains de dégoût, le digne serviteur de l'implacable Épicurien qui fit fusiller le maréchal Ney, ce Louis XVIII que l'on appelait *un bel esprit de café de province*, — a-t-il pour excuse, — comparé au renégat Bernadotte, — d'appartenir à une caste ou la patrie, c'était le roi.

Les passages les plus intéressants de cette autobiographie, sans relief, de courtisan, sont consacrés à l'histoire de Richelieu en Russie pendant l'émigration, et au récit de l'exécution du maréchal Ney, exécution confiée à la surveillance de Rochechouart, qui n'en perdit pas un détail. Or, ces détails, très minutieux, avaient été réglés avec une férocité singulière par un certain général Despinois, dont nous ne connaissons pas les

autres exploits. Je conseille aux ennemis du temps présent de relire les jugements terribles que porte le duc de Richelieu sur la France de 1813 et de 1816; ils ne dépareraient pas les lettres irritées, pleines de mépris et d'inquiétude, du Lamennais de 1822 à 1830.

Pour conclure plus gaiement, voici quelque chose de drôle : « Les puissances alliées désignèrent chacune un commissaire, chargé de surveiller Napoléon à Sainte-Hélène. Le prince de Talleyrand, dans le but de se venger de Napoléon, proposa au roi M. de Montchenu, bavard insupportable, complètement nul. Cette nomination causa un étonnement général. Le ministre répondit aux amis qui lui demandaient le motif de ce choix : « C'est la seule vengeance que je veuille tirer des procédés de Napoléon à mon égard. Du reste, elle est terrible. Quel supplice pour un homme de la trempe de Bonaparte d'être obligé de vivre avec un bavard ignorant et pédant! Je le connais; il ne résistera pas à cet ennui, il en sera malade et en mourra à petit feu. » L. D.

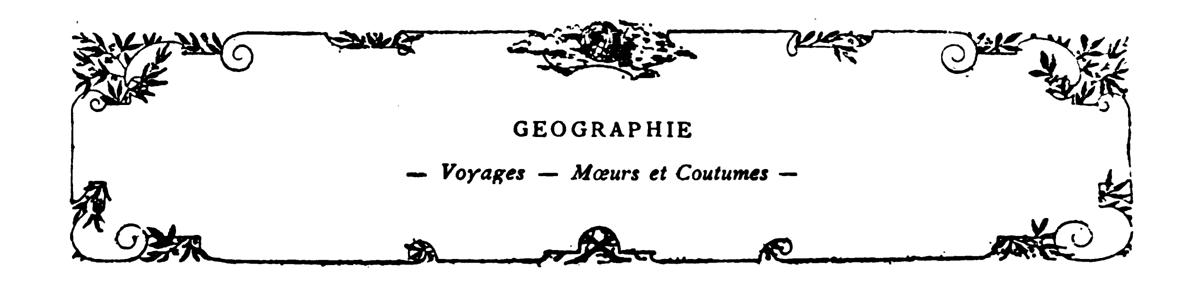


Les Beaux-Arts en Auvergne et à Paris, 1868-1889, par M. Gabriel Marc. Un vol. in-18. Paris, 1889. A. Lemerre.

La tentative est louable, et surtout d'un bon fils; mais, hélas! à peu près vaine. Malgré son généreux effort, M. Gabriel Marc nous fera bien difficilement partager ses illusions au sujet de son pays natal. Même après avoir lu *les Beaux-Arts en Auvergne*, nous ne pouvons considérer l'Auvergne comme une province d'art privilégiée. Nous regrettons de rester sourd ainsi à la parole de M. Gabriel Marc. Mais le moyen d'aller contre l'évidence? Aux premières pages du livre — d'ailleurs spirituelles et charmantes — l'auteur rappelle qu'il y a eu dans tous les temps des terres injustement méprisées, calomniées; il compare l'Auvergne et l'antique Béotie, et se plaît à énumérer les témoignages de la fécondité physique à la fois et intellectuelle de l'un et de l'autre pays, très semblables entre eux. Lorsqu'il en vient aux preuves, il peut citer à l'honneur de l'Auvergne hellénique les noms illustres d'Hésiode et de Pandore parmi les poètes, d'Épaminondas et de Pélopidas parmi les guerriers, de Plutarque, à un moindre rang, parmi les moralistes et les historiens. Mais les illustrations de la Béotie française ne sont elles pas vraiment d'ordre secondaire? M. G. Marc lui accorde, un peu complaisamment peut-être, les Troubadours, sans en nommer un seul; mais soit! Ensuite il est forcé de franchir trois ou quatre siècles pour rencontrer Chamfort, l'homme d'esprit par excellence, certes; mais ensuite, qui? le bon abbé Delille représentant la Poésie; — et puis? M. de Barante représentant l'Histoire; — et enfin? deux peintres représentant les Arts : un pâle et sage disciple de David, le classique Guérin, l'un des trois G : Gérard, Girodet, et ce Guérin dont l'enseignement fut supérieur au talent et qui fit plus d'élèves que d'œuvres remarquables. Le second de ces artistes est Marilhat, qui eut la bonne fortune d'être un précurseur de nos peintres orientalistes; mais dont on a vite fait de prendre la mesure. Eh bien, depuis vingt ans, M. Gabriel Marc, rendant compte des Salons annuels, y cherche vainement parmi ses compatriotes un nom d'artiste vivant qu'il puisse placer au rang des précédents; s'il trouve quelque peintre des sévères beautés de l'Auvergne dont le talent s'élève au-dessus de la commune moyenne, l'ironie du destin le désigne entre les Parisiens de Paris, comme le vaillant et sincère paysagiste Jean Desbrosses, ou l'ami dont il fut le cher et dévoué disciple, Chintreuil, le doux maître des verts audacieux.

— La cause dont M. Gabriel Marc s'est bénévolement chargé était trop ingrate pour être gagnée; mais il la plaide avec tant de verve, d'esprit et de chaleur en ce livre, son talent est si vibrant de l'amour du sol natal, que *les Beaux-Arts en Auvergne*, cette dernière œuvre du poète des *Poèmes d'Auvergne* et du conteur de *Liandette, Contes du pays natal*, pourrait bien être en soi le meilleur argument de la thèse soutenue par ce critique érudit et lettré. E. C.





L'océan Pacifique, par C. DE VARIGNY. Un vol. in-16, Paris, 1888. Hachette et Ce éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage de M. de Varigny est d'une lecture très attachante, il charme et il instruit, il amuse et il évoque, par la peinture de ces pays lointains et des races qui les peuplent, ou mieux qui les peuplaient, car la colonisation européenne les refoule et les détruit graduellement. M. de Varigny connaît à merveille le continent australien et les milliers d'îles semées, ou plutôt poussées au milieu des flots de l'océan Pacifique. Il en parle en naturaliste, en géographe, en économiste et en artiste. On peut faire ample provision d'idées en lisant ce livre copieux, de près de quatre cents pages dont pas une n'est superflue.

L'ouvrage comprend deux parties, la première nous fait connaître les archipels du Pacifique : les Fiji, Touga, Pitcairn, Norfolk, les îles Banks, les Pomothou, les Marquises, Tahiti, la Nouvelle-Calédonie, l'Australie et la Nouvelle-Zélande; puis l'archipel d'Asie, Java, Sumatra, l'île d'Or, Bornéo, les Célèbes, l'archipel des Philippines, etc., etc., enfin l'océan Pacifique du Nord et l'archipel Havaïen ou des Sandwich.

La seconde partie est consacrée à la Californie, à l'histoire des *placers* et de l'immigration des Français chercheurs d'or. Très curieuses et caractéristiques les biographies de ces spéculateurs comme Henry Meiggs, de ces banquiers comme Ralston, le fondateur de la fameuse *Bank of California*.

M. de Varigny a étudié de près et avec une patriotique attention le mode d'établissement et d'administration de nos colonies échelonnées dans l'océan Pacifique.

Les critiques qu'il adresse à notre système paraissent trop bien fondées, et l'abus du fonctionnarisme qu'il signale est une plaie que, non contents d'entretenir et d'élargir dans la métropole, nous avons étendue sur toutes nos possessions extérieures.

Une carte très claire de l'océan Pacifique, des continents qu'il baigne et des îles qu'il enveloppe complète le volume.

Mille traits de mœurs de ces populations que nous qualifions dédaigneusement de sauvages donnent du piquant au récit du voyageur; nous n'apprenons pas moins de choses intéressantes sur l'homme, et de choses propres à modifier nos préjugés, que sur le régime de formation des terres nouvelles et le perpétuel enfantement des forces sous-marines.

Le livre de M. de Varigny se distingue, par le sérieux scientifique et le grand mérite du style, de la presque totalité des récits de voyage qui abondent davantage de mois en mois, et ne sont le plus souvent que les notes hâtives d'un touriste qui fait le tour du monde en moins de quatre-vingts jours et n'aperçoit par conséquent qu'un aspect superficiel des êtres et des choses. Ici l'œuvre a du fonds, elle inspire confiance, l'auteur a de l'autorité.

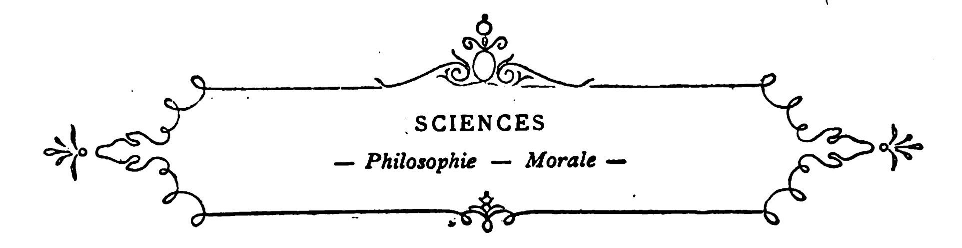
P. Z.

Répertoire archéologique de l'arrondissement de Vendôme par G. LAUNAY. Typographie Lemercier.

Nous signalons cet ouvrage comme un modèle qui devrait être partout suivi. Sans fracas ni prétention, avec la simplicité d'une science qui sait cependant éviter la sécheresse, M. Launay a décrit toutes les communes de l'arrondissement de Vendôme, un des plus pittoresques de France et des plus riches en vestiges des temps passés.

Cet ouvrage a obtenu une médaille d'argent au concours des sociétés savantes à la Sorbonne. Mais le gouvernement devrait prendre l'initiative d'une pareille étude pour tous nos départements. Elle compléterait merveilleusement le grand inventaire des richesses d'art de la France.





Principes de philosophie morale, *suivis d'éclaircissements et d'extraits de lecture*, par Jules Thomas, professeur agrégé de philosophie au lycée d'Annecy. Un vol. in-8°; Paris, Félix Alcan; 1890. — Prix : 3 fr. 50.

Les *Principes* sont exposés conformément aux programmes de l'enseignement secondaire spécial (6e année), de l'enseignement secondaire des jeunes filles (4e année) et des écoles normales primaires (2e année). La doctrine présentée est celle de l'école criticiste, l'école de Kant, l'école de M. Renouvier; c'est la morale de l'impératif catégorique et des postulats.

M. Thomas a distribué ses leçons en trois livres : Les principes de la morale, les principes du droit, les principes de la religion naturelle.

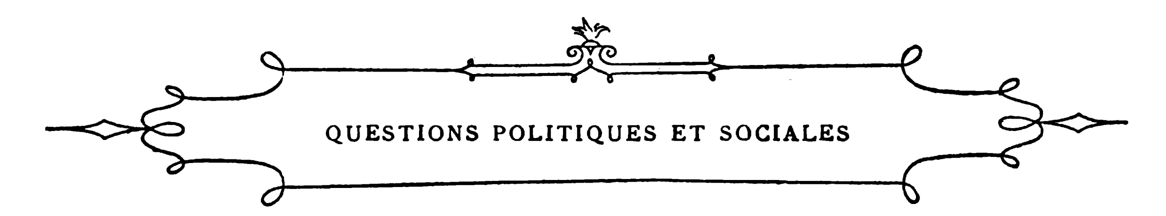
L'irréductibilité des faits psychiques et moraux nettement établie, il traite de la liberté qui n'est ni un fait, ni un théorème, des conditions, limites et degrés de la responsabilité, de la personnalité, des fins de l'activité, du devoir enfin.

Puis, viennent les leçons touchant la dignité humaine, fondement de tout devoir, sur la justice et la charité, l'esclavage, la propriété, la famille, l'État.

Des leçons encore sur les sanctions, sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'âme.

C'est à M. Renouvier, à M. Fillon, aussi à MM. Vacherot, Huxley, Taine, Tyndall, Jules Simon, Ravaisson, Boutroux, Duruy, Levisse, Renan, Sully-Prudhomme, aussi à Platon, Aristote, Descartes, Pascal, Leibniz, Kant, Benjamin Constant, Lequier, Fustel de Coulanges, qu'il emprunte, pour éclaircissements, des passages de leurs œuvres.

Nous avons trop souvent déclaré professer le criticisme, pour oser faire du livre de M. Thomas tout l'éloge qu'il mérite certainement, mais, question de doctrine mise à part, peu de cours de philosophie morale sont poursuivis avec une pareille dépense de talent; les difficultés et les problèmes ne sont pas esquissés, les leçons s'adressant à des intelligences déjà ouvertes, et l'exposition des principes est, du commencement à la fin, d'une clarté parfaite. F. G.



L'Année financière (*septième année*). **Histoire des événements financiers de 1888**, par Louis Reynaud. Un vol. in-18. Paris, 1889. Chevalier-Marescq et Cie.

Encouragé par le succès, M. Louis Reynaud vient d'ajouter un septième chapitre à l'histoire annuelle de nos finances dont il a commencé la publication par l'année 1882. Or, la condition absolue du succès dans une entreprise de cette sorte, c'est que l'auteur soit, pour ainsi dire, absent de son œuvre. Celle-ci doit être une collection très complète de documents exacts, que l'on puisse consulter, sans craindre d'y rencontrer des opinions, des jugements, des prévisions qui n'échapperaient pas au soupçon d'une partialité inspirée par un intérêt de spéculation. Des pièces officielles et des chiffres, le public d'un tel livre n'exige rien de plus. Le rôle de l'auteur consiste à choisir les événements financiers dont le souvenir mérite d'être conservé et à les classer avec méthode. M. Louis Reynaud a adopté une classification tout indiquée en rangeant les matières par ordre d'importance : Finances publiques, chemins de fer, sociétés financières, sociétés de crédit, sociétés hypothécaires, sociétés étrangères, valeurs industrielles, sociétés en débâcle, parmi lesquelles, hélas ! Panama et le Comptoir d'escompte), canaux, Compagnies d'assurances, enfin un dernier chapitre est consacré aux documents divers qui n'ont pu trouver place sous les autres rubriques, comme le rendement des impôts, le commerce extérieur, les Caisses d'épargne, les achats et vente de rentes,

un tableau comparatif des cours, les émissions, les sociétés en faillite, les dividendes distribués, et, finalement, le texte du projet d'impôt sur le revenu. — *L'Année financière* de M. Louis Reynaud sera souvent feuilletée par un public composé des éléments les plus divers et en particulier par nos hommes d'État, députés et sénateurs. Puissent-ils y apprendre par l'étude du passé le secret de nous faire de bonnes finances dans l'avenir, puisque ce secret est en même temps celui d'une bonne politique, s'il faut en croire un mot célèbre. E. C.

Les populations agricoles de la France.

M. H. Baudrillart poursuit, à la librairie Guillaumin, ses études sur les populations agricoles de la France, dont le premier volume, consacré à la Normandie et à la Bretagne, a été si remarqué.

Le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou et, revenant au Nord, la Flandre, l'Artois, la Picardie et l'Ile-de-France sont les provinces étudiées dans ce volume. L'ouvrage se continuera, et M. Baudrillart est homme à tenir sa parole; mais il forme déjà un tout complet, comprenant le Nord-Ouest de la France.

Ce n'est pas de son fauteuil, ou de l'intérieur des bibliothèques, mais sur place, voyageant à pied ou en modeste carriole que le savant et consciencieux membre de l'Institut a accompli l'enquête dont l'avaient chargé ses collègues. Consultant les intéressés, faisant causer petits et grands, petits surtout, voyant tout de ses yeux qui savent voir, M. Baudrillart s'est visiblement passionné pour cette passionnante étude du fond véritable de notre pays. Plus on connaît notre France et plus on l'aime. Nulle part on ne saurait rencontrer nature plus aimable, nulle part non plus caractère plus franc. L'ouvrier agricole, vingt millions de Français, a été critiqué, calomnié par des politiciens atteints de fièvre urbaine ou par des romanciers qui parlaient de choses qu'ils ne connaissaient point. M. Baudrillart fait justice, non par des phrases mais par des faits, de ces allégations mensongères, et nous sommes heureux de répéter avec lui que les populations rurales de la France sont de *bonnes populations.*

On suit pas à pas ce livre, géographie morale et économique, avec un intérêt soutenu. Ce qui étonne le plus c'est l'absence de répétitions. On aurait pu croire que la limitation du cadre eut ramené souvent les mêmes tableaux, et il n'en est rien. Chaque province française a si bien sa physionomie propre que de la Bretagne au Maine, du Maine à la Touraine, les aspects de la nature, la physionomie des hommes, l'expression des mœurs, sont variés. Et tout se fond cependant dans cet ensemble harmonieux qui constitue la Patrie.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les détails de son enquête agricole, renvoyant à l'ouvrage lui-même. Il se contente modestement de l'épigraphe « Passé et Présent », semblant vouloir se défendre de prévoir l'avenir. Il ressort cependant de ses observation, d'une façon assez claire et assez philosophique. Trop longtemps les propriétaires du sol se sont désintéressés de leurs terres ; des nécessités financières, plus fortes que la paresse ou les préjugés, les y ramèneront. La grande propriété deviendra de plus en plus une exception et la France sera partagée en petites propriétés et en moyennes. Les petites continueront à fructifier entre les mains du paysan propriétaire. Les moyennes, dont l'étendue variera de 50 à 150 hectares suivant les régions et les cultures, ne seront plus louées à ferme comme aujourd'hui mais cultivées, au grand profit de la fortune et de la moralité publiques, par les propriétaires, soit directement à l'aide d'ouvriers agricoles, soit de préférence par l'excellent système du métayage. De pareils progrès se font sans doute par la force des choses; mais des livres comme celui-ci sont aussi faits pour y aider.

L'Ouvrier. — *La vie de famille. — L'ouvrier logé chez lui. — Accession à la propriété*, par Ch. Bertheau, docteur en droit, substitut du procureur général à Dijon. Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques (Concours Bordin). Un vol. in-8°. Paris, A. Chevalier-Marescq, 1889.

Le sujet proposé, qui était « l'amélioration des logements d'ouvriers dans ses rapports avec le rétablissement de l'esprit de famille », a été traité par M. Bertheau de la façon la plus remarquable.

Les sociologistes relèvent, à peu près tous, de l'école utilitaire : ils méconnaissent ce que nous appelons la valeur morale de la personne; et les socialistes subordonnent tous, absolument tous, l'individu à la société, se régissant elle-même ou elle-même subordonnée à l'Église : pour eux, qu'ils l'avouent, ou non, la liberté est le mal. M. Bertheau estime, lui, que l'homme est une personne qui a droit au respect et qui a le devoir de se respecter elle-même; il tient, par suite, pour la liberté individuelle, qui n'est pas une fin en soi, mais qui est le moyen pour chacun de tendre à son plus grand perfectionnement moral.

Dans une première partie de son travail, il re-

cherche et signale les causes de la misère morale et matérielle de la population ouvrière des grandes villes. Il ne nie pas, certes, que la grande industrie, source de tant de bienfaits, n'ait été dommageable en quelque manière, mais l'affaiblissement de l'esprit de famille, mais la disparition de croyances ou d'aspirations un peu relevées et dépassant les besoins de la pure conservation, les désirs légitimes du bien-être, mais l'émigration des paysans dans les cités avec l'encombrement et le mauvais état des logements, mais l'ivrognerie avec le libertinage, ont fait plus que tout le reste pour déterminer l'état de crise où nous nous trouvons, nous et la plupart des autres pays de l'ancien et du nouveau monde. Les conditions du travail et de la production des richesses ont changé en ce siècle, mais la crise est morale, elle n'est pas économique. Pas de problème à résoudre comme celui de la répartition des richesses, et l'intelligence n'a guère à intervenir ; trop d'utopistes généreux et naïfs ont proposé des plans d'organisation qui devaient assurer le bonheur universel; trop d'ambitieux ont exploité la crédulité des foules, leurs souffrances réelles et leurs passions mauvaises. Le malaise tient, au vrai, au manque de bon vouloir aussi bien de la part de ceux qui possèdent que de celle des déshérités, comme on dit; il tient aux sentiments d'égoïsme chez les uns, aux sentiments de basse envie chez les autres. Abandonnés, les ouvriers s'abandonnent eux-mêmes; la charité est grande, elle est trop grande, il faudrait l'appui moral, comme il faudrait le ressort moral à ceux qu'on soutient d'une façon inintelligente, quand on les soutient.

Comment conjurer la crise? C'est la question que se pose M. Bertheau dans la deuxième partie. Il y répond : l'amélioration des logements d'ouvriers est, notamment au point de vue du rétablissement de l'esprit de famille, la plus efficace des œuvres philanthropiques. Il dit alors les tentatives faites et les résultats obtenus, le rôle joué par les gouvernements, les municipalités, les bureaux de bienfaisance, l'intervention des caisses d'épargne et de quelques sociétés de secours mutuels; l'initiative prise par nombre de chefs d'établissements industriels, puis par certaines sociétés coopératives de construction; il rapporte des chiffres, donne plusieurs tableaux. La conclusion, elle est que, « si on regarde à l'amélioration des logements uniquement au point de vue hygiénique, tous les systèmes sont bons, qui tendent à combattre ou à prévenir l'insalubrité et l'encombrement », mais que si on se propose de rendre possible aux ouvriers la possession d'un *home*, la jouissance des joies de la famille, un seul système est alors à préconiser, le système mulhousien.

Les voies et moyens pour l'application de ce système sout édudiés dans la dernière partie. Résumons-la : l'initiative doit appartenir aux associations, aux ouvriers eux-mêmes; très limité, le rôle de l'État ; il n'a qu'à faciliter le groupement de toutes les bonnes volontés.

Le travail de M. Bertheau est pour les provoquer. Nous le recommandons. F. G

Les Colonies françaises. Notices illustrées publiées sous la direction de M. Louis Henrique, commissaire spécial de l'Exposition coloniale. — Vol. I. *Colonies de l'océan Indien*, comprenant 4 cartes, 120 dessins et 4 fascicules. — Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Prix du volume : 3 fr. 50. — Prix du fascicule, avec carte : 1 fr.

La Maison Quantin vient de mettre en vente le premier volume d'un ouvrage préparé sur l'ordre du sous-secrétaire d'État des Colonies par les soins du Commissariat de l'Exposition coloniale de 1889, et intitulé : *les Colonies françaises.* Cette publication, enrichie de nombreuses gravures inédites et de cartes nouvelles d'une rigoureuse exactitude, nous semble appelée à un grand et légitime succès; elle comprendra cinq volumes dont le premier est consacré à nos possessions de l'océan Indien, soit . la Réunion, Mayotte, les Comores, Nossi-Bé, Diego-Suarez, Sainte-Marie de Madagascar, Madagascar et l'Inde française.

Ce premier volume contient 4 cartes et 120 dessins et se divise en 4 fascicules; chaque fascicule, avec sa carte, *se vend séparément.*

C'est une description fidèle et attrayante de nos colonies, la peinture exacte des habitants qui peuplent ces dépendances lointaines de la France, une sorte d'inventaire de nos richesses coloniales.

Le négociant, le voyageur, le colon, y trouveront une source de documents précieux sur le climat, l'alimentation, l'hygiène, le prix des denrées, le taux des salaires, les genres de culture, les produits et objets d'échange, les voies et moyens de transport, le coût des voyages. C'est certainement la première fois que tous ces renseignements se trouvent réunis dans des monographies d'une lecture facile et intéressante.

Coïncidant avec l'Exposition coloniale, si curieuse et si complète de l'esplanade des Invalides, cette publication contribuera certainement au développement de l'esprit colonisateur en France; à ce titre, elle fait honneur à l'Administration

des colonies qui l'a inspirée, au Commissariat de l'Exposition coloniale qui, sous la direction de M. Louis Henrique, a mené cette œuvre à bonne fin, à l'éditeur qui l'a exécutée avec son goût accoutumé.

Les autres volumes, concernant nos possessions d'Amérique, d'Indo-Chine, de l'océan Pacifique, de l'Afrique continentale, paraîtront très prochainement.

Les Colonies françaises. Notices illustrées, publiées sous la direction de M. Louis Henrique, commissaire spécial de l'Exposition coloniale. — Vol. II. *Colonies de l'Amérique.* — Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix du volume : 3 fr. 50. — Prix du fascicule, avec carte : 1 franc.

Le deuxième volume des *Colonies françaises* vient d'être mis en vente par la Maison Quantin.

Ce volume nous transporte en plein Atlantique et nous fait visiter tour à tour la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane française et les îles Saint-Pierre et Miquelon.

Le légitime succès de cet ouvrage, qui fait grand honneur à l'administration des colonies au Commissaire de l'Exposition coloniale, M. Louis Henrique, et à l'éditeur, va chaque jour en grandissant.

Du traitement des aliénés dans les familles, par Ch. Féré, médecin de Bicêtre. Un vol. in-16. Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix : 2 fr. 50.

Que le nombre des aliénés par rapport au chiffre de la population ait augmenté en ce siècle, M. Féré ne l'affirme pas; il ne le nie pas non plus; son attention s'est portée sur ce fait incontestable; l'augmentation du nombre des aliénés assistés, et puisque, autre fait que l'on ne conteste pas, leur entretien est devenu une charge excessive pour les contribuables, il tente de faire connaître aux contribuables les moyens, d'ailleurs expérimentés, d'abaisser, dans une notable proportion les dépenses effectuées de ce chef.

L'isolement, qu'il ne faut pas confondre, explique-t-il fort clairement, avec la séquestration, l'isolement, si nécessaire, déclare-t-il, et on peut le croire, à un grand nombre de déments, ne saurait être assuré, il le prouve, dans nos grands établissements publics. Il l'est mal dans les établissements privés. A ne plus parler donc des dépenses occasionnées par le séjour dans les asiles, il serait encore humain de n'y interner que ceux des malades de qui l'état de démence nécessite une surveillance et des soins très spéciaux. Pour les autres malades, comment les isoler? Trois modes d'isolement ont été éprouvés, et M. Féré expose, au triple point de vue médical, financier, administratif, les systèmes belge, écossais, américain.

La colonie de Gheel, qu'on avait dite inimitable, a été imitée. Sur le modèle de la vieille colonie établie depuis des siècles en pays flamand, une colonie s'est fondée, il y a moins de cinq ans, dans cette partie de la Belgique qui ne parle que notre langue. La colonie de Lierneux donne déjà d'excellents résultats, et là, chez ceux qui demandent à recevoir et à soigner de pauvres fous, point de traditions, point de dispositions héritées. Les médecins aliénistes connaissent ces colonies; le public les ignore. De pareilles colonies pourraient être établies dans notre propre pays.

Le système écossais, l'isolement dans les habitions privées, et le système américain, l'isolement dans les familles, présentent des avantages et aussi des inconvénients.

Les inconvénients, il n'est pas tout à fait malaisé d'y parer. A l'administration d'imposer aux médecins l'obligation de visiter souvent les malades, d'exiger de ceux qui obtiennent la faculté de les soigner une connaissance suffisante des soins à donner journellement et dans certains cas particuliers. Dans la dernière partie de son travail M. Féré indique précisément quels malades peuvent profiter du traitement familial, à quelles personnes peut être confiée la tâche, toujours délicate et parfois dangereuse, d'appliquer ce traitement, comment enfin il le faut appliquer.

F. G.

La Politique conservatrice, par M. le M[is] de Castellane, ancien membre de l'assemblée législative. Paris, Plon, 1889. Un vol. in-8°.

M. le marquis de Castellane, n'est pas tendre pour le parti conservateur ; et l'ancien maréchal de Castellane ferait certainement la grimace en lisant le livre de son parent. Pour l'auteur, ce parti n'a cessé depuis 1830 de s'émietter, et en s'émiettant il a perdu sa sève. Il ne sait plus ce qu'il veut, encore moins ce qu'il peut. M. le marquis de Castellane pense cependant que cela peut cesser, que cela doit cesser. Le moment, à ses yeux, est venu de donner aux conservateurs la cohésion qui leur manque. La question, telle qu'il la pose, est aujourd'hui de savoir si les radicaux seront les syndics de la République, ce qui perdrait la France; ou si les conservateurs la sauveraient en continuant l'œuvre de 1789, qui, en somme, a été une révolution jusqu'à un certain point conservatrice. « La France de la Ré-

volution, dit-il, appartient aux idées conservatrices. Ces idées, il faut les formuler à nouveau, les expliquer, les réaliser. Le malheur est que l'on discutera toujours sur le caractère de la révolution, et que cette révolution qui, pour les uns, est à la fois un commencement et une fin, n'est pour les autres qu'un commencement.

E. A.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Livres de luxe récemment publiés.

La librairie Rouquette préparait depuis une année, sinon davantage, une nouvelle édition du conte ravissant de Vivant-Denon : **Point de Lendemain,** et notre ami Paul Avril s'escrimait de son mieux dans la cuisine de ses quatorze gravures sur cuivre destinées à éclairer la grâce typographique du texte.

Ce petit livre a enfin été mis en vente il y a tantôt un mois, et nous nous étonnerions fort si son tirage à cinq cents exemplaires n'était déjà entièrement souscrit et épuisé. C'est à vrai dire un livre exquis que celui que vient de publier Rouquette. Paul Avril s'est vraiment surpassé comme gentillesse de composition et comme esprit de gravure, car il a su faire de la gravure personnelle, de la gravure cherchée, truquée, mariée à l'aquatinte et à la pointe sèche, de cette gravure qui nous est chère et que nous ne cesserons de préconiser, car c'est la seule qui convienne à la vignette et à l'illustration du livre de ce temps.

Ce joli livre, plaquette de 38 pages, est imprimé par Chamerot, sur vergé de format in-8° raisin, et tiré à trois cents exemplaires sur hollande ordinaire (prix : 30 fr.); le reliquat du tirage formant diverses séries de papiers de luxe trop longues à énumérer. L'illustration de Paul Avril comprend un portrait délicieusement entouré à la façon allégorique, une vignette de titre, deux têtes de chapitre, deux culs-de-lampe et huit sujets gravés placés dans le texte. Il était difficile de faire plus galamment les honneurs de ce livre coquet, qui se trouve ainsi illustré à point avec un art consommé qui charmera évidemment tous les amis des livres, plus difficiles aujourd'hui que naguère. Nous ne pouvons que féliciter M. Rouquette de cette élégante publication qui ne restera pas longtemps dans ses magasins, et nous adressons à Paul Avril des compliments sincères pour sa facture de vignettiste de naissance et son talent travaillé de graveur moderne. Cette réimpression du conte de Vivant-Denon prend la première place dans la suite des éditions successives de cette aventure galante mise en historiette. Aucune autre, à notre connaissance, ne lui peut être comparée.

Le grand succès obtenu par les *Confessions* de Rousseau, avec les eaux-fortes d'Hédouin, publiées par la Librairie des Bibliophiles, appelait nécessairement la publication de **la Nouvelle Héloïse** dans les mêmes conditions, et c'est par des raisons entièrement indépendantes de la volonté de M. Jouaust que ce roman vient seulement aujourd'hui prendre dans sa *Petite Bibliothèque artistique* la place qui lui était réservée depuis longtemps.

« Nous n'avions pas à hésiter, dit l'éditeur dans son avant-propos, sur le choix de l'édition qui devait servir à notre réimpression : la première, celle de 1761, passe à bon droit pour la meilleure; Rousseau lui-même l'a reconnue comme telle en plus d'une circonstance, et dernièrement encore M. Charavay mettait en vente une lettre de lui adressée à son imprimeur et dans laquelle il dit : « Je ne connais qu'une seule édition de *la Nouvelle Héloïse* qui soit supportable, c'est la première. »

La bibliothèque de la Chambre des députés possède un manuscrit de *la Nouvelle Héloïse*, véritable œuvre de calligraphie, fait par Rousseau pour la maréchale de Luxembourg en 1759-60, et dans lequel sont intercalés les dessins orignaux de Gravelot. A la même bibliothèque se trouve aussi un curieux exemplaire, malheureusement incomplet, du tome II de l'édition de 1764, portant des corrections de la main de Rousseau, qui a encore écrit au revers du frontispice de Cochin : « Cette édition est pleine de fautes, et je ne doute point que celui qui a revu cet exemplaire n'en ait laissé beaucoup; c'est pourquoi je voudrais qu'on le conférât avec la première édition, qui est la meilleure. »

Le manuscrit de la maréchale de Luxembourg, antérieur à cette première édition que Rousseau déclare la meilleure, présente avec elle de notables différences, et n'a donc pas un grand carac-

tère d'autorité. Il n'a pas été négligé : dans les passages du texte de 1761, imprimé avec assez peu de soin, qui ont paru fautifs, on a eu recours à lui, et surtout à l'exemplaire de 1764, corrigé de la main de Rousseau. C'est ainsi un texte aussi exact que possible. »

L'éditeur s'est également conformé, pour le mode de publication, à l'édition originale, en faisant, comme elle, un volume séparé de chacune des six parties.

Il n'a maintenu au bas des pages que les notes figurant dans l'édition originale ; quant à celles qui ont paru dans les éditions suivantes et qui sont, pour la plus grande partie, des traductions des citations en langue étrangère, elles ont été reportées à la fin de chaque partie avec les notes personnelles, très rares, suivies de la mention *Éd.* entre parenthèses.

Quoique l'intention de M. Jouaust fût de donner, pour *la Nouvelle Héloïse*, douze eaux-fortes, ainsi que pour les *Confessions*, il n'a demandé à M. Hédouin que de faire d'abord une composition pour chaque partie. Bien lui en a pris, puisque cette première série de sujets a été terminée lorsque la mort est venue le surprendre. Hédouin a gravé deux planches, et c'est M. Toussaint qui, par la douceur et le charme avec lesquels sa pointe sait caresser le cuivre, a paru digne de continuer l'œuvre du maître regretté.

Quoi qu'il en soit, six planches, même signées par Hédouin, n'auraient pas été, dans un roman aussi considérable que *la Nouvelle Héloïse*, un bien grand régal pour les iconophiles. Aussi l'éditeur avait demandé à M. Lalauze de faire pour chaque partie un en-tête et un cul-de-lampe. Conçues et exécutées dans des données toutes différentes, ses compositions ne gênent pas celles de M. Hédouin et ne souffrent pas de leur voisinage ; aussi cette édition, publiée ainsi en six volumes, contenant chacun une planche hors texte et deux gravures imprimées dans le texte, offre aux amateurs une double interprétation de *la Nouvelle Héloïse* qui en fait une très curieuse et très intéressante publication.

La Nouvelle Héloïse, précédée d'une notice de M. Grand-Carteret, est réimprimée, conformément à l'édition originale, en six volumes. Le premier vient de paraître. Le prix de chaque volume, du format in-16, imprimé sur papier de Hollande, est de 7 fr. 50. Il y a aussi des exemplaires en grand papier et sur papiers Whatman, de Chine et du Japon.

A la même Librairie des Bibliophiles il nous faut signaler parmi la série des *Pièces de Molière* publiées séparément, **Don Garcie de Navarre,** cinquième publication de la série (1 vol., 5 fr. 50). Mentionnons aussi les **Mémoires de Louvet,** publiés dans la *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Histoire de France.*

Après les *Mémoires d'Agrippa d'Aubigné*, publiés par Ludovic Lalanne, la Librairie des Bibliophiles fait paraître aujourd'hui les *Mémoires de Louvet,* si importants pour l'histoire de la Révolution, si intéressants par leur caractère anecdotique et romanesque, et dont on n'avait eu jusqu'ici que des éditions incomplètes. Le texte définitif de ce charmant ouvrage de l'auteur de *Faublas* a été établi par les soins de M. Aulard, professeur à la Faculté des lettres de Paris, qui l'a rectifié sur plus d'un point de détail, et l'a augmenté d'une partie inédite d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale. Il est peu de lectures plus attrayantes que ces confidences à la fois intimes et politiques du romancier spirituel, de l'amant de Lodoïska, devenu membre de la Convention nationale, proscrit en 1793, et forcé d'errer sous un déguisement au milieu de vicissitudes tour à tour tragiques et risibles.

Les *Mémoires de Louvet* forment deux volumes du format in-16 elzévirien, et sont vendus 6 francs. Il y a aussi des exemplaires sur papier de Hollande, à 12 francs, et sur papier de Chine ou papier Whatman, à 20 francs.

La maison Quantin vient de mettre en vente une splendide publication de luxe d'un goût très moderne; il s'agit de **Cinq-Mars,** par le comte Alfred de Vigny. Édition illustrée de dix eaux-fortes d'après les compositions de Dawant, et de très nombreux dessins décoratifs d'E. Mas. — 2 vol. grand in-8°, tirage à 1,000 exemplaires numérotés. — Prix : 40 francs; 50 exemplaires sur japon, prix : 160 francs.

Cinq-Mars est peut-être le meilleur des romans historiques dont soit dotée notre littérature. Alfred de Vigny a su y encadrer le plus beau et le plus terrible portrait du cardinal de Richelieu qui soit, un Richelieu despote, haineux, tyrannique, organisant le meurtre et l'espionnage, pour mieux asseoir sa redoutable puissance. L'histoire de cette conjuration forme le drame le plus passionnant qui ait jamais été mis au point par un maître écrivain; c'est un chef-d'œuvre sans faiblesse où l'historien psychologue se montre à la hauteur du romancier spiritualiste. De Vigny a su dessiner avec un art précis et affiné les figures de Louis XIII, de De Thou et du gracieux fils du maréchal d'Effiat; son portrait du

père Joseph est saisissant et inoubliable. L'auteur de *Stello* sait voir de près ses personnages et les faire jouer humainement dans la lumière historique. C'est un réaliste selon l'art et l'histoire. Ce beau livre, qui est demeuré fixé dans la mémoire de tous les lettrés, vient pour la première fois d'être imprimé en une édition digne de l'œuvre et illustré avec un luxe et un goût indiscutable en deux volumes in-8°. Les couvertures, tout à fait nouvelles et très originales, sont ornées chacune d'un médaillon : l'un bleuté, l'autre en bistre.

C'est à M. Dawant, le peintre des *Émigrants* et des *Enfants de chœur*, que la maison Quantin a confié la tâche de cette grande illustration moitié histoire, moitié fantaisie, et le jeune maître s'est tiré à son honneur des dix grandes compositions qu'il a pu concevoir d'après l'évocation magnifique d'Alfred de Vigny. Il a choisi les sujets capitaux du livre et en a rendu le dramatique avec un talent véritable de metteur en scène et d'exécutant. Ses dix tableaux s'encadrent superbement dans cette édition qu'il était si malaisé de décorer avec une imposante perfection.

C'est M. E. Gaujean qui a gravé ces dix compositions, et l'on ne peut trop admirer cette interprétation d'aqua-fortiste; c'est le fin du fin, la légèreté de la pointe sèche s'y allie avec la précision et la vigueur du burin. C'est plaisir que de détailler ces dix planches vibrantes d'exécution. Chaque chapitre est en outre ingénieusement décoré d'une tête de page, d'une lettre ornée et d'un cul-de-lampe par Émile Mas, d'après des dessins de Sébastien Leclère.

Ces deux beaux volumes vont faire sensation dans le monde des bibliophiles, et nous pensons, étant donné le petit tirage, qu'ils deviendront avant peu des raretés bibliographiques que les délicats seront fiers de posséder.

~~~~~~

Les éditeurs Émile Testard et Cie viennent de publier, dans leur superbe édition des *Œuvres complètes de Molière,* illustrées par Jacques Leman, la quinzième pièce : **l'Amour médecin**.

L'importante illustration de *l'Amour médecin* comprend plus de vingt jolies vignettes imprimées en taille-douce daus le texte et une grande planche hors texte gravée à l'eau-forte par Géry-Bichard.

Il serait superflu de vanter aujourd'hui le talent si personnel et si consciencieux de M. Jacques Leman. Toutes ses compositions de texte : lettres ornées, en-têtes, culs-de-lampe, sont remarquables par l'ingéniosité de l'arrangement, la pureté du dessin et le charme de la couleur. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de se montrer à la fois plus spirituel et plus érudit. Le *grand titre* notamment de cette pièce, avec son merveilleux encadrement, est un chef-d'œuvre.

Il faut citer aussi les dessins si délicats de la *Liste des Personnages* et du *Prologue*, et surtout la grande composition hors texte si bien rendue par Géry-Bichard, qui se place désormais au premier rang de nos aqua-fortistes français.

Signalons en terminant l'intéressante préface de M. Anatole de Montaiglon, qui vient encore ajouter à l'attrait de cette magnifique réimpression de *l'Amour médecin.*

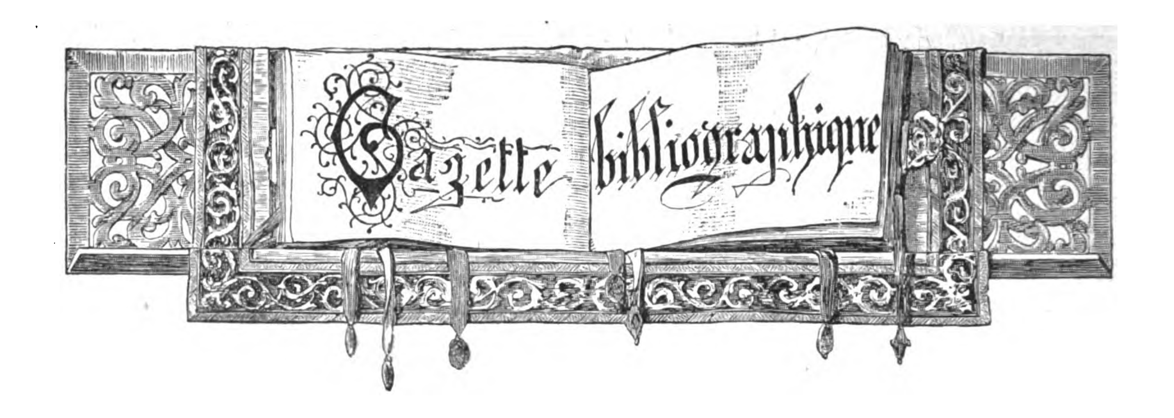
Les éditeurs Émile Testard et Cie publieront dans deux mois la seizième pièce : **le Misanthrope**.

~~~~~~

L'ouverture de l'Exposition a donné lieu, comme il fallait s'y attendre, à quantité de publications fort intéressantes. Parmi celles-ci, nous n'en savons pas de meilleure et de plus attachante que celle qui vient d'être mise en vente par M. Ernest Maindron, attaché au secrétariat de l'Institut et chef du service du catalogue de l'Exposition.

Le Champ de Mars, 1751-1889 (L. Baschet, éditeur, 12, rue de l'Abbaye), retrace tous les événements qui ont eu lieu au champ de Mars depuis sa création jusqu'à nos jours. Les documents historiques que M. Ernest Maindron a recueillis à cette occasion sont éclairés par un nombre considérable de reproductions d'estampes. Les revues sous Louis XV et Louis XVI, les expériences aérostatiques et les ascensions célèbres, les fêtes de la Révolution, celles du premier et du second empire, la fête de la Concorde et les ateliers nationaux en 1848, les expositions, les courses de chevaux y sont relatées.





Sommaire. — CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES : *Ventes.* — *Bibliographies.* — *Catalogues.* — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger.* — *Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES. — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SOMMAIRE. — Les bibliothèques de Marie Stuart. — Nouvelles études sur de vieux sujets. — La chronique de Geoffrey le Baker. — Le reste des Plaisirs de la vie, d'après sir JOHN LUBBOCK. — Un chapitre du Folk-Lore italien.

Nous annoncions, dans notre dernier numéro, le travail de reconstitution auquel s'est livré Mr. Julian Sharman sur la bibliothèque de Marie Stuart en Écosse[1]. L'intérêt qui s'attache à la figure, si attrayante et si inquiétante dans sa complexité, de la victime d'Élizabeth, double ici celui que tous nos lecteurs portent aux livres et à leur histoire. Nous avons donc plus d'un motif pour faire connaître en détail l'ouvrage que nous ne pouvions que signaler succinctement naguère.

Mr. Julian Sharman a pris pour épigraphe cette phrase des *Curiosités de la Littérature* de Disraeli, le père de lord Beaconsfield : « Il y a peu de choses par quoi l'on puisse si bien remonter l'histoire de l'esprit humain que par un catalogue méthodique de livres. Chaque livre, quel que soit son caractère, peut être considéré comme une nouvelle expérience faite par l'entendement humain. » Son ouvrage est vraiment l'illustration de cette vérité.

Après nous avoir avertis, par un scrupule presque excessif, que la découverte du catalogue des livres de Marie Stuart ne lui appartient pas, puisqu'une partie en avait été publiée par l'archéologue Thomas Thomson dans les *Miscellanies* du Maitland Club en 1834, et que Joseph Robertson l'avait donné tout entier dans ses *Inventaires de la Royne Descosse*, imprimés pour le Bannatyne Club en 1863, Mr. Julian Sharman établit par de solides arguments que le noyau de la collection avait été apporté de France par Marie, et que plusieurs de ces volumes provenaient de la succession de son royal époux, François II, les reliures en étant frappées aux armes de la reine et du roi.

Avant l'arrivée de Marie, il n'y a point trace d'une bibliothèque royale en Écosse. Notre bibliographe en est quelque peu mortifié. « A une époque, dit-il, où les fondements des plus grandes collections du continent étaient depuis longtemps posés, où les bibliothèques de Laurent de Médicis, du duc d'Urbin, et les magnifiques collections de Matthias Corvin, roi de Hongrie, avaient fait de l'accumulation des livres un sujet d'émulation entre les princes, nulle trace de ce mouvement n'apparaît chez les Écossais, malgré leur alliance avec une nation qui, en bibliophilie, tenait alors le premier rang. » — Cet *alors* est plus suggestif que flatteur, et Mr. Sharman devrait bien, soit dit en passant, nous faire savoir quel rang cette nation occupe, d'après lui, maintenant.

Cette première bibliothèque écossaise, venue de France avec Marie Stuart, se trouvait divisée en deux portions, l'une dans le palais de Holy-

1. *The Library of Mary Queen of Scots*, by Julian Sharman. With an Historical Introduction and a rare Portrait of the Queen. London, Elliot Stock, 1889 ; 1 vol. in-4°, 180 p. Prix : 19 francs.

rood, et l'autre, la plus importante par la nature et la variété des ouvrages, dans le château d'Édimbourg. Il est probable que, lorsque Marie vint résider au château, en 1566, elle y fit transporter les meubles et objets auxquels elle tenait le plus. La précaution n'était pas inutile, car, tandis que, sur l'ordre et avec la participation du régent Murray, les livres du palais étaient enlevés dès novembre 1569, ceux du château restaient en place, ignorés ou respectés, si bien que le régent Morton les livrait intacts au jeune roi Jacques en mars 1578.

De là deux inventaires, dressés aux deux époques que nous venons d'indiquer. Le premier, dont l'original est conservé aux Archives d'Édimbourg (*Register House*), forme la seconde portion du catalogue dans le livre de Mr. Sharman. Il se termine par la mention de six livres de messe que Murray saisit et livra immédiatement aux flammes, de ses propres mains. Le second, qu'en raison de son intérêt l'éditeur a étudié tout d'abord, se conserve aussi à la *Register House*, et a été rédigé à l'avènement de Jacques V.

Que sont devenus tous ces livres de la reine d'Écosse, qui seraient si précieux aujourd'hui? C'est à peine si l'on en connaît trois ou quatre, dispersés dans les grandes bibliothèques de l'Europe. Le plus célèbre est un exemplaire de la *Confessione della Fede Christiana*, de Théodore de Bèze (1560), qui fut donné par Marie à Sir James Melville, son ambassadeur auprès de la cour d'Angleterre, et qui, par conséquent, ne figure pas dans les catalogues imprimés ici. Ce livre, qui porte l'autographe de Melville, et sur ses plats, le nom Maria R. Scotorū frappé en or, a été, il y a quelques années, adjugé en vente publique au prix de 145 livres sterling, plus de 3,625 fr. Il fait aujourd'hui partie de la collection où Mr. Guild, de Glasgow, s'efforce de réunir tous les documents et morceaux littéraires relatifs à Marie Stuart. Le British Museum s'enorgueillit de posséder les *Actis and Constitutionis* (Edinburgh, 1566), dont la reliure est une merveille. Mr. Sharman penche à croire que l'exemplaire de la *Cosmography* de Sebastian Munster (1556), conservé à la bibliothèque de Caen dans une reliure aux armes de Diane de Poitiers, est le même que celui qui figure à l'inventaire du château d'Édimbourg; mais on ne peut voir là qu'une ingénieuse supposition. La Bibliothèque impériale de Pétersbourg possède un livre de prières en français et en latin, du xve siècle, écrit sur vélin, avec arabesques et miniatures. Il porte la mention « ce livre est à moy, Marie, 1554 », et contient des vers composés par elle durant sa captivité. Ce manuscrit est porté non pas dans nos catalogues, mais dans l'inventaire des effets de la reine dressé à Chartley en 1586, lorsqu'elle quitta cette prison pour le château de Fotheringay, sa douzième et dernière étape vers l'échafaud. Ajoutons à ces quelques volumes la *Cronique de Savoye* (Lyon, G. Paradin, 1552) qui faisait partie naguère de la collection J. T. Gibson Craig, fut achetée par le grand libraire Quaritch, et dont Mr. Sharman a désormais perdu la trace (voir : Gibson Craig's ***Facsimiles of old Book-binding***, 1882), et un manuscrit, *Officia Liturgica*, de la bibliothèque d'Ashburnham Place, et l'on aura énuméré tout ce qui reste d'authentique des livres de Marie Stuart.

Non seulement la bibliothèque de Marie fut la première qui ait été fondée par un souverain écossais, mais il n'y avait, avant elle, nulle part en Écosse, de bibliothèque digne de ce nom. On pourrait croire que les Universités possédaient des collections de livres ayant une valeur scientifique. La vérité est que l'Université d'Édimbourg ne possédait rien ou à peu près, et que celle de St Andrew's n'avait que de pesants traités d'une théologie surannée. Aussi était-ce un véritable bienfait que la reine méditait en faveur de St Andrew's en lui léguant, par un testament que les événements annulèrent, ses livres grecs et latins. Les bibliophiles du monde entier peuvent regretter qu'il n'ait pas eu d'effet, car bien des livres précieux par eux-mêmes et par les souvenirs qui y seraient restés attachés, auraient, sans doute, échappé à la destruction.

La tâche que Mr. Julian Sharman s'est imposée n'est pas simplement d'éditer, avec une élucidation historique, les catalogues manuscrits conservés à la Register House. Il s'est efforcé d'identifier les ouvrages brièvement et grossièrement inventoriés par le scribe écossais, et d'en donner, chaque fois qu'il était possible, le signalement bibliographique. Il s'est acquitté de ce travail, souvent délicat, à son crédit. La reine possédait des chroniques, des romans de chevalerie, le Plutarque, l'Hippocrate, le Boëce, etc. en français, des livres italiens, et surtout de nombreux volumes, vers ou prose, de ses amis de la Pléiade, sans en exclure celui que la Pléiade éclipsa, Clément Marot. Pour tous ceux-là et d'autres encore, parmi lesquels on peut ranger les classiques grecs et latins, l'identification ne présentait que des difficultés possibles à surmonter; aussi Mr. Sharman les surmonte-t-il presque toujours, et, s'il ne peut atteindre la certitude, il avoue ses hypothèses nettement.

Chemin faisant, il redresse des erreurs ou pro-

pose des problèmes, comme lorsqu'il met en doute une assertion de l'évêque Montagu (Préface des œuvres de Jacques Ier, 1616), reproduite par Sanderson en 1656 (p. 36), ou lorsqu'il se demande si l'on a jamais songé à faire le relevé des différentes adresses qu'Antoine Vérard prodigue, avec une si amusante fantaisie, à la fin de ses livres (p. 43).

A propos des *Erreurs amoureuses* de Pontus de Tyard, Mr. Sharman nous dit que ce poète semble avoir employé le premier une forme poétique « appelée *sizain*, strophe de quatre vers, contenant six rimes sur le même mot. » *Quandoque bonus dormitat Homerus.* Mr. Sharman, qui n'est pas Homère, nous pardonnera si nous le soupçonnons d'avoir écrit cette phrase bizarre en sommeillant.

Nous n'avons point goût, d'ailleurs, à cette besogne de *fault-finding*. Au lieu de chercher la petite bête, il sera plus utile de donner ici la liste des ouvrages que Mr. Sharman, malgré sa grande érudition bibliographique, n'a pu reconnaître sous les titres dont le rédacteur écossais les affubla. Nous laissons de côté, bien entendu, les manuscrits, ainsi que les recueils de pièces détachées et autres miscellanées, à propos desquels tout est supposable et rien n'est certain. Voici les mentions des catalogues originaux, qui pourront exercer la sagacité des lecteurs.

The Buik of Hunting.

Mr. Sharman penche à croire qu'il s'agit du livre sur la chasse dû à dame Juliana Berners et imprimé à St Albans en 1486.

The Explanatioun of the Charter of Calice.
Calice est probablement une forme corrompue de Calais.

Cronicle of the Empriouris and Kingis of Austrice. L'éditeur y voit un livre de Nicolaus Schradin : « *Cronigk diss Kiergs, gegen dem allerdurchlüchtigisten hern Romschen Konig, als ertzhertz ogen zu Osterich* (Sursee, 1500). Ce serait le seul livre en langue allemande de la collection.

The Triumphe of Pallas.

Ane Answer to the Objectioun of the Protestantis be Regier Brontanis.

Ane Turk Buik of Paintrie.

Ane Epistle to the Quene written in Frenche be Diodet Sarell.

The Institutioun of Lentren.

Mr. Sharpman y voit l'*Italicæ Grammatices Institutio* de Scipio Lentulus (Genève, 1568).

The Manuel of Morall Vertewis.

Remonstrance of the Catholick nobilitie to the King.

The Buik of Africt and the Negotiatiounis.

Peut-être le livre attribué à Hirtius, *De Bello Africano,* qui s'ajoute aux *Commentaires* de César.

The Institutioun of Patience.

Probablement les *Institutiones* de Pacianus (Paris, 1538).

Ce volume, parfaitement imprimé (nous y relevons pourtant une faute d'impression à la première ligne de la page VI : *Royue*, pour *Royne*) sur beau papier à grandes marges, dans un élégant cartonnage entoilé, est orné d'un portrait peu connu qui sera apprécié des iconographes, et fait grand honneur au savant bibliographe qui l'a composé aussi bien qu'au libraire intelligent et artiste qui l'édite.

***

Nous retrouvons Marie Stuart et le Château de Fotheringay dans un autre livre également sorti de la maison Elliot Stock et portant la marque d'élégance particulière à cette maison[1]. Nous n'en parlerons cependant qu'en passant; ce volume devant être à bref délai complété par un autre, il sera préférable d'examiner les deux à la fois. Qu'il nous suffise de dire que cette publication luxueuse n'est tirée qu'à 250 exemplaires, et coûtera aux souscripteurs 3 livres 13 shillings 6 pence, soit 90 fr. environ. Les sujets, traités d'une main à la fois érudite et légère, sont, pour ce premier volume : les Outils de la guerre; la Bonne Reine Berthe; Bède le Vénérable; saint Hilderferth; l'archevêque Becket; le Pèlerin et la Châsse (suite du précédent article); Mary Stuart; le Château de Fotheringay; l'Histoire de l'Armada, 1588; le Brasseur et sa Bière; Vieilles Pipes et vieux Fumeurs; Quelques anciennes Dédicaces d'églises; les Bancs d'église de l'ancien temps; Cuivres et bronzes gravés; les Guildes religieuses; le Prieuré de Dartford, Kent; les Châteaux normands.

On voit déjà que l'auteur ne manque pas, suivant l'heureuse expression anglaise, de *versatility*.

***

L'étude des antiquités du moyen âge sous toutes leurs formes, malgré l'ardeur que, depuis le commencement du siècle, on y apporte de toutes parts, est loin d'être épuisée, et, si les redites y sont trop fréquentes, ce n'est pas faute d'éléments inexplorés ou inconnus. C'est ainsi que, bien que le docteur Giles eût donné, dès 1847,

1. *New Studies in Old Subjects,* by J. A. Sparvel-Baily. London, Elliot Stock, 1889; 1 vol. pet. in-8°; 234 p.

dans les publications de la *Caxton Society*, une édition de la Chronique latine de Geoffrey le Baker, de Swinbrook (village du comté d'Oxford), le véritable texte du vieux chroniqueur n'en était pas moins imparfaitement connu, le docteur Giles n'ayant pas eu recours aux deux manuscrits originaux conservés au British Museum, et s'étant contenté d'une copie fautive. Mr. Edward Maunde Thompson, bibliothécaire principal du grand dépôt de livres anglais, a donc rendu un service à la science historique en imprimant cette chronique à nouveau[1]. Il a fait mieux : sans compter le *Chroniculum,* autre œuvre de le Baker qui n'a pas autrement d'importance, n'étant qu'une sèche énumération d'événements arbitrairement enregistrés depuis la création du monde jusqu'en 1336-37, il a enrichi la Chronique proprement dite de plus de cent trente pages de « Notes et Illustrations » où s'entassent des trésors d'érudition. Deux cartes, l'une donnant la marche d'Édouard III dans son invasion du 12 juillet au 4 septembre 1346, l'autre celle du Prince-Noir en Languedoc du 5 octobre au 2 décembre 1355, et un plan de la bataille de Poitiers, ajoutent au commentaire la clarté de la démonstration graphique. Le volume est terminé par un Index comme on ne dédaigne pas d'en faire en Angleterre, pour la plus grande commodité des travailleurs.

La Chronique de le Baker a été souvent mise à contribution par l'historien John Stow, qui en a traduit plus ou moins fidèlement de longs passages dans ses *Annales* (édition de 1605). Mr. Maunde Thompson a pris soin de transcrire les plus importants de ces passages dans ses notes.

Les points sur lesquels le vieux chroniqueur des règnes d'Édouard II et d'Édouard III peut être consulté avec le plus de fruit sont : la bataille de Bannockburn; l'invasion de la reine Isabelle, ses intrigues, le renversement et le meurtre d'Édouard II; la chute de Mortimer; la bataille de Halidon Hill; la bataille de Sluys; la marche d'Édouard III à travers le nord de la France et la bataille de Crécy; la bataille de Neville's Cross; le siège et la prise de Calais; la Peste noire; la fondation de l'ordre de la Jarretière; le combat naval contre les Espagnols à la hauteur de Winchelsea; le duel de Thomas de la Marche; la prise du château de Guines; la bataille de Mauron; le combat singulier entre le duc de Lancester et Otho de Brunswick; la marche, plus détaillée que partout ailleurs, du Prince-Noir de Bordeaux à Narbonne et son retour, et enfin la bataille de Poitiers, qui est décrite avec une précision tout à fait remarquable.

Notre histoire nationale n'est donc pas moins intéressée que celle de nos voisins à cette publication. On ne s'étonnera pas de la partialité de l'auteur, qui appelle Philippe de Valois *tirannicus Francorum* et n'accorde nulle part le titre de roi à Jean le Bon. Rien de plus naturel de la part d'un chroniqueur anglais. Les sources d'information n'en sont pas moins sûres et ses renseignements n'en ont pas moins de valeur.

On a longtemps cru que la Chronique de *le Baker* n'était, en partie du moins, que la traduction latine d'un ouvrage écrit en français par sir Thomas de la More, dont il existe de nombreuses copies du XVI[e] siècle sous ce titre : *Vita et Mors Edwardi secundi*, Gallice conscripta a generosissimo milite, Thomas de la Moore, » et dont on a deux éditions, l'une donnée par Camden en 1603, et l'autre par William Stubbs dans les *Chronicles of the Reigns of Edward I and Edward II* (*Rolls Series*). Mr. Thompson a de bonnes raisons de croire que Thomas de la Moore ou de la More, qui fut le protecteur de Geoffrey le Baker, a simplement fourni au chroniqueur une relation de la mort d'Édouard II, dont il avait été témoin, et que le *Vita et Mors Edwardi secundi* connu sous son nom est, au contraire, traduit et abrégé du texte original de le Baker.

Typographiquement, ce volume est fort beau et d'une parfaite exécution.

***

D'un intérêt plus moderne et plus général est la seconde partie des essais que sir John Lubbock a réunis sous le titre de *The Pleasures of life* « Les Plaisirs de la vie »[1]. Nous avons annoncé, lors de son apparition, le premier volume, faisant ressortir tout ce que ces pages alertes et familières contiennent de spirituel bon sens et d'enseignement d'autant plus salutaire qu'il est sans prétention.

Dans une courte préface, l'auteur se défend contre deux reproches : l'excès d'optimisme et l'abus des citations. Il admet volontiers ce der-

1. *Chronicon Galfridi le Baker de Swynebroke,* edited with Notes, by Edward Maunde Thompson, Hon. LL. D. St Andrews; Hon. D. C. L. Durham; F. S. A. Principal Librarian of the British Museum. Oxford, at the Clarendon Press, 1889; 1 vol. in-4°, XVII-340 p. Prix : 22 fr. 50.

The Pleasures of life. Part II. By Sir John Lubbock, Bart., M. P., F. R. S., LL. D., Vice-Chairman of the London County Council, Principal of the London Working-Men's College, and President of the London Chamber of Commerce. London, Macmillan and C°, 1889; 1 vol. petit in-8°, VIII-280 p. Prix: 4 fr. 35.

nier, mais il le tourne en compliment. Il n'a, en effet, voulu que procurer aux autres le plaisir et les consolations qu'il avait rencontrés lui-même dans la lecture des penseurs et des poètes qu'il aime à citer. Son but est atteint autant qu'il peut l'être; les quatorze éditions du premier volume et les trois que le second a déjà eues, du mois d'avril au mois de juin de cette année, en sont une preuve sans réplique.

Quant à son optimisme, qui vient, au dire des critiques, de ce que sa vie a été une suite exceptionnelle de bonnes chances et de succès, Sir John Lubbock fait très judicieusement remarquer que, s'il a été très heureux, il est tout naturel qu'il se plaise à parler du bonheur, et que d'ailleurs il a reçu, comme tout le monde, sa part d'épreuves et de chagrins.

Pour nous, une figure souriante est préférable au rictus de l'ironie et au regard farouche du désespoir. Si les pessimistes voulaient nous faire une grâce, après avoir bien détaillé toutes les affres de l'existence, ce serait de s'en retirer. Cela vaudrait mieux que de s'évertuer plus longtemps à empoisonner les joies de ceux qui, sentant le bien de vivre, croient naïvement que la vie est un bien. Nous avons horreur de ces tristes sires qui, parce qu'ils sont dégoûtés d'eux-mêmes, veulent nous empêcher de penser et de dire avec le poëte :

Oui, la Terre est joyeuse, et douce et maternelle;
Oui, je suis son enfant, j'ai foi, j'espère en elle;
Je veux dans son giron trouver mon paradis.

Voici les sujets traités par Sir John Lubbock dans ce bon et sain volume, auquel s'appliquent tous les éloges que nous avons donnés à son aîné: l'ambition; la richesse; la santé; l'amour; l'art; la poésie; la musique; les beautés de la nature; les épreuves de la vie; le travail et le repos; la religion; l'espoir dans le progrès; la destinée de l'homme.

En achevant la lecture de ces pages attrayantes, on arrive forcément à la conclusion que celui-là qui a su goûter et apprécier noblement, pleinement, selon ses besoins et ses facultés, sans jalousie et sans haine, les plaisirs de la vie, est le seul qui sache, quand l'heure est venue, la quitter sans amertume et sans effroi.

***

Pour être simples et modestes, les joies que les paysans trouvent dans l'existence, si dure et si laborieuse qu'ils la mènent, n'en sont pas moins vives et profondes. Vivre, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux ici-bas, tel est leur sentiment. Il ne faut pas demeurer longtemps au milieu d'eux pour en être assuré, et, à défaut d'expérience personnelle, il suffit de lire les ouvrages où des observateurs à l'esprit ouvert et sympathique ont consigné leurs observations. Tel est le livre que Mme Caterina Pigorini-Beri vient de publier chez l'éditeur Lapi, de Città di Castello[1].

Elle y expose, sous une forme anecdotique, vivante, et, toutes les fois qu'elle le peut, dans le langage même de ceux qu'elle peint, les coutumes, les légendes, les superstitions, tout ce que les Anglais comprennent dans le terme si heureusement trouvé par l'ancien directeur de *Notes and Queries*, Mr. Thom, le *Folk-Lore*, des paysans des Marches romaines.

Les noces; la religion et la médecine — réunies ici dans le même chapitre comme elles le sont dans les esprits de tous les primitifs; — les proverbes et les locutions proverbiales; les contes, satires, devinailles et chants populaires; la *scampanata*, charivari mystérieux et nocturne dont sont assaillis les veufs ou veuves qui reconvolent; la métive; les vendanges; la veille de Noël; les cérémonies de la mort et de la naissance, sont passés en revue par Mme Pigorini-Beri avec une abondance de détails et une vivacité de style qui font de la lecture de son livre la plus instructive des récréations ou le plus récréatif des enseignements.

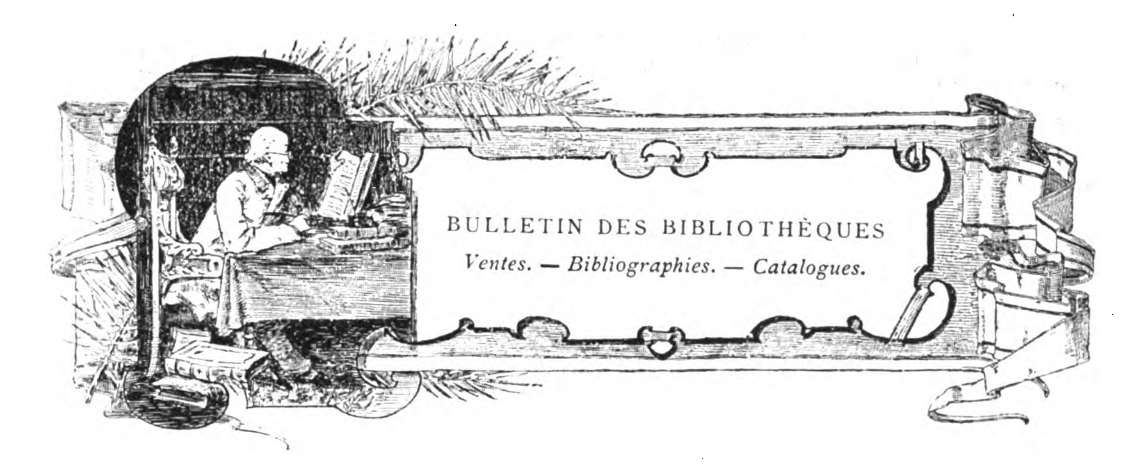
Un dernier chapitre donné en appendice, sous le titre *I tatuagi sacri e profani della Santa Casa di Loreto*, traite des tatouages dont les populations des Marches ont l'habitude de se marquer certaines parties du corps en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, ou dans quelque autre but de superstition. Ces signes ont été recueillis avec soin par l'auteur et fidèlement reproduits, dans leur grossièreté naïve, en douze planches qui ne contiennent pas moins de cent trois figures, y compris celle de l'instrument à l'aide duquel ces tatouages s'exécutent.

Ajouter un index à cet intéressant et utile travail, serait une vraie bonne œuvre. Quand on n'épargne rien pour faire une belle lanterne, comment se fait-il qu'on oublie de l'éclairer?

B.-H. Gausseron.

1. Caterina Pigorini-Beri. *Costumi e Superstizioni dell'Appennino Marchigiano.* Città di Castello, S. Lapi, 1889; 1 vol. in-8°, xvi-304 p. et xii planches. Prix: 3 fr. 50.





FRANCE

La Bibliothèque nationale. — D'après un rapport que vient de publier l'administrateur général de la Bibliothèque nationale, cet établissement possède aujourd'hui, avec les dernières acquisitions inscrites au répertoire, 2,078,000 volumes, tandis que le *British Museum* dépasse à peine le million. Les autres bibliothèques les plus importantes sont celles de Munich, qui a environ 800,000 volumes; de Berlin, qui en a 700,000; de Dresde, 500,000, et de Vienne, 300,000. La bibliothèque du Vatican n'a que 30,000 volumes, mais elle possède en outre 25,000 manuscrits d'un intérêt considérable.

Il faut désormais ajouter aux richesses de notre grande Bibliothèque les derniers manuscrits de V. Hugo qui, suivant le vœu du poète, viennent d'y être déposés par ses exécuteurs testamentaires.

— En attendant l'achèvement du catalogue général, dont la rédaction avance lentement, l'administration fait établir, pour faciliter les recherches, un catalogue de tous les ouvrages bibliographiques, avec un classement méthodique par ordre de matières pour les bibliographies spéciales.

La Bibliographie à l'Académie de médecine. — Dans la séance du 24 septembre, à propos de la découverte faite par le Dr Pagel, de la Bibliothèque royale de Berlin, du manuscrit en latin d'un ouvrage sur l'anatomie écrit en 1304, par Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel, M. Corlieu a fait l'histoire de divers manuscrits d'Henri de Mondeville que possède la Bibliothèque nationale de Paris.

Catalogue des manuscrits de Grenoble. — L'un des derniers volumes parus du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France* est le tome VII de la série départementale (Paris, librairie Plon. 1889, in-8° de LX et 803 p.). Ce volume, consacré à la bibliothèque de Grenoble, mérite d'être particulièrement signalé, aussi bien pour l'intérêt des 2,089 manuscrits dont il contient la notice que pour le soin avec lequel il a été composé. L'histoire de la collection a été très complètement et très exactement retracée dans l'introduction par M. Paul Fournier, à qui nous devons, en outre, la notice des manuscrits antérieurs au milieu du XVIe siècle. Les autres notices ont été rédigées par M. Maignien, conservateur de la bibliothèque, et par M. Prudhomme, archiviste du département de l'Isère.

Les Manuscrits de Fabri de Peiresc. — On lit dans le *Bulletin des bibliophiles :* M. Henri Omont, en tête de sa notice sur *les Manuscrits et les Livres annotés de Fabri de Peiresc* (Toulouse, Edouard Privat, gr. in-8°, 27 p.). rappelle que la bibliothèque de l'illustre conseiller au parlement de Provence comptait plus de 5,000 volumes, parmi lesquels devaient se trouver environ 200 manuscrits. Le plus grand nombre de ces manuscrits fut acheté par Gabriel Naudé pour Mazarin, et entra, en 1668, dans la bibliothèque du roi avec les autres manuscrits du cardinal. Le savant paléographe nous donne, dans sa brochure : 1° la liste des manuscrits de Peiresc, au nombre de 152; la liste des livres imprimés annotés de la main de l'éminent bibliophile, au nombre de 44, et, à l'appendice, deux notes de la main de ce dernier tirées, l'une, des papiers de Libri, « que M. Delisle vient de faire si heureusement rentrer en France », l'autre, du registre II de la collection des papiers de Peiresc, conservés en la bibliothèque de Carpentras, notes qui ajoutent de remarquables témoignages « aux témoignages déjà connus » de sa libéralité. L'excellent travail de M. Omont sera utilement rapproché, par les travailleurs, de la mémorable no-

tice de M. Delisle sur *Un grand Amateur français du* XVII*e siècle.*

La Bibliothèque de la grande Chartreuse. — M. Paul Fournier a récemment publié, en une brochure à part (Grenoble, 82 p.), une *Notice sur la Bibliothèque de la grande Chartreuse au moyen âge, suivie d'un Catalogue de cette Bibliothèque au* XV*e siècle,* qui avait primitivement paru dans le *Bulletin de l'Académie delphinale.*

ÉTRANGER

Allemagne. — *Musée Bismarck.* — Les journaux allemands annoncent la création d'un musée Bismarck, dont l'inauguration aurait lieu le 1er avril prochain. A cette date le chancelier entrera dans sa soixante-seizième année. Ce musée contiendra une bibliothèque et une iconographie complète de tout ce qui a paru sur le chancelier, ainsi qu'une collection d'objets industriels auxquels on a attaché le nom de Bismarck.

Un répertoire biographique des libraires d'Allemagne. — Sous ce titre : *Biographisches Lexikon des Deutschen Buchhandels der Gegenwart,* MM. Karl Fr. Pfau et Hugo Rösch ont entrepris un dictionnaire où seront enregistrées toutes les maisons de librairies d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse, avec leur historique, la biographie de leurs propriétaires, patrons ou associés, l'indication des principaux ouvrages publiés par elles, et des détails sur les auteurs importants dont elles ont édité des œuvres. L'époque contemporaine sera traitée le plus complètement possible; mais une part sera faite au passé ainsi qu'aux pays de langue étrangère. La première livraison que l'éditeur, M. Friedrich Pfau, vient de nous envoyer ne laisse aucun doute sur la manière satisfaisante dont ce programme sera rempli. Les auteurs se sont entourés de tous les matériaux utiles et puisent directement aux sources originales. Nous ne ferons qu'une légère réserve : les portraits dont on a eu l'heureuse idée d'enrichir les articles biographiques, ne sont pas toujours d'une parfaite netteté d'exécution. Les progrès des arts graphiques permettent de montrer aujourd'hui, à cet égard, une exigence qu'on n'aurait pas eue il y a vingt ans pour une publication à bon marché comme celle-ci. La livraison ne coûte en effet que 50 pfennig, et comme l'ouvrage comprendra de douze à quinze livraisons, le prix n'en sera que de 6 à 7 marks et demi, soit de 9 fr. 30 à 11 fr. 20.

Échos de la vente Carlo Morbio, à Leipzig. — La Bibliothèque publique de Berlin a acquis à cette vente deux manuscrits importants : l'un contient le commentaire *Super Matheum,* de Remigius, et date du Xe ou du XIe siècle. On ne connaissait qu'une copie de cet ouvrage, écrite au XVIe siècle, et encore cette copie est-elle aujourd'hui perdue. L'autre se compose des commentaires d'Eustathe et d'autres commentaires sur l'*Éthique* d'Aristote. Il date du XVe siècle. L'Académie de Berlin, qui prépare une édition des commentaires d'Aristote, y trouvera des éléments inattendus pour son travail.

A la même vente, l'Université de Halle a acheté 400 manuscrits sur parchemin, quelques-uns remontant au Xe siècle, qui intéressent l'histoire de l'Allemagne et de l'Autriche.

Enfin la Bibliothèque des Juristes, de Leipzig, s'est fait adjuger plusieurs manuscrits italiens d'un intérêt spécial pour l'histoire du droit en Allemagne.

En Italie, la Bibliothèque Braidense, de Milan, a acquis 106 manuscrits relatifs à l'histoire de la Lombardie, dont le plus précieux est le *Codice della Cronaca di Ottone Morena,* du XIVe siècle, dont Iaffé s'est servi dans les *Monumenta Germaniæ historica*. Elle a acheté, en outre, quantité d'opuscules, statuts, manifestes, guides, feuilles volantes, imprimés se rapportant à l'histoire de la Lombardie et de Milan en particulier.

Angleterre. — *Manuscrits récemment entrés au Musée britannique.* — M. L. Delisle fournit à la *Bibliothèque de l'École des chartes* une note à laquelle nous empruntons ce qui suit :

L'administration du Musée britannique vient de publier en un gros volume le catalogue des manuscrits, des chartes et rouleaux, des sceaux et des papyrus qui sont entrés dans les collections de cet établissement pendant les années 1882-1887 : *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum in the years MDCCCLXXXII-MDCCCLXXXVII* (London, 1889, in-8°). Ce volume a été rédigé sous la direction de Mr. E. Maunde Thompson, aujourd'hui directeur du Musée britannique, et sous celle de Mr. Ed. J. L. Scott, qui a succédé en 1888 à Mr. Thompson dans la charge de conservateur des manuscrits.

Les 383 premières pages sont remplies par la notice des manuscrits, chartes, etc., suivant l'ordre des cotes qui leur ont été assignées dans les séries des manuscrits additionnels, des chartes additionnelles, des sceaux, des papyrus et du fonds Egerton.

Cette notice comprend 2,026 manuscrits, sans compter les papyrus, les chartes, les rouleaux et les sceaux. Il convient de signaler la correspondance relative aux affaires d'Écosse, principalement pendant les années 1532-1545, qui vient de la collection Hamilton (nos 32646-32657), et un volumineux recueil de papiers d'État, donné par le comte de Chichester : ce dernier recueil (nos 32679 et suiv.) consiste en 548 volumes dans lesquels on a classé, entre autres pièces, la correspondance du duc de Newcastle, qui fut ministre d'État pendant quarante-neuf ans, sous les règnes de Georges Ier, Georges II et Georges III, et qui mourut en 1768. Il y a là beaucoup de documents précieux pour notre histoire du XVIIIe siècle. Le catalogue proprement dit n'en donne pas le détail; mais les noms des signataires des innombrables lettres de cette collection ont été très soigneusement relevés dans la table alphabétique qui termine le volume et qui ne remplit pas moins de 757 pages. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'on y trouvera, au mot *Fleury*, l'indication d'une centaine de lettres du cardinal de Fleury.

Cette table alphabétique, dont les proportions sont effrayantes, se fait remarquer par le soin qu'on a pris de bien identifier les noms de lieux et de personnes.

L'Association des Bibliothécaires du Royaume-Uni. — La « Library Association of the United Kingdom » a tenu son congrès annuel au commencement d'octobre, à Londres. C'est le douzième *meeting* de l'Association. L'année prochaine il se tiendra à Reading. Quelques changements administratifs ont été décidés à la troisième et dernière séance du Congrès. Mr. Maunde Thompson, bibliothécaire principal du British Museum, a été élu président, et la souscription annuelle a été portée à une guinée, au lieu d'une demi-guinée qu'elle était auparavant. De même la souscription à vie est désormais de quinze guinées au lieu de huit.

Parmi les travaux qui ont été lus en séances, nous signalerons tout spécialement une étude, par le Dr Garnett, du British Museum, *On some Colophons of the Early Printers*, pleine de détails oubliés et curieux. On sait que les bibliographes anglais appellent *Colophon* la mention mise par l'imprimeur à la fin de son livre, et où il donne, en termes plus ou moins originaux, son adresse et la date de l'impression.

Citons encore un travail de Mr. John Taylor, de Bristol, sur le *Monastic Scriptorium*, et un projet de Mr. Hutton bibliothécaire de la Gladstone Library, tendant à remplacer les termes in-folio, in-4°, in-8°, etc., qui ne répondent plus à la réalité, par les lettres de l'alphabet. Convention pour convention, la vieille, qui a toujours sa raison d'être pour les livres anciens, nous semble aussi bonne que celle que propose Mr. Hutton pour les nouveaux.

La Bibliographie de Ruskin. — Mr. Thomas J. Wise est l'auteur d'une *Bibliography of the Writings in Prose and Verse of John Ruskin*, le si célèbre critique d'art anglais. Cette œuvre, publiée avec le plus grand luxe, n'est tirée qu'à 250 exemplaires, tous souscrits. La première partie, qui a récemment paru, fait bien augurer de l'ensemble du travail. Ce sera un monument bibliographique et typographique à la fois.

Autriche. — Le libraire-éditeur Ch. D. Lippe, à Vienne, nous donne un *Bibliographisches Lexicon der gesammten Literatur der Gegenwart*, qui comprend les années 1880-1889. Le second volume, qui vient de paraître, renferme les années 1887-1889 en 19 pages. La bibliographie commence par *Abarbanel* et s'arrête à *Mgale-Tmurin*.

Hollande. — *Bibliographie vaudoise.* — Le Dr W. N. du Rieu, bibliothécaire de l'Université de Leyde, secrétaire de la commission de l'Histoire des Églises wallonnes, vient de publier à La Haye, chez Martinus Nijhoff, une brochure in-8° (39 p.), intitulée *Essai bibliographique concernant tout ce qui a paru dans les Pays-Bas au sujet et en faveur des Vaudois.* Ce remarquable travail est orné d'une grande planche, reproduction d'une vieille gravure représentant la collecte faite pour les Vaudois en Hollande le 10 septembre 1731. Bien qu'ayant écarté de sa liste les pièces archivales et manuscrites et les articles de journaux et de revues, le Dr W. N. du Rieu n'enregistre pas moins de 123 ouvrages, dont la collection est très précieuse pour l'historien épris de ces questions passionnantes où la liberté morale de l'homme est en jeu.

Italie. — *Les Catalogues des manuscrits orientaux d'Italie.* — Lors de la quatrième réunion du Congrès des orientalistes, tenu à Florence en 1878, avait été commencée, sous les auspices du ministère de l'instruction publique et sous la direction du professeur Fausto Lasinio, la publication des catalogues des manuscrits orientaux (*Cataloghi dei Codici orientali*), conservés dans les bibliothèques publiques d'Italie. Le quatrième

asciсule, récemment imprimé chez les successeurs de Le Monnier, à Florence, comprend le catalogue des manuscrits hébraïques de la Bibliothèque universitaire de Bologne, dressé par Leonello Modona, et celui des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale de Palerme, par l'abbé Bartolomeo Lagumina. Les fascicules précédents contiennent, rappelons-le, les catalogues des bibliothèques Victor Emmanuel, Angélique et Alexandrine de Rome, Palatine de Parme, Nationale de Naples, Marcienne de Venise, Nationale-Centrale et Mediceo-Laurenzienne de Florence.

Bibliographie musicale de la chapelle papale. — F. X. Haberl, rédacteur d'un journal de musique ecclésiastique, a profité de la permission du Souverain Pontife pour composer un catalague bibliographique des pièces de musique contenues dans les archives de la chapelle pontificale. Le manuscrit le plus ancien date de 1460. L'éditeur donne la description de 269 manuscrits.

Bibliothèque de Palerme. — L'abbé Luigi Boglino, conservateur paléographe de la bibliothèque communale de Palerme, a publié le second volume du catalogue des manuscrits que possède cette bibliothèque (Palerme, typographie Virzi). Ce volume va de la lettre D à la lettre L. Le premier date de 1884.

Pologne. — *Le Commerce des livres.* — M. L. de Gadon, de la Société historique et littéraire polonaise, dont la Bibliothèque a été reconnue d'utilité publique par décret du 10 juin 1866, nous communique la note suivante :

« Les vieux livres polonais ou sur la Pologne sont généralement très recherchés, mais leur trafic se fait en grande partie par les mains des bouquinistes juifs qui, tout en possédant un flair étonnant pour dénicher les « corbeaux blancs », sont presque entièrement illettrés. M. M. Stankiewicz, qui s'est déjà fait connaître par plusieurs travaux bibliographiques, vient enfin d'ouvrir, à Cracovie, le centre du mouvement scientifique polonais, une maison de librairie ancienne (Antiquariat) qu'il se propose de diriger d'après les mêmes principes que les établissements analogues en France et en Allemagne. Son premier catalogue, récemment distribué, contient, parmi ses 700 numéros, maint ouvrage rare et curieux. »

Turquie. — *Bibliothèque impériale de Constantinople.* — Une mission scientifique française, autorisée à faire des recherches dans la Bibliothèque impériale de Constantinople, vient d'y trouver des documents de valeur. On a découvert, notamment, une histoire inédite de la Hongrie, de Mathias Corvin.

Catalogues. — La maison Brockhaus, de Leipzig, vient de publier plusieurs catalogues sur lesquels nous appelons l'attention de nos lecteurs : 1° Histoire du moyen âge; 2° *Orientalia* (bibliothèque de feu Bertheau); 3° *Égyptologie* langues, géographie, ethnographie de l'Afrique; 4° *Bibliographie* (bibliothèque de Louis Mohr, de Strasbourg), et collections de revues et de publications de Sociétés savantes; 5° *Botanique* (bibliothèque de C. et Ed. Morren, de Liège).

Nous donnerons aussi une mention particulière au beau *Portrait Catalogue* que publie annuellement, depuis 1882, la maison Houghton, Mifflin et Cie, de Cambridge et Boston, États-Unis. Ce volume, de 132 pages in-8°, ne contient pas moins de 35 portraits des célébrités littéraires d'Amérique. Il est muni d'un index qui rend les recherches très faciles.

Parmi les catalogues français que nous recevons régulièrement, nous citerons en courant ceux de MM. Th. Belin (29, quai Voltaire), A. Chossonnery (47, quai des Grands-Augustins), et L. Clouzot, de Niort.

Mais il faut s'arrêter un instant sur une publication de luxe (64 pages in-4°) sur grand papier à la forme, ornée d'une curieuse estampe, et mise en circulation par Mr. Thomas Marvell, libraire à Londres, 98, Great Russell Street, sous ce titre compliqué : « Thesaurus Incantatus. — The Enchanted Treasure; or, the Spagyric Quest of Beroaldus Cosmopolita, in which is sophically and mystagorically declared the First Matter of the Stone. With a List of Choice Books on Alchemy, Magic, Talismans, Gems, Mystics, Neoplatonison, Ancient Worships, Rosicrucians, Occult Sciences, etc., etc. » L'ouvrage commence par la *Recherche spagyrique de Béroalde le Cosmopolite*, tissu amusant de divagations alchimistes et mystagogiques, et, à partir de la page 17, se déroule une liste raisonnée, fort bien rédigée et très intéressante, de livres rares et curieux sur les sciences occultes, avec les prix marqués. Ces prix sont, en général, modérés; mais ce qui ne l'est pas, c'est l'excentricité luxueuse de la publicité que pratique Mr. Thomas Marvell.

Le dernier article de ce catalogue, d'espèce peu commune, est un exemplaire de la traduction anglaise des *Mille et une Nuits*, en seize volumes, par sir Richard F. Burton. Il est coté 30 livres sterling, c'est-à-dire plus de 750 francs. L'ouvrage est de ceux dont la valeur ne peut qu'augmenter.



PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

Les Juvenilia de M. Zola. — Avant de faire paraître le nouveau livre d'Émile Zola : *la Bête humaine,* l'éditeur Charpentier a obtenu de lui l'autorisation de republier le premier roman qu'il ait écrit : *le Vœu d'une morte.*

Ce roman, qui vient de paraître, avait été demandé à Émile Zola par M. de Villemessant, en 1866, alors qu'il était directeur de l'*Événement*, et c'est dans sa propriété de Seine-Port que le futur auteur de *l'Assommoir* vint lui lire le scénario du *Vœu d'une morte.*

En guise de préface de sa première œuvre, Émile Zola a écrit les lignes suivantes :

« Ce roman de ma jeunesse, publié en 1867, était le seul de tous mes livres qui restait épuisé, et dont je refusais de laisser paraître une nouvelle édition.

« Je me décide à le rendre au public, non pour son mérite, certes, mais pour la comparaison intéressante que les curieux de littérature pourront être tentés de faire un jour entre ces premières pages et celles que j'ai écrites plus tard.

« ÉMILE ZOLA.

« Médan, le 1er septembre 1889. »

Le « Larousse ». — Le fascicule 41 du *Deuxième supplément* au *Larousse* se signale par sa richesse en comptes rendus de livres célèbres. La philosophie et l'histoire sont représentés par des ouvrages de Schopenhauer, Spencer, Secrétan, Guyau, Buchner, Tolstoï, Popof, etc.; la science par *l'Origine du monde*, de M. Faye; le roman et le théâtre par *Mon frère Yves*, *le Monde où l'on s'ennuie*, *Monsieur Isaacs*, *Monsieur Jean*, *Monsieur le ministre*, *Monsieur Scapin*, *les Mousquetaires au couvent*, avec musique, *le Nabab*, *Namouna*, *Nana*, *Nana-Sahib*, etc.; la poésie, par *Nerto*, de Frédéric Mistral, *les Névroses*, de Maurice Rollinat, etc.

La Grande Encyclopédie. — Le huitième volume de la *Grande Encyclopédie* vient de paraître; il comprend la fin du B et la première partie du C. Nous avons déjà maintes fois signalé à nos lecteurs l'abondance exceptionnelle et la précision des renseignements qu'ils sont sûrs de trouver dans cette œuvre qui fait honneur à notre pays. On se rappelle avec quel enthousiasme les Anglais fêtaient, récemment, l'achèvement de leur *Encyclopædia Britannica*, laquelle peut rivaliser avec la *Grande Encyclopédie* pour les articles d'ensemble sur les grands problèmes scientifiques, historiques ou philosophiques, mais qui ne contient pas le quart des informations de détail accumulées dans l'ouvrage français. Parmi les milliers de biographies, nous relèverons dans le nouveau volume celles de la famille de Broglie, du poète Calderon, de Caligula, de Camoëns; aux savants nous signalerons les articles *Calorimètre* et *Calorimétrie*, de M. Berthelot; *Calcaire*, de M. Vélain; aux industriels, les monographies de M. Ch. Girard sur l'industrie du *Bronze*, les couleurs *Brunes*, les *Cacao* et le *Café;* aux historiens, les substantielles études de M. Bayet sur *l'Empire et l'art byzantin*, de M. Lœb, sur la *Cabbale juive*, de M. Champon, sur les *Cahiers des États généraux;* une série d'études très complètes sur tous les *Calendriers;* aux artistes, les monographies de *Brunellesco*, par M. Muntz; de *Callot*, par M. Tourneux; des *Campagnola*, par M. Paul Mantz. Les personnes de plus en plus nombreuses qui s'intéressent à l'histoire religieuse liront avec fruit, outre les articles *Cabbale* et *Calendrier*, celui de M. Hild sur les *Cabires*, les biographies de Brigham Young, le prophète des Mormons, et de Calvin.

On sait avec quel soin sont rédigés les articles consacrés aux différents pays; les notices *Bulgarie*, de M. Leger, *Cambodge*, de M. Cordier, *Canada*, de M. Salone, seront remarquées. Pour l'administration et la politique, le nouveau volume renferme des études du plus vif intérêt sur des questions bien moins connues qu'elles ne de-

vraient l'être : un véritable traité du *Budget*, signé C. Dreyfus; un grand nombre de pages consacrées aux acceptions variées des mots *Bureau* et *Caisse*, et au *Cadastre*.

D'amusants détails sont donnés aux mots *Brigandage, Cabaret, Café;* ces articles, de variété historique, contribuent avec les nombreuses illustrations, d'une exécution très soignée, à égayer la *Grande Encyclopédie.* Pour celui qui ne se laisse pas effrayer par le titre, peu de lectures sont plus attrayantes que celle de ce gros volume.

Les livraisons continuent à se succéder régulièrement. Dans les trois dernières (203-205) nous remarquous particulièrement une notice très complète sur le département du *Cantal*, avec une belle carte en couleurs hors texte. Un travail scientifique important sur le *Caoutchouc* (botanique, horticulture, chimie, industrie) avec un grand nombre de figures explicatives, une étude sur la *Capitation*, où M. Fournier de Flaix trace l'historique de cet impôt chez les Perses, à Carthage, en Égypte, dans l'Inde, en Chine, à Athènes, à Rome, et le suit dans la société féodale, puis dans les divers États de l'Europe, une intéressante monographie de la colonie anglaise du *Cap*, par M. C. Delavaud, avec carte en couleurs hors texte, et un article de M. A. Joannis, sur la *Capillarité*.

Arithmographe Troncet, calculateur mécanique instantané. — Ce merveilleux appareil (V. Exposition universelle, palais des Arts libéraux) fait instantanément les additions et les soustractions les plus longues; il a, dans son enveloppe, la forme d'un petit livre de luxe doré sur tranche. (Prix : 2 fr. 50. Ve P. Larousse et Cie, éditeurs, 19, rue Montparnasse, Paris.)

ÉTRANGER

Allemagne. — Le professeur J. von Dœllinger va publier un travail historique sur les Vaudois et les Cathari, intitulé *Beitræge zur Ketzergeschichte des Mittelalters.*

— Les archives privées de la province de Brandebourg préparent un ouvrage sur le roi Frédéric-Guillaume Ier.

Cet ouvrage contiendra un grand nombre d'ordres de cabinet du roi, politiques et non politiques, qui donneront un portrait complet et détaillé de ce souverain éminemment pratique et curieux de détails.

Voici un de ces ordres de cabinet non politiques. Il est adressé à un marchand de vin de Berlin :

« J'ai dernièrement bu à Berlin, en divers lieux, un vin de 1719, vraiment excellent, qui ne se vend pas plus de 60 thalers le muid (140 litres environ). Si donc nous devons faire affaire ensemble, vous verrez à ne pas me faire un prix exorbitant. » Et voilà comment se font les bonnes maisons!

— Le romancier Gustav Freytag publiera incessamment un petit ouvrage sur l'empereur Frederick, rédigé d'après des notes pendant la guerre et d'après sa correspondance, jusqu'à l'élection de l'empereur allemand à Versailles.

— On annonce une nouvelle biographie de Jean-Paul Richter, due au Dr P. Nerrlich, et contenant beaucoup de documents inédits.

— Le Dr Albert Hermann Post, juge au tribunal provincial de Brême, vient de publier, sous le titre de *Studien zur Entwicklungsgeschichte des Familienrechts* (Oldenbourg et Leipzig, A. Schwartz, 1890, 1 vol. in-8°, VIII-368-VII p. Prix : 6 marks), un essai sur l'évolution du droit familial à travers les âges et chez tous les peuples. Cette étude que le Dr Post déclare lui-même n'avoir pas la prétention de présenter comme complète, mais seulement comme une *contribution* (*Beitrag*), comme un apport de matériaux pour la construction d'un édifice parfait, n'en est pas moins un livre qui atteste des recherches assidues et un grand labeur. En voici les divisions principales : I. La parenté. — II. Les liens de l'association des sexes. — III. Les modes de relations légitimes entre les sexes. — IV. Les mariages consanguins. — V. La communauté légale dans l'association des sexes. — VI. — La vendetta (*die Blutrache*). — VII. Le rapt des femmes. — VIII. Les Fiançailles. — IX. La célébration du mariage. — X. La dissolution du mariage. — XI. Le régime de la propriété dans la famille. — XII. Les relations des membres de la famille entre eux. — XIII. Rapports sexuels en dehors du mariage. — Un index (*Register*) des noms propres cités termine cet important travail.

— Sous le titre de *Amateur*, paraît depuis le mois d'octobre, chez l'éditeur Schœner, Vienne-Doebling, Mariengasse, 27, en français, anglais et allemand, une *Revue internationale des*

Collectionneurs en tout genre et qui s'occupe surtout de timbres-poste, livres, ethnologie, sciences naturelles, etc. Cette revue mensuelle, qui promet de devenir l'organe des collectionneurs de tous les pays, ne coûte que 6 marks (8 fr.).

Angleterre. — MM. Macmillan annoncent un nouveau volume de poésies par le poète lauréat, lord Alfred Tennyson.

Autriche. — Le professeur Minor, de Vienne, va commencer la publication d'une *Vie de Schiller* en quatre volumes, à laquelle il travaille depuis longtemps.

États-Unis. — Parmi les nombreux ouvrages mis en vente depuis deux mois par la maison Houghton, Mifflin et Cie, de Boston, nous citons les suivants comme les plus propres à intéresser nos lecteurs : *Racollections of Mississippi*, par l'honorable Reuben Davis (1 vol. in-8°, 15 fr.); le sixième fascicule des *English and Scottish Popular Ballads*, éditées par le professeur Francis J. Child, de Harvard University (édition de luxe tirée à 1,000 ex., gr. in-4°, 23 fr. pour les souscripteurs), *the Heritage of Dedlow Marsh and other Tales*, par Bret Harte (1 vol. in-16, 6 fr. 25); *Our Cats and all about Them*, monographie très complète du chat domestique, par Harrison Weir, avec illustrations (1 vol. in-12, 10 fr.), et une nouvelle édition de l'ouvrage si populaire de Mr. Olivier Wendell Holmes, *the Autocrat of the Breakfast Table* (2 vol. in-16, 12 fr. 50).

— Le mois de septembre a vu naître à Boston une nouvelle revue : le *New England Magazine*, publié sous la direction de MM. Edward Everett Hale et Edwin D. Meal, et surtout, mais non exclusivement, consacré au passé de la Nouvelle-Angleterre.

— Une autre revue, *No Name Magazine*, que la Compagnie de la presse américaine de Baltimore publie à partir du mois d'octobre, ne recevra les articles qui lui seront envoyés que sur le mérite qu'ils présenteront et non sur le nom d'un auteur connu. Elle fait ainsi appel à tous les talents ignorés qu'elle se propose de produire au grand jour. Les incompris n'ont qu'à se bien tenir !

— Signalons enfin une revue exclusivement écrite par des femmes et pour les femmes sous le titre significatif : *She*. Est-ce par imitation qu'une Française vient d'annoncer, à Paris, une publication analogue intitulée : *l'Esprit des femmes ?*

Pologne. — M. de Gladon nous écrit : « La Pologne possède un savant numismate de premier ordre, Lelewel, l'auteur de la *Numismatique du moyen âge*, parue à Paris en 1835; mais jusqu'ici elle n'avait pas d'écrit périodique spécialement consacré à la science des monnaies. Cette lacune vient d'être comblée. Depuis juillet dernier ont commencé à paraître, à Cracovie, les *Informations numismatiques et archéologiques* (« Wiadonosci Numizmatyczno-Archeologiczne »), organe de la Société numismatique polonaise, rédigé par M. Bartynowski. Cette publication est trimestrielle et illustrée; à côté des objets indiqués dans le titre, elle promet de s'occuper aussi de sphragistique, de la science héraldique et de paléographie.

Suisse. — La maison Orell Füssli et Cie, de Zurich, vient d'ajouter à la collection, déjà importante, de guides qu'elle publie sous le titre de *l'Europe illustrée*, une nouvelle brochure : *le Chemin de fer du Pilate*, par J. Hardmeyer, avec 32 illustrations par J. Weber, et une carte. Cette livraison a toutes les qualités de ses aînées et sera précieuse pour le touriste, qui peut aujourd'hui gravir le Pilate, comme le Righi, en chemin de fer.

Uruguay. — Nous avons reçu les trois premiers numéros (août-octobre) de la *Revista de la Liga patriótica de Enseñanza*, publication nouvelle scientifique, pédagogique et littéraire, qui paraît à Montevideo, sous la direction de MM. Ramon López Lomba et Evarista G. Ciganda. Cette revue répond fort bien à son titre et servira certainement avec efficacité la cause de l'enseignement, non seulement dans l'Uruguay, mais dans toute l'Amérique portugaise et espagnole.



FRANCE

Missions. — Le ministre de l'instruction publique vient de confier à M. Charles Salomon, docteur en droit, une mission en Orient. M. Salomon est chargé d'étudier les institutions juridiques de l'Inde, de l'Indo-Chine, de la Chine, du Japon et de la Sibérie.

Concours littéraire de l'Académie des beaux-arts. — Dans sa première séance d'octobre l'Académie des beaux-arts a choisi le sujet suivant pour le concours Bordin de 1891 :

Démontrer l'erreur ou la vérité contenue dans l'exclamation suivante de Pascal :

« Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux. »

Les mémoires devront être déposés à l'Institut avant le 1er janvier 1891.

L'Académie rappelle que le sujet proposé pour 1890 est :

« De la musique en France et particulièrement de la musique dramatique, depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, en y comprenant les œuvres des compositeurs étrangers exécutées ou représentées en France. »

Rectifications. — M. Aimé Vingtrinier, de la grande Bibliothèque de la ville de Lyon, nous écrit :

« Il n'y a pas de petite erreur. Telle assertion, donnée légèrement et sans preuve, peut être relevée par un érudit, un curieux, un chercheur, et donnée comme une opinion sérieuse, un avis certain, une vérité.

« C'est un danger à combattre; élevons-nous contre lui, quand nous le pouvons.

« Le *Bibliophile de Guienne*, dans son numéro de septembre 1889, annonce l'ouvrage suivant :

« *Le voyage et les aventures de François Le*
« *Guat, gentilomme bressan;* deux tomes in-12,
« en un volume... »

Puis, il fait suivre ces trois lignes de la réflexion suivante :

« François Le Guat serait un auteur supposé. L'ouvrage est attribué à Maxime Misson. »

Il résulterait de là que François Le Guat, ou de Le Guat n'a jamais existé.

« N'en déplaise à la sympathique et savante directrice du *Bibliophile de Guienne*, le croire serait une erreur.

« Le Guat a existé et il a écrit.

« Né, en 1638, à Saint-Jeux-sur-Veyle, près de Mâcon, de parents protestants, il fut obligé d'émigrer, lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Réfugié en Hollande, il fit partie d'une petite colonie de coreligionnaires français qui se rendait à l'île Bourbon. Les fugitifs ne purent s'y établir à cause de leur croyance. Ils furent débarqués, au nombre de onze, dans l'île Rodriguez et abandonnés avec d'assez médiocres provisions.

« Au bout d'un an ou deux, s'y trouvant mal, ils la quittèrent et abordèrent à l'île Maurice, commandée alors pour les Hollandais par un Genevois nommé Diodati qui les dépouilla, les fit jeter sur un îlot brûlant puis les expédia sur Batavia, où ils furent aussi maltraités.

« Voulant se faire rendre justice, ils revinrent en Hollande, mais ils n'étaient plus que trois; les autres étaient morts de chagrin, de fatigue et de misère. Le Guat, plus robuste que ses compagnons, avait survécu. Les trois malheureux réclamèrent, ce fut en vain; on ne les écouta pas.

« Le Guat vécut comme il put, en Hollande, où il resta de 1698 à 1707. Cette année-là, il se rendit en Angleterre et y publia ses *Mémoires* qui parurent en 1708. Il mourut à Londres, en 1735, presque centenaire.

« Ses voyages ont eu plusieurs éditions, et ont été traduits en plusieurs langues. Sa famille n'a jamais douté de leur authenticité. — C'était notre arrière-grand-oncle.

« Autre erreur.

« Une Maison de librairie a publié aussi son



catalogue, il y a quelques temps, et nous y avons trouvé :

« N° 3044. Lyon, Péricaud. *Le cimetière de* « *Loyasse.* Lyon, 1834, in-8°.

« Très rare volume, description des monu- « ments et des principales inscriptions qui y sont « gravées ; illustré de onze planches et d'un plan « TYPOGRAPHIQUE (*sic*). »

« Et d'abord, donnons le titre exact et voyons si l'auteur s'y est nommé :

« *Le cimetière de Loyasse ou description de tous les monuments qui existent dans ce cimetière,* par P. Lyon, Pierre Bœuf. 1834, in-8, planches. »

« Il n'est pas question ici de M. Péricaud.

« Pourquoi attribuer à M. Péricaud cette spéculation de librairie, sans recherches, sans style et sans valeur ? Cette majuscule P vous l'indique? Cette lettre peut aussi bien appartenir à MM. Passant, Passeron, Pitt, Pic, Pezzani, Pérouse où Pérenon qui tous ont écrit à Lyon, à cette époque féconde, qu'à l'érudit bibliothécaire lyonnais.

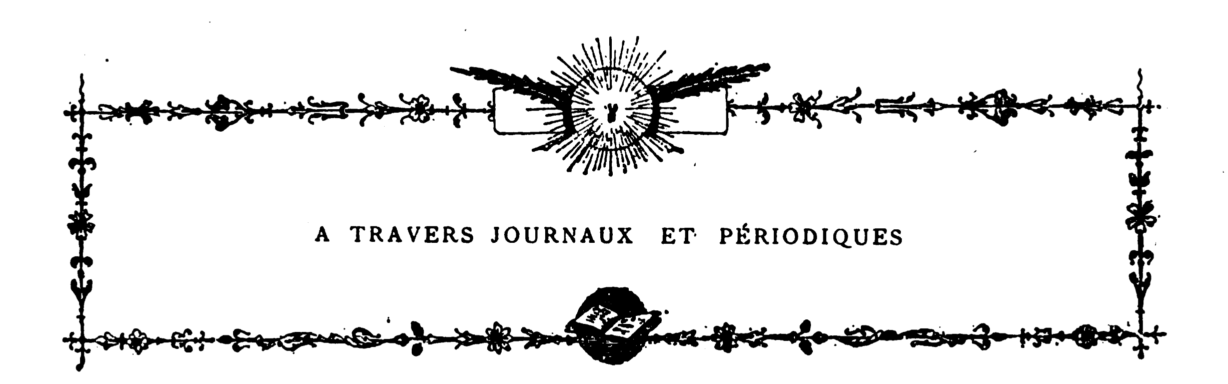
« — C'est l'avis de Barbier, direz-vous.

« Barbier a tort. Voyez la liste nombreuse des ouvrages dus à la plume de M. Péricaud et vous n'y trouverez pas le *Cimetière de Loyasse.*

« Ce petit volume est l'œuvre de M. Pierre Beuf, natif de Villefranche-sur-Saône, libraire à Lyon, rue de la Reine, 38, qui pensa qu'une telle publication aurait une certaine chance de succès. Il l'écrivit, l'édita et la vendit. Tirée à petit nombre, elle fut vite enlevée ; elle est donc assez rare, ce qui ne la rend ni plus intéressante ni meilleure.

« Nous sommes heureux d'en laver la mémoire de M. Péricaud et de la rendre à son auteur ; qu'il nous le pardonne.

« AIMÉ VINGTRINIER. »



A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

La Bibliothèque de l'École des Chartes (juillet-octobre) contient deux études d'un intérêt capital pour nos lecteurs : *la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Claude du Jura,* par M. A. Castan, et *les Manuscrits* à peintures de la bibliothèque de sir Thomas Philipps à Cheltenham, par M. P. Durrieu.

— Le *Bulletin littéraire,* publié sous la direction de M. Léon Mention chez les éditeurs Armand Colin et Cie (abonnement 7 fr.) contient, dans son numéro du 10 octobre, un substantiel et judicieux article de M. Georges Pellissier sur *la Pléiade du* XVIe *siècle et le Cénacle romantique.*

— Les *Écrits pour l'art* du 15 octobre contiennent, sous le titre *les Deux genres poétiques d'avenir,* une de ces dissertations dont M. René Ghil a le secret, si abstrusement pensées et si laborieusement écrites que les bonnes gens peu au courant de l'évolution instrumentiste n'y voient goutte. Nous avons cru y comprendre cependant que M. René Ghil reconnaît, dans l'œuvre d'Auguste Comte, les mêmes principes philosophiques et poétiques qu'il a lui-même découverts et proclamés. M. René Ghil fait à Auguste Comte beaucoup d'honneur.

— Dans la *Grande Revue* du 10 octobre, M. Alphonse Karr commence son dernier roman, *Hélène,* et M. Arsène Houssaye continue, par le portrait de Mérimée sa galerie des *Quarante du siècle.* Signalons aussi *l'Idée de la mort en Bretagne,* par Louise d'Isole.

— Nous appelons l'attention sur l'étude que M. Gaston Paris fait des *Chants populaires du Piémont* dans le *Journal des savants* de septembre.

— La Revue bi-mensuelle *la Plume* consacre son numéro du 1er octobre à une première série d'écrivains normands, parmi lesquels nous remarquons M. Paul Harel, avec trois sonnets, et M. Gustave Le Vavasseur répondant à M. Ernest Millet qui lui dédie un poème sur « Horatius Flaccus ». Le numéro a pour illustration le portrait d'Adolphe Vard, le poète graisseur de wagons, à qui M. Florentin Loriot consacre une notice.

— La *Revue bleue* du 21 septembre contient une étude sur Villiers de l'Isle-Adam par M. Henry Laujol. Dans le numéro du 28, nous remarquons un travail de M. Liard, directeur de l'enseignement supérieur, sur *l'Université impériale et l'Enseignement supérieur.*

— La *Revue contemporaine* a fait sa réapparition, sous la direction de M. Albert Lepingleux-Deshayes. Le 15 août elle en était à son numéro 2. Puisse ce nouvel avatar être un succès!

— A citer dans la *Revue de Bretagne et d'Anjou* de septembre, comme intéressant plus particulièrement les bibliophiles, quelques pages de notre collaborateur, M. O. de Gourcuff, sur le général Mellinet, un des présidents d'honneur de la Société des bibliophiles bretons, de la part de qui le ministère de la guerre recevait, il y a quelque temps, un don de dix mille volumes. Mentionnons aussi une belle poésie de M. L. Tiercelin intitulé *le Travail.*

— Il faut signaler dans la *Revue de la Révolution* (juillet-octobre) un très intéressant travail de M. Eugène Asse sur *Benjamin Constant et le Directoire.* C'est la première fois que cette période peu connue de la vie du célèbre publiciste a été étudiée d'aussi près et sur des documents aussi nouveaux. Les pages relatives à ses deux duels avec Bertin de Veaux et Sibuet, à sa candidature au Conseil des Cinq-Cents, surtout à sa participation au 18 fructidor, sont particulièrement curieuses.

— Dans son numéro 9, la *Revue d'histoire contemporaine*, dirigée par M. Auguste Bouvard (11, rue de Cluny; abonnement 6 fr.), continue l'étude sur la morale dans le roman et le théâtre contemporains de son rédacteur en chef. C'est de M. Alexandre Dumas fils que M. Bouvard s'occupe cette fois.

— *La Revue générale* du 1er octobre est d'un intérêt plus qu'ordinaire, avec les morceaux suivants : *Lettres inédites des académiciens Charles Nodier et Legendre*, par le comte E. de Kératry; *Don Juan : étude de littérature comparée*, par Ernest Tissot, et les *Débuts diplomatiques de Stendhal*, par Louis Farges. Il faut signaler encore, dans le numéro du 15, un bon article de M. Ch. de Larivière, intitulé : *la Littérature de demain : Esthètes et Ephèbes*, à propos du livre récent de M. Ch. Morice.

— *La Revue illustrée* du 1er octobre contient, entre autres articles, *Faust* (fin) par Ivan Tourgueneff, traduction de E. Halperine-Kaminsky; et *Pierre Loti*, biographie par Fauque de Jonquières.

— On lira avec fruit, dans la *Revue philosophique* d'octobre, un article de M. P. Gauthiez sur Giordano Bruno et sur les travaux auxquels il a récemment donné lieu.

— La *Revue scientifique*(*Revue rose*) a publié, le 12 octobre, une remarquable conférence sur *le transformiste français Lamarck,* faite à la Société d'anthropologie de Paris, par M. Mathias Duval.

— Le *Samedi-Revue* du 5 août contient une étude de M. Victor Fournel sur le romancier anglais mort récemment : *Wilkie Collins et le Roman à secret;* dans le numéro du 21 septembre, nous remarquons l'article de M. Edmond Biré sur M. *Victor Fournel et ses derniers Romans.*

Principaux articles de la presse quotidienne:

— *Débats.* 14 septembre : *la Maison de vie* de Dante Rossetti, par M. Paul Desjardins.

20-25 septembre : *l'Armée française avant la Révolution,* à propos de deux ouvrages récents : *l'Armée royale en 1789*, d'Albert Duruy, et *la Vie militaire sous l'ancien régime,* d'Albert Babeau, par M. Henry Houssaye.

30 septembre : *la Semaine dramatique* de M. Jules Lemaître, à l'occasion de la reprise du drame de M. Eugène Manuel, *les Ouvriers.*

7 septembre, 4 octobre : *les Plaisirs de la vie,* par sir John Lubbock, par M. Arvède Barine.

— *Le XIXe siècle,* 15 octobre : *Chronique* à propos de *Point de lendemain* de Vivant Denon, par M. Francisque Sarcey.

— *Écho de Paris.* Les *Contes* et les *Petites odes* de M. Théodore de Banville.

— *Éclair.* 10 octobre : *Vauban solliciteur.*

— *Figaro.* 5 octobre : *les Moutons*, poème par Maurice Rollinat.

— *France.* 25 septembre : *Chronique* de M. Francisque Sarcey sur la réforme de l'orthographe.

— *Gazette de France.* 22 septembre : *M. Jules Barbey d'Aurevilly*, par M. Armand de Pontmartin, qui a pris le temps de la réflexion pour publier cet éreintement d'un mort.

6 octobre : *Ludovic Halévy. Notes et souvenirs*, par le même.

Notons aussi la longue citation que la *Gazette*, dans ses *Actualités bibliograpiques* du 2 octobre veut bien tirer d'une étude sur la bibliothèque de Saint-Germain-en Laye, publiée par *le Livre* du mois de septembre.

— *Gil-Blas.* 4 octobre : *le Mal des gais*, à propos de Sapeck, par Jacqueline, et *Aux femmes savantes*, par Paul Arène.

7 octobre : *les Gaietés de la semaine*, où Grosclaude égaye lui et les autres à houspiller M. Henry Fouquier.

Les *Contes* du lundi de Jean Richepin.

— *Moniteur universel.* 26 septembre : *Gustave Le Vavasseur et l'Ecole normande*, par M. J. Angot des Rotours.

— *National.* 2-3 octobre : *Un poète* (M. Maurice Rollinat), par M. Jean-Jacques Pradher.

— *Observateur français.* 4 octobre : *Un Discours de Néron*, retrouvé par M. Maurice Holleaux.

— *Paix.* 7 octobre : *l'École Estienne* ou École du livre, par Eclectic.

— *Paris.* 27 septembre : *la Fin d'une religion*, à propos de la disparition de la revue *le Lotus*, par M. Georges Montorgueil.

14 octobre : *Un Chambige parlementaire* (M. Maurice Barrès), par le même.

— *Parisien.* 17 septembre : *les Derniers romantiques* (Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam), par Crocq.

— *Parti National.* 27 septembre : Causerie littéraire sur *Elève-Martyr* de Marcel Luguet, par M. Francisque Sarcey.

4 octobre : Causerie littéraire du même sur *le Songe de l'amour*, par Paul Meurice et *Ægri Somnia* par Désiré Nisard.

— *Temps.* 22 septembre : *Idéalisme d'un naturaliste*, à propos du livre de M. Léon Hennique, *un Caractère*, par M. Anatole France.

29 septembre : *A propos d'une étude de M. Donaldson sur la « Femme dans le monde chrétien » : Béatrice*, par le même.

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous avons reçu de Berlin (Rich. Bong, éditeur) une belle publication mensuelle in-folio. Les illustrations dans le texte, toutes exécutées par la photogravure, sont d'une grande délicatesse, et les gravures sur bois à pleines pages se font remarquer par leur vigueur et leur netteté. Le numéro du *Moderne Kunst in Neisterholzschnitten* coûte 1 mark, soit 1 fr. 25.

Angleterre. — *The Bookworm* d'octobre contient, entre autres articles et notes d'intérêt pour les bibliophiles et bibliomanes, une petite nouvelle inédite de de Quincey, le Mangeur d'opium, un court essai sur les livres mis en loteries (*Book Lotteries*), quelques détails sur la bibliothèque de l'auteur des *Voyages de Gulliver* et un article sur le sort présent des dessins originaux qui ont servi à illustrer les œuvres de Dickens : *Illustrations to Dickens in the Market.*

— *The English illustrated Magazine* d'octobre donne à ses lecteurs la primeur d'un poème de Mr. Algernon Charles Swinburne, intitulé *On the South Coast*, « Sur la côte sud ».

— Nous signalons particulièrement dans *the Fortnightly Review* de septembre, une étude du professeur E. Dowden sur Coleridge poète, *Coleridge as a Poet*, et quelques pages de Mr. W. M. Gattie sur les lectures favorites en Angleterre, *What English People read.* Le numéro d'octobre contient un remarquable article du romancier naturaliste George Moore sur Balzac, *Some of Balzac's minor Pieces;* l'auteur ne voit que Shakespeare qu'on puisse mettre en comparaison avec Balzac; encore donnerait-il *Hamlet*, *Macbeth*, *Romeo and Juliet*, etc., pour les livres du romancier français.

— Nous devons citer dans *the Gentleman's Magazine* d'octobre *The Second Part of « Faust »*, par H. Schütz Wilson, et *Some Reminiscences of the Author of « Jane Eyre »* [Charlotte Brontë] par Francis H. Candy.



— *The Leisure Hour* pour octobre contient une étude sur l'Algérie, *Algeria as it is*, par P. L. Sclater ; « Personnages de la Révolution française » (*Personalia of the French Revolution*) par Richard Heath, avec portraits ; une étude de graphologie sur l'écriture des souverains de la Grande-Bretagne : *The Handwriting of our Kings and Queens*, par W. J. Hardy, avec facsimilés, etc.

— On lira avec plaisir et non sans fruit, dans *Murray's Magazine* pour octobre, une étude sur Rabelais, par F. Brierley.

— *The Nineteenth Century* d'octobre contient quelques articles d'un intérêt particulier : *Journal de Marie Bashkirtseff*, par W. E. Gladstone, le *Great Old Man ; On some War-Songs of Europe*, par miss Laura A. Smith ; *Mental and Physical Training of Children*, par Mrs. Jessie Walter, née Huxley, et *Lady Toad*, ou *Frau Kröte*, en français, « Madame Crapaud », — légende allemande contée par le professeur Max Müller.

— *Notes and Queries* du 21 septembre insère une curieuse note, signée W. A. Clouston, sur les versions bohémiennes du conte de la Laitière et le pot au lait. Le numéro du 12 octobre contient une longue liste d'animaux symbolisant des vertus ou des qualités au moyen âge : *Animal Symbolism in the middle ages*, par Mr. J. Maskell.

États-Unis. — Coquelin le Grand, qui vient de reconquérir la Comédie française, a fait insérer sous son nom, dans *The Century Magazine* d'octobre, un article intitulé *Molière and Shakespeare*, illustré de portraits de Molière, d'après Mignard, et de Coquelin lui-même en Mascarille.

— *The Forum*, revue mensuelle publiée à New York sous la direction de Mr. Lorettus S. Metcalf, publie, dans son numéro d'octobre, un intéressant article de Mr. Edmund Gosse, l'historien de la littérature anglaise au XVIIIe siècle, sur la façon de se faire un nom dans les lettres : *Making a Name in Literature*. Citons, dans le même numéro et dans un ordre d'idées analogues, *The Love of Notoriety*, par Mr. Frances Power Cobbe.

— A recommander dans le *Harper's Monthly Magazine*, de New York, pour octobre : *The Fair of Nijnii-Novgorod*, par Theodore Child ; *Hierapolis and its White Terrace*, par Tristram Ellis ; *The Building of the Church of St-Denis*, par Charles Eliot Norton ; et *A Corner of Scotland worth Knowing*, par le professeur W. G. Blaikie. Les illustrations, très nombreuses, sont presque toujours pittoresques, originales et remarquablement exécutées.

— On lira avec plaisir dans le *Lippincott's Monthly Magazine*, de Philadelphie (octobre) l'article humoristique de Mr. Junius Henri Browne sur les tribulations des directeurs de revues, *the Trials of Magazine Editors*. Citons aussi une étude de Mr. S. B. Wister sur la correspondance de l'historien John Lothrop Motley.

Hollande. — Le journal de vulgarisation artistique et littéraire que publie, à Leyde, la librairie A. W. Sijthoff, sous le titre de *Kunstkronick*, donne une traduction hollandaise d'un roman de Ouida, *Moufflon*. Une des deux gravures, qui représente le sauvetage d'une téméraire cueilleuse d'*edelweiss*, est, bien qu'un peu dure, d'une exécution et d'un effet remarquables.

Hongrie. — On écrit de Hongrie. « La *Revue philologique hongroise* qui a un grand nombre de collaborateurs, publie depuis cette année, à l'exemple des *Jahrbücher* de Fleckeisen, des suppléments, dont le premier fascicule (240 p.), vient de paraître. Nous y trouvons une dissertation de M. Hittrich, sur les *Anacréontiques grecs du moyen âge*, quelques notes critiques, en latin, sur les *Distiques de Caton*, par M. Némethy, un travail de M. Theisz sur *la Jeunesse de Racine*, plusieurs traductions élégantes de l'Anthologie grecque par M. Thewrewk de Ponor et des travaux sur la littérature hongroise.

Italie. — Nous remarquons dans l'*Arte Sebezia*, revue bi-mensuelle de littérature et d'art publiée à Naples, un article de M. F. Benevento sur Henri Heine : *A proposito di due poesie di E. Heine*.

République Argentine. — *El Poligrafo*, journal mensuel des arts graphiques, publié à Buenos-Ayres, sous la direction de M. Rodolfo Soucup, commence, dans son numéro 6 (6e année), une intéressante étude sur l'origine des journaux quotidiens et des périodiques en Europe et en Amérique.



FRANCE

— M. Amédée Goyet de Cesena, rédacteur en chef honoraire du journal le *Soleil*, vient de mourir à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

— Un écrivain royaliste, dont la réputation a été grande, M. Albert du Boys, propriétaire, dans le Grésivaudan, du château de la Combe où mourut l'évêque Dupanloup, vient de succomber dans sa quatre-vingt-cinquième année.

Il fut l'un des premiers collaborateurs du *Correspondant*, puis entra avec Mgr Dupanloup à la *Défense*. Il laisse plusieurs ouvrages remarqués : une *Histoire du droit criminel chez les peuples anciens et modernes*; une *Histoire de Catherine d'Aragon* qui fut couronnée par l'Académie, une *Vie de dom Bosco*, un volume sur l'Église et l'État en Angleterre, etc. etc.

— Le général Faidherbe, grand chancelier de la Légion d'honneur, linguiste, ethnographe et épigraphiste distingué, est mort à la fin de septembre. On lui doit, entre autres écrits, un très beau travail sur le Sénégal.

— On annonce la mort de M. H. Hamet, fondateur et secrétaire général de la Société d'apiculture et d'insectologie. Il était professeur d'apiculture au jardin du Luxembourg, doyen des apiculteurs de France et directeur du journal *l'Apiculture* (octobre).

— Le général Lebrun, auteur d'un livre remarquable intitulé : *Bazeilles-Sedan*, est mort le mois dernier.

— Don Louis Paquelin, bénédictin de l'abbaye de Solesmes et auteur de nombreux écrits historiques et mystiques, est mort le 8 septembre. Il était né en 1820.

— Mme Loïsa Puget vient de mourir à Pau ; elle était âgée de soixante-dix-sept ans (octobre).

— Nous apprenons la mort (septembre) de M. Maxime Ribaud, rédacteur en chef du *Publicateur de la Vendée*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le professeur Théodore Harnach, de Dorpat, théologien renommé, vient de mourir à un âge avancé.

— On annonce la mort du professeur Reuter, de Gœttingue, le fondateur de la revue *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, et l'auteur de plusieurs ouvrages ecclésiastiques (octobre).

— On annonce la mort (octobre) du romancier Max Vogler.

— Le Dr H. Gustave Weil, orientaliste, est mort à Fribourg-en-Brisgau le 3 septembre, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Angleterre. — Un écrivain de sport, qui jouissait d'une grande autorité dans les questions de canotage et de chasse, Mr. Latham C. N. Percy Brickwood, est mort le 13 septembre à l'âge de quarante-huit ans.

— Mr. John Bridgeman, l'auteur dramatique bien connu, est mort à Londres dans sa soixante-dixième année.

Il dirigeait depuis plus de trente ans le *Musical World* et s'était fait remarquer par plusieurs traductions d'œuvres d'Hector Berlioz et de Richard Wagner.

— Nous avons appris la mort de miss Elisa Cook, dont les poésies, depuis son premier volume, *Melaia and other Poems*, 1840, ont toujours été populaires dans les pays de langue anglo-saxonne.

— Un physicien de grand mérite, connu surtout pour ses travaux sur l'électricité, le Dr Joule, est mort le mois dernier.

— Mr. Murphy, auteur d'ouvrages apologétiques, est mort à Clepton le 11 septembre. Il avait soixante-treize ans.

— Le rédacteur en chef du journal *the Tablet*,

Mr. Elliot Ranken, est mort dans la première semaine d'octobre.

— Sir G. K. Richards, qui fut professeur d'économie politique à Oxford de 1851 à 1856, est mort dernièrement (septembre). Outre quelques ouvrages d'économie, on a de lui, en collaboration avec lord Ravensworth, une traduction de l'*Énéide* en vers blancs anglais.

— Nous apprenons la mort du Rev. J. E. Tenison-Woods, auteur de plusieurs ouvrages de géographie et de géologie (octobre).

Autriche. — Le voyageur naturaliste J. J. von Tschudi est mort le mois dernier, âgé de soixante et onze ans.

Belgique. — Un artiste, qui a joui longtemps d'une grande réputation en Belgique et qui a formé nombre d'élèves distingués, François Bossuet, est décédé à Saint-Josse-ten-Noode, faubourg de Bruxelles, le 28 septembre. Il était né à Ypres en 1798. Il est l'auteur d'un *Traité de perspective* qui est considéré comme un des ouvrages classiques de l'enseignement des Beaux-Arts.

États-Unis. — Mr. William Allan, ancien lieutenant-colonel pendant la guerre de sécession, historien, ingénieur, mathématicien, collaborateur au journal *the Nation*, et principal de Mc Donogh School, près de Baltimore, est mort le 17 septembre.

— Mr. J. J. Thomas, l'auteur d'un pamphlet contre Mr. Froude intitulé *Froudacity*, est mort au mois de septembre. Cet écrivain était de race nègre.

Grèce. — M. Euthymios Castorchis, ancien professeur de philologie latine à l'Université et ancien président de la Société archéologique, vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans.

Italie. — Une dépêche de Rome nous annonce la mort du cardinal Schiaffino (septembre).

Le cardinal Schiaffino, écrivain distingué, était président de l'Académie des nobles ecclésiastiques.

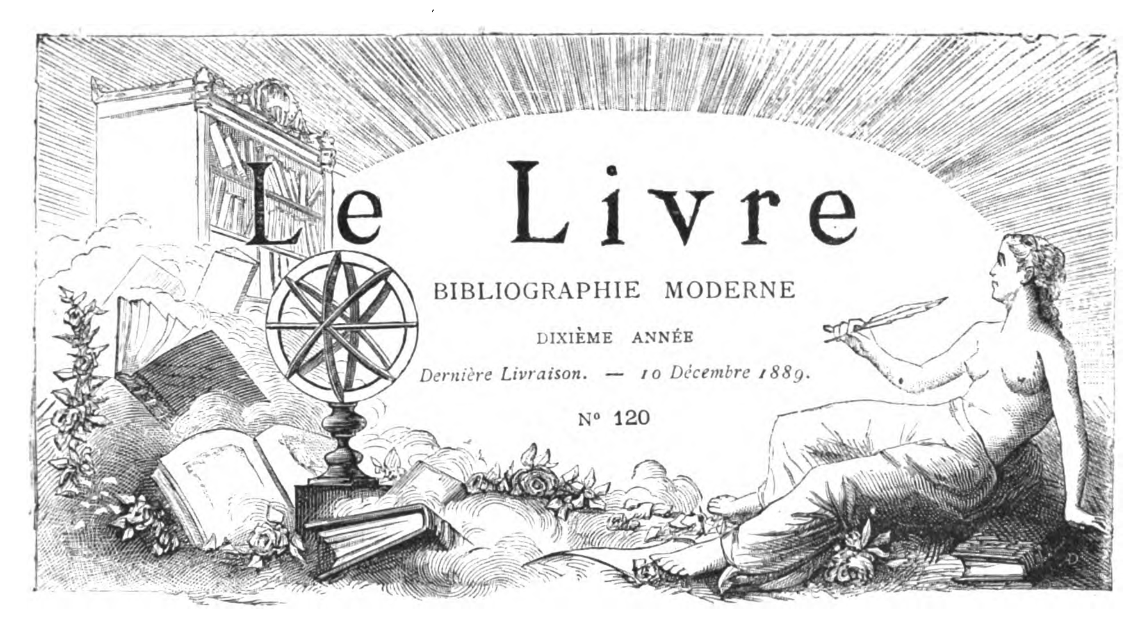
Portugal. — Nous avons à annoncer la mort du traducteur portugais de Shakespeare, Sa Majesté Louis-Philippe-Marie-Ferdinand-Pierre d'Alcantara-Antoine-Michel-Raphaël-Gonzague-Xavier-François d'Assise-Jean-Jules-Auguste-Wolfando de Bragance-Bourbon, roi de Portugal et des Algarves, en deçà et au delà de la mer en Afrique, seigneur de la Guinée, etc., duc de Saxe, né le 23 octobre 1838, décédé le 29 octobre 1889.

Salvador. — M. José-Maria Torres Caïcedo, ancien ministre pénipotentiaire de la République du Salvador, membre correspondant de l'Institut de France, grand officier de la Légion d'honneur, a succombé dans sa villa du boulevard Montmorency, à Auteuil, aux suites d'une maladie de langueur (septembre).

M. Torres Caïcedo était un poète et un littérateur remarquable. Il était né en 1830 à Bogota (Amérique); dès l'âge de dix-sept ans, il débuta dans la presse et rédigea peu après *el Progreso* et *el Dia.*



Le Directeur-Gérant : Octave Uzanne.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1890



L'HOMME, et le bibliophile plus particulièrement, est un animal fort malaisé à satisfaire et dont le naturaliste aux manchettes, le châtelain de Montbart, n'a pas montré les bizarreries insensées. Chaque année, aux approches du nouvel an, nous voyons libraires et amateurs feuilleter les nouvelles publications avec une moue de dédain et de mauvaise humeur aucunement déguisée, et déclarer d'un ton doctoral *qu'il n'y a rien, mais là, absolument rien, cette année-là, en librairie*, que tout livre *marquant* fait défaut et qu'il ne vaut pas la peine de s'occuper des nombreuses publications industrielles qui sortent des grandes fabriques de papier imprimé de la capitale.

Cependant, l'injustice de ces blasés, de ces rassasiés, de ces dysphagiques bibliophiles, apparaît avec une réelle amertume, car non seulement la production ne cesse pas, mais encore les efforts sont-ils visibles, continus et dignes d'être encouragés. Je veux bien admettre que l'ingéniosité décorative des publications fasse un peu défaut dans les œuvres nouvelles, et je reconnais que la plupart des éditeurs ne se mettent pas en frais considérables de combinaisons vraiment nouvelles dans la forme et l'expression même de l'illustration; mais aussi est-il juste de dire qu'étant donné l'esprit routinier et ennemi de l'inventif que manifeste le gros du public français, le monde de l'édition peut se mon-

trer fortement timoré pour innover avec l'hypothèse anxieuse de manquer une affaire.

Somme toute, des publications comme le *Boileau* et le *Tolla* de la maison Hachette, comme le *Polyeucte* de Mame et fils, et comme le *Paris* et le *Tunis* de la maison Quantin, sont des œuvres dignes de respect et de sympathie, car ces cinq gros volumes représentent à eux seuls plus de six cent mille francs d'aventurés pour la satisfaction des amateurs de beaux livres; et j'aime à croire que ceux qui font la moue sont en minorité, qu'ils forment un groupe aussi restreint que celui de ces vieux célibataires qui, excédés de cuisine affinée, déclarent qu'on ne peut plus manger en France, que la cuisine des maîtres restaurateurs est exécrable, et que l'art de Carême et de Grimarct de La Reynière est en pleine dégénérescence. Il faut laisser dire tous ces *geigneurs*, et aussi les plaindre, car ils ne savent plus jouir avec la pleine satisfaction naïve et fraîche des amis des livres de province et de l'étranger, lesquels jugent plus sainement des œuvres nouvelles. Jamais peut-être la librairie française ne s'est plus hardiment portée en avant avec le désir de bien faire, jamais elle n'a engagé d'aussi lourds capitaux pour créer des publications d'art, et il est peu équitable de ne pas sembler lui en tenir compte largement.

Les courriéristes de théâtre parlent fréquemment avec une admiration béate d'une pièce de théâtre nouvelle en faveur de laquelle un directeur vient de débourser plus de cent mille francs pour monter les décors, les costumes et régler la figuration; le public s'extasie et paraît applaudir à l'avance. *Cent mille francs*, va-t-on répétant, *savez-vous qu'Un Tel a dépensé cent mille francs pour monter la pièce qui va passer?* Tout le monde du cabotinage escompte les splendeurs à venir et indulgente à l'avance l'entrepreneur.

Eh bien, ce qui se dit dans le public du théâtre ne s'imprime jamais sur les choses de la librairie; et cependant les sommes que coûte un bel ouvrage de luxe sont proportionnellement bien autrement élevées que celles des ouvrages dramatiques. Si l'on calculait ce qu'ont coûté les *Saints Évangiles* à la maison Hachette, *la Terre Sainte* ou le *Saint François d'Assises* à Plon, l'*Édition nationale du Victor Hugo* à Testard, le *Jean-Jacques Rousseau* à Launette, la *Porcelaine de Sèvres* à la maison Quantin, on conviendrait que le capital nécessaire à une entreprise théâtrale est infiniment inférieur à celui engagé dans la publication illustrée, et l'on verrait que le théâtre, le *Victor Hugo* par exemple, est aussi onéreux à bien publier, comme Conquet vient de le faire en partie, qu'à mettre à la scène du Théâtre-Français ou de l'Odéon.

Mais le public ignore ces choses et on doit les lui dire; il feuillette le plus souvent avec trop de négligence et d'apathie des livres qui ont demandé des années de travail et de mise en œuvre, et qui ont immobilisé des fortunes véritables. Il ignore trop les choses de l'impression et les peines sans nombre qu'il faut supporter, les obstacles à soulever, les recherches et les retouches innombrables à vaincre pour arriver à ne mettre au jour souvent qu'une œuvre médiocre et très éloignée de l'idéal qu'on s'était proposé.

Pour tous ceux qui ont le sentiment des misères du métier d'éditeur, il est pénible et énervant de voir regarder un livre avec légèreté et en tourner les feuillets du bout des doigts; cela fait froid et donne la sensation cruelle d'un barbare malmenant une œuvre d'art; aussi devons-nous inviter tous les amis des curiosités littéraires et tous nos lecteurs en général à beaucoup d'indulgence vis-à-vis des productions nouvelles.

Dans son ensemble de productions de nouvel an, la librairie française est encore la première du monde, la plus généreusement ardente et la plus audacieuse. Au lendemain même de l'Exposition, de cette fête universelle qui a aiguisé tous les gros appétits matériels et qui a mis en interdit, durant plus de six mois, les commerces d'art et d'esprit, il est bon de nous reprendre, de nous rapprocher des publications littéraires et d'encourager de notre mieux tous ceux qui vivent de la pensée.

Librairie Hachette et Cie. — Cette maison, toujours à son rang à la tête de la librairie parisienne, publie, cette année, beaucoup de livres plus ou moins somptueusement illustrés et destinés aux étrennes des différents âges et des dif-

férentes classes sociales. Nous parlerons d'abord de *Tolla* et des *Œuvres* de Boileau. Ce sont les deux plus belles pièces de cette librairie.

Tolla, le roman bien connu d'Edmond About, donne lieu à une publication luxueuse, format in-4°, avec 10 planches hors texte gravées sur bois, d'après les aquarelles de Félicien de Myrbach, par MM. Barbaut, Ch. Baude, Florian, Stéphane Pannemaker, L. Rousseau et Ruffe; le portrait d'Edmond About par Paul Baudry, gravé par Florian, et trente-cinq ornements typographiques tirés en noir, gris et rose, d'après A. Giraldoni (Prix : 80 fr.). Il y a des exemplaires sur papiers de choix, avec des suites de figures en différents états, dont les prix varient de 800 francs à 130 francs. Le papier des exemplaires ordinaires est en vélin blanc du Marais de belle fabrication, contenant en filigrane le nom de l'ouvrage et des éditeurs, suivant une mode qui se généralise; les ornements sont élégants et délicatement décoratifs; les grands bois, avec lettre et avant lettre, ont suffisamment de relief et de netteté; quelques-uns mêmes ont une belle vigueur, tandis que d'autres se font remarquer par beaucoup de finesse et de fouillé; l'ensemble enfin constitue un magnifique volume, d'aspect à la fois artistique et cossu, de qualité substantielle et telle que nul acheteur ne sera tenté de dire qu'il n'en a pas pour son argent.

La gravure sur bois, qui a produit tant d'œuvres intéressantes, tant de chefs-d'œuvre même dans les premiers âges de la typographie, qui a marqué d'une façon si originale et parfois si charmante les livres romantiques, n'a pas dit son dernier mot. C'est un grand honneur pour la maison Hachette de l'avoir recueillie, de n'en avoir jamais désespéré, d'y avoir eu recours pour des illustrations de tout ordre, et de lui avoir ainsi ménagé une véritable renaissance, dont ce volume de *Tolla* est une éclatante manifestation. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur les ressources et les avantages que ce genre de gravure peut présenter, ni même d'expliquer comment, pour les amateurs qui apprécient surtout la personnalité et le « volontaire » de l'interprétation, les tailles de l'artiste seront toujours plus intéressantes que les décalques de la photogravure ou de l'héliotypie. Mais nous sommes heureux de saisir l'occasion de reconnaître le service que rend la maison Hachette en maintenant avec tant d'autorité et de succès les traditions de l'illustration sur bois.

Le second livre d'étrennes dont nous sommes appelé à parler est une édition, de grand luxe aussi, des *Œuvres poétiques* de Boileau-Despréaux, avec une introduction et des notes par F. Brunetière. C'est un volume in-4° illustré de 27 eaux-fortes d'après Madeleine Lemaire, Bida, Bonnat, G. Boulanger, Cabanel, Chapu, Chevignard, Delort, F. Flameng, Français, Galland, Gérôme, Hédouin, Heilbuth, J.-P. Laurens, J. Le Blant, Lhermitte, Maignan, L.-O. Merson et Vibert, par des graveurs dont la renommée n'est plus à faire, tels que Boilvin, Boisson, Champollion, Ach. Jacquet, Lalauze, Lerat, Muller, Toussaint, etc. (Prix : 125 fr.). Il a été tiré un exemplaire sur peau de vélin, en vente au prix de 4,000 francs, et 200 exemplaires sur papiers de choix à 300 francs, 250 francs et 200 francs, selon qu'ils sont sur japon, sur chine ou sur vélin à la forme des papeteries du Marais et de Sainte-Marie.

Il n'était guère possible de trouver à Boileau un commentateur plus apte à le comprendre et à l'expliquer que le critique classique de la *Revue des Deux Mondes*, M. F. Brunetière. Si l'expression n'était vulgaire et ne frisait l'irrespect, nous dirions volontiers que, toutes proportions gardées, les deux critiques, — le poète et le prosateur, — font la paire. L'exécution matérielle typographique est également en harmonie avec la nature de l'œuvre et le talent de l'annotateur. Les caractères, d'un gros œil et d'un type pur et net, ont été gravés spécialement par M. Viel-Cazal, qui a dirigé l'impression du livre, exécutée chez M. Lahure, sur du papier des fabriques du Marais.

En feuilles dans un solide carton où rien n'est sacrifié à une fausse élégance, ce gros volume a un aspect riche et austère tel qu'il convient à un recueil des vers d'un écrivain dont les éditeurs disent avec conviction : « Nul mieux que lui n'a su, après avoir fixé les bonnes règles de la poésie française, en donner de meilleurs exemples avec un talent plus simple ni plus varié, sachant plus agréablement

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère;

aucune œuvre plus imagée que la sienne n'évoque plus volontiers l'image; jamais pièces n'avaient été mieux faites pour tenter le crayon de l'artiste que les scènes épiques du *Lutrin* ou la satire du *Festin ridicule*. »

Ainsi, en publiant cette nouvelle édition des *Œuvres poétiques* de Boileau, la maison Hachette n'a-t-elle pas eu seulement en vue de donner un texte absolument correct du fameux écrivain. Faisant appel aux artistes les plus habiles, à des maîtres justement renommés, elle a voulu publier, avec leur aide, une édition illustrée des œuvres du poète comme on n'avait pas encore essayé de le faire. Elle y a incontestablement réussi. Mais cette

illustration porte forcément la marque de son origine multiple. Tandis que l'œuvre littéraire, texte et notes, et l'exécution typographique, ont un sain et robuste caractère d'homogénéité, les planches reflètent les personnalités les plus diverses. Prises une à une, elles ont toutes un rare mérite, et plusieurs sont d'une grande beauté; mais ce sont des *pièces* pour illustrer Boileau, ce n'est pas, ce ne peut pas être une *illustration* de l'œuvre du poète. Nous entendons par là un commentaire graphique dirigé par une même conception d'ensemble et exécuté d'un bout à l'autre dans le même esprit et la même teneur.

A ce point de vue, l'illustration de *Tolla* est bien plus *une*, et quoique plus modeste, préférable. Non seulement, en effet, elle est due à un seul artiste; mais encore elle a été confiée à un des hommes qui joignent à un sincère talent d'observation la souplesse et la franchise d'exécution si goûtées des amateurs de livres illustrés. On a pu voir à l'Exposition du Champ de Mars les aquarelles de M. Félicien de Myrbach, d'après lesquelles les bois de *Tolla* ont été gravés; la vie des personnages, la vérité des décors y étaient frappants. Ces qualités ont été admirablement reproduites par la gravure sur bois, qui est encore, après tout, grâce à la douceur et au velouté des tailles et à l'éclat de l'impression, le procédé par lequel il est le plus facile de rendre sans couleurs, quand on le manie en artiste, le charme des colorations de l'aquarelle.

A la librairie Hachette, nous devons comme tous les ans mentionner l'année 1889 du *Tour du monde*, avec 500 gravures et 20 cartes (1 vol., 25 fr.)

Au siècle dernier, au début de l'ère des découvertes géographiques accomplies par les navigateurs, on mettait trois ou quatre ans à faire le tour du monde; aujourd'hui, les touristes pressés peuvent l'accomplir, grâce aux progrès des moyens de locomotion, en deux mois et quelques jours. Voici trente ans, cependant, que les rédacteurs du *Tour du monde* poursuivent leur voyage sans interruption, et ils ne l'ont pas encore achevé. C'est que non seulement ce monde si infime, qu'il ne tient pas dans la masse de l'univers plus de place qu'un atome de poussière, est si grand pour l'homme qu'il ne lui a pas encore révélé tous ses secrets; mais c'est encore qu'il se modifie sans cesse, que ses aspects changent avec les progrès de l'humanité, et que, pour se flatter de le bien connaître, il faut le parcourir sans cesse, sans trêve ni repos, comme le voyageur errant.

Une autre publication périodique que nous signalons chaque année avec un nouveau plaisir, c'est le *Journal de la jeunesse*, qui forme deux volumes illustrés de 500 gravures (in-8°, prix : 20 fr.).

Ce journal contente la curiosité des jeunes gens en les initiant aux péripéties de l'existence par la lecture de nouvelles, de récits dans lesquels les auteurs s'attachent à montrer les bons résultats que l'on peut attendre du jeu des nobles passions, des sentiments généreux et élevés; il complète leur instruction en leur apportant un complément de connaissances nécessaires sous une forme intéressante à propos des événements qui attirent le plus l'attention.

C'est ainsi que, cette année, l'Exposition et ses merveilles y ont été décrites avec le plus grand soin et avec un luxe d'illustrations qui perpétueront avec une exactitude minutieuse le souvenir de cette grande manifestation nationale. Et tout en accordant à cette revue la place qu'elle méritait de prendre dans ses colonnes, le *Journal de la jeunesse* n'a cependant pas empiété sur le terrain habituellement concédé aux œuvres de l'imagination. Ses jeunes lecteurs y trouveront d'intéressantes nouvelles.

Une publication importante dont il nous reste à parler, c'est le bel ouvrage du lieutenant de vaisseau Victor Giraud, *les Lacs de l'Afrique équatoriale* (1 vol. in-8° jésus illustré de 150 gravures, 15 fr.)

La mort de Livingstone dans les marais qui bordent le lac Bangouéolo avait laissé imparfaitement connue toute une région située au centre de l'Afrique, à l'ouest des lacs Nyassa et Tanganycka. La persistance de cette tache blanche sur la carte du continent noir irrita la curiosité d'un lieutenant de vaisseau de la marine française, M. Victor Giraud, qui résolut de reprendre la découverte au point où Livinsgtone l'avait laissée.

Parti de Zanzibar au mois de décembre 1882, il était de retour à Quilimane, sur les rives de l'océan Indien, à l'embouchure du Zambèze, au mois de novembre 1884. Il avait donc mis deux ans à accomplir son projet, au milieu de fatigues, de péripéties et de périls sans nombre. Au point de vue géographique, il confirmait l'existence de deux lacs de dimensions moyennes, les lacs Bangouéolo et Moëro, dans le haut bassin du Congo, à l'ouest des grands lacs déjà découverts et colonisés par les Anglais.

Mais on trouvera peut-être encore son récit de voyage, alerte et vif, plus intéressant par l'art avec lequel il nous met au fait de l'état d'esprit de ces populations noires de l'Afrique centrale. Il abonde en observations caractéristiques, en anecdotes frappantes, qui, mieux que toutes les démonstrations ou toutes les conclusions, jettent

une vive lumière dans l'esprit du lecteur sur les idées qu'il doit se former de ces pays à peine connus, de leurs populations barbares, de leur présent, du rôle que l'Europe joue déjà et jouera de plus en plus dans l'avenir dans cette quatrième partie du monde qui s'ouvre, de nos jours, à son activité.

La place nous fait défaut pour donner le compte rendu détaillé des belles publications pour la jeunesse publiées par notre première maison d'édition; nous en fournirons cependant le catalogue sommaire à nos lecteurs désireux de choisir par eux-mêmes leurs livres d'étrennes.

Cœur muet, par Mlle Zénaïde Fleuriot, 1 vol. in-8° jésus, avec 60 gravures, 1re série; broché, 7 francs.

Mon oncle d'Amérique, par Mme J. Colomb, 1 vol. in-8° raisin, avec 115 gravures, 2e série; broché, 4 francs.

Le Bronze, par Vuillaume, 1 vol. avec 70 gravures; broché, 2 fr. 25.

Tout droit, par l'auteur de la *Neuvaine de Colette*, 1 vol. in-8° raisin, avec 112 gravures, 2e série; broché, 4 francs.

Le Toit du monde, par E. Capus, 1 vol. avec 40 gravures; broché, 2 fr. 25.

Le Désert, par Mellion, 1 vol. avec 30 gravures; broché, 2 fr. 25.

La Famille Le Jarriel, par Guillemette Desgranges, 1 vol. avec 30 gravures; broché, 2 fr. 25.

Enfin, dans la bibliothèque enfantine à 2 fr. 25, mentionnons *les Enfants de la tour du Roc*, par Mme de Witt, née Guizot, et *le Château du Roc-Salé*, par Mme Chéron de La Bruyère.

Librairie Firmin-Didot et Cie. — Outre les ouvrages en cours de publication et qui s'augmentent d'un volume pour cette fin d'année, ouvrages parmi lesquels un rappel spécial est dû au Walter Scott, qui en est à son 18e volume, *les Aventures de Nigel*, avec de jolis dessins de M. Edmond Toudouze (gr. in-8°; 10 fr.). Cette importante maison d'édition publie un grand ouvrage qui ne peut manquer d'attirer la curiosité par son titre même : *la Sainte Russie*, par le comte Paul Vasili (in-4°; 30 fr.), est un livre dans le format de la collection pittoresque entreprise par le bibliophile Jacob (*les Arts au moyen âge*, etc.), bien qu'il n'en fasse pas partie, où l'auteur passe successivement en revue la cour, l'armée, la marine, les grandes institutions, la noblesse, le clergé, les églises, les monastères et les couvents, la bourgeoisie, le peuple, les fêtes et les plaisirs, les théâtres, les costumes. Il est illustré de quatre chromolithographies et de 200 gravures dans le texte et hors texte, qui, pour n'être pas toutes d'une grande originalité artistique, n'en sont pas moins intéressantes et souvent précieuses pour l'exactitude des indications : costumes, scènes de mœurs, types, portraits, paysages, monuments. En dehors de son très réel mérite comme publication de luxe, ce livre vient à point en un moment où la Russie intéresse tous les Français, et où, au milieu d'une quantité d'études spéciales et de monographies érudites, on manque encore d'un tableau d'ensemble qui permette au grand public de se renseigner sur ce qu'il désire ardemment savoir. Grâce au comte Vasili et à la maison Firmin-Didot, cette lacune n'existe plus.

Un autte bel ouvrage, d'un intérêt moins actuel et moins général peut-être, mais à coup sûr non moins durable, a pour titre : *les Grands peintres des Flandres, de la Hollande, de l'Italie et de la France* (1 vol. gr. in-8°; 12 fr.) et pour auteurs M. Th. de Wyzewa, dont les lecteurs du *Livre* n'ignorent pas la compétence, et M. X. Perreau, critique d'art d'une autorité reconnue. On ne cherchera pas, naturellement, dans un seul volume de quatre à cinq cents pages, une histoire complète et détaillée de la peinture dans l'Europe occidentale. L'éditeur en avertit dans la préface : il a voulu, en tenant compte des divers travaux de la science, donner d'une façon sérieuse, en même temps qu'accessible, une connaissance élémentaire de l'art, de ses époques et de ses monuments. Dans ce but, les auteurs ont dû éviter les discussions esthétiques ou historiques, et s'attacher à n'omettre aucun des faits définitivement acquis à l'histoire. Ils ont résumé les principaux événements de la vie des peintres, indiqué les traits généraux de leur art, analysé leurs ouvrages les plus caractéristiques. Enfin ils ont donné à leur récit la forme la plus claire et la plus attrayante, sans rien sacrifier de l'exactitude et du sérieux qui conviennent à une œuvre d'instruction. Trois cent quatre-vingt-six gravures, dont beaucoup à pleine page, reproduisent les principales œuvres des maîtres des quatre écoles étudiées, et font de ce livre historique et descriptif un véritable album d'art.

Les souvenirs de la dernière guerre sont encore aussi vifs qu'au premier jour. Les travaux spéciaux auxquels les opérations des belligérants ont donné lieu en Allemagne comme en France ont élucidé bien des points obscurs, et de nombreux mémoires particuliers ont apporté des documents dont l'historien vulgarisateur sait faire jaillir la lumière lorsqu'il a l'esprit critique et la volonté d'être impartial. Telles sont les qualités que l'on trouvera dans le livre de M. Gustave

Marchal sur *le Drame de Metz* (grand in-8°; 8 fr.), illustré de 20 gravures hors texte et de 4 cartes par Demki. L'auteur a déjà publié chez les mêmes éditeurs une histoire de *la Guerre de Crimée* qui lui a, du premier coup, assigné un rang très honorable parmi les narrateurs historiques dont le but est de répandre la connaissance de nos faits d'armes, victoires ou revers, et d'accroître ainsi le patriotisme dans la masse de la nation.

C'est un livre patriotique aussi que celui qu'a écrit M. Edmond Deschaumes sur le siège de Paris par les Allemands : *Journal d'un lycéen de quatorze ans pendant le siège de Paris* (1 vol. gr. in-8°; prix : 8 fr.). L'auteur termine sa préface par un conseil qui donne bien la note de son récit, et qu'on ne saurait trop répéter : « Je souhaite, dit-il aux parents, à propos de leurs enfants, que vous leur donniez par l'éducation de l'esprit et du corps, avec la force morale et la force physique, qui les feront craindre et respecter, la passion du droit et l'amour de la justice, sans lesquels les nations ne peuvent se développer par la liberté et le progrès, et sans lesquels non plus il ne saurait y avoir pour l'homme ni bonheur, ni indépendance, ni fierté. » Ce livre, qui intéresse tous les enfants parce qu'il est écrit dans une langue qu'ils comprennent sans peine et qu'il est inspiré par les sentiments mêmes de l'adolescence, est d'une lecture fortifiante, et nous ne saurions trop le recommander aux petits lecteurs — et aux grands. Il est illustré d'une bonne carte du siège de Paris et de 20 gravures hors texte inédites par Eug. Courbain qui constituent, pour parler franchement, l'illustration qui nous a fait le plus de plaisir entre toutes celles dont la maison Firmin-Didot a enrichi, cette année, nos volumes d'étrennes.

Maison Quantin. — Formidable, la production de cette imprimerie-librairie, qui touche à tout avec un égal succès : littérature, art, histoire, architecture, librairie enfantine, ouvrages d'amateurs et de vulgarisation ! Fondée à peine depuis onze années, elle s'est établie en maîtresse à côté des Hachette, des Didot, et a rivalisé avec les plus vastes maisons d'édition de France. Le jury de l'Exposition lui a décerné avec raison le grand prix d'honneur, et elle a tenu à prouver le bien-fondé de ce témoignage d'estime public en publiant un livre extraordinaire sous ce titre : *Paris*, par Auguste Vitu, grand in-4° imprimé avec luxe, comprenant 500 pages de texte et 450 dessins inédits exécutés d'après nature par les meilleurs artistes, avec un plan de Paris et une carte de ses enceintes successives. Trente grandes planches hors texte. Chapitre illustré relatif à l'Exposition de 1889. Prix : dans un cartonnage imprimé en aquarelle remplaçant une reliure, 25 francs ; avec reliure d'amateur, 40 francs. On n'a jamais pu dire, à aucune époque, qu'un ouvrage sur Paris manquât d'actualité : on peut le dire aujourd'hui moins que jamais. Les transformations de toute nature qu'a subies la ville dans ces vingt dernières années, les changements introduits peu à peu dans l'organisme de ce grand corps, dans l'économie de sa vie sociale, dans le mouvement de ses mœurs et de ses idées, enfin le magnifique spectacle de prospérité matérielle et d'union morale qu'elle a récemment donné au monde : tout concourait à appeler l'attention de l'histoire pour fixer d'une façon durable la physionomie en 1889 de la ville de Paris.

C'est dans cet esprit que la Maison Quantin s'est adressée à M. Auguste Vitu, ancien président de la *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, l'écrivain qui, pour une pareille tâche, pouvait le mieux allier à la grâce et à l'élégance du style les connaissances spéciales, la science profonde de l'archéologie parisienne.

La méthode suivie est excellente, et les proportions de l'ouvrage sont adroitement observées en ce sens que les développements sont proportionnés à l'importance des sujets, importance dont l'auteur, avec sa haute compétence, est et demeure le juge le plus éclairé. Après une vue générale de Paris à vol d'oiseau et une promenade sur les bords de la Seine, M. Vitu fait connaître au lecteur les rues de l'ancien et du nouveau Paris, la Cité, ce glorieux berceau de la Ville moderne, les quartiers si différents dans leur physionomie de la rive gauche et de la rive droite, le tout animé de descriptions faites avec un enthousiasme communicatif, retraçant le tableau fidèle et pris sur le vif de ce qui alimente l'activité d'une grande ville. Quelques pages sur l'Exposition du Centenaire datent ce volume de la dernière heure ; un index alphabétique facilite toutes les recherches.

Dans un pareil ouvrage, le texte a besoin d'être éclairé et complété par une illustration toujours en rapport avec le sujet. A cet effet, la Maison Quantin, avec une audace déjà récompensée par l'empressement des acheteurs, n'a pas reculé devant les plus lourds sacrifices : tous les dessins, — et il y en a plus de 450 et 30 grandes planches hors texte, — ont été exécutés d'après nature avec les plus grands soins : ce qui donne à ces vues un cachet d'*inédit* et un aspect *vrai* et *vivant* que l'on ne rencontre guère dans les ouvrages similaires. Chaque sujet de l'illustration a été scrupuleusement reproduit dans toute sa vérité par l'artiste dessinateur et par le

graveur ; enfin le mariage des gravures avec le texte dénote un goût exquis et une habile sûreté de main.

Voilà bien des éléments de succès ; ce n'est pas tout. Nous avons encore à signaler aux amateurs de beaux livres le format magnifique du volume, le choix du papier, fabriqué spécialement pour une impression typographique digne des anciens maîtres du genre, et enfin, — véritable innovation, — un cartonnage artistique imprimé en aquarelle, remplaçant une reliure d'amateur et habillant d'une façon pittoresque et gaie, — bien parisienne en un mot, — un ouvrage qui est à la fois un splendide album et un livre de littérature agréablement érudite.

Maintenant qu'après avoir analysé ce volume et feuilleté avec intérêt ses pages si heureusement illustrées, nous le refermons dans son cartonnage coquet, une chose nous frappe : c'est la modicité de son prix vraiment extraordinaire. Ce splendide volume, en dépit de sa richesse de fabrication, ne coûte que 25 francs, alors qu'il ne peut être comparé pour son luxe et son format qu'aux in-folio de 100 francs.

Le public se fera vite à cette idée qu'un ouvrage peut être excellent de tous points et coûter un prix relativement modique. Le *Paris* de la Maison Quantin l'en convaincra aisément, car il nous semble être le dernier mot du bon marché allant de pair avec l'excellence intrinsèque de l'ouvrage.

A côté de cette publication hors ligne, la Maison Quantin a voulu égayer nos regards en éditant un livre, reflet du pays du soleil, ouvrage très enluminé ; nous voulons parler de : *Tunis et ses environs*, texte et dessins d'après nature par M. Charles Lallemand. — Un volume de luxe in-4° raisin, illustré de 150 aquarelles tirées en couleurs. Prix : broché, 35 francs ; relié, 45 francs. Ce volume dépasse tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour par la chromotypographie ; 150 aquarelles y sont reproduites et, d'un bout à l'autre, c'est la magie des couleurs de l'Orient. Ceux qui ont vu le volume de : *Tunis et ses environs*, et qui connaissent notre belle colonie de l'Afrique du Nord, ont été frappés par la sincérité de ces aquarelles. Feuilleter ce volume et le lire, c'est faire chez soi une visite à *Tunis la Sainte*, *la Glorieuse*, *le Burnou du Prophète*, comme l'appellent les Arabes. C'est bien là la ville aux mille tableaux, le kaléidoscope toujours secoué dont les brillantes facettes se disposent en compositions à l'infini, pittoresques et colorées, tantôt baignées dans l'éblouissante lumière du soleil africain, tantôt éclairées par un rayon comme une toile de Rembrandt. Dans son volume *Tunis et ses environs*, M. Charles Lallemand nous montre cette ville incomparable, animée et grouillante, où les musulmanes voilées et mystérieuses se promènent au milieu d'une foule colorée, où des négresses aux vêtements bariolés vendent des friandises ou du pain, où d'innombrables marchands ambulants crient les gâteaux, les pains sucrés, les oranges, les citrons, les piments, etc., etc.

M. Charles Lallemand a eu la bonne fortune de pouvoir interroger presque tous les *amines* ou chefs de corporation, et nous montrer ainsi sur le vif un état corporatif actuel assez semblable à celui dans lequel se trouvaient jadis les artisans européens.

Ajoutons à tous ces tableaux les mystères de la vie musulmane, les traces de Carthage, les ruines romaines, byzantines et arabes innombrables, les riches et plantureuses montagnes du massif de Zaghouan et de la Khroumirie.

Il fallait de la couleur pour rendre les mille et un sujets de peinture qui fourmillent en Tunisie ; aussi la Maison Quantin n'a-t-elle pas hésité à appliquer toutes les ressources de ses ateliers de chromotypographie à la confection du volume de *Tunis et ses environs ;* et, chose nouvelle en librairie, toutes les illustrations sans exception sont en couleur.

La chromotypographie est un art presque nouveau ; la Maison Quantin en a résumé tous les progrès. Son nom seul est un sûr garant d'une exécution parfaite.

Tunis et ses environs est une œuvre d'aspect nouveau, consciencieusement écrite, dessinée avec la plus scrupuleuse exactitude, éditée avec luxe et mise au jour, — malgré ses 150 aquarelles, — à un prix très abordable.

L'*Encyclopédie enfantine*, où la Maison Quantin a, depuis plusieurs années, conquis d'emblée la première place, est toujours un émerveillement pour les jeunes yeux et les jeunes esprits par le charme du récit et le chatoiement varié de l'illustration.

Outre des albums de tous formats et de tous prix pour les tout petits, voici, pour les adultes, *la Journée d'un écolier au moyen âge*, dont l'auteur, M. Moireau, nous transporte dans le monde des maîtres et des étudiants parisiens de la fin du XIIe siècle, sur la montagne Sainte-Geneviève, au Pré-au-Clercs, à la foire du Lendit, etc.

La *Bibliothèque de la famille* s'est enrichie des *Mémoires de Léda*, histoire d'une vieille jument de haute origine publiée par un nouvel auteur, le baron de Doumy. Celui-ci, *donnant la parole* à son héroïne, nous fait assister à des péripéties qui ne manqueront pas d'un haut intérêt pour ce

jeune public si friand aujourd'hui des choses du sport. Triomphes hippiques, hauts faits de guerre, revers et misères, Léda a tout vu, tout éprouvé dans sa longue carrière, et sait à l'occasion tirer de ces événements une haute moralité.

L'ouvrage, orné de charmantes illustrations dues aux crayons bien connus de Job, Dunki, Godefroy, est certainement le cadeau le plus agréable qu'on puisse faire à un garçonnet pour ses étrennes, en même temps qu'il constituera le plus charmant ornement de sa bibliothèque.

Dans la *Bibliothèque de l'éducation maternelle*, deux œuvres des plus attrayantes, *l'Histoire d'un garçon*, par Mme Audebert de Bovet, et *le Fils de l'amiral*, par Mme Ferdinand Le Roy, sont d'amusantes leçons de morale prises dans la vie active et présentées avec les séductions irrésistibles de dessinateurs tels que Chovin, Lacker, etc.

Enfin, sous le titre de *la Chatte de mademoiselle Ilda*, Mme de Paloff ajoute à la *Bibliothèque enfantine* un volume nouveau où elle raconte les exploits d'une chatte merveilleuse avec une verve tour à tour gaie, entraînante et instructive.

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en signalant *l'Imagerie artistique* à un sou, où vient de paraître la seconde série des *Fables de La Fontaine*, avec personnages costumés à la mode des contemporains de l'auteur ; ajoutons que, pour satisfaire une nombreuse clientèle minuscule de taille et déjà fort exigeante, la Maison Quantin a dû réunir toutes les images parues (il y a plus de 120 titres) en plusieurs albums, où elles sont imprimées sur un papier beaucoup plus fort avec une couverture en couleur tirée à part et variant avec chaque album. Cinq ont déjà paru ; le prix de l'album est de 3 fr. 50.

Nos lecteurs peuvent se rendre compte qu'on peut choisir des étrennes pour tous les âges et les deux sexes sans sortir des magasins de librairie de la Maison Quantin.

En dehors des livres exclusivement d'étrennes, nous ne pouvons passer sous silence un ouvrage de très haute valeur archéologique : *la Restauration d'Olympie*, par M. Victor Laloux et M. Paul Monceaux, in-4° colombier, 20 grandes héliogravures hors texte, 80 gravures dans le texte, exécutées d'après les originaux. (Prix : broché, 100 fr.; cartonné, 110 fr.) On connaît de réputation les merveilleuses découvertes d'Olympie. Les efforts successifs des savants français et allemands ont fait sortir du sol une étonnante variété de monuments, des temples, des chapelles, des portiques, des autels, des ex-voto, des milliers de bronzes et de terres cuites peintes, une riche collection de documents historiques, enfin d'admirables sculptures comme les frontons du temple de Zeus, la victoire de Péonios et l'Hermès de Praxitèle. Toutes ces richesses, restées en Morée, font aujourd'hui d'Olympie la rivale d'Athènes et une des mines les plus précieuses pour l'étude de l'antiquité et de l'art grec.

Deux de nos compatriotes, M. Victor Laloux, architecte, ancien pensionnaire de la Villa Médicis, et M. Paul Monceaux, docteur ès lettres, ancien membre de l'école d'Athènes, ont entrepris une reconstitution générale de l'ancienne Olympie. Ils présentent aujourd'hui au public le résultat de travaux qui ont duré plusieurs années, relevés sur le terrain des ruines, étude des textes, des monuments et des œuvres d'art.

L'ouvrage comprend trois parties. Dans la première, les auteurs ont rétabli l'histoire politique, religieuse et artistique d'Olympie, depuis les origines les plus lointaines jusqu'à nos jours. Dans la seconde, ils ont reconstruit toute l'enceinte de Zeus, avec ses routes et ses portes, ses murs, son bois sacré, ses temples, ses dépôts d'offrandes, ses portiques, ses autels et ses ex-voto, ses palais de magistrats et de prêtres, ses gymnases et ses champs de courses. Dans la troisième partie revivent l'administration, le culte, les fêtes et ces célèbres jeux olympiques où se rencontraient les représentants de tous les peuples civilisés. Les recherches historiques les plus précises s'allient partout aux préoccupations d'art dans cette hardie évocation d'un glorieux passé.

De magnifiques planches mettent sous les yeux du lecteur le plan actuel et le plan restauré des monuments, les détails de décoration, les sculptures, les terres cuites et les bronzes. A signaler surtout les grandes héliogravures qui reproduisent les frontons d'Alcamène et de Péonios, l'Hermès de Praxitèle, la restitution de Zeus de Phidias, le plan d'ensemble et la façade générale de l'enceinte sacrée. Par le soin apporté à la typographie et aux illustrations, la *Restauration d'Olympie* prend place parmi les plus beaux ouvrages qui soient sortis des ateliers de la Maison Quantin.

Librairie Alfred Mame et fils, à Tours. — Un livre considérable suffira à la gloire de cette maison d'édition pour cette année ; mais un livre inoubliable, une véritable édition de bibliophile du *Polyeucte* de Pierre Corneille, avec une introduction par M. Léon Gautier, membre de l'Institut, et des éclaircissements de MM. Paul Allard, Édouard Garnier et Léon Legrand.

Ce volume, de format grand in-4°, est orné d'un portrait de Corneille gravé par Burney et

de cinq eaux-fortes de Boilvin, Bracquemont, Le Couteux et Waltner, d'après les compositions d'Albert Maignan. En outre, de nombreuses gravures sur bois pour l'ornementation des têtes de chapitres et les lettres ornées ont été gravées par M. Léon Rousseau, d'après les dessins d'Édouard Garnier.

Le tirage a été limité à 800 exemplaires, dont 100 sur papier du Japon à 200 francs, et 700 sur papier vélin blanc du Marais à 100 francs.

Les éditeurs de cette admirable publication (qu'apprécieront tous les amis des livres hors pair) nous racontent que lorsqu'ils se sont décidés à prendre une part active à l'Exposition universelle de 1889, ils ont voulu profiter de cette occasion pour mettre en lumière les efforts qu'ils avaient tentés, comme aussi les progrès qu'ils avaient réalisés depuis le grand concours international de 1878. L'idée leur est donc venue d'exécuter une œuvre de quelque importance, qui permît au public d'encourager leurs efforts et, s'il y avait lieu, de constater leur progrès.

Ils ont dû tout d'abord faire choix du livre à imprimer, et l'on comprendra aisément pourquoi ils ont choisi *Polyeucte*. Dès le premier jour de sa fondation, leur librairie a été sincèrement catholique et classique. Le chef-d'œuvre de Corneille répond bien à ce double caractère de leur maison.

Quelle forme donnerait-on à l'œuvre nouvelle? C'est ce qu'il restait à déterminer.

Il y a longtemps que MM. Mame se proposaient de remettre en honneur ces nobles caractères, ces types si profondément français auxquels est resté attaché le nom des Didot, mais à la condition toutefois de leur faire subir certaines modifications qui, sans leur rien ôter de leur physionomie essentielle, leur donnassent plus de solidité et plus de grâce. C'est ce qu'a entrepris pour eux un des premiers fondeurs de Paris, M. Turlot, et ils ont pu ici offrir au public la primeur de ces caractères dont la netteté et l'ampleur sont faites pour rappeler les éditions du Louvre et réjouir les yeux de tous les vrais typographes.

Pour l'illustration documentaire, MM. Mame et fils ont voulu reproduire, d'après les peintures des catacombes, les scènes les plus dramatiques du procès des martyrs et, d'après les maquettes conservées à la Comédie française ou à l'Opéra, les décors et les costumes des différents *Polyeuctes*. Ce travail de patience, et qui demandait un crayon érudit, est dû tout entier à la collaboration de M. Édouard Garnier.

Mais là s'arrête cette partie de l'illustration, qui est purement technique et scientifique.

Or il est manifeste qu'il fallait ici autre chose que la science, et que l'archaïsme et le « document » étaient insuffisants à parer dignement un aussi noble ouvrage. Il importait enfin de faire appel à l'art, et les éditeurs ont convié d'éminents artistes à donner ce suprême cachet à leur livre.

A Ferdinand Gaillard, à ce prince des graveurs de notre temps, était réservé le portrait de Corneille; mais la mort est venue soudain glacer cette main d'où tant de chefs-d'œuvre avaient déjà jailli. Son meilleur élève, M. F.-E. Burney, a gravé l'œuvre du maître aimé, et l'on peut constater qu'entre les mains de l'élève le burin n'a pas dégénéré.

C'est à M. Albert Maignan, c'est à l'auteur de tant d'illustres toiles qu'incombait la mission la plus difficile, et c'est à lui qu'on doit, en effet, les cinq grandes compositions qui correspondent aux cinq actes du drame. En réalité, ce sont là cinq tableaux qui, interprétés par des aquafortistes tels que Boilvin, Bracquemond, Le Couteux et Waltner, n'ont rien perdu, chose rare, à une interprétation qui est toujours si compliquée et souvent si périlleuse. Le public en juge avec admiration.

Telle est l'œuvre à laquelle la librairie Mame a consacré plusieurs années d'un labeur constant et parfois ingrat. Nous souhaitons que ce labeur ne soit pas infécond, et que, dans la grande lutte des livres d'étrennes, le *Polyeucte*, comme jadis la *Touraine*, contribue à honorer ce doux pays de France, digne objet de tant d'efforts, de tant de sacrifices, de tant d'amour, et que MM. Mame viennent de doter d'un chef-d'œuvre de plus.

Librairie J. Hetzel et Cie. — La librairie Hetzel, fidèle à une longue tradition, vient encore offrir cette année à sa clientèle un choix remarquable de livres et albums qui méritent en tous points les préférences des familles attentives.

Depuis vingt-cinq ans, les plus célèbres écrivains apportent à l'envi leur concours à la *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation*. Il n'est pas un seul des quatre ou cinq cents volumes qui la composent qui ne marche au but commun, qui ne fasse sa partie dans un concert d'utilité et d'agrément, qui n'ait son rôle dans cette véritable encyclopédie du foyer. C'est pourquoi les familles y puisent en toute confiance, certaines qu'elles ne peuvent fournir à l'esprit et au cœur de leurs enfants une nourriture littéraire plus délicate et plus saine.

Nous allons présenter brièvement à nos lecteurs toute une moisson nouvelle de beaux et aimables livres, parmi lesquels enfants, adoles-

cents, jeunes gens et jeunes filles trouveront leur compte ; l'âge mûr saura s'arranger de l'ensemble. Ce qui a qualité d'art et de littérture est pour tous. Il n'est pas de petit sujet, sitôt qu'il est traité de main de maître.

Signalons en première ligne le volume nouveau de Jules Verne, le bon Dieu de la maison Hetzel. Le titre de l'ouvrage à succès est *Famille sans nom* (1 vol. in-8° illustré; prix, broché : 9 fr.).

La donnée de ce récit, empruntée à l'histoire nationale du Canada, est une des plus émouvantes qu'il soit possible de mettre en œuvre. Les nombreux admirateurs de Jules Verne, qui ont lu et relu *Mathias*, *Sandorf*, *Nord contre Sud*, etc., retrouveront ici les mêmes émotions patriotiques doublées d'un intérêt dramatique encore plus puissant. La fiction, — si fiction il y a, — est encadrée dans des événements historiques qui datent à peine de quarante ans, alors que le Canada, avec une indomptable énergie, luttait pour son indépendance. Un dessinateur de talent et d'érudition, M. G. Tiret-Bognet, qu'un long séjour au Canada a mis à même de recueillir de précieux documents, a illustré ce livre. Aussi, à côté du charme des dessins, sera-t-on assuré de la rigoureuse exactitude des costumes, des types, des portraits même et des sites si pittoresques et si peu connus du Canada. *Famille sans nom* est un succès de plus à l'avoir du célèbre conteur, qui en compte tant d'inépuisables.

Parmi les *Romans d'aventures* d'André Laurie, la maison Hetzel édite cette année *De New-York à Brest en sept heures* (vol. broché : 7 fr.).

C'est le roman d'aventures poussé jusqu'à son extrême expression, à travers les péripéties les plus multipliées et une succession de surprises extraordinaires, même pour les lecteurs habitués à la merveilleuse imagination d'André Laurie. L'auteur de tant de récits attachants s'est surpassé dans ce merveilleux roman, que nous qualifierions volontiers de féerie scientifique, si la science ne nous avait appris à ne pas douter d'elle.

Riou a rivalisé d'exactitude et d'imagination avec l'auteur pour rendre les scènes étranges de ce livre.

Du même auteur et aux mêmes conditions et prix de publication, mentionnons également la *Vie de collège dans tous les pays*, et qui a provoqué dans le public, un si vif sentiment de curiosité. André Laurie, dans ce nouveau récit, n'est pas resté au-dessous de lui-même, et les *Mémoires d'un collégien russe* accroîtront brillamment la collection. La tournure des événements et l'irrésistible mouvement qui pousse, l'une vers l'autre, les deux grandes nations de l'Orient et de l'Occident de l'Europe, assurent à ce nouvel ouvrage d'André Laurie, en dehors même de la partie technique, comme toujours supérieurement traitée, une vogue bien justifiée. Les dessins de Georges Roux, d'après nature et d'après des documents précis, embellissent encore ce beau livre d'André Laurie.

N'oublions pas enfin *le Marchand d'allumettes* (1 vol. in-8°, broché : 7 fr.), par A. Gennevraye, un de ces récits pleins de naturel et de sensibilité, aussi d'enseignement moral, où excelle l'auteur de tant de jolies choses littéraires, bien connues et appréciées des fidèles clients de la maison. Celui-ci, nous ne craignons pas de le dire, peut compter parmi les meilleurs et les plus complets. Qui ne prendrait plaisir à la lecture des aventures de ce petit vagabond amené au bien par un vieux soldat, et qui doit au hasard d'une rencontre et à la sollicitude de cet invalide une vie d'honneur au service de la patrie ? Il n'y aura jamais, chez nous, trop de livres comme celui-ci, capables d'inspirer aux jeunes lecteurs les plus nobles sentiments.

Les jolis dessins de J. Geoffroy ajoutent leur charme à celui de ces pages.

La libraire Hetzel publie encore *Ce qu'on dit à la maison*, leçons qui ne se trouvent pas dans le Noël et Chapsal (1 vol. broché : 7 fr.), par Dupin de Saint-André; l'*Histoire d'un casse-noisette*, par Alexandre Dumas (1 vol. broché : 4 fr. 50); *l'Aînée*, par J. Lermont (1 vol. : 4 fr. 50), et toute la série des petits *Albums Stahl : la Première chasse de Jujules; Scènes familières au château*, *les Chagrins de Dick* et *les Animaux domestiques*.

Nous parlerons enfin, ainsi que chaque année, du *Magasin d'Éducation et de Récréation*.

Ce journal, qui a précédé tous ceux du même genre, la seule œuvre collective qu'ait couronnée, jusqu'à présent, l'Académie française, entre dans sa vingt-sixième année d'existence, puisque les tomes LIX et L viennent de paraître.

C'est se répéter que d'en dire tout le bien qu'on en pense, et de placer en tête des publications similaires le *Magasin d'Éducation*, qui, depuis un quart de siècle, a publié des récits signés des noms les plus autorisés de la littérature contemporaine.

Il est à remarquer, chose rare, que ce recueil, inauguré sous l'inspiration directe de P.-J. Stahl, de Jules Verne et de Jean Macé, n'a pas eu un instant de défaillance pendant cette très longue carrière, et qu'il est aujourd'hui ce qu'il était hier, ce qu'il sera demain, c'est-à-dire l'encyclopédie *sui generis* la plus complète et la mieux pondérée.

L'année 1890 offrira aux jeunes abonnés la

primeur d'une des conceptions les plus originales de l'auteur célèbre des *Voyages extraordinaires: Un Voyage à reculons*, et d'un roman d'André Laurie : *Kitty et Bo* de Lermont; *les Jeunes Aventuriers de la Floride*, de Brunet, accompagnés d'œuvres variées signées E. Legouvé, Bentzon, P. Perrault, Dupin de Saint-André, etc.

Librairie H. Lecène et Oudin. — Un seul volume mais très original et de haute valeur. *Dix contes*, par Jules Lemaître, un magnifique volume grand in-8° jésus; broché, 20 francs. Ce livre est un de ceux qui seront le plus appréciés par les gens du monde et les personnes que les choses de la littérature alliée à l'art du dessin ne laissent pas indifférentes : c'est à la fois un beau livre d'amateur et un magnifique cadeau d'étrennes.

L'auteur, M. Jules Lemaître, occupe aujourd'hui dans la critique littéraire le premier rang : on estimera certainement après la lecture de ce nouveau livre, que le conteur ne le cède en rien au critique.

Ce volume contient une série de dix récits fins et délicats. La fantaisie charmante de l'auteur transporte le lecteur en Orient (*Charité*), en Grèce et à Rome (*Hellé et Myrrha*).

L'*Imagier* est un conte du moyen âge ; *Sophie de Montcernay* fait revivre la société brillante et frivole du XVIIIe siècle; *Képis et Cornettes, Mélie* et la *Chapelle blanche* sont des récits actuels.

Quant à l'illustration, confiée à des artistes différents, elle a été aussi variée de ton que le sont les récits eux-mêmes.

Luc-Olivier Merson a fait de l'*Imagier* une merveille d'art. Son élève, Cornillier, a donné à *Myrrha* la couleur vigoureuse et saisissante qui convenait à un récit dont Néron est un des acteurs principaux. G. Clairin, F.-H. Lucas et Loevy ont rivalisé de force, de finesse, de grâce et d'esprit.

Grasset, ce maître délicat, a dessiné une couverture en couleur d'un grand effet dans sa simplicité.

Tel qu'il est, ce volume, sorti des presses de Chamerot, se recommande à l'attention des connaisseurs les plus difficiles, et il sera certainement apprécié comme la nouveauté la plus séduisante de cette année.

Librairie Furne, Jouvet et Cie. — Les livres d'étrennes que la librairie Jouvet et Cie publie à l'occasion du jour de l'an sont cette année particulièrement originaux et séduisants; aussi leur succès nous paraît-il dès à présent assuré, car la maison Furne-Jouvet, l'une des plus anciennes de Paris, tient à assurer son bon renom, et même à augmenter sa popularité.

La Marine, croquis humoristiques, marins et navires anciens et modernes, par Sahib (1 vol.; 10 fr.), est une peinture vivement enlevée des différents types de marins et de bâtiments depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. L'auteur, qui, à la fois, a écrit le texte et dessiné les gravures, a plutôt eu l'intention de soumettre au public un luxueux album qu'un livre. Son but a été de grouper, dans un espace relativement restreint, le plus grand nombre possible de marins des diverses époques, avec leurs navires et leurs costumes, et cela au moyen de très nombreux dessins en noir dans le texte et d'aquarelles tirées à part. Son intention n'a point été de faire ressortir le côté « charge », nos braves marins et leurs officiers ne devant inspirer que sympathie et déférence, mais au contraire de mettre en lumière le côté saillant propre à chaque individu, suivant sa situation et son temps. Sans doute, le côté plastique et mouvementé d'une profession si complexe donne des tournures amusantes aux personnages, mais c'est ainsi qu'il en doit être, le propre du marin n'étant pas d'être guindé, surtout chez lui. Bien entendu Sahib, dont tout le monde connaît, au point de vue maritime, le crayon soigneux et spirituel en même temps que la compétence technique, n'a pas voulu faire une histoire de la marine, mais il a décrit les navires dans leur forme exacte, toujours en rapport avec le goût du moment et le degré de science de l'époque.

Le livre de Sahib fera la joie du monde maritime, et il sera d'autre part aussi bien accueilli à Paris qu'à Toulon et à Cherbourg, où il divertira toute la brave population de nos matelots et de leurs chefs.

Les Aventuriers de l'Amazone. — La région du grand fleuve de l'Amazone, avec ses immenses forêts remplies de serpents d'une longueur et d'une grosseur inconnues ailleurs, de caïmans de jaguars, de couguars féroces, de rapaces terribles, de singes, d'insectes, de tamanoirs, de tatous et de tant d'autres animaux curieux, ou la végétation dépasse en splendeur tout ce qu'on peut rever et qu'habitent des Indiens anthropophages, tel est le cadre merveilleux dans lequel se déroule une des œuvres les plus attachantes, les plus instructives et les plus morales d'Armand Dubarry, *les Aventuriers de l'Amazone* (1 vol. in-8°; 10 fr.). Ne pouvant analyser ici ce livre avec grands détails, il suffit de dire que ses deux héros, un ingénieur français et une fillette indienne d'un dévouement sublime, que persécutent et chassent une bande de forbans exotiques et des

sauvages cannibales y jouent, à travers de poignantes péripéties, des rôles aussi touchants qu'émouvants. Alexandré de Bar et Sahib ont représenté et animé dans de charmants dessins ces magnifiques contrées si peu connues du public français.

La maison Jouvet et Cie, qui a édité les plus célèbres histoires de la Révolution française, celles qui ont pour auteurs Thiers, Henri Martin, Louis Blanc, Lamartine, Ernest Hamel, ne pouvait laisser passer le Centenaire de 1789, sans le marquer par une de ces publications populaires, libérales dans le fond et artistiques dans la forme, dont elle a la spécialité depuis de longues années. L'*Album du Centenaire de 1789*, dû à la collaboration de MM. Augustin Challamel et Désiré Lacroix, forme un beau volume in-4° renfermant 436 scènes historiques, monuments ou portraits authentiques dessinés par d'éminents artistes : A. de Neuville, Bayard, Philippoteaux, Thorigny, Clerget, Rousseau, etc., etc. C'est un musée complet des hommes et des choses de la Révolution française, qui retrace par la plume et le crayon cette époque de tous points mémorable, commençant aux précurseurs du mouvement de 1789 et finissant à la rupture du traité d'Amiens, en 1803. Chaque page de cet ouvrage contient un important événement ou des biographies racontées avec une rare impartialité. Ce livre saisissant gravera dans la mémoire des Français tout ce qui se rattache à leur émancipation politique et sociale, aux luttes, aux grandeurs, aux sacrifices et aux succès ou aux revers de leurs ancêtres immédiats.

Le grand ouvrage de M. Louis Figuier, les *Merveilles de la science*, (5 fr.), publié en quatre volumes depuis un certain nombre d'années, et dont le succès a été considérable, avait besoin d'être mis au courant des inventions récentes. C'est dans ce but qu'est mis en vente le *Supplément* à cet ouvrage destiné à exposer les découvertes scientifiques faites depuis l'année 1870 jusqu'à ce jour. Ce supplément sera complet en deux volumes. Sans doute, ce nouvel ouvrage a sa vie propre, car certaines découvertes datent de peu de mois; mais il est toutefois le complément indispensable des *Merveilles de la science* dont il doit former les tomes V et VI. En effet, il continue, complète et conduit jusqu'aux derniers progrès de la science l'exposé des admirables découvertes scientifiques qui, dans ces derniers temps, ont transformé jusqu'à la perfection les machines et appareils qui ont produit le grand essor industriel dont nous venons d'être les témoins. Le premier volume du *Supplément aux Merveilles de la science* (10 fr.), illustré de 536 gravures, qui est paru, renferme le supplément à la machine à vapeur, aux bateaux à vapeur, à la locomotive et aux chemins de fer, aux locomobiles, à la machine électrique, au paratonnerre, à la pile de Volta, à l'électro-magnétisme, aux aérostats, aux diverses télégraphies, le téléphone, etc., etc. Il représente, en outre, et décrit la plupart des chefs-d'œuvre de mécanique que l'Exposition universelle vient de nous montrer dans toute leur splendeur.

Rappelons, en terminant, les succès de l'année dernière; dans la série des volumes in-4°, illustrés avec luxe, les *Contes de la mer et des grèves*, par Jean de Nivelle (Charles Canivet), le quatrième ouvrage couronné par l'Académie française, de cette charmante collection, qui contient déjà neuf volumes : *Nos petits braves*, par C.-E. Matthis; *Nos petits amis*, par Albert Girard, ces derniers volumes, 6 fr. 50, et le volume gr. in-8° de Jules Gourdault, *De Paris à Paris à travers les deux mondes*, dont les magnifiques illustrations, le texte intéressant et curieux ont été appréciés par les amateurs de bons et beaux livres (10 fr.).

A. Hennuyer. — L'imprimeur-éditeur de la rue Laffitte, M. A. Hennuyer, nous envoie deux beaux volumes élégamment cartonnés.

Paris. Promenade dans les vingt arrondissements (1 vol. pet. in-8°; prix, br. 13 fr.), par Alexis Martin, est orné de 44 gravures hors texte et de 21 plans coloriés. Palais, monuments civils, églises, temples, lycées, collèges, écoles, hôpitaux, hospices, institutions de charité, musées, théâtres, parcs, jardins, squares, monuments commémoratifs et statues, l'auteur a tout vu et tout décrit. Il a su grouper dans un espace relativement restreint, avec l'aide, disons-le, d'une typographie compacte sans être lourde et sans cesser d'être agréablement lisible, les renseignements et les appréciations qui peuvent servir à fixer la physionomie du Paris actuel. Les figures sont d'une grande netteté, les sujets en sont intelligemment saisis et donnent bien l'impression qu'elles sont chargées de communiquer.

L'autre volume est une réédition d'un écrit qui a eu déjà beaucoup de succès parmi les jeunes lecteurs : *l'Hetman Maxime*, par Étienne Marcel (gr. in-8°; prix : br. 7 fr.). Cette nouvelle édition est illustrée de 35 gravures, dont 16 hors texte, par Paul Merwart. C'est un charmant livre d'étrennes, qui a sa réputation faite et sur lequel il est, par conséquent, superflu d'insister.

Librairie d'éducation de la jeunesse. — Cette maison, récemment fondée rue de l'Abbaye,

a déjà à son actif un bon nombre de publications qui lui font honneur et justifient pleinement le titre qu'elle a pris. Pour les étrennes de cette année, elle met en vente un récit de M. Fernand Caluettes, intitulé *Sœur aînée* (gr. in-8°; prix : 9 fr.), illustré de 20 grandes compositions sur bois. C'est l'histoire d'une jeune fille qui, par sa tendresse et son énergique douceur, aplanit à ceux qui l'entourent les difficultés d'une vie de misère et finit par vaincre le sort. L'auteur a déjà, l'an dernier, publié à la même librairie un volume d'inspiration analogue : *Brave fille,* qui a été jugé, par l'Académie, digne d'une part dans la distribution des prix Montyon.

Dans une autre note, et pour les garçons cette fois, M. Henri de Brisay donne un pendant à son *Histoire d'un bonnet à poil* dans l'amusant et captivant récit de cape et d'épée qu'il intitula *Flamberge au vent* (1 vol. gr. in-8°; prix : 9 fr.). Les aventures les plus extraordinaires s'y succèdent sans interruption jusqu'au dénouement, qui se place au milieu du triomphe de Fontenoy. Ce livre, d'allure bien française, est très joliment illustré par Job, qui dessine de spirituels et vivants personnages dans les décors d'un XVIII[e] siècle pimpant.

Ces deux volumes sont d'une belle facture typographique et méritent d'être recherchés des parents désireux de s'assurer une longue reconnaissance pour leurs cadeaux du jour de l'an.

Librairie des bibliophiles. — *Éditions Jouaust.* — Ainsi que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le faire remarquer, la librairie des Bibliophiles ne fait pas paraître ce qu'on appelle ordinairement des livres d'étrennes, mais elle n'en réserve pas moins pour la fin de l'année ses plus belles publications à gravures. Fidèle à cette tradition, elle se présente encore cette fois au public amateur avec plusieurs ouvrages dignes de fixer son attention.

Nous signalerons d'abord, dans la *Bibliothèque artistique moderne,* qui doit comprendre les principaux chefs-d'œuvre littéraires du XIX[e] siècle, le tome I[er] du *Théâtre d'Alfred de Musset,* qui formera quatre volumes. On ne peut que féliciter l'éditeur d'avoir voulu représenter Alfred de Musset dans sa collection par cette partie si vivante, si variée et si originale de son œuvre, et les bibliophiles vont accueillir avec joie cette édition qui leur était promise depuis si longtemps. Le volume qui vient de paraître débute par une attrayante étude de M. Jules Lemaître sur l'auteur des *Comédies et Proverbes.*

M. Ch. Delort, l'auteur des dessins placés en tête de chaque pièce, a rendu avec beaucoup de finesse et d'exactitude les scènes qu'il avait à traduire, et il a trouvé dans M. Boilvin, aujourd'hui le grand-maître de l'eau-forte, un admirable interprète de ses compositions. Le prix du volume est de 25 francs.

Il est fâcheux, sans doute, que le *Théâtre de Musset* n'ait pu paraître en entier pour la fin de cette année, car les quatre volumes qui doivent le composer auraient fait le plus merveilleux cadeau qu'on pût offrir dans le monde des amateurs. Mais un cadeau de ce genre peut se faire en plusieurs fois; et puis les personnes qui tiendront à acheter un ouvrage complet n'auront que l'embarras du choix parmi ceux qui sont déjà entrés dans la *Bibliothèque artistique moderne.* Ce sont : les *Contes d'Alphonse Daudet* (1 vol., 30 fr.), avec eaux-fortes de Burnand; — *le Roi des montagnes,* d'About (1 vol., 30 fr.), et *le Capitaine Fracasse,* de Th. Gauthier (3 vol., 75 fr.), ces deux ouvrages avec des dessins de Delort gravés par Mongin; — *Une page d'amour,* de Zola (2 vol.) et bien d'autres publications curieuses.

Dans la *Petite Bibliothèque artistique,* déjà si riche en ouvrages de toute sorte, on trouve cette année *la Nouvelle Héloïse,* qui vient faire le pendant des *Confessions,* publiées il y a quelques années. Cette fois encore, c'est Hédouin qui a été appelé à interpréter l'œuvre de Rousseau; mais il n'a pu faire que six compositions, une pour chaque partie, la mort étant venue le surprendre au moment où il s'apprêtait à en doubler le nombre. Aussi l'éditeur a-t-il cru devoir joindre aux planches d'Hédouin, tirées hors texte, douze en-têtes et culs-de-lampe de Lalauze, qui représentent aussi des scènes du roman. Ces deux suites d'eaux-fortes, conçues dans un esprit différent, viennent se compléter sans se nuire, et concourent à faire de cette publication un des ouvrages les plus curieux qui aient été offerts depuis longtemps aux amateurs de livres à gravures.

La Nouvelle Héloïse est réimprimée en six volumes, conformément à l'édition originale, dont on a suivi fidèlement le texte, le seul que l'auteur ait reconnu comme exact. Le tome I[er] contient une très intéressante préface de M. Grand-Carteret, si justement estimé pour ses travaux sur la vie et les œuvres de Rousseau.

Dans le format de la *Petite Bibliothèque artistique,* il ne faut pas oublier la collection plus modeste des *Chefs-d'œuvre inconnus,* dont les eaux-fortes de Lalauze ne sont pas le moindre attrait. Cette charmante collection vient de donner *l'Almanach des bizarreries humaines,* une piquante fantaisie du conventionnel Bailleul, remise au jour par M. A. Aulard, l'un des hommes

les plus compétents pour tout ce qui se rapporte à l'histoire de la Révolution française.

Bien des amateurs ont une prédilection marquée pour la jolie *Collection-Bijou*, dont les séduisants volumes, avec leur texte encadré de filets rouges et orné d'eaux-fortes et de gravures sur bois, semblent faits spécialement pour être offerts à des personnes dont le goût artistique se plaît à un luxe discret et de bon aloi. Aussi sommes-nous heureux de signaler comme venant de paraître dans cette collection une ravissante édition de l'*Orestie* d'Eschyle, précédée d'une notice de Jules Lemaître, et ornée de dessins de Rochegrosse. Ces dessins, aussi remarquables par l'ingéniosité de la composition que par leur profond sentiment de l'antiquité, ont été merveilleusement gravés à l'eau-forte par Champollion. Jusqu'à présent, la *Collection-Bijou* n'avait guère donné que des ouvrages ayant un carcatère idyllique et pastoral; mais l'éditeur, voulant avec raison sortir d'un cadre aussi restreint, a pris le parti d'y faire entrer toute œuvre qui, par ses petites dimensions et sa grande valeur, mérite d'être placée dans un écrin.

Les livres qui ont paru précédemment sont : *Paul et Virginie* (25 fr.), *Atala* et *René* (20 fr.), *la Psyché* de La Fontaine (20 fr.), *l'Aminte* du Tasse (20 fr.), *Anacréon* (20 fr.), *Théocrite* (20 fr.). Le *Daphnis et Chloé*, qui avait inauguré la collection, est épuisé depuis longtemps.

Les amateurs de livres d'art retrouveront avec plaisir le *Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture* (prix : 25 fr.), rédigé par M. Georges Lafenestre, et contenant la reproduction à l'eau-forte des principales œuvres du Salon annuel. On comprend l'importance et l'intérêt toujours plus grands que prend cette publication, qui en est à sa onzième année et dont la collection formera l'histoire en même temps la plus exacte et la plus pittoresque de l'art à notre époque.

Librairie Charles Delagrave. — La maison Delagrave nous fait parvenir en dernière heure ses publications d'étrennes, de telle façon que, pris par le temps et la mise sous presse, nous ne pouvons que parcourir ses nouveautés pour 1890.

Nous avons déjà parlé, il y a quelques mois, dans le corps de cette revue, de la belle publication d'Hippolyte Gautier, *l'An 1789* (grand in-4°, 50 fr.); aussi n'y reviendrons-nous qu'à titre de simple mention. Nous prêterons plus d'attention à *la Farce du pâté et de la tarte*, comédie du XVe siècle, arrangée en vers modernes par Gassier de Brulier, avec 9 planches en taille-douce de Geoffroy (1 album in-8°, 8 fr.). Ce joli recueil fait la suite de cette ingénieuse série entreprise par M. Delagrave et qui compte déjà *la Farce du cuvier* et *la Farce de Maître Pathelin*, si délicieusement illustrée par Boutet de Monvel.

Dans la note du pittoresque, la maison Delagrave publie *les Cévennes*, par E. Martel, avec de nombreuses illustrations et cartes (1 vol. in-8°, 5 fr.); très joli et intéressant ouvrage qui est la digne continuation des *Alpes*, par Émile Levavasseur, publication de la même librairie. A la hâte indiquons les titres des nouveautés enfantines : *le Guignol des Champs-Élysées*, par Arsène Alexandre et Adolphe Tavernier (1 vol. petit in-4°, 5 fr.); *le Tueur de daims*, d'après Fenimore Cooper, par Meryem Cecil, illustrations de Zier (1 vol. petit in-4°, 2 fr. 50); puis enfin *l'Histoire de praline*, de H. Pravaz; *Mam'zelle Frizette* de A. Piazzi (1 fr. 90), etc., etc. La librairie Delagrave s'est, on le voit, presque spécialisée cette année dans le petit monde.

La **Librairie Plon et Cie** et diverses autres maisons d'édition apportent un tel retard dans leur mise en vente d'ouvrages d'étrennes que nous ne pouvons attendre ni signaler les nouveaux livres dont ils ont doté l'édition française ; c'est donc avec regret que nous passons outre, sans pouvoir cette fois-ci donner au grand complet la liste des beaux livres d'étrennes pour 1890. On conviendra, cependant, par l'abondance de ces colonnes, que les imprimeries n'ont point chômé en ces derniers mois.

X. Y. Z.





ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Sous-Offs, par Lucien Descaves. Paris, Tresse et Stock; 1890. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un livre terrible et d'un intérêt douloureusement passionnant que l'importante étude que Lucien Descaves vient de consacrer au monde militaire sous ce titre bref, mais bien significatif, *Sous-Offs*. Jusqu'à ce jour, les œuvres similaires, ou tout au moins, pour dire mieux, car le livre de Descaves ne ressemble à aucun autre, les œuvres dans lesquelles on a étudié l'armée se préoccupaient surtout du simple soldat, de la monotonie et de l'ennui de l'existence militaire, des vices et des tyrannies des officiers; celle-ci, plus vitriolante, plus révélatrice, va fouiller une des plaies les plus atroces de cette grande servitude moderne, de ce grand esclavage blanc, voulu par la tyrannie aveugle des guerres, en peignant la vie du sous-officier, et principalement celle du sous-officier comptable, du fourrier, du sergent-major. Par ouï-dire, tout le monde connaît vaguement ce mot d'argot troupier *gourbi*, qui est dans l'armée ce que l'anse du panier est dans le civil; mais il n'avait pas encore été permis de pénétrer jusqu'au fond de l'abîme, d'en connaître les coins et recoins, d'en explorer le fond vaseux. Lucien Descaves, dans un livre d'implacable conscience philosophique, de haute probité humaine, met à nu le mal hideux, l'analyse sans miséricorde, indifférent aux hurlements de fureur qu'il va soulever, aux rugissements de douleur qu'il arrachera à ceux qu'il stigmatise d'une plume rougie à blanc. Ce roman n'est ni une œuvre de rancune ni une œuvre de haine, c'est le cri de révolte naturelle arraché à un esprit soucieux avant tout de la dignité humaine, préoccupé aussi des remèdes de toute sorte que l'on doit apporter à un des plus monstrueux état de choses existant. Remédier à d'aussi abominables abus, les divulguer par une fidèle peinture des êtres, des choses, des milieux, tel est le but élevé de ce volume, d'une vérité impitoyable, d'une saisissante et rude moralité. On sort de cette lecture comme d'un cercle de l'enfer du Dante, qui épouvante et qui attire, avec le frémissement d'une âme inquiétée, remuée jusqu'aux fibres, mais aussi avec la persuasion que l'écrivain de talent a fait œuvre de pitié et de justice en jetant un peu de lumière dans ce cachot obscur, en réclamant aussi éloquemment en faveur de ces déshérités ensevelis sous les grands mots ronflants de discipline et d'honneur, comme un confus amas de morts et de blessés oubliés sous les plis flottants et claquants du drapeau de la patrie.

Dernier amour, par Georges Ohnet. Paris, Paul Ollendorff; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau volume de Georges Ohnet se distingue de ses précédentes œuvres par l'effort visible qu'on y constate de simplifier l'action, de la réduire aux quelques scènes principales et d'étudier surtout l'intimité psychologique, le cerveau et le cœur de ceux dont il nous conte l'histoire. *Dernier amour*, c'est la lutte suprême de la femme, à laquelle la jeunesse échappe, qui a continué de vieillir, elle, quand son mari restait toujours aussi jeune, toujours aussi séduisant. Cette femme si heureuse, si comblée de tout jusque-là, cette femme qui a connu tous les triomphes de la beauté, qui a goûté toutes les satisfactions de la richesse, tous les orgueils du rang, toutes les joies enivrantes de l'amour partagé, se heurte à la jalousie comme à l'écueil fatal contre lequel elle se perdra inévitablement. Son mari, qui l'a

adorée, qui l'a eue pour maîtresse avant de l'avoir pour femme légitime, cesse de l'aimer, adore une autre femme plus jeune, plus belle, une cousine d'Amérique subitement retrouvée, qu'il voit d'abord en cachette et qui, du premier jour, du premier coup d'œil, lui cueille le cœur comme un fruit mûr. Désormais pour lui, plus rien n'existe du passé; mais comme c'est un homme d'honneur, il lutte, il souffre, il combat. La femme surprend son secret, met tout en œuvre pour briser cet amour, pour ramener à elle celui qui la fuit. Rien n'est plus touchant que cette lutte longue et pénible, que les mille péripéties de ce drame du cœur, à la fin duquel son cœur se brisera pour toujours, et elle ira chercher dans la mort le repos qu'il lui est impossible de retrouver sur la terre. Des personnages intéressants à divers titres gravitent autour des trois héros du roman, mais en leur laissant bien tout leur relief; et sur le fond sombre de cette tragédie domestique se détachent très nettement en vigueur les figures du comte de Fontenay, de la comtesse et de la jolie Américaine, Lucie Audrimont. C'est un livre trempé de larmes, dont la communicative émotion assure le succès.

Scènes de la vie cosmopolite, par ÉDOUARD ROD. Paris, Perrin et C[ie]; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, Édouard Rod vient de faire paraître une série de très remarquables nouvelles, qui tranchent sur la masse des productions habituelles par leur forme charmante, par leur haute saveur philosophique et en même temps par l'intensité de vie qui s'en dégage. Rien de plus simple, de moins compliqué que les sujets traités par l'écrivain, mais cependant rien de plus pénétrant, rien qui vienne mieux caresser les fibres les plus intimes de l'âme et du cœur. Il y a de tout dans ces singulières et attrayantes histoires qui s'appellent : *Lilith, l'Eau et le feu, l'Idéal de M. Gindre, le Pardon, la Dernière idylle, Noces d'or :* de l'émotion, du rire, des larmes. Le comique s'y mêle parfois, dans une mesure très légère, mais très adroite, au sentiment, sans jamais empiéter sur lui, ni lui causer le moindre préjudice. Il y a du Topffer dans Édouard Rod, mais un Topffer modernisé, ne poussant pas la raillerie trop loin, n'allant jamais jusqu'à la caricature. On peut sourire à l'esquisse plaisante qu'il trace d'un amoureux, on ne s'en moque jamais, que ce soit l'excellent M. Gindre ou l'adorateur de Lilith. Une observation très aiguë analyse les défauts humains, M. Walter des *Noces d'or* est terrible d'égoïsme persévérant, de tyrannie domestique, autant que sa pauvre femme est attendrissante. *Le Pardon* est un drame saisissant en sa brièveté, et *la Dernière idylle* adorablement touchante. Nous estimons que ce recueil est une des meilleures œuvres d'Édouard Rod et qu'elle ne contribuera pas peu à justifier sa réputation méritée. G. T.

Mademoiselle de Bardelys, la Dame du beau logis, par PAUL PERRET. Un vol. in-18. Paris, 1889; Alphonse Lemerre, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Deux récits pleins de péripéties, pleins d'intérêt par conséquent pour qui aime les péripéties; le petit malheur, c'est qu'ils manquent de nouveauté dans les détails comme dans la donnée. Le premier nous reporte à la fin de la Fronde en Bretagne, le second à la guerre de Vendée.

L'aventure de M[lle] de Bardelys, contée avec plus de méthode, tourne court et semble tronquée; celle, — beaucoup moins noble de M[me] d'Assérac, — s'allonge dans la confusion. M. Perret y peint en pied un Charette très curieux, en ce qu'il ne ressemble guère à un héros chrétien, mais a tout l'air d'un forban turc, religieusement fanatique, ignominieusement chercheur de femmes, et, sous couleur de politique, odieusement criminel. P. Z.

La Décadence latine. — Éthopée. — VI. La victoire de Marie. Avec commémoration de Jules Barbey d'Aurevilly et son médaillon inédit, par la comtesse Antoinette de Guerre, par JOSÉPHIN PÉLADAN. Un vol. in-18°, XXXVI-249. Paris, E. Dentu, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la « Parabase » de ce sixième livre de l'« Éthopée », l'« éthopoète » Péladan accuse « le silence ou la négation » qui accueille son œuvre, tout en annonçant qu'il « continuera ses psychologies héroïques, y mêlant toujours un arcane de la sainte magie », et en se déclarant « satisfait pleinement d'être l'élu du petit nombre et le coryphée de l'Aristie ».

Ce contentement, pour hautain qu'il soit, est à la portée de tout le monde :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

et puise assez de bon sens dans sa vanité pour s'écrier : « Celui-ci seul a du goût! »

Ce n'est point pour M. Joséphin Péladan que je dis cela, qu'on ne le suppose pas un instant. Je voudrais seulement indiquer combien est futile cette prétention aux suffrages d'une élite, et avec

quelle facilité les plus déterminés cacographes peuvent se faire des mines au miroir en s'y trouvant l'air exquis d'un « Ariste ».

M. Péladan mérite mieux que l'encens d'une petite chapelle. Son talent n'est pas la pâle lampe piquant d'un point clair la pénombre d'un sanctuaire infréquenté. C'est bien plutôt le panache fuligineux, chargé de vapeurs et de scories, mais pénétré de flammes et couronné de lueurs, qui surgit au sommet volcanique et tourmenté d'un mont.

Cette lumière ne plaît pas à tous les yeux; elle effraye les uns, rebute les autres; peu sont les hardis et les curieux qui la prennent pour phare ou se plaisent à explorer, sur ses bords et dans son fond, ce cratère; mais enfin elle brille, et quiconque passe la voit.

Ne parlons donc ni de silence ni de négation. M. Joséphin Péladan écrit des livres dont la destinée est d'être discutés, critiqués, raillés, condamnés même par certains avec haine ou colère, parce que, langue, style, pensée, théories, tout y est contestable, hormis le talent. Ce sixième volume de ce qu'il appelle, — j'avoue que je n'en ai pas encore bien saisi la raison, — son éthopée de la décadence latine, ne fait pas exception dans son œuvre. *La Victoire du mari* est, comme tout le reste, de la psychologie passionnelle et, si je puis dire, physiologique, emmêlée de magie, de thaumaturgie, d'hypnotisme, de magnétisme, d'incantations, de suggestions, de symbolisme musical et wagnérien; et le *Deus ex machinâ* des épopées classiques y est remplacé par le *perisprit* de feu Allan Kardec. Seulement, chez M. Joséphin Péladan, cette projection éthéréenne de l'âme s'appelle « corps astral », et est formée de « coagulats fluidiques », donnant sous les doigts « l'impression d'un très mince caoutchouc tiède ».

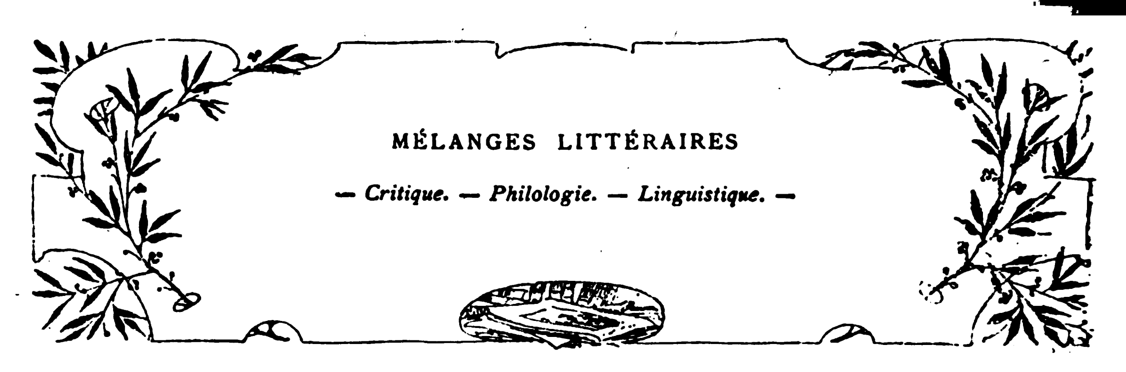
C'est avec son corps astral que le docteur Sexthental abuse de la femme de son disciple Adar, pendant que celui-ci veille auprès du corps terrestre du docteur, et, le poignard à la main, empêche, en l'absence de l'âme, les « élémentaux » d'y entrer. Mais le disciple se vengera du maître et le frappera précisément dans son péché. Après une longue préparation d'études, au milieu des creusets et des in-folio, Adar évoque, de Nuremberg en son château bordelais de Mussidan, où il s'est réfugié avec Izel après le naufrage de leur amour, le corps astral du docteur allemand. Sextenthal, ou plutôt son âme projetée, arrive par la fenêtre ouverte, dans la chambre où Izel, « toute vêtue sur son lit, attendait, atrocement palpitante ». — « Tout à coup, Adar leva l'épée et pointa dans le vide; ce fut un éclair, calme; puis se tournant vers elle: — Vous êtes vengée, Izel! » — « Sa pointe d'acier, crevant le coagulat fluidique », avait rompu « l'ombilication de l'âme avec le corps » où elle ne pouvait plus rentrer désormais; car « la mort n'est rien qu'une morsure faite à l'âme et qui la démarre du corps ».

Ni cette exécution impalpable ni cette explication limpide n'ont le pouvoir de faire revivre dans le cœur d'Izel son premier amour pour le justicier. Mais Adar, prouvant la vérité de la théorie de M. Joséphin Péladan que, si la femme est l'intuition, l'homme est la raison, se décide, non sans lamentation, thème mortuaire, télétie et péan, à résoudre sa science magique en passion humaine, à échanger ses évocations et ses projections spirituelles contre de sensationnelles étreintes, et à prendre ainsi le vieux moyen naturel, éternel, très banal et seul bon, qui lui permette, ayant vengé sa femme en mage, de la reconquérir en amant.

L'impression qui reste de ses pages étranges est comparable à l'engourdissement voluptueux et hagard qui succède aux violences convulsives des embrassements où le corps s'épuise sans s'assouvir, ou aux assauts de cauchemars que la fièvre pousse au cerveau des sanguins.

Par un sentiment de piété littéraire et d'amitié personnelle qui fait grand honneur à l'homme et à l'écrivain, M. Péladan a mis en tête de son livre une étude émue et vibrante en « commémoration du connétable des lettres françaises, duc de Normandie, maître de Malte, grand-vidame de France, Jules Barbey d'Aurevilly ». L'excentricité où s'emporte l'éloge de l'éthopoète peut parfois inquiéter le profane et faire sourire le sceptique; mais on est, quand même, gagné par sa chaleur et sa sincérité. Seulement, il est permis de le dire, M. Péladan se montre un peu trop le disciple de d'Aurevilly, et les fidèles du Maître défunt se permettent un vague sourire en lisant le langage que l'auteur prête à l'illustre mort qui était en véritable inimitié avec M. Péladan bien avant son départ pour la glorieuse éternité.





Figures littéraires, par Paul Deschanel, député. Un vol. in-16. Paris, Calmann Lévy; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Quand nous parlions ici même, au commencement de cette année, des *Figures de femmes*, que venait de publier le jeune et aimable écrivain, et où il avait peint surtout des femmes du passé, nous exprimions le vœu que l'auteur y ajoutât quelques figures prises parmi nos plus illustres ou nos plus charmantes contemporaines. Notre espérance ne s'est pas réalisée. *Figures littéraires,* tel est le titre du nouveau volume que présente aujourd'hui au public M. Paul Deschanel. Nous ne nous en plaindrons pas. Nous y trouvons la preuve du talent très varié de l'auteur, qui, après avoir tracé avec beaucoup de finesse et de goût les portraits de Mme du Deffand et de Mme d'Épinoy, de Mme Récamier et de Mme de Beaumont, entre lesquelles se partagea le cœur de Chateaubriand, de la reine Élisabeth et de l'impératrice Joséphine, sait aujourd'hui nous peindre d'un pinceau savant et ferme des portraits de Rabelais et de Diderot, de Sainte-Beuve et de Paul Bourget, de Mignet et de Paul Dubois l'universitaire, d'Edgar Quinet et de M. Renan.

Indépendamment du mérite littéraire, très considérable, que possède ce volume, et des qualités critiques remarquables qu'il révèle chez son auteur, il se recommande encore à un autre titre. L'on y trouve l'article par lequel M. Paul Deschanel débuta, il y a quatorze ans, dans les lettres. C'est une étude sur Rabelais, qui parut en 1875 dans la *Revue politique et littéraire,* la *Revue bleue,* comme on dit aujourd'hui. L'auteur avait alors dix-neuf ans, et ni M. Gebhart ni M. Stopfer n'avaient encore publié sur Rabelais les importants ouvrages qui portent leur nom. Le jeune écrivain n'en traita pas moins très complètement son sujet; et même, après ces deux livres sur Rabelais, son travail conserva un très grand prix. Il a su très bien indiquer comment *Gargantua* et *Pantagruel,* dont le pêle-mêle nous paraît souvent si étrange, s'expliquent par le milieu dans lequel ils ont été composés, par les mœurs, les événements, le caractère de ce XVIe siècle, où tant d'éléments divers sont en quelque sorte en fusion pour produire quelques œuvres admirables.

En recueillant ces divers articles critiques, M. Paul Deschanel n'a pas suivi l'ordre chronologique. Nous nous sommes donné le plaisir de le rétablir, pour suivre mieux l'écrivain dans le développement de son esprit et de son talent. Cette sorte de transposition ne nous a d'ailleurs révélé aucune faiblesse, aucune lacune dans les qualités littéraires dont il est doué à un si haut degré. Dans l'étude sur Rabelais, nous trouvons la même maturité d'esprit que dans l'étude sur Paul Bourget, écrite neuf ans plus tard, et dans celle-ci autant de cette charmante fleur de jeunesse qu'il peut y en avoir dans celle-là.

A propos du romancier et du critique psychologue qui a composé *le Disciple* et les *Essais de psychologie contemporaine*, M. Paul Deschanel a écrit sur la génération nouvelle, à laquelle il appartient lui-même, une page tout à fait magistrale. Quand on a débuté dans la vie par le spectacle des terribles événements qui ont laissé la France mutilée, il a raison de dire qu'on pense à autre chose qu'à Julien Sorel et à Mme Bovary, et qu'on se fait une autre conception de la vie que s'en faisaient les héros romanesques de Stendhal et Flaubert. On n'est ni rêveur ni pessimiste, et l'on trouve qu'étudier ces maladies des civilisations raffinées, c'est peut-être leur accorder une attention qui serait mieux employée ailleurs. M. Paul Deschanel donne à l'existence des hommes d'aujourd'hui un but à la fois plus noble et plus pratique. Ce but, il nous le montre comme écrivain; nous sommes persuadé qu'il saura l'atteindre, ou plutôt qu'il l'a déjà atteint comme député.

E. A.

Mathématiques et Mathématiciens. Pensées et curiosités recueillies par A. Rebière. Un vol. in-8°, 281 pages. Paris, Nony et Cie; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Comme nous le dit l'auteur dans un court avant-propos, ce livre, sans figures et sans équations, peut être facilement parcouru par le lecteur. Il y trouvera profit et agrément. Dans la première partie, qui est la plus importante,

M. A. Rebière a réuni divers aperçus sur les mathématiques, empruntés aux philosophes, aux historiens, et surtout aux mathématiciens eux-mêmes. Dans les deux parties suivantes se trouvent les anecdotes, les paradoxes et les singularités. Enfin les deux dernières parties contiennent un choix de problèmes célèbres ou piquants.

On le voit, ce livre n'est pas, à proprement parler, un ouvrage de mathématiques, mais il complète heureusement tous les traités et écrits techniques sur la matière, et il est fait pour charmer tous les esprits cultivés.

Personne n'a été oublié dans ce savant et aimable recueil. Les bibliographes y trouveront, en appendice, une liste de livres peu communs ou peu connus, pour la plupart, sur la philosophie, l'histoire, les applications, l'enseignement et les curiosités des mathématiques. Un index ou table analytique, comprenant les noms de choses et ceux de personnes, permet de suivre, en se reportant aux divers renvois, le même sujet à travers les divisions du livre tout entier.

Un des écrivains cités par M. A. Rebière dit que les mathématiques sont comparables à un moulin à café qui rend parfaitement trituré tout ce qu'on lui a donné, mais qui ne rend que cela. La comparaison est fort juste : les mathématiques rendent, dans ce livre de M. A. Rebière, tout l'esprit qu'il sait si bien leur donner. B.-H. G.

D'Alembert, par JOSEPH BERTRAND, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Un vol. in-16. Paris, Hachette, éditeur; 1889. — Prix : 2 francs.

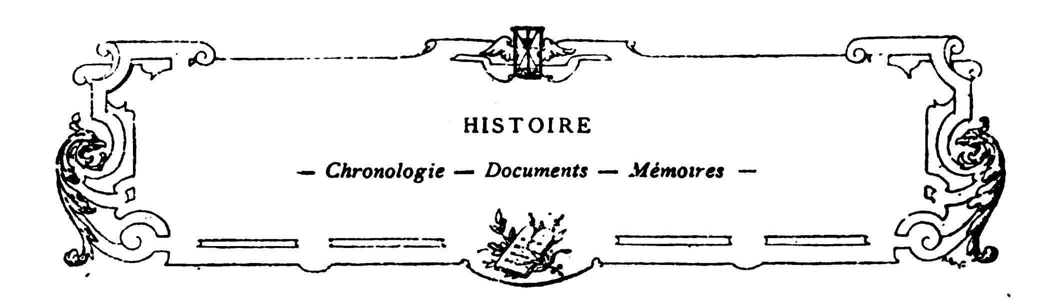
Ce volume fait partie de la petite collection des grands écrivains français, si heureusement inaugurée par le livre de M. Jules Simon sur Victor Cousin, celui de Caro sur George Sand, celui de M. Léon Say sur Turgot.

M. Joseph Bertrand était l'homme qu'il fallait pour parler congrument de cet esprit complet qui fut d'Alembert, géomètre et littérateur. Il le fait revivre dans ces pages; il le juge avec indépendance; il s'efforce d'être impartial, c'est-à-dire que cette étude biographique n'est pas un panégyrique. Mais si M. Bertrand ne dissimule pas les imperfections du talent et du caractère de son personnage, du moins il les explique, ce qui est presque les excuser, sinon les justifier. Avec raison il lui reproche d'être un peu verbeux, reproche gros, car s'il fallait prendre à la lettre la sentence de Boileau, pour n'avoir point su se borner, d'Alembert ne devrait point prendre rang dans cette collection des *grands écrivains.*

D'Alembert, en allongeant des développements, avait à cœur de montrer qu'il n'est pas vrai « qu'en pénétrant dans le domaine étroit des vérités démontrées, on se condamne à n'en plus sortir, et que l'habitude de la ligne droite rende l'esprit mauvais juge des gracieux détours de la fantaisie ».

Nous ne ferons pas un crime à M. Bertrand, mathématicien, d'avoir fait comme d'Alembert, et insisté trop sur les détails anecdotiques et sur les controverses littéraires. Il l'a fait avec goût, avec sincérité; et, tout en se plaisant à donner la preuve de la connaissance large qu'il possède de l'entourage de d'Alembert, — idées, choses et gens, — il instruit le lecteur en même temps qu'il l'intéresse et parfois même l'amuse.

PZ.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Un libre penseur du XVIe siècle : Érasme, par ÉMILE AMIEL. Un vol. in-18, XII-452 pages. Paris, Alphonse Lemerre; 1889.

M. Émile Amiel, qui, après s'être essayé dans l'histoire de l'éloquence de la Rome antique, paraît s'être cantonné dans l'étude des érudits de la Renaissance, et qui publiait naguère une étude remarquée sur Juste Lipse, vient de donner un travail analogue sur Érasme.

Les grands sujets littéraires sont comme une bonne terre qui, plus elle est travaillée, plus elle donne de récoltes et dépasse les espérances. C'est ainsi que, à propos d'un homme qui paraissait étudié sous toutes les faces, et dans une époque fouillée en tous sens avec acharnement depuis

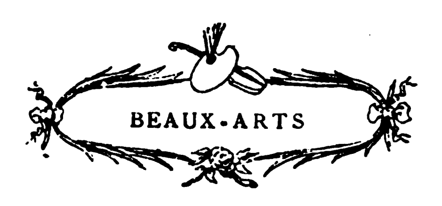
près d'un siècle, M. Amiel trouve à présenter, sinon des faits inconnus, au moins des aperçus nouveaux. Il ne se borne, en effet, à retracer, avec plus ou moins d'éclat de style et de talent d'exposition, la vie du grand humaniste de la Renaissance ; il fait, le premier, ressortir l'unité de cette vie, que beaucoup ont soupçonnée d'inconséquence ou de timidité, parce qu'Érasme, partisan de toutes les réformes, se tint obstinément en deçà de la Réformation. Le grand effort de ce libre et ingénieux, mais nullement subversif esprit, fut de séculariser les intelligences, d'établir, sans rébellion ni déchirement, les droits de la recherche indépendante, et de substituer la fécondité de la méthode rationnelle à la stérilité de la scholastique. Érasme a mené de front les questions littéraires et les questions religieuses; partisan du libre examen, il a, avec l'entraînement d'une logique plus apparente que réelle, soutenu contre Luther le libre arbitre; et il est en Europe un des plus anciens et des plus évidents précurseurs de la doctrine de l'évolution.

Cette figure d'Érasme, familière depuis longtemps, prend ainsi, sous la plume de M. Amiel, des traits particuliers, une expression plus intime et plus rare, où l'on peut mieux lire le fond même de l'homme. M. Amiel, en traçant ce beau et ressemblant portrait, a eu encore, il le proclame dans sa préface, un autre but : il a voulu montrer, en un de leurs plus accomplis représentants, la puissance éducatrice des « bonnes lettres », si attaquées, si décriées, si profondément sapées de nos jours. Ce faisant, il reste, comme le grand esprit qu'il analyse, dans la modération qui, entre l'antagonisme et les contradictions des irréalisables absolus, constitue l'humaine vérité. La solution des questions si controversées d'enseignement secondaire, d'enseignement spécial et d'enseignement professionnel, est indiquée dans ces quelques pages, nettes et justes, que nous recommandons aux méditations du conseil supérieur chargé de l'élaboration des réformes et de la rédaction des programmes.

Nous ne reprendrons qu'un mot dans l'ouvrage de M. Amiel, et ce mot, qui revient en conclusion à la dernière page, est celui du titre : « Un libre penseur. » Sans doute Érasme pensa librement, mais sa liberté ne dépassa jamais les limites de la foi. Jusqu'à l'heure de sa mort, M. Amiel lui-même le rapporte, il fut plein de soumission à la volonté de Dieu, mettant toute son espérance dans le Christ. Ici, nulle équivoque n'est permise : Érasme libre penseur ne cessa jamais d'être chrétien.

La libre pensée contemporaine ne s'entend guère dans ce sens-là.

B.-H. G.



Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou, par Jos. Berthelé, archiviste du département des Deux-Sèvres, directeur de la *Revue poitevine et saintongeoise,* correspondant du ministère. Ouvrage couronné par la Société française d'archéologie. Melle, Ed. Lacuve, 1889. Un vol. in-8°, IV-498 p.

L'éminent archiviste de Niort, M. Jos. Berthelé, si connu des archéologues et des architectes érudits, donne, sous le titre collectif que nous transcrivons plus haut, un ouvrage important où il est traité de l'histoire de l'architecture et de l'histoire du mobilier dans l'ouest de la France. Nous ne pouvons mieux faire que de lui emprunter le résumé de son travail.

La partie *architecture*, dit-il, comprend tout d'abord trois chapitres de chronologie archéologique, où il s'est efforcé de préciser les dates de trois monuments poitevins d'une importance spéciale : 1° la crypte de Saint-Léger à Saint-Maixent (VIIe siècle) ; 2° l'église de Gourgé (époque carlovingienne et romane); 3° l'église d'Airvault (X^e, XIe, XIIe et XIIe siècles).

Viennent ensuite trois chapitres de généalogie archéologique, où il essaye d'expliquer certaines particularités non poitevines que présentent quelques églises romanes de la Vienne, des Deux-Sèvres et de la Vendée,, particularités qui se retrouvent dans plusieurs églises de la Charente-Inférieure. M. J. Berthelé les rattache, avec beaucoup de vraisemblance et de discernement, à des influences auvergnates, limousines, périgourdines, angoumoisines et champenoises.

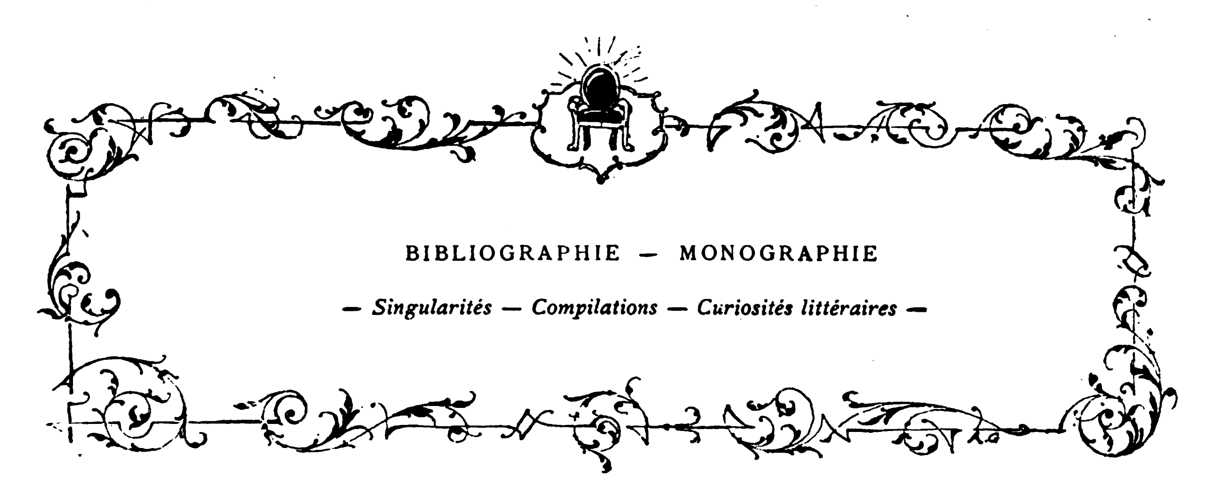
Cette première partie se termine par un long chapitre, qui appartient à la fois à la chronologie et à la généalogie, et dans lequel l'auteur suit, depuis sa naissance jusqu'à ses dernières manifestations, cette élégante architecture *Plantagenet,* qui a couvert de chefs-d'œuvre l'Anjou, le Poitou, la Touraine, etc. Les voûtes domicales et leurs dérivés avaient été jusqu'ici à peine étudiées dans leurs caractères techniques et leur filiation. M. J. Berthelé s'efforce d'en analyser et d'en étudier les évolutions successives, du XIIe au XVIIe siècle.

La seconde partie, *Mobilier,* débute par trois chapitres qui se rattachent à l'histoire de l'orfèvrerie. Les listes de *reliquaires-chefs,* de *bras-reliquaires* et de *vases sacrés* antérieurs à la Révolution éviteront des recherches à travers des inventaires anciens publiés un peu partout, et ajoutent aux objets déjà décrits l'indication d'un certain nombre de pièces inédites, qu'il sera désormais facile aux spécialistes d'aller étudier.

Les huit derniers chapitres sont consacrés aux cloches poitevines du XIIe au XIXe siècle et aux fondeurs de cloches ayant travaillé ou travaillant encore pour le Poitou. Ces chapitres, qui forment plus de la moitié du volume, présentent d'abondants matériaux pour l'épigraphie de la province, ainsi que des renseignements utiles pour l'histoire des familles. Cependant l'auteur s'est appliqué surtout à apporter des documents sur un art industriel insuffisamment étudié jusqu'ici, et à faire connaître davantage une catégorie d'artistes et artisans auxquels les érudits français, au contraire de leurs confrères d'outre-Manche et d'outre-Rhin, se sont assez peu intéressés.

On voit, par ce rapide exposé, l'intérêt qu'offre ce savant volume. Cet intérêt ne serait pas augmenté, sans doute, mais aurait bien plus de commodité à se satisfaire si ce beau livre, soigneusement imprimé par M. Lacuve, de Melle, était pourvu d'une table analytique ou index détaillé. Que de fois ai-je eu, dans les dix années d'existence de notre Revue, l'occasion de déplorer l'absence de cette partie si utile, qui dans un ouvrage est comme la verrière par où s'éclaire tout l'édifice.

B.-H. G.



BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Voltaire. — *Bibliographie de ses Œuvres*, par Georges Bengesco. Tome IIIe. Paris, Perrin et Ce; 1889. In-8° de XI-611 pages, avec deux facsimilés. Tiré à 500 exemplaires sur papier vélin. — Prix 20 francs. — Plus 50 exemplaires sur papier de Hollande.

Ce troisième volume de l'œuvre si courageusement entreprise et si bien exécutée par M. Georges Bengesco est digne en tous points de ses devanciers. Il est consacré tout entier à la *Correspondance* de Voltaire et constitue, sans conteste, la partie la plus difficile de tout l'ouvrage, par cette raison qu'ici tout était à faire, le sujet n'ayant jamais été sérieusement abordé. A peine, en effet, Quérard a-t-il écrit sur la bibliographie des lettres de Voltaire deux pages et demie remplies d'inexactitudes, de confusion et d'erreurs; et, en dehors de lui, aucun travailleur ne s'est attaché à cette étude. Il ne fallait rien moins que la sagacité, le savoir et la persévérance de M. Georges Bengesco pour mener à bonne fin une tâche de cette nature; nous allons voir, d'après lui-même, comment il l'a comprise et comment il l'a exécutée. La bibliographie de la *Correspondance* de Voltaire embrasse une période de soixante-sept années (1711-1778) et comprend la description et le classement d'environ 10,500 lettres et billets; elle se divise en cinq parties principales. Dans la première sont décrites les lettres imprimées séparément, de 1738 à 1880 (32 pièces). La seconde partie donne, sous la forme d'un catalogue alphabétique des correspondants auxquels elles sont adressées, l'indica-

tion des lettres de Voltaire recueillies, de son vivant, dans les diverses collections de ses *Œuvres complètes* (pages 57-81). La troisième comprend la bibliographie des principaux recueils spécialement consacrés à la correspondance et publiés de 1765 à 1887 (47 articles); chacun de ces recueils est décrit, lettre par lettre, avec le numéro correspondant, en regard de chaque lettre, de l'excellente édition Moland, que M. Georges Bengesco a très judicieusement choisie pour guide. On trouve, dans la quatrième partie, l'énumération des principaux ouvrages (autres que les recueils spéciaux) publiés en France, de 1784 à 1888, et contenant incidemment des lettres de Voltaire (101 articles). Bien que, d'une façon générale, l'auteur ait dû laisser de côté les nombreux journaux, les revues, les magazines, etc., où se trouvent imprimées des lettres de Voltaire, ainsi que les ouvrages édités à l'étranger, il n'a pas cru devoir passer sous silence certaines publications périodiques importantes, qui ont apporté un contingent précieux à la masse de la *Correspondance*. Il a mentionné de même plusieurs ouvrages publiés à l'étranger et d'où les éditeurs modernes ont extrait un nombre plus ou moins considérable de lettres de Voltaire.

Il a de plus passé en revue les *Œuvres complètes* d'un grand nombre d'écrivains considérables du XVIIIe siècle, qui ont été en correspondance avec celui-ci, et il a relevé très exactement toutes les lettres du grand homme que renferment ces diverses collections. Enfin, la bibliographie des principales éditions des *Lettres choisies* fait l'objet de la cinquième et dernière partie de ce volume (14 articles). Telles sont les grandes divisions de cette étude, qui, limitée à ce labeur, serait déjà d'une extrême importance; M. Bengesco, s'imposant un surcroît de labeur, a trouvé le moyen de la rendre plus attachante et plus utile encore.

Remarquant d'abord que, malgré le soin apporté par M. Moland à réunir toutes les lettres de Voltaire, il en est cependant qui ont échappé à ce savant éditeur; il a cru, avec raison, devoir réimprimer les plus importantes d'entre elles. C'est ainsi que ce troisième volume de la bibliographie voltairienne se trouve enrichi de plus de cent lettres de Voltaire, qui sont pour ainsi dire *inédites*, n'ayant jamais figuré dans aucune édition de ses *Œuvres complètes*. Ces lettres, extraites de journaux, recueils et ouvrages soigneusement décrits par l'auteur, occupent les pages 284 à 365 du volume. Il y a dans ces pièces bien des choses curieuses et piquantes que nous ne pouvons que signaler à l'attention des lecteurs, le défaut d'espace nous empêchant d'en donner ici le moindre extrait.

D'autre part, M. G. Bengesco a entrepris de combler une lacune qu'aucun éditeur de Voltaire n'a songé jusqu'à présent à remplir : « Nous possédons aujourd'hui, nous dit-il, plus de 10,500 lettres imprimées de Voltaire; mais quelle est la source de chacune d'elles? dans quelle édition, dans quel recueil, à quelle époque chacune d'elles a-t-elle paru pour la première fois? » Ni les éditeurs de Kehl ni les éditeurs modernes n'ont pris la peine de nous l'apprendre, sauf M. Moland, qui, toutefois, ne l'a fait que partiellement et parfois d'une manière inexacte. C'est pour suppléer à ce qui manque à toutes ces éditions et pour rectifier bien des erreurs que M. Bengesco a composé, Dieu sait au prix de quelle labeur! l'admirable *Répertoire chronologique de la Correspondance de Voltaire, de 1711 à 1778*, qui occupe les pages 377 à 589 de son volume. Ce précieux travail sera de la plus grande utilité, non seulement aux lecteurs de tout ordre, mais aussi aux futurs éditeurs de la *Correspondance*. Il leur permettra de remonter aux origines de chaque lettre et d'avoir, pour ainsi dire, son *état civil* sous les yeux. En comparant le texte actuel à celui des premières éditions, ils seront à même de corriger, en plus d'un endroit, les fautes assez nombreuses qui se sont glissées dans l'impression de la *Correspondance* et qui se sont transmises et perpétuées d'édition en édition, parce que les éditeurs ont ignoré le plus souvent la source authentique et exacte de chaque lettre.

Telle est, bien sommairement, la composition de ce troisième tome de la bibliographie voltairienne que termine un *Index alphabétique des ouvrages cités*. Répétons, en terminant, que ce merveilleux travail est l'une des plus belles productions dont puisse s'honorer la bibliographie contemporaine, et que plus M. Georges Bengesco avance dans l'accomplissement de sa tâche, plus il nous en fait désirer l'intégrale exécution. C'est ce qu'il nous donnera, d'ailleurs, avec un quatrième et dernier tome, qu'il nous promet pour 1891, et qui sera consacré à la description des *Œuvres complètes*, des *Œuvres choisies* et des principaux *Extraits* de Voltaire.

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par RENÉ KERVILER, bibliophile breton. Rennes, Plihon et Hervé; 1889, septième fascicule. In-8° de 410 pages. — Prix : 5 francs, et sur hollande, 7 fr. 50.

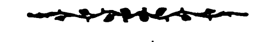
Nous avons plusieurs fois déjà fait connaître le but et le plan de ce remarquable ouvrage; il

serait donc superflu de revenir sur ce que nous en avons dit, mais il convient de renouveler, pour ce septième fascicule, les justes éloges que nous avons précédemment adressés à son auteur et de rappeler que, malgré son titre et son objet, ce magnifique répertoire n'intéresse pas seulement les lettrés originaires de la vieille province de Bretagne, mais aussi tous les érudits et travailleurs soucieux de bien connaître ses illustrations, ses richesses littéraires, ainsi que ses nombreux et intimes rapports avec l'histoire de toute la France. Avec ce septième fascicule se termine le troisième tome de cet ouvrage considérable, qui se poursuit avec une régularité du meilleur augure. Au surplus, voici quel est l'état de sa publication : commencée vers le milieu de 1886, la *Bio-Bibliographie bretonne* se compose actuellement de trois volumes (soit un volume par an), renfermant ensemble 2,388 articles et comprenant les lettres A à BLI. On voit que les prévisions de l'auteur, qui pense accomplir son œuvre en une quinzaine de volumes, ne sont aucunement téméraires, le plus grand nombre des lettres de l'alphabet étant beaucoup moins chargé que les deux premières. M. Kerviler a, dès maintenant, réuni les éléments nécessaires pour mener sa tâche à bonne fin; toutes ses mesures sont prises pour arriver sans encombre au résultat définitif, et l'on n'a point à craindre de voir demeurer interrompue ou inachevée une œuvre d'une si haute importance et d'un si grand intérêt.

C'est un encouragement pour les bibliophiles, qui ne doivent pas hésiter à souscrire à tout l'ouvrage ; ils feront bien d'ailleurs de se hâter, car le chiffre fixé pour arrêter la liste de souscription est bien près d'être atteint, et l'on sait qu'une fois la souscription close, le prix de chaque volume sera notablement augmenté.

La Bibliomanie en 1886-1887-1888-1889. — Bibliographie rétrospective des adjudications les plus remarquables faites en ces années et de la valeur primitive de ces ouvrages, par PHILOMNESTE JUNIOR (M. Gustave Brunet). Bordeaux, veuve Moquet, 45, rue Porte-Dijeaux; 1889. In-12 de 153 pages, tiré à 350 exemplaires. — Prix : 5 francs.

Il n'est pas besoin d'entrer en de longs détails sur cet agréable petit volume; c'est le septième tome de ces élégantes *Bibliomanies*, si connues et appréciées des amateurs, que l'infatigable bibliographe bordelais nous a données, presque annuellement, depuis 1878. Une cruelle maladie des yeux l'ayant empêché, depuis quatre ans, de poursuivre son travail favori, en dépouillant les catalogues des ventes célèbres, il vient aujourd'hui regagner le temps perdu, en nous offrant d'un coup le tableau des « folies bibliophilesques » depuis 1885, date de son dernier essai, jusqu'à l'heure présente. La période qu'embrasse son nouveau recueil laissera des traces impérissables dans les fastes de la bibliophilie : après les prix, regardés souvent comme excessifs, payés aux grandes ventes qui ont eu lieu depuis un quart de siècle, on eût pu croire que la valeur des livres précieux était arrivée à des hauteurs qu'elle ne pouvait guère franchir. Il n'en est rien, tant s'en faut, comme on le verra bien en feuilletant le livret de Philomneste Junior. Il faut dire aussi que les bibliothèques soumises aux enchères pendant cette « olympiade » présentaient un exceptionnel intérêt par la richesse de leur contenu; les noms de quelques-uns de leurs possesseurs suffiront à en donner l'idée; tels sont, pour ne citer que les principaux, les noms de Techener, La Roche-Lacarelle, Noilly, baron Seillière, etc. Toutes les limites connues jusqu'ici ont été dépassées; on a vu des livres fort minces trouver amateur à 6,000, à 8,000, à 15,000 francs, c'est-à-dire bien au delà de ce fameux « poids de l'or », considéré, il y a trente ans, comme le maximum de la folie du livre; on a, enfin, enregistré des adjudications avoisinant le chiffre de 30,000 francs! Toutefois, s'il est bien vrai que la passion des riches amateurs ne connaît plus de bornes, si les enchères, loin de diminuer, s'accroissent dans des proportions invraisemblables, il est bien certain aussi que de notables évolutions se sont produites et se produisent chaque jour dans la bibliophilie. Le livre précieux, comme tout ce qui est bibelot (et pour certains collectionneurs, ce n'est guère autre chose), subit les fluctuations de la mode. Ce qu'on recherchait à l'envi au commencement du siècle n'est plus guère disputé maintenant; les dédaignés de cette époque sont devenus les favoris d'aujourd'hui, en attendant qu'ils retombent plus ou moins en discrédit. Ce sont toutes ces vicissitudes de la bibliomanie que M. Gustave Brunet a retracées, avec force exemples à l'appui, dans un spirituel chapitre qui termine son petit livre. Rien n'est plus curieux et plus instructif que cette essai de quelques pages sur un sujet qui fournirait la matière d'un volume et dont, avec son goût habituel, l'érudit écrivain s'est contenté de ne prendre que la fleur.

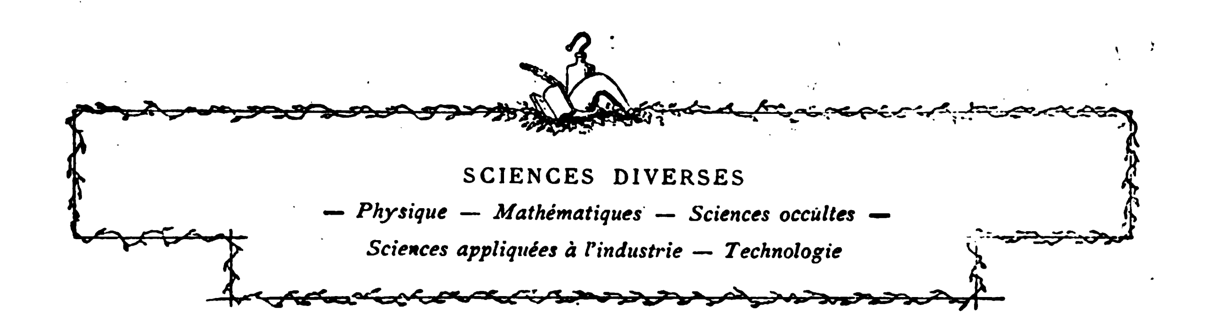


Dictionnaire des ouvrages anonymes, suivi des *Supercheries littéraires dévoilées*. Supplément à la dernière édition de ces deux ouvrages (édition Daffis), par GUSTAVE BRUNET, avec le concours des bibliophiles et des bibliographes les plus distingués. Paris, F.-J. Féchoz, 5, rue des Saints-Pères; 1889. In-8° de 556 pages à deux colonnes. — Prix : 12 francs.

Voici un excellent volume, depuis longtemps attendu avec impatience par les travailleurs, et qui vient compléter de la façon la plus utile les excellents ouvrages de Barbier et de Quérard. Il y a plusieurs années déjà que M. G. Brunet a commencé l'exécution de ce *Supplément* que, pour les raisons indiquées dans le précédent article, il lui a fallu interrompre à diverses reprises. Il se décide à nous le donner maintenant, non parce qu'il le trouve aussi complet et aussi parfait qu'il voulait le faire, mais parce qu'il craignait, en attendant davantage, de voir perdre le fruit de tant de laborieuses recherches. Tel qu'il est, du reste, ce *Supplément* a de quoi nous satisfaire, car il contient quantité d'ouvrages qui ont paru sans nom d'auteur depuis la publication de l'édition Daffis; on y trouve également un nombre considérable *d'anonymes* que les trois éditions successives de 1806, 1824 et 1873 n'avaient point dévoilés. La seconde partie du travail de M. G. Brunet concerne les *pseudonymes*. Il s'est particulièrement attaché à recueillir des pseudonymes antérieurs au XIXe siècle, partie que Quérard, beaucoup plus au fait de la littérature contemporaine que de celle antérieure à l'an 1700, avait à peu près laissée de côté. On peut, sans exagération, évaluer à plus de trois mille le nombre des ouvrages anonymes ou pseudonymes décrits (le plus souvent avec des notes excellentes) par M. Gustave Brunet. Est-ce à dire pour cela que notre auteur ait prétendu épuiser la matière et qu'il ne reste plus rien à découvrir en ce genre de livres? Assurément non, et Philomneste Junior lui-même en est si convaincu, qu'il n'a pas hésité à nous communiquer ses insuccès. C'est ainsi que, dans une troisième partie de son ouvrage, intitulée *Appel aux bibliophiles, aux érudits et aux curieux*, il a recueilli, sans prétendre choisir, plusieurs centaines d'ouvrages anonymes et pseudonymes qui restent encore un mystère, mystère dont la clef a échappé à ses consciencieuses investigations et qu'il livre à la bonne volonté et à la sagacité des amis de ce genre d'études. On ne peut que lui savoir gré d'une modestie qui aura pour effet de stimuler la curiosité des lettrés et l'émulation des bibliographes, et pour résultat probable d'arriver à la solution de quelques-unes de ces énigmes. Mais ce n'est pas tout encore : il a paru bon à M. G. Brunet de joindre à son travail quelques autres essais qui se rattachent de près à l'objet de son étude. Ainsi, les *Livres imaginaires*, qui rentrent dans la catégorie des *Supercheries* et qui ne portent en général aucun nom d'auteur, lui ont semblé devoir être signalés à part; il s'est également fait un plaisir de reproduire une notice fort curieuse de M. Gustave Mouravit sur les *devises* qu'ont choisies pour déguiser leurs noms de nombreux poètes du XVIe siècle. Enfin, un dernier chapitre est consacré à divers artifices employés par les littérateurs, soit pour se déguiser, soit pour dérouter la curiosité du public. Les *Supercheries typographiques* occupent une place importante dans cette intéressante et dernière étude. Nous ne pouvons, faute d'espace, nous étendre davantage sur ce bon ouvrage; les quelques lignes que l'on vient de lire semblent suffisantes pour permettre d'en apprécier le mérite et l'incontestable utilité. Grâce au *Supplément* de Philomneste Junior, l'œuvre de Barbier et de Quérard est, sinon définitivement complète (chose absolument impossible), du moins rajeunie et à peu près mise à jour. Il ne nous reste plus qu'un vœu à exprimer, qui s'adresse plus spécialement à l'éditeur de cet excellent livre, c'est qu'il nous donne le plus tôt possible une *Table générale* de tous les noms (réels ou déguisés) que l'on rencontre dans les sept volumes et le supplément de l'œuvre de Quérard et de Barbier. Sans doute, c'est une tâche considérable et, il faut le reconnaître, passablement ingrate; mais l'exécution en serait si utile : elle rendrait de tels services à tous les bibliophiles et gens d'étude que nous ne désespérons pas de la voir entreprendre par quelque laborieux érudit. A un autre point de vue, moins élevé sans doute, mais respectable cependant, ce serait pour l'éditeur une très bonne affaire, car il n'est pas un possesseur du *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*, qui hésiterait à acquérir, quel qu'en fût le prix, un si commode et si précieux instrument de travail.

PHIL. MIN.





SCIENCES DIVERSES

— *Physique* — *Mathématiques* — *Sciences occultes* —
Sciences appliquées à l'industrie — *Technologie*

Évolution et transformisme, des origines de l'état sauvage, *étude d'anthropologie*, par le Dr P. Jousset. Ouvrage précédé d'une lettre du T. R. P. Monsabré, des Frères Prêcheurs. Un vol. in-16; Paris, J.-B. Baillière et fils; 1889.

Création, évolution, deux concepts purement philosophiques, suivant nous, et c'est s'abuser, toujours suivant nous, que penser demander à l'expérience, à l'induction, une réponse au problème des origines. L'évolution n'est pas une donnée scientifique, et la création, que nous admettons de préférence, ne saurait davantage être prouvée scientifiquement.

Les intellectualistes des deux écoles spiritualiste et matérialiste, dualiste et moniste, pensent combattre pour ou contre le christianisme en tentant de légitimer, les uns, le premier de ces concepts, les autres, le second; — nous ne parlons pas, bien entendu, de ceux des savants qui émettent les résultats de leurs recherches, bien ou mal conduites, sans se préoccuper de quelque doctrine philosophique, de quelque aspiration religieuse; que ce soit — et, pour nous, le christianisme n'est nullement en cause dans le débat engagé : il nous importe relativement fort peu que Dieu soit, ou non, le créateur de « toutes choses »; le Dieu auquel nous *voulons croire*, auquel nous avons *besoin de croire*, est un Dieu vivant, la personne qui juge et récompense l'effort des personnes humaines pour se libérer du mal.

Les intellectualistes se flattent, les uns de faire reconnaître des actes d'intelligence de la part de tous les êtres animés, et des végétaux eux-mêmes; les autres, d'établir que l'intelligence, la raison, appartient à l'homme seul. Nous sommes, nous, moraliste, et si nous distinguons entre l'homme et les animaux, notre distinction nous la faisons porter sur ce fait que l'homme est capable de se sentir obligé à quelque action, à quelque abstention, qu'il peut avoir conscience d'un devoir-faire, d'un devoir-s'abstenir, et que, pour l'animal, il n'est pas d'impératif catégorique.

Tout ceci dit, non pour justifier un complet désintéressement, — la curiosité ne perd jamais ses droits, — mais pour laisser comprendre que nous ne saurions partager le zèle dont brûle M. le Dr Jousset.

Son but a été de démontrer que la science contemporaine, au dépit de quelques biologistes, physiologistes et préhistoriens qui protestent, confirme pleinement les traditions bibliques : tous les êtres organisés *ont été créés* dans un ordre harmonique, *chacun suivant son espèce.* Nous estimons « qu'il eût dû laisser aux apologistes de la doctrine chrétienne », puisque, pour beaucoup, « doctrine » il y a, le soin de rechercher dans les données positives des diverses sciences naturelles une confirmation des vues générales consignées dans la Bible touchant le monde, l'homme et Dieu.

Poursuivant le but qu'il s'était proposé d'atteindre, il a fait œuvre à la fois de critique philosophique et œuvre de discussion scientifique. Nous estimons encore qu'il eût dû choisir entre les deux tâches, d'autant que, pour les avoir conduites de front et pour n'avoir opposé à l'explication évolutionniste comme à la théorie transformiste que des arguments de même ordre, s'attachant surtout aux conclusions, il peut bien sembler n'avoir pas suffisamment distingué entre ce qui relève de la métaphysique et ce qui est du domaine de l'expérience.

Évolutionnisme, transformisme, darwinisme, constituent pour lui trois aspects d'une seule et même doctrine dont la caractéristique est d'expliquer par les lois naturelles le développement du monde inorganique et organique, et de nier la création. Trois aspects d'une même doctrine? Ce n'est point tout à fait notre avis.

Dans *la première partie* de son travail, il expose, d'après la théorie de l'évolution, la formation du monde organique et du premier être vivant; puis, d'après la théorie du darwinisme, la transformation et le développement successif des êtres organisés. Dans *la deuxième*, il oppose la doctrine contraire; nécessité d'un créateur et immutabilité des espèces. *La troisième* est consacrée à la réfutation du darwinisme; *la quatrième* a pour objet la différence radicale qui sépare l'homme

du singe anthropomorphe; et dans *la cinquième*, la dernière, M. Jousset démontre que le sauvage est un civilisé dégénéré.

Sur la couverture du volume figurent ces mots, en manière de sous-titre : *Étude d'anthropologie;* nous regrettons que M. Jousset ait voulu tenir plus qu'il n'avait promis. Très remarquables sont les troisième et quatrième parties de son travail; il se fût contenté de les développer que son ouvrage eût été alors très digne de fixer l'attention, non pas seulement de ceux qui repoussent, en plus ou moins grande connaissance des hypothèses qu'elles impliquent, les théories de Darwin, mais aussi et surtout de ceux qui les admettent. Ouvrage de polémique, s'écrieront ces derniers; nous en avons peur; et ils négligeront de le lire. C'est grand dommage. F. G.

Le Tarot des bohémiens, *le plus ancien livre du monde, à l'usage exclusif des initiés*, par M. Papus. Paris, Georges Carré; 1889. Un vol. grand in-8°.

Malgré le titre de ce livre, qui nous le présente comme exclusivement à l'usage des initiés, il est intéressant pour tout le monde, pour tous ceux du moins qui ont quelque curiosité, de connaître cette partie mystérieuse de l'art cabalistique. Suivant l'auteur, le *Tarot* ne serait ni plus ni moins que la synthèse de toutes les sciences, telles du moins que ces sciences existaient dans l'antiquité : car le Tarot remonterait à la plus haute antiquité. Posséder le Tarot serait donc posséder la science même. La science, dans cette haute antiquité, était la possession de quelques initiés seulement, des prêtres en particulier; elle était, par conséquent, cachée au vulgaire : de là le nom de *science occulte* donné par les contemporains à la synthèse antique. Lorsque les initiés sentirent approcher le moment où toutes ces connaissances pouvaient être perdues par suite des invasions ou des révolutions, ils cherchèrent à sauver cette synthèse. Trois moyens, suivant notre auteur, furent employés par eux à cet effet : les sociétés secrètes, les cultes extérieurs, le peuple par une tradition inconsciente et mystérieuse. Ce peuple fut le *peuple bohémien*, et la bible de ce peuple fut le *Tarot.* Ce jeu de cartes nommé Tarot, que possèdent les bohémiens est la bible des bibles. Rien que cela ! « C'est le livre de Tot Hormès Trismégiste; c'est le livre d'Adam, c'est le livre de la révélation primitive des anciennes civilisations. » Connaître le Tarot, c'est avoir la clef qui permet d'expliquer tous les symbolismes sans difficulté. Telle est là conviction de Papus, lequel nous affirme que c'était aussi celle de Raymond Lulle, qui fonde sur le Tarot son *Ars Magna;* de Jérôme Cardan, qui écrit sur les clefs du Tarot un traité de la stabilité; de Guillaume Postel et même de Saint-Martin, le « philosophe inconnu », à la fin du XVIIIe siècle. Enfin le Tarot lui-même ne serait construit que sur les célèbres paroles, HIRAM. — INRI, — disposées en roue, ROTA (Taro).

Tout cela ne laisse pas d'être un peu étrange : mais nous ne sommes pas pour rien au pays de Bohême. Après cette échappée sur l'antiquité la plus reculée, et cette affirmation de l'origine, pour ainsi dire, préhistorique du Tarot, l'auteur continue par une étude sur les éléments de la Kabbale, sur les nombres et leur puissance; puis il expose dans tous ses détails la construction du Tarot, abordant successivement d'abord chacune des pièces qui le composent, et ensuite l'action de ces pièces les unes sur les autres. Passant alors à l'application, l'auteur donne des exemples de cette application, mais quelques-uns seulement, laissant aux véritables chercheurs, à ceux qui aspirent au titre d'initiés, le soin de découvrir les autres. La première partie comprend ainsi : 1° la connaissance des quatre couleurs, des quatre figures et des dix nombres : autrement dit la clef des arcanes mineurs; 2° la clef des arcanes majeurs : le 1er et le 2e ternaire, le 1er et le 2e septenaire, les trois septenaires et le ternaire de transition ; enfin les rapports des arcanes majeurs et mineurs. La deuxième partie nous montre l'application du Tarot à la théogonie, à l'androgonie, à la cosmogonie. Nous ne dirons pas que la lecture de ce livre soit toujours très facile, mais la curiosité en sort satisfaite. E. A.

Comment on fait parler les sourds-muets, par L. Goguillot, professeur à l'Institut national des sourds-muets de Paris, précédé d'une *préface* par M. le Dr Ladreit de La Charrière, médecin en chef de l'Institut des sourds-muets et de la clinique otologique. Un vol. in-8°, avec 76 figures. Paris, 1889. G. Masson, éditeur.

Parmi les êtres déshérités de la nature dès leur entrée en ce monde, il n'en est peut-être pas qui, plus que les sourds-muets, aient éveillé la pitié et la sollicitude des cœurs généreux. Depuis le vénérable abbé de l'Épée, les dotant du silencieux langage des signes, la science et la charité se piquant d'émulation, l'un l'autre s'inspirant ont cherché sans relâche à étendre, à simplifier, à généraliser les moyens de les faire communiquer avec les autres hommes. Tant de zèle et d'efforts devaient être récompensés. Notre temps

a réalisé ce miracle, non, hélas ! de leur rendre l'ouïe et la voix, mais de les mettre en possession de facultés à peu près équivalentes, de remplacer la voix naturelle absente par une voix méthodiquement façonnée au moyen de procédés pédagogiques, et d'exercer la vue à remplir les fonctions de l'ouïe absente, c'est-à-dire à transmettre au cerveau du sourd-muet les paroles prononcées par son interlocuteur. Comment l'on obtient ce phénomène merveilleux, *Comment on fait parler les sourds-muets*, tel est précisément le titre du livre consolant où M. L. Goguillot apprend aux intéressés comment tant de malheureux, naguère parias de la société, peuvent lire la parole sur les lèvres de chacun et s'exprimer dans le langage de tous.

Après avoir retracé un aperçu historique suivi du tableau de l'état actuel de l'enseignement des sourds-muets en France et à l'étranger, exposé la possibilité de les faire parler, la vue et le toucher suppléant l'ouïe, et fourni quelques notions sur la physique du son et la physiologie de la voix, l'éminent professeur aborde la période préparatoire de l'éducation. Si l'état physique et intellectuel de l'élève n'y oppose pas d'obstacle absolu, on procède à l'éducation spéciale de l'œil, éducation préalable rigoureusement nécessaire, ainsi que celle du toucher. Celle-ci est d'autant plus indispensable que, chez le sourd-muet, la sensibilité du tact est très minime ; cependant, fût-il même d'intelligence médiocre, on l'amène ainsi à distinguer et à reconnaître au toucher des objets très semblables. M. L. Goguillot traite ensuite de la préparation de l'organe vocal, de l'art d'émettre le souffle, des moyens de provoquer la voix, d'en corriger les défauts, de l'utilisation et de l'éducation du sens auditif, des éléments de la parole et du moyen de les enseigner par l'inscription des mouvements phonétiques, par l'observation de l'aspect du visage et du jeu des organes dans l'émission des sons. L'auteur, pénétrant enfin dans le détail pratique de l'enseignement, résout les difficultés provenant de la déformation des sons dans leurs accouplements, celles qui proviennent de l'orthographe, de la liaison des mots, des élisions, de la ponctuation, de la respiration et de l'accentuation. On le voit, le livre de M. L. Goguillot est un traité complet de la matière. M. le Dr Ladreit de La Charrière en son introduction étudie les causes et les effets de la surdi-mutité. Ce livre ira aux mains de tous ceux qui se consacrent à l'éducation des sourds-muets et consolera bien des familles. E. C.

La Science pratique, par GASTON TISSANDIER. Masson, éditeur.

Si Robinson Crusoé était débarqué dans son île avec des petits manuels comme il s'en publie aujourd'hui, tout lui aurait été si simplifié que... De Foë n'eut pas écrit son histoire. Sa vie même eût été trop agréable, par l'abondance des distractions. L'ouvrage de M. Tissandier se recommande par le choix judicieux des recettes expliquées et la garantie que leur donne son autorité.





Sommaire. — CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES : *Ventes.* — *Bibliographies.* — *Catalogues.* — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger.* — *Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES. — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SOMMAIRE. — Mort et renaissance du « *Livre* ». — Pour les enthousiastes à Bayreuth. — Albert Dürer littérateur. — Une épopée contemporaine. — La pêche à la ligne et son poète. — Un Anglais en France de 1787 à 1789. — Propos de table d'un Américain. — La vie de Mrs. Beecher Stowe. — Prisons et prisonniers en Angleterre. — Les réserves pour l'an prochain. — Au revoir et rendez-vous au *Livre moderne.*

Nous voudrions, en cette fin d'année qui marque la fin du *Livre* sous sa présente forme, nous acquitter envers tous les beaux livres, toutes les publications intéressantes à des titres divers qui nous sont venus de l'étranger, et, comme on dit, liquider la situation. Mais l'espace nous manque, et nous sommes forcé de n'accorder à beaucoup qu'un bref signe de reconnaissance, nous promettant de les retrouver l'année prochaine quand, des cendres du vieux *Livre* défunt aura surgi le *Livre moderne.*

***

Saluons d'abord au passage un chef-d'œuvre de typographie portant la marque néo-aldine du dauphin, si fièrement adoptée et si vaillamment méritée par les Pickering. C'est un monument élevé à la gloire de Bayreuth par l'honorable Mrs. Burrell. Le titre fait croire tout d'abord qu'il s'agit de quelque dithyranbe ou apothéose wagnérien[1]. Jusqu'à présent, du moins, il n'en est pas question. Il est vrai que l'ouvrage paraît chapitre par chapitre, dans une belle couverture de vélin immaculé, avec attaches en ruban et les armes de Bayreuth en rouge sur les plats. Quoi qu'il leur soit donné en pâture plus tard, les enthousiastes à Bayreuth ne trouvent, entre les larges marges de ces feuillets de pâte résistante et sonore, pour nourrir leur esprit, que des pensées rétrospectives, des souvenirs reculés, ou, pour employer le terme si expressif des Anglais, de lointaines *associations.*

Le premier chapitre est tout entier consacré à l'archéologie et à l'histoire des origines de Bayreuth et de ses margraves, si intimement alliés à la famille des Hohenzollern.

Le second, plus volumineux, a pour nous, Français, un attrait plus puissant ; il en a un tout spécial pour les bibliophiles. Il est plein des mémoires et de la correspondance de Frédérique-Sophie-Wilhelmine, margravine de Bayreuth et sœur de Frédéric le Grand. Il y a déjà longtemps que Sainte-Beuve signalait la princesse comme un écrivain français dont les confidences sont à mettre à côté des *Mémoires de Grammont.* Mrs. Burrell, par les nombreuses citations qu'elle en fait, ne laisse pas place à un doute à ce sujet. Les mémoires, sinon la correspondance, ont, d'ailleurs, été déjà publiés plus d'une fois ; les différentes éditions présentent même des différences notables, et la bibliographie en est ici

1. *Thoughts for Enthusiasts at Bayreuth.* Collected in Memory of 1882 and 1883 by the Honourable Mrs. Burrell. Lond., Pickering and Chatto ; 1888 ; deux parties pet. in-fol. ; tiré à 100 exemplaires.

dressée avec soin. Mais la question d'authenticité ou de priorité de rédaction restait obscure. Elle ne l'est plus aujourd'hui. Mrs. Mary Burrell nous donne une description détaillée du manuscrit original, avec les corrections assez maladroites que Superville et quelque autre cuistre inconnu y ont successivement apportées, tel qu'il est conservé à la Bibliothèque royale de Berlin.

Le texte, d'une impression magnifique, tantôt en rouge, tantôt en noir, est abondamment illustré de plans, de portraits, de cartes, de reproductions de toute sorte exécutés avec le plus grand soin, et auxquels on ne peut reprocher que de rendre avec trop d'exactitude l'air passé ou usé que présentent parfois les originaux.

Le livre de Mrs. Burrell est plein de choses intéressantes pour l'esprit; mais, qu'on le lise ou qu'on ne le lise pas, des yeux qui l'examinent et des doigts qui le feuillettent se glisse dans les moelles du bibliophile une volupté.

***

Tout en restant avec les Anglais, ne quittons pas encore l'Allemagne. Il nous suffira de passer de Bayreuth à Nuremberg, et, cette fois, l'image d'Albert Dürer, si intimement associée à ce nom géographique, ne surgira pas en vain dans notre esprit. Mr. William-Martin Conway, qui professe les beaux-arts au collège de l'Université à Liverpool, et dont l'autorité comme critique d'art est reconnue partout, étudie les restes littéraires du grand peintre et dessinateur allemand[1].

C'était l'usage, en ces temps héroïques de la Renaissance, de poursuivre et de posséder toutes les muses. L'artiste maniait aussi bien l'ébauchoir que le pinceau; il construisait des palais et des églises pour loger ses tableaux et ses statues; il enchantait ses loisirs, berçait son cœur, charmait ses amours par la musique et les vers. La tradition ne s'est point perdue tout entière, et l'on trouverait dans nos ateliers modernes des mains habiles et robustes à qui nulle plastique n'est étrangère, des esprits larges et subtils capables de recevoir toutes les impressions et de les représenter dans toutes les langues de l'art. Mais c'est d'Albert Dürer que nous avons à parler ici, ou plutôt du beau livre que Mr. Conway lui a consacré.

Dans la nécessité où nous sommes de nous restreindre, nous ne pouvons mieux faire, pour donner au lecteur une idée juste du plan et de la portée de l'ouvrage, que d'indiquer en deux mots le sujet de chaque chapitre. Chapitre I. Le siècle d'Albert Dürer. — II. Le lieu de naissance de Dürer; son entourage. — III. Enfance et jeunesse. — IV. Dürer à Venise. Ses grands tableaux. — V. Continuation du même sujet. Les lettres de Heller. — VI. Livres à figures sur bois. — VII. Voyage de Dürer aux Pays-Bas. — VIII. Dernières années de Dürer. — IX. Développement intellectuel et religieux d'Albert Dürer. — X. Progrès des idées de Dürer sur l'art. — XI. Enseignement des mensurations par la règle et le compas. — XII. Les quatre livres des proportions de l'homme. — XIII. Théorie de la fortification. — Et enfin les vers d'Albert Dürer dans la traduction qu'en avait déjà donnée Mrs. Charles Heaton.

On voit nettement la division : l'histoire de la vie d'Albert Dürer et l'histoire de son art, celle-là éclairant celle-ci.

Les manuscrits conservés au British-Museum, déjà étudiés par A. von Zorhn (V. *Jahrbücher für Kunstwissenschaft*, I, 183, 361), ceux de la Bibliothèque royale de Dresde ont été compulsés avec le plus grand soin pour cet ouvrage par miss Lina Eckenstein, à qui l'on doit aussi, comme M. Conway se plaît à le reconnaître, les passages des chapitres x, xi et xii, qui traitent de la théorie des proportions.

De curieuses reproductions d'autographes, d'esquisses architecturales, de dessins avec échelles de proportions contribuent à donner au texte, bourré d'ailleurs de citations et appuyé sur de très longs et très nombreux extraits, la clarté et l'utilité pratique d'un livre d'étude, tandis que la correction typographique, le soin des détails matériels, la belle justification, la netteté des caractères et l'égalité du tirage en font un livre de luxe.

***

Le créateur de la *Melancholia* ne s'effarouchera pas du voisinage de la *Tragédie humaine* (*the Human Tragedy*), dont Mr. Alfred Austin vient de donner une édition revue chez ses éditeurs, MM. Macmillan[1]. Ceux qui lisent les vers connaissent ce poème grandiose de 250 huitains animés d'un seul souffle. Il est trop tard, et il serait trop long d'en parler comme il conviendrait. Nous ne pouvons cependant nous empêcher d'exprimer, en passant, notre admiration pour cette littérature anglaise, dont la frondaison est toujours aussi touffue, la floraison toujours aussi luxuriante, et qui suscite dans un peuple mercantile les plus infatigables lecteurs

1. *Literary Remains of Albrecht Dürer*, by William Martin Comvay; with Transcripts from the British Museum Manuscripts and Notes upon them by Lina Eckenstein. Cambridge, University Press, 1889; 1 vol. gr. in-8°, xi-288 p.

1. 1 vol. pet. in-8°, xlii-315 p.

de poésies et de fictions qu'il y ait dans l'univers. Et cependant le poète accuse son public de froideur, d'indifférence pour la poésie, tout comme s'il s'adressait aux lecteurs de France. Mais le poète a sa fonction et il y est fidèle. Il chante : tant pis pour qui ne l'écoute pas. Il a soin, d'ailleurs, de choisir pour sujet de ses chants les événements qui ont le plus retenti au cœur de ses contemporains, et il fait de l'histoire européenne entre 1859 et 1871 la trame de son épopée. C'est ce qu'il explique dans une magistrale étude qu'il met en tête de cette édition nouvelle, et qu'il intitule : « De la situation présente et de l'avenir de la poésie » (*On the Position and Prospects of Poetry*). C'est un morceau de haute critique, éclairé par la seconde vue et échauffé de la flamme d'enthousiasme qui sont l'apanage du poète.

***

A côté du poème narratif, exprimant, avec l'esprit du temps présent, la synthèse de tous les âges, Mr. Alfred Austin ne refuse pas la place à la poésie lyrique, personnelle, où chantent les admirations, les haines, les chagrins les passions superficielles ou profondes de l'individu. C'est à cet ordre de poésie qu'appartiennent les *Chants de pêche* (*Angling Songs*) que miss Anna Stoddart vient de republier avec une biographie de son père, toute charmante de fraîcheur et de spirituelle naïveté[1].

Thomas Tod Staddart qui, quand on lui demandait sa profession, répondait : « Je suis pêcheur », était aussi un écrivain de talent original et sincère. Vivant le long des cours d'eau et des lacs d'Écosse, s'initiant chaque jour davantage aux mœurs de leurs habitants, constamment entouré et comme enveloppé par la nature agreste et forestière, il sort dans tous ces écrits la clarté des eaux vives, le parfum des bois, l'air limpide et sain des champs. Il essaya une fois du roman, sans y réussir beaucoup (*Abel Massinger, or the Aeronaut;* Edimbourg, J. Menzies, 1846). Il revint bien vite à un thème fourni, qu'il n'abandonna plus. *L'Art de la pêche* (*the Art of Angling*), les *Réminiscences, les Excursions d'un pêcheur* (*An Angler's Rambles*), *le Compagnon du pêcheur* (*the Angler's Companion*) et une foule d'articles épars dans les revues du temps, surtout dans la *Blackwood's Magazine,* et traitant, sans fatigue pour l'écrivain ni pour le lecteur, du sport qu'il affectionnait, tels sont les vrais titres de cet Isaac Walton de l'Écosse contemporaine. Ajoutons-y, sans parler des poèmes plus ambitieux, ses *Chants de pêche*, qui sont comme l'essence sublimée de son esprit.

1. *Angling Songs* by Thomas Tod Stoddart. With a Memoir by Anna M. Stoddart. Edinburgh and London; William Blackwood and sons; 1 vol. pet. in-8°, 324 p.

La première édition, qui parut en 1839, chez MM. Blackwood, n'a guère reçu d'addition depuis; il y avait mis du premier coup la fleur de son talent. Ces petits poèmes restent des chefs-d'œuvre du genre; ils sont, comme le disait un critique, « pleins de sentiment et dictés par le cœur ». Et, en effet, la pêche, la pêche à la ligne, fut la passion de Stoddard, et la capture d'une truite ou d'un saumon lui donna jusqu'à la fin des émotions plus violentes et plus chères que ne l'auraient fait les baisers d'une maîtresse.

Un joli portrait du vieux pêcheur amorçant sa ligne orne heureusement cet aimable volume.

***

Une réédition d'une autre nature, mais qui sera accueillie avec reconnaissance par tous ceux qui s'occupent de l'histoire des événements et des mœurs, est celle des *Voyages en France* d'Arthur Young pendant les années 1787, 1788 et 1789[1]. Cette description minutieuse et fidèle d'un étranger intelligent et particulièrement versé dans les questions d'agriculture et de commerce, à la veille des grands événements qui devaient substituer à l'ancien état social un nouvel ordre de choses, a une immense valeur. C'est un document inique, qui contrôle et éclaire, en bien des cas, les documents officiels de nos archives ou de nos chartriers et les vues de nos écrivains nationaux.

Cette édition populaire d'un ouvrage devenu rare est précédée d'une étude intéressante où miss Betham-Edwards s'attache à tracer le tableau des changements et des progrès que les provinces de France présentent depuis le voyage d'Arthur Young. Nous craignons, remarquons-le en passant, qu'elle ne confonde le Pays bleu avec la Vendée proprement dite, et la Vendée militaire avec la Vendée topographique; et nous prenons la liberté de lui signaler la bizarre faute d'impression qui lui fait dire qu'il y a quinze ans on était obligé « de traverser les grandes plaines vendéennes, de Poitou (*sic*) à Bressuire, en diligence ».

Les citations françaises, très nombreuses dans l'ouvrage d'Arthur Young, sont presque toujours admirablement estropiées, tandis que celles des

1. *Travels in France,* by Arthur Young during the years 1787, 1788, 1789. With an Introduction, Biographical Sketch, and Notes by M. Betham-Edwards. Lond., George Bell and sons; 1 vol. pel. in-8°, lix-366 p. Prix : 4 fr. 35.

notes sont au contraire d'une correction remarquable. Enfin, pour en finir avec les critiques, on regrettera de ne pas trouver ici la reproduction des trois cartes de l'édition originale.

***

En Amérique le poète, humoriste, polygraphe, Olivier Wendell Holmes, est toujours un des écrivains les plus populaires, parce qu'il est un des plus naturels, des plus abondants et des plus vivants. Nous ne nous étonnerons donc pas que les éditions de ses œuvres se multiplient, et nous nous contenterons de donner à MM. Houghton, Mifflin et Cie leur tribut ordinaire de compliments pour les deux coquets volumes, à titres historiés et gravés, dans lesquels ils nous présentent à nouveau *the Autocrat of the Breakfast-Table.* Ces propos de table, dont Luther a laissé un inoubliable modèle que notre Michelet n'a pas voulu nous laisser ignorer, prennent sous la plume, nous allions dire dans la bouche, de l'aimable auteur américain un laisser-aller, une spontanéité, une grâce un peu prolixe, mais tout à fait charmante. Supposez un Addison moderne... et bavard, et vous aurez une idée assez exacte de cet autocrate dont la tyrannie consiste à se faire écouter pendant les repas, ou lire après.

***

D'Amérique également nous vient un beau volume in-octavo carré, dont la couverture un peu voyante avec son or, son rouge, son noir et son blanc, nous semble ce qu'il y a de moins réussi dans l'ouvrage, et où Mrs. Florine Thayer Mc Cray nous raconte la vie et l'œuvre négrophilo-littéraire de Mrs. Harriet Beecher Stowe, l'auteur d'un livre aussi connu que *Robinson* ou *Gulliver*, *la Case de l'oncle Tom*[1].

Nous n'insisterons pas sur une publication de ce genre; elle ne peut que participer à la popularité de l'écrivain dont elle narre la vie si simple et si digne, et dont elle analyse les écrits si pathétiques et généreux. Mrs F. Thayer Mc Cray a mis son cœur dans la biographie de cette femme dont le cœur dirigea toujours le talent. Son livre est désormais l'appendice obligé des œuvres de Mrs. Stowe.

Ce volume, de bonne et sérieuse typographie, est illustré de vues et de portraits. La gravure qui sert de frontispice, et qui représente Mrs. Stowe encore jeune femme, est un délicieux portrait, qu'on prendra plaisir à comparer avec deux autres, — photogravés ceux-là, — où l'auteur de *la Case de l'oncle Tom* a changé sa fleur de jeunesse par la beauté des vieillards.

***

Nous ne ferons que mentionner aujourd'hui les *Scenes from a silent World* (Édimbourg et Londres, W. Blackwood, un vol. petit in-8°) tableau saisissant de la vie de prison en Angleterre, par un ancien prisonnier qui signe François Scongal.

Ces études, publiées d'abord dans le *Blackwood's Magazine*, ont causé, dans le Royaume-Uni, une profonde et douloureuse sensation. Avec les additions qui y ont été faites, notamment celle d'un chapitre sur la peine capitale, elles n'auront pas, réunies en un volume, un moindre succès.

***

Il faut clore ici cette revue trop rapide. Nous ne le ferons pas sans remercier les lecteurs du *Livre* qui, depuis plus de huit années, ont bien voulu s'intéresser aux études et aux renseignements de toute nature que celui qui signe ces lignes a eu chaque mois à leur présenter. Il aurait voulu pouvoir aujourd'hui parler encore d'un livre anecdotique et amusant sur la vie d'étudiant à l'Université de Cambridge[1]; du nouveau roman du célèbre *novelist* Robert-Louis Stevenson, *the Master of Ballantræ* (Lond., Cassell et Cie; 1 vol. pet. in-8°); d'un volume de nouvelles par le conteur humoriste américain Bret Harte[2]; d'un traité sur l'immoralité de l'idolâtrie[3] et de deux nouvelles publications du libraire A. Reader sur le culte phallique, toutes choses, romans et cultes, qui ne sortent pas du domaine de la fiction; mais quelque élastique que soit un numéro de notre cher *Livre*, celui-ci, — le dernier, — est déjà trop bourré de matières, grâce aux livres d'étrennes et aux tables de l'année qui finit. Nous donnons donc aux curieux de littérature cosmo-

1. *The Life-Work of the Author of Uncle Tom's Cabin*, by Florine Thayer Mc Cray. New-York and London; Funk and Wagnalls; 1 vol. in-8° carré; VII-440 p.

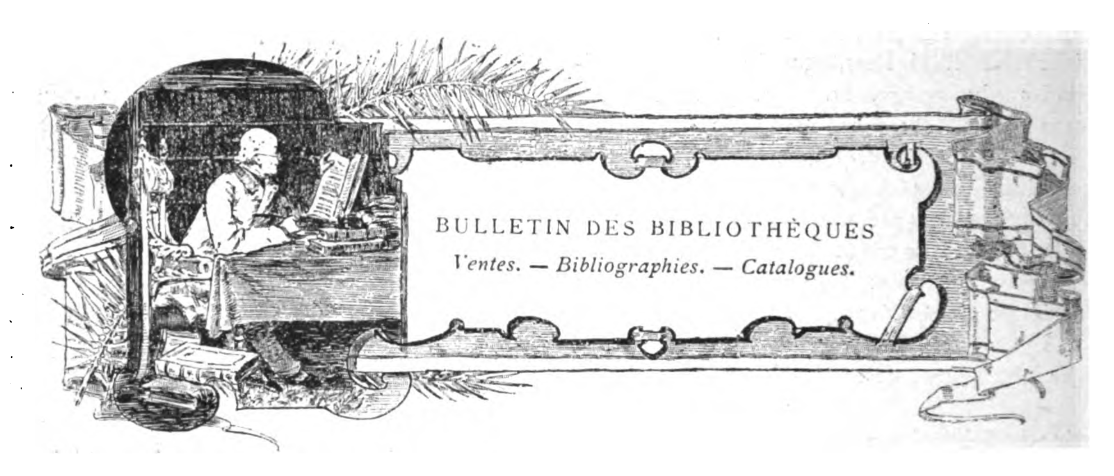
1. *In Cap and Gown.* Thee centuries of Cambridge' wit. edited with an introduction by Charles Whibley. Lond., Kegan Paul. Trench and C°; 1 vol. pet. in-8°.

2. *The Heritage of Dedlow Marsh and other Tales.* Boston and New-York; Hughton, Miffin et C°; 1 vol. in-16.

3. *A Treatise on the Immorality of Idolatry.* Section one : The metaphysics of Christiany. Lond., W. Ridgweny; 1 vol. in-8°.

polite rendez-vous dans le temple neuf que M. Octave Uzanne élève au *Livre moderne.* C'est aussi à cette revue nouvelle que nous réservons ce que nous avons à dire à l'éloge du beau livre de critique que le poète Algernon-Charles Swinburne vient d'écrire sur le vieux poète Ben Jonson, et, à l'encontre de certaines assertions hasardées sur nos mœurs littéraires qu'on est tout surpris d'y rencontrer[1]. B.-H. Gausseron.

1. *A Study of Ben Jonson.* Lond., Chatto and Windus; 1 vol. pet. in-8°.



FRANCE

Bibliothèque nationale. — On écrit de Genève au *Journal des Débats* que la Ligue internationale de la paix et de la liberté vient de décider que la collection des documents (livres, journaux, graphiques, brochures), pour laquelle le jury des récompenses de l'Exposition universelle lui a décerné une médaille d'or, serait offerte à la République française et destinée à la Bibliothèque nationale.

— Le bibliographe et paléographe bien connu, M. Henri Omont, publie chez Ernest Leroux un album de cent planches in-4° contenant, avec un texte explicatif, cent vingt reproductions en héliotypie de manuscrits grecs (*fac-similés de manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale du* IXe *au* XVe *siècle*). Cet album donne un spécimen de tous les manuscrits grecs à date certaine, du IXe au XIIIe siècle, avec un choix de ceux du XIVe siècle, conservés à la Bibliothèque nationale. Il forme ainsi le recueil le plus complet publié jusqu'à ce jour pour l'étude de la paléographie grecque.

Archives du ministère des affaires étrangères. — M. Ernest Daudet, qui, en vue de ses travaux sur l'émigration pendant la Révolution française, avait été autorisé par le gouvernement russe à prendre copie, aux archives du ministère des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg et à Moscou, des pièces composant le fonds dit des émigrés, vient d'offrir cette importante collection au dépôt du ministère des affaires étrangères de France.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Lettres de Luther et de Mélanchthon.* — On vient, paraît-il, de découvrir plusieurs lettres importantes de Luther et de Mélanchthon dans la bibliothèque de l'église de Neustadt sur l'Aisch, en Bavière. Elles ont été déposées au *Germanisches Museum*, à Munich.

Bibliothèque de Bamberg. — Le Dr Friedrich Leitschuh vient de publier la seconde édition de son *Führer durch die Konigliche Bibliothek zu Bamberg* (Guide de la Bibliothèque royale de Bamberg), chez l'éditeur Buchner, avec illustrations dans le texte. Cette bibliothèque possède 2,000 manuscrits précieux sur parchemin, 2,180 sur papier, 3,000 incunables et 300,000 volumes divers.

Angleterre. — *British-Museum.* — Le British-Museum vient d'entrer en possession de l'importante collection de livres en langue coréenne qu'il avait récemment acquis. Cette collection, qui comprend plus de cent volumes, contient des éditions coréennes, des classiques chinois, des ouvrages historiques et des romans.

Une curiosité bibliographique : les deux « Gentleman's Magazines ». — Mr. William Roberts,



le jeune et très érudit bibliographe qui dirige le *Bookworm* (Londres, Elliot Stock) et à qui l'on doit des études si remarquables sur l'histoire du commerce des livres en Angleterre et en Écosse, a révélé, dans l'*Atenæum* du 26 octobre (p. 560, *the Gentleman's Magazine and its Rivals*), le fait curieux et peu connu de la co-existence de deux *Gentleman's Magazine* rivaux, de 1736 à 1738, et peut-être après. L'éditeur primitif, Cave, ayant donné congé à un de ses rédacteurs, celui-ci lui opposa une vigoureuse concurrence, sous le même titre, chez le libraire Jacob Hive, d'Aldersgate. Mr. William Roberts n'est pas arrivé à reconstituer la collection complète de ce faux et adventice *Gentleman's Magazine*. Nous serions surpris si l'ambition d'y parvenir ne poignait pas le cœur de plus d'un *book-hunter*.

Publications bibliographiques. — L'infatigable éditeur Elliot Stock vient de mettre en vente, presque coup sur coup, deux nouveaux volumes intéressants à divers titres pour les bibliographes et bibliophiles. L'un, intitulé *Rambles in Book-Land* (Excursions dans le pays des livres) a pour auteur Mr. Davenport Adams, dont nous signalions naguère un autre ouvrage du même genre : *By-Ways in Book-Land*. Ce sont de courtes études littéraires (*shorts essays*) sur les sujets les plus variés; mais qui, tous, se rattachent à l'amour et à la connaissance des livres, comme les titres de quelques chapitres le feront voir : Le traitement des livres. — Initiales. — Aménités d'écrivains. — Livres de poche. — Poètes excentriques. — La lecture en hiver. — L'esprit dans les citations. — *L'Esprit dans les allusions*, etc.

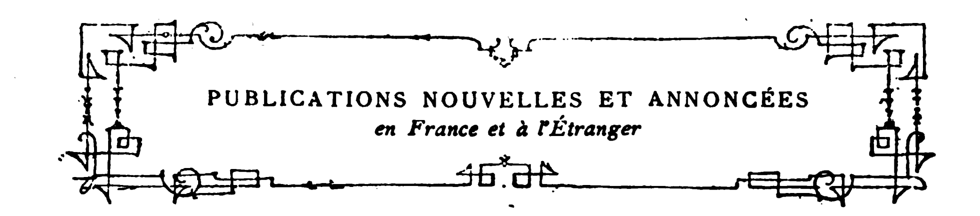
L'autre, qui est une précieuse addition à la *Book-Lover's Library* dont nous avons eu si souvent l'occasion de parler, est l'œuvre de M. H. B. Wheatley, le même qui dirige cette collection, et a pour titre : *How to Catalogue a Library* (Comment cataloguer une bibliothèque). Mr. H. B. Wheatley, qui avait déjà écrit un volume sur la manière de former une bibliothèque (*How to form a Library*), s'engageait par cela même à nous apprendre le moyen de s'en servir. Un catalogue bien dressé est, en effet, l'instrument indispensable à l'aide duquel on peut tirer d'une collection de livres toute l'utilité qu'elle comporte. Il ne s'est pas montré au-dessous de cette tâche, beaucoup plus laborieuse et compliquée qu'elle ne le paraît à ceux qui ne l'ont jamais tentée. Nous ne pouvons, malgré nos désirs, étudier aujourd'hui ce judicieux et substantiel ouvrage en détail. Mais nous espérons bien y revenir, ainsi que sur le volume de Mr. Davenport Adams, dans *le Livre moderne*.

Nous n'en avons pourtant pas fini avec Mr. H. B. Wheatley. Il nous faut encore citer le beau livre qu'il vient de publier chez Sampson Low, à Londres, et qui est en vente, à Paris, chez Gruel et Engelmann, sur les plus remarquables reliures du British Museum, soit pour leur beauté, soit pour les souvenirs historiques qu'elles éveillent (*Remarkable Bindings in the British Museum*). L'ouvrage est illustré de soixante-deux planches représentant des reliures dont le choix a été fait par Mr. Joseph Cundall; ces planches ont été tirées, à Paris, sous la direction de M. Léon Gruel.

Belgique. — *Bibliothèque de Harvard University.* — Le Bulletin de Harvard University pour octobre nous est parvenu. Outre les notices d'intérêt spécial et la liste, toujours considérable, des récentes acquisitions de la bibliothèque, on y remarque une note sur un manuscrit de la main de Shelley contenant un certain nombre de ses poésies avec d'intéressantes variantes. Cette note est suivie de la reproduction fac-simile de la pièce *A une Alouette* (*To a Sky-Lark*) telle qu'elle se trouve dans le manuscrit.

Italie. — *Histoire de l'imprimerie.* — M. C. Castellani, préfet de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, a publié chez F. Ongania deux ouvrages sur les origines de la typographie; l'un a pour titre : *La Stampa in Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio Semore;* l'autre : *L'Origine tedesca e l'origine olandese della invenzione della stampa.*

Pologne. — M. L. de Gadon nous communique la note suivante : Un groupe d'hommes de lettres a remis, le 24 novembre, une médaille commémorative à M. Charles Estreicher, directeur de la bibliothèque de l'Université de Cracovie, en reconnaissance des services rendus par lui à la bibliographie polonaise. M. Estreicher est l'auteur de la grande *Bibliographie polonaise du* XVIe *au* XIXe *siècle.* Cet ouvrage ne forme pas moins de dix gros volumes; il cite au XVe siècle 200 imprimés polonais, au XVIe siècle 7,250, au XVIIe siècle 21,000, au XVIIIe siècle 44,000, et au XIXe siècle 70,000. D'après la progression constante de la production littéraire, on peut aisément prévoir qu'à la fin du siècle la littérature polonaise comptera à son avoir un total d'environ 160,000 publications.



FRANCE

L'argot français. — M. Marcel Schwob publie chez Bouillon, successeur de Vieweg, une étude sur l'argot français, à laquelle avait aussi travaillé son ami Georges Guieysse, mort si malheureusement en mai dernier.

Cette étude, dédiée à M. Michel Bréal, est surtout l'indication de la méthode générale que M. Schwob compte suivre dans ses travaux. On y trouve de curieuses explications sur les lois qui gouvernent les langues secrètes et les procédés employés par les *archi-suppôts.*

— *Charles Monselet.* On lit dans un journal du matin :

« Le conseil municipal de Bordeaux vient, par arrêté, de donner le nom de Charles Monselet à une des principales rues bordelaises.

« Charles Monselet ne saurait être un *oublié* ni un *dédaigné!* Notre confrère, M. André Monselet, termine un important ouvrage, sous ce titre : *Charles Monselet, sa vie, son œuvre,* qui ne peut manquer de ramener l'attention sur ce charmant esprit.

« MM. Jules Claretie et Octave Uzanne, usant de l'autorité qu'ils ont dans le monde des lettres et des bibliophiles, présenteront ce livre au lecteur et s'attacheront à remettre à sa juste place une des plus curieuses et des plus séduisantes physionomies de notre époque. »

Collection internationale de la Tradition. — Le second volume de cette curieuse série vient d'être publié aux bureaux de la *Tradition*, 33 rue Vavin. Il a pour titre : *Les livres de Divination, traduits sur un manuscrit turc inédit,* par Jules Nicolaïdes. On sait que ces jolis volumes ne se tirent qu'à 300 exemplaires, dont 250 seulement sont mis en vente (3 fr. 50).

La prise de Cherbourg. — Sous ce titre, l'éditeur Albert Savine, 12, rue des Pyramides, a dernièrement mis en vente un curieux volume (in-18, 317 p., prix 3 fr. 50), dont l'auteur, qui se dissimule sous le pseudonyme de commandant ***, serait une personnalité en vue, appartenant au monde politique militaire. Dans ce livre, sorte de contre-partie de la *Bataille de Dorking,* l'auteur, prenant comme un fait accompli l'hypothèse d'une guerre déclarée à la France, à propos des îlots de Minquiers, par l'Angleterre germanophile de lord Salisbury, nous montre l'Europe malade de la fièvre des armements, et surtout signale un des points faibles de notre défense sur lequel l'attention des pouvoirs publics devrait bien se porter.

A ce propos, il est tout naturel de rappeler qu'un homme qui pour être un grand bibliophile, n'en est pas moins un patriote ardent et un esprit plein de clairvoyance, M. A. Piat, fait depuis des années des efforts que rien ne décourage pour doter la France d'un grand port de guerre et de commerce sur la Manche, à Cabourg, tout près du Havre, dont l'accès devient de plus en plus difficile et qui, au point de vue de la défense, est de nulle valeur.

La grande Encyclopédie. — Parmi les articles d'un intérêt plus spécialement littéraire ou artistique, parus dans les dernières livraisons de cette grandiose publication, nous pouvons citer, outre la biographie du grand Carnot, par M. Étienne Charavay, qui a eu à sa disposition une foule de documents inédits et les archives de la famille, l'histoire de la Caricature à travers tous les siècles et tous les pays, avec nombreuses illustrations, par M. Victor Champier, et une étude biographique et critique sur le sculpteur Carpeaux par M. Paul Leprieur.

— Un nouveau journal hebdomadaire illustré, la *Vie au château,* vient de paraître. Il a pour principaux collaborateurs : MM. le marquis de Cherville, Gourdon de Genouillac et le Dr Jousset de Bellesme, directeur du service de pisciculture de la ville de Paris.

Le directeur de la *Vie au château* est M. La Fare, l'éditeur de l'*Annuaire des châteaux.*

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le Codex Ada,* l'un des plus célèbres manuscrits illustrés carlovingiens, datant du VIIIe siècle et qui se trouve dans la bibliothèque

de la ville de Trèves, a été reproduit par la Société historique du Rhin et vient de paraître chez A. Durr, Leipzig. Outre la reproduction des 17 miniatures du manuscrit (dont trois en couleurs), il contient 21 planches tirées d'autres manuscrits de la même période; ce qui fait une description complète du développement de la miniature à l'époque des Carlovingiens.

— On annonce la publication d'une histoire de l'Allemagne de 1815 à 1840 (*Fünfundzwanzig Jahre Deutscher Geschichte, 1815 bis 1840*) par le professeur K. Biedermann, dont on connaît l'histoire de trente ans, *Dreissig Jahre Deutscher Geschichter, 1840 bis 1871*.

— Le Dr Wetzel publie les lettres de Friedrich Schlegel à son frère August Wilhelm Schlegel, qui étaient conservées dans la Bibliothèque de Dresde.

— Le romancier Félix Dahn, connu surtout par un livre intitulé : *Ein Kampf um Rom*, va publier un nouveau roman historique sous le titre de *Weltuntergang*, dont l'action se passe dix siècles avant l'ère chrétienne.

Publications de la maison Schwartz. — Sous le titre de *Russische Wanderbilder*, le Dr Alfred Charpentier vient de publier chez l'éditeur A. Schwartz (Oldenburg et Leipzig, in-18; prix : 2 fr. 50), un joli volume d'impressions de voyage en Russie. Il conduit le lecteur à travers tout l'empire russe, de Pétersbourg à Sébastopol pour le ramener par Moscou à Varsovie; mais, c'est à Moscou qu'il s'arrête avec le plus de complaisance et qu'il accorde le plus de détails.

La même maison d'édition a fait paraître le troisième volume (in-8°, Prix : 7 fr. 50) de la *Dramaturgie des Schauspiels* de M. Heinrich Bulthaupt. Ce volume, consacré à Grillpazer, Hebbel, Ludwig, Gutzkow et Laude, termine dignement une série dont nous avons déjà plusieurs fois parlé avec éloges. Un bon index permet de trouver rapidement, dans les trois volumes, les renseignements, dont on a besoin.

Enfin M. A. Schwartz met aussi en vente le premier volume d'une description historique des vieux couvents et châteaux de l'Oldenbourg (*Das Oldenburgische Münsterland in seiner geschichtlighen Entwickelung*; in-18, VIII-190 p., avec carte), par le Dr C. L. Niemann.

Angleterre. — *The Athenæum* publie (2 nov.) cette information : Miss Amélie Rives Chandler, auteur de *The Quick and the Dead*, est à Paris, où elle travaille à un nouveau roman en collaboration avec M. Catulle Mendès.

Une Vie de Milton. — Walter Scott annonce, dans sa *Collection des Grands Écrivains*, (the Great Writers Series), une biographie de Balzac (*Life of Balzac*), par Frederich Wedmore, pour le mois de janvier. Le volume de décembre, *Life of Milton*, par le Dr Richard Garnett (1 vol. petit in-8°, XXXIX-205 p.), est une petite merveille de typographie à bon marché. Le prix n'est, en effet, que d'un schilling, soit 1 fr. 25. Il y une édition de bibliothèque sur plus grand papier, à 2 sh. 6 d., ou 3 fr. 10. L'auteur a mis à profit les grands travaux dont Milton a été l'objet dans ces dernières années, particulièrement ceux du professeur Masson, de Keighley et de l'Allemand Stein; mais il s'est surtout attaché à ne pas abstraire dans Milton le poète de l'homme, et à montrer l'influence de l'époque et des couvents politiques et religieux sur les manifestations de son génie littéraire. Une bibliographie, très bien faite par M. John P. Anderson, du British Museum, clôt le volume et le rend précieux pour tous ceux qu'intéresse l'histoire des livres. Elle est d'ailleurs loin d'être complète en ce qui regarde les écrits publiés hors de l'Angleterre.

Publication de la maison Macmillan. — Cette importante maison d'édition met en vente un superbe volume in-4° (prix : 92 francs) intitulé : *Pen Drawing and pen Draughtsmen, their methods; a Study of the Art to-day with technical suggestions*, par Joseph Pennell. Ce volume est un traité complet, historique et technique, du dessin à la plume par un des maîtres les plus renommés de cet art. L'auteur ne se confine pas dans un pays ni dans une école : il étudie tour à tour les caractères spéciaux des grands artistes d'Espagne et d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Angleterre et d'Amérique. Le livre est complété par 158 illustrations dans le texte et hors texte, dont 12 grandes planches en photogravure.

Parmi les autres publications récentes de ces éditions, nous citerons une histoire politique des États-Unis depuis la fin de la guerre de l'indépendance jusqu'à l'adoption de la constitution fédérale sous ce titre : *The Critical Period in American History* (1783-1789), par John Fiske.

Un livre qui a paru déjà depuis quelque temps et que nous nous reprocherions de ne pas signaler à nos lecteurs, c'est l'exposition de la théorie scientifique de la sélection par M. Alfred Russel Wal-

lace (*Daruvinism. con Exposition of natural Selection with some of its Applications;* in-8°, xvi-494 p.). M. A. R. Wallace n'est pas un simple vulgarisateur. Il est un des maîtres contemporains dans les sciences naturelles, et il a ses vues propres et originales. On ne risque donc pas de s'enliser ici dans des analyses d'œuvres connues et dans des redites engourdissantes. La littérature de nos jours, aussi bien que la doctrine philosophique, a des relations de plus en plus intimes avec la physiologie ; ce n'est donc pas nous écarter de notre domaine que d'appeler l'attention sur un ouvrage où la science physiologique trouve sa formule clairement condensée, et qui, sans parler des horizons nouveaux et particuliers qu'il ouvre, mettra une foule de gens, s'ils veulent se donner la peine de le lire, à même de ne plus parler de ces grandes questions sans en connaître le premier mot. Une carte donnant la ligne des grandes profondeurs marines autour des continents, de nombreux diagrammes, et des figures autrement mais judicieusement distribuées, contribuent à faire de ce livre un manuel des connaissances acquises en même temps qu'un travail de progrès dans les connaissances à acquérir.

— *Place aux jeunes!* Il vient de paraître à Londres le premier numéro d'une revue intitulée *Sunrise* (Soleil levant) et destinée à la jeunesse. Cette revue est rédigée, imprimée et éditée par une seule et même personne, un garçon de quatorze ans, nommé Arthur Ferdinand Baker. Le jeune rédacteur en chef, dont le portrait orne le premier numéro du *Sunrise,* déclare vouloir considérer sa revue non pas comme un jouet, mais comme une affaire.

Le *Sunrise* enregistrera tous les faits de la vie sociale en Angleterre qui peuvent intéresser le jeune âge, mais il s'abstiendra de toute discussion.

États-Unis. — On dit que Stanley a déjà traité avec un libraire pour la vente de son livre sur le voyage qu'il vient de faire. Le prix convenu serait d'un million de francs. Rarement les éditeurs s'étaient disputé avec une pareille ardeur le droit de publier un ouvrage. La compétition parmi les éditeurs scientifiques serait encore plus vive pour éditer l'ouvrage que va écrire Emin pacha Une maison de Leipzig aurait envoyé à cet effet un de ses agents à Zanzibar.

Publications de la maison Houghton, Mifflin et Cie. — Les propriétaires de la *Riverside Press* ont mis en vente, à la fin d'octobre, plusieurs livres nouveaux, parmi lesquels nous avons à signaler : *Origin and Growth of the English Constitution* (« Origine et développement de la Constitution anglaise »), par Hannis Taylor (in-8°, 22 fr. 50). Dans cet ouvrage remarquable, l'auteur s'attache à mettre en lumière la filiation de la constitution de la République fédérale des États-Unis, dont la constitution anglaise est véritablement la mère. — *The Last Assembly Ball; and the Fate of a Voice* (in-16, 6 fr. 25), deux petits romans où M. Mary Hallock Foote retrace des scènes émouvantes de la vie des mineurs dans les montagnes rocheuses.

Nous avons reçu de la même maison un volume d'*Essays of Government*, par A. Lawrence Lowell (in-16, 229 p.; prix : 6 fr. 25). La nature de cette publication ne nous permet guère de nous étendre sur des ouvrages de théorie gouvernementale comme celui-ci. Qu'il nous suffise de dire que M. A. Lawrence Lowell, en exposant les principes qui dominent les constitutions des États modernes et en appréciant les doctrines des écrivains politiques qui l'ont précédé, a fait un livre que devront étudier tous les écrivains politiques qui viendront après lui.

Un autre volume, qui touche à la fois à la politique et à la diplomatie, mais toujours populaire en France, est l'étude sur Benjamin Franklin que M. John T. Morse junior a écrite pour la série intitulée : *American Statesmen* (« Hommes d'État américains; 1 vol. in-16; 428 p. Prix : 6 fr. 25). L'auteur s'excuse tout d'abord d'avoir tenté une nouvelle biographie du grand Américain après celle qu'a donnée Parton, et il reconnaît qu'il lui doit beaucoup. Comme le veut la collection dont elle fait partie, cette biographie de Franklin nous montre surtout l'homme politique se passionnant pour tout ce qui touche à la vie sociale et aux relations internationales de ses compatriotes. Malgré ce point de vue spécial et un peu exclusif, le livre est d'une lecture agréable et plus d'un, quelque connue que soit la vie de Franklin, y trouvera, avec des faits à apprendre, ample matière à réflexion.

— Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur une belle publication bi-mensuelle dont le premier numéro a paru en octobre, à Boston, sous ce titre : *The Transatlantic, a Mirror of European life and letters.* Ce journal de luxe, dont la première page est ornée d'un beau portrait de littérateur ou d'artiste en renom, coûte deux dollars par an, soit 10 francs. Il a pour but de tenir le lecteur américain au courant du mouvement intellectuel en Europe, en lui offrant des

spécimens des productions les plus récentes et les plus remarquables. Le numéro du 15 novembre contient : l'*Hymne d'amour* d'Augusta Holmès, paroles et musique, une nouvelle de Guy de Maupassant, un roman (à suivre) de Henrik Ibsen, des articles de critique par Louis Besson et Jean Lorrain, un tableau de la situation politique européenne par Émile Castelar, et une très remarquable traduction en vers, par M. E. Cavazza, du beau poème philosophique *la Boussole* (« The Compass ») que Jean Richepin a récemment donné au *Gil Blas*.

Les Moniteurs de la Curiosité. — Nous signalions, dans notre dernier numéro, un journal mensuel, publié à Vienne, en trois langues (J. G. Schoener, Vienne-Dœbling, 8 francs), sous ce titre : « *Amateur.* Revue internationale pour collectionneurs, » et consacrée à tout ce qui peut passionner les curieux: munismatique, sceaux et armoiries, estampes, autographes, livres, objets d'art, antiquités, et jusqu'aux timbres-poste. Le second numéro de cette revue, qui offre, à des conditions très douces, une publicité précieuse pour les offres d'achat ou de vente, contient, outre un grand nombre de renseignements très variés, une note substantielle sur la connaissance des pierres gravées en *dactyliologie*, et un aperçu historique sur les collections d'autographes européens de tous les temps.

En même temps que l'*Amateur* trilingue se fondait en Autriche, M. Alfred Trumble (151 west 35me rue, New-York, city) commençait en Amérique la publication de *The Collector* (5 fr. par an), destiné à être un centre d'information sûre en tout ce qui concerne l'art, la bibliographie et la curiosité. Son succès a été tel dès l'apparition que, dans son second numéro, il avertit ses lecteurs qu'il devient bi-mensuel, au moins jusqu'au mois de juin, quitte à ne paraître qu'une fois pendant la période de villégiature et de vacances.

Pologne. — Nous devons à M. L. de Gadon, de la « Société historique et littéraire polonaise », les informations suivantes :

— Parmi les travaux publiés dans le dernier (VII) volume des Mémoires de la classe de philologie, de l'Académie des sciences de Cracovie, nous remarquons d'intéressantes *Études comparatives sur la Rhétorique romane* de M. Kawczynski.

— La Société historique et littéraire (Bibliothèque polonaise) établie à Paris a publié récemment un travail sur les *Relations diplomatiques entre la France et la Pologne au* XVIIe *siècle* (Cracovie, imp. de l'Université), par M. K. Waliszewski. Ce volume contient plus de deux cents documents, tirés des Archives nationales, des Archives du ministère des affaires étrangères, de l'Arsenal, de Chantilly et des collections privées du baron d'Hunolstein et de M. Fr. Masson.



FRANCE

Concours académiques. — Dans sa séance du 23 octobre, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a mis au concours pour le prix ordinaire (1892), et pour les prix Delalande-Guérineau et Bordin (1892), les questions suivantes :

1° Prix ordinaire : Étude sur les ouvrages composés en France et en Angleterre qui sont généralement connus sous le nom d'*Ars dictaminis*.

2° Prix Delalande-Guérineau : Il sera décerné au meilleur ouvrage de critique sur des documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge.

3° Prix Bordin : Rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs.

L'Académie de Goncourt. — Dans une entrevue

qu'il a eue récemment avec un journaliste, M. Edmond de Goncourt a donné des détails intéressants sur l'organisation de l'académie pour laquelle son frère et lui se sont imposé de grands sacrifices. C'est, dit-on, pour assurer le fonctionnement et la durée de cette institution que M. Edmond de Goncourt ne s'est jamais marié.

On avait dit que les poètes seraient exclus de ce cénacle : M. de Goncourt a déclaré le contraire, tout en avouant sa préférence pour les romanciers. Le seul titre à l'admission dans l'académie des Goncourt sera le talent littéraire. Les portes en seront rigoureusement fermées « aux hommes politiques et aux grands seigneurs ». Toute l'organisation de la future académie est réglée par le testament des frères de Goncourt, dont M. Alphonse Daudet sera l'exécuteur testamentaire. Le capital de 65,000 livres de rente, nécessaire à son entretien, sera réalisé par la vente des collections de l'hôtel du boulevard Montmorency, estimées ainsi qu'il suit : celle des dessins, 500,000 francs ; celle des japonaiseries, 500,000 ; celle des livres anciens et modernes, plus d'un million. A ces ressources, il convient d'ajouter pour 500,000 francs de dons, promis à M. de Goncourt par diverses personnalités qui ne se feront connaître que lorsque l'académie sera fondée. Les néo-académiciens seront au nombre de dix seulement : trois sont déjà connus, ce sont MM. Daudet, de Banville et Zola.

Si ce dernier est nommé de l'Académie française, il va sans dire qu'il devra renoncer à celle de Goncourt. Les autres noms ne seront publiés qu'après la mort de M. Edmond de Goncourt ; celui-ci se réserve, en effet, de modifier la liste à sa convenance.

Notre académie, a dit M. de Goncourt, à part trois ou quatre noms célèbres, sera accessible aux jeunes littérateurs que les hasards de la fortune, les nécessités de la vie, mettent dans une situation inférieure et obligent d'accepter, pour vivre, un emploi quelconque décroché au hasard des découvertes.

Notre idée a été d'aider à l'éclosion des talents, de les tirer des difficultés matérielles de la vie, de les mettre en mesure de travailler efficacement ; en un mot, de leur faciliter la tâche de produire une œuvre littéraire.

Malgré ce qu'on en a dit, l'académie des Goncourt ne sera pas une académie exclusivement réaliste. Toutes les écoles littéraires peuvent y être représentées ; la meilleure preuve, c'est que Théodore de Banville, l'incomparable sertisseur de joyaux littéraires, y a déjà sa place toute marquée. Flaubert devait en être ; aussi Veuillot, le farouche et âpre polémiste, à qui l'on peut trouver du talent jusque dans les verrues, aussi Barbey d'Aurevilly.

Chacun des dix académiciens recevra un traitement de six mille francs par an jusqu'à sa mort ou son entrée à l'Académie française. Un prix de cinq mille francs sera décerné tous les cinq ans à l'auteur du meilleur ouvrage en prose, autant que possible à un roman.

C'est à M. Daudet que reviendrait non pas la fortune personnelle de M. de Goncourt (dix mille francs de revenu), mais le petit hôtel qu'il habite.

Un nouveau club. — Sous la dénomination de Club de l'art social, quelques littérateurs et quelques artistes viennent de fonder une société internationale, dont le but est de grouper les écrivains et les artistes que sollicitent les grandes idées sociales ; de marquer nettement l'évolution qui entraîne les intelligences vers leur étude ; de suivre en commun les travaux scientifiques se rapportant à la biologie et à la sociologie.

Le siège provisoire du Club de l'art social est situé, 8, rue des Martyrs. Le lundi et le vendredi, de dix heures à midi le secrétaire se tient à la disposition des littérateurs et artistes.

Parmi les adhésions déjà recueillies, citons celles de MM. Robert Bernier, Léon Cladel, Henri Fèvre, Georges Renard, J.-H. Rosny, Ad. Tabaraut, etc.

L'épitaphe de Ricord. — Voici l'épitaphe que Ricord a composée pour être gravée sur son tombeau, au cimetière du Père-Lachaise :

Aux portes de l'éternité,
Quand j'aurai fini ma carrière,
S'il me reste un peu de poussière
De cette triste humanité,
Que le tombeau seul s'en empare,
Que de mon âme se sépare
Cette cause de mes douleurs ;
Car l'âme pure et sans matière
Doit être un rayon de lumière
Que ne troubleront plus les pleurs.

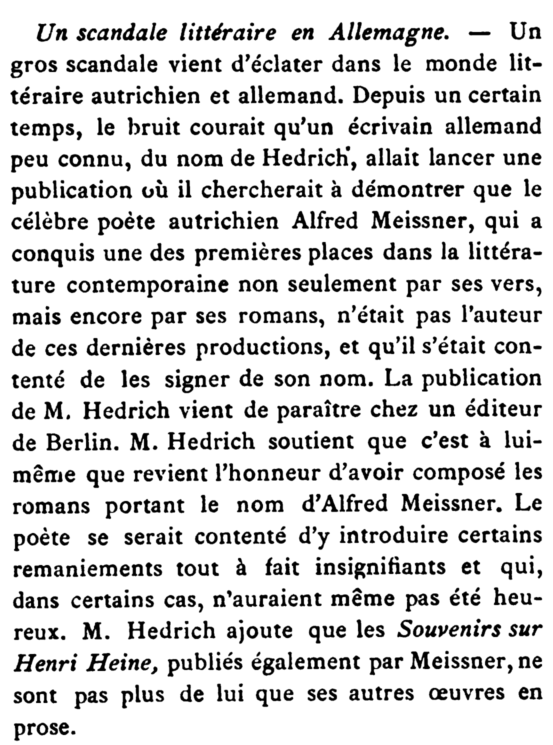
Casanova et son nouveau critique. — La *Revue historique* de novembre-décembre publie un intéressant article de M. Charles Henry intitulé *Jacques Casanova de Seingalt et la critique historique*, où il s'attache à démontrer, après d'autres, l'authenticité et la véracité des récits du célèbre aventurier. Puisque M. Charles Henry nous avertit en note que cette étude, écrite il y a plusieurs années, n'est que l'esquisse d'un travail plus développé », nous croyons lui rendre service en lui signalant les importantes recherches dont les résultats ont été consignés, à différentes

époques, dans *le Livre*, sous la signature de MM. Armand Baschet, Ettore Mola et Octave Uzanne. Il y a là de véritables découvertes qu'il n'est permis à aucun critique étudiant Casanova d'ignorer ou de négliger.

ÉTRANGER

Allemagne. — Un Allemand qui habite Paris, M. Henri Krohn, vient de mettre 125,000 francs à la disposition du gouvernement allemand pour la fondation d'une académie allemande.

Le siège serait à Berlin : il y aurait quarante membres ; la mission de l'Académie serait de veiller à la pureté de la langue allemande ; et, comme la hiérarchie ne perd jamais ses droits en Allemagne, le président de l'Académie serait le chancelier de l'empire.



Un scandale littéraire en Allemagne. — Un gros scandale vient d'éclater dans le monde littéraire autrichien et allemand. Depuis un certain temps, le bruit courait qu'un écrivain allemand peu connu, du nom de Hedrich, allait lancer une publication où il chercherait à démontrer que le célèbre poète autrichien Alfred Meissner, qui a conquis une des premières places dans la littérature contemporaine non seulement par ses vers, mais encore par ses romans, n'était pas l'auteur de ces dernières productions, et qu'il s'était contenté de les signer de son nom. La publication de M. Hedrich vient de paraître chez un éditeur de Berlin. M. Hedrich soutient que c'est à lui-même que revient l'honneur d'avoir composé les romans portant le nom d'Alfred Meissner. Le poète se serait contenté d'y introduire certains remaniements tout à fait insignifiants et qui, dans certains cas, n'auraient même pas été heureux. M. Hedrich ajoute que les *Souvenirs sur Henri Heine,* publiés également par Meissner, ne sont pas plus de lui que ses autres œuvres en prose.

Les amis de M. Meissner répondent que, si les assertions de M. Hedrich étaient vraies, il n'aurait pas laissé s'écouler quatre ans depuis la mort du poète avant de faire valoir ses droits.

L'affaire, qui fait grand bruit à Vienne et à Berlin, va être tranchée par la justice. M. Hedrich réclame, en effet, des droits d'auteur sur la vente des ouvrages dont il revendique la paternité.

Angleterre. — Nous empruntons à *Notes and Queries* (26 octobre) la description d'une curiosité bibliopégique. Un petit livre de chansons comiques anglaises, imprimé à Derby par Thomas Richardson, est relié en cuir rouge avec un fermoir double en cuivre. Quand on ouvre le fermoir et qu'on soulève un des plats, on tourne le livre ; mais l'autre sert de couvercle à une tabatière doublée d'une mince feuille de cuivre. Cette reliure *à compartiments* ne porte pas de date, non plus que le livre ; mais elle semble avoir été exécutée vers le commencement du siècle. L'auteur de la note demande si l'on connaît d'autres exemples de livres à tabatière.

États-Unis. — *Le New-York commercial advertiser* publie cette recette, qui ne le fait pas mentir à son titre : La manière de gagner de l'argent en littérature, c'est de pas être un homme littéraire. Qu'on acquière d'abord de la notoriété, n'importe comment, et puis, qu'on écrive son livre ! Si encore l'Amérique avait le mérite d'avoir inventé le procédé, et surtout un privilège exclusif d'exploitation !

Pologne. — *Le Volapück détrôné.* — Une nouvelle langue universelle, l'*Internacia,* a pour père le docteur Espéranto, de Varsovie.

Il paraît qu'elle a déjà conquis d'innombrables adeptes. Elle a pour initiateur à Paris M. Auguste Demongat, qui fut, je crois, un volapückiste militant, et qui aurait reconnu les avantages du principe Espéranto : s'en tenir aux formes connues des langues romanes.

Il est certain que *la formo de la tero estas rondo* est beaucoup plus facile à comprendre pour un Français que *fom tala binom glopick.*

Mais c'est l'opinion des Chinois, des Arabes et des Malgaches qu'il importerait d'avoir.

Russie. — *Concours et prix.* — Un nouveau prix a été fondé par Engelhardt pour les meilleurs ouvrages sur l'astronomie ou astrophysique. Il sera décerné par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg tous les trois ans, et s'élèvera à 1,500 roubles.

— Le prix Cyrille et Méthode, fondé en 1885 par le Comité slave de Pétersbourg, n'ayant pas été attribué, le concours a été prorogé au 11 mai 1890. Le premier prix est de 1,500 roubles, le second, de 500. Il n'est pas inutile de rappeler ici que le sujet à traiter se réduit en définitive à la question suivante : « L'unité littéraire des peuples slaves est-elle possible, est-elle nécessaire ? » Les analogies historiques qu'offrent les

langues littéraires des autres peuples civilisés anciens et modernes, et que les concurrents doivent exposer en détail, indiquent assez le sens de la réponse à faire.

— Le même comité de la Société slave de bienfaisance a mis au concours, pour le prix Hilferding de 1,000 roubles, le thème suivant : « Faire une esquisse géographique et ethnographique de la Macédoine actuelle, en ayant spécialement en vue les dialectes de la population slave ; exposer, d'après les sources, les destinées de la Macédoine depuis les VI-VIIe siècles jusqu'au XVe; y joindre un index des localités et une courte description des monuments d'antiquité byzantine et slave datant de ladite époque. » Les ouvrages doivent être écrits en langue russe et présentés au Comité avant le 11 mai 1890. Le Comité se réserve le droit de la première édition de l'ouvrage couronné, en mettant à la disposition de l'auteur de 300 à 400 exemplaires. Le prix pourra être partagé en deux parties de 700 à 300 roubles à partager entre les auteurs qui n'auront pas entièrement rempli les conditions voulues.

Le testament de Kraïevski. — Nous empruntons au *Soir* les détails suivants :

« Kraïevski, l'écrivain russe bien connu, n'a pas compté seulement sur ses ouvrages pour faire vivre sa mémoire. Il a pris le bon moyen d'être non seulement admiré, mais aimé après sa mort; son testament fait beaucoup d'heureux.

« Le défunt a légué :

« 1° 6,000 roubles à l'Université de Moscou pour la fondation d'une bourse destinée à l'un des plus pauvres étudiants de la Faculté de droit de cette Université;

« 2° 6,000 roubles à l'Université de Saint-Pétersbourg pour la fondation d'une bourse identique ;

« 3° 10,000 roubles à la Société des Gens de lettres;

« 4° 10,000 roubles à la Société de secours aux élèves pauvres des écoles municipales;

« 5° 10,000 roubles à la Société des Artistes des théâtres;

« 6° 6,000 roubles à la Société d'encouragement des Beaux-Arts;

« 7° 300 roubles à toute personne qui a passé au service du défunt plus de trois années consécutives;

« 8° Des sommes diverses à des particuliers et à des parents;

« 9° Les livres du défunt sont tous légués à la bibliothèque des écoles municipales;

« 10° Tous les manuscrits ayant une valeur historique sont offerts à la Bibliothèque impériale publique. Les documents émanant de débiteurs du défunt sont annulés. »

— Le prix Pierre le Grand a été décerné : 1° à M. Polivanof, pour son édition des œuvres de Pouchkine, en 5 volumes, destinée aux familles et aux écoles, et accompagnée d'un triple commentaire historique, analytique et critique; — 2° aux éditeurs du *Cours d'histoire universelle de feu M. Petrof*, en 3 volumes, dont le premier (histoire ancienne), a été rédigé par Derevitski, le second (moyen âge), par Nadler, et le troisième (temps modernes), par Bouzescoulu, professeurs à l'Université de Kharkof.





FRANCE

— Émile Augier est mort le 25 octobre dernier. Il était né à Valence (Drôme), le 17 septembre 1820. Petit-fils de Pigault-Lebrun, destiné au barreau par sa famille, il abandonna bientôt les études de droit et présenta à la Comédie-Française une pièce en deux actes et en vers : *la Ciguë*. Refusée rue de Richelieu, cette comédie passa à l'Odéon où elle obtint un grand succès (1844). Presque chaque année, pendant trente ans, Émile Augier donna, soit au Gymnase, soit à l'Odéon, soit surtout à la Comédie-Française, une pièce nouvelle presque toujours applaudie. En voici la liste : *l'Homme de bien* (1845); *l'Aventurière* (1848); *Gabrielle* (1849); *le Joueur de flûte* (un acte en vers, 1850); *Diane* (1852); *la Pierre de touche* et *Philiberte* (1853); *le Mariage d'Olympe* (1855); *le Gendre de Monsieur Poirier* (1856); *Ceinture dorée* (1857); *la Jeunesse* et *les Lionnes pauvres* (1858); *un Beau mariage* (1859); *les Effrontés* (1861); *le Fils de Giboyer* (1862): *Maître Guérin* (1864); *la Contagion* (1866); *Paul Forestier* (1868); *le Post-Scriptum* (1869); *Lions et Renards* (1870); *Jean de Thommeray* (1873); *Mme Caverlet* (1876); *le Prix Martin* (1876); *les Fourchambault* (1878), *la Ciguë*, *l'Aventurière*, *le Gendre de M. Poirier* et *les Effrontés* sont au répertoire de la Comédie-Française.

Émile Augier était entré à l'Académie en 1858. Depuis 1878, il considérait sa carrière comme terminée et se contentait de surveiller les reprises qu'on faisait de ses anciennes pièces. Il a donné le rare exemple de s'arrêter en plein succès.

— Nous apprenons la mort de M. Octave Ber, de la rédaction de *la Liberté*.

— Le célèbre pasteur protestant Eugène Bersier vient de mourir.

— M. Chaumelin, directeur de la douane de Paris, vient de mourir à l'âge de cinquante-six ans.

Avant de se consacrer à l'administration des douanes, M. Chaumelin s'était occupé de littérature et de journalisme.

En 1855, il fonda la *Revue bibliographique du Midi de la France*, qu'il remplaça bientôt par un journal littéraire : *le Phocéen*, auquel collaborèrent plusieurs jeunes écrivains marseillais.

Chaumelin avait aussi collaboré très activement à la monumentale *Histoire des peintres*, publiée sous la direction de Charles Blanc, et au Dictionnaire Larousse; il y rédigea de nombreux articles d'histoire et de critique artistiques.

On lui doit aussi la traduction d'un traité satirique du XVIe siècle, les *Quinze joies du mariage*, qu'il fit paraître en un volume sous le pseudonyme de Gaston de Paray.

— M. Aurélien de Courson de la Villeneuve, l'historien de la Bretagne, est mort à Bayonne au commencement de novembre. Il était conservateur-adjoint à la Bibliothèque nationale.

— Un des doyens du journalisme théâtral, Achille Denis, vient de mourir dans sa soixante-treizième année. Il était né à Liège; mais il vint dès 1829 à Paris, et fut un des premiers à organiser dans la presse le reportage théâtral. En 1835, il fonda l'*Entracte*, dont il est resté jusqu'à la dernière heure le rédacteur en chef.

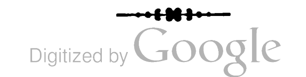
— On annonce la mort de M. Félix Dunal, avocat, rédacteur de l'*Autorité*.

— M. Auguste Havas, fils de Charles Havas, fondateur de l'agence de ce nom, est mort dans sa soixante-quinzième année. Depuis 1879, il vivait dans la retraite.

— Nous apprenons la mort de M. Ernest Lefèvre, ancien député du dixième arrondissement, administrateur du journal *le Rappel*, et neveu de M. Auguste Vacquerie.

— On annonce la mort de M. Léouzon-Leduc, un des doyens du journalisme, connu surtout par ses travaux historiques et ses ouvrages sur la littérature scandinave.

— Le docteur Augustin Quesneville, doyen des journalistes scientifiques français, vient de s'éteindre dans sa quatre-vingtième année.



— Un autre médecin bien plus célèbre, le docteur Ricord (Philippe) est mort le 21 octobre dernier. Il était né le 10 décembre 1800 à Baltimore (États-Unis), où son père, armateur français de la Compagnie des Indes, s'était fixé en 1790.

Venu en France en 1820, il eut des débuts assez pénibles. Mais sa nomination, en 1831, de chirurgien en chef de l'hôpital du Midi le mit sur le théâtre où ses facultés pouvaient se déployer le plus librement et avec le plus de fruit.

Le docteur Ricord laisse un grand nombre d'ouvrages médicaux presque tous relatifs au traitement des maladies spéciales. On lui doit également de nombreuses observations et communications insérées la plupart dans les Mémoires et Bulletins de l'Académie de médecine de 1834 à 1850.

— On annonce la mort de M. J.-B. Scard, ancien directeur du *Petit Provençal.*

— M. Templier, avocat à la Cour d'appel de Paris, membre du comité consultatif de la Ville de Paris, conservateur de la bibliothèque des avocats, est mort âgé de soixante-dix-neuf ans.

Il était le frère de M. Émile Templier, un des directeurs de la librairie Hachette.



Allemagne. — Le savant historien et orientaliste R.-A. Gosche, de Halles, est mort le 29 octobre, à l'âge de soixante-cinq ans.

— Nous apprenons la mort de M. Timothée Merkel, directeur de *la Reale Schule* de Fribourg en Brisgau, auteur d'excellents écrits pédagogiques et correspondant de la Société française pour l'étude des questions d'enseignement secondaire.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-quinze ans, de M. Rumelin, professeur de philosophie, chancelier de l'université de Tubingue (Wurtemberg).

M. Rumelin avait publié des travaux intéressants sur différentes parties de la psychologie, des ouvrages littéraires parmi lesquels il faut citer surtout ses *Études sur Shakespeare.*

— Wilhelm Studemund, connu par ses études sur Plaute et Graius et par d'autres ouvrages d'érudition, est mort à Breslau le 8 août. Il était né en 1843.

— Un romancier et dramaturge populaire, A. von Winterfeld, est mort récemment. Il était né en 1824.

Angleterre. — Un helléniste distingué, le Dr Hatich, auteur des *Essays en Biblical Greek*, est mort récemment.

— Le doyen des collaborateurs du *Punch*, M. Percival Leigh, est mort à la fin d'octobre.

— Le Dr Muirhead, éditeur de Guains, et pendant longtemps professeur de droit civil à l'Université d'Édimbourg, est mort dernièrement.

— On annonce la mort du ~~colonel~~ Joseph Onseley, professeur d'arabe et de persan à East Indian College.

— On annonce la mort de M. W. Sargent, auteur des *Essays by a Birmingham manufactures*, et d'autres ouvrages. Il était né en 1809.

— On annonce la mort d'un vétéran du journalisme, M. R. Whelan-Boyle. Il était directeur du *Daily Chronicle.*

Autriche. — M. Giuseppe Revere, littérateur autrichien né à Trieste, vient de mourir à Rome.

États-Unis. — Mrs. Helen Nitzch, née Catherine Owen, auteur de nombreux ouvrages d'économie domestique, est morte à Plainfield, New Jersey, le 28 octobre.

— Le directeur du Fattes College, le Dr A. W. Potts, auteur de quelques ouvrages d'exégèse et d'érudition, vient de mourir en Angleterre.

— M. Samuel Rockwell Reed, journaliste de mérite et auteur de *The Was of 1886* et d'autres ouvrages, est mort le 6 octobre sur le steamer *Laku*, en route pour l'Europe.

— Un écrivain russe qui traita les questions sociales sous les formes les plus diverses, et dont on se rappelle le roman *Que faire?* Nikolaï Gavrilovitch Tchernischevski, est mort en exil le 31 octobre à l'âge de soixante-dix ans.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA BIBLIOGRAPHIE MODERNE

(Année 1889.)



C

D

E

Q

R

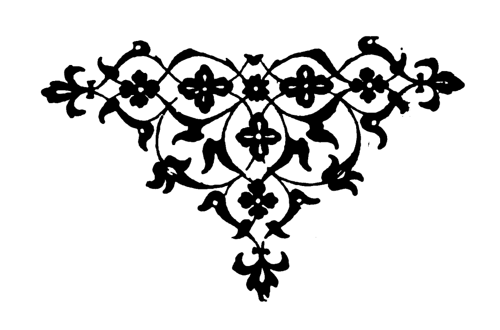
S

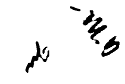
T

U

V

W





Le Directeur-Gérant : Octave Uzanne

